This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

LIBRARY

OF THE

University of California.

No. 3660

Division

Range

Shelf

Received Apr. 28 1872.

Charles William Packe.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME QUINZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1858

Digitized by Google

AP20
R34
1858:3

Digitized by Google

ÉTUDES

DE

LA VIE MONDAINE

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

Sursum corda!

I.

Paris, 20 avril 185..

Voici la seconde soirée que je passe dans cette misérable chambre à regarder d'un œil morne mon foyer vide, écoutant stupidement les murmures et les roulemens monotones de la rue, et me sentant, au milieu de cette grande ville, plus seul, plus abandonné et plus voisin du désespoir que le naufragé qui grelotte en plein océan sur sa planche brisée. — C'est assez de lâcheté! Je veux regarder mon destin en face pour lui ôter son air de spectre : je veux aussi ouvrir mon cœur, où le chagrin déborde, au seul confident dont la pitié ne puisse m'offenser, à ce pâle et dernier ami qui me regarde dans ma glace. — Je veux donc écrire mes pensées et ma vie, non pas avec une exactitude quotidienne et puérile, mais sans omission sérieuse, et surtout sans mensonge. J'aimerai ce journal : il sera comme un écho fraternel qui trompera ma solitude; il me sera en même temps comme une seconde conscience, m'avertissant de ne laisser passer dans ma vie aucun trait que ma propre main ne puisse écrire avec fermeté.

Digitized by Google

Je recherche maintenant dans le passé avec une triste avidité tous les faits, tous les incidens qui dès longtemps auraient dû m'éclairer, si le respect filial, l'habitude et l'indifférence d'un oisif heureux n'avaient fermé mes yeux à toute lumière. Cette mélancolie constante et profonde de ma mère m'est expliquée; je m'explique encore son dégoût du monde, et ce costume simple et uniforme, objet tantôt des railleries, tantôt du courroux de mon père : — Vous avez l'air d'une servante, lui disait-il.

Je ne pouvais me dissimuler que notre vie de famille ne fût quelquefois troublée par des querelles d'un caractère plus sérieux; mais je n'en étais jamais directement témoin. Les accens irrités et impérieux de mon père, les murmures d'une voix qui paraissait supplier, des sanglots étouffés, c'était tout ce que j'en pouvais entendre. J'attribuais ces orages à des tentatives violentes et infructueuses pour ramener ma mère au goût de la vie élégante et bruyante qu'elle avait aimée autant qu'une honnête femme peut l'aimer, mais au milieu de laquelle elle ne suivait plus mon père qu'avec une répugnance chaque jour plus obstinée. A la suite de ces crises, il était rare que mon père ne courût pas acheter quelque beau bijou que ma mère trouvait sous sa serviette en se mettant à table, et qu'elle ne portait jamais. Un jour, elle reçut de Paris, au milieu de l'hiver, une grande caisse pleine de fleurs précieuses : elle remercia mon père avec effusion; mais, dès qu'il fut sorti de sa chambre, je la vis hausser légèrement les épaules et lever vers le ciel un regard d'incurable désespoir.

Pendant mon enfance et ma première jeunesse, j'avais eu pour mon père beaucoup de respect, mais assez peu d'affection. Dans le cours de cette période en effet, je ne connaissais que le côté sombre de son caractère, le seul qui se révélât dans la vie intérieure, pour laquelle mon père n'était point fait. Plus tard, quand mon âge me permit de l'accompagner dans le monde, je fus surpris et ravi de découvrir en lui un homme que je n'avais pas même soupçonné. Il semblait qu'il se sentît, dans l'enceinte de notre vieux château de famille, sous le poids de quelque enchantement fatal : à peine hors des portes, je voyais son front s'éclaircir, sa poitrine se dilater; il rajeunissait. — Allons! Maxime, criait-il, un temps de galop! — Et nous dévorions gaiement l'espace. Il avait alors des cris de joie juvénile, des enthousiasmes, des fantaisies d'esprit, des effusions de sentiment qui charmaient mon jeune cœur, et dont j'aurais voulu seulement pouvoir rapporter quelque chose à ma pauvre mère, oubliée dans son coin. Je commençai alors à aimer mon père, et ma tendresse pour lui s'accrut même d'une véritable admiration quand je pus le voir, dans toutes les solennités de la vie mondaine, chasses,

Digitized by Google

courses, bals, dîners, développer les qualités sympathiques de sa brillante nature. Écuyer admirable, causeur éblouissant, beau joueur, cœur intrépide, main ouverte, je le regardais comme un type achevé de grâce virile et de noblesse chevaleresque. Il s'appelait lui-même, en souriant avec une sorte d'amertume, le dernier gentilhomme. — Tel était mon père dans le monde; mais, aussitôt rentré au logis, nous n'avions plus sous les yeux, ma mère et moi, qu'un vieillard inquiet, morose et violent.

Les emportemens de mon père vis-à-vis d'une créature aussi douce, aussi délicate que l'était ma mère m'auraient assurément révolté, s'ils n'avaient été suivis de ces vifs retours de tendresse et de ces redoublemens d'attentions dont j'ai parlé. Justifié à mes yeux par ces témoignages de repentir, mon père ne me paraissait plus qu'un homme naturellement bon et sensible, mais jeté quelquefois hors de lui-même par une résistance opiniâtre et systématique à tous ses goûts et à toutes ses prédilections. Je croyais ma mère atteinte d'une affection nerveuse, d'une sorte de maladie noire. Mon père me le donnait à entendre, bien qu'observant toujours sur ce sujet une réserve que je jugeais trop légitime.

Les sentimens de ma mère à l'égard de mon père me semblaient d'une nature indéfinissable. Les regards qu'elle attachait sur lui paraissaient s'enflammer quelquefois d'une étrange expression de sévérité; mais ce n'était qu'un éclair, et l'instant d'après ses beaux yeux humides et son visage d'un charme inaltéré ne lui témoignaient plus qu'un dévouement attendri et une soumission passionnée.

Ma mère avait été mariée à quinze ans, et je touchais à ma vingt-deuxième année quand ma sœur, ma pauvre Hélène, vint au monde. Peu de temps après sa naissance, mon père, sortant un matin, le front soucieux, de la chambre où ma mère languissait, me fit signe de le suivre dans le jardin. Après deux ou trois tours faits en silence : — Votre mère, Maxime, me dit-il, devient de plus en plus bizarre!

— Elle est si souffrante, mon père!

— Oui, sans doute; mais elle a une fantaisie bien singulière : elle désire que vous fassiez votre droit.

— Mon droit! Comment ma mère veut-elle qu'à mon âge, avec ma naissance et dans ma situation, j'aille me traîner sur les bancs d'une école? Ce serait ridicule!

— C'est mon opinion, dit sèchement mon père; mais votre mère est malade, et tout est dit.

J'était alors un fat, très enflé de mon nom, de ma jeune importance et de mes petits succès de salon; mais j'avais le cœur sain,

Digitized by Google

j'adorais ma mère, avec laquelle j'avais vécu pendant vingt ans dans la plus étroite intimité qui puisse unir deux âmes en ce monde: je courus l'assurer de mon obéissance, elle me remercia en inclinant la tête avec un triste sourire, et me fit embrasser ma sœur endormie sur ses genoux.

Nous demeurions à une demi-lieue de Grenoble; je pus donc suivre un cours de droit sans quitter le logis paternel. Ma mère se faisait rendre compte jour par jour du progrès de mes études avec un intérêt si persévérant, si passionné, que j'en vins à me demander s'il n'y avait pas au fond de cette préoccupation extraordinaire quelque chose de plus qu'une fantaisie maladive : si, par hasard, la répugnance et le dédain de mon père pour le côté positif et ennuyeux de la vie n'avaient pas introduit dans notre fortune quelque secret désordre que la connaissance du droit et l'habitude des affaires devraient, suivant les espérances de ma mère, permettre à son fils de réparer. Je ne pus cependant m'arrêter à cette pensée : je me souvenais, à la vérité, d'avoir entendu mon père se plaindre amèrement des désastres que notre fortune avait subis à l'époque révolutionnaire, mais dès longtemps ces plaintes avaient cessé, et en tout temps d'ailleurs je n'avais pu m'empêcher de les trouver assez injustes, notre situation de fortune me paraissant des plus satisfaisantes. Nous habitions en effet auprès de Grenoble le château héréditaire de notre famille, qui était cité dans le pays pour son grand air seigneurial. Il nous arrivait souvent, à mon père et à moi, de chasser tout un jour sans sortir de nos terres ou de nos bois. Nos écuries étaient monumentales, et toujours peuplées de chevaux de prix qui étaient la passion et l'orgueil de mon père. Nous avions de plus à Paris, sur le boulevard des Capucines, un bel hôtel où un pied-à-terre comfortable nous était réservé. Enfin, dans la tenue habituelle de notre maison, rien ne pouvait trahir l'ombre de la gêne ou de l'expédient. Notre table même était toujours servie avec une délicatesse particulière et raffinée à laquelle mon père attachait du prix.

La santé de ma mère cependant déclinait sur une pente à peine sensible, mais continue. Il arriva un temps où ce caractère angélique s'altéra. Cette bouche, qui n'avait jamais eu que de douces paroles, en ma présence du moins, devint amère et agressive; chacun de mes pas hors du château fut l'objet d'un commentaire ironique et pénible. Mon père, qui n'était pas plus épargné que moi, supportait ces attaques avec une patience qui de sa part me paraissait méritoire; mais il prit l'habitude de vivre plus que jamais hors de chez lui, éprouvant, me disait-il, le besoin de se distraire, de s'étourdir sans cesse. Il m'engageait toujours à l'accompagner, et trouvait dans mon amour du plaisir, dans l'ardeur impatiente de

Digitized by Google

mon âge, et, pour dire tout, dans la lâcheté de mon cœur, une trop facile obéissance.

Un jour du mois de septembre 185., des courses dans lesquelles mon père avait engagé plusieurs chevaux devaient avoir lieu sur un emplacement situé à quelque distance du château. Nous étions partis de grand matin, mon père et moi, et nous avions déjeuné sur le théâtre de la course. Vers le milieu de la journée, comme je galopais sur la lisière de l'hippodrome pour suivre de plus près les péripéties de la lutte, je fus rejoint tout à coup par un de nos domestiques, qui me cherchait, me dit-il, depuis plus d'une demi-heure : il ajouta que mon père était déjà retourné au château, où ma mère l'avait fait appeler, et où il me priait de le suivre sans retard. — Mais qu'y a-t-il, au nom du ciel? — Je crois que madame est plus mal, me répondit cet homme. Et je partis comme un fou.

En arrivant, je vis ma sœur qui jouait sur la pelouse, au milieu de la grande cour silencieuse et déserte. Elle accourut au-devant de moi, comme je descendais de cheval, et me dit en m'embrassant, avec un air de mystère affairé et presque joyeux : « Le curé est venu! » Je n'apercevais pourtant dans la maison aucune animation extraordinaire, aucun signe de désordre ou d'alarme. Je gravis l'escalier à la hâte, et je traversais le boudoir qui communiquait à la chambre de ma mère, quand la porte s'ouvrit doucement : mon père parut. Je m'arrêtai devant lui; il était très pâle, et ses lèvres tremblaient. « Maxime, me dit-il sans me regarder, votre mère vous demande. » Je voulais l'interroger, il me fit un signe de la main et s'approcha rapidement d'une fenêtre, comme pour regarder au dehors. J'entrai. — Ma mère était à demi couchée dans son fauteuil, hors duquel un de ses bras pendait comme inerte. Sur son visage, d'une blancheur de cire, je retrouvais soudain l'exquise douceur et la grâce délicate que la souffrance en avait naguère exilées : déjà l'ange de l'éternel repos étendait visiblement son aile sur ce front apaisé. Je tombai à genoux : elle entr'ouvrit les yeux, releva péniblement sa tête fléchissante, et m'enveloppa d'un long regard. Puis, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle interrompu, elle me dit lentement ces paroles : « Pauvre enfant!... Je suis usée, vois-tu... Ne pleure pas!... Tu m'as un peu abandonnée tout ce temps-ci; mais j'étais si maussade!... Nous nous reverrons, Maxime, nous nous expliquerons, mon fils... Je n'en puis plus!... Rappelle à ton père ce qu'il m'a promis. Toi, dans ce combat de la vie, sois fort, et pardonne aux faibles! » Elle parut épuisée, s'interrompit un moment, puis, levant un doigt avec effort et me regardant fixement : « Ta sœur! » dit-elle. Ses paupières bleuâtres se refermèrent, puis elle les rouvrit tout à coup en étendant les bras d'un geste raide et sinistre. Je poussai un cri, mon

Digitized by Google

père accourut et pressa longtemps sur sa poitrine, avec des sanglots déchirans, ce pauvre corps d'une martyre.

Quelques semaines plus tard, sur le désir formel de mon père, qui, me dit-il, ne faisait qu'obéir aux derniers vœux de celle que nous pleurions, je quittais la France et je commençais à travers le monde cette vie nomade que j'ai menée presque jusqu'à ce jour. Durant une absence d'une année, mon cœur, de plus en plus aimant, à mesure que la mauvaise fougue de l'âge s'amortissait, mon cœur me pressa plus d'une fois de venir me retremper à la source de ma vie, entre la tombe de ma mère et le berceau de ma jeune sœur; mais mon père avait fixé lui-même la durée précise de mon voyage, et il ne m'avait point élevé à traiter légèrement ses volontés. Sa correspondance, affectueuse, mais brève, n'annonçait aucune impatience à l'égard de mon retour; je n'en fus que plus effrayé lorsque, débarquant à Marseille il y a deux mois, je trouvai plusieurs lettres de mon père qui toutes me rappelaient avec une hâte fébrile.

Ce fut par une sombre soirée du mois de février que je revis les murailles massives de notre antique demeure se détachant sur une légère couche de neige qui couvrait la campagne. Une bise aigre et glacée soufflait par intervalles; des flocons de givre tombaient comme des feuilles mortes des arbres de l'avenue, et se posaient sur le sol humide avec un bruit faible et triste. En entrant dans la cour, je vis une ombre, qui me parut être celle de mon père, se dessiner sur une des fenêtres du grand salon, qui était au rez-de-chaussée, et qui, dans les derniers temps de la vie de ma mère, ne s'ouvrait jamais. Je me précipitai : en m'apercevant, mon père poussa une sourde exclamation; puis il m'ouvrit ses bras, et je sentis son cœur palpiter violemment contre le mien. — Tu es gelé, mon pauvre enfant, me dit-il, me tutoyant contre sa coutume. Chauffe-toi, chauffe-toi. Cette pièce est froide, mais je m'y tiens maintenant de préférence, parce qu'au moins on y respire.

— Votre santé, mon père?

— Passable, tu vois. — Et, me laissant près de la cheminée, il reprit à travers cet immense salon, que deux ou trois bougies éclairaient à peine, la promenade que je semblais avoir interrompue. Cet étrange accueil m'avait consterné. Je regardais mon père avec stupeur. — As-tu vu mes chevaux? me dit-il tout à coup sans s'arrêter.

— Mon père!

— Ah! tiens, c'est juste! tu arrives. — Après un silence : — Maxime, reprit-il, j'ai à vous parler.

— Je vous écoute, mon père.

Il sembla ne pas m'entendre, se promena quelque temps, et ré-

Digitized by Google

péta plusieurs fois par intervalles : — J'ai à vous parler, mon fils. — Enfin il poussa un profond soupir, passa une main sur son front, et, s'asseyant brusquement, il me montra un siége en face de lui. Alors, comme s'il eût désiré de parler sans en trouver le courage, ses yeux s'arrêtèrent sur les miens, et j'y lus une expression d'angoisse, d'humilité et de supplication, qui, de la part d'un homme aussi fier que l'était mon père, me toucha profondément. Quels que pussent être les torts qu'il avait tant de peine à confesser, je sentais au fond de l'âme qu'ils lui étaient bien largement pardonnés, quand soudain ce regard, qui ne me quittait pas, prit une fixité étonnée, vague et terrible : la main de mon père se crispa sur mon bras; il se souleva sur son fauteuil, et, retombant aussitôt, il s'affaissa lourdement sur le parquet. — Il n'était plus.

Notre cœur ne raisonne point, ne calcule point. C'est sa gloire. Depuis un moment, j'avais tout deviné : une seule minute avait suffi pour me révéler tout à coup sans un mot d'explication, par un jet de lumière irrésistible, cette fatale vérité que mille faits se répétant chaque jour sous mes yeux pendant vingt années n'avaient pu me faire soupçonner. J'avais compris que la ruine était là, dans cette maison, sur ma tête. Eh bien! je ne sais si mon père me laissant comblé de ses bienfaits m'eût coûté plus de larmes, et des larmes plus amères. A mes regrets, à ma profonde douleur se joignait une pitié qui, remontant du fils au père, avait quelque chose d'étrangement poignant. Je revoyais toujours ce regard suppliant, humilié, éperdu; je me désespérais de n'avoir pu dire une parole de consolation à ce malheureux cœur avant qu'il se brisât, et je criais follement à celui qui ne m'entendait plus : Je vous pardonne! je vous pardonne! — Dieu! quels instans!

Autant que je l'ai pu conjecturer, ma mère en mourant avait fait promettre à mon père de vendre la plus grande partie de ses biens, de payer entièrement la dette énorme qu'il avait contractée en dépensant tous les ans un tiers de plus que son revenu, et de se réduire ensuite strictement à vivre de ce qui lui resterait. Mon père avait essayé de tenir cet engagement : il avait vendu ses bois et une portion de ses terres; mais, se voyant maître alors d'un capital considérable, il n'en avait consacré qu'une faible part à l'amortissement de sa dette, et avait entrepris de rétablir sa fortune en confiant le reste aux détestables hasards de la bourse. Ce fut ainsi qu'il acheva de se perdre.

Je n'ai pu encore sonder jusqu'au fond l'abîme où nous sommes engloutis. Une semaine après la mort de mon père, je tombais gravement malade, et c'est à peine si, après deux mois de souffrance, j'ai pu quitter notre château patrimonial le jour où un étranger en

Digitized by Google

prenait possession. Heureusement un vieil ami de ma mère qui habite Paris, et qui était chargé autrefois des affaires de notre famille en qualité de notaire, est venu à mon aide dans ces tristes circonstances : il m'a offert d'entreprendre lui-même un travail de liquidation qui présentait à mon inexpérience des difficultés inextricables. Je lui ai abandonné absolument le soin de régler les affaires de la succession, et je présume que sa tâche est aujourd'hui terminée. A peine arrivé hier matin, j'ai couru chez lui : il était à la campagne, d'où il ne doit revenir que demain. Ces deux journées ont été cruelles : l'incertitude est vraiment le pire de tous les maux, parce qu'il est le seul qui suspende nécessairement les ressorts de l'âme et qui ajourne le courage. Il m'eût bien surpris, il y a dix ans, celui qui m'eût prophétisé que ce vieux notaire, dont le langage formaliste et la raide politesse nous divertissaient si fort, mon père et moi, serait un jour l'oracle de qui j'attendrais l'arrêt suprême de ma destinée! — Je fais mon possible pour me tenir en garde contre des espérances exagérées : j'ai calculé approximativement que, toutes nos dettes payées, il nous resterait un capital de cent vingt à cent cinquante mille francs. Il est difficile qu'une fortune qui s'élevait à cinq millions ne nous laisse pas au moins cette épave. Mon intention est de prendre pour ma part une dizaine de mille francs, et d'aller chercher fortune dans les nouveaux états de l'Union; j'abandonnerai le reste à ma sœur.

Voilà assez d'écriture pour ce soir. Triste occupation que de retracer de tels souvenirs! Je sens néanmoins qu'elle m'a rendu un peu de calme. Le travail certainement est une loi sacrée, puisqu'il suffit d'en faire la plus légère application pour éprouver je ne sais quel contentement et quelle sérénité. L'homme cependant n'aime point le travail : il n'en peut méconnaître les infaillibles bienfaits; il les goûte chaque jour, s'en applaudit, et chaque lendemain il se remet au travail avec la même répugnance. Il me semble qu'il y a là une contradiction singulière et mystérieuse, comme si nous sentions à la fois dans le travail le châtiment et le caractère divin et paternel du juge.

Jeudi.

Ce matin, à mon réveil, on m'a remis une lettre du vieux M. Laubépin. Il m'invitait à dîner, en s'excusant de la liberté grande; il ne me faisait d'ailleurs aucune communication relative à mes intérêts. J'ai mal auguré de cette réserve.

En attendant l'heure fixée, j'ai fait sortir ma sœur de son couvent, et je l'ai promenée dans Paris. L'enfant ne se doute pas de notre ruine. Elle a eu, dans le cours de la journée, diverses fantai-

Digitized by Google

sies assez coûteuses. Elle s'est approvisionnée largement de gants, de papier rose, de bonbons pour ses amies, d'essences fines, de savons extraordinaires, de petits pinceaux, toutes choses fort utiles sans doute, mais qui le sont moins qu'un dîner. Puisse-t-elle l'ignorer toujours!

A six heures, j'étais rue Cassette chez M. Laubépin. Je ne sais quel âge peut avoir notre vieil ami; mais aussi loin que remontent mes souvenirs dans le passé, je l'y retrouve tel que je l'ai revu aujourd'hui, grand, sec, un peu voûté, cheveux blancs en désordre, œil perçant sous des touffes de sourcils noirs, une physionomie robuste et fine tout à la fois. J'ai revu en même temps l'habit noir d'une coupe antique, la cravate blanche professionnelle, le diamant héréditaire au jabot, — bref, tous les signes extérieurs d'un esprit grave, méthodique et ami des traditions. Le vieillard m'attendait devant la porte ouverte de son petit salon : après une profonde inclination, il a saisi légèrement ma main entre deux doigts, et m'a conduit en face d'une vieille dame d'apparence assez simple qui se tenait debout devant la cheminée : M. le marquis de Champcey d'Hauterive! a dit alors M. Laubépin de sa voix forte, grasse et emphatique; puis tout à coup, d'un ton plus humble, en se retournant vers moi : Mme Laubépin!

Nous nous sommes assis, et il y a eu un moment de silence embarrassé. Je m'étais attendu à un éclaircissement immédiat sur ma situation définitive : voyant qu'il était différé, j'ai présumé qu'il ne pouvait être d'une nature agréable, et cette présomption m'était confirmée par les regards de compassion discrète dont Mme Laubépin m'honorait furtivement. Quant à M. Laubépin, il m'observait avec une attention singulière, qui ne me paraissait pas exempte de malice. Je me suis rappelé alors que mon père avait toujours prétendu flairer dans le cœur du cérémonieux tabellion, et sous ses respects affectés, un vieux reste de levain bourgeois, roturier, et même jacobin. Il m'a semblé que ce levain fermentait un peu en ce moment, et que les secrètes antipathies du vieillard trouvaient quelque satisfaction dans le spectacle d'un gentilhomme à la torture. J'ai pris aussitôt la parole, en essayant de montrer, malgré l'accablement réel que j'éprouvais, une pleine liberté d'esprit : — Comment monsieur Laubépin, ai-je dit, vous avez quitté la place des Petits-Pères, cette chère place des Petits-Pères? Vous avez pu vous décider à cela? Je ne l'aurais jamais cru.

— Mon Dieu! monsieur le marquis, a répondu M. Laubépin, c'est effectivement une infidélité qui n'est point de mon âge; mais en cédant l'étude, j'ai dû céder le logis, attendu qu'un pannonceau ne se déplace pas comme une enseigne.

Digitized by Google

— Cependant vous vous occupez encore d'affaires?

— A titre amical et officieux, oui, monsieur le marquis. Quelques familles honorables, considérables, dont j'ai eu le bonheur d'obtenir la confiance pendant une pratique de quarante-cinq années, veulent bien encore quelquefois, dans des circonstances particulièrement délicates, réclamer les avis de mon expérience, et je crois pouvoir ajouter qu'elles se repentent rarement de les avoir suivis.

Comme M. Laubépin achevait de se rendre à lui-même ce témoignage, une vieille domestique est venue annoncer que le dîner était servi. J'ai eu alors l'avantage de conduire Mme Laubépin dans la salle voisine. Pendant tout le repas, la conversation s'est traînée dans la plus insignifiante banalité, M. Laubépin ne cessant d'attacher sur moi son regard perçant et équivoque, tandis que Mme Laubépin prenait, en m'offrant de chaque plat, ce ton douloureux et pitoyable qu'on affecte auprès du lit d'un malade. Enfin on s'est levé, et le vieux notaire m'a introduit dans son cabinet, où l'on nous a aussitôt servi le café. Me faisant asseoir alors, et s'adossant à la cheminée : — Monsieur le marquis, a dit M. Laubépin, vous m'avez fait l'honneur de me confier le soin de liquider la succession de feu M. le marquis de Champcey d'Hauterive, votre père. Je m'apprêtais hier même à vous écrire, quand j'ai su votre arrivée à Paris, laquelle me permet de vous rendre compte de vive voix du résultat de mon zèle et de mes opérations.

— Je pressens, monsieur, que ce résultat n'est pas heureux.

— Non, monsieur le marquis, et je ne vous cacherai pas que vous devez vous armer de courage pour l'apprendre; mais il est dans mes habitudes de procéder avec méthode. Ce fut, monsieur, en l'année 1820 que Mlle Louise-Hélène Dugald Delatouche d'Érouville fut rerecherchée en mariage par Charles-Christian Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive. Investi par une sorte de tradition séculaire de la direction des intérêts de la famille Dugald Delatouche, et admis en outre dès long temps près de la jeune héritière de cette maison sur le pied d'une familiarité respectueuse, je dus employer tous les argumens de la raison pour combattre le penchant de son cœur et la détourner de cette funeste alliance. Je dis funeste alliance, non pas que la fortune de M. de Champcey, malgré quelques hypothèques dont elle était grevée dès cette époque, ne fût égale à celle de Mlle Delatouche; mais je connaissais le caractère et le tempérament, héréditaires en quelque sorte, de M. de Champcey. Sous les dehors séduisans et chevaleresques qui le distinguaient comme tous ceux de sa maison, j'apercevais clairement l'irréflexion obstinée, l'incurable légèreté, la fureur de plaisir, et finalement l'implacable égoïsme...

Digitized by Google

— Monsieur, ai-je interrompu brusquement, la mémoire de mon père m'est sacrée, et j'entends qu'elle le soit à tous ceux qui parlent de mon père devant moi.

— Monsieur, a repris le vieillard avec une émotion soudaine et violente, je respecte ce sentiment; mais, en parlant de votre père, j'ai grand'peine à oublier que je parle de l'homme qui a tué votre mère, une enfant héroïque, une sainte, un ange!

Je m'étais levé fort agité. M. Laubépin, qui avait fait quelques pas à travers la chambre, m'a saisi le bras. — Pardon, jeune homme, m'a-t-il dit; mais j'aimais votre mère. Je l'ai pleurée. Veuillez me pardonner. — Puis, se replaçant devant la cheminée : — Je reprends, a-t-il ajouté du ton solennel qui lui est ordinaire; j'eus l'honneur et le chagrin de rédiger le contrat de mariage de madame votre mère. Malgré mon insistance, le régime dotal avait été écarté, et ce ne fut pas sans de grands efforts que je parvins à introduire dans l'acte une clause protectrice qui déclarait inaliénable, sans la volonté légalement constatée de madame votre mère, un tiers environ de ses apports immobiliers. Vaine précaution, monsieur le marquis, et je pourrais dire précaution cruelle d'une amitié mal inspirée, car cette clause fatale ne fit que préparer à celle dont elle devait sauvegarder le repos ses plus insupportables tourmens, — j'entends ces luttes, ces querelles, ces violences dont l'écho dut frapper vos oreilles plus d'une fois, et dans lesquelles on arrachait lambeaux par lambeaux à votre malheureuse mère le dernier héritage, le pain de ses enfans!

— Monsieur, je vous en prie!

— Je m'incline, monsieur le marquis... Je ne parlerai que du présent. A peine honoré de votre confiance, mon premier devoir, monsieur, était de vous engager à n'accepter que sous bénéfice d'inventaire la succession embarrassée qui vous était échue.

— Cette mesure, monsieur, m'a paru outrageante pour la mémoire de mon père, et j'ai dû m'y refuser.

M. Laubépin, après m'avoir lancé un de ces regards inquisiteurs qui lui sont familiers, a repris : — Vous n'ignorez pas apparemment, monsieur, que, faute d'avoir usé de cette faculté légale, vous demeurez passible des charges de la succession, lors même que ces charges en excéderaient la valeur. Or j'ai actuellement le devoir pénible de vous apprendre, monsieur le marquis, que ce cas est précisément celui qui se présente dans l'espèce. Comme vous le verrez dans ce dossier, il est parfaitement constant qu'après la vente de votre hôtel à des conditions inespérées, vous et mademoiselle votre sœur resterez encore redevables envers les créanciers de monsieur votre père d'une somme de quarante-cinq mille francs.

Je suis demeuré véritablement atterré à cette nouvelle, qui dé-

Digitized by Google

passait mes plus fâcheuses appréhensions. Pendant une minute, j'ai prêté une attention hébétée au bruit monotone de la pendule, sur laquelle je fixais un œil sans regard.

— Maintenant, a repris M. Laubépin après un silence, le moment est venu de vous dire, monsieur le marquis, que madame votre mère, en prévision des éventualités qui se réalisent malheureusement aujourd'hui, m'a remis en dépôt quelques bijoux dont la valeur est estimée à cinquante mille francs environ. Pour empêcher que cette faible somme, votre unique ressource désormais, ne passe aux mains des créanciers de la succession, nous pouvons user, je crois, du subterfuge légal que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

— Mais cela est tout à fait inutile, monsieur. Je suis trop heureux de pouvoir, à l'aide de cet appoint inattendu, solder intégralement les dettes de mon père, et je vous prierai de le consacrer à cet emploi.

M. Laubépin s'est légèrement incliné. — Soit, a-t-il dit; mais il m'est impossible de ne pas vous faire observer, monsieur le marquis, qu'une fois ce prélèvement opéré sur le dépôt qui est dans mes mains, il ne vous restera pour toute fortune, à Mlle Hélène et à vous, qu'une somme de quatre à cinq mille livres, laquelle, au taux actuel de l'argent, vous donnera un revenu de deux cent vingt-cinq francs. Ceci posé, monsieur le marquis, qu'il me soit permis de vous demander, à titre confidentiel, amical et respectueux, si vous avez avisé à quelques moyens d'assurer votre existence et celle de votre sœur et pupille, et quels sont vos projets?

— Je n'en ai plus aucun, monsieur, je vous l'avoue. Tous ceux que j'avais pu former sont inconciliables avec le dénûment absolu où je me trouve réduit. Si j'étais seul au monde, je me ferais soldat; mais j'ai ma sœur, et je ne puis souffrir la pensée de voir la pauvre enfant réduite au travail et aux privations. Elle est heureuse dans son couvent; elle est assez jeune pour y demeurer quelques années encore. J'accepterais du meilleur de mon cœur toute occupation qui me permettrait, en me réduisant moi-même à l'existence la plus étroite, de gagner chaque année le prix de la pension de ma sœur, et de lui amasser une dot pour l'avenir.

M. Laubépin m'a regardé fixement. — Pour atteindre cet honorable objectif, a-t-il repris, vous ne devez pas penser, monsieur le marquis, à entrer à votre âge dans la lente filière des administrations publiques et des fonctions officielles. Il vous faudrait un emploi qui vous assurât dès le début cinq ou six mille francs de revenu annuel. Je dois vous dire que, dans l'état de notre organisation sociale, il ne suffit nullement d'avancer la main pour trouver ce *desideratum*. Heureusement j'ai à vous communiquer quelques propositions vous concernant qui sont de nature à modifier dès à présent,

Digitized by Google

et sans grand effort, votre situation. — Les yeux de M. Laubépin se sont attachés sur moi avec une attention plus pénétrante que jamais, et il a continué : — En premier lieu, monsieur le marquis, je serai près de vous l'organe d'un spéculateur habile, riche et influent; ce personnage a conçu l'idée d'une entreprise considérable, dont la nature vous sera expliquée ci-après, et qui ne peut réussir que par le concours particulier de la classe aristocratique de ce pays. Il pense qu'un nom ancien et illustre comme le vôtre, monsieur le marquis, figurant parmi ceux des membres fondateurs de l'entreprise, aurait pour effet de lui gagner des sympathies dans les rangs du public spécial auquel le prospectus doit être adressé. En vue de cet avantage, il vous offre d'abord ce qu'on nomme communément une prime, c'est-à-dire une dizaine d'actions à titre gratuit, dont la valeur, estimée dès ce moment à dix mille francs, serait vraisemblablement triplée par le succès de l'opération. En outre...

— Tenez-vous-en là, monsieur; de telles ignominies ne valent pas la peine que vous prenez de les formuler.

J'ai vu briller soudain l'œil du vieillard sous ses épais sourcils, comme si une étincelle s'en fût détachée. Un faible sourire a détendu les plis rigides de son visage. — Si la proposition ne vous plaît pas, monsieur le marquis, a-t-il dit en grasseyant, elle ne me plaît pas plus qu'à vous. Toutefois j'ai cru devoir vous la soumettre. En voici une autre qui vous sourira peut-être davantage, et qui de fait est plus avenante. Je compte, monsieur, au nombre de mes plus anciens cliens un commerçant honorable qui s'est retiré des affaires depuis peu de temps, et qui jouit désormais paisiblement, auprès d'une fille unique et conséquemment adorée, d'une *aurea mediocritas* que j'évalue à vingt-cinq mille livres de revenu. Le hasard voulut, il y a trois jours, que la fille de mon client fût informée de votre situation : j'ai cru voir, j'ai même pu m'assurer, pour tout dire, que l'enfant, laquelle d'ailleurs est agréable à voir et pourvue de qualités estimables, n'hésiterait pas un instant à accepter de votre main le titre de marquise de Champcey. Le père consent, et je n'attends qu'un mot de vous, monsieur le marquis, pour vous dire le nom et la demeure de cette famille... intéressante.

— Monsieur, ceci me détermine tout à fait : je quitterai dès demain un titre qui dans ma situation est dérisoire, et qui en outre semble devoir m'exposer aux plus misérables entreprises de l'intrigue. Le nom originaire de ma famille est Odiot : c'est le seul que je compte porter désormais. Maintenant, monsieur, en reconnaissant toute la vivacité de l'intérêt qui a pu vous engager à vous faire l'interprète de ces singulières propositions, je vous prierai de m'épargner toutes celles qui pourraient avoir un caractère analogue.

Digitized by Google

— En ce cas, monsieur le marquis, a répondu M. Laubépin, je n'ai absolument plus rien à vous dire.

En même temps, pris d'un accès subit de jovialité, il a frotté ses mains l'une contre l'autre avec un bruit de parchemins froissés. Puis il a ajouté en riant : — Vous serez un homme difficile à caser, monsieur Maxime. Ah! ah! très difficile à caser. Il est extraordinaire, monsieur, que je n'aie pas remarqué plus tôt la saisissante similitude que la nature s'est plu à établir entre votre physionomie et celle de madame votre mère. Les yeux et le sourire en particulier;... mais ne nous égarons pas, et puisqu'il vous convient de ne devoir qu'à un honorable travail vos moyens d'existence, souffrez que je vous demande quels peuvent être vos talens et vos aptitudes?

— Mon éducation, monsieur, a été naturellement celle d'un homme destiné à la richesse et à l'oisiveté. Cependant j'ai étudié le droit. J'ai même le titre d'avocat.

— D'avocat? ah diable! vous êtes avocat? Mais le titre ne suffit pas : dans la carrière du barreau plus que dans aucune autre, il faut payer de sa personne... et là... voyons... vous sentez-vous éloquent, monsieur le marquis?

— Si peu, monsieur, que je me crois tout à fait incapable d'improviser deux phrases en public.

— Hum! ce n'est pas là précisément ce qu'on peut appeler une vocation d'orateur. Il faudra donc vous tourner d'un autre côté; mais la matière exige de plus amples réflexions. Je vois d'ailleurs que vous êtes fatigué, monsieur le marquis. Voici votre dossier que je vous prie d'examiner à loisir. J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. Permettez-moi de vous éclairer. Pardon... dois-je attendre de nouveaux ordres avant de consacrer au paiement de vos créanciers le prix des bijoux et joyaux qui sont entre mes mains?

— Non, certainement. J'entends de plus que vous préleviez sur cette réserve la juste rémunération de vos bons offices.

Nous étions arrivés sur le palier de l'escalier : M. Laubépin, dont la taille se courbe un peu lorsqu'il est en marche, s'est redressé brusquement. — En ce qui concerne vos créanciers, monsieur le marquis, m'a-t-il dit, je vous obéirai avec respect. Pour ce qui me regarde, j'ai été l'ami de votre mère, et je prie humblement, mais instamment, le fils de votre mère de me traiter en ami. — J'ai tendu au vieillard une main qu'il a serrée avec force, et nous nous sommes séparés.

Rentré dans la petite chambre que j'occupe sous les toits de cet hôtel, qui déjà ne m'appartient plus, j'ai voulu me prouver à moi-même que la certitude de ma complète détresse ne me plongeait pas

Digitized by Google

dans un abattement indigne d'un homme. Je me suis mis à écrire le récit de cette journée décisive de ma vie, en m'appliquant à conserver la phraséologie exacte du vieux notaire, et ce langage mêlé de raideur et de courtoisie, de défiance et de sensibilité, qui, pendant que j'avais l'âme navrée, a fait plus d'une fois sourire mon esprit.

Voilà donc la pauvreté, non plus cette pauvreté cachée, fière, poétique que mon imagination menait bravement à travers les grands bois, les déserts et les savanes, mais la positive misère, le besoin, la dépendance, l'humiliation, quelque chose de pis encore, la pauvreté amère du riche déchu, la pauvreté en habit noir, qui cache ses mains nues aux anciens amis qui passent! — Allons, frère, courage!

Lundi, 27 avril.

J'ai attendu en vain depuis cinq jours des nouvelles de M. Laubépin. J'avoue que je comptais sérieusement sur l'intérêt qu'il avait paru me témoigner. Son expérience, ses connaissances pratiques, ses relations étendues lui donnaient les moyens de m'être utile. J'étais prêt à faire, sous sa direction, toutes les démarches nécessaires; mais, abandonné à moi-même, je ne sais absolument de quel côté tourner mes pas. Je le croyais un de ces hommes qui promettent peu et qui tiennent beaucoup. Je crains de m'être mépris. Ce matin, je m'étais déterminé à me rendre chez lui, sous prétexte de lui remettre les pièces qu'il m'avait confiées, et dont j'ai pu vérifier la triste exactitude. On m'a dit que le bonhomme était allé goûter les douceurs de la villégiature dans je ne sais quel château au fond de la Bretagne. Il est encore absent pour deux ou trois jours. Ceci m'a véritablement consterné. Je n'éprouvais pas seulement le chagrin de rencontrer l'indifférence et l'abandon où j'avais pensé trouver l'empressement d'une amitié dévouée; j'avais de plus l'amertume de m'en retourner comme j'étais venu, avec une bourse vide. Je comptais en effet prier M. Laubépin de m'avancer quelque argent sur les trois ou quatre mille francs qui doivent nous revenir après le paiement intégral de nos dettes, car j'ai eu beau vivre en anachorète depuis mon arrivée à Paris, la somme insignifiante que j'avais pu réserver pour mon voyage est complétement épuisée, et si complétement, qu'après avoir fait ce matin un véritable déjeuner de pasteur, *castaneæ molles et pressi copia lactis*, j'ai dû recourir, pour dîner ce soir, à une sorte d'escroquerie dont je veux consigner ici le souvenir mélancolique.

Moins on a déjeuné, plus on désire dîner. C'est un axiome dont j'ai senti aujourd'hui toute la force bien avant que le soleil eût achevé son cours. Parmi les promeneurs que la douceur du ciel avait

Digitized by Google

attirés cette après-midi aux Tuileries, et qui regardaient se jouer les premiers sourires du printemps sur la face de marbre des sylvains, on remarquait un homme jeune encore, et d'une tenue irréprochable, qui paraissait étudier avec une sollicitude extraordinaire le réveil de la nature. Non content de dévorer de l'œil la verdure nouvelle, il n'était point rare de voir ce personnage détacher furtivement de leurs tiges de jeunes pousses appétissantes, des feuilles à demi déroulées, et les porter à ses lèvres avec une curiosité de botaniste. J'ai pu m'assurer que cette ressource alimentaire, qui m'avait été indiquée par l'histoire des naufrages, était d'une valeur fort médiocre. Toutefois j'ai enrichi mon expérience de quelques notions intéressantes : ainsi je sais désormais que le feuillage du marronnier est excessivement amer à la bouche, comme au cœur; le rosier n'est pas mauvais; le tilleul est onctueux et assez agréable, le lilas poivré et malsain, je crois.

Tout en méditant sur ces découvertes, je me suis dirigé vers le couvent d'Hélène. En mettant le pied dans le parloir, que j'ai trouvé plein comme une ruche, je me suis senti plus assourdi qu'à l'ordinaire par les confidences tumultueuses des jeunes abeilles. Hélène est arrivée, les cheveux en désordre, les joues enflammées, les yeux rouges et étincelans. Elle tenait à la main un morceau de pain de la longueur de son bras. Comme elle m'embrassait d'un air préoccupé : — Eh bien! fillette, qu'est-ce qu'il y a donc? Tu as pleuré?

— Non, non, Maxime, ce n'est rien.

— Qu'est-ce qu'il y a? Voyons...

Elle a baissé la voix : — Ah! je suis bien malheureuse, va, mon pauvre Maxime!

— Vraiment? conte-moi donc cela en mangeant ton pain.

— Oh! je ne vais certainement pas manger mon pain; je suis bien trop malheureuse pour manger. Tu sais bien, Lucie, Lucie Campbell, ma meilleure amie? eh bien! nous sommes brouillées mortellement.

— Oh! mon Dieu!... Mais sois tranquille, ma mignonne, vous vous raccommoderez, va.

— Oh! Maxime, c'est impossible, vois-tu. Il y a eu des choses trop graves. Ce n'était rien d'abord; mais on s'échauffe et on perd la tête, tu sais. Figure-toi que nous jouions au volant, et Lucie s'est trompée en comptant les points : j'en avais six cent quatre-vingts, et elle six cent quinze seulement, et elle a prétendu en avoir six cent soixante-quinze. C'était un peu trop fort, tu m'avoueras. J'ai soutenu mon chiffre, bien entendu, elle le sien. — Eh bien! mademoiselle, lui ai-je dit, consultons ces demoiselles; je m'en rapporte à elles. — Non, mademoiselle, m'a-t-elle répondu, je suis sûre de mon chiffre, et vous êtes une mauvaise joueuse. — Eh bien! vous,

Digitized by Google

mademoiselle, lui ai-je dit, vous êtes une menteuse! — C'est bien, mademoiselle, a-t-elle dit alors, moi, je vous méprise trop pour vous répondre! — Ma sœur Sainte-Félix est arrivée à ce moment-là heureusement, car je crois que j'allais la battre... Ainsi voilà ce qui s'est passé. Tu vois s'il est possible de nous raccommoder après cela. C'est impossible : ce serait une lâcheté. En attendant, je ne peux pas te dire ce que je souffre; je crois qu'il n'y a pas une personne sur la terre qui soit aussi malheureuse que moi.

— Certainement, mon enfant, il est difficile d'imaginer un malheur plus accablant que le tien; mais, pour te dire ma façon de penser, tu te l'es un peu attiré, car dans cette querelle c'est de ta bouche qu'est sortie la parole la plus blessante. Voyons, est-elle dans le parloir, ta Lucie?

— Oui, la voilà là-bas dans le coin. —Et elle m'a montré d'un signe de tête digne et discret une petite fille très blonde, qui avait également les joues enflammées et les yeux rouges, et qui paraissait en train de faire à une vieille dame très attentive le récit du drame que la sœur Sainte-Félix avait si heureusement interrompu. Tout en parlant avec un feu digne du sujet, Mlle Lucie lançait de temps à autre un regard furtif sur Hélène et sur moi.

— Eh bien! ma chère enfant, ai-je dit, as-tu confiance en moi?

— Oui, j'ai beaucoup de confiance en toi, Maxime.

— En ce cas, voici ce que tu vas faire : tu vas t'en aller tout doucement te placer derrière la chaise de Mlle Lucie; tu vas lui prendre la tête comme ceci, en traître, tu vas l'embrasser sur les deux joues comme cela, de force, et puis tu vas voir ce qu'elle va faire à son tour.

Hélène a paru hésiter quelques secondes; puis elle est partie à grands pas, est tombée comme la foudre sur Mlle Campbell, et lui a causé néanmoins la plus douce surprise : les deux jeunes infortunées, réunies enfin pour jamais, ont confondu leurs larmes dans un groupe attendrissant, pendant que la vieille et respectable Mme Campbell se mouchait avec un bruit de cornemuse.

Hélène est revenue me trouver toute radieuse. — Eh bien! ma chérie, lui ai-je dit, j'espère que maintenant tu vas manger ton pain?

— Oh! vraiment non, Maxime; j'ai été trop émue, vois-tu, et puis il faut te dire qu'il est arrivé aujourd'hui une élève, une nouvelle, qui nous a donné un régal de meringues, d'éclairs et de chocolat à la crème, de sorte que je n'ai pas faim du tout. Je suis même très embarrassée, parce que dans mon trouble j'ai oublié tout à l'heure de remettre mon pain au panier, comme on doit le faire quand on n'a pas faim au goûter, et j'ai peur d'être punie; mais, en passant dans la cour, je vais tâcher de jeter mon pain dans le soupirail de la cave sans qu'on s'en aperçoive.

Digitized by Google

— Comment! petite sœur, ai-je repris en rougissant légèrement, tu vas perdre ce gros morceau de pain-là?

— Ah! je sais que ce n'est pas bien, car il y a peut-être des pauvres qui seraient bien heureux de l'avoir, n'est-ce pas, Maxime?

— Il y en a certainement, ma chère enfant.

— Mais comment veux-tu que je fasse? les pauvres n'entrent pas ici.

— Voyons, Hélène, confie-moi ce pain, et je le donnerai en ton nom au premier pauvre que je rencontrerai, veux-tu?

— Je crois bien! — L'heure de la retraite a sonné : j'ai rompu le pain en deux morceaux que j'ai fait disparaître honteusement dans les poches de mon paletot. — Cher Maxime! a repris l'enfant, à bientôt, n'est-ce pas? Tu me diras si tu as rencontré un pauvre, si tu lui as donné mon pain, et s'il l'a trouvé bon.

Oui, Hélène, j'ai rencontré un pauvre, et je lui ai donné ton pain, qu'il a emporté comme une proie dans sa mansarde solitaire, et il l'a trouvé bon; mais c'était un pauvre sans courage, car il a pleuré en dévorant l'aumône de tes petites mains bien aimées. Je te dirai tout cela, Hélène, car il est bon que tu saches qu'il y a sur la terre des souffrances plus sérieuses que tes souffrances d'enfant : je te dirai tout, excepté le nom du pauvre.

Vendredi, 28 avril.

Ce matin, à neuf heures, je sonnais à la porte de M. Laubépin, espérant vaguement que quelque hasard aurait hâté son retour; mais on ne l'attend que demain. La pensée m'est venue aussitôt de m'adresser à Mme Laubépin, et de lui faire part de la gêne excessive où me réduit l'absence de son mari. Pendant que j'hésitais entre la pudeur et le besoin, la vieille domestique, effrayée apparemment du regard affamé que je fixais sur elle, a tranché la question en refermant brusquement la porte. J'ai pris alors mon parti, et j'ai résolu de jeûner jusqu'à demain. Je me suis dit qu'après tout on ne meurt pas pour un jour d'abstinence : si j'étais coupable en cette circonstance d'un excès de fierté, j'en devais souffrir seul, et par conséquent cela ne regardait que moi.

Là-dessus je me suis dirigé vers la Sorbonne, où j'ai assisté successivement à plusieurs cours, en essayant de combler à force de jouissances spirituelles le vide qui se faisait sentir dans mon temporel; mais l'heure est venue où cette ressource m'a manqué, et aussi bien je commençais à la trouver insuffisante. J'éprouvais surtout une forte irritation nerveuse que j'espérais calmer en marchant. La journée était froide et brumeuse. Comme je passais sur le pont des Saints-Pères, je me suis arrêté un instant presque malgré moi; je me suis accoudé sur le parapet, et j'ai regardé les eaux troubles

Digitized by Google

du fleuve se précipiter sous les arches. Je ne sais quelles pensées maudites ont traversé en ce moment mon esprit fatigué et affaibli : je me suis représenté soudain sous les plus insupportables couleurs l'avenir de lutte continuelle, de dépendance et d'humiliation dans lequel j'entrais lugubrement par la porte de la faim; j'ai senti un dégoût profond, absolu, et comme une impossibilité de vivre. En même temps un flot de colère sauvage et brutale me montait au cerveau, j'ai eu comme un éblouissement, et, me penchant dans le vide, j'ai vu toute la surface du fleuve se pailleter d'étincelles. . . .

Je ne dirai pas, suivant l'usage : Dieu ne l'a pas voulu. Je n'aime pas ces formules banales. J'ose dire : Je ne l'ai pas voulu! Dieu nous a faits libres, et si j'en avais pu douter auparavant, cette minute suprême où l'âme et le corps, le courage et la lâcheté, le bien et le mal, se livraient en moi si clairement un mortel combat, cette minute eût emporté mes doutes à jamais.

Redevenu maître de moi, je n'ai plus éprouvé vis-à-vis de ces ondes redoutables que la tentation fort innocente et assez niaise d'y étancher la soif qui me dévorait. J'ai réfléchi au surplus que je trouverais dans ma chambre une eau beaucoup plus limpide, et j'ai pris rapidement le chemin de l'hôtel, en me faisant une image délicieuse des plaisirs qui m'y attendaient. Dans mon triste enfantillage, je m'étonnais, je ne revenais pas de n'avoir point songé plus tôt à cet expédient vainqueur. Sur le boulevard, je me suis croisé tout à coup avec Gaston de Vaux, que je n'avais pas vu depuis deux ans. Il s'est arrêté après un mouvement d'hésitation, m'a serré cordialement la main, m'a dit deux mots de mes voyages et m'a quitté à la hâte. Puis, revenant sur ses pas : « Mon ami, m'a-t-il dit, il faut que tu me permettes de t'associer à une bonne fortune qui m'est arrivée ces jours-ci. J'ai mis la main sur un trésor : j'ai reçu une cargaison de cigares qui me coûtent deux francs chacun, mais qui sont sans prix. En voici un, tu m'en diras des nouvelles. A revoir, mon bon. »

J'ai monté péniblement mes six étages, et j'ai saisi, en tremblant d'émotion, ma bienheureuse carafe, dont j'ai épuisé le contenu à petites gorgées; après quoi j'ai allumé le cigare de mon ami, en m'adressant dans ma glace un sourire d'encouragement. Je suis ressorti aussitôt, convaincu que le mouvement physique et les distractions de la rue m'étaient salutaires. En ouvrant ma porte, j'ai été surpris et mécontent d'apercevoir dans l'étroit corridor la femme du concierge de l'hôtel, qui a paru décontenancée de ma brusque apparition. Cette femme a été autrefois au service de ma mère, qui l'avait prise en affection, et qui lui donna en la mariant la place lucrative qu'elle occupe encore aujourd'hui. J'avais cru remarquer depuis quelques jours qu'elle m'épiait, et, la surprenant cette fois presque en flagrant délit : « Qu'est-ce que vous voulez? lui ai-je dit violem-

Digitized by Google

ment. — Rien, monsieur Maxime, rien, a-t-elle répondu fort troublée; j'apprêtais le gaz. » J'ai levé les épaules, et je suis parti.

Le jour tombait. J'ai pu me promener dans les lieux les plus fréquentés sans craindre de fâcheuses reconnaissances. J'ai été forcé de jeter mon cigare, qui me faisait mal. Ma promenade a duré deux ou trois heures, des heures cruelles. Il y a quelque chose de particulièrement poignant à se sentir attaqué, au milieu de tout l'éclat et de toute l'abondance de la vie civilisée, par le fléau de la vie sauvage, la faim. Cela tient de la folie; c'est un tigre qui vous saute à la gorge en plein boulevard.

Je faisais des réflexions nouvelles. Ce n'est donc pas un vain mot, la faim! Il y a donc vraiment une maladie de ce nom-là; il y a vraiment des créatures humaines qui souffrent à l'ordinaire, et presque chaque jour, ce que je souffre, moi, par hasard, une fois en ma vie. Et pour combien d'entre elles cette souffrance ne se complique-t-elle pas encore de raffinemens qui me sont épargnés? Le seul être qui m'intéresse au monde, je le sais du moins à l'abri des maux que je subis : je vois son cher visage heureux, rose et souriant. Mais ceux qui ne souffrent pas seuls, ceux qui entendent le cri déchirant de leurs entrailles répété par des lèvres aimées et suppliantes, ceux qu'attendent dans leur froid logis des femmes aux joues pâles et de petits enfans sans sourire!... Pauvres gens!... O sainte charité!

Ces pensées m'ôtaient le courage de me plaindre; elles m'ont donné celui de soutenir l'épreuve jusqu'au bout. Je pouvais en effet l'abréger. Il y a ici deux ou trois restaurans où je suis connu, et il m'est arrivé souvent, quand j'étais riche, d'y entrer sans scrupule, quoique j'eusse oublié ma bourse. Je pouvais user de ce procédé. Il ne m'eût pas été plus difficile de trouver à emprunter cent sous dans Paris; mais ces expédiens, qui sentaient la misère et la tricherie, m'ont décidément répugné. Pour les pauvres, cette pente est glissante, et je n'y veux même pas poser le pied : j'aimerais autant, je crois, perdre la probité même que de perdre la délicatesse, qui est la distinction de cette vertu vulgaire. Or j'ai trop souvent remarqué avec quelle facilité terrible ce sentiment exquis de l'honnête se déflore et se dégrade dans les âmes les mieux douées, non-seulement au souffle de la misère, mais au simple contact de la gêne, pour ne pas veiller sur moi avec sévérité, pour ne pas rejeter désormais comme suspectes les capitulations de conscience qui semblent le plus innocentes. Il ne faut pas, quand les mauvais temps viennent, habituer son âme à la souplesse; elle n'a que trop de penchant à plier.

La fatigue et le froid m'ont fait rentrer vers neuf heures. La porte de l'hôtel s'est trouvée ouverte; je gagnais l'escalier d'un pas de fantôme, quand j'ai entendu dans la loge du concierge le bruit d'une

Digitized by Google

conversation animée dont je paraissais faire les frais, car en ce moment même le tyran du lieu prononçait mon nom avec l'accent du mépris.

— Fais-moi le plaisir, disait-il, madame Vauberger, de me laisser tranquille avec ton Maxime. Est-ce moi qui l'ai ruiné, ton Maxime? Eh bien! qu'est-ce que tu me chantes alors? S'il se tue, on l'enterrera, quoi!

— Je te dis, Vauberger, a repris la femme, que ça t'aurait fendu le cœur si tu l'avais vu avaler sa carafe... Et si je croyais, vois-tu, que tu penses ce que tu dis, quand tu dis nonchalamment, comme un acteur : « S'il se tue, on l'enterrera!... » Mais je ne le crois pas, parce qu'au fond tu es un brave homme, quoique tu n'aimes pas à être dérangé de tes habitudes... Songe donc, Vauberger, manquer de feu et de pain! Un garçon qui a été nourri toute sa vie avec du blanc-manger et élevé dans les fourrures comme un pauvre chat chéri! Ce n'est pas une honte et une indignité, ça, et ce n'est pas un drôle de gouvernement que ton gouvernement qui permet des choses pareilles!

— Mais ça ne regarde pas du tout le gouvernement, a répondu avec assez de raison M. Vauberger... Et puis, tu te trompes, je te dis,... il n'en est pas là,... il ne manque pas de pain... C'est impossible!

— Eh bien! Vauberger, je vais te dire tout : je l'ai suivi, je l'ai espionné, là, et je l'ai fait espionner par Édouard; eh bien! je suis sûre qu'il n'a pas dîné hier, qu'il n'a pas déjeuné ce matin, et comme j'ai fouillé dans toutes ses poches et dans tous ses tiroirs, et qu'il n'y reste pas un rouge liard, bien certainement il n'aura pas encore dîné aujourd'hui, car il est trop fier pour aller mendier un dîner...

— Eh bien! tant pis pour lui! Quand on est pauvre, il ne faut pas être fier, a dit l'honorable concierge, qui m'a paru en cette circonstance exprimer les sentimens d'un portier.

J'avais assez de ce dialogue; j'y ai mis fin brusquement en ouvrant la porte de la loge, et en demandant une lumière à M. Vauberger, qui n'aurait pas été plus consterné, je crois, si je lui avais demandé sa tête. Malgré tout le désir que j'avais de faire bonne contenance devant ces gens, il m'a été impossible de ne pas trébucher une ou deux fois dans l'escalier : la tête me tournait. En entrant dans ma chambre, ordinairement glaciale, j'ai eu la surprise d'y trouver une température tiède, doucement entretenue par un feu clair et joyeux. Je n'ai pas eu le rigorisme de l'éteindre; j'ai béni les braves cœurs qu'il y a dans le monde; je me suis étendu dans un vieux fauteuil en velours d'Utrecht que des revers de fortune ont fait passer, comme moi-même, du rez-de-chaussée à la mansarde,

Digitized by Google

et j'ai essayé de sommeiller. J'étais depuis une demi-heure environ plongé dans une sorte de torpeur dont la rêverie uniforme me présentait le mirage de somptueux festins et de grasses kermesses, quand le bruit de la porte qui s'ouvrait m'a réveillé en sursaut. J'ai cru rêver encore, en voyant entrer Mme Vauberger ornée d'un vaste plateau sur lequel fumaient deux ou trois plats odoriférans. Elle avait déjà déposé son plateau sur le parquet et commencé à étendre une nappe sur la table avant que j'eusse pu secouer entièrement ma léthargie. Enfin je me suis levé brusquement. — Qu'est-ce que c'est? ai-je dit. Qu'est-ce que vous faites?

Mme Vauberger a feint une vive surprise.

— Est-ce que monsieur n'a pas demandé à dîner?

— Pas du tout.

— Édouard m'a dit que monsieur...

— Édouard s'est trompé : c'est quelque locataire à côté; voyez.

— Mais il n'y a pas de locataire sur le palier de monsieur... Je ne comprends pas...

— Enfin ce n'est pas moi... Qu'est-ce que cela veut donc dire? Vous me fatiguez! Emportez cela!

La pauvre femme s'est mise alors à replier tristement sa nappe, en me jetant les regards éplorés d'un chien qu'on a battu. — Monsieur a probablement dîné? a-t-elle repris d'une voix timide.

— Probablement.

— C'est dommage, car le dîner était tout prêt; il va être perdu, et le petit va être grondé par son père. Si monsieur n'avait pas eu dîné par hasard, monsieur m'aurait bien obligée...

J'ai frappé du pied avec violence. — Allez-vous-en, vous dis-je! — Puis, comme elle sortait, je me suis approché d'elle : — Ma bonne Louison, je vous comprends, je vous remercie; mais je suis un peu souffrant ce soir, je n'ai pas faim.

— Ah! monsieur Maxime, s'est-elle écriée en pleurant, si vous saviez comme vous me mortifiez! Eh bien! vous me paierez mon dîner, là, si vous voulez; vous me mettrez de l'argent dans la main quand il vous en reviendra;... mais vous pouvez être sûr que quand vous me donneriez cent mille francs, ça ne me ferait pas autant de plaisir que de vous voir manger mon pauvre dîner! C'est une fière aumône que vous me feriez, allez! Vous qui avez de l'esprit, monsieur Maxime, vous devez bien comprendre ça pourtant.

— Eh bien! ma chère Louison,... que voulez-vous? Je ne peux pas vous donner cent mille francs,... mais je m'en vais manger votre dîner... Vous me laisserez seul, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur. Ah! merci, monsieur. Je vous remercie bien, monsieur. Vous avez bon cœur.

Digitized by Google

— Et bon appétit aussi, Louison. Donnez-moi votre main : ce n'est pas pour y mettre de l'argent, soyez tranquille. Là... A revoir, Louison.

L'excellente femme est sortie en sanglotant.

J'achevais d'écrire ces lignes après avoir fait honneur au dîner de Louison, quand j'ai entendu dans l'escalier le bruit d'un pas lourd et grave; en même temps j'ai cru distinguer la voix de mon humble providence s'exprimant sur le ton d'une confidence hâtive et agitée. Peu d'instans après, on a frappé, et, pendant que Louison s'effaçait dans l'ombre, j'ai vu paraître dans le cadre de la porte la silhouette solennelle du vieux notaire. M. Laubépin a jeté un regard rapide sur le plateau où j'avais réuni les débris de mon repas; puis, s'avançant vers moi et ouvrant les bras en signe de confusion et de reproche tout à la fois : — Monsieur le marquis, a-t-il dit, au nom du ciel! comment ne m'avez-vous pas?... — Il s'est interrompu, s'est promené à grands pas à travers la chambre, et s'arrêtant tout à coup : — Jeune homme, a-t-il repris, ce n'est pas bien; vous avez blessé un ami, vous avez fait rougir un vieillard! — Il était fort ému. Je le regardais, un peu ému moi-même, ne sachant trop que répondre, quand il m'a brusquement attiré sur sa poitrine, et, me serrant à m'étouffer, il a murmuré à mon oreille : — Mon pauvre enfant!... — Il y a eu ensuite un moment de silence entre nous. Nous nous sommes assis. — Maxime, a repris alors M. Laubépin, êtes-vous toujours dans les dispositions où je vous ai laissé? Aurez-vous le courage d'accepter le travail le plus humble, l'emploi le plus modeste, pourvu seulement qu'il soit honorable, et qu'en assurant votre existence personnelle, il éloigne de votre sœur, dans le présent et dans l'avenir, les douleurs et les dangers de la pauvreté?

— Très certainement, monsieur; c'est mon devoir, et je suis prêt à le faire.

— En ce cas, mon ami, écoutez-moi. J'arrive de Bretagne. Il existe dans cette ancienne province une opulente famille du nom de Laroque, laquelle m'honore depuis longues années de son entière confiance. Cette famille est représentée aujourd'hui par un vieillard et par deux femmes, que leur âge ou leur caractère rend tous également inhabiles aux affaires. Les Laroque possèdent une fortune territoriale considérable, dont la gestion était confiée dans ces derniers temps à un intendant que je prenais la liberté de regarder comme un fripon. J'ai reçu le lendemain de notre entrevue, Maxime, la nouvelle de la mort de cet individu : je me suis mis en route immédiatement pour le château de Laroque, et j'ai demandé pour vous l'emploi vacant. J'ai fait valoir votre titre d'avocat, et plus

Digitized by Google

particulièrement vos qualités morales. Pour me conformer à votre désir, je n'ai point parlé de votre naissance : vous n'êtes et ne serez connu dans la maison que sous le nom de Maxime Odiot. Vous habiterez un pavillon séparé où l'on vous servira vos repas, lorsqu'il ne vous sera pas agréable de figurer à la table de famille. Vos honoraires sont fixés à six mille francs par an. Cela vous convient-il?

— Cela me convient à merveille, et toutes les précautions, toutes les délicatesses de votre amitié me touchent vivement; mais, pour vous dire la vérité, je crains d'être un homme d'affaires un peu étrange, un peu neuf.

— Sur ce point, mon ami, rassurez-vous. Mes scrupules ont devancé les vôtres, et je n'ai rien caché aux intéressés. — Madame, ai-je dit à mon excellente amie Mme Laroque, vous avez besoin d'un intendant, d'un gérant pour votre fortune : je vous en offre un. Il est loin d'avoir l'habileté de son prédécesseur; il n'est nullement versé dans les mystères des baux et fermages; il ne sait pas le premier mot des affaires que vous daignerez lui confier; il n'a point de connaissances spéciales, point de pratique, point d'expérience, rien de ce qui s'apprend; mais il a quelque chose qui manquait à son prédécesseur, que soixante ans de pratique n'avaient pu lui donner, et que dix mille ans n'auraient pu lui donner davantage : il a, madame, la probité. Je l'ai vu au feu, et j'en réponds. Prenez-le : vous serez mon obligée et la sienne. — Mme Laroque, jeune homme, a beaucoup ri de ma manière de recommander les gens; mais finalement il paraît que c'était une bonne manière, puisqu'elle a réussi.

Le digne vieillard s'est offert alors à me donner quelques notions élémentaires et générales sur l'espèce d'administration dont je vais être chargé; il y ajoutera, au sujet des intérêts de la famille Laroque, des renseignemens qu'il a pris la peine de recueillir et de rédiger pour moi.

— Et quand devrai-je partir, mon cher monsieur?

— Mais, à vrai dire, mon garçon (il n'était plus question de monsieur le marquis), le plus tôt sera le mieux, car ces gens là-bas ne sont pas capables à eux tous de faire une quittance. Mon excellente amie Mme Laroque en particulier, femme d'ailleurs recommandable à divers titres, est en affaires d'une incurie, d'une inaptitude, d'une enfance qui dépassent l'imagination. C'est une créole.

— Ah! c'est une créole? ai-je répété avec je ne sais quelle vivacité.

— Oui, jeune homme, une vieille créole, a repris sèchement M. Laubépin. Son mari était Breton; mais ces détails viendront en leur temps... A demain, Maxime, bon courage!... Ah! j'oubliais... Jeudi matin, avant mon départ, j'ai fait une chose qui ne vous sera pas désagréable. Vous aviez parmi vos créanciers quelques fripons

Digitized by Google

dont les relations avec votre père avaient été visiblement entachées d'usure; armé des foudres légales, j'ai réduit leurs créances de moitié, et j'ai obtenu quittance du tout. Il vous reste donc en définitive un capital d'une vingtaine de mille francs. En joignant à cette réserve les économies que vous pourrez faire chaque année sur vos honoraires, nous aurons dans dix ans une jolie dot pour Hélène... Ah ça, venez demain déjeuner avec maître Laubépin, et nous achèverons de régler cela... Bonsoir, Maxime, bonne nuit, mon cher enfant.

— Que Dieu vous bénisse, monsieur!

Château de Laroque (d'Arz), 1er mai.

J'ai quitté Paris hier. Ma dernière entrevue avec M. Laubépin a été pénible. J'ai voué à ce vieillard les sentimens d'un fils. Il a fallu ensuite dire adieu à Hélène. Pour lui faire comprendre la nécessité où je me trouve d'accepter un emploi, il était indispensable de lui laisser entrevoir une partie de la vérité. J'ai parlé de quelques embarras de fortune passagers. La pauvre enfant en a compris, je crois, plus que je n'en disais : ses grands yeux étonnés se sont remplis de larmes, et elle m'a sauté au cou.

Enfin je suis parti. Le chemin de fer m'a mené à Rennes, où j'ai passé la nuit. Ce matin, je suis monté dans une diligence qui devait me déposer cinq ou six heures plus tard dans une petite ville du Morbihan, située à peu de distance du château de Laroque. J'ai fait une dizaine de lieues au-delà de Rennes sans parvenir à me rendre compte de la réputation pittoresque dont jouit dans le monde la vieille Armorique. Un pays plat, vert et monotone, d'éternels pommiers dans d'éternelles prairies, des fossés et des talus boisés bornant la vue des deux côtés de la route, tout au plus quelques petits coins d'une grâce champêtre, des blouses et des chapeaux cirés pour animer ces tableaux vulgaires, tout cela me donnait fortement à penser depuis la veille que la poétique Bretagne n'était qu'une sœur prétentieuse et même un peu maigre de la Basse-Normandie. Fatigué de déceptions et de pommiers, j'avais cessé depuis une heure d'accorder la moindre attention au paysage, et je sommeillais tristement, quand il m'a semblé tout à coup m'apercevoir que notre lourde voiture penchait en avant plus que de raison : en même temps l'allure des chevaux se ralentissait sensiblement, et un bruit de ferrailles, accompagné d'un frottement particulier, m'annonçait que le dernier des conducteurs venait d'appliquer le dernier des sabots à la roue de la dernière diligence. Une vieille dame, qui était assise près de moi, m'a saisi le bras avec cette vive sympathie que fait naître la communauté du danger. J'ai mis la tête à la portière : nous descendions, entre deux talus élevés, une côte extrêmement

Digitized by Google

raide, conception d'un ingénieur véritablement trop ami de la ligne droite. Moitié glissant, moitié roulant, nous n'avons pas tardé à nous trouver dans un étroit vallon d'un aspect sinistre, au fond duquel un chétif ruisseau coulait péniblement et sans bruit entre d'épais roseaux; sur ses rives écroulées se tordaient quelques vieux troncs couverts de mousse. La route traversait ce ruisseau sur un pont d'une seule arche, puis elle remontait la pente opposée en traçant son sillon blanc à travers une lande immense, aride et absolument nue, dont le sommet coupait le ciel vigoureusement en face de nous. Près du pont, et au bord du chemin, s'élevait une masure solitaire dont l'air de profond abandon serrait le cœur. Un homme jeune et robuste était occupé à fendre du bois devant la porte : un cordon noir retenait par derrière ses longs cheveux d'un blond pâle. Il a levé la tête, et j'ai été surpris du caractère étranger de ses traits, du regard calme de ses yeux bleus; il m'a salué dans une langue inconnue d'un accent bref, doux et sauvage. A la fenêtre de la chaumière se tenait une femme qui filait : sa coiffure et la coupe de ses vêtemens reproduisaient avec une exactitude théâtrale l'image de ces grêles châtelaines de pierre qu'on voit couchées sur les tombeaux. Ces gens n'avaient point la mine de paysans : ils avaient au plus haut degré cette apparence aisée, gracieuse et grave qu'on nomme l'air distingué. Leur physionomie portait cette expression triste et rêveuse que j'ai souvent remarquée avec émotion chez les peuples dont la nationalité est perdue.

J'avais mis pied à terre pour monter la côte. La lande, que rien ne séparait de la route, s'étendait tout autour de moi à perte de vue : partout de maigres ajoncs rampant sur une terre noire; çà et là des ravines, des crevasses, des carrières abandonnées, quelques rochers affleurant le sol; pas un arbre. Seulement, quand je suis arrivé sur le plateau, j'ai vu à ma droite la ligne sombre de la lande découper dans l'extrême lointain une bande d'horizon plus lointaine encore, légèrement dentelée, bleue comme la mer, inondée de soleil, et qui semblait ouvrir au milieu de ce site désolé la soudaine perspective de quelque région radieuse et féerique; c'était enfin la Bretagne!

J'ai dû fréter un voiturin dans la petite ville de *** pour faire les deux lieues qui me séparaient encore du terme de mon voyage. Pendant le trajet, qui n'a pas été des plus rapides, je me souviens confusément d'avoir vu passer sous mes yeux des bois, des clairières, des lacs, des oasis de fraîche verdure cachées dans les vallons; mais en approchant du château de Laroque, je me sentais assailli par mille pensées pénibles qui laissaient peu de place aux préoccupations du touriste. Encore quelques instans, et j'allais entrer dans une famille inconnue sur le pied d'une sorte de domes-

Digitized by Google

ticité déguisée, avec un titre qui m'assurait à peine les égards et le respect des valets de la maison; ceci était nouveau pour moi. Au moment même où M. Laubépin m'avait proposé cet emploi d'intendant, tous mes instincts, toutes mes habitudes s'étaient insurgés violemment contre le caractère de dépendance particulière attaché à de telles fonctions. J'avais cru néanmoins qu'il m'était impossible de les refuser sans paraître infliger aux démarches empressées de mon vieil ami en ma faveur une sorte de blâme décourageant. De plus, je ne pouvais espérer d'obtenir avant plusieurs années dans des fonctions plus indépendantes les avantages qui m'étaient faits ici dès le début, et qui allaient me permettre de travailler sans retard à l'avenir de ma sœur. J'avais donc vaincu mes répugnances, mais elles avaient été bien vives, et elles se réveillaient avec plus de force en face de l'imminente réalité. J'ai eu besoin de relire dans le code que tout homme porte en soi les chapitres du devoir et du sacrifice; en même temps je me répétais qu'il n'est pas de situation si humble où la dignité personnelle ne se puisse soutenir et qu'elle ne puisse relever. Puis je me traçais un plan de conduite vis-à-vis des membres de la famille Laroque, me promettant de témoigner pour leurs intérêts un zèle consciencieux, pour leurs personnes une juste déférence, également éloignée de la servilité et de la raideur. Mais je ne pouvais me dissimuler que cette dernière partie de ma tâche, la plus délicate sans contredit, devrait être simplifiée ou compliquée singulièrement par la nature spéciale des caractères et des esprits avec lesquels j'allais me trouver en contact. Or M. Laubépin, tout en reconnaissant ce que ma sollicitude sur l'article personnel avait de légitime, s'était montré obstinément avare de renseignemens et de détails à ce sujet. Toutefois à l'heure du départ il m'avait remis une note confidentielle, en me recommandant de la jeter au feu dès que j'en aurais fait mon profit. J'ai tiré cette note de mon portefeuille, et je me suis mis à en étudier les termes sibyllins, que je reproduis ici exactement.

Château de Laroque (d'Arz).

ÉTAT DES PERSONNES QUI HABITENT LEDIT CHATEAU.

« 1° M. Laroque (Louis-Auguste), octogénaire, chef actuel de la famille, source principale de la fortune; ancien marin, célèbre sous le premier empire en qualité de corsaire autorisé; paraît s'être enrichi sur mer par des entreprises légales de diverse nature; a longtemps habité les colonies. Originaire de Bretagne, il est revenu s'y fixer, il y a une trentaine d'années, en compagnie de feu Pierre-Antoine Laroque, son fils unique, époux de

« 2° Mme Laroque (Joséphine-Clara), belle-fille du susnommé;

Digitized by Google

créole d'origine, âgée de quarante ans; caractère indolent, esprit romanesque, quelques manies : belle âme;

« 3° Mlle Laroque (Marguerite-Louise), petite-fille, fille et présomptive héritière des précédens, âgée de vingt ans; créole et Bretonne; quelques chimères : belle âme;

« 4° Mme Aubry, veuve du sieur Aubry, agent de change, décédé en Belgique; cousine au deuxième degré, recueillie dans la maison : esprit aigri;

« 5° Mlle Hélouin (Caroline-Gabrielle), vingt-six ans; ci-devant institutrice, aujourd'hui demoiselle de compagnie : esprit cultivé, caractère douteux.

« Brûlez. »

Ce document, malgré la réserve qui le caractérisait, ne m'a pas été inutile : j'ai senti se dissiper, avec l'horreur de l'inconnu, une partie de mes appréhensions. D'ailleurs s'il y avait, comme le prétendait M. Laubépin, deux belles âmes dans le château de Laroque, c'était assurément plus qu'on n'avait droit d'espérer sur une proportion de cinq habitans.

Après deux heures de marche, le voiturier s'est arrêté devant une grille flanquée de deux pavillons qui servent de logement à un concierge. J'ai laissé là mon gros bagage, et je me suis acheminé vers le château, tenant d'une main mon sac de nuit et décapitant de l'autre à coups de canne les marguerites qui perçaient le gazon. Après avoir fait quelques centaines de pas entre deux rangs d'énormes châtaigniers, je me suis trouvé dans un vaste jardin de disposition circulaire, qui paraît se transformer en parc un peu plus loin. J'apercevais à droite et à gauche de profondes perspectives ouvertes entre d'épais massifs déjà verdoyans, des pièces d'eau fuyant sous les arbres, et des barques blanches remisées sous des toits rustiques. — En face de moi s'élevait le château, construction considérable, dans le goût élégant et à demi italien des premières années de Louis XIII. Il est précédé d'une terrasse qui forme, au pied d'un double perron et sous les hautes fenêtres de la façade, une sorte de jardin particulier auquel on accède par plusieurs escaliers larges et bas. L'aspect riant et fastueux de cette demeure m'a causé un véritable désappointement, qui n'a point diminué, lorsqu'en approchant de la terrasse, j'ai entendu un bruit de voix jeunes et joyeuses qui se détachait sur le bourdonnement plus lointain d'un piano. J'entrais décidément dans un lieu de plaisance, bien différent du vieux et sévère donjon que j'avais aimé à me figurer. Toutefois ce n'était plus l'heure des réflexions; j'ai gravi lestement les degrés, et je me suis trouvé tout à coup en face d'une scène qu'en toute autre circonstance j'aurais jugée assez gracieuse. Sur une des

Digitized by Google

pelouses du parterre, une demi-douzaine de jeunes filles, enlacées deux à deux et se riant au nez, tourbillonnaient dans un rayon de soleil, tandis qu'un piano, touché par une main savante, leur envoyait, à travers une fenêtre ouverte, les mesures d'une valse impétueuse. J'ai eu du reste à peine le temps d'entrevoir les visages animés des danseuses, les cheveux dénoués, les larges chapeaux flottant sur les épaules : ma brusque apparition a été saluée par un cri général, suivi aussitôt d'un silence profond; les danses avaient cessé, et toute la bande, rangée en bataille, attendait gravement le passage de l'étranger. L'étranger cependant s'était arrêté, non sans laisser voir un peu d'embarras. Quoique ma pensée n'appartienne guère depuis quelque temps aux prétentions mondaines, j'avoue que j'aurais en ce moment fait bon marché de mon sac de nuit. Il a fallu en prendre mon parti. Comme je m'avançais, mon chapeau à la main, vers le double escalier qui donne accès dans le vestibule du château, le piano s'est interrompu tout à coup. J'ai vu se présenter d'abord à la fenêtre ouverte un énorme chien de l'espèce des terre-neuve, qui a posé sur la barre d'appui son mufle léonin entre ses deux pattes velues; puis l'instant d'après a paru une jeune fille d'une taille élevée, dont le visage un peu brun et la physionomie sérieuse étaient encadrés dans une masse épaisse de cheveux noirs et lustrés. Ses yeux, qui m'ont semblé d'une dimension extraordinaire, ont interrogé avec une curiosité nonchalante la scène qui se passait au dehors. — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? a-t-elle dit d'une voix tranquille. — Je lui ai adressé une profonde inclination, et, maudissant une fois de plus mon sac de nuit, qui amusait visiblement ces demoiselles, je me suis hâté de franchir le perron.

Un domestique à cheveux gris, vêtu de noir, que j'ai trouvé dans le vestibule, a pris mon nom. J'ai été introduit, quelques minutes plus tard, dans un vaste salon tendu de soie jaune, où j'ai reconnu d'abord la jeune personne que je venais de voir à la fenêtre, et qui était définitivement d'une extrême beauté. Près de la cheminée, où flamboyait une véritable fournaise, une dame d'un âge moyen, et dont les traits accusaient fortement le type créole, se tenait ensevelie dans un grand fauteuil compliqué d'édredons, de coussins et de coussinets de toutes proportions. Un trépied de forme antique, que surmontait un *brasero* allumé, était placé à sa portée, et elle en approchait par intervalles ses mains grêles et pâles. A côté de Mme Laroque était assise une dame qui tricotait : à sa mine morose et disgracieuse, je n'ai pu méconnaître la cousine au deuxième degré, veuve de l'agent de change décédé en Belgique.

Le premier regard qu'a jeté sur moi Mme Laroque m'a paru em

Digitized by Google

preint d'une surprise touchant à la stupeur. Elle m'a fait répéter mon nom. — Pardon!... Monsieur!...

— Odiot, madame.

— Maxime Odiot, le gérant, le régisseur que M. Laubépin?...

— Oui, madame.

— Vous êtes bien sûr?

Je n'ai pu m'empêcher de sourire. — Mais oui, madame, parfaitement.

Elle a jeté un coup d'œil rapide sur la veuve de l'agent de change, puis sur la jeune fille au front sévère, comme pour leur dire : — Concevez-vous ça? — Après quoi elle s'est agitée légèrement dans ses coussinets, et a repris :

— Enfin! veuillez vous asseoir, monsieur Odiot. Je vous remercie beaucoup, monsieur, de vouloir bien nous consacrer vos talens. Nous avons grand besoin de votre aide, je vous assure, car enfin nous avons, on ne peut le nier, le malheur d'être fort riches... — S'apercevant qu'à ces mots la cousine au deuxième degré levait les épaules : — Oui, ma chère madame Aubry, a poursuivi Mme Laroque, j'y tiens. En me faisant riche, le bon Dieu a voulu m'éprouver. J'étais née positivement pour la pauvreté, pour les privations, pour le dévouement et le sacrifice; mais j'ai toujours été contrariée. Par exemple, j'aurais aimé à avoir un mari infirme. Eh bien! M. Laroque était un homme d'une admirable santé. Voilà comment ma destinée a été et sera manquée d'un bout à l'autre...

— Laissez donc, a dit sèchement Mme Aubry. La pauvreté vous irait bien à vous, qui ne savez vous refuser aucune douceur, aucun raffinement!

— Permettez, chère madame, a repris Mme Laroque, je n'ai aucun goût pour les dévouemens inutiles. Quand je me condamnerais aux privations les plus dures, à qui ou à quoi cela profiterait-il? Quand je gèlerais du matin au soir, en seriez-vous plus heureuse?

Mme Aubry a fait entendre d'un geste expressif qu'elle n'en serait pas plus heureuse, mais qu'elle considérait le langage de Mme Laroque comme prodigieusement affecté et ridicule.

— Enfin, a continué celle-ci, heur ou malheur, peu importe. Nous sommes donc très riches, monsieur Odiot, et si peu de cas que je fasse moi-même de cette fortune, mon devoir est de la conserver pour ma fille, quoique la pauvre enfant ne s'en soucie pas plus que moi, n'est-ce pas, Marguerite?

A cette question, un faible sourire a entr'ouvert les lèvres dédaigneuses de Mlle Marguerite, et l'arc allongé de ses sourcils s'est tendu légèrement, après quoi cette physionomie grave et superbe est rentrée dans le repos.

Digitized by Google

— Monsieur, a repris Mme Laroque, on va vous montrer le logement que nous vous avons destiné, sur le désir formel de M. Laubépin; mais auparavant permettez qu'on vous conduise chez mon beau-père, qui sera bien aise de vous voir. Voulez-vous sonner, ma chère cousine? J'espère, monsieur Odiot, que vous nous ferez le plaisir de dîner aujourd'hui avec nous. Bonjour, monsieur, à bientôt.

On m'a confié aux soins d'un domestique qui m'a prié d'attendre, dans une pièce contiguë à celle d'où je sortais, qu'il eût pris les ordres de M. Laroque. Cet homme avait laissé la porte du salon entr'ouverte, et il m'a été impossible de ne pas entendre ces paroles prononcées par Mme Laroque sur le ton de bonhomie un peu ironique qui lui est habituel : — Ah çà! comprend-on Laubépin, qui m'annonce un garçon d'un certain âge, très simple, très mûr, et qui m'envoie un monsieur comme ça?

Mlle Marguerite a murmuré quelques mots qui m'ont échappé, à mon vif regret, je l'avoue, et auxquels sa mère a répondu aussitôt : — Je ne te dis pas le contraire, ma fille; mais cela n'en est pas moins parfaitement ridicule de la part de Laubépin. Comment veux-tu qu'un monsieur comme ça s'en aille trotter en sabots dans les terres labourées? Je parie que jamais il n'a mis de sabots, cet homme-là. Il ne sait pas même ce que c'est que des sabots. Eh bien! c'est peut-être un tort que j'ai, ma fille, mais je ne peux pas me figurer un bon intendant sans sabots. Dis-moi, Marguerite, j'y pense, si tu l'accompagnais chez ton grand-père?

Mlle Marguerite est entrée presque aussitôt dans la pièce où je me trouvais. En m'apercevant, elle a paru peu satisfaite. — Pardon, mademoiselle; mais ce domestique m'a dit de l'attendre ici.

— Veuillez me suivre, monsieur.

Je l'ai suivie. Elle m'a fait monter un escalier, traverser plusieurs corridors, et m'a introduit enfin dans une espèce de galerie où elle m'a laissé. Je me suis mis à examiner quelques tableaux suspendus au mur. Ces peintures étaient pour la plupart des marines fort médiocres consacrées à la gloire de l'ancien corsaire de l'empire. Il y avait plusieurs combats de mer un peu enfumés, dans lesquels il était évident toutefois que le petit brick *l'Aimable,* capitaine Laroque, vingt-six canons, causait à John Bull les plus sensibles désagrémens. Puis venaient quelques portraits en pied du capitaine Laroque, qui naturellement ont attiré mon attention spéciale. Ils représentaient tous, sauf de légères variantes, un homme d'une taille gigantesque, portant une sorte d'uniforme républicain à grands paremens, chevelu comme Kléber, et poussant droit devant lui un regard énergique, ardent et sombre, au total une espèce d'homme qui n'avait rien de plaisant. Comme j'étudiais curieuse-

Digitized by Google

ment cette grande figure, qui réalisait à merveille l'idée qu'on se fait en général d'un corsaire, et même d'un pirate, Mlle Marguerite m'a prié d'entrer. — Je me suis trouvé alors en face d'un vieillard maigre et décrépit dont les yeux conservaient à peine l'étincelle vitale, et qui, pour me faire accueil, a touché d'une main tremblante le bonnet de soie noire qui couvrait son crâne luisant comme l'ivoire.

— Grand-père, a dit Mlle Marguerite en élevant la voix, c'est M. Odiot.

Le pauvre vieux corsaire s'est un peu soulevé sur son fauteuil en me regardant avec une expression terne et indécise. Je me suis assis, sur un signe de Mlle Marguerite, qui a répété : — M. Odiot, le nouvel intendant, mon père!

— Ah! bonjour, monsieur, a murmuré le vieillard. — Une pause du plus pénible silence a suivi. Le capitaine Laroque, le corps courbé en deux et la tête pendante, continuait à fixer sur moi son regard effacé. Enfin, paraissant tout à coup rencontrer un sujet d'entretien d'un intérêt capital, il m'a dit d'une voix sourde et profonde : — M. de Beauchêne est mort!

A cette communication inattendue, je n'ai pu trouver aucune réponse : j'ignorais absolument qui pouvait être ce M. de Beauchêne, et Mlle Marguerite ne se donnant pas la peine de me l'apprendre, je me suis borné à témoigner, par une faible exclamation de condoléance, de la part que je prenais à ce malheureux événement. Ce n'était pas assez apparemment au gré du vieux capitaine, car il a repris, le moment d'après, du même ton lugubre : — M. de Beauchêne est mort!

Mon embarras a redoublé en face de cette insistance. Je voyais le pied de Mlle Marguerite battre le parquet avec impatience; le désespoir m'a pris, et, saisissant au hasard la première phrase qui m'est venue à la pensée : — Ah! et de quoi est-il mort? ai-je dit.

Cette question ne m'était pas échappée qu'un regard courroucé de Mlle Marguerite m'avertissait que j'étais suspect de je ne sais quelle irrévérence railleuse. Bien que je ne me sentisse réellement coupable que d'une sotte gaucherie, je me suis empressé de donner à l'entretien un tour plus heureux. J'ai parlé des tableaux de la galerie, des grandes émotions qu'ils devaient rappeler au capitaine, de l'intérêt respectueux que j'éprouvais à contempler le héros de ces glorieuses pages. Je suis même entré dans le détail, et j'ai cité avec une certaine chaleur deux ou trois combats où le brick *l'Aimable* m'avait paru véritablement accomplir des miracles. Pendant que je faisais preuve de cette courtoisie de bon goût, Mlle Marguerite, à mon extrême surprise, continuait de me regarder avec un mécontentement et un dépit manifestes. Son grand-père cependant me

Digitized by Google

prêtait une oreille attentive : je voyais sa tête se relever peu à peu. Un sourire étrange éclairait son visage décharné et semblait en effacer les rides. Tout à coup, saisissant des deux mains les bras de son fauteuil, il s'est redressé de toute sa taille; une flamme guerrière a jailli de ses profondes orbites, et il s'est écrié d'une voix sonore qui m'a fait tressaillir : — La barre au vent! Toute au vent! Feu bâbord! Accoste, accoste! Jetez les grappins! vivement! nous le tenons! Feu là-haut! un bon coup de balai, nettoyez son pont! A moi maintenant! ensemble! sus à l'Anglais, au Saxon maudit! hourra! — En poussant ce dernier cri, qui a râlé dans sa gorge, le vieillard, vainement soutenu par les mains pieuses de sa petite-fille, est retombé comme écrasé dans son fauteuil. Mlle Laroque m'a fait un signe impérieux, et je suis sorti. J'ai retrouvé mon chemin comme j'ai pu à travers le dédale des corridors et des escaliers, me félicitant vivement de l'esprit d'à-propos que j'avais déployé dans mon entrevue avec le vieux capitaine de *l'Aimable*.

Le domestique à cheveux gris qui m'avait reçu à mon arrivée, et qui se nomme Alain, m'attendait dans le vestibule pour me dire, de la part de Mme Laroque, que je n'avais plus le temps de visiter mon logement avant le dîner, que j'étais bien comme j'étais. Au moment même où j'entrais dans le salon, une société d'une vingtaine de personnes en sortait avec les cérémonies d'usage pour se rendre dans la salle à manger. C'était la première fois, depuis le changement de ma condition, que je me trouvais mêlé à une réunion mondaine. Habitué naguère aux petites distinctions que l'étiquette des salons accorde en général à la naissance et à la fortune, je n'ai pas reçu sans amertume les premiers témoignages de la négligence et du dédain auxquels me condamne inévitablement ma situation nouvelle. Réprimant de mon mieux les révoltes de la fausse gloire, j'ai offert mon bras à une jeune fille de petite taille, mais bien faite et gracieuse, qui restait seule en arrière de tous les convives, et qui était, comme je l'ai supposé, Mlle Hélouin, l'institutrice. Ma place était marquée à table près de la sienne. Pendant qu'on s'asseyait, Mlle Marguerite est apparue, comme Antigone, guidant la marche lente et traînante de son aïeul. Elle est venue s'asseoir à ma droite, avec cet air de tranquille majesté qui lui est propre, et le puissant terre-neuve qui paraît être le gardien attitré de cette princesse, n'a pas manqué de se poster en sentinelle derrière sa chaise. J'ai cru devoir exprimer sans retard à ma voisine le regret que j'éprouvais d'avoir maladroitement évoqué des souvenirs qui semblaient agiter d'une manière fâcheuse l'esprit de son grand-père.

— C'est à moi de m'excuser, monsieur, a-t-elle répondu; j'aurais dû vous prévenir qu'il ne faut jamais parler des Anglais devant mon père... Connaissiez-vous la Bretagne, monsieur?

Digitized by Google

J'ai dit que je ne la connaissais pas avant ce jour, mais que j'étais parfaitement heureux de la connaître, et pour prouver qu'en outre j'en étais digne, j'ai parlé sur le mode lyrique des beautés pittoresques qui m'avaient frappé pendant la route. A l'instant où je pensais que cette adroite flatterie me conciliait au plus haut degré la bienveillance de la jeune Bretonne, j'ai vu avec étonnement les symptômes de l'impatience et de l'ennui se peindre sur son front. J'étais décidément malheureux avec cette jeune fille.

— Allons! je vois, monsieur, a-t-elle dit avec une singulière expression d'ironie, que vous aimez ce qui est beau, ce qui parle à l'imagination et à l'âme, la nature, la verdure, les bruyères, les pierres et les beaux-arts. Vous vous entendrez à merveille avec Mlle Hélouin, qui adore également toutes ces choses, lesquelles pour mon compte je n'aime guère.

— Mais, au nom du ciel, qu'est-ce donc que vous aimez, mademoiselle?

A cette question, que je lui adressais sur le ton d'un aimable enjouement, Mlle Marguerite s'est brusquement tournée vers moi, m'a lancé un regard hautain, et a répondu sèchement : — J'aime mon chien. Ici, Mervyn!

Puis elle a plongé affectueusement sa main dans la profonde fourrure du terre-neuve, qui, mâté sur ses pieds de derrière, allongeait déjà sa tête formidable entre mon assiette et celle de Mlle Marguerite.

Je n'ai pu m'empêcher d'observer avec un intérêt nouveau la physionomie de cette bizarre personne, et d'y chercher les signes extérieurs de la sécheresse d'âme dont elle paraît faire profession. Mlle Laroque, qui m'avait paru d'abord fort grande, ne doit cette apparence qu'au caractère ample et parfaitement harmonieux de sa beauté. Elle est en réalité d'une taille ordinaire. Son visage, d'un ovale un peu arrondi, et son cou, d'une pose exquise et fière, sont légèrement recouverts d'une teinte d'or sombre. Sa chevelure, qui marque sur son front un relief épais, jette à chaque mouvement de la tête des reflets onduleux et bleuâtres; les narines, délicates et minces, semblent copiées sur le modèle divin d'une madone romaine et sculptées dans une nacre vivante. Au-dessous des yeux, larges, profonds et pensifs, le hâle doré des joues se nuance d'une sorte d'auréole plus brune qui semble une trace projetée par l'ombre des cils ou comme brûlée par le rayonnement ardent du regard. Je puis difficilement rendre la douceur souveraine du sourire qui, par intervalles, vient animer ce beau visage, et tempérer par je ne sais quelle contraction gracieuse l'éclat de ces grands yeux. Certes la déesse même de la poésie, du rêve et des mondes enchantés pourrait se présenter hardiment aux hommages des mortels sous la forme

Digitized by Google

de cette enfant qui n'aime que son chien. La nature, dans ses productions les plus choisies, nous prépare souvent ces cruelles mystifications.

Au surplus, il m'importe assez peu. Je sens assez que je suis destiné à jouer dans l'imagination de Mlle Marguerite le rôle qu'y pourrait jouer un nègre, objet, comme on sait, d'une mince séduction pour les créoles. De mon côté, je me flatte d'être aussi fier que Mlle Marguerite : le plus impossible des amours pour moi serait celui qui m'exposerait au soupçon d'intrigue et d'industrie. Je ne pense pas au reste avoir à m'armer d'une grande force morale contre un danger qui ne me paraît pas vraisemblable, car la beauté de Mlle Laroque est de celles qui appellent la pure contemplation de l'artiste plutôt qu'un sentiment d'une nature plus humaine et plus tendre.

Cependant, sur le nom de Mervyn, que Mlle Marguerite avait donné à son garde du corps, ma voisine de gauche, Mlle Hélouin, s'était lancée à pleines voiles dans le cycle d'Arthur, et elle a bien voulu m'apprendre que Mervyn était le nom authentique de l'enchanteur célèbre que le vulgaire appelle Merlin. Des chevaliers de la Table-Ronde elle est remontée jusqu'au temps de César, et j'ai vu défiler devant moi, dans une procession un peu prolixe, toute la hiérarchie des druides, des bardes et des ovates, après quoi nous sommes tombés fatalement de *menhir* en *dolmen* et de *galgal* en *cromlech*.

Pendant que je m'égarais dans les forêts celtiques sur les pas de Mlle Hélouin, à laquelle il ne manque qu'un peu d'embonpoint pour être une druidesse fort passable, la veuve de l'agent de change, placée près de nous, faisait retentir les échos d'une plainte continue et monotone comme celle d'un aveugle : on avait oublié de lui donner un chauffe-pieds; on lui servait du potage froid; on lui servait des os décharnés; voilà comme on la traitait. Au reste, elle y était habituée. Il est triste d'être pauvre, bien triste. Elle voudrait être morte.

— Oui, docteur, — elle s'adressait à son voisin, qui semblait écouter ses doléances avec une affectation d'intérêt tant soit peu ironique, — oui, docteur, ce n'est pas une plaisanterie : je voudrais être morte. Ce serait un grand débarras pour tout le monde d'ailleurs. Songez donc, docteur! quand on a été dans ma position, quand on a mangé dans de l'argenterie à ses armes,... être réduite à la charité, et se voir le jouet des domestiques! On ne sait pas tout ce que je souffre dans cette maison, on ne le saura jamais. Quand on a de la fierté, on souffre sans se plaindre; aussi je me tais, docteur, mais je n'en pense pas moins.

— C'est cela, ma chère dame, a dit le docteur, qui se nomme, je crois, Desmarets, n'en parlons plus : buvez frais, cela vous calmera.

Digitized by Google

— Rien, rien ne me calmera, docteur, que la mort!

— Eh bien! madame, quand vous voudrez! a répliqué le docteur résolûment.

Dans une région plus centrale, l'attention des convives était accaparée par la verve insouciante, caustique et fanfaronne d'un personnage que j'ai entendu nommer M. de Bévallan, et qui paraît jouir ici des droits d'une intimité particulière. C'est un homme d'une grande taille, d'une jeunesse déjà mûre, et dont la tête rappelle assez fidèlement le type du roi François Ier. On l'écoute comme un oracle, et Mlle Laroque elle-même lui accorde autant d'intérêt et d'admiration qu'elle paraît capable d'en concevoir pour quelque chose en ce monde. Pour moi, comme la plupart des saillies que j'entendais applaudir se rapportaient à des anecdotes locales et à des circonstances de clocher, je n'ai pu apprécier qu'incomplétement jusqu'ici le mérite de ce lion armoricain.

J'ai eu toutefois à me louer de sa courtoisie : il m'a offert un cigare après le dîner, et m'a emmené dans le boudoir où l'on fume. Il en faisait en même temps les honneurs à trois ou quatre jeunes gens à peine sortis de l'adolescence, qui le regardent évidemment comme un modèle de belles façons et d'exquise scélératesse. — Eh bien! Bévallan, a dit un de ces jeunes séides, vous ne renoncez donc pas à la prêtresse du soleil?

— Jamais! a répondu M. de Bévallan. J'attendrai dix mois, dix ans, s'il le faut; mais je l'aurai, ou personne ne l'aura.

— Vous n'êtes pas malheureux, vieux drôle : l'institutrice vous aidera à prendre patience.

— Dois-je vous couper la langue ou les oreilles, jeune Arthur? a repris à demi-voix M. de Bévallan en s'avançant vers son interlocuteur, et en lui faisant, d'un signe rapide, remarquer ma présence.

On a mis alors sur le tapis, dans un pêle-mêle charmant, tous les chevaux, tous les chiens, toutes les dames du canton. Il serait à désirer, par parenthèse, que les femmes pussent assister secrètement, une fois en leur vie, à une de ces conversations qui se tiennent entre hommes dans la première effusion qui suit un repas copieux : elles y trouveraient la mesure exacte de la délicatesse de nos mœurs et de la confiance qu'elle leur doit inspirer. Au surplus, je ne me pique nullement de pruderie; mais l'entretien dont j'étais le témoin avait le tort grave, à mon avis, de dépasser les limites de la plaisanterie la plus libre : il touchait à tout en passant, outrageait tout gaiement, et prenait enfin un caractère très gratuit d'universelle profanation. Or mon éducation, trop incomplète sans doute, m'a laissé dans le cœur un fonds de respect qui me paraît devoir être réservé au milieu des plus vives expansions de la bonne humeur. Cependant nous avons aujourd'hui en France notre jeune

Digitized by Google

Amérique, qui n'est point contente si elle ne blasphème un peu après boire; nous avons d'aimables petits bandits, espoir de l'avenir, qui n'ont eu ni père ni mère, qui n'ont point de patrie, qui n'ont point de Dieu, mais qui paraissent être le produit brut de quelque machine sans entrailles et sans âme qui les a déposés fortuitement sur ce globe pour en être le médiocre ornement.

Bref, M. de Bévallan, qui ne craint point de s'instituer le professeur cynique de ces roués sans barbe, ne m'a pas plu, et je ne pense pas lui avoir plu davantage. J'ai prétexté un peu de fatigue, et j'ai pris congé.

Sur ma requête, le vieil Alain s'est armé d'une lanterne et m'a guidé à travers le parc vers le logis qui m'est destiné. Après quelques minutes de marche, nous avons traversé un pont de bois jeté sur une rivière, et nous nous sommes trouvés devant une porte massive et ogivale, qui est surmontée d'une espèce de beffroi et flanquée de deux tourelles. C'est l'entrée de l'ancien château. Des chênes et des sapins séculaires forment autour de ce débris féodal une enceinte mystérieuse qui lui donne un air de profonde retraite. C'est dans cette ruine que je dois habiter. Mon appartement, composé de trois chambres très proprement tendues de perse, se prolonge au-dessus de la porte d'une tourelle à l'autre. Ce séjour mélancolique ne laisse pas de me plaire : il convient à ma fortune. A peine délivré du vieil Alain, qui est d'humeur un peu conteuse, je me suis mis à écrire le récit de cette importante journée, m'interrompant par intervalles pour écouter le murmure assez doux de la petite rivière qui coule sous mes fenêtres et le cri de la chouette légendaire qui célèbre dans les bois voisins ses tristes amours.

1er juillet.

Il est temps que j'essaie de démêler le fil de mon existence personnelle et intime qui depuis deux mois s'est un peu perdu au milieu des obligations actives de ma charge.

Le lendemain de mon arrivée, après avoir étudié pendant quelques heures dans ma retraite les papiers et les registres du père Hivart, comme on nomme ici mon prédécesseur, j'allai déjeuner au château, où je ne retrouvai plus qu'une faible partie des hôtes de la veille. Mme Laroque, qui a beaucoup vécu à Paris avant que la santé de son beau-père ne l'eût condamnée à une perpétuelle villégiature, conserve fidèlement dans sa retraite le goût des intérêts élevés, élégans ou frivoles dont le ruisseau de la rue du Bac était le miroir du temps du turban de Mme de Staël. Elle paraît en outre avoir visité la plupart des grandes villes de l'Europe, et en a rapporté des préoccupations littéraires qui dépassent la mesure commune de l'érudition et de la curiosité parisiennes. Elle reçoit beaucoup de jour-

Digitized by Google

naux et de revues, et s'applique à suivre de loin autant que possible le mouvement de cette civilisation raffinée dont les théâtres, les musées et les livres frais éclos sont les fleurs et les fruits plus ou moins éphémères. Pendant le déjeuner, on vint à parler d'un opéra nouveau, et Mme Laroque adressa sur ce sujet à M. de Bévallan une question à laquelle il ne put répondre, quoiqu'il ait toujours, si on l'en croit, un pied et un œil sur le boulevard des Italiens. Mme Laroque se rabattit alors sur moi, tout en manifestant par son air de distraction le peu d'espoir qu'elle avait de trouver son homme d'affaires très au courant de celles-là; mais précisément, et malheureusement, ce sont les seules que je connaisse. J'avais entendu en Italie l'opéra qu'on venait de jouer en France pour la première fois. La réserve même de mes réponses éveilla la curiosité de Mme Laroque, qui se mit à me presser de questions, et qui daigna bientôt me communiquer elle-même ses impressions, ses souvenirs et ses enthousiasmes de voyage. Bref, nous ne tardâmes pas à parcourir en camarades les théâtres et les galeries les plus célèbres du continent, et notre entretien quand on quitta la table était si animé, que mon interlocutrice, pour n'en point rompre le cours, prit mon bras sans y penser. Nous allâmes continuer dans le salon nos sympathiques effusions, Mme Laroque oubliant de plus en plus le ton de protection bienveillante qui jusque-là m'avait passablement choqué dans son langage vis-à-vis de moi.

Elle m'avoua que le démon du théâtre la tourmentait à un haut degré, et qu'elle méditait de faire jouer la comédie au château. Elle me demanda des conseils sur l'organisation de ce divertissement. Je lui parlai alors avec quelque détail des scènes particulières que j'avais eu l'occasion de voir à Paris et à Saint-Pétersbourg; puis, ne voulant pas abuser de ma faveur, je me levai brusquement, en déclarant que je prétendais inaugurer sans retard mes fonctions par l'exploration d'une grosse ferme qui est située à deux petites lieues du château. Mme Laroque, à cette déclaration, parut subitement consternée : elle me regarda, s'agita dans ses coussinets, approcha ses mains de son *brasero*, et me dit enfin à demi-voix : — Ah! qu'est-ce que cela fait? Laissez donc cela, allez. — Et comme j'insistais : — Mais, mon Dieu! reprit-elle avec un embarras plaisant, c'est qu'il y a des chemins affreux... Attendez au moins la belle saison.

— Non, madame, dis-je en riant, je n'attendrai pas une minute : on est intendant ou on ne l'est pas.

— Madame, dit le vieil Alain, qui se trouvait là, on pourrait atteler pour M. Odiot le berlingot du père Hivart : il n'est pas suspendu, mais il n'en est que plus solide.

Mme Laroque foudroya d'un coup d'œil le malheureux Alain, qui osait proposer à un intendant de mon espèce, qui avait été au spec-

Digitized by Google

tacle chez la grande-duchesse Hélène, le berlingot du père Hivart. — Est-ce que l'américaine ne passerait pas dans le chemin? demanda-t-elle.

— L'américaine, madame? Ma foi, non. Il n'y a pas de risque qu'elle y passe, dit Alain; ou si elle y passe, elle n'y passera pas tout entière,... et encore je ne crois pas qu'elle y passe.

Je protestai que j'irais parfaitement à pied.

— Non, non, c'est impossible, je ne le veux pas! Voyons, voyons donc... Nous avons bien ici une demi-douzaine de chevaux de selle qui ne font rien;... mais probablement vous ne montez pas à cheval?

— Je vous demande pardon, madame; mais c'est véritablement inutile; je vais...

— Alain, faites seller un cheval pour monsieur... Lequel, dis, Marguerite?

— Donnez-lui Proserpine, murmura M. de Bévallan en riant dans sa barbe.

— Non, non, pas Proserpine! s'écria vivement Mlle Marguerite.

— Pourquoi pas Proserpine, mademoiselle? dis-je alors.

— Parce qu'elle vous jetterait par terre, me répondit nettement la jeune fille.

— Oh! comment ça? véritablement?... Pardon, voulez-vous me permettre de vous demander, mademoiselle, si vous montez cette bête?

— Oui, monsieur, mais j'ai de la peine.

— Eh bien! peut-être en aurez-vous moins, mademoiselle, quand je l'aurai montée moi-même une fois ou deux. Cela me décide. Faites seller Proserpine, Alain.

Mlle Marguerite fronça son noir sourcil, et s'assit en faisant un geste de la main, comme pour repousser toute part de responsabilité dans la catastrophe imminente qu'elle prévoyait.

— Si vous avez besoin d'éperons, j'en ai une paire à votre service, reprit alors M. de Bévallan, qui décidément prétendait que je n'en revinsse pas.

Sans paraître remarquer le regard de reproche que Mlle Marguerite adressait à l'obligeant gentilhomme, j'acceptai ses éperons. Cinq minutes après, un bruit de piétinemens désordonnés annonçait l'approche de Proserpine, qu'on amenait avec assez de difficulté au bas d'un des escaliers du jardin réservé, et qui était par parenthèse un très beau demi-sang, noir comme le jais. Je descendis aussitôt le perron. Quelques jeunes gens, M. de Bévallan à leur tête, me suivirent sur la terrasse, par humanité, je crois, et l'on ouvrit en même temps les trois fenêtres du salon pour l'usage des femmes et des vieillards. Je me serais volontiers passé de tout cet appareil, mais enfin il fallait s'y résigner, et j'étais d'ailleurs sans grande in-

Digitized by Google

quiétude sur les suites de l'aventure, car si je suis un jeune intendant, je suis un très vieil écuyer. Je marchais à peine que mon pauvre père m'avait déjà planté sur un cheval, au grand désespoir de ma mère, et depuis il n'avait négligé aucun soin pour me rendre son égal dans un art où il excellait. Il avait même poussé mon éducation sous ce rapport jusqu'au raffinement, me faisant revêtir parfois de vieilles et pesantes armures de famille, pour accomplir plus à l'aise mes exercices de haute voltige.

Cependant Proserpine me laissa débrouiller ses rênes et même toucher son encolure sans donner le moindre signe d'irritation; mais elle ne sentit pas plus tôt mon pied peser sur l'étrier qu'elle se jeta brusquement de côté, en poussant trois ou quatre ruades superbes par-dessus les grands vases de marbre qui ornaient l'escalier; puis elle se mâta en faisant l'agréable et en battant l'air de ses pieds de devant, après quoi elle se reposa frémissante. — Pas facile au montoir, me dit le valet d'écurie en clignant de l'œil. — Je le vois bien, mon garçon, mais je vais bien l'étonner, va. — En même temps je me mis en selle sans toucher l'étrier, et, pendant que Proserpine réfléchissait à ce qui lui arrivait, je pris une solide assiette. L'instant d'après, nous disparaissions au petit galop de chasse dans l'avenue de châtaigniers, suivis par le bruit de quelques battemens de mains, dont M. de Bévallan avait eu le bon esprit de donner le signal.

Cet incident, tout insignifiant qu'il fût, ne laissa pas, comme je pus m'en apercevoir dès le soir-même à la mine des gens, de relever singulièrement mon crédit dans l'opinion. Quelques autres talens de la même valeur, dont m'a pourvu mon éducation, ont achevé de m'assurer ici toute l'importance que j'y souhaite, celle qui doit garantir ma dignité personnelle. On voit assez au reste que je ne prétends nullement abuser des prévenances et des égards dont je puis être l'objet pour usurper dans le château un rôle peu conforme aux fonctions modestes que j'y remplis. Je me renferme dans ma tour aussi souvent que je le puis, sans manquer formellement aux convenances; je me tiens, en un mot, strictement à ma place, afin qu'on ne soit jamais tenté de m'y remettre.

Quelques jours après mon arrivée, comme j'assistais à un de ces dîners de cérémonie qui, dans cette saison, sont ici presque quotidiens, mon nom fut prononcé sur un ton interrogatif par le gros sous-préfet de la petite ville voisine, qui était assis à la droite de la dame châtelaine. Mme Laroque, qui est assez sujette à ces sortes de distractions, oublia que je n'étais pas loin d'elle, et bon gré, mal gré, je ne perdis pas un mot de sa réponse : — Mon Dieu! ne m'en parlez pas! il y a là un mystère inconcevable... Nous pensons que c'est quelque prince déguisé... Il y en a tant qui courent le monde

Digitized by Google

pour le quart d'heure!... Celui-ci a tous les talens imaginables : il monte à cheval, il joue du piano, il dessine, et tout cela dans la perfection... Entre nous, mon cher sous-préfet, je crois bien que c'est un très mauvais intendant, mais vraiment c'est un homme très agréable.

Le sous-préfet, qui est aussi un homme très agréable, ou qui du moins croit l'être, ce qui revient au même pour sa satisfaction, dit alors gracieusement, en caressant d'une main potelée ses splendides favoris, qu'il y avait assez de beaux yeux dans le château pour expliquer bien des mystères, qu'il soupçonnait fort l'intendant d'être un prétendant, que du reste l'Amour était le père légitime de la Folie et l'intendant naturel des Grâces... Puis, changeant de ton tout à coup : — Au surplus, madame, ajouta-t-il, si vous avez la moindre inquiétude à l'égard de cet individu, je le ferai interroger dès demain par le brigadier de gendarmerie.

Mme Laroque se récria contre cet excès de zèle galant, et la conversation, en ce qui me concernait, n'alla pas plus loin; mais elle me laissa très piqué, non point contre le sous-préfet, qui au contraire me plaisait infiniment, mais contre Mme Laroque, qui, tout en rendant à mes qualités privées une justice excessive, ne m'avait point paru suffisamment pénétrée de mon mérite officiel.

Le hasard voulut que j'eusse dès le lendemain à renouveler le bail d'un fermage considérable. Cette opération se négociait avec un vieux paysan fort madré, que je parvins néanmoins à éblouir par quelques termes de jurisprudence adroitement combinés avec les réserves d'une prudente diplomatie. Nos conventions arrêtées, le bonhomme déposa tranquillement sur mon bureau trois rouleaux de pièces d'or. Bien que la signification de ce versement, qui n'était point dû, m'échappât tout à fait, je me gardai de témoigner une surprise inconsidérée; mais, en développant les rouleaux, je m'assurai par quelques questions indirectes que cette somme constituait les arrhes du marché, en d'autres termes le pot-de-vin que les fermiers, à ce qu'il paraît, sont dans l'usage d'octroyer au propriétaire à chaque renouvellement de bail. Je n'avais nullement songé à réclamer ces arrhes, n'en ayant trouvé aucune mention dans les baux précédens, rédigés par mon habile prédécesseur, et qui me servaient de modèles. Je ne tirai toutefois pour le moment aucune conclusion de cette circonstance; mais quand j'allai remettre à Mme Laroque ce don de joyeux avénement, sa surprise m'étonna. — Qu'est-ce que c'est que cela? me dit-elle. — Je lui expliquai la nature de cette gratification. Elle me fit répéter. — Est-ce que c'est la coutume? reprit-elle.

— Oui, madame, toutes les fois que l'on consent un nouveau bail.

Digitized by Google

— Mais il y a eu depuis trente ans, à ma connaissance, plus de dix baux renouvelés... Comment se fait-il que nous n'ayons jamais entendu parler de chose pareille?

— Je ne saurais vous dire, madame.

Mme Laroque tomba dans un abîme de réflexions, au fond duquel elle rencontra peut-être l'ombre vénérable du père Hivart, après quoi elle haussa légèrement les épaules, porta ses regards sur moi, puis sur les pièces d'or, puis encore sur moi, et parut hésiter. Enfin, se renversant dans son fauteuil et soupirant profondément, elle me dit avec une simplicité dont je lui sus gré : — C'est bien, monsieur; je vous remercie.

Ce trait de probité grossière, dont elle avait eu le bon goût de ne pas me faire compliment, n'en porta pas moins Mme Laroque à concevoir une grande idée de la capacité et des vertus de son intendant. J'en pus juger quelques jours après. Sa fille lui lisait le récit d'un voyage au pôle, où il était question d'un oiseau extraordinaire qui ne vole pas : — Tiens, dit-elle, c'est comme mon intendant!

J'espère fermement m'être acquis depuis ce temps, par le soin sévère avec lequel je m'occupe de la tâche que j'ai acceptée, quelques titres à une considération d'un genre moins négatif. M. Laubépin, quand je suis allé à Paris récemment pour embrasser ma sœur, m'a remercié avec une vive sensibilité de l'honneur que je faisais aux engagemens qu'il a pris pour moi. — Courage, Maxime, m'a-t-il dit; nous doterons Hélène. La pauvre enfant ne se sera pour ainsi dire aperçue de rien. Et quant à vous, mon ami, n'ayez point de regrets. Croyez-moi, ce qui ressemble le plus au bonheur en ce monde, vous l'avez en vous, et, grâce au ciel, je vois que vous l'aurez toujours : la paix de la conscience et la mâle sérénité d'une âme toute au devoir.

Ce vieillard a raison sans doute. Je suis tranquille, et pourtant je ne me sens guère heureux. Il y a dans mon âme, qui n'est pas assez mûre encore pour les austères jouissances du sacrifice, des élans de jeunesse et de désespoir. Ma vie, vouée et dévouée sans réserve à une autre vie plus faible et plus chère, ne m'appartient plus; elle n'a pas d'avenir, elle est dans un cloître à jamais fermé. Mon cœur ne doit plus battre, ma tête ne doit plus songer que pour le compte d'un autre. Enfin qu'Hélène soit heureuse! Les années s'approchent déjà pour moi : qu'elles viennent vite! Je les implore; leur glace aidera mon courage.

Je ne saurais me plaindre au reste d'une situation qui, en somme, a trompé mes plus pénibles appréhensions, et qui même dépasse mes meilleures espérances. Mon travail, mes fréquens voyages dans les départemens voisins, mon goût pour la solitude, me tiennent souvent éloigné du château, dont je fuis surtout les réunions

Digitized by Google

bruyantes. Peut-être dois-je en bonne partie à ma rareté l'accueil amical que j'y trouve. Mme Laroque en particulier me témoigne une véritable affection : elle me prend pour confident de ses bizarres et très sincères manies de pauvreté, de dévouement et d'abnégation poétique, qui forment avec ses précautions multipliées de créole frileuse un amusant contraste. Tantôt elle porte envie aux bohémiennes chargées d'enfans qui traînent sur les routes une misérable charrette, et qui font cuire leur dîner à l'abri des haies; tantôt ce sont les sœurs de charité et tantôt les cantinières dont elle ambitionne les héroïques labeurs. Enfin elle ne cesse de reprocher à feu M. Laroque le fils son admirable santé, qui n'a jamais permis à sa femme de déployer les qualités de garde-malade dont elle se sentait le cœur gonflé. Cependant elle a eu l'idée, ces jours-ci, de faire ajouter à son fauteuil une espèce de niche en forme de guérite pour s'abriter contre les vents coulis. Je la trouvai l'autre matin installée triomphalement dans ce kiosque, où elle attend assez doucement le martyre.

J'ai à peine moins à me louer des autres habitans du château. Mlle Marguerite, toujours plongée comme un sphinx nubien dans quelque rêve inconnu, condescend pourtant avec une prévenante bonté à répéter pour moi mes airs de prédilection. Elle a une voix de contralto admirable, dont elle se sert avec un art consommé, mais en même temps avec une nonchalance et une froideur qu'on dirait véritablement calculées. Il lui arrive en effet, par distraction, de laisser échapper de ses lèvres des accents passionnés; mais aussitôt elle paraît comme humiliée et honteuse de cet oubli de son caractère ou de son rôle, et elle s'empresse de rentrer dans les limites d'une correction glacée.

Quelques parties de piquet, que j'ai eu la politesse facile de perdre avec M. Laroque, m'ont concilié les bonnes grâces du pauvre vieillard, dont les regards affaiblis s'attachent quelquefois sur moi avec une attention vraiment singulière. On dirait alors que quelque songe du passé, quelque ressemblance imaginaire se réveille à demi dans les nuages de cette mémoire fatiguée, au sein de laquelle flottent les images confuses de tout un siècle. Mais ne voulait-on pas me rendre l'argent que j'avais perdu avec lui! Il paraît que Mme Aubry, partenaire habituelle du vieux capitaine, ne se fait point scrupule d'accepter régulièrement ces restitutions, ce qui ne l'empêche pas de gagner assez fréquemment l'ancien corsaire, avec lequel elle a dans ces circonstances des abordages tumultueux.

Cette dame, que M. Laubépin traitait avec beaucoup de faveur quand il la qualifiait simplement d'esprit aigri, ne m'inspire aucune sympathie. Cependant, par respect pour la maison, je me suis astreint à gagner sa bienveillance, et j'y suis parvenu en prêtant une

Digitized by Google

oreille complaisante tantôt à ses misérables lamentations sur sa condition présente, tantôt aux descriptions emphatiques de sa fortune passée, de son argenterie, de son mobilier, de ses dentelles et de ses paires de gants.

Il faut avouer que je suis à bonne école pour apprendre à dédaigner les biens que j'ai perdus. Tous ici en effet, par leur attitude et leur langage, me prêchent éloquemment le mépris des richesses : Mme Aubry d'abord, qu'on peut comparer à ces gourmands sans vergogne dont la révoltante convoitise vous ôte l'appétit, et qui vous donnent le profond dégoût des mets qu'ils vous vantent; ce vieillard, qui s'éteint sur ses millions aussi tristement que Job sur son fumier; cette femme excellente, mais romanesque et blasée, qui rêve, au milieu de son importune prospérité, le fruit défendu de la misère; enfin la superbe Marguerite, qui porte comme une couronne d'épines le diadème de beauté et d'opulence dont le ciel a écrasé son front.

Étrange fille! — Presque chaque matin, quand le temps est beau, je la vois passer à cheval sous les fenêtres de mon beffroi; elle me salue d'un grave signe de tête qui fait onduler la plume noire de son feutre, puis s'éloigne lentement dans le sentier ombragé qui traverse les ruines du vieux château. Ordinairement le vieil Alain la suit à quelque distance; parfois elle n'a d'autre compagnon que l'énorme et fidèle Mervyn, qui allonge le pas aux côtés de sa belle maîtresse comme un ours pensif. Elle s'en va en cet équipage courir dans tout le pays environnant des aventures de charité. Elle pourrait se passer de protecteur; il n'y a pas de chaumière à six lieues à la ronde qui ne la connaisse et qui ne la vénère comme la fée de la bienfaisance. Les paysans disent simplement, en parlant d'elle : Mademoiselle! comme s'ils parlaient d'une de ces filles de roi qui charment leurs légendes, et dont elle leur semble avoir la beauté, la puissance et le mystère.

Je cherche cependant à m'expliquer le nuage de sombre préoccupation qui couvre sans cesse son front, la sévérité hautaine et défiante de son regard, la sécheresse amère de son langage. Je me demande si ce sont là les traits naturels d'un caractère bizarre et mêlé, ou les symptômes de quelque secret tourment, remords, crainte ou amour, qui rongerait ce noble cœur. Si désintéressé que l'on soit dans la question, il est impossible qu'on se défende d'une certaine curiosité en face d'une personne aussi remarquable. Hier soir, pendant que le vieil Alain, dont je suis le favori, me servait mon repas solitaire :

— Eh bien! Alain, lui dis-je, voilà une belle journée. Vous êtes-vous promené aujourd'hui?

— Oui, monsieur, ce matin, avec mademoiselle.

Digitized by Google

— Ah! vraiment?

— Monsieur nous a bien vus passer?

— Il est possible, Alain. Oui, je vous vois quelquefois passer... Vous avez bonne mine à cheval, Alain.

— Monsieur est trop obligeant. Mademoiselle a meilleure mine que moi.

— C'est une jeune fille très belle.

— Oh! parfaite, monsieur, et au dedans comme au dehors, ainsi que madame sa mère. Je dirai à monsieur une chose. Monsieur sait que cette propriété appartenait autrefois au dernier comte de Castennec, que j'avais l'honneur de servir. Quand la famille Laroque acheta le château, j'avouerai à monsieur que j'eus le cœur un peu gros, et que j'hésitai à rester dans la maison. J'avais été élevé dans le respect de la noblesse, et il m'en coûtait beaucoup de servir des gens sans naissance. Monsieur a pu remarquer que j'éprouvais un plaisir particulier à lui rendre mes devoirs, c'est que je trouve à monsieur un air de gentilhomme. Êtes-vous bien sûr de n'être pas noble, monsieur?

— Je le crains, mon pauvre Alain.

— Au reste, et c'est ce que je voulais dire à monsieur, reprit Alain en s'inclinant avec grâce, j'ai appris au service de ces dames que la noblesse des sentimens valait bien l'autre, et en particulier celle de M. le comte de Castennec, qui avait le faible de battre ses gens. Dommage pourtant, monsieur, disons-le, que mademoiselle ne puisse pas épouser un gentilhomme d'un beau nom. Il ne manquerait plus rien à ses perfections.

— Mais il me semble, Alain, qu'il ne tient qu'à elle.

— Si monsieur veut parler de M. de Bévallan, il ne tient qu'à elle en effet, car il l'a demandée il y a plus de six mois. Madame ne paraissait pas trop contraire au mariage, et de fait M. de Bévallan est après les Laroque le plus riche du pays; mais mademoiselle, sans se prononcer positivement, a voulu prendre le temps de la réflexion.

— Mais si elle aime M. de Bévallan, et si elle peut l'épouser quand elle le voudra, pourquoi est-elle toujours triste et distraite comme on la voit?

— C'est une vérité, monsieur, que depuis deux ou trois ans mademoiselle est toute changée. Autrefois c'était un oiseau pour la gaieté, maintenant on dirait qu'il y a quelque chose qui la chagrine; mais je ne crois pas, sauf respect, que ce soit son amour pour ce monsieur.

— Vous ne paraissez pas fort tendre vous-même pour M. de Bévallan, mon bon Alain. Il est d'excellente noblesse pourtant...

— Ça ne l'empêche pas d'être un mauvais gas, monsieur, qui

Digitized by Google

passe son temps à débaucher les filles du pays. Et si monsieur a des yeux, il peut voir qu'il ne se gênerait pas pour faire le sultan dans le château, en attendant mieux.

Il y eut une pause silencieuse, après laquelle Alain reprit :

— Dommage que monsieur n'ait pas seulement une centaine de mille francs de rente.

— Et pourquoi cela, Alain?

— Parce que, dit Alain en hochant la tête d'un air songeur.

25 juillet.

Dans le courant du mois qui vient de s'écouler, j'ai gagné une amie et je me suis fait, je crois, deux ennemies. Les ennemies sont Mlle Marguerite et Mlle Hélouin. L'amie est une demoiselle de quatre-vingt-huit ans. J'ai peur qu'il n'y ait pas compensation.

Mlle Hélouin, avec laquelle je veux d'abord régler mon compte, est une ingrate. Mes prétendus torts envers elle devraient plutôt me recommander à son estime; mais elle paraît être une de ces femmes assez répandues dans le monde, qui ne rangent point l'estime au nombre des sentimens qu'elles aiment à inspirer, ou qu'on leur inspire. Dès les premiers temps de mon séjour ici, une sorte de conformité entre la fortune de l'institutrice et celle de l'intendant, la modestie commune de notre état dans le château, m'avaient porté à nouer avec Mlle Hélouin les relations d'une bienveillance affectueuse. En tout temps, je me suis piqué de manifester à ces pauvres filles l'intérêt que leur tâche ingrate, leur situation précaire, humiliée et sans avenir, me paraissent appeler sur elles. Mlle Hélouin est d'ailleurs jolie, intelligente, remplie de talens, et bien qu'elle gâte un peu tout cela par la vivacité d'allures, la coquetterie fiévreuse et la légère pédanterie qui sont les travers habituels de l'emploi, j'avais un très faible mérite, j'en conviens, à jouer près d'elle le rôle chevaleresque que je m'étais donné. Ce rôle prit à mes yeux le caractère d'une sorte de devoir, quand je pus reconnaître, ainsi que plusieurs avertissemens me l'avaient fait pressentir, qu'un lion dévorant, sous les traits du roi François Ier, rôdait furtivement autour de ma jeune protégée. Cette duplicité, qui fait honneur à l'audace de M. de Bévallan, est conduite, sous couleur d'une aimable familiarité, avec une politique et un aplomb qui trompent aisément les regards inattentifs ou candides. Mme Laroque et sa fille en particulier sont trop étrangères aux perversités de ce monde et vivent trop loin de toute réalité pour éprouver l'ombre du soupçon. Quant à moi, fort irrité contre cet insatiable mangeur de cœurs, je me fis un plaisir de contrarier ses desseins : plus d'une fois je détournai l'attention qu'il essayait d'accaparer; je m'efforçai

Digitized by Google

surtout de diminuer dans le cœur de Mlle Hélouin cet amer sentiment d'abandon et d'isolement qui donne en général tant de prise aux consolations qui lui étaient offertes. Ai-je jamais dépassé, dans le cours de cette lutte malavisée, la mesure délicate d'une protection fraternelle? Je ne le crois pas, et les termes mêmes du court dialogue qui a subitement modifié la nature de nos relations semblent parler en faveur de ma réserve. Un soir de la semaine dernière, on respirait le frais sur la terrasse. Mlle Hélouin, à qui j'avais eu précisément dans la journée l'occasion de montrer quelques égards particuliers, prit légèrement mon bras, et tout en piquant de ses dents minces et blanches une fleur d'oranger :

— Vous êtes bon, monsieur Maxime, me dit-elle d'une voix un peu émue.

— J'essaie, mademoiselle.

— Vous êtes un véritable ami.

— Oui.

— Mais un ami... comment?

— Véritable, vous l'avez dit.

— Un ami... qui m'aime?

— Sans doute.

— Beaucoup?

— Assurément.

— Passionnément?...

— Non.

Sur ce monosyllabe, que j'articulai fort nettement et que j'appuyai d'un regard ferme, Mlle Hélouin jeta vivement loin d'elle la fleur d'oranger, et quitta mon bras. Depuis cette heure néfaste, on me traite avec un dédain — que je n'ai pas volé, et je croirais bien décidément que l'amitié d'un sexe à l'autre est un sentiment illusoire, si ma mésaventure n'eût eu le lendemain même une sorte de contre-partie.

J'étais allé passer la soirée au château : deux ou trois familles étrangères qui venaient d'y séjourner pendant une quinzaine l'avaient quitté dans la matinée. Je n'y trouvai que les habitués, le curé, le percepteur, le docteur Desmarets, — enfin le général de Saint-Cast et sa femme, qui habitent, ainsi que le docteur, la petite ville voisine. Mme de Saint-Cast, qui paraît avoir apporté à son mari une assez belle fortune, était engagée, quand j'entrai, dans une conversation animée avec Mme Aubry. Ces deux dames, suivant leur usage, s'entendaient parfaitement : elles célébraient tour à tour, comme deux pasteurs d'églogue, les charmes incomparables de la richesse dans un langage où la distinction de la forme le disputait à l'élévation de la pensée : — Vous avez bien raison, madame, disait Mme Aubry; il n'y a qu'une chose au monde, c'est d'être riche. Quand je l'étais,

Digitized by Google

je méprisais de tout mon cœur ceux qui ne l'étaient pas; aussi je trouve maintenant tout naturel qu'on me méprise, et je ne m'en plains pas.

— On ne vous méprise pas pour cela, madame, reprenait Mme de Saint-Cast, bien certainement non, madame; mais il est certain que d'être riche ou d'être pauvre, cela fait une fière différence. Voilà le général qui en sait quelque chose, lui qui n'avait absolument rien, quand je l'ai épousé, — que son épée, — et ce n'est pas une épée qui met du beurre dans la soupe, n'est-ce pas, madame?

— Non, non, oh! non, madame, s'écria Mme Aubry en applaudissant à cette hardie métaphore. L'honneur et la gloire, c'est très beau dans les romans; mais j'aime mieux une bonne voiture, n'est-ce pas, madame?

— Oui, certainement, madame, et c'est ce que je disais ce matin même au général en venant ici, n'est-ce pas, général?

— Hon! grommela le général, qui jouait tristement dans un coin avec l'ancien corsaire.

— Vous n'aviez rien quand je vous ai épousé, général, reprit Mme de Saint-Cast; vous ne songez pas à le nier, j'espère?

— Vous l'avez déjà dit! murmura le général.

— Ça n'empêche pas que sans moi vous iriez à pied, mon général, ce qui ne serait pas gai avec vos blessures... Ce n'est pas avec vos six ou sept mille francs de retraite que vous pourriez rouler carrosse, mon ami... Je lui disais cela ce matin, madame, à propos de notre nouvelle voiture, qui est douce comme il n'est pas possible d'être douce. Au surplus, j'y ai mis le prix : cela fait quatre bons mille francs de moins dans ma bourse, madame!

— Je le crois bien, madame! Ma voiture de gala m'en coûtait bien cinq mille, en comptant la peau de tigre pour les pieds, qui valait à elle seule cinq cents francs.

— Moi, reprit Mme de Saint-Cast, j'ai été forcée d'y regarder un peu, car je viens de renouveler mon meuble de salon, et rien qu'en tapis et en tentures, j'en ai pour quinze mille francs. C'est trop beau pour un trou de province, vous me direz, et c'est bien vrai... Mais toute la ville est à genoux devant, et on aime à être respecté, n'est-ce pas, madame?

— Sans doute, madame, répliqua Mme Aubry, on aime à être respecté, et on n'est respecté qu'en proportion de l'argent qu'on a. Pour moi, je me console de n'être plus respectée aujourd'hui, en pensant que, si j'étais encore ce que j'ai été, je verrais à mes pieds tous les gens qui me méprisent.

— Excepté moi, morbleu! s'écria le docteur Desmarets en se levant tout à coup. Vous auriez cent millions de rente que vous ne me verriez pas à vos pieds, je vous en donne ma parole d'honneur.

Digitized by Google

Et là-dessus je vais prendre l'air,... car, le diable m'emporte! on n'y tient plus. — En même temps le brave docteur sortit du salon, emportant toute ma gratitude, car il m'avait rendu un véritable service en soulageant mon cœur oppressé d'indignation et de dégoût.

Bien que M. Desmarets soit établi dans la maison sur le pied d'un saint Jean-Bouche-d'Or, à qui l'on souffre la plus grande indépendance de langage, l'apostrophe avait été trop vive pour ne pas causer dans l'assistance un sentiment de malaise qui se traduisit par un silence embarrassé. Mme Laroque le rompit adroitement en demandant à sa fille si huit heures étaient sonnées.

— Non, ma mère, répondit Mlle Marguerite, car Mlle de Porhoët n'est pas encore arrivée.

La minute d'après, comme le timbre de la pendule se mettait en branle, la porte s'ouvrit, et Mlle Jocelynde de Porhoët-Gaël, donnant le bras au docteur Desmarets, entra dans le salon avec une précision astronomique.

Mlle de Porhoët-Gaël, qui a vu cette année son quatre-vingt-huitième printemps, et qui a l'apparence d'un long roseau conservé dans de la soie, est le dernier rejeton d'une fort noble race dont on croit retrouver les premiers ancêtres parmi les rois fabuleux de la vieille Armorique. Toutefois cette maison ne prend sérieusement pied dans l'histoire qu'au XIIe siècle, en la personne de Juthaël, fils de Conan le Tort, issu de la branche cadette de Bretagne. Quelques gouttes du sang des Porhoët ont coulé dans les veines les plus illustres de France, dans celles des Rohan, des Lusignan, des Penthièvre, et ces grands seigneurs convenaient que ce n'était pas le moins pur de leur sang. Je me souviens qu'étudiant un jour, dans un accès de vanité juvénile, l'histoire des alliances de ma famille, j'y remarquai ce nom bizarre de Porhoët, et que mon père, très érudit en ces matières, me le vanta beaucoup. Mlle de Porhoët, qui reste aujourd'hui seule de son nom, n'a jamais voulu se marier, afin de conserver le plus longtemps possible dans le firmament de la noblesse française la constellation de ces syllabes magiques : Porhoët-Gaël. — Le hasard voulut un jour qu'on parlât devant elle des origines de la maison de Bourbon. — Les Bourbons, dit Mlle de Porhoët en plongeant à plusieurs reprises son aiguille à tricoter dans sa perruque blonde, les Bourbons sont de bonne noblesse; mais (prenant soudain un air modeste) il y a mieux!

Il est impossible au reste de ne point s'incliner devant cette vieille fille auguste, qui porte avec une dignité sans égale la triple et lourde majesté de la naissance, de l'âge et du malheur. Un procès déplorable, qu'elle s'obstine à soutenir hors de France depuis une quinzaine d'années, a progressivement réduit sa fortune, déjà très mince; c'est à peine s'il lui reste aujourd'hui un millier de francs de revenu.

Digitized by Google

Cette détresse n'a rien enlevé à sa fierté, rien ajouté à son humeur : elle est gaie, égale, courtoise; elle vit, on ne sait comment, dans sa maisonnette avec une petite servante, et elle trouve encore moyen de faire beaucoup d'aumônes. Mme Laroque et sa fille se sont prises pour leur noble et pauvre voisine d'une passion qui les honore; elle est chez elles l'objet d'un respect attentif, et qui confond Mme Aubry. J'ai vu souvent Mlle Marguerite quitter la danse la plus animée pour faire le quatrième au whist de Mlle de Porhoët : si le whist de Mlle de Porhoët (à cinq centimes la fiche) venait à manquer un seul jour, le monde finirait. Je suis moi-même un des partenaires préférés de la vieille demoiselle, et, le soir dont je parle, nous ne tardâmes pas, le curé, le docteur et moi, à nous trouver installés autour de la table de whist, en face et aux côtés de la descendante de Conan le Tort.

Il faut savoir qu'au commencement du dernier siècle un grand oncle de Mlle de Porhoët, qui était attaché à la maison du duc d'Anjou, passa les Pyrénées à la suite du jeune prince devenu Philippe V, et fit en Espagne un établissement qui prospéra. Sa descendance directe paraît s'être éteinte il y a une quinzaine d'années, et Mlle de Porhoët, qui n'avait jamais perdu de vue ses parens d'outre-monts, se porta aussitôt héritière de leur fortune, que l'on dit considérable : ses droits lui furent contestés, trop justement, par une des plus vieilles maisons de Castille, alliée à la branche espagnole des Porhoët. De là ce procès que la malheureuse octogénaire poursuit à grands frais de juridiction en juridiction avec une persistance qui touche à la manie, dont ses amis s'affligent et dont les indifférens s'amusent. Le docteur Desmarets, malgré le respect qu'il professe pour Mlle de Porhoët, ne laisse pas lui-même de prendre parti au nombre des rieurs, d'autant plus qu'il désapprouve formellement l'usage auquel la pauvre femme consacre en imagination son chimérique héritage, — à savoir l'érection, dans la ville voisine, d'une cathédrale du plus beau style flamboyant, qui propagerait jusqu'au fond des siècles futurs le nom de la fondatrice et d'une grande race disparue. Cette cathédrale, rêve enté sur un rêve, est le jouet innocent de cette vieille enfant. Elle en a fait exécuter les plans : elle passe ses jours et quelquefois ses nuits à en méditer les splendeurs, à en changer les dispositions, à y ajouter quelques ornemens; elle en parle comme d'un monument déjà bâti et praticable. — J'étais dans la nef de ma cathédrale; j'ai remarqué cette nuit dans l'aile nord de ma cathédrale une chose bien choquante; j'ai modifié la livrée du suisse, et cætera.

— Eh bien! mademoiselle, dit le docteur tandis qu'il battait les cartes, avez-vous travaillé à votre cathédrale depuis hier?

— Mais oui, docteur. Il m'est même venu une idée assez heu-

Digitized by Google

reuse. J'ai remplacé le mur plein, qui séparait le chœur de la sacristie, par un feuillage en pierre ouvragée, à l'imitation de la chapelle de Clisson, dans l'église de Josselin. C'est beaucoup plus léger.

— Oui, certainement; mais quelles nouvelles d'Espagne en attendant? Ah çà! est-il vrai, comme je pense l'avoir lu ce matin dans la *Revue des Deux Mondes*, que le jeune duc de Villa-Hermosa vous propose de terminer votre procès à l'amiable, par un mariage?

Mlle de Porhoët secoua d'un geste dédaigneux le panache de rubans flétris qui flotte sur son bonnet : — Je refuserais net, dit-elle.

— Oui, oui, vous dites cela, mademoiselle; mais que signifie donc ce bruit de guitare qu'on entend depuis quelques nuits sous vos fenêtres?

— Bah!

— Bah? Et cet Espagnol en manteau et en bottes jaunes qu'on voit rôder dans le pays, et qui soupire sans cesse?

— Vous êtes un folâtre, dit Mlle de Porhoët, qui ouvrit tranquillement sa tabatière. Au reste, puisque vous voulez le savoir, mon homme d'affaires m'a écrit de Madrid, il y a deux jours, qu'avec un peu de patience, nous verrions sans aucun doute la fin de nos maux.

— Parbleu! je crois bien! Savez-vous d'où il sort, votre homme d'affaires? De la caverne de Gil Blas, directement. Il vous tirera votre dernier écu et se moquera de vous. Ah! que vous seriez avisée de planter là une bonne fois cette folie, et de vivre tranquille!... A quoi vous serviraient des millions, voyons? N'êtes-vous pas heureuse et considérée... et qu'est-ce que vous voulez de plus?... Quant à votre cathédrale, je n'en parle pas, parce que c'est une mauvaise plaisanterie.

— Ma cathédrale n'est une mauvaise plaisanterie qu'aux yeux des mauvais plaisans, docteur Desmarets; d'ailleurs je défends mon droit, je combats pour la justice : ces biens sont à moi, je l'ai entendu dire cent fois à mon père, et jamais, de mon gré, ils n'iront à des gens qui sont aussi étrangers à ma famille en définitive que vous, mon cher ami, ou que monsieur, ajouta-t-elle en me désignant d'un signe de tête.

J'eus l'enfantillage de me trouver piqué de la politesse, et je ripostai aussitôt : — En ce qui me concerne, mademoiselle, vous vous trompez, car ma famille a eu l'honneur d'être alliée à la vôtre, et réciproquement.

En entendant ces paroles énormes, Mlle de Porhoët rapprocha vivement de son menton pointu les cartes développées en éventail dans sa main, et, redressant sa taille élancée, elle me regarda en face pour s'assurer d'abord de l'état de ma raison, puis elle reprit

Digitized by Google

son calme par un effort surhumain, et, approchant de son nez effilé une pincée de tabac d'Espagne : — Vous me prouverez cela, jeune homme, me dit-elle.

Honteux de ma ridicule vanterie et très embarrassé des regards curieux qu'elle m'avait attirés, je m'inclinai gauchement sans répondre. Notre whist s'acheva dans un silence morne. Il était dix heures, et je me préparais à m'esquiver, quand Mlle de Porhoët me toucha le bras : — Monsieur l'intendant, dit-elle, me fera-t-il l'honneur de m'accompagner jusqu'au bout de l'avenue?

Je la saluai encore, et je la suivis. Nous nous trouvâmes bientôt dans le parc. La petite servante, en costume du pays, marchait la première, portant une lanterne; puis venait Mlle de Porhoët, raide et silencieuse, relevant d'une main soigneuse et décente les maigres plis de son fourreau de soie : elle avait sèchement refusé l'offre de mon bras, et je m'avançais à ses côtés, la tête basse, très mal satisfait de mon personnage. Au bout de quelques minutes de cette marche funèbre : — Eh bien! monsieur, me dit la vieille demoiselle, parlez donc, j'attends. Vous avez dit que ma famille avait été alliée à la vôtre, et comme une alliance de cette espèce est un point d'histoire entièrement nouveau pour moi, je vous serai très obligée de vouloir bien me l'éclaircir.

J'avais décidé à part moi que je devais à tout prix maintenir le secret de mon incognito. — Mon Dieu! mademoiselle, dis-je, j'ose espérer que vous excuserez une plaisanterie échappée au courant de la conversation...

— Une plaisanterie! s'écria Mlle de Porhoët. La matière en effet prête beaucoup à la plaisanterie. Et comment appelez-vous, monsieur, dans ce siècle-ci, les plaisanteries qu'on adresse bravement à une vieille femme sans protection, et qu'on n'oserait se permettre en face d'un homme?

— Mademoiselle, vous ne me laissez aucune retraite possible; il ne me reste qu'à me fier à votre discrétion. Je ne sais, mademoiselle, si le nom des Champcey d'Hauterive vous est connu?

— Je connais parfaitement, monsieur, les Champcey d'Hauterive, qui sont une bonne, une excellente famille du Dauphiné. Quelle conclusion en tirez-vous?

— Je suis aujourd'hui le représentant de cette famille.

— Vous? dit Mlle de Porhoët en faisant une halte subite; vous êtes un Champcey d'Hauterive?

— Mâle, oui, mademoiselle.

— Ceci change la thèse, dit-elle; donnez-moi votre bras, mon cousin, et contez-moi votre histoire.

Je crus que dans l'état des choses le mieux était effectivement de ne lui rien cacher. Je terminais le pénible récit des infortunes de ma

Digitized by Google

famille quand nous nous trouvâmes en face d'une maisonnette singulièrement étroite et basse, qui est flanquée à l'un des angles d'une espèce de colombier écrasé à toit pointu. — Entrez, marquis, me dit la fille des rois de Gaël, arrêtée sur le seuil de son pauvre palais, entrez donc, je vous prie. — L'instant d'après, j'étais introduit dans un petit salon tristement pavé de briques; sur la tapisserie pâle qui couvrait les murs se pressaient une dizaine de portraits d'ancêtres blasonnés de l'hermine ducale; au-dessus de la cheminée, je vis étinceler une magnifique pendule d'écaille incrustée de cuivre et surmontée d'un groupe qui figurait le char du Soleil. Quelques fauteuils à dossier ovale et un vieux canapé à jambes grêles complétaient la décoration de cette pièce, où tout accusait une propreté rigide, et où l'on respirait une odeur concentrée d'iris, de tabac d'Espagne et de vagues aromates.

— Asseyez-vous, me dit la vieille demoiselle en prenant place elle-même sur le canapé; asseyez-vous, mon cousin, car, bien qu'en réalité nous ne soyons point parens, et que nous ne puissions l'être, puisque Jeanne de Porhoët et Hugues de Champcey ont eu, soit dit entre nous, la sottise de ne point faire souche, il me sera agréable, avec votre permission, de vous traiter de cousin dans le tête-à-tête, afin de tromper un instant le sentiment douloureux de ma solitude en ce monde. Ainsi donc, mon cousin, voilà où vous en êtes : la passe est rude assurément. Toutefois je vous suggérerai quelques pensées qui me sont habituelles, et qui me paraissent de nature à vous offrir de sérieuses consolations. En premier lieu, mon cher marquis, je me dis souvent qu'au milieu de tous ces pleutres et anciens domestiques qu'on voit aujourd'hui rouler carrosse, il y a dans la pauvreté un parfum supérieur de distinction et de bon goût. En outre je ne suis pas loin de croire que Dieu a voulu réduire quelques-uns d'entre nous à une vie étroite, afin que ce siècle grossier, matériel, affamé d'or, ait toujours sous les yeux, dans nos personnes, un genre de mérite, de dignité, d'éclat, où l'or et la matière n'entrent pour rien, — que rien ne puisse acheter, — qui ne soit pas à vendre! Telle est, mon cousin, suivant toute apparence, la justification providentielle de votre fortune et de la mienne.

Je témoignai à Mlle de Porhoët combien je me sentais fier d'avoir été choisi avec elle pour donner au monde le noble enseignement dont il a si grand besoin et dont il paraît si disposé à profiter. Puis elle reprit : — Pour mon compte, monsieur, je suis faite à l'indigence, et j'en souffre peu; quand on a vu dans le cours d'une vie trop longue un père digne de son nom, quatre frères dignes de leur père, succomber avant l'âge sous le plomb ou sous l'acier, quand on a vu périr successivement tous les objets de son affection et de son culte, il faudrait avoir l'âme bien petite pour se préoccuper

Digitized by Google

d'une table plus ou moins copieuse, d'une toilette plus ou moins fraîche. Certes, marquis, si mon aisance personnelle était seule en cause, vous pouvez croire que je ferais bon marché de mes millions d'Espagne; mais il me semble convenable et de bon exemple qu'une maison comme la mienne ne disparaisse point de la terre sans laisser après elle une trace durable, un monument éclatant de sa grandeur et de ses croyances. C'est pourquoi, à l'imitation de quelques-uns de nos ancêtres, j'ai songé, mon cousin, et je ne renoncerai jamais, tant que j'aurai vie, à la pieuse fondation dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler.

S'étant assurée de mon assentiment, la vieille et noble fille parut se recueillir, et tandis qu'elle promenait un regard mélancolique sur les images à demi effacées de ses aïeux, la pendule héréditaire troubla seule dans l'obscur salon le silence de minuit. — Il y aura, reprit tout à coup Mlle de Porhoët d'une voix solennelle, il y aura un chapitre de chanoines réguliers attaché au service de cette église. Chaque jour, à matines, il sera dit dans la chapelle particulière de ma famille une messe basse pour le repos de mon âme et des âmes de mes aïeux. Les pieds de l'officiant fouleront un marbre sans inscription qui formera la marche de l'autel, et qui recouvrira mes restes.

Je m'inclinai avec l'émotion d'un visible respect. Mlle de Porhoët prit ma main et la serra doucement. — Je ne suis point folle, cousin, reprit-elle, quoi qu'on dise. Mon père, qui ne mentait point, m'a toujours assuré qu'à l'extinction des descendans directs de notre branche espagnole, nous aurions seuls droit à l'héritage. Sa mort soudaine et violente ne lui permit pas malheureusement de nous donner sur ce sujet des renseignemens plus précis; mais ne pouvant douter de sa parole, je ne doute pas de mon droit... Cependant, ajouta-t-elle après une pause et avec un accent de touchante tristesse, si je ne suis point folle, je suis vieille, et ces gens de là-bas le savent bien. Ils me traînent depuis quinze ans de délais en délais; ils attendent ma mort, qui finira tout... Et voyez-vous, ils n'attendront pas longtemps : il faudra faire un de ces matins, je le sens bien, mon dernier sacrifice... Cette pauvre cathédrale, — mon seul amour, — qui avait remplacé dans mon cœur tant d'affections brisées ou refoulées, — elle n'aura jamais qu'une pierre, celle de mon tombeau.

La vieille demoiselle se tut. Elle essuya de ses mains amaigries deux larmes qui coulaient sur son visage flétri, puis ajouta en s'efforçant de sourire : — Pardon, mon cousin, vous avez assez de vos malheurs. Excusez-moi... D'ailleurs il est tard; retirez-vous, vous me compromettez.

Avant de partir, je recommandai de nouveau à la discrétion de

Digitized by Google

Mlle de Porhoët le secret que j'avais dû lui confier. Elle me répondit d'une manière un peu évasive que je pouvais être tranquille, qu'elle saurait ménager mon repos et ma dignité. Toutefois, les jours suivans, je soupçonnai, au redoublement d'égards dont m'honorait Mme Laroque, que ma respectable amie lui avait transmis ma confidence. Mlle de Porhoët n'hésita pas du reste à en convenir, m'assurant qu'elle n'avait pu faire moins pour l'honneur de sa famille, et que Mme Laroque était d'ailleurs incapable de trahir, même vis-à-vis de sa fille, un secret confié à sa délicatesse.

Cependant ma conférence avec la vieille demoiselle m'avait laissé pénétré d'un respect attendri dont j'essayai de lui donner des marques. Dès le lendemain, dans la soirée, j'appliquai à l'ornementation intérieure et extérieure de sa chère cathédrale toutes les ressources de mon crayon. Cette attention, à laquelle elle s'est montrée sensible, a pris peu à peu la régularité d'une habitude. Presque chaque soir, après le whist, je me mets au travail, et l'idéal monument s'enrichit d'une statue, d'une chaire ou d'un jubé. Mlle Marguerite, qui semble porter à sa voisine une sorte de culte, a voulu s'associer à mon œuvre de charité en consacrant à la basilique des Porhoët un album spécial que je suis chargé de remplir.

J'offris en outre à ma vieille confidente de prendre ma part des démarches, des recherches et des soins de toute nature que peut lui susciter son procès. La pauvre femme m'avoua que je lui rendais service, qu'à la vérité elle pouvait encore tenir sa correspondance au courant, mais que ses yeux affaiblis refusaient de déchiffrer les documens manuscrits de son chartrier, et qu'elle n'avait voulu jusque-là se faire suppléer par personne dans ce travail, si important qu'il pût être pour sa cause, afin de ne pas donner une nouvelle prise à la raillerie incivile des gens du pays. Bref, elle m'agréa en qualité de conseil et de collaborateur. Depuis ce temps, j'ai étudié en conscience le volumineux dossier de son procès, et je suis demeuré convaincu que l'affaire, qui doit être jugée en dernier ressort un de ces jours, est absolument perdue d'avance. M. Laubépin, que j'ai consulté, partage cette opinion, que je m'efforcerai au surplus de cacher à ma vieille amie, tant que les circonstances le permettront. En attendant, je lui fais le plaisir de dépouiller pièce à pièce ses archives de famille, dans lesquelles elle espère toujours découvrir quelque titre décisif en sa faveur. Malheureusement ces archives sont fort riches, et le colombier en est rempli depuis le toit jusqu'à la cave.

Hier, je m'étais rendu de bonne heure chez Mlle de Porhoët, afin d'y achever avant l'heure du déjeuner le dépouillement de la liasse n° 115 que j'avais commencé la veille. La maîtresse du logis n'étant pas encore levée, je m'installai sans bruit dans le salon, moyennant

Digitized by Google

la complicité de la petite servante, et je me mis solitairement à ma poudreuse besogne. Au bout d'une heure environ, comme je parcourais avec une joie extrême le dernier feuillet de la liasse 115, je vis entrer Mlle de Porhoët traînant avec peine un énorme paquet fort proprement recouvert d'un linge blanc : — Bonjour, me dit-elle, mon aimable cousin. Ayant appris que vous vous donniez ce matin de la peine pour moi, j'ai voulu m'en donner pour vous. Je vous apporte la liasse 116. — Il y a dans je ne sais quel conte une princesse malheureuse qu'on enferme dans une tour, et à qui une fée ennemie de sa famille impose coup sur coup une série de travaux extraordinaires et impossibles; j'avoue qu'en ce moment Mlle de Porhoët, malgré toutes ses vertus, me parut être proche parente de cette fée. — J'ai rêvé cette nuit, continua-t-elle, que cette liasse contenait la clé de mon trésor espagnol. Vous m'obligerez donc beaucoup de n'en point différer l'examen. Ce travail terminé, vous me ferez l'honneur d'accepter un repas modeste que je prétends vous offrir sous l'ombrage de ma tonnelle.

Je me résignai donc. Il est inutile de dire que la bienheureuse liasse 116 ne contenait, comme les précédentes, que la vaine poussière des siècles. A midi précis, la vieille demoiselle vint me présenter son bras, et me conduisit en cérémonie dans un petit jardin festonné de buis, qui forme, avec un bout de prairie contigüe, tout le domaine actuel des Porhoët. La table était dressée sous une charmille arrondie en berceau, et le soleil d'une belle journée d'été jetait à travers les feuilles quelques rayons irisés sur la nappe éclatante et parfumée. J'achevais de faire honneur au poulet doré, à la fraîche salade et à la bouteille de vieux bordeaux qui composaient le menu du festin, quand Mlle de Porhoët, qui avait paru enchantée de mon appétit, fit tomber la conversation sur la famille Laroque. — Je vous confesse, me dit-elle, que l'ancien corsaire ne me plaît point. Je me souviens qu'il avait, lorsqu'il arriva dans ce pays, un grand singe familier qu'il habillait en domestique, et avec lequel il semblait s'entendre parfaitement. Cet animal était une vraie peste dans le canton, et il n'y avait qu'un homme sans éducation et sans décence qui pût s'en être affublé. On disait que c'était un singe, et j'y consentais; mais au fond je pense que c'était tout bonnement un nègre, d'autant plus que j'ai toujours soupçonné son maître d'avoir fait le trafic de cette denrée sur la côte d'Afrique. Au surplus, feu M. Laroque le fils était un homme de bien et très comme il faut. Quant à ces dames, parlant bien entendu de Mme Laroque et de sa fille, et nullement de la veuve Aubry, qui est une créature de bas aloi, quant à ces dames, dis-je, il n'y a pas d'éloges qu'elles ne méritent.

Nous en étions là quand le pas relevé d'un cheval se fit entendre dans le sentier qui borde extérieurement le mur du jardin. Au même

Digitized by Google

instant on frappa quelques coups secs à une petite porte voisine de la tonnelle : — Eh bien! dit Mlle de Porhoët, qui va là? — Je levai les yeux, et je vis flotter une plume noire au-dessus de la crête du mur.

— Ouvrez, dit gaiement en dehors une voix d'un timbre grave et musical; ouvrez, c'est la fortune de la France!

— Comment! c'est vous, ma mignonne! s'écria la vieille demoiselle. Courez vite, mon cousin.

La porte ouverte, je faillis être renversé par Mervyn, qui se précipita à travers mes jambes, et j'aperçus Mlle Marguerite, qui s'occupait d'attacher les rênes de son cheval aux barres d'une clôture.

— Bonjour, monsieur, me dit-elle, sans montrer la moindre surprise de me trouver là. Puis, relevant sur son bras les longs plis de sa jupe traînante, elle entra dans le jardin.

— Soyez la bienvenue en ce beau jour, la belle fille, dit Mlle de Porhoët, et embrassez-moi. Vous avez couru, jeune folle, car vous avez le visage couvert d'une pourpre vive, et le feu vous sort littéralement des yeux. Que pourrais-je vous offrir, ma merveille?

— Voyons! dit Mlle Marguerite en jetant un regard sur la table; qu'est-ce que vous avez là?... Monsieur a donc tout mangé?... Au reste je n'ai pas faim, j'ai soif.

— Je vous défends bien de boire dans l'état où vous êtes; mais attendez,... il y a encore quelques fraises dans cette plate-bande...

— Des fraises! *ô gioja!* chanta la jeune fille... Prenez vite une de ces grandes feuilles, monsieur, et venez avec moi.

Pendant que je choisissais la plus large feuille d'un figuier, Mlle de Porhoët, fermant un œil à demi et suivant de l'autre avec un sourire de complaisance la fière démarche de sa favorite à travers les allées pleines de soleil : — Regardez-la donc, cousin, me dit-elle tout bas, ne serait-elle pas digne d'être des nôtres?

Cependant Mlle Marguerite, penchée sur la plate-bande et trébuchant à chaque pas dans sa traîne, saluait par un petit cri d'allégresse chaque fraise qu'elle parvenait à découvrir. Je me tenais près d'elle, étalant dans ma main la feuille de figuier sur laquelle elle déposait de temps en temps une fraise contre deux qu'elle croquait pour se donner patience. Quand la moisson fut suffisante à son gré, nous revînmes en triomphe sous la tonnelle; ce qui restait de fraises fut saupoudré de sucre, puis mangé à belles et très belles dents.

— Ah! que ça m'a fait de bien! dit alors Mlle Marguerite en jetant son chapeau sur un banc et en se renversant contre la clôture de charmille. Et maintenant, pour compléter mon bonheur, ma chère demoiselle, vous allez me conter des histoires du temps passé, du temps où vous étiez une belle guerrière.

Mlle de Porhoët, souriante et ravie, ne se fit pas prier davantage

Digitized by Google

pour tirer de sa mémoire les épisodes les plus marquans de ses intrépides chevauchées à la suite des Lescure et des La Rochejaquelein. J'eus en cette occasion une nouvelle preuve de l'élévation d'âme de ma vieille amie, quand je l'entendis rendre hommage en passant à tous les héros de ces guerres gigantesques sans acception de drapeau. Elle parlait en particulier du général Hoche, dont elle avait été la captive de guerre, avec une admiration presque tendre. Mlle Marguerite prêtait à ces récits une attention passionnée qui m'étonna. Tantôt, à demi ensevelie dans sa niche de charmille et ses longs cils un peu baissés, elle gardait l'immobilité d'une statue; tantôt, l'intérêt devenant plus vif, elle s'accoudait sur la petite table, et, plongeant sa belle main dans les flots de sa chevelure dénouée, elle dardait sur la vieille Vendéenne l'éclair continu de ses grands yeux.

Il faut bien le dire, je compterai toujours parmi les plus douces heures de ma triste vie celles que je passai à contempler sur ce noble visage les reflets d'un ciel radieux mêlés aux impressions d'un cœur vaillant.

Les souvenirs de la conteuse épuisés, Mlle Marguerite l'embrassa, et réveillant Mervyn, qui dormait à ses pieds, elle annonça qu'elle retournait au château. Je ne me fis aucun scrupule de partir en même temps, convaincu que je ne pouvais lui causer aucun embarras. A part en effet l'extrême insignifiance de ma personne et de ma compagnie aux yeux de la riche héritière, le tête-à-tête en général n'a rien de gênant pour elle, sa mère lui ayant donné résolûment l'éducation libérale qu'elle a reçue elle-même dans une des colonies britanniques : on sait que la méthode anglaise accorde aux femmes avant le mariage toute l'indépendance dont nous les gratifions sagement le jour où les abus en deviennent irréparables.

Nous sortîmes donc ensemble du jardin; je lui tins l'étrier pendant qu'elle montait à cheval, et nous nous mîmes en marche vers le château. Au bout de quelques pas : — Mon Dieu! monsieur, me dit-elle, je suis venue là vous déranger fort mal à propos, il me semble. Vous étiez en bonne fortune.

— C'est vrai, mademoiselle; mais comme j'y étais depuis longtemps, je vous pardonne, et même je vous remercie.

— Vous avez beaucoup d'attentions pour notre pauvre voisine. Ma mère vous en est très reconnaissante.

— Et la fille de madame votre mère? dis-je en riant.

— Oh! moi, je m'exalte moins facilement. Si vous avez la prétention que je vous admire, il faut avoir la bonté d'attendre encore un peu de temps. Je n'ai point l'habitude de juger légèrement des actions humaines, qui ont généralement deux faces. J'avoue que votre

Digitized by Google

conduite à l'égard de Mlle de Porhoët a belle apparence; mais... — Elle fit une pause, hocha la tête, et reprit d'un ton sérieux, amer et véritablement outrageant : — Mais je ne suis pas bien sûre que vous ne lui fassiez pas la cour dans l'espoir d'hériter d'elle.

Je sentis que je pâlissais. Toutefois, réfléchissant au ridicule de répondre en capitan à cette jeune fille, je me contins, et je lui dis avec gravité : — Permettez-moi, mademoiselle, de vous plaindre sincèrement.

Elle parut très surprise. — De me plaindre, monsieur?

— Oui, mademoiselle, souffrez que je vous exprime la pitié respectueuse à laquelle vous me paraissez avoir droit.

— La pitié! dit-elle en arrêtant son cheval et en tournant lentement vers moi ses yeux à demi clos par le dédain. Je n'ai pas l'avantage de vous comprendre!

— Cela est cependant fort simple, mademoiselle : si la désillusion du bien, le doute et la sécheresse d'âme sont les fruits les plus amers de l'expérience d'une longue vie, rien au monde ne mérite plus de compassion qu'un cœur flétri par la défiance avant d'avoir vécu.

— Monsieur, répliqua Mlle Laroque avec une vivacité très étrangère à son langage habituel, vous ne savez de quoi vous parlez! Et, ajouta-t-elle plus sévèrement, vous oubliez à qui vous parlez!

— Cela est vraî, mademoiselle, répondis-je doucement en m'inclinant; je parle un peu sans savoir, et j'oublie un peu à qui je parle; mais vous m'en avez donné l'exemple.

Mlle Marguerite, les yeux fixés sur la cime des arbres qui bordaient le chemin, me dit alors avec une hauteur ironique : — Faut-il vous demander pardon?

— Assurément, mademoiselle, repris-je avec force, si l'un de nous deux avait ici un pardon à demander, ce serait vous : vous êtes riche, et je suis pauvre; vous pouvez vous humilier,... je ne le puis pas!

Il y eut un silence. Ses lèvres serrées, ses narines ouvertes, la pâleur soudaine de son front, témoignaient du combat qui se livrait en elle. Tout à coup, abaissant sa cravache comme pour un salut : — Eh bien! dit-elle, pardon! — En même temps elle fouetta violemment son cheval, et partit au galop, me laissant au milieu du chemin.

Je ne l'ai pas revue depuis.

OCTAVE FEUILLET.

(La seconde partie au prochain n°.)

Digitized by Google

ALESIA

ÉTUDE

SUR LA SEPTIÈME CAMPAGNE DE CÉSAR

EN GAULE

I. *Notice sur Alesia*, par M. Du Mesnil, chef d'escadron d'état-major (*Spectateur militaire*, 15 septembre 1839). — II. *Découverte d'Alesia*, par M. Delacroix (Mémoires de la Société d'émulation du département du Doubs, 1855). — III. *Alesia*, par M. Dey, Auxerre 1856. — IV. *Alise, étude sur une campagne de Jules César*, par M. Rossignol, Dijon 1856. — V. *Mémoire relatif au travail de M. Delacroix intitulé Découverte d'Alesia*, par M. Ernest Desjardins; *Extrait d'un mémoire sur l'emplacement d'Alesia*, par M. Jomard (Bulletin de la Société de géographie, septembre 1856). — VI. *Alesia*, *Alaise Séquane*, *Alise en Auxois*, dissertation par M. Charles Toubin, Besançon 1857. — VII. *L'Alesia de César rendue à la Franche-Comté*, par M. J. Quicherat, Paris 1857.—VIII. *Etude sur la cité gauloise d'Alesia*, *Siége d'Alesia*, *l'Alesia de César remise à sa place*, trois mémoires de M. de Coynart, chef d'escadron d'état-major (*Spectateur militaire*, 1856 et 1857), etc. (1).

I.

« La Gaule, quand César y parut, était divisée en deux grands partis : l'un avait pour chefs les Éduens, l'autre les Séquanes. » C'est ainsi que s'exprime César au douzième chapitre du sixième livre de ses *Commentaires*. Assurément notre Gaule moderne n'est plus aussi docilement rangée derrière les Éduens ou les Séquanes; mais la

(1) La question du siége et de l'emplacement de l'ancienne *Alesia*, qui fut prise par César sur Vercingétorix pendant la septième campagne des Gaules, a été fort discutée dans ces derniers temps; elle a été particulièrement l'occasion d'une controverse intéressante entre deux provinces de France, la Bourgogne et la Franche-Comté, qui ont fait valoir l'une après l'autre et l'une contre l'autre, par l'organe de quelques érudits, les argumens de toute sorte, empruntés soit à l'étude des textes et des origines, soit à l'examen des localités. Nous n'avons garde de prendre un parti définitif dans un débat

Digitized by Google

rivalité de ces deux vaillantes nations ne s'est pas amortie. Il y a deux cents ans, la guerre des deux Bourgognes était tout aussi acharnée que du temps de César; les gens de « la duché » et de « la comté » faisaient des prodiges de valeur pour s'arracher Dôle ou Saint-Jean-de-Losne. Aujourd'hui, bien que le niveau de la révolution ait passé sur nos traditions provinciales, comme le niveau de la conquête romaine avait passé sur les passions celtiques, le vieux levain subsiste toujours. J'entendais naguère les bateliers de la Saône crier *France* ou *Empire* suivant qu'on devait approcher de la rive droite ou de la rive gauche (1), et je vois que l'on combat encore; mais l'imprimerie seule fournit des armes dans cette lutte, qui est restée vive, quoiqu'elle ait cessé d'être sanglante : on n'échange plus que des argumens et des mémoires, on ne se dispute que l'emplacement d'Alesia.

Voilà ce que je me disais en ouvrant une brochure de M. Jules Quicherat, qu'un de mes amis m'avait envoyée, brochure fort piquante d'ailleurs, où la verve du style s'unissait à tout ce qu'annonçait le nom seul de l'auteur : érudition solide, grande habitude des discussions historiques et rare habileté à manier les textes. Encore bien novice sur ce terrain, je fus facilement convaincu et après la première lecture je ne doutais plus qu'Alesia ne dût être rendue à la Franche-Comté. L'occasion cependant était trop bonne pour se refuser le plaisir de relire quelques chapitres des *Commentaires;* mais à cette jouissance sérieuse je voulus joindre un amusement plus frivole, et je saisis ce prétexte pour tourner, retourner et comparer un certain nombre de beaux livres. Toutefois ce n'était pas un simple passe-temps bibliographique que j'entendais me procurer. J'espérais que ces recherches pourraient achever de m'éclairer, confirmeraient ou modifieraient l'impression que m'avait laissée le plaidoyer de M. Quicherat, et, sans me borner à l'examen du texte de César, je voulus m'assurer si les nombreuses études consacrées au conquérant des Gaules par mainte plume savante ou illustre ne pouvaient pas jeter quelque lumière sur la question qu'on agite aujourd'hui. Je pris donc sur mes planches et j'étalai sur une grande table :

de cette nature; mais l'intérêt qui s'y attache tant pour l'histoire de notre pays que pour celle de la stratégie romaine nous fait accueillir un travail sérieux dont l'étendue, un peu inusitée dans la *Revue,* nous paraît rachetée par le soin consciencieux des recherches, l'enchaînement des preuves et la sincérité du récit. C'est donc non-seulement comme une œuvre d'archéologie historique, mais comme une étude d'histoire nationale, que nous le présentons à nos lecteurs. (*N. du D.*)

(1) Nous rappelons ces dénominations pour prouver la persistance des traditions locales, mais nous devons ajouter qu'elles ne sont pas exclusivement bourguignonnes ou comtoises : elles remontent à la division de l'empire de Charlemagne, et sont employées sur presque tout le cours de la Saône et du Rhône.

Digitized by Google

D'abord les éditions les plus estimées des *Commentaires*, depuis la *princeps* de 1469 (1) jusqu'à celle de Leipzig, 1847;

Puis le *César* de Montaigne, avec les notes autographes et les jugemens si honnêtes et si droits de l'immortel auteur des *Essais;*

Le Parfait Capitaine, ou abrégé des guerres de la Gaule, œuvre assez pâle d'un vrai grand homme, Henri, duc de Rohan;

Le *Commentaire*, toujours pédant, quelquefois juste, plus souvent faux, que le général Turpin de Crissé a cru devoir ajouter aux véritables *Commentaires;*

L'*Étude sur le Siége d'Alesia*, par le colonel Vacca Berlinghieri, travail très remarquable, très complet et approfondi, œuvre d'un soldat et d'un érudit. Cependant on peut lui reprocher de traiter un peu cavalièrement le conquérant des Gaules (2);

Le *Précis* dicté à Sainte-Hélène par Napoléon. Qui pouvait mieux comprendre et juger César? Malheureusement, si dans quelques passages on retrouve comme l'empreinte de la griffe du lion, l'ensemble de cet écrit se ressent des négligences d'une dictée rapide et de la fatigue trop manifeste de l'illustre auteur;

Enfin un fort beau manuscrit, avec miniatures, d'une compilation très aimée du moyen âge, et intitulée *Lucan, Suétoine et Saluste.* Je fais assurément peu de cas du mérite historique de cette œuvre; mais elle pouvait fournir quelque indication sur les traditions populaires.

Sauf le plaisir de relire quelques belles pages et de manier des livres aimés, cet examen fut peu fécond en résultats. Éditeurs, annotateurs, aucun n'avait discuté l'emplacement d'Alesia. Je remarquai seulement que l'édition *princeps* et plusieurs autres disent Alexia et non Alesia, orthographe qui se retrouve encore dans la traduction grecque des *Commentaires* attribuée à Planude et dans la version latine du Plutarque d'Estienne, enfin que les cartes annexées aux éditions du XVIIe siècle placent Alesia sur la rive gauche de la Saône, tandis que sur les cartes postérieures aux travaux de d'Anville cette cité occupe l'emplacement de l'Alise bourguignonne. C'était un retour à des traditions déjà anciennes dont nous trouvons

(1) Il faut savoir qu'avec le premier Virgile, le premier Lucain et le premier Aulu-Gelle, sortis la même année des presses pontificales de Rome, ce premier César est un des plus rares et précieux livres qui existent. Citons encore les éditions aldines, surtout en ancienne reliure; l'elzévirienne avec les bonnes fautes; celle de Tonson (Londres 1712), en très grand papier, avec la rare planche de l'Urus; celle d'Oudendorp (Leyde 1737), aussi en grand papier : je ne crois pas qu'il en existe de meilleure; celle de la collection Lemaire, dont les notes ne sont pas à dédaigner, etc.

(2) Le mémoire de Berlinghieri dispense de lire celui de Guischardt qu'il résume et corrige. Guischardt, officier allemand au service de Hollande, avait lui-même discuté et redressé les erreurs de Folard et autres.

Digitized by Google

la trace dans *Lucan, Suétoine et Saluste,* car nous lisons Alise dans ce manuscrit, comme dans la traduction française des *Commentaires* imprimée à la fin du xve siècle par Vérard.

Pour mieux m'éclairer, je voulus me faire une idée de l'Alaise comtoise que M. Quicherat ne décrivait pas; c'est dire que j'eus recours à la magnifique carte de France que nous devons à notre corps d'état-major, et qui peut guider avec une précision toute mathématique ceux qui veulent étudier l'histoire des faits de guerre accomplis sur le sol de notre patrie. Je parvins, non sans peine, à découvrir ce hameau, et j'avoue qu'au premier coup d'œil jeté sur la carte, ma surprise fut grande. J'avais présens à l'esprit quelques traits principaux de la description de César, et j'en cherchais vainement la représentation graphique. Je ne pouvais retrouver ni la ceinture de collines d'une même hauteur (*colles pari altitudinis fastigio oppidum cingebant*), ni la plaine (*planities*) théâtre de l'engagement de cavalerie, ni ces terrains découverts et en pente douce (*loci campestres*) où l'armée de secours fit d'infructueux efforts pour forcer les retranchemens de l'assiégeant. La conviction que j'avais puisée dans une première lecture du mémoire de M. Quicherat se trouva fort ébranlée; je revins au texte de César. A tout l'arsenal de documens que j'avais déjà réunis, je joignis les *Éclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule* de d'Anville, et, la carte à la main, je suivis pas à pas le grand capitaine dans sa septième campagne, discutant à part moi toutes les hypothèses que soulevait cette étude, et tentant de les résoudre, non pas victorieusement, Dieu me garde d'une pareille prétention, mais au moins avec une complète indépendance d'esprit. C'est après avoir achevé ce travail solitaire que je lus les divers mémoires dont j'ai rapporté les titres et nommé les auteurs. Je fis largement mon profit de leurs savantes recherches, et si, dans les pages qui vont suivre, il se rencontre quelques idées qui m'appartiennent, le lecteur y trouvera surtout l'analyse et le résumé critique des écrits déjà consacrés à ce sujet.

II.

L'ouverture de la septième campagne de César en Gaule mérite de figurer parmi les plus brillantes opérations dont les annales de la guerre aient conservé la trace. Tout ce vaste territoire qui semblait calme et soumis quelques mois plus tôt est subitement embrasé par une insurrection formidable; Rome ne peut compter sur ses alliés les plus éprouvés; la *Province* est dégarnie; les légions sont disséminées en quartiers d'hiver; César est en Italie. Il accourt; nul obstacle ne l'arrête; son corps sec et endurci résiste à toutes les fati-

Digitized by Google

gues (1), son âme à toutes les épreuves. A peine a-t-il passé les Alpes que les courages se relèvent, les ressources se créent comme par enchantement, et les barrières que la nature ou la saison semblaient rendre insurmontables sont franchies. Une armée, improvisée avec des dépôts et des recrues, mais conduite par le proconsul en personne, paraît soudainement de l'autre côté des Cévennes, au foyer de l'insurrection, et force l'ennemi à passer de l'offensive à la défensive. Après ce premier coup, on frémit en voyant Brutus rester seul au milieu des Arvernes avec une poignée d'hommes : Vercingétorix va l'écraser; mais en allant rallier ses légions vers Langres, César a prévu qu'accablé de nouvelles contradictoires, le chef gaulois promènerait son armée du nord au midi et du midi au nord sans être à temps sur aucun point, et l'événement donne raison à cette audacieuse sagacité. En peu de jours, le proconsul a fait presque tout le tour de la Gaule, rassemblé ses troupes, soumis le pays au nord de la Loire, concentré l'insurrection dans le Berri et l'Auvergne, sans que Vercingétorix ait pu ni battre Brutus, ni secourir aucun de ses alliés. Quand on songe à ce qu'étaient alors les communications, on peut à peine croire à ce prodige d'activité et de génie.

Un éclatant succès, la prise de Bourges, est le fruit de ces belles combinaisons. Il semble qu'ensuite le grand capitaine ait trop compté sur sa fortune. Quelques mouvemens ayant de nouveau éclaté dans le nord, il fait rétrograder Labiénus sur Paris avec quatre légions, tandis que lui-même en conduit six dans le sud sur les traces de Vercingétorix. Cette dispersion inopportune de ses forces faillit lui coûter cher : il ne put enlever Gergovie (2), dont il avait commencé le siége. Dans un assaut infructueux et entrepris, dit-il, contre ses ordres, il convient d'avoir perdu 700 hommes et 46 centurions. Mais Suétone (3) nous apprend qu'il essuya un échec important (*clades*) et qu'une légion, probablement la 8e (4), fut mise en déroute. Bien que Suétone soit plus chroniqueur qu'historien, il est généralement véridique, et dans cette circonstance la promptitude avec laquelle César leva le siége semble confirmer son assertion. L'armée romaine fut abandonnée de ses auxiliaires; ses bagages, ses approvisionnemens, le trésor, les chevaux de remonte qui avaient été laissés à Nevers, furent enlevés et détruits par les Gaulois. Dans cette situation critique, César prit son parti avec sa fermeté ordinaire. Il battit en retraite à marches forcées, non vers

(1) « Armorum et equitandi peritissimus, laboris ultra fidem patiens, etc. » Suetonius, *D. J. Cæsar.*, c. 57.

(2) A huit kilomètres sud-sud-est de Clermont-Ferrand.

(3) *D. J. Cæsar.*, c. 25.

(4) *De Bello Gallico*, LVII, c. 47 à 51.

Digitized by Google

la Province, comme eût pu le faire un général découragé, mais vers le nord, pour rallier le gros détachement qu'il avait si imprudemment laissé derrière lui. Privé d'équipages de pont par le désastre de Nevers, il eut le bonheur de trouver un gué pour passer la Loire. La rapidité de sa marche n'ayant pas été prévue, le « dégât, » comme on disait il y a deux cents ans, n'avait pas encore été fait sur la rive droite de ce fleuve, et il y trouva des troupeaux et des grains dont il avait grand besoin, car ses troupes étaient exténuées; puis il continua sa marche vers le pays des Senonais.

Labiénus de son côté était aux prises avec des difficultés sérieuses; la nouvelle des échecs de César et de sa retraite précipitée avait circulé dans toute la Gaule avec la rapidité de l'éclair; la plus puissante, la plus civilisée des tribus, les Éduens (Bourgogne), dont l'attitude était depuis plusieurs mois incertaine, avait jeté le masque et fait ouvertement défection; les Bellovaques (Beauvoisis) et toutes les peuplades du nord-ouest avaient couru aux armes et se croyaient sûres de prendre les quatre légions romaines au milieu des marais où s'élève aujourd'hui la plus belle ville du monde. Il fallut à Labiénus toute sa vigueur, toute son intelligence de la guerre et un sanglant combat pour se tirer de ce mauvais pas et s'ouvrir un chemin jusqu'à sa place de dépôt, Agendicum (Sens ou Provins). Après avoir évacué cette ville, où étaient restés les plus gros bagages et les recrues d'Italie, il fit sa jonction avec César.

C'est ici que commencent les obscurités des *Commentaires*, ou plutôt les lacunes dans le récit qui ont donné lieu à la discussion actuelle. César dit bien qu'après le passage de la Loire il se dirigea vers le pays des Senonais; il dit bien encore que Labiénus, après avoir évacué Agendicum, fit sa jonction avec les troupes qui revenaient de Gergovie; mais il ne nomme pas le lieu où s'opéra cette jonction, et surtout il n'indique pas ce que fit l'armée romaine, quelle position elle prit entre le moment où elle se trouva tout entière réunie et celui où elle se mit en marche, comme nous le verrons tout à l'heure. De ce silence fortuit ou calculé on a tiré des conclusions diverses. Essayons de l'interpréter à notre tour, non-seulement en nous appuyant de quelques faits rapportés par César, mais en nous aidant aussi des observations et des conjectures de ses divers commentateurs, y compris celles qui ont été le plus récemment produites.

III.

Et d'abord quelle était la force réelle de l'armée romaine des Gaules?

Digitized by Google

Lorsque César, en l'année 58 avant Jésus-Christ, avait pris le commandement de cette armée, elle se composait de quatre légions numérotées de 7 à 10. Ce sont celles qu'il désigne sous le nom de vieilles légions (*veteranæ, veterrimæ*); il leur confiait les postes les plus périlleux, les missions les plus difficiles, et les affectionnait particulièrement, la 10e surtout, que l'on retrouve presque toujours auprès de lui dans les circonstances critiques, et qu'il appelait sa cohorte prétorienne, sa garde, dirions-nous aujourd'hui. Dès le commencement des hostilités, il lève deux légions nouvelles (1), puis encore deux l'année suivante (2), puis enfin trois autres après sa cinquième campagne (3); ces sept dernières, toutes recrutées dans la Gaule citérieure ou cisalpine, n'en formaient alors plus que six, car l'une d'elles avait été anéantie jusqu'au dernier homme, après avoir enseveli son aigle (4). César avait donc sous ses ordres dix légions pendant sa septième campagne.

Il est très difficile de fixer le nombre de combattans que cette organisation représente. Parmi les auteurs anciens, il n'y a que Polybe et Tite-Live qui aient écrit sur la légion romaine avec quelque détail; mais Tite-Live n'était pas militaire, et le chapitre (5) qu'il consacre à cette institution présente de telles contradictions, de telles obscurités, que tous ses commentateurs sont unanimes à déclarer le texte altéré. Polybe connaissait admirablement le sujet et l'a traité avec une clarté parfaite; par malheur nous n'avons que des fragmens de son sixième livre (6). Pourtant nous y voyons que de son temps la légion comptait de 3 à 4,000 fantassins de ligne répartis en trente manipules ou compagnies, et environ 1,000 fantassins armés à la légère; mais depuis le moment où fut composé le précieux *Traité de la milice romaine,* près d'un siècle et demi s'était écoulé. Marius avait bouleversé tout l'ancien système politique et militaire; le mode de recrutement, l'ordre de bataille, avaient été changés; les soldats n'étaient plus séparés en classes et portaient les mêmes armes; enfin l'antique organisation des armées consulaires

(1) *De Bello Gallico*, I, 10.
(2) *Ibid.*, II, 2.
(3) *Ibid.*, VI, 1.
(4) *Ibid.*, V, 37.
(5) *Histor.*, lib. VIII, c. 8.
(6) Nous ne parlons pas de Végèce, qui écrivait à la fin du IVe siècle de notre ère, et qui, mêlant sans cesse l'organisation ancienne avec celle qui existait de son temps, semble n'avoir pris la plume que pour jeter la confusion dans l'esprit de ses lecteurs. Le travail moderne le plus complet qui ait jamais été fait sur la légion est sans nul doute la suite de vingt-cinq mémoires que Lebeau a insérés dans le grand recueil de l'Académie des Inscriptions. L'aperçu que le général Vaudoncourt a joint à ses *Campagnes d'Annibal* nous paraît fort chimérique.

Digitized by Google

n'existait plus. Toutefois la légion conservait deux grands caractères : bien qu'elle ne fût pas encore légalement permanente, elle ressemblait à nos régimens par son esprit de corps, par son unité administrative, et dans les opérations militaires, sur le champ de bataille, elle jouait le rôle d'une de nos divisions modernes. Elle se composait encore de dix cohortes ou bataillons, mais l'effectif normal n'est indiqué nulle part. Seulement on a pu établir, en comparant certains passages de divers auteurs, que des généraux contemporains de César étaient entrés en campagne avec des légions de 5 et quelquefois même de 6,000 hommes.

Sur cette donnée, déjà hypothétique, on fonde une règle, et on l'applique à l'armée des Gaules. Soit; mais une fois l'effectif des légions ainsi fixé, on le maintient au complet pendant toutes les péripéties de cette longue guerre, et l'on donne à César, campé devant Alesia, 60,000 soldats romains ou plus. Ceci ne nous paraît pas admissible, et nous pensons que ce chiffre doit être réduit de beaucoup.

Deux textes viennent à l'appui de notre opinion : 1° Sextus Rufus rapporte que César conquit les Gaules avec dix légions, composées chacune de 4,000 soldats italiens (1), soit, en tout, 40,000; 2° César, marchant avec deux légions au secours de son lieutenant Cicéron (frère de l'orateur), ajoute qu'il avait avec lui 7,000 combattans (2). C'est la seule fois que dans les *Commentaires* il fixe le nombre de soldats que lui fournissait une légion, et il dit 3,500.

On repousse le témoignage de Sextus, d'abord parce qu'il vivait vers la fin du IVe siècle, ensuite parce qu'il faut remonter, dit-on, à Servius Tullius pour trouver des légions aussi faibles; mais l'assertion de Sextus n'est contredite par aucun écrivain antérieur, et il pouvait avoir consulté des auteurs que nous n'avons plus. Nous pensons qu'il n'était pas très loin de la vérité, car le chiffre donné par lui n'est qu'une moyenne; il en faut seulement conclure que les légions n'étaient pas toujours au complet, *plenissimæ*, comme disent les *Commentaires*. C'est l'état habituel des corps de troupes en campagne, et il serait facile de montrer par de nombreuses citations qu'il en était ainsi chez les anciens tout comme chez les modernes; mais il me semble inutile de produire des exemples (3) à l'appui

(1) « Cæterùm Cæsar cum decem legionibus, quæ quaterna millia militum Italorum habuerant, Galliam subegit. — Breviar. rer. gestar. pop. Rom. » Je cite ce passage tel qu'il se retrouve dans toutes les éditions de Rufus, parce que Lebeau, je ne sais pourquoi, a pris un 4 pour un 3, et lu *terna* au lieu de *quaterna*.

(2) *B. G.*, v. 48, 49.

(3) Citons-en pourtant un seul, emprunté au texte des *Commentaires*, et qui se rattache à un bien grave événement. A la bataille de Pharsale, Pompée avait cent dix

Digitized by Google

d'une vérité qui est surabondamment prouvée par le bon sens et l'expérience de tous les temps.

La déclaration de César nous amène à un résultat plus précis. Nous voyons qu'après sa cinquième campagne ses légions étaient réduites à une force moyenne de 3,500 hommes. Il en avait huit alors; cela ferait donc 28,000 légionnaires. Si nous en retranchons 5,000, qui représentent les quinze cohortes surprises en quartiers d'hiver et entièrement détruites, et si nous en ajoutons 15,000 pour les trois nouvelles légions recrutées dans la Cisalpine avec le concours de Pompée, et que nous porterons au grand complet, nous trouvons qu'au printemps de l'année 53 avant Jésus-Christ, César pouvait avoir sous ses ordres 38,000 soldats romains d'infanterie, les seuls dont nous nous occupions en ce moment. Depuis cette époque, il avait fait une campagne, la sixième, durant laquelle deux cohortes entières avaient été anéanties (1), indépendamment des pertes habituelles. A peine les légions avaient-elles pris leurs quartiers d'hiver que l'insurrection était survenue comme un coup de foudre; il avait fallu commencer les opérations brusquement et sans aucun préparatif. Dans les derniers mois, l'armée avait fait de longues marches, essuyé beaucoup de privations, donné plusieurs assauts et livré des combats qui tous n'avaient pas été heureux. Il est vrai que le contingent annuel (*supplementum*) venait d'y être incorporé; mais il est difficile d'admettre qu'il ait entièrement comblé les vides causés dans les rangs par le fer de l'ennemi et par les fatigues de la guerre.

Il y a encore pour les armées en campagne une autre cause d'affaiblissement : c'est la nécessité, qui souvent se présente, d'assurer les communications, d'occuper certains points par des forces plus ou moins considérables, de faire en un mot ce qu'on appelle des détachemens. Faut-il donc encore déduire de l'effectif des légions des détachemens de quelque importance?

L'année précédente, César avait jeté un pont sur le Rhin et fait une courte expédition au-delà de ce fleuve. Afin de laisser les Germains sous la crainte de son retour, il avait conservé le pont; mais, pour que d'autres ne pussent s'en servir, il avait coupé les deux cents pieds de tablier qui touchaient à la rive droite, et sur la rive gauche, dans le pays des Trévires, il avait construit un ouvrage très fort, où il avait laissé douze cohortes (2). Il ne dit pas qu'il ait

cohortes, qui faisaient 45,000 hommes, soit 4,090 par légion de dix cohortes, et César soixante-quinze cohortes, qui faisaient 22,000 hommes, soit 2,930 par légion. *De Bello civili*, III, 88, 89.

(1) *B. G.*, VI, 64.

(2) *B. G.*, VI, 29.

Digitized by Google

relevé cette garnison. Or, comme il était d'une haute importance pour lui de conserver ses communications avec la Germanie, comme il les conserva en effet et par le territoire même des Trévires, on pourrait supposer que cette tête de pont resta occupée; mais les moyens de passage indispensables pour faire franchir le Rhin à une armée n'étaient pas au même degré nécessaires quand il s'agissait seulement d'appeler quelques contingens de cavalerie légère. Les nombreuses incursions des Germains le prouvaient assez. Dans les circonstances présentes, la conservation du pont aurait été loin de compenser l'absence de 4,000 légionnaires qui auraient manqué à l'armée active. Il est donc probable que César, ou avait fait abandonner la tête de pont, ou n'y avait laissé qu'une garnison d'auxiliaires, avec quelques Romains pour la commander.

La Province était occupée par vingt-deux cohortes. César a soin de nous informer que cette troupe avait été recrutée parmi les habitans de cette région (1). Faut-il croire que les officiers eussent la même origine? N'avaient-ils pas plutôt été choisis parmi les légionnaires? Dans ce dernier cas, le proconsul pouvait avoir formé ce détachement au moyen d'un remaniement qu'il est assez habituel de faire subir aux armées qui sont depuis longtemps en campagne. Réduisant le nombre des cohortes légionnaires, portant au complet celles qu'il conservait et retenant sous les aigles tous les soldats valides, il pouvait avoir renvoyé dans la Province des hommes fatigués et un certain nombre de cadres pour y constituer une sorte de dépôt et recruter dans le pays. Il est vrai que cette mesure modifiait l'ordre de bataille; mais on pouvait manœuvrer avec huit cohortes au lieu de dix, tout comme les mouvemens de notre ordonnance peuvent être exécutés par des bataillons de six pelotons au lieu de huit. Cependant nous ne pensons pas que César ait procédé de cette manière, et voici pourquoi :

Il poursuivait un double but dans la guerre des Gaules : il voulait acquérir une gloire éclatante et mettre au service de son ambition un docile et redoutable instrument. Son puissant esprit s'appliquait sans relâche à rendre son armée tout à la fois meilleure à la guerre et plus dévouée à sa personne. Or l'ombrageuse aristocratie de Rome avait multiplié les précautions pour empêcher les généraux de s'approprier leurs armées. Depuis la réforme de Marius, depuis que les guerres étaient plus longues et plus lointaines, quelques-unes de ces dispositions étaient devenues de véritables vices d'organisation et un obstacle au succès. Ainsi la légion n'avait pas de chef unique; elle était commandée en droit par six tribuns mili-

(1) *B. G.*, VII, 65.

Digitized by Google

taires qui exerçaient l'autorité à tour de rôle. Ils réglaient le service, maintenaient la discipline, jugeaient et punissaient les délits, transmettaient les ordres. Mais, au temps de César, ces officiers, élus à Rome par le peuple ou les consuls, ne présentaient aucune garantie d'aptitude ou d'expérience : c'étaient le plus souvent des jeunes gens, d'aimables oisifs, qui devaient leur nomination à la faveur des uns ou des autres. César, encore inconnu, avait débuté par le tribunat militaire, et un peu plus tard Horace devait remplir ces fonctions (1) avec un médiocre succès. Aussi la direction sur le terrain appartenait-elle aux centurions, tous sortis des rangs, tous choisis parmi les soldats les plus braves, les plus éprouvés, les plus calmes dans le danger. C'étaient de simples capitaines de compagnies, et pourtant un certain nombre d'entre eux, appelés « premiers ordres » en raison du rang que prenaient leurs manipules dans l'ordre de bataille, conduisaient les cohortes au combat, tandis que tous obéissaient au premier centurion de la légion, ou centurion du primipile. C'est ainsi que nos anciens régimens étaient commandés par un capitaine-colonel.

Ces attributions, mal définies ou modifiées par l'usage, étaient une source de conflits, un principe d'anarchie, dont les effets devaient être d'autant plus sensibles que les armées devenaient plus nombreuses. César y porta remède. A la tête de chaque légion, il mit habituellement un de ces hommes ardens qu'il avait amenés de Rome comme ses lieutenans (*legati*) (2), et dont il comptait faire les instrumens de ses desseins politiques. Il exigeait d'eux une grande vigilance, une grande activité (3), mais il leur donnait l'occasion d'acquérir de l'expérience et de se faire un nom. Cette mesure répondait donc à l'arrière-pensée de César, en même temps qu'elle assurait l'unité d'impulsion sur le champ de bataille; enfin elle annulait presque entièrement les tribuns militaires. Or ceux-ci gênaient tout à la fois le général et l'ambitieux : le général, parce que ce rouage mal réglé entravait et ralentissait son action; l'ambitieux, parce qu'il voyait en eux des surveillans incommodes placés entre ses soldats et lui. César paraît n'avoir rien négligé pour les mettre tout à fait à l'écart. Écoutons-le quand il raconte le combat soutenu par la 12e légion sur les bords de la Sambre : « Tous les centurions de la 4e cohorte avaient succombé; presque tous ceux des autres cohortes étaient tués ou blessés, et le primi-

(1) Quod mihi pareret legio Romana tribuno. (Horatius, sat. I, 6, 48.)

(2) « Singulis legionibus singulos legatos præfecit. » *B. G.*, I, 48 et *passim*.

(3) « Ab opere singulisque legionibus singulos legatos Cæsar discedere, nisi munitis castris, vetuit. » *B. G.*, II, 20 et *passim*.

Digitized by Google

pile, P. Sextus Baculus, le plus vaillant des hommes, couvert de terribles blessures, ne pouvait plus se soutenir..... César accourt, saisit le bouclier d'un soldat, s'élance au premier rang et appelle les centurions par leur nom (1)... » Dans cet émouvant récit, pas un mot des tribuns; s'ils avaient été les véritables chefs de la légion, l'historien, le général les aurait-il, dans une circonstance pareille, entièrement passés sous silence? Les prouesses des centurions sont racontées en maint endroit des *Commentaires;* s'il mentionne les tribuns, c'est pour annoncer la transmission de quelque ordre, ou bien encore pour dire qu'il leur a enlevé leurs chevaux (2).

Le même esprit l'anime quand il s'agit de former les cadres des légions nouvelles. Selon la règle, les centurions devaient être choisis parmi les soldats de la légion. Cela avait peu d'inconvénient avant la réforme de Marius, lorsque le recrutement n'atteignait qu'une classe assez restreinte : les légions, quelle que fût la date de leur formation, renfermaient toujours un nombre suffisant d'hommes rompus au métier des armes; mais depuis que le droit de cité et l'honneur de servir dans les armées romaines avaient été accordés à l'Italie entière, on était exposé à voir, à côté de corps entièrement composés de vétérans, des légions où les officiers étaient aussi novices que les soldats. Ici encore César n'hésite pas à s'affranchir de la règle, et ses vieilles légions lui fournissent le cadre de celles que lui envoie Pompée (3). C'était une bonne mesure au point de vue militaire; c'était doubler la valeur des jeunes troupes, en excitant l'émulation parmi les anciens soldats; c'était aussi multiplier le nombre de ses créatures, et cette fois encore l'ambitieux trouvait son compte dans les sages résolutions du général.

Il était donc dans la pensée de César de multiplier les emplois d'officiers, et il est permis de croire que les vingt-deux cohortes qui occupaient la province étaient des cohortes auxiliaires, composées, comme nous le savons positivement, de recrues du pays, et commandées par d'anciens soldats romains, mais n'appartenant pas, même par leurs cadres, à l'armée active. Il devait en être ainsi de la garnison laissée auprès du pont sur le Rhin, si toutefois elle n'avait pas été retirée. Nous pouvons donc estimer que les cent cohortes légionnaires de l'armée des Gaules étaient présentes sous les aigles, et qu'elles pouvaient fournir au plus de 35 à 40,000 combattans.

Or c'était là à peu près la seule force dont le proconsul disposât. A cette époque, l'organisation de la légion ne comprenait plus ni

(1) *B. G.*, II, 25.
(2) *B. G.*, VII, 65.
(3) *B. G.* VI, 40.

Digitized by Google

cavalerie, ni vélites. Chaque fois que César emploie les mots légions, légionnaires, c'est uniquement pour désigner des corps, des soldats d'infanterie de ligne. Les troupes légères à pied et à cheval lui avaient été jusqu'à ce jour fournies par les auxiliaires gaulois, qui tous avaient disparu. En fait de cavalerie, il lui restait, d'après ses propres indications, environ 400 Germains (1), quelques chevaliers romains et un petit nombre de vétérans rappelés au service (*evocati*); mais alors déjà l'ordre équestre était adonné plutôt aux finances qu'au métier des armes, et les *Commentaires* nous montrent les chevaliers romains presque toujours employés aux services administratifs, levées d'impôts, achats de grains ou de fourrages, etc. Quant aux vétérans, ils devaient faire un métier d'escorte et de police. En tout cas, César tenait si peu aux uns et aux autres, qu'il n'hésita pas à les démonter quelques jours plus tard (2). Avait-il à sa disposition d'autres corps de troupes à cheval? Quelle en était la force? Comment étaient-ils composés? C'est ce qu'il est impossible de déterminer. Cependant quelques passages du récit des opérations qui suivirent permettent de croire que l'armée active comprenait encore quelques *turmes* ou escadrons; mais en tout cas cette cavalerie était peu nombreuse et fatiguée. Nous ne parlons pas des valets (*calones*), des vivandiers (*lixæ*), ni des ouvriers militaires qu'on ne saurait comprendre dans l'effectif des combattans. Quant au matériel de l'armée, il avait été en grande partie sauvé, et les quatre légions de Labienus avaient conservé leurs équipages; les six autres les avaient perdus (3). Les communications avec la Province étaient interceptées; d'ailleurs la Province, occupée seulement par vingt-deux cohortes, loin de pouvoir fournir des ressources à l'armée active, demandait du secours à grands cris; bref il était impossible de reprendre l'offensive. Ne fût-ce que pour marcher, il fallait avant tout trouver des troupes légères, réorganiser le service des vivres et des transports.

IV.

Heureusement pour César, la contagion de l'insurrection n'avait pas gagné le nord-est de la Gaule; depuis la haute Seine jusqu'au confluent de la Moselle et du Rhin, la tranquillité s'était maintenue,

(1) *B. G.*, VII, 13.

(2) *B. G.*, VII, 65.

(3) Dans le désastre de Nevers, liv. VII, c. 55. « Hùc Cæsar... suorum atque exercitus impedimentorum magnam partem contulit. » Mais la plus grande partie du gros matériel de l'armée avait dû être sauvée, car César dit plus bas (c. 62) : « Labienus revertitur Agendicum ubi impedimenta totius exercitus relicta erant. »

Digitized by Google

avec des nuances diverses, il est vrai, mais dans une zone assez large. Au-delà du Rhin étaient les Germains, disposés à seconder les Romains par goût pour la guerre et le pillage non moins que par haine pour les Gaulois. Ainsi l'état général de cette région permettait à César de donner à ses troupes, dans un pays ami, un repos nécessaire, d'approvisionner et de recompléter son armée. Pour atteindre ce double but, il dut prendre une position d'où il pût : 1° contenir dans ce qu'il appelait le devoir les deux grandes tribus restées particulièrement fidèles à la cause de Rome, les Rémois et les Lingons, les protéger au besoin, et surtout exploiter les ressources que présentait leur territoire; 2° profiter de la neutralité que dans leur éloignement les Trévires s'étaient décidés à garder pour communiquer par leur territoire avec la rive droite du Rhin et amener à lui les auxiliaires germains à pied et à cheval que ses recruteurs y étaient allés chercher. Je ne pense pas qu'il fût possible de trouver, ni chez les Senonais, ni auprès de Langres, une position réunissant les conditions essentielles que je viens d'indiquer.

Aux environs de Langres, le proconsul eût été beaucoup trop loin des Rémois, tribu riche, commerçante, qu'il avait en affection particulière, sur laquelle il comptait au moins autant que sur les Lingons (1), et qui d'ailleurs avait grand besoin de protection, puisqu'il dut, même après la prise d'Alesia, la défendre contre les Bellovaques (2). Il eût été sans communication sûre avec le Rhin; car entre les Trévires et lui se seraient trouvés les Mediomatrices, habitant le pays messin et hostiles à sa cause, puisque plus tard, pendant le siége d'Alesia, ils fournirent un contingent à l'armée de secours (3). Il indiquait trop clairement à l'ennemi, si tant est que son parti fût déjà pris, l'intention de marcher plus tard sur la Séquanaise. Enfin il est vraisemblable qu'il s'arrêta le plus tôt qu'il put après sa jonction avec Labiénus, et que, sans un motif bien pressant, il ne se fût pas inutilement enfoncé dans l'est. Or, s'il ne fixe pas avec précision le lieu où les deux portions de l'armée romaine se rencontrèrent, il indique assez que cette réunion eut lieu dans le pays des Senonais, ou au moins à peu de distance, car c'est vers leur territoire qu'il se dirigea après le passage de la Loire, et c'est là aussi que se trouvait la place de dépôt que Labienus venait d'évacuer, Agendicum.

D'autre part, en restant chez les Senonais, qui étaient unis aux Éduens et qui avaient chaudement embrassé la cause nationale, il

(1) « Ut præter Œduos et Remos quos præcipuo semper honore Cæsar habuit. » *B. G.*, v, 54.

(2) « C. Fabium et L. Minucium Basilium cum II legionibus in Remis collocat, ne quam a finitimis Bellovacis calamitatem accipiant. » *B. G.*, VII, 90.

(3) « Imperant..... Mediomatricis..... quina millia. » *B. G.*, VII, 75.

Digitized by Google

avait l'avantage de vivre sur le pays ennemi, et d'épargner à ses alliés le fardeau d'une armée à nourrir; c'était là sans doute une considération fort importante. Mais si telle était la résolution de César, pourquoi Labiénus aurait-il quitté Agendicum? pourquoi ne pas se réunir, s'arrêter sous les murs même de cette place, où étaient depuis longtemps les magasins, les *impedimenta?* D'ailleurs il ne faut pas croire qu'on pût subsister sur le territoire d'une tribu gauloise insurgée comme on le fait de nos jours sur celui d'une province européenne occupée militairement. Si l'on excepte quelques bourgades bâties en des lieux naturellement forts et qui servaient de refuge, quelques grandes villes riches et commerçantes, je doute fort que nos ancêtres tinssent beaucoup plus à leurs cabanes que les Arabes à leurs gourbis. En ce moment, le mot était donné, l'enthousiasme était général; les villages devaient être brûlés, les troupeaux emmenés au loin, les grains détruits ou enterrés. De plus, le pays des Senonais était déjà épuisé; six légions y avaient passé l'hiver (1). Il eût donc fallu pour les Romains, fatigués comme ils l'étaient, vivre laborieusement, se garder, faire des reconnaissances, fournir des escortes et des détachemens, assurer leur subsistance par des espèces de razzias. Au contraire, en remontant de deux ou trois marches, ils imposaient, il est vrai, une certaine charge à leurs alliés; mais ils pouvaient leur offrir des compensations, ils les protégeaient d'ailleurs et les contenaient. Pour eux-mêmes, ils trouvaient le repos et l'abondance; enfin les communications avec la Germanie devenaient moins longues et moins difficiles.

Par toutes ces raisons, je placerais César, pendant cette période d'inaction apparente, sur la rive droite de l'Aube, entre Arcis (2) et la Voire, ou même, si on le trouve là trop rapproché des Tricasses (Troyes), cliens des Senonais, et par conséquent ennemis de Rome, je le ramènerais jusqu'à la Marne, vers Vitry. Cette position aurait même eu l'avantage, en le rapprochant de Reims sans l'éloigner beaucoup de Langres, d'assurer encore mieux ses communications avec la Germanie, et c'était là le point essentiel, la suite le démontrera. Nous le laisserons donc là sur l'Aube ou sur la Marne, attendant l'essaim de Barbares que l'appât du butin et sa grande renommée attiraient vers lui, et observant avec soin les mouvemens de l'ennemi.

(1) *B. G.*, VI, 64.

(2) Dans tout le cours de ce travail, nous nous servons des noms de villes et de villages que nous présente la carte actuelle de la France pour désigner plus clairement les positions; ce sont en quelque sorte des points de repère. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous ne faisons aucune application de ces noms à la géographie de l'ancienne Gaule.

Digitized by Google

V.

Vercingétorix n'était pas resté inactif. A peine César avait-il passé la Loire qu'il s'était rendu à Autun, où se réunissaient les députés de toute la Gaule, et là, malgré le mauvais vouloir des Éduens, il avait obtenu le commandement général. Saisissant d'une main ferme les rênes du pouvoir, il avait immédiatement ordonné une levée de 15,000 cavaliers. L'infanterie dont il disposait déjà lui paraissait suffisante, car il connaissait la supériorité de tactique et de discipline de ses adversaires. Il ne croyait pas pouvoir les vaincre en bataille rangée, et il ne voulait pas tenter la fortune (1); mais au premier mouvement des légions il comptait les envelopper avec sa cavalerie, les harceler sans relâche, faire le vide et le désert autour d'elles, leur rendre tout fourrage impossible, les vaincre par la famine et l'épuisement, au moins donner à toute marche qu'elles voudraient tenter le caractère d'une retraite humiliante et peut-être désastreuse. Tandis que les contingens se réunissaient, il complétait le blocus de la Province, et faisait attaquer les tribus qui, depuis longtemps soumises à Rome, en gardaient la longue frontière. Les peuplades du Rouergue et du Quercy se jetaient sur le Bas-Languedoc, et les montagnards du Gévaudan et de la Haute-Auvergne pénétraient victorieusement dans le Vivarais. Mais le principal effort fut dirigé contre les Allobroges, qui occupaient les passages du Rhône entre Vienne, Lyon et Genève : Vercingétorix fit marcher contre eux 10,000 Éduens et Ségusiens (Lyonnais); en même temps il leur faisait faire les plus brillantes promesses pour les détacher de l'alliance de Rome et les décider à fermer la retraite à l'armée consulaire en livrant les positions importantes confiées à leur fidélité.

César était au courant de ces préparatifs et de ces menées. Malgré son sang-froid, il devait attendre avec une cruelle anxiété le moment où il pourrait reprendre la campagne. Dès qu'il eut été rejoint par ses auxiliaires germains et qu'il les eut un peu instruits et remontés, il se mit en mouvement. Lui-même nous indique clairement l'objet et la direction de sa marche : il allait porter secours à la Province, et se dirigeait sur la Séquanie. Organisé de manière à pouvoir faire face à toutes les éventualités, à saisir toutes les occasions qui se présenteraient sur sa route, il comptait franchir la Saône, traverser la Franche-Comté, et il espérait sans doute arriver chez les Allobroges avant que les passages du Rhône n'eussent été

(1) « Neque fortunam tentaturum aut acie dimicaturum. » *B. G.*, VII, 64.

Digitized by Google

forcés ou livrés; mais il n'avait pas encore quitté le pays des Lingons, et il marchait par leur extrême frontière, lorsque trois camps gaulois considérables s'établirent à dix milles du sien (1). Là était Vercingétorix avec l'infanterie qui arrivait d'Auvergne et tous les contingens de cavalerie déjà rassemblés. Le lendemain, trois colonnes gauloises étaient en vue de l'armée romaine.

Vercingétorix avait-il dans ce moment renoncé au plan si sage qu'il s'était tracé d'abord, au système de guerre qu'il avait adopté et publiquement annoncé aux Gaulois (2), qu'il avait même déjà pratiqué quelques mois plus tôt, et qui avait alors rendu les marches de César si pénibles, le siége de Gergovie si désastreux? En un mot, voulait-il livrer bataille aux Romains? Le discours qu'il aurait, selon les *Commentaires*, prononcé la veille de l'action et le serment prêté par les cavaliers gaulois de ne pas revoir leurs femmes et leurs enfans avant d'avoir traversé deux fois les bataillons romains, respirent une confiance extrême, et semblent indiquer la résolution d'en venir à une action générale et décisive; mais à cette scène théâtrale du serment il pouvait bien se mêler un peu de fanfaronnade, et d'ailleurs les guerriers qui s'engageaient ainsi avaient devant eux toute une campagne pour tenir leur parole. Quant à la harangue du général en chef, même en en admettant la parfaite authenticité, il suffit de la relire pour en diminuer beaucoup la portée. « Le jour de la victoire est arrivé, s'écrie-t-il. Les Romains fuient; ils quittent la Gaule..... Si vous les laissez passer, ils reviendront plus forts, et la guerre n'aura pas de fin. Il faut les attaquer au milieu de l'embarras de leur marche, les forcer à faire halte pour se défendre ou à sacrifier leur matériel, leurs approvisionnemens, et à précipiter honteusement leur retraite. » Et pour mieux expliquer sa pensée, pour révéler en quelque sorte le secret de son apparente hardiesse, il ajoute : « Quant aux cavaliers ennemis, pas un seul n'osera sortir du milieu de leurs bataillons, il n'y a pas à en douter. » Si on laisse de côté quelques phrases destinées à enflammer le courage des soldats, y

(1) *B. G.*, VII, 66. Un peu moins de quinze kilomètres ou un peu plus de trois lieues et demie. Le texte de César a été interprété ici de deux manières différentes. Les uns ont compris que l'armée gauloise s'était établie en trois camps, les autres qu'elle s'était avancée en trois marches. Dans notre opinion, la construction de la phrase ne permet pas de douter qu'ici *trinis castris* ne signifie trois camps et non trois étapes. L'interprète grec anonyme a été du même avis. Voici sa traduction : Ἀπ' αὐτοῦ τριχῇ..... ἐστρατοπεδεύσατο. Je cite ce passage sans y attacher une très grande importance, car j'ai ouï dire à de bons juges que cette version méritait une confiance médiocre; ayant voulu y chercher moi-même quelques éclaircissemens, j'ai réclamé l'assistance d'un de mes amis, beaucoup meilleur helléniste que moi, et, dans les passages que nous avons approfondis, nous avons relevé un assez grand nombre de contre-sens.

(2) *B. G.*, VII, 64.

Digitized by Google

a-t-il rien dans ce langage qui ne soit conforme aux résolutions annoncées dans la grande assemblée d'Autun? Évidemment Vercingétorix ignorait la présence des auxiliaires germains, ou il se faisait illusion sur leur nombre et leur valeur. Il ne comptait pour rien l'insignifiante cavalerie qui accompagnait César un mois plus tôt. Il croit n'avoir affaire qu'à l'infanterie des légions. Il sait combien elle est redoutable, mais, embarrassée qu'elle est de bagage, il espère la condamner à une immobilité fatale ou à une retraite qui aurait ressemblé à celle de 1812, car lui aussi avait ses Cosaques. C'est du reste ce que César fit depuis en Catalogne avec cette même cavalerie gauloise, et aussi contre des vétérans romains. Les dispositions prises sur le terrain par le héros arverne répondent à la pensée que nous lui prêtons.

Il met son infanterie en bataille devant son camp, au bord d'un fleuve, non pour l'engager, mais pour en imposer à l'ennemi et encourager les siens. Il lance en avant sa cavalerie divisée en trois corps, l'un dirigé contre la tête de colonne de l'armée romaine, les deux autres destinés à l'assaillir sur ses flancs. Mais quel dut être l'étonnement des Gaulois en voyant l'ennemi, non pas se resserrer pour recevoir leur choc et couvrir ses bagages, mais ouvrir ses rangs à une nombreuse et belle cavalerie, qui, divisée aussi en trois corps, s'avance à son tour vers eux! Le courage au moins ne manquait pas à nos pères : ils acceptèrent bravement le combat tel qu'on le leur offrait et le soutinrent quelque temps avec des chances diverses. César ne nous en donne pas les détails. Il se borne à dire qu'après avoir arrêté sa colonne et pris les dispositions nécessaires pour la sûreté des *impedimenta*, il manœuvra avec les légions et leur fit exécuter plusieurs changemens de front pour appuyer ses auxiliaires et réparer leurs échecs partiels. Sans que l'épée romaine sortît du fourreau, ce fut la tactique romaine et le coup d'œil du grand capitaine qui cette fois encore décidèrent de la victoire. Au bout de quelques heures, la droite de la cavalerie gauloise était poussée en désordre jusqu'au fleuve où était restée l'infanterie; le centre et la gauche, se voyant tournés, se mettaient à leur tour en déroute. Vercingétorix ne semble pas avoir tenté d'arrêter les fuyards ni de changer la fortune de la journée; tout ce qu'il put faire fut de couvrir tant bien que mal la retraite. Son arrière-garde fut entamée, mais il parvint à lever son camp et à sauver ses bagages. César le suivit jusqu'à la nuit. Le lendemain, les troupes romaines se remirent en marche sur les traces de l'ennemi, et se trouvèrent bientôt en face de l'armée gauloise ralliée et déjà retranchée sur une belle position que dominait la ville mandubienne d'Alesia. César la reconnut; une attaque de vive force était impossible. Sans se laisser intimider par le nombre

Digitized by Google

et la valeur de ses adversaires, par la nature du terrain et par toutes les difficultés de l'opération qu'il allait entreprendre, le proconsul prit immédiatement son parti. Il renonça à sa marche vers la Province, et commença l'investissement d'Alesia.

VI.

Quel était l'emplacement de cette Alesia? Une antique tradition, appuyée d'un solide mémoire de d'Anville, avait placé cette bourgade, ou mieux cette place forte (*oppidum*), à quatorze kilomètres est-nord-est de Semur, sur le sommet du Mont-Auxois, où s'élève une petite ville appelée encore aujourd'hui Alise. Depuis un siècle environ, tous les commentateurs de César, lettrés ou soldats, avaient accepté cette donnée comme un axiome et en avaient fait la base de leurs dissertations; mais tout récemment, comme nous l'avons dit en commençant, de savans archéologues ont voulu enlever à la Bourgogne et revendiquer pour la Franche-Comté l'honneur de posséder sur son territoire le dernier boulevard de l'indépendance gauloise. S'appuyant de considérations philologiques, d'études et de découvertes faites sur les lieux, interprétant d'une façon nouvelle les passages obscurs ou incomplets des *Commentaires*, ils ont cru retrouver l'Alesia de Vercingétorix dans le petit village d'Alaise, situé dans le département du Doubs, à vingt-quatre kilomètres sud de Besançon et à onze kilomètres nord-est de Salins.

Pour examiner cette question, il faut se placer à trois points de vue différens :

1° Le point de vue stratégique. Nous appellerons ainsi la discussion des opérations militaires qui ont amené les Gaulois dans Alesia et les Romains devant cette place. Est-il vraisemblable ou possible que cette série de mouvemens se soit terminée dans le département du Doubs ou dans le département de la Côte-d'Or?

2° Le point de vue topographique. Les descriptions du terrain données par César peuvent-elles s'appliquer au Mont-Auxois ou au massif d'Alaise? Devant laquelle de ces deux positions ont pu être exécutés les travaux ou livrés les combats dont le récit nous a été conservé?

3° Le point de vue purement archéologique et grammatical. L'interprétation savante, rigoureuse du texte de César et des auteurs anciens qui ont parlé des guerres des Gaules, notamment de Plutarque et de Dion Cassius, donne-t-elle raison à l'un ou à l'autre des deux partis? Quelle est la valeur de ces textes? Les traditions favorables à l'Alise bourguignonne doivent-elles être repoussées? Dans ce que l'on connaît de la langue, de la prononciation des Celtes,

Digitized by Google

de la géographie politique de la Gaule antéromaine, trouve-t-on de bons argumens à l'appui de l'une ou de l'autre opinion? Existe-t-il sur les lieux des traces de travaux, des débris quelconques qui puissent servir de guide à un juge consciencieux?

Nous essaierons d'envisager successivement la question sous ces deux premiers aspects, stratégiquement et topographiquement; nous le ferons dans la limite restreinte de nos lumières et sans avoir la prétention de faire autorité. Quant à la discussion archéologique, nous ne nous reconnaissons aucun droit d'y prendre part, et nous nous en abstiendrons le plus possible. Cependant nous serons obligé, et même dès le début, d'effleurer la partie littéraire et grammaticale du différend.

VII.

Le rudiment à la main, j'aborde résolûment la phrase *cùm Cæsar in Sequanos per extremos fines Lingonum iter faceret,... circiter millia passuum X ab Romanis trinis castris Vercingetorix consedit.* Je laisse pour un moment de côté les mots *per extremos fines*, et je m'attache à ceux-ci : *in Sequanos*. Après avoir relu dans Lhomond la question *quò* et la règle *eo Lugdunum*, je conclus de mon examen qu'au moment où les Gaulois campèrent à dix milles de César, celui-ci n'était pas encore en pleine Séquanie, puisqu'il se dirigeait vers ce territoire. Or la Séquanie ne s'étendait pas au-delà de la Saône. L'armée consulaire était donc encore en ce moment sur la rive droite de la Saône.

Quant aux mots *per extremos fines Lingonum*, chacun les interprète à sa guise : les uns y trouvent l'indication d'un mouvement latéral à la frontière méridionale des Lingons, qui les séparait des Éduens; selon les autres, l'historien a voulu expliquer qu'il traversait la frontière orientale et pénétrait en Séquanie. « C'est, ajoute M. Quicherat, absolument la même chose que si quelqu'un disait : Comme je me rendais en Espagne par la frontière de France. » J'avoue que, si je rencontrais cette phrase dans un livre, j'en conclurais que ce quelqu'un se dirigeait vers la Bidassoa, et nullement qu'il eût franchi cette rivière. Je tiens donc bon pour la rive droite de la Saône. Mais entre l'est et le midi, entre « le long de » ou « au travers de », je reconnais que le texte des *Commentaires* laisse toute liberté de choisir. M. Quicherat, pour amener les Romains sur son terrain, c'est-à-dire à l'est, commence par établir, judicieusement selon moi, que, réuni à Labiénus, César avait dû camper sur le territoire des tribus qui lui étaient restées soumises. Or ces tribus étaient deux, les Rémois et les Lingons, et la déci-

Digitized by Google

sion de M. Quicherat nous semble un peu arbitraire lorsque, sans autre discussion, il assigne les environs de Langres pour cantonnement à l'armée consulaire. Nous avons déjà donné les raisons qui nous la feraient plutôt placer sur les rives de l'Aube ou de la Marne; nous n'y reviendrons pas, et même nous admettrons un moment que César, marchant au secours de la Province, venait de quitter Langres, et qu'il était arrivé à l'extrémité sud-est du pays des Lingons, à peu près en face du confluent de la Saône et de l'Ognon, lorsque l'armée gauloise vint se poster à environ trois lieues et demie de lui.

Ces prémisses accordées, il faut, pour aller chercher Alesia sur l'emplacement d'Alaise, admettre comme prouvées les données suivantes :

1° Vercingétorix connaissait le plan et avait pénétré les intentions de César; il savait par quelle route l'armée romaine devait se retirer vers la Province. Décidé à s'opposer à cette marche, il était venu d'avance s'établir en Séquanie, avait reconnu la position où s'élève aujourd'hui le hameau d'Alaise, l'avait choisie et fortifiée pour en faire sa place d'armes. Ayant appris que César s'était mis en mouvement, il s'était porté au-devant de lui.

2° César, marchant le long de la frontière des Lingons, ou s'apprêtant à la franchir, par conséquent étant encore sur la rive droite de la Saône, se trouve un soir à dix milles du camp ou plutôt des camps de Vercingétorix. Dans les deux journées suivantes, il passe trois rivières profondes, la Saône, le Doubs et la Loue, et peut-être quatre, si on y ajoute l'Ognon, franchit un espace d'au moins quinze lieues dans un pays accidenté, encore très boisé aujourd'hui, et qui sans doute n'était pas dégarni de forêts alors, manœuvre devant l'ennemi, lui livre un long combat, le poursuit, prend position devant Alesia, reconnaît cette place et se décide à l'investir.

Examinons jusqu'à quel point ces données sont admissibles.

Vercingétorix peut à bon droit passer pour un homme doué de hautes facultés. Il est donc à la rigueur permis de le supposer assez clairvoyant pour deviner le plan de César avant que celui-ci ne l'eût trahi par aucun mouvement, pour juger que l'ennemi voulait gagner la Province, et que sa meilleure ligne de retraite était par la rive gauche de la Saône; mais si l'on fait une aussi belle part à l'intelligence du chef gaulois, il ne faut pas lui imputer une présomption qui s'accorderait mal avec le bon sens d'un véritable homme de guerre. Vercingétorix savait à quel capitaine il avait affaire; il avait appris par sa propre expérience que son adversaire était l'homme aux résolutions promptes et inattendues; il ne voulait rien donner au hasard. En allant se poster prématurément au fond de la Séqua-

Digitized by Google

nie, il découvrait Autun, qui était non-seulement sa base d'opérations, où les contingens des diverses tribus continuaient d'affluer, mais le grand centre politique de la Gaule, d'où partaient les ordres, où arrivaient les nouvelles. Le proconsul pouvait par une marche rapide fondre sur cette ville, peut-être l'enlever par un coup de main, peut-être détacher du parti national les Éduens mécontens. En tout cas, la position excentrique prise par l'armée gauloise aurait laissé le champ libre au génie de César, si fécond en combinaisons, et Vercingétorix eût été bien outrecuidant de tenter ainsi la fortune.

Dira-t-on qu'il ne s'était dirigé sur la Séquanie qu'à la nouvelle des premiers mouvemens de l'armée romaine? Mais de Langres au confluent de l'Ognon et de la Saône il y a environ sept lieues de moins que d'Autun à ce même confluent; il eût fallu que la marche de César, parti de Langres ou des environs, fût bien lente, et que celle de Vercingétorix, parti d'Autun, fût bien rapide, pour que le second eût devancé le premier sur le théâtre présumé de leur rencontre. D'ailleurs le chef gaulois revint sur ses pas après le combat (*reduxit copias*). Si l'engagement a eu lieu sur les bords ou dans le bassin de la Saône, il venait donc de la Séquanie et non du pays des Éduens. J'inclinerais même à croire que le plateau d'Alesia, quel qu'en fût l'emplacement, avait été disposé d'avance pour recevoir l'armée gauloise en cas de revers; car lorsque cette position fut reconnue par César, les troupes ennemies étaient établies sous le mur oriental de la ville, et couvertes par un fossé et un mur de grandes pierres sèches haut de six pieds (1). Comment supposer qu'un pareil travail eût été exécuté dans cette seule matinée? D'autre part, aurait-il pu être accompli en présence de l'armée romaine, et si aucun ouvrage ne protégeait les Gaulois quand César parut devant Alesia, celui-ci ne les aurait-il pas immédiatement attaqués, dans l'état de profonde terreur où les avait jetés la déroute de leur cavalerie? Enfin est-il vraisemblable que les habitans de cette bourgade aient eu dans leurs cabanes assez de vivres pour faire subsister pendant plus d'un mois 80,000 assiégés, 40,000 même, si l'on veut réduire de moitié le chiffre donné par les *Commentaires*, ou qu'une si vaste quantité de grains ait pu être introduite dans la place, une fois l'investissement commencé? La longue durée de la résistance n'indique-t-elle pas assez que les approvisionnemens avaient été réunis avant le siége? Fortifications, subsistances, tout semble avoir été prévu et préparé d'avance.

(1) Pour définir cet ouvrage, César a soin de se servir du plus-que-parfait, tandis que dans le même alinéa il emploie l'imparfait pour décrire les travaux que commençait l'armée romaine : « ..... Hunc omnem locum copiæ Gallorum compleverant, fossamque et maceriam sex in altitudinem pedum præduxerant. Ejus munitionis quæ ab Romanis instituebatur, etc. » *B. G.*, VII, 69.

Digitized by Google

Ainsi, tandis que César était encore immobile, Vercingétorix était déjà établi en Séquanie. Quel était son but? Je n'en vois qu'un de plausible, et Plutarque nous l'indique. Il dit en effet que les Séquanes avaient embrassé le parti italien (1). Dans ce cas, je comprendrais que Vercingétorix eût envahi leur pays pour les forcer à se rallier au parti national, à fournir un contingent, à exécuter les résolutions prises par la grande assemblée d'Autun, en un mot pour enlever à l'ennemi des alliés de cette importance, pour les combattre au besoin et ravager lui-même leur territoire. Malheureusement l'assertion de l'éminent biographe est contraire au texte des *Commentaires*. César nomme les trois peuples qui n'avaient pas envoyé de députés à Autun; il n'aurait assurément pas omis les Séquanes, dont l'alliance ou la seule neutralité aurait apporté un si grand changement dans sa situation (2). Une seule chose serait plus difficile à expliquer que cette omission, c'est qu'il n'eût pas profité plus tôt d'une circonstance aussi favorable. Reste donc un seul motif pour expliquer le mouvement qu'on prête à Vercingétorix : il voulait barrer la route aux Romains. S'il ne s'agissait que de les harceler, de leur couper les vivres, il n'avait nul besoin de les précéder si longtemps d'avance et de s'exposer à tous les périls qu'amenait un pareil mouvement. Il voulait donc leur livrer bataille? mais il était décidé à ne pas le faire, écrit César; *neque acie dimicaturum*. Qu'arrivé près de l'ennemi, entouré d'une nombreuse et brillante cavalerie, il se soit laissé entraîner par l'ardeur des siens, et qu'il ait alors oublié ses sages résolutions, c'est croyable, bien que ce ne soit pas notre opinion; mais est-il vraisemblable que de sang-froid, longtemps à l'avance, il ait exécuté plusieurs marches et fait de grands préparatifs pour atteindre un but si contraire à son plan de campagne? Et d'autre part, comment croire que César, si bien renseigné toujours, n'ait rien su de ce nouveau projet, des mouvemens par lesquels il s'annonçait? S'il était au courant, comment n'a-t-il pas pris la peine, par une phrase, par un mot, par une simple allusion, d'en informer ses lecteurs? Non; silence complet. C'était là une omission bien autrement importante que toutes celles qu'on lui reproche.

Il y a plus. Quelque téméraires que pussent être les intentions de Vercingétorix, la position d'Alaise eût été mal choisie.

Que l'on consacre quelques minutes à l'examen de la carte, et l'on sera convaincu que César, partant d'un lieu quelconque du territoire des Senonais, des Rémois ou des Lingons, fût-ce même de Langres, ne devait pas chercher à passer la Saône au-dessus

(1) Φίλων ὄντων καὶ προκειμένων τῆς Ἰταλίας, « amis et rapprochés (?) de l'Italie. » *Vita Cæsaris*, c. 26.

(2) Il les nomme au contraire plus loin parmi ceux qui fournirent un contingent considérable à l'armée de secours. *B. G.*, VII, 75.

Digitized by Google

d'Auxonne. La rive gauche de ce fleuve appartenant tout entière à l'ennemi, il n'aurait eu d'intérêt à le franchir au nord de la Tille (où commençait le territoire éduen) que pour appuyer ses ponts à un endroit de la rive droite qui dépendît de ses alliés; mais quand il s'agissait d'un fleuve tel que la Saône, et dans les circonstances où il se trouvait, vis-à-vis d'un ennemi qui lui était si inférieur dans toute la partie scientifique de la guerre, cette considération n'avait pas asssez d'importance pour lui faire modifier sérieusement son itinéraire. Or, pour atteindre le but qu'il se proposait, porter secours (*ferre subsidium*) à la Province, la meilleure (*quo facilius*), presque la seule route qu'il pût suivre était la suivante : descendre la vallée de la Tille, passer à Dijon, dernier point important du pays lingon, traverser la Saône près de Saint-Jean-de-Losne, le Doubs entre Navilly et Chaussin, la Seille vers Louhans, puis filer entre le Jura et les marais (aujourd'hui transformés en étangs) du pays de Dombes pour franchir l'Ain à Pont-d'Ain et le Rhône à Lagnieux. Il n'était pas de voie plus directe pour gagner la plus menacée, la plus essentielle à conserver des frontières romaines, celle qui était confiée aux Allobroges. C'était même la plus courte pour aller repousser les attaques dirigées contre l'ouest de la Province. Nulle part on ne pouvait trouver plus de facilités pour nourrir hommes et chevaux, car c'est dans cette belle vallée, et non dans les montagnes du Jura, qu'il faut chercher le véritable *ager Sequanicus*, renommé pour sa fertilité (1). Stratégiquement, l'avantage était encore plus marqué, car le flanc droit de la colonne romaine était bien couvert par la Saône, et si la grande armée gauloise, en la supposant restée en Bourgogne, voulait franchir ce fleuve, on était assez rapproché pour l'écraser pendant le passage. Si cette armée était déjà postée à Alaise, on la forçait à venir chercher le combat sur un terrain qu'elle n'avait pas choisi, ou à laisser passer l'ennemi sans coup férir. Il se pouvait encore que la seule indication de ce mouvement fût suffisante pour dégager les Allobroges; César pouvait alors changer brus-

(1) « Tertiamque partem agri Sequanici qui esset optimus totius Galliæ. » *B. G.*, I, 31, M. Quicherat, faisant application de cette phrase à la partie montagneuse de la Séquanaise, c'est-à-dire au Jura, ajoute : « C'est la situation dans laquelle, il y a vingt-cinq ans, la Kabylie se trouvait à l'égard de l'Algérie. » M. Quicherat n'a pas été exactement renseigné, et si le Jura au temps de César ressemblait à la Kabylie, c'était un pays peu fait pour attirer l'armée romaine. La Kabylie n'est pas ce qu'on peut appeler un pays fertile. On y trouve des eaux abondantes, de belles forêts, de magnifiques oliviers, une assez grande variété d'arbres fruitiers, mais pas de grands troupeaux et fort peu de céréales; elle ne nourrit pas ses habitans. Chaque année, à l'époque de la moisson, les Kabyles descendent en bandes nombreuses dans les plaines de Constantine, Sétif, la Medjana, Hamza, etc., et louent leurs bras pour la récolte aux cultivateurs arabes, moyennant une rétribution en grains qui seule assure pour l'hiver la subsistance des montagnards.

Digitized by Google

quement son plan et se porter en moins d'une marche sur le territoire éduen. Qu'il voulût rester sur la défensive ou passer à l'offensive, la route que nous venons de tracer lui convenait mieux qu'aucune autre.

Nous ne saurions donc partager l'avis de quelques défenseurs de l'Alesia bourguignonne, ni croire avec eux que le consul ait songé à descendre la vallée de la Saône par la rive droite, en longeant le pied de la Côte-d'Or, prêtant le flanc à l'ennemi et lui donnant toute la liberté d'action qu'il perdait lui-même. Il eût dû ensuite traverser laborieusement les montagnes assez hautes qui séparent le Rhône du bassin de la Loire. Il n'eût porté aucun secours à la frontière nord de la Province, qui aurait probablement été forcée ou livrée pendant sa marche; il n'avait même pas l'avantage d'arriver plus vite au secours des tribus du Vivarais. Mais on ne s'expliquerait pas mieux qu'il eût appuyé vers l'est pour s'enfoncer dans le Jura. Sa marche devenait plus lente, plus laborieuse, ses fourrages plus difficiles. Il s'en allait déboucher vers Genève, s'éloignant sans raison de son véritable échiquier et des points menacés, car ce n'étaient pas les Séquanes, c'étaient les Éduens et les Ségusiens, tribus de la Bourgogne et du Lyonnais, qui étaient chargés d'attaquer les Allobroges, et cette attaque se faisait probablement par le pays de Dombes et la Bresse, qu'occupaient les Ambarres, cliens et parens des Éduens (1). Le danger qui appelait César n'était donc pas auprès du Léman. Or le projet de gagner Genève par le Jura pouvait seul l'avoir décidé à franchir la Saône au-dessus d'Auxonne, et d'autre part, s'il vient la passer au-dessous de ce point, il n'est plus sur le territoire lingon, ce qui est contraire aux assertions positives des *Commentaires*.

Admettons cependant qu'en écrivant ces pages, l'auteur des *Commentaires* ait été dans une veine tout exceptionnelle de concision, que Vercingétorix, par une de ces aberrations qui ne sont pas sans exemple dans l'histoire de la guerre, ait choisi la partie montagneuse de la Séquanie pour en faire le théâtre des opérations, et que César, par une complaisance aussi peu explicable, se soit prêté de bonne grâce à seconder ce dessein. En apprenant l'approche de l'ennemi, le général gaulois se porte au-devant de lui. Il campe un soir à dix milles des Romains, qui sont encore, il faut bien le répéter, sur le territoire des Lingons, c'est-à-dire sur la rive droite de la Saône. Le jour suivant, les deux armées sont aux mains. Où fut livré ce combat? avant ou après le passage de la Saône?

(1) « Necessarii et consanguinei Æduorum. » *B. G.*, I, 11. Ces relations entre les tribus gauloises devaient avoir quelque analogie avec le lien qui unit entre elles plusieurs tribus de l'Algérie, et que les Arabes appellent énergiquement *la fraternité du fusil*.

Digitized by Google

Dans la première hypothèse, ce serait sans doute sur ce fleuve même que l'on établirait le camp des Gaulois. Mauvaise position; mais nous ne pourrions le pousser plus loin sans supprimer *per extremos fines;* il faudrait alors trouver, à moins de quinze kilomètres (dix milles) et sur le territoire des Lingons, un emplacement qui se prêtât à la description des *Commentaires*. Il est impossible de le chercher au sud de la Tille, car cette rivière était probablement déjà en plein pays éduen (1). Or si, du confluent de la Tille avec la Saône, je remonte sur la carte (2) la rive droite de cette dernière rivière, je rencontre d'abord une vaste forêt qui n'est séparée du fleuve que par un espace assez mince, rempli d'étangs, de marais ou de brusques accidens de terrain. Au nord de cette forêt vient la Bèze, puis la Vingeanne, qui coulent à peu près parallèlement l'une à l'autre dans une direction sud-est. César pouvait bien déboucher entre ces deux cours d'eau, soit que, venant de l'ouest, il eût longé toute la frontière des Éduens sans céder à la tentation de tomber sur leur pays dégarni de troupes, soit que, parti de Langres, il eût suivi la direction donnée plus tard à une voie romaine. Il eût alors campé la veille du combat entre Mirebeau-sur-Bèze et Blagny-sur-Vingeanne, tandis que les bivouacs gaulois auraient été aux environs de Pontaillier. Le combat se serait engagé le lendemain à la sortie de la forêt de Mirebeau, car il est, je crois, permis de supposer que les terrains boisés aujourd'hui l'étaient avant la conquête romaine; mais le champ de bataille compris entre cette forêt, la Saône, la Bèze et la Vingeanne, n'aurait eu que trois kilomètres dans sa plus grande longueur et cinq dans sa plus grande largeur. Comment placer dans cet espace ainsi fermé par des obstacles naturels les deux grands corps de cavalerie qui se poussent et se repoussent, les légions qui manœuvrent et changent de front plusieurs fois? D'ailleurs les *Commentaires* nous apprennent que la déroute des Gaulois fut décidée par un mouvement de la cavalerie auxiliaire, qui, s'emparant d'une hauteur à sa droite, menaça de leur couper la retraite. Or il y a bien sur notre champ de bataille imaginaire un mamelon, appelé sur la carte Signal de Maxilly, qui pourrait représenter cette colline; mais il est tellement rapproché de la Saône, qu'en le supposant occupé par les Germains, il est difficile d'admettre qu'un seul Gaulois ait pu repasser le fleuve en vie. Il nous faut donc laisser les environs de Pontaillier et franchir la Vingeanne. Ici les conditions sont meilleures. On peut placer les bivouacs de

(1) Voyez la carte dressée par d'Anville pour l'intelligence des dissertations sur Genabum et Bibracte; voyez aussi la carte de la province ecclésiastique de Lyon. *Gallia christiana.*

(2) Feuilles 112, 113, 125 et 126 de la carte du dépôt de la guerre.

Digitized by Google

Vercingétorix vers Mantoche, ceux de César aux environs de la forêt de Champlitte. Entre eux deux se trouvait un large espace découvert, dont le centre est occupé aujourd'hui par le bourg d'Autrey, et où l'on pourrait, sans trop d'invraisemblance, reconnaître le théâtre du combat. On serait, il est vrai, un peu embarrassé d'y trouver la hauteur dont l'occupation fut décisive; cependant il existe entre Poyans et Nantilly une colline, dont la cote ne diffère guère, il est vrai, des cotes voisines, mais qui enfin aurait pu à la rigueur jouer le rôle indiqué par les *Commentaires*. En continuant de remonter le fleuve, on ne rencontre plus d'emplacement convenable, et d'ailleurs, si César avait voulu le franchir au-dessus de Gray, il deviendrait impossible d'expliquer sa marche.

L'inspection de la carte ne présente donc pas d'objection absolue à ceux qui voudraient placer le combat qui nous occupe sur la rive droite de la Saône; mais Vercingétorix, après avoir tout disposé pour faire de la Séquanie le théâtre de la guerre, était-il assez fou pour aller livrer bataille hors de ce territoire, dans un pays allié des Romains, avec la Saône à dos? Et s'il était si pressé de combattre, n'avait-il pas une bien plus belle occasion en attaquant son ennemi pendant le passage du fleuve? Poser de semblables questions, c'est les résoudre. Hâtons-nous de le dire, l'hypothèse que nous venons de discuter n'a été adoptée par personne; mais nous avons voulu examiner scrupuleusement toutes celles qui se présentaient à notre esprit. Nous faisons cette étude sans nous laisser circonscrire par ce qui a pu être avancé de part ou d'autre, et en imposant à nos conjectures une seule limite, les assertions formelles de César : *in Sequanos*, c'est-à-dire se dirigeant vers la Séquanie sans y être; *per extremos fines Lingonum*, c'est-à-dire par (auprès de, le long de, au travers de) la frontière des Lingons. Ajoutons que, jusqu'à ce qu'on nous donne d'autres moyens d'appréciation, nous considérons comme frontières probables des Lingons les limites de l'ancien diocèse de Langres, telles qu'elles sont indiquées par la *Gallia christiana*. Nous suivons en cela le système de d'Anville, qui consiste à retrouver dans les premiers diocèses chrétiens les anciennes tribus, républiques ou cités (*civitates*) gauloises.

Dussions-nous éprouver un peu la patience de nos lecteurs, nous recommencerons sur la rive gauche l'examen que nous venons de terminer sur la rive droite. Cette fois nous suivrons le fil de l'eau, et nous partirons de Gray.

Si César a passé la Saône entre cette ville et Mantoche ou Apremont, il faut, pour se conformer aux indications données par les *Commentaires*, placer les camps gaulois sur la Tenise ou la Résie; mais ces deux petites rivières sont séparées du fleuve par la forêt

Digitized by Google

de Gray et d'autres bois fort compactes, peu ou pas de clairières. Le combat n'a pu avoir lieu dans cet espace. Voudra-t-on ne pas s'attacher scrupuleusement à la distance de dix milles que César met entre les deux armées et arrêter Vercingétorix sur l'Ognon, vers Marnay? Il y a près de cette rivière, du côté de Cugney, des terrains plus découverts, et c'est là en effet que M. Delacroix a placé le champ de bataille (1); mais pour accepter cette donnée, il faudrait admettre que Vercingétorix fût resté immobile dans son camp pendant que les Romains consacraient la journée presque entière à passer paisiblement la Saône et les bois. C'est donc au sud de l'Ognon qu'il faut porter notre attention. Voici bien entre Pontaillier et la forêt de Serre un terrain légèrement ondulé, très boisé encore, mais enfin où l'on peut manœuvrer et combattre. Sans aller jusqu'au Mont-Guérin, voici entre Brans et Offlange des hauteurs dont l'occupation peut bien avoir terminé la bataille. Il faut, il est vrai, faire camper Vercingétorix sur un simple ruisseau qui n'a même pas de nom, et qui se jette dans l'Ognon à Montrambert; mais le mot *flumen* n'avait pas en latin un sens aussi restreint que le mot fleuve en français. Ici donc encore il n'y a pas d'impossibilité topographique absolue.

Mais lorsque deux armées campent un soir à trois lieues l'une de l'autre, et que le lendemain l'une d'elles franchit une grande rivière qui les sépare, on peut bien dire que ce passage a eu lieu en présence de l'ennemi. Or c'est là, selon Napoléon, une des opérations les plus difficiles qu'il y ait à la guerre, et César était si bien de cet avis qu'il raconte tous ses passages de rivières avec les plus grands détails, au point même de devenir presque prolixe quand il touche à de semblables sujets. Cette fois pas un mot. Comment croire cependant que les Gaulois, si pleins d'ardeur, n'aient pas même inquiété l'ennemi en ce moment critique? Sont-ils arrivés trop tard? César avait-il pris dans la soirée précédente ou dans la nuit des dispositions telles que le matin déjà il fût à l'abri de toute attaque?

(1) Cugney est à peu près le centre du vaste champ de bataille dont M. Delacroix a ébauché les limites dans son mémoire. Cette position nous paraissait déjà un peu en dehors et à l'est de la direction que devait suivre César partant de Gray ou de Mantoche pour gagner Genève par Salins; mais dans une brochure publiée depuis que nous avons achevé ce travail, et dont nous reparlerons plus loin, M. Quicherat incline encore plus vers l'est, fait du Mont-Colombin le théâtre du combat, et place ensuite les bagages sur les hauteurs de Gy. Si c'est entre ces points que la marche de l'armée romaine a été arrêtée par sa rencontre avec les troupes de Vercingétorix, ce n'est plus vers Salins que cette armée devait essayer de franchir la première chaîne du Jura; son point de direction était Besançon, position déjà fort importante alors, décrite avec grand soin au deuxième livre des *Commentaires*, mais qui n'avait aucun rôle à jouer dans la septième campagne, telle qu'elle est expliquée par M. Quicherat.

Digitized by Google

Comment ne relève-t-il pas la faute de l'ennemi? Pourquoi ne nous donne-t-il pas un de ces récits sobres, nerveux, mais dont la simplicité n'exclut pas l'orgueil, et qui font si bien ressortir son génie et sa bonne fortune? N'importe! admettons qu'il a persisté dans la disposition particulièrement silencieuse où nous venons déjà de le surprendre. C'est sur la Saône même qu'il a campé la veille à quinze kilomètres de l'ennemi, et le matin il la franchit sans coup férir. Sans doute les Gaulois avaient brûlé les ponts, s'il y en avait. Il avait donc fallu en établir, puis les replier. Les troupes se reforment et se remettent en marche. On aperçoit l'ennemi; on fait halte, le convoi se serre pour se placer au milieu des légions, et à l'ordre en colonne succède l'ordre en bataille (1). Le combat s'engage entre la cavalerie des deux armées. Ce n'est pas une simple affaire d'avant-garde promptement décidée. Suivant une tradition mentionnée par Plutarque, elle fut assez chaude pour que César y perdît son épée. Ce dernier ne rapporte rien de semblable; il dit seulement, nous l'avons déjà vu, que l'action fut longue, disputée, qu'à plusieurs reprises et sur des points différens il fallut conduire les aigles au secours des auxiliaires. Donc les légions manœuvrèrent, ce qui ne se fait pas sans employer un certain temps et sans imposer aux hommes une certaine fatigue. La victoire se décide pour les Romains; César veut profiter de ce succès; il laisse ses *impedimenta* sous la garde de deux légions, et avec le reste de ses forces il continue la poursuite. Cette poursuite cependant ne fut pas si vive que Vercingétorix n'ait pu lever son camp, acheminer ses bagages et couvrir la retraite avec son infanterie; il perdit du monde durant cette retraite, mais enfin il n'essuya pas de désastre, et son armée put gagner Alesia, que nous continuons d'appeler Alaise. César s'arrête à la chute du jour et ne se remet en marche que le lendemain. Dans cette seconde journée, il ne livra pas de combat, mais il eut encore à franchir une ou deux rivières importantes (le Doubs et la Loue, ou la Loue seulement, suivant que l'on suppose la bataille de la veille livrée au-dessus ou au-dessous de l'Ognon); il dut sans doute marcher avec précaution, et cependant il arriva devant Alesia assez à temps pour reconnaître la position des Gaulois, établir son armée et commencer l'investissement de la place.

Ainsi il faudrait admettre que, dans ces deux jours, les Romains auraient passé trois ou quatre grosses rivières, dont une le matin de la bataille et en présence de l'ennemi, et que, de toutes ces rivières, César n'aurait pris la peine de mentionner qu'une seule,

(1) « Constitit agmen,..... aciem converti jubebat. » Cap. 67. *Agmen* représente l'ordre de marche ou en colonne; *acies*, l'ordre en bataille.

Digitized by Google

celle qui couvrait le front de l'infanterie gauloise pendant l'action du premier jour; qu'enfin dans ces deux mêmes journées l'armée consulaire aurait manœuvré, combattu et franchi au moins soixante kilomètres d'un pays accidenté et couvert de forêts.

Qu'est-ce, me dira-t-on, qu'une marche de quinze lieues en deux jours pour des soldats tels que ceux de César? Nos régimens d'Afrique n'appelleraient pas cela une fatigue; nos immortels conscrits de 1813 et de 1814 en ont fait bien d'autres; c'eût été un jeu d'enfans pour les vétérans d'Austerlitz et d'Iéna, et, lors de la bataille de Castiglione, la division Augereau a bien marché sept nuits et combattu sept jours. Mais remarquons : 1° que les Romains ne marchèrent pas la nuit (César dit formellement qu'il s'arrêta à la chute du jour); 2° qu'à la dépense de temps et de forces nécessaires pour franchir les quinze lieues il faut ajouter les passages de rivières, les manœuvres et le combat de la première journée; 3° que cette marche ne put pas se faire tout le temps en colonne de route, que plusieurs fois sans doute il fallut se mettre en ordre de bataille, ou tout au moins avancer avec les précautions que, dans une situation pareille, un général tel que César ne pouvait négliger.

Ainsi, pour aller chercher Alesia sur l'emplacement de l'Alaise franc-comtoise sans faire violence au texte des *Commentaires*, il faut prêter successivement aux deux adversaires des qualités et des défauts qui semblent s'exclure les uns les autres :

A Vercingétorix, une rare sûreté de jugement et une grande prévoyance au début, puis peu de sagacité dans le choix de sa position, une présomption, une négligence et une versatilité inouies, puis encore beaucoup de bonheur, d'ordre et de rapidité dans sa retraite;

A César, tout d'abord une singulière complaisance à servir les desseins de son adversaire et un esprit peu fécond en combinaisons, puis, malgré le mystère dont il s'enveloppe, des traits de génie qui arrachèrent à la fortune des faveurs bien supérieures à toutes celles que la capricieuse déesse a jamais accordées;

Aux soldats romains enfin et à leurs auxiliaires beaucoup de vigueur dans l'action, puis beaucoup de mollesse dans la poursuite, et cependant une bien grande force physique, une bien rare agilité dans leurs marches et dans leurs évolutions.

VIII.

Si du département du Doubs nous passons dans celui de la Côte-d'Or, nous trouverons-nous en face des même complications? Dans l'embarras de trouver des explications plausibles, serons-nous en-

Digitized by Google

core réduit à dire des soldats de César comme le général Bonaparte des siens : « Impossible n'est pas un mot romain ! »

D'abord nous n'avons pas ici la difficulté du passage de la Saône exécuté en présence de l'ennemi, sans coup férir, et omis dans les *Commentaires;* nous n'avons plus cette fatale distance de la Saône à Alaise, les trois rivières, les montagnes et les forêts qu'il faut absolument faire franchir en deux jours. Nous avons de toutes manières les coudées plus franches.

Ainsi nous ne sommes plus obligé d'envoyer Vercingétorix se poster et se retrancher prématurément au fond de la Séquanie. Il reste à Autun, entouré des députés de la Gaule entière, expédiant partout des ordres, dirigeant les attaques prescrites contre la Province, recevant chaque jour de nouveaux détachemens, organisant son armée. Quelques marches seulement le séparent du territoire ennemi; mais à mesure que ses forces grossissent, il se trouve trop loin des Romains, trop ignorant de leurs mouvemens. La ville même d'Autun lui semble trop exposée, et puis le terrain qui l'entoure est peu propre à l'emploi de sa cavalerie, dont il compte surtout se servir. Il est là comme enveloppé par les montagnes du Morvan et de la Côte-d'Or (1). Or du point de jonction de ces deux chaînes se détache une sorte de promontoire qui s'avance au milieu d'un pays relativement plat et découvert. Ce pâté montagneux, où se cachent les sources de la Seine, appartient aux tribus confédérées et forme comme une enclave dans le pays des Lingons. Il se termine par une position naturellement forte, qu'on appelle aujourd'hui le Mont-Auxois, et où se trouve la petite ville d'Alise, que nous considérons en ce moment comme l'Alesia de César. Vercingétorix dut reconnaître dans cette position des avantages divers qui devaient et séduire un chef barbare et frapper un esprit aussi élevé que le sien. Elle était peu éloignée d'Autun (dix-huit lieues). Avec quelques travaux, on pouvait en faire un lieu presque imprenable, et y assurer, en cas de revers, un asile sûr à des troupes nombreuses, qui, sans péril pour elles-mêmes, y attireraient l'attention de l'ennemi et y retiendraient ses forces. Tout autour se croisaient les routes que pouvait suivre César : au sud et à l'ouest, la vallée de l'Yonne et de ses affluens; au nord-ouest et au nord, le plateau ondulé sur lequel coulent les eaux naissantes de l'Aube et de la Seine; à treize lieues dans l'est, derrière un rideau qui est peut-être le point le plus bas de l'épine dorsale de l'Europe, la vallée de la Tille et de la Saône. Enfin il n'était pas de situation où l'armée gauloise pût être mieux

(1) Voyez pour tout ce paragraphe les feuilles 66, 67, 68, 81, 82, 83, 97, 98, 99, 111, 112, 124, 125 et 136 de la carte du dépôt de la guerre.

Digitized by Google

placée pour attendre en sûreté, couvrir toutes les routes, observer les Romains, et, quelle que fût la direction qu'ils prissent, s'approcher d'eux pour commencer le genre de guerre adopté. Que l'on jette les yeux sur la carte, que l'on suppose César placé en un point quelconque d'un triangle dont les sommets seraient à Sens, Vitry et Langres : je ne crois pas que l'on puisse trouver une position qui réunisse mieux qu'Alise toutes les conditions que nous venons d'indiquer. César ayant trouvé les Gaulois déjà retranchés sous cette place, lorsqu'ils n'avaient pu y rentrer que peu d'heures avant son arrivée, il est loisible de supposer que Vercingétorix avait fait travailler à Alesia, qu'il y avait fait réunir des approvisionnemens de tout genre, qu'il y avait envoyé une partie de ses troupes, et peut-être s'y était porté lui-même. Assurément, pour prendre un parti pareil, il fallait à Vercingétorix beaucoup moins de cette subtilité d'esprit qui n'a que les apparences de la profondeur, beaucoup plus de bon sens, à notre avis du moins, et beaucoup plus de persévérance dans sa résolution première, que pour aller d'avance se poster en Séquanie avec l'espoir d'enfermer César dans un cercle de Popilius et l'intention de lui livrer bataille. Le silence gardé par l'auteur des *Commentaires* ne nous étonnerait pas, car rien ne l'obligeait à nous informer d'un mouvement qui ne déplace pas le théâtre de la guerre, et qui n'implique pas un changement radical dans les plans de son adversaire.

Voilà pour Vercingétorix : passons à César, et puisque nous avons commencé, continuons de suivre sur la carte les opérations des deux armées dans la direction où nous croyons que s'accomplirent les événemens qui précédèrent l'investissement d'Alesia.

César quitte son camp situé vers Vitry, et s'achemine par la vallée de l'Aube; c'est la route la meilleure et la plus directe qu'il puisse prendre pour gagner Dijon, dernière place lingonne, et de là pénétrer en Séquanie, *in Sequanos*. Marchant dans un pays découvert et ami, il fait facilement sept lieues par jour. Son troisième bivouac est à environ trois lieues au sud de la Ferté-sur-Aube, près de la frontière lingonne (*extremos fines Lingonum*), découpée de ce côté par l'enclave mandubienne.

Avec le système de signaux que possédaient les Gaulois, on peut admettre que le soir même du jour où César s'était mis en mouvement, Vercingétorix en fut informé. Ayant déjà sous la main des forces imposantes, il aura quitté Alesia dès le lendemain, et sera venu camper sur la Seine un peu au-dessus de Châtillon. Le second jour, connaissant la direction que suivait César, il aura appuyé vers l'est, et sera venu se poster sur l'Ource. Les feux de ses bivouacs, établis derrière cette rivière, entre Brion et Prusly, sont aperçus par les Romains, qui terminaient en même temps leur troi-

Digitized by Google

sième journée de marche et s'arrêtaient sur l'Aube, à dix milles des Gaulois environ.

C'est le lendemain, entre Montigny et Louesme, dans une plaine ondulée, fermée par l'Aube, l'Ource et des collines boisées, qu'aurait eu lieu la rencontre des deux armées. L'infanterie arverne serait restée en bataille en avant de ses camps, bordant la crête assez élevée qui domine l'Ource vers Prusly. La position qu'elle occupait ainsi sur le flanc droit de la route qu'allaient suivre les légions convenait bien au rôle qui lui était assigné et aux projets de son général. La cavalerie gauloise traverse la plaine, et, arrivée en avant de Courban, se trouve en vue de la colonne romaine, qui débouche vers Montigny; mais celle-ci, au lieu de se laisser envelopper, se déploie, et le combat s'engage sur un front d'environ une lieue, non pas tel que Vercingétorix l'avait prévu, mais tel que le voulait César. Aux trois corps de cavalerie gauloise sont opposés trois autres corps de cavalerie. Celui de gauche soutient le combat sur les bords de l'Aube, vers Veuxaulles; celui de droite s'engage sur un terrain ondulé que bordent des bois. Après une assez longue lutte, ce dernier obtient un avantage marqué, et atteint le sommet des collines (*summum jugum nacti*), d'où il pousse l'ennemi sur une pente assez rapide qui aboutit aujourd'hui au village de Courban. L'aile gauche des Gaulois ne peut se rallier, et fuit en désordre pour chercher l'appui de son infanterie; le vainqueur la poursuit à travers une lieue et demie de plaine, et ne s'arrête qu'à l'Ource (*usque ad flumen*), devant la phalange des Arvernes. Les deux autres corps, se voyant tournés, plient à leur tour, puis se débandent et se jettent dans les bois. La plaine est couverte par la cavalerie germaine, et derrière elle se montrent les enseignes redoutables qui l'ont appuyée tout le jour. Vercingétorix ne peut plus se maintenir sur l'Ource; il couvre la retraite avec assez d'ordre, mais au prix de pertes sérieuses. Tous les Gaulois ont leur point de ralliement à Alise, qui est séparée du champ de bataille par moins de douze lieues de terrain facile, sans obstacles, sans cours d'eau importans, car l'Aube et la Seine ne sont là que des ruisseaux. César les suit jusqu'à la nuit, et campe sans doute sur les bords de la Seine. Le lendemain, en six ou sept heures de route, il était devant Alise.

Nous devons avouer qu'aucun de ceux qui ont avant nous étudié cette question n'a choisi la vallée de l'Aube pour en faire le théâtre du combat. D'Anville et tous ceux qui ont suivi son sentiment sur l'emplacement d'Alesia ont fait partir César du point même où il avait opéré sa jonction avec Labiénus, c'est-à-dire des environs de Sens, et, cette base admise, l'ont fort logiquement (1) acheminé vers

(1) Pour que ce système soit tout à fait logique, il faut pourtant admettre encore

Digitized by Google

la Séquanie par la vallée de l'Armançon, affluent de l'Yonne, que suivent encore aujourd'hui et la grande route et le chemin de fer de Paris à Dijon. C'est sur les bords de cette rivière que, la veille du combat, ils font camper Vercingétorix, arrivant directement d'Autun. Sans revenir sur les raisons qui nous ont fait changer ces positions respectives, nous allons étudier cette hypothèse, qui repose sur un fondement solide; cependant nous présenterons tout d'abord une première objection.

Entre les bivouacs gaulois et Alesia, il ne devait pas y avoir moins de six lieues, ni plus de douze. Si la distance est plus grande, il est difficile que César arrive devant la place le lendemain du combat; si elle est plus petite, on s'étonne que sa cavalerie n'ait pas atteint cette ville le soir même. Cette première donnée place notre champ de bataille aux environs d'Ancy-le-Franc. Or, de ce point, il y a en ligne droite vingt-quatre lieues jusqu'à Autun, et vingt-trois seulement jusqu'à Sens. Il faudrait donc admettre que Vercingétorix aurait quitté Autun au plus tard le jour même où César se mettait en route, et avant de rien savoir des mouvemens du consul. Une pareille coïncidence semble peu probable.

Il y a encore quelque difficulté à trouver sur les bords de l'Armançon une position qui réunisse les conditions indispensables pour qu'on lui puisse appliquer le récit de César. On pourrait bien faire marcher les Romains par la rive méridionale de l'Armançon, adosser l'infanterie arverne à ce cours d'eau au lieu de la placer derrière (ce qui n'est pas en contradiction absolue avec le texte des *Commentaires*), et la déployer sur la crête au-dessus de Périgny. Le combat de cavalerie, commencé vers Pasilly, se serait terminé par l'occupation des hauteurs qui sont au sud d'Étivey. La ligne de retraite des Gaulois sur Autun eût été coupée. Rejetés sur la rive droite de l'Armançon, ils rencontraient le Mont-Auxois dans leur fuite, et s'y arrêtaient. Cependant il serait peu vraisemblable que César eût négligé de se couvrir du fleuve dans sa marche, et que Vercingétorix eût pris position tournant le dos au territoire ennemi et faisant face à sa base d'opérations. C'est donc par la rive septentrionale que doit s'avancer l'armée romaine, et de ce côté il devient assez malaisé d'amener la droite des Germains sur le point culminant (*summum jugum*) du champ de bataille, car elle doit combattre sur la partie du terrain la plus rapprochée du fleuve, c'est-à-dire la plus basse,

qu'Agendicum s'élevait sur l'emplacement actuel de Sens, et non sur celui de Provins, ainsi que l'a soutenu M. Barbié du Bocage dans un remarquable mémoire. Nous n'avons pas à nous prononcer sur cette question, dont la solution d'ailleurs n'intéresse pas notre opinion, puisque nous pensons que César a rétrogradé jusqu'à l'Aube ou à la Marne.

Digitized by Google

et c'est au fleuve même (*ad flumen*) que doit se terminer l'action. Il faut alors chercher le champ de bataille sur un terrain coupé de bois et de ravins, entre Gland, Senevoy-le-Haut et Stigny, car c'est là seulement que nous trouvons, près de la rivière, entre Stigny et Ravières, une hauteur dont l'occupation ait pu être décisive. Vercingétorix, campé en face sur la rive gauche, aurait dû repasser l'Armançon dans sa retraite sur Alise, et le lendemain César serait arrivé devant cette place par les hauteurs de Massingy. Ici, nous l'avouons, la disposition des lieux ne répond qu'imparfaitement à l'idée que nous nous en étions faite; mais il nous est impossible de trouver dans cette vallée aucun autre emplacement qui réponde tant bien que mal à la description des *Commentaires* (1).

Si l'on voulait enfin faire partir César des environs de Langres en l'acheminant vers Dijon, il serait encore possible d'amener les Gaulois sur la Tille, et de les mettre aux prises avec les Romains entre Is et Selongey; cette position serait assez rapprochée de la frontière lingone, mais bien éloignée d'Alise (quatorze lieues). D'ailleurs nous croyons que M. Quicherat n'a pas fait rétrograder les légions jusqu'auprès de Langres pour qu'on pût ensuite les conduire au pied du Mont-Auxois.

Essayons de résumer et de présenter dans un ordre plus logique ce que la nature du sujet nous a forcé d'exposer dans les pages qui précèdent avec quelque diffusion et d'inévitables répétitions.

Après avoir indiqué quelle était la situation des deux partis au moment où commencèrent les opérations qui nous occupent, nous avons commencé par nous rendre compte de l'effectif de l'armée romaine des Gaules, et nous avons reconnu qu'elle devait être d'environ 40,000 hommes avant d'avoir reçu de la Germanie le renfort de troupes légères. La solution de ce problème, que nous croyons exacte, nous sera de quelque utilité dans la seconde partie de ce mémoire. Puis nous avons cherché quelle était la position que César avait dû prendre à son retour d'Auvergne et après sa jonction avec Labiénus. Nous avons trouvé que, politiquement et militairement, il

(1) D'Anville se borne à dire que le combat a dû avoir lieu entre Tonnerre et Ravières. Le commandant Du Mesnil s'en rapporte, sans autre explication, à l'opinion d'un officier supérieur du génie, « qui désigne le point de Périgny comme le lieu où s'est passée l'action. » M. Rossignol fait camper les Gaulois à Montbard, Nogent et Courcelles, sur la Brenne et non sur l'Armançon, à huit kilomètres seulement du Mont-Auxois; il n'assigne pas d'emplacement particulier au champ de bataille, mais semble lui donner de bien vastes proportions. Le commandant de Coynart détermine comme nous la distance qui devait séparer Alise du théâtre de l'action; il se borne ensuite à nommer quelques villages, dont les environs lui semblent avec raison se prêter à des engagemens de cavalerie, mais auprès desquels il nous paraît difficile d'appliquer sur le terrain la description du combat donnée par César.

Digitized by Google

était mieux placé sur l'Aube ou sur la Marne que vers Sens ou Langres, qu'il y était mieux en mesure de reposer et de réorganiser son armée, de contenir dans l'obéissance les tribus qui n'avaient pas encore fait défection, de communiquer avec le Rhin.

Continuant notre enquête, nous avons remarqué que les Gaulois, battus un soir, se trouvaient le lendemain bien retranchés et bien munis dans et sous Alesia; nous en avons conclu que cette position avait dû être occupée, fortifiée et approvisionnée d'avance.

Nous avons examiné si Vercingétorix avait pu s'établir ainsi dans l'Alaise séquane. Nous avons reconnu qu'il eût été là en dehors de toutes les lignes d'opérations. Il n'y pouvait venir qu'avec l'intention de barrer la route à César, ce qui était contraire à ses résolutions hautement annoncées. Dans ce cas même et en supposant que les Romains dussent forcément passer par la Séquanie, il était mal placé à Alaise, car la ligne de retraite des légions était par la vallée de la Saône et non par le Jura. Il fallait encore admettre que César n'eût tiré aucun parti de la faute commise par son adversaire en se postant d'une façon aussi excentrique.

Au contraire le Mont-Auxois, emplacement de l'Alise bourguignonne, devait attirer l'attention de Vercingétorix et par sa configuration, qui en faisait un lieu très fort, et par sa situation avancée, formant enclave dans le territoire ennemi. En s'y établissant, il couvrait Autun et se trouvait à portée de toutes les routes que pouvait suivre César, quel que fût le point de départ de l'armée romaine; il était au milieu d'un pays très propre à l'emploi de sa cavalerie, dont il comptait surtout faire usage.

Le texte des *Commentaires* sous les yeux et le compas à la main, nous avons cherché sur la carte le théâtre du combat qui a précédé l'investissement d'Alesia. Supposant que César partait des environs de Langres et Vercingétorix d'Alaise, nous avons d'abord parcouru les rives de la Saône et de quelques-uns de ses affluens; avec un peu de bonne volonté, on peut mettre dans cette région les deux armées aux prises, mais dans des conditions de temps et de distances bien défavorables à cette hypothèse. Nous sommes passés ensuite dans la vallée de l'Aube, qui nous a présenté un emplacement parfaitement convenable de toutes manières, si l'on admet que les Romains venaient de Vitry, et les Gaulois d'Alise. Enfin nous avons terminé notre campagne sur les bords de l'Armançon, où d'Anville et d'autres autorités sérieuses ont placé le champ de bataille. Les distances mesurées nous ont montré qu'à moins de coïncidences remarquables, il était malaisé de placer dans cette vallée la rencontre de César, arrivant de Sens, et de Vercingétorix, parti d'Autun. La configuration du terrain, la direction du cours d'eau, ne se prêtent que mé-

Digitized by Google

diocrement à la description du combat donné par les *Commentaires*, mais sans présenter de difficulté insurmontable.

En dernière analyse, voici ce que cette étude nous a démontré :

Pour faire partir César de Langres et l'amener sous les murs d'Alaise après une victoire remportée dans le bassin de la Saône, il faut prêter aux deux généraux des calculs si singuliers et admettre une suite de circonstances si extraordinaires que cette solution du problème semble peu admissible.

En fixant le point de départ des Romains à Sens, celui des Gaulois à Autun, et le théâtre du combat dans la vallée de l'Armançon, on n'écarte pas de sérieuses objections; mais on peut amener par cette voie l'armée victorieuse devant Alise.

Enfin les calculs les plus simples peuvent avoir conduit César vers Vitry et Vercingétorix à Alise avant la reprise des hostilités; la disposition des lieux sur les bords de l'Aube se prête à la rencontre telle qu'elle est décrite par les *Commentaires*, et cette série d'opérations se termine le plus naturellement du monde au pied du Mont-Auxois.

Le résultat de ce premier examen est donc, à notre avis, entièrement favorable à l'Alise bourguignonne. Nous allons voir si la description des travaux exécutés, des combats livrés autour d'Alesia, si l'étude du terrain auprès des deux villes rivales peut nous conduire à d'autres conclusions.

IX.

Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous abordons la seconde partie de cette étude. Il est toujours difficile de se rendre compte d'un ensemble d'opérations militaires et de choisir entre des renseignemens souvent contradictoires. Aussi toute campagne peut-elle être exposée, jugée de cent façons différentes, et il faut être bien sûr de soi-même pour garantir qu'on a trouvé l'explication la meilleure, le récit le plus vrai. Lorsqu'il s'agit d'événemens racontés dans une langue morte et d'une façon aussi concise que les guerres de César, accomplis il y a deux mille ans au milieu d'une société qui n'existe plus, on comprend que la difficulté ne diminue pas. Cependant, si l'on court risque ici de mal interpréter les textes ou de raisonner à faux, on a, pour se conduire dans cet examen, les mêmes principes, les mêmes règles qu'il faudrait appliquer aujourd'hui : le cœur de l'homme, ses forces physiques n'ont pas sensiblement changé; la terre présente à sa surface des accidens analogues, et dans la direction générale de la guerre Napoléon ne s'y prenait pas autrement qu'Annibal ou que César. Mais si nous quittons la stratégie pour la

Digitized by Google

tactique, si des combinaisons qui préparent les succès ou les revers nous passons aux événemens eux-mêmes qui constituent la défaite ou la victoire; en un mot, si nous entrons dans le détail des actions de guerre des anciens, de leurs batailles et surtout de leurs siéges, le fil conducteur nous manque presqu'entièrement. L'invention de la poudre a introduit un tel changement dans la manière de ranger les troupes, de les faire combattre, et surtout de défendre ou d'attâquer les places et les positions, qu'à chaque instant, lorsqu'on lit les récits d'un écrivain militaire de l'antiquité, on s'arrête malgré soi devant des assertions qu'il semble impossible d'admettre. Si peu qu'on soit initié à la science militaire des modernes, il faut, pour comprendre, faire abstraction de ce que l'on a pu apprendre ailleurs. Sans doute il y a encore de nobles et utiles leçons à trouver dans le spectacle des actions héroïques ou des résolutions promptes et hardies, il y a encore à étudier l'art de créer des ressources, de profiter des circonstances et du terrain; mais la partie mécanique et scientifique est entièrement changée. De là résulte pour notre esprit, qui doit à la fois et pénétrer le sens du récit et s'affranchir des habitudes auxquelles il est façonné, la nécessité d'un travail double et assez compliqué.

Ces réserves posées, nous essaierons, comme nous l'avons fait dans la première partie, de raconter le blocus d'Alesia, sans nous préoccuper encore de l'emplacement où nous devons chercher sur notre sol les traces de cette ancienne cité.

Nous nous servons à dessein du mot de blocus, bien que celui de siége soit plus généralement adopté. César devant Alesia n'a rien fait de ce qui chez les anciens tenait lieu de nos travaux d'approche; il n'a employé aucune de ces machines qui jouaient le rôle de notre artillerie; il n'a pas donné d'assaut. Il voulait enfermer Vercingétorix et son armée, les prendre par famine, repousser toutes les tentatives faites pour les secourir. C'est pour atteindre ce double but, avec un nombre d'hommes relativement restreint, qu'il a exécuté de si vastes travaux. Que l'on compare par exemple le récit de ses opérations devant Bourges (1), ou mieux encore devant Marseille (2), avec le résumé que l'on va lire, et l'on comprendra facilement la différence qu'il y avait entre un siége et un blocus.

La place d'Alesia était située au sommet d'une colline d'accès si difficile qu'elle ne pouvait être enlevée par un coup de main. La base de cette colline était de deux côtés baignée par deux cours d'eau; devant la place s'étendait une plaine longue de trois mille

(1) *B. G.*, l. VII.
(2) *De Bello civili*, l. I.

Digitized by Google

pas (environ quatre mille cinq cents mètres); de tous les autres côtés, elle était entourée d'une ceinture de collines peu distantes entre elles et d'égale hauteur. Sous le mur de la ville, toute la partie orientale de la colline (1) était remplie de troupes gauloises que protégeaient un fossé et une muraille de pierres sèches haute de six pieds.

César résolut d'envelopper cette position par des ouvrages dont le périmètre était de onze mille pas (environ seize mille mètres). A cet effet, il disposa ses camps dans des lieux convenables, et y fit vingt-trois redoutes (*castella*) pour empêcher les sorties de l'ennemi (*eruptio*). Elles étaient occupées le jour par des postes (*stationes*), la nuit par des hommes de garde (*excubitores*) et de forts piquets (*firma præsidia*).

Les travaux commençaient lorsqu'un combat de cavalerie s'engagea dans la plaine. Il fut fort disputé, et César, craignant que l'infanterie ennemie ne s'en mêlât, dut faire prendre les armes aux légions, qui se rangèrent devant leurs quartiers. A cette vue, quelque hésitation se manifeste parmi les Gaulois; leur nombre engendre le désordre, ce qui arrive toujours dans les instans critiques parmi les armées barbares. Les Germains redoublent d'énergie. César juge la situation avec son coup d'œil ordinaire; il fait faire un léger mouvement en avant aux légions. C'était un rien, « mais ce sont ces riens qui sont le génie de la guerre (2). » Celui-ci fut décisif : les Gaulois croient à un assaut; leurs cavaliers fuient vers leurs retranchemens; les portes sont trop étroites, et plusieurs, abandonnant leurs chevaux, essaient d'escalader la muraille. Leurs fantassins crient aux armes; quelques-uns se sauvent vers la ville, dont Vercingétorix fait fermer les portes, pour que le camp ne soit pas abandonné. Enfin les Germains se retirent après avoir fait un grand carnage, et ramenant beaucoup de chevaux.

Éclairé par le funeste résultat de cette journée, renonçant à percer avec ses seuls moyens le cercle qui déjà l'enveloppait, Vercingétorix prit une résolution opportune : sans attendre que les Romains eussent achevé leurs ouvrages, il se décida à renvoyer ce qui lui restait de cavaliers. Il les chargea de faire connaître sa situation aux tribus, d'enflammer leur courage. Sans un prompt et grand effort, la liberté de tous périrait avec lui et avec les 80,000 hommes d'élite enfermés dans Alesia. Il avait pour trente jours de grains : en im-

(1) Nous répétons ici le mot colline autant de fois que le mot *collis* se rencontre dans le texte de César. Cette description étant une des bases de la discussion actuelle, nous n'avons pas cru qu'il fût loisible de chercher ici des synonymes, chacun étant libre de donner au mot colline le sens qui lui convient.

(2) *Mémoires de Napoléon*, t. VII, p. 62, à propos de Turenne.

Digitized by Google

posant des privations à ses soldats, il pourrait tenir un peu plus longtemps; mais si au bout de ce dernier délai il n'était pas secouru, tout était perdu.

La mesure prescrite par le chef gaulois s'exécuta avec plus de bonheur qu'il n'aurait pu l'espérer. Une nuit, pendant la seconde veille (qui commençait trois heures après le coucher du soleil), sa cavalerie passa en silence par un intervalle des ouvrages romains sans être aperçue d'aucune vedette. César ne connut ce grave événement que par les rapports des transfuges. Il apprit en même temps que Vercingétorix avait fait rentrer dans la place toutes les troupes qui étaient campées sous les murs; les nombreux bestiaux que les Mandubiens avaient conduits sur la montagne, et qu'on ne pouvait plus nourrir, avaient été partagés entre les soldats; tous les grains avaient été réunis et mis en magasin; un système régulier de distributions avait été organisé.

Pourvu de ces renseignemens et sans doute un peu désappointé, le proconsul jugea que ses premiers ouvrages détachés n'étaient pas suffisans, et se décida à envelopper la place par une ligne continue. Il commença par faire creuser un fossé perdu, à fond de cuve, large de vingt pieds. Cette vaste tranchée, qui ne soutenait aucun parapet, dut être exécutée avec beaucoup de rapidité. Elle était destinée à ralentir les Gaulois dans les tentatives qu'ils pourraient faire soit pour inquiéter les travailleurs pendant l'exécution des ouvrages plus importans qui allaient être construits, soit pour attaquer ces ouvrages eux-mêmes, lorsqu'ils seraient achevés. A quatre cents pieds en arrière s'éleva la véritable contrevallation, consistant en un rempart haut de douze pieds, fortement palissadé, surmonté d'un parapet crénelé, et précédé d'un fossé et d'un avant-fossé, tous deux larges de quinze pieds sur autant de profondeur. De quatre-vingts pieds en quatre-vingts pieds, le parapet était surmonté de tours qui tenaient lieu de nos flanquemens modernes, permettaient aux défenseurs des lignes de voir le pied du parapet et de couvrir de projectiles ceux qui tenteraient l'escalade. Ces fortifications étaient, nous l'avons dit, continues : tours, fossés, parapets, palissades, se retrouvaient sur les hauteurs comme en plaine; seulement dans les parties basses, là où des pentes raides n'ajoutaient pas à la force naturelle des ouvrages, le relief du rempart avait été augmenté, et un cours d'eau détourné arrosait une partie des fossés. Mais cela ne suffisait pas encore au génie inventif et prévoyant de César. L'espace compris entre le fossé perdu et la contrevallation fut rempli de chausse-trappes, de trous-de-loup et de groupes de pieux aigus disposés dans de petits fossés d'une façon particulière. Le tout, distribué en quinconce, constituait un formidable système

Digitized by Google

de défenses accessoires. L'auteur des *Commentaires* décrit tous ces travaux avec un soin minutieux et une certaine coquetterie. Par une phrase très simple, comme toujours, mais habilement placée, il fait ressortir combien il était difficile de mener de front tout ce qu'il fallait faire : rassembler les matériaux, les vivres, envoyer au fourrage, exécuter les ouvrages et repousser les sorties de l'ennemi, qui étaient vives, fréquentes, et se faisaient souvent par plusieurs portes. Malgré tant de complications, il mena à bonne fin son entreprise, et songea alors à protéger son armée contre les attaques de l'ennemi extérieur, dont ses espions lui annonçaient la prochaine arrivée. A cet effet, il traça une ligne de circonvallation, en choisissant, selon la nature des lieux, le terrain le plus avantageux. Le développement fut de quatorze mille pas (environ vingt mille cinq cents mètres); sur cette ligne, il construisit des ouvrages semblables à ceux de la contrevallation, mais dirigés en sens contraire. Enfin, pour empêcher ses soldats de s'exposer par des excursions lointaines et sauver son armée de la maraude, il fit rassembler pour trente jours de vivres et de fourrages.

Cependant on était arrivé à l'époque fatale que Vercingétorix avait indiquée à ses cavaliers en les congédiant, et l'armée de secours ne paraissait pas. Les assiégés avaient épuisé leurs vivres, et le découragement les gagnait. On parlait déjà de se rendre; d'autres, plus énergiques, auraient voulu qu'on tentât une sortie générale; enfin un des chefs arvernes, Critognat, proposa de tuer tous ceux qui étaient hors d'état de porter les armes et de nourrir la garnison avec leurs corps. Vercingétorix se borna à expulser les bouches inutiles : la malheureuse population mandubienne, femmes, enfans et vieillards, fut chassée de la ville. Impitoyablement repoussés par les sentinelles romaines malgré leurs larmes et leurs prières d'être reçus comme esclaves, ces infortunés, enfermés entre la place et les lignes, ne tardèrent pas sans doute à succomber à la faim.

Cet affreux sacrifice venait de s'accomplir lorsque parut la grande armée gauloise; elle s'établit sur des hauteurs à moins de quinze cents mètres de la circonvallation. Elle était de 240,000 hommes de pied et 8,000 cavaliers. Cette masse immense de guerriers, envoyés par toutes les tribus de la Gaule, était fort peu homogène et n'avait pas même cette sorte de cohésion que donne l'unité du commandement. On n'avait pu s'entendre sur le choix d'un chef suprême; quatre généraux avaient été élus : un Atrébate (Artésien), Comm, deux Éduens, Viridomar et Époredorix, un Arverne, Vercassivellaun, et ces quatre généraux étaient accompagnés d'un conseil de députés des tribus qui devaient prendre part à la direction des opérations.

Dans le premier moment d'enthousiasme, les inconvéniens de

Digitized by Google

cette organisation anarchique ne se firent pas sentir, et malgré l'axiome bien connu et si souvent confirmé par l'expérience qu'un conseil de guerre ne se bat jamais, l'armée de secours était aux mains le lendemain de son arrivée. Du haut de la ville, les défenseurs d'Alesia virent la plaine se couvrir de cavaliers gaulois, et saluèrent leurs frères par de joyeuses clameurs. De toutes parts on se prépare au combat. Tandis que la garnison s'établit devant la place, comble le fossé le plus proche avec des fascines et de la terre et se tient prête à faire une sortie générale, toute l'armée romaine prend les armes pour repousser les tentatives de l'assiégé et celles de l'ennemi extérieur, dont l'infanterie vient de prendre position sur les hauteurs. Chaque soldat a son poste indiqué d'avance : les uns garnissent les parapets, d'autres occupent les tours, des cohortes de réserve sont placées dans les redoutes (*castella*) qui avaient été construites tout d'abord et qui maintenant servent de réduits; le commandement des différentes parties des lignes est réparti entre quelques-uns des lieutenans, tandis que les autres restent auprès du proconsul, qui les emploiera selon les circonstances. Bientôt celui-ci donne l'ordre à sa cavalerie de sortir et d'accepter le défi offert par les Gaulois. Il était midi; le combat s'engage dans la plaine comme dans un champ clos, en vue de la ville, en vue du cercle de collines qu'occupaient les quartiers romains et de celles que couvrait l'infanterie de l'armée de secours. Cette action fixe bientôt l'attention générale, et tous en suivent les phases avec de poignantes émotions. Elle fut longue, et le soleil allait se coucher sans que rien fût décidé. Les cavaliers gaulois avaient mêlé dans leurs rangs des archers et des fantassins armés à la légère qui faisaient beaucoup de mal à l'ennemi et arrêtaient toutes ses charges. Déjà on voyait de nombreux blessés rentrer dans les lignes romaines, et ce spectacle excitait la joie bruyante de l'infanterie gauloise, lorsque les auxiliaires germains, se ployant rapidement sur une des extrémités de leur ligne, se précipitèrent en masse sur l'aile opposée de leurs adversaires, la renversèrent, massacrèrent leurs archers, et, prenant le reste à revers, ramenèrent toute cette cavalerie en désordre jusqu'à son camp, que l'infanterie de l'armée extérieure s'empressa aussi de regagner. La garnison d'Alesia rentra tristement dans la ville.

Un jour s'écoula dans une inaction apparente; mais les Gaulois travaillaient sans relâche à préparer des fascines, des échelles, des harpons. Vers minuit, ils quittèrent leur camp en silence et se présentèrent devant la partie des retranchemens romains qui se trouvait en terrain plat (*campestres munitiones*); arrivés là, ils poussèrent subitement une grande clameur afin d'annoncer leur présence à ceux de la ville. Les trompettes d'Alesia répondent au signal, et les

Digitized by Google

troupes de Vercingétorix sortent de la place. Les Romains, de leur côté, courent à leurs postes. Flèches, dards, pierres, balles de plomb, tous les projectiles que les assaillans avaient apportés avec eux, où que leurs adversaires avaient préparés derrière le rempart, volent au milieu de l'obscurité, et de part et d'autre font de cruelles blessures. Tant que les Gaulois furent à quelque distance du retranchement, la multitude de leurs traits leur donna un certain avantage, et les lieutenans Marc-Antoine et Trebonius, qui commandaient dans cette partie des lignes, durent tirer les réserves des réduits pour regarnir les parapets; mais quand les Gaulois approchèrent, les uns tombèrent dans les chausse-trappes, les trous-de-loup et les autres piéges effroyables qui couvraient l'approche des retranchemens; d'autres furent accablés par les projectiles plus parfaits que les Romains lançaient du haut des tours et des parapets. Le jour paraît sans que la circonvallation ait été entamée nulle part. Les assaillans, craignant d'être pris de flanc par quelque colonne sortie des camps qui étaient sur les hauteurs, lâchent prise et se retirent. Les troupes de la ville n'avaient encore comblé que le fossé perdu; voyant la retraite des leurs, elles rentrèrent dans la place.

Après ce double échec, les généraux gaulois étudièrent le terrain avec soin, et par une reconnaissance exacte trouvèrent enfin le point faible de la position fortifiée par leurs adversaires. Il y avait au nord une colline qu'il eût été impossible d'envelopper dans les retranchemens sans donner aux lignes romaines, déjà bien longues, un développement excessif. Aussi en ce point avait-il fallu s'établir sur un terrain en pente, dominé, et de toutes façons peu avantageux. Ce poste était confié à deux légions que commandaient les lieutenans Antistius Reginus et Caninius Rebillus. C'est là que les Gaulois résolurent de diriger leur principale attaque. Un corps de 60,000 hommes, choisis parmi les plus braves de tous les contingens, est formé et mis sous les ordres d'un des quatre généraux, l'Arverne Vercassivellaun, proche parent de Vercingétorix. Cette colonne devait gagner le point d'attaque par une marche de nuit et des chemins détournés, pour commencer le combat à midi; au même moment, une démonstration générale devait être faite contre toutes les lignes romaines. Ce plan, bien conçu, fut exécuté avec beaucoup de secret et de bonheur. Les troupes de Vercassivellaun quittèrent leur camp à la première veille, arrivèrent avant l'aube au pied de la hauteur qui leur avait été désignée, et attendirent l'heure convenue dans le repos et le silence. A midi, elles s'élancèrent à l'attaque; en même temps la cavalerie gauloise se rangeait dans la plaine, et le reste de l'infanterie se montrait devant les camps. Du haut de la citadelle

Digitized by Google

d'Alesia, Vercingétorix a vu le mouvement des siens; il sort aussitôt de la place; ses troupes sont pourvues de fascines, de perches, de faux et de toutes les machines qu'il avait préparées pour faciliter une sortie générale. La bataille s'engage partout à la fois. Les Romains semblent bien peu nombreux pour défendre contre de telles masses une double enceinte aussi vaste; placés en quelque sorte dos à dos, ils témoignent quelque trouble au bruit de cet autre combat qui se livre derrière eux, tandis qu'ils sont eux-mêmes aux prises, car les plus braves s'émeuvent à l'idée que leur salut dépend du courage d'autrui, et rien ne semble plus redoutable que le danger invisible.

César s'est placé en un lieu d'où il peut tout voir et diriger le mouvement de ses réserves. Il a promptement jugé que l'action décisive est au sommet de la pente, au point de la circonvallation qu'attaque Vercassivellaun; car le terrain y est défavorable aux Romains, et les Gaulois montrent un extrême acharnement. Les uns lancent des projectiles; d'autres s'avancent en faisant la tortue; ils comblent les fossés, les trous-de-loup, etc.; ils vont donner l'assaut. Les armes et les forces manquent déjà aux défenseurs. Le proconsul les fait soutenir par six cohortes. Il donne le commandement supérieur de cette partie de l'enceinte au plus éprouvé de ses lieutenans, à son *alter ego*, à Labiénus; il lui prescrit de défendre le rempart à outrance, et à la dernière extrémité de sortir avec ses troupes pour tenter une charge à fond. Puis il pourvoit à d'autres dangers. La garnison de la place a renoncé à toute tentative là où le terrain est peu accidenté à cause du grand relief qu'y présentent les retranchemens; elle essaie d'escalader la partie de la contrevallation qui couronne des pentes escarpées. Les soldats de Vercingétorix font pleuvoir une grêle de traits sur les tours et le rempart, jettent dans les fossés de la terre et des fascines, renversent la palissade à coups de faux. César leur oppose le jeune Brutus avec quelques cohortes, puis un second détachement conduit par Fabius. Enfin, le péril croissant, il y court lui-même, rétablit le combat, repousse l'ennemi, et se dirige vers le point où il a déjà envoyé Labiénus.

Celui-ci a indistinctement appelé à lui tous les détachemens qui étaient à sa portée; il a ainsi réuni jusqu'à quarante cohortes, et cependant il ne peut plus défendre le retranchement; il fait passer à César un avis pressant. Le proconsul prescrit à la moitié de sa cavalerie de sortir des lignes pour prendre l'ennemi à dos. Il garde l'autre moitié avec lui, enlève une dernière réserve de six cohortes, et presse sa marche, brûlant d'avoir part à ce suprême engagement. De loin, on le reconnaît aux vêtemens éclatans qu'il avait

Digitized by Google

coutume de porter dans les batailles; la disposition des lieux permettait à tous les combattans, amis et ennemis, de le voir distinctement, entouré des escadrons et des cohortes qu'il amène. Ses soldats le saluent par de bruyantes clameurs, auxquelles répondent les cris de rage de leurs adversaires. Les légionnaires quittent le *pilum*, et s'élancent l'épée à la main. Les Gaulois reçoivent bravement le choc; mais tout à coup une terreur panique les saisit : ils fuient en désordre, car les escadrons romains ont paru subitement sur leurs derrières, et ces hommes, si courageux devant l'ennemi qu'ils combattent en face, abandonnent tout dès qu'ils se voient tournés. Ce n'est plus qu'un carnage; on fait aussi des prisonniers, et soixante-quatorze enseignes sont apportées à César. La garnison rentre pour la troisième fois dans la place. Le reste de l'armée de secours regagne son camp en toute hâte, et ne fait que le traverser. Elle se débande aussitôt; chacun se sauve vers son pays. Les troupes romaines étaient si fatiguées, qu'il fallut leur donner quelques heures de repos et renoncer d'abord à la poursuite; mais à minuit César fit monter ses Germains à cheval, et les lança sur les traces des fuyards. On en tua beaucoup, et on fit de nombreux prisonniers; nulle part il n'y eut de résistance; il n'y avait plus d'armée gauloise.

Le lendemain, César siégeait sur son tribunal, entouré de ses officiers, lorsqu'un cavalier d'une haute stature et armé de toutes pièces sortit tout à coup de la ville, et se dirigea au galop vers le proconsul. Au milieu d'une surprise universelle, il fit faire quelques évolutions à son cheval, puis jeta ses armes aux pieds du général romain, et s'arrêta devant lui muet et immobile. On reconnut alors Vercingétorix, qui venait offrir sa vie pour sauver celle de ses compagnons. Tous les assistans étaient fort émus; César seul resta impassible, reprocha durement à l'illustre vaincu les témoignages d'amitié qu'il avait jadis reçus de lui, et ordonna qu'on le chargeât de chaînes. Les guerriers enfermés dans Alesia déposèrent les armes et se rendirent à discrétion; on les réunit aux prisonniers enlevés à l'armée de secours la veille et dans la nuit. Ceux qui appartenaient aux tribus éduennes et arvernes furent réservés pour faciliter la réduction de ces peuplades. Les autres furent partagés entre les vainqueurs; chaque légionnaire eut son captif.

César pénétra chez les Éduens, qui se soumirent sans coup férir. Il établit son quartier-général à Autun, où il fut rejoint par les députés des Arvernes qu'il reçut à composition. Puis il fit partir Labiénus pour la Séquanie avec deux légions et la cavalerie; les autres légions furent mises en quartiers d'hiver et placées comme il suit : deux chez les Rémois pour les défendre contre les Bellovaques, une

Digitized by Google

chez les Bituriges (Berri), une chez les Rutenes (Rouergue), les quatre autres le long de la Saône, sur le territoire des Éduens e de leurs cliens, où les grains abondaient.

La Gaule s'agita encore l'année suivante; il fallut une nouvelle campagne et de sanglantes exécutions pour achever sa soumission; mais ces mouvemens eurent peu d'importance; c'étaient les convulsions de l'agonie. La défense d'Alesia fut le dernier effort de l'indépendance celtique; bien que pendant longtemps encore turbulente et souvent insurgée, la Gaule avait cessé d'exister comme nation, et pendant cinq siècles elle resta romaine. Quant au héros de cette lutte suprême, à Vercingétorix, il n'avait été épargné dans le premier moment que pour orner le triomphe du vainqueur. Il dut attendre six ans dans une dure captivité; le soir du triomphe, il fut froidement égorgé. Et l'on vante la clémence de César! de celui qu'un de ses panégyristes glorifiait d'avoir tué un million d'hommes en Gaule, et d'y avoir vendu comme esclaves un autre million de créatures humaines! Il fut clément pourtant, mais comme on pouvait l'être à Rome, envers ses compatriotes. Avant la divine révélation du dogme de la charité, l'homme n'était rien; le citoyen seul comptait, et cela encore jusqu'à ce que les plus imparfaites notions du juste et de l'injuste eussent disparu dans l'effroyable corruption de l'empire. Certes nos guerres modernes sont accompagnées de grandes misères, et depuis l'établissement du christianisme on a vu accomplir des cruautés presque égales à celles qui ont trop souvent signalé le passage des Romains; mais la conscience publique a voué à l'exécration les auteurs de ces forfaits. Aujourd'hui les plus rebelles ou les plus indifférens aux vérités chrétiennes en subissent malgré eux l'influence : les plus impitoyables reculeraient devant les actes qui n'ont pu ternir dans le conquérant des Gaules la réputation de clémence que mérita le vainqueur de Pompée.

X.

Dans les pages qui précèdent, sauf quelques lignes consacrées à la reddition de Vercingétorix et empruntées à Dion Cassius, nous avons suivi pas à pas le texte de César : nous avons supprimé quelques détails sans intérêt pour la discussion actuelle, nous avons interverti l'ordre dans lequel étaient présentés quelques faits; mais nous nous sommes efforcé de reproduire avec exactitude tous les passages qui ont fourni des argumens à l'une ou à l'autre opinion. Avant de continuer cette étude sur le terrain d'Alise ou d'Alaise, il nous paraît utile de mettre un certain nombre de points hors du débat, d'examiner certaines questions que soulève la lecture des

Digitized by Google

Commentaires, et dont la solution ne dépend en rien de la configuration des lieux.

La cavalerie gauloise ayant pu sortir d'Alesia non-seulement sans coup férir, mais sans être aperçue des vedettes romaines, puisque César ne connut ce grave incident que par les récits des transfuges, il en faut conclure, ou que le premier système de redoutes construites par les assiégeans était défectueux, ou que le service s'y faisait avec peu de vigilance. Et quand on voit Vercingétorix profiter si heureusement de ce qu'il y avait d'imparfait dans les ouvrages élevés par ses adversaires ou les prendre si à propos en flagrant délit de négligence, on s'étonne qu'il n'ait pas plus complétement tiré parti de circonstances aussi favorables. La position qu'il occupait ne pouvait être réduite que par la famine. Nous ne connaissons pas les dimensions des retranchemens gaulois, mais nous savons que la contrevallation romaine avait environ seize mille mètres de tour, et qu'elle devait être à une certaine distance de la ville, car de ce côté elle était précédée à quatre cents pieds par un fossé perdu, car la population mandubienne put errer et mourir entre la ville et les lignes ennemies, car enfin César avait dû laisser entre la place et ses ouvrages assez d'espace pour avoir le temps de se mettre en garde contre les sorties pendant l'exécution des travaux. L'enceinte d'Alesia n'était donc pas assez vaste pour exiger la présence des 80,000 défenseurs que César y enferme, et d'autre part, avec la difficulté des vivres, une garnison aussi considérable devenait un véritable embarras. Dans cette situation, on se demande comment Vercingétorix, qui avait si judicieusement reconnu l'intervalle par lequel il pouvait faire passer sa cavalerie, n'a pas cherché en même temps à se débarrasser de la population mandubienne, qui était une si lourde charge, et à renvoyer une partie de son infanterie, qui aurait formé le noyau de l'armée de secours.

A cette première objection, il y a moyen de répondre sans soulever encore une question nouvelle. Vercingétorix pouvait bien espérer que sa cavalerie traverserait l'espace resté libre entre les redoutes ennemies, mais il pouvait très bien ne pas croire qu'elle échapperait inaperçue. Si elle partait seule, et si elle rencontrait une grand'garde ennemie, elle lui passait sur le corps, et tandis que les Romains courraient aux armes, que leurs auxiliaires selleraient leurs chevaux, elle pouvait marcher au galop et se mettre hors de portée. Était-elle au contraire accompagnée d'hommes à pied, de femmes, d'enfans, de vieillards, une fois l'alarme donnée dans le camp romain, il fallait abandonner l'infanterie, les *impedimenta;* les uns et les autres devenaient la proie de l'ennemi.

Vercingétorix avait donc eu raison de ne pas renvoyer avec sa

Digitized by Google

cavalerie une partie de son infanterie, quoique l'événement lui ait donné tort. Mais en tout cas n'aurait-il pas dû sortir lui-même d'Alesia? N'aurait-il pas pu remettre le commandement de la place à un homme résolu, tel que Critognat par exemple, et s'en aller veiller à l'organisation de l'armée de secours? Si cette armée avait eu à sa tête un chef unique au lieu d'être abandonnée à la direction anarchique de quatre généraux et d'un conseil, il eût sans doute régné dans ses opérations un peu de cet ensemble qui fit si cruellement défaut, au moins dans les deux dernières tentatives des Gaulois. Vercingétorix était homme à comprendre combien sa présence eût été utile hors d'Alesia. Deux motifs cependant pouvaient le retenir dans cette ville. La garnison se composait des troupes qui lui étaient connues, de l'infanterie qu'il avait amenée d'Auvergne (1) et sur le dévouement de laquelle il pouvait compter. Or se séparer de ses compatriotes, de ses anciens soldats, s'en aller seul au milieu des Éduens malveillans et peut-être perfides, c'était risquer beaucoup. Toutefois une semblable crainte était-elle de nature à influer sur la grande âme de Vercingétorix? Ne restait-il pas plutôt dans Alesia comme au poste le plus périlleux? Ne voulait-il pas partager les dangers de l'élite des soldats gaulois? Ne sentait-il pas que lui seul pouvait y soutenir leur courage? Et tout de suite on se demande si la garnison d'Alesia n'était pas moins nombreuse et plus exposée que ne le dit César.

Le doute augmente quand on voit le général des assiégés, après le départ de sa cavalerie, renfermer toute son infanterie dans la place (2), évacuant ainsi le camp retranché qu'il occupait d'abord à l'est, sous les murs de la ville. Quelque étendue qu'on suppose à l'*oppidum*, il est impossible d'admettre que la présence de 80,000 hommes n'y ait pas produit un grand encombrement. Le camp retranché n'était pas menacé; César ne songea pas un moment à l'attaquer. En y maintenant une partie de l'armée, Vercingétorix restait plus rapproché de l'ennemi; ses sorties pouvaient être plus soudaines et plus redoutables. Eût-il renoncé à cet avantage essentiel s'il avait eu 80,000 guerriers à sa disposition? Mais ce qui suit est encore plus extraordinaire. Cette immense garnison et toute la population de la ville peuvent subsister pendant quarante ou cin-

(1) « Peditatu, quem ante habuerit, se fore contentum dicit. » *B. G.*, VII, 64. « Interea... hostium copiæ ex Arvernis... conveniunt. » *Ibid.*, 66.

(2) « Copias omnes quas pro oppido collocaverat in oppidum recipit. » *B. G.*, VII, 71 Plus loin, dans le récit du dernier engagement (ch. 84), plusieurs éditions font reparaître le camp retranché d'une façon peu explicable : « Vercingetorix... ex oppido egreditur; à castris longurios et cætera profert. » Nous avons préféré suivre la leçon adoptée par M. Nipperdey : « ..... Egreditur; crates, longurios et cætera profert. » Cela nous paraît plus vraisemblable et plus logique.

Digitized by Google

quante jours sans recevoir un seul convoi de l'extérieur. Ce n'est qu'au bout d'environ six semaines que Vercingétorix se décide à expulser les bouches inutiles. Assurément nous croyons à sa prévoyance, et nous avons admis sans hésitation qu'il avait d'avance choisi, fortifié et approvisionné la place d'Alesia. Cependant est-il vraisemblable qu'il ait pu rassembler la quantité de blé nécessaire pour nourrir plus de 100,000 âmes pendant un si long laps de temps?

S'il disposait de 80,000 combattans, on ne s'étonne pas moins du peu d'embarras qu'il causa à l'armée romaine. Celle-ci se composait, nous l'avons déjà dit, de 40,000 légionnaires environ. En comptant pour 10,000 les auxiliaires germains et ce qui pouvait rester de cavalerie gauloise et italienne, nous arrivons à un total de 50,000 hommes qui ont dû pendant six semaines tenir en échec les défenseurs d'Alesia, exécuter des travaux considérables, pourvoir à leur subsistance, et rassembler une réserve de trente jours de vivres.

Examinons d'abord la question des subsistances.

Lorsque plus tard devant Dyrrachium, au fort de la guerre civile, les vétérans de César étaient réduits aux dernières extrémités de la faim, ils se redisaient entre eux pour soutenir leur courage : « C'est comme devant Alesia ou devant Bourges; mais alors la disette ne nous a pas empêchés de rester vainqueurs (1). » L'armée romaine souffrit donc de grandes privations durant ce blocus; mais enfin elle vécut, et au moment où finirent les opérations, elle était munie de vivres pour un mois. Or l'approvisionnement de la place avait dû absorber tout ce qu'il y avait de grains à ramasser à une assez grande distance. Jusqu'où auraient poussé les fourrageurs romains pour en trouver encore et en si grande quantité? N'aurait-il pas fallu, pour assurer ce service, faire des détachemens considérables et de plusieurs jours? N'est-il pas permis de croire, malgré le silence des *Commentaires*, que, tout en faisant battre au loin le pays par sa cavalerie, César trouva dans les tribus gauloises restées fidèles à Rome des ressources importantes en céréales et une précieuse assistance en moyens de transport?

Quant à la partie militaire du problème que nous venons de poser, les récits de César nous fournissent les principaux élémens de la solution. Pour établir ses deux lignes et les autres ouvrages, il dut remuer environ deux millions de mètres cubes de terre. En estimant à six mètres cubes la quantité de terre qu'un homme pouvait déplacer

(1) « Meminerant ad Alesiam magnam se inopiam perpessos, multò etiam majorem ad Avaricum, maximarum gentium victores discessisse. » *B. C.*, III, 47.

Digitized by Google

par jour, et le nombre des journées de travail à quarante, nous trouvons que les terrassemens seuls durent occuper environ 9,000 travailleurs. Ajoutons la maçonnerie, les bois à transporter, tailler, ouvrer, mettre en place, les journées perdues, les mécomptes inévitables, et nous arrivons à un chiffre moyen de 15,000 travailleurs par jour. Ces hommes, il est vrai, pouvaient combattre. Les ateliers étaient établis à une certaine distance des murailles de la ville; d'un des sommets occupés par les camps romains, il était facile de voir ce qui se passait dans la place : les préparatifs des sorties pouvaient être facilement découverts, et l'alarme sonnée aussitôt. Les travailleurs pouvaient quitter leurs outils et former leurs rangs assez à temps, sinon pour recevoir le premier choc de l'ennemi, au moins pour soutenir promptement les détachemens en armes qui devaient toujours les accompagner. La cavalerie romaine devait aussi être d'un grand secours pour rejeter dans la place les Gaulois, qui n'avaient plus que de l'infanterie. Enfin il faut considérer que les mouvemens de l'assiégé étaient ralentis par le fossé à fond de cuve que César avait jeté à quatre cents pieds en avant de la contrevallation. L'exécution de ce fossé, creusé en présence et à quelques toises de 80,000 ennemis, semble un tour de force. L'achèvement même de ce premier ouvrage était loin de paralyser Vercingétorix; il avait du bois et du fer en abondance, puisqu'il employa des faux, des fascines et diverses machines dans sa dernière tentative. Il continuait d'occuper avec tout son monde le centre de la circonférence sur laquelle étaient disséminés les camps et les ouvrages de l'ennemi; il était en face d'une armée nécessairement fatiguée, écrasée de gardes et de corvées. On s'étonne qu'ainsi posté et outillé, avec une garnison aussi considérable, il n'ait pas profité au moins de l'obscurité des nuits pour détruire fréquemment les ouvrages de l'ennemi et engager des actions dignes d'être rapportées par César. Ce dernier dit bien qu'il eut à repousser des sorties vives et fréquentes; mais il ne paraît pas que ses travaux en aient jamais été sérieusement ralentis, ni que les Gaulois aient jamais tenté aucun effort proportionné à ce qu'ils essayèrent après l'arrivée de l'armée de secours.

Cette armée paraît enfin; César la porte à 248,000 hommes, et au premier abord cette évaluation semble bien peu en rapport avec les résultats obtenus. Le premier engagement est une espèce de passe d'armes entre les deux corps de cavalerie, et l'inaction réciproque de l'infanterie s'explique facilement; mais, lors de la surprise de nuit, comment tous les efforts sont-ils concentrés sur un seul point? La dernière attaque est mieux combinée, quoique l'exécution en fût défectueuse. Les 60,000 hommes de Vercassivellaun, si heureuse-

Digitized by Google

ment dirigés contre le point faible des lignes, sont seuls engagés. César a soin de nous dire, il est vrai, que l'on combattit partout à la fois, qu'il y eut des tentatives sur tous les points (1), et cependant de son récit même il est facile de conclure que les 180,000 hommes qui restaient à Comm et aux autres généraux ne prirent pas une véritable part à l'action, ne firent aucun effort sérieux pour attirer sur eux les forces et l'attention de l'ennemi. Comment encore la cavalerie gauloise n'éclairait-elle pas les flancs de la colonne de Vercassivellaun? comment n'a-t-elle pas aperçu le mouvement tournant et décisif des escadrons romains? comment n'a-t-elle pu leur opposer quelque résistance, quand elle avait pu disputer la plaine tout un jour à un nombre double d'adversaires? Ces fautes énormes des Gaulois n'ont pourtant rien qui doive nous surprendre.

D'abord il était impossible d'espérer quelque ensemble dans des mouvemens dirigés par quatre généraux en chef flanqués d'un conseil. Les assemblées libres ne sont nullement une entrave et sont souvent d'un grand secours pour les gouvernemens engagés dans des guerres justes : il est certains leviers qu'elles seules peuvent manier; mais si le système constitutionnel se prête parfaitement à l'organisation et à la direction de la guerre (nous en avons eu des exemples), ses formes seront à jamais déplacées dans le commandement des armées, ses plus sincères admirateurs en conviennent hautement. Le mauvais succès des Gaulois devant Alesia est un exemple, ajouté à tant d'autres, des funestes conséquences que ne peut manquer d'avoir sur le terrain le manque d'unité et d'indépendance dans le commandement.

En second lieu, nous savons que les 60,000 hommes de Vercassivellaun comprenaient l'élite de l'armée de secours. Il est fort probable que le reste n'était qu'une multitude confuse et à peine armée, bonne tout au plus à faire nombre et nullement à combattre. César s'en aperçut et s'en préoccupa peu. Il employa toutes ses forces à repousser les deux attaques sérieuses dirigées contre lui de l'intérieur et de l'extérieur. Dès que sa victoire fut assurée sur ces deux points, les 180,000 hommes qu'on avait mis en ligne tant bien que mal disparurent aussitôt. Les soldats de Vercassivellaun avaient montré beaucoup de courage et de persévérance, mais ils étaient mal disciplinés et entassés devant un seul front de fortification. L'apparition de quelques escadrons sur leurs derrières les mit tous en fuite. Rien dans tout cela que de très naturel et de très conforme aux habitudes des armées barbares. Plus ces armées sont nombreuses, plus leurs masses sont compactes, et plus le manque d'or-

(1) « Pugnatur uno tempore omnibus locis, atque omnia tentantur. » *B. G.*, VII, 84.

Digitized by Google

ganisation se fait sentir, plus elles sont exposées à ces terreurs paniques que le moindre incident amène et que rien ne peut arrêter.

La conduite de la cavalerie gauloise serait plus difficile à expliquer, car elle était non-seulement brave, mais très supérieure à l'infanterie de même race par son organisation et sa tactique; elle devait se composer en grande partie d'anciens auxiliaires des Romains. Il est fort possible qu'elle ait été paralysée par quelque fausse disposition des généraux ou par l'habileté même de la manœuvre de César; mais la lecture attentive du septième livre des *Commentaires* nous fournit encore une autre explication qui nous paraît aussi plausible. Les Éduens faisaient la principale force de cette cavalerie; or les Éduens agirent-ils dans cette circonstance avec une parfaite loyauté, et leur énergie ne fut-elle pas amortie par quelque arrière-pensée?

Depuis le commencement de l'année, leur attitude avait été constamment douteuse et vacillante; leurs esprits étaient agités de sentimens divers : d'une part, la fatigue de la domination romaine, une sorte de repentir d'avoir contribué à l'établir en Gaule; de l'autre, la jalousie des autres tribus, le désir de conserver la suprématie que leur laissaient leurs maîtres, et qui les consolait de leur servitude. César revenant en Gaule les avait trouvés, non pas en insurrection ouverte, mais animés de dispositions sur lesquelles il ne s'était pas mépris. Il dépeint de main de maître leurs incertitudes, leurs fluctuations. On les voit exécuter ses ordres, accepter la révolution qu'il opère dans leur gouvernement, fournir des vivres, des auxiliaires, mais avec une répugnance croissante. Bientôt leur contingent prend une attitude décidément hostile : les citoyens romains qui se trouvaient sur leur territoire sont maltraités, dépouillés, emprisonnés. Puis le proconsul surprend et enveloppe leurs guerriers : aussitôt la tribu implore sa clémence, désavoue, punit les violences commises contre les Romains, et obtient, comme une sorte de faveur, que son contingent serve devant Gergovie, à côté des légions; mais quand César lève le siége de cette ville, les auxiliaires éduens le quittent sous divers prétextes. C'est la vieille histoire de toutes les défections de ce genre, et c'est un jeu que nous avons vu jouer cent fois à nos tribus algériennes. Le proconsul cependant pénètre les intentions des prétendus alliés qui l'abandonnent; mais les circonstances ne lui permettent pas de les retenir, et il feint de se laisser prendre à leurs promesses. A peine l'ont-ils quitté qu'ils se trouvent devant Nevers, où sont tous les bagages de l'armée romaine. La cupidité enflamme leurs autres passions, et le pillage de Nevers semble les compromettre sans retour. Ils figurent parmi les plus ardens des insurgés; mais leur dévouement de fraîche date inspire peu de confiance aux chefs du parti national.

Digitized by Google

Le commandement général qu'ils ambitionnaient, et auquel leur importance leur donnait quelque droit de prétendre, leur est refusé pour être donné au plus digne, à l'Arverne Vercingétorix. Leur jalousie contre les autres tribus reprend alors le dessus. Cette espèce de déchéance les afflige et les irrite; ils se retournent secrètement vers César, implorent son indulgence, expriment leurs regrets de ne pouvoir encore se séparer ouvertement des révoltés. César n'était pas homme à repousser des ouvertures pareilles. Ces relations durent continuer, et il est fort permis de croire qu'elles eurent quelque influence sur l'inaction d'une grande partie de l'armée gauloise durant la journée qui décida du sort d'Alesia. Dans le spectacle de cette cavalerie qui se comporte si vaillamment un jour, et qui ne prend aucune part au suprême combat, ne voyons-nous pas comme une vivante image de la conduite des Éduens dans toute cette guerre? Il ne faut pas oublier que Vercassivellaun était Arverne, comme Vercingétorix, et que deux des trois autres généraux de l'armée de secours étaient Éduens. Enfin ce qui ajoute encore quelque vraisemblance à cette conjecture, c'est la prompte et facile soumission de cette tribu, c'est la douceur avec laquelle elle fut traitée par César. Il ne fut pas, il est vrai, plus sévère pour les Arvernes; mais il n'avait pas à leur reprocher le même manque de foi : d'ailleurs ceux-ci étaient atterrés par le désastre de Vercingétorix; enfin il devait importer à César de ne pas trop élever des alliés qui l'avaient abandonné dans les momens les plus difficiles, de ne pas trop abattre leurs rivaux; il pouvait convenir à la politique romaine de pardonner aux Éduens, mais non de les laisser trop puissans.

Si les raisons ne manquent pas pour expliquer la conduite de l'armée de secours pendant les quelques jours qui s'écoulèrent entre son arrivée devant Alesia et sa destruction, il est plus difficile d'en trouver une bonne pour justifier l'emploi que dans ce même temps Vercingétorix fit des 80,000 guerriers enfermés avec lui dans la place. Ce n'était pas une multitude confuse qu'il avait sous ses ordres, c'était une véritable armée, très inférieure aux Romains sans doute en discipline et en tactique, mais brave, aguerrie et depuis plusieurs mois obéissant au même chef. Chaque fois que l'armée de secours fit une tentative, elle trouva les assiégés tout prêts à la seconder, et ceux-ci, dans leur suprême effort, montrèrent, malgré la difficulté des lieux, assez de vigueur pour que César crût devoir leur résister en personne; mais chaque fois aussi ils se bornèrent à une seule attaque contre les lignes romaines. Or, pour mettre l'*oppidum* à l'abri d'une surprise, il suffisait assurément d'y laisser 20,000 hommes, et il en restait 60,000 dont Vercingétorix pouvait disposer contre l'assiégeant. Il faut donc admettre ou qu'il aurait engagé sur

Digitized by Google

un seul point une semblable masse d'hommes, ou qu'il aurait laissé les trois quarts de son monde inactifs dans la ville, alors qu'en multipliant ses efforts il aurait multiplié les chances de défaite pour l'armée romaine, déjà fort compromise (1). Nous n'avons pas ici d'explication plausible à trouver dans l'organisation du commandement, le caractère du chef, les dispositions des soldats. Une seule se présente à l'esprit, nous l'avons déjà indiquée : Vercingétorix n'avait pas 80,000 hommes.

Ce chiffre n'est donné qu'une seule fois par César, et encore d'une manière indirecte. C'est Vercingétorix qui, en renvoyant ses cavaliers, les charge d'encourager leurs tribus à ne pas laisser périr 80,000 guerriers, l'élite de la Gaule, enfermés dans Alesia. L'assertion serait-elle plus positive et plus directe, qu'on pourrait ne pas s'y arrêter. Il n'y a rien de plus difficile que de connaître exactement le nombre de combattans que l'on a devant soi. Outre l'incertitude inévitable des appréciations, il faut encore tenir compte de la disposition naturelle de tout chef d'armée à « voir double (2), » comme disait Napoléon, c'est-à-dire à s'exagérer beaucoup les forces qui lui sont opposées. On objectera ici que César, ayant fait la garnison d'Alesia prisonnière de guerre, dut en connaître exactement l'effectif; mais que nous dit-il à ce sujet? Il se borne à nous apprendre qu'il rendit 20,000 captifs aux Éduens et aux Arvernes; il en donna un à chacun de ses soldats : cela ferait donc en tout de 60 à 70,000. Sans vouloir fixer aucun autre chiffre, est-il difficile de croire que de ce nombre il y en ait eu 20 ou 30,000 ramassés par la cavalerie romaine, soit sur le plateau où avait combattu Vercassivellaun, soit parmi les 180,000 fuyards mal armés, étrangers au pays, qui erraient à l'aventure après la déroute?

Nous pensons donc qu'en faisant une large part au génie de César, à la valeur et à la discipline de ses soldats, à leur aptitude au travail, aux fautes et à la désunion des Gaulois, à l'imperfection de leur organisation et de leurs moyens, il est impossible de comprendre ce qui s'est passé devant Alesia, si l'on n'admet :

1° Que pendant le blocus de cette place, les tribus restées fidèles à Rome fournirent à l'armée de César des vivres, des moyens de transport et peut-être des travailleurs, sinon pour l'exécution même des ouvrages, au moins pour le rassemblement des matériaux;

2° Que l'effectif de la garnison d'Alesia était inférieur au chiffre indiqué par César.

(1) MM. Delacroix et Quicherat admettent, il est vrai, que durant la dernière bataille il fit deux tentatives, mais successives et non simultanées.

(2) « Votre maréchal y voit double, » répondit l'empereur à l'officier qui lui annonça la victoire d'Auerstädt. Cette fois Napoléon se trompait; mais le succès de l'illustre Davout tenait en effet du prodige, et au premier moment l'empereur n'y pouvait croire.

Digitized by Google

Mais est-il permis de modifier ainsi le récit du grand capitaine, de douter de ses assertions? Les contemporains le pensaient. « Ses *Commentaires* ne brillent ni par le soin ni par l'exactitude, disait Pollion. Pour les actions de ses lieutenans, il ajoute foi trop légèrement à leurs rapports, et quant à ce qui s'est passé sous ses yeux, il altère souvent la vérité, soit de propos délibéré, soit par manque de mémoire (1). » Pollion est une autorité considérable. Orateur éminent, critique délicat, ami de Cicéron et de Virgile, il avait lui-même composé une histoire des guerres civiles, et ce travail nous a valu une des plus belles odes d'Horace (première du deuxième livre); mais républicain d'opinion, s'il ne l'était pas en pratique, regrettant les libertés de sa patrie tout en courtisant César, Antoine et Octave, il se vengeait peut-être de sa servilité par la sévérité de ses jugemens sur les œuvres de ceux qu'il avait adulés à contre-cœur. Son appréciation des *Commentaires* nous semble dure et peut-être injuste. Rien dans César ne laisse soupçonner une crédulité trop naïve, et de nombreux exemples prouvent que sa mémoire était à la hauteur de ses autres facultés. Quant au mérite littéraire de ses écrits, Cicéron, dont l'opinion en pareille matière a bien autant de poids que celle de Pollion, et qui ne lui cédait assurément pas en indépendance, — car si on peut lui reprocher quelques faiblesses politiques, on ne saurait oublier que par sa courageuse conduite lors de la conjuration de Catilina il a retardé de plusieurs années l'asservissement de Rome, et que sa résistance aux oppresseurs de sa patrie lui a coûté la vie, — Cicéron, dis-je, regardait les *Commentaires* comme un modèle du genre et comme un livre excellent (2). Nous ne pouvons qu'accepter respectueusement la sentence d'un pareil juge, et, bien qu'il se prononce plutôt sur le mérite de l'écrivain que sur son exactitude, nous nous appuyons de son sentiment pour adopter celui de Montaigne, qui tenait César pour « le plus net, le plus disert et le plus sincère historien qui fut jamais (3). » Il nous paraîtrait seulement plus exact de dire : le plus sincère de ceux qui ont écrit leur propre histoire; car il y a une grande différence entre raconter les actions d'autrui, quelque chaleur, quelque passion qu'on y apporte, et retracer des faits où l'on a été soi-même le principal acteur.

Parcourons les récits de celui des modernes dont le nom vient le plus naturellement à l'esprit quand on prononce le nom de César; laissons de côté et ses bulletins, destinés à produire sur l'esprit public un effet momentané, et ces pages dictées à Sainte-Hélène pour repousser loin de lui la responsabilité des calamités qui avaient frappé

(1) Suetonius, *D. J. Cæsar.*, 56.
(2) *De claris Oratoribus*, 75.
(3) Note manuscrite sur son exemplaire des *Commentaires*.

Digitized by Google

la France : ces écrits sont remplis d'assertions trop faciles à réfuter. Mais prenons par exemple la relation d'une de ses plus brillantes victoires, celle de Marengo, relation faite de sang-froid, six ans plus tard, et recommencée trois fois par ses ordres : au lieu de ces deux batailles que tout le monde connaît, la première perdue et la seconde gagnée, nous trouverons une manœuvre impossible, un changement de front inexplicable. Il fallait à tout prix attribuer au vainqueur une sorte d'infaillibilité surhumaine qui, selon nous, n'ajoutait rien à sa gloire. Cet exemple, que nous pourrions multiplier, contient une leçon dont nous devons tenir compte, tout en reconnaissant que le caractère de César ne nous permet pas de le soupçonner d'avoir essentiellement altéré la vérité. Sans aller jusqu'à croire qu'il poussât la candeur au même degré que Turenne, répondant à un indiscret questionneur « qu'il avait perdu par sa faute les batailles de Mariendal et de Rethel, » on ne peut contester que ses récits respirent la sincérité. Et cependant nous croyons qu'il faut faire une distinction entre ceux de la guerre des Gaules et ceux de la guerre civile. Il n'a écrit les derniers qu'après le triomphe et pour la postérité; il y parlait d'ailleurs d'événemens auxquels Rome entière avait en quelque sorte assisté, et ses omissions, ses erreurs volontaires ou involontaires auraient trouvé plus d'un contradicteur. Les *Commentaires* de la guerre des Gaules étaient composés dans des circonstances toutes différentes et pour un tout autre but.

Le théâtre sur lequel César travaillait à fonder sa réputation militaire avait été fort habilement choisi : il ne s'éloignait pas trop de l'Italie, et la guerre qu'il y soutenait était éminemment populaire à Rome. On n'avait pas oublié que Brennus était venu jusqu'au Capitole, et les succès de l'heureux proconsul paraissaient plus qu'une revanche. « La guerre gauloise, disait-on, César seul l'a faite; avant lui, on s'était borné à la repousser. Marius lui-même avait uniquement réprimé les tentatives de ces barbares; il n'avait pas pénétré jusqu'à leurs villes et à leurs demeures. Grâce à César, le plus grand péril qui pût menacer l'Italie est aujourd'hui conjuré (1). » Les bulletins envoyés par le conquérant, sous la forme de lettres au sénat, produisaient sur le Forum un effet immense que ses largesses ne contribuaient pas peu à augmenter, et que ses *Commentaires* étaient destinés à renouveler et à confirmer. Il paraît certain qu'ils furent écrits pendant la dernière année de son commandement en Gaule; c'était une des armes qu'il forgeait pour la guerre civile. Il n'avait pas à craindre la contradiction de ses adversaires, car les Gaulois n'avaient guère moyen de faire entendre leur voix à Rome. Et parmi les Romains, qui aurait pu lui répondre? Caton et ses amis pou-

(1) Cicero., *De Prov. consul.*

Digitized by Google

vaient bien condamner la politique agressive de César, flétrir ses cruautés; mais pour le réfuter quand il racontait des actions de guerre, il eût fallu l'intervention de quelque témoin oculaire. Or ceux mêmes de ses lieutenans qui embrassèrent le parti contraire dans la guerre civile, Labiénus entre autres, étaient intéressés à ne pas diminuer la valeur d'un livre qui était pour eux aussi un monument de gloire.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que César ait combiné son récit de manière à rehausser l'éclat de sa conquête, qu'il ait légèrement glissé sur quelques incidens moins bons à faire connaître, qu'il ait omis certains détails, qu'il en ait exagéré d'autres? Le récit du siége d'Alesia surtout doit être lu avec précaution, car c'était la principale opération de la guerre, le coup de grâce donné aux Gaulois, le bouquet du feu d'artifice, si l'on peut parler ainsi, qui se tirait de l'autre côté des Alpes pour éblouir les citoyens de Rome. César devait être naturellement disposé à grossir les difficultés et l'importance, bien réelles pourtant, de ce fait d'armes. Les résultats qu'il obtint paraissaient incroyables, non-seulement à Napoléon et à quelques militaires des temps modernes, mais à ceux des Romains qui avaient le plus étudié et pratiqué leur tactique. « Les grandes choses qu'il a faites devant Alesia, s'écriait Velleius Paterculus, qui avait longtemps et bien fait la guerre, un homme oserait à peine les entreprendre; un dieu seul put les accomplir (1). » Si cette phrase ne sortait pas de la plume d'un panégyriste, on pourrait la prendre pour un trait d'ironie.

Même en réduisant de moitié la force que l'on prête à l'armée de Vercingétorix, en admettant que les Romains furent en partie nourris et assistés par les tribus qui leur étaient restées fidèles, et que la perfidie ou l'inaction des Éduens ait facilité le succès, on laisse encore à César une bien belle part de gloire. Concevoir un système entièrement nouveau d'ouvrages, le faire exécuter par ses troupes devant un ennemi bien retranché, bloquer avec 50,000 hommes une armée égale à la sienne, remporter le même jour deux victoires éclatantes, l'une devant, l'autre derrière soi, voilà certes plus qu'il n'en faut pour illustrer un homme de guerre. Nous nous permettrons de signaler particulièrement l'emploi que dans toute cette campagne il fit de sa cavalerie, parce que jusqu'alors les généraux romains, mettant avec raison leur confiance dans leurs admirables légions, mais tirant d'un principe juste des conséquences extrêmes, s'étaient presque exclusivement appliqués à diriger ou à combattre l'infanterie, et que leur peu d'aptitude à se servir de la cavalerie ou à repousser ses attaques avait été la cause de leurs plus cruels re-

(1) *Hist. rom.*, XLVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

vers. C'étaient les Numides d'Annibal qui avaient décidé la plupart de ses victoires, et au moment même où César triomphait des Gaulois, les escadrons parthes détruisaient l'armée de Crassus. Quant à la résolution même d'enfermer ses soldats entre deux lignes et de les y faire combattre dos à dos contre l'ennemi du dedans et l'ennemi du dehors, elle était sans doute la meilleure que les circonstances et l'espèce d'adversaires auxquels on avait affaire permissent de prendre : l'événement en tout cas a donné raison au vainqueur. Cependant cet exemple a été funeste à presque tous ceux qui ont voulu le suivre, et devant Dyrrachium il en coûta cher à César lui-même pour avoir voulu recommencer cette dangereuse expérience en face de soldats romains (1).

Nous ne voudrions pas prolonger cet examen, qui nous entraînerait trop loin de notre sujet. Nous n'avons cherché à établir qu'une chose, c'est que, sans être nullement détracteur de César, en restant admirateur déclaré, non-seulement de ses grandes actions, mais de la façon dont il les raconte, il était permis de soumettre à l'analyse certains passages de ses *Commentaires* et de discuter quelques-unes de ses assertions, alors qu'il avait un intérêt évident à dissimuler ou à exagérer la vérité; mais nous ne croyons pas que cette faculté puisse s'étendre jusqu'à changer le caractère de ses récits, ni que la critique moderne ait le droit de s'affranchir de l'interprétation rigoureuse du texte dans tout ce qui regarde les descriptions de lieux, d'ouvrages, de mouvemens.

XI.

Revenons au fond même du débat dont nous avons déjà mis une partie sous les yeux du lecteur. Oublions un moment les conclusions auxquelles nous a conduit un premier examen de la question. Supposons que les opérations militaires qui se sont succédé depuis la reprise des hostilités ont naturellement amené les armées belligérantes en plein département du Doubs, et, sans opinion préconçue, cherchons si l'Alaise séquane est bien l'Alesia dont nous venons de raconter le blocus et la reddition (2).

Lorsqu'on part du confluent du Doubs et de la Loue, et que l'on

(1) *B. G.*, III, 63. Nous ne parlons pas ici du grand échec essuyé par César devant cette ville, et à la suite duquel Pompée prit le titre d'*imperator*, mais du premier combat désavantageux livré quelques jours plus tôt, après la défection des jeunes Allobroges.

(2) Pour faciliter l'intelligence de ces deux derniers points, nous avons annexé à cet écrit le plan des environs d'Alaise et celui des environs d'Alise. Ces deux plans reproduisent, à une échelle réduite, la carte du dépôt de la guerre. Ceux qui voudront étudier la question à fond et se rendre un compte plus précis des formes du terrain feront bien de consulter cette carte même.

Digitized by Google

remonte les bords de cette dernière rivière, on chemine pendant environ sept lieues dans une vallée assez large et qu'encadrent des coteaux boisés; puis on se trouve en face d'une espèce de muraille, à travers laquelle la Loue par mille sinuosités s'ouvre laborieusement passage. Là commence le Jura, si l'on veut étendre cette dénomination à l'ensemble de plateaux étagés et d'arêtes parallèles qui s'élèvent entre la haute chaîne plus particulièrement appelée de ce nom et les plaines de la Saône. Le pays, jusqu'alors relativement plat et monotone, devient subitement tourmenté et pittoresque : plus de larges vallées, plus de coteaux à pentes douces, mais de brusques escarpemens, des rochers, des gorges profondes, dans lesquelles plusieurs affluens de la Loue roulent en cascades leurs eaux rapides. Un des principaux contre-forts qui soutiennent cette dernière chaîne du Jura, le mont Poupet, domine toute cette contrée, et semble comme le nœud d'étroites vallées qui sont séparées les unes des autres, tantôt par des arêtes assez minces, tantôt par des massifs un peu plus larges. C'est dans un de ces massifs que se trouve le hameau d'Alaise, et que devrait se trouver, selon de respectables autorités, le site de l'antique cité mandubienne. Examinons comment on peut appliquer à ces lieux la description des *Commentaires*, que nous avons traduite à peu près littéralement.

Voici bien les deux cours d'eau, le Lison et le Todeure (1); mais ce n'est pas la base d'une colline qu'ils arrosent, c'est un massif : le mot n'est pas de nous, et nous demandons pardon de le répéter encore, parce qu'il est le seul qui convienne à la situation; c'est un ensemble de mamelons presque tous boisés, inégaux de forme et de hauteur, et séparés entre eux par des ravins plus ou moins profonds, que les deux rivières enveloppent à l'est, au nord et à l'ouest, c'est-à-dire de trois côtés, et non de deux. Ainsi limitée, la position ne présente pas ce caractère inexpugnable qui lui appartient essentiellement dans le récit de César. Elle est à peu près inabordable à l'est et au nord, partout où elle est baignée par le Lison, car cette rivière coule dans un enfoncement dont les bords, toujours très escarpés, sont sur quelques points tout à fait à pic. Au sud également, elle se termine par une pente fort raide et de très difficile accès. Cependant à l'ouest le Todeure n'est qu'un obstacle médiocre; dans sa partie inférieure surtout, pendant les trois kilomètres qui précèdent son confluent avec le Lison, il n'arrose que des pentes douces et faciles à gravir. Enfin l'espace compris entre les deux cours d'eau et le ravin, qui au sud unit leurs deux vallées sans dépasser le ro-

(1) Ce dernier cours d'eau, fort peu important, est appelé, sur la carte du dépôt de la guerre, ruisseau de Conche. Nous le désignons sous le nom que lui donnait la carte de Cassini, et qu'on paraît tenir beaucoup à lui conserver.

Digitized by Google

cher de Camp-Baron (1), a plus de quatorze mille pas romains de tour, tandis que la contrevallation de César ne doit mesurer que onze mille pas. Aussi M. Delacroix abandonne-t-il assez promptement le Todeure pour rejeter la ligne de défense des Gaulois sur les rochers des Querches, les Monfordes et les Mouniots, derrière une espèce de fossé large et assez profond, œuvre de la nature selon les uns, débris d'anciens travaux selon les autres. Ainsi resserrée, la position de Vercingétorix, quoique encore un peu étendue (car elle a près de onze mille pas de périmètre), était incontestablement forte. Seulement c'est toujours un massif, et non une colline, et elle ne s'appuie plus qu'à une seule rivière, le Lison, car le Todeure est tout à fait hors de cause.

Cherchons maintenant la plaine longue de trois mille pas, théâtre des deux combats de cavalerie qui eurent une influence si marquée sur l'issue de la campagne. N'ayant pu la découvrir sur la carte, nous avons recours aux indications de M. Delacroix, qui place ce champ de bataille dans la vallée du Todeure, entre le cours même du ruisseau et une arête rocheuse appelée les Malcartiers. Cet espace, déjà fort étroit, est encore resserré par un mamelon nommé le Peu-de-Myon, en sorte que sa plus grande largeur ne peut atteindre six cents mètres. D'autres accidens de terrain, qui semblent importans quand on a sous les yeux la carte du dépôt de la guerre, ne seraient, assure-t-on, que des ondulations exagérées par la valeur des teintes. C'est un reproche qui a été fait souvent à l'admirable travail de notre corps d'état-major, et il est certain qu'on peut regretter le diapason trop élevé des hachures qui reproduisent les formes du terrain; mais cette imperfection (si c'en est une, la question n'est pas jugée) peut bien, dans les régions montagneuses, nuire à la clarté de la carte sans rien ôter à sa précision, car la valeur des teintes est déterminée d'une manière toute mathématique et nullement arbitraire; leur rapport au terrain est partout le même, et il suffit d'un peu d'exercice pour que l'œil, aidé par les cotes, saisisse ce rapport et en fasse l'application sur la carte. Toutefois nous ne contestons pas que quelques escadrons de cavalerie aient pu se charger sur la rive gauche du Todeure, quoiqu'il nous paraisse bien difficile de faire manœuvrer et combattre sur cet emplacement environ 15,000 chevaux qui, à deux reprises, se le seraient disputé tout un jour; en tout cas, il est permis de dire que ces engagemens n'auraient pas eu lieu en plaine.

Il nous faudrait encore trouver la ceinture de collines extérieures

(1) Ici encore la carte dit Champbaron. Sans bien comprendre l'importance du changement, nous avons adopté la forme donnée à ce nom par M. Delacroix, et qui est, assure-t-on, conforme aux traditions locales.

Digitized by Google

peu espacées et d'égale hauteur. Certes les accidens de terrain ne manquent pas autour du massif d'Alaise; mais ce sont des mamelons, des pics, des plateaux, dont la disposition est fort irrégulière et les formes très diverses; les cotes qui les distinguent varient entre 411 et 830.

Alesia avait une citadelle (*arx*). M. Delacroix la place au nord-ouest, un peu au-dessous du confluent du Lison et du Todeure, sur un petit plateau assez élevé, appelé les Mouniots, bordé de rochers, entouré d'un ravin, et qui réunirait bien les caractères d'une espèce de réduit, si la partie méridionale du massif au-delà de Saraz n'était pas plus haute d'environ cent mètres. La ville elle-même se serait développée au sud et à l'est de la citadelle autour de l'emplacement actuel d'Alaise. Le camp gaulois aurait été plus à l'est encore, en un lieu appelé Chataillon, entre un ressaut de terrain et la gorge du Lison. Cet espace est fort étroit, et comme les bords escarpés de la rivière opposaient à l'ennemi un obstacle suffisant, le mur de six pieds et le fossé mentionnés par César auraient été tournés non vers l'extérieur, mais vers la ville, comme une sorte de seconde ligne de défense. Cette donnée paraît difficile à admettre. Il y avait d'autres fortifications bien plus essentielles à établir vers Saraz et la forêt de Ferrans (car il ne faut faire aucune attention aux bois qui règnent à peu près partout), dans toute cette partie haute du massif qui n'était pas couverte par la ville, et qu'il importait de conserver. C'est là qu'il était naturel d'établir le camp retranché; mais alors il serait au midi, et les *Commentaires* veulent qu'il soit à l'est.

Quoi qu'il en soit, l'armée gauloise est groupée et retranchée sur la position dite d'Alaise, et nous supposerons un moment qu'elle l'occupe tout entière, c'est-à-dire que les mesures prises ne permettent pas à l'ennemi de pénétrer dans l'espace compris entre le Lison et le Todeure sans un assaut de vive force. Vercingétorix est dans la citadelle; sa vue s'étend au loin sur les hauteurs qui sont à l'ouest et au nord, et qui presque toutes sont dominées par le mamelon des Mouniots. C'est de ce côté qu'il doit s'attendre à voir venir l'armée romaine, car c'est de ce côté qu'a dû être livrée la bataille de la veille. Ne consultons que la carte; rappelons-nous que César vient du pays des Lingons, qu'il a dû en deux jours franchir montagnes, forêts et rivières sur rivières, le tout en combattant. Il marche donc à tire-d'aile, en ligne droite, sur les traces des fuyards, et ne fait halte qu'au moment où il les voit bien établis sur une forte position. Ce spectacle s'offre à ses yeux quand ses troupes couronnent les hauteurs qui dominent Myon et la vallée du Todeure entre By et Bartherans; il arrête alors ses légions et les fait camper sur ce point, car il y rencontre « un vaste et superbe plateau qui peut contenir une im-

Digitized by Google

mense armée. » Nous répétons les expressions d'un des défenseurs les plus convaincus de l'Alaise séquane (1), bien qu'elles nous semblent, nous sommes forcé d'en convenir, s'appliquer très peu au terrain tel que la carte nous le représente. Cependant le proconsul fait sa reconnaissance et se décide à bloquer l'armée gauloise. Il doit dès lors se saisir des positions les plus importantes qui entourent le massif, et tenter de fermer vers leur naissance les nombreux ravins qui offriraient à l'ennemi de faciles débouchés. Les points qu'il aurait dû ainsi occuper pour compléter l'investissement sont désignés aujourd'hui par les noms de Échay, Doulaize, Refranche, Coulans, Éternoz, Monmahoux, Crozet, Geraize, Sansenay, les Malcartiers, et forment les sommets d'un polygone d'environ trente kilomètres de côté; encore plusieurs de ces points auraient-ils été tellement dominés et tellement difficiles à défendre contre toute attaque de l'ennemi extérieur, qu'il aurait fallu s'étendre davantage, pousser à l'est au-delà de Refranche et de Coulans, au sud et à l'ouest occuper le mont Poupet, By et Bartherans, ce qui nous donnerait alors un périmètre de plus de dix lieues. Nous voilà déjà bien loin des dimensions assignées par les *Commentaires* à la contrevallation et à la circonvallation; mais pourquoi le proconsul aurait-il songé à construire ces lignes? Pourquoi un blocus? César n'est séparé de l'ennemi que par un mince ruisseau, derrière lequel le terrain s'élève en pentes au moins accessibles. Comment ne profite-t-il pas de la supériorité morale que lui donne sa victoire de la veille pour attaquer immédiatement l'ennemi, le déloger d'un premier contre-fort appelé Charfoinge, et si les défenses des Gaulois sont accumulées dans le nord et l'est du massif, comment ne cherche-t-il pas à s'emparer de toute la partie occidentale et méridionale, qui est en même temps la plus élevée?

Ces réflexions viendront, je crois, naturellement à l'esprit de quiconque jettera les yeux sur la carte des environs d'Alaise, après s'être rendu compte de la situation relative des deux armées; mais, encore une fois, ces premières conjectures nous éloignent si promptement et si complétement du texte des *Commentaires*, que marcher plus longtemps dans cette voie serait inutile et fastidieux. Renonçons donc à rechercher pour notre compte la solution du problème; suivons les traces de ceux qui l'ont eux-mêmes posé, approfondi : nous ne pouvons trouver de guides plus ingénieux et plus habiles pour nous conduire sur un terrain qu'ils connaissent mieux que personne.

Selon M. Delacroix, César, vainqueur sur les bords de l'Ognon,

(1) M. Toubin, page 43 de sa brochure.

Digitized by Google

aurait campé le même soir sur le Doubs, vers Osselle. Le lendemain, quittant les traces des fuyards qui devaient l'amener en ligne droite sur les hauteurs de Bartherans, d'où il eût découvert les retranchemens des Gaulois, le proconsul aurait incliné à gauche, et serait venu déboucher sur un vaste plateau, situé à l'est d'Alaise et bordé par la Loue, le Lison, et une chaîne de collines appelées les Mahauts. Cette marche de flanc semble peu conciliable avec l'ardeur que César avait mise à poursuivre l'ennemi; elle lui fait inutilement traverser un dédale de précipices; elle l'amène sur une position, belle il est vrai, mais beaucoup trop étendue pour l'effectif de son armée; enfin elle aboutit à le placer en face du Lison, c'est-à-dire de la partie la plus inexpugnable du massif occupé par Vercingétorix.

Les Romains campent donc entre les villages d'Amancey et d'Éternoz, ils commencent leurs vingt-trois redoutes; mais ces ouvrages ne sont pas tournés vers la place : disséminés entre les sources de la Loue et du Lison sur un polygone qui n'a pas moins de soixante-quatre kilomètres de côté, ils enveloppent l'immense plateau dont l'assiégeant n'occupe qu'un coin, et qui effleure à peine le massif d'Alaise. Ainsi placés, ils ne sont d'aucun secours pour assiéger ou bloquer l'armée de Vercingétorix; ils n'ont d'utilité que pour repousser les attaques de l'ennemi extérieur. Cependant cet ennemi n'existe pas encore. C'est plus tard que l'armée de secours commença à se former; c'est plus tard encore que César eut connaissance du nouveau danger qui le menaçait, et il ne s'occupa d'y pourvoir qu'après avoir entièrement achevé sa contrevallation. D'ailleurs lui-même fixe avec précision l'objet de ces premiers travaux; il voulait empêcher toute brusque sortie des assiégeans, et il se sert du mot *eruptio* comme pour indiquer qu'il se mettait en mesure non-seulement de repousser toute sortie agressive, mais encore de fermer toute issue à Vercingétorix et de le retenir dans le piége où il se croyait sûr de le prendre. Alors même qu'on ne tiendrait pas compte de l'assertion formelle des *Commentaires,* on resterait frappé du péril auquel une pareille dissémination eût exposé l'armée romaine. Avec les armes de jet anciennes, vingt-trois redoutes réparties sur soixante-quatre kilomètres ne pouvaient se donner une mutuelle assistance, et les 50,000 hommes de César eussent été fort embarrassés de les défendre contre une attaque vigoureuse.

Les légionnaires avaient commencé la construction de ces forts détachés (c'est le cas de le dire), lorsque César résolut soit de la suspendre, soit de mener de front une entreprise toute différente, l'attaque de l'armée gauloise, ou du moins de cette portion de l'armée gauloise qui était accessible à ses coups. En effet, M. Delacroix

Digitized by Google

nous montre la cavalerie de Vercingétorix établie, non pas dans Alaise, ni dans le camp à l'est de la ville, mais dans un autre camp dont il n'est pas question dans les *Commentaires*, et qui aurait été à l'ouest du massif sur Charfoinge. S'il en était ainsi, nous ne pourrions que nous étonner encore plus de la singulière combinaison qui, entraînant le proconsul sur le plateau d'Amancey, lui aurait fait différer cette opération de plusieurs jours et en rendait le succès problématique, tout au moins incomplet. Arrivant devant Alaise sur les traces des fuyards par la direction naturelle, il attaquait Charfoinge avec toutes ses forces réunies; si ses cavaliers avaient l'avantage, ses fantassins étaient là pour les soutenir, et pouvaient, nous l'avons déjà dit, se loger immédiatement sur le massif. Aujourd'hui il faut que sa cavalerie descende des positions qu'il occupe, fasse par le nord le tour de la ville et de la citadelle, franchisse le Lison, et, sans infanterie, s'en aille, au milieu des ravins et des montagnes, déboucher devant l'ennemi par un étroit passage. M. Delacroix fait remarquer cette dernière circonstance, et lui attribue la longue durée du combat. Nous sommes forcé de répéter que le champ de bataille n'est guère plus large, et qu'il ne nous semble ni répondre à la description qu'en donne César, ni se prêter à l'action dont le caractère et les principaux traits sont reproduits dans les *Commentaires*. Nous avouons aussi avoir quelque peine à comprendre comment les légions, séparées de leurs auxiliaires par toute l'épaisseur du massif, purent leur être de quelque secours, comment leur mouvement en avant put être si décisif et causer une si vive terreur aux Gaulois, quand elles avaient devant elles la profonde gorge du Lison.

Après la défaite de sa cavalerie, Vercingétorix la renvoie. Si dans toute hypothèse on peut s'étonner, au premier abord, qu'il ne se soit pas en même temps débarrassé d'une partie de son infanterie ou au moins des bouches inutiles, cette surprise devient, devant le système de M. Delacroix, plus grande et plus durable; car assurément ce n'étaient pas les redoutes construites sur le plateau d'Amancey qui pouvaient entraver les communications des soi-disant assiégés avec l'extérieur. Où trouver encore l'intervalle entre les ouvrages romains (*quo nostrum erat opus intermissum*) par où cette cavalerie s'échappe? On nous dit que ce fut par la vallée qui conduit à Salins; mais les assiégeans n'avaient fait encore aucun travail de ce côté.

Puis le général gaulois fait rentrer dans la place toutes les troupes qui étaient établies en dehors. Pour qui n'a lu que les *Commentaires*, cette phrase a un sens très simple : l'assiégé abandonne le seul ouvrage extérieur dont il ait été question, le camp retranché qui était situé à l'est. M. Delacroix traduit plus librement. Selon lui, les Gaulois rectifièrent leur position, c'est-à-dire qu'ils abandonnèrent le To-

Digitized by Google

deure, et reportèrent de ce côté leur ligne de défense sur Querches, les Grandes-Monfordes et les Mouniots; mais ils ne se renfermèrent pas dans la place, comme le dit César (*copias omnes in oppidum recipit*), car ils conservèrent leur camp de Chataillon et durent occuper par des postes toute la partie méridionale du massif; c'est du moins ce qu'il faut conclure du tracé que l'on nous donne de la contrevallation.

Cette ligne aurait, à l'est et au nord, suivi la crête qui domine la rive droite du Lison, depuis Nans jusqu'auprès de Doulaize; au sud elle aurait passé dans le fond de la vallée dite de Fouré, et à l'ouest dans un vallon qui sépare Camp-Baron et Charfoinge des Querches, des Monfordes et des Mouniots. Ce tracé, partout où il suit les bords du Lison, nous paraît irréprochable; seulement cette rivière est elle-même un obstacle tel qu'ici le triple fossé et le quinconce de défenses accessoires devenaient un luxe inutile et même dangereux, car pour les établir il fallait reporter le parapet à plus de cent mètres en arrière, et laisser entre cet ouvrage principal et l'escarpement naturel une espèce de terre-plein qui, bien que hérissé de chausse-trapes et de chevaux de frise, donnait à un ennemi vigoureux une chance pour tenter un logement dans cet espace. Aussi MM. Delacroix et Quicherat pensent-ils que, dans les lieux escarpés (*prærupta loca*), il n'existait qu'un simple parapet. Nous ne pouvons partager cette opinion. César parle bien de la grandeur des retranchemens (*magnitudinem munitionum*) qu'il avait construits en plaine; mais ces expressions ne s'appliquent évidemment qu'au relief et non à la nature des ouvrages, car il nous montre les assiégés tentant dans un suprême effort l'escalade des lieux escarpés et s'y heurtant aux mêmes défenses qui régnaient partout ailleurs (*turres, fossas, vallum, loricam*).

Si dans cette partie de la ligne qui se couvre du Lison, la force même de la position rend contestable l'utilité des travaux décrits par César, nous avouons ne pouvoir comprendre comment il lui aurait été matériellement possible de les exécuter au pied d'un talus aussi raide que celui qui termine le massif au sud et au sud-ouest, ou bien encore sous les rochers que dominait la citadelle d'Alaise. Que l'on regarde un moment la carte, que l'on se figure les travailleurs de l'armée romaine se déployant, pioche en main, auprès du Bief-de-Fouré, sous Querches et les Mouniots, et se préparant à creuser le fossé perdu, qui doit être à plus de cent mètres en avant du parapet futur. Il faut qu'ils s'attachent aux flancs des rochers, des pentes abruptes, et au sommet de ces rochers, de ces pentes, presque au-dessus de leur tête, sont les soldats de Vercingétorix bien armés et bien à couvert! Comment ceux-ci n'écrasent-ils pas immé-

Digitized by Google

diatement leurs adversaires sous une grêle de pierres et de projectiles? Comment le proconsul aurait-il exposé ses légionnaires à un péril aussi redoutable, lorsqu'en reculant son tracé de quelques centaines de mètres il pouvait exécuter ses travaux avec une sécurité relative au-dessous de l'arête qui ferme au sud la vallée de Fouré, sur Camp-Baron, et en arrière du confluent du Lison avec le Todeure. Il est vrai qu'alors la contrevallation aurait dix-neuf mille mètres, et le texte des *Commentaires* est là; elle ne peut pas avoir plus de seize mille mètres.

Veut-on admettre, contrairement à ce qui paraît être l'opinion de M. Delacroix, que les Gaulois s'étaient réellement renfermés dans l'*oppidum* et avaient évacué cette partie du massif que couvre la forêt de Ferrans? Alors la contrevallation ne passera plus ni à Nans, ni à Camp-Baron : elle quittera le Lison à la hauteur de Saraz, et de là gagnera Charfoinge; mais il faut, dans ce cas, ou l'étendre inutilement sur d'autres points, ou lui donner moins de quatorze mille mètres (1). D'ailleurs, le massif une fois entamé, la défense de la place serait devenue bien difficile; un siége ordinaire, suivi d'une attaque de vive force, eût coûté à l'armée romaine beaucoup moins de peine qu'un blocus et présenté plus de chances de succès.

Passons à l'examen de la circonvallation. Cette ligne se serait rattachée au camp, ou plutôt au principal camp de César, établi, comme nous l'avons dit, entre Amancey, Éternoz et Coulans; elle aurait passé par Nans et le Fouré comme la contrevallation, enveloppé Camp-Baron, Myon et le mamelon au sud-ouest de ce village, puis suivi les hauteurs entre le Lison, Doulaize et Refranche, pour rejoindre le quartier-général du proconsul, qui en aurait formé comme la citadelle et le réduit. Le périmètre que les Romains auraient eu ainsi à fortifier et à défendre contre l'ennemi extérieur aurait été de trente mille mètres, et non de vingt mille, comme le disent les *Commentaires*. Encore, pour ne pas donner plus d'étendue à la circonvallation, faut-il admettre que César l'avait tracée dans le fond du Fouré, au lieu de lui faire suivre l'arête qui domine cette vallée, et qu'il lui avait fait décrire un rentrant inexplicable sur Charfoinge, au lieu de la porter naturellement sur les rochers de Conches.

Après avoir lu le récit de César et comparé sa situation, ses forces avec celles de l'ennemi, nous étions resté frappé des difficultés qu'il avait dû surmonter pour exécuter tout ce qu'il décrit; mais combien toutes ces difficultés augmentent dans l'hypothèse que nous discutons! Les vingt-trois redoutes qu'il a construites tout d'abord ne

(1) Le commandant de Coynard a essayé de figurer sur la carte un tracé de ce genre sans pouvoir arriver à un résultat satisfaisant.

Digitized by Google

sont plus comme l'ébauche de la contrevallation; elles forment un système d'ouvrages entièrement séparé. Quand il commence réellement l'investissement de la place, elles ne peuvent pas servir de refuge aux travailleurs, s'ils sont trop vivement pressés par une sortie. Elles ne peuvent pas les protéger pendant le repos des nuits; elles ne pourront pas servir de réduits et renfermer les réserves quand les lignes seront attaquées. Les camps aussi ne sont pas disséminés sur la circonférence qu'il faut garder et fortifier. Ils sont concentrés loin des ateliers, sur deux points; la masse des troupes est vers Amancey, et depuis la défaite de la cavalerie gauloise, un second bivouac a été établi sur le Todeure. Le mode de campement et la nécessité de garder les *castella* ajoutent un immense surcroît de fatigues à toutes celles qui ne pouvaient déjà manquer d'accabler les légionnaires. Représentons-nous ces malheureux soldats obligés d'aller et de venir entre leurs bivouacs, les *castella*, les ateliers, de faire chaque jour plusieurs lieues pour aller monter leur garde ou travailler, et autant pour regagner leurs tentes. Outre les détachemens laissés au camp ou envoyés aux redoutes, il en fallait d'autres pour soutenir les travailleurs en cas de sortie; il fallait, la nuit, fournir des postes pour relier entre eux des quartiers si espacés, pour défendre des ouvrages non terminés et situés loin des bivouacs, comme par exemple ceux qui enveloppaient la partie méridionale du massif. Il fallait encore aller au bois, à la maraude, au fourrage, et l'on était là trop loin de la Lingonie pour en tirer des vivres ou des travailleurs auxiliaires. Les soldats de César eussent-ils été deux fois, trois fois plus nombreux, qu'ils n'auraient pas pu y suffire, même en restant jour et nuit sous les armes ou en corvée, ou la pioche en main, sans prendre le temps de manger ni de dormir. Velleius Paterculus pensait qu'un dieu seul pouvait mener à fin tout ce que César avait entrepris devant Alesia. Qu'eût-il donc dit, si Alesia s'était réellement élevée sur l'emplacement d'Alaise?

L'armée de secours paraît; elle s'établit à l'ouest du massif, sur ces hauteurs de By et de Bartherans que César avait laissées libres lorsqu'il était arrivé vainqueur devant la place. Le combat de cavalerie s'engage encore sur la rive gauche de Todeure. Nous avons déjà dit combien peu cet emplacement nous paraissait convenir à une action de ce genre; mais le récit des *Commentaires* ajoute ici un détail saisissant et que nous cherchons vainement dans la version de M. Delacroix : « De tous les quartiers qui tout autour occupaient le sommet des crêtes (*ex omnibus castris quæ summum undique jugum tenebant*), l'infanterie romaine peut voir et suivre les incidens du combat. » N'y a-t-il pas dans cette phrase une indication

Digitized by Google

précise qu'il est impossible d'appliquer aux environs d'Alaise et au mode de campement imposé par la nature des lieux?

L'attaque de nuit du surlendemain aurait été dirigée contre Charfoinge, là même où la circonvallation décrivait un rentrant qui nous semblait inexplicable; mais avec tout autre tracé, aucune partie du retranchement n'eût pu recevoir l'épithète essentielle de *campestris*. Cependant ce fut grâce aux réserves tirées des redoutes éloignées (*ex ulterioribus castellis*) que Marc-Antoine et Trebonius purent repousser le terrible assaut des Gaulois. Or les trois redoutes les plus rapprochées du théâtre de l'action en étaient encore séparées par une distance de neuf et douze kilomètres. Entre le moment où un exprès serait allé chercher ces détachemens et celui où ils auraient pu prendre part au combat, il se serait donc écoulé au moins de cinq à six heures. On était en plein été, les Gaulois avaient quitté leur camp à minuit, leur attaque avait dû commencer vers une heure du matin; les réserves romaines ne pouvaient donc apparaître sur le champ de bataille que longtemps après le lever du soleil. Or César nous apprend que tout était fini avant le jour.

Éclairés par leurs échecs, les généraux de l'armée de secours se décident à envoyer un des leurs, Vercassivellaun, avec 60,000 hommes, pour attaquer les lignes romaines en un point situé au nord, sur le versant d'une colline, et qui avait été jugé particulièrement faible. Cette définition s'appliquerait assez bien à cette partie de la circonvallation que M. Delacroix fait passer au-dessous de Refranche et de Doulaize. Cependant, soit qu'il ait paru trop difficile de masquer une tentative dirigée de ce côté, soit que ce front de fortification fût trop bien flanqué par le grand camp romain qui se trouvait entre Coulans, Amancey et Éternoz, c'est ce camp lui-même qui est donné pour objectif à la colonne de Vercassivellaun. A certains égards, c'eût été une bonne résolution, car le quartier des légions formait un saillant très marqué, et un succès soutenu des Gaulois sur ce point eût été pour leurs adversaires un échec irréparable; mais nous ne sommes plus au nord, nous sommes à l'est, mais nous sommes devant des retranchemens qui méritaient l'épithète de *campestres* au moins autant que ceux de Charfoinge, et alors que presque partout la circonvallation passe en des lieux désavantageux, sur des versans de colline, cette partie des lignes est peut-être la seule qui ne présente pas les caractères particuliers assignés par César au front attaqué (*iniquo loco declivitas*). Pour l'aborder, le corps détaché doit gravir une espèce de promontoire qui s'avance jusqu'à la Loue et dont le centre est occupé par le village de Chassagne, puis faire environ dix kilomètres en terrain découvert, ce qui donnait bien aux Romains le temps de se mettre

Digitized by Google

sur leurs gardes, d'autant plus que les Gaulois auraient encore dû enlever un ouvrage avancé situé vers Flagey et livrer un premier combat, dont il n'est pas question dans les *Commentaires*, avant d'arriver au point que Rebillus et Reginus défendaient avec leurs deux légions. Et les quarante cohortes que réunit Labiénus, d'où viennent-elles? Des *castella*, c'est-à-dire des redoutes disséminées sur le plateau. Elles accourent spontanément, ce qui est peu militaire et en tout cas peu conforme aux habitudes de la discipline romaine; elles doivent traverser, en petits détachemens, tout ce vaste espace que couvrent 60,000 ennemis. Comment peuvent-elles arriver intactes jusqu'aux retranchemens attaqués? Comment y sont-elles introduites? C'est ce qui ne nous paraît pas suffisamment expliqué. César lui-même est aussi exposé que les réserves de l'armée; pendant une partie de la journée, il se tient au sommet du Mont-Mahoux, en dehors des lignes, et c'est encore hors des lignes qu'il manœuvre pour s'unir à Labiénus. A quoi servait donc cette circonvallation élevée à grand'peine, si la moitié de l'armée, si le général en chef ne pouvaient s'y renfermer? Mais le récit de César n'indique rien de semblable. Pendant toute la durée des combats, lui-même et tous ses soldats se maintiennent dans l'intérieur des lignes; c'est au moment suprême que, pour la première fois, Labiénus franchit le parapet à la tête des légionnaires et que la cavalerie sort pour tourner l'ennemi et le mettre en déroute.

Quelle part Vercingétorix prend-il à cette bataille? Il commence par renouveler ses tentatives précédentes du côté de Charfoinge; puis, averti de ce qui se passe vers Amancey, découragé par la grandeur des retranchemens qu'il a devant lui, il traverse tout le massif avec ses soldats, et transporte son attirail de perches, de faux, d'engins, jusqu'aux rives du Lison, obstacle bien autrement redoutable que tout ce que les Romains avaient pu construire sur Charfoinge. Ici donc nous avons encore un double combat qui ne nous paraît pas indiqué par les *Commentaires*. C'est précédemment que les assiégés avaient vainement essayé de forcer les retranchemens situés dans les lieux bas; ils n'avaient nul besoin de faire un nouvel effort pour en reconnaître la force. Remarquons d'ailleurs que les Romains ne furent attaqués nulle part avant midi. La demi-journée qui restait donnait-elle à Vercingétorix le temps d'engager une première action vers Charfoinge, puis de franchir une lieue de terrain très accidenté avec ses troupes et son matériel, et de livrer sur le Lison un autre combat long et acharné? Enfin cet assaut même des berges du Lison n'est-il pas fort extraordinaire? Si nous en croyons un profil que nous avons sous les yeux et que nous devons à l'obligeance d'un des plus chauds partisans, d'un des plus habiles avo-

Digitized by Google

cats de l'Alesia séquane, ce n'est pas une pente escarpée, c'est un mur à pic qu'il aurait fallu gravir. Peut-être quelques centaines d'enfans perdus, munis d'échelles ou cheminant sur quelque étroit sentier, auraient-ils pu en risquer l'escalade; était-elle possible, je ne dis pas pour 60,000 hommes, mais pour quelques milliers d'hommes? En tout cas, il suffisait de bien peu de monde pour les arrêter. Comment se fait-il que César ait dû leur opposer successivement deux de ses lieutenans, puis y courir lui-même?

Nous ne faisons que rapporter et discuter, après plusieurs autres, les assertions que nous rencontrons dans le mémoire de M. Delacroix. Nul de ceux qui ont adopté le fond de son opinion n'a encore modifié aucune partie de son système; quant à nous, il nous a été impossible, en nous renfermant dans les limites tracées par les *Commentaires,* d'appliquer aux environs d'Alaise aucune conjecture qui nous fût personnelle. Nous n'avons pas l'outrecuidance de croire que d'autres ne seront pas plus heureux. On trouvera peut-être moyen de changer l'emplacement des redoutes, la disposition des camps et le tracé des lignes, de serrer d'un peu plus près le texte de César dans le récit des combats (1). Toutefois nous ne pen-

(1) Nos prévisions n'ont pas tardé à se réaliser. Ces lignes étaient depuis longtemps écrites et cette étude complétement achevée, lorsque nous avons eu connaissance d'un nouveau mémoire de M. Quicherat. Il porte ce titre : *Conclusion pour Alaise dans la question d'Alesia.* Le savant professeur, après avoir visité les lieux, est revenu convaincu que M. Delacroix avait bien découvert le véritable emplacement de l'*oppidum* mandubien, et il soutient son opinion avec la verve, le talent et la science qu'on lui connaît. Nous n'avons pas la prétention téméraire de le prendre à partie, ni de discuter l'interprétation qu'il donne des textes antiques, de la configuration du pays, des traditions locales ou des vestiges que présente la surface du sol aux environs d'Alaise. Comme d'ailleurs il a la plupart du temps adopté les opinions de M. Delacroix en modifiant la forme et l'argumentation, nous nous bornerons à relever les principales différences qui existent entre son système et celui que nous avons résumé dans les pages précédentes :

1° Il établit le camp retranché des Gaulois, non plus à Chataillon, mais bien aux alentours de Saraz. Cette position vaut mieux, et nous l'avions spontanément indiquée; mais elle est au sud de la ville, et non à l'est, comme le veulent les *Commentaires.*

2° Il renonce à concentrer toute l'armée romaine sur le plateau d'Amancey et à faire construire les vingt-trois redoutes sur le pourtour de ce plateau.

3° Il n'indique pas comment César a pu se présenter devant la place et la reconnaître. Il dispose les camps romains en face des six débouchés du massif sans préciser les emplacemens, ce qui aurait cependant quelque intérêt, vu la nature du terrain; ces camps sont reliés entre eux par des redoutes, et une première enceinte est commencée.

4° Après le départ de la cavalerie gauloise, une partie des travaux déjà exécutés ou ébauchés est abandonnée. Le tracé de la contrevallation est corrigé et devient à peu près celui qu'indique M. Delacroix; cette ligne est alors achevée et perfectionnée.

5° La circonvallation de vingt et un mille mètres n'enveloppe pas entièrement le massif. Ici M. Quicherat suit la voie déjà ouverte par M. Delacroix, mais il est plus positif. L'enceinte extérieure n'aurait été construite qu'au nord, au sud et à l'ouest de la posi-

Digitized by Google

sons pas que dans l'ensemble il soit possible de tirer plus ingénieusement parti du terrain pour essayer d'y placer le dernier grand choc des Celtes et des Romains, tel qu'il nous a été raconté par le vainqueur. Si M. Delacroix n'a pas plus complétement réussi, nous ne pouvons attribuer l'insuffisance de sa démonstration qu'à une seule cause, et nous sommes forcé de répéter une phrase que, depuis le commencement du différend, on s'est de part et d'autre renvoyée plusieurs fois avec un simple changement de voyelle : Alaise n'est pas Alesia.

tion gauloise; elle s'appuie aux deux bouts de la gorge du Lison. A l'est, les Romains avaient un premier camp situé en-deçà d'Amancey, entre Éternoz et Coulans, et plus loin, à dix kilomètres du massif, un camp avancé et fortifié, situé entre Chassagne et Flagey. Ces deux grands quartiers étaient reliés par des ouvrages détachés de moindre importance.

Nous croyons devoir rappeler ici ce que nous nous sommes déjà permis d'avancer. Si la circonvallation n'est pas complète, si elle ne protége pas tout le revers de la contrevallation, elle est inutile et dangereuse. Les ouvrages détachés, avant l'invention de la poudre, ne pouvaient pas jouer le rôle qu'ils remplissent dans nos guerres modernes.

6° Comme déjà l'on s'étonnait de voir les soldats romains exécuter en si peu de temps les vingt-trois redoutes et les trente-sept kilomètres de retranchemens que comportait la double enceinte, comme maintenant il faudrait imposer aux légionnaires un grand surcroît de travail pour recommencer en partie la contrevallation et construire les ouvrages avancés, M. Quicherat, sur plusieurs points des lignes, supprime un, deux, même les trois fossés et les défenses extérieures.

Cette opinion est contraire à celle qui est développée dans le mémoire de Berlinghieri (pages 115 à 118); c'est cet auteur qui nous a fourni l'interprétation que nous avons donnée de ces mots *magnitudino munitionum*, et bien que toutes ses théories ne nous paraissent pas paroles d'Évangile, nous le citons volontiers, parce que M. Quicherat vante avec raison sa profondeur et sa sagacité. Nous lui emprunterons encore une remarque fort juste, et dont il faut, selon nous, tenir grand compte dans l'interprétation des *Commentaires :* c'est que la langue latine était loin d'avoir dans son vocabulaire militaire la précision que les langues modernes ont acquise. A chaque instant, il faut avoir recours à des périphrases, et des mots différens sont souvent employés pour rendre des choses semblables.

7° César aurait abandonné à ses lieutenans l'exécution des ouvrages avancés, ce qui est bien peu d'accord avec son extrême activité et sa vigilance bien connue, ou du moins, l'événement ayant prouvé que cette exécution était imparfaite, il en aurait rejeté la responsabilité sur ses lieutenans, ce qui est peu conforme à sa façon habituelle de traiter ses subordonnés.

8° La colline au nord (*erat à septentrionibus collis*) serait le plateau d'Amancey, qui est situé à l'est, et qui a soixante-quatre kilomètres de tour! Les retranchemens, dont on a reconnu les traces, et dont nous venons de signaler l'emplacement (n° 5), coupant ce plateau vers le milieu, M. Quicherat trouve que cette disposition s'accorde parfaitement avec le texte de César, puisque ce dernier a dit « que la totalité de la colline n'avait pu être enveloppée d'ouvrages. » (Page 88 des *Conclusions pour Alaise.*)

9° Le quartier occupé par les deux légions de Rebillus et de Reginus était le camp avancé situé entre Flagey et Chassagne, à dix kilomètres du massif. C'est ce retranchement que ces lieutenans défendent contre Vercassivellaun. C'est là que Labiénus vient

Digitized by Google

XII.

Lorsqu'on a terminé la lecture attentive des chapitres 69 à 88 du septième livre des *Commentaires*, un simple coup d'œil donné à la carte d'Alise rappelle à l'esprit d'une façon si frappante les principales circonstances du récit de César, que toute démonstration semble superflue.

Le Mont-Auxois est une colline haute, isolée. Au nord, à l'est et au sud, il est entouré par des collines dont il est séparé, à l'est par un col assez bas, au nord et au sud par deux vallons où coulent l'Ose et l'Oserain. Ses flancs sont brusquement coupés par une cein-

les rejoindre avec six cohortes. Ce secours est inutile; le camp est enlevé par les Gaulois. Labiénus rallie en rase campagne les treize ou quatorze cohortes qui occupaient les redoutes voisines, et se retire en disputant le terrain, jusqu'à ce qu'il soit rejoint par César avec les dernières réserves, et que le mouvement tournant de la cavalerie ait décidé la victoire.

Ici encore le fond du récit de M. Delacroix subsiste, mais avec une forme plus précise. Aux observations que nous avons déjà présentées, nous croyons devoir en ajouter quelques autres.

Le front attaqué par Vercassivellaun était pourvu de toutes les défenses compliquées que décrit César au chapitre 73, car les Gaulois durent couvrir de terre et les fossés et les piéges. (*Agger ab universis in munitionem conjectus, et ascensum dat Gallis, et ea quæ in terram occultaverant Romani contegit.* Cap. 85.) Faut-il croire après cela que cette partie des retranchemens avait été construite avec négligence? et n'y a-t-il pas là un indice que le front attaqué par Vercassivellaun appartenait à la circonvallation?

Ce n'est pas par une retraite, c'est par une charge que César avait autorisé Labiénus à se tirer d'affaire, et ce n'est pas pour aller en arrière que ce dernier eût été disposé à enfreindre les ordres de son chef. D'ailleurs ici un coup d'audace présentait plus de chances de succès qu'un mouvement rétrograde. Comment ce mouvement rétrograde aurait-il pu s'exécuter? On comprend que des troupes bien soutenues puissent évacuer un retranchement ouvert à la gorge; mais par où sortir d'un camp rectangulaire et fermé de tous les côtés, quand il est enlevé par des assaillans assez nombreux pour l'entourer complétement?

Labiénus, qui n'avait pas pu se maintenir derrière un parapet élevé, précédé de larges fossés, de chausse-trapes, etc., pouvait-il tenir tête en rase campagne à de vaillans guerriers enivrés par un premier succès? Ses soldats n'avaient plus assez de forces ni d'armes pour défendre une fortification solide; où en trouvent-ils pour recevoir à découvert le choc d'un ennemi victorieux et quatre ou cinq fois plus nombreux? Comment font les petites garnisons des redoutes, comment fait César pour percer ce flot de Gaulois qui devaient inonder la plaine et envelopper les légions vaincues? Une retraite en échelons, dans des circonstances pareilles, serait à peu près impossible de nos jours pour les troupes les mieux instruites, les plus aguerries. Sans artillerie, sans armes à feu pour tenir l'ennemi à distance, elle ne pouvait être qu'une déroute. Est-ce bien là le mot de l'énigme qui embarrassait le sceptique Berlinghieri?

Dans cette courte analyse, nous avons soigneusement évité tout ce qui touchait à l'érudition et à la philologie. Nous n'avons cherché qu'à compléter notre enquête, et cette note n'a d'autre objet que de faire connaître au lecteur, fort imparfaitement sans doute, mais de notre mieux, l'état actuel de la question.

Digitized by Google

ture de rochers qui est abordable sur peu de points, et qui soutient un plateau de forme presque elliptique, légèrement soulevé vers le centre. Ce plateau, en y ajoutant la partie des versans qui forme corniche au-dessus du cordon de rochers, comprend une surface de cent cinquante hectares; on y rencontre une belle source. Il était donc propre, avant l'invention de la poudre, à recevoir une armée nombreuse, et, moyennant quelques travaux, à mettre cette armée à l'abri de toute attaque; la seule question était d'y trouver des vivres. Les cotes qui fixent son élévation au-dessus du niveau de la mer varient entre 380 et 418. A l'ouest s'étend une belle plaine, arrosée par la Brenne et les deux ruisseaux que nous avons nommés; dans sa plus grande longueur, depuis le pied de la montagne jusqu'au point où la Brenne, grossie par tous ses affluens et devenue une véritable rivière, commence à rouler ses eaux dans une vallée plus étroite, cette plaine mesure quatre mille cinq cents mètres ou environ trois mille pas romains.

Nous venons d'écrire cette courte description, la carte sous les yeux, en nous servant d'expressions empruntées à ceux de nos prédécesseurs qui ont étudié les lieux. N'y retrouve-t-on pas tous les traits indiqués par les *Commentaires* et que nous avons déjà essayé de reproduire (§ IX)? Ici les conjectures les plus naturelles sont celles qui s'adaptent le mieux au terrain. On voit l'armée de Vercingétorix s'établir, après une pénible retraite de nuit, dans cet asile choisi, reconnu, fortifié, approvisionné surtout par la prévoyance de son général; une partie des guerriers gaulois se répandent dans la ville, couvrent tout le plateau; les autres occupent le camp retranché qui a été préparé à l'est sur des pentes moins rapides que les autres. Bientôt les légions, suivant les traces des fuyards, paraissent sur les hauteurs, au nord de la ville (1). A la vue de cette forte position, César arrête ses troupes; son parti est bientôt pris: il investit la place. Ses camps sont disposés tout autour dans des lieux convenables, et il se met à construire vingt-trois redoutes sur une circonférence d'environ seize mille mètres. Il commença sans doute par ceux de ces forts qui devaient s'élever sur des hauteurs, et en attendant qu'il pût remuer de la terre entre l'Ose et l'Oserain, il est probable que la plaine dite des Laumes était observée par des postes de cavalerie. On peut croire que ces postes furent attaqués par les Gaulois, et que cet engagement devint le combat général de cavalerie rapporté dans les *Commentaires*. Si l'on se figure

(1) Nous restons fidèle à notre hypothèse, et nous supposons que la bataille de la veille a été livrée dans la vallée de l'Aube; mais on peut aussi bien admettre que les légions, victorieuses sur l'Armançon, sont arrivées devant Alise par les hauteurs au sud-ouest.

Digitized by Google

que les quartiers des légions devaient être à l'est sur le Mont-Plevenel, au sud et au nord sur les hauteurs qui dominent l'Ose et l'Oserain, on comprend aisément qu'un simple mouvement de cette redoutable infanterie s'avançant jusqu'au bord des crêtes ait jeté dans le camp des Gaulois une si profonde terreur et facilité la victoire des auxiliaires germains.

C'est donc bien dans cette plaine qu'était vraisemblablement l'intervalle entre les ouvrages par lequel la cavalerie de Vercingétorix put si heureusement sortir de la place. César se décide alors à envelopper le Mont-Auxois par une ligne continue; ses redoutes, dont il a reconnu l'insuffisance, deviennent les réduits de cette fortification nouvelle. Le fossé perdu devait être creusé dans la plaine, au pied des pentes allongées qui de ce côté forment la base de la montagne; au nord et au sud, il était en dehors et au-dessus des deux ruisseaux; à l'est, il coupait ces cours d'eau et la pointe du Mont-Plevenel. Le parapet était à quatre cents pas en arrière; il devait s'élever sur le flanc intérieur de la hauteur dite Réa, au nord-ouest, traverser la plaine des Laumes en-deçà de la ferme de l'Épineuse et le Mont-Plevenel près de la ferme de l'Épermaille, tenir enfin les bords supérieurs des escarpemens qui s'étendent au sud et au nord-est. Tous les points de cette ligne sont à une distance convenable des positions occupées par l'ennemi; nulle part les travailleurs ne sont exposés aux projectiles des assiégés; ils sont près de leurs camps, de leurs réserves; nulle fatigue inutile, nul péril nouveau ne vient s'ajouter aux labeurs, aux dangers inhérens à l'entreprise même de César. Enfin que l'on prenne le compas, qu'on le fasse passer par les points que nous avons indiqués en suivant les festons des crêtes, et l'on trouvera une mesure totale qui sera d'environ seize mille mètres. Voilà pour la ligne intérieure ou contrevallation. Quant à la circonvallation, elle devait, selon nous, passer sur Réa, suivre le mouvement de terrain au sud-ouest de ce mamelon, se couvrir de la Brenne depuis la ferme de l'Épineuse jusqu'au-dessous de Préhaut, remonter sur le plateau de Flavigny, tenir au sud de la ferme Lombard le bord de la crête qui présentait une disposition favorable à la défense extérieure, passer au Noyer, traverser Flavigny, l'Oserain, le bois d'Eugny, l'Ose, le Vaux, envelopper le saillant que forment les hauteurs au nord-est au-dessus de ce dernier ruisseau, se prolonger entre les cotes 426 et 402, suivre le bord de la crête au sud du château de Savoigny, couper le Rabutin vers Gresigny et se rattacher de nouveau à Réa. Ainsi décrite, la circonvallation mesure vingt et un mille mètres, comme dans les *Commentaires*. De même que la contrevallation, elle épouse les formes du terrain (*regiones secutus æquissimas pro loci natura*) de la façon qui

Digitized by Google

nous a semblé la plus logique, la plus militaire, étant donnés les armes et les moyens dont les anciens disposaient. Elle est, il est vrai, assez faible entre Réa et le Rabutin; mais ici, pour couronner les crêtes, il eût fallu se porter à plusieurs centaines de mètres en avant, s'éloigner encore de la place, augmenter le développement déjà excessif des ouvrages. C'est donc à cette partie de la ligne extérieure qu'on peut exactement appliquer tout ce que dit César du front attaqué par le corps de Vercassivellaun. On remarquera encore que les enceintes ne sont pas partout équidistantes : sur les hauteurs, elles sont séparées par un intervalle plus considérable que dans les lieux bas; mais cette circonstance est heureuse, car c'est là qu'étaient les principaux camps et qu'il fallait le plus d'espace. Nous sommes arrivés aux conclusions que nous venons de poser en ne consultant que la carte et en ne considérant que la situation respective des deux armées; le résultat de cette étude nous a donné des mesures sensiblement semblables à celles que mentionne César. Le commandant Du Mesnil est, il est vrai, d'une opinion contraire : il a trouvé que, selon le relief du terrain, le développement de la ligne intérieure ne devait pas excéder douze mille cinq cents mètres, et celui de la ligne extérieure dix-huit mille mètres; mais il n'appuie cette assertion d'aucun détail qui permette de l'apprécier. Nous n'avons pas cru non plus pouvoir admettre le double tracé que le commandant de Coynart a figuré sur une carte annexée à son second et intéressant mémoire (1). D'après le système adopté par cet officier supérieur, la contrevallation serait presque partout sur les pentes, au lieu de tenir le bord supérieur des crêtes, et la plaine des Laumes se trouverait en grande partie comprise dans les deux lignes. M. de Coynart pense que, dans la plaine, le fossé perdu devait être à une assez grande distance du Mont-Auxois, parce que de ce côté les travailleurs romains, plus rapprochés de la place, eussent été trop exposés aux brusques attaques de la cavalerie gauloise; mais c'est après le départ de cette cavalerie que César commença son ouvrage continu (2). Auparavant, il n'avait enveloppé la place que par des forts détachés. L'infanterie de Vercingétorix seule prit part aux sorties qui se succédèrent pendant la construction des lignes, et l'intervalle que nous avons laissé entre ces lignes et la place était suffisant pour donner aux travailleurs le temps de se rallier en cas d'attaque et de se faire soutenir par leurs réserves. Si, en plaine, M. de Coynart nous paraît mettre trop d'espace entre la contrevallation et la place, nous trouvons qu'il les rapproche inutilement dans

(1) *Spectateur militaire*, 15 février 1857.

(2) « Quibus rebus cognitis..... Cæsar hæc genera munitionis instituit. » *B. G.*, VII, 72.

Digitized by Google

la région montagneuse. Il semble d'ailleurs peu naturel que le proconsul ait été construire son parapet à mi-côte, quand il pouvait l'établir au sommet d'une pente escarpée. Enfin, si presque toute la plaine est enfermée dans les retranchemens romains, où auront lieu les premières opérations de l'armée de secours?

Cette armée arrive du pays des Éduens, c'est-à-dire du sud; elle vient occuper les hauteurs qui dominent la plaine des Laumes, au-dessus de Mussy-la-Fosse et de Venarey. C'est de ce point que la cavalerie des Gaulois descend dans la plaine pour offrir le combat à la cavalerie ennemie; c'est de là que leur infanterie assiste à cette espèce de rencontre en champ clos, tandis que de Réa, des plateaux de Savoigny et de Flavigny, les légionnaires peuvent suivre aussi les diverses phases de ce drame sanglant. C'est encore dans cette même plaine que se trouvaient les *campestres munitiones* (nous nous abstenons cette fois de tout essai de traduction par périphrase), que l'armée de secours essaya d'enlever par une surprise de nuit. Voici sur les flancs du Mont-Plevenel et du plateau de Savoigny, voici les lieux escarpés que les assiégés gravissent pour essayer d'y forcer la contrevallation, pendant que Vercassivellaun tente son énergique effort contre le front extérieur, qui s'étendait de Réa au Rabutin. Là, au-dessus de Menetreux, était la colline située au nord que César n'avait pu envelopper dans son enceinte. Le chemin suivi par Vercassivellaun pour arriver à l'improviste sur ce point est tout tracé. Il sera descendu dans la vallée de la Brenne par le ravin à l'est de Grignon; après avoir suivi cette vallée jusque vers la ferme de Flacey, il aura remonté le ru d'Éringes, caché dans ce ravin, dont les racines aboutissaient devant le front de la ligne romaine. Au moment où l'attaque commence, on voit César posté sur le plateau de Flavigny, là où s'élève le noyer qui a servi de signal à nos ingénieurs géographes, et qui domine non-seulement le Mont-Auxois, mais toutes les collines voisines (1). D'un seul coup d'œil, il peut embrasser et juger l'importance des diverses actions qui s'engagent sur plusieurs points. Quand il a donné ses ordres, pourvu au plus pressé, il court repousser l'assaut donné par Vercingétorix au Mont-Plevenel et au plateau de Savoigny. Vercingétorix battu, le proconsul va rejoindre Labiénus et descend dans la vallée du Rabutin; c'est alors que se passe cette scène émouvante, quand, à l'éclat de ses vêtemens, il est reconnu de loin par ses soldats, comme par leurs adversaires, et salué par des cris de rage ou d'admiration. En ce moment, une heureuse inspiration le saisit; tandis qu'il conduit ses bataillons et quelques-uns de ses escadrons au secours des légionnaires épuisés par leur longue résistance aux efforts de Ver-

(1) Voir les cotes sur la carte.

Digitized by Google

cassivellaun, tandis que l'attention de tous reste fixée sur lui et sur ses mouvemens, la plus grande partie de sa cavalerie remonte inaperçue le vallon du Rabutin, et tombe sur les derrières de la masse ennemie, qui se presse entre les points signalés aujourd'hui par les villages de Bussy et de Menetreux. L'armée de secours a cessé d'exister, et le sort d'Alesia est décidé.

Ces lignes écrites, nous relisons la série d'objections topographiques opposées par M. Quicherat (1) à ceux qui voient dans le Mont-Auxois l'emplacement de l'illustre *oppidum;* nous croyons devoir les mettre sous les yeux du lecteur. M. Quicherat trouve que la plaine des Laumes est trop large et trop longue; selon lui, les limites que d'autres lui avaient tracées avant nous, et que nous avons adoptées, sont purement arbitraires. Les flancs du Mont-Plevenel et du plateau de Savoigny ne lui semblent pas assez escarpés. La colline où nous supposons que combattit Vercassivellaun ne lui paraît pas répondre à la description de César. Des camps placés sur les hauteurs il n'était pas possible aux légionnaires, ajoute-t-il, d'apercevoir la cavalerie qui combattait dans la plaine des Laumes. Toutes ces assertions sont difficiles à discuter en détail; à nos yeux, elles sont à peu près réfutées par l'exposition que nous venons de faire, et pour en faciliter l'appréciation, nous ne pouvons qu'inviter le lecteur à consulter la carte. C'est encore à la carte que nous avons recours quand l'habile adversaire d'Alise déclare que « le Mont-Auxois ne présentait à son sommet qu'un plateau, sans éminence d'aucune sorte; » nous voyons un certain point qui porte la cote 418, et qui domine tout le reste du plateau. M. Quicherat dit aussi qu'Alise (Alesia) ne pouvait avoir que deux portes et non plusieurs; M. de Coynart répond que sur plusieurs points la ceinture de rochers qui enveloppe le Mont-Auxois pouvait livrer passage à des rampes, et assurément, quelque escarpés que soient les flancs de cette montagne, il était plus facile d'y cheminer que de sauter de Chataillon dans la gorge du Lison. Nous nous arrêterons peu à une autre objection qui ne nous paraît pas très sérieuse : César ayant dit que dans les parties basses de la contrevallation il avait inondé les fossés avec les eaux *du fleuve,* M. Quicherat conclut de cet emploi du singulier qu'Alise ne peut être Alesia, puisqu'au pied du Mont-Auxois le proconsul pouvait amener dans ses fossés les eaux *des fleuves,* l'Ose et l'Oserain. Ceci est une question de niveau peu importante, nous le répétons, et que nous ne pouvons apprécier sur la carte; en tout cas, semblable difficulté ne sera jamais opposée aux défenseurs de l'Alaise séquane, car on leur demandera plutôt comment César put porter sur Charfoinge les eaux du Todeure.

(1) *L'Alesia de César rendue à la Franche-Comté.*

Digitized by Google

Voici quelque chose de plus grave. L'ancienne Alise, dit M. Quicherat, devait occuper tout le plateau; les guerriers gaulois n'entrèrent dans la ville qu'après le départ de la cavalerie. Où placer pendant les premiers jours du blocus 80,000 fantassins, 8 ou 10,000 cavaliers avec leurs chevaux et de nombreux troupeaux? Comment plus tard les 80,000 soldats que Vercingétorix garda auprès de lui et les 20 ou 25,000 âmes qui représentaient la population mandubienne (1) purent-ils tenir dans cent ou cent cinquante hectares (2)? Nous ferons d'abord deux observations : 1° César ne dit pas que toute l'armée ennemie campe à son arrivée hors de la ville, mais que tout le versant oriental de la montagne sous le mur de la place était couvert de troupes gauloises; il est donc permis de croire que dès le premier jour une partie des soldats de Vercingétorix entrèrent avec lui dans l'enceinte même d'Alesia; un corps plus ou moins nombreux resta dans le camp retranché jusqu'au départ de la cavalerie, et ceci n'a rien d'impossible dans l'hypothèse du Mont-Auxois. 2° Il y a peu à se préoccuper des troupeaux, le général en chef s'étant empressé de partager le bétail à ses soldats. S'il avait pu parquer et nourrir ce que dans notre langue militaire on appelle la viande sur pied, il n'en fût pas venu à une résolution pareille. S'il avait disposé d'espaces considérables, comme sur le massif d'Alaise, il aurait pris pour le bétail des mesures analogues à celles qu'il prit pour les grains. Maintenant il est certain que cent et quelques mille âmes devaient être assez à l'étroit dans cent et même dans cent cinquante hectares. Il faut cependant remarquer que ces sortes d'entassemens n'ont rien d'inusité chez les peuples peu civilisés; alors non plus on n'avait pas à craindre les ravages de l'artillerie, qui, de nos jours, rendraient impossible une semblable agglomération d'êtres humains. Il peut sembler puéril de rappeler que la poudre n'était pas inventée au temps de César; mais il est plus difficile qu'on ne le pense de soustraire son esprit à certaines habitudes devenues en quelque sorte machinales. Enfin nous répéterons qu'il est bien difficile de

(1) Dans sa nouvelle brochure (page 30), M. Quicherat porte, d'après Plutarque, ce dernier chiffre à 90,000; mais, s'il faut s'en rapporter au philosophe de Chéronée, la population mandubienne eût dépassé 200,000 âmes, car il fixe à 170,000 le nombre des combattans (μαχομένων) enfermés dans Alesia. Retranchons 80,000 soldats de Vercingétorix, restent 90,000 Mandubiens en état de porter les armes, ce qui suppose plus du double de femmes, d'enfans et de vieillards. Ce serait donc près de 300,000 créatures humaines que Vercingétorix aurait dû nourrir, et ce ne serait qu'après cinq ou six semaines de blocus qu'il se serait décidé à faire sortir les bouches inutiles. Un pareil prodige est-il croyable?

(2) M. Quicherat, se rapportant aux mesures du commandant Du Mesnil, dit cent hectares; mais M. de Coynart fait remarquer avec raison qu'aux cent hectares de plateau il convient d'en ajouter cinquante, représentant la partie des versans qui forme corniche au-dessus de la ceinture de rochers.

Digitized by Google

porter réellement à 80,000 le nombre des défenseurs d'Alesia. A ce propos M. Quicherat relève, comme un argument favorable à sa cause, les critiques inspirées par la lecture des *Commentaires* à Berlinghieri et à Napoléon; mais encore une fois ces critiques portent sur le récit même de César et non sur l'application de ce récit à tel ou tel emplacement. Est-ce à dire que devant Alise tout ce que nous racontent les *Commentaires* ait pu s'accomplir facilement, ou que la carte du Mont-Auxois et de ses environs opère sur nous comme une sorte de talisman magique pour dissiper quelques obscurités, lever les doutes, les incertitudes que peut faire naître dans l'esprit la lecture du septième livre de la guerre des Gaules? Non certes; mais ici rien, sauf peut-être la dureté du sol, très grande, à ce qu'il paraît, sur les hauteurs, et qui dut y ralentir les travaux, rien ne complique les difficultés inhérentes à l'entreprise elle-même; rien n'aggrave les apparences d'exagération que l'on peut relever dans quelques parties du récit.

Reconnaissons pourtant que l'expression dont l'immortel historien se sert pour annoncer l'invasion du territoire éduen aussitôt après la prise d'Alesia (*in Æduos proficiscitur*) semble indiquer qu'un trajet d'une certaine longueur le séparait de cette république, et cependant l'Auxois était une dépendance, au moins une annexe de la confédération éduenne. Ce qui suit, il est vrai, atténue cette objection, car il est clair que César se dirigeait sur Bibracte (Autun), et que là seulement il voulait recevoir la soumission de la tribu; or, d'Alise à Autun, on peut compter plus d'une marche. En tout cas, la valeur de cette expression ne nous semble pas telle qu'elle puisse faire rejeter tous les autres indices favorables à l'hypothèse d'Alise. Quelques lignes plus bas, César annonce qu'il fit partir Labiénus pour la Séquanie avec deux légions et toute sa cavalerie. Nous ne croyons pas que l'une ou l'autre opinion ait grand parti à tirer de l'envoi de ce détachement. Le proconsul avait failli payer cher, dans cette même campagne, une séparation prématurée de son armée; il devait profiter de cette leçon. Que les Mandubiens fussent vassaux des Éduens ou des Séquanes, il n'en devait pas moins tenir à garder toute son armée réunie jusqu'à ce qu'il fût entré dans Autun, qui avait été le grand centre d'organisation de la Gaule pendant la dernière phase de l'insurrection. Toutefois, si Alesia était à l'est de la Saône, il serait peu probable que César eût fait repasser ce fleuve à un corps aussi considérable, et qu'il eût fallu la présence de Labiénus, le premier de ses lieutenans, accompagné de toute la cavalerie, pour pacifier la région où aurait été frappé ce grand coup.

Nous voici arrivé au terme de l'examen que nous nous étions proposé de faire : nous n'avons rien épargné au lecteur, et nous espérons avoir exactement réuni et présenté tous les élémens que la

Digitized by Google

lecture des *Commentaires* et l'étude de la carte ont pu fournir à la discussion actuelle. Devons-nous avouer que tous les argumens empruntés à d'autres sources nous ont peu frappé? Les avocats de l'Alaise séquane s'appuient de deux textes, l'un où Plutarque laisse entendre (1), et l'autre où Dion Cassius déclare (2) que la bataille qui précéda le blocus d'Alesia fut livrée par Vercingétorix en pleine Séquanie; mais Plutarque, très bon à consulter sous tant de rapports, ne passe pas pour un modèle d'exactitude en fait de géographie et d'histoire militaire; dans la phrase même que l'on cite, il tombe dans une erreur évidente en faisant des Séquanes les alliés des conquérans. Quant à Dion Cassius, son assertion est plus positive et doit avoir plus de poids : on lui reproche bien un peu de crédulité; mais il avait exercé de grands commandemens, il avait servi avec distinction, et rien ne lui manquait pour bien comprendre et raconter les opérations de guerre. Cependant il vivait près de trois siècles après les événemens qui nous occupent, et il ne paraît pas avoir bien connu la géographie de la Gaule; la façon dont il expose les mouvemens des Romains depuis la levée du siége de Gergovie en est une preuve manifeste (3). En tous cas, son témoignage ne pourrait être invoqué, nous semble-t-il, que s'il s'agissait d'expliquer un passage obscur des *Commentaires*. Or, à cet endroit de son récit, César n'avait aucun intérêt à déguiser ou à altérer la vérité; il ne recherche, ni ne rencontre l'amphibologie; il est positif et d'une clarté parfaite, nous avons essayé de le démontrer (§ VII), et nous ne sommes pas seul de notre avis. Il n'y a donc pas lieu de le compléter, de l'interpréter ou de le rectifier par des citations tirées d'auteurs plus modernes.

Nous ne croyons pas non plus que les vers du moine Herric et le bréviaire de Flavigny aient ajouté beaucoup de force à l'argumentation si serrée, quoique parfois un peu vive, de M. Rossignol; mais il ne nous paraît pas moins probable que M. Delacroix n'invoque plus la muse d'Ausone à l'appui de sa thèse. Nous proclamons notre incompétence à juger quelle pouvait être la prononciation celtique du mot Alesia, comme à statuer sur le mérite des étymologies que M. Delacroix attribue à tous les noms de lieux aux environs d'Alaise. Quant aux fouilles qui ont été exécutées à diverses époques sur le Mont-Auxois et aux recherches plus récentes qui ont été faites sur

(1) *Vita Cæsaris*, c. 26.

(2) L. XL, c. 39.

(3) L. XL, c. 38. En lisant à cette occasion Dion Cassius (pour la première fois, nous devons l'avouer), nous avons relevé une étourderie assez grave, et qui prouve le peu d'importance que cet auteur attachait aux questions ethnographiques. Dans un discours adressé par César à ses lieutenans, il lui fait traiter Arioviste d'Allobroge (Ἀλλοβρίξων). L. XXXVIII, c. 43.

Digitized by Google

les montagnes et les plateaux qui avoisinent Salins, nous ne voyons pas que ni les unes ni les autres aient encore produit un résultat bien décisif. Alise a donné des antiquités romaines et mérovingiennes, des fragmens d'inscriptions et quelques monnaies qui paraissent d'origine celtique. Alaise oppose de nombreux débris d'un caractère assez vague, des traces de fossés et de murs, des sépultures germaines ou scandinaves. Mais personne ne conteste qu'il ait existé une grande ville sur le Mont-Auxois. D'autre part nul n'ignore que la Franche-Comté a été, à bien des époques, le théâtre de guerres sanglantes, que bien des ruines diverses doivent se rencontrer sur son sol. C'est dans ce pays même que César avait déjà fait une de ses premières campagnes, et ce fut une des plus importantes, car son armée n'était pas encore aguerrie, et il s'agissait d'arrêter les invasions germaines, de repousser au-delà du Rhin ces tribus vaillantes et robustes, ces colosses dont l'aspect frappait de terreur les compagnons du proconsul. N'était-ce pas là la véritable guerre séquane que Varron chantait dans son poème aujourd'hui perdu, et les *tumuli* du plateau d'Amancey ne renferment-ils pas les restes de quelques guerriers d'Arioviste? Hâtons-nous de le dire, si nous n'estimons pas ces découvertes archéologiques à leur juste valeur, c'est que nous ne sommes pas en mesure de les apprécier; aussi nous en rapportons-nous au jugement de l'autorité la plus grave en matière d'érudition, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Or cette illustre compagnie a couronné le mémoire de M. Rossignol et semble avoir reconnu ainsi que les Mandubiens n'appartenaient pas à la confédération séquane, qu'Alesia ne s'élevait pas sur un contre-fort du Jura. Nous ne voudrions pourtant pas exagérer l'importance que l'Académie elle-même attache peut-être à cette décision : l'arrêt sans doute n'est pas irrévocable; mais jusqu'à plus ample informé, il reste permis de croire que le Mont-Auxois conserve tous ses droits à représenter le dernier boulevard de l'indépendance gauloise.

Jusqu'à plus ample informé, avons-nous dit, car les travaux d'exploration continuent fort activement en Franche-Comté. Un savant professeur, M. Desjardins, a déjà rendu à l'Académie un compte sommaire d'une excursion qu'il a faite de ce côté; il annonce un mémoire; M. Quicherat, qui s'est aussi rendu sur les lieux, va en publier un autre (1). On attend une seconde édition du travail de

(1) Ce mémoire a paru. C'est celui auquel nous avons déjà fait allusion dans quelques notes ajoutées après coup. M. Quicherat établit que le massif d'Alaise « nous offre un des plus grands *oppidum* celtiques qu'on ait signalés et incontestablement le mieux conservé de tous. » Nous ne le contestons pas. Est-ce bien l'*oppidum* que Vercingétorix a défendu contre César? La démonstration ne nous paraît pas aussi concluante. Il est possible que la vue des lieux laisse dans l'esprit une impression tout autre que l'inspection de la carte. Nous avons pourtant quelque peine à le croire. Quand on sait par

Digitized by Google

M. Delacroix, et un itinéraire d'Alaise dû à la plume de M. Castan, archiviste de Besançon. Il paraît que la surface du massif est littéralement couverte de débris, et que les antiquités celtiques fournies par cette région et réunies à Besançon forment dès aujourd'hui le plus beau musée celtique de France. Peut-être rencontrera-t-on dans ces décombres quelque document certain; peut-être pourra-t-on prouver non-seulement qu'Alaise était un *oppidum*, mais surtout que cet *oppidum* était bien celui qui fut défendu par Vercingétorix contre César, car toute la question est là. Pour notre part, nous ne demandons pas mieux que d'être convaincu, et nous n'éprouverons aucune humiliation à déclarer que nous n'avons pas raisonné juste lorsque nous avons placé en Bourgogne la rencontre suprême des Gaulois et des Romains. Il y a mauvaise grâce à dire qu'on est prêt à recevoir de César une leçon d'art militaire; mais si l'on me démontre mon erreur, je suis très disposé aussi à préférer la stratégie de Vercingétorix à la mienne, tout barbare qu'il était, car je fais le plus grand cas de son caractère et de son mérite; j'en suis fier comme d'une de nos gloires nationales. Je me souviens encore de l'émotion que me causait dès mon enfance le récit de sa lutte contre César. Quoique le temps ait modifié mes idées sur bien des points, quoique la conquête romaine ne m'inspire plus la même indignation et que je reconnaisse tout ce que lui doit notre France moderne, j'ai conservé la même chaleur d'enthousiasme pour le héros arverne. A mes yeux, c'est en lui que se personnifie pour la première fois notre indépendance nationale, et, s'il était permis de comparer un héros païen avec une vierge chrétienne, je verrais en lui, au succès près, comme un précurseur de Jeanne d'Arc. L'auréole du martyre ne lui manque même pas; six ans de captivité et la mort reçue de la

quelle série de vérifications doivent passer les levés de nos officiers d'état-major avant d'être livrés à la gravure, quand on a eu quelquefois l'occasion d'en constater sur le terrain la parfaite exactitude, on a dans la carte du dépôt de la guerre une foi qu'il est difficile d'ébranler. Au reste, ceux qui ont le goût des dissertations historiques feront bien de lire les *Conclusions pour Alaise*, ils y trouveront une lecture fort attrayante, et, avons-nous besoin de le répéter, autant de talent que d'érudition. Nous nous abstiendrons, dans notre incompétence, d'émettre une opinion sur la partie philologique et archéologique de cette brochure. Devons-nous avouer pourtant que certaines étymologies nous ont causé quelque surprise? Ainsi Camp-Brésy serait une corruption de *Castra Brutiaca*, camp de Brutus, qui ne paraît pas avoir commandé aucune partie des lignes pendant le siége, mais qui fut chargé d'une mission spéciale pour repousser le dernier assaut de Vercingétorix. Ainsi encore Château-Dame-Jeanne tirerait son nom d'un ancien temple de Junon. La tradition veut que ce lieu ait été le théâtre d'un échec essuyé par les Suédois, qui ont dévasté la Franche-Comté de 1632 à 1642 : M. Quicherat pense que la tradition se fourvoie. Selon lui, le combat a été livré non pas au XVIIe siècle de notre ère, mais 52 ans avant Jésus-Christ; ce ne sont pas les soldats du duc Bernard, ce sont ceux de Vercassivellaun qui ont été battus sur ce point.

Digitized by Google

main d'un esclave dans la froide étuve de la prison Mamertine (1) valent bien le bûcher de Rouen. Assurément, comme homme de guerre, on ne saurait le mettre sur le même rang que César; mais il fut souvent bien inspiré par son ardent patriotisme, il possédait de rares facultés d'organisation et de commandement, il se montra toujours persévérant, actif, intrépide. Bien qu'il eût parfois poussé la rigueur jusqu'à des extrémités qui révoltent nos idées modernes et chrétiennes, il eut de ces mouvemens généreux qui ne manquent jamais aux vrais grands hommes. Quand je le vois, malgré sa résolution bien prise, céder aux larmes et aux prières des habitans de Bourges (2), qui le suppliaient d'épargner leur ville, je sens le cœur battre dans sa poitrine. Et quand au dernier jour de sa puissance il se dévoue au salut de ses compagnons, que, paré de sa plus riche armure, monté sur son plus beau cheval, il va s'offrir avec tant de fierté et de bonne grâce à un vainqueur dont il n'avait pas de pitié à attendre, je salue en lui le premier des Français. Je ne suis pas un détracteur de César : si de plus vastes génies peut-être ont étonné le monde, je n'en connais pas de plus complet, de plus séduisant; quand je lis l'histoire de sa vie, je suis tenté d'oublier qu'il a consacré toutes les ressources de son incomparable nature à l'asservissement de sa patrie; je me sens sous le charme, et je comprends, comme Montaigne, « que la victoire n'ait pu se séparer de lui, même en cette très injuste guerre civile. » Mais un petit chef de clan de l'Auvergne, qui parvient à réunir en un faisceau national des tribus éparses, hostiles les unes aux autres, et qui tient un moment en échec la fortune de César, n'a-t-il pas droit aussi à notre admiration? A tenter ce sublime effort pour sauver l'indépendance de son pays, il y avait certes plus de vraie gloire qu'à fonder le gouvernement des empereurs à Rome...

Que pourrions-nous ajouter aux pages qu'on vient de lire? Nous devions nous borner, en nous les appropriant pour nos lecteurs, à les présenter comme un document de plus dans la question agitée par les érudits, et dont l'Institut de France semble s'être saisi jusqu'à un certain point, soit en couronnant l'un des défenseurs de l'Alise bourguignonne, soit en recevant communication des mémoires écrits dans l'un ou l'autre sens. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ne décidera pas la question d'*Alesia* plus que nous ne la tranchons nous-mêmes. Il lui aura suffi, comme à nous, de témoigner l'intérêt sérieux qui s'attache aux efforts tentés pour résoudre un problème historique si digne de l'attention des esprits éclairés.

V. DE MARS.

(1) « Par Hercule! que vos étuves sont froides! » s'écria Jugurtha quand il fut jeté dans cette même prison pour y recevoir aussi la mort. — Plutarque, *Vie de Marius*, c. 13.

(2) « Et precibus ipsorum et misericordia vulgi. » *B. G.*, VII, 15.

Digitized by Google

L'AUTRICHE

SOUS

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH

LES QUESTIONS POLITIQUES

ET LE MOUVEMENT RÉFORMISTE EN AUTRICHE DEPUIS 1848 (1).

Il y a treize ans environ, parut en Allemagne un ouvrage qui, à juste titre, excita l'attention générale. Au fond pourtant, cet ouvrage, intitulé *la Pentarchie européenne*, sans poser de principes, sans établir de résultats nouveaux, ne faisait guère que constater la situation politique de l'Europe telle que l'a réglée le congrès d'Aix-la-Chapelle. Dans ce système, cinq grandes puissances, l'Angleterre, la France, l'Autriche, la Russie, la Prusse, décident seules de toutes les grandes questions de politique européenne. Elles forment une sorte d'aréopage permanent qui dispose dans une certaine mesure des destinées générales. Autour de ces cinq grandes puissances gravitent les états de second ordre, qui, planètes ou satellites, reçoivent des membres du suprême aréopage leur impulsion, leurs lois même, et n'apportent un poids passager dans la balance du monde qu'à la condition de se rallier, en cas de conflits, à l'un

(1) L'auteur de cette étude a pu suivre de près les efforts du gouvernement de l'empereur François-Joseph pour remplir la tâche difficile que lui ont léguée les événemens de 1848. Outre des vues ingénieuses sur la plupart des questions qui occupent aujourd'hui l'Autriche, le travail qu'on va lire nous apporte aussi sur ces grands intérêts l'opinion d'un observateur très compétent, très bien informé, et c'est ce qui nous décide à l'accueillir. (*N. du D.*)

Digitized by Google

ou à l'autre des états prépondérans. La grande famille européenne apparaît ainsi comme une sorte de république aristocratique, dans laquelle quatre ou cinq grandes maisons tiennent le gouvernement, et ne laissent la *plèbe*, le *demos*, acquérir une importance transitoire que dans des cas exceptionnels.

A l'exposé de cette théorie politique s'ajoutaient, dans l'ouvrage qu'on vient de nommer, quelques développemens dont la justesse pouvait paraître contestable, mais qu'on ne lisait pas sans intérêt, grâce au net et vif langage du publiciste. La péninsule ibérique par exemple appartenait au système français, la péninsule italienne au système autrichien, la Belgique et la Hollande à l'Angleterre, la Scandinavie à la Prusse, et finalement les états secondaires de l'Allemagne à la Russie. De telles applications d'une théorie attribuée à une plume russe étaient, je le répète, très discutables, et il est bon de rappeler que depuis l'époque où l'auteur les indiquait, un nouvel élément, l'Europe orientale, est entré à titre de puissance dans le concert où ne figuraient d'abord que cinq grands états. De nouvelles alliances ont été conclues, d'anciennes rompues. Le pouvoir, la position, la solidité de quelques-unes des grandes puissances ont subi des modifications essentielles; des états du second rang ont gagné en importance. Reconnaissons néanmoins que dans ses rapports essentiels et généraux l'ancien système politique existe encore. Sur toutes les questions de droit public en Europe, c'est aux cinq grandes puissances qu'il appartient, aujourd'hui comme autrefois, de prononcer: elles exercent le pouvoir exécutif et législatif au milieu des autres états, qu'elles gouvernent tantôt d'un commun accord, tantôt à la majorité des voix, veillant avec un soin jaloux à ce que rien ne se fasse sans elles.

Puisqu'un tel édifice existe, il importe au premier chef que les piliers qui le soutiennent soient forts et solides. Et puisque l'Autriche est un des membres de la *pentarchie*, un intérêt général s'attache à tout ce qui peut éclairer ou rectifier l'opinion publique sur l'état de ce pays, qu'un long séjour dans ses diverses provinces nous a heureusement appris à connaître et à aimer. On ne s'étonnera point toutefois qu'en essayant de marquer la place de l'Autriche parmi les élémens essentiels de l'ordre européen, nous disions quelques mots d'une théorie toute contraire à celle de la pentarchie, et dont il faut bien établir la portée pour montrer les graves difficultés créées à la politique extérieure de l'empire par son système d'administration intérieure.

Chaque époque a son idée politique dominante, chaque époque a aussi son hochet. L'idée dominante de notre siècle est la liberté politique et civile; son hochet, l'esprit de nationalité. Bien des personnes

Digitized by Google

(et ce ne sont pas des enfans) sacrifieraient l'une bien volontiers pour garder l'autre. Loin de nous l'idée de condamner l'esprit de nationalité et les efforts qui tendent à garantir le libre développement des différentes races! Ce que nous n'admettons pas, c'est qu'on prétende sur la base de la nationalité fonder de nouveaux établissemens politiques, renverser les gouvernemens actuels, et refaire la carte de l'Europe une grammaire à la main. Il y a des hommes qui ne reconnaissent d'autre lien entre les peuples que celui de la langue, et qui n'attachent aucun prix aux liens qui naissent d'intérêts plus élevés, de l'avantage par exemple qu'on trouve dans le système politique de notre temps à être astre plutôt que planète. Souvent d'ailleurs une nationalité ne peut se développer que par le contact journalier, la coexistence politique avec une société assez puissante pour la protéger, assez éclairée pour diriger ses progrès. L'école dont nous parlons fait bon marché de pareilles considérations. Son idéal, c'est un groupe de gouvernemens exclusifs correspondant aux diverses populations que sépare une seule barrière, celle de la langue. Nous venons de dire dans quelle mesure nous sympathisions avec l'esprit de nationalité; il est superflu d'ajouter qu'en repoussant les exagérations de quelques esprits chimériques, nous n'entendons exclure ni la conservation scrupuleuse et la culture intelligente des diverses langues en littérature, ni le maintien d'autres élémens précieux de la vie morale d'un peuple. Ce que nous écartons, ce sont les conséquences absolues tirées d'un système qui, s'il peut dans l'ordre purement intellectuel exercer une heureuse influence, est politiquement incompatible avec les véritables intérêts de l'Europe.

On comprend sans peine que ce système compte parmi ses adhérens les ennemis les plus acharnés de l'Autriche, ceux qui à toute occasion proclament sa chute prochaine, et y travaillent de tous leurs efforts. L'existence prolongée de l'Autriche ne serait-elle pas en effet la preuve la plus évidente de la fausseté de leurs principes?

L'empire autrichien n'est et ne saurait être fondé sur une nationalité unique. Sa tâche au contraire est de prouver par le fait que l'unité de race, ou même une nationalité prédominante, n'est pas pour un gouvernement une condition absolue d'existence, de solidité, de progrès. La position de l'Autriche est telle que si, même en commettant un suicide politique, elle voulait et pouvait renoncer à sa propre existence, il serait absolument impossible d'entreprendre une réorganisation des provinces qui la composent sur la base d'une nationalité unique ou prédominante, tant les différentes races qui habitent ses différentes provinces (1) sont confondues. En Bohême,

(1) On doit excepter toutefois les provinces lombardo-vénitiennes.

Digitized by Google

en Moravie, en Silésie, les Slaves et les Allemands sont tellement mêlés, qu'il n'existe dans aucune de ces régions distinctes une notable supériorité numérique de l'une des deux races. Il en est de même en Galicie avec les Polonais, la race russe et les Valaques, en Hongrie et en Transylvanie avec les Magyars, les Allemands, les Slaves et les Valaques, en Illyrie avec les Allemands et les Slaves, en Tyrol avec les Allemands et les Italiens. Il est donc de nécessité absolue en Autriche de fonder l'état sur une autre base que celle de la nationalité, et si aujourd'hui une guerre de races mettait l'Autriche en lambeaux, demain il faudrait recommencer à la reconstruire dans son ensemble ou dans ses différentes parties, mais toujours en l'établissant sur l'équilibre des races et sur une égalité de droits politiques assurée à plusieurs nationalités différentes.

Nous ne croyons pas en somme que cet esprit de nationalité, qui dans ce moment tourne tant de têtes, puisse jamais menacer sérieusement l'existence de l'Autriche; mais nous n'en demeurons pas moins convaincu que cette tendance du siècle présente de grandes difficultés et peut causer des embarras momentanés au gouvernement autrichien, puisqu'elle lui rend hostiles tous ceux qui partagent ces idées, et lui en fait des ennemis avoués ou secrets. La politique autrichienne pourrait être bien plus résolue, bien plus énergique au dedans comme au dehors, si elle n'avait pas tant de susceptibilités à ménager, tant d'égards à observer.

Quelle est donc l'idée qui doit présider à une politique digne du rang qu'occupe l'Autriche dans le système actuel de l'Europe? Quelques traits de la situation de cet empire depuis 1848 nous aideront peut-être à éclaircir cette question, à montrer de quelles ressources l'Autriche dispose pour faire face à l'une des plus graves difficultés qui pèsent sur sa politique vis-à-vis des autres puissances comme vis-à-vis d'elle-même.

I.

L'empire d'Autriche dans sa forme actuelle est l'un des états les plus récens de l'Europe. La *maison* d'Autriche existe depuis six siècles, et a pris une part importante à toutes les grandes affaires de notre continent depuis qu'il existe un droit public européen; mais l'*empire* d'Autriche ne date réellement que de l'année 1806, où François II, abdiquant sa dignité d'empereur romain et sa souveraineté nominale sur l'Allemagne, mit par cet acte un terme à l'existence de l'empire germanique, et proclama l'empire d'Autriche.

Jusqu'en 1806, l'empire germanique, quoiqu'à peu près entièrement déchu de sa puissance depuis la paix de Westphalie, n'en

Digitized by Google

avait pas moins gardé son existence et sa place dans le droit public de l'Europe. Il formait, comme on sait, une monarchie élective. La moitié à peu près des pays qui aujourd'hui forment l'empire autrichien (la Bohême, la Moravie, la Silésie, l'archiduché d'Autriche, le Salzbourg, le Tyrol, la Carinthie, la Carniole, Trieste et quelques autres petites provinces) appartenait à l'empire germanique. La maison d'Autriche, qui n'était elle-même qu'une des familles princières de l'empire, n'exerçait sur ces provinces que les droits d'une domination territoriale, essentiellement différens des droits de souveraineté, lesquels n'appartenaient qu'à l'empire et à l'empereur d'Allemagne. Depuis quatre siècles, le choix d'un empereur s'était régulièrement, avec une seule et courte interruption, porté sur le chef de la maison d'Autriche; mais ce n'en était pas moins une libre élection et non pas un droit acquis. L'archiduc d'Autriche, roi de Bohême (1), était donc, juridiquement parlant, avant 1806, tout aussi peu souverain dans les provinces de l'empire germanique déjà nommées que les comtes de Champagne et de Flandre le furent de leur temps en France. Il était dépendant de l'empire, de la diète siégeant à Ratisbonne et des tribunaux impériaux. Si, par une circonstance fortuite, la dignité élective d'empereur et de souverain se réunissait en lui à sa principauté territoriale et héréditaire, la position politique de ces provinces, leurs relations de droit public n'étaient en rien changées.

Mais outre ces pays que la maison d'Autriche possédait en sa qualité de prince allemand et comme dépendances de l'empire, elle avait encore, sous des titres et rapports totalement distincts, d'autres possessions, le royaume de Hongrie, le grand-duché de Transylvanie et les pays contigus, sans parler des parties de la Pologne qui lui échurent en partage vers la fin du siècle dernier. Ces pays, après l'extinction de leurs dynasties indigènes, menacés par le pouvoir de plus en plus redoutable des Osmanlis, s'étaient vus dans la nécessité de recourir à la protection de leur voisin et de transmettre leurs couronnes au puissant prince allemand qui possédait les vastes contrées qui s'étendent de l'Elbe à la mer Adriatique, et qui en même temps portait, par une sorte de privilége rarement méconnu, la couronne de l'empire germanique, dignité alors généralement regardée comme la première de la chrétienté. Dans ces pays indépendans, l'archiduc d'Autriche jouissait sans contredit de la souveraineté complète qui avait appartenu aux dynasties antérieures, car ce n'était pas à l'empire germanique, mais à la maison d'Autriche que ces pays s'étaient donnés.

(1) La Bohême, malgré son titre de royaume, n'était autre chose qu'un électorat de l'empire.

Digitized by Google

Les états autrichiens étaient donc jusqu'en 1806 divisés en deux parties très distinctes quant au droit public intérieur : la première partie, comprenant les provinces allemandes, la Bohême, etc., obéissait au chef de la maison d'Autriche, considéré comme prince allemand et vassal de l'empire germanique, tandis que dans l'autre partie, la partie hongroise, le même prince était tout aussi complétement souverain que Louis XIV l'a jamais été en France.

Qu'on ne nous accuse pas de nous arrêter ici à de vaines subtilités. L'état de choses que nous venons d'exposer a non-seulement un intérêt historique, mais aujourd'hui encore on ne peut sainement apprécier l'état actuel de l'Autriche, se faire une idée juste de son droit public intérieur et de plusieurs de ses institutions politiques, si l'on ne s'applique à bien connaître le régime dont nous parlons.

L'année 1806 apporta, on le sait, un changement complet dans la situation de l'Autriche. L'empire d'Allemagne cessa d'exister, et le lien politique qui unissait à ce grand corps les provinces possédées par la maison d'Autriche fut brisé. Cette maison y devint tout à coup aussi souveraine qu'elle l'avait toujours été dans les provinces hongroises ou polonaises. Un nouvel empire fut créé, et on lui trouva un nouveau nom : l'empire d'Autriche. Personne cependant ne songea à fonder un nouveau droit public, de nouvelles institutions, pour cet empire nouvellement établi. Les anciennes formes restèrent, tandis que l'état des choses était essentiellement changé.

A l'exception de la dynastie régnante, il n'y eut aucune institution politique ou administrative, aucune autorité centrale, aucun système représentatif, absolument rien qui pût rappeler, personnifier l'unité de cet empire nouvellement créé. Autrefois, lorsque les états autrichiens étaient composés de deux moitiés, — l'une souveraine, l'autre relevant comme fief de l'empire germanique, — il y avait eu très naturellement deux ministères de l'intérieur, deux administrations des finances, deux organisations judiciaires, etc. On laissa subsister tout cela, même après la réunion de ces deux parties dans un seul état souverain. L'armée seule fut centralisée, et là même des différences furent maintenues dans l'administration militaire, dans le système de recrutement, etc. L'étiquette de cour n'était pas la même en Hongrie qu'en Autriche, et jusqu'à ce jour il n'existe aucun cérémonial propre au couronnement d'un empereur d'Autriche. Ni l'empereur François, ni son fils, ni son petit-fils ne se sont fait couronner comme tels. Les deux premiers de ces princes ont été seulement couronnés rois de Hongrie, de Bohême, archiducs d'Autriche, rois d'Italie, etc. L'empereur François II était un prince excellent, probe et consciencieux, mais il manquait des qualités indispensables

Digitized by Google

à qui veut fonder un empire. Toute nouvelle création, toute mesure énergique répugnait à sa nature timide et routinière. Il aimait à gouverner en repos, sans bruit comme sans éclat, à éviter enfin tout ce qui sortait de l'ornière habituelle. Son successeur, l'empereur Ferdinand, suivit le même système, et de cette manière, de 1806 à 1848, pour nous servir des expressions d'un ancien ministre de ce dernier souverain, « on oublia de régner, on ne fit qu'administrer (1). »

Les conséquences naturelles de cette politique imprévoyante ne tardèrent pas à se faire sentir. L'appui que les provinces austro-allemandes avaient précédemment trouvé dans leur connexion intime avec l'empire germanique et dans le prestige de ce nom disparut peu à peu, et l'importance des provinces hongroises augmenta en proportion. Ces dernières possédaient un régime constitutionnel qui resserrait le pouvoir royal dans de plus étroites limites que ne le fait la constitution anglaise. La constitution hongroise, qui date de huit siècles, donnait aux états du royaume (2) non-seulement le droit de préparer les lois et de voter les impôts, mais encore le pouvoir judiciaire et administratif presque absolu. Or la diète, jalouse de ses droits, travaillait constamment et avec un succès croissant à les étendre. Cependant, alors même que le *constitutionnalisme* se développait et prenait racine dans cette partie de l'empire, l'autre partie, les provinces ci-devant germaniques, voyait de jour en jour s'étendre et s'affermir l'omnipotence du gouvernement et le système bureaucratique. Les anciens états provinciaux, qui jusqu'alors avaient possédé de véritables droits constitutionnels, perdaient insensiblement de leur importance depuis que leurs rapports avec l'empire germanique, garanties morales et réelles de leurs libertés politiques, se trouvaient anéantis.

C'est ainsi que peu à peu un antagonisme funeste s'établit entre les deux grandes divisions de l'empire, antagonisme qui pénétrait jusque dans l'administration, partagée en deux grandes branches, et imposait au gouvernement un système de bascule qui affaiblissait son action, et devait tôt ou tard échouer. Les provinces hongroises, se servant avec énergie de leurs institutions libres, s'efforçaient d'acquérir une influence prédominante dans les conseils de l'empire; mais elles oubliaient qu'elles étaient matériellement trop pauvres, trop arriérées pour prêter appui au gouvernement dans ses embarras financiers. En supposant que celui-ci eût voulu se les attacher par des concessions politiques, il n'y aurait pas

(1) *Genesis der Œsterreichischen Revolution* (*Génèse de la Révolution d'Autriche*), par le comte de Hartig; Leipzig 1850.

(2) La diète était composée de deux chambres, l'une élective, l'autre héréditaire.

Digitized by Google

trouvé des ressources proportionnées à ses besoins. La dette publique et les impôts jusqu'en 1848 pesaient donc presque uniquement sur les autres provinces : de là dans cette dernière partie de l'empire un esprit de mécontentement et d'opposition au système bureaucratique qui depuis l'année 1833 ne cessa de s'y prononcer de plus en plus. On se demandait en murmurant pourquoi les provinces de l'empire les plus civilisées, les mieux cultivées, celles qui à elles seules fournissaient les quatre cinquièmes des impôts généraux, restaient exclues de toute participation réelle aux affaires publiques. On avait, il est vrai, laissé subsister les anciennes formes constitutionnelles dans ces provinces, on continuait à convoquer annuellement les états provinciaux; mais la bureaucratie avait su peu à peu leur enlever toute influence. Le droit de voter les impôts, que les assemblées provinciales avaient antérieurement exercé sans restriction aucune, avait été insensiblement réduit au droit de délibérer sur l'impôt foncier seul, et encore était-il continuellement entravé, contesté et circonscrit par le gouvernement.

Les historiens futurs de l'Autriche auront à dire un jour, et ce sera pour eux une tâche intéressante, comment se réveilla l'esprit public dans ces grandes et belles contrées; ils auront à montrer comment, après les désastres des guerres napoléoniennes et le profond épuisement du pays qui en fut la suite, cet esprit public se développa peu à peu parmi les débris des anciennes institutions ou relations politiques, sous l'empire de circonstances totalement changées, sans jamais abandonner les voies légales, sans jamais avoir recours, comme cela se vit alors dans tant d'autres pays, aux conspirations ou à des moyens révolutionnaires. Peu à peu cet esprit pénétra dans les états des différentes provinces, ceux de la Bohême et de l'Autriche proprement dite en tête, et il s'y éleva un parti de réformateurs modérés et conservateurs qui, avec un tact politique des plus rares et une patience, une modération remarquables à travers tant de difficultés, poursuivirent pendant près de quinze ans avec un succès croissant, mais incomplet, le but qu'ils s'étaient proposé, — reconquérir peu à peu une participation raisonnable aux affaires publiques et le vote des impôts. Ils travaillèrent à cette œuvre, d'abord séparément, plus tard en commun, d'après un plan combiné entre leurs chefs. Les plus grands noms de l'empire, les existences sociales les plus brillantes prirent part à ce mouvement salutaire, et y portèrent une prudence, une dignité qui sont les traits distinctifs des aristocraties en politique; le tiers-état et les classes intelligentes du pays les secondèrent. Les hommes les plus éminens, les plus hautes capacités du pays appartenaient et appartiennent encore, autant que les circonstances radicalement changées le per-

Digitized by Google

mettent, à ce parti dont l'Autriche est fière à juste titre. L'idée d'une représentation nationale de l'empire faisait partie de son programme dès l'origine. Les partis politiques en Hongrie au contraire n'avaient jamais, à quelques rares exceptions près, porté leurs regards au-delà des limites de leur province, ce qui explique leur faiblesse relative et la méfiance qu'ils rencontraient au dehors.

On devra éternellement regretter, dans l'intérêt des vrais principes conservateurs et du progrès politique de l'Autriche, que la catastrophe de 1848 ait interrompu ce mouvement légal et paisible, qui tendait à reconstituer le droit public de l'Autriche sur une base solide, durable et véritablement monarchique, à lui donner des institutions politiques, — sans lesquelles aucun gouvernement, quel qu'il soit, ne saurait longtemps exister, — à faire disparaître l'antagonisme qui divisait les deux moitiés de l'empire, à faire cesser la méfiance naturelle avec laquelle la Hongrie constitutionnelle regardait le gouvernement central absolu de Vienne, enfin à établir une unité vraie, solide et durable sur la base des principes monarchiques. Malheureusement les révolutions de 1848 survinrent, et le gouvernement tomba sans résistance au premier choc du mouvement démocratique. La victoire des partis extrêmes eut pour effet non-seulement de renverser l'ancien système, mais de compromettre l'œuvre commencée par les réformateurs modérés. La Hongrie se détacha de l'empire et se déclara indépendante. Les provinces austro-allemandes tombèrent au pouvoir de démocrates insensés qui essayèrent d'y faire triompher leurs utopies. On connaît les événemens de 1848 et 1849. La révolution fut vaincue en partie par les forces renaissantes de l'Autriche et la coopération des hommes d'ordre, qui, le premier moment de terreur passé, avaient repris courage, — en partie par l'intervention russe. Et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, un gouvernement militaire succéda au chaos révolutionnaire. Tous les hommes de sens avaient prévu ce dénoûment, qui du reste ne devait et ne pouvait être qu'un état transitoire pour arriver à une forme de gouvernement régulière et raisonnable. Il s'agissait donc maintenant d'utiliser cette période de tranquillité, cette toute-puissance momentanée du gouvernement, pour réorganiser l'empire disloqué, et pour créer des institutions politiques qui lui assurassent en même temps la paix, la force et le progrès.

Le ministère Schwarzenberg-Stadion, qui vint au pouvoir après la défaite de la révolution et le rétablissement de l'ordre, déploya une prodigieuse activité pendant les premières années de son existence. Il commença par dissoudre l'assemblée constituante, qui avait d'abord siégé à Vienne, ensuite à Kremsier, et octroya la con-

Digitized by Google

stitution du 4 mars 1849, qui proclamait l'égalité des citoyens devant la loi, la liberté des cultes et de la presse, le jury, l'inamovibilité des juges, et une assemblée nationale, composée de deux chambres, se réunissant annuellement à Vienne pour voter les impôts et prendre part à la législation. Cette constitution octroyée (1), le ministère se mit à l'œuvre pour réorganiser l'administration dans le sens du nouveau système constitutionnel et pour préparer les projets de loi à soumettre à l'assemblée. L'abolition des droits seigneuriaux de la dîme et des redevances féodales avait été prononcée par l'assemblée constituante de 1848, qui avait en même temps statué que les propriétaires de ces redevances abolies seraient équitablement dédommagés. L'exécution de cette mesure, travail aussi vaste que compliqué, dut être un des premiers soins du gouvernement (2). Le ministère promulgua successivement une loi communale, une loi sur la presse, une nouvelle organisation judiciaire sur la base du jury et de la publicité des débats, une excellente loi sur l'enseignement public, qui consacrait le principe de la liberté de l'enseignement et contribuait puissamment au progrès de l'instruction, — enfin les lois organiques sur les assemblées provinciales. Toutes ces lois étaient provisoires et devaient être soumises à la ratification de l'assemblée législative dès sa première session. Pendant que le prince de Schwarzenberg travaillait avec habileté et succès à reconquérir pour l'Autriche une influence politique et sa position au dehors, à rétablir son autorité en Allemagne et en Italie, à l'émanciper de l'influence russe, qui, par suite des événemens de 1849, avait acquis une certaine prépondérance, ses collègues s'occupaient à reconstruire à l'intérieur le droit public et civil de l'Autriche sur des bases plus conformes au nouvel ordre de choses, et à fonder ainsi la véritable unité de l'empire, la vraie centralisation politique, qui n'exclut et ne peut exclure ni la liberté d'action individuelle ni une juste proportion de *self-government* telle que la position particulière de l'Autriche paraît l'exiger. La ligne de douanes qui avait jusqu'ici séparé les provinces hongroises du reste de l'empire fut abolie, la législation civile des provinces austro-allemandes appliquée dans toute son étendue aux pays hongrois, et ces mesures im-

(1) La première session de l'assemblée nationale devait avoir lieu en 1850.

(2) Cette opération colossale vient à peine d'être terminée, et voici de quelle manière : on a créé une rente d'environ 25 millions de florins (62 millions de francs à peu près), représentant un capital d'environ 500 millions de florins (1,250 millions de francs), qui devra être amorti en quarante ans. Sur cette somme, 316,800,000 florins reviennent aux provinces allemandes, le reste aux provinces hongroises. Cette rente et ce capital constituent un passif totalement distinct du reste de la dette publique et soumis à une administration séparée. Le service des intérêts et de l'amortissement est fourni par des centimes additionnels sur les impôts ordinaires.

Digitized by Google

portantes n'assuraient pas seulement de vastes débouchés et de nouvelles ressources à la Hongrie, elles devaient encore la rattacher plus intimement que jamais à l'Autriche par le lien des intérêts matériels.

Au milieu de cette grande activité, le gouvernement saignait toutefois d'une plaie profonde, dont la guérison devenait chaque jour plus difficile : nous voulons parler des finances de l'empire. La révolution, les guerres civiles qui en furent la suite, les efforts extraordinaires qui devinrent nécessaires pour rétablir l'ordre à l'intérieur, avaient nécessairement diminué les recettes, augmenté considérablement les dépenses, apporté un dérangement immense dans l'état financier de l'Autriche, qui avant 1848 n'était déjà rien moins que satisfaisant. La dette publique s'était accrue, de 1848 à 1851, de plus de 450 millions de florins (au-delà de 1,100 millions de francs). On comprend ce que cette somme a relativement d'excessif, quand on se rappelle que la moitié à peu près de l'empire d'Autriche compte parmi les pays les plus pauvres et les moins cultivés de l'Europe, que l'empire, avant 1848, pouvait à grand'peine supporter le fardeau des impôts publics, qui pourtant alors ne s'élevait pas à plus de 160 millions de florins (400 millions de francs). En même temps la situation économique de la nation n'était pas moins gravement atteinte que les finances de l'état. La banque de Vienne, la seule autorisée à émettre des billets, avait dû en 1848 suspendre ses paiemens en espèces métalliques et donner à ses billets un cours forcé. Par conséquent le numéraire avait complétement disparu, et en grande partie émigré. Les billets de la banque de Vienne étaient donc, comme ils le sont encore aujourd'hui, le seul moyen de circulation en Autriche; le cours en variait de 10 à 30 pour 100 de perte, et descendit un moment jusqu'à 60 pour 100 (1).

Il était naturel que, dans cette situation critique, le ministère hésitât à se présenter devant l'assemblée nationale, et pourtant le concours du parlement lui offrait le seul moyen peut-être de parer à la gravité croissante de ces embarras financiers. Si cette première infraction à la constitution octroyée n'est guère justifiable, elle trouve du moins son excuse dans la faiblesse de la nature humaine, dans l'inexpérience parlementaire des ministres, et dans la terreur qu'inspiraient encore les souvenirs de 1848. On temporisa donc, on remit d'une année à l'autre la réalisation des promesses constitutionnelles, et, comme toujours aussi, les difficultés ne firent

(1) En 1849, le gouvernement se vit obligé d'émettre du papier-monnaie ayant cours forcé à côté des billets de banque. Ce papier-monnaie fut retiré de la circulation quelques années plus tard par les efforts combinés de la banque de Vienne et du gouvernement, qui contracta en 1854 un emprunt national de 500 millions de florins à cet effet.

Digitized by Google

qu'augmenter. Le gouvernement était arrivé sur une pente dangereuse, qu'il descendait sans trop s'en douter. En même temps les partisans intéressés du despotisme militaire et ceux de l'ancienne constitution hongroise travaillaient en commun, quoique dans des vues et par des motifs différens, à renverser la constitution de 1849, les uns pour conserver ou du moins pour prolonger le gouvernement absolu, les autres dans le vain espoir de rendre aux provinces hongroises leur ancienne constitution et aussi de rétablir l'ancienne scission entre les différentes parties de l'empire. A cette époque, le vent des coups d'état soufflait en Europe. Bref, le 31 décembre 1851, la constitution du 4 mars 1849 fut abolie, les lois et institutions organiques qui s'y rapportaient abrogées, et on promit, sans les désigner plus spécialement, de nouvelles institutions qui seraient trouvées conformes aux besoins de la nation.

Le parti absolutiste triomphait. Pour beaucoup de monde, c'était une journée des dupes. Il y eut quelques changemens personnels dans le ministère : M. de Bruck, ministre des travaux publics, et M. de Schmerling, ministre de la justice (1), sortirent du cabinet. Le prince de Schwarzenberg, succombant aux fatigues incessantes des dernières années, mourut quelques semaines plus tard. Le comte de Stadion était atteint d'une démence incurable. Ce furent leurs successeurs, aidés de leurs collègues, qui entreprirent de préparer ces institutions politiques qu'on venait de promettre, et on assure que ce travail de préparation se continue encore. De plus en plus, il est vrai, la question financière est venue peser sur les questions d'ordre administratif. Voyons cependant si une solution équitable donnée aux difficultés politiques ne contiendrait pas aussi l'heureux dénoûment des difficultés financières.

II.

Le budget des dépenses de l'empire d'Autriche s'élevait en 1856 à la somme de 427,291,142 fl. (en somme ronde 1,070,000,000 fr.). Le service de la dette publique (2) avait absorbé sur cette somme 100,393,413 florins (soit 251,000,000 fr. environ). Les autres dépenses se répartissaient ainsi :

(1) Ce dernier avait été l'un des chefs du parti réformateur aux états provinciaux avant 1848.

(2) Non compris les charges pour le rachat des redevances féodales, lesquelles, comme nous l'avons dit, forment une branche totalement distincte du service public.

Digitized by Google

Indemnité à la banque de Vienne pour le rachat du papier-monnaie au fur et à mesure des rentrées de l'emprunt national de 1854 contracté à cet effet	35,675,000 fl.
État militaire	123,835,000
Police et gendarmerie	10,897,169
Affaires étrangères	2,500,000
Ministère de l'intérieur	28,336,757
— des finances	28,197,555
— de la justice	15,425,421
— de l'instruction publique et des cultes	5,276,025
— du commerce et des travaux publics	22,749,541
Chemins de fer	36,298,000

Les revenus de l'état s'élevaient dans la même année 1856 à 273,162,276 florins (683,000,000 de francs).

Il y avait donc en 1856 un déficit de 154,128,866 florins. Ce déficit fut en partie couvert par la vente des chemins de fer de l'état, qui rapporta 18,967,983 florins, et en partie par des emprunts.

En 1849, les dépenses totales s'étaient élevées à la somme de 254,078,649 florins (1).

Les revenus de cette année 1849, qui ne furent pas de plus de 100 millions de florins, ne peuvent servir de base de comparaison, la moitié de l'empire se trouvant alors en état de guerre (2).

Quoi qu'il en soit, le déficit s'éleva pour 1849 à 154,000,000 de florins, pour 1850 à 68,310,470 flor., pour 1851 à 66,224,810 flor., pour 1852 à 72,080,823 flor., pour 1853 à 78,242,655 flor., pour 1854 à 167,811,943 flor., pour 1855 à 173,167,937 flor.; enfin pour 1856, comme on vient de le dire, il était de 154,128,866 florins.

En présence du déficit, quelles avaient été les ressources du gouvernement? Notons d'abord l'accroissement de la dette publique *consolidée* de l'Autriche, qui depuis 1848 avait procuré environ 1,200,000,000 florins ou 3 milliards de francs. Une autre dette de l'état envers la banque de Vienne s'élevait à 210 millions de florins (525 millions de francs). En dehors de ces chiffres, le gouvernement s'était créé plus récemment des ressources extraordinaires par

(1) Ainsi réparties pour les divers ministères :

Affaires étrangères	1,656,956 florins.
Intérieur	10,240,555
Guerre	144,468,191
Finances	15,279,847
Justice	3,683,958
Commerce et travaux publics	18,881,007

(2) En 1849, l'Autriche avait à soutenir la guerre de Hongrie et celle d'Italie; plusieurs provinces se trouvaient en état de siége.

Digitized by Google

la vente des chemins de fer, mines, domaines, etc., à des sociétés industrielles. En définitive, le total de la dette publique de l'Autriche à la fin de 1856 s'élevait à 2,200,000,000 de florins ou 5 milliards 1/2 de francs environ, toujours sans y comprendre : 1° la dette créée pour le rachat des redevances féodales et des dîmes, dette évaluée, comme nous l'avons dit, à 500 millions de florins; 2° la dette de 210 millions de florins due à la banque de Vienne (1).

Des chiffres que nous venons de rapprocher ici, on peut conclure : 1° que les dépenses de l'état, qui en 1847 s'élevaient à 180 millions de florins, se sont depuis lors accrues de 247 millions, c'est-à-dire de plus du double; — 2° que la dette publique s'est élevée, pendant la même époque, de 913,872,000 florins à 2,200,000,000, qu'elle a donc aussi plus que doublé; — que les revenus de l'état, qui produisaient 156 millions de florins en 1847, ont atteint 273 millions en 1856, qu'ils ont donc augmenté de 70 pour 100 à peu près; — enfin que le déficit, sans même tenir compte des dépenses extraordinaires entraînées par les affaires d'Orient en 1854 et 1855, augmente chaque année, et que la moyenne de ce déficit dans les huit dernières années a été de 117 millions, c'est-à-dire de la moitié presque du revenu total.

Nous sommes loin de regarder cet état financier de l'Autriche comme un état désespéré. — Un pays qui possède tant de ressources encore inexploitées, un pays dont la plus grande partie vient à peine d'être ouverte à la civilisation, à l'industrie et au commerce de l'Europe, où presque rien n'est fait, où par conséquent presque tout est à faire; un tel pays, disons-nous, est bien capable de se relever, dans un assez court délai, de ses embarras financiers au moyen d'une administration active et prudente. Il suffit par exemple de comparer les produits des impôts sur les consommations et ceux des douanes (*customs*) en Autriche avec les chiffres correspondans du budget de la France, pour se faire une idée de l'augmentation de revenus sur laquelle l'Autriche peut compter, lorsque ses habitans seront parvenus au même degré de prospérité matérielle que les populations françaises (2). Il y a donc tout lieu d'espérer qu'a-

(1) Ces chiffres sont empruntés aux comptes-rendus officiels que publie annuellement le bureau de statistique à Vienne.

(2) Les impôts sur les consommations de toute espèce n'ont produit en Autriche, dans l'année 1856, que la somme totale de 33,816,000 florins, les revenus de la douane 20,541,000 florins, le monopole des sels 29,725,000 florins, les tabacs 24,625,000 florins, tandis que les impôts directs montaient à 92,131,000 florins, ainsi à plus d'un tiers du revenu total. Les impôts additionnels pour le service des intérêts et de l'amortissement de la dette de 500 millions de florins provenant de l'abolition des redevances féodales, ainsi que pour les dépenses d'administration provinciale, s'élevant ensemble à 40 millions de florins par an à peu près, ne sont pas compris dans ce dernier chiffre. Ces cen-

Digitized by Google

vec un progrès dans l'aisance générale, avec un système d'imposition plus égal et mieux ordonné, une administration éclairée et prudente, on pourra, dans un certain laps de temps, faire disparaître le déficit et rétablir l'équilibre entre les dépenses et les recettes; mais on ne saurait se dissimuler que ce déficit annuel et continu ne soit un symptôme inquiétant. Les emprunts, qu'il rend nécessaires, accroissent naturellement le budget des dépenses ordinaires, et rendent par conséquent toujours plus difficile le rétablissement de l'équilibre financier. Enfin des circonstances peuvent se produire telles que ces anticipations incessantes deviennent tout à coup impossibles, et que le gouvernement, malgré toute sa légitime confiance dans l'avenir, se trouve exposé à une catastrophe financière.

Prévenir de telles éventualités, ce doit être, nous croyons l'avoir suffisamment établi, la préoccupation dominante de l'administration autrichienne. Sans prétendre fermer dès ce moment les plaies que lui a léguées une longue période d'agitation, elle peut du moins s'appliquer à faire disparaître le déficit annuel, à proportionner pour le présent les dépenses aux recettes. Il ne lui sera possible qu'après ce résultat obtenu de s'assurer des ressources extraordinaires et de se tenir prête pour les événemens imprévus dont le monde, dans les temps où nous vivons, n'a que trop sujet de se préoccuper. Si le déficit annuel subsiste au contraire, le gouvernement verra s'épuiser lentement ses forces au milieu de la paix et du repos, et il restera toujours à la merci de toute crise passagère qui viendrait à se produire dans le monde financier.

Auprès de la suppression du déficit annuel, le rétablissement de la circulation métallique, l'abolition du cours forcé des billets de banque ne nous paraissent que des mesures d'une importance secondaire. On n'atténuerait par ces dernières mesures que passagèrement l'action des causes qui entraînent le numéraire autrichien hors de l'empire. Il n'est donc permis d'espérer une guérison radicale et constante que lorsque la position financière et commerciale du pays se sera notablement améliorée. Or la condition la plus essentielle et urgente d'une semblable amélioration est précisément l'ordre dans les finances et l'équilibre du budget. Pour arriver à ce but, il n'existe que deux moyens : l'augmentation des recettes ou la réduction des dépenses. L'économie des gouvernemens, comme celle des individus, n'en connaît pas de troisième. Rien de plus sec ni de plus prosaïque, mais aussi rien de plus vrai. Or, pour augmenter ses revenus, un

times additionnels pèsent exclusivement sur les impôts directs. En y ajoutant les charges communales, on verra que la propriété foncière en Autriche est imposée bien au-delà d'une juste proportion et d'une saine économie nationale; elle est dans certains cas littéralement écrasée.

Digitized by Google

gouvernement peut choisir entre différens moyens : la voie des emprunts, les revenus et la vente des domaines de l'état, enfin l'augmentation des impôts.

On comprend que lorsqu'il s'agit d'apporter des remèdes solides et durables aux embarras financiers d'un gouvernement qui n'a que trop emprunté, il ne peut pas être question de contracter de nouveaux emprunts. La vente des domaines nationaux a été entreprise depuis quelques années en Autriche et dans de très grandes proportions. Au reste, cette ressource n'opère que lentement, et dans la situation des affaires en Europe on ne saurait en attendre de grands résultats. Enfin la plus grande partie des biens qui se trouvaient encore dans la possession du gouvernement vient d'être cédée à la banque de Vienne en paiement partiel des dettes de l'état. Les revenus des domaines non aliénés ne figurent dans le budget des recettes que pour une somme tout à fait insignifiante. Il ne reste, on le voit, qu'un seul moyen d'augmenter les revenus de l'empire autrichien : — l'accroissement des impôts publics.

Un observateur superficiel peut trouver facile d'augmenter les impôts dans un pays aussi vaste que l'Autriche, qui, tout en ayant une étendue et une population égales, même de quelque peu supérieures, à celles de la France, ne perçoit qu'un peu plus du tiers des revenus du budget français. Quiconque cependant voudra bien rechercher où en sont, au point de vue de la civilisation et du bien-être matériel, les deux tiers des peuples autrichiens (1), se persuadera aisément qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre la France et l'Autriche sous le rapport de leur aptitude à supporter le poids des charges publiques. On n'a qu'à se rappeler ce que nous venons de dire relativement au produit des impôts sur les consommations en Autriche pour voir de combien la consommation moyenne y est inférieure à la consommation française, tant pour les objets de luxe que pour ceux de première nécessité. Malgré son grand avenir et ses ressources futures, l'Autriche d'à présent est pauvre en capitaux; sa population moyenne est peu nombreuse, et encore sur divers points imparfaitement civilisée; ses moyens de communication, son industrie et son commerce sont peu développés. Surcharger d'impôts un tel pays, ce serait en vérité tuer la poule aux œufs d'or. Il ne faut pas oublier du reste que les impositions publiques ont déjà été augmentées de 70 pour 100 dans ces huit dernières années, proportion colossale et sans exemple dans l'histoire. Aussi le nombre des contribuables qui se trouvent dans l'impossibilité de suffire aux charges

(1) C'est-à-dire les habitans des provinces hongroises, croates, dalmates, polonaises, etc., évalués à 26 millions à peu près.

Digitized by Google

publiques augmente-t-il de jour en jour. Le gouvernement se voit même obligé de recourir dans une proportion croissante aux moyens violens de l'exécution et des ventes forcées, et les abandons de propriété pour cette cause ne sont plus des cas isolés.

En général, presque toutes les grandes branches de la production nationale en Autriche se trouvent maintenant dans une période de transition toujours pénible et difficile à franchir. La production agricole, du moins celle de la grande et moyenne propriété, se voit obligée, par l'abolition des corvées et autres redevances féodales, à se servir du libre travail; elle a donc besoin d'un capital roulant bien plus considérable que par le passé. Or les ouvriers et les capitaux sont justement ce qu'on a le plus de peine à se procurer dans ces pays où la population est peu nombreuse et le capital rare et cher, où il n'existe qu'une seule banque hypothécaire très imparfaite et tout à fait insuffisante, et où par conséquent le crédit foncier est à peu près nul. L'industrie souffre des mêmes inconvéniens : rareté et cherté des ouvriers et des capitaux. Sa situation momentanée est d'ailleurs aggravée par l'abaissement notable des tarifs, la politique commerciale de l'Autriche ayant depuis trois ou quatre années seulement abandonné le système prohibitif pour marcher à grands pas vers la liberté du commerce. Le moment serait bien mal choisi pour imposer de nouvelles charges à l'industrie ou à l'agriculture. Il paraît hors de doute qu'il serait impossible d'augmenter considérablement les impôts publics dans les circonstances actuelles sans causer la ruine du pays, et dans tous les cas on ne pourrait appliquer un tel procédé dans des proportions suffisantes pour rétablir l'équilibre du budget.

Toutes ces difficultés, nous aimons à le répéter, peuvent diminuer avec le temps. Les germes de prospérité future qui s'aperçoivent en Autriche peuvent se développer. On vient d'établir plusieurs des grandes lignes projetées de chemin de fer; beaucoup d'autres sont en voie de construction. Des compagnies industrielles de toute espèce, des instituts de crédit, etc., ont été fondés. Selon toute apparence, d'ici à dix ou vingt ans, l'Autriche aura complétement changé d'aspect sous le rapport matériel, et alors elle sera capable de supporter avec facilité des impôts bien plus considérables qu'aujourd'hui. C'est une justice à rendre au ministre chargé du département des finances, M. de Bruck, qu'il a porté, non sans succès, toute son attention, tous ses efforts de ce côté; mais cette sage et prévoyante sollicitude ne peut produire de résultats sérieux qu'après un certain nombre d'années, et nous venons de voir que l'état financier de l'Autriche ne saurait attendre aussi longtemps. On se trouve ainsi conduit à essayer d'un dernier moyen, la réduction des dépenses.

Digitized by Google

Le budget des dépenses de l'Autriche se répartit, comme on vient de le voir, en trois catégories principales : la dette publique, l'état militaire, et l'administration proprement dite. Quant à la dette publique et aux opérations de crédit qui s'y rattachent, il ne peut y être question d'épargnes : elles reposent, comme toutes dettes et opérations de cette nature, sur l'inviolabilité de la foi publique, inviolabilité qui constitue la première base du crédit national. Il est inutile de faire observer que dans les circonstances actuelles une réduction de la rente est tout à fait hors de question.

Les dépenses de l'état militaire s'élèvent à la somme de 124 millions de florins ou 310 millions de francs, tandis qu'en 1847 le chiffre correspondant était de 61 millions de florins. Il est vrai que depuis lors le prix des matières premières comme de tout le matériel a considérablement augmenté. La Hongrie avant 1848 nourrissait et logeait à ses frais les troupes qui y étaient stationnées; les frais de recrutement des régimens hongrois étaient également supportés par le pays. La situation maintenant n'est plus la même. Il y a donc peu d'espérance de pouvoir réduire cette branche des dépenses publiques au chiffre de 1847, ou même à un chiffre approximatif, à moins d'une réduction générale des armées des grandes puissances de l'Europe. Or cette grande mesure internationale, qui paraît être si impérieusement réclamée par les besoins du monde civilisé, qui seule pourrait apporter un remède efficace aux difficultés matérielles ou politiques de l'Autriche, ne saurait être adoptée que d'un commun accord parmi les grandes puissances, et dans une époque de tranquillité, de sécurité publique. Il est un fait qu'on ne doit pas oublier : lorsque l'Autriche désarma en 1853 et se vit, peu de mois plus tard, obligée de remettre précipitamment son armée sur le pied de guerre, cette réduction momentanée, loin de lui valoir des économies, augmenta considérablement ses dépenses.

Reste donc la troisième catégorie des dépenses publiques, la plus importante de toutes, puisqu'elle s'élève à 160 millions de florins (400 millions de francs). Elle comprend les frais d'administration proprement dite, l'administration de la justice comme les travaux publics. Encore cette somme ne suffit-elle pas pour donner une idée complète des dépenses de cette catégorie, puisqu'un grand nombre des dépenses administratives provinciales, qui, dans le budget de la France, figurent sous le titre de *dépenses des départemens,* sont omises dans le chiffre mentionné. Ces dépenses provinciales se prélèvent moyennant impôts additionnels sur les impositions directes; dans beaucoup de provinces, elles s'élèvent jusqu'aux deux tiers de ces dernières, quelquefois même à une proportion plus forte encore, toujours sans y comprendre les charges communales. Il paraît évident que cette administration, qui à elle seule absorbe à peu

Digitized by Google

près la moitié des dépenses générales et plus des deux tiers des recettes ordinaires de l'état, est hors de proportion avec les forces financières du pays et plus coûteuse que celle de tout autre gouvernement connu. L'adoption d'un pareil système administratif ne pourrait donc être justifiée que par des raisons politiques de la plus haute gravité.

Nous venons de toucher ici à la question principale qui dans ce moment agite et divise les partis politiques en Autriche. Nous voulons parler de la question de l'administration, ou, ce qui dans cet empire veut absolument dire la même chose, de la politique intérieure.

III.

En remontant aux principes de toute administration politique, on reconnaît qu'il y a deux systèmes principaux d'après lesquels se gouvernent les pays du monde civilisé : celui de la centralisation administrative et celui du *self-government*.

Le premier de ces systèmes consiste à réunir toute l'action administrative, même dans les affaires locales et provinciales, entre les mains de fonctionnaires salariés dépendant du gouvernement central, qui les surveille et les dirige incessamment et uniformément. Ce système divise la nation en deux classes très distinctes sous le rapport du nombre et de l'importance. La première se compose de quelques milliers d'administrateurs, la seconde du reste de la nation, des administrés. Cette dernière conserve tout au plus dans les affaires qui l'intéressent un vote consultatif, qu'elle exerce par le moyen des conseils généraux, états provinciaux, ou autres corporations semblables. Du reste, l'administration publique fonctionne comme une grande machine, suivant des principes invariables et simples, sous la direction et l'exclusive responsabilité du pouvoir central. C'est à ce système, l'une des conquêtes de 1789, que la France doit sa grandeur, mais aussi les nombreuses révolutions politiques qui l'ont agitée depuis cette époque. Il est clair que lorsque toute action et tout pouvoir de résistance sont concentrés sur un seul point, il suffit d'un coup de main heureux pour se rendre maître à la fois du pouvoir et du pays.

L'autre système part d'un principe opposé : il abandonne le soin des affaires locales et provinciales aux notabilités de l'endroit qui, par leur fortune et leurs qualités personnelles, offrent les garanties nécessaires; il leur confie en un mot l'administration publique en première instance, réservant au pouvoir central le droit de nomination (quelquefois à vie, quelquefois pour un temps limité) à ces

Digitized by Google

fonctions, généralement gratuites, ainsi que le droit de surveillance et celui de révoquer ceux des fonctionnaires qui ne rempliraient pas scrupuleusement leurs devoirs. C'est d'après ce système que sont administrés l'Angleterre, la Prusse et beaucoup de petits états allemands.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les avantages et les inconvéniens de ces différens systèmes. D'ailleurs les faits, l'esprit de la nation et son histoire ont presque partout décidé de cette question. Nous croyons qu'en général la centralisation administrative convient mieux à l'esprit public, au sentiment national de la France, sans que cette conviction pourtant puisse nous aveugler sur les erreurs et les dangers de ce système; mais nous croyons en même temps que les nations de race germanique trouvent dans le système opposé de plus sûres garanties pour les sentimens de liberté et d'indépendance individuelle dont l'action se manifeste avec tant d'éclat dans leur histoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que le *self-government* est le mode d'administration le moins coûteux, en même temps qu'il décharge le gouvernement de la lourde responsabilité que le régime centralisateur fait peser sur lui. Le *self-government* présente encore un autre avantage, qui consiste à occuper utilement et convenablement sur toute l'étendue du pays une foule d'activités et d'intelligences, à satisfaire l'ambition légitime d'un grand nombre d'individus, et à les distraire ainsi des théories, souvent stériles, de la politique.

Depuis 1849, on a essayé d'introduire en Autriche la centralisation française. Jusqu'à la révolution de 1848, le système opposé y avait régné dans toutes les provinces; la région lombardo-vénitienne seule y échappait. En Hongrie, en Croatie et en Transylvanie, ce système avait été même pratiqué avec un zèle presque anarchique, puisque non-seulement les agens de l'administration, mais encore les juges (les plus hautes charges seules exceptées), étaient électifs, et qu'on les remplaçait tous les trois ans. Dans les provinces austro-allemandes et dans la Galicie, les anciennes juridictions seigneuriales subsistèrent jusqu'en 1848; elles étaient chargées (toujours sous la surveillance du gouvernement) de l'administration communale, de la police locale, du pouvoir judiciaire en première instance, et de la levée des impôts publics, dont elles étaient responsables. Ce système d'administration était fort peu coûteux; il était en même temps éminemment pratique, simple et doux, de sorte que, surtout dans les derniers temps, sauf peut-être en Galicie, il n'avait donné lieu à aucune réclamation de la part des populations et communes administrées.

Cette organisation tomba en 1848 avec l'abolition des droits sei-

Digitized by Google

gneuriaux, quoiqu'au fond elle ne fût pas nécessairement liée à ceux-ci. Le gouvernement imagina alors de mettre à sa place un système diamétralement opposé, une centralisation administrative complète, plus complète même que celle de la France, puisqu'elle descend d'un degré plus bas. Tandis que la France a des préfets et des sous-préfets dépendant du ministre de l'intérieur, l'Autriche a établi une hiérarchie administrative de quatre degrés : le ministère de l'intérieur, les gouvernemens des provinces, les chefs de cercle, les chefs de canton.

Changer de fond en comble l'administration d'un grand pays, rompre en visière aux traditions, aux coutumes des siècles, c'est là une entreprise toujours sérieuse et difficile; mais la difficulté est double en Autriche, où la grande propriété est puissante et consolidée par de nombreux majorats, et où les deux tiers du sol appartiennent encore à la noblesse. Le nouveau système écarte de l'administration locale toute cette grande propriété et toute cette noblesse pour la mettre dans les mains de fonctionnaires subalternes mal rétribués, et par conséquent de peu d'influence dans le pays. Il nous est impossible de nous persuader qu'une pareille administration soit en mesure de donner au gouvernement de la force et de l'autorité, ni que ces fonctionnaires subalternes, inexpérimentés, étrangers et changeant sans cesse, puissent remplacer convenablement les représentans du système antérieur. La centralisation administrative doit nécessairement rencontrer en Autriche plus d'obstacles qu'ailleurs à cause de l'immense diversité des provinces et des races. Il ne faudrait pas croire que le gouvernement trouvât un appui dans ses employés en des temps difficiles : l'expérience a toujours et partout démontré le contraire. Il est peu probable aussi que par cette violente centralisation administrative on obtienne la fusion des provinces et des différentes nationalités, qui paraît être au fond de cette organisation laborieuse. Quelque désirable que soit un tel résultat, il ne saurait, selon nous, être atteint par des moyens à la fois violens et superficiels, faits bien plutôt pour provoquer la résistance et échauffer les passions.

Contentons-nous du reste d'envisager la question sous le point de vue financier. Les dépenses d'administration en 1847 n'atteignaient pas tout à fait 62 millions de florins, tandis que neuf ans plus tard, sous l'empire du nouveau régime, elles se sont élevées à plus de 160 millions de florins, c'est-à-dire à près du triple. L'exemple de tous les pays administrés d'après ce système et la nature même du régime bureaucratique nous apprennent que ces dépenses, selon toute probabilité, iront en augmentant d'année en année, comme elles ont effectivement augmenté depuis 1850, date de l'introduction

Digitized by Google

du nouveau régime en Autriche, et cela non-seulement à cause de l'augmentation nécessaire des traitemens par suite de la cherté croissante de la vie civilisée, mais encore et surtout parce que ce mode d'administration conduit inévitablement à augmenter le nombre des affaires, à compliquer la manière de les traiter et à multiplier les fonctionnaires.

De nombreuses et pressantes raisons (ne fût-ce qu'au point de vue financier) doivent donc engager le gouvernement autrichien à entrer dans une voie nouvelle. Or il est un système moins coûteux, plus populaire et éminemment conforme à l'esprit national du pays. Ce n'est qu'en revenant à un *self-government* sagement organisé que l'Autriche pourra rétablir l'équilibre de son budget et se relever de ses embarras financiers et politiques. Les difficultés de ce changement de système ne sauraient être insurmontables, ni même très grandes, si le gouvernement veut bien se mettre à l'œuvre avec une ferme volonté et suivant des principes arrêtés d'avance. Il ne s'agit pour l'Autriche que de modifier d'après l'esprit du siècle les institutions administratives qui y ont subsisté jusqu'en 1850, tout en leur conservant leur caractère de *self-government*, et d'utiliser les élémens qui doivent s'y trouver en abondance.

C'est ici le champ de bataille des partis politiques en Autriche. Les partisans du ministère actuel tiennent pour la centralisation administrative, pour l'unité de gouvernement, même en ce qui regarde les intérêts locaux et provinciaux, tandis que les différens partis de l'opposition ont adopté comme mot d'ordre le *self-government* des communes et des provinces dans leurs affaires particulières et leur émancipation du régime bureaucratique. Heureusement pour l'Autriche, la lutte des partis se renferme dans ces limites et n'embrasse aucune des questions de premier ordre, telles que le principe monarchique et l'existence politique de l'état. A l'exception de quelques esprits ardens, tout le monde est d'accord pour conserver et respecter l'unité politique de l'empire et son gouvernement monarchique; ce ne serait qu'en se refusant obstinément aux pressantes sollicitations des hommes sages et modérés que le gouvernement pourrait donner de la force et de l'importance à des opinions jusqu'à ce jour isolées.

S'il nous était permis d'exprimer notre opinion sur une question aussi compliquée, nous dirions que non-seulement le parti ministériel nous semble, sans avoir égard à la situation, déjà très tendue, vouloir trop obtenir à la fois, mais que surtout il n'a été ni heureux ni habile dans le choix de ses moyens. Il y a des choses et des idées que l'homme d'état poursuit en silence sans les inscrire sur ses drapeaux. De longues années de paix et de repos seraient nécessaires

Digitized by Google

pour établir et consolider ce système de centralisation administrative, qui aurait tant de difficultés et de passions, tant de souvenirs, tant d'antipathies nationales à vaincre en Autriche. Pendant cette longue époque de transition, le gouvernement serait nécessairement faible et paralysé dans son action au dedans comme au dehors, et même un succès complet, à supposer qu'on l'obtînt, serait trop chèrement acheté. Or toute cette lutte, tout cet appareil immense de force et d'action, qui épuiserait pendant longtemps la puissance de l'Autriche, nous paraissent sans motif et sans but. La centralisation politique, l'unité compacte de l'empire dans toutes les questions importantes et véritablement gouvernementales, ne rencontre pas un seul adversaire sérieux dans l'Autriche en-deçà des Alpes, et retrouverait des milliers de partisans actifs et chaleureux pour peu que le gouvernement cessât de vouloir pousser l'unité politique jusqu'à l'uniformité administrative.

Nous venons de parler des différens partis de l'opposition en Autriche. Il importe de les bien connaître pour se faire une idée exacte de l'état des esprits dans ce pays. En dehors des provinces italiennes, il n'existe pas, nous l'avons dit, de parti sérieux qui vise au démembrement de l'empire. Ajoutons qu'il n'existe pas non plus de parti absolutiste. Il y a eu en Autriche comme ailleurs bien des esprits timides qui, effrayés de la démagogie de 1848, ont cherché un refuge momentané dans la protection d'un pouvoir fort et absolu. Peut-être en Autriche, où l'intelligence politique est moins développée qu'ailleurs, quelques personnes ont-elles cru de bonne foi que l'absolutisme était capable de fonder un ordre de choses durable et satisfaisant et d'assurer la prospérité du pays : elles ont dû être détrompées par l'expérience. Le gouvernement lui-même n'a jamais prétendu imposer définitivement au pays le pouvoir illimité qu'il exerce aujourd'hui, et qu'il prend soin de présenter en toute occasion comme provisoire. Il y a un parti qui s'appelle le parti ultra-conservateur, probablement parce qu'il travaille à restaurer l'ancien état de choses même avec ses défauts et ses inconvéniens. Ce parti tend non-seulement à renverser la centralisation administrative, mais à rompre en même temps l'unité politique de l'empire, pour l'asseoir sur la base d'un système fédératif, contenu par le seul lien, assez faible aujourd'hui, d'une dynastie commune. Ce parti est nombreux en Hongrie, où le dualisme et l'antagonisme d'avant 1848 ont laissé de nombreux et brillans souvenirs. Il s'applique à rétablir l'ancienne indépendance des provinces hongroises, leur constitution propre, leur administration, leur gouvernement à part. Malgré le principe monarchique inscrit sur ses drapeaux, la monarchie autrichienne, si elle l'écoutait, serait bientôt plus divi-

Digitized by Google

sée, plus affaiblie qu'elle ne l'a jamais été avant 1848, car il va sans dire que, le régime constitutionnel une fois rétabli pour la Hongrie, il faudrait immédiatement donner une constitution particulière aux provinces austro-allemandes, et ces deux grandes divisions de l'empire ne tarderaient pas à devenir aussi étrangères l'une à l'autre que le sont la Suède et la Norvége. Or il est clair que dès ce moment l'Autriche serait descendue de son rang de puissance de premier ordre.

Mais à côté de ce parti il en existe un autre, beaucoup plus nombreux et plus puissant, quoique peut-être moins habilement organisé, moins actif que celui-là. Ce parti rejette la centralisation, et il appuie en même temps de toutes ses forces l'unité politique. Il veut le *self-government* tel qu'on le pratique en Angleterre, c'est-à-dire l'indépendance des communes dans leurs affaires locales, l'administration de ces affaires par la *gentry* et les classes intelligentes, propriétaires et domiciliés dans la localité; il réclame des assemblées provinciales qui se borneraient strictement à traiter des questions d'administration à l'exclusion de la politique. Enfin, pour couronner cet édifice et retenir les assemblées provinciales dans leurs limites, il demande une représentation nationale dans la capitale de l'empire, ne fût-ce qu'un corps ayant voix consultative, ne fût-ce même qu'une assemblée désignée et convoquée, mais régulièrement convoquée par le souverain. Le parti dont nous parlons considère cette représentation nationale comme le moyen le plus efficace, le seul efficace même, d'établir solidement l'unité politique de l'empire, de fortifier le gouvernement, d'amener peu à peu une fusion bienveillante entre les différentes nationalités, et d'amortir ce qu'il y a de trop âpre dans l'esprit d'indépendance de telle ou telle province. Il croit finalement qu'une représentation nationale, même si elle ne devait avoir qu'une voix purement consultative, offrirait au pays de puissantes garanties relativement à l'administration des finances et au rétablissement du crédit national, ainsi qu'en matière de législation. Par conséquent un tel système serait précisément le complément des institutions promises et reconnues nécessaires par le manifeste impérial du 31 décembre 1851 (1).

On le voit, les hommes qui tiennent ce langage ne sont point des

(1) Un écrit publié à Vienne en 1850, sous ce titre : *La Centralisation et la Décentralisation en Autriche* (*Centralisation und Decentralisation in Œsterreich*), peut être considéré comme contenant le programme du parti dont nous parlons. L'auteur de cet essai est M. le baron d'Andrian, un des hommes les plus distingués de ce parti, que nous avons connu en 1848 et 1849 comme envoyé extraordinaire de l'archiduc Jean, alors vicaire de la confédération germanique, auprès de la reine Victoria.

Digitized by Google

démagogues, ils ne sont même pas ce qu'ailleurs on est convenu d'appeler des libéraux; ils veulent renouer le fil du passé que les libéraux, et le ministère autrichien avec eux, ont violemment rompu, et asseoir une organisation forte et libre sur la base des anciennes institutions historiques. Ils sont d'ailleurs bien décidément le parti du progrès, le parti de la liberté civile et politique, laquelle s'accorde parfaitement avec un gouvernement monarchique et fort.

Le groupe des anciens réformateurs d'avant 1848 dans les provinces austro-allemandes, et en Hongrie une fraction considérable de la noblesse, qui autrefois appartenait à l'opposition libérale constitutionnelle, forment le noyau du grand parti dont nous venons d'indiquer le programme. Autour d'eux se rallient les classes intelligentes et aisées presque sans exception, constituant, il est vrai, par leur nombre même plutôt un public attentif, mais inerte, qu'un parti organisé et actif. Si nos prévisions ne nous trompent étrangement, c'est aux hommes de ce parti qu'appartient le prochain avenir de l'Autriche, — les embarras financiers du gouvernement autant que les vues d'une saine politique contribueront à leur avénement et le rendront nécessaire, — à moins que cet empire ne soit condamné à subir de nouvelles révolutions et des bouleversemens plus funestes encore que ceux qu'il vient de traverser. Malgré les capacités incontestables qui se rencontrent dans le ministère actuel, celui-ci voit de jour en jour diminuer le nombre de ses adhérens, et les classes supérieures de la société se retirer devant lui, — symptôme alarmant partout, mais surtout dans un pays aussi aristocratique que l'Autriche.

Il est impossible, dans un pays éclairé et situé au milieu de l'Europe civilisée, de gouverner longtemps sans l'appui et le concours moral de la population, et de résister seul à l'esprit du siècle. Sans être des partisans aveugles du système représentatif, et surtout sans croire que les mêmes formes de gouvernement puissent convenir à tout le monde, nous sommes convaincu pourtant que les classes propriétaires et intelligentes ne sauraient être définitivement exclues de toute coopération aux affaires publiques. On essaiera en vain de donner de bonnes lois, des lois pratiques, de réglementer les transactions journalières de la vie civile et les intérêts spéciaux des différentes classes de la société, sans avoir préalablement entendu l'avis et le conseil des intéressés. On ne pourra exiger du pays des sacrifices extraordinaires, on ne pourra faire appel à son patriotisme, sans lui donner preuve de confiance et d'estime. Dans notre siècle, tout gouvernement qui veut se passer du concours du pays est non-seulement un gouvernement *impopulaire*, mais *antipopulaire*, et doit nécessairement être un gouvernement violent : or, sans parler

Digitized by Google

de sa solidité, il n'y a pas de gouvernement plus dispendieux qu'un gouvernement violent.

Le gouvernement autrichien paraît partager complétement ces opinions, — il l'a prouvé en promettant à la nation des institutions politiques à la place de celles qu'il avait cru devoir abolir en décembre 1851, — et il a soin de ne pas laisser oublier sa promesse en donnant de temps en temps par des organes officiels l'assurance formelle qu'il s'en occupe toujours. Il est vrai que le régime bureaucratique paraît être peu propre à préparer la voie à des institutions libres et fortes, et c'est ce qui nous explique l'indifférence, pour ne pas dire la méfiance, du pays à cet endroit, ainsi que l'isolement croissant du cabinet actuel. Rien n'est plus dangereux que cette désertion des amis et ce silence des adversaires. Cette situation est encore aggravée par l'état provisoire de la législation. Ce provisoire existe depuis neuf ans. Ce n'est pas seulement la constitution politique de l'empire autrichien qui, comme nous l'avons vu, a changé en 1849, puis en 1851, et qu'on a laissée dans un état expectatif et provisoire : ce sont aussi les constitutions des provinces qui ont été abolies en 1851 avec cette constitution de l'empire, et n'ont pas encore été remplacées; ce sont l'organisation judiciaire et l'organisation administrative tout entières qui ont été à deux reprises changées de fond en comble depuis 1850; ce sont enfin beaucoup d'autres lois organiques, presque toutes de la plus haute importance, telles que la loi communale, la loi sur la liberté des cultes, sur l'enseignement public, etc., qui toutes ont été abrogées et remplacées par des ordonnances provisoires. Il est clair que pour tranquilliser les esprits, pour faire renaître la confiance dans la stabilité de l'ordre de choses actuel, il serait urgent de sortir enfin de ce provisoire qui n'a que trop longtemps duré, qui ne fait que perpétuer une fermentation et une incertitude dangereuses.

Dans ce conflit de partis, d'opinions et de passions diverses qui font de l'Autriche, autrefois proverbialement tranquille, un des pays intérieurement les plus agités de l'Europe, il est aussi important que curieux de considérer la position de l'aristocratie, et, ce qui revient presque au même, de la grande propriété territoriale. La noblesse possède à peu près les deux tiers du sol autrichien, constitué le plus souvent en majorats de famille; elle est aussi, et cela depuis longues années, fortement intéressée dans beaucoup de grandes entreprises industrielles. Il est facile de comprendre que cette position lui donne une influence matérielle considérable dans le pays; son influence morale, sa position sociale n'est pas moindre, et cela non-seulement parmi les populations des campagnes, mais aussi dans les villes, sans en excepter même la capitale. Il n'y

Digitized by Google

a pas de voyageur qui, en traversant l'Autriche, n'aura été frappé de ce fait. Lorsqu'en 1855 et 1856 l'esprit de spéculation, qui dominait alors en Europe, commença à envahir l'Autriche, et y fut appelé, encouragé par le gouvernement, il fallut que des noms aristocratiques, de grandes positions sociales se missent à la tête de ces entreprises pour les populariser et leur gagner la confiance des masses. Il y eut alors de hautes capacités financières de l'étranger qui, méconnaissant cet état de choses, imaginèrent de fonder de semblables entreprises sur l'association seule des capitaux; elles échouèrent. Aussi voyons-nous à la tête de toutes ces entreprises, *instituts de crédit, compagnies de chemins de fer*, etc., les noms les plus illustres, les personnages les plus connus de la noblesse autrichienne. A l'exception de l'Angleterre, l'Autriche est peut-être le seul pays où la noblesse soit de nos jours non-seulement riche et puissante, mais respectée et populaire, où elle offre un élément précieux de gouvernement et d'organisation politique avec lequel il serait facile à un législateur éclairé d'établir un gouvernement monarchique modèle, entouré d'institutions à la fois libres et conservatrices, réunissant dans son ensemble la solidité et la grandeur. S'il existe en Europe un pays qui soit en position de pouvoir imiter avec succès les institutions de l'Angleterre, c'est bien certainement l'Autriche.

Eh bien! cette aristocratie, pour nous servir d'une phrase devenue célèbre, « boude et se recueille. » Au contraire de la noblesse hongroise, qui est toujours restée une puissance politique et a courageusement combattu à la tête des différens partis constitutionnels, l'aristocratie autrichienne avait abdiqué sa position politique depuis plus d'un demi-siècle. Oubliant ses devoirs envers son souverain et envers son pays, oubliant que « noblesse oblige, » elle s'était condamnée à un nihilisme politique qu'elle poussa jusqu'à s'interdire toute opinion en matières politiques. C'est ainsi qu'elle perdit successivement le goût et l'intelligence des affaires publiques, et jusqu'au souvenir de son histoire, au sentiment de ses droits et de ceux de son pays. Le gouvernement n'eut garde de la retirer de cet abaissement volontaire : il lui conserva des faveurs personnelles, de vaines distinctions; il garda même les anciennes formes constitutionnelles pour la maintenir et la confirmer dans ses illusions sur sa nullité absolue. A l'exception du parti, peu nombreux encore, qui quelques années avant la révolution embrassa la cause de la réforme dans les assemblées provinciales, cet état de choses se prolongea jusqu'en 1848. La noblesse, je le répète, perdit jusqu'au souvenir de sa dignité, et se partagea insensiblement en deux catégories également insignifiantes, dont l'une faisait foule dans les antichambres

Digitized by Google

de la capitale et briguait avec passion la clé de chambellan, tandis que l'autre, satisfaite de son existence campagnarde, rétrécissant son horizon et sa vie intellectuelle, bornait ses occupations aux plaisirs de la chasse.

Depuis 1848 cependant, ou plutôt depuis 1851, les circonstances ont essentiellement changé. Les institutions politiques d'autrefois ont été anéanties jusque dans leurs formes, et le sommeil de la noblesse a été violemment interrompu par l'apparition du régime bureaucratique avec ses tendances et ses résultats essentiellement favorables à la démocratie. Il ne lui a plus été possible de se faire illusion sur ce qui se passait autour d'elle; ses intérêts, sa position, sa dignité même, se sont trouvés tout d'un coup menacés et compromis. Maintenant elle hésite. Sans pouvoir encore se résoudre à descendre dans la lice politique et à renoncer à ses habitudes d'inaction, elle a pourtant comme un vague pressentiment que le jour de la lutte est arrivé, et qu'il lui faut combattre ou succomber. La noblesse autrichienne fait dans ce moment son éducation politique. C'est la première fois qu'elle reconnaît la différence qui peut exister entre le principe monarchique immuable et fondamental et un système de gouvernement toujours variable par sa nature. Elle apprend enfin qu'il peut y avoir des circonstances où une véritable aristocratie a le droit, le devoir même, de faire opposition à l'un, tout en respectant religieusement l'autre.

Il n'y a personne en résumé qui soit plus persuadé que nous de l'utilité, de la nécessité même de l'existence de l'Autriche pour le maintien de l'équilibre européen. Nous ne doutons pas un instant de la viabilité de cet état; nous savons que la force de cohésion qui rattache entre elles les différentes parties de l'empire a sa source non-seulement dans leur longue union politique, dans l'identité de leurs intérêts matériels et autres, mais aussi dans leur conviction profonde de la nécessité de rester unies, conviction qui doit naturellement devenir plus vive et plus générale à mesure que leur intelligence politique se développe. Ce que l'Autriche doit craindre comme tout autre pays, ce sont les crises politiques ou financières. Le moyen de les éviter est le même qu'ailleurs : un gouvernement sage et modéré. L'Autriche est féconde en ressources matérielles; elle peut donc se relever de ses embarras actuels, si son gouvernement ne perd point un temps précieux. Abandonner un système d'administration dispendieux et impopulaire, s'appuyer avec confiance sur la nation, telles sont les mesures énergiques qu'il y aurait à prendre.

Le ministère chargé aujourd'hui des affaires de l'Autriche a placé, avec un tact politique parfait, à la tête de son programme l'idée de

Digitized by Google

l'unité politique de l'empire et l'abolition du dualisme qui avait existé jusqu'en 1848; mais les moyens dont il s'est servi pour y parvenir nous paraissent avoir été directement contraires au but. Pour établir cette unité avec quelque chance de durée, il ne faut pas lui donner pour seules bases des ordonnances et des lois provisoires; il importe de la maintenir autrement que par la force et par une bureaucratie détestée : il faut qu'elle prenne racine dans l'opinion publique en se rattachant à l'idée des avantages incontestables qui en peuvent résulter pour la nation. En un mot, pour que l'unité politique dure, il faut la rendre populaire. Jusqu'ici malheureusement elle ne rappelle au peuple que des idées d'impôts triplés, de déficits croissans, de vexations bureaucratiques.

Ce serait en donnant au pays des institutions libérales, en lui accordant une juste participation aux affaires publiques, que le gouvernement amortirait d'un seul coup les passions anti-unionistes, et rendrait populaire dans la nation l'idée de l'unité politique, qui ne peut être fondée solidement que sur la base d'une représentation nationale; *bis dat qui cito dat*. Il devient de jour en jour plus difficile d'exclure certaines classes de la société de toute participation aux affaires publiques, et il est doublement impossible de le faire là où cette participation a déjà existé. Il peut y avoir des momens d'arrêt; mais, ces momens passés, il faut que tout reprenne sa marche habituelle. Il y a des pays où de tels momens peuvent se prolonger sous l'influence d'un certain indifférentisme politique et d'un développement inattendu de prospérité matérielle. L'Autriche ne se trouve point dans ce cas : l'indifférentisme politique a été refoulé par une profonde irritation contre le nouveau système administratif; la prospérité matérielle n'a été que trop entravée par les difficultés intérieures et les embarras financiers du gouvernement. La passion de l'indépendance provinciale, l'aversion contre le régime bureaucratique, restent toujours les passions prédominantes du pays, et, comme dans tout esprit de réaction, c'est plutôt l'excès qui est ici à craindre. Depuis 1848, le cabinet de Vienne n'est point parvenu à calmer les esprits, et il serait peut-être prudent d'y songer, car le gouvernement le plus fort n'est pas maître de l'avenir.

G. DE MÜLLER.

Vienne, 1858.

Digitized by Google

LE RENOUVEAU

I. — SUR UNE FLEUR SÈCHE.

I.

Au fond d'un vieux livre latin,
Solitaire et cachée,
Souvenir d'un amour lointain,
Petite fleur séchée,
Je te retrouve, et, — qui l'eût dit? —
Sous ma poitrine émue,
Mon cœur troublé, mon cœur bondit,
O pervenche, à ta vue.

Comme en un rêve, je revois
Les yeux bruns, la main blanche
De celle qui parmi les bois
Te cueillit un dimanche.
Je l'ai bien adorée... Hélas!
De nos amours si fraîches
Voilà ce qui reste ici-bas :
De pauvres feuilles sèches!

C'était un matin de printemps :
Au bord d'une clairière,
Sous une ronce aux brins pendans,
Tu naissais la première;
Je lui dis : — M'aimez-vous vraiment?...
Et pour toute réponse
Elle glissa son bras charmant
Sous les feuilles de ronce.

Digitized by Google

Et tu fus à moi, chère fleur,
Tandis que l'ingénue
Marchait, confuse et l'œil rêveur,
Le long de l'avenue...
O frais aveux, troubles du cœur,
Timide rêverie,
Vous n'étiez qu'un songe moqueur
Et qu'une tromperie!...

II.

Non, non, dans mon cœur les vieilles souffrances
D'un amour brisé
N'ont pas déposé d'aigres souvenances,
Tout s'est apaisé;
Je ne maudis point les chaînes légères
Qui nous ont unis,
Je ne me souviens que des heures chères,
Et je les bénis.

Même dans ses maux, même dans ses larmes,
L'amour est si beau,
Qu'il conserve encor sa grâce et ses charmes
Au fond du tombeau.
Tout est doux en lui, caresse ou blessure,
Sourires ou pleurs,
Et les tertres verts de sa sépulture
Se couvrent de fleurs.

Ses yeux étaient faux, plus faux que les songes
Et que les romans,
Ses lèvres mentaient; mais quels gais mensonges
Et quels mots charmans!
Tous ces mots d'amour, tendres et trop rares,
Je les sais encor;
Je les ai gardés comme les avares
Gardent un trésor.

Parce qu'en hiver la neige s'amasse
Dans le bois flétri,
Est-il donc moins vrai qu'à la même place
Des fleurs ont souri?
Et parce que l'arbre a des feuilles sèches,
Faut-il oublier

Digitized by Google

La jeune ramée et les robes fraîches
Du printemps dernier?

II. — LA CHANSON DES ADIEUX.

Le pauvre amoureux dit à l'Amour qui s'envole :
« Ne fuis pas, reste encor.
O mon unique bien, ma seule et chère idole,
Ferme tes ailes d'or.

« N'as-tu pas dans mon cœur la place la plus douce?
N'y reposes-tu pas
Comme l'oiseau des bois au fond d'un nid de mousse?
Hélas! et tu t'en vas...

« Reste!... Dans la maison solitaire et tranquille,
Assise au bord de l'eau,
N'étions-nous pas heureux, quand la nuit sur la ville
Descendait du coteau?

« Ne te souvient-il plus des soirs passés ensemble,
Des belles nuits d'été?
Reste! Ne vois-tu pas cette larme qui tremble
Dans mon œil attristé?

« Mais tu ne m'entends pas, et ton aile s'agite;
Tu brûles de partir;
Peu t'importent mes pleurs, et mon cœur qui palpite,
Et ce qu'il va souffrir? »

— L'Amour, en s'enfuyant, à l'amoureux qui pleure,
Dit : « Pourquoi t'affliger?
Enfant!... N'ai-je point fait ta jeunesse meilleure,
Ton fardeau plus léger?

« Dans ton cœur endormi n'ai-je pas fait éclore
Mille pensers nouveaux,
Qui se sont envolés comme un essaim sonore
D'abeilles et d'oiseaux?

« Ne t'irrite donc point, des misères humaines
Si je subis la loi,
Et si je cours sécher les pleurs, guérir les peines
De plus tristes que toi.

« Adieu! je vais charmer les rêveurs solitaires
Dévorés de désirs;

Digitized by Google

Je laisse auprès de toi les seuls amis sincères,
Les joyeux souvenirs.

« Un jour je reviendrai frapper à ta fenêtre!
Hélas! peut-être en vain...
Qui sait si tu voudras alors me reconnaître
Et me tendre la main? »

III. — LA MÉNAGÈRE.

Quand paraît la ménagère,
La lumière
Semble entrer dans la maison;
Le feu petille et s'agite,
Et plus vite
L'oiseau siffle sa chanson.

Dans le verger, chaque branche
Plie et penche
Vers elle sa tige en fleur.
A son toit les hirondelles
Sont fidèles;
Leurs nids lui portent bonheur.

Dans le logis, — son royaume, —
Tout embaume;
On sent une bonne odeur
D'abondance et de bien-être
Qui pénètre
Et qui réjouit le cœur.

La ménagère est aimante
Et charmante:
Elle a la grave beauté
Des mauves, des scabieuses
Si rêveuses,
Et des pâles roses-thé.

Comme un myosotis qui pousse
Dans la mousse,
Son œil bleu luit doucement;
Dans son bonnet sa figure,
Calme et pure,
S'encadre discrètement.

Digitized by Google

Sa chevelure châtaine
Compte à peine
Quelques légers fils d'argent,
Blanche neige inaperçue
Et fondue
Sur l'arbre encor verdissant.

Elle travaille à sa tâche
Sans relâche,
Assise au seuil du jardin;
Au linge de la famille
Son aiguille
Redonne un lustre soudain.

Et sur sa tête attentive
Et pensive
Les grands lilas font glisser
Leurs brins chargés de fleurettes
Violettes,
Comme pour la caresser.

IV. — LA JEUNESSE.

A M. E. DEVELLE.

A quinze ans, solitaire et sauvage écolier,
Je restais enfermé parfois un jour entier
Au fond d'un vieux jardin planté par ma grand'tante.
C'était pendant l'été; mobile et chatoyante,
Trouant par mille endroits l'abri des noisetiers,
La lumière pleuvait sur l'herbe des sentiers.
Le long des framboisiers qui bordaient les allées,
Des papillons passaient comme des fleurs ailées;
Les lis étincelaient, les œillets empourprés
Ployaient sous le fardeau des bourdons bigarrés;
Mais je ne voyais rien, ni rayons ni verdure.
Attentif et penché sur le mur de clôture,
Je regardais passer dans le *chemin du bas*
De joyeux jeunes gens se tenant par le bras :
Les filles en chapeau de paille, en robe blanche,
Et les garçons vêtus des habits du dimanche.
Vers le soir, j'écoutais les accords argentins
Des quadrilles cachés sous les bosquets voisins,
Et, maudissant tout haut le collége et l'étude,
Je prenais en pitié ma verte solitude,

Digitized by Google

Et je disais, le cœur plein de trouble et d'émoi :
« O jeunesse, ô printemps, quand viendrez-vous pour moi? »
Elle vint, la jeunesse ardemment désirée,
Elle vint, souriante et de lilas parée.
Un matin, j'entendis à l'horloge du Temps
Tinter le carillon qui sonnait mes vingt ans.

Avide de plaisir, d'amour et de folie,
Je me précipitai sans crainte dans la vie,
Comme un enfant qui cueille un bouquet dans les blés
Et qui court sans souci des grands épis foulés.
Oh! le charmant début et la vermeille aurore!...
Te souvient-il, ami, te souvient-il encore
De ces joyeux soupers où nos éclats de voix
Avec le vent du soir s'envolaient dans les bois?...
Un jour, l'amour entra par ma porte entr'ouverte;
C'était au mois de mai, la terre était couverte
De cerisiers en fleurs, de muguets et de nids...
Printemps épanoui, beaux jours, soyez bénis,
Et qu'elle soit bénie aussi, la bien-aimée
Qui deux ans dans sa main tint mon âme enfermée!
Que Dieu, dans cette vie aux détours incertains,
La conduise toujours par les plus frais chemins!
Ah! c'était le bonheur, quand le soir, à la brune,
Palpitant et tout fier de ma bonne fortune,
Je prenais le sentier qui mène à sa maison :
La lune en souriant montait à l'horizon,
On entendait au loin les rumeurs de la ville;
Elle, près de sa vitre, attentive, immobile,
Reconnaissant mon pas, accourait sur le seuil,
Puis avec des baisers me faisait doux accueil.
L'amour jusqu'au matin nous berçait sur son aile,
Et nous nous promettions une ivresse éternelle.
Tout finit cependant, en un jour tout sombra,
Le nœud qui nous liait soudain se déchira.
Quoi! deux ans de tendresse, et puis l'indifférence!
De courts et froids adieux, puis l'oubli morne, immense,
Qui, pareil à la neige aux flocons blancs et lourds,
Tombe en s'épaississant sur nos meilleurs amours!
— Ah! ce n'étaient pas là ces heures de délice
Qu'autrefois je rêvais, pauvre écolier novice,
Quand j'écoutais, penché sur le mur du jardin,
L'orchestre qui chantait dans le bosquet voisin!...

Digitized by Google

Et tout désespéré, le cœur plein d'ironie,
J'allais calomniant la jeunesse bénie,
Et pliant sous le poids du doute et de l'ennui,
Pâle et triste au sortir du songe évanoui,
Je m'écriais, en proie à ma douleur amère :
« Adieu donc, fuis bien loin, ô jeunesse, ô chimère! »

Un matin, fatigué, soucieux et chagrin,
J'errais à travers bois. L'automne à son déclin
Sur toute la forêt jetait sa brume grise,
Les bouleaux frissonnaient au souffle de la bise;
Çà et là, dans les brins desséchés d'un buisson,
Chantait quelque oiselet de l'arrière-saison,
Et la pluie en tombant faisait rouler ses larmes
Sur les hêtres rouillés, les chênes et les charmes.
Tout à coup par le vent le brouillard déchiré
Laissa voir en s'ouvrant le ciel pur, azuré;
Le soleil se glissa par cette humble trouée,
Et puis tout resplendit : la terre et la nuée;
Chaque goutte de pluie en perle se changea.
Seule, une vapeur d'or sur le bois surnagea;
L'arc-en-ciel, unissant deux cimes opposées,
Décrivit une courbe aux teintes irisées;
Et je crus, aux rayons de ce soleil vainqueur,
Voir au fond du taillis s'agiter comme un chœur
De fantômes voilés, visions radieuses
Dont j'entendais vibrer les voix harmonieuses :

« Enfant, prête l'oreille aux chansons de l'espoir,
Abandonne le doute et les tristes paroles;
La jeunesse n'est pas un bouquet d'herbes folles
Qu'on cueille le matin et qu'on jette le soir.

« Être jeune, c'est croire et combattre, — c'est vivre;
Dans ton poème ardent, plein d'âme et d'action,
Le chant des voluptés et de la passion,
O jeunesse, ne tient qu'un des feuillets du livre...

« Regarde ces grands bois par l'automne effeuillés :
Hier encor, l'été fleurissait chaque branche,
Aujourd'hui tout est mort; demain, épaisse et blanche,
La neige couvrira les rameaux dépouillés.

« Mais vienne le printemps, aux cris de l'hirondelle
Tu verras chaque brin revivre et verdoyer;

Digitized by Google

L'hiver est un sommeil, au souffle printanier
La terre se réveille et plus jeune et plus belle.

« La vie est ainsi faite... Après la volupté
Les désillusions, la tristesse et le doute!
Et le calice amer se vide goutte à goutte,
Mais on retrouve au fond joie et sérénité.

« O jeunes amoureux de la mélancolie,
Le songe est achevé. Debout, pâles rêveurs!
Les ardeurs du combat tariront vos douleurs,
Laissez dormir les morts et courez à la vie.

« Les vivans à la vie et les morts au tombeau!...
Le désespoir n'est grand, la douleur n'est sublime
Que s'ils font refleurir au cœur de leur victime
Un amour plus puissant, un courage plus beau.

« Lorsque, dans la montagne à la cime fuyante,
Le voyageur gravit les plus rudes sentiers,
Son front brûle, et le roc ensanglante ses pieds,
Mais il n'interrompt pas sa course haletante;

« Car il sait que là haut un spectacle l'attend,
Qui paiera largement ses sueurs et sa peine.
Il arrive,... éperdu, sans force et sans haleine,
Devant lui l'horizon se déroule éclatant :

« Les hauteurs, les vallons, les forêts, — tout un monde;
Et dans les brumes d'or des lointains onduleux,
Un fleuve aux flots vermeils, une ville aux toits bleus,
Vaporeuse cité qu'un blond soleil inonde...

« Jeune homme, au cœur saignant de récentes douleurs,
Pourquoi désespérer, blasphémer et maudire?
Pourquoi tomber sans force à mi-chemin, et dire :
« Adieu, jeunesse, amour, spectres faux et railleurs? »

« Marche, monte toujours, plus haut, plus haut, sans cesse!
Vois-tu les grands sommets s'illuminer soudain?...
Cette pure clarté, c'est ton éclat divin,
O jeunesse de l'âme, éternelle jeunesse!... »

ANDRÉ THEURIET.

Digitized by Google

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

LE SORGHO ET L'IGNAME DE CHINE.

Comment donner satisfaction au besoin d'une alimentation plus abondante et plus réparatrice qui s'accuse si énergiquement depuis quelques années dans notre pays? Comment faire produire à la terre des récoltes plus riches et les obtenir plus économiquement? Il n'est pas de question plus digne aujourd'hui d'occuper la science, et il n'en est point aussi, il faut le reconnaître, qui ait provoqué plus de recherches, plus d'expériences, rencontré un concours plus empressé, soit chez les savans, soit chez les agriculteurs.

Deux voies très distinctes s'offrent pour arriver à la solution du problème : l'une est plus longue et mieux connue, l'autre plus séduisante. La première est celle du perfectionnement graduel de nos méthodes de culture et de nos races d'animaux. La seconde semble promettre des résultats plus prompts. Il s'agirait d'introduire chez nous, soit de nouvelles races d'animaux, soit des plantes empruntées à des contrées étrangères, et qui, s'ajoutant aux végétaux utiles depuis longtemps appréciés par nos populations, pourraient à leur tour entrer avec grand profit dans la féconde rotation de nos cultures habituelles. Le premier mouvement de nos cultivateurs (et souvent c'est le bon) est d'ordinaire peu favorable aux innovations de tout genre qui viennent les solliciter. Aussi comprend-on le motif qui porte quelques amis trop zélés peut-être du progrès en toutes choses à s'efforcer de vaincre cette défiance naturelle, instinctive, en exagérant parfois les avantages de l'acclimatation d'animaux ou de végétaux étrangers dans nos établissemens agricoles. En ce moment même, il faut le reconnaître, une institution d'origine récente,

Digitized by Google

la Société d'Acclimatation, entreprend des essais d'une haute importance. Ses relations, étendues aujourd'hui dans toutes les parties du monde, nous permettent d'espérer la solution scientifique, pratique même, d'une série de problèmes qui intéressent toutes les nations. Il s'agit d'abord de distinguer, parmi les espèces animales et végétales qui sont l'objet d'applications usuelles dans les contrées étrangères, celles qui pourraient être introduites chez nous avec la même utilité. Les résultats, quels qu'ils soient, d'une aussi vaste entreprise doivent en définitive tourner au profit de la science, car ils ne peuvent manquer d'apporter dans son domaine un grand nombre de faits nouveaux, curieux et bien observés. Le côté pratique de la question présentera en revanche d'assez graves obstacles, car il ne suffira pas d'avoir rendu l'acclimatation possible, il faudra suivre les développemens des êtres utiles transportés sur notre sol au milieu des influences variées d'un climat plus ou moins différent de celui qui semblait convenir le mieux à leur existence. Plusieurs tentatives encore trop récentes pour être définitivement jugées ont fait entrevoir la possibilité de très profitables acquisitions, tout en donnant prise dans l'ordre pratique à des objections sérieuses.

Parmi ces conquêtes promises, deux plantes de récente introduction occupent aujourd'hui au plus haut degré l'attention des savans et des agriculteurs (1). Ce sont le sorgho saccharifère et l'igname de Chine, qui faisaient partie en 1851 du même envoi adressé à la Société de géographie par M. de Montigny, consul de France à Shangaï. Par les emplois nombreux qu'on lui présage, le sorgho semble menacer à la fois d'une concurrence redoutable non-seulement la canne à sucre et la betterave, mais encore la production des liqueurs alcooliques de tout autre origine. Quel est le résultat probable des essais d'acclimatation de ce végétal et de l'igname de Chine? Le sorgho en particulier remplit-il les conditions indiquées par le problème qu'il s'agit de résoudre? Nous offre-t-il une nouvelle source d'alimentation à la fois économique et abondante, une matière première utile dans l'industrie nationale? C'est ce qu'il me semble opportun d'examiner. Je donnerai d'abord une description sommaire de la plante; j'indiquerai les conditions favorables à son développement, à la sécrétion du sucre qu'elle accumule dans les tissus de sa tige, à la maturation de ses graines, et comparativement les pro-

(1) Depuis 1854, de nombreux écrits ont été publiés sur le sorgho, et ce qui domine surtout dans ces études, c'est, à côté de réserves trop peu nombreuses, un vif sentiment de confiance dans l'avenir de la nouvelle plante. Nous citerons particulièrement les *Recherches sur le Sorgho sucré*, de M. Vilmorin, la *Monographie du Sorgho à sucre*, par le docteur Sicard, l'*Alcoolisation des tiges du Maïs et du Sorgho sucré*, par M. Duret, etc. L'igname a été aussi l'objet de quelques travaux qui remontent à la même époque, et parmi lesquels on remarque ceux de MM. Decaisne, Pepin, Carrière, Vilmorin, ainsi que les documens publiés par les sociétés centrales d'agriculture et d'horticulture.

Digitized by Google

duits que l'on peut obtenir du maïs, qui est de la même famille, et présente avec le sorgho de curieuses analogies.

Le sorgho sucré (1) est une belle plante de la famille des graminées, d'un port élégant, à tiges droites, élancées, lisses, s'élevant à deux ou trois mètres de hauteur et au-delà, lorsqu'on la cultive en terre fertile, sous un climat favorable. Ses touffes sont composées de huit ou dix tiges garnies de feuilles flexueuses et retombantes, régulièrement espacées. Les deux ou trois tiges principales développent à leur sommet une panicule conique de fleurs d'abord vertes, passant ensuite par degrés à des tons violets qui, vers l'époque de la maturité, se foncent en une couleur pourpre assombrie. Ses graines sont petites, très brunes et luisantes. Il paraît évident, d'après les observations précises de M. Dupeyrat, que cette plante peut atteindre sa maturité dans nos contrées méridionales, lorsque, semée dans les meilleures terres à la fin d'avril, elle trouve en cinq mois, du 20 mai au 20 octobre, une somme de température égale à trois mille degrés (soit, en moyenne quotidienne, 20 degrés de température pendant cent cinquante jours). Le sorgho sucré ne donne de graines mûres que sur les terres situées au midi de la Loire, de la Garonne, du canal du Languedoc, et sur une étendue assez considérable de la vallée du Rhône. Les circonstances climatériques, bien plus favorables en Algérie, ont permis d'arriver à de meilleurs résultats en cent vingt-quatre jours. Le complet développement de la plante semble subordonné toutefois à l'emploi d'abondantes fumures et à quelques arrosages ou irrigations convenablement ménagés.

On comprend toute l'importance qu'il convient d'attacher à la production de la graine du sorgho depuis qu'une observation curieuse, faite par M. de Beauregard, a été confirmée par M. Hardy, l'habile directeur des pépinières de l'Algérie, et plus récemment par M. Leplay. Ces agriculteurs ont reconnu que, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre des lois ordinaires de la physiologie végétale, la sécrétion amylacée dans les graines du sorgho n'a pas lieu aux dépens du sucre accumulé dans les tiges, que même ce dernier principe immédiat se rencontre en plus fortes proportions au moment où la plante entière atteint sa maturité complète, lorsque ses tiges sont encore gorgées de sucs. Il faudrait se garder toutefois de laisser dépasser ce terme, car bientôt après des altérations sensibles se manifesteraient, et viendraient amoindrir les produits sucrés (2).

(1) *Holcus saccharatus*, Hort.; *andropogon saccharatus*, Kunt.

(2) Dans son intéressante monographie du sorgho, M. le docteur Sicard, à qui l'on doit la découverte des principes colorans de la graine, rapporte l'observation curieuse qu'il a faite de la disparition de la substance sucrée dans la *flèche* (développée au sommet de la plante) pendant la maturation des graines, tandis que le sucre continuait à s'accumuler dans la tige.

Digitized by Google

Ces faits ne sont pas, il est vrai, sans précédens acquis à la science. Déjà MM. Biot et Soubeiran avaient constaté qu'en enlevant au maïs ses épis avant leur maturité, la sécrétion sucrée dans les tiges ne s'en trouvait accrue que de 2 pour 100 environ. Antérieurement encore, M. Pallas, dans un ouvrage remarquable sur le maïs (1), avait signalé non-seulement la présence, incertaine avant lui, du sucre cristallisable dans les tiges de cette plante, mais encore il ajoutait dès lors « que la tige du maïs, contrairement à l'opinion généralement admise, contient, après la récolte du fruit, du sucre cristallisable identique au meilleur sucre de canne, et dont la quantité n'est pas moins de 6 pour 100 du poids des tiges, en y comprenant la portion incristallisable, » que les plus fortes doses sécrétées dans les tiges coïncident avec l'époque de la végétation où le fruit parvient à sa maturité. L'auteur ajoutait avec raison que l'on ne devait plus confondre, comme on l'avait fait généralement, la maturité du grain avec la dessiccation de la plante, deux choses qui se manifestent successivement à des époques différentes, — qu'enfin de cette distinction très soigneusement observée dépendait le succès des opérations tentées en vue d'extraire le sucre des tiges du maïs. Sur ce point, le maïs, comme le sorgho, diffère beaucoup de la betterave, qui ne mûrit complétement ses graines qu'en épuisant la totalité du sucre précédemment accumulé dans ses racines tuberculeuses.

Si j'ai cru devoir insister sur les vues de M. Pallas relativement aux produits en sucre et en graines à extraire du maïs, produits qu'il se proposait de varier en transformant à volonté le sucre en alcool et en préparant du papier avec les tissus exprimés de la plante, c'est que de tels projets offrent de grandes analogies avec ceux qui reposent actuellement sur l'avenir du sorgho, et que déjà la lutte s'est engagée entre les deux plantes. Pour plusieurs agronomes, au dire de quelques publicistes, les avantages peuvent se balancer sous certains rapports, la préférence peut paraître douteuse. Le mémoire de M. Pallas, présenté en 1837 à l'Académie des Sciences, avait d'ailleurs semblé très digne d'attention au savant rapporteur, M. Biot, qui appréciait en ces termes les tentatives d'exploitation nouvelle du maïs : « Nous n'avons pas le désir de provoquer imprudemment l'industrie à tenter des voies nouvelles, mais nous ne devons pas non plus l'en détourner par une timidité exagérée. Si le maïs pouvait être exploité avec succès pour le sucre que ses tiges renferment, il aurait en agriculture de grands avantages sur la betterave. » Aux États-Unis enfin, où l'expérience a été faite, on a trouvé jusqu'à 17 kilos de substance sucrée dans 100 kilos de tiges

(1) C'est en 1837 que M. Pallas, médecin en chef de l'hôpital de Saint-Omer, a publié ses *Recherches sur le maïs, l'art de fabriquer le sucre et le papier avec la tige de cette plante.*

Digitized by Google

de maïs, et il n'est pas improbable que des conditions non moins favorables se rencontrent dans certaines régions du midi de la France ou dans quelques parties de notre territoire algérien.

Les espérances qu'on avait conçues dans certaines contrées de la France sur l'exploitation du maïs ne peuvent néanmoins entrer en comparaison avec celles qu'a fait naître le sorgho. La nouvelle plante s'est installée dans un grand nombre de nos cultures méridionales, au milieu d'un concert de prophéties louangeuses qui d'avance la signalaient à la reconnaissance des nations assez favorisées du ciel pour lui offrir un climat convenable. Cependant on doit au public la vérité : nous exposerons dans toute leur étendue et leur diversité les applications que rêvent les partisans de la plante nouvelle; nous discuterons ensuite les moyens d'obtenir quelques-uns de ces utiles résultats, en signalant aussi les chances probables de quelques désappointemens.

Voici l'énumération à peu près complète des produits qu'on pourrait obtenir du sorgho, si l'on s'en rapportait aux agronomes qui ont publié leurs observations sur cette plante : sucre cristallisé et mélasse, alcool, rhum, vin, eau-de-vie, cidre, bière, vinaigre, pain et autres préparations alimentaires analogues, fécule, thé produit avec les graines torréfiées, chocolat, cérosie susceptible de remplacer la cire d'abeilles, papier, fibres textiles propres à la confection des tissus, alimens applicables à l'entretien et à l'engraissement des animaux, ouvrages en paille colorée de nuances naturelles, substances médicinales, enfin huit principes colorans spéciaux applicables à la teinture des étoffes et produisant vingt et une couleurs distinctes. Si l'on pouvait obtenir économiquement un aussi grand nombre de produits livrables au commerce ou à la consommation, le sorgho sucré serait bien digne du nom de *géant des plantes utiles*, que lui donne un des écrivains qui plaident le plus vivement sa cause. Malheureusement il n'en saurait être ainsi, nous le démontrerons sans peine, pour le plus grand nombre de ces produits, et une prudente réserve doit, à notre avis, subsister pour les autres, du moins jusqu'à ce que l'on soit définitivement fixé sur les principaux résultats des procédés de culture en chaque localité.

Quant aux récoltes brutes, M. Hardy les porte pour un hectare sous le climat d'Alger, où la maturité eut lieu en 1855 dans l'intervalle de temps compris entre le 18 mai et le 15 septembre, — c'est-à-dire en quatre mois et dans un sol qui produisit des plantes hautes de 4 et 5 mètres, — à 83,250 kilos de tiges débarrassées des feuilles et de la partie supérieure (derniers nœuds et *flèche* ou sommet effilé très pauvre en substance saccharine). Ces tiges ont donné 67 centièmes de leur poids en jus, contenant environ 13 pour 100 de sucre; la quantité de graines récoltées s'est élevée à 2,630 kilos

Digitized by Google

pour la même surface de terrain. Ce sont là sans doute des produits possibles dans notre colonie africaine, mais probablement exceptionnels chez nous, sinon quant à la quantité des graines, du moins relativement au poids des tiges, bien que plusieurs partisans trop passionnés de la plante nouvelle aient porté au-delà, sous notre climat de France, la récolte du sorgho saccharifère. M. Vilmorin évalue cette récolte à 49,300 kilos de tiges nettes donnant à 55 centièmes de leur poids 271 hectolitres de jus, équivalant à 2,169 kilos de sucre cristallisable qu'on en pourrait extraire. Le même agronome porte le rendement moyen d'un hectare cultivé en betteraves à 360 hectolitres de jus représentant 2,160 kilos de sucre, quantité facilement obtenue en effet chez la plupart de nos fabricans. M. Aug. Dupeyrat, directeur de la ferme école d'agriculture de Beyrie (Landes), a obtenu l'année dernière des résultats à peu près semblables : 50,000 kilos de tiges nettes, qui représenteraient, selon lui, 5,000 kilos de sucre; mais ces résultats entraîneraient une méthode de culture bisannuelle qui accroîtrait les ressources en fourrages, et semblerait avantageuse, si l'on n'avait à redouter en certaines années l'effet des gelées trop fortes, malgré même une légère couverture de fumier pailleux durant l'hiver. En supposant donc une seule récolte venue à maturité en deux ans, M. Dupeyrat porte l'équivalent du produit annuel à 2,500 kilos de matière sucrée. Ce n'est pas toutefois sans émettre en ces termes un doute parfaitement fondé, à mon avis : « Reste à savoir si au moyen de la cuite à basse température on cristallisera le jus du sorgho aussi bien que celui de la canne à sucre. »

L'extraction du sucre cristallisable du jus du sorgho présente de grandes difficultés en effet : elle ne peut se faire que dans certaines conditions toutes spéciales à cette plante, si on la compare avec la betterave, bien mieux appropriée à notre sol et à notre climat. On doit faire la récolte du sorgho en choisissant les tiges mûres qu'il faut traiter immédiatement. On observe toujours, même après la maturité, entre la partie inférieure des tiges et les mérithalles (entrenœuds), successivement plus élevés, une différence notable dans les relations entre le sucre cristallisable et les matières sucrées incristallisables ou autres qui font obstacle à la cristallisation (1). Ce n'est pas tout, les moindres blessures aux tiges, les attaques de plusieurs insectes, d'autres causes indéterminées encore, occasionnent dans les tissus et dans le jus des altérations rapides qui développent des principes colorans difficiles à éliminer, et la transformation d'une grande partie du sucre en matière sirupeuse.

Le plus grand nombre des tiges atteignant dans un intervalle de

(1) Le suc de ces parties plus élevées et plus jeunes de la plante renferme des proportions de substances étrangères qui s'accroissent avec la hauteur de la plante elle-même.

Digitized by Google

temps de dix ou quinze jours le terme de la maturité qui correspond au maximum de sucre, il en résulterait des dépenses considérables pour l'installation des sucreries de sorgho, car le matériel des presses, chaudières, appareils évaporatoires, etc., devrait être d'autant plus considérable que la durée du traitement serait plus courte. Des inconvéniens du même ordre se sont manifestés dans l'approvisionnement des distilleries de sorgho : on se préoccupe de les faire disparaître ou de les amoindrir à l'aide de la dessiccation des tiges, qui permettrait de prolonger les opérations de la distillerie toute l'année. On réalisera sans doute ces conditions favorables plus facilement que s'il s'agissait de l'extraction du sucre, car dans ce dernier cas les plus légères altérations, qui transforment le principe immédiat cristallisable en glucose, apportent de sérieux obstacles à la cristallisation, tandis qu'elles ne s'opposeraient pas à la fermentation destinée à produire l'alcool. D'ailleurs la main-d'œuvre dispendieuse que nécessite l'effeuillage, la difficulté d'extraire le jus économiquement et sans attaquer les ustensiles en fer, qu'un acide particulier, suivant M. le docteur Sicard, corrode promptement, l'altération des tiges coupées lorsqu'on tarde à les soumettre à la presse, tout en un mot concourt à rendre très chanceuse et difficilement praticable en grand l'extraction du sucre de sorgho à l'état cristallisé. Aussi croyons-nous fermement qu'à moins de moyens et de procédés nouveaux de culture, de récolte et d'extraction du jus, cette plante ne pourra faire, sous le climat de la France, une concurrence sérieuse à la betterave pour la production du sucre. Il est probable que tout le monde est aujourd'hui d'accord sur ce point, car on ne voit plus guère, dans les récentes publications, conseiller sans réserve l'extraction du sucre de sorgho, si ce n'est en Algérie, où le doute reste encore permis, et dans nos colonies, où l'on propose de faire des essais qui permettent de comparer le rendement du sorgho avec celui de la canne à sucre.

En sera-t-il autrement de la fabrication de l'alcool? Il est un fait que nous devons d'abord rappeler ici de peur de voir se renouveler une confusion que quelques personnes ont faite par inadvertance : les tiges du sorgho ou leurs résidus, employés en totalité ou en partie à la fabrication de l'alcool, perdent nécessairement par la fermentation le sucre qu'ils contenaient, et cette transformation du principe saccharoïde représente à peu près, pour 100 de sucre *détruit*, 60 d'alcool commercial obtenu. Tout ce que l'on recueille à l'état d'alcool est nécessairement perdu ainsi pour la fabrication du sucre, et réciproquement tout le sucre extrait enlève autant de matière transformable en alcool.

Sans doute la plupart des difficultés relatives à l'extraction du sucre solide ou en cristaux s'évanouissent dès qu'il ne s'agit plus

Digitized by Google

que de la transformation facile des sucres, l'un cristallisable et les autres non cristallisables, en alcool par les voies ordinaires de la fermentation et de la distillation. Le jus du sorgho à l'état normal fermente en effet spontanément, ou n'exige que de faibles quantités de levain de diverses origines; la distillation, qui s'effectue également sans peine, donne directement des liquides alcooliques plus agréables au goût et plus faciles à rectifier que les alcools bruts des grains et des divers tubercules. Néanmoins d'autres embarras économiques subsistent et méritent la plus sérieuse attention.

Dans ces derniers temps, la distillation alcoogène, en raison même du retour des récoltes de vin à un état plus normal, a subi une complète transformation : si l'alcool dans les grandes entreprises manufacturières est toujours le produit principal, dans les exploitations rurales ce n'est plus qu'un produit d'importance secondaire. Sans doute il procure des recettes en argent fort utiles aux agriculteurs, mais ceux-ci peuvent en bonne administration voir sans inquiétude abaisser le cours jusqu'au point où le profit complexe et très notable qu'ils obtiennent des résidus de la distillation appliqués à l'alimentation du bétail ne compenserait plus le bas prix de l'alcool. Aussi a-t-on vu, comme il nous était facile de le prévoir (1), les distilleries agricoles se maintenir lorsque la dépréciation des alcools a déterminé la cessation des travaux dans les distilleries purement industrielles. Si nous ajoutons que, chez les agriculteurs manufacturiers, le prix de revient de l'alcool est encore très notablement inférieur aux cours actuels, on comprendra la difficulté d'établir des calculs offrant des bénéfices probables aux grandes usines de ce genre, puisque ces bénéfices, tels qu'on les supputerait aujourd'hui, reposeraient sur des prix qui peuvent descendre encore et atteindre une limite où les agriculteurs ne trouveraient que difficilement une compensation à leurs frais de distillation dans le double produit obtenu : alcool vendable et résidu appliqué à la nourriture de leur bétail.

Ces conditions générales ne sont pas les seules qui assombrissent l'avenir des grandes distilleries de sorgho. Les espérances que l'on a conçues pour elles sur la nouvelle plante, très riche assurément en substance alcoolisable, pourraient bien être trompées. Si, comme le prouvent toutes les observations d'expérimentateurs habiles, il faut attendre, pour obtenir le maximum de produits en tiges, matière sucrée et graines farineuses, que la plante soit parvenue à sa maturité complète, il est à craindre que les portions inférieures les plus ligneuses de la tige, — après l'opération qui aurait enlevé la plus grande partie du jus sucré, — ne soient difficilement applicables à

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1857.

Digitized by Google

l'alimentation des animaux. Elles seraient loin en tout cas de pouvoir améliorer leur nourriture, et la faible valeur de ces tiges ne permettrait guère de les transporter assez loin des usines pour les livrer économiquement aux agriculteurs. Déjà de graves inconvéniens se sont présentés. La résistance de ces tissus ligneux, à cellules épaisses, recouvertes d'un épiderme siliceux, est telle qu'en voyant la difficulté d'extraire le suc des tiges en cet état, le docteur Sicard fut conduit à proposer de leur faire subir une décortication, et même d'exciser des tiges tous les nœuds, devenus très durs à cette époque, et presque dépourvus de sucre. Il faudrait pour atteindre ce but inventer une machine spéciale; mais il ne semble pas *à priori* qu'il fût possible d'obtenir par cette voie des résultats économiques.

A défaut des tiges du sorgho, les graines fourniront probablement une substance farineuse comparable à celle de l'orge, plus brune cependant et parfois douée malheureusement d'une âcreté insupportable, lorsqu'on n'aura pas pris les plus grands soins pour opérer l'égrenage, la dessiccation, la séparation des menues graines incomplétement développées au bas des panicules. On voit qu'il reste bien des études à faire avant d'être définitivement fixé sur l'avenir des grandes distilleries qui voudraient exploiter la plante nouvelle, et, comme on l'a dit spirituellement, « le sorgho est bien jeune encore pour qu'on puisse lui confier des millions! »

On a supposé, il est vrai, que des bénéfices accessoires plus ou moins importans seraient réalisés par l'extraction ou la transformation de plusieurs produits du végétal chinois. C'est ainsi qu'on espère tirer du sorgho des liqueurs, des condimens de nature très diverse; mais nous n'aurons pas besoin d'insister beaucoup sur les conditions dans lesquelles se présentent ces produits pour montrer que, lorsque les récoltes de raisin, de pommes et d'orge sont abondantes ou moyennes, les produits similaires préparés avec ces matières premières, — doués chacun d'un arome particulier, agréable, tout aussi économiques d'ailleurs, — seront toujours l'objet d'une préférence marquée de la part des consommateurs. Quant aux substances alimentaires à tirer pour l'homme des graines de cette plante, la couleur brune, l'odeur peu agréable des produits obtenus jusqu'à ce jour, ne permettent guère d'espérer que l'on puisse jamais leur donner économiquement une destination pareille.

La cérosie qu'on retire du sorgho, substance grasse, superficielle, analogue à la couche blanchâtre qui revêt la superficie des cannes à sucre, ne pourrait pas plus que cette dernière trouver un débouché en concurrence avec la cire des abeilles, à moins que les frais de main-d'œuvre pour l'extraire et l'épurer ne fussent rendus économiques, ce qui semble bien difficile.

On a proposé encore de fabriquer avec les résidus de la plante

Digitized by Google

chinoise des fils, des tissus, du papier. Or les produits de ce genre n'ont de valeur qu'autant qu'il entre dans leur composition de véritables fibres textiles très souples et tenaces, semblables en un mot à celles du lin, du chanvre, et en seconde ligne du coton. Aucun élément organique comparable à ceux-ci ne se rencontre dans les tiges du sorgho : on y trouve seulement des faisceaux rigides, des fibres ligneuses et une sorte de parenchyme ou tissu cellulaire propres tout au plus à être employés dans la confection d'un carton grossier.

Les graines de cette plante pourront entrer probablement avec avantage dans les rations alimentaires des animaux, pourvu que la dessiccation en ait été faite avec soin, et que le prix de revient, ce qui est probable, soit inférieur au cours du seigle et de l'orge. Il serait impossible de se former aujourd'hui une opinion sur la valeur, bien faible selon toute apparence, de la paille de sorgho, signalée comme très propre à la confection de jolis ouvrages à la main. Quant aux principes colorans de la graine, ils existent en effet, mais n'ont pu encore être soumis aux essais d'application à la teinture et de résistance à la lumière et aux autres agens atmosphériques, essais qui seuls pourront en fixer l'utilité.

De tout le brillant avenir présagé à cette plante remarquable, mais encore incomplétement étudiée, il ne reste donc guère de très probable que son emploi économique comme fourrage dans le midi, l'ouest et le centre de la France. Sa croissance rapide, son énorme production, qui, à l'aide d'engrais et d'irrigations, atteindra facilement sans doute et dépassera peut-être 80,000 kilos par hectare de superficie cultivée, promettent d'abondantes et utiles ressources pour l'élevage et l'entretien du bétail. La plante nouvelle rendrait ainsi les plus grands services aux contrées mêmes où la culture en est le plus facile, et où la production animale est insuffisante pour subvenir aux besoins et concourir aux approvisionnemens de la population.

On peut admettre avec M. Dupeyrat que le sorgho donnera par hectare 100,000 kilos de fourrage, qu'après avoir mis à profit pour la nourriture des animaux les rejets de chaque touffe pendant la croissance des tiges principales, celles-ci, récoltées à l'époque de leur maturité, puis découpées en rondelles peu épaisses au coupe-racines et saupoudrées de son ou de remoulage, seront plus facilement consommées et plus nourrissantes. On obtiendrait ainsi d'une prairie cultivée en sorgho le quintuple d'une prairie à surface égale cultivée en foin, et si l'on n'attendait pas la maturité complète de la graine, celle-ci, laissée dans le fourrage, accroîtrait sa faculté nutritive. Bien que l'on parvînt de cette façon à prolonger la durée de la

Digitized by Google

consommation directe de ce fourrage vert, il sera difficile de disposer d'un bétail assez nombreux pour employer la totalité sous cette forme. On s'exposerait d'ailleurs ainsi à un déficit dans la nourriture, après avoir fait consommer cette récolte. Il serait donc à désirer qu'on trouvât un moyen de dessiccation économique, et alors surgirait la question importante de l'époque la plus favorable de la récolte, en vue de ménager le temps indispensable pour opérer graduellement cette dessiccation. Probablement on trouverait plus avantageux de commencer les travaux de façon à éviter que la maturité fût dépassée au moment où l'on achèverait la récolte des tiges. Dans ces conditions, et en supposant nos moissons, comme l'année dernière, revenues à leur état normal, la valeur de ces graines ne dépasserait guère 5 fr. le quintal métrique, ce qui représenterait, pour la récolte moyenne égale à 2,000 kilos, un produit de 100 fr. par hectare de cette culture. On comprend que dans ce produit ne figurent pas les principes colorans, dont la valeur jusqu'ici demeure incertaine.

A côté du sorgho sucré, nous avons nommé l'igname de Chine. On a vu quelles étaient les propriétés, quelles étaient les applications possibles du premier de ces végétaux. Sa principale utilité serait en définitive de multiplier les animaux de nos fermes, dont il faciliterait l'alimentation. S'il ne faut pas se hâter d'accueillir le sorgho comme un concurrent sérieux de la canne ou de la betterave, l'igname, qui vise à remplacer la pomme de terre, est-elle mieux fondée dans ses prétentions? Ici quelques observations rapides suffiront. L'igname de Chine nous présente de volumineux rhizomes féculens, deux ou quatre fois plus abondans, à surface cultivée égale, que les tubercules de la pomme de terre, qui elle-même produit sur le même espace de terrain cinq fois plus de substance comestible que le blé. Le rhizome souterrain de la nouvelle espèce d'igname semble pouvoir remplacer non-seulement la pomme de terre, mais les patates, les topinambours, les betteraves, même en partie les grains, soit appliqués à l'alimentation des hommes et des animaux, soit utilisés pour l'extraction de la fécule alimentaire et industrielle, la fabrication de l'alcool, la préparation des glucoses (sucre et sirops de fécule), de la dextrine (substance gommeuse), etc.

Quantos effundit in usus!

Si l'igname de Chine est douée de tels avantages, comment douter encore de l'introduction définitive d'une plante aussi précieuse dans nos cultures? Il est pourtant vrai que les avantages de l'acclimatation du végétal chinois sont encore contestés. Voyons donc où en est la question.

La nouvelle plante, introduite dès 1846 par l'amiral Cécille, était

Digitized by Google

oubliée lorsqu'elle fut importée de nouveau en 1850 par M. de Montigny. Cette fois elle ne passa point inaperçue, tant s'en faut; elle fut soumise à une étude approfondie, à de très nombreux essais en France et en Algérie. M. Decaisne reconnut que cette dioscorée, différente non-seulement de l'igname des Indes (*dioscorea alata*), mais encore de l'espèce connue sous le nom d'igname du Japon (*dioscorea japonica*), devait recevoir une dénomination distincte; il lui donna le nom de *dioscorea batatas*.

Avant l'année dernière, on ne possédait que des individus mâles; aussi ne put-on observer qu'à cette époque en France et en Algérie les organes de la floraison et de la fructification de l'igname, dessinés et décrits par MM. Decaisne et Duchartre. L'igname de Chine est douée de nombreux moyens de reproduction : ses graines, ses petits tubercules arrondis qui se développent à l'aisselle des feuilles, ses longs rhizomes coupés par courts tronçons, ses tiges grêles, couchées sur la terre, légèrement recouvertes ou même divisées en très minces fragmens, portant chacun seulement une feuille, peuvent s'enraciner aisément dans un terrain léger. C'est en employant ces divers procédés que l'un de nos plus habiles multiplicateurs des plantes nouvelles, M. Paillet, est parvenu, ainsi que M. Vilmorin, à livrer par milliers les plants destinés à propager cette culture. MM. Pépin, Rémond de Versailles, Bourgeois, Becquerel, Courtois-Gérard, etc., ont soigneusement étudié les phases diverses du développement de l'igname. Dans plusieurs de nos expositions horticoles, on a remarqué de magnifiques rhizomes tuberculeux de ce végétal, venus dans des circonstances variées de sol et de température depuis Strasbourg et Bordeaux jusqu'à la frontière d'Espagne. Au milieu de tous ces essais de grande, de moyenne et petite culture, un fait général, important, je dirais presque grave, a surgi : on a constaté la tendance énergique des rhizomes souterrains à s'enfoncer verticalement et profondément dans le sol, se défendant ainsi, il est vrai, des atteintes de la gelée, mais opposant par-là même un obstacle sérieux jusqu'ici à tout moyen économique d'arrachage. Les frais en grand de cette extraction pourraient atteindre et même dépasser, en certaines localités où la main-d'œuvre est rare, la valeur de la récolte. La tendance du rhizome féculent à la pénétration verticale dans le sol est telle que, si un corps dur, impénétrable, se rencontre sur le passage du rhizome, celui-ci se contourne ou s'insinue dans une fissure, ou enfin, si tout passage est complétement intercepté, il s'aplatit, s'étend et se bifurque, formant parfois une sorte de tubercule digité. Dans ce cas encore, le rhizome garde sa composition féculente et sa qualité nutritive (1).

(1) Les études faites sur la composition des rhizomes tuberculeux de l'igname de di-

Digitized by Google

Déjà d'habiles cultivateurs ont essayé, ainsi que M. Huzard, de profiter de cette influence des obstacles pour placer la dioscorée nouvelle dans des terrains assez riches, bien qu'offrant un sous-sol impénétrable. Quelques résultats satisfaisans ont été obtenus dans ce sens; d'autres agriculteurs espèrent découvrir des variétés qui seraient exemptes de cette tendance fâcheuse. M. Vilmorin s'est cru récemment autorisé par ses propres expériences à déclarer que la récolte des petits tubercules était plus avantageuse au cultivateur que celle des tubercules plus volumineux. En attendant qu'un succès pratique vienne couronner ces divers efforts, la culture de l'igname pourra continuer à se répandre utilement dans les jardins et même sur des espaces assez étendus, surtout lorsqu'on pourra laisser les rhizomes en place, se réservant de les arracher au fur et à mesure de la consommation. On comprend que dans ce cas, la tranchée une fois ouverte à 80 centimètres ou même 1 mètre de profondeur, l'enlèvement successif des ignames ne nécessitera plus l'emploi simultané de plusieurs personnes pendant un temps prolongé.

On le voit clairement, les deux plantes chinoises qu'on essaie d'introduire en France et en Algérie offrent des propriétés qu'il est intéressant d'examiner, mais dont il est difficile de préciser en ce moment la valeur pratique. Le sorgho surtout est encore trop peu connu chez nous pour que l'on puisse fonder de légitimes espérances sur sa production saccharine, même en Algérie, où ce végétal trouvera cependant des conditions particulièrement favorables, et pourra peut-être un jour servir à l'alimentation de sucreries spéciales. Les conditions économiques de l'emploi du sorgho comme matière première de la fabrication de l'alcool méritent une étude approfondie; il importe de reconnaître si, en présence de la baisse des alcools, qui n'est pas à sa dernière limite, la plante nouvelle pourra être utilement appliquée à relever les grandes distilleries industrielles. On peut, en tout cas, en retirer dès à présent un précieux fourrage. Enfin les amis des sciences et de l'agriculture, tout en n'adoptant pas sans réserve les espérances fondées sur l'acclimatation du sorgho, ne peuvent cependant qu'appeler de tous leurs vœux des recherches nouvelles et des expériences sérieuses sur cette belle plante. L'introduction des végétaux étrangers marchant de pair avec le perfectionnement graduel de nos procédés de culture, c'est là un programme que, dans l'intérêt de l'alimentation publique, on ne saurait trop recommander à l'attention des savans comme au zèle des agriculteurs.

PAYEN.

verses origines par MM. Boussingault et Frémy, comme par nous-même, ont donné des résultats concordans, qui prouvent que l'igname est aussi nutritive que la pomme de terre; elle se prête aux mêmes préparations alimentaires.

Digitized by Google

UNE

CONVERSION AMÉRICAINE

The Convert, or Leaves from my Experience, by A. Brownson; New-York, Edward Dunigan, 1 vol. in-8°, 1857.

Depuis quelque temps, les États-Unis nous donnent rarement l'occasion de parler d'eux. En littérature comme en politique, la grande république est loin de tenir toutes ses promesses. Chez les partis, des compromis honteux; dans le pouvoir, des complaisances coupables; chez les citoyens, une audace sans scrupules; sur toutes les questions qui se présentent, les principes sacrifiés aux intérêts les moins avouables, la justice chaque jour renvoyée au lendemain, partout des transactions sans dignité où l'honneur se perd sans que la paix soit conquise : tel est le bilan de la république depuis quelques années. Voilà cependant le pays sur lequel l'humanité aimait à jeter des regards pleins d'espérance, et qu'elle chargeait d'avance de la glorieuse mission de continuer ses destinées. Hélas! l'espérance elle-même semble aujourd'hui bannie de ce monde, et au nord comme au midi, à l'ouest comme à l'est, notre pauvre planète offre un spectacle peu réjouissant. C'est à peine si de loin en loin les doléances attristées de quelque bon et honnête citoyen, les plaintes amères de quelque esprit élevé percent ce tapage honteux et parviennent jusqu'à nous : protestations impuissantes et isolées que recouvrent bientôt le rugissement des foules et le bruit des violences. Au milieu de cette anarchie sans frein qui met au service de ses passions l'audace étonnante d'un peuple entreprenant et les puissantes ressources d'un pays comblé de dons naturels, la civili-

Digitized by Google

sation morale des États-Unis, jadis si simple et si forte, s'énerve et languit, et les faibles germes de culture intellectuelle qui commençaient à verdir se dessèchent et meurent. La brutalité envahit tout et se mêle à tout, même à la cause de la justice et de la vérité. Ce n'est point une exagération : même dans les rangs du parti qui, malgré toutes ses fautes, défend encore la cause du droit, ce n'est ni l'éloquence, ni le talent, ni l'élévation d'esprit, c'est le grossier pamphlet qui règne et gouverne. Jamais peut-être on n'avait vu défendre la vérité par de telles armes et dans un pareil langage. La littérature oratoire, qui jusqu'à nos jours a composé en grande partie la littérature des États-Unis, décline sous ces influences désastreuses; le congrès a perdu et n'a pas retrouvé les anciens triomphes d'Henri Clay, de Daniel Webster et de John Calhoun, et les discours des *meetings* populaires, des fêtes nationales, des chaires religieuses, ne sont plus ce qu'ils étaient. Quant à la littérature proprement dite, elle s'abaisse de plus en plus au niveau des foules; elle se conforme à leur grossièreté et à leurs préjugés, elle parle leur langage. Jadis on pouvait reprocher aux écrivains américains d'avoir les yeux trop constamment tournés vers l'Europe; les écrivains nouveaux méritent beaucoup moins ce reproche, mais ils n'ont pas gagné pour cela en originalité et en élévation. L'imitation de Godwin, de Walter Scott et des prosateurs anglais du dernier siècle nous a donné Brockden Brown, Fenimore Cooper et Washington Irving; la peinture des mœurs domestiques de l'Amérique nous a valu M. Cornélius Mathews, mistress Stowe, miss Warner, miss Cummins, miss Sedgewick et mistress Fanny Fern. En devenant plus vulgaires, les écrivains ne sont devenus ni plus féconds, ni plus intéressans. Dès leur première œuvre, ils ont épuisé le mince bagage d'observations et de pensées qu'ils avaient accumulé à grand'peine, à ce qu'il semble, et qu'ils ont cependant dépensé en un jour. La première œuvre est généralement intéressante, aussi incomplète qu'elle soit, parce qu'elle lève le rideau sur quelque coin particulier des mœurs américaines; la seconde œuvre reproduit la première avec une monotonie désespérante. *Dred* continue ou plutôt recommence *l'Oncle Tom*; mais la chaleur, l'éloquence, la spontanéité du premier roman de Mme Stowe ne se retrouvent pas dans le second. Malgré les homélies et les sermons dont ils étaient remplis, *le Large, large Monde* et *l'Allumeur de Réverbères* nous avaient intéressé; nous avons négligé volontairement de parler des nouvelles œuvres de miss Cummins et de miss Warner, qui ne tranchent en rien sur les précédentes, si ce n'est par une plus large dose d'ennui, un emploi plus rebutant du jargon de sectaire. La petite école des transcendantalistes du Massachusetts, qui composait

Digitized by Google

la portion la plus curieuse et la plus originale du monde littéraire américain, se tait et semble avoir dit son dernier mot. Au milieu de cette disette intellectuelle et de cette abdication de la pensée, bienvenu sera le livre qui nous récompensera de nos stériles lectures, de l'ennui qu'elles nous ont causé, et du temps perdu sans plaisir ni profit!

Le dernier livre venant d'Amérique qui nous ait procuré cette satisfaction est l'histoire d'une conversion. Le titre du livre, *le Converti*, et le nom de l'auteur, M. Brownson, ont vivement piqué notre curiosité. Les conversions ne sont plus guère de notre temps, pas plus que l'ardeur religieuse, ce qui d'ailleurs est loin de nous faire honneur, et indique clairement que nous avons pour la vérité un zèle modéré. Nous ne répudions plus les idoles que nous avons adorées, lorsque nous avons reconnu qu'elles ne sont que des idoles; comme des prêtres incrédules, nous continuons indifféremment, et sans que notre conscience nous adresse un seul reproche, à sacrifier aux fausses divinités que notre intelligence condamne. Si nous désertons les anciens autels, l'envie ne nous prend guère d'en embrasser de nouveaux. Lorsque nous devenons sceptiques ou incrédules, nous ne cessons pas pour cela de donner aux croyances que nous avons abandonnées des marques extérieures de respect et même de soumission, car nous avons transporté la politesse mondaine dans les choses de l'intelligence et de la foi. Un catholique qui se sent entraîné vers le protestantisme ou un protestant qui se sent entraîné vers le catholicisme juge rarement convenable de faire publiquement adhésion à ce qu'il croit la vérité, et de renoncer solennellement à ce qu'il croit l'erreur. Nous avons horreur du scandale : qu'en dira le monde? qu'en penseront nos amis? Nous redoutons les regards sévères, le mécontentement, la froideur que nous vaudra notre courage. Et d'ailleurs à quoi bon nous créer des embarras qui entraveront notre fortune, lorsque nous pouvons, sans troubler le repos de nos semblables, rester fidèles à nos convictions? Il est aussi avec le monde des accommodemens. Le monde vous pardonnera facilement vos opinions, car le salut de votre âme n'est pas ce qui l'occupe; tout ce qu'il vous demande, c'est de ne pas les professer publiquement, de ne pas déranger l'oreiller sur lequel il aime à dormir. C'est à ce parti que s'arrêtent prudemment beaucoup de gens qui ont déclamé et déclament peut-être contre les jésuites, et qui appliquent à leur plus grand bénéfice la doctrine des réticences mentales. Les conversions sont donc très rares de notre temps, si rares qu'on les attribue communément à de tout autres motifs que l'ardeur religieuse. Chose curieuse, et qui donne bien la mesure du sens moral de notre époque, on attribue ces rares conversions à

Digitized by Google

des raisons d'intérêt pécuniaire ou de santé physique. Le converti a été stipendié, ou il a obéi à l'influence de la maladie; ses forces physiques et morales déclinaient, ou bien il a vu dans sa conversion une bonne affaire. Pauvres explications, injure gratuite lancée à la nature humaine! La rareté des conversions est au contraire pour moi une preuve de leur sincérité. Il peut arriver sans doute que le converti trouve dans la défense de sa nouvelle église la puissance et la fortune; mais certainement il avait fait un pauvre calcul pratique, s'il avait compté sur sa conversion comme sur un instrument de succès.

Il y a donc toujours un véritable courage à faire publiquement adhésion aux doctrines que nous avons reconnues vraies, surtout lorsqu'elles sont contraires non-seulement aux doctrines de la nation, mais aux doctrines du monde particulier dans lequel nous avons été élevés. Nous faisons toujours scandale lorsque nous nous arrachons au milieu dans lequel nous avons vécu. Plus ce milieu est restreint, et plus le scandale est grand. Il faut sans doute un grand courage à un pauvre Italien pour se déclarer protestant dans un pays soumis tout entier à l'influence catholique; mais il en faut un plus grand encore à un grand seigneur anglican ou à un libéral français pour se déclarer catholique, car on peut plus facilement heurter de front une société tout entière qu'une caste ou un parti. A dater de ce jour, vous êtes regardé comme suspect, sinon comme apostat et traître. Vous avez compromis les intérêts de votre ordre, trahi le secret de sa faiblesse. Une nation pardonne ou reste indifférente, mais une secte ou une coterie vous poursuit éternellement de ses invectives et de ses colères. Si toutes les conversions sont courageuses, elles ne sont cependant pas toutes courageuses au même degré. Pour juger du mérite et de l'importance d'une conversion, il faut donc tenir compte de toutes les influences de nation, de caste, de famille, de parti, contre lesquelles l'individu a dû lutter. La conversion a d'autant plus de prix que la lutte a été plus forte.

Si toutes les conversions ne sont pas également courageuses, elles ne sont pas toutes également intéressantes. A toutes j'accorderai volontiers mon estime, mais non pas mon admiration et ma sympathie. L'intérêt qu'inspire une conversion consiste beaucoup dans le caractère, la vie et l'éducation de l'homme qui se convertit. Plus les doctrines qu'il embrasse sont contraires à la vie qu'il a menée et aux passions de son âme, et plus il excite notre admiration. Il était orgueilleux, voluptueux ou violent, et il embrasse volontairement une règle d'humilité, de chasteté et de mansuétude. Nous nous étonnons et nous admirons; mais l'étonnement cesse, et avec lui l'intérêt, si nous savons que le converti était un homme docile, de

Digitized by Google

mœurs sobres et de tempérament placide. Les conversions intéressantes sont donc celles qui ne peuvent s'expliquer que par un coup de la grâce divine ou par un effort surhumain de la volonté, celles par conséquent que l'on doit appeler miraculeuses et héroïques. Aussi les grandes et sympathiques conversions sont-elles celles des grands libertins et des grands orgueilleux. C'est par exemple la conversion d'Ignace de Loyola, lorsque, blessé grièvement à Pampelune, la pensée de l'éternité se présente à lui tout à coup, et que tout le passé de son âme fougueuse, violente, ambitieuse, âpre aux biens et aux joies de ce monde, indifférente aux choses divines, se déroule sous l'œil de son esprit. C'est la conversion de Rancé, lassé des vanités et des passions du monde, et inventant pour s'en punir les saintes austérités de la Trappe. C'est encore, si l'on veut, la conversion du malheureux Zacharias Werner, qui, au terme de ses erreurs, de ses libertinages mêlés de repentirs, de ses débauches mêlées de prières, et de ses cinq ou six divorces, s'agenouille au pied d'un confessionnal catholique, et écrit son étrange testament sous l'invocation de la très sainte Trinité. En matière de conversion comme en toute chose, le courage moral, la grandeur et la beauté sont nécessaires pour appeler la sympathie. Il m'est désagréable, je l'avoue, d'avoir à faire cette réserve esthétique en parlant d'un acte si digne d'estime; mais les vertus les plus estimables, lorsqu'elles sortent de leur obscurité et appellent le jugement du public, doivent compter qu'elles seront examinées sous toutes leurs faces et minutieusement critiquées. Aussitôt qu'un acte devient public, il est jugé d'après des lois générales fort différentes de celles qui régissent la vie privée : on ne lui demande pas seulement d'être estimable, on lui demande encore d'être grand.

Or M. Brownson appelle un jugement public. Il s'est converti et a cru devoir expliquer à ses contemporains les motifs de sa conversion. Puisqu'il soumet le résultat de sa vie morale à l'appréciation du public, il doit se résigner à le voir discuté comme une œuvre d'art, comme un procédé littéraire, comme la stratégie d'une bataille; il doit s'attendre à voir figurer l'intérêt et la sympathie parmi les motifs principaux du verdict qui sera rendu. La conversion de M. Brownson excite-t-elle autant d'intérêt qu'elle mérite d'estime? Franchement il n'a pas eu à soutenir des luttes bien violentes, et il ne lui a fallu faire sur lui-même aucun effort d'héroïsme. Il n'était tombé dans aucun abîme, et toute sa vie il a marché sur le sol ferme d'un pied très assuré. L'autobiographie que nous avons sous les yeux, écrite d'un style facile, rapide et sec, ne témoigne pas de troubles bien profonds, ni de dégoûts bien amers. Il n'a pas eu davantage à soutenir de grandes luttes avec les différentes facultés

Digitized by Google

de son esprit, ni à réprimer les excès d'aucune d'entre elles. C'est un esprit mobile et sans passions, aisément accessible à la séduction, mais prémuni contre le danger par sa mobilité même. La curiosité intellectuelle est assez vive chez lui, mais elle n'est jamais excessive, et n'a rien de cet acharnement passionné qui fourvoie les esprits robustes. Quoiqu'il ait traversé toutes les hérésies modernes, il n'a jamais fait halte au milieu d'aucune d'elles, et il a continué à trotter au pas mesuré d'une logique docile, soumise et bien domptée, vers le but qu'il devait atteindre enfin. Sa conversion n'a rien de bien miraculeux, et, à proprement parler, ne mérite pas le nom de conversion; c'est la conclusion naturelle de toute sa vie intellectuelle. Il y a réellement des esprits prédestinés à tel ou tel système, à telle ou telle erreur. Ainsi supposons un lecteur qui ne sait rien de la vie de Lamennais, et qui lit l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion;* il devinera aisément, s'il est doué d'une certaine pénétration, que l'auteur de ce livre a dû aller ou ira aux derniers abîmes. De même pour M. Brownson : quand on suit avec attention la série de ses raisonnemens successifs, on voit qu'il s'avance sans dévier jamais vers le catholicisme. Au lieu de l'éloigner du catholicisme, chacune de ses hérésies l'en rapproche; l'universalisme lui a enseigné la doctrine catholique des peines et des récompenses; les doctrines des droits de la femme lui ont révélé le mariage catholique; le saint-simonisme, la nécessité d'une église visible. Si nous pouvions nous servir de cette expression, nous dirions que le catholicisme a toujours été à l'état latent chez M. Brownson; dès son enfance, il se dirigeait vers l'église dans laquelle il est enfin entré.

Il y a encore une autre raison qui rendait infaillible la conversion de M. Brownson. Les esprits difficiles à convertir sont ceux qui possèdent un système, c'est-à-dire une vue d'ensemble sur les choses, une explication générale du monde et de ses lois. Les esprits systématiques ne considèrent jamais une idée isolément; ils la considèrent dans ses rapports avec toutes les autres idées. La vérité se présente à leur esprit comme un ensemble d'idées liées entre elles par des rapports nécessaires, sous une synthèse majestueuse. Il y a d'autres intelligences au contraire, et M. Brownson est de celles-là, qui cherchent la vérité à tâtons, successivement pour ainsi dire, qui s'adressent tantôt à une idée, tantôt à une autre, et réfléchissent sur les conséquences d'une doctrine avant de réfléchir sur ses principes. Que penseriez-vous d'un homme qui, pour arriver à la connaissance de la vérité, commencerait par réfléchir sur les conditions du salut et sur la sanction de la vie terrestre? C'est là l'histoire de M. Brownson. Toute sa vie, il semble avoir considéré les idées comme indépendantes les unes des autres, et s'est acharné

Digitized by Google

à demander à chacune d'elles l'explication qu'elle ne pouvait lui donner. Il ne voit jamais les choses d'ensemble et d'un seul coup d'œil, mais successivement et en détail. Aussi a-t-il été souvent conduit à accorder une importance exagérée à des doctrines qui n'ont qu'une valeur secondaire, un intérêt capital à des questions d'un ordre inférieur. En outre, il ne voit jamais les questions et les doctrines sous leur aspect métaphysique; il les considère toujours sous leur aspect religieux. Il est par conséquent entraîné à négliger toutes les questions de méthode et de principes. La fin de l'homme le préoccupe beaucoup plus que son origine, et il ne s'arrête pas longtemps à méditer sur le principe de sa nature. Il aime beaucoup plus à raisonner qu'à savoir d'après quelle logique raisonne son esprit; l'exercice de sa raison lui suffit, sans la connaissance des lois qui régissent cet exercice. Détestable méthode pour arriver philosophiquement à la connaissance de la vérité, pour acquérir une certitude scientifique, mais disposition excellente pour être le jouet de tous les systèmes qui passent et la dupe de toutes les théories.

La conversion de M. Brownson n'est donc nullement miraculeuse; il n'a fallu pour l'opérer aucun coup de la grâce divine. C'est une conversion à l'américaine, froide, sensée, honnête, fondée sur des motifs pratiques et appuyée sur des raisonnemens judicieux. M. Brownson n'a subi aucun de ces entraînemens passionnés qui d'ordinaire caractérisent les conversions catholiques; il a fait avec l'église catholique un mariage de raison. Toute sa vie M. Brownson avait porté assez légèrement le poids de ses doutes. Quand il s'est converti, il n'a eu à faire aucun sacrifice moral. Il n'abandonnait aucune grande conviction; il n'avait aucun regret pour des doctrines chéries de toutes les forces de l'âme. Sa conversion n'a pas scindé sa vie en deux parties, elle l'a confirmée et achevée. Heureux homme! Malheureusement il n'y a là rien de bien héroïque. M. Brownson n'a eu à déployer aucun courage moral, ni contre lui-même, ni contre la société au milieu de laquelle il vit. Il n'a perdu probablement à sa conversion aucun de ses amis; il n'a froissé aucun intérêt de caste, ni trahi aucun intérêt de parti. Il peut, selon toute vraisemblance, continuer à parler du principe de la souveraineté du peuple avec M. Bancroft et de l'alimentation pythagoricienne avec M. Bronson Alcott. Il n'a pu soulever de grandes animosités dans un état qui reste indifférent à tous les cultes et dans une société qui professe que chaque individu est maître de disposer à son gré de son âme. Chaque jour, ses compatriotes accomplissent l'acte qu'il vient d'accomplir, sans croire faire preuve d'héroïsme. On sait qu'aux États-Unis les divers membres d'une même famille choisissent librement leur église, et ne se croient pas tenus de partager les mêmes convic

Digitized by Google

tions. Le père est presbytérien, la mère baptiste, la sœur méthodiste, le frère aîné unitaire, et le frère cadet ne fait aucune difficulté d'avouer qu'il n'appartient encore à aucune église. Ce dernier imite exactement M. Brownson; quand il aura mûrement pesé les vertus et les vices des diverses sectes, quand sa raison sera éclairée, alors il choisira. C'est là le mode de conversion inauguré dans le monde par les disciples du bonhomme Richard. Où sont les orages du cœur, le noble souci de la vérité, l'âpre inquiétude, le regret d'une vie morale désormais abandonnée, la rupture des liens chéris de l'habitude, les plaintes ou les anathèmes des amis et le sot dédain du monde subis sans murmurer? Voilà les vraies conversions, celles qui ont le don de toucher, d'émouvoir, de troubler, et à leur tour de convaincre.

Nous sommes édifiés maintenant sur la nature de la conversion. Qu'est-ce que le converti? Un homme d'infiniment d'esprit et de ressources, un utopiste pratique, qui n'a jamais couru aucun danger dans les combats de l'esprit, car il se corrige d'une erreur par une erreur nouvelle. Il n'a jamais mené de front deux idées à la fois, et lorsqu'il en a adopté une, il l'a poussée jusqu'à ses dernières conséquences, de manière à en être effrayé lui-même et dégoûté à tout jamais. Comme il considère les idées isolément, il a dû naturellement les trouver successivement toutes fausses et perverses, lorsqu'elles étaient poussées jusqu'au bout de la logique, car le véritable point d'arrêt d'une idée consiste dans sa relation, ou, pour mieux dire, dans sa soudure avec une autre idée. Lorsqu'elles se développent isolément, elles arrivent jusqu'à la monstruosité. C'est le sort que toutes, mariage, propriété, démocratie, protestantisme, ont subi successivement en passant par la logique de M. Brownson. Jusqu'à sa conversion, M. Brownson n'a jamais eu une doctrine; mais il abonde en points de vue ingénieusement choisis, et quelques-uns de ses paradoxes sont restés célèbres. Nous en citerons un, entre autres, qui éclairera le lecteur sur la nature de son esprit. Il y a quelques années, M. Brownson a étonné les États-Unis par la plus singulière apologie du gouvernement autrichien qui ait encore été tentée. Selon M. Brownson, le gouvernement autrichien est le type des gouvernemens de l'avenir, parce qu'il résume sous une forme pratique et dans un équilibre parfait les avantages de l'autorité et de la liberté, les avantages du gouvernement anglais et du gouvernement russe. L'Autriche représente donc l'absolutisme libéral, ou, si vous aimez mieux, le libéralisme absolutiste. Cette ingénieuse théorie est certainement la plus agréable qu'il nous ait été donné de lire depuis cette immortelle formule du célèbre M. de Girardin, avec lequel M. Brownson a bien quelques rapports : *Simplification*

Digitized by Google

du gouvernement par l'abolition de l'autorité. Ab unâ disce omnes. On retrouve dans toutes les idées de M. Brownson quelque chose de l'esprit qui a dicté cette théorie. M. Brownson a été démocrate à outrance et socialiste effréné; il n'est pas complétement revenu de ses hérésies, qui n'ont pas peu contribué à sa conversion. Il y a encore en lui beaucoup du socialiste et du saint-simonien, et il serait imprudent de répondre que le vieil homme ne se réveillera pas en M. Brownson. Publiciste distingué, il a pris part à toutes les discussions qui ont agité l'Union depuis trente ans, et il a publié un certain nombre d'essais, principalement sur les questions sociales. Il a été ministre universaliste et a rédigé un journal universaliste; il a été quasi ministre unitaire et a collaboré aux journaux unitaires. Son œuvre principale est la publication d'un recueil périodique, *the Quarterly Review*, qu'il a rédigé à peu près seul, pendant de longues années, avec une activité et une hardiesse remarquables. Il écrit d'un style net, rapide, terne et sans chaleur; la vivacité chez lui est dans l'idée et non dans l'expression. Quoiqu'il abonde en points de vue, il lui arrive rarement de solliciter la pensée de son lecteur et d'éveiller sa sympathie. Il s'agite et ne s'anime jamais; il gesticule et ne s'émeut pas. Il est aujourd'hui dans sa cinquante-cinquième année, et a trouvé dans le sein de l'église catholique un repos nécessaire peut-être à son esprit mobile, mais dont son âme peu rêveuse et peu inquiète n'a pas dû souvent sentir le besoin.

Laissons-le raconter lui-même les expériences de sa vie morale. J'ai dit qu'il était prédestiné dès son enfance à devenir catholique. Dans le récit qu'il nous fait de son enfance, nous trouvons une circonstance qui appuie notre assertion. Quelles que soient les doctrines que, dans le cours de notre vie, notre esprit ait adoptées, il est rare que nous songions à répudier l'église dans laquelle nous avons été élevés. Nous conservons toujours un respect véritable pour cette nourrice qui commença notre éducation morale, et nous tournons avec bonheur notre pensée vers nos premières impressions religieuses. Demander à la plupart des hommes de changer de religion, autant vaudrait leur demander d'outrager leur enfance. Or ce sentiment a toujours été étranger à M. Brownson. Il n'a jamais eu d'éducation religieuse et n'a été élevé dans aucune église. Lorsqu'il entra dans la vie, il était donc libre de tout souvenir religieux, indifférent et impartial à l'endroit de toutes les sectes. Si M. Brownson eût été élevé dans la plus misérable des sectes, il ne serait pas devenu aussi aisément universaliste et unitaire, presbytérien et saint-simonien, et sa conversion définitive aurait été certainement plus difficile. De saints préjugés l'auraient protégé contre l'erreur et même contre la vérité, de pieux souvenirs auraient retenu sa langue

Digitized by Google

trop prompte et son esprit trop crédule. M. Brownson, il faut le reconnaître, a des instincts réellement religieux. Quoiqu'il fût laissé sans direction morale, ces instincts parlèrent en lui dès le premier éveil de l'intelligence. Il se fit à lui-même une éducation religieuse; mais cette éducation fut tout abstraite, et n'eut aucune racine dans la vie du cœur. Quoi d'étonnant s'il sentit bientôt toute l'insuffisance des doctrines qu'il avait librement choisies? Elles n'avaient pour lui qu'une valeur métaphysique. Ce qui nous étonne, c'est qu'il n'ait pas parcouru la série entière des sectes innombrables qui se partagent l'Union.

A l'âge de six ans, ses parens l'envoyèrent, pour des motifs inexpliqués, passer son enfance en compagnie d'un vieux ménage de paysans. « C'étaient d'honnêtes gens, loyaux, d'une stricte moralité, qui auraient préféré qu'on leur fît tort plutôt que de faire tort à qui que ce soit, mais qui n'avaient aucune religion particulière, et qui allaient rarement aux réunions religieuses. » Bref, cet honnête couple représentait la pure morale naturelle. M. Brownson eut donc à faire lui-même son éducation religieuse : très grande infortune, et qui a pesé sur toute sa vie. « A proprement parler, je n'eus pas d'enfance, et j'ai aujourd'hui beaucoup plus des sentimens de l'enfant qu'à l'âge de huit et dix ans. Élevé avec de vieilles gens, privé de tous les jeux et de tous les amusemens des enfans, j'eus les manières, le ton et les goûts d'un vieillard avant d'être un adolescent. Ce fut une circonstance funeste, car les enfans se forment mutuellement, et devraient pouvoir rester enfans aussi longtemps que possible. L'enfance et la jeunesse sont de trop courte durée parmi nous, ce dont souffrent les mœurs et les manières de notre pays. » Il lisait beaucoup; mais quels livres pour un enfant! Des volumes dépareillés de romans dévots, des cantiques protestans, des élucubrations de théologie calviniste. Cependant, malgré cette enfance comprimée et ces lectures arides, la nature refusait de se laisser vaincre et étouffer, et ses jeunes ardeurs religieuses prenaient plutôt la forme du rêve que celle de la méditation. Comme toutes les premières émotions, elles eurent un caractère instinctif, animé, mystique.

« La simple histoire de la passion de Notre-Seigneur, telle qu'elle est racontée dans les Évangiles, m'affectait profondément. Je rêvais avec bonheur au mystère de la rédemption, et mon jeune cœur brûlait souvent d'amour pour notre divin maître, qui avait été assez bon pour venir dans le monde et se soumettre à la plus cruelle des morts, afin de nous arracher à la domination du péché et nous donner le bonheur dans le ciel. Souvent il m'arrivait de penser à lui pendant le jour ou pendant la nuit. Quelquefois il me semblait que je tenais avec lui de longues et familières conversations, et je

Digitized by Google

souffrais profondément lorsque quelque incident venait les interrompre. Quelquefois aussi il me semblait que j'entretenais des communications spirituelles avec la bienheureuse Marie et avec le saint ange Gabriel, qui lui annonça qu'elle serait la mère du Rédempteur. Jamais je n'étais moins seul que lorsque j'étais seul. Je ne raisonnais pas ces rêves. Tout cela me semblait réel, et je jouissais souvent d'un bonheur inexprimable. Je préférais la solitude, car alors je pouvais goûter les douceurs de la méditation silencieuse et sentir que j'étais en présence de Jésus, de Marie et des saints anges; cependant je n'avais pas été baptisé, et je n'avais guère d'autre instruction que celle que m'avait donnée la lecture des saintes Écritures. »

A l'âge de quatorze ans, M. Brownson était donc chrétien de cœur, mais point de fait, n'ayant pas encore reçu le baptême. A cette époque, on lui parla vaguement de la nécessité de la religion, et on lui insinua qu'il devait s'attacher à une église. Mais à quelle secte s'adresser? Le choix était embarrassant. Il y en avait autour de lui de toute dénomination, d'anciennes et de nouvelles, les unes vieilles de trois siècles, les autres toutes jeunes, et qui dataient de la première année du siècle. Pendant quelque temps, le jeune Brownson assista à leurs réunions; mais il ne put reconnaître entre elles aucune différence essentielle, si ce n'est que les ministres méthodistes l'emportaient par la force des poumons sur les ministres des autres églises, et s'entendaient mieux aussi à faire vociférer leur auditoire. Malgré ses répugnances bien naturelles pour cette dévotion d'énergumènes, il se serait rendu aux méthodistes, tant étaient grandes ses perplexités, sans les conseils d'une vieille puritaine fervente qui l'engagea à s'écarter des sectes de nouvelle création. La bonne femme croyait sincèrement que l'église à laquelle elle appartenait existait depuis le Christ. M. Brownson suivit son conseil, et par un beau jour de septembre, les influences d'une nature sereine et d'un ciel pur se mêlant à ses émotions religieuses, il entra dans une chapelle presbytérienne. Puisqu'il devait adopter une croyance, pourquoi pas celle-là? La doctrine presbytérienne est très chrétienne, très austère; on ne peut nier que dans son organisation ecclésiastique le presbytérianisme ne présente quelques traits de ressemblance avec l'église primitive. Pourquoi cette église ne serait-elle pas celle qui existe depuis le Christ, celle que recommandait à M. Brownson la pieuse puritaine? D'ailleurs M. Brownson était fatigué de chercher, désespéré de rester dans son isolement moral. Sans hésiter, il adopta l'église presbytérienne; mais ce fut moins par conviction que pour se rapprocher de ses semblables et mettre fin à la solitude dans laquelle il vivait. Sa première conversion fut donc, si l'on peut parler ainsi, une affaire de sociabilité. Elle fut le résultat du besoin d'épanchement et de confiance qui s'éveille en

Digitized by Google

même temps que se lève la jeunesse. M. Brownson avait alors dix-neuf ans.

La doctrine presbytérienne n'est pas précisément sentimentale, et ne pouvait guère répondre à ce besoin d'amour et d'expansion qui travaillait M. Brownson. Dès la première réunion des fidèles, il fut rebuté et scandalisé. On pria pour la conversion des pécheurs, on renouvela un engagement habituel, un *covenant*, par lequel tout membre de la congrégation promettait de travailler à cette œuvre sainte, en frappant les pécheurs de réprobation, en les évitant comme la peste, et en ne leur adressant la parole que pour leur reprocher leurs péchés. « Nous devions, par nos manières envers eux, montrer à tous ceux qui n'étaient pas membres de notre église que nous les regardions comme les ennemis de Dieu et par conséquent comme nos ennemis, qu'ils étaient haïs de Dieu et par conséquent haïs de nous. » Dans les relations d'affaires, le véritable presbytérien devait toujours donner la préférence aux membres de son église, et lorsque par malheur il était obligé, pour ne pas sacrifier ses intérêts, d'entrer en relations de commerce avec les parias qui ne faisaient pas partie de l'église, il était méritoire de faire appel à leur intérêt bien entendu, à leur cupidité, à leur égoïsme, pour le plus grand bien de la religion. Les membres de la congrégation n'étaient certainement pas obligés de sacrifier à la conversion des pécheurs une bonne affaire, ni même un simple ballot de marchandises; mais il était louable de faire entendre à un débiteur ou à un client que sa conversion au presbytérianisme faciliterait singulièrement l'ouverture d'un crédit ou le renouvellement d'une dette. Ainsi se trouvaient réconciliés dans un austère pharisaïsme le zèle chrétien et la cupidité mercantile. Il va sans dire qu'un espionnage insupportable était le résultat de ces charitables engagemens. Pour la faute la plus vénielle, on courait risque d'être dénoncé publiquement devant la congrégation et mis au rang des pécheurs. Les libertés les plus innocentes étaient regardées comme un crime.

Cette doctrine ne se contentait pas de faire violence à la nature, elle faisait aussi violence à la raison. « On me défendit de lire d'autres livres que ceux écrits par les presbytériens; on m'interdit d'examiner ma croyance, de raisonner sur elle ou à propos d'elle. » M. Brownson ne tarda point à se demander de quel droit on lui interdisait d'examiner sa croyance, puisqu'on ne lui en avait imposé aucune, et que la seule autorité que reconnût l'église presbytérienne, la Bible, était livrée à l'interprétation de son jugement privé. M. Brownson raisonne beaucoup pour résoudre cette contradiction. On lui disait de croire aveuglément, et on ne lui disait pas à quelles doctrines il devait croire! On lui commandait et on lui défendait en

Digitized by Google

même temps l'exercice de sa raison. M. Brownson était venu à l'église presbytérienne pour apaiser les doutes de son intelligence, et voilà qu'on ne lui enseignait rien! Cependant il y a moyen d'expliquer la contradiction qui dérouta M. Brownson. Le presbytérianisme ne lui enseignait rien, parce qu'en effet il n'avait rien à lui enseigner, et qu'en principe il ne se reconnaît le droit d'imposer aucune doctrine. Le seul docteur qu'il reconnaisse est la parole divine consignée dans la Bible. Néanmoins il est tyrannique, parce qu'il est avant tout une forme particulière de gouvernement ecclésiastique, et qu'il fut à l'origine une machine de combat. L'église presbytérienne ressemble dans son organisation primitive à l'armée de Cromwell, où chaque soldat interprétait les ordres du général, et obéissait cependant à ces ordres avec la plus stricte discipline. Le principe est libéral, et la forme est tyrannique; mais ici la forme domine de beaucoup le principe, qui est commun à toutes les églises protestantes, et qui par conséquent ne peut pas constituer essentiellement le presbytérianisme. Comment M. Brownson ne s'aperçut-il pas qu'en embrassant le presbytérianisme, ce n'était pas un corps de doctrines, mais une forme d'organisation ecclésiastique qu'il adoptait? Il fut rebuté par le zèle pharisaïque de la congrégation, et je le crois sans peine; mais qu'était-il allé faire dans cette galère?

Néanmoins cette première expérience eut un résultat important. Aussitôt qu'il se fut émancipé de la tyrannie presbytérienne, il put reconnaître, quoiqu'il ne l'avoue pas, que cette tyrannie était très superficielle, nullement morale, et ne contraignait en rien les libertés de l'âme. La preuve, c'est que son premier raisonnement fut de pousser à l'extrême le principe de libre interprétation qu'on lui avait enseigné. On lui avait dit que la Bible est infaillible, et qu'avec l'assistance de l'Esprit saint, il en comprendrait le véritable sens; mais comment pourrait-il compter sur l'assistance de l'Esprit saint pour reconnaître la véritable interprétation? A moins de s'en tenir à la lettre stricte de l'Écriture, il fallait qu'il se résignât à suivre les lumières de la raison naturelle. Il adopta courageusement ce parti, et passa des vieilles doctrines du calvinisme orthodoxe aux nouvelles doctrines du protestantisme libéral. Il avait été initié par une sœur de sa mère aux doctrines de l'universalisme, et c'est vers ces doctrines qu'il se tourna aussitôt qu'il se fut émancipé du joug presbytérien. M. Brownson n'a pas toujours été clairvoyant dans ses recherches de la vérité. Pour trouver la vérité, il était allé d'abord s'adresser à une forme d'organisation ecclésiastique; le voilà qui maintenant va s'adresser à une doctrine qui repose sur une idée unique. M. Brownson ne semble pas avoir jamais connu la différence qui sépare les doctrines dogmatiques des doctrines qu'on peut ap-

Digitized by Google

peler critiques, et qui ne sont que des protestations ou des réfutations. L'universalisme ne présente pas un corps de doctrines; il agite une seule idée, celle du salut éternel. C'est une protestation de l'âme contre la tyrannie de la prédestination calviniste. Les universalistes nient l'éternité des châtimens dans la vie future. Quelques-uns appuient leur doctrine sur le fait de la rédemption. Le Christ a racheté par son sang les péchés de tous les hommes, et par la grâce du Christ, universel rédempteur, tous les hommes seront sauvés. Le châtiment du péché ne peut donc être qu'une expiation temporaire. D'autres, plus hardis, nient obstinément tout châtiment et admettent également le salut pour tous les hommes, saints ou pécheurs. Ils ont trouvé dans le dogme même de la prédestination et dans l'importance exagérée donnée par le protestantisme à l'idée de la grâce la justification de leurs théories. Puisque Dieu est le maître de toutes nos actions, nul homme ne peut pécher sans la volonté de Dieu. Pourquoi Dieu demanderait-il une expiation pour un acte qui a été commis conformément à sa volonté? Le péché n'existe donc pas en lui-même et n'est que relatif; il existe pour le corps et périt avec lui, mais il ne peut atteindre l'âme. M. Brownson se laissa séduire par cette doctrine, devint ministre universaliste à l'âge de vingt-deux ans, et rédigea longtemps un journal destiné à servir les intérêts de la secte, *the Gospel Advocate and Impartial Investigator*. Après avoir exercé quelques années ce ministère, il commença à réfléchir aux conséquences morales de la doctrine qu'il professait. Avec cette doctrine, la vie humaine n'avait plus aucune sanction; le bien et le mal, le péché et la vertu sont également indifférens et n'ont pas d'existence réelle. Le pis, c'est qu'elle ne repose sur aucun principe. Ces idées sont une conséquence naturelle, rigoureuse et très logique du système panthéiste, qui n'admet pas la personnalité divine et la vie future; mais elles sont inconciliables avec la doctrine chrétienne, qui reconnaît un Dieu personnel et vivant. Il fallut plusieurs années à M. Brownson pour s'apercevoir que, s'il se croyait encore chrétien, c'était par une honnête erreur de son esprit. Enfin il s'en aperçut et en prit bravement son parti.

Après avoir appliqué son esprit pendant des années à discuter sur la grâce et le péché, l'élection et la prédestination, la clémence divine et l'éternité des châtimens, il en était arrivé à peu près à cette conclusion, que la véritable condition du salut était de mener sur cette terre une vie morale! C'était bien la peine de dépenser tant de subtilité d'esprit, tant de zèle et tant d'ardeur pour rencontrer ce lieu commun. M. Brownson eut un moment de dépit contre lui-même. Il quitta décidément l'universalisme, il fit imprimer dans le *Gospel Advocate* une profession de foi à demi ironique, à demi sé-

Digitized by Google

rieuse, où il avouait naïvement qu'il avait jusqu'alors pensé posséder une croyance, et qu'il avait tout au plus possédé une opinion. C'était folie que de dépenser son temps et les ressources de son esprit à pénétrer des choses dont nous ne pouvions rien savoir, et qui ne regardaient après tout que la vie future. Puisque nous vivions de la vie terrestre, c'est de la terre qu'il fallait nous occuper. M. Brownson jetait, comme on dit, le manche après la cognée. Il renonçait à la recherche de la vérité religieuse. Après tout, il avait des sens capables d'apprécier les choses sensibles; il s'en servirait dorénavant, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'alors. La clé de tous les problèmes qui l'avaient tourmenté était peut-être dans la vie pratique, et le meilleur moyen de servir Dieu et de conquérir la vie éternelle était de développer les facultés que nous avions reçues, de manière à travailler à notre perfectionnement moral et au bonheur de nos semblables.

Voilà une honnête pensée, direz-vous, et qui ne peut avoir que des conséquences méritoires!... Eh bien! cette pensée contenait cependant en germe toutes les erreurs socialistes de M. Brownson. A partir de ce moment, il se mit à travailler avec frénésie au bonheur du genre humain. Comme le nouveau but qu'il s'était proposé d'atteindre était tout terrestre, il n'y avait pas à perdre un seul instant. La vie est courte, et la tâche était longue. Aussi ne laisse-t-il passer aucune occasion de régénérer l'humanité. L'insuccès ne lui faisait pas peur. « Si nous avons échoué aujourd'hui, disait-il, nous réussirons demain. » Il se jeta donc précipitamment, avec une ardeur empressée et une foi aveugle, dans toutes les utopies de notre temps; il prit de toutes mains et sans choisir. Nous avons déjà remarqué que M. Brownson ne semblait établir aucune différence entre les doctrines dogmatiques et les doctrines critiques. Il avait cru à l'universalisme sans réfléchir que de semblables doctrines sont excellentes non comme théorie, mais comme critique de systèmes trop absolus. Elles servent à nous délivrer de la tyrannie morale des écoles et des sectes et à tenir en équilibre la balance de l'esprit humain, lorsqu'il incline trop fortement d'un seul côté. Ces doctrines sont bonnes comme critiques de l'état social, moral ou religieux, sans avoir par elles-mêmes aucune grande valeur. Ce n'est pas aux paroles qu'elles prononcent qu'il faut s'attacher, mais au sentiment qui a dicté ces paroles. Comment se fait-il par exemple qu'au début de sa carrière socialiste, M. Brownson se soit entêté si longtemps à s'infuser les erreurs qui remplissent le livre de Godwin sur *la justice politique?* C'est un livre qu'on doit lire comme on lit le *Discours sur l'inégalité des conditions* de Jean-Jacques Rousseau, non pour les théories qu'il contient, mais pour le sentiment qui l'anime. Le plus énergique esprit de justice respire dans ce livre, éloquent

Digitized by Google

plaidoyer en faveur de l'individu contre l'iniquité sociale. M. Brownson nous apprend qu'il lut et relut pendant des années ce dangereux ouvrage. Ce fut un tort. Les hommes qui sont attentifs à préserver leur santé intellectuelle lisent de tels livres une ou deux fois à peine, car si la première lecture peut élargir notre sentiment de la justice, il est à craindre que la seconde ne nous enseigne la révolte. C'est là ce qui est arrivé avec Godwin pour M. Brownson, et pour bien d'autres à sa suite.

A cette époque, les États-Unis, cette terre de rendez-vous de tous les utopistes, reçurent la visite de deux personnages célèbres, Robert Owen et Fanny Wright. Robert Owen était venu jeter les fondemens de cette célèbre communauté de New-Lanark, qui vécut quelques mois sous le nom d'*Harmonie*, et qui s'écroula en laissant son fondateur en pleine détresse financière. Le caractère et les principes de Robert Owen sont trop connus pour que nous nous y arrêtions; notons seulement qu'il fut le premier initiateur de M. Brownson aux doctrines socialistes. Fanny Wright est moins connue, et par conséquent plus intéressante. C'était une dame écossaise, ardente philanthrope, et qui avait fait son éducation dans les théories utilitaires de Jérémie Bentham. Elle était riche, et mit sa fortune au service de ses idées; elle vint aux États-Unis avec le projet de mettre fin à l'esclavage. Son plan consistait à faire conquérir aux nègres leur liberté par le travail. Fanny Wright acheta une plantation, mit son plan à exécution, y perdit son argent et ses soins, n'en éprouva aucun dépit, et donna à ses nègres la liberté qu'ils n'avaient pas su ou pu acheter. Malheureusement, lorsqu'on est utopiste, on ne se corrige jamais, et on se console en cherchant la quadrature du cercle de n'avoir pas trouvé le mouvement perpétuel. Enhardie par l'insuccès, elle médita sur les moyens de régénérer la société. Elle en découvrit trois : la suppression de toute religion et le bonheur terrestre considéré comme l'unique destination de l'homme, le mariage libre, et l'éducation par l'état. Fanny Wright fit une triste fin; elle se maria à un Français nommé Darusmont, qui l'accompagnait dans ses excursions à travers les États-Unis, et qui rendit cette femme libre plus malheureuse que les esclaves dont elle avait rêvé l'émancipation.

Sous des maîtres si sûrs, M. Brownson fit de rapides progrès. Il foula aux pieds tous les vieux préjugés sociaux, mariage, propriété, droits du travail; il refusa au père le droit de léguer sa fortune à ses enfans, parce que ce n'était pas un droit naturel, mais créé par la société, et, comme il le dit lui-même, *municipal*. Il rejeta l'indissolubilité du mariage sous le prétexte que l'amour n'était pas libre, mais fatal, qu'il naissait et cessait selon une loi mystérieuse qui ne souffrait aucun contrôle. Il était trop difficile toutefois de faire adop-

Digitized by Google

ter du premier coup de semblables théories aux Américains du Nord; M. Brownson et les autres disciples de Fanny Wright se bornèrent donc pour le moment à exposer leur plan d'éducation commune par l'état. C'était la portion de leur système à laquelle ils tenaient avant tout, car ils croyaient aussi fermement à la régénération de l'homme par l'éducation qu'un utopiste du dernier siècle. Le mariage libre et la non-propriété n'auraient plus rien d'effrayant pour une génération qui n'aurait jamais connu les vieux préjugés. Nos utopistes, pour mettre leur plan à exécution, s'avisèrent d'avoir recours aux moyens occultes et d'organiser des sociétés secrètes dans toute l'étendue de l'Union. Un commencement d'organisation eut lieu en effet, particulièrement dans l'état de New-York; mais l'expérience ne tarda pas à leur révéler que, si les sociétés secrètes sont redoutables comme engin de destruction, elles sont impuissantes comme instrument d'organisation. Le plan fut abandonné, mais pour être repris sous une nouvelle forme. Sans se décourager, M. Brownson et ses amis essayèrent, sous la direction de M. Robert Owen, de fonder un nouveau parti sous le nom de parti des travailleurs (*working men's party*). Cette dénomination indique assez le but que se proposait cette bande d'utopistes. Ils voulaient organiser le prolétariat américain de manière à faire contre-poids à la puissance des manufacturiers, à mettre, comme on l'a tenté depuis en Europe, les droits du travail en opposition avec les droits du capital. Cette tentative révolutionnaire fut aussi vaine que la précédente. Les élémens d'une semblable organisation n'existaient pas aux États-Unis. Le système des manufactures y naissait à peine, le prolétariat était par conséquent peu développé; les utopistes s'étaient proposé de guérir un mal imaginaire. En conséquence le parti des travailleurs s'évanouit comme un vain rêve, en laissant M. Brownson désappointé comme toujours et désenchanté plus que jamais.

A ce moment de sa carrière, M. Brownson se sentit de nouveau saisi de la fièvre religieuse. Comment ses plans et ceux de ses amis pour la régénération de l'humanité n'auraient-ils pas échoué? Ils ne s'appuyaient sur aucun principe moral, et ne se proposaient aucun but divin. Une vertu leur manquait, le désintéressement, le sacrifice. On pouvait bien détruire, mais non construire sans religion. Le principe d'utilité et d'égoïsme bien entendu peut régir sans doute la vie individuelle, mais non la vie des sociétés, et encore l'individu ne l'écoute-t-il pas toujours. L'homme est donc une créature plus noble que ne le croyaient les réformateurs qui avaient fourvoyé M. Brownson : on le transporte en lui parlant de dévouement, jamais en lui parlant d'intérêt bien entendu. La religion était par conséquent nécessaire à l'homme, et le sentiment religieux lui était naturel. Cette découverte toute philosophique que

Digitized by Google

le sentiment religieux était inhérent à l'homme n'apportait à M. Brownson aucune croyance précise; c'était néanmoins un grand pas de fait hors de la voie d'athéisme où il s'était égaré. L'important n'était pas de savoir quelle était la vraie religion, mais de reconnaître la nécessité de la religion en elle-même. Il fut confirmé dans cette pensée par la lecture du fameux livre de Benjamin Constant sur *la religion*, qu'il dévora avec avidité, comme il avait fait autrefois pour le livre de Godwin. On sait quels sont les principes de l'ouvrage de Benjamin Constant. La religion est un sentiment naturel, inné dans l'homme. Ce sentiment, qui d'abord est un instinct aveugle, se développe conformément au degré de lumières de l'humanité. Les formes extérieures que revêt l'idée de religion sont toujours en harmonie avec le perfectionnement moral de l'homme; elles naissent, meurent, se transforment, selon les révolutions que subit le sentiment dont elles émanent. Les religions sont donc périssables, mais le principe religieux est éternel. De là découle une double conséquence: la foi religieuse est soumise au changement comme toutes les choses de ce monde; elle est progressive, non immuable; la religion est un fait naturel, non une révélation. M. Brownson trouva dans cette doctrine une source de consolation. Il se sentit réconcilié avec le passé religieux de l'humanité, et vécut dans l'espérance d'un meilleur avenir. Il était bien vrai que l'humanité était pour le moment privée de religion, mais nous traversions une de ces périodes que Constant appelait les périodes critiques, où les formes condamnées se dissolvent sans rien laisser d'abord à leur place que le vide et le néant. Cependant l'esprit religieux épuré reparaîtrait plus tard sous une forme plus belle que toutes celles qu'il avait revêtues dans le passé. C'est dans cette espérance qu'il fallait vivre, c'est à cet avenir qu'il fallait travailler.

M. Brownson jeta les yeux autour de lui. Il vit bien la vieille église catholique debout encore après tant de siècles; mais on l'eût fort étonné, si on lui eût dit alors qu'il se réconcilierait un jour avec elle. Elle avait été, il est vrai, pendant toute une période de la vie de l'humanité, la véritable église; seulement elle n'était plus en rapport avec les besoins religieux de l'époque. Après avoir été la vérité, elle avait cessé d'être la vérité. Le protestantisme, qui l'avait remplacée, avait été une doctrine négative et de destruction. Il avait élevé des temples à l'infini; il n'avait pas bâti d'église. Partout il voyait des sectes étroites, exclusives, qui se condamnaient mutuellement, et que la raison condamnait toutes également. Qu'y avait-il donc à faire? Songer à ressusciter le catholicisme était une chimère; continuer le protestantisme était continuer l'œuvre de négation, et par conséquent tourner le dos au but qu'il fallait atteindre. L'humanité ne demandait pas une négation, mais une affirmation. C'était le

Digitized by Google

cri qui s'élevait de toutes les contrées, et de l'Allemagne, et de l'Angleterre, où Carlyle écrivait le *Sartor resartus,* et de la France, où retentissaient les prédications saint-simoniennes. M. Brownson n'apercevait près de lui aucun messie, il est vrai; mais il pouvait se rencontrer des précurseurs. Et lui-même, pourquoi n'aurait-il pas été le Jean-Baptiste du messie futur? C'est alors qu'il fit la connaissance de l'excellent docteur Channing. Channing lui sembla poursuivre le même but que lui. Personne ne s'est plus élevé contre la tyrannie du calvinisme, personne n'a rendu plus ample justice à la grandeur du catholicisme, personne n'a plus fait pour élever l'idéal chrétien au-dessus de l'étroit formalisme des sectes. Channing reconnaissait comme également chrétiennes toutes les églises qui se recommandaient du nom du Christ. Il reconnaissait pour ses frères tous les hommes qui pratiquaient l'Évangile du Christ. Il admettait dans son église les hommes bons et sages de toutes les communions. Seulement en dehors de cette large sympathie chrétienne, Channing et les unitaires n'avaient aucune doctrine qui pût soutenir l'examen. Le système de Channing était au fond un mélange du déisme et de l'arianisme. Plus chrétien que philosophe, homme de sentiment plutôt que logicien, il admettait dans le Christ une nature superangélique; mais ceux des unitaires qui étaient plus logiciens qu'hommes de sentiment ne voyaient dans le Christ que le fondateur de la religion chrétienne, qu'un prophète, doué, il est vrai, de vertus divines et peut-être directement envoyé par Dieu, mais entièrement humain, et dont la doctrine n'était pas au-dessus des efforts de la raison. L'unitarisme n'était donc pas une religion, mais il pouvait être accepté comme point de départ d'une religion nouvelle. Il faisait appel à la conciliation, et à défaut d'une unité visible et matérielle prêchait une unité morale et spirituelle. Il n'enseignait pas ce qu'il fallait croire, mais il exhortait à lutter contre l'incrédulité. Il n'en fallait pas davantage à M. Brownson. Il entra dans les rangs de l'unitarisme, et devint l'orateur principal d'une société fondée par lui sous le nom de *Société pour le progrès de l'union chrétienne.* Le but de cette association était louable et vraiment chrétien. M. Brownson, à défaut d'une religion positive, prêchait la nécessité du sentiment religieux; il travaillait à préparer les cœurs à un réveil moral; il essayait de secouer l'indifférence et l'engourdissement des âmes. Rarement dans le cours de ses longues erreurs il s'est proposé une tâche aussi noble.

Cependant les paquebots transatlantiques apportaient chaque semaine les doctrines et les nouvelles hérésies de l'Europe. Tantôt c'était l'éclectisme, tantôt la religion saint-simonienne, tantôt les brillans pamphlets d'Henri Heine. M. Brownson ne profita guère des doctrines philosophiques de M. Cousin, et c'est à peine s'il les exa-

Digitized by Google

mina, car, ainsi que nous l'avons déjà observé, il n'a aucune prédilection pour la métaphysique. Toutefois le principe sur lequel s'appuyait l'éclectisme le préoccupa beaucoup. M. Cousin, reprenant cette pensée de Leibnitz que les systèmes sont vrais dans ce qu'ils affirment, faux dans ce qu'ils nient, admettait que les diverses doctrines philosophiques n'étaient fausses que parce qu'elles étaient exclusives. Pourquoi ne jugerait-on pas les religions d'après le même principe que les philosophies? On verrait ainsi ce qu'elles ont de vrai par ce qu'elles affirment, ce qu'elles ont de faux par ce qu'elles nient, et l'on pourrait arriver à la conception d'une unité supérieure qui réconcilierait le christianisme avec lui-même. Que niaient et qu'affirmaient le catholicisme et le protestantisme? Le catholicisme était fondé sur un principe spirituel, et n'avait en vue que la vie future; le protestantisme au contraire n'avait en vue que la vie terrestre. Or que disaient précisément Henri Heine et l'école saint-simonienne? L'homme a un corps aussi bien qu'une âme, et l'erreur du christianisme a été de séparer la chair de l'esprit. Le divorce a trop longtemps duré, et il faut qu'une nouvelle religion rétablisse enfin l'harmonie de la nature humaine. Fort de l'appui du saint-simonisme, M. Brownson prêcha pendant quelque temps l'union du catholicisme et du protestantisme, dans lesquels il eut le tort de voir les deux principes ennemis dont M. Enfantin demandait la réconciliation. L'étude du saint-simonisme, loin de l'éloigner du catholicisme, l'en rapprochait. Le saint-simonisme reconnaissait la nécessité d'un culte visible, d'une hiérarchie sacerdotale, d'un pouvoir souverain et infaillible. Qu'enseignait de plus le catholicisme? Et s'il fallait absolument accepter l'autorité d'un suprême pontife, pourquoi pas celle du pape aussi bien que celle du prêtre-roi.

Mais l'homme est ondoyant et divers. Après plusieurs années d'efforts sincères pour atteindre à la religion, M. Brownson retomba dans ses anciennes erreurs. Il eut un nouvel accès de fièvre socialiste, plus violent que le premier. Le christianisme s'identifia dans sa pensée avec la démocratie, et Jésus lui apparut comme le premier et le plus grand des démocrates. Ce sont les prêtres, se disait-il, qui ont obscurci cette vérité, et en réalité c'est des prêtres que sont venus tous les maux de l'humanité. Ils invoquent le nom de Jésus, mais Jésus les condamne, car il a protesté contre toute église visible, et c'est de la tyrannie des prêtres qu'il a voulu affranchir l'humanité. Si nous voulons être libres enfin, il faut nous débarrasser des prêtres catholiques ou protestans, peu importe, car tous également sont hypocrites et oppresseurs. C'est le christianisme du Christ et non le christianisme de l'église qu'il faut établir enfin. Or le christianisme du Christ, c'est la démocratie absolue, non la dé-

Digitized by Google

mocratie qui reconnaît l'égalité des *droits*, mais celle qui reconnaît l'égalité de *pouvoir* entre tous les hommes, celle qui abolit tout privilége, toute hiérarchie, toute richesse. Pour établir ce christianisme, c'est à l'état et non à l'église qu'il faut nous adresser. L'erreur du genre humain a été de maintenir jusqu'à présent une distinction entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel : les deux pouvoirs doivent enfin être réunis. L'état est la seule église, et c'est lui seul qui doit établir cette absolue démocratie chrétienne que l'église n'a pas voulu ou n'a pas su établir. M. Brownson était arrivé au communisme le plus complet.

Quand il fut au fond de cet abîme, il s'y sentit mal à l'aise, et désira s'en tirer. En réalité, c'était toujours son ancien rêve d'une nouvelle religion qu'il poursuivait dans cette doctrine de l'union des deux pouvoirs. Il appelait maintenant état ce qu'il appelait autrefois église; il n'y avait que les noms de changés. Une réflexion se présenta subitement à sa pensée. L'homme peut-il créer une religion? Le sentiment religieux naturel à l'homme a-t-il en lui-même la puissance de *s'objectiver*, de se créer des formes extérieures? Cette réflexion le conduisit à s'interroger, pour la première fois de sa vie, sur le principe de nos connaissances. Qu'est-ce que notre raison? Est-elle divine? est-elle humaine? Les idées qui la composent nous sont-elles personnelles ou impersonnelles? Dans tous les livres de philosophie moderne et jusque dans M. Cousin, qu'il consulta sur ce point, il trouva les traces de la doctrine de Kant. Partout on lui enseignait que la raison était subjective, créait son objet, ou l'apercevait non en lui-même, mais dans le miroir de la conscience. La forme de la pensée était la relation qui unissait l'objet et le sujet. Cette théorie l'embarrassa fort, comme elle en a embarrassé tant d'autres. Dans cette perplexité, il lut les livres de Pierre Leroux, et il y trouva que la pensée est une synthèse résultant de deux facteurs qui agissent simultanément et spontanément. Le sujet et l'objet sont exprimés aussi complétement l'un que l'autre dans la même pensée : l'objet et le sujet sont donc à la fois distincts et unis; ils affirment également leur existence par la même pensée. Cette découverte combla de joie M. Brownson : donc si l'objet de la raison est Dieu, Dieu est distinct de la raison. Ainsi c'est un panthéiste qui lui a fourni le point de départ de sa conversion, et qui lui a fait retrouver le dogme de la personnalité divine et de la Providence.

Une fois en veine de dialectique, il ne s'arrêta plus. Le sujet et l'objet sont distincts et unis à la fois; Dieu et l'homme sont en communion, pour employer l'expression de M. Leroux. Ce Dieu ne peut être l'humanité, comme le dit ce philosophe, car être en communion avec l'humanité, qu'est-ce, sinon être en communion avec moi-même? Nous sommes en communion avec l'humanité à travers

Digitized by Google

Dieu, et non en communion avec Dieu à travers l'humanité. Dieu n'était donc plus une abstraction subjective, il était une réalité objective, et que pouvait être une réalité objective, sinon le Dieu vivant des chrétiens? Mais si Dieu est une réalité objective, c'est la raison qui est subordonnée à Dieu; elle ne vit que par lui, puisqu'il est son objet. Ainsi la pensée de l'homme n'existe qu'en Dieu et par Dieu, c'est lui qui nous guide et nous dirige. Sa providence nous gouverne, puisqu'il est à la fois distinct de nous et en communion avec nous. Il a dû par conséquent nous enseigner ce que nous devons savoir, et il l'a fait à plusieurs reprises par les hommes providentiels, c'est-à-dire par les hommes qui, étant entrés par leur sainteté dans une communion plus intime avec lui, ont été choisis par lui pour être ses interprètes auprès de l'humanité. La vérité a donc été révélée, sinon directement par Dieu, au moins par ces interprètes divins. A cette théorie des hommes providentiels, M. Brownson en joignait une autre, celle de l'inspiration de la raison humaine. La raison humaine est naturellement inspirée, en ce sens qu'elle ne vit qu'en Dieu et pour Dieu; Dieu est à la fois son créateur, son objet et sa lumière. De ces deux idées, il déduisit bientôt avec une dextérité logique qui lui fait honneur la doctrine de la divinité du Christ et du pouvoir divin de l'église. Le Christ, par sa communion miraculeuse avec Dieu, avait en réalité vécu d'une vie divine et uni les deux natures; les apôtres, par leur communion avec le Christ, avaient vécu de la même vie, et par eux tous les chrétiens étaient entrés en communion intime avec Dieu. C'était là ce qu'exprimait le mystère chrétien de la communion. Le Christ est donc la vie divine *humanisée*, et depuis sa venue en ce monde, c'est par lui que nous communiquons avec Dieu; mais ce n'est plus directement que nous communions avec lui, c'est par les successeurs des hommes auxquels il infusa sa vie divine. Ces successeurs se sont renouvelés de siècle en siècle depuis les apôtres; donc l'église est inspirée de son esprit, et ne peut être appelée d'un autre nom que catholique, parce qu'elle renferme tous les hommes qui vivent de la vie du Christ, et que d'un autre côté les hommes de toute nation et de toute époque ont pu par la communion vivre de cette même vie. — Il est inutile de faire observer que l'autorité de la tradition et l'infaillibilité de l'église découlaient comme une conséquence nécessaire du raisonnement de M. Brownson.

Son désir de découvrir la vérité était enfin apaisé. Laborieusement il était arrivé à la conviction que l'église catholique était la véritable église du Christ, et que l'église du Christ était la religion révélée. Pendant quelque temps, il se contenta de vivre dans l'assurance qu'il avait trouvé la vérité et dans le bonheur de la posséder; mais un jour un scrupule se présenta à son esprit, et il ne songea pas à le

Digitized by Google

surmonter. Il n'était pas catholique tant qu'il ne se serait pas prosterné devant l'église visible, et qu'il n'aurait pas incliné sa raison sous l'autorité de ses pasteurs. Puisque, selon la découverte qu'il devait à sa logique, l'église était par la succession apostolique en communion avec le Christ, ce n'était que par l'intermédiaire de cette église qu'il pourrait à son tour participer à cette sainte communion. Maintenant il avait la lumière, il lui fallait la vie, et la vie était cette communion avec le Christ par l'église, avec Dieu par le Christ. Il n'hésita pas. Il abjura entre les mains de M. Fitzgerald, évêque de Boston, et fut reçu au sein de l'église le 20 octobre 1844. Depuis, il est toujours resté fidèle à ses nouvelles convictions, et il a défendu de toutes les forces de son intelligence l'église qu'il a librement choisie.

Le vieil homme se réveillera-t-il en lui? Non. Selon toute probabilité, cette conversion est bien définitive. Non-seulement dans le catholicisme il a trouvé ce qu'il avait si longtemps cherché, et avec un zèle si mal dirigé : une foi religieuse; mais son esprit y a trouvé un système complet, une explication de tous les problèmes qui intéressent l'humanité. Or ce qui lui a manqué toute sa vie, c'est un système qui lui permît d'embrasser simultanément les diverses idées qui composent le monde moral. L'absence d'un système a été la source de toutes ses erreurs. Maintenant son esprit est probablement en repos pour jamais. Comment pourrait-il croire à l'importance des droits de la femme ou à d'autres théories semblables après avoir vécu depuis plus de dix années au sein de l'unité catholique? Comment pourrait-il avoir la fantaisie de dévouer sa vie à quelque chétive idée socialiste, lorsque l'œil de son esprit peut parcourir d'un même regard toutes les idées qui ont agité le genre humain? Dans la doctrine catholique, M. Brownson possède non-seulement les consolations de la foi, mais la plus magnifique synthèse philosophique qui ait été trouvée; car l'église catholique n'a pas eu besoin d'attendre l'arrivée de Hegel pour appliquer sa méthode logique, et pour reconnaître que les idées peuvent être contradictoires sans être contraires. Et maintenant nous ferons appel au sentiment de M. Brownson : s'il est reconnaissant autant qu'il est heureux, et charitable autant qu'il est fervent, il adressera chaque jour ses prières à Dieu pour implorer la conversion d'un frère égaré, et encore plongé, selon toute probabilité, dans son endurcissement. Qu'il invoque Dieu pour la conversion de M. Pierre Leroux, car sans ce philosophe et sa théorie sur l'*objet* et le *sujet*, il était perdu irrévocablement. Il doit son salut à un panthéiste : puisse ce panthéiste lui devoir le sien à son tour!

ÉMILE MONTÉGUT.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1858.

Il est des momens où il faut bien se résigner à ne point voir cesser de si tôt une certaine indécision des choses, où il faut bien s'accoutumer à vivre au milieu de toute sorte de questions importunes qu'il n'est vraiment pas facile de bannir de toutes les polémiques et de toutes les préoccupations, une fois qu'elles ont fait irruption dans la vie publique. Ces questions, qui semblent se mêler à tout et toucher à tout, se montrent à l'horizon, tantôt sous la forme d'un procès, tantôt sous la forme d'une discussion parlementaire. On les voit poindre, disparaître, pour reparaître encore et offrir une sorte d'énigme à toutes les curiosités impatientes. A les observer en elles-mêmes, elles ne sont rien assurément; elles ont même cela de particulier qu'elles semblent se perdre souvent dans des détails d'un ordre subalterne. Elles ont au contraire leur valeur et leur importance, si on les considère comme l'expression de certaines situations, comme un signe extérieur des rapports entre les peuples ou entre les gouvernemens. Joignez à cela les commentaires et les interprétations qui perpétuent les incidens et les aggravent quelquefois.

Un procès n'a par lui-même rien d'essentiellement politique; c'est pourtant un procès qui a eu le premier rang dans les affaires de l'Angleterre durant quelques jours, et qui a retenti partout, en commençant par la France. Par quel étrange concours de circonstances peut-il en être ainsi? Cela tient évidemment à cet ensemble de vagues et insaisissables complications qui sont venues embarrasser un instant la politique de l'Europe et susciter quelques nuages dans les relations de la France et de l'Angleterre. On sait au surplus comment est né ce procès dirigé contre un réfugié français, du nom de Simon Bernard. L'action judiciaire s'est, pour ainsi dire, grossie en marchant. D'abord elle ne mettait l'inculpé en cause que pour un délit de conspiration tout au plus passible d'une peine légère. A mesure que des circonstances nouvelles se sont révélées, les charges se sont accrues, l'accusation

Digitized by Google

a pris une forme plus grave, et Simon Bernard a été mis en jugement pour complicité dans l'attentat du mois de janvier dernier. Une seule chose restait douteuse en présence de cette accusation intentée contre un étranger : quelle était l'efficacité des lois britanniques? Des actes tombés en désuétude ou sans précision étaient-ils applicables? Le ministère de lord Palmerston ne croyait pas la loi anglaise efficace; il présentait, on s'en souvient, le bill sur les conspirations, et c'était là, sinon la cause directe de sa chute, du moins le prétexte dont les partis, appuyés en cela par l'opinion extérieure, se servaient pour le renverser. C'est dans ces conditions que lord Derby arrivait au pouvoir. Le nouveau ministère trouvait une action judiciaire engagée, et surtout l'opinion vivement émue de cette pensée de modifier la législation anglaise. Le procès tirait pour le moment le cabinet d'embarras. N'était-il pas naturel en effet d'attendre l'issue de cette épreuve à laquelle allait être soumise la loi britannique? L'épreuve est faite aujourd'hui par les débats qui se sont récemment déroulés à Londres. Simon Bernard a été jugé et absous par le jury, et de plus, en vertu de cet acquittement sur le fait principal de tentative de meurtre, il a été exonéré de toutes poursuites pour un délit secondaire de conspiration qui n'avait plus d'importance, et qui n'aurait pu être justifié d'ailleurs que par les mêmes témoignages invoqués dans le premier procès. Que le cabinet de Londres eût préféré au fond un autre résultat, qu'il ait surtout regretté les manifestations tumultueuses qui ont accompagné l'acquittement de Bernard, cela ne paraît guère douteux, d'autant plus que ce dénoûment ne résout pas une question toujours assez indécise, celle de savoir si la législation actuelle est efficace contre des crimes d'un certain ordre. Sous ce rapport, tous les embarras du ministère anglais peuvent n'être pas terminés. Faut-il cependant attacher à tous ces incidens une importance de premier ordre, les aggraver même par des commentaires passionnés? Judiciairement, l'affaire paraît finie; politiquement, peut-elle laisser encore des difficultés? Le simple sentiment des intérêts des deux pays devrait suffire, il nous semble, pour faire évanouir tous ces ombrages, et l'accueil que reçoit en ce moment le maréchal Pélissier, les flatteuses manifestations dont il est l'objet, montrent le prix que les classes éclairées de l'Angleterre attachent à l'alliance de la France.

Si toutes ces affaires de justice et de procédure ont mis le cabinet anglais dans une situation délicate, ce n'est pas là ce qui peut actuellement menacer son existence. La véritable question pour le ministère, c'est de gagner la fin de la session, de louvoyer sans provoquer de lutte décisive. La difficulté, c'est de traverser les épreuves de toutes ces discussions qui vont être soulevées par le bill ou plutôt par les bills de l'Inde. Effectivement il y a aujourd'hui plusieurs bills en présence pour régler la nouvelle situation des Indes britanniques. Il y a celui de lord Palmerston, il y a celui de lord Derby, il y a même une troisième proposition qui consisterait à substituer une série de résolutions à une loi formelle. Le bill de lord Palmerston proposait de transférer le gouvernement des possessions britanniques de la compagnie qui l'exerce aujourd'hui à la couronne, et d'instituer un ministre responsable de l'Inde, qui choisirait lui-même les membres d'un conseil placé auprès de lui. Le bill soumis par lord Derby au parlement avait un caractère particulier : le gouvernement des Indes devait être également

Digitized by Google

transféré à la couronne; seulement une certaine part était faite à l'élection dans la formation du nouveau conseil. Les grandes villes manufacturières d'Angleterre et les actionnaires de l'ancienne compagnie devenaient les grands électeurs du conseil de l'Inde. Aucune de ces combinaisons n'a paru satisfaisante. Le bill de lord Palmerston a essuyé le reproche de faire une trop large part à l'action du gouvernement au détriment de l'action individuelle, chose grave en Angleterre. Dans le bill de lord Derby, on a vu une conception plus compliquée et plus ingénieuse qu'efficace. De là est née l'idée d'écarter cette forme de la loi, et de procéder par voie de résolutions, expédient que M. Disraeli s'est hâté d'accepter dans la chambre des communes pour éviter un échec. Lord Palmerston cependant tient à son bill, et paraît décidé à le défendre. Ses amis ne désespèrent peut-être pas encore de trouver là une occasion favorable de rallier une majorité et de ramener l'ancien premier ministre au pouvoir. C'est là ce qui peut menacer le cabinet tory, et d'un autre côté ce qui peut aider à le prémunir contre toute mauvaise aventure, au moins pour la session actuelle, c'est le succès qu'a obtenu dans le parlement le budget présenté par M. Disraeli, budget habilement conçu et combiné de façon à passer à travers tous les écueils. Le ministère trouve encore un autre gage de sécurité dans la rivalité qui existe entre lord John Russell et lord Palmerston. Lord John Russell manœuvre visiblement depuis quelques jours de manière à déjouer les tentatives de lord Palmerston pour reconquérir le pouvoir. Cette neutralisation de forces dans le parti libéral est peut-être aujourd'hui la garantie la plus efficace pour le cabinet de lord Derby.

En d'autres temps, une élection de députés à Paris eût été considérée comme un événement; il n'en a pas été de même du vote qui vient d'avoir lieu. Le vote du 25 et du 26 avril a présenté cependant ce résultat singulier, que sur trois élections un seul candidat du gouvernement, le général Perrot, a été nommé; M. Jules Favre l'a emporté sur son compétiteur d'un autre côté, et la troisième élection est restée incertaine. Un nouveau scrutin dira prochainement le dernier mot des élections de Paris dans ce débat certes fort peu agité et pourtant significatif.

Nous approchons du terme assigné aux travaux du corps législatif. Un décret du 27 avril a prolongé jusqu'au 8 mai la durée de la session. La discussion du budget de 1859 et l'examen de plusieurs projets de loi importans rendaient ce délai indispensable. A défaut d'initiative et même de participation directe dans la direction politique du pays, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, le corps législatif tient à exercer strictement son droit de contrôle sur la gestion des finances. L'expérience démontrera si les concessions que le gouvernement a déjà faites aux vœux de la chambre, notamment en ce qui concerne les règles à observer pour l'ouverture et la sanction des crédits supplémentaires et extraordinaires, sont tout à fait suffisantes : question délicate, qui se reproduit à chaque session, que ramène chaque discussion de budget, et qui met en présence les prétentions respectives du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif. Quoi qu'il en soit, et sans insister davantage sur ce point essentiel, qui est du domaine de la constitution, c'est-à-dire en dehors de toute polémique, nous devons signaler une heureuse innovation que présente le budget de 1859. Pour la première fois de-

Digitized by Google

puis 1848, l'amortissement reparaît dans le budget des dépenses autrement que pour mémoire : il figure dans la loi des finances de 1859 pour une somme de 40 millions. C'est là assurément un symptôme favorable; c'est le gage d'un retour prochain aux règles normales suivant lesquelles s'établissent nos budgets. Depuis dix ans, les secousses politiques, la disette et la guerre avaient détourné de sa destination régulière la somme qui aurait dû être consacrée à l'amortissement. Il eût été en effet illogique de maintenir le crédit affecté à cette dotation, lorsqu'on se voyait obligé de recourir à des emprunts soit par la création de rentes nouvelles, soit par l'accroissement excessif du chiffre de la dette flottante; mais le principe même de l'amortissement, contesté par certains économistes, n'était pas atteint par la suspension momentanée de son action, et l'on devait s'attendre à le voir pratiqué de nouveau dès que le permettrait la situation financière. Le moment est venu. Sur un total de dépenses s'élevant à 1,779 millions de francs pour l'exercice 1859, une somme de 40 millions est portée au crédit de l'amortissement. D'autre part, les recettes étant évaluées à 1,772 millions, il en résulte que, d'après les estimations, le budget se solde par un excédant de 7 millions. On doit, il est vrai, prévoir les crédits supplémentaires et extraordinaires; mais on suppose que l'excédant de 7 millions, diverses augmentations de recettes et les annulations de crédits suffiront pour y faire face, de telle sorte que le budget serait en équilibre. L'équilibre budgétaire! le mot est bien ancien : c'est l'ambition, c'est le rêve de tous les gouvernemens; que de calculs habilement groupés, que de raisonnemens pour arriver à écrire ce mot magique à la fin des lois de finances! L'équilibre promis et proclamé pour 1859 a-t-il été unanimement accepté? On ne saurait nier que certaines objections ne se soient produites, et il ne faut pas s'en étonner, car en pareille matière le champ du débat est très vaste, et les argumens peuvent, de part et d'autre, être très élastiques. La dotation régulière de l'amortissement devant s'élever à 123 millions, si l'on n'y consacre en 1859 qu'une somme de 40 millions, le budget ne peut être considéré comme étant en équilibre, et ce résultat si désirable ne sera vraiment atteint que le jour où les recettes ordinaires couvriront toutes les dépenses ordinaires, y compris la somme totale qui doit être affectée à l'amortissement. Voilà l'objection : nous nous bornons à l'indiquer; mais en définitive, si l'on veut bien ne pas trop s'attacher aux mots et tenir compte surtout des faits, on doit équitablement reconnaître que le budget de 1859 est en progrès sur ses devanciers, puisque, pour suffire aux dépenses prévues, on n'est plus obligé de supprimer complétement la dotation de l'amortissement.

Une fortune singulière a placé dans le Piémont un des fils de cet étrange réseau de difficultés, apparentes ou réelles, qui a semblé s'étendre un moment sur une partie de l'Europe. Ces difficultés avaient un caractère tout à la fois international et intérieur, en ce sens qu'elles impliquaient une question de rapports diplomatiques, et affectaient en même temps l'existence des cabinets dans les pays où elles se sont produites. En Piémont, comme on sait, le gouvernement avait présenté une loi punissant les attentats aussi bien que l'apologie de l'assassinat politique, et modifiant dans une certaine mesure l'organisation du jury. La commission législative, nommée pour examiner le projet ministériel et composée par une sorte de surprise d'une majo-

Digitized by Google

rité appartenant à la gauche, proposait le rejet de la loi. Quelques ménagemens que prit la commission pour ne pas ébranler le cabinet en repoussant son œuvre, la question n'en était pas moins nettement posée. Quel était le juge naturel entre le ministère et la commission? Il n'y en avait point d'autre que la chambre. Le jugement est prononcé aujourd'hui après un débat prolongé, où toutes les opinions ont pu se produire, et, comme il arrive souvent, la difficulté s'est évanouie à mesure qu'on l'a considérée de plus près. Il s'est trouvé en effet, dès les premiers votes de la chambre, que les conclusions de la commission n'ont obtenu qu'un très petit nombre de voix. C'est la discussion même qui a simplifié cette situation; c'est surtout un habile et éloquent discours de M. de Cavour qui a déterminé le succès de la mesure sur laquelle le parlement avait à se prononcer. Et d'abord, ainsi que le disait le président du conseil, n'est-il pas évident que la commission agissait avec une inconséquence extrême, en se fondant, pour repousser la loi, sur la pression étrangère, et en continuant à prêter son appui au ministère qui aurait subi cette pression? Le cabinet de Turin a bien reçu, il est vrai, une communication du gouvernement français; mais cette communication, à laquelle il a été répondu de façon à maintenir la pleine indépendance du Piémont, n'avait nullement le caractère d'une intervention abusive. En présentant la loi sur les attentats, le cabinet sarde n'a fait que détacher certaines dispositions particulières d'un projet de code pénal en élaboration, et, en dehors de toute intervention de la France, il a été principalement déterminé à se hâter par le travail croissant des sectes, par le redoublement des passions révolutionnaires, devenues menaçantes pour le roi Victor-Emmanuel lui-même, par le scandale des acquittemens répétés et systématiques qui absolvaient depuis quelque temps les journaux les plus violens et les plus odieuses apologies de l'assassinat politique. Sur ce point, le témoignage de M. Ratazzi est venu en aide au cabinet, et l'ancien ministre a réclamé sa part de responsabilité dans cette pensée qui a inspiré la loi.

Ce qu'on nomme la pression étrangère n'est en réalité qu'une face de cette question, qui touche à toute la politique du Piémont, à la position de ce pays en Europe. Or, à ce point de vue, la mesure présentée au parlement de Turin était-elle une dérogation à la politique piémontaise? Il est évident que le Piémont, dans sa situation, a un intérêt de premier ordre à conserver ses alliances. De quel côté peut-il donc se tourner? Il ne peut se rapprocher de l'Autriche, avec laquelle sa politique le met en antagonisme permanent. Il est l'allié de l'Angleterre, il est vrai; mais l'Angleterre n'est peut-être pas assez mal avec l'Autriche aujourd'hui pour tourner ses regards vers l'Italie, et elle n'a soutenu que fort tièdement jusqu'ici le cabinet sarde dans son affaire avec Naples au sujet du *Cagliari*. La Russie et la Prusse sont des amies bienveillantes, mais lointaines. Serait-ce le moment pour le Piémont de laisser se refroidir ou se compliquer ses relations avec la France? Il en résulterait une sorte d'isolement. Or, en s'isolant, en se renfermant pour ainsi dire en lui-même, le Piémont ne renoncerait-il pas, par le fait, à la position diplomatique qu'il a prise en Europe? Il ne peut se mêler à toutes les affaires européennes qu'en conservant ce rang qu'il a conquis, et ce rang lui-même, il ne peut le garder et le défendre que par ses alliances. La question nationale domine ici toutes les autres questions.

Digitized by Google

Voilà pourquoi, au point de vue de sa politique extérieure, le cabinet de Turin n'a point hésité à présenter un projet qui était un gage de bonnes relations avec la France. Et, d'un autre côté, en proposant cette loi qui a été l'objet de tant de commentaires, le ministère sarde ne restait-il pas encore dans la ligne de sa politique intérieure et de sa politique en Italie? Sous un certain aspect, cette loi n'est autre chose que le désaveu de toutes les tentatives violentes de la démagogie. Par là, elle caractérise essentiellement et heureusement le rôle du Piémont, qui représente en Italie, non la révolution, mais un libéralisme éclairé, destiné à rayonner pacifiquement. Si M. Mazzini a cherché récemment à impliquer M. de Cavour dans ses tentatives d'insurrection, il a reçu une réponse assez méprisante et aussi nette que possible. Le discours du président du conseil, dans la dernière discussion, a été l'éloquente exposition de cette politique libérale et modérée du Piémont, et l'acte d'accusation le plus sanglant dirigé contre les conspirateurs ténébreux et les sectaires dont les agitations permanentes sont une menace pour toutes les sécurités, un prétexte dont se servent tous ceux qui redoutent la liberté.

Quelle a été l'attitude des diverses fractions de la chambre dans ce débat? Une confusion singulière des partis avait contribué un instant à jeter du doute sur le sort qui attendait le projet du gouvernement. On se demandait comment une majorité hostile avait pu se glisser dans la commission parlementaire. N'était-ce point l'indice d'une sorte de coalition tacite entre la droite et la gauche, coalition qui, si elle eût existé réellement, eût amené sans doute un résultat semblable à celui qu'on a vu en Angleterre il y a deux mois? Le jour où la discussion s'est ouverte, toutes les situations se sont éclaircies; un certain nombre de membres de la gauche ont continué à combattre la loi. La droite au contraire s'est ralliée tout au moins au principe du projet. M. de Revel a même saisi cette occasion de faire une profession de foi nettement constitutionnelle, et peut-être ce programme de l'un des principaux chefs de la droite a-t-il poussé M. le comte de Cavour à répondre à son tour par un exposé de toute sa politique, tandis que d'un autre côté il ralliait un certain nombre de libéraux hésitans au ministère, ainsi menacé de trouver un successeur dans une nuance plus conservatrice. M. Ratazzi a donné l'exemple d'un véritable esprit politique en soutenant le projet ministériel. Toujours est-il que de cette remarquable lutte parlementaire le cabinet de Turin sort aujourd'hui victorieux, et que la politique du Piémont reste ce qu'elle était, une politique libérale et conservatrice.

Après les oscillations qui ont eu leurs effets depuis quelques années dans la vie publique de la Hollande, qui ont troublé parfois les rapports entre le gouvernement et les chambres, un nouveau cabinet vient de se former à La Haye au milieu de la paix des opinions et des partis. Ce cabinet, dont le chef est définitivement M. Rochussen, ancien gouverneur des Indes, se compose en outre de M. van Goltstein, qui est passé de la présidence de la seconde chambre au ministère des affaires étrangères, de MM. van Bosse, ministre des finances, van Tets, ministre de l'intérieur, van Bosscha, ministre du culte réformé. Les autres membres du précédent cabinet restent dans le nouveau. Au premier instant, le roi a paru tout au moins peu pressé de souscrire à un changement de ministère qui était, dans une certaine me-

Digitized by Google

sure, un changement de politique. M. Rochussen, tout d'abord appelé par le roi dans cette crise, avait dû renoncer à la mission de former un ministère en présence des difficultés qu'il trouvait à faire accepter ses propositions. Invité de nouveau à prendre le pouvoir, il a été plus heureux dans cette seconde tentative, et par le fait le cabinet nouveau est venu au monde sous d'assez heureux auspices. On s'est plu à reconnaître chez les hommes qui viennent d'entrer au gouvernement des qualités éminentes ou du bon vouloir, et surtout un ferme attachement aux principes constitutionnels, des idées progressives tempérées par un véritable esprit de modération. Aussi le nouveau cabinet a-t-il rencontré une faveur à peu près générale, qui n'exclut pas sans doute les dissentimens possibles, mais qui peut d'avance en adoucir les effets. Cette sympathie marquée et presque universelle est due évidemment au système politique qui vient de triompher, et ce système, M. Rochussen l'a exposé dans un remarquable discours, prononcé devant la seconde chambre dès que les états-généraux ont repris leur session. Le nouveau ministère représente au pouvoir le libéralisme modéré. Le régime constitutionnel est sans doute fortement enraciné en Hollande; il est encore cependant bien des hommes qui, sans se faire illusion et sans vouloir précisément revenir aux institutions du passé, tiendraient à restreindre dans l'application les principes proclamés par la loi fondamentale. Ils diminueraient volontiers l'efficacité des prescriptions constitutionnelles, soit dans un intérêt politique, soit dans un intérêt religieux. De là sont venues les crises qui ont agité la Hollande dans ces dernières années. Le cabinet actuel s'est posé en pouvoir franchement libéral et sincèrement modéré, décidé à observer en tout point la constitution, et à ne laisser prédominer aucun intérêt exclusif dans la solution des questions politiques ou religieuses. C'est là le programme que M. Rochussen avait tout d'abord soumis au roi, que le souverain a fini par sanctionner, et qui a été développé dans la seconde chambre. Quant à ce qu'on pourrait appeler la police administrative du cabinet, M. Rochussen, tout en étant sobre de promesses, a laissé néanmoins entrevoir la prochaine présentation de plusieurs projets relatifs aux finances coloniales, au système d'impôts de la métropole, aux chemins de fer et à l'émancipation des esclaves aux Indes occidentales. Dans ses premiers rapports avec les chambres, le cabinet n'a trouvé que faveur, et l'esprit public attend encore plus de lui peut-être. Ainsi donc, sauf l'imprévu, on peut regarder la situation politique de la Hollande comme raffermie et placée dans des conditions faciles et sûres. Il reste toutes les questions économiques et financières dont le pays attend la solution.

Pour la Hollande, tout ce qui a rapport aux colonies ne cesse d'avoir un vif intérêt. Aussi les affaires coloniales occupent-elles une grande place dans les discussions récentes des chambres depuis que les états-généraux sont de nouveau réunis. Révision du régime de la presse aux colonies et émancipation des esclaves, emploi des excédans de recette coloniale, toutes ces questions ont été l'objet d'interpellations adressées au gouvernement. Une motion a même été votée, sans opposition du ministère, au sujet des assurances des denrées coloniales; la seconde chambre a émis le vœu que, par une diminution graduelle, on arrivât à l'abolition complète des assurances maritimes, qui ont coûté à l'état, depuis huit ans, plus de 4 millions

Digitized by Google

de florins. Mais, de toutes ces discussions, la plus curieuse peut-être est celle qui a eu lieu à l'occasion d'un projet de loi sanctionnant une ordonnance du gouverneur général de l'Inde néerlandaise qui défend l'importation des armes à feu et des munitions de guerre à Palembang. Ce n'est point précisément par son objet spécial que cette discussion a été curieuse; c'est par un incident qu'elle a révélé, un de ces incidens lointains où l'on retrouve toujours quelque Anglais agissant sous sa responsabilité propre et par l'unique droit de son initiative individuelle. Il y avait récemment encore à Siak (Sumatra) un Anglais de Singapore, M. Wilson, qui, après avoir offert ses services au sultan du pays, s'y était établi et avait fini par s'arroger de tels droits que le sultan a dû invoquer le secours du gouverneur-général hollandais. M. Pahud a effectivement envoyé un de ses résidens à bord d'un bâtiment de guerre. Pendant ce temps, Wilson et ses amis s'étaient fortifiés à Klapa-Pati, dans l'île de Bang-Kalis, et ils accablaient en toute sécurité les indigènes d'impôts et d'exactions. A son arrivée, le résident hollandais descendait à terre pour prendre une connaissance exacte de la situation. Il fut reçu par un prétendu gouverneur de l'île qui avait été nommé par le quasi-sultan Wilson, et qui lui apprit que ce dernier seul avait des ordres à donner. Le résident commença par sommer le prétendu gouverneur de démolir les fortifications. On lui répondit d'abord par un refus, en assurant que ces fortifications avaient été élevées par l'ordre du gouvernement britannique. De son côté, Wilson envoyait au gouvernement néerlandais copie d'un traité de cession de l'île de Bang-Kalis, traité qui aurait été signé par le sultan de Siak. Ce traité était une pure fiction, comme on put s'en assurer en s'adressant au sultan lui-même. Les choses étant ainsi, il fut signifié à cet étrange dominateur que les fortifications allaient être détruites par le canon, si on ne les détruisait volontairement, ce que voyant, Wilson et les siens jugèrent prudent de quitter l'île avant que la menace fût mise à exécution. Cette petite aventure, nous le disions, a eu son retentissement dans les discussions récentes des chambres de La Haye. On n'y a vu du reste qu'une raison de plus de fortifier la position des Hollandais dans le royaume de Siak, de porter une plus grande attention au développement des possessions néerlandaises situées hors de Java, et le ministère s'est rallié sans peine à cette opinion.

Quand l'esprit est las du présent et des mobiles spectacles de tous les jours, il se réfugie dans l'histoire, il se retourne vers le passé, et il y retrouve l'indéfinissable attrait des choses évanouies, la lumineuse expérience qui se dégage du mouvement permanent des passions et des intérêts humains. Dans ce drame du passé qui a l'Europe pour théâtre, et dont la France est une des premières héroïnes, les petits événemens disparaissent, les détails s'obscurcissent, les résultats généraux frappent seuls l'attention, et à travers le flot pressé des générations on voit se succéder tous ces grands faits et ces grands noms, la formation des sociétés modernes, le XVIe siècle, les commotions religieuses, les rivalités nationales, Henri IV, Richelieu, Louis XIV. Quel est le rôle spécial de la France? Il est écrit dans son histoire. C'est cette histoire que continue à retracer M. Michelet dans un nouveau volume qui a pour sujet et pour titre *Richelieu et la Fronde*. L'époque, les hommes, les questions qui s'agitent, les combats qui se livrent, tout est ici également puissant. On est à

Digitized by Google

l'issue du XVIe siècle, entre les guerres de religion qui ont agité l'Europe et cette guerre bizarre des rues de Paris qui doit un peu plus tard enflammer la société française. Henri IV vient de mourir sous le poignard avant d'avoir pu mettre la main à la réorganisation européenne qu'il méditait. Il semblerait que toutes les forces, lassées et épuisées d'agitation, dussent aspirer au repos. C'est au contraire le moment où l'Europe se précipite dans cette lutte indescriptible qu'on a appelée la guerre de trente ans. Le prétexte importe peu du reste en pareille situation : ce sera la dépossession du palatin, la revendication de la Bohême par l'empereur d'Allemagne. Ce qu'il y a de caractéristique en cette époque, c'est que la guerre était dans la nature des choses, dans toutes les situations contraintes, dans l'avénement de droits et d'intérêts nouveaux qui réclamaient leur place, dans le péril universel que créait la puissance démesurée de la maison d'Autriche. De là les traits distinctifs de cette lutte à la fois religieuse et politique, soutenue par les princes protestans d'Allemagne combattant pour leur existence, continuée par Richelieu combattant la puissance autrichienne. De là aussi ces alliances de la France et du protestantisme, héroïquement représenté par Gustave-Adolphe. Laissez se mêler toutes ces passions, tous ces intérêts : vingt fois la guerre changera de théâtre et d'objet; on verra naître ce cosmopolitisme des partis qui n'est point un phénomène propre à notre temps, comme on pourrait le croire. Il se développera une confusion gigantesque au sein de laquelle la guerre deviendra une sorte de fatalité inexorable et normale. Des générations de soldats se succéderont, et le dernier mot de cette sanglante mêlée sera le traité de Westphalie, qui fonde la paix de l'Europe non sur un principe de droit, mais sur l'équilibre ou la neutralisation des forces.

C'est là l'obscure et tragique période que M. Michelet raconte aujourd'hui. Ces pages sur la guerre de trente ans et sur Richelieu, comme toutes celles qui les ont précédées, sont-elles cependant une histoire? Si vous ne connaissez pas les événemens, M. Michelet ne vous les apprendra guère à coup sûr. Il les connaît pour sa part, il ne les raconte pas. Il les intervertit souvent, il trouble les dates, et l'on marche à sa suite comme dans un tourbillon où se succèdent des tableaux étranges tracés d'une main fiévreuse. Si vous connaissez l'histoire au contraire, M. Michelet deviendra un guide, sinon toujours sûr, du moins pénétrant et hardi, plein de fantaisie et d'imagination, qui donnera une couleur aux choses et aux hommes. L'auteur de *Richelieu et la Fronde* ne s'arrête point aux faits positifs et acceptés; il recompose la scène, il refait des personnages, il analyse les traits d'une physionomie avec un don d'intuition aussi bizarre qu'imprévu. M. Michelet est un merveilleux scrutateur de la vie intime; il est parfaitement renseigné, n'en doutez pas, sur l'heure précise à laquelle Anne d'Autriche conçut Louis XIV. Il avait déjà résolu le même problème pour Marie de Médicis. Heureusement M. Michelet a des traits mieux inspirés pour peindre Gustave-Adolphe, Wallenstein, le terrible soldat de la guerre de trente ans, Condé lui-même, qu'il traite un peu trop librement, et qu'il appelle un *général d'été*. En ne traçant qu'une imparfaite et capricieuse image de l'histoire, il sait en communiquer du moins la vive et forte impression.

Le passé au reste, on peut ne pas l'aller chercher si loin. A côté du passé de Richelieu et de Condé, il y a un autre passé qui est d'hier, celui de la

Digitized by Google

révolution et de l'empire, de la restauration, de la monarchie de juillet, de la seconde république : l'énumération est assez longue. Une révolution vient clore successivement ces périodes diverses de notre histoire, et chaque période, sorte de saison morale et politique, passe en laissant des souvenirs distincts. Qui peut recueillir ces souvenirs, si ce n'est les contemporains successifs de tous ces régimes qui se pressent déjà derrière nous? Mais sous quelle forme se produiront de tels témoignages? Des mémoires intimes, tout personnels et prématurés, ressembleront à une œuvre de vanité puérile, à une indiscrétion calculée ou vulgaire; l'histoire risquera d'être passionnée et de se faire la complaisante de l'esprit de parti. Éviter ces écueils, intéresser les esprits à toutes les choses de son siècle sans se livrer à de frivoles divulgations, demeurer impartial dans ses jugemens sans abdiquer un certain idéal politique, mêler des impressions directes, quoique toujours réservées, au récit des événemens accomplis, c'est là, on peut le dire, la pensée qui a inspiré M. Guizot dans le livre qu'il publie aujourd'hui sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. Le premier volume a seul paru jusqu'ici, et il conduit jusqu'à la révolution de 1830. Jeune homme obscur et mûri par l'étude sous l'empire, fonctionnaire, publiciste, professeur sous la restauration, député, ministre, président du conseil sous la royauté de juillet, M. Guizot réunissait une double condition pour écrire le livre qu'il met au jour : il a pris part à toutes les luttes de la pensée, et il a manié les affaires de son pays. L'historien, le penseur, en lui, n'a point été sans influence sur le politique, et l'homme d'état conseille l'historien par l'expérience pratique des choses. On connaît assez d'ailleurs les procédés d'esprit de M. Guizot. L'auteur de l'*Histoire de la civilisation* n'est pas de l'école pittoresque : il condense et résume les événemens d'une époque plus qu'il ne les peint; il s'inquiète peu de l'originalité superficielle et extérieure des hommes, il ressaisit pour ainsi dire leur figure morale. Sa grande et réelle supériorité d'écrivain se révèle dans l'analyse d'une situation, dans la description des courans d'idées. C'est ainsi que M. Guizot écrit encore les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. Il ne peut parler beaucoup de l'empire, il en dit assez cependant pour laisser voir ce mouvement d'intelligence qui s'accomplissait, ce travail solitaire d'un certain nombre d'esprits qui n'étaient point assurément dangereux par eux-mêmes, qui ne conspiraient nullement, mais qu'une force invincible portait vers un autre idéal. Quand vient la restauration, M. Guizot est déjà tout prêt à entrer dans la vie active : il est secrétaire-général avec M. de Montesquiou; enfin la carrière est ouverte devant lui, et c'est dès ce moment que ses souvenirs peuvent devenir plus précis et plus instructifs.

Ce n'est point sans doute, comme nous le disions, que ce livre de *Mémoires* puisse offrir à une curiosité futile l'appât de détails inconnus; il ne révèle peut-être rien d'essentiellement nouveau. Il a du moins le mérite de remettre en lumière un temps où le régime constitutionnel se fondait dans les circonstances les plus critiques, au milieu du travail de tous les partis et de l'incandescence de toutes les passions. Une chose doit frapper surtout dans le livre de M. Guizot, c'est que tous les efforts, même ceux des hommes qui passaient pour aimer le moins la liberté, tendaient, en ce premier moment, à propager l'esprit des institutions nouvelles. C'étaient les royalistes de 1815

Digitized by Google

qui les premiers invoquaient la charte et en développaient les théories. Ils s'en servaient, il est vrai, contre le roi lui-même, afin de s'imposer, et sans un grand amour pour ce régime de libérale discussion; ils ne contribuaient pas moins à naturaliser, à développer les habitudes parlementaires. C'était M. de Vitrolles qui, faisant appel à l'exemple de l'Angleterre, cherchait, dès 1816, à démontrer la nécessité de faire du ministère une *institution*, en d'autres termes d'avoir un cabinet homogène, animé d'un même esprit politique, en intime et complète union avec les chambres. Et, comme le dit M. Guizot, il est assez curieux de retrouver cette idée chez le confident le plus particulier du comte d'Artois, du prince qui devait être Charles X. Plus tard encore, c'était M. de Villèle, arrivé au pouvoir, qui disciplinait le parti royaliste en le contenant pendant quelques années avec autant de prudence que de finesse. Cela veut dire que bon nombre de royalistes tout au moins pouvaient vivre en paix avec la charte, ne fût-ce que diplomatiquement, de même que beaucoup de libéraux, comme M. Guizot, ne nourrissaient assurément aucune pensée ennemie contre la maison de Bourbon, et que, sauf des dissidences naturelles, légitimes, il aurait pu, il aurait dû y avoir entre ces deux grandes fractions de l'opinion une alliance supérieure qui eût été la garantie victorieuse des institutions. Malheureusement jusqu'ici, dans l'histoire des partis, ce n'est pas l'esprit de modération et de prévoyance qui triomphe, et tandis que dans le sein du pays il y avait une masse libérale, constitutionnelle, disposée à identifier le régime nouveau avec la vieille dynastie, les partis réguliers avaient déjà leurs extrêmes, leurs sectaires, — ceux-ci, moins libéraux qu'ils ne le paraissaient, poursuivant la dynastie d'une haine implacable au nom de souvenirs qui n'avaient pourtant rien de commun avec la liberté, ceux-là se servant de cette hostilité même pour se mettre au-dessus de la charte, et conservant toujours une arrière-pensée de coup d'état. Une fatalité heureuse avait fait de la maison de Bourbon la restauratrice d'un régime de libertés légales : la fatalité des passions extrêmes fut la corruptrice de cette situation, et, le jour où la lutte s'engagea, les partis modérés ne pouvaient plus rien. M. Guizot rapporte qu'un jour, peu avant juillet 1830, M. Pozzo di Borgo, reçu par Charles X, le trouva lisant et relisant la charte, interrogeant avec scrupule le sens de ce fatal article 14, spectacle étrange que celui de ce vieux roi cherchant dans la charte même de quoi rassurer ou endormir une conscience étroite et peu clairvoyante, encore émue par la religion du serment! C'est ainsi que M. Guizot fait pénétrer dans ce monde évanoui qu'il a connu, remettant en lumière des figures comme celles de M. de Richelieu, de M. de Serre, de M. de Montesquiou, de M. Royer-Collard, évoquant tous les souvenirs d'une époque qui a eu plus d'éclat que de durée.

Et tandis que des esprits élevés cherchent dans l'histoire le secret des destinées publiques, tandis que d'autres interrogent avec sévérité le travail mystérieux des idées, ou bien étudient l'âme humaine dans ses affections et ses instincts, voici un esprit violent, puéril, qui passe en dévastateur, et ne s'en cache pas, à travers toutes ces régions de la vie morale et intellectuelle. La justice est intervenue en évoquant devant elle le livre nouveau que M. Proudhon vient de publier sous le titre *de la Justice dans la Révolution et dans l'Église*. Nous n'avons plus à juger cette œuvre d'une dissol-

Digitized by Google

vante ironie, qui croit se mettre au-dessus de tout parce qu'elle ne respecte rien. Dans tous les cas, il est toujours un sentiment de tristesse qu'éveillent de telles manifestations, et ce sentiment est d'autant plus profond qu'on a plus d'attachement pour une liberté honnête et réglée, parce que des livres comme celui de M. Proudhon ne servent pas la liberté : ils la compromettent et la font reculer quelquefois.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

La saison du Théâtre-Italien est terminée. Conduite avec mollesse et un peu à l'aventure, la troupe de chanteurs qui a desservi cette année un théâtre autrefois le premier de l'Europe n'y a obtenu que des succès contestables. La direction ne semble guère savoir ce qu'elle veut ni où elle va. Ainsi se multiplient des représentations peu dignes de l'art qu'on veut protéger et qui n'atteignent pas le but qu'on se propose, d'offrir à l'école française des modèles dont elle a toujours eu besoin depuis qu'elle existe. Le répertoire s'est composé du *Trovatore* et du *Rigoletto* de M. Verdi, de *l'Italiana in Algieri* de Rossini, où Mme Alboni, MM. Zucchini et Belart n'ont pas été trop au-dessous du délicieux chef-d'œuvre qu'ils interprétaient; de *la Gazza Ladra,* qui a été indignement *strapassée,* et de quelques agréables représentations de la *Marta* de M. de Flotow. La saison se serait languissamment traînée jusqu'à la fin du mois d'avril, s'il ne fût survenu un artiste célèbre qui a ranimé tout à coup la curiosité presque éteinte des amateurs. Nous voulons parler de M. Tamberlick, chanteur depuis longtemps connu en Europe, qui ne s'était jamais fait entendre à Paris, dont on assure qu'il appréhendait le jugement. M. Tamberlick doit être maintenant complétement rassuré. Huit représentations consécutives d'*Otello* ont attiré une foule empressée qui a donné à M. Tamberlick des marques non équivoques de satisfaction. Le succès de l'artiste est donc incontestable, et nous avons été des premiers à le reconnaître. Il s'agit maintenant d'apprécier la nature de son talent et de faire le départ des qualités et des défauts qui constituent une physionomie d'artiste.

M. Tamberlick est né à Rome, d'une famille adonnée au commerce de la quincaillerie. Son nom, tout germanique, aura été déposé dans la ville éternelle par un de ces courans de population qui n'ont cessé de descendre des montagnes du nord vers les contrées lumineuses de l'Italie. M. Tamberlick doit avoir au moins quarante ans, puisqu'on assure qu'il a débuté à Naples vers 1843 dans *la Fidanzata Corsa* de Paccini. Son succès fut très grand au théâtre de Saint-Charles, où sa voix, alors dans toute la fraîcheur de la jeunesse, produisit un effet si puissant que le virtuose en abusa jusqu'au point d'en altérer le timbre. Des personnes de goût, qui se trouvaient alors à Naples, m'ont assuré que M. Tamberlick, en quittant cette ville pour aller en Espagne, avait la voix tellement fatiguée qu'il était permis de craindre que l'artiste ne pût la conserver longtemps.

Digitized by Google

M. Tamberlick s'est fait entendre tour à tour à Madrid, à Barcelone et dans la capitale du Portugal. Engagé à Londres au théâtre de Covent-Garden, M. Tamberlick y a chanté avec un grand succès ce répertoire mêlé d'œuvres de tous les genres qui forme le divertissement du public anglais. Il y a successivement abordé le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell,* ceux de Robert et de Raoul dans les opéras de Meyerbeer. M. Tamberlick est aussi engagé depuis plusieurs années au théâtre de Saint-Pétersbourg, dont la salle immense est plus favorable à l'émission de sa voix, assure-t-on, que celle de Ventadour, dont la sonorité n'est pas la qualité dominante. Cet artiste éminent était donc connu de l'Europe et même du Nouveau-Monde, car il a chanté pendant trois mois à Rio-Janeiro, lorsque le hasard lui fit traverser Paris, où il aspirait depuis longtemps à se faire entendre. Il nous est apparu pour la première fois dans le rôle d'Otello, non sans éprouver une assez vive émotion. Rassuré, après le grand duo du second acte, par les applaudissemens chaleureux du public, M. Tamberlick a repris ses avantages et a donné la mesure de son talent de chanteur dramatique. Il a été fort bien secondé par M. Belart, dont la jolie voix de ténor s'est vivifiée au contact de M. Tamberlick, et qui a chanté avec un bon sentiment le rôle de Rodrigo, par M. Corsi, qui a été remarquable dans le grand duo de la jalousie, et surtout par Mme Grisi, qui, dans le rôle de Desdemona, et particulièrement dans la scène finale, a retrouvé quelques-unes des belles inspirations de sa jeunesse.

D'une taille bien prise, qui n'est pas au-dessus de l'ordinaire, M. Tamberlick possède une voix de ténor élevée dont le vrai diapason s'étend depuis le *la* du médium jusqu'à l'octave supérieure. Les quelques notes qu'il possède encore dans la partie haute de l'échelle, telles que *si, ut* et même *ut dièse,* forment un complément de vibration, un luxe de sonorité masculine dont l'artiste peut se servir avec avantage pour exprimer certains élans de la passion, mais qui n'entrent pas dans ce qu'on appelle le corps de la voix et que les Italiens nomment *tessatura*. Les cordes graves de l'organe de M. Tamberlick sont presque toutes sourdes, et ne donnent que des sons pâteux et enroués. La voix de M. Tamberlick, qui a dû être dans l'origine d'un timbre délicieux, est aujourd'hui fatiguée, ternie et affectée d'un tremblottement involontaire dont l'artiste n'est plus le maître. Aussi sa vocalisation se ressent-elle beaucoup de cet état un peu maladif de son organe, car elle est lourde, inégale, *strascinata,* c'est-à-dire qu'elle n'aboutit qu'avec peine au terme d'une longue série diatonique. On a pu s'apercevoir de ces imperfections de mécanisme dès le premier morceau que chante Otello au commencement du premier acte :

Ah! si per voi già sento
Nuôvo valore in petto.

Dans cet air magnifique, composé de gammes ascendantes dont Garcia faisait ressortir chaque note avec une puissance et une solidité admirables, M. Tamberlick n'est pas à son aise. Il retrouve une partie de ses avantages dans le second mouvement, *premio maggior di questo*, dont la phrase délicieuse lui siérait encore mieux, si elle était écrite quelques notes plus haut. Énergique dans le finale du premier acte, M. Tamberlick s'élève jusqu'au pathétique dans le fameux duo de la jalousie avec Iago Il déclame avec un senti-

Digitized by Google

ment parfait chaque mot contenu dans la lettre de Desdemona, et, dans l'*andante* qui suit :

Nò piu crudel un'anima,
Nò che giamm'ai si vide?

les sanglots de la douleur étouffent sa voix. Avec quelle émotion profonde et touchante il dit aussi la phrase incomparable :

Il cor mi si divide,
Per tanta crudeltà!

Comme cela est humain, beau de forme, et pourtant dramatique! Que dire des pauvres esprits qui ont osé méconnaître de pareilles beautés? Dans l'*allegro* de ce même duo, M. Tamberlick lance avec vigueur le rhythme *baldanzoso* qui traduit le sens de ces paroles : *l'ira d'averso fato.* Après avoir dit simplement d'abord le passage qui suit :

Morrò, ma vendicato
Si dopo lei morrò,

à la seconde reprise il s'élance du *fa dièse* qui forme une sorte de demi-repos, et frappe successivement et avec vigueur *sol dièse,* puis *ut dièse*, qui ressort, dans le fond gris qui constitue le timbre de la voix de M. Tamberlick, comme une éclaircie dans un ciel bleu et transparent. Cette note prodigieuse est à la fois douce, forte et très musicale. C'est incontestablement la plus belle corde du clavier de M. Tamberlick. Dans le trio avec Rodrigo et Desdemona, et surtout dans la scène finale, d'une si belle terreur, M. Tamberlick a été à la hauteur de la musique et de la situation. Il m'a rappelé Garcia par la manière large dont il chante le récitatif, faisant ressortir le moindre accent de cette belle déclamation, plus musicale que celle de Glück et d'une vérité plus moderne.

On assure que M. Tamberlick doit la belle prononciation qui forme une des qualités précieuses de son talent, qu'il doit le style ample et le large horizon qu'il sait imprimer à la phrase musicale, aux conseils de Giacomo Guglielmi, fils du compositeur illustre qui a été le rival de Cimarosa et de Paisiello. Giacomo Guglielmi fut un chanteur de mérite, un ténor qui vint à Paris en 1809, où il débuta dans un opéra de son père, *la Serva innamorata.* Après une carrière dramatique d'assez courte durée, Guglielmi quitta le théâtre pour se livrer à l'enseignement. C'était un maître soigneux, me disait une personne de goût qui a profité de ses conseils, un professeur de chant imbu des principes de la vieille école italienne, dont il avait la tradition. Il avait pu entendre les plus grands chanteurs de la fin du XVIIIe siècle, tels que David père, Ansani, Babbini, Viganoni, les sopranistes Marchesi, Crescentini, et il fut le contemporain d'une génération de virtuoses non moins remarquables qui ont aidé à l'éclosion du génie de Rossini. M. Tamberlick nous prouve une fois de plus que l'ancienne école italienne, sur laquelle les ignorans ont débité tant de sottises, était non moins préoccupée de la belle déclamation que de l'art de bien dire un *cantabile* et d'approprier le style à la nature des caractères et des situations. On n'avait pas besoin de l'exemple éclatant de Mme Ristori et de Salvini pour savoir que les

Digitized by Google

Italiens avaient l'intelligence de la scène, et qu'ils pouvaient être tout à la fois des chanteurs et des comédiens de premier ordre, comme la Pasta, la Malibran, la Pisaroni, Garcia, Pellegrini, Lablache, etc. N'est-ce pas de Pacchiarotti que Mme Pisaroni avait appris cette grande manière de chanter le récitatif qui a émerveillé tout Paris il y a vingt-cinq ans? Des artistes comme Tamberlick sont la consolation et la justification de la critique; ils prouvent que nous ne sommes pas des rêveurs, des esprits chimériques ou chagrins qui demandent l'impossible pour se donner le facile avantage de n'être jamais contens. L'idéal que nous poursuivons se trouve ailleurs qu'en paradis, et M. Tamberlick, sans être tout ce qu'on pourrait désirer, nous montre les fragmens d'un grand virtuose et d'un comédien intelligent.

Quelques personnes, un peu désappointées de ne pas retrouver dans la voix et la vocalisation de M. Tamberlick le charme et la fluidité incomparables qu'elles ont tant admirés dans le talent de Rubini, se sont montrées sévères pour le nouveau ténor que la fortune leur a fait entendre. Si ces amateurs désabusés avaient plus de goût que de souvenirs, ils n'auraient pas établi de comparaison entre deux chanteurs d'un mérite si différent. M. Tamberlick est loin de Rubini, qui était un enfant gâté de la nature : elle l'avait doué d'un organe si merveilleusement flexible, d'un timbre si pénétrant et d'une sensibilité si exquise, qu'il n'avait qu'à ouvrir la bouche pour enchanter ses auditeurs. Rubini cependant n'a jamais possédé cette large manière de chanter le récitatif et cette belle prononciation qui distinguent M. Tamberlick. Il est à regretter que nous n'ayons pu l'entendre que dans un seul rôle, et que nous n'ayons pu apprécier la flexibilité de son instinct dramatique. Nous serons peut-être plus heureux l'année prochaine, car M. Tamberlick a été trop bien accueilli du public parisien pour ne pas s'empresser de cultiver sa faveur.

L'administration du Théâtre-Lyrique vient d'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance des amateurs de la belle musique : elle a fait arranger par deux hommes d'esprit, MM. Nuitter et de Beaumont, l'adorable chef-d'œuvre *Preciosa,* de Weber. *Preciosa* est un mélodrame allemand en quatre actes, qui fut représenté sur le grand théâtre de Berlin dans le printemps de 1820, une année avant l'apparition de *Freyschütz* dans la même ville. Ce mélodrame, dont le sujet est emprunté à une nouvelle de Cervantes, est d'un comédien nommé Wolff, qui fut aussi un auteur intelligent. Wolff est mort en 1828, deux ans après son illustre collaborateur. Le succès de *Preciosa* fut grand dans l'origine, grâce à la musique de Weber, qui devint promptement populaire. Sans parler des ingénieux pastiches où M. Castil-Blaze avait fait entrer plusieurs des principaux morceaux de *Preciosa*, la Société des concerts du Conservatoire, la Société de Sainte-Cécile, ont exécuté à plusieurs reprises l'ouverture, le chœur de l'introduction et la marche des Bohémiens, d'un caractère si pittoresque. Il ne faudrait pas juger le mélodrame de Wolff, qui a inspiré le génie de Weber, avec nos idées françaises de 1858. Weber était un poète, et un poète du Nord, dont l'imagination était constamment tournée vers les régions bienheureuses d'où viennent la lumière, la chaleur, les figues et les oranges. Or l'action de ce drame, dont l'héroïne est fille d'un roi des Bohémiens, se passe en Espagne, dans le pays du Cid et du *Romancero*, où Schubert fait chanter aussi, sous un balcon fleuri, son chef-d'œuvre de *la*

Digitized by Google

Sérénade. Preciosa est donc une légende où l'infini de la distance se complique de l'infini de la rêverie qu'inspire à un homme du Nord la terre où naissent les myrtes et les sycomores. Weber achèvera son rêve de poésie, qui commence avec *Preciosa*, dans *Euryanthe*, et puis dans *Oberon*. C'est la même idée sous trois formes différentes. Faut-il absolument vous analyser ces parfums d'harmonies exquises, ces mélodies élégantes et diaprées comme les ailes d'un papillon céleste, ces chœurs qui retentissent dans les bois, où ils soulèvent les échos de la nature qui s'éveille à la voix de l'homme qui a compris ses mystères? Allez donc au Théâtre-Lyrique : vous y entendrez d'abord l'ouverture, dont le thème est emprunté à une vieille romance espagnole, avec l'accompagnement de guitare traditionnel; viennent ensuite la marche des Bohémiens, si originale, la valse d'une rêverie délicieuse, le chœur *Aux bois*, qui est si connu, la ballade que chante Preciosa, et que Mme Borghèse-Dufour ne dit pas trop mal, la danse espagnole, le chœur avec le ballet, et trois autres morceaux qui sont tirés, deux de *Sylvana*, un des premiers opéras de Weber, puis un duo pour soprano et ténor qu'un ingénieux musicien a bâti avec deux fragmens d'une symphonie de Weber, celle en *ut*. Les couplets si piquans que chante M. Serène, qui joue le rôle d'un Bohémien féroce, appartiennent à la partition de *Sylvana*, où ils expriment l'humeur joyeuse de Krips, personnage secondaire. Ces couplets ont été redemandés par le public ravi. Du reste, la pièce de MM. Nuitter et Beaumont est suffisante pour encadrer la musique enchanteresse de Weber, qui est fort bien rendue par les chœurs et par l'orchestre que dirige M. Deloffre. Mais voici une nouvelle bien autrement intéressante : le Théâtre-Lyrique prépare une merveille, *le Mariage de Figaro* de Mozart, chanté par Mmes Carvalho, Van-den-Heuvel et Ugalde! Ah! que de reconnaissance nous devrons à l'intelligent directeur qui nous convie à de pareilles fêtes du génie! Qu'il lui soit donc beaucoup pardonné de *Wolfram* et autres merles blancs, dont il est obligé d'affliger de temps en temps le public, en faveur de son amour pour les œuvres immortelles!

Au théâtre de l'Opéra-Comique, on vient de représenter tout récemment un petit acte, *les Chaises à porteurs*, une agréable bouffonnerie qui ne fera pas concurrence au style pompeux de *Quentin Durward*. La musique de M. Victor Massé se prête assez bien à la plaisanterie de MM. Dumanoir et Clairville, où M. Couderc est, comme partout, un spirituel comédien.

P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

Les Manuscrits slaves de la Bibliothèque impériale de Paris,
par le révérend père Martinof, de la compagnie de Jésus (1).

Depuis le commencement de notre siècle, les nations de la famille slave manifestent une ardeur remarquable d'investigation qui les porte à étudier

(1) Paris, 1858, in-8° de cent onze pages, avec un calque.

Digitized by Google

et à mettre en lumière leurs antiques monumens historiques et littéraires. Initiées bien longtemps après les peuples de race latine et germanique à la civilisation et aux sciences que l'esprit moderne a fait naître et a développées dans l'Europe occidentale, elles semblent vouloir aujourd'hui compenser par la rapidité des progrès ce qu'a de tardif chez elle cette rénovation: phénomène intellectuel analogue à la végétation dans les régions boréales, enchaînée par un hiver long et rigoureux, et s'épanouissant, sous l'action fécondante des premiers rayons solaires, avec une spontanéité qui tient du prodige. Dans cette transformation, une large part doit être attribuée aux travaux et à l'influence de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, qui, dans le cours d'une existence comparativement récente, a su conquérir une des premières places parmi les associations savantes de l'Europe. On sait qu'une des sections de cette académie, la deuxième, pourvue d'attributions analogues à celle de notre Académie française, est vouée à l'étude spéciale de la langue et de la littérature russes; mais, de plus que cette dernière, elle embrasse dans son domaine tout ce que cette langue et cette littérature ont produit dans les âges anciens, et par ce côté elle participe au caractère de notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Dans l'impossibilité de rappeler ici tous les titres par lesquels elle s'est illustrée, je me bornerai à citer sa *collection complète des annales russes* (*Polnoïé sobranié rousskich liétopiceï*), magnifique monument dont l'exécution fait le plus grand honneur au gouvernement du tsar, par l'impulsion et aux frais duquel il a vu le jour, à la commission archéographique chargée de le publier, et au rédacteur de cette commission, le regrettable et très savant M. Berednikof. A ces labeurs collectifs viennent s'ajouter ceux qui sont dus à des efforts particuliers, et qui tous tendent, avec des mérites divers, à exhumer les restes vénérables de l'antiquité slave.

M. Serge Stroïef, après avoir visité les principales bibliothèques de l'Allemagne et de la France, avait rédigé sa *Description des Monumens de la Littérature russo-slave* (1), ouvrage qui n'a été imprimé qu'après sa mort (Moscou 1841). Ce livre, qui n'est qu'un essai, mais un essai d'un mérite réel, est le premier où les manuscrits slaves de la Bibliothèque impériale de Paris aient été passés en revue et examinés d'une manière sérieuse. Un autre travail du même genre, mais exécuté sur un plan plus étendu et avec toute la critique désirable, est celui qui a pour objet les manuscrits slaves du musée Roumiantzof à Saint-Pétersbourg, et pour auteur M. Vostokof (1842). Enfin, deux savans professeurs de Moscou, MM. Névostrouïef et Gorski, viennent d'entreprendre une description des ouvrages du même ordre qui sont conservés dans la Bibliothèque synodale de Moscou.

Un docte religieux d'origine russe, fixé parmi nous depuis plusieurs années, le révérend père Martinof, a voulu apporter aussi son contingent à ces études et nous révéler les précieuses épaves dont la littérature de sa patrie a enrichi la France. Le volume qu'il vient de faire paraître n'est point une revue complète et détaillée comme celle de M. Vostokof, ni un simple catalogue, mais une notice où le contenu et l'âge des manuscrits sont indiqués suffisamment pour donner une idée nette de la valeur littéraire ou historique

(1) *Opiçanié pamiatnikov slaviano-rousskoï literatoury.*

Digitized by Google

de chaque document. Nos richesses en fait de manuscrits slaves ne sont malheureusement pas considérables, et ceci ne doit pas être entendu par rapport à ce que possède la Russie, mais en comparaison de ce que nous avions autrefois. Montfaucon, dans sa *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum*, donne la liste de quarante-cinq *codices slavici* portés sur le catalogue de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, et qui aujourd'hui ont disparu sans que l'on ait pu en retrouver la trace. Cependant, malgré son infériorité sur ce point vis-à-vis de la Russie, la France l'emporte sur l'Allemagne.

L'idiome dans lequel la majeure partie de nos manuscrits est tracée est celui qui a été employé dans la version de la Bible, des livres liturgiques et des saints pères, et qui s'est propagé chez tous les peuples de la même souche : c'est le slave ancien, ou *paléoslave*. Devenu la langue de l'église et de la science, cet idiome obtint facilement sur les dialectes congénères une suprématie qui se maintint depuis le IXe siècle jusqu'au-delà du XIIIe, et qui, imprimant aux productions de la littérature ecclésiastique un cachet d'uniformité, contribua à la diffusion universelle du paléoslave. Toutefois les manuscrits qui nous restent ne nous le présentent point dans sa pureté parfaite et primitive ; la plupart trahissent l'empreinte d'influences locales et portent les traces plus ou moins visibles d'élémens empruntés au bulgare, au serbe, au russe, etc. L'action des dialectes vivans sur la langue écrite, passée bientôt à l'état de langue immuable et morte, est évidente, et peut être suivie d'âge en âge. Plus ces monumens remontent haut, plus ils montrent le paléoslave dégagé de tout alliage. Les variations orthographiques occasionnées par ces causes locales et accidentelles constituent un criterium essentiel pour déterminer l'âge des manuscrits. La règle que l'on en a induite a permis de les ranger en quatre catégories, ayant chacune ses traits distinctifs : paléoslave, bulgare, serbe et russe.

Ces observations s'appliquent exclusivement aux livres en caractères dits *cyrilliques*, du nom de saint Cyrille, qui, avec Méthode, son frère, fut au IXe siècle l'apôtre des populations de la Boulgarie, de la Moravie et de la Bohême, et qui leur enseigna l'usage de ces caractères, aujourd'hui répandus parmi les Slaves du nord. Une autre sorte d'écriture, dite glagolitique ou hiéronymienne (1), est celle dont se servent les Yougoslaves ou Slaves du sud. L'alphabet cyrillique et le glagolitique séparent les membres de la même famille, qui professent le rite gréco-slave, prédominant en Russie, en Galicie, dans plusieurs contrées de l'Autriche et de la Turquie européenne, et ceux qui ont adopté le rite latino-slave, c'est-à-dire le rite romain, avec l'usage du slavon, en sorte que la langue liturgique de l'une et l'autre église est identique, et qu'il n'y a de différence que dans la forme des lettres. Je laisse ici de côté une fraction considérable des Slaves, les Polonais, parce qu'ils ont adapté à leur idiome, comme on sait, les caractères latins.

Les origines de la *glagolitsa* sont loin d'être éclairées et restent encore un sujet de controverses. L'illustre auteur des *Slavische Alterthümer*, M. Schafarik, est celui qui s'est le plus occupé de cette question et qui a le

(1) Ainsi appelée du nom de saint Jérôme, et, suivant l'explication de M. Schafarik, à cause de la ressemblance que l'on remarque dans les rédactions glagolitiques de la Bible et de la Vulgate.

Digitized by Google

plus fait pour en préparer la solution dans ses *Monumens de la littérature glagolitique*, qui forment le digne pendant de ses *Monumens de la littérature yougoslave*. Ce savant est arrivé à cette conclusion, que les deux espèces d'écriture glagolitique connues jusqu'à présent, la ronde et la carrée, ne sont que des dérivations du type ancien, dont les fragmens, récemment découverts à Prague par M. le Dr Hoefler (1), viennent de nous signaler l'existence, et qu'il est permis de considérer comme primordial. Ce type, en se développant sous l'influence graphique des modèles antérieurs, aurait pris la forme ronde ou carrée, suivant qu'il subissait l'action de l'élément grec ou de l'élément romain.

Au milieu de ces divergences d'opinions, le révérend père Martinof pense que l'invention de la *glagolitsa* doit être contemporaine de celle de l'écriture cyrillique, et que, dans toutes les hypothèses possibles, elle doit être considérée comme née très certainement longtemps avant le XIIIe siècle. Quelques slavistes attribuent cette invention à saint Clément, évêque de Vélitsa, au nord du mont Athos et de Thessalonique, et Bulgare d'origine; d'autres en font honneur à saint Cyrille lui-même, dont saint Clément était le disciple.

La littérature glagolitique a eu deux périodes: l'une ancienne, et qui s'étend du IXe siècle au XIIIe, l'autre moderne — toutes deux bien distinctes l'une de l'autre, non-seulement par la forme extérieure de l'écriture, mais encore par la structure de la phrase et l'organisme interne de la langue. Les monumens qui se rattachent à la première période sont fort rares; dans ce nombre est le fameux *Abecedarium bulgaricum* de la Bibliothèque impériale de Paris, regardé, même après les découvertes faites jusqu'à ce jour, comme un des plus antiques débris de la paléographie slave. L'opinion la mieux appuyée et accréditée maintenant le place au XIe ou XIIe siècle au plus tard. Un volume qui est une sorte de *vade-mecum* sacerdotal, puisqu'il réunit un bréviaire, un missel et un rituel, et qui est du même temps que la portion glagolitique de l'Évangile de Reims dit *le texte du sacre* (XIVe siècle), représente la seconde période. La dénomination de *bulgare* donnée à l'abécédaire de la Bibliothèque impériale semble indiquer quel a été le berceau de la *glagolitsa*, et en effet la conjecture la plus plausible est celle qui, guidée par cette dénomination, nous conduit en Bulgarie.

Les manuscrits du fonds slave de la Bibliothèque impériale fournissent vingt-sept numéros. Les sept premiers se rapportent à la rédaction russe; les trois suivans sont de la famille serbe; le onzième est celui dont il a été déjà question, et qui est en caractères glagolitiques. Le reste est en paléoslave. Le fonds grec renferme un fragment bulgare, caché dans un manuscrit de Platon (XIIIe siècle); le fonds latin, une grammaire slave et l'*Abecedarium bulgaricum*. Enfin dans le fonds français se trouvent un remarquable manuscrit tchèque et quelques ouvrages traduits du français en russe, comme l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire, des comédies de Molière, et plusieurs de nos auteurs du second ordre. Ces dernières productions, à défaut d'autre mérite pour nous, ont du moins celui d'attester l'influence que le génie fran-

(1) *Glagolitische Fragmente*, herausgegeben von Dr Hoefler und Dr Schafarik, Prague 1857.

Digitized by Google

çais a exercée et qu'il conserve encore sur la littérature russe. Dans la série des manuscrits historiques de la rédaction russe figure une chronique commençant à l'année 1353, avec le règne d'Ivan II, et finissant en 1541, neuvième année du règne d'Ivan IV, surnommé *le Terrible*. C'est une portion de la chronique dite de *Voskrecensk* (de *la Résurrection*), du couvent de ce nom, auquel elle fut donnée en 1658 par le patriarche Nicon. L'académie de Saint-Pétersbourg a fait paraître en 1793 et 1794 la partie de la chronique de Voskrecensk qui s'étend jusqu'en 1347; le texte publié dernièrement (1856) par la commission archéographique, dans le tome VII de la *Collection des annales russes*, va jusqu'en 1354. Le manuscrit de Paris le complète en se terminant au chapitre LXXe et à l'année 1541.

Dans la rédaction serbe, nous avons à noter un recueil de pièces ascétiques, parmi lesquelles est une vie d'Étienne Niémania, en religion saint Siméon, seigneur et autocrate des pays serbes et pomoriens. L'auteur est le fils aîné de Siméon, le *kral* Étienne, surnommé le *Premier-Couronné* (*Pervo-Vientchanny*), grand *joupan* ou *gospodar* depuis 1195. En 1222, il prit le titre de roi, et ceignit la couronne qu'avait obtenue pour lui du pape Honorius III l'archevêque Méthode. La légende de saint Siméon a été écrite sous l'inspiration de cette foi naïve, de cet amour du merveilleux qui ont dicté tant de compositions analogues dans notre Occident, mais avec une teinte où se reflètent l'esprit et la tradition de l'église orientale. Elle a pour but principal, on le conçoit facilement, d'exalter la piété fervente et l'ascétisme du héros à qui elle est consacrée, et ses libéralités envers les sanctuaires alors les plus en renom, la grande église de Jérusalem, Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome, Notre-Dame de Byzance, et l'église de Salonique; la fondation, faite à ses frais et exécutée en partie par le travail de ses mains, des monastères de Stoudénitsa, en Serbie, et de Khilandar, au mont Athos; sa dévotion particulière envers le thaumaturge saint Nicolas et le grand martyr saint George; — enfin sa retraite dans son couvent chéri de Stoudénitsa, où il revêtit la *forme angélique* (1). En récompense de tant de bonnes œuvres, Dieu bénit constamment ses armes et celles de son fils et successeur, le *kral* Étienne, dans les guerres qu'ils eurent à soutenir, tantôt contre l'empereur des Grecs et le roi de Hongrie, tantôt contre le prince de Dratch et de la grande île située en face de la Dioclétie et de la Dalmatie.

Nos manuscrits paléoslaves sont, comme je l'ai déjà fait observer, d'un caractère liturgique : ce sont des *kanonniks*, des *synaxaires*, des *hymnaires* notés, des *évangéliaires*; etc. En faisant passer sous nos yeux ces richesses bibliographiques, le révérend père Martinof a soin de nous expliquer les pratiques de l'église russe auxquelles chacun de ces livres est approprié. Les kanonniks sont des recueils de canons ou séries d'hymnes qu'on chante ordinairement à l'office des matines. Les hymnaires sont de trois sortes : les uns ne comprennent que les hymnes pour le jour des fêtes principales; les autres se bornent à certaines parties de l'année ecclésiastique, dont ils tirent alors leur dénomination, comme l'*Hymnaire quadragésimal* pour le carême; enfin il y en a qui embrassent le cycle tout entier, et que l'on appelle *irmologues*. Au point de vue musical, ces recueils offrent déjà un assez grand

(1) C'est l'expression par laquelle on désigne dans l'église orientale l'habit monastique.

Digitized by Google

intérêt, car l'ancien chant de l'église russe et le système de neumation qu'elle employait autrefois sont aujourd'hui presque ignorés, même en Russie.

En suivant dans cette revue de nos manuscrits slaves le révérend père Martinof, nous devons remarquer, avec toute l'attention à laquelle il nous convie, un volume tchèque transcrit dans le XVIe siècle, et où se trouve une partie des œuvres du philosophe bohême Thomas de Schtitny. Son *Traité philosophique*, écrit en 1480, consiste en une suite de considérations sur Dieu, les anges et l'homme, sous forme de dialogues entre un père (l'auteur lui-même) et ses enfans. Les travaux de Schtitny, longtemps enveloppés de ténèbres, ont fixé naguère l'attention de plusieurs savants, et entre autres de MM. Hanouch, qui a donné une *Analyse de la philosophie de Schtitny* (Prague, 1852), et Wenzig dans ses *Studien über Thomas von Schtitny* (Prague, 1857). Grâce à l'habitude qu'avait l'auteur bohême de retoucher ses ouvrages, ses *Entretiens* ont eu trois rédactions différentes; le manuscrit de Paris nous présente la dernière, qui pourrait être consultée avec d'autant plus de profit, que les deux premières semblent seules avoir été étudiées jusqu'à présent.

Schtitny est accompagné dans le volume précité d'un autre écrivain de la même nation, Kheltchiçky, que l'on croit communément avoir été maître-tailleur de profession, et qui est connu par la part active qu'il prit aux controverses et aux guerres religieuses dont la Bohême fut le théâtre au XVe siècle. L'horreur de toute contrainte imposée à la conscience, de toute intervention de la force ouverte dans les affaires de religion, une aversion profonde contre la noblesse et le clergé, le mépris et la haine de tout pouvoir, tels sont les sentimens qui éclatent à chaque page des ouvrages de Kheltchiçky, et qui se retrouvent notamment dans son *Traité de la foi et de la religion*, composé en 1437, et que nous a conservé notre manuscrit tchèque. Il y expose avec complaisance son utopie de république spirituelle, dont tous les membres n'auraient d'autre lien que celui de la conscience, d'autres dignités ou richesses que celles que procurent la foi et le nom de chrétien; la guerre en serait bannie, et chaque citoyen devrait se laisser immoler plutôt que de recourir aux armes pour sa propre défense.

J'ai essayé de donner une idée du livre du révérend père Martinof et de l'intérêt que méritent les recherches auxquelles il s'est voué. Nous sommes heureux d'apprendre, par les paroles qu'il laisse échapper en plusieurs endroits de son livre, que ce n'est là qu'un prélude à d'autres travaux plus considérables sur l'ancien monde slave. Ces études, si florissantes maintenant en Russie, et auxquelles l'Europe occidentale est restée longtemps étrangère, personne ne peut nous les faire connaître mieux que lui, qui est familiarisé avec la langue antique et moderne de sa patrie, et qui écrit la nôtre avec élégance. Cette tâche lui est dévolue, et les facilités pour la remplir ne lui manqueront pas dans la compagnie dont il fait partie, et qui a toujours eu un tact merveilleux pour seconder et mettre en valeur les aptitudes diverses qu'elle sait si bien recruter.

ÉD. DULAURIER.

V. DE MARS.

Digitized by Google

ÉTUDES

DE

LA VIE MONDAINE

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

SECONDE PARTIE.

30 juillet.

Le calcul des probabilités n'est jamais plus vain que lorsqu'il s'exerce au sujet des pensées et des sentimens d'une femme. Ne me souciant pas de me trouver de si tôt en présence de Mlle Marguerite après la scène pénible qui avait eu lieu entre nous (1), j'avais passé deux jours sans me montrer au château : j'espérais à peine que ce court intervalle eût suffi pour calmer les ressentimens que j'avais soulevés dans ce cœur hautain. Cependant avant-hier matin, vers sept heures, comme je travaillais près de la fenêtre ouverte de ma tourelle, je m'entendis appeler tout à coup sur le ton d'un enjouement amical par la personne même dont je croyais m'être fait une ennemie.

— Monsieur Odiot, êtes-vous là?

Je me présentai à ma fenêtre, et j'aperçus dans une barque qui stationnait près du pont Mlle Marguerite, retroussant d'une main le

(1) Voyez la livraison du 1er mai.

Digitized by Google

bord de son grand chapeau de paille brune et levant les yeux vers ma tour obscure.

— Me voici, mademoiselle, dis-je avec empressement.

— Venez-vous vous promener?

Après les justes alarmes dont j'avais été tourmenté pendant deux jours, tant de condescendance me fit craindre, suivant la formule, d'être le jouet d'un rêve insensé.

— Pardon, mademoiselle;... comment dites-vous?

— Venez-vous faire une petite promenade avec Alain, Mervyn et moi?

— Certainement, mademoiselle.

— Eh bien, prenez votre album.

Je me hâtai de descendre, et j'accourus sur le bord de la rivière. — Ah! ah! me dit la jeune fille en riant, vous êtes de bonne humeur ce matin, à ce qu'il paraît?

Je murmurai gauchement quelques paroles confuses, dont le but était de faire entendre que j'étais toujours de bonne humeur, ce dont Mlle Marguerite parut mal convaincue; puis je sautai dans le canot, et je m'assis à côté d'elle.

— Nagez, Alain, dit-elle aussitôt, et le vieil Alain, qui se pique d'être un maître canotier, se mit à battre méthodiquement des rames, ce qui lui donnait la mine d'un oiseau pesant qui fait de vains efforts pour s'envoler. — Il faut bien, reprit alors Mlle Marguerite, que je vienne vous arracher de votre donjon, puisque vous boudez obstinément depuis deux jours.

— Mademoiselle, je vous assure que la discrétion seule,... le respect,... la crainte...

— Oh! mon Dieu! le respect,... la crainte... Vous boudiez, voilà. Nous valons mieux que vous, positivement. Ma mère qui prétend, je ne sais pas trop pourquoi, que nous devons vous traiter avec une considération très distinguée, m'a priée de m'immoler sur l'autel de votre orgueil, et en fille obéissante je m'immole.

Je lui exprimai vivement et bonnement ma franche reconnaissance.

— Pour ne pas faire les choses à demi, reprit-elle, j'ai résolu de vous donner une fête à votre goût : ainsi voilà une belle matinée d'été, des bois et des clairières avec tous les effets de lumière désirables, des oiseaux qui chantent sous la feuillée, une barque mystérieuse qui glisse sur l'onde... Vous qui aimez ces sortes d'histoire, vous devez être content?

— Je suis ravi, mademoiselle.

— Ah! ce n'est pas malheureux.

Je me trouvais en effet pour le moment assez satisfait de mon

Digitized by Google

sort. Les deux rives entre lesquelles nous glissions étaient jonchées de foin nouvellement coupé qui parfumait l'air. Je voyais fuir autour de nous les sombres avenues du parc que le soleil du matin parsemait de traînées éclatantes; des millions d'insectes s'enivraient de rosée dans le calice des fleurs, en bourdonnant joyeusement. Vis-à-vis de moi, le bon Alain me souriait à chaque coup de rame d'un air de complaisance et de protection; plus près, Mlle Marguerite, vêtue de blanc contre sa coutume, belle, fraîche et pure comme une pervenche, secouait d'une main les perles humides que l'heure matinale suspendait à la dentelle de son chapeau, et présentait l'autre comme un appât au fidèle Mervyn, qui nous suivait à la nage. Véritablement il n'aurait pas fallu me prier bien fort pour me faire aller au bout du monde dans cette petite barque blanche.

Comme nous sortions des limites du parc, en passant sous une des arches qui percent le mur d'enceinte : — Vous ne me demandez pas où je vous mène, monsieur? me dit la jeune créole.

— Non, non, mademoiselle, cela m'est parfaitement égal.

— Je vous mène dans le pays des fées.

— Je m'en doutais.

— Mlle Hélouin, plus compétente que moi en matière poétique, a dû vous dire que les bouquets de bois qui couvrent ce pays à vingt lieues à la ronde sont les restes de la vieille forêt de Brocélyande, où chassaient les ancêtres de votre amie Mlle de Porhoët, les souverains de Gaël, et où le grand-père de Mervyn, que voici, fut enchanté, tout enchanteur qu'il était, par une demoiselle du nom de Viviane. Or nous serons bientôt en plein centre de cette forêt. Et si ce n'est pas assez pour vous monter l'imagination, sachez que ces bois gardent encore mille traces de la mystérieuse religion des Celtes; ils en sont pavés. Vous avez donc le droit de vous figurer sous chacun de ces ombrages un druide en robe blanche, et de voir reluire une faucille d'or dans chaque rayon de soleil. Le culte de ces vieillards insupportables a même laissé près d'ici dans un site solitaire, romantique, pittoresque, *et cætera,* un monument devant lequel les personnes disposées à l'extase ont coutume de se pâmer : j'ai pensé que vous auriez du plaisir à le dessiner, et, comme le lieu n'est pas facile à découvrir, j'ai résolu de vous servir de guide, ne vous demandant en retour que de m'épargner les explosions d'un enthousiasme auquel je ne saurais m'associer.

— Soit, mademoiselle, je me contiendrai.

— Je vous en prie!

— C'est entendu. Et comment appelez-vous ce monument?

— Moi, je l'appelle un tas de grosses pierres; les antiquaires l'appellent, les uns simplement un dolmen, les autres, plus prétentieux,

Digitized by Google

un *cromlech*; les gens du pays le nomment, sans expliquer pourquoi, la *migourdit* (1).

Cependant nous descendions doucement le cours de l'eau, entre deux bandes de prairies humides; des bœufs de petite taille, à la robe noire pour la plupart, aux longues cornes acérées, se levaient çà et là au bruit des rames, et nous regardaient passer d'un œil farouche. Le vallon, où serpentait la rivière qui allait s'élargissant, était fermé des deux côtés par une chaîne de collines, les unes couvertes de bruyères et d'ajoncs desséchés, les autres de taillis verdoyans. De temps à autre, un ravin transversal ouvrait entre deux coteaux une perspective sinueuse, au fond de laquelle on voyait s'arrondir le sommet bleu d'une montagne éloignée. Mlle Marguerite, malgré son incompétence, ne laissait pas de signaler successivement à mon attention tous les charmes de ce paysage sévère et doux, ne manquant pas toutefois d'accompagner chacune de ses remarques d'une réserve ironique.

Depuis un moment, un bruit sourd et continu semblait annoncer le voisinage d'une chute d'eau, quand la vallée se resserra tout à coup et prit l'aspect d'une gorge retirée et sauvage. A gauche se dressait une haute muraille de roches plaquées de mousse; des chênes et des sapins, entremêlés de lierre et de broussailles pendantes, s'étageaient dans les crevasses jusqu'au faîte de la falaise, jetant une ombre mystérieuse sur l'eau plus profonde qui baignait le pied des rochers. Devant nous, à quelques centaines de pas, l'onde bouillonnait, écumait, puis disparaissait soudain, la ligne brisée de la rivière se dessinant à travers une fumée blanchâtre sur un fond lointain de confuse verdure. A notre droite, la rive opposée à la falaise ne présentait plus qu'une faible marge de prairie en pente, sur laquelle les collines chargées de bois marquaient une frange de velours sombre.

— Accoste! dit la jeune créole. — Pendant qu'Alain amarrait la barque aux branches d'un saule : — Eh bien! monsieur, reprit-elle, en sautant légèrement sur l'herbe, vous ne vous trouvez pas mal? vous n'êtes pas renversé, pétrifié, foudroyé? On dit pourtant que c'est très joli, cet endroit-ci. Moi, je l'aime parce qu'il y fait toujours frais... Mais suivez-moi dans ces bois, — si vous l'osez, — et je vais vous montrer ces fameuses pierres.

Mlle Marguerite, vive, alerte et gaie comme je ne l'avais jamais vue, franchit la prairie en deux bonds, et prit un sentier qui s'enfonçait dans la futaie en gravissant les coteaux. Alain et moi nous la suivîmes à la file indienne. Après quelques minutes d'une marche

(1) Dans le bois de Cadoudal (Morbihan.)

Digitized by Google

rapide, notre conductrice s'arrêta, parut se consulter un moment et s'orienter, puis séparant délibérément deux branches entrelacées, elle quitta le chemin tracé et se lança en plein taillis. Le voyage devint alors moins agréable. Il était très difficile de se frayer passage à travers les jeunes chênes déjà vigoureux dont se composait ce taillis, et qui entre-croisaient, comme les palissades de Robinson, leurs troncs obliques et leurs rameaux touffus. Alain et moi du moins, nous avancions à grand'peine, courbés en deux, nous heurtant la tête à chaque pas, et faisant tomber sur nous, à chacun de nos lourds mouvemens, une pluie de rosée; mais Mlle Marguerite, avec l'adresse supérieure et la souplesse féline de son sexe, se glissait sans aucun effort apparent à travers les interstices de ce labyrinthe, riant de nos souffrances, et laissant négligemment se détendre derrière elle les branches flexibles qui venaient nous fouetter les yeux.

Nous arrivâmes enfin dans une clairière très étroite qui paraît couronner le sommet de cette colline : là j'aperçus, non sans émotion, la sombre et monstrueuse table de pierre soutenue par cinq ou six blocs énormes, qui sont à demi engagés dans le sol, et y forment une caverne vraiment pleine d'une horreur sacrée. Au premier aspect, il y a dans cet intact monument des temps presque fabuleux et des religions primitives une puissance de vérité, une sorte de présence réelle qui saisit l'âme et donne le frisson. Quelques rayons de soleil, pénétrant la feuillée, filtraient à travers les assises disjointes, jouaient sur la dalle sinistre, et prêtaient une grâce d'idylle à cet autel barbare. Mlle Marguerite elle-même parut pensive et recueillie. Pour moi, après avoir pénétré dans la caverne et examiné le dolmen sous toutes ses faces, je me mis en devoir de le dessiner.

Il y avait dix minutes environ que je m'absorbais dans ce travail, sans me préoccuper de ce qui pouvait se passer autour de moi, quand Mlle Marguerite me dit tout à coup : — Voulez-vous une Velléda pour animer le tableau? — Je levai les yeux. Elle avait enroulé autour de son front un épais feuillage de chêne, et se tenait debout à la tête du dolmen, légèrement appuyée contre un faisceau de jeunes arbres : sous le demi-jour de la ramée, sa robe blanche prenait l'éclat du marbre, et ses prunelles étincelaient d'un feu étrange dans l'ombre projetée par le relief de sa couronne. Elle était belle, et je crois qu'elle le savait. Je la regardais sans trouver rien à lui dire, quand elle reprit : — Si je vous gêne, je vais m'ôter. — Non, je vous en prie. — Eh bien, dépêchez-vous : mettez aussi Mervyn; il sera le druide, et moi la druidesse. — J'eus le bonheur de reproduire assez fidèlement, grâce au vague d'une ébauche, la poétique vision dont j'étais favorisé. Elle vint avec une apparence d'empres-

Digitized by Google

sement examiner mon dessin. — Ce n'est pas mal, dit-elle. — Puis elle jeta sa couronne en riant, et ajouta : — Convenez que je suis bonne. — J'en conviens : j'aurais même avoué en outre, si elle l'eût désiré, qu'elle ne manquait pas d'un grain de coquetterie; mais elle ne serait pas femme sans cela, et la perfection est haïssable : il fallait aux déesses elles-mêmes pour être aimées quelque chose de plus que leur immortelle beauté.

Nous regagnâmes, à travers l'inextricable taillis, le sentier tracé dans le bois, et nous redescendîmes vers la rivière. — Avant de repartir, me dit la jeune fille, je veux vous montrer la cataracte, d'autant plus que je compte me donner à mon tour un petit divertissement. Venez, Mervyn! Venez, mon bon chien! Que tu es beau, va! — Nous nous trouvâmes bientôt sur la berge en face des récifs qui barraient le lit de la rivière. L'eau se précipitait d'une hauteur de quelques pieds au fond d'un large bassin profondément encaissé et de forme circulaire, que paraissait borner de toutes parts un amphithéâtre de verdure parsemé de roches humides. Cependant quelques ravines invisibles recevaient le trop-plein du petit lac, et ces ruisseaux allaient se réunir de nouveau un peu plus loin dans un lit commun.

— Ce n'est pas précisément le Niagara, me dit Mlle Marguerite en élevant un peu la voix pour dominer le bruit de la chute; mais j'ai entendu dire à des connaisseurs, à des artistes, que c'était néanmoins assez gentil. Avez-vous admiré? Bien! Maintenant j'espère que vous accorderez à Mervyn ce qui peut vous rester d'enthousiasme. Ici, Mervyn!

Le terre-neuve vint se poster à côté de sa maîtresse, et la regarda en tressaillant d'impatience. La jeune fille alors, ayant lesté son mouchoir de quelques cailloux, le lança dans le courant un peu au-dessus de la chute. Au même moment, Mervyn tombait comme un bloc dans le bassin inférieur, et s'éloignait rapidement du bord; le mouchoir cependant suivit le cours de l'eau, arriva aux récifs, dansa un instant dans un remous, puis, passant tout à coup comme une flèche par-dessus la roche arrondie, il vint tourbillonner dans un flot d'écume sous les yeux du chien, qui le saisit d'une dent prompte et sûre. Après quoi Mervyn regagna fièrement la rive, où Mlle Marguerite battait des mains.

Cet exercice charmant fut renouvelé plusieurs fois avec le même succès. On en était à la sixième reprise, quand il arriva, soit que le chien fût parti trop tard, soit que le mouchoir eût été lancé trop tôt, que le pauvre Mervyn manqua la passe. Le mouchoir, entraîné par le remous des cascades, fut porté dans des broussailles épineuses qui se montraient un peu plus loin au-dessus de l'eau. Mer-

Digitized by Google

vyn alla l'y chercher; mais nous fûmes très surpris de le voir tout à coup se débattre convulsivement, lâcher sa proie, et lever la tête vers nous en poussant des cris lamentables. — Eh! mon Dieu, qu'est-ce qu'il a donc? s'écria Mlle Marguerite.

— Mais on croirait qu'il s'est empêtré dans ces broussailles. Au reste il va se dégager, n'en doutez pas.

Bientôt cependant il fallut en douter, et même en désespérer. Le lacis de lianes dans lequel le malheureux terre-neuve se trouvait pris comme au piége émergeait directement au-dessous d'un évasement du barrage qui versait sans relâche sur la tête de Mervyn une masse d'eau bouillonnante. La pauvre bête, à demi suffoquée, cessa de faire le moindre effort pour rompre ses liens, et ses aboiemens plaintifs prirent l'accent étranglé du râle. En ce moment, Mlle Marguerite saisit mon bras, et dit presque à mon oreille d'une voix basse : — Il est perdu... Venez, monsieur.... Allons-nous-en. — Je la regardai. La douleur, l'angoisse, la contrainte bouleversaient ses traits pâles, et creusaient au-dessous de ses yeux un cercle livide.

— Il n'y a aucun moyen, lui dis-je, de faire descendre ici la barque; mais, si vous voulez me permettre, je sais un peu nager, et je m'en vais aller tendre la patte à ce monsieur.

— Non, non, n'essayez pas... Il y a très loin jusque-là... Et puis j'ai toujours entendu dire que la rivière était profonde et dangereuse sous la chute.

— Soyez tranquille, mademoiselle; je suis très prudent. En même temps je jetai ma jaquette sur l'herbe et j'entrai dans le petit lac, en prenant la précaution de me tenir à une certaine distance de la chute. L'eau était très profonde en effet, car je ne trouvai pied qu'au moment où j'approchai de l'agonisant Mervyn. Je ne sais s'il y a eu là autrefois quelque îlot qui se sera écroulé et affaissé peu à peu, ou si quelque crue de la rivière aura entraîné et déposé dans cette passe des fragmens arrachés de la berge; ce qu'il y a de certain, c'est qu'un épais enchevêtrement de broussailles et de racines se cache sous ces eaux perfides, et y prospère. Je posai les pieds sur une des souches d'où paraissent surgir les buissons, et je parvins à délivrer Mervyn, qui, aussitôt maître de ses mouvemens, retrouva tous ses moyens, et s'en servit sans retard pour nager vers la rive, m'abandonnant de tout son cœur. Ce trait n'était point très conforme à la réputation chevaleresque qu'on a faite à son espèce; mais le bon Mervyn a beaucoup vécu parmi les hommes, et je suppose qu'il y est devenu un peu philosophe. — Quand je voulus prendre mon élan pour le suivre, je reconnus avec ennui que j'étais arrêté à mon tour dans les filets de la naïade jalouse et malfaisante qui règne apparemment en ces parages. Une de mes jambes était enlacée dans

Digitized by Google

des nœuds de liane que j'essayai vainement de rompre. On n'est point à l'aise dans une eau profonde, et sur un fond visqueux, pour déployer toute sa force; j'étais d'ailleurs à demi aveuglé par le rejaillissement continuel de l'onde écumante. Bref, je sentais que ma situation devenait équivoque. Je jetai les yeux sur la rive : Mlle Marguerite, suspendue au bras d'Alain, était penchée sur le gouffre et attachait sur moi un regard d'anxiété mortelle. Je me dis qu'il ne tenait peut-être qu'à moi en ce moment d'être pleuré par ces beaux yeux, et de donner à une existence misérable une fin digne d'envie. Puis je secouai ces molles pensées : un violent effort me dégagea, je nouai autour de mon cou le petit mouchoir qui était en lambeaux, et je regagnai paisiblement le rivage.

Comme j'abordais, Mlle Marguerite me tendit sa main, qui tremblait un peu. Cela me sembla doux. — Quelle folie! dit-elle. Quelle folie! Vous pouviez mourir là! et pour un chien! — C'était le vôtre, lui répondis-je à demi-voix, comme elle m'avait parlé. Ce mot parut la contrarier; elle retira brusquement sa main, et, se retournant vers Mervyn, qui se séchait au soleil en bâillant, elle se mit à le battre : « Oh! le sot! le gros sot! dit-elle. Qu'il est bête! »

Cependant je ruisselais sur l'herbe comme un arrosoir, et ne savais trop que faire de ma personne, quand la jeune fille, revenant à moi, reprit avec bonté : « Monsieur Maxime, prenez la barque et allez-vous-en bien vite. Vous vous réchaufferez un peu en ramant. Moi je m'en retournerai avec Alain par les bois. Le chemin est plus court. » Cet arrangement me paraissant le plus convenable à tous égards, je n'y fis aucune objection. Je pris congé, j'eus pour la seconde fois le plaisir de toucher la main de la maîtresse de Mervyn, et je me jetai dans la barque.

Rentré chez moi, je fus surpris, en m'occupant de ma toilette, de retrouver autour de mon cou le petit mouchoir déchiré, que j'avais tout à fait oublié de rendre à Mlle Marguerite. Elle le croyait certainement perdu, et je me décidai sans scrupule à me l'approprier, comme prix de mon humide tournoi.

J'allai le soir au château; Mlle Laroque m'accueillit avec cet air d'indolence dédaigneuse, de distraction sombre et d'amer ennui qui la caractérise habituellement, et qui formait alors un singulier contraste avec la gracieuse bonhomie et la vivacité enjouée de ma compagne du matin. Pendant le dîner, auquel assistait M. de Bévallan, elle parla de notre excursion, comme pour en ôter tout mystère; elle lança, chemin faisant, quelques brèves railleries à l'adresse des amans de la nature, puis elle termina en racontant la mésaventure de Mervyn; mais elle supprima de ce dernier épisode toute la partie qui me concernait. Si cette réserve avait pour but, comme je le crois,

Digitized by Google

de donner le ton à ma propre discrétion, la jeune demoiselle prenait une peine fort inutile. Quoi qu'il en soit, M. de Bévallan, à l'audition de ce récit, nous assourdit de ses cris de désespoir. — Comment! Mlle Marguerite avait souffert ces longues anxiétés, le brave Mervyn avait couru ces périls, et lui, Bévallan, ne s'était point trouvé là! Fatalité! il ne s'en consolerait jamais; il ne lui restait plus qu'à se pendre, comme Crillon! — Eh bien! s'il n'y avait que moi pour le dépendre, me dit le soir le vieil Alain en me reconduisant, j'y mettrais le temps!

La journée d'hier ne commença pas pour moi aussi gaiement que celle de la veille. Je reçus dès le matin une lettre de Madrid, qui me chargeait d'annoncer à Mlle de Porhoët la perte définitive de son procès. L'agent d'affaires m'apprenait en outre que la famille contre laquelle on plaidait paraît ne pas devoir profiter de son triomphe, car elle se trouve maintenant en lutte avec la couronne, qui s'est éveillée au bruit de ces millions, et qui soutient que la succession en litige lui appartient par droit d'aubaine. — Après de longues réflexions, il m'a semblé qu'il serait charitable de cacher à ma vieille amie la ruine absolue de ses espérances. J'ai donc le dessein de m'assurer la complicité de son agent en Espagne : il prétextera de nouveaux délais; de mon côté, je poursuivrai mes fouilles dans les archives, et je ferai enfin mon possible pour que la pauvre femme continue, jusqu'à son dernier jour, de nourrir ses chères illusions. Si légitime que soit le caractère de cette tromperie, j'éprouvai toutefois le besoin de la faire sanctionner par quelque conscience délicate. Je me rendis au château dans l'après-midi, et je fis ma confession à Mme Laroque : elle approuva mon plan, et me loua même plus que l'occasion ne paraissait le demander. Ce ne fut pas sans grande surprise que je l'entendis terminer notre entretien par ces mots : — C'est le moment de vous dire, monsieur, que je vous suis profondément reconnaissante de vos soins, et que je prends chaque jour plus de goût pour votre compagnie, plus d'estime pour votre personne. Je voudrais, monsieur, — je vous en demande pardon, car vous ne pouvez guère partager ce vœu, — je voudrais que nous ne fussions jamais séparés... Je prie humblement le ciel de faire tous les miracles qui seraient nécessaires pour cela,... car il faudrait des miracles, je ne me le dissimule pas. — Je ne pus saisir le sens précis de ce langage, pas plus que je ne m'expliquai l'émotion soudaine qui brilla dans les yeux de cette excellente femme. — Je remerciai, comme il convenait, et je m'en allai à travers champs promener ma tristesse.

Un hasard, — peu singulier, pour être franc, — me conduisit, au bout d'une heure de marche, dans le vallon retiré, sur les bords du

Digitized by Google

bassin qui avait été le théâtre de mes récentes prouesses. Ce cirque de feuillage et de rochers qui enveloppe le petit lac réalise l'idéal même de la solitude. On est vraiment là au bout du monde, dans un pays vierge, en Chine, où l'on veut. Je m'étendis sur la bruyère, et je refis en imagination toute ma promenade de la veille, qui est de celles qu'on ne fait pas deux fois dans le cours de la plus longue vie. Déjà je sentais qu'une pareille bonne fortune, si jamais elle m'était offerte une seconde fois, n'aurait plus à beaucoup près le même charme d'imprévu, de sérénité, et, pour trancher le mot, d'innocence. Il fallait bien me le dire, ce frais roman de jeunesse, qui parfumait ma pensée, ne pouvait avoir qu'un chapitre, qu'une page même, et je l'avais lue. Oui, cette heure, cette heure d'amour, pour l'appeler par son nom, avait été souverainement douce, parce qu'elle n'avait pas été préméditée, parce que je n'avais songé à lui donner son nom qu'après l'avoir épuisée, parce que j'avais eu l'ivresse sans la faute! Maintenant ma conscience était éveillée : je me voyais sur la pente d'un amour impossible, ridicule, — pis que cela, — coupable! Il était temps de veiller sur moi, pauvre déshérité que je suis!

Je m'adressais ces conseils dans ce lieu solitaire, — et il n'eût pas été grandement nécessaire de venir là pour me les adresser, — quand un murmure de voix me tira soudain de ma distraction. Je me levai, et je vis s'avancer vers moi une société de quatre ou cinq personnes qui venaient de débarquer. C'était d'abord Mlle Marguerite s'appuyant sur le bras de M. de Bévallan, puis Mlle Hélouin et Mme Aubry, que suivaient Alain et Mervyn. Le bruit de leur approche avait été couvert par le grondement des cascades; ils n'étaient plus qu'à deux pas, je n'avais plus le temps de faire retraite, et il fallut me résigner au désagrément d'être surpris dans mon attitude de beau ténébreux. Ma présence en ce lieu ne parut toutefois éveiller aucune attention particulière; seulement je crus voir passer un nuage de mécontentement sur le front de Mlle Marguerite, et elle me rendit mon salut avec une raideur marquée.

M. de Bévallan, planté sur les bords du bassin, fatigua quelque temps les échos des clameurs banales de son admiration : — Délicieux! pittoresque! Quel ragoût!... La plume de George Sand,... le pinceau de Salvator Rosa! — le tout accompagné de gestes énergiques, qui semblaient tour à tour ravir à ces deux grands artistes les instrumens de leur génie. Enfin il se calma, et se fit montrer la passe dangereuse où Mervyn avait failli périr. Mlle Marguerite raconta de nouveau l'aventure, observant d'ailleurs la même discrétion au sujet de la part que j'avais prise au dénoûment. Elle insista même avec une sorte de cruauté, relativement à moi, sur les talens,

Digitized by Google

la vaillance et la présence d'esprit que son chien avait déployés, suivant elle, dans cette circonstance héroïque. Elle supposait apparemment que sa bienveillance passagère et le service que j'avais eu le bonheur de lui rendre avaient dû faire monter à mon cerveau quelques fumées de présomption qu'il était urgent de rabattre. Cependant, Mlle Hélouin et Mme Aubry ayant manifesté un vif désir de voir se renouveler sous leurs yeux les exploits tant vantés de Mervyn, la jeune fille appela le terre-neuve, et lança, comme la veille, son mouchoir dans le courant de la rivière; mais à ce signal le brave Mervyn, au lieu de se précipiter dans le lac, prit sa course le long de la rive, allant et venant d'un air affairé, aboyant avec fureur, agitant la queue, donnant enfin mille preuves d'un intérêt puissant, mais en même temps d'une excellente mémoire. Décidément la raison domine le cœur chez cet animal. Ce fut en vain que Mlle Marguerite, courroucée et confuse, employa tour à tour les caresses et les menaces pour vaincre l'obstination de son favori : rien ne put persuader à l'intelligente bête de confier de nouveau sa précieuse personne à ces ondes redoutables. Après des annonces si pompeuses, la prudence opiniâtre de l'intrépide Mervyn avait réellement quelque chose de plaisant; plus que tout autre, j'avais, je pense, le droit d'en rire, et je ne m'en fis pas faute. Au surplus, l'hilarité fut bientôt générale, et Mlle Marguerite finit elle-même par y prendre part, quoique faiblement.

— Avec tout cela, dit-elle, voilà encore un mouchoir perdu!

Le mouchoir, entraîné par le mouvement constant du remous, était allé s'échouer naturellement dans les branches du buisson fatal, à une assez courte distance de la rive opposée.

— Fiez-vous à moi, mademoiselle, s'écria M. de Bévallan. Dans dix minutes, vous aurez votre mouchoir, ou je ne serai plus!

Il me parut que Mlle Marguerite, sur cette déclaration magnanime, me lançait à la dérobée un regard expressif, comme pour me dire : Vous voyez que le dévouement n'est point si rare autour de moi! Puis elle répondit à M. de Bévallan : — Pour Dieu! ne faites point de folie! l'eau est très profonde... Il y a un vrai danger...

— Ceci m'est absolument égal, reprit M. de Bévallan. Dites-moi, Alain, vous devez avoir un couteau?

— Un couteau? répéta Mlle Marguerite avec l'accent de la surprise.

— Oui. Laissez-moi faire, laissez-moi faire!

— Mais que prétendez-vous faire d'un couteau?

— Je prétends couper une gaule, dit M. de Bévallan.

La jeune fille le regarda fixement. — Je croyais, murmura-t-elle, que vous alliez vous mettre à la nage?

Digitized by Google

— Oh! à la nage! dit M. de Bévallan; permettez, mademoiselle... D'abord je ne suis pas en costume de natation,... ensuite je vous avouerai que je ne sais pas nager.

— Si vous ne savez pas nager, répliqua la jeune fille d'un ton sec, il importe assez peu que vous soyez ou non en costume de natation!

— C'est parfaitement juste, dit M. de Bévallan avec une amusante tranquillité; mais vous ne tenez pas particulièrement à ce que je me noie, n'est-ce pas? Vous voulez votre mouchoir, voilà le but. Du moment que j'y arriverai, vous serez satisfaite, n'est-il pas vrai?

— Eh bien! allez, dit la jeune fille en s'asseyant avec résignation; allez couper votre gaule, monsieur.

M. de Bévallan, qu'il n'est pas très facile de décontenancer, disparut alors dans un fourré voisin, où nous entendîmes pendant un moment craquer des branchages; puis il revint armé d'un long jet de noisetier qu'il se mit à dépouiller de ses feuilles.

— Est-ce que vous comptez atteindre l'autre rive avec ce bâton, par hasard? dit Mlle Marguerite, dont la gaieté commençait manifestement à s'éveiller.

— Laissez-moi faire, laissez-moi donc faire, mon Dieu! reprit l'imperturbable gentilhomme.

On le laissa faire. Il acheva de préparer sa gaule, après quoi il se dirigea vers la barque. Nous comprîmes alors que son dessein était de traverser la rivière en bateau au-dessus de la chute, et, une fois sur l'autre bord, de harponner le mouchoir, qui n'en était pas très éloigné. A cette découverte, il n'y eut dans l'assistance qu'un cri d'indignation, les dames en général aimant fort, comme on sait, les entreprises dangereuses — pour les autres.

— Voilà une belle invention vraiment! Fi! fi! monsieur de Bévallan!

— Ta! ta! ta! mesdames. C'est comme l'œuf de Christophe Colomb. Il fallait encore s'en aviser.

Cependant, contre toute attente, cette expédition d'apparence si pacifique ne devait se terminer ni sans émotions ni même sans périls. M. de Bévallan en effet, au lieu de gagner l'autre rive directement en face de la petite anse où la barque était amarrée, eut l'idée malencontreuse d'aller descendre sur quelque point plus voisin de la cataracte. Il poussa donc le canot au milieu du courant, puis le laissa dériver pendant un moment; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'aux approches de la chute la rivière, comme attirée par le gouffre et prise de vertige, précipitait son cours avec une inquiétante rapidité. Nous eûmes la révélation du danger en le voyant

Digitized by Google

soudain mettre le canot en travers, et commencer à battre des rames avec une fiévreuse énergie. Il lutta contre le courant pendant quelques secondes avec un succès très incertain. Cependant il se rapprochait peu à peu de la berge opposée, bien que la dérive continuât à l'entraîner avec une impétuosité effrayante vers les cataractes, dont les menaçantes rumeurs devaient alors lui emplir les oreilles. Il n'en était plus qu'à quelques pieds, lorsqu'un effort suprême le porta assez près du rivage pour que son salut du moins fût assuré. Il prit alors un élan vigoureux, et sauta sur le talus de la rive, en repoussant du pied malgré lui la barque abandonnée, qui fut culbutée aussitôt par-dessus les récifs, et vint nager dans le bassin, la quille en l'air.

Tant que le péril avait duré, nous n'avions eu, en face de cette scène, d'autre impression que celle d'une vive inquiétude; mais nos esprits, à peine rassurés, devaient être vivement saisis par le contraste qu'offrait le dénoûment de l'aventure avec l'aplomb et l'assurance ordinaires de celui qui en était le héros. Le rire est d'ailleurs aussi facile que naturel après des alarmes heureusement apaisées. Aussi n'y eut-il personne parmi nous qui ne s'abandonnât à une franche gaieté, aussitôt que nous vîmes M. de Bévallan hors de la barque. Il faut dire qu'à ce moment même son infortune se complétait par un détail vraiment affligeant. La berge sur laquelle il s'était élancé présentait une pente escarpée et humide : il n'y eut pas plus tôt posé le pied qu'il glissa et retomba en arrière; quelques branches solides se trouvaient heureusement à sa portée, et il s'y cramponna des deux mains avec frénésie, pendant que ses jambes s'agitaient comme deux rames furieuses dans l'eau, d'ailleurs peu profonde, qui baignait la rive. Toute ombre de danger ayant alors disparu, le spectacle de ce combat était purement ridicule, et je suppose que cette cruelle pensée ajoutait aux efforts de M. de Bévallan une maladroite précipitation qui en retardait le succès. Il réussit cependant à se soulever et à reprendre pied sur le talus; puis subitement nous le vîmes glisser de nouveau en déchirant les broussailles sur son passage, après quoi il recommença dans l'eau, avec un désespoir évident, sa pantomime désordonnée. C'était véritablement à n'y pas tenir. Jamais, je crois, Mlle Marguerite n'avait été à pareille fête. Elle avait absolument perdu tout souci de sa dignité, et comme une nymphe ivre de raisin, elle remplissait le bocage des éclats de sa joie presque convulsive. Elle frappait dans ses mains à travers ses rires, criant d'une voix entrecoupée : — Bravo! bravo! monsieur de Bévallan! très joli! délicieux! pittoresque! Salvator Rosa!

M. de Bévallan cependant avait fini par se hisser sur la terre

Digitized by Google

ferme : se tournant alors vers les dames, il leur adressa un discours que le fracas de la chute ne permettait point d'entendre distinctement; mais à ses gestes animés, aux mouvemens descriptifs de ses bras et à l'air gauchement souriant de son visage, nous pouvions comprendre qu'il nous donnait une explication apologétique de son désastre.

— Oui, monsieur, oui, reprit Mlle Marguerite, continuant de rire avec l'implacable barbarie d'une femme, c'est un beau succès! un très beau succès! Soyez heureux.

Quand elle eut repris un peu de sérieux, elle m'interrogea sur les moyens de recouvrer la barque chavirée, qui par parenthèse est la meilleure de notre flottille. Je promis de revenir le lendemain avec des ouvriers et de présider au sauvetage; puis nous nous acheminâmes gaiement à travers les prairies, dans la direction du château, tandis que M. de Bévallan, n'étant pas en costume de natation, devait renoncer à nous rejoindre, et s'enfonçait d'un air mélancolique derrière les rochers qui bordent l'autre rive.

20 août.

Enfin cette âme extraordinaire m'a livré le secret de ses orages. Je voudrais qu'elle l'eût gardé à jamais!

Dans les jours qui suivirent les dernières scènes que j'ai racontées, Mlle Marguerite, comme honteuse des mouvemens de jeunesse et de franchise auxquels elle s'était abandonnée un instant, avait laissé retomber plus épais sur son front son voile de fierté triste, de défiance et de dédain. Au milieu des bruyans plaisirs, des fêtes, des danses qui se succédaient au château, elle passait comme une ombre, indifférente, glacée, quelquefois irritée. Son ironie s'attaquait avec une amertume inconcevable tantôt aux plus pures jouissances de l'esprit, à celles que donnent la contemplation et l'étude, tantôt même aux sentimens les plus nobles et les plus inviolables. Si l'on citait devant elle quelque trait de courage ou de vertu, elle le retournait aussitôt pour y chercher la face de l'égoïsme : si l'on avait le malheur d'allumer en sa présence le plus faible grain d'encens sur l'autel de l'art, elle l'éteignait d'un revers de main. Son rire bref, saccadé, redoutable, pareil sur ses lèvres à la moquerie d'un ange tombé, s'acharnait à flétrir, partout où elle en voyait trace, les plus généreuses facultés de l'âme humaine, l'enthousiasme et la passion. Cet étrange esprit de dénigrement prenait, je le remarquais, vis-à-vis de moi un caractère de persécution spéciale et de véritable hostilité. Je ne comprenais pas, et je ne comprends pas encore très bien, comment j'avais pu mériter ces attentions particulières, car s'il est vrai que je porte en mon cœur la ferme religion des choses

Digitized by Google

idéales et éternelles, et que la mort seule l'en puisse arracher (eh! grand Dieu! que me resterait-il, si je n'avais cela!), je ne suis nullement enclin aux extases publiques, et mes admirations, comme mes amours, n'importuneront jamais personne. Mais j'avais beau observer avec plus de scrupule que jamais l'espèce de pudeur qui sied aux sentimens vrais, je n'y gagnais rien : j'étais suspect de poésie. On me prêtait des chimères romanesques pour avoir le plaisir de les combattre, on me mettait dans les mains je ne sais quelle harpe ridicule pour se donner le divertissement d'en briser les cordes.

Bien que cette guerre déclarée à tout ce qui s'élève au-dessus des intérêts positifs et des sèches réalités de la vie ne fût pas un trait nouveau du caractère de Mlle Marguerite, il s'était brusquement exagéré et envenimé au point de blesser les cœurs qui sont le plus attachés à cette jeune fille. Un jour Mlle de Porhoët, fatiguée de cette raillerie incessante, lui dit devant moi : — Ma mignonne, il y a en vous depuis quelque temps un diable que vous ferez bien d'exorciser le plus tôt possible; autrement vous finiriez par former le saint trèfle avec Mme Aubry et Mme de Saint-Cast, je veux bien vous en avertir. Pour mon compte, je ne me pique pas d'être ni d'avoir été jamais une personne très romanesque, mais j'aime à penser qu'il y a encore dans le monde quelques âmes capables de sentimens généreux : je crois au désintéressement, quand ce ne serait qu'au mien; je crois même à l'héroïsme, car j'ai connu des héros. De plus j'ai du plaisir à entendre chanter les petits oiseaux sous ma charmille, et à bâtir ma cathédrale dans les nuages qui passent. Tout cela peut être fort ridicule, ma charmante; mais j'oserai vous rappeler que ces illusions sont les trésors du pauvre, que monsieur et moi nous n'en avons point d'autres, et que nous avons la singularité de ne pas nous en plaindre.

Un autre jour, comme je venais de subir avec mon impassibilité ordinaire les sarcasmes à peine déguisés de Mlle Marguerite, sa mère me prit à part : — Monsieur Maxime, me dit-elle, ma fille vous tourmente un peu; je vous prie de l'excuser. Vous devez remarquer que son caractère s'est altéré depuis quelque temps.

— Mademoiselle votre fille paraît être plus préoccupée que de coutume.

— Mon Dieu! ce n'est pas sans raison; elle est sur le point de prendre une résolution très grave, et c'est un moment où l'humeur des jeunes personnes est livrée aux brises folles.

Je m'inclinai sans répondre.

— Vous êtes maintenant, reprit Mme Laroque, un ami de la famille; à ce titre, je vous serai obligée de me dire ce que vous pensez de M. de Bévallan?

Digitized by Google

— M. de Bévallan, madame, a, je crois, une très belle fortune, — un peu inférieure à la vôtre, — mais très belle néanmoins, cent cinquante mille francs de rentes environ.

— Oui; mais comment jugez-vous sa personne, son caractère?

— Madame, M. de Bévallan est ce qu'on nomme un très beau cavalier. Il ne manque pas d'esprit; il passe pour un galant homme.

— Mais croyez-vous qu'il rende ma fille heureuse?

— Je ne crois pas qu'il la rende malheureuse. Ce n'est pas une âme méchante.

— Que voulez-vous que je fasse? mon Dieu! il ne me plaît pas absolument,... mais il est le seul qui ne déplaise pas absolument à Marguerite,... et puis il y a si peu d'hommes qui aient cent mille francs de rente! Vous comprenez que ma fille, dans sa position, n'a pas manqué de prétendans... Depuis deux ou trois ans, nous en sommes littéralement assiégés... Eh bien! il faut en finir... Moi, je suis malade,... je puis m'en aller d'un jour à l'autre... Ma fille resterait sans protection... Puisque voilà un mariage où toutes les convenances se rencontrent, et que le monde approuvera certainement, je serais coupable de ne pas m'y prêter. On m'accuse déjà de souffler à ma fille des idées romanesques;... la vérité est que je ne lui souffle rien. Elle a une tête parfaitement à elle. Enfin qu'est-ce que vous me conseillez?

— Voulez-vous me permettre de vous demander quelle est l'opinion de Mlle de Porhoët? C'est une personne pleine de jugement et d'expérience, et qui de plus vous est entièrement dévouée?

— Eh! si j'en croyais Mlle de Porhoët, j'enverrais M. de Bévallan très loin... Mais elle en parle bien à son aise, Mlle de Porhoët... Quand il sera parti, ce n'est pas elle qui épousera ma fille!

— Mon Dieu, madame, au point de vue de la fortune, M. de Bévallan est certainement un parti rare, il ne faut pas vous le dissimuler, — et si vous tenez rigoureusement à cent mille livres de rente?...

— Mais je ne tiens pas plus à cent mille livres de rente qu'à cent sous, mon cher monsieur... Seulement il ne s'agit pas de moi, il s'agit de ma fille... Eh bien! je ne peux pas la donner à un maçon, n'est-ce pas? Moi, j'aurais assez aimé à être la femme d'un maçon; mais ce qui aurait fait mon bonheur ne ferait peut-être pas celui de ma fille. Je dois en la mariant consulter les idées généralement reçues, non les miennes.

— Eh bien! madame, si ce mariage vous convient, et s'il convient pareillement à mademoiselle votre fille...

— Mais non,... il ne me convient pas,... et il ne convient pas davantage à ma fille... C'est un mariage,... mon Dieu! c'est un mariage de convenance, voilà tout!

Digitized by Google

— Dois-je comprendre qu'il est tout à fait arrêté?

— Non, puisque je vous demande conseil. S'il l'était, ma fille serait plus tranquille... Ce sont ses hésitations qui la bouleversent, et puis...

Mme Laroque se plongea dans l'ombre du petit dôme qui surmonte son fauteuil, et ajouta : — Avez-vous quelque idée de ce qui se passe dans cette malheureuse tête?

— Aucune, madame.

Son regard étincelant se fixa sur moi pendant un moment. Elle poussa un soupir profond, et me dit d'un ton doux et triste : — Allez, monsieur,... je ne vous retiens plus.

La confidence dont je venais d'être honoré m'avait causé peu de surprise. Depuis quelque temps, il était visible que Mlle Marguerite consacrait à M. de Bévallan tout ce qu'elle pouvait garder encore de sympathie pour l'humanité. Ces témoignages toutefois portaient plutôt la marque d'une préférence amicale que celle d'une tendresse passionnée. Il faut dire au reste que cette préférence s'explique. M. de Bévallan, que je n'ai jamais aimé, et dont j'ai, malgré moi, dans ces pages, présenté la caricature plutôt que le portrait, réunit le plus grand nombre des qualités et des défauts qui enlèvent habituellement le suffrage des femmes. La modestie lui manque absolument; mais c'est à merveille, car les femmes ne l'aiment pas. Il a cette assurance spirituelle, railleuse et tranquille, que rien n'intimide, qui intimide facilement, et qui garantit partout à celui qui en est doué une sorte de domination et une apparence de supériorité. Sa taille élevée, ses grands traits, son adresse aux exercices physiques, sa renommée de coureur et de chasseur, lui prêtent une autorité virile qui impose au sexe timide. Il a enfin dans les yeux un esprit d'audace, d'entreprise et de conquête que ses mœurs ne démentent point, qui trouble les femmes et remue dans leurs âmes de secrètes ardeurs. Il est juste d'ajouter que de tels avantages n'ont en général tout leur prix que sur les cœurs vulgaires; mais le cœur de Mlle Marguerite, que j'avais été tenté d'abord, comme il arrive toujours, d'élever au niveau de sa beauté, semblait faire étalage, depuis quelque temps, de sentimens d'un ordre très médiocre, et je la croyais très capable de subir, sans résistance comme sans enthousiasme, avec la froideur passive d'une imagination inerte, le charme de ce vainqueur banal et le joug subséquent d'un mariage convenable.

De tout cela il fallait bien prendre mon parti, et je le prenais plus facilement que je ne l'aurais cru possible un mois plus tôt, car j'avais employé tout mon courage à combattre les premières tentations d'un amour que le bon sens et l'honneur réprouvaient également,

Digitized by Google

et celle même qui, sans le savoir, m'imposait ce combat, sans le savoir aussi m'y avait aidé puissamment. Si elle n'avait pu me cacher sa beauté, elle m'avait dévoilé son âme, et la mienne s'était à demi refermée. Faible malheur sans doute pour la jeune millionnaire, mais bonheur véritable pour moi!

Cependant je fis un voyage à Paris, où m'appelaient les intérêts de Mme Laroque et les miens. Je revins il y a deux jours, et comme j'arrivais au château, on me dit que le vieux M. Laroque me demandait avec insistance depuis le matin. Je me rendis à la hâte dans son appartement. Dès qu'il m'aperçut, un pâle sourire effleura ses joues flétries; il arrêta sur moi un regard où je crus lire une expression de joie maligne et de secret triomphe, puis il me dit de sa voix sourde et caverneuse :

— Monsieur! monsieur de Saint-Cast est mort!

Cette nouvelle, que le singulier vieillard avait tenu à m'apprendre lui-même, était exacte. Dans la nuit précédente, le pauvre général de Saint-Cast avait été frappé d'une attaque d'apoplexie, et une heure plus tard il était enlevé à l'existence opulente et délicieuse qu'il devait à Mme de Saint-Cast. Aussitôt l'événement connu au château, Mme Aubry s'était fait transporter dare dare chez son amie, et ces deux compagnonnes, nous dit le docteur Desmarets, avaient tout le jour échangé sur la mort, sur la rapidité de ses coups, sur l'impossibilité de les prévoir ou de s'en garantir, sur l'inutilité des regrets, qui ne ressuscitent personne, sur le temps qui console, une litanie d'idées originales et piquantes. Après quoi, s'étant mises à table, elles avaient repris des forces tout doucement. — Allons! mangez, madame; il faut se soutenir, Dieu le veut, disait Mme Aubry. Au dessert, Mme de Saint-Cast avait fait monter une bouteille d'un petit vin d'Espagne que le pauvre général adorait, en considération de quoi elle priait Mme Aubry d'y goûter. Mme Aubry refusant obstinément d'y goûter seule, Mme de Saint-Cast s'était laissé persuader que Dieu voulait encore qu'elle prît un verre de vin d'Espagne avec une croûte. On n'avait point porté la santé du général.

Hier matin, Mme Laroque et sa fille, strictement vêtues de deuil, montèrent en voiture : je pris place près d'elles. Nous étions rendus vers dix heures dans la petite ville voisine. Pendant que j'assistais aux funérailles du général, ces dames se joignaient à Mme Aubry pour former autour de la veuve le cercle de circonstance. La triste cérémonie achevée, je regagnai la maison mortuaire, et je fus introduit, avec quelques familiers, dans le salon célèbre, dont le mobilier coûte quinze mille francs. Au milieu d'un demi-jour funèbre, je distinguai, sur un canapé de douze cents francs, l'ombre inconsolable de Mme de Saint-Cast, enveloppée de longs crêpes, dont nous

Digitized by Google

ne tardâmes pas à connaître le prix. A ses côtés se tenait Mme Aubry, présentant l'image du plus grand affaissement physique et moral. Une demi-douzaine de parentes et d'amies complétaient ce groupe douloureux. Pendant que nous nous rangions en haie à l'autre extrémité du salon, il y eut un bruit de froissemens de pieds et quelques craquemens de parquet; puis un morne silence régna de nouveau dans le mausolée. De temps à autre seulement il s'élevait du canapé un soupir lamentable, que Mme Aubry répétait aussitôt comme un écho fidèle.

Enfin parut un jeune homme, qui s'était un peu attardé dans la rue pour prendre le temps d'achever un cigare qu'il avait allumé en sortant du cimetière. Comme il se glissait discrètement dans nos rangs, Mme de Saint-Cast l'aperçut.

— C'est vous, Arthur? dit-elle d'une voix pareille à un souffle.

— Oui, ma tante, dit le jeune homme, s'avançant en vedette sur le front de notre ligne.

— Eh bien! reprit la veuve du même ton plaintif et traînant, c'est fini?

— Oui, ma tante, répondit d'un accent bref et délibéré le jeune Arthur, qui paraissait un garçon assez satisfait de lui-même.

Il y eut une pause, après laquelle Mme de Saint-Cast tira du fond de son âme expirante cette nouvelle série de questions : — Était-ce bien?

— Très bien, ma tante, très bien.

— Beaucoup de monde?

— Toute la ville, ma tante, toute la ville.

— La troupe?

— Oui, ma tante; toute la garnison, avec la musique.

Mme de Saint-Cast fit entendre un gémissement, et elle ajouta :

— Les pompiers?

— Les pompiers aussi, ma tante, très certainement.

J'ignore ce que ce dernier détail pouvait avoir de particulièrement déchirant pour le cœur de Mme de Saint-Cast; mais elle n'y résista point : une pâmoison subite, accompagnée d'un vagissement enfantin, appela autour d'elle toutes les ressources de la sensibilité féminine, et nous fournit l'occasion de nous esquiver. Je n'eus garde, pour moi, de n'en pas profiter. Il m'était insupportable de voir cette ridicule mégère exécuter ses hypocrites momeries sur la tombe de l'homme faible, mais bon et loyal, dont elle avait empoisonné la vie et très vraisemblablement hâté la fin.

Quelques instans plus tard, Mme Laroque me fit proposer de l'accompagner à la métairie de Langoat, qui est située cinq ou six lieues plus loin dans la direction de la côte. Elle comptait y aller dîner

Digitized by Google

avec sa fille : la fermière, qui a été la nourrice de Mlle Marguerite, est malade en ce moment, et ces dames projetaient depuis quelque temps de lui donner ce témoignage d'intérêt. Nous partîmes à deux heures de l'après-midi. C'était une des plus chaudes journées de cette chaude saison. Les deux portières ouvertes laissaient entrer dans la voiture les effluves épais et brûlans qu'un ciel torride versait à flots sur les landes desséchées.

La conversation souffrit de la langueur de nos esprits. Mme Laroque, qui se prétendait en paradis et qui s'était enfin débarrassée de ses fourrures, restait plongée dans une douce extase. Mlle Marguerite jouait de l'éventail avec une gravité espagnole. Pendant que nous gravissions lentement les côtes interminables de ce pays, nous voyions fourmiller sur les roches calcinées des légions de petits lézards cuirassés d'argent, et nous entendions le petillement continu des ajoncs qui ouvraient leurs gaînes mûres au soleil.

Au milieu d'une de ces laborieuses ascensions, une voix cria soudain du bord de la route : — Arrêtez, s'il vous plaît! — En même temps une grande fille aux jambes nues, tenant une quenouille à la main et portant le costume antique et la coiffe ducale des paysannes de cette contrée, franchit rapidement le fossé : elle culbuta en passant quelques moutons effarés, dont elle paraissait être la bergère, vint se camper avec une sorte de grâce debout sur le marchepied, et nous présenta dans le cadre de la portière sa figure brune, délibérée et souriante. — Excusez, mesdames, dit-elle de ce ton bref et mélodieux qui caractérise l'accent des gens du pays; me feriez-vous bien le plaisir de me lire cela? — Elle tirait de son corsage une lettre pliée à l'ancienne mode.

— Lisez, monsieur, me dit Mme Laroque en riant, et lisez tout haut, s'il y a lieu.

Je pris la lettre, qui était une lettre d'amour. Elle était adressée très minutieusement à Mlle Christine Oyadec, du bourg de ***, commune de ***, à la ferme de ***. L'écriture était d'une main fort inculte, mais qui paraissait sincère. La date annonçait que Mlle Christine avait reçu cette missive deux ou trois semaines auparavant : apparemment la pauvre fille, ne sachant pas lire et ne voulant point livrer son secret à la malignité de son entourage, avait attendu que quelque étranger de passage, à la fois bienveillant et lettré, vînt lui donner la clé de ce mystère qui lui brûlait le sein depuis quinze jours. Son œil bleu et largement ouvert se fixait sur moi avec un air de contention inexprimable, pendant que je déchiffrais péniblement les lignes obliques de la lettre, qui était conçue en ces termes : « Mademoiselle, c'est pour vous dire que depuis le jour où nous nous sommes parlé sur la lande après vêpres, mes intentions n'ont

Digitized by Google

pas changé, et que je suis en peine des vôtres; mon cœur, mademoiselle, est tout à vous, comme je désire que le vôtre soit tout à moi, et si ça est, vous pouvez bien être sûre et certaine qu'il n'y a pas âme vivante plus heureuse sur la terre ni au ciel que votre ami, — qui ne signe pas; mais vous savez bien qui, mademoiselle. »

— Est-ce que vous savez qui, mademoiselle Christine? dis-je en lui rendant la lettre.

— Ça se pourrait bien, dit-elle en nous montrant ses dents blanches et en secouant gravement sa jeune tête illuminée de bonheur. Merci, mesdames et monsieur. — Elle sauta à bas du marchepied, et disparut bientôt dans le taillis en poussant vers le ciel les notes joyeuses et sonores de quelque chanson bretonne.

Mme Laroque avait suivi avec un ravissement manifeste tous les détails de cette scène pastorale, qui caressait délicieusement sa chimère; elle souriait, elle rêvait devant cette heureuse fille aux pieds nus, elle était charmée. Cependant, lorsque Mlle Oyadec fut hors de vue, une idée bizarre s'offrit soudain à la pensée de Mme Laroque : c'était qu'après tout elle n'eût pas trop mal fait de donner une pièce de cinq francs à la bergère, en outre de son admiration.

— Alain! cria-t-elle, rappelez-la!

— Pourquoi donc, ma mère? dit vivement Mlle Marguerite, qui jusque-là n'avait paru accorder aucune attention à cet incident.

— Mais, mon enfant, peut-être cette fille ne comprend-elle pas parfaitement tout le plaisir que j'aurais, — et qu'elle devrait avoir elle-même, — à courir pieds nus dans la poussière : je crois convenable, à tout hasard, de lui laisser un petit souvenir.

— De l'argent! reprit Mlle Marguerite; oh! ma mère, ne faites pas cela! Ne mettez pas d'argent dans le bonheur de cette enfant!

L'expression de ce sentiment raffiné, que la pauvre Christine, par parenthèse, n'aurait peut-être pas apprécié infiniment, ne laissa pas de m'étonner dans la bouche de Mlle Marguerite, qui ne se pique pas en général de cette quintessence. Je crus même qu'elle plaisantait, bien que son visage n'indiquât aucune disposition à l'enjouement. Quoi qu'il en soit, ce caprice, plaisant ou non, fut pris très au sérieux par sa mère, et il fut décidé d'enthousiasme qu'on laisserait à cette idylle son innocence et ses pieds nus.

A la suite de ce beau trait, Mme Laroque, évidemment fort contente d'elle-même, retomba dans son extase souriante, et Mlle Marguerite reprit son jeu d'éventail avec un redoublement de gravité. Une heure après, nous arrivions au terme de notre voyage. Comme la plupart des fermes de ce pays, où les hauteurs et les plateaux sont couverts de landes arides, la ferme de Langoat est assise dans le creux d'un vallon que traverse un cours d'eau. La fermière, qui se trou-

Digitized by Google

vait mieux, s'occupa sans retard des préparatifs du dîner, dont nous avions eu soin d'apporter les principaux élémens. Il fut servi sur la pelouse naturelle d'une prairie, à l'ombre d'un énorme châtaignier. Mme Laroque, installée dans une attitude extrêmement incommode sur un des coussins de la voiture, n'en paraissait pas moins radieuse. Notre réunion, disait-elle, lui rappelait ces groupes de moissonneurs qu'on voit en été se presser sous l'abri des haies, et dont elle n'avait jamais pu contempler sans envie les rustiques banquets. Pour moi, j'aurais trouvé peut-être en d'autres temps une douceur singulière dans l'étroite et facile intimité que ce repas sur l'herbe, comme toutes les scènes de ce genre, ne manquait pas d'établir entre les convives; mais j'éloignais avec un pénible sentiment de contrainte un charme trop sujet au repentir, et le pain de cette fugitive fraternité me semblait amer.

Comme nous finissions de dîner : — Êtes-vous quelquefois monté là-haut? me dit Mme Laroque en désignant le sommet d'une colline très élevée qui dominait la prairie.

— Non, madame.

— Oh! mais, c'est un tort. On a de là un très bel horizon. Il faut voir cela. Pendant qu'on attellera, Marguerite va vous y conduire; n'est-ce pas, Marguerite?

— Moi, ma mère? Je n'y suis allée qu'une fois, et il y a longtemps... Au reste, je trouverai bien. Venez, monsieur, et préparez-vous à une rude escalade.

Nous nous mîmes aussitôt, Mlle Marguerite et moi, à gravir un sentier très raide qui serpentait sur le flanc de la montagne, en perçant çà et là un bouquet de bois. La jeune fille s'arrêtait de temps à autre dans son ascension légère et rapide, pour regarder si je la suivais, et, un peu haletante de sa course, elle me souriait sans parler. Arrivé sur la lande nue qui formait le plateau, j'aperçus à quelque distance une église de village dont le petit clocher dessinait sur le ciel ses vives arêtes. — C'est là, me dit ma jeune conductrice en accélérant le pas. — Derrière l'église était un cimetière enclos de murs. Elle en ouvrit la porte, et se dirigea péniblement, à travers les hautes herbes et les ronces traînantes qui encombraient le champ de repos, vers une espèce de perron en forme d'hémicycle qui en occupe l'extrémité. Deux ou trois degrés disjoints par le temps et ornés assez singulièrement de sphères massives conduisent sur une étroite plate-forme élevée au niveau du mur; une croix en granit se dresse au centre de l'hémicycle.

Mlle Marguerite n'eut pas plus tôt atteint la plate-forme, et jeté un regard dans l'espace qui s'ouvrait alors devant elle, que je la vis placer obliquement sa main au-dessus de ses yeux, comme si

Digitized by Google

elle éprouvait un subit éblouissement. Je me hâtai de la rejoindre. — Ce beau jour, approchant de sa fin, éclairait de ses dernières splendeurs une scène vaste, bizarre et sublime, que je n'oublierai jamais. En face de nous, et à une immense profondeur au-dessous du plateau, s'étendait à perte de vue une sorte de marécage parsemé de plaques lumineuses, et qui offrait l'aspect d'une terre à peine abandonnée par le reflux d'un déluge. Cette large baie s'avançait jusque sous nos pieds au sein des montagnes échancrées. Sur les bancs de sable et de vase qui séparaient les lagunes intermittentes, une végétation confuse de roseaux et d'herbes marines se teignait de mille nuances, également sombres et pourtant distinctes, qui contrastaient avec la surface éclatante des eaux. A chacun de ses pas rapides vers l'horizon, le soleil illuminait ou plongeait dans l'ombre quelques-uns des innombrables lacs qui marquetaient le golfe à demi desséché : il semblait puiser dans son écrin céleste les plus précieuses matières, l'argent, l'or, le rubis, le diamant, pour les faire étinceler tour à tour sur chaque point de cette plaine magnifique. Quand l'astre toucha le terme de sa carrière, une bande vaporeuse et ondée qui bordait au loin la limite extrême des marécages s'empourpra soudain d'une lueur d'incendie, et garda un moment la transparence irradiée d'un nuage que sillonne la foudre. J'étais tout entier à la contemplation de ce tableau vraiment empreint de la grandeur divine, et que traversait, comme un rayon de plus, le souvenir de César, quand une voix basse et comme oppressée murmura près de moi : — Mon Dieu! que c'est beau!

J'étais loin d'attendre de ma jeune compagne cette effusion sympathique. Je me retournai vers elle avec l'empressement d'une surprise qui ne diminua point quand l'altération de ses traits et le léger tremblement de ses lèvres m'eurent attesté la sincérité profonde de son admiration.

— Vous avouez que c'est beau? lui dis-je.

Elle secoua la tête; mais au même instant deux larmes se détachaient lentement de ses grands yeux : elle les sentit couler sur ses joues, fit un geste de dépit; puis, se jetant tout à coup sur la croix de granit, dont la base lui servait de piédestal, elle l'embrassa de ses deux mains, appuya fortement sa tête contre la pierre, et je l'entendis sangloter convulsivement.

Je ne crus devoir troubler par aucune parole le cours de cette émotion soudaine, et je m'éloignai de quelques pas avec respect. Après un moment, la voyant relever le front et replacer d'une main distraite ses cheveux dénoués, je me rapprochai.

— Que je suis honteuse! murmura-t-elle.

— Soyez heureuse plutôt, et renoncez, croyez-moi, à dessécher

Digitized by Google

en vous la source de ces larmes; elle est sacrée. D'ailleurs vous n'y parviendrez jamais.

— Il le faut! s'écria la jeune fille avec une sorte de violence. Au reste, c'est fait! Cet accès n'a été qu'une surprise... Tout ce qui est beau et tout ce qui est aimable,... je veux le haïr, — je le hais!

— Et pourquoi? grand Dieu!

Elle me regarda en face, et ajouta avec un geste de fierté et de douleur indicibles : — Parce que je suis belle, et que je ne puis être aimée!

Alors, comme un torrent longtemps contenu qui rompt enfin ses digues, elle continua avec un entraînement extraordinaire : — C'est vrai pourtant! — Et elle posait la main sur sa poitrine palpitante. — Dieu avait mis dans ce cœur tous les trésors que je raille, que je blasphème à chaque heure du jour! Mais quand il m'a infligé la richesse, ah! il m'a retiré d'une main ce qu'il me prodiguait de l'autre! A quoi bon ma beauté, à quoi bon le dévouement, la tendresse, l'enthousiasme, dont je me sens consumée! Ah! ce n'est pas à ces charmes que s'adressent les hommages dont tant de lâches m'importunent! Je le devine, — je le sais, — je le sais trop! Et si jamais quelque âme désintéressée, généreuse, héroïque, m'aimait pour ce que je suis, non pour ce que je vaux,... je ne le saurais pas,... je ne le croirais pas! La défiance toujours! voilà ma peine, — mon supplice. Aussi cela est résolu,... je n'aimerai jamais! Jamais je ne risquerai de répandre dans un cœur vil, indigne, vénal, la pure passion qui brûle mon cœur. Mon âme mourra vierge dans mon sein!... Eh bien! j'y suis résignée; mais tout ce qui est beau, tout ce qui fait rêver, tout ce qui me parle des cieux défendus, tout ce qui agite en moi ces flammes inutiles, — je l'écarte, je le hais, je n'en veux pas! — Elle s'arrêta, tremblante d'émotion; puis, d'une voix plus basse : — Monsieur, reprit-elle, je n'ai pas cherché ce moment,... je n'ai pas calculé mes paroles,... je ne vous avais pas destiné toute cette confiance; mais enfin j'ai parlé, vous savez tout;... et si jamais j'ai pu blesser votre sensibilité, maintenant je crois que vous me pardonnez.

Elle me tendit sa main. Quand ma lèvre se posa sur cette main tiède et encore humide de larmes, il me sembla qu'une langueur mortelle descendait dans mes veines. Pour Marguerite, elle détourna la tête, attacha un moment son regard sur l'horizon assombri, puis, descendant lentement les degrés : — Partons, dit-elle.

Un chemin plus long, mais plus facile que la rampe escarpée de la montagne, nous ramena dans la cour de la ferme, sans qu'un seul mot eût été prononcé entre nous. Hélas! qu'aurais-je dit? Plus qu'un autre j'étais suspect. Je sentais que chaque parole échappée

Digitized by Google

de mon cœur trop rempli n'eût fait qu'élargir encore la distance qui me sépare de cette âme ombrageuse et adorable!

La nuit déjà tombée dérobait aux yeux les traces de notre émotion commune. Nous partîmes. Mme Laroque, après nous avoir encore exprimé le contentement qu'elle emportait de cette journée, se mit à y rêver. Mlle Marguerite, invisible et immobile dans l'ombre épaisse de la voiture, paraissait endormie comme sa mère; mais quand un détour de la route laissait tomber sur elle un rayon de pâle clarté, ses yeux ouverts et fixes témoignaient qu'elle veillait silencieusement en tête à tête avec son inconsolable pensée. Pour moi, je puis à peine dire que je pensais : une étrange sensation, mêlée d'une joie profonde et d'une profonde amertume, m'avait envahi tout entier, et je m'y abandonnais comme on s'abandonne quelquefois à un songe dont on a conscience et dont on n'a pas la force de secouer le charme.

Nous arrivâmes vers minuit. Je descendis de voiture à l'entrée de l'avenue pour gagner mon logis par le plus court chemin à travers le parc. Comme je m'engageais dans une allée obscure, un faible bruit de pas et de voix rapprochés frappa mon oreille, et je distinguai vaguement deux ombres dans les ténèbres. L'heure était assez avancée pour justifier la précaution que je pris de demeurer caché dans l'épaisseur du massif, et d'observer ces rôdeurs nocturnes. Ils passèrent lentement devant moi : je reconnus Mlle Hélouin appuyée sur le bras de M. de Bévallan. Au même instant, le roulement de la voiture leur donna l'alarme, et après un serrement de main ils se séparèrent à la hâte, Mlle Hélouin s'esquivant dans la direction du château, et l'autre du côté des bois.

Rentré chez moi, et encore préoccupé de cette rencontre, je me demandai avec colère si je laisserais M. de Bévallan poursuivre librement ses amours en partie double, et chercher en même temps dans la même maison une fiancée et une maîtresse. Assurément je suis trop de mon âge et de mon temps pour ressentir contre certaines faiblesses la haine vigoureuse d'un puritain, et je n'ai pas l'hypocrisie de l'affecter; mais je pense que la moralité la plus libre et la plus relâchée sous ce rapport admet encore quelques degrés de dignité, d'élévation et de délicatesse. On marche plus ou moins droit dans ces chemins de traverse. Avant tout, l'excuse de l'amour, c'est d'aimer, et la profusion banale des tendresses de M. de Bévallan en exclut toute apparence d'entraînement et de passion. De telles amours ne sont plus même des fautes; elles n'en ont pas la valeur morale : ce ne sont que des calculs et des gageures de maquignon hébété. Les divers incidens de cette soirée, se rapprochant dans mon esprit, achevaient de me prouver à quel point extrême cet homme était indigne de la main et du cœur qu'il osait convoiter. Cette

Digitized by Google

union serait monstrueuse. Et cependant je compris vite que je ne pouvais user, pour en rompre le dessein, des armes que le hasard venait de me livrer. La meilleure fin ne saurait justifier des moyens bas, et il n'est pas de délation honorable. Ce mariage s'accomplira donc! Le ciel laissera tomber une des plus nobles créatures qu'il ait formées entre les bras de ce froid libertin! Il souffrira cette profanation! — Hélas! il en souffre tant d'autres!

Puis je cherchai à concevoir par quel égarement de fausse raison cette jeune fille avait choisi cet homme entre tous. Je crus le deviner. M. de Bévallan est fort riche : il doit apporter ici une fortune à peu près égale à celle qu'il y trouve, cela paraît être une sorte de garantie; il pourrait se passer de ce surcroît de richesse : on le présume plus désintéressé parce qu'il est moins besoigneux. Triste argument! méprise énorme que de mesurer sur le degré de la fortune le degré de vénalité des caractères! les trois quarts du temps, l'avidité s'enfle avec l'opulence, — et les plus mendians ne sont pas les plus pauvres!

N'y avait-il cependant aucune apparence que Mlle Marguerite pût d'elle-même ouvrir les yeux sur l'indignité de son choix, et trouver dans quelque inspiration secrète de son propre cœur le conseil qu'il m'était défendu de lui suggérer? Ne pouvait-il s'élever tout à coup dans ce cœur un sentiment nouveau, inattendu, qui vînt souffler sur les vaines résolutions de la raison et les mettre à néant? Ce sentiment même n'était-il pas né déjà, et n'en avais-je pas recueilli des témoignages irrécusables? Tant de caprices bizarres, d'hésitations, de combats et de larmes dont j'avais été depuis quelque temps l'objet ou le témoin, dénonçaient sans doute une raison chancelante et peu maîtresse d'elle-même. Je n'étais pas enfin assez neuf dans la vie pour ignorer qu'une scène comme celle dont le hasard m'avait rendu dans cette soirée même le confident et presque le complice, — si peu préméditée qu'elle puisse être, — n'éclate point dans une atmosphère d'indifférence. De telles émotions, de tels ébranlemens supposent deux âmes déjà troublées par un orage commun, ou qui vont l'être.

Mais s'il était vrai, si elle m'aimait, comme il était trop certain que je l'aimais, je pouvais dire de cet amour ce qu'elle disait de sa beauté : « A quoi bon! » car je ne pouvais espérer qu'il eût jamais assez de force pour triompher de la défiance éternelle qui est le travers et la vertu de cette noble fille, défiance dont mon caractère, j'ose le dire, repousse l'outrage, mais que ma situation, plus que celle de tout autre, est faite pour inspirer. Entre ces terribles ombrages et la réserve plus grande qu'ils me commandent, quel miracle pourrait combler l'abîme?

Et enfin, ce miracle même intervenant, daignât-elle m'offrir cette

Digitized by Google

main pour laquelle je donnerais ma vie, mais que je ne demanderai jamais, notre union serait-elle heureuse? Ne devrais-je pas craindre tôt ou tard dans cette imagination inquiète quelque sourd réveil d'une défiance mal étouffée? Pourrais-je me défendre moi-même de toute arrière-pensée pénible au sein d'une richesse empruntée? Pourrais-je jouir sans malaise d'un amour entaché d'un bienfait? Notre rôle de protection vis-à-vis des femmes nous est si formellement imposé par tous les sentimens d'honneur, qu'il ne peut être interverti un seul instant, même en toute probité, sans qu'il se répande sur nous je ne sais quelle ombre douteuse et suspecte. A la vérité, la richesse n'est pas un tel avantage qu'il ne puisse trouver en ce monde aucune espèce de compensation, et je suppose qu'un homme qui apporte à sa femme, en échange de quelques sacs d'or, un nom qu'il a illustré, un mérite éminent, une grande situation, un avenir, ne doit pas être écrasé de gratitude; mais, moi, j'ai les mains vides, je n'ai pas plus d'avenir que de présent; de tous les avantages que le monde apprécie, je n'en ai qu'un seul : mon titre, et je serais très résolu à ne le point porter, afin qu'on ne pût dire qu'il est le prix du marché. Bref, je recevrais tout et ne donnerais rien : un roi peut épouser une bergère, cela est généreux et charmant, et on l'en félicite à bon droit; mais un berger qui se laisserait épouser par une reine, cela n'aurait pas tout à fait aussi bonne figure.

J'ai passé la nuit à rouler toutes ces choses dans mon pauvre cerveau, et à chercher une conclusion que je cherche encore. Peut-être devrais-je sans retard quitter cette maison et ce pays. La sagesse le voudrait. Tout ceci ne peut bien finir. Que de mortels chagrins on s'épargnerait souvent par une seule minute de courage et de décision! Je devrais du moins être accablé de tristesse, jamais je n'en eus si belle occasion. Eh bien! je ne puis!... Au fond de mon esprit bouleversé et torturé, il y a une pensée qui domine tout, et qui me remplit d'une allégresse surhumaine. Mon âme est légère comme un oiseau du ciel. Je revois sans cesse, je verrai toujours ce petit cimetière, cette mer lointaine, cet immense horizon, et sur ce radieux sommet cet ange de beauté baigné de pleurs divins! Je sens encore sa main sous ma lèvre; je sens ses larmes dans mes yeux, dans mon cœur! Je l'aime! Eh bien! demain, s'il le faut, je prendrai une résolution... Jusque-là, pour Dieu! qu'on me laisse en repos. Depuis longtemps, je n'abuse pas du bonheur... Cet amour, j'en mourrai peut-être : je veux en vivre en paix tout un jour!

26 août.

Ce jour, ce jour unique que j'implorais, ne m'a pas été donné.

Digitized by Google

Ma courte faiblesse n'a pas attendu longtemps l'expiation, qui sera longue. Comment l'avais-je oublié? Dans l'ordre moral, comme dans l'autre, il y a des lois que nous ne transgressons jamais impunément, et dont les effets certains forment en ce monde l'intervention permanente de ce qu'on nomme la Providence. Un homme faible et grand, écrivant d'une main presque folle l'évangile d'un sage, disait de ces passions mêmes qui firent sa misère, son opprobre et son génie : « Toutes sont bonnes, quand on en reste le maître; toutes sont mauvaises, quand on s'en laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; ce qui nous est défendu par la conscience n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas de passions; il dépend de nous de régner sur elles. Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes; tous ceux qui nous dominent sont criminels... N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes désirs; que tes devoirs aillent avant tes passions; étends la loi de la nécessité aux choses morales; apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne! » Oui, telle est la loi : je la connaissais; je l'ai violée; je suis puni. Rien de plus juste.

J'avais à peine posé le pied sur le nuage de ce fol amour, que j'en étais précipité violemment, et j'ai à peine recouvré, après cinq jours, le courage nécessaire pour retracer les circonstances presque ridicules de ma chute. Mme Laroque et sa fille étaient parties dès le matin pour aller faire une visite nouvelle à Mme de Saint-Cast et ramener ensuite Mme Aubry. Je trouvai Mlle Hélouin seule au château. Je lui apportais un trimestre de sa pension, car, bien que mes fonctions me laissent en général tout à fait étranger à la tenue et à la discipline intérieures de la maison, ces dames ont désiré, par égard sans doute pour Mlle Caroline comme pour moi, que ses appointemens et les miens fussent payés exceptionnellement de ma main. La jeune demoiselle se tenait dans le petit boudoir qui est contigu au salon. Elle me reçut avec une douceur pensive qui me toucha. J'éprouvais moi-même en ce moment cette plénitude de cœur qui dispose à la confiance et à la bonté. Je résolus, en vrai don Quichotte, de tendre une main secourable à cette pauvre isolée. — Mademoiselle, lui dis-je tout à coup, vous m'avez retiré votre amitié, mais la mienne vous est restée tout entière; me permettez-vous de vous en donner une preuve?

— Elle me regarda, et murmura un oui timide.

— Eh bien! ma pauvre enfant, vous vous perdez.

Digitized by Google

. Elle se leva brusquement. — Vous m'avez vue cette nuit dans le parc! s'écria-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Mon Dieu! — Elle fit un pas vers moi. — Monsieur Maxime, je vous jure que je suis une honnête fille!

— Je le crois, mademoiselle; mais je dois vous dire que dans ce petit roman, très innocent sans doute de votre part, mais qui l'est peut-être moins de l'autre, vous aventurez très gravement votre réputation et votre repos. Je vous supplie d'y réfléchir, et je vous supplie en même temps d'être bien assurée que personne autre que vous n'entendra jamais un mot de ma bouche sur ce sujet.

J'allais me retirer : elle s'affaissa sur ses genoux près d'un canapé, et éclata en sanglots, le front appuyé sur ma main, qu'elle avait saisie. J'avais vu couler, il y avait peu de temps, des larmes plus belles et plus dignes; cependant j'étais ému. — Voyons, ma chère demoiselle, lui dis-je... Il n'est pas trop tard, n'est-ce pas? — Elle secoua la tête avec force. — Eh bien! ma chère enfant, prenez courage. Nous vous sauverons, allez. Que puis-je faire pour vous, voyons? Y a-t-il entre les mains de cet homme quelque gage, quelque lettre que je puisse lui redemander de votre part? Disposez de moi comme d'un frère.

Elle quitta ma main avec colère. — Ah! que vous êtes dur! dit-elle. Vous parlez de me sauver,... c'est vous qui me perdez! Après avoir feint de m'aimer, vous m'avez repoussée,... vous m'avez humiliée, désespérée... Vous êtes la cause unique de ce qui arrive!

— Mademoiselle, vous n'êtes pas juste : je n'ai jamais feint de vous aimer; j'ai eu pour vous une affection très sincère, que j'ai encore. J'avoue que votre beauté, votre esprit, vos talens, vous donnent parfaitement le droit d'attendre de ceux qui vivent près de vous quelque chose de plus qu'une fraternelle amitié; mais ma situation dans le monde, les devoirs de famille qui me sont imposés, ne me permettaient pas de dépasser cette mesure vis-à-vis de vous sans manquer à toute probité. Je vous dis franchement que je vous trouve charmante, et je vous assure qu'en tenant mes sentimens pour vous dans la limite que la loyauté me commandait, je n'ai pas été sans mérite. Je ne vois rien là de fort humiliant pour vous : ce qui pourrait à plus juste titre vous humilier, mademoiselle, ce serait de vous voir aimée très résolûment par un homme très résolu à ne pas vous épouser.

Elle me jeta un mauvais regard. — Qu'en savez-vous? dit-elle. Tous les hommes ne sont pas des coureurs de fortune!

— Ah! est-ce que vous seriez une méchante petite personne, mademoiselle Hélouin? lui dis-je avec beaucoup de calme. Cela étant, j'ai l'honneur de vous saluer.

Digitized by Google

— Monsieur Maxime! s'écria-t-elle en se précipitant tout à coup pour m'arrêter. Pardonnez-moi! ayez pitié de moi! Hélas! comprenez-moi, je suis si malheureuse! Figurez-vous donc ce que peut être la pensée d'une pauvre créature comme moi, à qui on a eu la cruauté de donner un cœur, une âme, une intelligence,... et qui ne peut user de tout cela que pour souffrir... et pour haïr! Quelle est ma vie? quel est mon avenir? Ma vie, c'est le sentiment de ma pauvreté, exalté sans cesse par tous les raffinemens du luxe qui m'entoure! Mon avenir, ce sera de regretter, de pleurer un jour amèrement cette vie même, cette vie d'esclave, tout odieuse qu'elle est!... Vous parlez de ma jeunesse, de mon esprit, de mes talens... Ah! je voudrais n'avoir jamais eu d'autre talent que de casser des pierres sur les routes! Je serais plus heureuse!... Mes talens, j'aurai passé le meilleur temps de ma vie à en parer une autre femme, pour qu'elle soit plus belle, plus adorée et plus insolente encore!... Et quand le plus pur de mon sang aura passé dans les veines de cette poupée, elle s'en ira au bras d'un heureux époux prendre sa part des plus belles fêtes de la vie, tandis que moi, seule, vieille, abandonnée, j'irai mourir dans quelque coin avec une pension de femme de chambre... Qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour mériter cette destinée-là, voyons? Pourquoi moi plutôt que ces femmes? Est-ce que je ne les vaux pas? Si je suis mauvaise, c'est que le malheur m'a ulcérée, c'est que l'injustice m'a noirci l'âme... J'étais née comme elles, — plus qu'elles peut-être, — pour être bonne, aimante, charitable... Eh! mon Dieu, les bienfaits coûtent peu quand on est riche, et la bienveillance est facile aux heureux! Si j'étais à leur place, et elles à la mienne, elles me haïraient, — comme je les hais! — On n'aime pas ses maîtres!... Ah! cela est horrible, ce que je vous dis, n'est-ce pas? Je le sais bien, et c'est ce qui m'achève... Je sens mon abjection, j'en rougis,... et je la garde! Hélas! vous allez me mépriser maintenant plus que jamais, monsieur,... vous que j'aurais tant aimé si vous l'aviez souffert! vous qui pouviez me rendre tout ce que j'ai perdu, l'espérance, la paix, la bonté, l'estime de moi-même!.. Ah! il y a eu un moment où je me suis cru sauvée,... où j'ai eu pour la première fois une pensée de bonheur, d'avenir, de fierté... Malheureuse!... — Elle s'était emparée de mes deux mains; elle y plongea sa tête, au milieu de ses longues boucles flottantes, et pleura follement.

— Ma chère enfant, lui dis-je, je comprends mieux que personne les ennuis, les amertumes de votre condition; mais permettez-moi de vous dire que vous y ajoutez beaucoup en nourrissant dans votre cœur les tristes sentimens que vous venez de m'exprimer. Tout ceci est fort laid, je ne vous le cache pas, et vous finiriez par mériter toute la rigueur de votre destinée; mais, voyons, votre imagination

Digitized by Google

vous exagère singulièrement cette rigueur. Quant à présent, vous êtes traitée ici, quoi que vous en disiez, sur le pied d'une amie, et dans l'avenir je ne vois rien qui empêche que vous ne sortiez de cette maison, vous aussi, au bras d'un heureux époux. Pour moi, je vous serai toute ma vie reconnaissant de votre affection; mais, je veux vous le dire encore une fois pour en finir à jamais avec ce sujet, j'ai des devoirs auxquels j'appartiens, et je ne veux ni ne puis me marier.

Elle me regarda tout à coup. — Même avec Marguerite? dit-elle.

— Je ne vois pas ce que le nom de Mlle Marguerite vient faire ici.

Elle repoussa d'une main ses cheveux, qui inondaient son visage, et tendant l'autre vers moi par un geste de menace : — Vous l'aimez! dit-elle d'une voix sourde, ou plutôt vous aimez sa dot; mais vous ne l'aurez pas!

— Mademoiselle Hélouin!

— Ah! reprit-elle, vous êtes passablement enfant si vous avez cru abuser une femme qui avait la folie de vous aimer! Je lis clairement dans vos manœuvres, allez! D'ailleurs je sais qui vous êtes... Je n'étais pas loin quand Mlle de Porhoët a transmis à Mme Laroque votre politique confidence...

— Comment! vous écoutez aux portes, mademoiselle?

— Je me soucie peu de vos outrages... D'ailleurs je me vengerai, et bientôt... Ah! vous êtes assurément fort habile, monsieur de Champcey! et je vous fais mon compliment... Vous avez joué à merveille le petit rôle de désintéressement et de réserve que votre ami Laubépin n'a pas manqué de vous recommander en vous envoyant ici... Il savait à qui vous aviez affaire... Il connaissait assez la ridicule manie de cette fille! Vous croyez déjà tenir votre proie, n'est-ce pas? De beaux millions, dont la source est plus ou moins pure, dit-on, mais qui seraient fort propres toutefois à recrépir un marquisat et à redorer un écusson... Eh bien! vous pouvez dès ce moment y renoncer,... car je vous jure que vous ne garderez pas votre masque un jour de plus, et voici la main qui vous l'arrachera!

— Mademoiselle Hélouin, il est grandement temps de mettre fin à cette scène, car nous touchons au mélodrame. Vous m'avez fait beau jeu pour vous prévenir sur le terrain de la délation et de la calomnie; mais vous pouvez y descendre en pleine sécurité, car je vous donne ma parole que je ne vous y suivrai pas. Là-dessus, je suis votre serviteur.

Je quittai cette infortunée avec un profond sentiment de dégoût, mais aussi de pitié. Quoique j'eusse toujours soupçonné que l'organisation la mieux douée dût être, en proportion même de ses dons, irritée et faussée dans la situation équivoque et mortifiante qu'occupe ici Mlle Hélouin, mon imagination n'avait pu plonger jusqu'au

Digitized by Google

fond de l'abîme plein de fiel qui venait de s'ouvrir sous mes yeux. Certes, — quand on y songe, — on ne peut guère concevoir un genre d'existence qui soumette une âme humaine à de plus venimeuses tentations, qui soit plus capable de développer et d'aiguiser dans le cœur les convoitises de l'envie, de soulever à chaque instant les révoltes de l'orgueil, d'exaspérer toutes les vanités et toutes les jalousies naturelles de la femme. Il n'y a pas à douter que le plus grand nombre des malheureuses filles que leur dénûment et leurs talens ont vouées à cet emploi, si honorable en soi, n'échappent par la modération de leurs sentimens, ou, avec l'aide de Dieu, par la fermeté de leurs principes, aux agitations déplorables dont Mlle Hélouin n'avait pas su se garantir; mais l'épreuve est redoutable. Quant à moi, la pensée m'était venue quelquefois que ma sœur pouvait être destinée par nos malheurs à entrer dans quelque riche famille en qualité d'institutrice : je fis serment alors, quelque avenir qui nous fût réservé, de partager plutôt avec Hélène dans la plus pauvre mansarde le pain le plus amer du travail que de la laisser jamais s'asseoir au festin empoisonné de cette opulente et haineuse servilité.

Cependant, si j'avais la ferme détermination de laisser le champ libre à Mlle Hélouin, et de n'entrer, à aucun prix, de ma personne, dans les récriminations d'une lutte dégradante, je ne pouvais envisager sans inquiétude les conséquences probables de la guerre déloyale qui venait de m'être déclarée. J'étais évidemment menacé dans tout ce que j'ai de plus sensible, dans mon amour et dans mon honneur. Maîtresse du secret de ma vie et du secret de mon cœur, mêlant avec l'habileté perfide de son sexe la vérité au mensonge, Mlle Hélouin pouvait aisément présenter ma conduite sous un jour suspect, tourner contre moi jusqu'aux précautions, jusqu'aux scrupules de ma délicatesse, et prêter à mes plus simples allures la couleur d'une intrigue préméditée. Il m'était impossible de savoir avec précision quel tour elle donnerait à sa malveillance; mais je me fiais à elle pour être assuré qu'elle ne se tromperait pas sur le choix des moyens. Elle connaissait mieux que personne les points faibles des imaginations qu'elle voulait frapper. Elle possédait sur l'esprit de Mlle Marguerite et sur celui de sa mère l'empire naturel de la dissimulation sur la franchise, de l'astuce sur la candeur; elle jouissait auprès d'elles de toute la confiance qui naît d'une longue habitude et d'une intimité quotidienne, et ses maîtres, pour employer son langage, n'avaient garde de soupçonner, sous les dehors d'enjouement gracieux et d'obséquieuse prévenance dont elle s'enveloppe avec un art consommé, la frénésie d'orgueil et d'ingratitude qui ronge cette âme misérable. Il était trop vraisemblable qu'une main aussi sûre et aussi savante verserait ses poisons avec plein succès

Digitized by Google

dans des cœurs ainsi préparés. A la vérité Mlle Hélouin pouvait craindre, en cédant à son ressentiment, de replacer la main de Mlle Marguerite dans celle de M. de Bévallan et de hâter un hymen qui serait la ruine de sa propre ambition; mais je savais que la haine d'une femme ne calcule rien, et qu'elle hasarde tout. Je m'attendais donc, de la part de celle-ci, à la plus prompte comme à la plus aveugle des vengeances, et j'avais raison.

Je passai dans une pénible anxiété les heures que j'avais vouées à de plus douces pensées. Tout ce que la dépendance peut avoir de plus poignant pour une âme fière, le soupçon de plus amer pour une conscience droite, le mépris de plus navrant pour un cœur qui aime, je le sentis. L'adversité, dans mes plus mauvais jours, ne m'avait jamais servi une coupe mieux remplie. J'essayai cependant de travailler comme de coutume. Vers cinq heures, je me rendis au château. Ces dames étaient rentrées dans l'après-midi. Je trouvai dans le salon Mlle Marguerite, Mme Aubry et M. de Bévallan, avec deux ou trois hôtes de passage. Mlle Marguerite parut ne pas s'apercevoir de ma présence : elle continua de s'entretenir avec M. de Bévallan sur un ton d'animation qui n'était pas ordinaire. Il était question d'un bal improvisé qui devait avoir lieu le soir même dans un château voisin. Elle devait s'y rendre avec sa mère, et elle pressait M. de Bévallan de les y accompagner : celui-ci s'en excusait, en alléguant qu'il était parti de chez lui le matin avant d'avoir reçu l'invitation, et que sa toilette n'était pas convenable. Mlle Marguerite, insistant avec une coquetterie affectueuse et empressée dont son interlocuteur lui-même semblait surpris, lui dit qu'il avait certainement encore le temps de retourner chez lui, de s'habiller et de revenir les prendre. On lui garderait un bon petit dîner. M. de Bévallan objecta que tous ses chevaux de voiture étaient sur la litière, et qu'il ne pouvait revenir à cheval en toilette de bal : — Eh bien! reprit Mlle Marguerite, on va vous conduire dans l'américaine. — En même temps elle dirigea pour la première fois ses yeux sur moi, et me couvrant d'un regard où je vis éclater la foudre : — Monsieur Odiot, dit-elle d'une voix de bref commandement, allez dire qu'on attelle!

Cet ordre servile était si peu dans la mesure de ceux qu'on a coutume de m'adresser ici, et qu'on peut me croire disposé à subir, que l'attention et la curiosité des plus indifférens en furent aussitôt éveillées. Il se fit un silence embarrassé : M. de Bévallan jeta un coup d'œil étonné sur Mlle Marguerite, puis il me regarda, prit un air grave et se leva. Si l'on s'attendait à quelque folle inspiration de colère, il y eut déception. Certes les insultantes paroles qui venaient de tomber sur moi d'une bouche si belle, si aimée, — et

Digitized by Google

si barbare, — avaient fait pénétrer le froid de la mort jusqu'aux sources profondes de ma vie, et je doute qu'une lame d'acier, se frayant passage à travers mon cœur, m'eût causé une pire sensation; mais jamais je ne fus si calme. Le timbre dont se sert habituellement Mme Laroque pour appeler ses gens était sur une table à ma portée : j'y appuyai le doigt. Un domestique entra presque aussitôt. — Je crois, lui dis-je, que Mlle Marguerite a des ordres à vous donner. — Sur ces mots qu'elle avait écoutés avec une sorte de stupeur, la jeune fille fit violemment de la tête un signe négatif et congédia le domestique. J'avais grande hâte de sortir de ce salon, où j'étouffais; mais je ne pus me retirer devant l'attitude provocante qu'affectait alors M. de Bévallan.

— Ma foi! murmura-t-il, voilà quelque chose d'assez particulier!

Je feignis de ne pas l'entendre. Mlle Marguerite lui dit deux mots brusques à voix basse. — Je m'incline, mademoiselle, reprit-il alors d'un ton plus élevé; qu'il me soit permis seulement d'exprimer le regret sincère que j'éprouve de n'avoir pas le droit d'intervenir ici.

Je me levai aussitôt. — Monsieur de Bévallan, dis-je en me plaçant à deux pas de lui, ce regret est tout à fait superflu, car si je n'ai pas cru devoir obéir aux ordres de mademoiselle, je suis entièrement aux vôtres,... et je vais les attendre.

— Fort bien, fort bien, monsieur; rien de mieux, répliqua M. de Bévallan en agitant la main avec grâce pour rassurer les femmes.

Nous nous saluâmes, et je sortis.

Je dînai solitairement dans ma tour, servi, suivant l'usage, par le pauvre Alain, que les rumeurs de l'antichambre avaient sans doute instruit de ce qui s'était passé, car il ne cessa d'attacher sur moi des regards lamentables, poussant par intervalles de profonds soupirs et observant, contre sa coutume, un silence morne. Seulement, sur ma demande, il m'apprit que ces dames avaient décidé qu'elles n'iraient pas au bal ce soir-là.

Mon bref repas terminé, je mis un peu d'ordre dans mes papiers et j'écrivis deux mots à M. Laubépin. A toutes prévisions, je lui recommandais Hélène. L'idée de l'abandon où je la laisserais en cas de malheur me navrait le cœur, sans ébranler le moins du monde mes immuables principes. Je puis m'abuser, mais j'ai toujours pensé que l'honneur, dans notre vie moderne, domine toute la hiérarchie des devoirs. Il supplée aujourd'hui à tant de vertus à demi effacées dans les consciences, à tant de croyances à demi mortes, il joue, dans l'état de notre société, un rôle tellement tutélaire, qu'il n'entrera jamais dans mon esprit d'en affaiblir les droits, d'en discuter les arrêts, d'en subordonner les obligations. L'honneur, dans son caractère indéfini, est quelque chose de supérieur à la loi et à la mo-

Digitized by Google

rale : on ne le raisonne pas, on le sent. C'est une religion. Si nous n'avons plus la folie de la croix, gardons la folie de l'honneur!

Au surplus, il n'y a pas de sentiment profondément entré dans l'âme humaine qui ne soit, si l'on y pense, sanctionné par la raison. Mieux vaut, à tout risque, une fille ou une femme seule au monde que protégée par un frère ou par un mari déshonoré.

J'attendais d'un instant à l'autre un message de M. de Bévallan. Je m'apprêtais à me rendre chez le percepteur du bourg, qui est un jeune officier blessé en Crimée, et à réclamer son assistance, quand on heurta à ma porte. Ce fut M. de Bévallan lui-même qui entra. Son visage exprimait, avec une faible nuance d'embarras, une sorte de bonhomie ouverte et joyeuse.

— Monsieur, me dit-il pendant que je le considérais avec une assez vive surprise, voilà une démarche un peu irrégulière; mais, ma foi! j'ai des états de service qui mettent, Dieu merci, mon courage à l'abri du soupçon. D'autre part, j'ai lieu d'éprouver ce soir un contentement qui ne laisse aucune place chez moi à l'hostilité ou à la rancune. Enfin j'obéis à des ordres qui doivent m'être plus sacrés que jamais. Bref, je viens vous tendre la main.

Je le saluai avec gravité, et je pris sa main.

— Maintenant, ajouta-t-il en s'asseyant, me voilà fort à l'aise pour m'acquitter de mon ambassade. Mlle Marguerite vous a tantôt, monsieur, dans un moment de distraction, donné quelques instructions qui assurément n'étaient pas de votre ressort. Votre susceptibilité s'en est émue très justement, nous le reconnaissons, et ces dames m'ont chargé de vous faire accepter leurs regrets. Elles seraient désespérées que ce malentendu d'un instant les privât de vos bons offices, dont elles apprécient toute la valeur, et rompît des relations auxquelles elles attachent un prix infini. Pour moi, monsieur, j'ai acquis ce soir, à ma grande joie, le droit de joindre mes instances à celles de ces dames : les vœux que je formais depuis longtemps viennent d'être agréés, et je vous serai personnellement obligé de ne pas mêler à tous les souvenirs heureux de cette soirée celui d'une séparation qui serait à la fois préjudiciable et douloureuse à la famille dans laquelle j'ai l'honneur d'entrer.

— Monsieur, lui dis-je, je ne puis qu'être très sensible aux témoignages que vous voulez bien me rendre au nom de ces dames et au vôtre. Vous me pardonnerez de n'y pas répondre immédiatement par une détermination formelle qui demanderait plus de liberté d'esprit que je n'en puis avoir encore.

— Vous me permettrez au moins, dit M. de Bévallan, d'emporter une bonne espérance... Voyons, monsieur, puisque l'occasion s'en présente, rompons donc à jamais l'ombre de glace qui a pu exister

Digitized by Google

entre nous deux jusqu'ici. Pour mon compte, j'y suis très disposé. D'abord Mme Laroque, sans se dénantir d'un secret qui ne lui appartient pas, ne m'a point laissé ignorer que les circonstances les plus honorables pour vous se cachent sous l'espèce de mystère dont vous vous entourez. Ensuite je vous dois une reconnaissance particulière : je sais que vous avez été consulté récemment au sujet de mes prétentions à la main de Mlle Laroque, et que j'ai eu à me louer de votre appréciation.

— Mon Dieu, monsieur, je ne pense pas avoir mérité...

— Oh! je sais, reprit-il en riant, que vous n'avez pas abondé follement dans mon sens; mais enfin vous ne m'avez pas nui. J'avoue même que vous avez fait preuve d'une sagacité réelle. Vous avez dit que si Mlle Marguerite ne devait pas être absolument heureuse avec moi, elle ne serait pas non plus malheureuse. Eh bien, le prophète Daniel n'aurait pas mieux dit. La vérité est que la chère enfant ne serait absolument heureuse avec personne, puisqu'elle ne trouverait pas dans le monde entier un mari qui lui parlât en vers du matin au soir... Il n'y en a pas! Je ne suis pas plus qu'un autre de ce calibre-là, j'en conviens; mais, — comme vous m'avez fait encore l'honneur de le dire, — je suis un galant homme. Véritablement, quand nous nous connaîtrons mieux, vous n'en douterez pas. Je ne suis pas un méchant diable; je suis un bon garçon... Mon Dieu! j'ai des défauts,... j'en ai eu surtout! J'ai aimé les jolies femmes,... ça, je ne peux pas le nier! Mais quoi! c'est la preuve qu'on a un bon cœur. D'ailleurs me voilà au port,... et même j'en suis ravi, parce que, — entre nous, — je commençais à me roussir un peu. Bref, je ne veux plus penser qu'à ma femme et à mes enfans. D'où je conclus avec vous que Marguerite sera parfaitement heureuse, c'est-à-dire autant qu'elle peut l'être en ce monde avec une tête comme la sienne : car enfin je serai charmant pour elle, je ne lui refuserai rien, j'irai même au-devant de tous ses désirs. Mais si elle me demande la lune et les étoiles, je ne peux pas aller les décrocher pour lui être agréable,... ça, c'est impossible!... Là-dessus, mon cher ami, votre main encore une fois!

Je la lui donnai. Il se leva. — Là, j'espère que vous nous resterez maintenant... Voyons, éclaircissez-moi un peu ce front-là... Nous vous ferons la vie aussi douce que possible, mais il faut vous y prêter un peu, que diable!... Vous vous complaisez dans votre tristesse... Vous vivez, passez-moi le mot, comme un vrai hibou. Vous êtes une sorte d'Espagnol comme on n'en voit pas!... Secouez-moi donc ça! Vous êtes jeune, beau garçon, vous avez de l'esprit et des talens; profitez un peu de toutes ces choses... Voyons, pourquoi ne feriez-vous pas un doigt de cour à la petite Hélouin? Cela vous amu-

Digitized by Google

serait... Elle est très gentille, et elle irait très bien... Mais diantre! j'oublie un peu ma promotion aux grandes dignités, moi!... Allons, adieu, monsieur Maxime, et à demain, n'est-ce pas?

— A demain certainement.

Et ce galant homme, — qui est, lui, une sorte d'Espagnol comme on en voit beaucoup, — m'abandonna à mes réflexions.

1er octobre.

Un singulier événement! — Quoique les conséquences n'en soient pas jusqu'ici des plus heureuses, il m'a fait du bien. Après le rude coup qui m'avait frappé, j'étais demeuré comme engourdi de douleur. Ceci m'a rendu au moins le sentiment de la vie, et pour la première fois depuis trois longues semaines j'ai le courage d'ouvrir ces feuilles et de reprendre la plume.

Toutes satisfactions m'étant données, je pensai que je n'avais plus aucune raison de quitter, brusquement du moins, une position et des avantages qui me sont après tout nécessaires, et dont j'aurais grand'peine à trouver l'équivalent du jour au lendemain. La perspective des souffrances tout à fait personnelles qui me restaient à affronter, et que je m'étais d'ailleurs attirées par ma faiblesse, ne pouvait m'autoriser à fuir des devoirs où mes intérêts ne sont pas seuls engagés. En outre, je n'entendais pas que Mlle Marguerite pût interpréter ma subite retraite par le dépit d'une belle partie perdue, et je me faisais un point d'honneur de lui montrer jusqu'au pied de l'autel un front impassible; quant au cœur, elle ne le verrait pas. — Bref, je me contentai d'écrire à M. Laubépin que certains côtés de ma situation pouvaient d'un instant à l'autre me devenir intolérables, et que j'ambitionnais avidement quelque emploi moins rétribué et plus indépendant.

Dès le lendemain, je me présentai au château, où M. de Bévallan m'accueillit avec cordialité. Je saluai ces dames avec tout le naturel dont je pus disposer. Il n'y eut, bien entendu, aucune explication. Mme Laroque me parut émue et pensive, Mlle Marguerite encore un peu vibrante, mais polie. Quant à Mlle Hélouin, elle était fort pâle, et tenait les yeux baissés sur sa broderie. La pauvre fille n'avait pas à se féliciter extrêmement du résultat final de sa diplomatie. Elle essayait bien de temps en temps de lancer au triomphant M. de Bévallan un regard chargé de dédain et de menace; mais dans cette atmosphère orageuse, qui eût passablement inquiété un novice, M. de Bévallan respirait, circulait et voltigeait avec la plus parfaite aisance. Cet aplomb souverain irritait manifestement Mlle Hélouin; mais en même temps il la domptait. Toutefois, si elle n'eût risqué que de se perdre avec son complice, je ne doute pas qu'elle ne lui eût rendu immédiatement, et avec plus de raison, un service ana-

Digitized by Google

logue à celui dont elle m'avait gratifié la veille; mais il était probable qu'en cédant à sa jalouse colère et en confessant son ingrate duplicité, elle se perdrait seule, et elle avait toute l'intelligence nécessaire pour le comprendre. M. de Bévallan en effet n'était pas homme à s'être avancé vis-à-vis d'elle sans se réserver une garde sévère dont il userait avec un sang-froid impitoyable. Mlle Hélouin pouvait se dire à la vérité qu'on avait ajouté foi la veille, sur sa seule parole, à des dénonciations autrement mensongères; mais elle n'était pas sans savoir qu'un mensonge qui flatte ou qui blesse le cœur trouve plus facilement créance qu'une vérité indifférente. Elle se résignait donc, non sans éprouver amèrement, je suppose, que l'arme de la trahison tourne quelquefois dans la main qui s'en sert.

Pendant ce jour et ceux qui le suivirent, je fus soumis à un genre de supplice que j'avais prévu, mais dont je n'avais pu calculer tous les poignans détails. Le mariage était fixé à un mois de là. On en dut faire sans retard et à la hâte tous les préparatifs. Les bouquets de Mme Prévost arrivèrent régulièrement chaque matin. Les dentelles, les étoffes, les bijoux affluèrent ensuite, et furent étalés chaque soir dans le salon sous les yeux des amies affairées et jalouses. Il fallut donner sur tout cela mes avis et mes conseils. Mlle Marguerite les sollicitait avec une sorte d'affectation cruelle. J'obéissais de bonne grâce; puis je rentrais dans ma tour, je prenais dans un tiroir secret le petit mouchoir déchiré que j'avais sauvé au péril de ma vie, et j'en essuyais mes yeux. Lâcheté encore! mais qu'y faire? Je l'aime! La perfidie, l'inimitié, des malentendus irréparables, sa fierté et la mienne, nous séparent à jamais : soit! mais rien n'empêchera ce cœur de vivre et de mourir plein d'elle!

Quant à M. de Bévallan, je ne me sentais pas de haine contre lui : il n'en mérite pas. C'est une âme vulgaire, mais inoffensive. Je pouvais, Dieu merci, sans hypocrisie recevoir les démonstrations de sa banale bienveillance, et mettre avec tranquillité ma main dans la sienne; mais si sa personnalité fruste échappait à ma haine, je n'en ressentais pas moins avec une angoisse profonde, déchirante, combien cet homme était indigne de la créature choisie qu'il posséderait bientôt, — qu'il ne connaîtrait jamais. Dire le flot de pensées amères, de sensations sans nom que soulevait en moi, — qu'y soulève encore — l'image prochaine de cette odieuse mésalliance, je ne le pourrais ni ne l'oserais. L'amour véritable a quelque chose de sacré qui imprime un caractère plus qu'humain aux douleurs comme aux joies qu'il nous donne. Il y a dans la femme qu'on aime je ne sais quelle divinité dont il semble qu'on ait seul le secret, qui n'appartient qu'à vous, et dont une main étrangère ne peut toucher le voile sans vous faire éprouver une horreur qui ne ressemble à aucune autre, — un frisson de sacrilége. Ce n'est pas seulement un

Digitized by Google

bien précieux qu'on vous ravit, c'est un autel qu'on profane en vous, un mystère qu'on viole, un dieu qu'on outrage! Voilà la jalousie! Du moins, c'est la mienne. Très sincèrement, il me semblait que moi seul au monde j'avais des yeux, une intelligence, un cœur capables de voir, de comprendre et d'adorer dans toutes ses perfections la beauté de cet ange, qu'avec tout autre elle serait comme égarée et perdue, qu'elle m'était destinée à moi seul corps et âme de toute éternité! J'avais cet orgueil immense, assez expié par une immense douleur.

Cependant un démon railleur murmurait à mon oreille que, suivant toutes les prévisions de l'humaine sagesse, Marguerite trouverait plus de paix et de bonheur réel dans l'amitié tempérée du mari raisonnable qu'elle n'en eût rencontré dans la belle passion de l'époux romanesque. Est-ce donc vrai? est-ce donc possible? Moi, je ne le crois pas! — Elle aura la paix, soit; mais la paix, après tout, n'est pas le dernier mot de la vie, le symbole suprême du bonheur. S'il suffisait de ne pas souffrir et de se pétrifier le cœur pour être heureux, trop de gens le seraient qui ne le méritent pas. A force de raison et de prose, on finit par diffamer Dieu et dégrader son œuvre. Dieu donne la paix aux morts, la passion aux vivans! Oui, il y a dans la vie, à côté de la vulgarité des intérêts courans et quotidiens à laquelle je n'ai pas l'enfantillage de prétendre échapper, il y a une poésie permise, — que dis-je? — commandée! C'est la part de l'âme douée d'immortalité. Il faut que cette âme se sente et se révèle quelquefois, fût-ce par des transports au-delà du réel, par des aspirations au-delà du possible, fût-ce par des orages ou par des larmes. Oui, il y a une souffrance qui vaut mieux que le bonheur, ou plutôt qui est le bonheur même, celle d'une créature vivante qui connaît tous les troubles du cœur et toutes les chimères de la pensée, et qui partage ces nobles tourmens avec un cœur égal et une pensée fraternelle! Voilà le roman que chacun a le droit, et, pour dire tout, le devoir de mettre dans sa vie, s'il a le titre d'homme et s'il le veut justifier.

Au surplus, cette paix même tant vantée, la pauvre enfant ne l'aura pas. Que le mariage de deux cœurs inertes et de deux imaginations glacées engendre le repos du néant, je le veux bien; mais l'union de la vie et de la mort ne peut se soutenir sans une contrainte horrible et de perpétuels déchiremens.

Au milieu de ces misères intimes dont chaque jour redoublait l'intensité, je ne trouvais un peu de secours qu'auprès de ma pauvre et vieille amie Mlle de Porhoët. Elle ignorait ou feignait d'ignorer l'état de mon cœur; mais, dans des allusions voilées, peut-être involontaires, elle posait légèrement sur mes plaies saignantes la main délicate et ingénieuse d'une femme. Il y a d'ailleurs dans cette âme,

Digitized by Google

vivant emblème du sacrifice et de la résignation, et qui déjà semble flotter au-dessus de la terre, un détachement, un calme, une douce fermeté qui se répandaient sur moi. J'en arrivais à comprendre son innocente folie, et même à m'y associer avec une sorte de naïveté. Penché sur mon album, je me cloîtrais avec elle pendant de longues heures dans sa cathédrale, et j'y respirais un moment les vagues parfums d'une idéale sérénité.

J'allais encore chercher presque chaque jour dans le logis de la vieille demoiselle un autre genre de distraction. Il n'y a point de travail auquel l'habitude ne prête quelque charme. Pour ne pas laisser soupçonner à Mlle de Porhoët la perte définitive de son procès, je poursuivais régulièrement l'exploration de ses archives de famille. Je découvrais par intervalles dans ce fouillis — des traditions, des légendes, des traits de mœurs qui éveillaient ma curiosité, et qui transportaient un moment mon imagination dans les temps passés, loin de l'accablante réalité. Mlle de Porhoët, dont ma persévérance entretenait les illusions, m'en témoignait une gratitude que je méritais peu, car j'avais fini par prendre à cette étude, désormais sans utilité positive, un intérêt qui me payait de mes peines, et qui faisait à mes chagrins une diversion salutaire.

Cependant, à mesure que le terme fatal approchait, Mlle Marguerite perdait la vivacité fébrile dont elle avait paru animée depuis le jour où le mariage avait été définitivement arrêté. Elle retombait, du moins par instans, dans son attitude autrefois familière d'indolence passive et de sombre rêverie. Je surpris même une ou deux fois ses regards attachés sur moi avec une sorte de perplexité extraordinaire. Mme Laroque de son côté me regardait souvent avec un air d'inquiétude et d'indécision, comme si elle eût désiré et redouté en même temps d'aborder avec moi quelque pénible sujet d'entretien. Avant-hier le hasard fit que je me trouvai seul avec elle dans le salon, Mlle Hélouin étant sortie brusquement pour donner un ordre. La conversation indifférente dans laquelle nous étions engagés cessa aussitôt comme par un accord secret; après un court silence : — Monsieur, me dit Mme Laroque d'un accent pénétré, vous placez bien mal vos confidences!

— Mes confidences, madame! Je ne puis vous comprendre. A part Mlle de Porhoët, personne ici n'a reçu de moi l'ombre d'une confidence.

— Hélas! reprit-elle, je veux le croire,... je le crois;... mais ce n'est pas assez!...

Au même instant, Mlle Hélouin rentra, et tout fut dit.

Le lendemain, — c'était hier, — j'étais parti à cheval dès le matin pour surveiller quelques coupes de bois dans les environs. Vers quatre heures du soir, je revenais dans la direction du château,

Digitized by Google

quand, à un brusque détour du chemin, je me trouvai subitement face à face avec Mlle Marguerite. Elle était seule. Je me disposais à passer en la saluant; mais elle arrêta son cheval. — Un beau jour d'automne, monsieur, me dit-elle.

— Oui, mademoiselle. Vous vous promenez?

— Comme vous voyez. J'use de mes derniers momens d'indépendance, et même j'en abuse, car je me sens un peu embarrassée de ma solitude... Mais Alain était nécessaire là-bas... Mon pauvre Mervyn est boiteux... Vous ne voulez pas le remplacer par hasard?

— Avec plaisir. Où allez-vous?

— Mais... J'avais presque l'idée de pousser jusqu'à la tour d'Elven. — Elle me désignait du bout de sa cravache un sommet brumeux qui s'élevait à droite de la route. — Je crois, ajouta-t-elle, que vous n'avez jamais fait ce pèlerinage.

— C'est vrai. Il m'a souvent tenté, mais je l'ai ajourné jusqu'ici, je ne sais pourquoi.

— Eh bien! cela se trouve parfaitement; mais il est déjà tard, il faut nous hâter un peu, s'il vous plaît.

Je tournai bride, et nous partîmes au galop.

Pendant que nous courions, je cherchais à me rendre compte de cette fantaisie inattendue, qui ne laissait pas de paraître un peu préméditée. Je supposai que le temps et la réflexion avaient pu atténuer dans l'esprit de Mlle Marguerite l'impression première des calomnies dont on l'avait troublé. Apparemment elle avait fini par concevoir quelques doutes sur la véracité de Mlle Hélouin, et elle s'était entendue avec le hasard pour m'offrir, sous une forme déguisée, une sorte de réparation qui pouvait m'être due.

Au milieu des préoccupations qui m'assiégeaient alors, j'attachais une faible importance au but particulier que nous nous proposions dans cette étrange promenade. Cependant j'avais souvent entendu citer autour de moi cette tour d'Elven comme une des ruines les plus intéressantes du pays, et jamais je n'avais parcouru une des deux routes qui, de Rennes ou de Jocelyn, se dirigent vers la mer, sans contempler d'un œil avide cette masse indécise qu'on voit pointer au milieu des landes lointaines comme une énorme pierre levée; mais le temps et l'occasion m'avaient manqué.

Le village d'Elven, que nous traversâmes en ralentissant un peu notre allure, donne une représentation vraiment saisissante de ce que pouvait être un bourg du moyen âge. La forme des maisons basses et sombres n'a pas changé depuis cinq ou six siècles. On croit rêver quand on voit, à travers les larges baies cintrées et sans châssis qui tiennent lieu de fenêtres, ces groupes de femmes à l'œil sauvage, au costume sculptural, qui filent leur quenouille dans

Digitized by Google

l'ombre, et s'entretiennent à voix basse dans une langue inconnue. Il semble que tous ces spectres grisâtres viennent de quitter leurs dalles tumulaires pour exécuter entre eux quelque scène d'un autre âge dont vous êtes le seul témoin vivant. Cela cause une sorte d'oppression. Le peu de vie qui se manifeste autour de vous dans l'unique rue du bourg porte le même caractère d'archaïsme et d'étrangeté fidèlement retenu d'un monde évanoui.

A peu de distance d'Elven, nous prîmes un chemin de traverse qui nous conduisit sur le sommet d'une colline aride. De là nous aperçûmes distinctement, quoique à une assez grande distance encore, le colosse féodal dominant en face de nous une hauteur boisée. La lande où nous nous trouvions s'abaissait par une pente assez raide vers des prairies marécageuses encadrées dans d'épais taillis. Nous en descendîmes le revers, et nous fûmes bientôt engagés dans les bois. Nous suivions alors une étroite chaussée dont le pavé disjoint et raboteux a dû résonner sous le pied des chevaux bardés de fer. J'avais cessé depuis longtemps de voir la tour d'Elven, dont je ne pouvais même plus conjecturer l'emplacement, quand elle se dégagea soudain de la feuillée, et se dressa à deux pas de nous avec la soudaineté d'une apparition. Cette tour n'est point ruinée : elle conserve aujourd'hui toute sa hauteur primitive, qui dépasse cent pieds, et les assises régulières de granit qui en composent le magnifique appareil octogonal lui donnent l'aspect d'un bloc formidable taillé d'hier par le plus pur ciseau. Rien de plus imposant, de plus fier et de plus sombre que ce vieux donjon impassible au milieu des temps et isolé dans l'épaisseur de ces bois. Des arbres ont poussé de toute leur taille dans les douves profondes qui l'environnent, et leur faîte touche à peine l'ouverture des fenêtres les plus basses. Cette végétation gigantesque, dans laquelle se perd confusément la base de l'édifice, achève de lui prêter une couleur de fantastique mystère. Dans cette solitude, au milieu de ces forêts, en face de cette masse d'architecture bizarre qui surgit tout à coup, il est impossible de ne pas songer à ces tours enchantées où de belles princesses dorment un sommeil séculaire.

— Jusqu'à ce jour, me dit Mlle Marguerite, à qui j'essayais de communiquer cette impression, voici tout ce que j'en ai vu; mais, si vous tenez à réveiller la princesse, nous pouvons entrer. Autant que je le puis savoir, il y a toujours dans ces environs un berger ou une bergère qui est muni — ou munie — de la clé. Attachons nos chevaux là, et mettons-nous à la recherche, vous du berger, et moi de la bergère.

Les chevaux furent parqués dans un petit enclos voisin de la ruine, et nous nous séparâmes un moment, Mlle Marguerite et moi, pour faire une sorte de battue dans les environs. Nous eûmes le regret de

Digitized by Google

ne rencontrer ni berger ni bergère. Notre désir de visiter l'intérieur de la tour s'accrut alors naturellement de tout l'attrait du fruit défendu, et nous franchîmes à l'aventure un pont jeté sur les fossés. A notre vive satisfaction, la porte massive du donjon n'était point fermée : nous n'eûmes qu'à la pousser pour pénétrer dans un réduit étroit, obscur et encombré de débris, qui pouvait autrefois tenir lieu de corps de garde; de là nous passâmes dans une vaste salle à peu près circulaire, dont la cheminée montre encore sur son écusson les besans de la croisade; une large fenêtre, ouverte en face de nous, et que traverse la croix symbolique nettement découpée dans la pierre, éclairait pleinement la région inférieure de cette enceinte, tandis que l'œil se perdait dans l'ombre incertaine des hautes voûtes effondrées. Au bruit de nos pas, une troupe d'oiseaux invisibles s'envola de cette obscurité, et secoua sur nos têtes la poussière des siècles. En montant sur les bancs de granit qui sont disposés de chaque côté du mur en forme de gradins, dans l'embrasure de la fenêtre, nous pûmes jeter un coup d'œil au dehors sur la profondeur des fossés et sur les parties ruinées de la forteresse; mais nous avions remarqué dès notre entrée les premiers degrés d'un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, et nous éprouvions une hâte enfantine de pousser plus avant nos découvertes. Nous entreprîmes l'ascension : j'ouvris la marche, et Mlle Marguerite me suivit bravement, se tirant de ses longues jupes comme elle pouvait. Du haut de la plate-forme, la vue est immense et délicieuse. Les douces teintes du crépuscule estompaient en ce moment même l'océan de feuillage à demi doré par l'automne, les sombres marais, les pelouses verdoyantes, les horizons aux pentes entre-croisées, qui se mêlaient et se succédaient sous nos yeux jusqu'à l'extrême lointain. En face de ce paysage gracieux, triste et infini, nous sentions la paix de la solitude, le silence du soir, la mélancolie des temps passés, descendre à la fois, comme un charme puissant, dans nos esprits et dans nos cœurs. Ce que pouvait ajouter à ce charme, pour moi du moins, la présence d'un être adoré, tous ceux qui ont aimé le comprennent. Cette heure de contemplation commune, d'émotions partagées, de profonde et pure volupté, était sans doute la dernière qu'il dût m'être donné de vivre près d'elle et avec elle, et je m'y attachais avec une violence de sensibilité presque douloureuse. Pour Marguerite, je ne sais ce qui se passait en elle : elle s'était assise sur le rebord du parapet, elle regardait au loin, et se taisait. Je n'entendais que le souffle un peu précipité de son haleine.

Je ne pourrais dire combien d'instans s'écoulèrent ainsi. Quand les vapeurs s'épaissirent au-dessus des prairies basses et que les derniers horizons commencèrent à s'effacer dans l'ombre croissante, Marguerite se leva. — Allons, dit-elle à demi-voix, et comme si un

Digitized by Google

rideau fût tombé sur quelque spectacle regretté, c'est fini! — Puis elle commença à descendre l'escalier, et je la suivis.

Quand nous voulûmes sortir du donjon, grande fut notre surprise d'en trouver la porte fermée. Apparemment le jeune gardien, ignorant notre présence, avait tourné la clé pendant que nous étions sur la plate-forme. Notre première impression fut celle de la gaieté. La tour était définitivement une tour enchantée. Je fis quelques efforts vigoureux pour rompre l'enchantement; mais le pène énorme de la vieille serrure était solidement arrêté dans le granit, et je dus renoncer à le dégager. Je tournai alors mes attaques contre la porte elle-même; mais les gonds massifs et les panneaux de chêne plaqués de fer m'opposèrent la résistance la plus invincible. Deux ou trois moellons que je pris dans les décombres et que je lançai contre l'obstacle ne parvinrent qu'à ébranler la voûte et à en détacher quelques fragmens qui vinrent tomber à nos pieds. Mlle Marguerite ne voulut pas me laisser poursuivre une entreprise évidemment sans espoir, et qui n'était pas sans danger. Je courus alors à la fenêtre, et je poussai quelques cris d'appel auxquels personne ne répondit. Durant une dizaine de minutes, je les renouvelai d'instant en instant avec le même insuccès. En même temps nous profitions à la hâte des dernières lueurs du jour pour explorer minutieusement tout l'intérieur du donjon; mais, à part cette porte, qui était comme murée pour nous, et la grande fenêtre qu'un abîme de près de trente pieds séparait du fond des fossés, nous ne pûmes découvrir aucune issue.

Cependant la nuit achevait de tomber sur la campagne, et les ténèbres avaient envahi la vieille tour. Quelques reflets de lune pénétraient seulement dans le retrait de la fenêtre et blanchissaient obliquement la pierre des gradins. Mlle Marguerite, qui avait perdu peu à peu toute apparence d'enjouement, cessa même de répondre aux conjectures plus ou moins vraisemblables par lesquelles j'essayais de tromper encore ses inquiétudes. Pendant qu'elle se tenait dans l'ombre, silencieuse et immobile, j'étais assis en pleine clarté sur le degré le plus rapproché de la fenêtre : de là je tentais encore par intervalles un appel de détresse; mais, pour être vrai, à mesure que la réussite de mes efforts devenait plus incertaine, je me sentais gagner par un sentiment d'allégresse irrésistible. Je voyais en effet se réaliser pour moi tout à coup le rêve le plus éternel et le plus impossible des amans : j'étais enfermé au fond d'un désert et dans la plus étroite solitude avec la femme que j'aimais! Pour de longues heures, il n'y avait plus qu'elle et moi au monde, que sa vie et la mienne! Je songeais à tous les témoignages de douce protection, de tendre respect que j'allais avoir le droit, le devoir de lui prodiguer; je me représentais ses terreurs calmées, sa confiance, son sommeil;

Digitized by Google

je me disais avec un ravissement profond que cette nuit fortunée, si elle ne pouvait me donner l'amour de cette chère créature, allait du moins m'assurer pour jamais sa plus inébranlable estime.

Comme je m'abandonnais avec tout l'égoïsme de la passion à ma secrète extase, dont quelque reflet peut-être se peignait sur mon visage, je fus réveillé tout à coup par ces paroles qui m'étaient adressées d'une voix sourde et sur un ton de tranquillité affectée :

— Monsieur le marquis de Champcey, y a-t-il eu beaucoup de lâches dans votre famille avant vous?

Je me soulevai, et je retombai aussitôt sur le banc de pierre, attachant un regard stupide sur les ténèbres où j'entrevoyais vaguement le fantôme de la jeune fille. Une seule idée me vint, une idée terrible, c'était que la peur et le chagrin lui troublaient le cerveau, — qu'elle devenait folle.

— Marguerite! m'écriai-je, sans savoir même que je parlais. — Ce mot acheva sans doute de l'irriter.

— Mon Dieu! que c'est odieux! reprit-elle. Que c'est lâche! oui, je le répéte, lâche!

La vérité commençait à luire dans mon esprit. Je descendis un des degrés. — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? dis-je froidement.

— C'est vous, répliqua-t-elle avec une brusque véhémence, c'est vous qui avez payé cet homme, — ou cet enfant, — je ne sais, pour nous emprisonner dans cette misérable tour! Demain je serai perdue,... déshonorée dans l'opinion,... et je ne pourrai plus appartenir qu'à vous... Voilà votre calcul, n'est-ce pas? Mais celui-là, je vous l'atteste, ne vous réussira pas mieux que les autres. Vous me connaissez encore bien imparfaitement, si vous croyez que je ne préférerai pas le déshonneur, le cloître, la mort, tout à l'abjection de lier ma main, — ma vie à la vôtre! Et quand cette ruse infâme vous eût réussi, quand j'aurais eu la faiblesse, — que certes je n'aurai pas, — de vous donner ma personne, — et, ce qui vous importe davantage, ma fortune, — en échange de ce beau trait de politique, — quelle espèce d'homme êtes-vous donc? voyons, de quelle fange êtes-vous fait, pour vouloir d'une richesse et d'une femme acquises à ce prix-là? Ah! remerciez-moi encore, monsieur, de ne pas céder à vos vœux. Vos vœux sont imprudens, croyez-moi; car si jamais la honte et la risée publique me jetaient dans vos bras, j'aurais tant de mépris pour vous que j'en écraserais votre cœur! Oui, fût-il aussi dur, aussi glacé que ces pierres, j'en tirerais du sang,... j'en ferais sortir des larmes!

— Mademoiselle, dis-je avec tout le calme que je pus trouver, je vous supplie de revenir à vous, à la raison. Je vous atteste sur l'honneur que vous me faites outrage. Veuillez y réfléchir. Vos

Digitized by Google

soupçons ne reposent sur aucune vraisemblance. Je n'ai pu préparer en aucune façon la perfidie dont vous m'accusez, et quand je l'aurais pu enfin, comment vous ai-je jamais donné le droit de m'en croire capable?

— Tout ce que je sais de vous me donne ce droit, s'écria-t-elle en coupant l'air de sa cravache. Il faut bien que je vous dise une fois ce que j'ai dans l'âme depuis trop longtemps. Qu'êtes-vous venu faire dans notre maison sous un nom, sous un caractère empruntés? Nous étions heureuses, nous étions tranquilles, ma mère et moi... Vous nous avez apporté un trouble, un désordre, des chagrins que nous ne connaissions pas. Pour atteindre votre but, pour réparer les brèches de votre fortune, vous avez usurpé notre confiance,... vous avez fait litière de notre repos,... vous avez joué avec nos sentimens les plus purs, les plus vrais, les plus sacrés,... vous avez froissé et brisé nos cœurs sans pitié. Voilà ce que vous avez fait,... ou voulu faire, peu importe! Eh bien! je suis profondément lasse et ulcérée de tout cela, je vous le dis! Et quand à cette heure vous venez m'offrir en gage votre honneur de gentilhomme, qui vous a permis déjà tant de choses indignes, certes j'ai le droit de n'y pas croire, — et je n'y crois pas!

J'étais hors de moi; je saisis ses deux mains dans un transport de violence qui la domina : — Marguerite! ma pauvre enfant,... écoutez bien! Je vous aime, cela est vrai, et jamais amour plus ardent, plus désintéressé, plus saint n'entra dans le cœur d'un homme!... Mais vous aussi, vous m'aimez... Vous m'aimez, malheureuse! et vous me tuez!... Vous parlez de cœur froissé et brisé... Ah! que faites-vous donc du mien!... Mais il vous appartient, je vous l'abandonne... Quant à mon honneur, je le garde,... il est entier!... et avant peu je vous forcerai bien de le reconnaître... Et sur cet honneur je vous fais serment que si je meurs, vous me pleurerez, que si je vis, jamais, — tout adorée que vous êtes, — fussiez-vous à deux genoux devant moi, — jamais je ne vous épouserai, que vous ne soyez aussi pauvre que moi, ou moi aussi riche que vous! Et maintenant priez, priez; demandez à Dieu des miracles, il en est temps!

Je la repoussai alors brusquement loin de l'embrasure, et je m'élançai sur les gradins supérieurs : j'avais conçu un projet désespéré que j'exécutai aussitôt avec la précipitation d'une démence véritable. Ainsi que je l'ai dit, la cime des hêtres et des chênes qui poussent dans les fossés de la tour s'élevait au niveau de la fenêtre. A l'aide de ma cravache ployée, j'attirai à moi l'extrémité des branches les plus proches, je les embrassai au hasard, et je me laissai aller dans le vide. — J'entendis au-dessus de ma tête mon nom : Maxime! proféré soudain avec un cri déchirant. — Les branches auxquelles je m'étais attaché se courbèrent de toute leur longueur

Digitized by Google

vers l'abîme; puis il y eut un craquement sinistre, elles éclatèrent sous mon poids, et je tombai rudement sur le sol.

Je pense que la nature fangeuse du terrain amortit la violence du choc, car je me sentis vivant, quoique blessé. Un de mes bras avait porté sur le talus maçonné de la douve, et j'y éprouvai une douleur tellement aiguë que le cœur me défaillit. J'eus un court étourdissement. J'en fus réveillé par la voix éperdue de Marguerite : — Maxime! Maxime! criait-elle, par grâce, par pitié! au nom du bon Dieu, parlez-moi! pardonnez-moi!

Je me levai, et je la vis dans la baie de la fenêtre, au milieu d'une auréole de pâle lumière, la tête nue, les cheveux tombans, la main crispée sur la barre de la croix, les yeux ardemment fixés sur le sombre précipice.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Je n'ai aucun mal. Prenez seulement patience une heure ou deux. Donnez-moi le temps d'aller jusqu'au château, c'est le plus sûr. Soyez certaine que je vous garderai le secret, et que je sauverai votre honneur comme je viens de sauver le mien.

Je sortis péniblement des fossés et j'allai prendre mon cheval. Je me servis de mon mouchoir pour suspendre et fixer mon bras gauche, qui ne m'était plus d'aucun usage, et qui me faisait beaucoup souffrir. Grâce à la clarté de la nuit, je retrouvai aisément ma route. Une heure plus tard, j'arrivais au château. On me dit que le docteur Desmarets était dans le salon. Je me hâtai de m'y rendre, et j'y trouvai avec lui une douzaine de personnes dont la contenance accusait un état de préoccupation et d'alarme. — Docteur, dis-je gaiement en entrant, mon cheval vient d'avoir peur de son ombre, il m'a jeté bas sur la route, et je crains d'avoir le bras gauche foulé. Voulez-vous voir?

— Comment, foulé? dit M. Desmarets après qu'il eut détaché le mouchoir; mais vous avez le bras parfaitement cassé, mon pauvre garçon!

Mme Laroque poussa un faible cri et s'approcha de moi. — Mais c'est donc une soirée de malheur? dit-elle.

Je feignis la surprise. — Qu'y a-t-il encore? m'écriai-je.

— Mon Dieu! j'ai peur qu'il ne soit arrivé quelque accident à ma fille. Elle est sortie à cheval vers trois heures, il en est huit, et elle n'est pas encore rentrée!

— Mademoiselle Marguerite! mais je l'ai rencontrée...

— Comment! où? à quel moment?... Pardon, monsieur, c'est l'égoïsme d'une mère.

— Mais je l'ai rencontrée vers cinq heures sur la route. Nous nous sommes croisés. Elle m'a dit qu'elle comptait pousser sa promenade jusqu'à la tour d'Elven.

Digitized by Google

— A la tour d'Elven! Elle se sera égarée dans les bois... Il faut y aller promptement... Qu'on donne des ordres!

M. de Bévallan commanda aussitôt des chevaux. J'affectai d'abord de vouloir me joindre à la cavalcade; mais Mme Laroque et le docteur me le défendirent énergiquement, et je me laissai persuader sans peine de gagner mon lit, dont, à dire vrai, j'avais grand besoin. M. Desmarets, après avoir appliqué un premier pansement sur mon bras blessé, monta en voiture avec Mme Laroque, qui allait attendre au bourg d'Elven le résultat des perquisitions que M. de Bévallan devait diriger dans les environs de la tour.

Il était dix heures environ, quand Alain vint m'annoncer que Mlle Marguerite était retrouvée. Il me conta l'histoire de son emprisonnement, sans omettre aucun détail, sauf, bien entendu, ceux que la jeune fille et moi devions seuls connaître. L'aventure me fut confirmée bientôt par le docteur, puis par Mme Laroque elle-même, qui vinrent successivement me rendre visite, et j'eus la satisfaction de voir qu'il n'était entré dans les esprits aucun soupçon de l'exacte vérité.

J'ai passé toute ma nuit à renouveler avec la plus fatigante persévérance, et au milieu des bizarres complications du rêve et de la fièvre, mon saut dangereux du haut de la fenêtre du donjon. Je ne m'y habituais pas. A chaque instant, la sensation du vide me montait à la gorge, et je me réveillais tout haletant. Enfin le jour est arrivé, et m'a calmé. Dès huit heures, j'ai vu entrer Mlle de Porhoët, qui s'est installée près de mon chevet, son tricot à la main. Elle a fait les honneurs de ma chambre aux visiteurs qui se sont succédé tout le jour. Mme Laroque est venue la première après ma vieille amie. Comme elle serrait avec une pression prolongée la main que je lui tendais, j'ai vu deux larmes glisser sur ses joues. A-t-elle donc reçu les confidences de sa fille?

Mlle de Porhoët m'a appris que le vieux M. Laroque est alité depuis hier. Il a eu une légère attaque de paralysie. Aujourd'hui il ne parle plus, et son état donne des inquiétudes. On a résolu de hâter le mariage. M. Laubépin a été mandé de Paris; on l'attend demain, et le contrat sera signé le jour suivant, sous sa présidence.

J'ai pu me tenir levé ce soir pendant quelques heures; mais si j'en crois M. Desmarets, j'ai eu tort d'écrire avec ma fièvre, et je suis une grande bête.

3 octobre.

Il semble véritablement qu'une puissance maligne prenne à tâche d'inventer les épreuves les plus singulières et les plus cruelles pour les proposer tour à tour à ma conscience et à mon cœur!

M. Laubépin n'étant pas arrivé ce matin, Mme Laroque m'a fait

Digitized by Google

demander quelques renseignemens dont elle avait besoin pour arrêter les bases préalables du contrat, lequel, ainsi que je l'ai dit, doit être signé demain. Comme je suis condamné à garder ma chambre quelques jours encore, j'ai prié Mme Laroque de m'envoyer les titres et les documens particuliers qui sont en la possession de son beau-père, et qui m'étaient indispensables pour résoudre les difficultés qu'on me signalait. On m'a fait remettre aussitôt deux ou trois tiroirs remplis de papiers qu'on avait enlevés secrètement du cabinet de M. Laroque, en profitant d'une heure où le vieillard était endormi, car il s'est toujours montré très jaloux de ses archives secrètes. Dans la première pièce qui m'est tombée sous la main, mon nom de famille plusieurs fois répété a brusquement saisi mes yeux, et a sollicité ma curiosité avec une irrésistible puissance. Voici le texte littéral de cette pièce.

A MES ENFANS.

« Le nom que je vous lègue, et que j'ai honoré, n'est pas le mien. Mon père se nommait Savage. Il était régisseur d'une plantation considérable sise dans l'île, française alors, de Sainte-Lucie, et appartenant à une riche et noble famille du Dauphiné, celle des Champcey d'Hauterive. En 1793, mon père mourut, et j'héritai, quoique bien jeune encore, de la confiance que les Champcey avaient mise en lui. Vers la fin de cette année funeste, les Antilles françaises furent prises par les Anglais, ou leur furent livrées par les colons insurgens. Le marquis de Champcey d'Hauterive (Jacques-Auguste), que les ordres de la convention n'avaient pas encore atteint, commandait alors la frégate *la Thétis*, qui croisait depuis trois ans dans ces mers. Un assez grand nombre des colons français répandus dans les Antilles étaient parvenus à réaliser leur fortune, chaque jour menacée. Ils s'étaient entendus avec le commandant de Champcey pour organiser une flottille de légers transports sur laquelle ils avaient fait passer leurs biens, et qui devait entreprendre de se rapatrier, sous la protection des canons de *la Thétis*. Dès longtemps, en prévision de désastres imminens, j'avais reçu moi-même l'ordre et le pouvoir de vendre à tout prix la plantation que j'administrais après mon père. Dans la nuit du 14 novembre 1793, je montais seul dans un canot à la pointe du Morne-au-Sable, et je quittais furtivement Sainte-Lucie, déjà occupée par l'ennemi. J'emportais en papier anglais et en guinées le prix que j'avais pu retirer de la plantation. M. de Champcey, grâce à la connaissance minutieuse qu'il avait acquise de ces parages, avait pu tromper la croisière anglaise et se réfugier dans la passe difficile et inconnue du Gros-Ilet. Il m'avait ordonné de l'y rallier cette nuit même, et il n'attendait que

Digitized by Google

mon arrivée à bord pour sortir de cette passe avec la flottille qu'il escortait, et mettre le cap sur France. Dans le trajet, j'eus le malheur de tomber aux mains des Anglais. Ces maîtres en trahison me donnèrent le choix d'être fusillé sur-le-champ, ou de leur vendre, moyennant le million dont j'étais porteur et qu'ils m'abandonnaient, le secret de la passe où s'abritait la flottille. J'étais jeune, la tentation fut trop forte; une demi-heure plus tard, *la Thétis* était coulée, la flottille prise, et M. de Champcey grièvement blessé. Une année se passa, une année sans sommeil. Je devenais fou. Je résolus de faire payer à l'Anglais maudit les remords qui me déchiraient. Je passai à la Guadeloupe, je changeai de nom, je consacrai la plus grande partie du prix de mon forfait à l'achat d'un brick armé, et je courus sus aux Anglais. J'ai lavé pendant quinze ans dans leur sang et dans le mien la tache que j'avais faite, dans une heure de faiblesse, au pavillon de mon pays. Bien que ma fortune actuelle ait été acquise, pour plus des trois quarts, dans de glorieux combats, l'origine n'en reste pas moins ce que j'ai dit.

« Revenu en France dans ma vieillesse, je m'informai de la situation des Champcey d'Hauterive : elle était heureuse et opulente. Je continuai de me taire. Que mes enfans me pardonnent! Je n'ai pu trouver le courage, tant que j'ai vécu, de rougir devant eux; mais ma mort doit leur livrer ce secret, dont ils useront suivant les inspirations de leur conscience. Pour moi, je n'ai qu'une prière à leur adresser : il y aura tôt ou tard une guerre finale entre la France et sa voisine d'en face; nous nous haïssons trop; on aura beau faire, il faudra que nous les mangions ou qu'ils nous mangent! Si cette guerre éclatait du vivant de mes enfans ou de mes petits-enfans, je désire qu'ils fassent don à l'état d'une corvette armée et équipée, à la seule condition qu'elle se nommera *la Savage,* et qu'un Breton la commandera. A chaque bordée qu'elle enverra sur la rive carthaginoise, mes os tressailliront d'aise dans ma tombe!

« RICHARD SAVAGE, dit LAROQUE. »

Les souvenirs que réveilla soudain dans mon esprit la lecture de cette confession effroyable m'en confirmèrent l'exactitude. J'avais entendu conter vingt fois par mon père, avec un mélange de fierté et d'amertume, le trait de la vie de mon aïeul auquel il était fait allusion. Seulement on croyait dans ma famille que Richard Savage, dont le nom m'était parfaitement présent, avait été la victime et non le promoteur de la trahison ou du hasard qui avait livré le commandant de *la Thétis*.

Je m'expliquai dès ce moment les singularités qui m'avaient souvent frappé dans le caractère du vieux marin, et en particulier son

Digitized by Google

attitude pensive et timide vis-à-vis de moi. Mon père m'avait toujours dit que j'étais le vivant portrait de mon aïeul, le marquis Jacques, et sans doute quelques lueurs de cette ressemblance pénétraient de temps à autre, à travers les nuages de son cerveau, jusqu'à la conscience troublée du vieillard.

A peine maître de cette révélation, je tombai dans une horrible perplexité. Je ne pouvais, pour mon compte, éprouver qu'une faible rancune contre cet infortuné, chez lequel les défaillances du sens moral avaient été rachetées par une longue vie de repentir et par une passion de désespoir et de haine qui ne manquait point de grandeur. Je ne pouvais même respirer sans une sorte d'admiration le souffle sauvage qui animait encore les lignes tracées par cette main coupable, mais héroïque. Cependant que devais-je faire de ce terrible secret? Ce qui me saisit tout d'abord, ce fut la pensée qu'il détruisait tout obstacle entre Marguerite et moi, que désormais cette fortune qui nous avait séparés devait être entre nous un lien presque obligatoire, puisque moi seul au monde je pouvais la légitimer en la partageant. A la vérité ce secret n'était point le mien, et quoique le plus innocent des hasards m'en eût instruit, la stricte probité exigeait peut-être que je le laissasse arriver à son heure entre les mains auxquelles il était destiné; mais quoi! en attendant ce moment, l'irréparable allait s'accomplir! Des nœuds indissolubles allaient être serrés! La pierre du tombeau allait tomber pour jamais sur mon amour, sur mes espérances, sur mon cœur inconsolable! Et je le souffrirais quand je pouvais l'empêcher d'un seul mot! Et ces pauvres femmes elles-mêmes, le jour où la fatale vérité viendrait rougir leurs fronts, partageraient peut-être mes regrets, mon désespoir! Elles me crieraient les premières : — Ah! si vous le saviez, que n'avez-vous parlé!

Eh bien! non! ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, s'il ne tient qu'à moi, la honte ne rougira ces deux nobles fronts. Je n'achèterai point mon bonheur au prix de leur humiliation. Ce secret qui n'appartient qu'à moi, que ce vieillard, muet désormais pour toujours, ne peut plus trahir lui-même, ce secret n'est plus : la flamme l'a dévoré.

J'y ai bien pensé. Je sais ce que j'ai osé faire. C'était là un testament, un acte sacré, et je l'ai détruit. De plus il ne devait pas profiter à moi seul. Ma sœur, qui m'est confiée, y pouvait trouver une fortune, et sans son avis je l'ai replongée de ma main dans la pauvreté. Je sais tout cela; mais deux âmes pures, élevées et fières ne seront pas écrasées et flétries sous le fardeau d'un crime qui leur fut étranger. Il y avait là un principe d'équité qui m'a paru supérieur à toute justice littérale. Si j'ai commis un crime à mon tour, j'en répondrai!... Mais cette lutte m'a broyé, je n'en puis plus!

Digitized by Google

4 octobre.

M. Laubépin était enfin arrivé hier dans la soirée. Il vint me serrer la main. Il était préoccupé, brusque et mécontent. Il me parla brièvement du mariage qui se préparait. — Opération fort heureuse, dit-il, combinaison fort louable à tous égards, où la nature et la société trouvent à la fois les garanties qu'elles ont droit d'exiger en pareille occurrence. Sur quoi, jeune homme, je vous souhaite une bonne nuit, et je vais m'occuper de déblayer le terrain délicat des conventions préliminaires, afin que le char de cet hymen intéressant arrive au but sans cahots.

On se réunissait dans le salon aujourd'hui à une heure de l'après-midi, au milieu de l'appareil et du concours accoutumés, pour procéder à la signature du contrat. Je ne pouvais assister à cette fête, et j'ai béni ma blessure qui m'en épargnait le supplice. J'écrivais à ma petite Hélène, à qui je m'efforce plus que jamais de vouer mon âme tout entière, quand, vers trois heures, M. Laubépin et Mlle de Porhoët sont entrés dans ma chambre. M. Laubépin, dans ses fréquens voyages à Laroque, ne pouvait manquer d'apprécier les vertus de ma vénérable amie, et il s'est formé dès longtemps entre ces deux vieillards un attachement platonique et respectueux dont le docteur Desmarets s'évertue vainement à dénaturer le caractère. Après un échange de cérémonies, de saluts et de révérences interminables, ils ont pris les siéges que je leur avançais, et tous deux se sont mis à me considérer avec un air de grave béatitude. — Eh bien! ai-je dit, c'est terminé?

— C'est terminé! ont-ils répondu à l'unisson.

— Cela s'est bien passé?

— Très bien, a dit Mlle de Porhoët.

— A merveille, a ajouté M. Laubépin. Puis après une pause : — Le Bévallan est au diable!

— Et la jeune Hélouin sur la même route, a repris Mlle de Porhoët.

J'ai poussé un cri de surprise : — Bon Dieu! qu'est-ce que c'est que tout cela?

— Mon ami, a dit M. Laubépin, l'union projetée présentait tous les avantages désirables, et elle aurait assuré, à n'en point douter, le bonheur commun des conjoints, si le mariage était une association purement commerciale; mais il n'en est point ainsi. Mon devoir, lorsque mon concours a été réclamé dans cette circonstance intéressante, était donc de consulter le penchant des cœurs et la convenance des caractères, non moins que la proportion des fortunes. Or j'ai cru observer dès l'abord que l'hymen qui se préparait avait l'inconvénient de ne plaire proprement à personne, ni à mon excel-

Digitized by Google

lente amie Mme Laroque, ni à l'aimable fiancée, ni aux amis les plus éclairés de ces dames, à personne enfin, si ce n'est peut-être au fiancé, dont je me souciais très médiocrement. Il est vrai (je dois cette remarque à Mlle de Porhoët), il est vrai, dis-je, que le fiancé est gentilhomme...

— *Gentleman*, s'il vous plaît! a interrompu Mlle de Porhoët d'un accent sévère.

— *Gentleman*, a repris M. Laubépin, acceptant l'amendement; mais c'est une espèce de *gentleman* qui ne me va pas.

— Ni à moi, a dit Mlle de Porhoët. Ce sont des drôles de cette espèce, des palefreniers sans mœurs comme celui-ci, que nous vîmes au siècle dernier, sous la conduite de M. le duc de Chartres d'alors, sortir des écuries anglaises pour préluder à la révolution.

— Oh! s'ils n'avaient fait que préluder à la révolution, dit sentencieusement M. Laubépin, on leur pardonnerait.

— Je vous demande un million d'excuses, mon cher monsieur; mais parlez pour vous! Au reste, il ne s'agit pas de cela; veuillez continuer.

— Donc, a repris M. Laubépin, voyant qu'on allait généralement à cette noce comme à un convoi mortuaire, je cherchai quelque moyen à la fois honorable et légal, sinon de rendre à M. de Bévallan sa parole, du moins de l'engager à la reprendre. Le procédé était d'autant plus licite, qu'en mon absence M. de Bévallan avait abusé de l'inexpérience de mon excellente amie Mme Laroque et de la mollesse de mon confrère du bourg voisin pour se faire assurer des avantages exorbitans. Sans m'écarter de la lettre des conventions, je réussis à en modifier sensiblement l'esprit. Toutefois l'honneur et la parole donnée m'imposaient des limites que je ne pus franchir. Le contrat, malgré tout, restait encore suffisamment avantageux pour qu'un homme doué de quelque hauteur d'âme et animé d'une véritable tendresse pour la future pût l'accepter avec confiance. M. de Bévallan serait-il cet homme? Nous dûmes en courir la chance. Je vous avoue que je n'étais pas sans émotion lorsque j'ai commencé ce matin, en face d'un imposant auditoire, la lecture de cet acte irrévocable.

— Pour moi, a interrompu Mlle de Porhoët, je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. La première partie du contrat faisait même une part si belle à l'ennemi, que j'ai cru tout perdu.

— Sans doute, mademoiselle; mais, comme nous le disons entre augures, c'est dans la queue qu'est le venin, *in cauda venenum!* Il était plaisant, mon ami, de voir la mine de M. de Bévallan et celle de mon confrère de Rennes qui l'assistait, lorsque je suis venu brusquement à démasquer mes batteries. Ils se sont d'abord regardés en silence, puis ils ont chuchoté entre eux, enfin ils se sont levés,

Digitized by Google

et, s'approchant de la table devant laquelle je siégeais, ils m'ont demandé à voix basse des explications.

— Parlez haut, s'il vous plaît, messieurs, leur ai-je dit : il ne faut point de mystère ici. Que voulez-vous?

Le public commençait à prêter l'oreille. M. de Bévallan, sans hausser la voix, m'a insinué que ce contrat était une œuvre de méfiance.

— Une œuvre de méfiance, monsieur! ai-je repris du ton le plus élevé de mon organe. Que prétendez-vous dire par là? Est-ce contre Mme Laroque, contre moi, ou contre mon confrère ici présent, que vous dirigez cette étrange imputation?

— Chut! silence! point de bruit! a dit alors le notaire de Rennes de l'accent le plus discret; mais, voyons : il était convenu d'abord que le régime dotal serait écarté...

— Le régime dotal, monsieur? Et où voyez-vous qu'il soit question ici du régime dotal?

— Allons, mon confrère, vous savez bien que vous le rétablissez par un subterfuge!

— Subterfuge, mon confrère? Permettez-moi, comme à votre ancien, de vous engager à rayer ce mot de votre vocabulaire!

— Mais enfin, a murmuré M. de Bévallan, on me lie les mains de tous côtés; on me traite comme un petit garçon.

— Comment, monsieur? Que faisons-nous donc ici à cette heure, selon vous? est-ce un contrat ou un testament? Vous oubliez que Mme Laroque est vivante, que monsieur son père est vivant, que vous vous mariez, monsieur, que vous n'héritez pas,... pas encore, monsieur! un peu de patience, que diable!

Sur ces mots, Mlle Marguerite s'est levée. — En voilà assez, a-t-elle dit. M. Laubépin, jetez ce contrat au feu. Ma mère, faites rendre à monsieur ses présens. — Puis elle est sortie d'un pas de reine outragée. Mme Laroque l'a suivie. En même temps je lançais le contrat dans la cheminée.

— Monsieur, m'a dit alors M. de Bévallan d'un ton menaçant, il y a là une manœuvre dont j'aurai le secret!

— Monsieur, je vais vous le dire, ai-je répondu. Une jeune personne qui s'estime elle-même avec une juste fierté avait conçu la crainte que votre recherche ne s'adressât uniquement à sa fortune; elle a voulu s'en assurer : elle n'en doute plus. J'ai l'honneur de vous saluer.

— Là-dessus, mon ami, je suis allé retrouver ces dames, qui m'ont, ma foi! sauté au cou. Un quart d'heure après, M. de Bévallan quittait le château avec mon confrère de Rennes. Son départ et sa disgrâce ont eu pour effet inévitable de déchaîner contre lui toutes les langues des domestiques, et son impudente intrigue avec Mlle Hé-

Digitized by Google

louin a bientôt éclaté. La jeune demoiselle, déjà suspecte à d'autres titres depuis quelque temps, a demandé son congé, et on ne le lui a pas refusé. Il est inutile d'ajouter que ces dames lui assurent une existence honorable... Eh bien! mon garçon, qu'est-ce que vous dites de tout cela? Est-ce que vous souffrez davantage? Vous êtes pâle comme un mort...

La vérité est que ces nouvelles inattendues avaient soulevé en moi tant d'émotions à la fois heureuses et pénibles, que je me sentais près de perdre connaissance.

M. Laubépin, qui doit repartir demain dès l'aurore, est revenu ce soir m'adresser ses adieux. Après quelques paroles embarrassées de part et d'autre : — Ah çà! mon cher enfant, m'a-t-il dit, je ne vous interroge pas sur ce qui se passe ici; mais si vous aviez besoin par hasard d'un confident et d'un conseiller, je vous demanderais la préférence.

Je ne pouvais, en effet, m'épancher dans un cœur plus ami, ni plus sûr. J'ai fait au digne vieillard un récit détaillé de toutes les circonstances qui ont marqué, depuis mon arrivée au château, mes relations particulières avec Mlle Marguerite. Je lui ai même lu quelques pages de ce journal pour mieux lui préciser l'état de ces relations, et aussi l'état de mon âme. A part enfin le secret que j'avais découvert la veille dans les archives de M. Laroque, je ne lui ai rien caché.

Quand j'ai eu terminé, M. Laubépin, dont le front était devenu très soucieux depuis un moment, a repris la parole : — Il est inutile de vous dissimuler, mon ami, m'a-t-il dit, qu'en vous envoyant ici, je préméditais de vous unir avec Mlle Laroque. Tout a réussi d'abord au gré de mes vœux. Vos deux cœurs, qui, selon moi, sont dignes l'un de l'autre, n'ont pu se rapprocher sans s'entendre; mais ce bizarre événement, dont la tour d'Elven a été le théâtre romantique, me déconcerte tout à fait, je vous l'avoue. Que diantre! mon jeune ami, sauter par la fenêtre, au risque de vous casser le cou, c'était, permettez-moi de vous le dire, une démonstration très suffisante de votre désintéressement; il était très superflu de joindre à cette démarche honorable et délicate le serment solennel de ne jamais épouser cette pauvre enfant à moins d'éventualités qu'il est absolument impossible d'espérer. Je me vante d'être homme de ressources, mais je me reconnais entièrement incapable de vous donner deux cent mille francs de rente ou de les ôter à Mlle Laroque!

— Eh bien! monsieur, conseillez-moi. J'ai confiance en vous plus qu'en moi-même, car je sens que la mauvaise fortune, toujours exposée au soupçon, a pu irriter chez moi jusqu'à l'excès les susceptibilités de l'honneur. Parlez. M'engagez-vous à oublier le serment

Digitized by Google

indiscret, mais solennel pourtant, qui en ce moment me sépare seul, je le crois, du bonheur que vous aviez rêvé pour votre fils d'adoption?

M. Laubépin s'est levé; ses épais sourcils se sont abaissés sur ses yeux, il a parcouru la chambre à grands pas pendant quelques minutes; puis, s'arrêtant devant moi et me saisissant la main avec force : — Jeune homme, m'a-t-il dit, il est vrai, je vous aime comme mon enfant; mais, dût votre cœur se briser, et le mien avec le vôtre, je ne transigerai pas avec mes principes. Il vaut mieux outre-passer l'honneur que de rester en deçà : en matière de sermens, tous ceux qui ne nous sont pas demandés sous la pointe du couteau ou à la bouche d'un pistolet, il ne faut pas les faire, ou il faut les tenir. Voilà mon avis.

— C'est aussi le mien. Je partirai demain avec vous.

— Non, Maxime, demeurez encore quelque temps ici. Je ne crois pas aux miracles, mais je crois à Dieu, qui souffre rarement que nous périssions par nos vertus... Donnons un délai à la Providence... Je sais que je vous demande un grand effort de courage, mais je le réclame formellement de votre amitié. Si dans un mois vous n'avez point reçu de mes nouvelles, eh bien, vous partirez.

Il m'a embrassé, et m'a laissé la conscience tranquille, l'âme désolée.

12 octobre.

Il y a deux jours, j'ai pu sortir de ma retraite et me rendre au château. Je n'avais pas vu Mlle Marguerite depuis l'instant de notre séparation dans la tour d'Elven. Elle était seule dans le salon quand j'y entrai : en me reconnaissant, elle fit un mouvement involontaire comme pour se lever; puis elle resta immobile, et son visage se teignit soudain d'une pourpre ardente. Cela fut contagieux, car je sentis que je rougissais moi-même jusqu'au front. — Comment allez-vous, monsieur? me dit-elle en me tendant la main, et elle prononça ces simples paroles d'un ton de voix si doux, si humble, — hélas! si tendre, — que j'aurais voulu me mettre à deux genoux devant elle. Cependant il fallut lui répondre sur le ton d'une politesse glacée. Elle me regarda douloureusement, puis elle baissa ses grands yeux d'un air de résignation et reprit son travail.

Presque au même instant, sa mère la fit appeler auprès de son grand-père, dont l'état devenait très alarmant. Depuis plusieurs jours, il avait perdu la voix et le mouvement; la paralysie l'avait envahi presque tout entier. Les dernières lueurs de la vie intellectuelle s'étaient éteintes; la sensibilité persistait seule avec la souffrance. On ne pouvait douter que la fin du vieillard ne fût proche; mais la vie avait pris trop fortement possession de ce cœur éner-

Digitized by Google

gique pour s'en détacher sans une lutte obstinée. Le docteur avait prédit que l'agonie serait longue. Cependant, dès la première apparition du danger, Mme Laroque et sa fille avaient prodigué leurs forces et leurs veilles avec l'abnégation passionnée et l'entrain de dévouement qui sont la vertu spéciale et la gloire de leur sexe. Avant-hier dans la soirée, elles succombaient à la lassitude et à la fièvre; nous nous offrîmes, M. Desmarets et moi, pour les suppléer auprès de M. Laroque pendant la nuit qui commençait. Elles consentirent à prendre quelques heures de repos. Le docteur, très fatigué lui-même, ne tarda pas à m'annoncer qu'il allait se jeter sur un lit dans la pièce voisine. — Je ne suis bon à rien ici, me dit-il; l'affaire est faite. Vous voyez, il ne souffre même plus, le pauvre bonhomme!... C'est un état de léthargie qui n'a rien de désagréable... Le réveil sera la mort... Ainsi on peut être tranquille. Si vous remarquez quelque changement, vous m'appellerez; mais je ne crois pas que ce soit avant demain. Je crève de sommeil, moi, en attendant! — Il fit entendre un bâillement sonore, et sortit. Son langage, sa tenue en face de ce mourant, m'avaient choqué. C'est pourtant un excellent homme; mais pour rendre à la mort le respect qui lui est dû, il ne faut pas voir seulement la matière brute qu'elle dissout, il faut croire au principe immortel qu'elle dégage.

Demeuré seul dans la chambre funèbre, je m'assis vers le pied du lit, dont on avait relevé les rideaux, et j'essayai de lire à la clarté d'une lampe qui était posée près de moi sur une petite table. Le livre me tomba des mains : je ne pouvais penser qu'à la singulière combinaison d'événemens qui, après tant d'années, donnait à ce vieillard coupable le petit-fils de sa victime pour témoin et pour protecteur de son dernier sommeil. Puis, au milieu du calme profond de l'heure et du lieu, j'évoquais malgré moi les scènes de tumulte et de violence sanguinaires dont avait été remplie cette existence qui finissait. J'en recherchais l'impression lointaine sur le visage de cet agonisant séculaire, sur ces grands traits dont le pâle relief se dessinait dans l'ombre comme celui d'un masque de plâtre. Je n'y voyais que la gravité et le repos prématurés de la tombe. Par intervalles, je m'approchais du chevet, pour m'assurer que le souffle vital soulevait encore la poitrine affaissée.

Enfin, vers le milieu de la nuit, une torpeur irrésistible me gagna, et je m'endormis, le front appuyé sur ma main. Tout à coup je fus réveillé par je ne sais quels froissemens lugubres; je levai les yeux, et je sentis passer un frisson dans la moelle de mes os. Le vieillard s'était dressé à demi dans son lit, et il tenait fixé sur moi un regard attentif, étonné, où brillait l'expression d'une vie et d'une intelligence qui jusqu'à cet instant m'avaient été étrangères. Quand mon

Digitized by Google

œil rencontra le sien, le spectre tressaillit; il étendit ses bras en croix, et me dit d'une voix suppliante, dont le timbre étrange, inconnu, suspendit le mouvement de mon cœur :

— Monsieur le marquis, pardonnez-moi!

Je voulus me lever, je voulus parler, ce fut en vain. J'étais pétrifié dans mon fauteuil.

Après un silence pendant lequel le regard du mourant, toujours enchaîné au mien, n'avait cessé de m'implorer :

— Monsieur le marquis, reprit-il, daignez me pardonner!

Je trouvai enfin la force d'aller vers lui. A mesure que j'approchais, il se retirait péniblement en arrière, comme pour échapper à un contact effrayant. Je levai une main, et l'abaissant doucement devant ses yeux démesurément ouverts et éperdus de terreur :

— Soyez en paix! lui dis-je, je vous pardonne!

Je n'eus pas achevé ces mots, que sa figure flétrie s'illumina d'un éclair de joie et de jeunesse. En même temps deux larmes jaillissaient de ses orbites desséchées. Il étendit une main vers moi, puis tout à coup cette main se ferma violemment et se raidit dans l'espace par un geste menaçant; je vis ses yeux rouler entre ses paupières dilatées, comme si une balle l'eût frappé au cœur. — Oh! l'Anglais! murmura-t-il. — Il retomba aussitôt sur l'oreiller comme une masse inerte. Il était mort.

J'appelai à la hâte : on accourut. Il fut bientôt entouré de pieuses larmes et de prières. Pour moi, je me retirai, l'âme profondément troublée par cette scène extraordinaire, qui devait demeurer à jamais un secret entre ce mort et moi.

Ce triste événement de famille a fait aussitôt peser sur moi des soins et des devoirs dont j'avais besoin pour justifier à mes propres yeux la prolongation de mon séjour dans cette maison. Il m'est impossible de concevoir en vertu de quels motifs M. Laubépin m'a conseillé de différer mon départ. Que peut-il espérer de ce délai? Il me semble qu'il a cédé en cette circonstance à une sorte de vague superstition et de faiblesse puérile qui n'auraient jamais dû ployer un esprit de cette trempe, et auxquelles j'ai eu tort moi-même de me soumettre. Comment n'a-t-il pas compris qu'il m'imposait, avec un surcroît de souffrance inutile, un rôle sans franchise et sans dignité? Que fais-je ici désormais? N'est-ce pas maintenant qu'on pourrait me reprocher à bon droit de jouer avec des sentimens sacrés? Ma première entrevue avec Mlle Marguerite avait suffi pour me révéler toute la rigueur, toute l'impossibilité de l'épreuve à laquelle je m'étais condamné, quand la mort de M. Laroque est venue rendre pour quelque temps à mes relations un peu de naturel, et à mon séjour une sorte de bienséance.

Digitized by Google

26 octobre. — Rennes.

Tout est dit. — Mon Dieu! que ce lien était fort! comme il enveloppait tout mon cœur! comme il l'a déchiré en se brisant!

Hier soir, à neuf heures environ, comme j'étais accoudé sur ma fenêtre ouverte, je fus surpris de voir une faible lumière s'approcher de mon logis à travers les plus sombres allées du parc, et dans une direction que les gens du château n'avaient pas coutume de suivre. Un instant après, on frappa à ma porte, et Mlle de Porhoët entra toute haletante. — Cousin, me dit-elle, j'ai affaire à vous.

Je la regardai en face. — Il y a un malheur? dis-je.

— Non, ce n'est pas exactement cela. Vous allez au reste en juger. Asseyez-vous. — Mon cher enfant, vous avez passé deux ou trois soirées au château dans le courant de cette semaine : n'avez-vous rien observé de nouveau, de singulier, dans l'attitude de ces dames?

— Rien.

— N'avez-vous pas au moins remarqué dans leur physionomie une sorte de sérénité inaccoutumée?

— Peut-être, oui. A part la mélancolie de leur deuil récent, elles m'ont semblé plus calmes, et même plus heureuses qu'autrefois.

— Sans doute. D'autres particularités vous auraient frappé, si vous aviez, comme moi, vécu depuis quinze jours dans leur intimité quotidienne. Ainsi j'ai souvent surpris entre elles les signes d'une intelligence secrète, d'une mystérieuse complicité. De plus leurs habitudes se sont sensiblement modifiées. Mme Laroque a mis de côté son *brasero*, sa guérite et toutes ses innocentes manies de créole; elle se lève à des heures fabuleuses, et s'installe dès l'aurore avec Marguerite devant la table de travail. Toutes deux se sont prises d'un goût passionné pour la broderie, et s'informent de l'argent qu'une femme peut gagner chaque jour avec ce genre d'ouvrage. Bref, il y avait là une énigme dont je m'évertuais vainement à chercher le mot. Ce mot vient de m'être révélé, et, quitte à entrer dans vos secrets plus avant qu'il ne vous convient, j'ai cru devoir vous le transmettre sans retard.

Sur les protestations d'absolue confiance que je m'empressai de lui adresser, Mlle de Porhoët continua, dans son langage doux et ferme : — Mme Aubry est venue me trouver ce soir en catimini; elle a débuté par me jeter ses vilains bras autour du cou, ce qui m'a fort déplu; puis, à travers mille jérémiades personnelles que je vous épargne, elle m'a suppliée d'arrêter ses parentes sur le bord de leur ruine. Voici ce qu'elle a appris en écoutant aux portes, suivant sa gracieuse habitude : ces dames sollicitent en ce moment l'autorisa-

Digitized by Google

ion d'abandonner tous leurs biens à une congrégation de Rennes, afin de supprimer entre Marguerite et vous l'inégalité de fortune qui vous sépare. Ne pouvant vous faire riche, elles se font pauvres. Il m'a semblé impossible, mon cousin, de vous laisser ignorer cette détermination, également digne de ces deux âmes généreuses et de ces deux têtes chimériques. Vous m'excuserez d'ajouter que votre devoir est de rompre ce dessein à tout prix. Quels repentirs il prépare infailliblement à nos amies, de quelle responsabilité terrible il vous menace, c'est ce qu'il est inutile de vous dire : vous le comprenez aussi bien que moi à vue de pays. Si vous pouviez, mon ami, accepter dès cette heure la main de Marguerite, cela finirait tout le mieux du monde; mais vous êtes lié à cet égard par un engagement qui, tout aveugle, tout imprudent qu'il ait été, n'en est pas moins obligatoire pour votre honneur. Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre : c'est de quitter ce pays sans délai et de couper pied résolûment à toutes les espérances que votre présence ici a pour effet inévitable d'entretenir. Quand vous ne serez plus là, il me sera plus facile de ramener ces deux enfans à la raison.

— Eh bien! je suis prêt; je vais partir cette nuit même.

— C'est bien, reprit-elle. Quand je vous donne ce conseil, mon ami, j'obéis moi-même à une loi d'honneur bien rigoureuse. Vous charmiez les derniers instans de ma longue solitude; les plus doux attachemens de la vie, perdus pour moi depuis tant d'années, vous m'en aviez rendu l'illusion. En vous éloignant, je fais mon dernier sacrifice : il est immense. — Elle se leva et me regarda un moment sans parler. — On n'embrasse pas les jeunes gens à mon âge, reprit-elle alors en souriant tristement, on les bénit. Adieu, cher enfant, et merci. Que le bon Dieu vous soit en aide! — Je baisai ses mains tremblantes, et elle me quitta avec précipitation.

Je fis à la hâte mes apprêts de départ, puis j'écrivis quelques lignes à Mme Laroque. Je la suppliais de renoncer à une résolution dont elle n'avait pu mesurer la portée, et dont j'étais fermement déterminé, pour ma part, à ne point me rendre complice. Je lui donnais ma parole, — et elle savait qu'on y pouvait compter, — que je n'accepterais jamais mon bonheur au prix de sa ruine. En terminant, pour la mieux détourner de son projet insensé, je lui parlais vaguement d'un avenir prochain où je feignais d'entrevoir des chances de fortune.

A minuit, quand tout fut endormi, je dis adieu, un adieu cruel, à ma retraite, à cette vieille tour où j'avais tant souffert, — où j'avais tant aimé! — et je me glissai dans le château par une porte dérobée dont on m'avait confié la clé. Je traversai furtivement, comme un criminel, les galeries vides et sonores, me guidant de mon mieux

Digitized by Google

dans les ténèbres; j'arrivai enfin dans le salon où je l'avais vue pour la première fois. Elle et sa mère l'avaient quitté depuis une heure à peine; leur présence récente s'y trahissait encore par un parfum doux et tiède dont je fus subitement enivré. Je cherchai, je touchai la corbeille où sa main avait replacé, peu d'instans auparavant, sa broderie commencée... Hélas! mon pauvre cœur! — Je tombai à genoux devant la place qu'elle occupe, et là, le front battant contre le marbre, je pleurai, je sanglotai comme un enfant... Dieu! que je l'aimais!

Je profitai des dernières heures de la nuit pour me faire conduire secrètement dans la petite ville voisine, où j'ai pris ce matin la voiture de Rennes. Demain soir, je serai à Paris. Pauvreté, solitude, désespoir, — que j'y avais laissés, je vais vous retrouver! — Dernier rêve de jeunesse, — rêve du ciel, adieu!

Paris.

Le lendemain dans la matinée, comme j'allais me rendre au chemin de fer, une voiture de poste entra dans la cour de l'hôtel, et j'en vis descendre le vieil Alain. Son visage s'éclaira quand il m'aperçut. — Ah! monsieur, quel bonheur! vous n'êtes point parti! voici une lettre pour vous. — Je reconnus l'écriture de Laubépin. Il me disait en deux lignes que Mlle de Porhoët était gravement malade, et qu'elle me demandait. Je ne pris que le temps de faire changer les chevaux, et je me jetai dans la chaise, après avoir décidé Alain, non sans peine, à y prendre place en face de moi. Je le pressai alors de questions. Je lui fis répéter la nouvelle qu'il m'apprit, et qui me semblait inconcevable. Mlle de Porhoët avait reçu la veille, des mains de Laubépin, un pli ministériel qui lui annonçait qu'elle était mise en pleine et entière possession de l'héritage de ses parens d'Espagne. — Et il paraît, ajoutait Alain, qu'elle le doit à monsieur, qui a découvert dans le colombier de vieux papiers auxquels personne ne songeait, et qui ont prouvé le bon droit de la vieille demoiselle. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai là-dedans; mais, si ça est, dommage, me suis-je dit, que cette respectable personne se soit mis en tête ses idées de cathédrale, et qu'elle n'en veuille pas démordre,... car notez qu'elle y tient plus que jamais, monsieur... D'abord, au reçu de la nouvelle, elle est tombée raide sur le parquet, et on l'a crue morte; mais une heure après elle s'est mise à parler sans fin ni trève de sa cathédrale, du chœur et de la nef, du chapitre et des chanoines, de l'aile nord et de l'aile sud, si bien que pour la calmer il a fallu lui amener un architecte et des maçons, et mettre sur son lit tous les plans de son maudit édifice. Enfin, après trois heures de conversation là-dessus, elle s'est un peu

Digitized by Google

assoupie; puis, en se réveillant, elle a demandé à voir monsieur,... monsieur le marquis (Alain s'inclina en fermant les yeux), et on m'a fait courir après lui. Il paraît qu'elle veut consulter monsieur sur le jubé.

Cet étrange événement me jeta dans une profonde surprise. Cependant, à l'aide de mes souvenirs et des détails confus qui m'étaient donnés par Alain, je parvins à en trouver une explication que des renseignemens plus positifs devaient bientôt me confirmer. Comme je l'ai dit, l'affaire de la succession de la branche espagnole des Porhoët avait traversé deux phases. Il y avait eu d'abord entre Mlle de Porhoët et une grande maison de Castille un long procès que ma vieille amie avait fini par perdre en dernier ressort; puis un nouveau procès, dans lequel Mlle de Porhoët n'était pas même en cause, s'était élevé, au sujet de la même succession, entre les héritiers espagnols et la couronne, qui prétendait que les biens lui étaient dévolus par droit d'aubaine. Sur ces entrefaites, tout en poursuivant mes recherches dans les archives des Porhoët, j'avais mis la main, deux mois environ avant mon départ du château, sur une pièce singulière dont je reproduis ici le texte littéral :

« Don Philippe, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Léon, d'Aragon, des Deux-Siciles, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Maïorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Cadix, de Murcie, de Jaën, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar, des îles Canaries, des Indes orientales et occidentales, îles et terres fermes de l'Océan, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant et de Milan, comte d'Habsbourg, de Flandre, du Tyrol et de Barcelone, seigneur de la Biscaye et de Molina, etc.

« A toi, Hervé Jean Jocelyn, sieur de Porhoët Gaël, comte de Torres Nuevas, etc., qui m'as suivi dans mes royaumes et servi avec une fidélité exemplaire, je promets par faveur spéciale qu'en cas d'extinction de ta descendance directe et légitime, les biens de ta maison retourneront, même au détriment des droits de ma couronne, aux descendans directs et légitimes de la branche française des Porhoët Gaël, tant qu'il en existera.

« Et je prends cet engagement pour moi et mes successeurs sur ma foi et parole de roi.

« Donné à l'Escurial le 10 avril 1716.

Yo el Rey. »

A côté de cette pièce, qui n'était qu'une copie traduite, j'avais trouvé le texte original aux armes d'Espagne. L'importance de ce document ne m'avait pas échappé, mais j'avais craint de me l'exa-

Digitized by Google

gérer. Je doutais grandement que la validité d'un titre, sur lequel tant d'années et d'événemens avaient passé, fût admise par le gouvernement espagnol : je doutais même qu'il eût le pouvoir d'y faire droit, quand il en aurait la volonté. Je m'étais donc décidé à laisser ignorer à Mlle de Porhoët une découverte dont les conséquences me paraissaient très problématiques, et je m'étais borné à expédier le titre à Laubépin. N'en recevant aucune nouvelle, je n'avais pas tardé à l'oublier au milieu des soucis personnels qui m'accablaient alors. Cependant, contrairement à mon injuste défiance, le gouvernement espagnol n'avait pas hésité à dégager la parole du roi Philippe V, et au moment même où un arrêt suprême venait d'attribuer à la couronne la succession immense des Porhoët, il la restituait noblement à l'héritier légitime.

Il était neuf heures du soir quand je descendis de voiture devant le seuil de l'humble maisonnette où cette fortune presque royale venait d'entrer si tardivement. La petite servante vint m'ouvrir. Elle pleurait. J'entendis aussitôt sur le haut de l'escalier la voix grave de M. Laubépin qui dit : — C'est lui! — Je gravis les degrés à la hâte. Le vieillard me serra la main fortement, et m'introduisit, sans prononcer une parole, dans la chambre de Mlle de Porhoët. Le médecin et le curé du bourg se tenaient silencieux dans l'ombre d'une fenêtre. Mme Laroque était agenouillée sur une chaise près du lit; sa fille, debout près du chevet, soutenait les oreillers sur lesquels reposait la tête pâle de ma pauvre vieille amie. Lorsque la malade m'aperçut, un faible sourire passa sur ses traits, profondément altérés; elle dégagea péniblement un de ses bras. Je pris sa main, je tombai à genoux, et je ne pus retenir mes larmes. — Mon enfant! dit-elle, mon cher enfant! — Puis elle regarda fixement M. Laubépin. Le vieux notaire prit alors sur le lit un feuillet de papier, et paraissant continuer une lecture interrompue :

« A ces causes, dit-il, j'institue par ce testament olographe pour légataire universel de tous mes biens tant en Espagne qu'en France, sans aucune réserve ni condition, Maxime-Jacques-Marie Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive, noble de cœur comme de race. Telle est ma volonté.

« JOCELYNDE-JEANNE, comtesse de PORHOET GAEL. »

Dans l'excès de ma surprise, je m'étais levé avec une sorte de brusquerie, et j'allais parler, quand Mlle de Porhoët, retenant doucement ma main, la plaça dans la main de Marguerite. A ce contact soudain, la chère créature tressaillit; elle pencha son jeune front sur l'oreiller funèbre, et murmura en rougissant quelques mots à l'oreille de la mourante. Pour moi, je ne pus trouver de paroles : je

Digitized by Google

retombai à genoux, et je priai Dieu. Quelques minutes s'étaient écoulées au milieu d'un silence solennel, quand Marguerite me retira sa main tout à coup, et fit un geste d'alarme. Le docteur s'approcha à la hâte : je me levai. La tête de Mlle de Porhoët s'était affaissée subitement en arrière : son regard était fixe, rayonnant et tendu vers le ciel; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et, comme si elle eût parlé dans un rêve : — Dieu! dit-elle; Dieu bon! je la vois,... là-haut!... Oui,... le chœur,... les lampes d'or,... les vitraux,... le soleil partout!... Deux anges à genoux devant l'autel,... en robes blanches;... leurs ailes s'agitent... Dieu! ils sont vivans! — Ce cri s'éteignit sur sa bouche, qui demeura souriante : elle ferma les yeux, comme si elle s'endormait, et soudain un air d'immortelle jeunesse s'étendit sur son visage, qui devint méconnaissable.

Une telle mort, couronnant une telle vie, porte en soi des enseignemens dont je voulus remplir mon âme jusqu'au fond. Je priai qu'on me laissât seul avec le prêtre dans cette chambre. Cette pieuse veille, je l'espère, ne sera pas perdue pour moi. Sur ce visage empreint d'une glorieuse paix, et où semblait vraiment errer je ne sais quel reflet surnaturel, plus d'une vérité oubliée ou douteuse m'apparut avec une évidence irrésistible. Ma noble et sainte amie, je savais assez que vous aviez eu la vertu du sacrifice : je voyais que vous en aviez reçu le prix!

Vers deux heures après minuit, succombant à la fatigue, je voulus respirer l'air pur un moment. Je descendis l'escalier au milieu des ténèbres, et j'entrai dans le jardin, en évitant de traverser le salon du rez-de-chaussée, où j'avais aperçu de la lumière. La nuit était profondément sombre. Comme j'approchais de la tourelle qui est au bout du petit enclos, un faible bruit s'éleva sous la charmille; au même instant, une forme indistincte se dégagea du feuillage. Je sentis un éblouissement soudain, mon cœur se précipita, je vis le ciel se remplir d'étoiles. — Marguerite! dis-je en étendant les bras. — J'entendis un léger cri, puis mon nom murmuré à demi-voix, puis rien,... et je sentis ses lèvres sur les miennes. Je crus que mon âme m'échappait!

. . . . . .

J'ai donné à Hélène la moitié de ma fortune. Marguerite est ma femme. Je ferme pour jamais ces pages. Je n'ai plus rien à leur confier. On peut dire des hommes ce qu'on a dit des peuples : Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire!

OCTAVE FEUILLET.

Digitized by Google

LA

VIE CLÉRICALE

EN ANGLETERRE

Scenes of Clerical Life, by George Eliot; 2 vol., Blackwood and Sons, Edinburgh and London 1858.

Si la pitié, même la plus sincère, n'était point ressentie trop souvent par ceux qui en sont l'objet comme le plus cruel outrage, on serait tenté de s'attendrir sur le sort des hommes de nos jours qui ne voient de salut pour l'ordre social que dans le retour à telle ou telle croyance religieuse déterminée. Ils doivent, en effet, passer leurs jours dans le doute le plus désolant, dans les anxiétés les plus vives. D'où leur viendrait l'espérance? à quel signe favorable, à quel indice rassurant la demanderaient-ils? Chaque journée, chaque minute, chaque seconde, ne leur apportent-elles pas au contraire quelque présage sinistre et quelque menaçant symptôme? De nouveaux temples, il est vrai, s'élèvent à côté des anciens temples, que nul ne songe à détruire. La sainte milice se recrute en apparence tout aussi aisément que jadis. Un flot d'éloquence sacrée coule, intarissable, sur la tête des ouailles pressées au pied de la chaire et fort décemment attentives à ces belles paroles, qu'elles écoutent comme tant de gens écoutent la musique, moitié par respect humain, moitié par acquit de conscience. Malheureusement, sous ces dehors maintenus par la routine, un vide étrange se fait sentir. Où est la foi vive et fervente, l'ardeur de propagande, le besoin des sacrifices, l'indomp-

Digitized by Google

table élan des conquêtes passées? Où est le camp tumultueux de l'église qui s'appelait *militante?* Luttes grandioses et acharnées, batailles parfois sanglantes, victoires ardemment disputées, défaites d'un jour, gages de revanche pour le jour suivant, où êtes-vous? En vain le regard erre à l'horizon, en vain l'oreille reste tendue aux plus lointains échos : la paix est partout, mais avec la paix le sommeil. Et s'il se trouve çà et là quelque Roland désheuré, qui, feignant de se croire en péril, sonne un retentissant appel de rescousse, rassurez-vous et passez. Roland a quelque ambition à satisfaire, sinon quelque marchandise à écouler, et c'est peut-être le secret de tout ce tapage.

Parmi ces gens craintifs dont nous venons de parler, il en est sans doute de fort intelligens. Ceux-là doivent, ce nous semble, de tout ce qu'a perdu la foi depuis cent ans, regretter surtout les antagonistes qu'elle avait en si grand nombre, car enfin c'est quelque chose que d'être et violemment et habilement attaqué, d'occuper les intelligences les plus hautes, de leur imposer d'immenses travaux, de les voir se coaliser, s'entr'aider, s'exciter à vous détruire. S'il est beau d'avoir un apologiste comme Bossuet, n'est-ce rien d'avoir un détracteur comme Voltaire? Ce n'est point contre une bicoque, après tout, qu'on dresse des batteries comme celles de l'*Encyclopédie*, et mieux vaut encore avoir à se défendre contre d'Alembert, Rousseau et Diderot que de tomber au rang de simple « curiosité, » d'être étudié froidement, sans passion, par des esprits fureteurs, observateurs, classificateurs, qui prennent vos dimensions cubiques, comptent vos organes, calculent votre force, analysent et décomposent vos conditions d'existence. Vaincu, soit : on se résignerait à ce rôle qui peut avoir sa grandeur, et qui l'a certainement, lorsqu'à la défaite succèdent les persécutions courageusement supportées. Prométhée sur son roc, voire Bajazet dans sa cage, — bien que la cage se prête mal aux attitudes héroïques, — peuvent garder quelque dignité; mais si l'on porte Prométhée, transformé en modèle académique, sur une estrade d'atelier, ou si l'on soumet Bajazet aux ridicules épreuves par où passent nos malheureux conscrits devant les conseils de révision, que devient la noblesse, la poésie, le prestige même de la défaite? L'oubli pur et simple ne vaudrait-il pas cent fois mieux que cet examen microscopique? Pour nous, la question n'est pas douteuse. Résignés à la hache, nous le sommes moins au scalpel, et le scalpel, qui opère sur le mort après tout, nous fait encore moins peur entre les mains du naturaliste désintéressé que cette lentille de cristal à l'aide de laquelle nous sommes, pour ainsi dire, disséqués tout vivans.

Que ce naturaliste soit plus ou moins sympathique, la chose n'im-

Digitized by Google

porte guère. Peut-être même sa sympathie est-elle plus dangereuse que sa malveillance. Goldsmith aimait certainement l'honnête Primerose, le cher ministre de Wakefield; le clergé anglican n'a pourtant guère profité de cette tendresse, par trop clairvoyante et légèrement ironique. M. de Balzac s'était donné pour tâche d'intéresser vivement aux petits malheurs du pauvre abbé Birotteau; la compassion qu'inspire ce naïf desservant n'a pourtant pas jeté, que l'on sache, un grand lustre sur l'église de France en général, ou en particulier sur le chapitre métropolitain de Saint-Gatien de Tours. Rutebœuf, Marot, et après eux La Fontaine, bien autrement médisans, étaient par cela même moins à craindre, et si j'avais l'honneur d'appartenir au clergé, je pardonnerais plus volontiers à M. de Balzac les caricatures monacales de ses *Contes drolatiques* que les portraits sérieux où il a renchéri d'exactitude peut-être, — mais non de profondeur, — sur son modèle, l'auteur de *Rouge et Noir*.

En Angleterre, où pénètre peu à peu la contagion philosophique, on s'est mis aussi à « étudier » le clergé, — le haut et le bas, et celui des sectes dissidentes, — non dans un esprit hostile, non, comme à la fin du dernier siècle, avec l'idée de battre en brèche, par la satire des individus, l'institution que ces individus représentent, et qui demeure responsable de leurs faiblesses. Le point de départ nous paraît avoir été tout autre : on a pensé à réformer, nullement à détruire. Signaler l'oisiveté fastueuse, l'indolente et somnolente érudition d'un de ces prélats que dote si fastueusement le budget de la Grande-Bretagne, c'est troubler dans sa molle quiétude un pasteur infidèle à sa mission; quelle œuvre plus pie et plus méritoire? Peindre un ministre ou un vicaire adonné aux plaisirs de la table, dénoncer les complaisances qu'il a pour une bonne cuisine et les flatteries dont il paie un dîner chez le *squire* du canton, c'est faire honte à ce malheureux et lui rappeler que l'homme ne vit pas seulement de *roast-beef*. Quoi de plus conforme au langage des saintes Écritures, et en somme de plus charitable pour celui-là même qu'on semble prendre à partie? — Châtier, c'est aimer, dit l'austère morale.

Ce raisonnement, quelque peu prestigieux et trompeur, les hommes ne l'ont pas fait, et pour cause. Les écrivains du sexe le moins aimable ont pris une part très médiocre à cette réforme des mœurs cléricales par le roman moderne. Ce grand chasseur d'abus qu'on appelle Dickens, sans cesse en quête de questions sociales à élucider, de solutions pratiques à recommander, n'a pas, ce nous semble, dans un seul de ses nombreux romans, entrepris pour le clergé ce qu'il a tenté successivement pour le régime pénal, celui des tribunaux d'appel, celui de l'enseignement libre, etc. L'hypocrisie religieuse ne lui a fourni, pour ce qu'il pourrait appeler, lui aussi, et à bon

Digitized by Google

droit, sa *comédie humaine*, qu'un seul personnage éminent, un seul type de quelque importance, et ce personnage est un laïque, tout comme le Tartufe de Molière (1). Thackeray, même dans sa revue des *snobs*, s'est respectueusement abstenu de toucher au clergé, en donnant à son silence les motifs les plus flatteurs. « Assez d'autres, dit-il, ou à peu près, triompheront des scandales que çà et là donne quelque prêtre égaré, sans tenir compte des vertus pratiquées par la plupart de ses collègues, de leur charité prodigue envers les autres, de leur avarice héroïque envers eux-mêmes... Et d'ailleurs ces esprits forts, toujours prêts à déclamer contre l'église, je les soupçonne de la connaître fort peu, car ils n'y vont guère (2). » Ce jour-là, d'humeur clémente, Thackeray s'est montré orthodoxe pour le moins autant qu'on pouvait l'espérer, et les lecteurs du *Punch* ont dû se demander ce que signifiaient, chez le railleur sans pitié, cet accès soudain de charité chrétienne, ces ménagemens inusités, cette sympathie imprévue. Honni soit qui mal y pense! mais quelques-uns ont dû néanmoins, — et ils se trompaient, nous devons le croire, — voir en tout ceci un acte de mondaine prudence plutôt qu'un acte de foi. Quant à nous, nous n'expliquons rien, nous exposons. Il nous suffit de constater l'attitude des conteurs anglais à l'égard du clergé contemporain, attitude légèrement équivoque, où le silence semble être une concession magnanime et en même temps une convenance observée. On se tait, ou nous nous trompons fort, pour esquiver une difficulté, pour ne pas tomber dans de vulgaires redites, pour ne pas scandaliser et froisser inutilement toute une classe de lecteurs bien et dûment convaincus d'être obstinément sourds à certaines vérités, de n'ouvrir jamais les yeux à certaines lumières. Perdu pour ceux-ci, superflu pour les autres, à quoi servirait un antagonisme qui manquerait de nouveauté comme d'à-propos? — « De ce côté, la guerre est finie, le butin enlevé; allons faire campagne en d'autres pays! » — Ainsi semblent raisonner ces coryphées de la littérature satirique, et si telle est effectivement leur pensée, ne trouvera-t-on pas, comme nous, leurs réticences quelque peu ambiguës, leur respect quelque peu dédaigneux, leur discrétion quelque peu révélatrice?

Plus croyantes, les *romancières* (horrible mot, indispensable ici) se sont aussi montrées plus agressives. Ce sont elles qui ont inventé le raisonnement spécieux dont nous parlions. Ce sont elles qui maintenant prêchent les prédicateurs et catéchisent les catéchistes. Ce droit de libre examen, que la tolérance philosophique des *incroyans*

(1) C'est le Pecksniff de *Martin Chuzzlevit*.
(2) Le *Livre des Snobs*, ch. XI.

Digitized by Google

refuse d'exercer sur la pratique des cultes, les dévotes le revendiquent et s'y livrent avec ferveur. Rien n'échappe à la subtile analyse de ces casuistes en jupon, plus inexorables qu'aucun casuiste en soutane. Vous faut-il des preuves, lisez, dans *Jane Eyre* de miss Brontë, le portrait de ce jeune et beau missionnaire, si admirable, si insupportable; lisez aussi dans *Shirley*, du même auteur, les premiers chapitres, où sont esquissés de main de maître quelques ecclésiastiques de province. Êtes-vous d'humeur plus sérieuse, ouvrez alors ce livre qui n'est pas un livre, cet énorme et curieux pamphlet où l'auteur de *l'Oncle Tom* a commenté son roman philanthropique (1). Cherchez-y les chapitres où mistress Beecher-Stowe dissèque avec tant de verve indignée la prétendue logique du clergé anti-abolitioniste. Vous verrez comment, en vertu de principes et de mobiles bien différens, on peut se rencontrer dans une même colère et un même mépris. Vous verrez aussi à quelles indomptables brebis les pasteurs protestans ont affaire. Pour un catholique, il y a là un spectacle curieux, bien étranger à notre routine, à nos convenances. Pourtant quelques réflexions suffisent pour expliquer ce contraste si frappant. Le génie de la race, l'esprit de la religion s'opposent à ce qu'une Anglo-Saxonne protestante ressemble à une Française, ou, si l'on veut, à une Espagnole catholique. La première n'accepte qu'un joug volontaire, dont elle prétend se rendre compte; elle ne renonce jamais à ce droit du libre examen qui est l'essence même du protestantisme. Elle se constitue juge et critique de son guide spirituel, sans croire manquer à la discipline religieuse. Et d'ailleurs elle puise son droit de le mettre ainsi sur la sellette dans un ordre de rapports spéciaux qui existent entre elle et lui. Ce prêtre est encore un homme à ses yeux; cet homme, il peut demain la demander en mariage : excellent motif de le soumettre à un examen approfondi, n'est-il pas vrai? Motif excellent aussi pour qu'il ne sorte pas absolument sauf d'un pareil examen.

Les pseudonymes étant fort de mode à présent, il nous serait difficile de dire au juste si M. George Eliot, — l'auteur jusqu'ici inconnu, mais tout à coup remarqué des *Scènes de la Vie cléricale*, — est un émule de Dickens ou une rivale de miss Brontë. Homme ou femme cependant, ces réflexions s'appliquent à lui, — ou à elle, — car, à quelque sexe qu'il appartienne, il n'est ni sceptique, ni indifférent. Il blâme, il censure, il raille même les dépositaires de la règle divine, mais non comme raille, censure ou blâme un philosophe mondain. A le juger d'après ses contes, c'est un de ces croyans dont les sentimens élevés, les aspirations idéales souffrent

(1) *La Clé de la Case de l'Oncle Tom.*

Digitized by Google

au contact de l'âpre et misérable réalité, — qui se prosternent en extase devant les magnificences de l'autel, et n'en lèvent que mieux les épaules quand ils entrevoient les misères de la sacristie; — esprits poétiques auxquels la mesquinerie, le terre-à-terre, la trivialité répugnent, et pour lesquels, — de même qu'on avait trouvé naguère, annonce séduisante, une médecine sans médecin, — il faudrait inventer une religion sans prêtre. Ainsi doué, ainsi prédisposé, ce témoin nous convient mieux que tout autre. Il offre à la fois des garanties de clairvoyance et des gages d'impartialité. Il n'est pas de ces gens dont parle Thackeray, qui ne vont pas à l'église et prétendent médire de ce qui s'y passe. Il n'est pas non plus de ceux qui portent dans leurs critiques l'aveuglement de toute passion hostile. Enfin, ce qui est rare en Angleterre tout aussi bien que chez nous, quoique religieux, il n'a pas l'étroitesse de vues qui enfante ou qu'enfante l'esprit de secte, et partout où il rencontre l'inspiration vraiment chrétienne, le fonds, l'essence immuable de la doctrine rédemptrice, il fait assez bon marché des divergences d'interprétation théologique. Épiscopal, presbytérien, indépendant, il admet votre évangile, pourvu que cet évangile ne diffère pas essentiellement de celui du Christ (1), et son type idéal de ministre protestant ressemble merveilleusement, on pourra plus tard s'en convaincre, à quelques-uns de nos prêtres catholiques; ceci soit dit sans l'accuser de puseyisme. Tel est M. George Eliot, dont les récits, publiés d'abord dans le *Blackwood's Magazine,* ont eu un succès assez retentissant pour mériter les honneurs d'une réimpression, hautement approuvée par les critiques les plus compétens. Après avoir constaté sommairement le mérite général de ce livre, nous allons lui demander quelques détails sur l'existence faite en Angleterre au clergé de province.

Shepperton est un village. Sa vieille église, réparée depuis et remise à bien, tombait en ruines, ou peu s'en faut, il y a vingt-cinq ans. On n'y voyait pas alors ce beau portail en chêne verni, ni ces portes intérieures, tendues de flanelle rouge, qui tournent silencieusement et respectueusement sur leurs gonds bien huilés. Les lichens grisâtres montaient librement aux murailles. Ces am-

(1) Cet esprit de tolérance se rencontre maintenant un peu partout. Dans les intéressans voyages du missionnaire Livingstone, nous en trouvons un témoignage inattendu. L'évêque portugais de Saint-Paul de Loanda, le voyant arriver rongé de fièvre en cette cité catholique, lui prodigue tous les soins qu'il eût pu donner à un prêtre de sa croyance. Puis, ayant à s'expliquer sur la différence de leurs religions, « il comparait, dit Livingstone, les différentes sectes de chrétiens sur le chemin du ciel à un grand nombre d'habitans de Loanda passant par différentes rues pour arriver à une des églises. Au bout du compte, tous se rencontrent au même point..... » *Missionary Travels in South Africa*, p. 393-394.

Digitized by Google

ples galeries qui font aujourd'hui le tour de l'édifice, soutenues par des piliers de fonte, n'existaient pas encore, ni ces banquettes, entre lesquelles on circule à l'aise, ni ce bel orgue, à peu près au complet, à peu près d'accord, sur lequel un collecteur de fermages, musicien par occasion, exécute çà et là quelque *gloria* facile, quelque menuet sanctifié. Sur les toits, l'ardoise a remplacé la tuile, et la grosse tour carrée a reçu, du côté du couchant, une cuirasse écaillée, qui la défend des pluies et promet quelques années de plus à sa longue vieillesse. On ne voit plus aux fenêtres, hétérogènes de forme, irrégulières d'alignement, ce mélange original de vitraux incohérens qui les déparait naguère, et les enfans des écoles ne grimpent plus à leur tribune par l'escalier de bois tant bien que mal plaqué à l'extérieur de l'édifice. Le sanctuaire n'a plus à l'entrée ces deux petits chérubins, sentinelles immobiles, que le mur d'un côté, l'arc-boutant de l'autre, tenaient dans une position si contrainte, et il n'est plus orné des écussons de la famille Oldinport, — la grande famille du district, —énigmes héraldiques dont les mains sanglantes, les croix de Malte, les griffes de léopard, les têtes de mort et les os en sautoir intriguaient les imaginations plébéiennes. L'église de Shepperton a gagné en propreté bourgeoise, en commodité d'aménagement; en revanche elle a perdu de sa poésie.

Elle avait alors pour desservant le révérend M. Gilfil, dont la vie a laissé de longs souvenirs, et la mort d'universels regrets. Qui n'aurait aimé ce brave et avenant vieillard, si franc du collier, si compatissant aux misères, et qui avait toujours un mot joyeux à échanger avec le plus humble de ses paroissiens? On se souvenait de l'avoir vu jadis suivre les chasses les plus longues, et son cheval noir avait été fameux dans le pays. Plus tard, ce cheval noir s'était transformé en un bon courtaud alezan, sur lequel le ministre arpentait gaillardement le pays, allant de ferme en ferme discuter les questions d'agriculture et recueillir les nouvelles d'un chacun. Il avait de bons et beaux prés au soleil, M. Gilfil, et les faisait soigner par un homme à lui, d'après ses idées. Bienveillant et doux envers les simples paysans, familier avec la classe moyenne, dont il savait fort bien commander le respect, tout en parlant le patois des fermiers, en buvant leur *ale* et en acceptant les petits cadeaux de la ménagère, oie de Noël ou gâteau des Rois, Gilfil tenait son rang vis-à-vis de l'aristocratie. Rarement il acceptait ses invitations; mais quand il dînait chez les Oldinport, c'était en vrai *gentleman* de la vieille école qu'il offrait son bras à la châtelaine, et qu'il lui tenait tête durant tout le repas, plein de petits soins et jamais à court de propos fleuris. Quant au châtelain, ils étaient, Gilfil et lui, sur la réserve depuis certaine escarmouche où le riche am-

Digitized by Google

phitryon laissa quelques plumes de son aile, — et dont il fut parlé dans tout le pays. Gilfil était déjà populaire : il le fut bien davantage quand on sut qu'il avait « brossé à rebrousse-poils » l'orgueilleux *squire,* par trop enclin à se targuer de ses charités mesquines.

Les bons fermiers aimaient sa théologie, d'autant mieux qu'il ne les ennuyait point par de longs offices. Ménager de son temps et du leur, il ne les retenait pas plus longtemps que de raison dans ces stalles de vieux chêne où il les voyait s'engourdir peu à peu dès que la prière ou le sermon passait la limite ordinaire. Ils étaient venus de loin, bravant la pluie et les ornières des chemins boueux; ils avaient à retourner chez eux par les mêmes chemins et sous la même pluie. Fallait-il leur infliger en sus une homélie éternelle? Avec M. Gilfil, nul excès d'éloquence; ses sermons étaient sur son bureau, entassés un peu pêle-mêle et jaunis par le temps. Il les prenait là, deux par deux, comme cela se trouvait, le dimanche matin, et les fourrait dans sa poche. Après en avoir prêché un avant midi à Shepperton, il montait à cheval et prêchait l'autre le soir à Knebley, car il desservait aussi l'église de Knebley, qui était en quelque sorte la chapelle seigneuriale de Knebley-Abbey, le manoir des Oldinport. Du reste, à Knebley comme à Shepperton, les sermons de Gilfil étaient hautement appréciés. Qu'on les écoutât ou non, — ce point reste douteux, — on n'en répétait pas moins, au sortir du temple, la formule consacrée : *Le ministre a jôliment prêché!* Comment les fermiers auraient-ils douté un seul instant d'un homme qui dissertait si pertinemment sur la race courtes-cornes, sur les méthodes agronomiques, et sur la mercuriale des foires et marchés? Trouver à dire à une homélie de Gilfil!... autant aurait valu s'attaquer à la religion elle-même. Il arriva cependant qu'un étourneau de la ville, neveu d'un riche fermier, se déclara prêt à écrire un sermon tout aussi bon que ceux du révérend ministre. L'oncle du jeune présomptueux, voulant lui rabattre le caquet, paria un *souverain* qu'il n'en viendrait pas à bout. Le sermon fut composé, et véritablement rien n'y manquait d'essentiel. La ressemblance promise était frappante, le texte, l'exorde, les trois divisions et l'exhortation finale : « Maintenant, mes frères... » L'impudent Tom Strokes gagna sa guinée; mais elle ne lui fut payée que sous réserves. Au fond, l'oncle Hackit n'aurait jamais admis que ce jeune drôle pût atteindre au niveau de M. Gilfil.

D'un autre côté, à en croire le révérend M. Pickard, le pasteur des indépendans, le ministre de Shepperton était « dans les ténèbres, » et les paroissiens qui se contentaient de sa doctrine étaient des gens qui, « pareils à des Français (*Gallio-like*), » n'attachaient pas grande importance à leur nourriture spirituelle. Toutefois les

Digitized by Google

indépendans seuls écoutaient M. Pickard, et des ouailles de Gilfil, pas une ne s'égarait dans leur *meeting*.

Ainsi, pendant plus d'un quart de siècle, vécut cette petite communauté dans le respect et l'amour du pasteur que Dieu lui avait donné. A mesure qu'il vieillissait, on voyait bien son humeur devenir un peu plus caustique et ses habitudes un peu plus *serrées*, mais à cette dernière transformation les pauvres ne perdaient rien. L'épargne que Gilfil s'imposait, et dont il portait seul le faix, était destinée à rendre plus riche un sien neveu que, veuf lui-même et depuis longues années, il tenait à marier. — Ce garçon, pensait-il, aura pour débuter dans le monde une jolie petite fortune, et quelque jour, en compagnie de sa femme, il viendra visiter la sépulture du bon vieil oncle qui lui aura légué tout cela. La solitude de mon foyer servira peut-être à peupler le sien.

Il se disait ceci le soir, au coin de son feu, tête à tête avec son chien Ponto, dans le petit salon de sa *manse*, en fumant sa pipe et buvant çà et là quelques gorgées de grog. Là-dessus, et résumant ce que nous venons de dire à son sujet, peu de nos lectrices voudront se figurer le révérend Gilfil comme le héros d'un roman pathétique : elles oublient que tout homme de soixante ans en a eu vingt, et que ce même personnage, à ces deux époques de la vie, ne se ressemble guère. La pipe et le grog, comme l'obésité, la calvitie et autres inconvéniens de la maturité humaine, n'excluent pas l'usage antérieur des parfums, des habits serrés à la taille et de la frisure lustrée, pas plus que la prose de l'hiver n'exclut la poésie du printemps.

Au printemps et à l'hiver, à l'automne aussi et à l'été, quatre fois par an, ni plus ni moins, il se passait au *vicarage* de Shepperton quelque chose d'assez particulier. La vieille Martha, — la femme de charge qui, avec son mari David, groom et jardinier tout à la fois, complétait la domesticité du digne ministre, — la vieille Martha, disons-nous, venait demander à son maître la clé d'une certaine chambre où nul ne mettait jamais les pieds, et dont les volets, obstinément clos, ne s'ouvraient que lors de cette visite trimestrielle, consacrée à des soins de propreté. Quand les lourds rideaux s'écartaient, quand se rabattait contre le mur intérieur la petite fenêtre gothique à vitraux incrustés dans le plomb, les rayons du jour éclairaient un tableau touchant : sur une petite toilette, un miroir élégant dans son cadre aux sculptures dorées, aux deux bras mobiles, encore chargés de bougies à demi consumées; accrochées à l'un de ces bras, une marmotte de dentelle noire, une pelote de satin fané dans laquelle se sont rouillées quelques épingles; sur la toilette même, un flacon d'odeurs et un grand éventail vert; tout à

Digitized by Google

côté, sur un nécessaire, un panier à ouvrage dans lequel s'est jauni un petit bonnet d'enfant, travail inachevé. Deux robes d'une forme ancienne pendent à des clous contre la porte, et au pied du lit on entrevoit deux petites pantoufles rouges, où est resté attaché un débris de broderie d'argent. Deux ou trois aquarelles, — des vues de Naples, — décorent les murs, et sur la cheminée, parmi quelques échantillons de porcelaines rares, on remarque deux miniatures dans des cadres ovales. L'une représente un jeune homme, visage haut en couleurs, lèvres fortes, bons yeux gris, pleins de candeur; l'autre, une jeune fille de dix-huit ans tout au plus, traits mignons, joues amaigries, teint pâle où le midi se révèle, grands yeux noirs comme on en voit sous la toile mobile des *verandahs* italiennes.

De ces deux portraits, — on l'a déjà deviné, — le premier est celui de M. Gilfil. Et le second?... Le second est celui de cette jeune femme qu'il amena, radieux de bonheur, quand il vint s'établir à Shepperton. Elle y fit sensation avec ses grands yeux noirs, sa physionomie mélancolique et sa magnifique voix, qui au temple vibrait par-dessus toutes les autres... Jeune, belle, adorée et heureuse en apparence de l'hymen qui l'unissait à Gilfil, heureuse de l'enfant qui allait bientôt cimenter cette union bénie du ciel, elle mourut pourtant, tige frêle atteinte en sa racine et trop faible pour suffire à l'épanouissement de sa première fleur.

Que si maintenant vous voulez savoir par quelles épreuves avait passé Caterina Sarti, — ainsi se nommait mistress Gilfil; — comment, fille d'un pauvre musicien toscan et recueillie par charité sur le lit de mort de son père, elle suivit en Angleterre sir Christopher et lady Cheverel, devenus ses seuls protecteurs; — comment elle grandit, à Cheverel-Manor, à côté de Maynard Gilfil, pupille de sir Christopher; — comment Gilfil s'éprit d'elle et comment elle lui préféra un fat égoïste, le neveu et l'héritier de la maison; — comment elle fut trahie, et par cette trahison même rendue au fidèle amour de son compagnon d'enfance, — allez chercher dans les *Scenes of Clerical Life* ce récit fort bien fait et fort pathétique. Nous restons, nous, à Shepperton, autour de la vieille église.

Quand M. Gilfil fut enlevé à ses paroissiens, un deuil sincère et de longs souvenirs attestèrent l'affection qu'il avait su leur inspirer. M. Parry, son successeur immédiat, ne le fit pas oublier, et cependant, au dire des connaisseurs, celui-ci « avait le don, » c'est-à-dire que, sachant sa Bible sur le bout du doigt, il pouvait improviser deux heures durant sans reprendre haleine, puissance de jet continu qui fascine aisément le vulgaire. Aussi les ouvriers des houillères environnantes, que Gilfil avait trouvés rebelles, commençaient-ils à prendre quelque intérêt à ces tours de force évangéliques,

Digitized by Google

lorsque le révérend Amos Barton vint à son tour remplacer Parry.

Honnête et médiocre, têtu et peu éclairé, porté aux innovations par une émulation sotte, non par vocation originale, — brave homme d'ailleurs, mais pauvre diable dans toutes les acceptions de ce mot fâcheux, — Amos Barton ne devait pas réussir. Et d'abord il se trouvait en face d'un effrayant problème. Arrivé à Shepperton par délégation, et non comme titulaire (*incumbent*), il recevait de M. Carpe, le bénéficiaire en nom, un salaire fixe de 80 livres sterling (1). La cure elle-même rapportait 35 livres de plus, mais M. Carpe les mettait purement et simplement dans sa poche. Ceci posé, le problème à résoudre par Amos Barton était de vivre et de faire vivre sa femme, ses six enfans, plus son unique servante, — neuf bouches en tout, — avec cet étroit revenu. Encore fallait-il ne pas se déshonorer, soi et l'église établie, en portant un habit trop luisant aux coudes, ou une cravate blanche aux plis trop marqués, ou un chapeau trop pénétré des malheurs du temps, ou des souliers trop ostensiblement fatigués de marcher dans la voie du Seigneur. Et si l'on songe à l'obligation où il était d'ajouter de temps en temps à ses consolations spirituelles quelques pièces de monnaie qui les rendissent acceptables aux malheureux, on aura une idée de la situation difficile faite au nouveau ministre.

Des secours, s'il en veut accepter, il en trouvera sans doute. Mistress Hackit, la riche fermière, devinant la détresse de la pauvre compagne du révérend Barton, si belle, si douce, si résignée, si laborieuse, si bonne mère, n'attendra pas une requête en forme pour lui envoyer un fromage et un sac de pommes de terre. En un moment de crise, si Amos, le cœur un peu gros, rédige en bons termes un exposé de sa pénible situation et l'adresse au chef de la famille Oldinport, il ne faut pas douter qu'il n'en obtienne un prêt de 20 ou 30 livres sterling, sans intérêts et à échéance indéterminée; mais ces tristes ressources, on en connaît le prix. On les doit à la pitié de quelques-uns; le public se les rembourse en dédains et en déconsidération. Ceux qui pourraient vous en demander compte n'y songent pas; mais ceux à qui vous ne devez rien, ceux-là se montrent créanciers impitoyables.

Voilà où en est Amos bien peu de temps après son installation. Aucune des démarches que lui suggèrent son cerveau remuant et son ambition niaisement crédule n'est favorablement accueillie ou interprétée. S'il change quelque chose à la liturgie, on l'accuse de méthodisme; s'il réforme un de ses chantres, de tyrannie tracassière. S'il met un hymne à la place d'un psaume et s'irrite de trouver

(1) Environ 2,000 francs.

Digitized by Google

quelque résistance, on se demande de quel droit maintenant il viendra prêcher la douceur. D'ailleurs il est mal né; son père était cordonnier, et cordonnier dissident; lui-même, ne serait-il pas quelque peu suspect? Puis que signifient ces voies nouvelles où il veut pousser la paroisse? Mistress Patten, la vieille octogénaire avare, qui a trouvé moyen de s'enrichir sur une ferme où chacun se ruinait, estime fort mauvais que M. Barton lui vienne parler sans cesse des « péchés » qu'elle a pu commettre. Quels péchés, s'il vous plaît, pourrait se reprocher la seule fermière du district qui n'ait jamais réalisé sur ses fromages, à l'insu de son mari, des bénéfices illicites? Le docteur Pilgrim, médecin errant, qui bat le pays dans tous les sens, goûtant le *brandy* de toutes les fermes devant lesquelles il passe, lâche volontiers une insinuation malveillante contre ces sermons familiers qu'Amos va faire dans une chaumière, le samedi soir, à l'usage des ouvriers filateurs. A défaut d'un crédit qui lui soit propre, s'étayant de l'autorité la plus imposante qu'il puisse trouver, celle de M. Ely, le jeune curé de bonne maison, en voie de grosses prébendes, et désigné d'avance pour l'épiscopat : « Ely me le disait l'autre jour, bégaie-t-il d'un ton sentencieux, c'est faire pour le moins autant de mal que de bien... Voilà ce que me disait Ely. » Or M. Ely, homme réservé, discret, sachant vivre, n'a rien dit de semblable, croyez-le bien, sur le compte de son pauvre collègue, à un personnage aussi compromettant que maître Pilgrim; mais qu'importe? La prévention une fois établie, tout mensonge porte, toute calomnie atteint.

De ce travail sourd qui le mine en dessous, Amos n'a nulle méfiance. Il croit à son génie, à ses sermons, à sa haute prudence. Ah! vraiment, les infidèles n'ont qu'à se bien tenir, et Amos leur réserve de mauvais jours. Il a bien autre chose en tête que les médisances auxquelles il est en butte : il a sa bibliothèque *de prêt*, où il introduira certains ouvrages qui ruineront à jamais les doctrines dissidentes; il a sa *Track-Society*, qui va mettre en l'air toutes les bonnes femmes du pays, enrégimentées pour dépister (*track*) les pauvres hères susceptibles de conversion. Il a une nouvelle église à bâtir à la place de l'ancienne, et les listes de souscription sont toutes prêtes, puis un plan de campagne à lui, qui consiste à prêcher comme un ministre de la basse église, — c'est-à-dire à exposer l'Évangile dans toute sa hardiesse démocratique, — tandis que d'autre part, en véritable membre de la haute église, il revendiquera pour le sacerdoce tous les priviléges et toutes les fonctions aristocratiques auxquels il a un droit plus ou moins légal, plus ou moins contesté. Avec un pareil mélange de finesse politique et d'énergie morale, de quels adversaires ne viendra-t-il pas à

Digitized by Google

bout?... C'est après un bon dîner chez les *misses* Farquhar qu'Amos se berce de ces douces pensées, tout en revenant chez lui à pied, par une soirée froide, au clair de lune, sans le moindre paletot, un boa autour du cou, un *water-proof* sur la tête, et de minces pantalons collés sur ses jambes grêles. Cependant on s'égayait à ses dépens dans le salon qu'il venait de quitter. — « Ce pauvre homme a un nez déplorablement tumultueux, disait miss Julia... J'ai failli vingt fois lui offrir mon mouchoir. — Et avez-vous remarqué, demandait à son tour miss Arabella, cette locution qu'il emploie si volontiers : « Je suis *pour* faire ceci... Je suis *pour* aller là-bas? »

Pauvre Amos! si peu clairvoyant, si peu prévoyant, et cela devant l'orage qui se forme, devant la malveillance qui se propage! Malheureux qui s'absorbe dans son rôle officiel et qui rêve sermons, succès, renommée, quand sa femme, au logis, minutieusement économe, se garde bien de ranimer le feu ou d'allumer la lampe avant qu'il ne soit revenu! Et en l'attendant, elle marche dans les ténèbres, son sixième enfant dans les bras. Encore va-t-elle, et sous peu de mois, lui donner ou un petit frère ou une petite sœur.

Charmante femme que Milly Barton avec ses longs cheveux bruns ruisselant à profusion le long de ses joues pleines et vermeilles, ses grands yeux tendres et myopes, sa taille élancée, son buste aux riches contours, sa grâce de madone, sa timidité d'enfant! Et courageuse, résignée, sereine, — retournant de si bon cœur une vieille robe, portant de si bonne grâce un chapeau d'il y a trois ans, couturière assidue, repasseuse infatigable, disputant au cordonnier les chaussures de ses trop nombreux enfans, et, de ses mains adroites et fortes, restaurant elle-même leurs petits brodequins. Mais si industrieuse, si laborieuse, si dévouée qu'elle puisse être, elle lutte, elle aussi, contre l'impossible. Et quand Amos revient, quand elle lui a humblement passé sa vieille robe de chambre, quand elle a établi autour de lui tout le comfort de leur pauvre intérieur,... il faut bien qu'elle lui présente la note du boucher, lequel refuse un plus long crédit. En pareil cas, un mari pris à court de finance trouve inévitablement sa femme désagréable, et Amos se couche de mauvaise humeur. Il s'endort cependant, et la douce Milly, puisant dans son devoir un redoublement d'énergie et de patience, rallumera sa lampe éteinte pour se remettre, longtemps encore, à ce travail qui la tue... Il y a là un tableau d'intérieur bien simple en ses détails, bien prosaïque, dira-t-on, et d'un *réalisme* assez triste; mais, nous le déclarons naïvement, il fait frissonner.

Milly a pourtant une amie, et une comtesse encore, comtesse, à vrai dire, légèrement apocryphe, car son mari, Polonais d'origine et maître de danse de profession, n'est pas précisément inscrit dans

Digitized by Google

le livre du *peerage*, ni même dans l'almanach de Gotha. Cette comtesse, née Bridmain, en pleine bourgeoisie de Londres, mais arborant l'écusson douteux des Czerlaski, mène le train d'une femme riche et à la mode. Or elle n'est guère, au fond, plus opulente que mistress Barton; mais elle a un bonhomme de frère qui l'a recueillie, épave conjugale, après quelques mésaventures de ménage, et qui depuis lors l'associe à sa vie errante de vieux célibataire. L'été, ce couple fraternel, mais suspect, court les *eaux* en vogue sur le continent. Il hiverne en revanche dans quelque *villa* des comtés anglais, louée en garni, tantôt ici, tantôt là, cette année à Shepperton. La noblesse du comté a flairé la Bridmain sous la Czerlaski, et tient prudemment à distance cette aventurière, qui à Hombourg seulement, à Nice, ou à Cauterets, a quelque chance de faire admettre son blason de Pologne. Voilà pourquoi la comtesse trouve tant de charme à l'humble mistress Barton. Dans son isolement oisif, elle va jusqu'à goûter le pauvre Amos, qui jamais ne s'est vu à pareille fête, qui prend la comtesse et ses prétendues infortunes au pied de la lettre, s'indigne contre les mauvais procédés du comte, et dans le fond de son âme, rêvant pour la première fois des grandeurs inespérées, fait fonds sur le crédit dont Mme Czerlaski doit jouir, puisqu'elle est en si bons rapports (dit-elle) avec les ministres de sa majesté. O Amos, Amos, que ne vous contentiez-vous, imprudent, de déguster les fins dîners de cette comtesse apocryphe, sans mordre encore à l'hameçon par elle jeté à vos folles espérances! car cette intimité fait jaser déjà. — Où donc le ministre a-t-il les yeux et l'esprit, qu'il hante si assidûment une maison suspecte, y conduise sa femme, et laisse Milly recevoir si souvent les longues visites de cette coureuse inconnue? — Voilà ce que les paroissiens d'Amos se demandent; voilà ce que se demandent aussi les collègues d'Amos, lorsqu'ils se rencontrent au *clerical meeting* chez le riche Ély, qui les héberge le premier mardi de chaque mois. C'est là, autour d'une table bien servie, que le petit synode du district soumet hommes et choses à une discussion tantôt gaie, tantôt sérieuse, mais toujours grave par ses résultats. Là, plus spécialement que partout ailleurs, les absens sont à plaindre. Et il serait difficile de contester ceci après avoir vu comment Amos est passé par ses charitables pairs au fil de la langue la première fois qu'il lui arrive de manquer à la réunion mensuelle.

Il est vrai qu'un incident extraordinaire justifie ces commérages ecclésiastiques. L'intimité des Barton et de leur noble voisine a eu pour résultat inattendu que la comtesse éplorée est venue un beau jour demander asile au pauvre Amos à la suite d'une querelle domestique entre elle et son frère. L'origine de ce démêlé de

Digitized by Google

famille n'a rien de très aristocratique, car il s'agit de l'incroyable faiblesse de M. Bridmain pour certaine soubrette de la comtesse, une Abigaïl trop jolie, hélas! et trop entreprenante. Il veut l'épouser, ni plus ni moins. La comtesse, d'autant plus scandalisée de cette mésalliance qu'elle n'est pas bien certaine de s'entendre toujours avec sa future belle-sœur et de conserver dans le ménage de son frère la prépondérance absolue dont elle avait pris la douce habitude, s'insurge complétement. C'est alors que, rompant tout pacte avec ce frère bien renté, mais aveuglé par la passion, elle se réfugie chez « ses bons amis, » qui la reçoivent avec tous les honneurs de la guerre. S'ils savaient ce que va leur coûter cette héroïque hospitalité! Milly d'abord y perdra tout repos, car la comtesse, avec tous ses grands airs, ses nonchalantes habitudes, ses délicatesses de mijaurée *fashionable*, porte un incroyable désordre dans l'étroit ménage où elle a fait invasion, escortée de ses malles, qui emplissent une chambre, et de son petit chien, qui vit de crème fouettée. Amos cependant court de bien autres dangers, et sa bonne renommée en reçoit de mortelles atteintes. Ne le soupçonne-t-on pas de nourrir pour la coquette princesse, qu'il a, dit-on, attirée sous son toit, des sentimens incompatibles avec la fidélité qu'il doit à Milly? Ne déplore-t-on pas l'aveuglement de cette brave et digne femme qu'une perfide amie vient ainsi outrager à domicile? Quel beau sujet de sarcasmes pour la méchante mistress Patten, de vertueuse indignation pour l'excellente mistress Hackit, sans compter les dires venimeux du docteur Pilgrim et le chorus des deux paroisses, Knebley et Shepperton, se renvoyant d'échos en échos la triste nouvelle, suivie de longs anathèmes : *Quomodo cecidit potens?* etc.

Ni Milly, ni Amos ne sont en état de parer aux difficultés d'une position si délicate. Un peu las de leur comtesse, mais n'osant en rien témoigner, et honteux de marchander à une si flatteuse amitié les sacrifices qu'elle leur impose sans le savoir, ils laissent s'éterniser de jour en jour cette hospitalité si mal interprétée, si périlleuse. Et Dieu sait comment tout ceci finirait sans un coup de tête de l'honnête Nanny, la servante factotum du pauvre ménage, laquelle, lasse des impertinences de Mme Czerlaski et des soins qu'elle exige pour son affreux petit doguin, — plus lasse encore des méchans propos dont le long séjour de la comtesse est devenu l'occasion, — se décide à un heureux éclat d'impertinence plus qu'à moitié prémédité. La comtesse, — qui d'ailleurs vient de faire sa paix avec son frère en acceptant « les faits accomplis, » — quitte aussitôt le presbytère, laissant derrière elle, cela va sans dire, quelques dettes criardes dont Amos reste moralement responsable. Dans ce pauvre verre d'eau, — après cet heureux départ, — la tempête continue à sévir.

Digitized by Google

Sous la tâche trop lourde dont le ciel a fait son lot, Milly est en voie de succomber. La naissance du septième enfant va faire six orphelins. Et après avoir souri parfois, — impitoyables que nous sommes, — devant ces misères dont, si poignantes qu'elles soient au fond, la trivialité semble éloigner l'intérêt, nous assistons à ce spectacle navrant, la mort d'une bonne et pieuse mère qui laisse ici-bas une famille sans appui.

« Amos et mistress Hackit étaient debout près du lit, quand Milly ouvrit les yeux.

« — Chère enfant, mistress Hackit est venue vous voir.

« Milly sourit, et la regarda de ce regard étrange et comme lointain, indice de la vie qui se retire.

« — Les enfans viennent-ils? demanda-t-elle avec effort.

« — Ils seront ici dans un instant.

« Elle ferma les yeux de nouveau.

« On entendit la voiture s'arrêter. Amos et mistress Hackit descendirent ensemble. Celle-ci insinua qu'il faudrait faire rester la voiture pour remmener les enfans après qu'ils auraient vu leur mère. Amos fut de cet avis.

« Ils étaient tous les six dans le triste petit salon, les six mignons enfans, — de Patty l'aînée à Chubby le petit dernier, — tous, avec les yeux de leur mère; tous, excepté Patty, contemplant leur père avec une vague terreur, lorsqu'il entra. Patty comprenait le grand chagrin que Dieu leur envoyait, et tâcha de comprimer ses sanglots dès qu'elle entendit les pas de son père.

« — Mes enfans, dit Amos soulevant Chubby dans ses bras, Dieu va nous prendre votre chère maman et l'emmener avec lui. Elle veut vous voir pour vous dire adieu. Il faut faire en sorte d'être bien sages et de ne pas pleurer...

« Il n'en put dire plus long, et se détourna pour voir si Nanny était là avec Walter. Puis il ouvrit la marche sur l'escalier, conduisant Dickey de la main libre qui lui restait. Mistress Hackit suivait avec Sophy et Patty; puis venait Nanny avec Walter et Fred.

« On eût dit que Milly avait discerné, tandis qu'ils montaient, le bruit léger de leurs petits pas, car, lorsqu'Amos entra, elle avait les yeux tout grands ouverts, regardant du côté de la porte. Tous se rangèrent près du lit. Amos était le plus rapproché de l'oreiller, tenant dans ses bras Chubby et Dickey; mais la mourante fit signe que Patty devait passer en avant, et, serrant la main de la pauvre petite horriblement pâle :

« — Patty, dit-elle, je m'en vais loin de vous. Aimez bien votre papa, consolez-le bien. Prenez soin de vos frères et de vos sœurs. Dieu vous secondera.

« Patty demeura très calme, et dit : — Oui, maman.

« La mère, d'un mouvement de ses lèvres livides, invita la chère enfant à se pencher pour lui donner un baiser. Alors la grande angoisse de Patty se trouva plus forte que son vouloir, et ses sanglots éclatèrent. Amos l'attira vers lui, et lui appuya la tête bien doucement sur son cœur. Milly cependant avait fait signe à Fred et à Sophy, et d'une voix déjà plus faible : — Patty, leur dit-elle, essaiera d'être votre maman lorsque je ne serai plus là,

Digitized by Google

chers petits bijoux... Vous serez sages,... vous ne la tourmenterez plus.....

« Ils se penchèrent vers elle, et elle passa une main caressante sur leurs têtes blondes; elle baisa leurs joues humides. Ils pleuraient, les pauvres enfans, parce que leur maman était malade et parce que leur papa semblait bien triste, mais au fond ils pensaient que peut-être la semaine prochaine tout irait comme par le passé.

« Les plus jeunes furent soulevés et placés sur le lit pour qu'elle les pût embrasser. Le petit Walter disait : — Maman ! maman ! — Et il étendait vers elle, avec un sourire, ses bras potelés. Chubby au contraire était fort sérieux dans son ébahissement; mais Dickey, qui, la bouche béante, était resté les yeux fixés sur sa mère depuis son entrée dans la chambre, fut tout à coup saisi de l'idée que maman s'en allait quelque part : son petit cœur se gonfla, et ses pleurs débordèrent à grand bruit.

« Alors mistress Hackit et Nanny les emmenèrent tous... »

Et le lendemain on couchait dans la même tombe, avec la douce jeune mère, l'enfant dont la naissance lui coûtait la vie. La neige de Noël recouvrait le cimetière d'un épais linceul.

Amos avait accompagné le convoi; un autre officiait. Quand il rentra seul dans sa demeure déserte, quand il voulut revivre par le souvenir les années qu'il avait passées avec la chère morte, une affreuse pensée, qui lui était nouvelle, se fit jour en son âme. Sa tendresse pour elle, cette tendresse qu'il avait crue irréprochable, lui apparut dans toute son inertie égoïste, dans toute son insuffisance, dans toute sa pauvreté. Il se rappela d'affectueuses plaintes qu'il n'avait pas écoutées, de doux reproches auxquels il avait légèrement répondu, des souffrances voilées dont il lui appartenait, à lui, de scruter le mystère et d'alléger le poids... Mais cette lueur tardive de l'intelligence, ce remords inopportun et vain, à quoi maintenant pouvaient-ils servir?

Nulle consolation intérieure par conséquent; du dehors cependant, les marques de sympathies venaient en assez grand nombre. Mieux que le départ de l'illustre comtesse, la mort de Milly avait opéré dans l'opinion un retour favorable au pauvre Amos. Chacun lui venait en aide. Ses collègues au moyen d'une souscription faite entre eux seuls, M. Oldinport par un prêt libéral et spontanément offert, le dégagèrent de ses embarras pécuniaires les plus pressans. Mistress Hackit avait en quelque sorte adopté Dickey, plus heureux et mieux portant dans la cour de la ferme, au milieu des vaches et de la volaille, qu'il ne l'eût été sous le toit de la pauvre *manse*. Les *misses* Farquhar, ces dédaigneuses personnes, éprises de Fred et de Sophy, leur donnaient assidûment des leçons d'écriture et de géographie. Il n'eût tenu qu'à la bonne petite Patty d'être aussi de fête au dehors; mais Patty restait avec son père, et ne voulait pas de meilleure joie que, le soir venu, assise à ses pieds sur un tabouret,

Digitized by Google

devant le feu, de poser sa tête sur les genoux d'Amos, et de sentir sur sa tête la main du pauvre homme.

Aussi, lorsque le printemps revint, l'amertume n'était plus la même. Il s'y mêlait au moins quelques bons sentimens de reconnaissance, et aussi un retour de confiance, plus ou moins légitime, dans un mérite auquel on semblait enfin rendre justice... C'est justement alors qu'arrive une lettre de M. Carpe, le curé titulaire, intimant au pauvre Amos qu'en vertu de la clause résolutoire insérée dans leur traité, M. Carpe entend venir administrer lui-même la paroisse de Shepperton. En conséquence, après un délai de six mois, le délégué devra cesser ses fonctions. Et pourquoi ce parti si soudainement pris par cet impitoyable curé? Simplement parce qu'il a un beau-frère à placer, que Shepperton convient à ce beau-frère, et qu'après en avoir expulsé le pauvre Barton, la nouvelle dévolution de sacerdoce deviendra chose toute simple.

Cy fine, comme disaient nos aïeux, *cy fine* la tragi-comédie des *Infortunes d'Amos Barton* (1). Il nous faudra quitter Shepperton et aller jusqu'à Milby, la ville voisine, si nous voulons assister à d'autres luttes, à d'autres souffrances, à d'autres martyres d'un ordre plus relevé.

Milby est la ville manufacturière, sans repos et sans charme, sise en pays plat et prosaïque, où l'esprit religieux s'est endormi, étouffé sous les préoccupations industrielles et le culte du *make-money*. Le pasteur officiel, vieilli sous le harnais, casanier, routinier, gardant le plus clair du peu d'activité qui lui reste pour les jeunes pensionnaires qu'il prépare aux examens de Cambridge ou d'Eton, laisse son troupeau dévaler sur les chemins battus. Il n'en est ni moins considéré, ni moins aimé pour cela. On lui tient compte de son obligeance, de son hospitalité facile, de son indulgence, qui vraiment lui coûte peu. Il est d'ailleurs au pair avec ses émules. Les cultes dissidens ne lui font aucune concurrence périlleuse. Les anabaptistes, fort endettés, en sont réduits à sous-louer la moitié de leur chapelle à un marchand de soieries. Il faudrait, pour trouver quelques *specimina* méthodistes, fouiller les recoins les plus obscurs des ruelles les plus fangeuses, des faubourgs les plus écartés. Les indépendans eux-mêmes, dont la chapelle, appelée Salem, brille, dans la grande rue, de tout l'éclat de ses briques rouges, bien qu'ils comptent dans leur congrégation quelques censitaires riches et bien famés, n'ont pas su prendre, — malheureux dans le choix de leurs ministres électifs, — un ascendant marqué, une puissance réelle de propagande. De ces prédicateurs que Salem a vus

(1) *The sad Fortunes of the Rev. Amos Barton.*

Digitized by Google

se succéder, celui-ci, buveur trop indiscret, se querellait aussi trop souvent avec sa femme; les doctrines de celui-là, par trop avancées, frisaient les limites de l'*antinomianisme;* un troisième, fort à la mode dans les districts miniers, le prédicateur favori des houillères et des forges, s'adonnant à la poésie, adressait trop souvent ses vers aux jeunes *ladies* de sa communauté. En somme, la chapelle libre restait à moitié vide, et dans le temple officiel, plus assidûment fréquenté, on ne voyait que belles dames étalant leurs toilettes, jeunes gens attirés par cette exhibition hebdomadaire; en somme beaucoup de tiédeur, beaucoup de légèreté, une soumission purement matérielle aux observances du culte, tous les indices d'une tradition qui se perpétue, s'affaiblit, et va se perdant peu à peu, comme certains fleuves s'absorbent, sur la fin de leur cours, dans des sables muets.

C'est alors qu'en un pauvre faubourg exclusivement habité par la population ouvrière de Milby un jeune ecclésiastique vient s'établir. Il est de bonne famille, riche, et d'un extérieur distingué. C'est pourtant chez une pauvre veuve qu'il a élu domicile. Misérablement meublée, sa chambre, disons mieux, sa cellule, n'offre aucune ressource, ni d'agrément, ni de bien-être. Au surplus, il n'y vit guère. C'est la tente où, le soir, il vient reposer sa tête. La journée entière est employée aux bonnes œuvres, à la propagande infatigable. Tryan, — c'est son nom, — appartient à cette école dite évangélique, dont Venn fut, il y a quelque trente ans, l'un des principaux promoteurs, — école dont nous n'avons pas à exposer le dogme particulier, mais à constater seulement et le succès passager, et le déclin. Comme tant d'autres tentatives du même ordre, plus fréquentes chez les protestans, mais qui se sont produites même au sein de l'unité catholique, elle a fait un certain bruit, soulevé beaucoup de polémiques, produit un peu de bien, et servi en définitive à la manifestation de quelques rares vertus, de quelques dévouemens exceptionnels.

L'évangélisme, introduit ainsi à Milby, fait peu à peu son chemin, des rangs inférieurs montant plus haut, s'élevant des ouvriers tisserands aux bourgeois, qui constituent, à vrai dire, la seule aristocratie de la cité marchande. Là il rencontre des résistances. Tryan, jusqu'alors confiné dans une chapelle banale (*chapel of ease*), où ses prédications se trouvent comme isolées et restreintes, s'adresse au recteur pour obtenir le droit de faire dans l'église paroissiale une instruction du soir. Cette démarche est le premier signal des hostilités. La ville s'émeut, se partage. Il y a des *tryanites* et des *anti-tryanites*. Ces derniers appartiennent à la portion la moins religieuse de la communauté; usant néanmoins d'une tactique assez vulgaire, c'est au nom de l'orthodoxie, et au nom du vieux ministre

Digitized by Google

par qui elle est représentée, qu'ils protestent avec fureur. A leur tête est l'homme d'affaires le plus occupé du district, l'avocat Dempster, qui se fait fort de garantir Milby contre les « envahissemens de l'hypocrisie » et les innovations en matière de dogme. Front d'airain, langue toujours prête, cœur sans pitié, esprit fertile en intrigues, en calomnies de tout genre, Dempster n'est pas un adversaire à dédaigner. Par ses soins, un comité se forme, des délégués sont nommés pour aller demander au recteur de repousser la requête de Tryan. Dempster est un de ces délégués. Il ne déploie pas en vain sa perfide éloquence. Le recteur cède à ce qu'il croit être le vœu de l'opinion. L'antagoniste de Tryan rentre vainqueur à Milby, où ses affidés lui ont organisé d'avance une espèce d'ovation populaire.

Moins bien apparenté, moins bien appuyé, Tryan resterait écrasé sous ce premier échec : il l'accepte en homme de cœur, presque certain d'avoir sa revanche. Il l'obtient en effet à l'époque de la tournée pastorale. L'évêque, devant lequel il a porté, comme en appel, la décision défavorable du recteur annule cette décision, et Dempster à son tour goûte l'amertume de la défaite. Naturellement il ne se croit pas définitivement battu, et, comme il le dit en son langage brutal, il tient en réserve pour M. Tryan « plus d'une verge dans le vinaigre; » mais à cet homme, dont l'insolente prospérité fascinait les âmes vulgaires, scandalisait et révoltait les honnêtes gens, la Providence réserve de cruelles expiations.

Avant de les subir, il est lui-même l'instrument d'une autre expiation terrible et poignante. C'est elle qui, à vrai dire, fait le fond de ce troisième récit (1). En épousant, au début de sa carrière, la belle Janet Raynor, jeune fille sans fortune, Dempster avait voué au malheur une de ces créatures d'élite, à qui la nature a départi ses meilleurs dons. Chaleur d'âme, générosité de cœur, fierté de sentimens, elle avait tout ce qui fait aimer et respecter une femme. Malheureusement, sous le despotisme brutal de ce tyran domestique, ces riches instincts se sont tournés contre elle. Après quelques mois d'un bonheur qu'elle s'est elle-même forgé plutôt qu'elle ne l'a reçu de lui sont venues des années de misère morale qui, petit à petit, ont émoussé en elle la délicatesse de la pensée, la noblesse des instincts. Dominée, froissée, insultée, elle a fléchi, elle a souffert, elle a pardonné; mais contre ses tristesses sans cesse aggravées, contre ses terreurs sans cesse renaissantes, il lui a fallu chercher un refuge. La religion le lui eût peut-être donné : nous avons vu ce qu'était à Milby la religion. La mère de Janet, mistress Raynor, dont elle est idolâtrée, n'a aucune autorité protectrice, et ne peut que la plaindre,

(1) *Janet's Repentance.*

Digitized by Google

non la conseiller ou la secourir. A défaut de sa mère, si Janet avait des enfans! mais le ciel, lui refusant cette bénédiction, a écarté d'elle ces témoins naïfs, dont le regard innocent et redoutable protége, garde invisible, la pureté du foyer domestique. Ainsi abandonnée et dans son isolement obsédée de souvenirs pénibles, de sinistres prévisions, — familiarisée d'ailleurs par son mari lui-même avec un vice dont il est atteint et comme gangrené depuis sa jeunesse, — Janet, cette charmante femme, type altier de la beauté pâle et brune, type charmant de la bonté secourable et dévouée, Janet s'est asservie aux habitudes les plus abjectes. Détachée du livre, une seule page dira, — nous n'osons le dire nous-même, — en quelles profondeurs était tombé cet ange déchu.

Après une longue séance à la taverne, Robert Dempster revient chez lui dans un état qui lui permet à peine de retrouver sa porte :

« A cette porte, peinte en vert, était fixé un lourd marteau, et bien que l'avocat eût toujours un passe-partout dans sa poche, encore se servait-il souvent de ce marteau. Ainsi fit-il le soir dont nous parlons. Orchard-Street retentit de ce tonnerre, et après une seule minute d'attente un second roulement se fit entendre, plus éclatant que le premier. Une minute s'écoule encore, sans que la porte se soit ouverte. M. Dempster alors, marmottant quelques imprécations, prit sa clé, et, avec moins de difficulté qu'on n'aurait pu le craindre, parvint à l'introduire dans la serrure. Quand il eut ouvert, pas de lumière dans le corridor : « Janet!... » — Ce mot, prononcé d'une voix irritée, résonna du haut en bas de la maison : « — Janet!... » Il fallut réitérer cet appel avant que sur l'escalier se fît entendre une marche lente, et que le reflet d'une lumière vacillante vînt éclairer la muraille du corridor.

« Malédiction sur cette idiote!... Elle peut à peine se traîner!... Avancez!... Venez-vous, oui ou non ? »

« Il attendit quelques secondes encore, et seulement alors, au tournant du couloir intérieur qui débouchait sur le corridor principal, se dessina la haute taille d'une femme qui tenait, à demi renversé, un lourd flambeau de salon, en métal argenté.

« La voilà. Un vêtement léger flotte librement sur elle, révélant çà et là les riches contours et la grâce élégante de ce beau corps. Une masse pesante de cheveux d'un noir d'ébène, échappés du lien qui les retenait, pend en désordre sur ses épaules nues... Ses yeux noirs, tout grands ouverts, ont un regard étrangement fixe, d'où la vue semble absente, au moment où elle fait ainsi halte, debout, chancelante et muette, devant son mari.

« — Je vous apprendrai à me faire attendre dans les ténèbres, livide hébétée que vous êtes!... — Et il s'avançait lentement, d'une allure appesantie par l'ivresse... — Ah! je vois... Vous êtes retombée dans votre péché mignon, ma bacchante!.. Eh bien! j'ai au bout de mes bras de quoi vous rendre à vous-même.

« Posant sa large main sur l'épaule de la malheureuse, qu'il fit tourner sur elle-même et poussa devant lui, Dempster la conduisit ainsi, lentement, dans la salle à manger, dont la porte s'ouvrait à gauche du corridor.

Digitized by Google

« Il y avait là, sur la cheminée, un portrait de la mère de Janet, — une femme âgée, aux cheveux gris, aux yeux noirs, peinte avec un bonnet à petits plis, coquettement ajusté. Ne vous semble-t-il pas que ces yeux s'attristent, et qu'ils expriment une sorte d'angoisse au moment où ils voient Janet, — non pas tremblante, non,... mieux vaudrait qu'elle tremblât! — mais debout, sans appréhension, majestueuse et belle, stupéfiée, immobile, tandis qu'un bras robuste se lève pour s'appesantir sur elle?... Le premier coup est frappé!... un second,... un troisième tombent ensuite... Et sûrement la pauvre mère entend le cri arraché soudain par la souffrance physique à cette statue tout à l'heure impassible : — Oh! grâce! pitié, Robert!... »

A un tableau pareil tout esprit délicat reprochera la brutale vérité des touches, la crudité des détails; mais n'oublions pas les libertés spéciales dont peut user un compatriote de Hogarth, un contemporain de George Cruikshank, et, puisque ce dernier nom est venu sous notre plume, songeons à ces planches d'une sauvage énergie où le caricaturiste *teetotaller* a dénoncé les crimes de *la Bouteille* (1).

Janet, que ces indignes traitemens, devenus habituels, trouvent résignée, et qui, nonobstant quelques révoltes passagères, cède en général à l'ascendant tyrannique du maître qu'elle a aimé, Janet s'associe, dans le principe, aux manœuvres employées contre le jeune ministre évangélique. Elle prête sa plume aux libelles diffamatoires que Dempster multiplie contre Tryan. Un jour vient cependant où ces perpétuels orages de la vie domestique amènent une catastrophe décisive; Dempster, aveuglé par la colère et la boisson, jette hors de son lit, hors de sa maison, la femme qui, trop courageuse et trop lâche à la fois, n'a su ni se soumettre ni se refuser absolument aux outrages dont il l'accablait. Pieds nus, à peine vêtue, sous la bise froide d'une nuit de novembre, l'infortunée en est réduite à chercher asile chez une femme qui l'avait connue jadis, et qui depuis avait cessé de la voir, par ménagement pour l'opinion. C'est à ce moment de détresse profonde, où s'écroulent à la fois tous les étais de sa vie, où elle se trouve d'une heure à l'autre sans ressource aucune, sans protection, en face de la misère hideuse, de la faim menaçante, et sous le coup d'un irréparable scandale, c'est alors que Janet, humiliée et repentante, vient s'agenouiller aux pieds du prêtre qu'elle raillait, qu'elle insultait naguère. Ils se sont rencontrés par hasard au chevet d'une pauvre femme malade, morte ensuite dans leurs bras. Un regard, un simple regard échangé les a révélés l'un à l'autre, et de même qu'elle se souvient de lui au fort de l'adversité, de même, quand elle vient à lui, le trouve-t-elle plus

(1) *The Bottle*, série de planches complétée par celle que Cruikshank a intitulée *Drunkard's Children* (*les Enfans de l'Ivrogne*).

Digitized by Google

zélé à la servir et à la sauver qu'il ne l'eût peut-être été pour toute autre.

Ce n'est pas un des moindres mérites de ce récit que d'indiquer, sans trop y insister, l'espèce d'attrait humain qui se mêle à ces relations si imprévues établies entre deux êtres partis de si loin pour se réunir à un moment donné de leur vie. Le zèle un peu fiévreux de Tryan, de cet apôtre phthisique qui sent la vie lui échapper, et la soif de repentir qui dévore Janet une fois ramenée au bercail, donnent à leurs rapports, et sans qu'ils s'en doutent, quelque chose de passionné. Une confiance absolue s'est établie entre eux dès le premier jour. Tryan, pour enhardir les aveux spontanés de sa pénitente, — nous laissons à dessein subsister ce mot, bien que la confession, à proprement parler, ne soit pas admise dans le culte évangélique, — Tryan, disons-nous, lui a livré le secret de sa propre conversion, résultat d'un remords que rien n'apaise. Janet, à son tour, s'est révélée à lui dans toute l'ignominie du vice qu'elle a si longtemps laissé régner sur elle. Entre ces deux âmes sœurs, aucun voile désormais, et par cela même un mutuel attrait qui, selon toute apparence, les unirait à la longue. Rien ne s'y serait absolument opposé, car Janet est devenue veuve peu de temps après la catastrophe qui l'a ramenée dans la voie du salut, et sans que Dempster, qu'elle a soigné avec un admirable dévouement pendant sept longs mois de tortures physiques et d'aliénation mentale, ait pu la frustrer des droits que sa mort lui donne. Elle est donc libre, elle est riche,... mais Tryan se meurt. Jusqu'au dernier jour il lutte, infatigable missionnaire, et prodigue cette vie dont il sait le terme prochain, comme s'il puisait dans l'éternité elle-même. Janet comprend cet héroïque suicide : elle aussi, dans le bien, porterait cette abnégation complète; elle attend donc patiemment, et sans risquer de tentatives inutiles, que les progrès du mal forcent Tryan à se retirer de la lice. A ce moment prévu, elle accourt auprès de lui, elle l'attire auprès d'elle dans une *villa* toute prête à le recevoir. C'est là que, bercé d'illusions auxquelles il se prête complaisamment, entouré de soins que le moindre sourire de ses lèvres mélancoliques paie au centuple, il achève sans regrets une existence noblement sacrifiée. A l'heure suprême, et quand la mort est entre Janet et lui, comme serait le prêtre appelé à joindre leurs mains, une double révélation s'accomplit à la fois en chacun d'eux. Illuminés d'une clarté soudaine, ils savent enfin lire dans le sentiment qu'ils éprouvent et dans celui qu'ils inspirent. Jusqu'alors, Tryan n'avait cessé de parler en prêtre à cette femme inclinée devant lui; mais au moment des adieux un mot suprême lui échappe quand il la voit absorbée en un dernier désir, l'oreille encore tendue, le cœur

Digitized by Google

palpitant, le regard noyé de larmes. — Un baiser, lui dit-il, avant la séparation! — Et le saint baiser est accordé, comme une promesse suprême, baiser de fiançailles échangé sur le seuil du tombeau.

Pour faire mieux comprendre la donnée fondamentale de ce dernier récit, nous avons dû détacher les principaux personnages des groupes nombreux parmi lesquels ils se meuvent. C'est ainsi que sont restés de côté les profils des dévotes de Milby, esquissés avec une remarquable finesse. Il faut bien y revenir cependant, ne fût-ce qu'en peu de mots, pour ne pas omettre un des traits les plus caractéristiques de ces tableaux de mœurs. Parmi ces dévotes, vouées presque toutes, depuis plus ou moins de temps, à un célibat plus ou moins irrémédiable, on nous en montre plusieurs pour lesquelles Tryan n'est pas seulement un serviteur de Dieu, mais aussi un beau jeune homme blond, aux lèvres vermeilles, à la voix sonore, et qui exerce sur elles une influence tout à fait indépendante du sentiment religieux. Si elles adoptent avec enthousiasme ses doctrines bien ou mal interprétées, si elles prêtent un concours zélé à ses bonnes œuvres bien ou mal appréciées, il est clair, — c'est M. George Eliot qui l'affirme, et nous ne pouvons que reconnaître à cet égard son incontestable compétence, — il est clair que certaines arrière-pensées, mieux définies ou plus vagues suivant l'âge et le caractère de chacune, sont au fond de cette piété tant soit peu complexe. La conversion de Janet, le courage qu'elle puise dans les entretiens du jeune ministre, ne dérivent-ils pas de la même source? On est tenté de le croire, et de tous ces aperçus finement indiqués, une impression générale demeure qui n'est pas précisément très favorable à cette interprétation particulière du dogme chrétien par laquelle est autorisé le mariage du prêtre. De tous les ministres que M. George Eliot nous montre l'un après l'autre, un seul répond à l'idéal de quasi-perfection que nous cherchons dans ces représentans de l'autorité divine, — et celui-là n'est pas marié. Un autre, nous l'avons vu, est le type de la médiocrité souffreteuse aux prises avec des misères mesquines; inspirant plus de pitié que de respect, il traîne après lui une famille dont il ne peut assurer l'existence précaire, une compagne qu'il laisse littéralement mourir à la peine, usée par les anxiétés, les privations et les fatigues. Le malheureux Amos Barton, servant ainsi de complément à la démonstration, semble inventé tout exprès pour corroborer l'opinion qu'on a pu concevoir à propos de Tryan.

Un autre trait de la condition sacerdotale en Angleterre vivement relevé par le livre qui nous occupe, c'est l'anomalie flagrante qui résulte de la situation matérielle faite au clergé. Plus riche-

Digitized by Google

ment rétribué que partout ailleurs, il n'en est pas moins, pris en masse, dans une infériorité pécuniaire qui, mal appréciée, le dégrade. Cette infériorité se complique et s'aggrave de tout ce qui met le prêtre de pair avec le commun des hommes. Célibataire, il n'en subirait pas aussi durement les conséquences, soit parce que son salaire serait presque partout suffisant, soit aussi parce que sa maison, moins transparente, l'abriterait mieux contre les investigations médisantes et méprisantes auxquelles il est évidemment exposé. Marié, il est plus pauvre, et sa pauvreté se révèle à plus de regards. Nous revenons ainsi, par d'autres chemins, à la conclusion qui nous était suggérée tout à l'heure.

Cette conclusion, nous ne la sentirions pas aussi sûre, étayée simplement par des récits qui, si fidèlement minutieux qu'ils puissent être, ne sont après tout que des inventions romanesques; mais si nous nous avisons, — ce qui est une assez bonne méthode critique, — de contrôler le roman par les témoignages les plus authentiques de la vie réelle, nous arrivons exactement au même résultat. Ainsi, pour ne parler que de faits tout récens, on vient de voir, aux assises de Glocester, condamner un ecclésiastique de quelque renom dans les circonstances suivantes. Marié fort jeune à une fille de rang inférieur (oserons-nous dire qu'elle était la *bar-maid* ou demoiselle de comptoir d'une taverne connue?), il vivait avec elle depuis des années, heureux père d'une famille nombreuse, ministre bien renté d'une paroisse populeuse et riche. Sa femme un jour, pénétrée d'une tristesse dont il n'avait jamais pu deviner la cause, tombe à ses pieds et lui révèle qu'à l'époque de son mariage, séduite par un des jeunes commis attachés à l'établissement où il l'avait connue, elle était déjà indigne de devenir la femme d'un honnête homme. Elle lui avoue encore que depuis elle a cédé aux obsessions de son séducteur, et que, déjà mère de famille, oubliant tous ses devoirs, elle a trahi la confiance de son mari, méconnu ses bontés et son dévouement. Des années s'étaient écoulées depuis cette dernière faute sans effacer le remords qu'elle en éprouvait. En face de ces aveux presque inexplicables, M. Smith, saisi d'une colère aveugle, d'un ressentiment qui n'admet pas le pardon, ne se souvient plus qu'il est prêtre. Le repentir de sa femme l'a touché; mais du complice qu'elle lui dénonce il veut tirer une vengeance cruelle. Nouant alors, avec une persistance qui l'a perdu, les fils d'une odieuse intrigue, il dicte à sa femme, non pas une, mais deux ou trois lettres par lesquelles, se disant veuve, elle convie à un nouveau rendez-vous son ancien amant, devenu veuf, lui aussi. Cet homme, indifférent d'abord, cède enfin à ces instances réitérées, et se trouve ainsi attiré dans un lieu désert, où le mari outragé,

Digitized by Google

tenant d'une main un *revolver*, de l'autre une sorte d'assommoir, l'accable de coups et le laisse presque mort sur la place.

Tels sont les faits hautement avoués par le ministre Smith devant les jurés du Gloucestershire, et qui lui ont valu, sévèrement, mais justement appréciés, une condamnation pénale à quatre années de prison. Ne viennent-ils donc pas à l'appui des réflexions que nous suggérait l'analyse des *Scènes de la Vie cléricale?* On nous dira peut-être que ce sont là des circonstances tout à fait exceptionnelles. Nous répondrons que celles-là seules fixent l'attention, et que, dans le train de la vie quotidienne, mille incidens passent inaperçus, qui ont le même sens et portent avec eux le même enseignement. Il nous suffira, pour le prouver, de citer encore l'exposé succinct d'un procès raconté sous ce titre : *A Romance of real life, — Buchanan V. Chatto,* presque en regard du compte-rendu de l'affaire Smith.

« Le demandeur poursuit le recouvrement d'une somme de neuf livres onze shillings et six *pence*, montant d'une lettre de change protestée. Le défendeur admet sa dette. Il expose qu'il est membre du clergé de l'église d'Angleterre et curé de Saint-Philippe, Bethnal-Green (1). Il y a cinq ans, mis en rapport avec une personne du nom de Haig et se trouvant aux prises avec les nécessités les plus pressantes, il pria cette personne de lui procurer un emprunt de trois cents livres sterling, s'offrant à trouver des garanties suffisantes et à payer une prime de tant pour cent, sur la somme prêtée, à l'intermédiaire officieux qui la lui aurait fait obtenir. Haig refusa la prime, et se fit souscrire pour ses soins un billet de sept livres dix shillings payable à tout événement, soit qu'il eût ou non trouvé la somme dont le défendeur avait un si impérieux besoin. Le défendeur essayait alors de gagner sa vie en donnant des leçons; mais, victime d'une mauvaise chance permanente, il se vit réduit à accepter la place de chapelain dans une prison de comté, aux appointemens de vingt-cinq livres par an (six cent vingt-cinq francs). Depuis lors seulement, il est devenu curé de Saint-Philippe avec quatre-vingts livres (deux mille francs) de traitement. Sous le coup d'une éviction pour non-paiement de loyers, il a dû, tout récemment, engager d'avance son revenu afin de pouvoir s'acquitter envers son propriétaire. Il est prêt à jurer qu'il n'a reçu ni un *farthing* du prêt que Haig devait lui procurer, ni quoi que ce soit en représentation du billet qu'il lui avait souscrit dans les circonstances détaillées plus haut.

« On objecte au défendeur qu'il a renouvelé ce billet en faveur de la personne à qui Haig l'avait passé. — Je n'ai pas voulu, répond-il, manquer à ma parole. Je me regarde comme lié par ma signature. J'aurais pu me faire délier par la cour des insolvables; je ne l'ai pas voulu. Légalement, j'aurais pu être libéré (*whitewash'd*), mais une libération pareille ne vaut rien en bonne morale.

« Le juge insiste, désirant savoir quelles sont les ressources du défendeur,

(1) Un des plus misérables faubourgs de Londres.

Digitized by Google

et quels termes il réclame pour s'acquitter peu à peu. Le défendeur répond en rougissant qu'il est actuellement sous le coup des privations les plus dures. Il a une femme, trois filles adultes, et pour tous moyens d'existence, en sus de son salaire comme curé, un seul pensionnaire, lequel est un jeune homme de leurs parens, nourri, logé, instruit moyennant cinq livres sterling pour toute l'année. La femme du défendeur ajoute que le mobilier de la maison n'est pas encore payé. Elle n'a point apporté de fortune à son mari. Elle reçoit parfois des cadeaux de vêtemens. Sans ces cadeaux, elle ne saurait comment se suffire. Ils ont donné un concert où miss Chatto a joué. Ce concert n'a fait qu'ajouter à leurs dettes un supplément de dix livres sterling. — Ici le juge interrompt mistress Chatto. Il ne peut, dit-il, supporter plus longtemps de si navrans détails, et, bien à regret, manifestant au défendeur toute la sympathie que lui fait éprouver la triste situation contre laquelle il lutte, *son honneur* limite à une livre sterling et dix shillings l'à-compte trimestriel que le détenteur de la lettre de change pourra exiger. »

Ces documens authentiques, on le voit, vont bien au-delà des romans que nous avons analysés d'abord; mais ils prouvent la stricte exactitude des données de l'écrivain, et peut-être aussi celle des déductions qui nous ont semblé ressortir de ses curieux récits. Écrits avec une sorte d'ironie contenue, que tempère une sensibilité vraie, ils sont irréprochables, ce nous semble, comme études de mœurs provinciales. Le romancier ne s'y montre peut-être pas très habile artiste, et une ordonnance meilleure des incidens, une sobriété qui élaguerait quelques détails superflus, qui supprimerait, dans la foule des personnages mis en scène, quelques figures parasites, ajouteraient certainement à la valeur littéraire de ces deux volumes; mais le mérite dominant, le mérite réel des récits de M. George Eliot, — mérite qui échappe au contrôle de la critique ordinaire, — est, avant tout et surtout, dans les précieux renseignemens qu'ils donnent sur le mécanisme de l'établissement religieux en Angleterre, les rapports des sectes entre elles, l'influence locale que chacune exerce, les liens qui unissent le prêtre avec les âmes dont il a charge. Aucun autre livre du même ordre n'a mieux éclairé ces questions délicates, et ne nous a semblé mieux fait pour inspirer le désir de les étudier plus à fond, en montrant ce qu'elles ont d'intéressant pour le cœur, d'attrayant pour l'intelligence. Amuser n'est plus la seule mission du roman; on veut, de nos jours, qu'il serve en outre de véhicule à des notions exactes sur la société dans laquelle se meut l'individu, et aussi sur l'individu dont les vices ou les vertus exercent à leur tour dans ce milieu une influence incontestable. Le recueil de nouvelles dont nous venons de nous occuper répond à cette double exigence. De là le secret du succès qu'il a obtenu chez nos voisins; de là cette attention spéciale que nous lui avons accordée.

E.-D. Forgues.

Digitized by Google

THOMAS JEFFERSON

SA VIE ET SA CORRESPONDANCE

II.

FORMATION ET TRIOMPHE DU PARTI DÉMOCRATIQUE AUX ÉTATS-UNIS.

I. *The Writings of Thomas Jefferson, being his Autobiography, Correspondence, Reports, Messages, Addresses and other Writings, official and private; published by the order of the joint Committee of Congress on the Library, from the original manuscripts, deposited in the department of State*, New-York 1853-1854. — II. *The History of the United-States of America from the adoption of the federal Constitution to the end of the sixteenth Congress*, by Richard Hildreth, 3 vol., New-York 1851-1852.

I.

Pour un homme d'esprit et de bonne compagnie qui a le goût de la politique sans avoir la passion de la responsabilité et de la lutte, et qui aspire aux honneurs sans être tenté par l'ambition d'être, suivant la belle expression de sir Robert Peel, « un hardi pilote au milieu de la tempête, » il n'est pas de plus charmant plaisir que l'activité un peu paresseuse de la vie diplomatique. Avoir l'esprit occupé des plus grandes questions, être mêlé aux plus grandes affaires et n'être que rarement appelé à prendre une décision, avoir pour principale mission d'observer et de plaire, n'agir le plus souvent qu'en vertu d'instructions qui vous couvrent, ne répondre que de soi-même, n'être jugé que par des connaisseurs, ne pas relever du public, servir son pays en pouvant rester étranger aux querelles intérieures qui le divisent, c'est de toutes les situations politiques la plus douce et la moins compromettante. Jefferson était fort sensible aux charmes et aux avantages de la carrière diplomatique. « Ce qu'il y a d'attachant dans mes fonctions actuelles, » écrivait-il pendant

Digitized by Google

qu'il était ministre des États-Unis à Paris (1), « c'est que je puis en remplir les devoirs sans être vu par ceux au profit desquels je les remplis. » Et il faisait vœu de ne jamais sortir de ce demi-jour dans lequel il aimait à vivre. Il fut donc presque aussi contrarié que flatté d'apprendre, en débarquant à Norfolk le 20 novembre 1789, que le président l'avait appelé à la première place dans son cabinet. Le poste de secrétaire d'état, qui lui était offert par Washington, embrassait dans ses attributions le gouvernement des affaires étrangères et d'une partie des affaires intérieures. C'était une lourde charge, mais à laquelle on ne pouvait se soustraire sans s'amoindrir. Jefferson craignait d'ailleurs autant de s'exposer à déplaire au chef tout-puissant de la nation que d'affronter les sévérités du public : après avoir timidement avoué à Washington sa répugnance pour la responsabilité et son désir d'être renvoyé à Paris, il fut assez bon courtisan pour promettre de faire au besoin violence à ses goûts. « Ayez la bonté de me marquer formellement votre désir, et je m'y conformerai de tout mon cœur. Si vous m'ordonnez de rester à New-York, j'aurai pour principale consolation de travailler sous vos yeux, et pour seule sauvegarde l'autorité de votre nom et la sagesse des mesures qui seront dictées par vous et implicitement exécutées par moi. » Washington insista, mais avec une libérale discrétion. Jefferson accepta sans effort. Il n'était ni un patriote assez désintéressé, ni un ambitieux assez impatient pour rechercher les postes difficiles; mais lorsqu'il les voyait venir à lui, il avait trop de confiance dans sa fortune et dans son savoir-faire pour se laisser longtemps troubler par d'inutiles inquiétudes.

Eût-il été moins optimiste, ses soucis se seraient bientôt dissipés. Il arrivait en Amérique dans un de ces momens qui suivent les révolutions heureuses (2), où les peuples se sentent satisfaits d'eux-mêmes et de ceux qui les guident, et où la bonne humeur publique est pour ainsi dire contagieuse. Affranchis des entraves que l'impuissance du congrès avait longtemps mises à leur essor, débarrassés du pacte fédéral qui les divisait en treize petites républiques, les États-Unis, devenus une nation, entraient, pleins de force, de jeu-

(1) Voyez la première partie dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1857.

(2) Pendant le séjour de Jefferson en Europe, la plus heureuse révolution s'était en effet opérée en Amérique. Lorsqu'il avait quitté son pays en 1784, l'indépendance des États-Unis était déjà conquise; mais le gouvernement de l'Union n'était pas encore fondé : Washington et ses amis n'avaient encore accompli que la première moitié de leur œuvre. Le pacte fédéral, connu sous le nom d'*Articles de confédération et d'union perpétuelle*, qui tenait alors lieu de constitution aux États-Unis, ne semblait avoir été conclu qu'en vue d'accuser l'impuissance du congrès, seul lien entre les états, seul pouvoir central, pouvoir sans moyens d'action, sans droit de coërcition, et qui, pour faire exécuter ses décrets, avait besoin du libre assentiment de treize petites républiques sou-

Digitized by Google

nesse et de santé, dans une ère nouvelle. La constitution votée par la convention de Philadelphie était en vigueur; Washington et ses amis, portés au pouvoir par la révolution qu'ils avaient provoquée, donnaient un gouvernement à l'Union. Dans ce pays où la presse anglaise ne voyait naguère que corruption et décomposition précoce, mépris du droit, agitations stériles, ruine, fraude et violence, le chef de l'état veillait loyalement à l'exécution des traités, les tribunaux faisaient respecter les conventions privées, le congrès assurait le paiement de la dette publique, les pouvoirs locaux maintenaient partout l'ordre matériel, les citoyens s'enrichissaient; la justice, la sécurité, la prospérité renaissaient, les mauvaises passions se taisaient, et Washington, parcourant les états qui avaient été le théâtre des soulèvemens socialistes, était accueilli avec un enthousiasme si plein d'idolâtrie, qu'un spectateur chagrin s'écriait : « Nous avons passé par la série des adorations papistes; le président rentre à New-York tout parfumé d'encens. » Pour démontrer que tout était pour le mieux dans le Nouveau-Monde, il n'était plus nécessaire de faire l'apologie de l'émeute et de la banqueroute. Jefferson avait trop de bon sens pour s'affliger d'un tel changement; mais ce qu'il voyait ressemblait si peu à l'Amérique telle qu'il l'avait laissée et à la France telle qu'il venait de la quitter, qu'il sentait lui-même « le besoin de se remettre au ton du pays, que l'on perd toujours après une longue absence. Je ne connais que les Américains de 1784, c'est être fort étranger à ceux de 1789. »

Pour n'avoir pas suivi toutes les variations de ton par lesquelles avait passé l'opinion, Jefferson n'en était peut-être que plus en harmonie avec les tendances sociales de ses compatriotes. La situation, les institutions étaient changées, les mœurs ne l'étaient point. C'était d'une réaction contre l'esprit de licence démocratique et d'égoïsme local qu'était sortie la constitution qui régit encore aujourd'hui les États-Unis; mais ce grand mouvement d'opinion, dont les résultats ont été si durables, était destiné à être lui-même éphémère comme toutes les réactions. Après s'être donné le frein qui le soutient et le contient dans ses écarts, le peuple américain devait se

veraines et rivales. Ce fut pour tirer les États-Unis de la division et de l'anarchie où ils étaient tombés par suite de la faiblesse du lien fédéral, ce fut pour réunir les treize états en un corps de nation que s'assembla la convention de Philadelphie le 14 mai 1787. Sous la direction de Washington, de Franklin, de Hamilton, de Madison, de Gouverneur Morris, elle fit cette admirable constitution, qui, depuis plus de soixante ans, règle les destinées de l'Amérique. La nouvelle loi fondamentale entra en vigueur le 4 mars 1789, et Washington, porté à la présidence par le vœu unanime de ses concitoyens, accepta la mission de mettre en mouvement la puissante machine politique que la convention de Philadelphie avait créée. C'est cette grande réforme du gouvernement des États-Unis que l'on a quelquefois appelé en Amérique la *révolution de* 1789.

Digitized by Google

livrer de nouveau à sa pente avec plus d'assurance. Jefferson n'avait jamais cru aux dangers de la pente; il n'avait jamais cessé d'avoir confiance dans le déploiement naturel des forces et des passions nationales, d'attribuer à une heureuse exubérance de vie les excès démocratiques qui avaient révélé aux auteurs de la constitution les périls contre lesquels il fallait défendre la société américaine, périls si grands que Madison avait pu s'écrier : « Si les leçons que nous avons reçues ne produisent pas sur l'esprit public l'impression convenable, ce sera la preuve que notre cas est désespéré. » Jefferson n'avait vu que de loin le désordre intérieur auquel son ami faisait allusion, « et, disait Washington, il est presque impossible à des personnes qui n'ont pas été sur les lieux de concevoir quels ont été les dangers de notre situation... En formant notre confédération, nous avions eu trop bonne opinion de la nature humaine. L'expérience nous a appris que, sans l'intervention d'un pouvoir coërcitif, les hommes n'adoptent et n'exécutent pas les mesures les mieux calculées pour leur propre bonheur. » Cette trop bonne opinion de la nature humaine que l'expérience avait fait perdre aux fondateurs de l'indépendance, c'était le fond même de la foi politique de Jefferson, et ce qui le rendait plus exactement, plus complétement que tous les autres hommes d'état ses contemporains, le représentant de l'école démocratique dans son pays. Son futur lieutenant Madison, comme ses futurs adversaires Washington, Hamilton, Jay, John Adams, étaient dominés par la pensée que les gouvernemens sont faits pour gouverner, et si c'est là une faiblesse, ils méritaient tous également d'être classés dans cette grande famille des *mélancoliques* que Jefferson représentait plus tard comme la pépinière des aristocrates. « Par leur tempérament, les hommes se divisent naturellement en deux partis : premièrement, les timides, les faibles, les maladifs, ceux qui craignent le peuple, qui s'en méfient et qui sont portés à vouloir lui retirer tous les pouvoirs, pour les placer dans les mains des classes supérieures; — en second lieu, les hommes forts, sains et hardis, ceux qui s'identifient avec le peuple, qui ont confiance en lui, qui l'estiment le dépositaire le plus honnête et le plus sûr, sinon le plus sage, des intérêts publics. Dans tous les pays, ces deux partis existent; dans tous ceux où l'on est libre de penser, de parler et d'écrire, ils entrent en lutte. Qu'on les appelle donc libéraux et serviles, jacobins et ultras, whigs et tories, républicains et fédéralistes, aristocrates et démocrates, sous tous les noms divers qu'ils prennent, ce sont toujours les mêmes partis poursuivant le même but. Cette dernière appellation d'aristocrates et de démocrates est la vraie, celle qui exprime le mieux leur essence. »

Jefferson était l'un de ces flatteurs sincères de l'humanité qui se

Digitized by Google

croient hardis parce qu'ils sont complaisans pour les hardiesses de la multitude, et qui se disent les seuls amis du peuple parce qu'ils sont les adversaires naturels des hommes de cœur qui résistent à ses folies. Il était démocrate par tempérament, et c'était sa supériorité sur ceux de ses amis qui allaient devenir démocrates par ambition ou par faiblesse. Il n'avait aucun effort à faire, aucun principe à renier, pour s'identifier avec les masses; il abondait instinctivement dans le sens national. Par ses opinions sur la répartition des pouvoirs entre le gouvernement de l'Union et les gouvernemens d'état, comme par sa confiance dans l'intégrité naturelle du peuple, il répondait aux passions et aux préjugés favoris de ses compatriotes. Personne mieux que lui ne savait combien leurs habitudes d'isolement provincial, leur aversion pour toute autorité qui s'exerçait loin de leurs yeux et de leur contrôle, leur méfiance du congrès, avaient affaibli l'action, diminué le renom des États-Unis dans le monde, et pourtant à l'époque même où son expérience diplomatique lui faisait reconnaître la nécessité d'opposer à l'esprit d'indépendance locale de plus fortes barrières que les *articles de confédération*, il proposait de retirer au gouvernement chargé de veiller aux intérêts généraux de l'Amérique tout pouvoir sur les affaires intérieures. Dans les plans de constitution qu'il avait envoyés de Paris, en 1787, aux membres de la convention de Philadelphie, il avait particulièrement insisté sur ce point. « Voici quelle est mon idée générale : faire de nous une seule nation sur toutes les questions touchant à la politique extérieure, et des nations séparées sur toutes les questions purement domestiques; » idée simple et grande, très conforme au génie politique des Américains, et qui par la force des choses tendra de plus en plus à prévaloir à mesure que les États-Unis, se répandant dans le Nouveau-Monde, embrasseront des nations et des races de plus en plus nombreuses et diverses, mais qui, en 1787, avait le grand tort de se produire avant l'heure, et de sacrifier les besoins du présent à de lointaines prévisions. La constitution fut faite dans un tout autre esprit. Ce fut, comme nous l'apprend le préambule, « pour former une plus parfaite union, *établir la justice, assurer la tranquillité intérieure*, pourvoir à la défense commune, *accroître le bien-être général* et *garantir les bienfaits de la liberté* à eux-mêmes et à leurs descendans, » que les citoyens des États-Unis l'adoptèrent. Jefferson l'approuva néanmoins dans son ensemble : ses objections ne portèrent que sur deux points, la rééligibilité indéfinie du président et l'absence d'une déclaration des droits. Sauf ces deux traits, « c'était à ses yeux la constitution la plus sage qui eût jamais été présentée aux hommes, » le plus grand titre de gloire des illustres législateurs de Philadelphie. Il avait été si peu frappé

Digitized by Google

de l'opposition radicale entre leur œuvre et son plan, qu'à la fin de sa carrière, il prétendait encore le retrouver au fond de la constitution, le donner pour base à l'interprétation des passages douteux, et l'invoquer pour contester au gouvernement fédéral le droit de faire des canaux et des routes. « La clé des attributions de nos divers gouvernemens, c'est le fait que voici : au gouvernement fédéral ont été remis tous les pouvoirs extérieurs et fédéraux, aux états tous les pouvoirs purement domestiques... Le gouvernement fédéral est, à vrai dire, notre gouvernement diplomatique; le gouvernement des affaires étrangères est le seul qui ait été enlevé à la souveraineté des états pris individuellement. » Mais ce qui était devenu en 1824 le symbole intolérant d'un vieux chef de parti n'était en 1789 que la théorie indulgente d'un aimable philosophe, ne demandant aux autres que la liberté de penser à sa guise et de ne s'enrôler sous aucune bannière. « Je n'ai jamais soumis, écrivait-il alors, l'ensemble de mes opinions soit religieuses, soit politiques, soit philosophiques, au symbole d'un parti, quel qu'il fût. Une semblable soumission est un véritable avilissement pour un agent moral et libre. Si je ne pouvais aller au ciel sans un parti, je n'irais pas du tout. »

Raffinement de spectateur que Jefferson devait vite oublier dans l'action! Il se faisait trop tôt mérite d'une vertu qui n'avait pas été mise bien sérieusement à l'épreuve. Les grands partis qui devaient se disputer le gouvernement de l'Union n'étaient pas encore constitués. Tant que l'activité politique du pays avait manqué de centre, leurs élémens étaient restés épars et disséminés comme les pouvoirs publics; tant qu'il n'y avait eu que des gouvernemens locaux, il n'y avait eu que des partis locaux. Le vote sur le projet de constitution soumis au peuple des États-Unis par la convention de Philadelphie avait, pour la première fois depuis le triomphe de la cause de l'indépendance, divisé la nation tout entière en deux camps opposés. Les défenseurs de la ratification avaient pris le nom de *fédéralistes* et donné à leurs adversaires celui d'*anti-fédéralistes,* les deux partis s'étaient combattus avec acharnement; mais la constitution votée, ils s'étaient débandés. Formés en vue d'une seule bataille, ils n'avaient point encore reçu la forte organisation de ces armées permanentes qui seules sont capables de survivre à la victoire ou à la défaite. Leur lutte avait laissé des traces profondes dans les esprits, mais sans les classer définitivement. Si la plupart des anti-fédéralistes se montraient enclins à entrer en opposition systématique avec le gouvernement que la constitution avait créé, beaucoup d'entre eux se ralliaient loyalement à lui. Si la plupart des fédéralistes de la veille étaient décidés à soutenir et à fortifier

Digitized by Google

le pouvoir fédéral, plusieurs, et des plus importans, se préparaient à grossir les rangs de leurs anciens adversaires. Ce fut au moment où ce travail de recomposition et de réorganisation des partis commençait que Jefferson vint prendre à New-York sa place dans le cabinet (21 mars 1790).

II.

Depuis plus d'un mois, les plans financiers du colonel Hamilton, secrétaire du trésor, étaient le sujet d'un violent débat dans le sein du congrès. Jefferson n'en fut que mieux accueilli par le monde politique de New-York : chacun voulut prévenir en sa faveur le nouvel arrivant. La querelle était étrangère à son département, il n'avait pas d'avis sur les points en litige; il se laissa fêter indistinctement par tous ses amis, usant de coquetterie sans calcul égoïste, peut-être même avec la pensée de rendre de bons offices à son collègue du trésor. Il était trop peu au courant de la situation et trop satisfait du chaleureux empressement que tous les membres du cabinet avaient mis à lui souhaiter la bienvenue pour être en humeur ou en mesure de sentir l'antipathie naturelle qu'il y avait entre ses principes et ceux de Hamilton.

Entré à vingt ans dans l'état-major de Washington, Hamilton s'était formé au milieu des camps, sous la tente du général en chef, dans ces sphères supérieures de la carrière des armes où l'esprit, pour peu qu'il soit grand, s'habitue à voir les événemens de haut et dans leur ensemble, à saisir le lien entre l'organisation des sociétés et le sort des batailles, à combiner les mouvemens des armées avec l'action des pouvoirs publics. Les préoccupations de la guerre l'avaient conduit à celles de la politique; la passion du bon gouvernement était née en lui de l'impatience de vaincre. En voyant les opérations militaires sans cesse entravées par les conflits d'autorité et les désordres administratifs inhérens au régime fédéral, il avait souvent porté un regard d'envie sur la forte unité et la belle ordonnance des monarchies européennes, et il s'était d'autant moins défendu contre ce sentiment, qu'il savait que les libertés locales étaient impérissables en Amérique. Il n'y avait pas à craindre pour elles que la cohésion des provinces pût jamais devenir trop forte. En poussant le pays dans la voie de l'unité nationale, on pouvait aller jusqu'au bout de ce qui était possible sans tomber dans l'excès. Les penchans naturels du peuple ne suffisaient que trop à le mettre en garde contre les dangers de la centralisation. Hamilton en était convaincu, et il s'était voué sans scrupule à la cause du pouvoir cen-

Digitized by Google

tral. « Il faut bien, écrivait-il au milieu des loisirs forcés de la campagne de 1780, il faut bien se garder de confondre notre situation avec celle d'un empire gouverné par une hiérarchie de fonctionnaires se bornant à exécuter les décrets du souverain commun. Dans des états aussi simplement constitués, on peut craindre que le pouvoir ne soit trop énergique, et que les parties ne soient opprimées par le tout; mais c'est contre la tendance opposée que nous avons à lutter. Le danger pour nous, c'est que le souverain commun n'ait pas les pouvoirs nécessaires pour lier entre eux les divers membres et en diriger les forces dans l'intérêt général. » Et il ébauchait dès lors le plan de la réforme constitutionnelle et du système financier qui ont fondé et consolidé l'Union.

Le grand mérite de Hamilton comme secrétaire du trésor, c'est d'avoir fait servir ses combinaisons financières à la grande pensée qui avait inspiré la constitution. En proposant au congrès de mettre à la charge de l'Union et d'acquitter intégralement toutes les dettes contractées pour la cause commune, celles des états particuliers comme celles de la confédération, il ne voulait pas seulement sauvegarder l'honneur national, relever le crédit américain, et donner au pays une leçon de probité par ce grand exemple de respect pour les engagemens publics; il prétendait encore créer des liens entre les provinces en les unissant financièrement, fortifier le gouvernement central en ralliant autour de lui les capitalistes, introduire un nouvel élément de durée dans les institutions, que tous les créanciers des états seraient intéressés à maintenir. C'est ce caractère politique du projet qui aurait dû lui assurer l'appui de Madison. Personne n'avait plus activement concouru à battre en brèche l'ancien régime fédéral et à établir le nouveau. Personne n'avait autant mérité la haine des *anti-fédéralistes* et la confiance de Washington. Il avait refusé d'entrer dans le cabinet, mais on pouvait croire que c'était pour prendre le rôle de *leader* dans la chambre des représentans, dont l'entrée était interdite aux ministres. Il préféra se faire l'avocat des passions de ses électeurs virginiens et rétablir ainsi sa popularité, qui avait été compromise par son dévouement à la bonne politique. Les planteurs virginiens étaient en général fort obérés. Pendant la domination anglaise, ils avaient contracté à Londres des dettes écrasantes, et pendant la période révolutionnaire ils avaient pris l'habitude de ne les pas payer. Elles n'en subsistaient pas moins, grossies d'un énorme arriéré. Arracher l'Amérique au désordre, c'était les menacer de ruine. De là leur humeur contre les principes fédéralistes, humeur que de récens débats sur la question de l'esclavage et sur celle des tarifs de douane avaient encore accrue, en mettant en lumière la diversité de mœurs et d'intérêts écono-

Digitized by Google

miques qui les séparait de ces états du nord avec lesquels on prétendait les unir. Le but auquel tendait Hamilton leur était odieux; les moyens par lesquels il se proposait de l'atteindre leur semblaient profondément iniques. Ils étaient agriculteurs, riches en terre, mais pauvres en capitaux. Toujours pressés d'argent, ils avaient été contraints de se défaire à vil prix de leurs titres contre le trésor. C'étaient les porteurs de ces titres, des spéculateurs sans moralité, qui allaient s'enrichir de tout ce que les créanciers primitifs avaient perdu, et ces spéculateurs appartenaient presque tous aux états commerçans du nord. Ce serait donc au profit du nord que s'opérerait la consolidation de la dette fédérale; ce serait également à son profit que s'établirait l'union financière entre les divers états, car c'était le nord qui avait le plus souffert de la guerre, c'était le nord qui avait le plus de dettes à mettre à la charge du trésor commun. Le sud avait assez des siennes... Tels étaient les sentimens des populations méridionales. Madison chercha vainement à les atténuer en s'en faisant l'écho. Toute la courtoisie de son langage ne put dissimuler ce qu'il y avait d'aigreur dans son argumentation. Les représentans de la Nouvelle-Angleterre s'irritèrent et firent entendre des menaces. Si l'on voulait la banqueroute, plutôt que de s'associer à un tel déshonneur, ils se retireraient du congrès; si l'on repoussait l'union financière, ils briseraient l'union politique... On put croire et Jefferson crut un instant qu'il n'y avait dans leurs paroles aucune exagération oratoire. A la prière de Hamilton, il consentit à intervenir entre les combattans. Leurs chefs étaient au fond assez inquiets des extrémités auxquelles ils en étaient venus. Tout en se gardant profondément rancune, ils sentaient la nécessité de recourir à l'une de ces transactions auxquelles aboutissent presque toujours les querelles politiques dans ce pays, où, depuis qu'il existe, on se menace de les vider l'épée à la main. Par une singulière bonne fortune, le bill financier n'était pas le seul qui divisât le congrès en sections géographiques. Deux points étaient à la fois en litige entre le nord et le midi, ce qui devait rendre plus facile un échange de concessions et de compensations. La résidence du gouvernement des États-Unis était à choisir. Placerait-on la cité fédérale sur les bords de l'Hudson, sur ceux de la Delaware ou sur ceux du Potomac, — au sein des états libres et commerçans, ou au sein des états agricoles et à esclaves? Depuis près d'un an que le sujet était à l'ordre du jour, les députés du New-York, de la Pensylvanie et de la Virginie faisaient valoir avec véhémence les prétentions opposées de leurs états respectifs sans pouvoir se vaincre. Promettre gain de cause à la Virginie sur la question de la résidence, si elle promettait de céder sur la question financière, telle fut la base du compromis que Jef-

Digitized by Google

ferson se chargea de faire accepter par ses amis de l'opposition. Il réunit chez lui les principaux meneurs du congrès, et ce fut à sa table que se conclut le marché. Le bill de Hamilton passa, la cité de Washington fut fondée, le démembrement fut évité.

Le triomphe du bill fut pour le secrétaire du trésor un immense succès. Son renom dans le pays, son ascendant sur le congrès, son influence sur l'esprit de Washington en furent considérablement accrus. Dans les chambres comme dans le cabinet, la prépondérance lui appartint. Ce n'était assurément pas pour la lui donner que Jefferson avait accepté l'honneur d'accommoder le différend. Aussi, quand il en vint à découvrir toute la portée du service qu'il avait rendu à Hamilton, le dépit d'avoir étourdiment contribué à grandir son collègue lui gâta-t-il tout le plaisir d'avoir été utile à son pays. « J'ai été en cette occasion la dupe d'Hamilton, écrivait-il deux ans plus tard au président; de toutes les erreurs de ma vie politique, c'est celle qui m'a occasionné le plus amer regret. » Mais au moment de l'adoption du bill sa jalousie sommeillait encore, et il était tout entier à la joie et à l'espérance. « Voilà les embarras écartés, je ne vois rien maintenant qui puisse engendrer une lutte d'états à états... Le congrès s'est séparé après avoir retrouvé l'harmonie qui avait caractérisé ses délibérations jusqu'à ces deux malencontreuses questions de la dette et de la résidence... On ne prévoit point qu'il puisse se produire désormais de questions aussi fertiles en dissensions... Les amis du gouvernement espèrent que, cette difficulté une fois surmontée dans les états, tout ira bien. » Les amis du gouvernement se trompaient, et Jefferson avec eux. La pacification n'était qu'apparente. La session terminée, l'agitation se prolongea dans le pays. Le public avait vaguement l'instinct que la querelle financière n'était que le prélude d'une longue guerre entre des principes et des intérêts opposés. On se groupa, on s'excita en vue de la prochaine campagne. La Virginie resta le foyer d'une opposition de jour en jour plus ardente. Le 26 novembre 1790, Jefferson en parlait encore avec un aigre dédain : « Le gouvernemént est trop fort pour avoir à s'en inquiéter, » écrivait-il à Gouverneur Morris. Cependant dès le 4 février 1791 tout était changé à ses yeux : c'était l'opposition qui était trop forte pour que le gouvernement n'eût pas à lui céder. « Qu'on ait raison ou qu'on ait tort en théorie, on devrait tenir plus de compte de l'opinion générale, » écrivait-il à Mason, et, afin de joindre l'exemple au précepte, il remettait au président une note pour prouver que l'établissement d'une banque nationale, proposé par le secrétaire du trésor et voté par le congrès, n'était pas constitutionnel. Ce fut son premier acte d'hostilité contre Hamilton. A dater de ce jour, Jefferson fut dans le cabinet le représen-

Digitized by Google

tant de l'opposition dont Madison était l'organe dans le congrès : il travailla aussitôt à la rendre plus unie et plus contagieuse, à rapprocher ceux de ses chefs que séparait encore le souvenir de leurs dissidences, à lui assurer un instrument de propagande en fournissant à Fréneau, rédacteur de la *Gazette nationale*, des idées, des nouvelles et un traitement de commis dans les bureaux de la secrétairerie d'état. Sous son habile direction, l'opposition devint en peu de mois un parti, un parti national, capable d'étendre ses conquêtes sur toute la surface des États-Unis. Diverses causes l'avaient empêchée jusque-là d'avoir prise sur la masse flottante des honnêtes gens. L'opposition était anti-fédéraliste d'origine, et les opinions anti-fédéralistes étaient devenues suspectes au peuple américain depuis qu'il avait éprouvé les bienfaits de la constitution. L'opposition ne s'était guère recrutée que dans le midi, et toute lutte géographique alarmait les partisans de l'union; elle n'avait servi que des intérêts locaux, discuté que des questions techniques, et l'on ne peut remuer profondément la foule qu'avec de grandes idées à la fois vagues et simples, qui n'ont pas besoin d'être pleinement comprises pour frapper les imaginations, ou avec de gros mots exagérés et violens qui parlent aux passions et se commentent d'eux-mêmes.

Le plus grand service que Jefferson rendit à l'opposition, ce fut de lui trouver un principe à représenter et des inquiétudes populaires à exploiter. En lui donnant le nom de parti républicain, il lui donna un drapeau et un cri de guerre. La nation tout entière était républicaine, si républicaine que la république aurait pu se passer de défenseurs. « Parmi ceux dont l'opinion vaut quelque chose, il n'y a pas, disait Washington, dix hommes qui songent à transformer le gouvernement en monarchie. » C'est malheureusement l'un des caractères des sociétés démocratiques d'être toujours disposées à se croire menacées, et c'est un titre à la confiance des masses que de donner raison à leurs soupçons, de spéculer sur leur crédulité. Par le nom seul que s'arrogeait l'opposition, elle évoquait sans cesse devant le public le fantôme de la monarchie. — Si des hommes aussi modérés que Madison croyaient devoir se déclarer hautement républicains, leurs adversaires ne pouvaient être que des royalistes et des aristocrates; l'administration devait nécessairement être engagée dans quelque sinistre complot contre les institutions du pays. Ainsi s'expliquait enfin ce qu'on remarquait depuis quelque temps de suspect dans les allures du gouvernement : le vice-président John Adams se prélassant comme un prince dans une voiture à six chevaux; Mme Washington saluée lors de son entrée à New-York par une salve de treize coups de canon; le palais de la présidence et ce luxe, cette étiquette qui le faisaient ressembler à Versailles, les laquais en livrée,

Digitized by Google

les invités en habit de cérémonie, tout le monde debout devant le chef de l'état, enfin ce bal où Washington s'était assis avec la générale sur un canapé qui ressemblait à un trône, et cette commission du sénat qui était allée jusqu'à vouloir décerner au président le titre d'*altesse* et de *protecteur*. De telles atteintes à la simplicité des mœurs démocratiques ne pouvaient avoir été conseillées que par les officiers qui avaient, à la fin de la guerre de l'indépendance, offert la couronne au commandant en chef et fondé l'ordre militaire et héréditaire des Cincinnati. Leurs desseins n'étaient pas changés : Hamilton était leur chef. N'avait-il pas, au sein même de la convention de Philadelphie, proclamé sa prédilection pour les institutions britanniques? — En passant de bouche en bouche, ces propos allaient sans cesse s'envenimant, et ils faisaient de tels ravages, même dans les cœurs les mieux disposés pour le pouvoir, qu'Hamilton écrivait à ce John Adams que l'opinion désignait comme son complice : « Je viens de recevoir une lettre d'un ami de la Virginie parfaitement renseigné. Il me dit : — Toutes les personnes que je rencontre sont heureuses et prospères; mais la plupart, y compris les amis du gouvernement, semblent s'alarmer d'un système politique supposé qui tendrait à détruire le gouvernement républicain du pays. — Les hommes ont-ils jamais été plus ingénieux à se tourmenter de fantômes? »

Le correspondant virginien du secrétaire du trésor n'était autre que Washington. Il avait cru devoir exposer à son ministre les griefs de l'opinion, et lui demander ce qu'on avait à y répondre. « A de telles absurdités, écrivit Hamilton, il n'y a d'autre réponse possible qu'un démenti pur et simple, » dédain légitime, mais qui gouvernait trop habituellement la conduite du jeune colonel. Son mépris pour de sottes clameurs l'empêchait de veiller avec assez de soin à ne leur donner aucun prétexte. Il servait loyalement la république; il savait qu'aucune autre forme de gouvernement n'était possible aux États-Unis; mais il regardait la constitution américaine comme moins parfaite en soi que la constitution anglaise, et il le disait sans ménagement et sans prudence, mettant son honneur à ne point sacrifier la liberté de son langage à de vulgaires préjugés. D'une humeur à la fois vive et sociable, il lui arrivait même parfois, dans le laisser aller de la conversation, après une séance du conseil ou un dîner de cabinet, de développer sa pensée sous une forme un peu exagérée et choquante, et de se livrer ainsi à la bonne foi et à la discrétion de ceux qui l'écoutaient. Jefferson ne se faisait faute d'en abuser. Tous les propos inconsidérés de son collègue étaient par lui recueillis avec soin, enregistrés sur ses carnets, répétés à l'oreille de ses amis, puis colportés par eux, interprétés à mal et invoqués comme autant de preuves des mauvais desseins du secrétaire du trésor. Tantôt, et

Digitized by Google

Jefferson « en prenait à témoin le Dieu qui l'avait fait, » il avait entendu Hamilton défendre les bourgs pourris comme un des élémens nécessaires de la constitution britannique, et il se croyait autorisé à en conclure que son rival était un partisan systématique de la corruption politique, que la vénalité des fédéralistes était le secret de son influence dans le congrès, et que le parti républicain était le gardien de la morale publique. Tantôt il avait entendu raconter que Hamilton avait, dans une circonstance solennelle, exprimé « son horreur pour la révolution française. » Tantôt encore il avait ouï dire que, dans un banquet, le colonel avait bu avec plus d'empressement à la santé de George III qu'à celle du président, et en répétant ces misérables commérages il n'avait d'autre but que de faire passer ses adversaires pour des suppôts de M. Pitt. Il prétendait même avoir appris de bonne source « qu'ils s'étaient assuré un asile et des pensions en Angleterre, » et il trouverait encore aujourd'hui des sots pour le croire, si, relisant dans ses vieux jours le papier où il avait consigné sa prétendue découverte, il n'avait été choqué lui-même de sa crédulité ou de son acharnement passé, et s'il n'avait laissé échapper en marge ce cri de sa conscience : « Impossible quant à Hamilton. Il était bien au-dessus de cela. » Mais, tout en cédant à ce tardif retour d'équité, Jefferson entendait bien ne pas détruire tout l'effet ni perdre tout le profit de son anecdote. Il ne la sacrifia point dans le travail d'élimination que, peu d'années avant sa mort, il fit subir au perfide recueil de petits faits préparé par lui pour servir à l'histoire de son temps et entretenir dans l'esprit des générations futures l'impression que de son vivant il avait exploitée avec tant de persévérance dans la ruse. Sous peine de reconnaître qu'il avait fait jouer à l'opposition un rôle odieux ou ridicule, il était condamné à maintenir l'existence de « l'escadron corrompu formé par Hamilton en vue de ramener un roi, des lords et des communes, » et il comptait avant tout sur les révélations contenues dans ce que l'on pourrait appeler les rapports de sa police pour justifier le nom et dissimuler la tactique de son parti : tactique grossière, et qui n'aurait pu réussir sans la passion fanatique avec laquelle elle fut employée.

Jefferson savait trop la puissance de la sincérité pour ne pas se prêter quelque peu à l'illusion dont il était l'auteur. Dans sa correspondance avec ses plus intimes affidés, il parle sans cesse du complot monarchique en homme qui y croit sans froide et hypocrite préméditation. Les augures de la démocratie américaine se regardaient sans rire. Cependant, s'il était trop bien pénétré de son rôle pour n'en pas devenir lui-même la première dupe, Jefferson le trouvait en même temps trop bon et trop commode pour se résigner à

Digitized by Google

en changer. En vain John Adams et Hamilton lui donnèrent-ils sur ce qu'ils voulaient pour leur pays les explications les plus loyales et les plus rassurantes : il lui convenait d'être inquiet, et il lui était doux d'être injuste. Ce spirituel libre penseur avait beaucoup de peine à admettre qu'on pût honnêtement contrarier son avis et se trouver sur son chemin. Il avait l'esprit absolu et les nerfs irritables : toute résistance le choquait, toute lutte l'agaçait, tout adversaire devenait à ses yeux un ennemi, ennemi d'autant plus détesté qu'il était plus redoutable. Jefferson conservait encore quelque indulgence pour John Adams, parce qu'il ne prenait pas John Adams fort au sérieux; mais il ne pouvait pardonner à Hamilton d'avoir sur lui l'avantage de l'autorité naturelle et de la hardiesse politique. C'était le secrétaire d'état qui avait reçu la première place dans le cabinet, et c'était le secrétaire du trésor qui y avait pris la situation d'un premier ministre. C'était Jefferson qui avait le plus ménagé l'opinion, et c'était Hamilton qui, à un moment donné, pouvait exercer directement sur elle le plus d'empire. Il avait un avis sur toutes choses, et pour le faire prévaloir il n'hésitait jamais à pénétrer dans le département de ses collègues, à contrôler leurs actes, au risque de froisser leur amour-propre ou de se compromettre. Il n'avait aucune peur du public; il savait et il osait lui parler, et il était toujours prêt à prendre la plume pour démasquer ses adversaires et dévoiler leurs sophismes. C'était donc un rude jouteur avec lequel il était dangereux de se mesurer. Ses anciens compagnons d'armes l'appelaient affectueusement « le petit lion, » et après la publication d'un de ses plus efficaces pamphlets, il arrachait à Jefferson ce haineux hommage : « Hamilton est un vrai colosse pour le parti anti-républicain; à lui seul il fait nombre, et vaut une armée. »

Jefferson ne se sentait pas pressé, on le comprend, de rencontrer un pareil adversaire en bataille rangée. Dans l'intimité, il médisait avec une apparente indiscrétion de tous les actes provoqués par son collègue, il le désignait sans pudeur à la rage de la presse démocratique; mais il veillait en même temps avec la prudence d'un vieux diplomate à ne jamais lui fournir un motif officiel de plainte, à ne pas empiéter sur ses attributions, à désavouer toute participation dans les articles de journaux qu'il inspirait, à éviter tout éclat qui aurait pu indisposer le président et donner carrière aux grandes qualités d'Hamilton pour la guerre ouverte. Il avait lui-même le sentiment que la situation était délicate et la mesure difficile à garder, et il se lassa bien vite d'avoir à exercer une vigilance qui ne pouvait le mettre à l'abri de tout péril. La lutte était à peine engagée depuis un an dans le cabinet, qu'il parlait déjà de se retirer du combat pour

Digitized by Google

aller vivre de la vie des champs dans sa terre de Monticello. Jefferson n'aimait pas l'effort; il était l'un de ces politiques qui mettent tout leur art à se placer dans un grand courant et à se faire porter par le flot. Le parti républicain était lancé, et dans une voie naturelle où la démocratie américaine devait nécessairement se précipiter tôt ou tard. L'œuvre de Jefferson était accomplie; il n'avait qu'à laisser agir la force des choses en attendant que son heure fût venue. Il ne pouvait que gagner à ne pas s'exposer quotidiennement au feu de ses adversaires et à ne pas s'associer publiquement aux petites manœuvres de ses amis. Leur victoire était certaine sans avoir aucune chance d'être prochaine. Leur nombre s'accroissait de jour en jour, mais ils étaient encore en minorité dans le pays comme dans le congrès, et les élections pour la présidence approchaient. Si Washington refusait d'accepter une seconde fois le pouvoir, sa succession devait passer au moins pour quatre ans aux fédéralistes. Aussi Jefferson était-il également préoccupé d'opérer sa propre retraite et d'empêcher celle du chef de l'état, de se ménager pour la présidence et de la faire garder par Washington jusqu'au jour où le parti républicain serait en mesure de la donner à son chef.

Le désir impatient de la retraite était entre Washington et son ministre une passion commune dont celui-ci se servait fort habilement pour pénétrer dans l'intimité du général et s'élever au niveau de ses sentimens, tout en observant respectueusement la distance qui séparait leurs conditions, et le mettait, lui simple secrétaire d'état, à l'abri de la glorieuse servitude que les peuples ont le droit d'imposer aux fondateurs d'empires. S'autorisant de sa lassitude pour faire valoir son désintéressement, et de son désintéressement pour donner du poids à ses dénonciations et à ses avis, il se plaignait à Washington des envahissemens continuels de la trésorerie; il lui représentait l'importance exagérée de ce département, qui menaçait d'absorber tous les pouvoirs de l'état et de mettre l'autorité du président lui-même en péril. — Hamilton disposait de toutes les places, il avait action sur toutes les fortunes, il était ainsi devenu le maître du congrès, et il l'entraînait à sa suite dans une voie périlleuse où les populations du midi ne consentiraient jamais à le suivre. C'était pour l'arrêter dans cette voie, qui conduisait au démembrement en passant par la monarchie, que l'opposition s'était formée; mais si Washington abandonnait le pouvoir, s'il laissait le pays livré à lui-même avant de lui avoir donné le temps de reconnaître ses vrais amis, l'opposition serait impuissante à prévenir les maux qu'elle prévoyait. Seul, Washington pouvait empêcher les folies extrêmes des fédéralistes, seul il pouvait rassurer les républicains et servir de lien entre le nord et le midi. Tant que le congrès

Digitized by Google

ne serait pas affranchi du joug de Hamilton, tant que la république serait en danger, le libérateur des États-Unis se devrait à lui-même de ne pas remettre en d'autres mains les destinées de la patrie. Du jour cependant où une majorité honnête et républicaine aurait remplacé le troupeau d'agioteurs anglomanes qui donnait des lois à l'Amérique, Washington serait dégagé de tout devoir exceptionnel envers le pays, et il pourrait satisfaire son goût pour la retraite, avant même d'avoir atteint le terme de sa nouvelle présidence. — Tout cela était dit d'un ton à la fois modeste et caressant, trop apprêté pour ne pas être un peu suspect à Washington, mais trop flatteur pour lui déplaire. Il rendait à Jefferson soins pour soins, et tout en évitant de se prononcer sur ses propres intentions à l'égard de la présidence, il lui adressait sur les embarras que ferait naître la désorganisation du cabinet les plus douces confidences : un homme aussi considérable que lui ne pouvait se retirer sans jeter l'alarme dans les esprits et faire croire à un changement de politique; son département était en effet le département vraiment politique. Le domaine de la trésorerie était bien moins vaste et sa mission moins haute; on ne pouvait d'ailleurs se passer de lui : il fallait un contre-poids à l'influence de Hamilton. C'était ainsi que Washington répondait aux ménagemens de l'opposition. Elle affectait de ne point s'attaquer à lui et de le regarder comme parfaitement étranger à la politique qu'elle combattait. Il acceptait la fiction sans en être dupe, et, traité en roi constitutionnel par les meneurs du parti républicain, il les traitait à son tour en amis de la couronne qui conservent envers elle des devoirs, même lorsqu'ils ne sont pas de son avis. Aussi se croyait-il le droit de faire appel aux lumières de Madison et de s'assurer son appui en prenant son conseil toutes les fois qu'il y avait un grand acte à accomplir dans lequel la personne du président était en jeu. Seulement il savait rejeter la fiction lorsque les journaux démocratiques en abusaient pour fomenter impunément le désordre et entraver l'action des lois; il prenait fièrement pour lui leurs attaques, et il le disait à Jefferson avec une fermeté de langage qui intimidait le factieux secrétaire d'état, pas assez néanmoins pour l'empêcher de s'attirer par ses intrigues de plus cruelles mortifications.

Hamilton n'avait jusque-là exercé contre Jefferson aucunes représailles, mais sa patience était à bout. Il prit la plume, et, se cachant à peine sous le pseudonyme de « un Américain, » il révéla au public, dans les colonnes de la *Gazette des États-Unis*, les scandaleux rapports du secrétaire d'état avec les ennemis de la constitution et du crédit national, le secret appui qu'il prêtait au journal de Fréneau, les subterfuges qu'il employait pour échapper au blâme des honnêtes

Digitized by Google

gens. Faisant appel à sa dignité, il le somma de choisir entre le gouvernement et l'opposition. Le coup porta. On vit d'où il était parti. Le président, auquel il avait convenu jusque-là de ne pas prendre connaissance de la querelle, ne put continuer à l'ignorer. Il dut interposer son autorité; les deux rivaux eurent à s'expliquer sur leur conduite. A force d'artifices, Jefferson avait amené la rupture ouverte qu'il redoutait, et il se trouvait, à son grand déplaisir, engagé d'honneur à rester à son poste : au risque d'avoir l'air de céder à ses ennemis, il devait conserver des fonctions qui l'obligeaient à sévir contre ses amis. A leur instigation en effet, les comtés occidentaux de la Pensylvanie s'étaient coalisés pour empêcher la perception de l'impôt sur les boissons. Par une proclamation, le président menaça les rebelles de les déférer aux tribunaux; il voulut que cet acte fût contre-signé par Jefferson. Le ministre s'exécuta de bonne grâce. Il remplissait fort exactement les devoirs officiels de sa charge; mais son dépit d'avoir à servir une politique qui n'était pas la sienne allait s'envenimant de jour en jour, et, tout en se défendant plus que jamais d'être pour rien dans la conduite des républicains, il entrait de plus en plus avant dans leurs passions et leurs affaires.

Ce ne fut assurément pas à son insu que, dans le seul dessein d'agiter l'opinion, les républicains dénoncèrent formellement Hamilton à la chambre des représentans comme coupable de malversations, et que, pour faire une manifestation anti-monarchique, ils combattirent la réélection de J. Adams à la vice-présidence. Hamilton échappa à la censure, mais pendant près d'un mois sa probité avait été publiquement mise en question. John Adams fut nommé, mais 53 voix sur 130 avaient déclaré la république en danger : c'étaient celles du New-York, de la Virginie, du Kentucky, de la Caroline du nord et de la Géorgie. Les fédéralistes l'avaient emporté dans presque toute la région située au nord du Potomac, et où l'influence de la grande bourgeoisie, bien que déjà fort ébranlée, était encore prépondérante. Le clergé, le barreau, la magistrature, les grands capitalistes, banquiers ou armateurs, ceux que des liens commerciaux, des traditions légales ou des affinités religieuses rattachaient à l'Angleterre, ceux que la culture de leur esprit ou la nature de leurs affaires élevait au-dessus des petites préoccupations de localité, ceux qui par leur profession étaient amenés à concevoir le goût ou à éprouver le besoin de l'ordre dans la société, étaient favorables à la politique du gouvernement. Les classes rurales toutefois, plus opiniâtres dans leur rancune contre la mère-patrie et dans leur méfiance contre le pouvoir, plus renfermées dans le cercle étroit de la vie provinciale, moins éclairées, moins prospères, moins touchées des avantages d'un gouvernement régulier, étaient moins

Digitized by Google

défendues contre les séductions de l'opposition. Née au sein de l'aristocratie territoriale du midi, l'opposition tendait naturellement à se répandre parmi les petits propriétaires fonciers de la Nouvelle-Angleterre, et il suffisait d'une secousse venant du dehors pour lui livrer la multitude incertaine des ouvriers et des petits bourgeois. Jefferson était plein de joie et d'espérance. « La marée change! » s'écriait-il (décembre 1792) en saluant « le vieil esprit de 1776 » qui se réveillait au bruit du canon de Valmy; « la marée change! La faiblesse excessive de notre ancien gouvernement avait repoussé violemment le flot dans le sens opposé, et il menaçait de tout recouvrir des oripeaux de la monarchie; mais le voilà qui reprend une bonne direction et qui va nous conduire, je l'espère, à un gouvernement de lois s'adressant à la raison du peuple et non à ses faiblesses!... La sensation produite par les nouvelles venues d'Europe et le reflet qu'on en trouve dans nos journaux montrent que la tournure de nos affaires dépendait encore bien plus de ce qui se passe en France que les plus avisés n'auraient pu le prévoir... Les succès du républicanisme en France ont donné le coup de mort aux espérances des monocrates. Nos républicains se réjouissent, et ils se targuent aujourd'hui du nom de jacobins qu'on leur infligeait, il y a deux mois, comme un stigmate. »

III.

Un grand changement venait de s'opérer dans le caractère de la lutte entre les partis. Cette lutte avait surtout porté jusque-là sur des questions d'organisation intérieure; elle allait principalement porter dans l'avenir sur des questions de politique étrangère. La divergence entre les vues diplomatiques des deux partis était aussi ancienne que leur existence; mais avant la proclamation de la république à Paris et l'explosion de la guerre entre la France et l'Europe, elle n'avait eu aucune grande occasion d'éclater. Dès le début de notre révolution, les hommes d'état fédéralistes avaient entrevu ses faiblesses cachées, éprouvé des doutes sur son succès, et manifesté de la répugnance à lier intimement les États-Unis aux destinées d'une nation dont la force leur semblait devoir être longtemps paralysée par l'anarchie, et dont les exemples leur paraissaient redoutables pour leur propre pays. Le 19 avril 1790, John Adams écrivait à Richard Price, en le remerciant de lui avoir envoyé le fameux *Discours sur l'Amour de la Patrie*, auquel Burke répondit par ses *Réflexions sur la Révolution française :* « Depuis 1760, toute ma vie a été consacrée à la défense et à la propagation de l'esprit de liberté... La révolution française ne

Digitized by Google

peut donc m'être indifférente; mais j'ai appris par une terrible expérience à ne me réjouir qu'en tremblant. Les encyclopédistes et les économistes, Diderot, d'Alembert, Voltaire et Rousseau, ont plus contribué à ce grand événement que Sidney, Locke, Haudley, plus même peut-être que la révolution américaine, et je vous avoue que je ne sais ce qu'on peut faire d'une république de trente millions d'athées. » C'était de même avec un « mélange de plaisir et d'appréhension » que, le 6 octobre 1789, Hamilton faisait compliment à M. de La Fayette des triomphes éphémères du parti constitutionnel. « Comme ami de l'humanité et de la liberté, je me réjouis de vos efforts, tout en craignant beaucoup pour le succès final de l'entreprise et pour le sort de ceux qui y sont engagés... Si vos affaires continuent à bien marcher lorsque cette lettre vous parviendra, vous me demanderez pourquoi ces sinistres présages alors que toutes les apparences sont en votre faveur. Je vais vous le dire : je crains des divisions parmi ceux qui sont encore unis,... je crains la nature véhémente de votre peuple,... je crains l'obstination de votre noblesse,... je crains les rêveries de vos philosophes politiques. Voilà mes craintes, mon cher marquis. »

Jefferson aussi avait eu ses inquiétudes sur l'issue de la révolution française; mais plus l'événement venait leur donner raison, plus il les rejetait comme indignes d'un bon républicain. La contagion jacobine faisait trop bien les affaires de son parti pour qu'il pût déplorer les ravages qu'elle faisait en Europe. Il lui convenait d'établir une certaine solidarité entre lui et les démagogues parisiens, et il avait pour leurs excès l'optimiste indulgence qu'il avait autrefois professée pour ceux des niveleurs américains. Les massacres de septembre même trouvaient grâce devant lui. Dans son amitié pour M. Short, secrétaire de la légation américaine en France, il gourmandait paternellement le jeune diplomate au sujet de certaines vivacités de langage sur les bourreaux de l'Abbaye. « Elles risquent fort de n'être pas goûtées par vos compatriotes, lui écrivait-il. Depuis quelque temps, le ton de vos lettres me fait de la peine. » Puis, afin de le ramener à de plus charitables sentimens : « Il est vrai, dans une lutte nécessaire, beaucoup de coupables sont tombés sans toutes les formes de procès, et avec eux quelques innocens. Ceux-ci, je les pleure autant que personne, et je les pleurerai jusqu'au jour de ma mort; mais je les pleure comme je pourrais le faire s'ils étaient tombés dans une bataille. Il a fallu recourir au bras du peuple, instrument moins aveugle que des balles et des bombes, mais aveugle à un certain degré. Un petit nombre de ses plus chauds amis a reçu de lui le sort destiné à l'ennemi; mais le temps et la vérité réhabiliteront et parfumeront leur mémoire : leur

Digitized by Google

postérité jouira de cette liberté pour laquelle ils n'auraient pas hésité à donner leur vie. La liberté de toute la terre dépendait de l'issue du combat. Une telle conquête a-t-elle été jamais faite au prix de si peu de sang innocent? Mes propres affections ont eu à souffrir pour le triomphe de cette cause; mais, plutôt que de la voir perdue, j'aurais assisté à la dévastation d'une moitié du monde : ne dût-il rester dans chaque pays qu'un Adam et qu'une Ève, un Adam et une Ève libres, tout serait mieux qu'aujourd'hui! » En 1793, le bonnet rouge était de mise à Philadelphie. Les temps étaient bien changés, lorsque plus tard, dans ses mémoires, Jefferson reprochait aux fédéralistes d'avoir eu « l'impudence de l'identifier avec les sanguinaires jacobins français. » En 1821, il tenait à établir que, s'il avait été membre de la convention, il n'aurait pas voté la condamnation de Louis XVI. J'aime à le croire, et pourtant je ne sais si le ton agréable avec lequel il racontait à Madison, en mars 1793, l'effet produit à Philadelphie par la mort du roi n'est pas plus cruel que le fanatisme de certains régicides. « Les monocrates se prononcent beaucoup moins ouvertement que je ne l'aurais cru;... il est vrai que, dans la bonne compagnie, les femmes se déchaînent contre les meurtriers d'un souverain, et qu'elles expriment des sentimens que le mari, de sa nature plus circonspect, étouffe avec prudence. Ternant (le ministre du roi à Philadelphie) a enfin arboré ouvertement l'étendard de la monarchie en prenant le deuil de son prince. Je soupçonne qu'il regarde la cessation de ses visites à ma personne comme l'accompagnement nécessaire de ce pieux devoir. Une liaison entre Hamilton et lui paraît s'établir. »

Je me garderai bien de reprocher au colonel Hamilton l'horreur que lui inspiraient les nouveaux maîtres de la France; mais cette légitime aversion ne saurait, je crois, justifier la politique qu'elle lui suggéra, politique à la fois maussade, chimérique et injuste. Un agent diplomatique accrédité par la convention, M. Genêt, allait succéder à M. de Ternant. Tout « en regrettant qu'un tel incident fût venu placer les États-Unis dans la nécessité de reconnaître la nouvelle république, » le secrétaire du trésor n'alla pas jusqu'à s'opposer à ce que M. Genêt fût reçu par le chef de l'état; mais, comme pour marquer les doutes conçus en Amérique sur la légitimité du changement survenu dans les institutions françaises, et comme pour mettre le plus de mauvaise grâce possible dans la réception du « citoyen ministre, » Hamilton voulait la faire précéder d'une déclaration par laquelle le gouvernement américain se serait réservé le droit d'examiner si, en succédant à Louis XVI, le pouvoir qui l'avait remplacé avait hérité du traité conclu en 1778 entre le roi et le congrès. Au moyen d'un subterfuge condamné par le droit des gens,

Digitized by Google

les États-Unis auraient ainsi échappé à l'obligation de garantir à la France la possession de ses colonies américaines, obligation que la guerre amenée par la révolution française pouvait sans contredit rendre fort onéreuse, mais qui aurait dû paraître d'autant plus sacrée qu'elle avait été la seule compensation de nos sacrifices pendant la guerre de l'indépendance. Contester la validité de la *clause de garantie* avant même que le gouvernement français eût manifesté l'intention de s'en prévaloir, c'était d'ailleurs se jeter comme à plaisir au-devant d'une difficulté qui, sans cet empressement à la résoudre, pouvait tarder indéfiniment à naître. Jefferson le prouva sans peine; le président se rangea à son avis en recommandant le secret sur la question qui avait été agitée dans le conseil. M. Genêt fut reçu sans autre déclaration préalable que la proclamation du 22 avril, par laquelle la neutralité des États-Unis était confirmée.

Dans l'état de l'opinion, c'était déjà beaucoup entreprendre que de vouloir maintenir une stricte neutralité; c'était déjà mettre le courage politique des amis du gouvernement à une rude épreuve. Rien ne semblait pouvoir arrêter l'élan des esprits en faveur de la France. « Les journaux monocrates eux-mêmes sont obligés de publier les plus furieuses philippiques contre la Grande-Bretagne, écrivait Jefferson au colonel Monroë. L'autre jour, une frégate française s'empara d'un navire anglais à la hauteur des caps de la Delaware, et envoya ici sa prise. Dès qu'elle fut en vue, les quais se couvrirent de milliers et de milliers d'hommes appartenant au corps des *yeomen* de la cité. Jamais foule semblable ne s'était entassée dans les rues de Philadelphie, et quand on vit les couleurs anglaises renversées et le pavillon français flottant par-dessus, l'air fut ébranlé par de longs cris de triomphe et d'allégresse. Dieu veuille que nous puissions contenir le sentiment populaire dans les limites d'une juste neutralité! » M. Genêt n'avait assurément pas pour mission de faciliter cette tâche. Il croyait pouvoir entraîner l'Amérique dans la guerre au secours de sa patrie, et en débarquant à Charleston, il s'était mis aussitôt en devoir de distribuer à grand bruit des lettres de marque, d'armer des corsaires et d'enrôler des Américains pour courir sus aux navires anglais dans les eaux mêmes des États-Unis. Cependant, averti sans doute par quelque secret ami que l'impertinente turbulence de sa conduite n'était pas de nature à réussir auprès de Washington, il lui avait adressé, en remettant ses lettres de créance, un discours plein de caresses pour sa personne, de déférence pour sa politique et de vœux pour que les États-Unis pussent longtemps jouir des bienfaits de la paix. — La France n'avait aucun dessein de les entraîner dans la guerre; elle faisait abnégation de tout intérêt propre; elle engageait ses alliés américains à ne consulter que leur

Digitized by Google

propre bien, à ne songer qu'à eux-mêmes; elle ne leur demandait que d'être heureux, prospères et libres. — Ces maladroites exagérations laissèrent le président froid et soupçonneux, mais elles émurent profondément le secrétaire d'état, qui, dans sa passion pour M. Genêt, écrivait sérieusement à Madison : « On ne peut rien imaginer de plus affectueux et de plus magnanime que sa mission..... Il offre tout, il ne demande rien, et pourtant ses offres seront rejetées. Mon cher monsieur, vous ne pouvez vous faire une idée de ce qui se passe dans notre conclave : il est évident que parmi les membres du cabinet, il en est au moins un ou deux qui, sous prétexte d'éviter la guerre avec une des parties, n'auraient pas grande répugnance à se jeter sur l'autre et à entrer dans la confédération des princes contre la liberté humaine. » Puis il racontait comment, par prudence, et pour mieux assurer le rejet de la politique proposée par Hamilton, il avait adhéré dans le conseil à la proclamation du 22 avril. Il flétrissait « le langage pusillanime du rédacteur, la crainte qu'il avait eue d'y insérer la moindre expression de sympathie pour la France. » Il se refusait à la regarder comme une véritable déclaration de neutralité pouvant engager la politique du pays. « Le pouvoir exécutif n'avait pas le droit de déclarer la guerre, il n'avait donc pas celui de déclarer qu'il n'y aurait pas de guerre. »

Les chefs de l'opposition n'étaient pas les seuls à recevoir ces irritantes confidences. A en croire le ministre de France, cet agent partageait avec eux les dangereuses faveurs du secrétaire d'état, et il avait ainsi « été initié à des mystères de nature à enflammer sa haine contre tous ceux qui aspirent au pouvoir absolu. » Cependant, soit que Jefferson se fût mal expliqué, soit que M. Genêt eût mal écouté, le représentant de la convention commit la faute de confondre étourdiment dans sa pensée Washington et les fédéralistes, il ne tint aucun compte de la fiction qui permettait aux habiles du parti démocratique de battre en brèche le gouvernement sans danger pour leur popularité. Le président devint à ses yeux le jouet d'une petite coterie anglaise et monarchique sans racines dans le pays et sans action sur l'opinion; les *sociétés démocratiques* qu'il haranguait et les feuilles républicaines qu'il inspirait lui parurent les seuls véritables organes du sentiment national. Sans cesse la gazette de Fréneau l'excitait à se montrer ferme et hardi; sans cesse elle lui rappelait que le peuple était pour lui, que le peuple seul était souverain, et que Washington s'était rendu coupable d'usurpation en proclamant la neutralité sans consulter le congrès. A force de l'avoir entendu dire et de l'avoir fait répéter, il se crut en droit et en mesure de tout entreprendre. Jefferson, après avoir regardé le citoyen Genêt comme un précieux instrument d'agitation contre le parti fédéra-

Digitized by Google

liste, eut à craindre qu'il ne devînt un sérieux embarras pour le parti républicain. La bataille de Nerwinde et la défection de Dumouriez avaient déjà commencé à ébranler la confiance enthousiaste du public dans le triomphe de la cause révolutionnaire et dans la sagesse des démagogues américains qui l'avaient adoptée. « Si la campagne d'été devient vraiment désastreuse pour les Français, j'ai bien peur, s'écriait Jefferson, que la ferveur républicaine du nouveau congrès, cette ferveur dont j'espérais tant, ne vienne à s'attiédir. » Dans ses efforts pour réchauffer la haine des masses contre l'Angleterre, le ministre de la convention fit tout ce qu'il fallait pour les détacher complétement de la France et du parti français. L'affectation qu'il mit à braver les règlemens américains en armant un corsaire dans le port même de Philadelphie, sous les yeux du pouvoir, ses menaces d'en appeler du président au peuple si l'on osait lui résister, révoltèrent la fierté et le bon sens de la nation. Hamilton et sa politique retrouvèrent un point d'appui dans l'opinion. Jefferson alarmé chercha vainement à modérer l'incommode auxiliaire qu'il s'était si imprudemment donné. « Le choix qu'on a fait de cet homme pour nous l'envoyer est une véritable calamité. C'est un cerveau échauffé, tout imagination, sans jugement, passionné, irrévérencieux jusqu'à l'indécence dans ses communications écrites ou verbales avec le président. Placés sous les yeux du congrès et du public, ses propos exciteraient l'indignation... Sa conduite ne peut être défendue même par le plus furieux jacobin... Il me fait une position horriblement difficile, non qu'il ne me rende justice à moi personnellement : pourvu que je lui donne le temps de décharger sa bile et de se refroidir, je suis avec lui sur un pied à pouvoir le conseiller librement et à lui faire tenir compte de mes avis; mais il éclate de nouveau à la première occasion, il est incorrigible. » La presse démocratique n'était guère moins ingouvernable; le secrétaire d'état ne pouvait plus ni l'arrêter ni la suivre dans ses égaremens, et, pour avoir cessé de lui obéir, elle n'en continuait pas moins à le compromettre. Ses amis l'exposaient à l'animadversion des gens de bien en prenant ouvertement fait et cause pour M. Genêt; ses fonctions l'appelaient à porter tout le poids de la lutte contre le séditieux diplomate. Il se trouvait ainsi responsable à la fois de l'opposition et du gouvernement. Le découragement le saisit, et malgré les représentations de Madison, qui lui conseillait d'attendre pour sortir des affaires quelque occasion « de nature à justifier sa retraite aux yeux de tous les bons citoyens, » il remit sa démission entre les mains du président. C'était déserter à la veille de la bataille, et Washington le fit entendre à son ministre. Pour traverser la crise qui se préparait, il avait besoin du nom de Jefferson. Le rappel de M. Genêt allait être demandé au gouvernement

Digitized by Google

de la convention, démarche reconnue nécessaire par le secrétaire d'état, mais qui, en coïncidant avec sa retraite, prendrait inévitablement un caractère hostile à la France et suspect à ses partisans. Un nouveau congrès allait se réunir, plus nombreux et d'un moins bon esprit que le précédent. Il importait qu'au début de la session les républicains ne fussent pas complétement abandonnés à eux-mêmes. Washington insista donc pour que son ministre ne se séparât point de lui avant la fin de l'année. Après mûre réflexion, Jefferson y consentit. Sa situation était en réalité plus désagréable que dangereuse. L'opinion s'était retournée, mais il pouvait se retourner avec elle sans courir le risque de perdre son armée. Les démocrates s'obstinent rarement à tenir tête au public : l'état du pays rendait nécessaire un changement d'attitude; le parti républicain le comprendrait aisément. Quelques furieux pourraient se séparer un instant de leur chef, mais ils reviendraient à lui. Le jour même où Jefferson retira officiellement sa démission (11 août 1793), il envoya le mot d'ordre suivant à Madison : « Le parti républicain ferait sagement d'approuver sans équivoque l'état de neutralité, d'éviter toute petite chicane sur la compétence du pouvoir qui l'a déclaré, d'abandonner entièrement M. Genêt avec force protestations d'amitié pour son pays. De cette façon nous mettrons le peuple de notre côté, en nous mettant nous-mêmes du bon côté. » Il donna immédiatement à Gouverneur Morris l'ordre de demander à Paris le rappel de M. Genêt, et comme celui-ci, exaspéré par la mesure dont il était l'objet, redoublait d'insolence, Jefferson lui rompit en visière avec un superbe dédain. Ses amis l'approuvèrent, ses ennemis se turent; Washington lui sut gré de la vigueur avec laquelle il avait soutenu la cause du gouvernement américain. Pour comble de bonne fortune, les actes vexatoires de la Grande-Bretagne sur la presse des matelots et l'approvisionnement de la France par les neutres vinrent bientôt placer les partisans de l'alliance anglaise dans une situation semblable à celle que M. Genêt avait faite aux amis de la France. Jefferson regagna un véritable ascendant sur le conseil. Dans presque toutes les discussions, son avis prévalut, et lorsqu'arriva le terme qu'il avait à l'avance fixé à ses travaux, il se retira triomphalement, emportant la confiance de la nation et de son chef, et léguant à son parti un grand rapport au congrès en faveur d'un système de représailles contre la Grande-Bretagne par voie de règlemens commerciaux, l'un des thèmes favoris de la politique républicaine (31 décembre 1793).

Digitized by Google

IV.

Jefferson éprouva en arrivant à Monticello un vrai soulagement et un vrai plaisir : il était las de partager le pouvoir avec ses adversaires, de passer sa vie dans leur société et sous leurs regards, d'avoir sans cesse à lutter, à dissimuler, à se contenir et à se compromettre; il retrouvait enfin la paix, le repos, la liberté de ses mouvemens et de son langage. A Philadelphie, toutes ses idées étaient contestées, toutes ses paroles étaient travesties, tous ses actes étaient attaqués. A Monticello, plus de malveillans, plus de contradicteurs : ses voisins lui faisaient la cour; ses commensaux le prenaient pour oracle; il n'était entouré que d'adorateurs et de croyans. Néanmoins il s'ennuya vite de ses admirateurs de province et de ses champs, et au bout de deux ou trois mois, il ne célébrait plus les charmes de la vie rurale que par habitude ou parti-pris. Il jurait de ne jamais sortir de sa retraite; il protestait de son dégoût pour la politique, mais ses lettres en étaient pleines, et il ne pouvait en parler de sang-froid. Ce sage philosophe si détaché du monde avait dans sa solitude de singuliers accès de rage fanatique et d'espérance chimérique. Il disait en regardant l'Europe : « Je compte bien que la honteuse déroute des tyrans envahisseurs de la France allumera la colère des peuples contre ceux qui ont osé les mêler à d'aussi méchantes entreprises, et qu'elle aura pour résultat de faire monter les rois, les nobles et les prêtres sur les échafauds qu'ils ont si longtemps inondés de sang humain. Je me surprends encore à m'échauffer lorsque je songe à ces misérables; mais je le fais le moins possible, préférant de beaucoup contempler le tranquille accroissement de ma luzerne et de mes pommes de terre. » A l'en croire, un seul spectacle aurait pu lui paraître plus doux, celui de l'envahissement de l'Angleterre par les armées françaises. « Si je parvenais à voir nos bons alliés en paix avec le reste du continent, je ne douterais pas de dîner à Londres avec Pichegru l'automne prochain, car je serais, je crois, tenté de me séparer pour un peu de temps de mes trèfles et d'aller saluer l'aurore de la liberté et du républicanisme dans cette île. » L'Europe n'avait pas seule le privilége de faire sortir de son assiette l'esprit de Jefferson. Il profitait de ses loisirs pour se livrer secrètement à de véritables débauches de langage sur les affaires américaines. Il faisait un crime au gouvernement d'avoir réprimé les troubles de la Pensylvanie, et à l'opposition d'avoir toléré qu'on les réprimât; il reprochait à Washington d'avoir habilement soulevé l'opinion contre les vrais promoteurs de l'insurrection, les

Digitized by Google

sociétés démocratiques, et à Madison de ne l'avoir point follement bravée pour les défendre. Lui qui avait suggéré à ses amis la prudente évolution dont M. Genêt avait été la victime, il les blâmait vertueusement d'avoir renié de compromettans auxiliaires et de s'être rangés du côté du pouvoir pour ne point se séparer de la nation. N'ayant plus à répondre de la conduite du parti républicain, il se préoccupait beaucoup plus de l'exciter que de le diriger, de le pousser en avant que de lui épargner les faux pas. L'important était de troubler l'état, même au risque de froisser passagèrement l'opinion : de petites réactions au profit du pouvoir ne pouvaient empêcher les fédéralistes de s'user dans la lutte contre le désordre. Ils se retranchaient derrière la constitution et le président, les deux principaux objets du culte populaire : il fallait les poursuivre jusque dans l'arche sainte. Il n'y avait pas grand mal à mettre au néant les dispositions de la loi fondamentale qui tournaient à l'avantage des ennemis de la république, et à enlever un peu de son prestige au grand homme de bien dont les vertus nuisaient à la bonne cause : tâche ingrate, mais que Jefferson entendait réserver aux hommes de peine de son parti. Il était pour lui-même parfaitement décidé à ne jamais passer pour un adversaire de la constitution et de Washington, à ne jamais se mettre en conflit avec ces deux grandes puissances morales. De mauvais bruits couraient-ils sur ses intrigues contre le gouvernement, il s'empressait d'écrire au président pour les démentir, il s'indignait contre les misérables calomniateurs qui osaient transformer ses moindres propos en noirs attentats contre la chose publique, et pour mieux dissimuler sa duplicité, il avouait fièrement l'innocente liberté de ses discours. *Le Moniteur* en apporta bientôt à Washington un curieux spécimen : se trouvant en querelle avec le gouvernement américain, le directoire crut qu'il était de bonne guerre de révéler ce que l'un des citoyens les plus éminens des États-Unis pensait de Washington et de sa politique. Il fit reproduire dans le journal officiel la lettre suivante adressé par Jefferson à M. Mazzei, diplomate italien fort avant dans sa confidence, quoique fort peu discret : « L'aspect de notre monde politique est bien changé depuis que vous nous avez quittés. A la place de ce noble amour de la liberté et du gouvernement républicain qui nous a fait traverser triomphalement l'épreuve de la guerre, nous avons vu surgir un parti anglais monarchique et aristocratique, qui a pour but avoué de nous donner en substance ce gouvernement anglais dont il nous a déjà imposé les formes. La majeure partie des citoyens reste cependant fidèle à ses principes républicains. Toute la classe des propriétaires fonciers est républicaine, des hommes de talent en grand nombre le sont aussi; mais nous avons contre nous

Digitized by Google

le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire, deux des trois branches de la législature, tous les fonctionnaires publics, tous ceux qui aspirent à le devenir, tous les hommes timides qui préfèrent le calme du despotisme à la mer orageuse de la liberté, les marchands anglais, ceux des marchands américains qui se servent des capitaux anglais, les spéculateurs, les actionnaires de banque, les détenteurs de la dette publique, toute cette classe qui a été créée pour nous assimiler en toutes chose au modèle anglais, à ses souillures comme à ses vertus. Je vous donnerais la fièvre si je vous nommais les apostats qui ont passé à ces hérésies : des hommes qui ont été des Samson dans la bataille et des Salomon dans le conseil, mais qui ont livré leur tête à l'Angleterre, cette autre Dalila. »

Sachant combien sa renommée en Amérique pouvait avoir à souffrir du moindre antagonisme entre sa mémoire et celle du fondateur de l'indépendance, Jefferson a cherché à établir, après la mort du général, que celui-ci ne s'était pas reconnu et n'avait pu se reconnaître sous les traits de Samson et de Salomon; mais du vivant de Washington, l'impossibilité ne lui paraissait pas à beaucoup près aussi évidente. Dans l'embarras et le trouble où l'avait jeté la malencontreuse publication de sa lettre, il convenait tristement qu'il ne pouvait « ni la désavouer parce qu'il en était bien vraiment l'auteur, ni l'avouer de peur d'amener un différend personnel entre le général et lui, et de se brouiller avec tous ceux parmi lesquels le nom de Washington était encore populaire, c'est-à-dire avec les neuf dixièmes du peuple des États-Unis. » Certains écrivains fédéralistes sont même allés jusqu'à prétendre que Washington, ayant fait demander des explications à son ancien ministre sur ce singulier document, reçut de lui une lettre d'excuses qui, par une coupable complaisance, disparut plus tard des papiers du général; mais cela n'est rien moins que prouvé. Un seul fait semble parfaitement établi, c'est qu'après ce désagréable incident ils ne se revirent jamais. A plusieurs reprises Jefferson passa devant la porte de Mount-Vernon sans y frapper. Il fit bien : il avait perdu toute place dans la confiance et l'estime du général; sa duplicité avait été mise à nu, sa complicité avec les détracteurs systématiques de Washington était devenue évidente. En empruntant à la presse démocratique son insultant langage, il avait établi un lien de solidarité entre lui et les journaux qui parlaient sans cesse du grand citoyen dont il faisait profession d'être l'ami « en termes à peine applicables à un Néron, à un malfaiteur notoire ou à un filou vulgaire, » et qui, le jour où expiraient les pouvoirs du libérateur de la patrie, entonnaient le cantique de Siméon. « Seigneur, laisse maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta promesse, car mes yeux ont vu ton salut, — telle fut

Digitized by Google

la pieuse exclamation d'un homme voyant un flot de bonheur se répandre sur l'humanité. Si jamais semblable exclamation fut permise, c'est bien aujourd'hui, car aujourd'hui l'homme qui a été la source de tous les maux du pays descend au niveau de ses concitoyens et perd le pouvoir d'entasser de nouvelles calamités sur les États-Unis. » Ainsi fut célébrée par la gazette l'*Aurora,* le plus violent organe du parti démocratique, l'inauguration du nouveau président John Adams, l'un des chefs du parti fédéraliste. (4 mars 1797.)

Battus dans les élections pour la présidence, les républicains avaient néanmoins raison de chanter victoire. Si la retraite de Washington ne leur donnait pas le pouvoir, elle leur livrait le pays. Peu de mois avant l'élection, Jefferson écrivait à Monroë : « Les fédéralistes eux-mêmes en conviennent, toute leur force leur vient des mérites du président, de son influence colossale sur le peuple. Le jour où le président se retirera, son successeur, s'il est monocrate, sera dominé par l'esprit républicain de ses constituans; s'il est républicain, il donnera naturellement carrière à cet esprit, et il rétablira l'harmonie entre le gouvernement et les gouvernés. En attendant, patience! » La situation était bien changée depuis le temps où l'opposition affectait de regarder Washington comme la meilleure sauvegarde contre le triomphe du parti qui soutenait l'administration. C'était à Washington que ce parti devait tous ses derniers triomphes. A dater de 1793, les fédéralistes avaient perdu la prépondérance dans le congrès, et ils n'y avaient plus obtenu que des majorités factices formées sous la pression du public, « toujours disposé, dit Jefferson, à soutenir l'avis du général contre le sien propre et contre celui de ses représentans. » Le successeur de Washington avait été choisi au milieu d'un de ces coups de vent contraires à la faction républicaine, et malgré cette bonne fortune John Adams ne l'avait emporté que de trois voix sur son concurrent Jefferson, auquel la vice-présidence était échue en partage.

V.

Lorsqu'il avait laissé poser par ses amis sa candidature à la présidence, Jefferson ne s'était exagéré ni les chances de succès ni les inconvéniens d'un échec. Il se résigna de fort bonne grâce à n'être que le second personnage de l'état. Les temps étaient difficiles : au dehors, le directoire avait rompu tout rapport diplomatique avec le gouvernement des États-Unis, la paix était menacée, et l'on entendait déjà gronder le canon des corsaires français; au dedans, tous

Digitized by Google

les cœurs s'ébranlaient à ces bruits de guerre. Les républicains prenaient les couleurs de la France, les fédéralistes ressuscitaient celles de l'ancienne armée continentale; l'on se battait dans les rues, la cocarde tricolore ou la cocarde noire au chapeau. « Ce n'était pas le moment de convoiter le gouvernail. » Aussi le vice-président était-il bien résolu à n'accepter aucune part de responsabilité dans la direction des affaires et à rester complétement étranger à la politique active. Ses fonctions le lui permettaient : elles ne lui imposaient d'autre devoir que celui de présider le sénat; sauf en cas de partage, il n'avait même pas à voter. Rien ne s'opposait donc à ce qu'il fît de son fauteuil un poste d'observation. Placé au milieu de l'arène sans avoir à y descendre, il pouvait prétendre à vivre en bons termes avec tout le monde, et à profiter de ses rapports obligés avec les deux partis pour agir tour à tour sur le gouvernement et sur l'opposition.

Dès que la lutte électorale fut terminée, il y eut entre John Adams et lui échange de coquetteries. Le président se flattait d'employer Jefferson à aplanir les difficultés extérieures et à tenir en échec la fraction du parti fédéraliste qui obéissait au colonel Hamilton. Le vice-président entendait se servir de John Adams pour entretenir la division parmi les anciens amis de Washington et pour empêcher une guerre avec la France, de toutes les éventualités la plus redoutable pour l'opposition, car une guerre, même impopulaire, ne pouvait manquer avec le temps de rallier le pays autour du pouvoir. Ils avaient tous les deux compté sans leurs méfiances réciproques et sans les passions de leurs entours. Aux premiers pas qu'ils firent l'un vers l'autre, ils vinrent se heurter contre des barrières infranchissables, et ils se trouvèrent bientôt, en dépit d'eux-mêmes, plus séparés qu'avant leur tentative de rapprochement. Les haines de partis étaient devenues si furieuses, elles exerçaient un empire si absolu sur toutes les âmes, que Jefferson commençait à les trouver fort gênantes. « Vous et moi, écrivait-il à Edward Rutledge, nous avons assisté autrefois à de violens débats et à de grands mouvemens de passion politique; mais les hommes d'opinions diverses se parlaient alors, et savaient séparer les affaires de l'état de celles du monde. Il n'en est plus ainsi : de vieux amis qui ont vécu dans l'intimité toute leur vie traversent la rue pour éviter de se rencontrer, et détournent la tête de peur d'avoir à toucher leur chapeau. Tout cela peut aller à la jeunesse, pour laquelle toute passion est une jouissance; mais cela est affligeant pour des esprits paisibles. La tranquillité est le lait des vieillards. » A qui fallait-il s'en prendre de ce changement dans les mœurs politiques des États-Unis? La courtoisie dans la lutte suppose un certain degré de loyauté et d'estime réci-

Digitized by Google

proque. Les bons rapports sont incompatibles avec les mauvais procédés. Jefferson avait plus que nul autre contribué à introduire l'usage des mauvais procédés dans la vie publique, à altérer le sens moral et à compromettre la dignité des partis. Lorsqu'ils en sont venus à user de moyens comme ceux dont Hamilton allait être la victime, tout sentiment sociable doit nécessairement s'éteindre dans l'arène, et la barbarie l'envahit avec toutes ses brutalités et ses fureurs.

En 1792, alors que les ennemis de Hamilton, à bout d'expédiens contre sa politique, cherchaient à se convaincre qu'ils avaient le droit de mettre sa probité en question, trois des meneurs républicains, MM. Muhlenburg, Venable et Monroë, avaient eu le malheur d'entrer en rapports avec certains aventuriers qui, voulant exploiter la crédulité et la haine de l'opposition, se faisaient fort de lui procurer les moyens de perdre Hamilton. Les trois amis avaient donné dans le piége tête baissée. On leur montre une ou deux lettres du secrétaire du trésor dont le sens leur échappe : ils en concluent qu'elles ont un sens coupable. On leur raconte que Hamilton a souvent assisté de sa bourse et de son crédit Reynolds, le détenteur de ces lettres; on leur prouve que le secrétaire du trésor a pour Mme Reynolds des soins empressés : ils en infèrent qu'il a quelque secret motif de ménager le mari. On leur affirme que le mari a en effet servi d'intermédiaire à Hamilton pour jouer sur les fonds publics : ils le croient, et ils rédigent aussitôt deux grands mémoires sur les formidables résultats de leur enquête. Forts de ces documens, MM. Muhlenburg, Venable et Monroë se rendent solennellement chez Hamilton, et le menacent de le dénoncer au président s'il ne leur donne des explications satisfaisantes sur cette ténébreuse affaire. A leur grand étonnement, Hamilton ne se trouble point, il reconnaît ses lettres; il convient qu'afin de cacher une faute, il a dû acheter le silence de Reynolds, mari malheureux qui, pour s'enrichir, avait abusé du droit d'être jaloux, et qui, pour se venger de ne pas s'être enrichi autant qu'il l'espérait, avait monté l'intrigue dont les trois membres du congrès étaient les dupes. Afin de ne laisser aucun doute dans leur esprit, Hamilton entame la lecture d'une longue série de billets doux écrits par Mme Reynolds et de sommations menaçantes envoyées par son mari. Les trois membres du congrès, confus de leur sotte intervention dans une affaire aussi peu politique, refusent d'en entendre davantage. En se retirant, ils s'excusent auprès de Hamilton et se disent pleinement convaincus de son innocence; mais en rentrant chez eux, ils se bornent à déclarer dans un mémoire secret qu'ils ont « laissé Hamilton sous l'impression que leurs soupçons étaient dissipés. » Ils promettent de veiller à ce que

Digitized by Google

les pièces de la procédure ne puissent pas retomber entre les mains des intrigans qui en ont fait un si odieux usage, et pourtant Monroë rentre en rapports avec ces misérables. A leur suggestion, il en vient à penser que Hamilton ne s'est peut-être accusé de galanterie que pour échapper à l'accusation de péculat, et il consigne ses suppositions dans un nouveau mémoire, qu'il joint aux autres pièces confiées à sa garde. Avant de partir pour la France, où il allait représenter son pays, il laissa ce dangereux dossier entre les mains « d'un respectable ami virginien » qui, sans doute trop absorbé dans la politique, veilla mal sur le dépôt. En 1797, toute la collection parut dans un venimeux annuaire publié par Callender, cynique écrivain dont le métier était alors de vilipender les honnêtes gens qui se trouvaient en mauvais termes avec Jefferson. Sommé de déclarer s'il croyait fondées les imputations contenues dans son dernier mémoire, Monroë refusa obstinément de s'expliquer : il ne pouvait, disait-il, se faire un avis sur la question avant d'avoir entendu la défense de Hamilton. En vain le colonel fit appel à sa loyauté, en vain il lui adressa les plus offensans reproches sur son indélicatesse : Monroë resta impassible, et tout en se disant prêt à terminer la querelle par un combat singulier, si Hamilton voulait bien le provoquer directement, il se montra décidé à ne pas prendre l'initiative d'un duel qui pourrait à trop bon marché tirer son adversaire d'embarras. Hamilton se trouvait ainsi placé dans la cruelle alternative de prouver publiquement son adultère, ou de rester convaincu de concussion, — de blesser toutes les bienséances, ou de sacrifier son renom de probité. Malgré la légèreté de sa conduite, il aimait tendrement Mme Hamilton, et il lui répugnait de la faire entrer dans la confidence de ses secrètes amours. Il n'hésita point cependant : il préféra pour lui-même et pour les siens le scandale au déshonneur, et l'on ne peut, sans garder rancune à Monroë, lire cette douloureuse confession arrachée à un noble cœur par l'implacable et basse malice d'un adversaire politique. « L'aveu d'une telle faute n'est point fait sans en rougir. Je ne me ferai jamais l'apologiste d'un vice, quel qu'il soit, parce que l'ardeur de la passion aura pu m'y entraîner ; je ne cesserai jamais de me reprocher le coup que je vais porter à un cœur digne de ma reconnaissance, de ma fidélité et de mon amour; mais ce cœur approuvera que, même à un tel prix, j'efface une tache plus déshonorante imprimée sur un nom qu'il chérit avec autant d'élévation que de tendresse. Le public aussi me pardonnera, je l'espère, une pareille confession. Elle est nécessaire pour me défendre contre une plus odieuse accusation, sans quoi je n'aurais pu me résigner à une aussi pénible inconvenance. »

Digitized by Google

Dans les luttes entre les partis comme dans les luttes entre les nations, il y a des lois de la guerre dont on ne s'affranchit jamais impunément; il y a des armes défendues dont on ne peut se servir sans les mettre aux mains de ses adversaires. Les républicains eurent bientôt à se repentir d'avoir fait tomber la vie privée dans le domaine public. Par un juste hasard, ce fut précisément Callender, leur principal instrument de diffamation, qui se fit le vengeur des fédéralistes. Jefferson ne s'en était point servi sans quelque inquiétude et sans quelque répugnance. Il savait combien de tels auxiliaires sont compromettans, mais il ne pouvait s'empêcher de jouir au fond du cœur de certains excès de polémique que sa raison blâmait, et il se contentait de mépriser ceux qu'il aurait pu contenir. Lorsqu'il parvint au pouvoir, Callender demanda une place. Pour toute réponse, Jefferson lui envoya cinquante dollars. Le pamphlétaire indigné exposa au pays ses titres à la faveur de son ancien patron. C'était au service de ce grand personnage qu'il avait, disait-il, écrit ses plus injurieux libelles; il avait reçu de lui de l'argent et des renseignemens, il lui avait même soumis les épreuves de certains articles avant de les publier : des documens autographes en faisaient foi. Il ne se contenta pas de les imprimer. Afin d'apprendre à tous que les plus purs représentans des principes républicains pouvaient avoir leur côté faible et se trouver dans la nécessité de ménager un homme qui osait tout dire, il fit pénétrer le public dans la demeure de Jefferson; il raconta le désordre de ses mœurs, ses efforts pour séduire la femme d'un voisin de campagne, ses amours avec une servante mulâtresse, sœur naturelle de sa femme et mère d'une nombreuse famille de petits quarterons restés esclaves dans la maison de leur père. Les fédéralistes triomphèrent; ils avaient les rieurs de leur côté, et à leur tour ils abusèrent de cet avantage. Jefferson fut touché au vif par leurs cruelles représailles, et lui, qui était plus que personne responsable des habitudes brutales et presque féroces contractées par la presse américaine sous la présidence de Washington et de John Adams, il en mesura enfin la dangereuse portée; il comprit qu'elles finiraient par dégoûter des affaires publiques les cœurs fiers et les esprits élevés. « Le cercle des hommes qui sont à la hauteur des premières situations n'est pas déjà trop étendu; il sera encore restreint par la retraite volontaire de ceux qui sont plus sensibles aux outrages que confians dans la justice de l'opinion. J'ai connu et je connais des hommes éminemment propres au maniement des affaires publiques qui ne sauraient tenir contre le choc brutal de ces héros des halles. Je puis affirmer, pour l'avoir bien connu, que nous aurions perdu les services du plus grand homme de notre pays, s'il avait été assailli avec la licence éhontée qui est de mise aujourd'hui. La torture à laquelle le met-

Digitized by Google

taient de rares et faibles attaques suffit à prouver que, s'il avait été exposé à celles dont les bandes fédéralistes se montrent capables, il aurait rejeté le gouvernail dans un accès d'indignation. »

En même temps que le respect d'autrui s'affaiblissait, l'usage de se rendre justice à soi-même prenait droit de cité aux États-Unis. Les duels politiques, les voies de fait se multipliaient; on commençait à se rendre au congrès un assommoir à la main ou des pistolets dans les poches. Tantôt c'était M. Lyon qui, dans la chambre des représentans, répondait à une impertinence de M. Griswold en lui crachant au visage; tantôt c'était M. Griswold qui, après huit jours de réflexion, abattait M. Lyon à ses pieds et l'envoyait rouler au milieu de ses collègues. Tantôt encore c'était une troupe d'officiers qui tombaient à bras raccourci sur un rédacteur de l'*Aurora* pour l'engager à ne plus médire de la milice, ou bien c'était un jeune orateur plein de talent et d'avenir, M. John Randolph, qui, en plein congrès, parlait de l'état-major de l'armée comme « d'un tas de gueux, » et qui le lendemain se voyait arraché de sa loge et jeté à la porte du théâtre, déplorables excès qui semblent avoir passé dans les mœurs américaines, mais qui étaient restés sans précédens jusqu'à l'avénement de John Adams.

Depuis que Washington avait renoncé au pouvoir, aucun frein ne modérait plus la fureur des partis. Sa retraite avait eu pour conséquence immédiate le déchaînement des mauvaises passions; elle n'avait pas néanmoins tourné à l'avantage des républicains aussi promptement que Jefferson l'avait prédit. Il n'avait pas réussi à gagner John Adams, et il avait perdu beaucoup de ses soldats. Dans son découragement, il écrivait au colonel Burr le 17 juin 1797 : « J'avais toujours espéré que lorsque la popularité du dernier président serait retirée de la balance, les penchans libéraux du peuple suffiraient à rétablir entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif l'équilibre, un instant détruit par le poids supérieur de cette popularité; j'avais toujours cru que les instincts honnêtes du peuple résisteraient à l'ingrate prédilection du pouvoir pour la Grande-Bretagne. Malheureusement la politique extérieure du dernier gouvernement nous avait déjà aliéné la France; elle avait suscité dans ce pays une réaction contre nous, et cette réaction a sur l'esprit de nos concitoyens des effets qui suppléent à ceux que produisait autrefois la popularité de Washington. Ces effets se sont manifestés d'une façon bien sensible dans plusieurs élections, et c'est ce qui explique pourquoi la majorité républicaine se trouve affaiblie dans le congrès. Quand sera-t-elle renforcée? Cela dépend des événemens, et il est si impossible de les calculer, que je regarde l'avenir de nos institutions comme tout à fait problématique. »

Les événemens vinrent porter un coup terrible au parti républi-

Digitized by Google

cain; il resta néanmoins maître de l'avenir. En blessant l'honneur national des États-Unis, le directoire paralysa pour un temps la faction française en Amérique; mais en voulant trop exploiter cette bonne fortune, les fédéralistes en perdirent tout le profit, et l'accident qui avait paru devoir retarder le cours naturel des choses l'accéléra.

« La France prétend lever tribut en Amérique! » Telle fut la nouvelle qui, au mois d'avril 1798, répandit soudain la consternation parmi les alliés du directoire et l'indignation contre eux dans les masses. « Des millions pour nous défendre, pas un centime pour acheter la paix, » tel fut le cri public qui partout imposa silence à l'opposition. Les imaginations s'échauffèrent : on se représenta l'indépendance menacée, le sol national envahi, l'Amérique asservie à des maîtres sanguinaires et corrompus; on vit dans tout partisan de la paix un agent de la France, dans tout citoyen français un espion jacobin; on fit appel à la vigueur du gouvernement, on proclama le besoin d'une dictature. Au milieu de cette effervescence populaire où l'effroi se mêlait à l'enthousiasme, le vertige s'empara des fédéralistes : ils se crurent tout possible et tout permis; ils se persuadèrent que le moment était venu d'écraser les ennemis du pouvoir et de mettre fin aux cabales des factions. « Nos foudres de guerre, écrivait Jefferson, ne parlent plus que de septembriser, de déporter, d'emprunter au gouvernement français sa façon de châtier les séditieux. » John Adams ne fit rien pour modérer ces dangereux emportemens. Tout entier au plaisir de répandre les flots de sa chaleureuse parole sur les députations qui, de tous les coins de l'Amérique, venaient lui apporter des témoignages de sympathie et des offres de concours, il sortit de la réserve que commandaient et sa situation et sa politique. Trop honnête pour ne pas souhaiter sincèrement le maintien de la paix avec la France et le rétablissement du calme à l'intérieur, il fut en même temps trop dominé par sa vanité pour contenir de belliqueux mouvemens d'éloquence qui exaltèrent de plus en plus le sentiment public. Hamilton s'alarma. « Ce n'est pas notre métier, écrivait-il à l'un des membres du cabinet, c'est encore bien moins celui du gouvernement d'engendrer un esprit irrégulier et violent. » Jefferson manifesta plus de surprise que d'inquiétude. « Le souffle qui enflamme la population des villes est en vérité merveilleux, s'écriait-il; elles vomissent des adresses sans fin offrant vie et fortune... On peut pardonner des déclarations indiscrètes et des expressions passionnées à une multitude qui cède à l'impulsion du moment, mais on ne peut s'attendre à ce qu'une nation étrangère reste aussi insensible aux réponses du président, plus fanfaronnes encore que les adresses... Et ce n'est pas contre la

Digitized by Google

France seule, c'est contre ses propres concitoyens qu'il dirige ses menaces. N'a-t-il pas dit l'autre jour que « l'intervention de l'autorité deviendrait nécessaire pour dissiper les illusions dangereuses et déjouer les interprétations malveillantes qui égarent tant de citoyens, » faisant ainsi allusion aux lettres des députés à leurs constituans?... Moi qui ai horreur des mystères, des insinuations et des demi-confidences, je me vois dans l'impossibilité d'écrire librement, tant les infidélités de la poste rendent dangereuse toute correspondance sincère. Je ne sais ce qui me mortifie le plus, de n'oser écrire ce que je pense ou de voir mon pays supporter un tel état de choses... Il aurait été impossible au politique le plus clairvoyant de prévoir, il y a sept ans, que le peuple de ce grand pays pût jamais s'abandonner à un effroi aussi fantastique et prendre assez peur de lui-même et de son propre pouvoir pour le livrer spontanément à ceux qui veulent l'entraîner à une forme de gouvernement dont les principales branches seront placées au-dessus de son contrôle. Heureusement cette fièvre ne durera pas. En dépit de tout, le pays reste essentiellement républicain. Il conserve au fond du cœur les principes de 1776 dans toute leur pureté, et ceux qui ont la conscience de n'avoir pas changé n'ont rien à craindre à la longue. »

Pour frapper de terreur ceux « qui avaient la conscience de n'avoir pas changé, » de rigoureuses mesures de sûreté générale furent proposées au sein du congrès. C'était dans la tourbe des réfugiés et des émigrans européens que l'armée démocratique recrutait le plus facilement ses soldats. Un *alien act*, qui conférait au président le droit d'expulser les étrangers du territoire, fut voté par les deux chambres. Quelques furieux osaient encore contester ouvertement la justice de la cause américaine. Un projet de loi fut soumis au sénat pour punir de mort tout citoyen convaincu d'avoir entretenu des intelligences avec les Français et pour frapper d'un emprisonnement dont le terme n'était pas défini ceux qui, par leurs propos ou par leurs écrits, se seraient rendus coupables d'avoir cherché à justifier le directoire ou à diffamer le gouvernement des États-Unis. A la lecture de ce projet, Hamilton fut effrayé de l'extravagance de ses amis : « N'établissons pas la tyrannie, écrivait-il à Olivier Wolcott, secrétaire du trésor sous John Adams; ne confondons pas l'énergie avec la violence. Si nous ne faisons point de faux pas, nous resterons unis; mais si nous poussons les choses à l'extrême, nous donnerons à l'esprit de faction un corps et un lien. » La loi dont le souvenir odieux s'est perpétué en Amérique sous le nom de *sedition act* ne fut portée à la chambre des représentans qu'après avoir été fort adoucie par le sénat. Elle subit encore plusieurs amendemens avant d'être définitivement adoptée; mais elle resta mauvaise en soi

Digitized by Google

et dangereuse pour le gouvernement qui avait à l'appliquer. Toute restriction apportée par le pouvoir fédéral à la liberté de la parole et de la presse était contraire aux mœurs du pays et à l'esprit de la constitution. Il était impossible que la nation ne se prononçât point contre de semblables nouveautés, après être sortie du délire dans lequel la crainte des jacobins l'avait fait tomber. L'augmentation des impôts, rendue indispensable par les grands préparatifs militaires qu'avait autorisés le congrès, contribua beaucoup à guérir « cette maladie des imaginations. » — « Le médecin s'approche sous l'habit d'un percepteur, écrivait malicieusement Jefferson. La majorité actuelle a pour principe l'excès dans les dépenses : le budget de cette année dépasse celui des années les plus coûteuses de la guerre de l'indépendance. La bourse du peuple, c'est là le vrai siége de sa sensibilité : elle le rendra accessible à bien des vérités qui n'auraient pu lui parvenir par un autre organe. »

Au plus fort de la crise, Jefferson conserva cette clairvoyance et ce sang-froid. Alors que la plupart des meneurs démocrates se retiraient du congrès abattus ou indignés, et se préparaient soit à rendre les armes aux fédéralistes, soit à pousser les états républicains à se détacher de l'Union, il sut espérer et attendre. Il resta fermement à son poste, ranimant le courage des timides et calmant l'impatience des exaltés; il empêcha son parti de se cantonner dans un coin de l'Amérique et de renoncer à la conquête du pays. Il tint l'opposition en haleine et le gouvernement en échec; mais en même temps qu'il sentait l'importance de ne pas renoncer à la lutte au centre de la confédération, il reconnaissait l'insuffisance de ses moyens d'action dans le congrès et la nécessité de trouver dans les assemblées provinciales un point d'appui pour soulever l'opinion. La Virginie et le Kentucky étaient les places fortes du républicanisme; les législatures de ces deux états reçurent de Jefferson la mission d'arborer le drapeau de la résistance contre les mesures que ses amis avaient en vain combattues à Philadelphie comme inconstitutionnelles. Ce fut l'un des actes les plus considérables et les moins retentissans de sa carrière politique. Il agit en conspirateur, non en tribun. Vingt-trois ans après avoir rédigé les *résolutions* célèbres par lesquelles la Virginie et le Kentucky prononcèrent l'annulation du *sedition act* et de l'*alien act* et provoquèrent les autres états à suivre leur exemple, il ne racontait encore que sous le sceau du secret, au fils de l'un de ses complices, la part qu'il avait prise à cette grande machination. Elle était en effet difficile à avouer et à justifier. Sous prétexte de défendre la constitution, il lui avait porté une terrible atteinte, la plus terrible atteinte qu'elle ait jamais reçue. En posant le principe que les législatures locales pouvaient mettre le *veto* sur

Digitized by Google

les actes du congrès, il avait introduit dans le droit public américain une doctrine subversive de tout gouvernement régulier, et qui de nos jours a failli plonger les États-Unis dans l'anarchie. Elle ne trouva heureusement que peu de faveur en 1799. Aucun état ne répondit à l'appel du Kentucky et de la Virginie, plusieurs législatures crurent même devoir protester contre le nouveau dogme. Le vice-président fut néanmoins d'avis de le maintenir dans toute sa rigueur. Moins hardi, parce qu'il était plus directement aux prises avec les difficultés, Madison crut devoir émousser cette arme révolutionnaire plutôt que de s'exposer à blesser l'opinion. Dans la réponse qu'il fit pour la Virginie aux objections soulevées par les résolutions de 1798, il en atténua autant que possible la portée : il insista particulièrement sur le caractère inconstitutionnel du *sedition act* et de l'*alien act;* il s'attacha à les rendre odieux sans effaroucher les sentimens conservateurs. La masse flottante du public, déjà ébranlée par les résolutions de Jefferson, fut gagnée par le rapport de Madison. Rien ne la défendait plus contre les séductions de l'opposition; rien ne justifiait plus à ses yeux les violences et les dépenses excessives de l'administration. La patrie n'était plus en danger.

Sans consulter son cabinet plus que son parti, John Adams avait brusquement renoué des relations pacifiques avec la France, et il avait ainsi glacé l'enthousiasme national, la seule passion publique dont il pût disposer. Par cet acte honnête, mais intempestif, il désarma le parti fédéraliste et accéléra sa dissolution. Elle avait commencé le jour où la succession politique de Washington s'était ouverte. Personne parmi ses amis n'avait pu la recueillir. En devenant le chef de l'état, John Adams n'était pas devenu le chef de l'état-major fédéraliste. Le cabinet que lui avait légué son glorieux prédécesseur n'avait jamais accepté son autorité. Hamilton le regardait comme impropre au gouvernement, et il ne se consolait de le voir à la tête des affaires qu'en cherchant à le tenir en tutelle au moyen de ses ministres. Bien qu'absent de Philadelphie et en apparence étranger au gouvernement, l'ancien secrétaire du trésor était par eux secrètement instruit de tout, consulté sur tout, et ses avis faisaient loi tant que le président n'imposait pas les siens en agissant seul et par surprise. De là, au sein de l'administration, des intrigues et des coups de théâtre continuels, point de confiance réciproque, point de politique suivie, nulle unité dans le commandement et dans l'action. Depuis plus d'un an, le cabinet gouvernait en vue de la guerre lorsque le président prit sur lui de rétablir la paix : ce fut presque une défection aux yeux des meneurs fédéralistes, et bien que le gros du parti fût resté fort attaché à John Adams, bien que son nom fût le meilleur à opposer à celui de Jefferson, ils com-

Digitized by Google

mencèrent à se demander s'il n'y aurait pas duperie à le porter une seconde fois à la présidence. « Les principaux amis du gouvernement sont en présence d'un triste dilemme, écrivait Hamilton le 5 janvier 1800. S'exposeront-ils au risque de produire un schisme dans le parti en cherchant à amener un changement, ou consentiront-ils à s'annihiler et à compromettre leur cause en continuant à soutenir ceux qui les soupçonnent et les détestent, et dont la seule politique sera probablement de les contrarier ? » Et le 10 mai 1800 : « Pour moi, mon parti est pris; je n'appuierai pas M. Adams, cela dût-il entraîner l'élection de Jefferson. » Eût-il appuyé M. Adams, l'élection de Jefferson n'en aurait pas moins été inévitable. La réaction républicaine avait une force irrésistible. « La question n'est plus pour nous, écrivait M. Fisher Ames, de bien combattre, mais de bien tomber, de tomber comme Antée, et de nous relever par notre chute. » Les fédéralistes ne surent même pas tomber dignement. Sentant leur cause perdue, ils ne songèrent plus qu'à satisfaire leurs fantaisies et leurs rancunes, ou qu'à survivre à la mort de leur parti; ils s'accusèrent réciproquement de leur insuccès, ils étalèrent devant le public leurs plaies secrètes. John Adams renvoya outrageusement de son cabinet les principaux amis de Hamilton, il le dénonça dans ses conversations comme le chef d'une faction anglaise intéressée à brouiller les États-Unis avec la France; il s'attacha à rejeter sur lui les perfides épithètes que l'opposition avait indistinctement appliquées à tous les défenseurs du gouvernement. Hamilton publia contre John Adams un amer pamphlet. Déjà fort amoindris par ces mesquines récriminations, les fédéralistes se perdirent tout à fait dans l'estime publique en cherchant, par une manœuvre déloyale, à fausser le résultat de l'election. Comme on pouvait le prévoir, le vote fut défavorable à John Adams; mais le colonel Burr, le candidat des républicains à la vice-présidence, réunit exactement le même nombre de suffrages que Jefferson, leur candidat à la présidence. D'après la constitution, c'était à la chambre des représentans de décider lequel des deux élus serait le chef de l'état, question douteuse en droit strict, non en équité. Il était impossible de se méprendre sur l'intention des électeurs. Ils avaient voulu placer Jefferson au premier rang et Burr au second. La chambre ne pouvait intervertir cet ordre sans abuser de son droit et sans faire violence aux sentimens du pays; la majorité fédéraliste ne pouvait trouver ni assez de force en elle-même ni assez d'appui au dehors pour mener à bien un tel coup d'état. Un mauvais sentiment et un mauvais calcul la conduisirent à le tenter. Elle voulut mortifier Jefferson et gagner Burr, empoisonner le triomphe de ses adversaires et l'escamoter à son profit. Le colonel Burr était un

Digitized by Google

aventurier militaire perdu de dettes et de débauches, d'un esprit souple et brillant, d'un tempérament audacieux et impérieux, plein de mépris pour la liberté, courtisan de la multitude, et qui, dès 1792, faisait dire à Hamilton que le renversement de la république n'était rêvé qu'au sein du parti républicain, et que la démagogie américaine avait son Catilina. Il était chimérique de songer à se l'attacher; la politique conservatrice ne pouvait servir ses desseins, la présidence ne pouvait satisfaire son ambition. Hamilton s'opposa vigoureusement à l'adoption d'un tel homme par ses amis. « Au nom du ciel, ne nous rendons pas responsables de son élévation, leur écrivait-il avec un honnête et patriotique effroi. S'il est quelqu'un que je doive détester, c'est Jefferson : j'ai toujours été au contraire dans de bons rapports personnels avec Burr; mais le bien public avant tout!... Soyez certains que Burr profiterait de son succès pour tenter dans le gouvernement une réforme à la Bonaparte. C'est un des hommes les plus corrompus et les plus dangereux qu'on puisse citer en aucun pays. Jamais un plus parfait Catilina ne tint à minuit un conclave de conspirateurs... Si le parti le fait président et le prend pour chef officiel, je me verrai contraint de me regarder à l'avenir comme un homme isolé. Mes sentimens d'honneur et mes convictions politiques ne me permettraient pas de rester dans un parti qui se serait dégradé et qui aurait dégradé le pays. On s'exagère d'ailleurs beaucoup les défauts de Jefferson. Je crois avoir été l'un des premiers à dévoiler son vrai caractère aux dépens de ma popularité, et je ne saurais me faire aujourd'hui son apologiste. J'en conviens, sa politique est entachée de fanatisme; il prend sa démocratie trop au sérieux; il a combattu en ennemi acharné les principales mesures de notre administration; il est rusé et tenace dans la poursuite de ses desseins; il est peu scrupuleux dans le choix des moyens; il a peu de souci de la vérité, et c'est un méprisable hypocrite. Tout cela est vrai; mais il est faux qu'il soit assez zélé pour faire quoi que ce soit dans l'application de ses principes qui puisse compromettre sa popularité ou son intérêt. Il est aussi temporisateur que personne. Selon moi, son caractère nous promet un système de temporisation, non de violence. » Vains efforts! les fédéralistes n'écoutaient plus personne. « Leur amour-propre est devenu si chatouilleux sur le chapitre des influences, qu'il devient dangereux de citer une opinion, écrivait Gouverneur Morris à Hamilton. Vous qui êtes sobre, vous n'avez peut-être jamais remarqué ce qu'il y a de gauche dans la situation d'un homme qui reste maître de son esprit alors que tout le monde est ivre. »

Le ballottage entre les deux compétiteurs commença le 11 février 1801. Les états se divisèrent par moitié; trente-cinq tours de

Digitized by Google

scrutin donnèrent successivement le même résultat. Pendant sept jours, la chambre resta en permanence, présentant le plus sombre aspect : les fédéralistes, inquiets sur la sagesse de leur conduite, mais s'obstinant à poursuivre leur folle entreprise; les républicains, prêts à prendre les armes pour s'opposer à une usurpation; le public, d'abord étonné et consterné, puis bientôt indigné. De guerre lasse, les partisans de M. Burr se rendirent enfin, mais trop tard pour effacer la mauvaise impression produite par leur résistance au vœu national. Au trente-sixième tour de scrutin, trois d'entre eux s'abstinrent, et Jefferson fut nommé président. Le parti fédéraliste était tombé pour ne plus se relever. Ni l'habileté de ses adversaires, ni ses propres fautes, ni l'épuisement de ses forces après le rude assaut qu'il avait soutenu, ni la division de ses chefs après la retraite du grand homme autour duquel il s'était groupé, ne suffisent à expliquer cette défaite définitive. Une cause plus profonde de faiblesse condamnait ce parti à périr. Il n'était pas en sympathie avec la nation, les esprits n'allaient pas naturellement à lui. Son autorité n'avait été acceptée que par un effort de raison, sous l'empire de la nécessité et sur la recommandation de Washington. Pour fonder le gouvernement de l'Union, pour lui faire traverser la crise produite par la révolution française, la démocratie américaine avait senti le besoin de remettre ses intérêts entre les mains des hommes les plus dignes et les plus capables de la conduire; mais le gouvernement fondé, le danger passé, Washington mort, elle avait cédé à ses penchans : elle avait remplacé ses sages conseillers par des amis plus complaisans et plus agréables, elle avait donné l'empire à ses flatteurs et à ses favoris. Les fédéralistes la choquaient par leur supériorité d'esprit un peu exigeante, par leur sentiment presque européen de la dignité du pouvoir et de l'honneur de l'état, par leur passion de l'ordre et de la règle, par ce qu'on pourrait appeler leur besoin du superflu dans le bon gouvernement. La démocratie américaine avait des goûts moins élevés et moins délicats; l'à-peu-près suffisait à son grossier bon sens, et elle se sentait à la fois gênée et humiliée par ce luxe de préoccupation du bien public. Hamilton lui-même reconnaissait que « l'erreur de son parti avait été de trop compter sur la rectitude et l'utilité de sa politique, et de trop négliger la faveur populaire; » mais il confessait en même temps son peu d'aptitude pour le rôle de courtisan des masses. « Chaque jour me prouve de plus en plus que ce monde américain n'était pas fait pour moi. Singulière destinée que la mienne! Personne aux États-Unis n'a plus sacrifié pour la constitution actuelle, et cela malgré les plus tristes présages sur son sort. Je travaille encore à étayer le frêle et pauvre édifice, et, pour toute récompense, je

Digitized by Google

ne recueille que les murmures de ses amis et les malédictions de ses ennemis. Qu'ai-je de mieux à faire que de me retirer de la scène? »

Hamilton se sentait plus affligé qu'étonné par le triomphe du parti démocratique. A ses yeux, le jeu naturel des institutions américaines devait presque inévitablement amener au pouvoir ceux qui promettaient de le mettre au service des passions de la multitude. Il n'avait jamais cru au succès de la grande expérience tentée par son pays d'adoption. La république démocratique n'avait nulle part encore été essayée sur une aussi vaste échelle. Il lui paraissait également impossible que les divers peuples de cet immense empire pussent marcher simultanément d'accord dans les voies de la raison, et qu'en l'absence de tout pouvoir permanent, de toute autorité indépendante de la fantaisie populaire, le gouvernement pût faire son métier, conserver assez de force de résistance contre ses maîtres pour les défendre contre leurs mauvais penchans, pour les empêcher de se quereller, de se diviser, de se combattre, pour mettre l'Amérique du Nord à l'abri du fléau qui est devenu le mal chronique des républiques de l'Amérique du Sud, la guerre sociale au sein des provinces et la guerre civile entre elles. Le danger n'était évidemment pas aussi grand ni le mal aussi prochain que le croyait Hamilton; ses tristes présages sur le sort de la constitution américaine ne se sont point réalisés. La république démocratique de l'Amérique du Nord a trouvé précisément un élément de stabilité dans cette division du pays en états distincts et dans cette étendue gigantesque de son territoire qui avaient tant alarmé certains de ses fondateurs.

Hamilton avait-il néanmoins tout à fait tort de douter de la durée de son œuvre? L'avenir le dira. Jefferson lui-même portait parfois un regard inquiet sur l'avenir. Lui qui se vantait d'avoir, sinon fait, du moins voulu cette révolution pacifique de 1801 qui avait donné libre carrière aux instincts du pays, il se plaignait un jour à M. Correa de Serra, ministre de Portugal aux États-Unis, de la puissance irrésistible du flot démocratique, qu'aucune digue ne contenait plus. Son malicieux interlocuteur lui répondit : « Quel dommage que vous n'ayez pas bouché le trou par lequel vous êtes passé! »

CORNÉLIS DE WITT.

Digitized by Google

LA

BATAILLE D'INKERMAN

I. — *Letters from Head-Quarters*, etc., by an officer of the staff; London 1857. — II. — *Der Feldzug in der Krimm*, bearbeitet von Anitschkof, etc.; Berlin 1857.

I.

Il semble que tout soit dit maintenant sur la guerre de Crimée, et qu'une relation de la bataille d'Inkerman ne puisse rien apprendre de nouveau. Nous n'avons pas à revenir en effet sur l'ensemble des opérations militaires qui se rattachent au siége de Sébastopol; mais il n'en est pas de même de la bataille d'Inkerman, objet de versions contradictoires qui font encore aujourd'hui de cette grande action militaire un problème historique difficile à résoudre. La version anglaise seule nous a été connue pendant longtemps. On se souvient de l'impression que laissèrent en France les premières nouvelles de cet événement: la victoire remportée par les alliés nous semblait surtout glorieuse pour les armes des Anglais, qui, réduits à une poignée d'hommes, avaient, disait-on, supporté seuls tout l'effort des Russes. L'imagination était vivement frappée de l'inégalité de cette lutte et des circonstances dramatiques qui l'avaient signalée, s'il fallait en croire les relations publiées par le *Times* et le *Morning-Herald*, les lettres des officiers anglais, celles même de Français enthousiastes qui, sans y prendre autrement garde, se faisaient en tout leur écho.

Suivant ces récits, les alliés se disposaient à donner un assaut décisif, quand le 5 novembre 1854, à la pointe du jour, les Anglais

Digitized by Google

s'étaient vus brusquement attaqués par une immense armée russe amenée en poste des bords du Danube. Une brume épaisse avait permis à l'ennemi d'arriver jusque dans le camp sans être aperçu; mais cette audacieuse surprise n'avait pu déconcerter le sang-froid britannique. Quelques instans avaient suffi aux Anglais pour se rallier, et bientôt ils avaient arrêté les progrès d'un ennemi dix fois supérieur en nombre. Leurs faibles bataillons disparaissaient au milieu des colonnes profondes qui les enveloppaient de tous côtés; ils avaient néanmoins, pendant six heures d'un combat acharné, repoussé les attaques des Russes. Ceux-ci avaient fini par se lasser, le désordre s'était mis dans leurs rangs. Les Anglais avaient alors pris l'offensive, et, soutenus par un détachement de l'armée française arrivé à la fin de l'action, les avaient précipités dans la vallée de la Tchernaïa. L'ennemi s'était retiré par le pont d'Inkerman dans une indicible confusion, et l'on avait vu les jeunes grands-ducs, venus à Sébastopol pour assister à une victoire, fuir à toute bride et fouler aux pieds de leurs chevaux les fantassins accumulés sur le pont. En un mot, la journée d'Inkerman avait été pour les Russes un véritable désastre. Le carnage qu'on en avait fait était effroyable. Ils avaient laissé sur le champ de bataille quinze, vingt, trente mille des leurs. Lord Raglan, répétait-on, n'avait rien vu de pareil à Waterloo. A ces cris de victoire se mêlaient des cris d'indignation contre les soldats russes, qui pendant le combat avaient massacré les blessés anglais. Une lettre des généraux alliés dénonçait au monde civilisé la conduite barbare de ces soldats; leurs officiers eux-mêmes leur en avaient donné l'exemple. Un major russe, pris sur le fait, avait été traduit devant une commission militaire, jugé, condamné; il allait être pendu.

Rien ne manquait, on le voit, à la mise en scène de ce drame où la France laissait évidemment à l'Angleterre tous les honneurs du triomphe. Le doute ne semblait pas permis; les récits des journaux s'accordant de tous points avec le rapport de lord Raglan, il fallait bien s'incliner devant le nom du général en chef de l'armée anglaise. Depuis lors, la lumière s'est faite en partie, et maintenant, si l'on vient à relire ce rapport, qui est demeuré le document principal sur la bataille d'Inkerman, on ne laisse pas d'en ressentir quelque surprise. Il semble en effet que la victoire soit uniquement due à l'inébranlable fermeté des troupes anglaises. Le moment décisif où les Français arrivèrent sur le champ de bataille et repoussèrent les Russes n'est pas même mentionné. Lord Raglan, après avoir indiqué les premières positions de son armée et rappelé brièvement le mouvement de sir George Gathcart sur la gauche des Russes, arrive sans transition au dénoûment, qu'il nous décrit en ces termes : « La

Digitized by Google

bataille continua ainsi, sans se ralentir et sans résultat définitif, jusqu'à l'après-midi, l'ennemi mettant en batterie non-seulement toutes ses pièces de campagne, mais encore celles de la place et ses canons de marine. Au milieu du jour, les Russes commencèrent à fléchir. Bientôt après, quoique le feu ne cessât pas, la retraite devint générale, et l'on vit des masses profondes se diriger vers le pont d'Inkerman. » Il est bien question dans le cours du récit de *deux bataillons* amenés par le général Bosquet. Lord Raglan se loue en termes généraux de leur concours, « s'en référant d'ailleurs, nous dit-il, aux rapports des généraux ses alliés. » Il semble toutefois que, s'il parle des Français, ce soit de sa part une affaire de pure courtoisie, à peu près de même que nous avons vu plus tard le général Pélissier remercier Sefer-Pacha et ses Turcs de l'appui qu'ils lui avaient prêté à la bataille de Tractir. La relation se termine par ces mots d'une jactance singulière : « J'ai tout lieu de croire que le chiffre des troupes russes ne pouvait pas être inférieur à 60,000 hommes. La perte de l'ennemi a été excessive; l'on estime que les Russes ont laissé sur le champ de bataille près de 5,000 morts, et que leur perte intégrale en tués, blessés et prisonniers, n'a pas été moindre de 15,000 hommes. Votre grâce (la relation est adressée au duc de Newcastle) sera étonnée d'apprendre que le chiffre des troupes anglaises engagées ne dépassait que de peu 8,000 hommes. »

Nous ne savons si sa grâce s'étonna d'une telle affirmation, mais *le Moniteur* ne s'en étonna point. Il voulut bien nous expliquer que les Anglais avaient ainsi combattu 1 contre 7, et plus tard, à la fin de l'action, au moins 1 contre 4. Quelques jours après, il en vint même à gourmander lord Raglan de sa modération, disant qu'il avait eu la gloire de vaincre, non pas 60,000 Russes, mais 70,000, et même plus encore. De leur côté, nos généraux, en rendant compte de la bataille, évitèrent avec soin toute allusion qui pût froisser l'amour-propre des Anglais; ils firent bien quelques réserves (1), mais avec la discrétion commandée par les circonstances. Personne en France du reste n'y accorda la moindre attention; l'on se piquait d'oublier les vieilles rivalités nationales, et de savoir rendre justice à la valeur de nos alliés. Il demeura donc constant pour tous qu'une poignée d'Anglais avait vaincu à Inkerman une innombrable armée russe. C'est encore là le thème consacré, si bien que, de deux ponts construits à Paris depuis cette époque, l'un s'appelle le pont de l'Alma, et l'autre ne s'appelle pas le pont d'Inkerman.

(1) Le général Canrobert évalue l'armée russe à 45,000 hommes au lieu de 60,000, et sa perte à 9,000 hommes au lieu de 15,000. De son côté, le général Bosquet, sans le dire expressément, laisse comprendre que les Anglais étaient hors d'état de le soutenir quand il prit l'offensive, et qu'il se trouva ainsi débordé sur sa gauche.

Digitized by Google

Mais, Napoléon l'a dit, « les bulletins ne sont pas l'histoire. » Ces mots ne sont point jetés par lui au hasard; il en développe le sens dans une longue lettre adressée à son frère, le roi Joseph. Pour lui, les bulletins sont une arme de guerre. « Tout est moral à la guerre, dit-il, le moral et l'opinion sont plus de la moitié de la réalité. » Dans ses bulletins, un général s'attachera donc, par-dessus tout, à inspirer confiance à ses troupes, à intimider celles de l'ennemi; il exagérera ses forces, ses succès; toutes ses expressions seront destinées à frapper les esprits et calculées en conséquence. Puis, revenant à la pensée de l'histoire, toujours présente à sa grande âme, Napoléon en fait la part d'un seul trait. « Constamment, dans ma campagne d'Italie, où j'avais une poignée d'hommes, j'ai exagéré mes forces. Cela a servi mes projets, et n'a pas nui à ma gloire... Les militaires de sens, ceux qui jugent en connaissance de cause, font peu d'attention aux proclamations, aux ordres du jour (1). »

Ce jugement de Napoléon, en réduisant à sa valeur l'importance historique des bulletins, laisse le champ libre à nos appréciations. Il nous sera donc permis de dire que le bulletin de lord Raglan se ressent des préoccupations du moment, préoccupations qu'il est aisé de comprendre, si l'on se reporte à la situation où se trouvait ce général le lendemain de la bataille d'Inkerman. Son armée avait été décimée, les gardes avaient perdu les deux tiers de leur monde, des régimens étaient anéantis; sur douze généraux de division et de brigade présens à cette action, sept avaient été tués ou blessés. « Après une telle victoire, avait dit sir de Lacy Evans à lord Raglan devant tout l'état-major, il ne restait plus qu'à se rembarquer. » Ne fût-ce que pour répondre à ce propos imprudent, le général anglais fit donc bien de proclamer que 8,000 de ses soldats avaient pu vaincre 60,000 Russes; mais ce n'est pas une raison pour que maintenant on s'astreigne à suivre pas à pas cette version. Évidemment nous ne saurions faire, avec lord Raglan, une part aussi large à l'armée anglaise sans refuser par là même à l'armée française la justice qui lui est due. Sans elle, les Anglais étaient perdus à Inkerman, les témoignages des contemporains sont unanimes à le reconnaître; pour nous, le doute ne saurait subsister après les déclarations des Russes, les aveux des Anglais eux-mêmes, tels que nous les trouvons consignés dans deux publications récentes sur la guerre de Crimée. L'une de ces publications est la correspondance d'un officier attaché à l'état-major de lord Raglan, le major Calthorpe (2). Cet officier, par sa position, s'est trouvé à même de connaître les

(1) La forme de cette lettre, datée de Schœnbrunn, 10 octobre 1809, est toute spéciale. Nous en rendons seulement le sens général.

(2) *Letters from Head-Quarters, or the Realities of the War in the Crimea,* by an officer of the staff, London 1857.

Digitized by Google

faits et de recueillir des particularités fort curieuses, surtout en ce qui concerne la personne de lord Raglan, dont il nous cite, à diverses reprises, les idées et les appréciations. Son livre est extrêmement partial, mais cette partialité même a pour nous son mérite : elle nous révèle la physionomie de l'armée anglaise, avec ses préjugés, ses passions, sa haine des Russes, sa jalousie des Français. Pour en donner l'idée en deux mots, nous dirons qu'à la bataille d'Inkerman le major Calthorpe attribue la retraite des Russes au feu de deux pièces de gros calibre amenées de la tranchée par les ordres de lord Raglan, et qu'en revanche il intitule la partie de son récit relative à l'arrivée du général Bosquet : « Panique des troupes françaises. »

Du côté des Russes, nous avons l'ouvrage du capitaine Anitschkof (1), description purement technique des opérations de l'armée russe. L'auteur ne s'y permet ni critiques, ni réflexions; mais son récit clair et méthodique laisse deviner, sous une forme respectueuse pour ses chefs, les fautes qu'ils ont commises pendant le cours de la guerre. Nous y trouvons de plus des états de situation qui doivent généralement être exacts, car les Russes, préoccupés plus que jamais des jugemens de l'Occident, ont affecté cette fois dans leurs publications militaires une extrême sincérité. Il est à remarquer que, pendant toute la durée de cette guerre, ils ont accusé, après chaque affaire, des pertes plus considérables que celles des alliés, même pour l'assaut du 18 juin.

Ces relations permettent de se former une idée nette de la bataille d'Inkerman. La vérité ressort de ces pages, écrites à des points de vue si différens. Il devient évident que lord Raglan, dans son bulletin, ne dit pas tout : la lutte eut ses alternatives de succès et de revers. Les Anglais finirent par céder : au moment où ils allaient se voir arracher la victoire, les Français vinrent rétablir la fortune du combat; mais, reconnaissons-le, ce fut la résistance désespérée des Anglais qui donna aux Français le temps d'arriver sur le terrain au moment décisif. Cette résistance fait le plus grand honneur aux vaillans soldats de l'armée anglaise. Aussi croyons-nous, en disant simplement la vérité, leur rendre une plus éclatante justice qu'en adoptant la version fabuleuse du bulletin de leur général. Nous nous sommes donc borné à fondre les deux relations du major Calthorpe et du capitaine Anitschkof en une seule; nous avons demandé à chacun de ces officiers les dispositions et les mouvemens de l'armée à laquelle il appartenait. Ces dispositions et ces mouvemens trouvant presque toujours leur contre-partie dans ceux de l'armée adverse,

(1) *Der Feldzug in der Krimm*, bearbeitet von Anitschkof, Hauptmann im Kaiserlich Russischen General Stabe, Berlin 1857.

Digitized by Google

nous les avons fidèlement reproduits quand ils s'accordaient; sinon, nous avons pris avec impartialité la version la plus vraisemblable. En suivant cette méthode, la seule qui soit raisonnable pour la description des opérations militaires, et en modifiant le témoignage des Anglais par celui des Russes, nous sommes arrivé à faire la part qui revient aux généraux français, part qu'ils ont déclinée avec courtoisie pour leurs alliés et qu'il est juste maintenant de leur rendre.

II.

Les réticences et les exagérations que nous avons relevées dans les relations anglaises ont répandu sur toute la première partie de la campagne de Crimée une singulière obscurité. Les faits les plus simples font question : ainsi nous en sommes réduits à des conjectures sur la force réelle de l'armée anglaise à cette époque. Le major Calthorpe, dans une de ses lettres, consacre deux pages à justifier le chiffre de 8,000 hommes donné par lord Raglan; mais il se garde de citer les états de situation du mois de novembre, qu'il a eus cependant à sa disposition, si nous en jugeons par les pièces justificatives de son récit, où figurent ceux du mois de mars. Les autres relations ne sont pas moins vagues. Il semble que même dans les publications officielles un voile ait été jeté sur les faits. Ainsi les commissaires chargés des enquêtes connues en Angleterre sous le nom de *Crimean Inquiry* se sont abstenus de donner ces états, qui eussent été l'indispensable complément de leurs investigations. C'est seulement en 1857 que le parlement, sur la motion du colonel Herbert, a fait imprimer un état des pertes de l'armée anglaise, où se trouve indiqué l'effectif des régimens à l'époque de leur débarquement en Orient. Nous trouvons du moins dans ce document une base d'évaluation. De l'ensemble des renseignemens qu'il nous offre, il résulte que l'armée anglaise, à l'époque dont nous parlons, se composait : 1° de quatre divisions d'infanterie, à six régimens, et d'une division d'infanterie légère, à huit régimens (l'effectif de ces cinq divisions était de 28,864 hommes, non compris les officiers, ce qui donne une moyenne de 900 hommes par régiment); 2° de deux divisions de cavalerie, à cinq régimens (l'effectif de ces deux divisions était de 2,940); 3° de l'artillerie et du génie, dont nous ne saurions donner exactement le chiffre.

Les pertes occasionnées par les maladies pendant le séjour en Turquie furent peu considérables; le major Calthorpe les évalue à 700 morts et 2,000 malades, laissés dans les hôpitaux. Depuis le débarquement en Crimée, les renseignemens nous manquent; on trouve seulement un point de repère dans un état de rations de viandes fraîches fournies par le commissariat, du 1er novembre au

Digitized by Google

31 mars (1). Nous citerons la partie de cet état où se trouve indiquée la force moyenne de l'armée anglaise au mois de novembre 1854 :

Quartier-général	650 hommes.
1re division (duc de Cambridge)	5,511
2e id. (Lacy Evans)	4,389
3e id. (England)	4,847
4e id. (Cathcart)	5,100
Division légère (Brown)	4,385
Artillerie de siége	1,022
Grosse cavalerie	812
Cavalerie légère	740
Artillerie à cheval	400
Troupes dans le voisinage de Balaclava et hôpital général.	3,768
Total	31,624 hommes.

Maintenant il faut tenir compte de cette circonstance, que l'état dont nous reproduisons les chiffres comprend les renforts parvenus à l'armée pendant le courant de novembre depuis la bataille : c'étaient les 9e, 62e, 46e et 97e régimens d'infanterie, forts ensemble de 3,012 hommes.

Nous donnons ces chiffres simplement à titre de renseignement; ils sont encore trop vagues pour que nous osions en tirer une conclusion formelle relativement au nombre des hommes *présens sous les armes* le jour de la bataille. Nous nous bornerons à formuler une conjecture assez vraisemblable, c'est qu'à cette époque la force des régimens anglais était à peu près celle des bataillons français et russes. L'effectif de ces derniers sur le papier est de 1,000 hommes, mais en réalité il est inférieur à ce chiffre. Notre appréciation à cet égard, fort opposée à l'opinion généralement admise, se fonde sur la relation officielle de la campagne des Russes en Hongrie. Cette relation contient les états de situation de l'armée à l'époque de son entrée en campagne, et la moyenne que nous avons relevée sur ces états est de 7 à 800 hommes par bataillon. On aura une idée suffisamment exacte des trois armées, si l'on ajoute que les forces des alliés en infanterie s'élevaient à quatre-vingts bataillons ou régimens (trente et un régimens anglais et quarante-neuf bataillons français), celles de l'armée russe à cent trois bataillons, appartenant en majeure partie aux 10e, 11e, 12e, 16e et 17e divisions. L'armée russe était supérieure à celle des alliés, surtout en cavalerie et en artillerie. La cavalerie se composait de cinquante-huit escadrons et de vingt-deux *sotnies* de Cosaques. L'artillerie comptait deux cent quatre-vingt-deux bouches à feu.

Une partie de ces troupes avait fait la campagne du Danube :

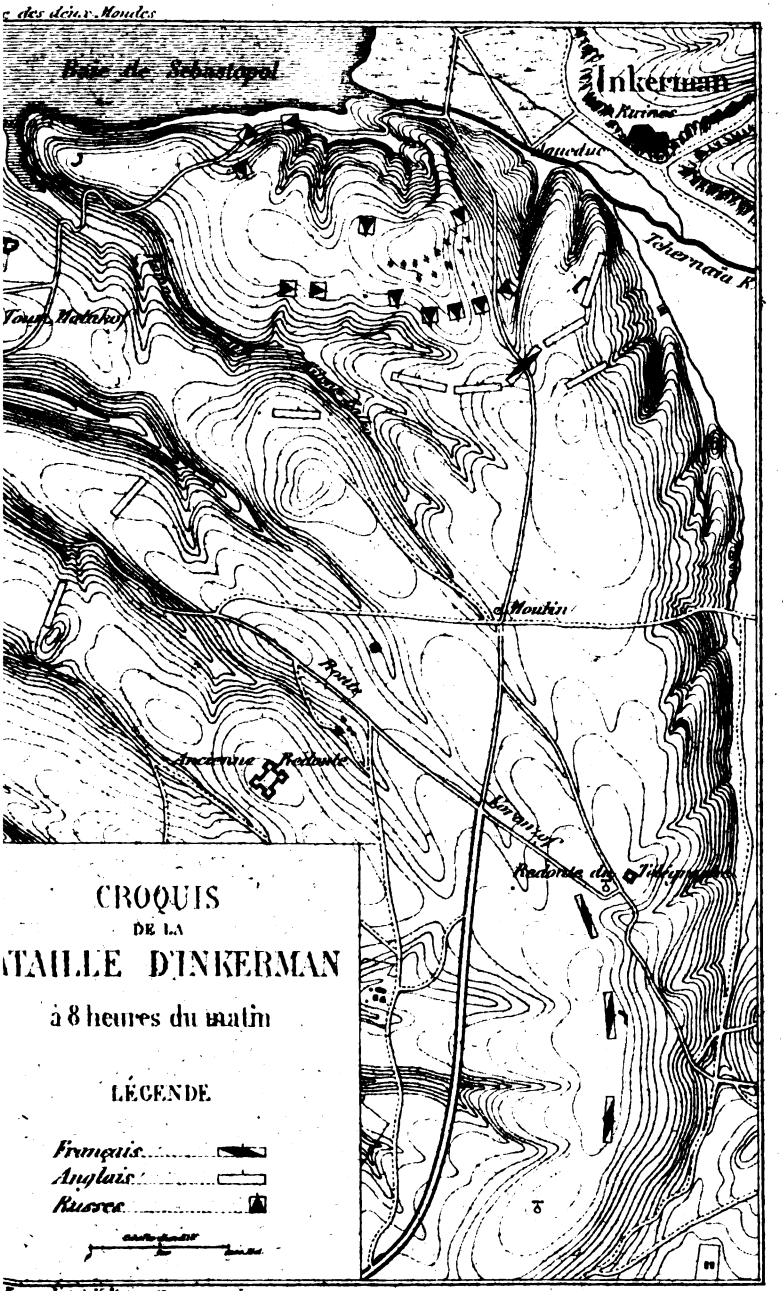
(1) Enquête de MM. Mac Neil et colonel Tulloch. *Appendix* n° 52.

Digitized by Google

c'étaient les 10e, 11e et 12e divisions, formant le quatrième corps d'armée aux ordres du général Dannenberg. Pour les amener plus rapidement sur le théâtre de la guerre, le gouvernement russe les avait fait transporter dans les voitures du pays, requises à cet effet sur toute la route. Néanmoins les derniers échelons n'étaient arrivés qu'à la fin d'octobre. Une fois maître de ces renforts, le prince Menchikof se résolut à prendre l'offensive. L'ouvrage du capitaine Anitschkof fait connaître en détail le plan qu'il adopta. Nous en avions déjà quelque idée par le rapport du général Dannenberg. Sur les indications assez vagues de ce général, des gens qui se croient fins en n'admettant jamais que leurs adversaires aient pu dire la vérité se sont empressés de contester la réalité de ce plan, et à plus forte raison des fautes qui en ont compromis le succès. Si nous ne partageons pas cette manière de voir, la raison fort simple en est que les Russes, à notre sens, ne pouvaient s'y prendre autrement qu'ils ne l'ont fait pour attaquer les alliés dans les fortes positions qu'ils occupaient.

La configuration du terrain est bien connue. Par sa forme, le plateau de Sébastopol se rapproche d'un demi-cercle, dont la corde serait la baie au nord; il se termine brusquement, à l'ouest et au sud par les falaises que baigne la mer, à l'est par les pentes abruptes connues sous le nom de monts Sapoun, au pied desquelles s'étendent les vallées de Balaclava et de la Tchernaïa. Une pente générale en sens inverse embrasse toute la surface du plateau, et l'abaisse insensiblement jusqu'à la baie. Le camp des alliés, appuyé aux monts Sapoun, n'était donc accessible que du côté de cette pente, qu'il eût fallu remonter à partir de la baie; du côté de la ville, il était protégé par les travaux du siége et les batteries de gros calibre que les alliés y avaient accumulées. Seulement, il faut le remarquer, les travaux à cette époque s'arrêtaient à la hauteur de la tour Malakof, laissant ainsi inoccupé l'espace compris entre l'embouchure de la Tchernaïa et la baie. C'était là le point vulnérable de la position; les Russes pouvaient y déboucher à la fois de la ville et du pont d'Inkerman. En sortant de Sébastopol par le faubourg de Karabelnaïa, les troupes de la garnison échappaient au feu des batteries anglaises, et venaient sans obstacle donner la main à celles qui occupaient les hauteurs de Mackensie. La tâche de cette dernière portion de l'armée russe était plus compliquée; après avoir passé la Tchernaïa sur le pont d'Inkerman, elle avait à gravir le revers escarpé de la vallée. A la vérité, sur ce point, les hauteurs sont déchirées par des ravins profonds, qui en rendent l'accès moins pénible. De plus, les deux grandes routes qui s'embranchent sur le pont d'Inkerman livrent un passage facile à l'artillerie. L'une de ces routes, la vieille route de poste, se développe sur le flanc d'un ravin

Digitized by Google



Lampsaint ℓ. Voltaire 17.

Digitized by Google

où se trouvent de vastes carrières exploitées pour la construction de la ville, et gagne directement le plateau; l'autre, dite la route des Sapeurs, le contourne en descendant le cours de la Tchernaïa et longeant ensuite les bords de la baie. Grâce à ces facilités, il était possible à une armée de franchir ce mauvais pas sur plusieurs colonnes, considération décisive dans une opération qui demandait avant tout de la célérité. Il n'y avait pas du reste à opter, car plus loin les monts Sapoun n'offrent d'autre accès que celui dont les Russes avaient profité pour tracer la route Woronzof, de Sébastopol à Balaclava, et depuis l'affaire du 25 octobre les Français avaient élevé de ce côté plusieurs batteries bien armées qui ajoutaient à la difficulté d'une attaque sur ce point.

La plus simple prévoyance commandait aux Anglais de se couvrir de même du côté d'Inkerman. Sur les instances de sir de Lacy Evans, lord Raglan s'était décidé à faire commencer deux petits ouvrages, dont l'un coupait à angle droit la vieille route de poste sur le point où elle sort du ravin des Carrières; cet ouvrage était à peine ébauché et n'avait aucune valeur sérieuse. L'autre, un peu plus important, était une redoute élevée sur un contre-fort des monts Sapoun, qui commande à la fois la vallée et le ravin des Carrières. Cette redoute devait être armée de deux pièces Lancastre. Par une incroyable négligence, ces pièces n'étaient pas encore en batterie. La nature rocheuse du terrain n'avait pas permis de creuser profondément le fossé, mais un épaulement formé de sacs-à-terre était suffisant pour abriter les hommes. Le point d'appui que les Anglais y trouvèrent fit jouer à cette rêdoute un rôle important dans le combat.

Le camp de la 2e division anglaise, formant l'extrême droite, s'étendait en arrière de la batterie sur un mamelon qui domine tout cet espace. Le reste de l'armée, moins la brigade écossaise du général Colin Campbell, campait sur la même ligne, ayant ainsi sa droite aux monts Sapoun et sa gauche au ravin qui, en arrivant à la baie, forme le port de Sébastopol. L'espace compris à gauche, entre le ravin et la mer, était occupé par les 3e et 4e divisions françaises, commandées par le général Forey. En arrière, sur les monts Sapoun, le front tourné vers la vallée de Balaclava, se trouvaient les 1re et 2e divisions françaises, formant le corps d'observation du général Bosquet; un peu plus loin, vers la mer, mais toujours sur le plateau, la 5e division Levaillant, la 1re brigade de la 6e division et la brigade de cavalerie d'Allonville; dans Balaclava et aux environs, la brigade écossaise, la brigade des soldats de marine, la cavalerie anglaise et les Turcs.

L'armée russe était répartie tout autour du plateau : dans Sébastopol, dans le camp de Mackensie, et dans la vallée de Balaclava.

Digitized by Google

Pour elle, la difficulté n'était pas seulement de gravir les hauteurs sous les yeux de l'armée anglaise; une fois arrivée sur le plateau, elle était exposée de plus à avoir sur les bras tout ou partie des six divisions françaises campées à portée des Anglais. Il fallait donc accabler tout d'abord ceux-ci, et, pour y réussir, empêcher, au moyen de diversions exécutées sur les autres points de la circonférence, les Français de leur venir en aide. Le prince Menchikof se détermina en conséquence à former trois attaques : une principale du côté d'Inkerman, puis deux autres, qui étaient destinées à occuper le corps d'observation du général Bosquet du côté de Balaclava, et celui du général Forey du côté de la mer. L'attaque principale fut confiée au général Dannenberg, qui dut se jeter sur les Anglais avec la majeure partie des forces russes, quarante-neuf bataillons et cent trente-quatre bouches à feu; le prince Gortchakof II, avec seize bataillons, cinquante-huit escadrons et cent bouches à feu, fut chargé de la diversion dans la vallée de Balaclava; le général Timofeïef, avec quatre bataillons, de la sortie contre les lignes françaises; enfin le général Moller, avec le reste de la garnison, fort de vingt-sept bataillons, eut pour instructions, en cas de succès du corps principal, d'attaquer les tranchées des alliés. Six bataillons furent laissés à la ferme Mackensie.

Le général Dannenberg, pour faciliter le débouché de ses troupes, les divisa en deux colonnes à peu près d'égale force. Vingt-neuf bataillons (les régimens de Kolyvan, Tomsk, Katharinbourg, Uglitz, Butir, Susdal, Wladimir) et trente-huit bouches à feu, formant la colonne de droite, furent confiés au général Soïmonof. Cette colonne, étant destinée à attaquer la droite et le centre des Anglais, fut introduite quelques jours à l'avance dans la ville. Vingt autres bataillons (les régimens de Taroutino, Borodino, Okhotsk, Yakoutsk, Selensky) et quatre-vingt-seize bouches à feu, composant la colonne de gauche et la réserve sous les ordres du général Pavlof, demeurèrent en arrière du pont d'Inkerman.

Quant aux détails de l'opération, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici en substance les instructions données à ces deux généraux :

« Les troupes de la colonne de droite, aux ordres du lieutenant-général Soïmonof, se trouveront réunies, à quatre heures du matin, près du bastion n° 1, et se mettront en mouvement, à cinq heures, dans l'ordre suivant : deux compagnies de carabiniers, le 1er et le 2e bataillon du régiment de Kolyvan, la batterie n° 2 de la 2e brigade d'artillerie, les 3e et 4e bataillons du régiment de Kolyvan, les 3e et 4e bataillons du régiment de Tomsk, la batterie n° 1 de la 16e brigade d'artillerie, le 2e et le 1er bataillon du régiment de Tomsk, les régimens de Katharinbourg, Uglitz, Butir, Susdal et Wladimir, les batteries nos 4 et 5 de la 17e brigade d'artillerie, deux compagnies de sapeurs, une *sotnie* du

Digitized by Google

régiment du Don n° 67. Ces troupes graviront les hauteurs *à gauche de la pente du Kilen-Balka* et se formeront en bataille dans l'ordre suivant : les régimens de Tomsk et de Kolyvan *se déploieront;* les deux compagnies de carabiniers couvriront leur front et leur flanc droit, le régiment de Katharinbourg se déploiera en deuxième ligne. Ces trois régimens seront aux ordres du général-major Vilbois; les quatre derniers régimens, avec leur artillerie légère, formeront la réserve et suivront à distance convenable. La réserve sera aux ordres du général Schabokritsky. La colonne de gauche, sous les ordres du général Pavlof, franchira le pont d'Inkerman à cinq heures du matin dans l'ordre suivant : le régiment d'Okhotsk, deux compagnies de carabiniers, les régimens de Borodino et Taroutino, la batterie légère n° 3 de la 17e brigade d'artillerie, le régiment d'Yakoutsk, la batterie n° 3 de la 17e brigade d'artillerie, le régiment de Selensky, l'artillerie de réserve. Le passage du pont effectué, le régiment d'Okhotsk prendra à droite et suivra la route des Sapeurs. Le régiment de Borodino, avec les deux compagnies de carabiniers, gravira le ravin qui se trouve à droite du pont. Le régiment de Taroutino suivra la vieille route de poste. Ces régimens, arrivés sur la hauteur, feront halte. Les hauteurs une fois occupées, le général Dannenberg prendra le commandement en chef des deux colonnes. »

Au moment d'engager l'action, les régimens de Kolyvan, Tomsk et Katharinbourg, de la colonne de droite, et les régimens de Taroutino et Borodino, de la colonne de gauche, devaient donc se déployer sur l'espace compris entre les pentes qui forment le revers de la vallée de la Tchernaïa et les tranchées anglaises. Cet espace, d'environ trois kilomètres, est coupé en écharpe par le Kilen-Balka, ravin profondément encaissé, qui prend naissance au sommet du plateau et va se jeter dans la grande baie, près du faubourg de Karabelnaïa, où il forme la petite baie du Carénage. Dans cet ordre de bataille, les deux colonnes étaient séparées par le ravin. L'instruction particulière n° 1521 envoyée au général Soïmonof l'avant-veille de la bataille indiquait aussi clairement que possible la position que devait occuper ce général. « Vous tiendrez votre réserve, y est-il dit, en arrière de votre aile droite dès que votre aile gauche sera complétement appuyée au Kilen-Balka. » Les dispositions générales étaient conçues, on a pu le voir, dans le même esprit.

III.

Le moment était donc venu pour les Russes de tenter de nouveau la fortune des armes. Les troupes étaient pleines d'ardeur; elles avaient enfin retrouvé cette confiance en elles-mêmes qui semble leur avoir fait défaut le jour de la bataille de l'Alma. « A cette époque, nous dit un témoin oculaire (1), les soldats étaient intimidés

(1) *Unter den doppeln Adler* (*Sous le double Aigle*), journal d'un chirurgien militaire allemand, Berlin 1855.

Digitized by Google

par tout ce qu'ils avaient entendu dire des armes nouvelles inventées en Occident et de leurs effets destructeurs; mais leur moral depuis lors s'était relevé. Le succès de la défense de Sébastopol, la défaite récente de la cavalerie anglaise à Balaclava, avaient fait succéder au découragement un sentiment de patriotique enthousiasme que la nouvelle de l'arrivée des jeunes grands-ducs Michel et Nicolas portait à son comble. Dans la ville et dans le camp, les soldats, au milieu des libations habituelles de l'eau-de-vie nationale, ne parlaient que de livrer enfin bataille et d'affranchir le sol de la Russie de la présence des étrangers. Les cérémonies religieuses, les bénédictions de troupes, alternaient avec les revues et les manœuvres. » De même que, la veille de la bataille de la Moskova, l'image de saint Serge était portée dans le camp de Kutusof par le clergé de Moscou, — une image de la Vierge, envoyée par l'impératrice, était exposée sur les remparts de Sébastopol à la vénération de l'armée. Le caractère national n'avait pas changé depuis 1812; deux mots ont toujours fait vibrer le cœur du soldat russe : Dieu et le tsar!

Matériellement, la condition du soldat, son armement, son équipement, étaient les mêmes que dans le reste de l'Europe. Grâce aux soins incessans de l'empereur Nicolas, l'armée russe s'était assimilé tous les perfectionnemens de la civilisation occidentale. Son artillerie était magnifique; en ce qui touche la précision du tir et la rapidité des manœuvres, elle approchait de la perfection. Dans l'infanterie, le soldat, soumis à une discipline sévère, était rompu au service; mais les cadres étaient insuffisans. La toute-puissance de l'empereur n'avait pu amener cette diffusion des lumières qui permet de recruter dans toutes les classes d'une nation l'état-major de son armée; les sujets propres au commandement manquaient. Aussi voyait-on à chaque affaire les régimens désorganisés par leurs pertes en officiers. Rappelons enfin que ces troupes n'avaient pas l'habitude de la guerre. Il ne se trouvait plus, pour donner l'exemple, de ces vieux soldats de Souvarof, qui dans les haltes demeuraient appuyés sur leurs armes, disant avec orgueil : Les soldats de Souvarof n'ont pas besoin de repos!

Dans le camp des alliés, personne ne s'attendait à voir les Russes prendre l'offensive. Telles étaient encore les illusions, que, la veille même de la bataille d'Inkerman, les généraux s'étaient décidés à brusquer la prise de la ville par une attaque de vive force. On voit qu'ils en étaient revenus à leur idée première d'un simple coup de main sur Sébastopol. Les différentes phases de cette idée sont curieuses à suivre dans les lettres du major Calthorpe. — Arrivés au Belbek, nous dit-il, les généraux alliés ne savaient encore s'ils devaient attaquer le côté nord ou le côté sud de la ville. Le côté sud sembla d'abord plus facile à enlever; puis, à la vue des deux tours

Digitized by Google

et du mur crénelé qui le couvraient, ils tombèrent d'accord qu'il fallait avant tout éteindre le feu de ces ouvrages. Ce devait être l'affaire de trois ou quatre jours; mais chaque jour ajoutait aux difficultés de l'entreprise. Les Russes, de leur côté, poussaient avec rapidité les travaux de la défense; du camp, on voyait les habitans, les femmes même, venir en aide aux soldats. Enfin le 17 octobre les batteries de siége avaient ouvert leur feu, et il fut bientôt évident qu'elles ne parviendraient pas à éteindre celui des Russes. Les généraux alors s'étaient décidés à donner l'assaut. Il fallait en finir; l'hiver approchait.

Si les Français, formés par les guerres d'Afrique, ne souffraient pas encore de l'inclémence de la saison, il n'en était pas de même des Anglais, qui, par un concours singulier de circonstances, enduraient des privations exceptionnelles. Lord Raglan, convaincu qu'il suffirait de se présenter devant Sébastopol pour y entrer, avait donné l'ordre de laisser à bord des vaisseaux tous les bagages, et jusqu'aux sacs des soldats. De même, les chefs de corps, pour alléger la marche, avaient fait jeter en route les marmites des régimens. Il en résultait que le soldat était réduit à se nourrir de viande à demi grillée sur des charbons. Ses habits étaient en lambeaux, les bagages, les sacs, n'ayant pu lui être rendus dans la confusion du débarquement. Or le soldat anglais est au feu le modèle du soldat, mais il est habitué à des ménagemens infinis. Obligé de tout faire par lui-même, harassé de fatigue, mourant de faim, dénué de vêtemens, d'abris, il tombait exténué sur la route de Balaclava, ou périssait dans le camp, de misère et de maladie (1). Cependant, disons-le à son honneur, nous le verrons, au moment du combat, retrouver toute son énergie et soutenir son renom de valeur dans l'une des plus fâcheuses conditions où armée anglaise se soit trouvée.

La veille du jour fixé pour la bataille, le temps était devenu affreux; des torrens de pluie n'avaient cessé de tomber pendant toute la nuit du 4 au 5 novembre. Vers l'aube, ces averses avaient fait place à une pluie fine accompagnée d'une brume épaisse. A quatre heures du matin, les troupes de la garnison prirent position en silence dans le faubourg Karabelnaïa. Quand à cinq heures elles se mirent en mouvement, l'obscurité était telle qu'on ne distinguait rien à quelques pas devant soi. Par un jeu de la fortune, cette obscurité, qui semblait favoriser le dessein des Russes, fut la cause première de leur perte. Elle amena dans la marche de la colonne, dès les premiers pas, une erreur de direction qui compromit tout le plan du

(1) Ces faits sont signalés dans l'enquête anglaise sur les affaires de Crimée comme une des causes sérieuses des souffrances et des pertes de l'armée britannique.

Digitized by Google

prince Menchikof. Ainsi que nous l'avons dit, le général Soïmonof, chargé d'attaquer le centre et la gauche des Anglais, devait prendre sur la gauche du Kilen-Balka. Tout à l'inverse, il prit sur la droite. Une fois engagé de ce côté, il suivit la direction du ravin, et vint donner ainsi sur la droite des Anglais. On voit dès l'abord les conséquences que devait entraîner cette erreur de direction, erreur qui est restée inexpliquée par suite de la mort du général Soïmonof, mais due, selon toute probabilité, à l'extrême obscurité.

La pluie glacée de la nuit avait transi les hommes des postes avancés des Anglais. Quelques-uns entendirent bien un bruit sourd du côté de Sébastopol; mais les chefs de poste l'attribuèrent à la marche de convois dirigés sur la ville et n'en tinrent pas compte. Vers cinq heures et demie, un piquet d'une quarantaine d'hommes, apercevant confusément au milieu du brouillard une masse qui s'approchait, crut avoir affaire à quelque parti égaré. S'étant avancés d'une centaine de pas pour reconnaître l'ennemi, les Anglais se trouvèrent tout à coup en face de l'avant-garde de Soïmonof. Leur surprise fut telle qu'ils mirent bas les armes sans tirer un coup de fusil. Deux ou trois seulement s'échappèrent et vinrent donner l'alarme. Le général Codrington, qui visitait les avant-postes, fut bientôt mis au fait de ce qui se passait. Il courut en informer le général Brown; la division légère et la 2e division prirent les armes en un instant.

Les postes avancés des troupes anglaises, qui se retiraient lentement, échangeaient un feu de plus en plus vif avec les carabiniers jetés en avant des colonnes russes. Déjà le canon du prince Gortchakof retentissait dans la vallée de Balaclava. Lord Raglan monta à cheval, et se rendit en toute hâte à l'extrême droite de son camp, où l'action s'engageait chaudement. Le général Bosquet y arrivait presque en même temps. Bien qu'il fût lui-même attaqué du côté de Balaclava, son instinct militaire lui faisait deviner que les coups décisifs se porteraient du côté d'Inkerman. Ses premières dispositions une fois prises, il était venu offrir ses services aux Anglais. Le duc de Cambridge et le général Brown le rencontrèrent près du Moulin-à-Vent. Ces généraux n'étaient pas encore détrompés sur le danger de leur situation; ils refusèrent poliment le secours que leur offrait le général Bosquet, disant qu'ils se suffiraient bien à eux-mêmes. Celui-ci insista néanmoins pour leur laisser deux bataillons d'infanterie, quatre compagnies de chasseurs à pied et deux batteries d'artillerie à cheval qu'amenait le général Bourbaki. Il fut convenu que ces troupes observeraient simplement la pente des monts Sapoun, en arrière de l'extrême droite. Cependant l'armée anglaise prenait position sur les hauteurs en avant du camp : la 2e division, déployée le long du ravin des Carrières, depuis la batterie des Sacs-à-Terre jusqu'à la naissance de ce ravin; à la gauche de cette divi-

Digitized by Google

sion, mais formant avec elle un angle, la division légère, déployée de même et couverte par une des branches du Kilen-Balka. La brigade des gardes, quelques instans après, vint se placer en arrière de la 2e division. Le reste des troupes était encore en marche, et fort éloigné. Ainsi dans ce premier moment six régimens de la 2e division, huit de la division légère et trois des gardes, en tout dix-sept régimens, prirent seuls part à l'action. La position qu'avait prise l'armée anglaise était bien choisie. Elle avait ses ailes appuyées aux pentes inaccessibles de la vallée du Kilen-Balka, son front en partie couvert par des ravins qui descendent à droite et à gauche, et formait un demi-cercle, dont les feux convergeaient sur le défilé par où l'armée russe devait déboucher.

Il était près de sept heures lorsque les colonnes russes arrivèrent à la portée du feu des Anglais; la colonne de Soïmonof longeait le Kilen-Balka, le régiment de Borodino gravissait le ravin en face du pont d'Inkerman, et le régiment de Taroutino suivait, dans le ravin des Carrières, la vieille route de poste. Par suite du faux mouvement de Soïmonof, ces colonnes vinrent s'encombrer sur le plateau compris entre la vallée et le Kilen-Balka. Ce plateau n'a guère plus d'un kilomètre de large. Aussi les Russes se virent-ils dans l'impossibilité de se déployer conformément aux instructions du général Dannenberg. Exposés de tous côtés au feu redoutable des Anglais, armés de carabines Minié, ils durent engager l'action ployés en colonnes serrées. A la droite, le long du Kilen-Balka, se trouvaient ainsi massés les régimens de Tomsk et de Kolyvan, ayant en réserve le régiment de Katharinbourg; à la gauche, les régimens de Borodino et Taroutino. L'artillerie occupa une butte appelée par les Anglais la butte des Cosaques, d'où l'on dominait tout le champ de bataille, et prit position sur deux lignes appuyées à droite et à gauche par les régimens de Butir et d'Uglitz. Beaucoup plus loin en arrière, le long du Kilen-Balka, les régimens de Susdal et de Wladimir demeurèrent en réserve. L'artillerie russe ouvrit alors un feu dont pendant toute la durée du combat la vivacité ne se ralentit pas un instant. Protégées par ce feu terrible, les colonnes russes marchèrent sur la ligne anglaise. Vingt bataillons russes allaient ainsi aborder dix-sept régimens de forces à peu près égales. La difficulté de se frayer un passage à travers les broussailles qui couvraient tout le sol environnant rompit bientôt les rangs des Russes. Il était impossible aux hommes de marcher avec ensemble, et, une fois séparés, de se rallier dans ces halliers hauts de trois à six pieds. La nature du terrain fit ainsi de cette première période de la bataille d'Inkerman une longue et sanglante mêlée où des masses en désordre venaient se heurter, avançaient, reculaient, puis revenaient à la charge avec un acharnement extraordinaire. Une brume épaisse

Digitized by Google

obscurcissait l'atmosphère, l'artillerie tirait le plus souvent au hasard, les généraux avaient de la peine à distinguer ce qui se passait, même quand un souffle d'air soulevait les flots de fumée appesantis sur le champ de bataille.

Les régimens de Tomsk et de Kolyvan, à la droite, eurent d'abord l'avantage; ils franchirent l'épaulement qui coupait la vieille route, et pénétrèrent jusque dans le camp, où ils se maintinrent pendant quelque temps. A la gauche, les régimens de Borodino et de Taroutino descendirent dans le ravin, et gravirent la pente opposée, que dominait la batterie des Sacs-à-Terre. Les Anglais les attendaient au sommet. Suivant la méthode usitée dans les guerres de la Péninsule, ils les accueillirent par une violente décharge, puis fondirent sur eux à la baïonnette. Toutefois l'élan des profondes colonnes ennemies rompit la ligne anglaise, la batterie fut enlevée, et les régimens russes de Borodino et de Taroutino pénétrèrent, comme ceux de Tomsk et de Kolyvan, jusque dans le camp des Anglais. De leur côté, deux bataillons du régiment de Katharinbourg, encombrés derrière le régiment de Tomsk, firent un à-droite, franchirent le Kilen-Balka, et enlevèrent une batterie d'artillerie que lord Raglan avait envoyée à l'appui de la division légère. Le major Townshend, l'ayant portée trop en avant, n'eut pas le temps de la retirer; il fut tué, les pièces enclouées et précipitées dans le ravin. Il était près de huit heures. La 4e division arrivait sur le champ de bataille, et au centre la brigade Bourbaki, amenée en toute hâte, exécutait une charge à la baïonnette. Les gardes firent en même temps un vigoureux effort; toute la ligne suivit le mouvement, repoussa les Russes et vint occuper sa position première le long des ravins. Les Anglais s'étant arrêtés sur ce point, le combat dégénéra en une simple canonnade.

Toutes les forces disponibles des Anglais se trouvaient alors réunies. Lord Raglan avait sous la main vingt-six régimens anglais et deux bataillons français. La brigade des gardes occupait la batterie des Sacs-à-Terre, puis venaient la 1re brigade (Goldie) de la 4e division, les deux bataillons français, la 2e division; en potence sur le Kilen-Balka, la division légère; plus loin encore, tout à fait au-delà du Kilen-Balka, la 2e brigade (George Campbell) de la 3e division. Cette brigade reliait ainsi l'armée anglaise avec les tranchées qu'occupait la 1re brigade (Eyre) de cette 3e division. La 2e brigade (Torrens) de la 4e division, sous les ordres de sir George Cathcart, avait été laissée en réserve à quelque distance de la brigade des gardes.

Les Russes s'étaient arrêtés de l'autre côté des ravins, où ils se reformaient sous la protection de leur artillerie. Le général Soïmonof avait été tué dès le commencement de l'action; le général Vilbois, qui l'avait remplacé dans le commandement, venait d'être blessé;

Digitized by Google

la perte en officiers avait été énorme; il en était résulté une extrême confusion dans les rangs. Les régimens de Taroutino et de Borodino, qui paraissent s'être conduits mollement, étaient descendus jusque dans les Carrières. Ils ne purent même s'y maintenir, et passèrent la Tchernaïa pour ne plus reparaître de la journée.

Voyant l'inaction des Russes, sir George Cathcart prit sur lui, dit lord Raglan, de descendre dans le ravin des Carrières avec la 2e brigade (Torrens) de sa division, et de longer ainsi la pente des monts Sapoun, pour se jeter sur le flanc gauche des Russes. Pendant qu'il exécutait ce mouvement, les régimens d'Okhotsk, d'Yakutsk, de Selensky, et l'artillerie de réserve, qui avaient fait le long détour de la route des Sapeurs, apparaissaient enfin sur le plateau. Il était facile de voir aux uniformes usés des survenans, à leur visage bronzé, à leur attitude martiale, que ceux-ci étaient de vieux soldats aguerris; ils étaient pleins d'ardeur et chantaient en chœur l'hymne : « Dieu sauve le tsar! » Le général Dannenberg courut au-devant de ces régimens, les anima du geste et de la voix, et, à mesure qu'ils arrivaient, les lança sur les Anglais, Okhotsk à la droite, Yakutsk au centre, Selensky à la gauche. Ce dernier régiment se trouva donc couronner les pentes du ravin des Carrières juste au moment où sir George Cathcart, avec sa brigade, arrivait au fond du ravin (1). Les Russes les accueillent par une décharge si meurtrière qu'elle arrête net leur mouvement. Sir George Cathcart s'efforce de reporter ses soldats en avant, mais le feu des Russes devient si violent qu'il se voit obligé d'y renoncer. Le brigadier Torrens parvient cependant à rallier le 68e régiment, lui fait mettre l'arme au bras et se jette en avant, de sa personne, pour l'entraîner; à quelques pas de là, il tombe grièvement blessé. La perte de ce chef décourage les soldats, qui tournoient et se remettent à tirailler. Le régiment de Selensky, ayant l'avantage du terrain, les écrase de ses feux réguliers et les rejette en désordre sur les pentes des monts Sapoun. Sir George Cathcart est blessé à mort, abandonné par ses troupes à l'héroïque amitié du colonel Seymour, son adjudant-général, qui se fait tuer à ses côtés. Le régiment de Selensky, ramenant devant lui une multitude en désordre, qu'il poursuit la baïonnette dans les reins, gravit la pente opposée. Au même moment, un boulet abat quatre chevaux d'une batterie française qui avait été amenée sur ce point; une de ses pièces est prise et enclouée. Les Russes arrivent ainsi sur la batterie des Sacs-à-Terre. Le magnifique régiment de *Coldstream*, fort de 700 hommes, l'occupait; il attend les Russes à petite portée, et, par la précision de son feu, arrête pendant longtemps tous leurs efforts.

(1) Une erreur du capitaine Anitschkof rend toute cette partie de sa relation incompréhensible. Nous avons donc suivi la relation anglaise.

Digitized by Google

Sur toute la ligne, le combat s'était renouvelé avec la même vivacité. L'artillerie de réserve, remplaçant celle de la colonne de Soïmonof, redoublait la violence de la canonnade. Dans toutes les directions, les boulets labouraient le sol, ricochant à travers les halliers, les tentes du camp, faisant d'affreux ravages parmi les troupes anglaises, surtout parmi celles de la division légère, qui était plus exposée, parce qu'elle formait un angle avec le reste de la ligne. Le général Brown, commandant cette division, les brigadiers Adams et Buller sont blessés; le général d'artillerie Strangways a la jambe emportée par un boulet; le général Canrobert, qui était venu rejoindre lord Raglan, est atteint d'un éclat d'obus. Enfin le brigadier Goldie, commandant la 1re brigade de la 4e division, est blessé à mort. Alors cette brigade plie, laissant ainsi découverte la gauche des gardes. Le régiment d'Yakutsk profite de cette trouée, déborde la batterie des Sacs-à-Terre, et, réunissant ses efforts à ceux du régiment de Selensky, attaque avec fureur les gardes. Les Russes, arrêtés par le fossé et l'épaulement de la redoute, entassaient leurs morts dans le fossé, et s'en faisaient une banquette pour s'aider à franchir cet obstacle. On se battit corps à corps, à bout portant, à coups de baïonnettes, à coups de crosses de fusils. Les pertes furent énormes de part et d'autre. Le colonel Bibikof fut tué, presque tous ses officiers inférieurs étaient gisans à ses côtés. Le tiers du régiment de *Coldstream* jonchait l'intérieur de la redoute. Le général Bentink, commandant la brigade des gardes, venait d'être emporté, grièvement blessé. La position n'était plus tenable, et les *Coldstreams* furent obligés d'abandonner la redoute. Ces braves soldats, serrant leurs rangs éclaircis, se retirèrent lentement, faisant toujours face à l'ennemi. Toutes leurs cartouches étaient brûlées. Le duc de Cambridge, désespéré de ce mouvement rétrograde, parcourait à cheval les rangs des gardes, les adjurant de tenir ferme; les soldats lui répondaient en montrant leurs gibernes vides. Il était dix heures et demie, rien n'arrêtait plus les Russes; pour la seconde fois, ils étaient maîtres du camp et des hauteurs qui dominent tout l'espace environnant. « S'ils avaient poursuivi leurs succès, dit le major Calthorpe, le moindre effort leur eût permis de culbuter la ligne anglaise, et le flanc de notre armée une fois tourné, le sort de la journée devenait en vérité douteux. » — « A ce moment, reprend le capitaine Anitschkof, épuisés par les efforts qu'ils venaient de faire, les Russes entendirent, par-dessus le bruit du canon et de la mousqueterie, les sons aigus des clairons français. »

Ces clairons annonçaient aux Russes que la diversion du prince Gortchakof avait échoué, et que les Français accouraient sur le champ de bataille. En effet, lord Raglan, inquiet de sa situation, s'était décidé à dépêcher coup sur coup plusieurs officiers chargés

Digitized by Google

de demander secours au général Bosquet. Le général français s'attendait à cette demande; négligeant l'attaque des Russes de son côté, il avait laissé la division Bouat leur tenir tête sur les crêtes des monts Sapoun, et amenait au pas de course deux bataillons, l'un de zouaves, l'autre de tirailleurs algériens, avec une batterie d'artillerie. Il s'était fait suivre d'un autre bataillon de zouaves, de deux bataillons du 50e de ligne sous les ordres du général d'Autemarre, de quatre escadrons de chasseurs d'Afrique, enfin de cinq bataillons formant la brigade du général de Monnet. Réunissant ses deux premiers bataillons à ceux qui étaient engagés depuis le matin sous les ordres du général Bourbaki, il les lança avec vigueur sur sa droite, et, renversant tout sur son passage, pénétra jusqu'à la batterie des Sacs-à-Terre; mais les Anglais étaient hors d'état de suivre ce mouvement. Lord Raglan avait fait coucher à terre une partie de la 2e division et de la division légère, qu'écrasait le feu de l'artillerie ennemie. Le général Bosquet se trouva donc débordé sur la gauche par les colonnes russes, qui continuaient à pousser les Anglais. Pour se dégager, il fit avancer un bataillon de zouaves qui tomba sur le flanc et la queue de ces colonnes; cette brusque attaque arrêta les Russes.

A ce moment apparaissait la colonne d'Autemarre. Ces troupes, cachées jusque-là par le mouvement du terrain, furent accueillies par un feu des plus vifs de l'artillerie russe. La tête de la colonne, étonnée de ce feu, se rejeta en arrière, mais fut vivement ramenée en avant par ses chefs. Bien qu'elle eût dès lors beaucoup à souffrir du feu des Russes, le général Bosquet la maintint sur ce point dangereux; il comptait sur l'effet moral que devait produire la vue de cette réserve, et cet effet fut décisif. Le général Dannenberg, qui, du haut de la butte des Cosaques, dominait au loin tout le champ de bataille, ne pouvait plus douter de l'insuccès de la diversion confiée au prince Gortchakof. Il voyait déjà sur le terrain, ou à portée, douze bataillons français avec de l'artillerie et de la cavalerie. Il pouvait avoir sur les bras toutes les forces disponibles de l'armée française. Bien qu'il lui restât intacts les seize bataillons des régimens de Butir, Uglitz, Susdal et Wladimir, il se décida à donner le signal de la retraite. Dès lors le mouvement rétrograde des Russes se prononça de plus en plus. Le général Bosquet, ayant reformé ses troupes, les porta de nouveau en avant, et balaya toutes les pentes autour de lui. Les Anglais suivirent, mais lentement. Le général Dannenberg, pour se donner le temps de faire filer son artillerie et les troupes harassées, fit donner pour la première fois les régimens de Susdal et de Wladimir. Ces régimens couvrirent avec vigueur les derniers momens de la retraite. Il était une heure après midi. Le temps s'était éclairci. Les colonnes russes redescendaient les unes

Digitized by Google

vers la ville, les autres vers le pont d'Inkerman. Le feu s'éteignait de part et d'autre. Toutes les dix minutes, on voyait sur la butte des Cosaques les artilleurs russes remettre quatre par quatre leurs pièces sur leurs affûts et disparaître. Deux batteries tinrent obstinément jusqu'au bout; les derniers pelotons du régiment de Wladimir s'étant écoulés dans les ravins, les artilleurs de ces deux batteries, après avoir fait une dernière décharge, enlevèrent lestement leurs pièces et redescendirent la butte au galop. Quand un souffle d'air eut dissipé la fumée de cette décharge, toute l'armée russe avait disparu. La bataille d'Inkerman était gagnée.

Les généraux anglais et français, qui considéraient ce spectacle, se félicitèrent de leur victoire. « Lord Raglan, dit le major Calthorpe, proposa à l'instant au général Canrobert de poursuivre les Russes. Ce dernier demanda à lord Raglan s'il pourrait l'appuyer avec l'infanterie anglaise, au moins avec les gardes; mais ceux-ci étaient réduits à une poignée d'hommes. Le reste de l'infanterie avait été engagé jusqu'à sa dernière réserve et avait cruellement souffert. Sur les instances de lord Raglan, le général Canrobert consentit à envoyer deux bataillons d'infanterie et une batterie d'artillerie occuper le terrain qu'abandonnait l'ennemi. Malheureusement on avait perdu du temps, et les Russes avaient si rapidement exécuté leur retraite, qu'ils avaient déjà franchi la Tchernaïa. La batterie française leur envoya quelques boulets auxquels répondirent les canons des bateaux à vapeur le *Wladimir* et la *Chersonèse*, embossés à l'embouchure de la Tchernaïa. Ce fut tout. »

Pendant que le général Dannenberg livrait cette sanglante bataille, que faisait donc le prince Gortchakof? Il est difficile de se l'expliquer. Descendu dans la vallée de Balaclava à cinq heures du matin, il ouvrit un feu d'artillerie assez vif, mais tellement hors de portée que ses projectiles n'arrivaient même pas jusqu'aux Français. Il s'en tint là tout le reste de la journée. On se demande naturellement si telles étaient les instructions données au prince, ou si elles furent mal interprétées par lui. Il n'avait, il est vrai, que seize bataillons à opposer aux vingt bataillons du corps d'observation du général Bosquet, mais il pouvait néanmoins s'engager plus franchement, puisqu'il lui restait en outre cinquante-huit escadrons et une immense artillerie pour couvrir, en cas d'échec, sa retraite dans la plaine de Balaclava. Ce point des opérations de l'armée russe est demeuré fort obscur. Le capitaine Anitschkof passe très légèrement sur toute cette partie et n'en parle qu'avec un redoublement de circonspection. Du reste, quels qu'aient été les motifs du prince Gortchakof, sa conduite reste jugée par celle du général Bosquet. Le général Bosquet ne s'y méprit pas un instant et ne tint nul compte de cette insignifiante canonnade.

Digitized by Google

La sortie confiée au général Timofeief fut menée tout autrement. Ce général, qui trouva quelques mois après une mort glorieuse en défendant le Mamelon-Vert, sortit du bastion n° 6 avec quatre bataillons appuyés de quatre pièces d'artillerie légère, et pénétra vivement dans les tranchées françaises sur les neuf heures du matin. Il les bouleversa, encloua une quinzaine de pièces dans les batteries n°s 1, 2 et 3, et se retira sans accident dans la place, entraînant à sa poursuite le général de Lourmel. Ce bouillant officier s'avança trop, sa brigade se trouva compromise et souffrit cruellement du feu de la place; lui-même fut tué. Pour dégager la brigade, le général Forey fut obligé d'envoyer à son secours le général d'Aurelle. Le corps d'armée, pendant tout ce temps, fut tenu sous les armes dans les tranchées. Le but de Timofeief se trouva ainsi atteint.

Pour le général Moller, il n'osa rien tenter avec la garnison sur les lignes anglaises, mais son inaction s'explique : il devait donner la main aux troupes de Soïmonof, chargé d'attaquer le centre et la gauche des Anglais, et qui alla tout à l'inverse donner sur leur extrême droite.

Telles furent, d'après les derniers documens anglais et russes, les opérations des deux armées pendant la journée du 5 novembre.

IV.

Cette journée coûta aux Russes 9,000 hommes tués ou blessés. Leurs évaluations, à cet égard, se trouvant parfaitement d'accord avec celles du général Canrobert, nous croyons devoir les adopter (1). Du côté des alliés, les pertes ne furent que de 4,000 hommes. Toutefois l'exactitude de ce chiffre est contestée par le major Calthorpe, et de fait il est difficile de s'expliquer une telle disproportion. Les conditions dans lesquelles les deux armées en vinrent aux prises furent à peu près égales. La défaite des Russes, il faut le reconnaître, ne fut pas une déroute; ils se retirèrent en bon ordre, ne laissèrent aux mains des vainqueurs ni canons ni prisonniers. Or, pour nous servir des expressions de Napoléon, « la grande différence entre les pertes des vainqueurs et celles des vaincus n'existe surtout que par les prisonniers... Les pertes occasionnées par le feu sont égales de part et d'autre (2). »

(1) Les pertes des Anglais furent de 462 tués, 1,952 blessés, 198 égarés. Il résulte de la proportion entre les tués et les blessés que l'accusation relative au massacre des blessés anglais ne porte que sur des faits isolés, comme il s'en voit malheureusement dans toutes les guerres. Nous ferons remarquer à ce sujet que le procès intenté au major russe n'aboutit à rien; fort embarrassés de la tournure que prenait cette affaire, les Anglais ne songèrent plus qu'à l'assoupir et firent embarquer à petit bruit cet officier pour Malte, où il mourut de ses blessures.

(2) *Précis des Guerres de César*, p. 152.

Digitized by Google

Du reste, cette question, qui eut son intérêt dans le moment, n'en a plus aujourd'hui. La suite l'a prouvé : la victoire remportée par les alliés à Inkerman n'eut qu'une influence négative sur les événemens. Si les Russes avaient échoué dans leur projet de jeter les alliés à la mer, ils étaient parvenus à sauver leur armée. Vaincus, mais non désorganisés, ils restaient maîtres, comme par le passé, des hauteurs de la ferme Mackensie. Pour compléter l'investissement et faire tomber ainsi d'un seul choc les défenses de la ville, il eût fallu leur enlever ces hauteurs, qui sont la clé de la position : or cette entreprise était condamnée par son analogie même avec celle que les Russes venaient de tenter si malencontreusement. De part et d'autre, l'impression générale était qu'on ne pouvait plus songer à jouer d'un seul coup la partie sur un champ de bataille. Il fallait donc se résigner aux lenteurs d'un siége entrepris dans des conditions telles que l'épuisement des forces de l'une ou l'autre armée devait seul en amener la fin.

Si nous considérons maintenant les opérations des deux armées exclusivement au point de vue de la tactique, nous ne saurions méconnaître que le fait dominant, du côté des Russes, fut cet enchaînement de fautes qui annula complétement une moitié de leurs forces. Ces fautes, de nature diverse, se rattachent néanmoins à une même cause, et nous les retrouvons toutes en germe dans la combinaison que le prince Menchikof adopta pour attaquer les alliés. Comme on l'a déjà vu, plusieurs corps d'armée, répartis sur une vaste circonférence, ayant ainsi chacun sa base d'opération séparée, devaient, en se soutenant réciproquement, converger tous vers un point donné. Le prince Menchikof n'avait pas le choix entre les combinaisons, mais les inconvéniens d'une semblable opération sont évidens. Le général en chef est obligé d'abandonner à ses lieutenans le commandement de chacun de ses corps d'armée; il ne peut suivre leurs mouvemens ni réparer, par son coup d'œil sur le champ de bataille, les fautes qui viendraient à en compromettre l'ensemble. A défaut d'une direction unique, toute erreur, tout accident, tout retard, expose chacun de ces corps à se faire écraser isolément. On attribue au prince Menchikof un mot qui s'accorde parfaitement avec notre appréciation : « Il n'avait pas, dit-il, des ailes pour être partout à la fois. »

Qu'arriva-t-il en effet? Si nous commençons par la droite des Russes, nous voyons que le général Timofeief exécuta, sans doute avec intelligence et vigueur, la diversion qui lui était confiée, mais le général Moller et ses vingt-sept bataillons, isolés du reste de l'armée par le faux mouvement de Soïmonof, demeurèrent immobiles dans leurs lignes. La supériorité numérique du général Dannenberg se trouva du même coup annulée. Quarante-neuf bataillons et cent

Digitized by Google

trente-quatre bouches à feu vinrent s'accumuler sur un espace d'un quart de lieue; les colonnes ne purent se déployer ni par conséquent se servir de leur feu; l'artillerie, faute d'espace, dut prendre position sur deux lignes; l'encombrement fut tel que plusieurs batteries, se trouvant hors de portée, ne tirèrent pas un coup de canon. Les réserves demeurèrent toute la journée l'arme au bras au fond du défilé. Dans ces conditions, le général Dannenberg ne put engager d'abord que vingt bataillons, puis douze. Néanmoins, après une lutte acharnée, il avait enlevé aux Anglais les ravins qui faisaient la force de leur position. Maître de leur camp et des hauteurs, il n'avait plus d'obstacles à vaincre, et trouvait enfin l'espace nécessaire pour déployer les seize bataillons qui lui restaient en réserve. Il semble qu'à ce moment la situation des Anglais fût la même que celle des Français dans la plaine de Marengo, avant l'arrivée de Desaix; mais le général Dannenberg ne pouvait s'y méprendre. Si assurée que parût la victoire, elle était toujours subordonnée au succès de la diversion de Gortchakof. Ce dernier élément de la combinaison russe avait aussi échoué. Le prince Gortchakof, avec ses vingt bataillons, ses cinquante-huit escadrons, ses cent bouches à feu, ne sut rien faire. Le général Bosquet ne s'émut pas de ce vaste déploiement de forces; du coup d'œil qui fait l'homme de guerre, jugeant qu'il n'avait rien à craindre, il arriva sur le champ de bataille. Ce jour-là, il tint glorieusement parole au général Lamoricière, qui, en l'élevant au grade de général, récompensait, disait-il à l'assemblée nationale, ses services passés et ses services à venir.

Les généraux anglais se conduisirent en braves soldats, se firent tuer à la tête de leurs troupes, mais ce fut tout. L'histoire leur demandera un compte sévère de leur imprévoyance. Sir de Lacy Evans seul échappe à ce reproche. Il sut discerner le point vulnérable de la position. Nous avons vu qu'il insista auprès de lord Raglan pour que des ouvrages fussent élevés sur le débouché d'Inkerman, mais ces ouvrages ne furent même pas armés. Enfin l'incurie fut telle que l'armée anglaise surprise se vit à deux doigts de sa perte. Cela dit, rendons justice à la valeur des soldats. Mourant de faim, exténués de fatigue et de misère, surpris, attaqués avec fureur, écrasés par le feu terrible de l'artillerie des Russes, ils soutinrent pendant quatre heures la lutte acharnée que nous venons de décrire, et donnèrent ainsi le temps aux Français d'arriver sur le champ de bataille. Tout le sort de la journée était là. Aussi purent-ils, avec un légitime sentiment d'orgueil, appeler la bataille d'Inkerman la *bataille des soldats*.

SAINT-PRIEST, duc D'ALMAZAN.

Digitized by Google

EL NIÑO

DE LA ROLLONA

RÉCIT DES BORDS DU GUADALQUIVIR.

Le Guadalquivir rappelle à son embouchure les grands fleuves d'Amérique qui semblent tomber à regret dans la mer après avoir parcouru de mystérieuses contrées. Dans sa lente promenade à travers l'Andalousie, combien il a reçu de rivières aux noms sonores et charmans, sans compter le Xenil, qui lui arrive des sommets neigeux de la Sierra-Nevada en s'échappant des fontaines de Grenade! Il a coulé paisiblement le long des grèves dorées et autour des îles verdoyantes où l'oiseau se réfugie durant les brûlantes chaleurs de l'été; il a baigné les murs de Cordoue, la ville des califes, et traversé Séville, la plus insouciante et la plus folle des cités d'Europe. Enfin, au moment de perdre son nom et de s'absorber dans l'Océan, quand il porte déjà de grands navires, ses eaux reflètent encore les ruines du château moresque de San-Lùcar-de-Barrameda. Est-il donc étonnant que le vieil *Oued-el-Kebir* s'attriste de laisser derrière lui ces villes, ces plaines et ces montagnes illustrées par vingt siècles d'histoire? Ainsi s'afflige le cœur de l'homme qui vieillit, n'emportant de son active carrière et de ses longs voyages que de stériles souvenirs; mais quelle mélancolie ne se dissiperait aux rayons du soleil de l'Andalousie? A peine si l'hiver effleure de son souffle cette province privilégiée. Remontez le Guadalquivir à quelques lieues de son embouchure, et vous verrez les vastes prairies qui le bordent couvertes de pâquerettes à la fin de janvier. Allez un

Digitized by Google

peu plus haut : sur la rive droite, les agaves dressent comme des candélabres leurs tiges fleuries, et sur la rive gauche, des orangers, plus gros, plus élégans surtout que les pommiers normands, s'étendent comme une forêt, tout chargés de fruits mûrs.

Devant un de ces vergers se trouvait amarré, — au mois de février 184..., — un petit navire anglais qui portait écrit sur l'arrière ces deux mots : *Mary-Scilly*. Les *Scilly* sont, comme chacun sait, les innombrables îlots semés à la pointe nord-ouest du pays de Cornwall, que nous appelons les Sorlingues. La goëlette *Mary*, après avoir laissé à Cadix sa cargaison de houille, était venue sur les bords du Guadalquivir charger des oranges. Pendant huit jours, les matelots furent occupés à transporter à bord dans des paniers ces fruits embaumés, qu'ils versaient dans la cale avec la même indifférence et le même flegme que s'il se fût agi d'y entasser du charbon. La beauté du climat et la douceur de la température semblaient ne faire aucune impression sur ces marins endurcis aux fatigues d'un rude métier. Parmi eux cependant il y avait un enfant de douze ans, un mousse, que son âge rendait plus accessible aux influences de ce printemps hâtif. Aux heures de repas, il courait à terre avec bonheur, tout surpris de pouvoir errer à l'aventure sans rencontrer à chaque pas les haies, les barrières, les clôtures de toute sorte qui, en pays anglais, défendent les propriétés contre les atteintes du passant. D'une main avide il cueillait sur les cactus ces fruits épineux chers aux muletiers et aux bohémiens que l'on nomme en Espagne *higos chumbos*, et croquait à belles dents les olives noires oubliées sous les arbres par le laboureur : il lui semblait que tout devait être délicieux dans un pays où les oranges mûrissent en plein champ.

Le moment vint cependant où la *Mary* allait partir. Deux heures avant le coucher du soleil, tout étant prêt à bord, le petit bâtiment hissa son pavillon, et l'on envoya le mousse larguer les amarres qui le retenaient au rivage. L'enfant accomplit sa tâche; mais, au lieu de retourner sur le navire, il courut se cacher derrière un buisson. Obéissant à l'impulsion du reflux, qui commençait à se faire sentir, la *Mary* prit doucement son essor; puis, une faible brise du soir venant à donner dans les voiles à peine gonflées, elle se mit à glisser sur les eaux calmées avec la rapidité du patineur qui, lancé à toute vitesse, joint ses deux pieds et semble voler sur la glace. Le mousse restait à la même place, immobile, couché dans l'herbe, qu'il étreignait de ses mains comme s'il eût voulu s'accrocher à la terre. Les rayons obliques du soleil, se glissant à travers le feuillage, traçaient sur la pelouse les dessins fantastiques d'un tapis moresque. L'air était tiède et tout imprégné de cette humidité féconde qui active la végétation au printemps. Tandis que les grives

Digitized by Google

gourmandes, chassées de nos froids climats par la gelée et par la neige, couraient gaiement sous les arbres sans s'effrayer de sa présence, l'enfant tenait ses regards fixés sur un vautour venu de la sierra de Ronda, qui se balançait sur ses courtes ailes et décrivait de grands cercles au milieu des airs. Dans le ciel, sur la terre, et aussi sur les eaux du fleuve majestueux régnait un calme profond, une sérénité que l'on ne trouve point dans les pays troublés par le travail incessant de l'homme. C'était sans doute cet instinct du repos, ou, si l'on veut, de la douce paresse, qui se révélait à l'enfant, soumis dès le premier âge à de rudes labeurs. Il rêvait les yeux ouverts, ne pensant à rien, comme si un de ces enchanteurs dont parlent les contes arabes l'eût plongé dans un sommeil extatique.

Cependant la fraîcheur du soir vint le tirer de cette longue somnolence. Rappelé subitement à la réalité, l'enfant monta sur un arbre pour chercher du regard son navire, et, ne l'apercevant plus, il se mit à pleurer. Nous tenons toujours par quelque lien secret aux choses dont nous croyons pouvoir nous détacher avec le plus d'indifférence. L'enfant versa donc des larmes abondantes; il eut peur de se voir tout seul dans ce lieu désert, lorsque les ténèbres lui eurent caché la cause des bruits qui çà et là résonnaient à son oreille. Puis, comme la nature sait proportionner l'intensité des émotions à la force de celui qui les ressent, il céda à la fatigue qui endormait son chagrin, et ne tarda guère à s'assoupir entre deux grosses branches de l'arbre sur lequel il avait grimpé.

On est aussi matinal que les oiseaux, quand on a passé la nuit comme eux à la belle étoile. Au premier chant de l'alouette, l'enfant, poussé par la faim, s'enfonça dans les terres. Des cavaliers au teint hâlé, vêtus à l'andalouse, passaient au galop de leurs chevaux, portant sous le bras la longue lance qui leur sert à piquer les taureaux à travers les plaines. Ils jetaient sur l'enfant étranger un regard si dédaigneux, que celui-ci n'osait leur adresser la parole; d'ailleurs ils n'eussent rien compris à ses questions. Après une longue marche, le petit déserteur arriva à une maison d'assez belle apparence, précédée d'une cour spacieuse, dont la porte, ouverte à deux battans, semblait convier le voyageur à entrer. Il franchit le seuil, allongea la tête en mettant ses mains derrière son dos, et attendit qu'une voix humaine lui criât : Qui es-tu?

Pendant quelque temps, il n'entendit que le chant des muletiers qui vannaient l'avoine dans l'écurie et le roucoulement des pigeons qui gémissaient sur les toits. Deux grands lévriers, couchés près du puits, le contemplaient du coin de l'œil avec une parfaite indifférence, et l'enfant eût attendu longtemps encore, si un barbet de mauvaise humeur, assis sur un fauteuil de cuir près d'une fenêtre,

Digitized by Google

n'eût annoncé sa présence par des aboiemens qui retentirent dans toute la maison. Alors parut sous le péristyle une duègne à l'œil sévère qui lui fit signe d'avancer. L'enfant, un peu effrayé, fit un pas en avant et ôta poliment sa casquette de laine. Les lévriers s'étaient levés, et à la porte de l'écurie se montraient les muletiers, le chapeau pointu fortement incliné sur le front, et rallumant la cigarette de papier déposée derrière leur oreille.

— Qui est là? demanda une voix qui sortait du salon; quelque mendiant sans doute, puisque *Cordero* a aboyé.

— Señora *marquesa*, répondit la duègne, c'est un enfant qui a tout l'air d'un petit vagabond.

— Que demande-t-il? L'aumône, un morceau de pain?

— Il n'a rien demandé encore, señora. Je ne sais pas ce qu'il veut, mais à coup sûr ce n'est pas là un *gitano*.

La *marquesa* se leva. Suivie de *Cordero*, qui aboyait et grognait alternativement, elle s'approcha du petit mousse et le regarda avec curiosité. Après quelques secondes de réflexion : — J'y suis, dit-elle à demi-voix, c'est un Anglais... Quel dommage que j'aie oublié cette langue, moi qui lisais autrefois *Rasselas* si couramment! — *You,... you,... Ingles?...*

— *Yes, ma'am*, répliqua l'enfant avec un sourire involontaire. Et il fit signe qu'il éprouvait le besoin de faire un solide déjeuner.

— Je l'avais deviné, s'écria la *marquesa* en se tournant vers les serviteurs, qui admiraient son habileté à parler une langue aussi baroque que l'anglais. Ce pauvre enfant aura déserté son navire, parce qu'on le maltraitait : il a l'air de mourir de faim! Holà! Melitona, sers-lui quelque chose à manger..... *Bread*, *higos*, *wine*, *tocino*, tu entends, mon enfant, on va te donner tout cela... Comment t'appelle-t-on?... *What's your name?*

— Bill, repartit l'enfant.

— Bien, fit la *marquesa;* Bill pour William; nous disons nous autres Guillermo; chaque pays, chaque mode. Viens déjeuner, viens... *Pobrecito!* il a l'air tout à fait gentil.

La vieille Melitona se fût bien passée du surcroît de besogne que lui causait l'arrivée imprévue du petit Anglais. L'enfant avait grand besoin d'être lavé, et sur l'ordre que lui intima sa maîtresse, la Melitona, impatiente et irritée, se mit à le frotter, à le savonner tant et si bien qu'il sortit de ses mains luisant et poli comme une casserole de cuivre rouge. La *marquesa* eut presque envie de l'embrasser et de passer sa main dans les boucles de ses cheveux blonds; mais les vêtemens du mousse étaient imprégnés d'une odeur de goudron et de fumée à peine supportable au grand air, sur le pont d'un navire. Elle se contenta de l'admirer, tandis qu'il dévorait avec un

Digitized by Google

appétit prodigieux les tranches de *tocino* (1) frites dans l'huile et les figues sèches étalées devant lui.

Le repas fini, Bill resta dans la salle à manger, picotant d'une main distraite des grappes de raisin sec; puis il se mit à découper une orange, dont il tailla l'écorce en petits morceaux de toute forme. La Melitona, voyant qu'il ne partait point, essaya de l'y décider en balayant l'appartement, ce qu'elle ne faisait pas tous les jours. Bill demeurait impassible au milieu de la poussière, examinant avec curiosité les grands fauteuils de cuir à clous dorés et les portraits de famille accrochés à la muraille. Quand la marquise eut achevé sa toilette et qu'elle descendit de nouveau pour demander son chocolat, elle fut un peu surprise de le trouver là si comfortablement établi.

— Tu te trouves mieux, n'est-ce pas, *you... feel better?*

— *Quite well, perfectly well,* répondit l'enfant, dont les yeux brillaient de joie.

— Diable! se dit la marquise, il se trouve si bien qu'il ne s'en ira pas. Je ne puis cependant le mettre à la porte; où irait-il? Par malheur je suis à bout de mon anglais, et je ne sais comment me faire comprendre... Essayons de lui parler par gestes. — Eh! petit, tu veux donc rester ici?...

L'enfant regarda la marquise d'un air suppliant, rougit et baissa la tête.

— Que va dire Melitona? pensa la marquise, et que ferai-je de ce petit inconnu, qui pourrait bien être un mauvais sujet? Avec cela qu'il est sans doute hérétique, le petit monstre!... Il a pourtant l'œil doux et le regard affectueux! Voyons, c'est là une question qu'il faut décider tout de suite...

Vidant d'un trait sa tasse de chocolat, la *marquesa* fit signe à Bill de le suivre. Elle le conduisit dans une petite pièce transformée en chapelle, dont elle ouvrit la porte tout doucement, et fit entrer l'enfant le premier. Bill ôta sa casquette, plongea le doigt dans le bénitier, fit un signe de croix et s'agenouilla. La marquise, transportée de joie, l'attira vivement à elle sur le palier et l'embrassa de tout son cœur.

— Si j'ai oublié l'anglais, dit-elle en lui prenant la main, tu auras bientôt appris l'espagnol! Nous nous entendons sur un point capital, le reste viendra tout seul. Je te garderai, pauvre petit, reste avec nous, puisque la Providence t'a envoyé sous mon toit!

Trois jours après, Bill portait un charmant petit chapeau plat orné d'une touffe, la veste brodée sur toutes les coutures, le pantalon

(1) Viande de porc salé. En argot de bohémien, *tocinos* signifie des coups de fouet.

Digitized by Google

attaché par une ceinture de soie et ouvert au-dessous du genou, ainsi que les guêtres andalouses. On le connaissait dans les habitations voisines sous le nom de *Guillermo el Ingles;* tout le monde lui faisait bonne mine dans la maison, excepté le barbet *Cordero,* jaloux de ne plus occuper exclusivement les loisirs de la *marquesa*. Enfin Melitona, bien qu'elle murmurât quelquefois contre les instincts trop charitables de sa maîtresse, s'habituait à la présence de cet enfant, qui répandait autour de lui le mouvement et la vie. Dans ses momens de bonne humeur, elle se laissait aller à l'appeler familièrement *el Rubiecito,* le blondin.

II.

Doña Fernanda, *marquesa* del Carmejo, avait passé la première jeunesse. La mort de son mari tué dans les guerres civiles l'avait laissée à vingt-cinq ans maîtresse d'elle-même. Se voyant veuve et sans enfant, elle s'était retirée dans sa maison des champs. Cette habitation rustique ne se recommandait ni par son architecture, ni par ses jardins; on n'y remarquait ni tourelles, ni fossés, ni grand parc planté de vieux arbres et percé de longues allées : elle ressemblait plutôt à ces gros logis bourgeois de solide apparence dans lesquels se plaisaient nos pères, avant que la manie de construire des castels se fût emparée de tous les marchands enrichis. Au lieu de massifs groupés avec art et entourés d'allées couvertes de sable fin, la marquise n'avait sous les yeux que de grandes plantations d'orangers et de citronniers, çà et là quelques grenadiers, des lauriers et des chênes verts, le tout enclos de murs assez élevés. Par-delà cette réserve s'étendaient sur les coteaux de véritables forêts d'oliviers au feuillage pâle. Des prairies immenses, dans lesquelles paissaient en liberté des troupeaux de bœufs, complétaient ce domaine. C'était la vie champêtre sans aucun agrément de détail, mais dans toute son ampleur, l'espace, l'abondance, les horizons lointains couronnés par de hautes montagnes, et le mouvement des serviteurs mêlant les refrains de leurs vieilles chansons aux hennissemens des mules et aux mugissemens des taureaux. Après les premières années de son veuvage, la *marquesa* avait ressenti plusieurs fois les atteintes de la mélancolie au sein de cette nature sévère. Un soir qu'elle était plus triste que de coutume, des larmes coulèrent de ses yeux, et elle demeura longtemps en proie à une inexprimable angoisse. Revenue de cet abattement, elle essuya ses pleurs, et regardant son visage dans le miroir : — J'ai été jolie, se dit-elle, et il m'en reste bien encore quelque chose. En ajoutant à ces débris de beauté beaucoup de bienveillance et d'aménité, je me ferai aimer ici de toutes les bonnes

Digitized by Google

gens qui m'entourent. Cela ne vaut-il pas mieux que d'attendre dans un salon les flatteries qui ne viennent pas toujours? — A partir de ce moment, la *marquesa* avait pris son parti. Un air de bonté cordiale régnait sur sa physionomie calme et légèrement souriante, qui inspirait la confiance et la sympathie. Toute passion s'était apaisée dans son âme, qui ne demandait qu'à répandre au dehors son affectueuse bienveillance.

Ce fut donc avec un joyeux empressement que la *marquesa* accueillit l'enfant étranger. Il lui semblait que la Providence l'avait envoyé vers elle tout exprès pour combler le vide de son cœur. Elle n'aurait plus à redouter dans l'avenir les ennuis de la solitude et les langueurs d'une existence sans but. Quelle plus agréable occupation que d'élever, de façonner à sa guise cet enfant abandonné, trop jeune encore pour ne pas suivre avec docilité la direction qui lui serait donnée, assez grand déjà pour comprendre le prix d'un bienfait? — Il me devra tout, pensait la *marquesa*, et moi je lui devrai d'avoir goûté quelque chose des douceurs de la maternité, qui m'ont été refusées! Il m'aimera comme sa mère, puisque je le traite comme mon fils...

Elle commença par lui apprendre à parler l'espagnol. Cet enseignement était plein de charmes. Les mots sont comme l'enveloppe de la pensée, et ces leçons, faites à tout propos durant la promenade, plaçaient Guillermo dans la situation d'un enfant naïf qui reçoit de la bouche d'une mère tendre ses premières inspirations. L'élève faisait des progrès rapides; l'accent natal disparaissait peu à peu de sa prononciation, et la vieille Melitona n'éclatait plus de rire à chaque parole qui sortait du gosier de l'*Inglesito*.

Quand il fut en état de se bien faire comprendre, la *marquesa* lui dit : — Tu peux converser maintenant et t'exprimer en bon castillan. Pour premier exercice de conversation, raconte-moi ton histoire. Qui es-tu?

L'enfant semblait avoir oublié tout son passé. Cette question lui rappelait qu'il était arrivé à la porte de la marquise comme un mendiant, et il se mit à fondre en larmes.

— Mon cher enfant, dit avec émotion la *marquesa*, la question que je t'adresse, d'autres me l'ont faite, et je n'ai su quoi répondre!...

— Ah! señora, répliqua l'enfant, n'aurez-vous pas honte de moi, si je vous dis que je suis un orphelin?...

— *Pobrecito*, je ne t'en aimerai que davantage! Y a-t-il longtemps que tu as perdu tes parens?...

— Mon père habitait Dublin, et il faisait un grand commerce avec les pays lointains. Un jour il disparut; nous étions ruinés... On

Digitized by Google

vendit tout ce qu'il y avait dans la maison. J'avais huit ans alors; ma mère m'emmena à la campagne, où nous vécûmes bien pauvrement.

— Où était allé ton père? demanda la marquise.

— En Australie, señora, répondit l'enfant; il espérait y refaire sa fortune. Pendant cinq années, ma mère attendit de ses nouvelles; aucune lettre n'arriva. Dévorée d'inquiétude, elle partit pour Londres dans l'intention de s'embarquer avec moi : elle voulait aller rejoindre mon père; mais à Londres elle tomba malade. L'argent de notre passage fut bientôt dépensé; il ne nous restait plus qu'une guinée quand ma mère... expira. J'étais orphelin, et dans une complète misère. On me mit à bord d'un navire; un jour que nous chargions des oranges sur les bords du Guadalquivir, je fus pris d'un si grand chagrin, que je me sauvai à terre...

— Ainsi tu es Irlandais, et ton père était un *caballero*...

— Oh! oui, señora, un *gentleman*, comme on dit là-bas, un homme riche, bien élevé, et moi j'étais à bord du navire le serviteur d'une demi-douzaine de matelots grossiers... Si l'on vient me réclamer, vous me cacherez, n'est-ce pas, señora?

— Sois tranquille, mon cher enfant, dit la *marquesa;* tu m'appartiens, et personne n'a aucun droit sur toi. Tu veux bien être mon fils!...

— Oh! señora, s'écria l'enfant en lui prenant les deux mains, je suis si heureux près de vous!

Quelques semaines après cette conversation, la *marquesa,* qui ne se montrait que rarement dans les villes voisines, reparut un dimanche avec Guillermo sur la promenade du Puerto-Santa-Maria. Qui n'a pas vu cette gracieuse petite ville, mollement assise aux bords du Guadelete, en face de Cadix, n'a jamais senti l'enivrement que cause le bonheur de vivre sous un climat privilégié. Il y avait sur le *paseo* toute une société choisie : mères de famille à la démarche solennelle, causant avec dignité de choses futiles; jeunes filles au pas svelte, à l'œil vif, cachant des idées sérieuses sous leur rire épanoui, et qui ressemblaient, par le mouvement de leurs éventails, à de gais oiseaux battant de l'aile. Toutes ces belles promeneuses regardèrent la *marquesa* del Carmejo du coin de l'œil; quelques-unes la saluèrent d'un geste affectueux, d'autres semblèrent avoir oublié son visage. Quant aux *caballeros*, ils s'inclinèrent respectueusement sur son passage, témoignant par leur politesse empressée qu'ils étaient heureux de la revoir. Guillermo marchait à côté de la *marquesa;* cette apparition sur la place publique d'une ville élégante était son entrée dans le monde. Il composait son maintien, et prêtait une oreille attentive aux avis que lui donnait tout bas sa

Digitized by Google

mère adoptive. Chacun se retournait pour le regarder : les messieurs abordaient les dames pour demander s'il n'était pas vrai que la marquise n'eût jamais eu d'enfans; les jeunes filles se poussaient le coude, et imitaient la démarche sérieuse du jeune garçon aux cheveux blonds en disant à demi-voix : *Mira el rubiecito,* — regarde donc le blondin! — Puis elles riaient aux éclats derrière l'éventail.

Bientôt la curiosité fut vivement excitée sur toute la ligne des promeneurs. A peine la *marquesa* avait quitté le *paseo,* que déjà l'on se formait par groupes, et l'on s'entretenait de ce qui importait fort peu à chacun.

— Messieurs, dit enfin une dame âgée, vous ne comprenez pas ce qu'est venue faire ici doña Fernanda? C'est bien simple pourtant. Elle est venue dire : Je ne veux plus me remarier; tant pis pour vous! Il ne fallait pas me laisser dans mon exil... J'ai adopté un fils...

— Mais ce fils, quel est-il? demanda une petite femme au teint bilieux et à la voix rauque.

— Allez le lui demander, répliqua la dame âgée... Sans doute quelque parent. N'a-t-elle pas de la famille aux environs de Ségovie?

— C'est vrai, interrompit une troisième interlocutrice que l'on reconnaissait à la finesse de ses traits pour une Madrileña : elle a des cousins dans la Vieille-Castille; mais le plus jeune de ces parens éloignés est un capitaine de cavalerie qui m'a fait danser cet hiver à Madrid...

— Cet enfant n'est ni un Castillan, ni un Andalou, reprit un *caballero* à la fine moustache noire relevée en croc. Vous n'avez pas observé comme il marque le pas en marchant à la manière d'un Anglais?...

— Il y a là-dessous un mystère, s'écria la petite femme au teint jaune; il y a là une énigme dont j'aurai le mot avant dimanche prochain. Je connais Fernanda depuis l'enfance; j'étais à son mariage. Elle ne demeure pas si loin du Puerto que je ne puisse lui faire une visite avec ma galère. Après-demain je fais atteler, et je cours lui arracher son secret.

Le surlendemain, doña Bárbara, — tel était le nom de la petite femme qui se disait l'amie de la marquise, — partait dans sa galère attelée de deux mules. On eût dit qu'elle courait entreprendre une expédition de la plus haute importance, tant elle paraissait sérieuse et préoccupée. Il ne s'agissait pourtant que d'aller troubler dans son repos une âme douce et aimante.

L'arrivée du coche de doña Bárbara fut un événement dont s'émurent les muletiers, la vieille Melitona, les deux lévriers et le

Digitized by Google

barbet *Cordero*. L'enfant, qui était à étudier dans une chambre haute, quitta ses livres pour regarder à la fenêtre, et la *marquesa* ressentit un léger frisson lorsqu'elle vit son ancienne amie s'avancer vers la porte. Il lui sembla que l'indiscrétion en personne faisait irruption sous son toit.

— Ma bonne Fernanda, dit doña Bárbara en lui tendant la main, tu es un peu surprise de me voir; mais tu as beau te cacher, tes amies pensent toujours à toi!... Tu as vraiment là une habitation charmante!... Et puis tout alentour des propriétés considérables... Que l'on dise donc encore qu'il n'y a pas de châteaux en Espagne!

La *marquesa* répondait de son mieux à ces politesses exagérées, et qui ne ressemblaient guère au simple langage de l'amitié. Lorsqu'elle eut fait asseoir doña Bárbara dans le salon, celle-ci prit un air sérieux.

— Fernanda, dit-elle, sais-tu qu'on a beaucoup parlé de toi au Puerto? Vraiment, ma chère, ta présence a fait sensation... Chacun disait que tu n'étais pas changée!

La *marquesa* s'inclina avec un sourire d'incrédulité.

— Tu ne me crois pas, reprit doña Bárbara, je te reconnais bien là! Tu as toujours été fantasque, et tu ne veux pas voir le monde comme il est! Si tu avais entendu ce que disait de toi don Gerónimo, tu sais, ce colonel de si bonne mine qui nous fréquente assidûment,... eh bien! ce colonel ne serait pas éloigné de demander ta main...

— Remercie-le bien de ma part, dit la *marquesa*, je me trouve heureuse dans ma liberté, et je compte rester... veuve.

— Vieillir dans la solitude, dans l'abandon, sans famille, sans avoir personne à qui léguer ses biens!

— Les biens de mon mari retourneront à ses héritiers; les miens m'appartiennent, et je les léguerai à qui je voudrai.

— Tu peux les léguer à qui tu voudras, cela est clair; tu peux les donner à un inconnu, à un vagabond, au premier *gitano* qu'il te plaira d'enrichir... Il y a des caractères fantasques auxquels plaisent les coups de théâtre, les actions romanesques...

La *marquesa* rougit un peu; elle se sentait attaquée dans ses pensées les plus intimes, et mise en demeure de s'expliquer sur un sujet qu'elle était résolue à ne pas traiter avec une amie aussi curieuse.

— Ma chère Bárbara, dit-elle en reprenant tout son calme, tu parais me porter beaucoup d'intérêt et t'occuper de mes affaires comme s'il s'agissait des tiennes?

— Sans doute, répliqua doña Bárbara; puisque tu as eu la fantaisie de te montrer avec un jeune garçon que personne ne connaît, on a bien le droit de te demander, en amie, et pour couper court

Digitized by Google

à des interprétations désobligeantes, ce qu'il est, où tu l'as ramassé?...

— Le pauvre enfant! il ne se doute guère du bruit qui se fait autour de lui!

— Et autour de toi à propos de lui... Est-ce un enfant adoptif? D'où vient-il? Pourquoi l'avoir pris avec toi de préférence à quelqu'un de ta famille?

— Mes plus proches parens sont à La Havane; ils y vivent dans l'opulence, et n'ont nullement besoin que je les prenne sous ma protection...

— Le colonel affirme que cet enfant est étranger, qu'il est Anglais...

— Le colonel n'a pas deviné juste.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que le monde commence à jaser...

— C'est son métier...

— On est fort intrigué au Puerto de ce blondin, qui a l'air d'un défi jeté à la curiosité publique.

— Et cette curiosité publique, ma bonne amie, tu serais bien aise de la satisfaire...

— Moi!... oh! je n'y tiens guère... J'aime mes amies, et je voudrais pouvoir les disculper quand on les accuse. Tu veux lutter contre le monde, ma pauvre Fernanda, et tu te jettes dans l'inconnu pour tromper l'ennui qui t'accable...

— Mais je ne m'ennuie pas, répondit la *marquesa*.

— C'est-à-dire que l'ennui t'a vaincue, subjuguée; tu n'as plus la force de rentrer dans la sphère où tu devais vivre et d'où tu as eu la faiblesse de t'exiler...

Après le départ de doña Bárbara, la *marquesa*, un peu émue, se mit à se promener dans les allées de son jardin. — Voyons donc, se dit-elle intérieurement, est-ce que je m'ennuie? Le repos que je goûte ici ne vaut-il pas le trouble et l'agitation des grandes villes?... Ah! le monde en veut à ceux qui le délaissent;... il appelle faiblesse ce que je nomme, moi, force d'âme et énergie de la volonté! En vérité, pour un peu plus il y verrait de l'orgueil!... Je vis avec les petites gens dont je fais le bonheur; aucun d'eux ne me contredit, et je règne doucement sur mon petit domaine. Les matinées ont bien leur tristesse, le milieu du jour est quelquefois lent à couler, les soirées ne passent pas aussi vite que je le voudrais, cela est vrai, j'en conviens; mais j'y suis faite. D'ailleurs toute existence a ses langueurs!

En achevant ces paroles, elle poussa un soupir et leva les yeux sur les bosquets qui l'entouraient. Le barbet *Cordero* marchait devant elle de ce pas lent et incertain d'une bête apathique déshabituée de courir. Le profil de la Melitona, assise dans la cuisine, se

Digitized by Google

dessinait derrière la vitre, immobile comme une peinture. A côté du puits, la roue d'irrigation, mue par deux mules, versait l'eau avec la régularité monotone d'une cascade. Autour de la maison tourbillonnaient les hirondelles, qu'un grand chat maigre surveillait éternellement du haut du toit, l'œil au guet, la griffe allongée. Cet ensemble de détails composait une scène parfaitement calme, mais qui ressemblait un peu à un tableau mécanique. Il ne s'y produisait rien de saisissant, rien d'inattendu. Dans ce petit monde rustique, bêtes et gens, tous, jusqu'aux oiseaux, agissaient par accoutumance, et la marquise se surprit à compter, pour la millième fois, le nombre des orangers plantés dans l'allée principale. A ce moment, elle sentit vibrer dans son âme cette corde secrète que doña Bárbara avait touchée avant de partir; elle crut voir se dresser le fantôme de l'ennui, qu'elle se flattait d'avoir vaincu. Des larmes allaient jaillir de ses yeux, lorsque parut Guillermo, qui courait gaiement; près de lui gambadaient les deux lévriers devenus ses compagnons inséparables. Un rayon de soleil se jouait sur le visage épanoui de l'enfant; le vent faisait flotter ses cheveux blonds, et ses traits, ordinairement empreints d'une mélancolie rêveuse, s'illuminaient d'une joie naïve.

La *marquesa* lui tendit les bras, et l'enfant l'embrassa avec effusion. Ils avaient grand besoin de se retrouver ensemble. Guillermo, fatigué par quelques heures d'étude, s'était laissé aller au souvenir de sa verte Irlande, et l'émotion lui montait au cœur. Quant à doña Fernanda, elle venait de descendre plus avant que jamais dans le fond de sa pensée, et elle en avait rapporté ce que nous en retirons toujours, de la tristesse et un vague effroi.

III.

Pendant plusieurs années, tout alla bien dans la maison des champs où la *marquesa* del Carmejo avait confiné sa vie. Son fils adoptif croissait en grâce et aussi en savoir. Un moine, don Cajetano, chassé de son couvent par la révolution, lui enseignait le latin, l'histoire, la géographie. Dans ses longs entretiens, le religieux aimait à montrer à son élève l'Espagne envahie par les Maures et refoulée jusqu'au pied des Pyrénées, triomphant peu à peu de l'islamisme, puis s'établissant sur les côtes de l'Afrique et couvrant les deux Amériques de ses colonies; mais Guillermo avait trouvé un précepteur d'un genre tout différent dans le vieil Andrès, le doyen des serviteurs employés aux écuries de la marquise. Andrès avait fait les campagnes du Pérou et du Chili; il en était revenu écloppé, la figure balafrée de coups de sabre. La tête remplie du souvenir de

Digitized by Google

ces guerres lointaines, l'ancien soldat courait sans cesse à cheval à travers les domaines de la marquise, sous prétexte d'exercer partout sa surveillance : il se faisait tout simplement illusion à lui-même, et croyait continuer encore ses campagnes. Lorsque don Guillermo approcha de sa quinzième année, Andrès réclama l'honneur de lui apprendre à monter à cheval. L'élève devint bientôt un excellent cavalier, bien que le maître ignorât les véritables principes du grand art de l'équitation. Le vieux soldat avait rapporté de l'Amérique du Sud la mauvaise habitude de porter les étriers trop longs et de s'appuyer sur la fourchette, méthode vicieuse qu'eût blâmée l'illustre La Guerinière, et qui eût excité l'indignation de Pluvinel, le classique auteur du *Manége royal.*

Tous les matins, — les dimanches exceptés, — Andrès équipait les deux chevaux, puis il allait éveiller Guillermo, qu'il appelait respectueusement *el marquesito.* L'enfant et le vieux soldat parcouraient au galop les collines voisines et redescendaient vers la plaine d'un pas moins rapide; quelquefois ils poussaient une reconnaissance jusqu'aux bords du Guadalquivir. Quel que fût cependant le but de leurs excursions, Andrès assaisonnait toujours ces promenades du récit de ses combats et de ses pérégrinations aventureuses. La vue d'un cavalier passant à l'horizon lui fournissait l'occasion de raconter une de ses rencontres avec l'avant-garde ennemie, et la plus petite voile glissant sur les eaux du fleuve lui rappelait une tempête du cap Horn. — Ah! *marquesito,* s'écriait alors le vieux soldat, j'ai eu dans ma jeunesse bien des misères sur terre et sur mer! J'ai reçu des coups de sabre sur la figure et un coup de lance au genou, sans parler d'une balle qui m'a traversé le bras. Eh bien! si je redevenais jeune, je recommencerais encore à servir... Qu'est-ce qu'un homme qui n'a rien vu? Allons, un temps de galop, *marquesito,* et *viva la pátria!* — Puis il poussait le cri de guerre de l'Indien des Andes, et les deux cavaliers, piquant de l'éperon leurs chevaux alertes, le corps penché en avant, dévoraient l'espace, comme s'ils eussent été enlevés par un coup de vent.

Ces promenades équestres, faites en compagnie du vétéran des guerres d'Amérique, éveillaient dans l'âme de Guillermo le désir de l'inconnu. Le moine Cajetano surprenait chez son élève les premiers symptômes d'une imagination vive, impressionnable, tournée vers la rêverie. Il s'inquiétait de ce regard vaguement dirigé vers les horizons lointains, et qui ne se posait jamais sur les objets environnans. — A quoi donc adapter cette fantasque nature? se demandait-il souvent. Que veut, que cherche cet adolescent, atteint déjà d'une secrète tristesse? — Il résolut de s'en ouvrir, sans plus tarder, à la marquise elle-même.

Digitized by Google

— Señora, lui dit-il un jour, l'enfant grandit;... il a seize ans, n'est-il pas vrai? Ses études avancent, et je ne crois pas avoir rien à lui apprendre désormais...

— Comment donc! reprit la marquise; on garde les enfans huit ans et plus dans un collége, et au bout de quatre années celui-ci aurait achevé ses études?

— Dans un collége, on émiette la leçon pour que chacun en ait sa part : c'est là une des raisons pour lesquelles l'éducation s'y prolonge. Il y en a d'autres encore... D'ailleurs je ne dis pas que Guillermo n'ait plus rien à apprendre, je dis qu'il serait temps de lui choisir une carrière...

— Pourquoi faire? reprit lentement la *marquesa*.

— Pour employer ses facultés et le mettre à même d'accomplir sa mission ici-bas!... Voyons, señora, la carrière des armes est une profession noble et qui convient...

— La guerre m'a tué mon mari! s'écria la marquise; vous l'avez donc oublié, don Cajetano?...

— Pardon, señora; la marine offrirait au jeune homme une utile application de ses facultés : il a du goût pour l'astronomie, pour la géographie, pour tout ce qui se rapporte à l'étude des sphères célestes et du globe de la terre...

— En ce cas, il faudra que je le quitte...

— Les voyages lointains sont, à n'en pas douter, ce qui le préoccupe, ce qui l'attire...

— Mais, encore une fois, interrompit la *marquesa*, il faudra donc que je le voie s'éloigner de moi!... S'il sortait d'ici par une porte, l'ennui entrerait par une autre...

— Enfin, señora, reprit don Cajetano, il ne peut commencer par où les autres finissent, par l'inaction et le repos. Voulez-vous cultiver le penchant qu'il montre pour le dessin? Il trouvera de beaux modèles dans les peintres espagnols.

— Je vous l'ai dit, répliqua la marquise avec une certaine impatience, don Guillermo est devenu mon fils par adoption, ma fortune particulière peut lui revenir : est-il besoin qu'il apprenne un état?...

— Madame, interrompit le moine, voulez-vous le bonheur de ce jeune homme? Le voulez-vous sincèrement? Permettez-lui d'arriver à quelque chose, aidez-le à prendre rang parmi les hommes utiles, sérieux... Ne souffrez pas qu'il végète, qu'il se traîne dans la vie avec le regret de n'être rien.

— N'être rien! dit la marquise; mais si je lui donne mon nom!... Après tout, il n'est pas mon fils... Si j'étais vraiment sa mère, peut-être mon amour-propre serait-il flatté de le voir arriver aux honneurs, à la réputation... Enfin il n'est que mon fils adoptif. Je l'ai

Digitized by Google

pris, accueilli, choyé, pour qu'il restât à mes côtés et me tînt éternellement compagnie! Croyez-vous, don Cajetano, que je mène ici une vie bien joyeuse, et que les distractions abondent dans ces campagnes?

— Pardon, señora, reprit tristement le religieux; j'avais cru que vous aimiez sincèrement cet enfant...

— Tout le monde semble se donner le mot pour me tourmenter à l'occasion de Guillermo! s'écria la *marquesa*. Ah! qu'on a de mal à faire le bien ici-bas!... Je ramasse dans la poussière un pauvre petit qui n'a plus ni famille ni patrie, je l'élève jusqu'à moi, je lui donne tout ce qu'on peut rêver ici-bas, et vous, un religieux, un homme de Dieu, vous me demandez si je l'aime!... Les gens du monde, les vaniteux sont venus me demander aussi pourquoi je l'aime!... A qui entendre, à qui répondre?...

— Señora, je retire toute question qui peut vous blesser, j'avais cru aller au-devant de vos vœux en vous montrant tout l'intérêt que m'inspire votre protégé.

En achevant ces paroles, don Cajetano salua la marquise et s'éloigna à pas lents. Il remonta dans la chambre haute, où travaillait son élève. Le jeune homme, appuyé sur la fenêtre, regardait l'horizon; des larmes brillaient dans ses yeux. Don Cajetano lui prit doucement la main. — Qu'avez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il.

— Rien, répliqua Guillermo; je regarde les oiseaux qui volent sur le ciel. Oh! si j'avais des ailes!

— Si vous aviez des ailes, vous quitteriez ce nid tranquille où une tendre affection veille sur vous? — Guillermo ne répondit pas; le religieux continua : — Modérer les désirs du cœur et calmer les élans de l'imagination, telle est la première condition du bonheur ici-bas!

— Faut-il donc renoncer à être, à faire quelque chose, à savoir, à connaître? s'écria brusquement le jeune homme. Faut-il donc vivre éternellement dans l'obscurité?

— C'est le sort du plus grand nombre; n'est-il pas sage de savoir s'y résigner à tout hasard?

Le religieux ne s'exprimait point ainsi sans se faire violence à lui-même. Il lui en coûtait de comprimer les aspirations d'un jeune cœur qui commençait à s'épanouir; mais il voulait prévenir les luttes qui eussent infailliblement troublé l'existence des habitans de ce toit hospitalier, sous lequel il avait lui-même rencontré un asile. Il ne lui paraissait pas impossible qu'un jeune homme au caractère doux et mélancolique pût se plier au joug d'une vie simple, régulière jusqu'à la monotonie, et coulant avec le calme d'un ruisseau qui serpente sans bruit et à demi caché sous les roseaux. D'un autre côté,

Digitized by Google

il voyait la marquise veillant avec une affection jalouse sur son enfant adoptif, et prête à taxer d'ingratitude toute volonté contraire à la sienne qu'eût manifestée son jeune élève. Ne valait-il pas mieux, par des conseils donnés à propos, habituer Guillermo à envisager sans illusion la destinée qui lui était faite?

Le tout était d'y réussir; mais ce que n'auraient pu faire la raison ni la force, une affection égoïste sut l'accomplir. Alarmée par la conversation que don Cajetano venait d'avoir avec elle, la marquise combla son fils adoptif de prévenances et de cajoleries. Elle le choyait comme un enfant, lui parlait de sa petite voix la plus tendre et allait au-devant de tous ses désirs. Elle s'obstinait à cultiver comme une plante délicate ce jeune homme plein de séve et de santé chez qui elle voulait exciter à tout propos les élans d'une reconnaissance enfantine. Un jour cependant qu'elle le voyait se promener rêveur dans les allées du jardin, il lui prit comme un remords; elle se reprocha de le tenir en captivité à la campagne. Revenue au salon, elle appela don Cajetano, et, d'un ton confidentiel : — Vous m'avez fait entendre que l'enfant aimerait à voyager,... lui dit-elle. Moi, j'ai mes habitudes, et la solitude me plaît par-dessus toute chose. Eh bien! pour être agréable à Guillermo et aussi pour l'avancement de ses études, je me décide à l'emmener à Madrid... Nous irons dans ma galère, à petites journées, avec Melitona, Andrès et le petit chien... Qu'en pensez-vous, don Cajetano?

Le religieux ne put s'empêcher de sourire, et il répondit : — Et puis après?...

— Nous reviendrons ici reprendre notre douce vie et nos tranquilles occupations. Ne lui en dites rien au moins. S'il allait se rencontrer quelque obstacle...

Les obstacles ne tardèrent pas à surgir; il faut si peu de chose pour arrêter les natures paresseuses! La *marquesa* commençait à prendre de l'embonpoint, et le mouvement lui causait de la fatigue. Pendant plusieurs semaines, elle songea aux préparatifs sans avoir la force de s'y mettre, et peu à peu s'amortit en son cœur le désir manifesté dans un moment d'expansion et de courage. La Melitona, qui avait pris, elle aussi, son pli à la campagne, s'éleva avec chaleur contre l'inutilité d'un si long voyage; elle parla même de brigands qui s'étaient montrés sur la route. S'il allait arriver malheur au *marquesito!* De son côté, Andrès déclara que la galère avait besoin de beaucoup de réparations, et puis les mules se trouvaient malades. L'apparition des bandits n'était pas ce qui l'eût empêché de partir; mais il s'était fait une habitude de monter à cheval chaque matin et de jouer de la guitare chaque soir sur la margelle du puits. La mauvaise volonté de ces deux vieux serviteurs acheva de dégoûter

Digitized by Google

la marquise de son projet. Dévoués au service de leur maîtresse et pleins de vénération pour sa personne, Andrès et Melitona s'entendaient pour lui désobéir et ne pas quitter les lieux où ils avaient fait leur nid. Par la force de l'habitude, ils étaient devenus comme des immeubles tout à fait impossibles à déplacer.

La marquise n'alla donc point à Madrid. Elle avait rompu avec le monde et s'efforçait de se croire heureuse au sein de la solitude. Son fils adoptif, condamné à grandir dans l'ombre, passait ses journées à lire, à étudier, à dessiner surtout, et trompait par des occupations purement intellectuelles l'ardeur de son imagination et l'activité de son esprit. Malheureusement ce régime le rendait fantasque et timide, sauvage et inquiet, fort par la pensée et incapable d'agir hors des limites étroites de l'existence qui lui était imposée.

IV.

Dans un pays comme l'Andalousie, où la vie resplendit au dehors, où la jeunesse semble rayonner partout comme un éternel printemps, Guillermo devait sembler une anomalie. S'il n'eût pas appartenu par les liens de l'adoption à une mère riche et titrée, s'il eût été laid et mal bâti de sa personne, on ne se fût occupé de lui ni pour le plaindre, ni pour le blâmer; mais Guillermo était devenu le représentant d'une famille considérable, et la nature l'avait assez bien traité pour que le monde eût des droits sur lui. On s'étonna d'abord de cette vie solitaire : on plaignit ce jeune homme enchaîné par le caprice d'une mère adoptive, plus tyrannique et plus jalouse qu'une vieille tante; puis on se moqua de lui. Quelques plaisans du Puerto-Santa-Maria firent sur le pauvre Guillermo des chansons qu'ils confièrent à la discrétion proverbiale des aveugles mendians. Du temps de Cervantes, les aveugles avaient déjà le privilége de réciter aux passans les vers malins qu'il plaisait aux méchans poètes d'écrire contre le prochain. Dans ces chansons, composées à la louange du fils adoptif de la *marquesa* del Carmejo, on désignait Guillermo par le surnom injurieux de *El niño de la Rollona* (1). Du Puerto, ces couplets facétieux se répandirent à Cadix, puis à Séville, et bientôt ils furent connus dans toute l'Andalousie.

Celui que la jeunesse joyeuse des villes voisines tournait ainsi en ridicule et représentait sous les traits d'un enfant imbécile avait atteint sa vingtième année. Son esprit était cultivé; il savait exprimer sa pensée en plusieurs langues et maniait le crayon avec une rare habileté. Il avait à cheval autant d'aplomb et beaucoup plus

(1) *El niño de la Rollona,* ou bien encore *El de la Rollona,* celui qui, déjà avancé en âge, conserve les manières et les habitudes d'un enfant.

Digitized by Google

de grâce que le vieil Andrès, son maître d'équitation, et il pouvait aussi bien qu'aucun *caballero* de Séville s'accompagner sur la guitare. Tous ces agrémens, tous ces talens, que le monde eût appréciés s'il les lui eût supposés, étaient comprimés chez Guillermo par une timidité sauvage. Ne s'étant jamais comparé à personne, il s'imaginait ne rien savoir; il croyait que les jeunes hommes si brillans et si contens d'eux-mêmes dont il entendait citer les noms l'eussent écrasé de leur supériorité. Et comme la solitude a toujours son mauvais côté, il en était venu à haïr ce monde inconnu qu'il redoutait. Dans le fond de son cœur, il y avait comme un besoin de lutter contre des rivaux absens, et de les surpasser pour avoir le droit de les mépriser à son tour.

Andrès, qui lui avait appris à monter à cheval, devint aussi son maître d'escrime. Don Guillermo aimait à manier le sabre et l'épée; il s'enfermait souvent dans sa chambre pour s'exercer tout à son aise. Des idées chevaleresques bouillonnaient alors dans son cerveau; il écrivait des ballades, il dessinait des cavaliers croisant le fer. Puis, quand un chien venait à aboyer dans la cour, il tressaillait, la rougeur lui montait au visage; il cachait ses armes et son papier. Il ne trouvait sa force que dans la solitude, au sein du monde idéal qu'il évoquait durant ses longues rêveries. La marquise connaissait seule ce qu'il y avait de contradictions dans cette nature étrange et complexe; encore n'en comprenait-elle qu'une partie. Ce sont là des secrets qu'une mère, — ne le fût-elle que par adoption, — ne peut jamais pénétrer complétement.

— Ah! si je pouvais avoir mon jour de triomphe! pensait parfois Guillermo, un seul jour, mais éclatant et glorieux! Comme je me consolerais facilement de ces succès mesquins dont tant d'autres nourrissent leur vanité!...

Et pourtant ce jour ne venait point. Tandis que son esprit captif s'exaltait jusqu'à l'orgueil pour retomber dans la défaillance, son nom, tourné en ridicule, faisait sourire les jeunes gens et les jeunes filles du voisinage. De toutes les personnes qui s'égayaient aux dépens de don Guillermo, aucune n'avait plus envie de le voir de près que doña Bárbara, l'amie empressée de la *marquesa*, celle-là même qui, quelques années auparavant, était venue s'informer du nom et de la naissance du *marquesito*. Doña Bárbara revint donc, mais cette fois en grande toilette et accompagnée de sa fille, doña Leocadia. La *marquesa* les reçut toutes les deux dans son salon. Elles y étaient depuis une demi-heure environ, causant de choses indifférentes, et contrariées de ne pas voir le mystérieux *marquesito*, lorsque celui-ci parut, traversant le jardin à grands pas. Il ne se doutait pas qu'il y eût personne au salon. D'une main rapide, il ouvrit la porte

Digitized by Google

en chantant, puis recula, regardant la marquise d'un air si malheureux, que doña Bárbara et sa fille se pincèrent les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Entre donc, Guillermo, dit la *marquesa* d'un ton très doux, tout en roulant de gros yeux; assieds-toi là, près de ces dames.

Guillermo rougit, pâlit, avança à petits pas sur la pointe du pied, prit place sur le fauteuil et baissa la tête. Quand il la releva, il vit les deux grands yeux noirs de Leocadia qui le considéraient avec une sorte de pitié.

— On dirait que ma fille et moi nous vous avons fait peur, dit doña Bárbara en se tournant vers le jeune homme.

— Oh! non, madame, répliqua Guillermo, non certainement. Je croyais la marquise seule ici.

— Et vous avez été désappointé?

— Pourquoi les dames disent-elles toujours de ces phrases qui gênent? pensa Guillermo en regardant droit devant lui... Doña Bárbara se retourna dédaigneusement vers la marquise, laissant Guillermo réfléchir tout à son aise. Le pauvre jeune homme était à la fois soulagé et piqué au vif de ce que doña Bárbara ne lui adressait plus la parole. Peu à peu sa physionomie prit un air de fierté sérieuse, et il parut se résigner au rôle de personnage muet. La *marquesa* souffrait de voir son fils adoptif s'enfoncer dans une rêverie chagrine qui lui donnait l'apparence d'un oiseau pris au piége.

— Guillermo, lui dit-elle doucement pour le remettre en scène malgré lui, nous parlions tout à l'heure de ton goût pour le dessin. Si tu allais chercher ton album pour le montrer à ces dames?

Guillermo tressaillit à cette demande, qu'il était loin de prévoir. Aucune main étrangère n'avait encore feuilleté ces pages, qui renfermaient l'histoire de sa vie et l'expression de ses plus secrètes pensées.

— Va donc, reprit la *marquesa;* doña Leocadia se connaît parfaitement en dessin, et je suis sûre qu'elle approuvera ton ouvrage.

Habitué à obéir, Guillermo fit un effort sur lui-même pour dissimuler son embarras. Doña Bárbara ne put s'empêcher de faire un léger mouvement d'épaules quand elle vit ce grand jeune homme s'éloigner d'un air gauche et timide, et refermer sur lui la porte du salon d'une main discrète, comme un enfant bien élevé. Bientôt Guillermo reparut, tenant à la main son album, qu'il ne savait à qui présenter.

— Voyons, donnez-moi cela, dit doña Bárbara; j'aime beaucoup à regarder des images. Qu'est-ce que cela? Une maison couverte de chaume, entourée de lierre, avec de grandes prairies tout à l'entour, de beaux arbres?...

Digitized by Google

— C'est le lieu où j'ai été élevé, señora, le *cottage* de mon père, situé près de Dublin en Irlande.

— Très joli, ma foi!... Ah! voici un petit navire avec les voiles déployées... Tiens, vois-tu, Leocadia, c'est un de ces bâtimens anglais comme il y en a souvent à Cadix.

— J'ai été mousse à bord de cette goëlette, dit Guillermo; elle m'a amené ici.

Tout en feuilletant l'album, doña Bárbara interrogeait le jeune homme sur l'histoire de ses premières années. Guillermo, ayant à parler sur un sujet précis, reprenait peu à peu son aplomb. Il racontait simplement, mais avec un accent de mélancolie pénétrante, les détails de son enfance, éprouvée par de grandes douleurs. La longue série de dessins, représentant toute sorte de sujets, amenait naturellement des questions sur ses occupations de chaque jour. Entraîné par la pente de la conversation, Guillermo se laissait aller à parler de ses vagues aspirations à la vie active, de ses ennuis secrets, de son insurmontable timidité, de l'effroi que lui inspirait le monde. La causerie devenait intime. Guillermo s'y abandonnait à son insu; puis, cédant à un caprice de sa nature farouche, il se tut tout d'un coup, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit. Leocadia, qui s'était tenue d'abord fièrement assise, comme un portrait de Velasquez, les épaules effacées, le buste en avant, appuyant sur son menton l'extrémité de son éventail replié, Leocadia se penchait sur les feuillets de l'album, regardant les dessins et écoutant les paroles discrètes et animées de Guillermo.

— *Mil gracias, señor caballero,* dit doña Bárbara au jeune homme en lui remettant l'album; vous dessinez à ravir, et vous êtes plus romanesque que je ne le pensais, don Guillermo.

— Ma chère amie, répliqua la *marquesa*, je t'assure qu'il est très gentil et très affectueux...

— Laisse-le donc répondre, Fernanda, dit doña Bárbara à l'oreille de la marquise, il est assez grand pour parler! — Écoutez-moi, *caballerito,* vous êtes romanesque, entendez-vous? Après avoir tant rêvé, vous devez maintenant entrer dans le monde... Il faut que vous fassiez connaissance avec mon fils Mariano; vous lui donnerez un peu de votre raison, et il vous communiquera quelque chose de la désinvolture qui vous manque. J'espère que vous lui ferez une visite la première fois que vous viendrez au Puerto?

Guillermo s'inclina sans répondre, regrettant déjà de s'être attiré une invitation qui gênait ses instincts sauvages et solitaires. Don Mariano faisait beaucoup parler de lui dans la province. Il était beau danseur, mauvaise tête, en tous points l'opposé du timide Guillermo, auquel il avait le premier appliqué le surnom de *El de la Rollona.*

Digitized by Google

Doña Bárbara et sa fille n'échangèrent pas une parole pendant leur retour au Puerto-Santa-Maria. La jeune fille semblait fort occupée à regarder les horizons et à étudier le jeu de la lumière à travers les oliviers plantés sur les coteaux. Sa mère ne prenait nul souci de la nature et du paysage, mais elle cherchait à s'expliquer le caractère étrange du jeune homme qu'elle venait de faire poser devant elle. Habituée à vivre dans le monde et à ne rencontrer guère que des gens jetés dans le même moule, elle avait horreur de l'originalité. Guillermo était original, et de plus le ridicule s'attachait à sa personne. C'était à tort peut-être, mais enfin il en était ainsi... Quel dommage! avec la fortune que lui assurerait sans doute la *marquesa*, il eût été pour sa fille un si bon parti... Après tout, sa mère adoptive lui donnerait-elle son nom? Elle n'en avait rien dit à personne, et elle n'y avait peut-être pas encore pensé.

Ainsi raisonnait doña Bárbara, et la nuit se répandait peu à peu autour d'elle; les étoiles commençaient à briller sur le bleu foncé du ciel. Tout à coup, au moment où la ville du Puerto dessina sa silhouette brune à travers le firmament, la lune se leva du côté de la mer, reflétant au milieu des vagues légèrement agitées son disque d'argent.

— Ma mère, ma mère! s'écria Leocadia, voyez donc comme c'est poétique! quel joli dessin on ferait de cela!

— C'est charmant! répondit doña Bárbara, et elle fixa ses regards étonnés sur le visage gracieux de sa fille, qui semblait rêver en contemplant avec une attention inaccoutumée le ciel, la terre et les eaux, illuminés d'une suave et limpide clarté.

V.

Précisément à la même heure Guillermo errait seul dans les allées du jardin, encore ému des incidens de la journée. Assis sur la margelle du puits, Andrès fredonnait, en s'accompagnant sur la guitare, cet air charmant bien connu à Séville, et qui commence par ces mots : *Al Puerto, señores*... Le vieux cavalier était en verve; ses ritournelles interminables résonnaient après chaque couplet avec tant d'énergie que les cordes de l'instrument se rompirent. Alors, s'adressant à Guillermo, qui passait et repassait près de lui : — *Marquesito*, oh! *marquesito!* dit-il à demi-voix. Le *marquesito* s'arrêta.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie? continua Andrès; ah! *que arrogante moza!*..... Il n'y a pourtant qu'en Andalousie qu'on en voit comme ça! Au Pérou, il y a de petites femmes très avenantes et vives comme du salpêtre; au Chili, elles sont gracieuses, douces, un peu blondes. Mais enfin, *marquesito?*...

Digitized by Google

— Tu as donc cassé les cordes de ta guitare, répliqua Guillermo.

— Ah! bien oui, les cordes de ma guitare, reprit Andrès; je touche là une autre corde, *marquesito,* une corde sensible qui devrait retentir dans votre cœur.

— Tais-toi, vieux fou, dit Guillermo en s'éloignant; va plutôt voir si les chevaux n'ont pas besoin de boire.

— Les chevaux ont bu, *caballerito;* ma besogne est faite, et je pense, comme vous, à la Leocadia... *Que niña tan bonita!...*

— C'est vrai, répondit Guillermo; elle est jolie...

— Et quand on a passé quelques instans auprès d'elle, on regarde la lune, on soupire, on se promène de long en large... C'est tout naturel, *marquesito.* Voulez-vous me permettre de vous parler franchement? Je suis vieux, je vous aime bien, *caballerito.* Laissez-moi vous dire quelque chose... Tenez, ayez la bonté de vous asseoir là, sur le bord du puits.

Guillermo prit place près du vieux serviteur; celui-ci roula une cigarette, battit le briquet, lança une bouffée de fumée, et dit : — *Señorito,* la jeunesse est une belle chose. Il y en a qui la mènent bride abattue et l'usent en peu de temps; ils ont grand tort. Il y en a qui la laissent passer sans s'en apercevoir, et ils n'ont pas raison. Il faut être de son âge; cela n'empêche point d'avoir de la sagesse. Vous êtes jeune, *marquesito,* et vous l'oubliez; on dirait que vous avez l'âge de la *marquesa.* Cela me fait de la peine, parce qu'on pourra bien rire de vous; le monde est méchant, il faut qu'il s'amuse de quelque chose.

— Et que m'importe? interrompit don Guillermo. Je vis dans la solitude.

— *Marquesito,* la solitude finira par être pour vous une prison dont vous ne pourrez plus sortir sans rencontrer un visage moqueur. Eh bien! croyez-moi, sortez-en hardiment avant qu'il soit trop tard... Si vous tardez, vous serez pris comme dans une souricière; vous n'oserez plus paraître dehors..... Et alors à qui en sera la faute?

— S'il n'avait tenu qu'à moi, dit Guillermo avec un soupir, j'aurais.....

— Ce qui est fait est fait, reprit Andrès; quand on s'arrête aux récriminations, on n'avance à rien. Voyons, *caballerito,* voulez-vous enfin sortir de tutelle, quitter les jupons de la *mama?... Càspita!* si j'étais à votre place!...

— Que ferais-tu? demanda tristement le jeune homme.

— Je sauterais hardiment par-dessus les barrières qui m'entourent, et, comme un cheval qui a rompu ses entraves, je m'élancerais d'un bond au milieu des jeunes gens. Il y a quelquefois au

Digitized by Google

Puerto des courses d'*aficionados :* allez-y, et attaquez bravement le taureau...

— Je n'oserais jamais!...

— Vous avez peur, *marquesito;* alors souffrez qu'on vous nomme tout au haut *El niño de la Rollona!...*

— Ce n'est pas le taureau qui me ferait peur, répliqua Guillermo profondément mortifié, mais la foule, le monde, les mille regards tournés vers celui qui descend dans l'arène... Et puis il faut savoir manier l'épée...

— Vous l'aurez bientôt appris, si vous voulez; je me charge de faire de vous une *espada* accomplie. Quand j'étais jeune, j'ai paru dans la *plaza,* et on m'y a plus d'une fois applaudi...

Parmi les nombreux bestiaux que nourrissaient les pâturages de la *marquesa,* il y avait quelques jeunes taureaux sournois, très prompts à se mettre en colère. Ils servirent aux démonstrations théoriques d'Andrès, qui, sans blesser l'animal, expliquait à son élève la manière de tenir l'épée, et dans quelle position il convenait de porter le coup. Don Guillermo prenait goût à cet exercice; maintes fois il risqua d'être blessé. En ménageant le taureau, il s'exposait bravement, si bien qu'il acquit en peu de temps beaucoup d'adresse et d'assurance.

— Maintenant, dit Andrès, il vous faut une épée; vous en trouverez à Cadix ou au Puerto... Choisissez-la légère, solide, d'une bonne trempe.

— Sois tranquille, répondit le *marquesito;* dès demain, je me mets en campagne...

— Bravo, *caballerito!* s'écria Andrès. Allez donc, et que Santiago vous conduise!

Le lendemain, don Guillermo, tout exalté, alla attendre à la prochaine escale le bateau à vapeur *Trajano,* qui faisait le trajet entre Séville et Cadix. Les esprits inquiets ou dépaysés dans la vie ne sont nulle part plus à leur aise que sur le pont d'un navire; les grands espaces qui s'ouvrent autour d'eux calment leurs agitations, et ils ne sont point gênés par les réalités de l'existence. Guillermo se trouvait ce jour-là plus jeune, plus hardi, plus entreprenant : il avait ses vingt ans. Lorsque le *Trajano* entra dans la mer et que les vagues plus profondes incommodèrent visiblement les autres passagers, réunis en cercle sur la poupe, il ne put s'empêcher de sourire et de les prendre en pitié. Il se sentait supérieur sur un point à ceux qui l'entouraient, et sa vanité en fut doucement flattée jusqu'au moment où le bateau jeta l'ancre à quelque distance du quai, devant les Colonnes-d'Hercule. A peine débarqué, Guillermo se dirigea vers la rue qui porte le double nom de *calle de San Fran-*

Digitized by Google

cisco y del general Riego. C'était par là qu'il espérait trouver à acheter l'épée de combat dont il avait besoin pour accomplir de glorieux exploits. Il marchait donc à grands pas, cherchant du regard le talisman désiré, lorsqu'un aveugle, conduit par un chien et frappant de son bâton les dalles du trottoir, se mit à crier à tue-tête et avec les plus grotesques contorsions : — Ah! *señores, señoras, caballeros, damas, muchachos, muchachas,* écoutez la fameuse chanson nouvelle de *El de la Rollona*... Le petit enfant mignon,... le petit blondin,... ah! ah!... Sa nourrice le tient par les lisières,... et pourtant il est tout grandet déjà,... il mange tout seul, pauvre petit... Ah! ah!...

A ces mots, Guillermo fut saisi d'épouvante; il lui sembla que l'aveugle le voyait, qu'il le montrait du doigt et le poursuivait de ses éclats de rire, auxquels se mêlaient ceux des passans. Faisant un brusque détour par la rue des *Flamengos borrachos* (1), il se sauva du côté du port, pâle, hors de lui, comme si les huées de la foule l'eussent poursuivi dans sa fuite. Arrivé sur le quai, il avala un grand verre d'eau glacée qu'un *aguador* fit jaillir des flancs de sa cruche, et s'élança vers le petit bateau qui conduit les voyageurs de Cadix au Puerto-Santa-Maria. Le découragement s'était emparé de lui. Assis sur le bord, la tête baissée, il osait à peine promener son regard sur cette rade admirable, remplie de navires, au fond de laquelle on voit Medina-Sidonia se dresser sur le sommet d'une verte montagne, par-delà les murs du Trocadero et les remparts du Puerto-Real. Le petit bâtiment eut bientôt traversé la baie et franchi la barre du Guadelete, dont les eaux baignent la ville du Puerto-Santa-Maria. En arrivant à terre, Guillermo se demanda s'il s'en retournerait directement sans avoir fait emplette de l'épée. Que dirait Andrès s'il le voyait revenir les mains vides?

Guillermo réfléchissait au parti qu'il devait prendre, cherchant à apaiser le trouble de ses sens et l'agitation de son esprit; mais il y a des aveugles au Puerto comme à Cadix : on en trouve en Andalousie presque autant qu'en Égypte. En débouchant sur la promenade, le pauvre jeune homme en rencontra un très âgé, qui portait sur le front une grande visière verte et tâtait la muraille avec son coude. L'aveugle, d'une voix dolente et nazillarde, chantonnait ce refrain : — Il a vingt ans, messieurs, mesdames, — il est grand comme père et mère, — et pourtant, le blondin, il ne quitte point le tablier de sa nourrice; — voilà pourquoi on l'a nommé *El niño de la Rollona*... Quinzième et dernier couplet...

Cette fois ce ne fut pas l'épouvante qui s'empara de Guillermo,

(1) La rue des *Flamands ivres*, située dans le bas quartier de Cadix, près des remparts.

Digitized by Google

mais une amère tristesse. Il porta la main sur ses yeux pour arrêter les larmes qui allaient couler le long de ses joues. Bientôt la colère monta jusqu'à son cœur gonflé de chagrin. Il marchait précipitamment et gesticulait avec force, comme s'il eût défié la terre entière. Un chien maigre, qui dormait à l'ombre, au pied d'une borne, prit en mauvaise part ces gestes provocateurs, et se jeta avec des aboiemens furieux dans les jambes de Guillermo. Celui-ci fit un bond de côté, mais il heurta un âne portant des paniers d'oranges, et l'enfant conducteur de l'âne injuria le *caballero* en le traitant de butor, de maladroit. Le gamin était de la race des bohémiens, gens peu respectueux de leur nature. Guillermo exaspéré leva la main sur l'enfant; celui-ci, avec le manche de son fouet, fit voler le chapeau de son adversaire. Le vent, qui soufflait gaiement ce jour-là, se prit à rouler le chapeau qui s'éloignait toujours, échappant à la main de son possesseur légitime. L'ânier, saisi d'un accès d'hilarité et lâchant la bride à son humeur picaresque, faisait pleuvoir toute sorte d'injures sur Guillermo, et excitait les chiens contre lui. On regardait aux fenêtres, et on riait. Guillermo tenait enfin son chapeau fugitif, lorsqu'un balcon s'entr'ouvrit au-dessus de sa tête.

— Leocadia, ma sœur, viens donc voir, disait une voix sonore; tiens, regarde *El niño de la Rollona* qui est mis en fuite par un gamin des faubourgs.

— Chut, Mariano! chut! répondit la jeune fille, il pourrait t'entendre... Ces petits bohémiens sont si insolens!...

— Ah! le nigaud! reprit don Mariano.

Guillermo entendit très distinctement ce court dialogue. Il s'aperçut qu'il se trouvait devant la maison de doña Bárbara, l'amie de la *marquesa*, et quoique Leocadia eût dit peu de chose lors de sa visite à la campagne, il avait reconnu sa voix.

— Partout les injures pleuvent sur moi, pensait-il avec amertume: le ridicule m'enveloppe de toutes parts! Les aveugles, les enfans de la rue, les chiens même se moquent de moi; les gens bien élevés me décochent leurs sarcasmes du haut des balcons. Si une voix s'élève timidement pour me défendre, c'est par pitié... Fuyons, courons nous ensevelir dans la solitude, au milieu de la nature, bienveillante pour tous et tendre envers ceux qui souffrent... Que leur ai-je fait à tous ces gens? Je ne les connais même pas...

Renonçant à son projet de la veille, Guillermo prit un cheval et se jeta au galop à travers la campagne, impatient de se blottir sous le toit hospitalier de la *marquesa*. Le soir même, il raconta tout à Andrès, son fidèle écuyer.

— Eh bien! dit le vieux cavalier, vous vous désespérez pour si peu de chose? Vous allez pleurer comme un enfant!... Du courage,

Digitized by Google

marquesito, du courage; si don Mariano vous a insulté, nous trouverons moyen d'arranger cette affaire-là;... mais vous voyez bien que doña Leocadia a pris votre défense...

Guillermo secoua la tête. — La mauvaise humeur rend injuste, *marquesito*, continua Andrès; moi, je vous dis que cette journée a été moins fâcheuse que vous ne le pensez... Premièrement, vous avez connu par vous-même qu'il est temps de risquer un grand coup pour faire disparaître ce vilain sobriquet;... secondement, vous avez acquis la certitude qu'au milieu des méchancetés qui se déchaînent contre vous, *marquesito*, il y a une voix qui s'élève en votre faveur; et quelle voix!...

— Ah! qu'il est triste d'avoir besoin d'être défendu! s'écria Guillermo.

— J'irai à Séville vous chercher une épée de première trempe, ajouta Andrès, et avant une année je veux que toutes les dames du Puerto, doña Leocadia à leur tête, vous applaudissent et vous proclament un héros!

Vers le soir, la *marquesa*, qui était un peu souffrante ce jour-là, prit le bras de son fils adoptif et fit avec lui un tour de jardin. A la clarté des étoiles, ils se promenaient tous les deux à petits pas, échangeant quelques lentes paroles. On eût dit deux vieillards, et pourtant la *marquesa* avait quarante ans à peine; mais elle portait le poids d'une vie allanguie et monotone, plus lourd que celui de la vieillesse. Guillermo, par respect, par condescendance et aussi par gratitude, partageait avec elle le fardeau de cet indéfinissable ennui. Toutes ses impatiences venaient s'amortir contre l'apathie de la noble dame qui l'entourait de soins et le comblait d'affection. Il comprenait que pour toujours il resterait aux yeux de sa mère adoptive l'enfant orphelin dont la misère et la gentillesse avaient excité la sympathie. Changer de rôle, se redresser de toute la hauteur de ses vingt ans, c'eût été troubler le repos de la *marquesa* et lui faire sentir cruellement qu'au moment où elle allait vieillir, la jeunesse s'éveillait auprès d'elle.

Après les émotions diverses de cette longue journée, don Guillermo ne goûta point le repos accoutumé. En vain il essayait de dormir et appelait de ses vœux la clarté d'un jour nouveau qui effacerait les désolantes impressions de la veille. Un souvenir pénible le poursuivait impitoyablement, celui de la caricature terrible de Goya, au bas de laquelle le peintre, si amer dans sa gaieté, a écrit ces mots : *El de la Rollona*. Elle représente un enfant déjà grand, tenu par des lisières, et qui plonge dans sa bouche gourmande deux mains pleines de friandises. La face de cet enfant gâté porte le cachet de la sottise, de la lâcheté et d'une éducation sensuelle.

Digitized by Google

— Et c'est là mon portrait au moral comme au physique! s' écriai Guillermo avec colère; voilà ce que je suis aux yeux de tous!... Oh! non, non : ils me rendront fou par leurs sarcasmes, fou furieux peut-être; mais idiot,... jamais!

VI.

Andrès, qui connaissait à Séville toute sorte de gens attachés au cirque, revint bientôt avec une excellente épée. Guillermo la reçut avec joie et la suspendit au-dessus de son chevet, afin d'aguerrir son esprit, — non à l'idée du combat, il ne le redoutait pas, — mais à la pensée d'affronter la foule. Il se mit à étudier les livres qui traitent de la tauromachie, et assista fréquemment, en compagnie d'Andrès, aux courses qui se célébraient dans les villes les plus voisines; mais il y allait habillé en homme du peuple, et caché dans les derniers rangs du cirque.

— Eh bien! lui dit un jour Andrès, il y aura bientôt une *funcion de aficionados* (1) à Cadix; voulez-vous mettre votre nom sur le programme: *Espada... don Guillermo, marquès del Carmejo!* Comme cela irait bien!

— On rirait, répliqua Guillermo, et puis je n'ose prendre ce titre, qui ne m'appartient pas.

— Qui donc le portera, si ce n'est vous?

— Mon nom est William O'Bryant.

— Bah! vous avez le nom que vous a donné la señora *marquesa*. Voyons, dites-moi oui, et je fais inscrire vos noms en grosses lettres sur le papier jaune.

Il y avait là encore une question de délicatesse, et Guillermo ne pouvait la résoudre sans consulter la *marquesa*. D'un autre côté, c'eût été lui demander en face : « M'avez-vous légalement adopté? Suis-je votre fils devant la loi? Quand me sera-t-il permis de vivre par moi-même et pour moi? » Jamais Guillermo n'aurait eu le courage de sommer sa mère adoptive de répondre à d'aussi indiscrètes paroles. Derrière cet obstacle réel, il abritait sa propre timidité. La représentation donnée à Cadix par des amateurs se passa sans que Guillermo y eût pris d'autre part que celle d'un spectateur attentif. Andrès se désolait de voir son jeune maître retarder toujours ce début sur lequel il fondait de si grandes espérances.

— *Marquesito,* lui disait-il avec émotion, je suis bien vieux; me laisserez-vous mourir sans que j'aie eu le bonheur d'entendre votre nom répété par dix mille voix au milieu des applaudissemens?

(1) Représentation donnée par des amateurs.

Digitized by Google

— Mon nom est répété partout avec des sarcasmes; il est connu déjà, répondait Guillermo, trop connu dans la province!

— Eh bien! moi, on m'a surnommé *el Cojuelo* (1), parce que je traîne la jambe, reprit Andrès; est-ce que je m'en afflige?... Il y en a qui m'appellent aussi le Balafré à cause de cette grande couture qui me creuse un sillon dans la joue.

— Le ridicule fait au cœur des blessures que l'on cache, et qui ne se cicatrisent pas! Laisse-moi subir mon sort, mon pauvre Andrès; la *marquesa* avait le droit de me faire beaucoup de mal en récompense des bienfaits dont elle m'a comblé.

— La *marquesa* est une femme, et vous, vous êtes un homme... A vous de relever le nom qu'elle porte, et qui doit être le vôtre!

Ces conversations ne laissaient pas de faire impression sur Guillermo. Il lui semblait que le moment approchait où il lui faudrait à tout prix sortir de cette somnolence et de cette apathie dans laquelle il ne trouvait désormais ni trève ni repos; mais comment faire? par où aborder l'entreprise? Un soir qu'il feuilletait les anciennes chroniques de la Catalogne, il rencontra la devise du fameux aventurier Roger de Flor, chef des Almogavares : *Hierro, despierta te* (fer, éveille-toi). Et ces paroles, si simples dans leur énergie, le firent tressaillir. C'est le propre des caractères timides et irrésolus d'entrevoir l'héroïsme et d'aspirer aux grands exploits; ils sont en cela pareils à l'eau du ruisseau paisible, qui s'arrête devant un petit obstacle et reflète pourtant les plus hautes montagnes. Il se reporta par la pensée aux temps chevaleresques où les âmes ardentes trouvaient à dépenser leur énergie. Et tandis qu'il rêvait ainsi, le temps présent, le temps prosaïque peut-être dans lequel il lui était donné de vivre, passait vite, emportant jour par jour cette première jeunesse, qui marque de son empreinte toute notre existence. — Quand j'aurai tué un taureau, se disait-il quelquefois, quand j'aurai lavé dans le sang d'une pauvre bête l'injure faite à mon nom, en serai-je moins condamné à végéter ici?... — Alors la voix plaintive de la Melitona fredonnant quelque vieille chanson montait à ses oreilles comme le chant d'une nourrice. Il entendait la *marquesa* adresser quelques paroles monotones à chacun de ses serviteurs, traverser la cour à pas égaux en jetant du grain à ses pigeons, puis rentrer et fermer la porte du vestibule, qui gémissait tristement sur ses gonds. La bonne dame ne parlait jamais de l'avenir et n'aimait guère à évoquer le passé; quant au présent, il ne fournissait pas grand sujet de conversation. Quelquefois Guillermo s'enhardissait jusqu'à formuler une plainte vague sur les ennuis de l'existence. —

(1) Le boiteux.

Digitized by Google

Eh! mon enfant, répondait la marquise, la vie est heureuse pour toi, tu n'en connais que les douceurs!... J'ai tout sacrifié pour éloigner de toi les amertumes et les épreuves dont tant d'autres ont à souffrir!

A ces paroles, prononcées avec une secrète satisfaction de soi-même, Guillermo ne répondait que par un soupir accompagné de quelques expressions de reconnaissance. Toute explication se trouvait ajournée, et les mois se succédaient sans apporter le moindre changement à sa situation. Pendant l'hiver, la marquise, assise dans son salon, les pieds sur le *brasero*, se repliait sur elle-même dans l'attitude d'un chat somnolent. Dans les jours brûlans de l'été, — et cette saison dure longtemps en Andalousie, — elle s'abandonnait à une nonchalance langoureuse; une seule pensée l'absorbait, — se défendre contre les atteintes du soleil. Il se faisait alors un tel silence dans la maison rustique, dont les portes et les fenêtres demeuraient fermées jusqu'à la nuit, que l'on entendait frémir les ailes du plus petit moucheron bourdonnant dans l'air.

Par une de ces chaudes journées, Andrès, qui avait jadis bravé les feux du tropique, revenait du Puerto-Santa-Maria. Il était allé chercher des remèdes pour une mule malade. A son retour, il monta tout droit à la chambre de don Guillermo, qu'il trouva occupé à lire.

— *Marquesito*, lui dit-il, voici un papier que l'on m'a remis.

Don Guillermo prit le papier; il était de couleur jaune et portait ces mots imprimés en gros caractères : *Programa de la funcion de aficionados*. Au-dessus du texte, on voyait l'image d'un taureau furieux qui s'élance dans l'arène tête baissée, en battant l'air de sa longue queue. Parmi les *épées* figurait le nom de don Mariano...

— C'est pour dimanche! remarqua Andrès. En ce cas, la course ne peut manquer d'être brillante; bien qu'il n'y ait à courir que des *novillos*, je réponds qu'avec un soleil aussi vif, les jeunes bêtes auront de l'entrain.

— Mariano!... Mariano! répétait le jeune homme.

— Oui, il tiendra l'épée; c'est le frère de doña Leocadia, un hardi cavalier... Irons-nous, *marquesito?*

Don Guillermo répondit : — Nous verrons!...

Lorsque Andrès fut parti, il prit l'épée suspendue à son chevet et traça sur un des côtés de la garde la devise des aventuriers catalans : *Hierro, despierta te!* Sur l'autre il écrivit : *El de la Rollona.*

Le jour de la course, Andrès rôdait dans la cour, tenant sous son bras sa veste du dimanche, qui portait un grand pot à fleurs brodé dans le dos; le soleil faisait reluire les boutons plats et ciselés des bottes andalouses qui s'entr'ouvraient au-dessus de ses mollets. Don Guillermo, vêtu de la même manière, parut sur le seuil. A sa

Digitized by Google

vue, le visage bronzé et balafré du vieil écuyer s'illumina d'un éclair de joie. Sous le manteau léger jeté autour de ses épaules, don Guillermo cachait l'épée de combat.

Andrès et son jeune maître partirent pour la ville du Puerto-Santa-Maria. Ils galopaient rapidement à travers les flots de poussière soulevés par la foule qui remplissait les chemins. La *funcion* devait commencer à l'heure où la brise du soir, subitement éveillée, répandant un peu de fraîcheur autour de la baie de Cadix, bruit dans les rares palmiers penchés sur les vieux murs, fait frissonner les orangers et agite gaiement les rideaux qui flottent aux fenêtres.

Dès deux heures de l'après-midi, les portes du cirque furent ouvertes; à quatre, les gradins se couvraient de spectateurs; à cinq, un taureau avait déjà succombé. La foule, plus bariolée, plus agitée aussi qu'un champ de coquelicots secoués par le vent, se livrait aux accès d'une joie tumultueuse. Derrière les barrières, qui forment un couloir autour de l'arène, se tenaient quelques spectateurs plus sérieux, véritables dilettantes plus occupés à suivre les chances du combat qu'à regarder les jeunes filles accoudées sur le devant des loges. C'était là que Guillermo avait pris place, le chapeau sur le front, le manteau relevé jusqu'au nez; Andrès était à ses côtés.

Les *aficionados* avaient adroitement et bravement rempli leurs rôles. Il est vrai que les taureaux portaient au bout des cornes de grosses boules destinées à amortir la violence de leurs attaques; cependant chacun convenait que les jeunes cavaliers avaient déployé beaucoup d'intrépidité dans ce jeu dangereux, qui exige autant de sang-froid que d'adresse.

— Vous voyez bien, *marquesito,* ce n'est pas plus difficile que cela, disait Andrès. De l'aplomb, la main sûre, du coup d'œil, et puis une, deux!...

Comme il parlait ainsi, le *toril,* — prison étroite et obscure où l'on enferme la bête avant de la lancer, — s'ouvrit tout à coup. Il en sortit un petit taureau gris-noir, d'une couleur équivoque, aux jambes fines, aux cornes courtes, et qui n'avait que la moitié de sa queue. On eût dit que l'absence de cet appendice avait rompu l'équilibre entre les diverses parties de son corps; il bondissait par saccades et gambadait d'une façon désordonnée. La foule accueillit par de bruyans éclats de rire l'animal écourté, et de toutes parts retentirent les cris de *el rabon! el rabon* (1)! La bête aborda de côté le *picador,* le renversa sous son cheval, et reçut les *banderillas* sur ses flancs sans ralentir sa course précipitée. Elle avait l'air d'un acteur qui a hâte d'expédier les premières scènes d'un drame pour arriver au dénoûment. Le public applaudissait toujours, et chacun semblait

(1) Épithète qui s'applique à tout animal, cheval, mule ou taureau, privé de sa queue.

Digitized by Google

prendre plaisir à voir les ébats singuliers de ce taureau, qui affectait les allures d'un *clown*, ou pour mieux dire d'un *gracioso* de la comédie espagnole.

— Mauvaise bête, murmura Andrès, et qui donnera de la tablature à l'*épée!*

L'*épée* parut; c'était don Mariano. Il entra dans l'arène la bouche en cœur, fier du gracieux costume qu'il portait, tenant d'une main le petit drapeau rouge, de l'autre l'épée. Son regard se tourna vers une loge haute où siégeaient, en compagnie d'autres dames fort élégantes, doña Bárbara, sa mère, et sa jeune sœur doña Leocadia. Guillermo suivait des yeux tous les mouvemens du brillant cavalier, qui se posait avec assurance et prenait des allures de triomphateur. Cependant les bonds désordonnés du taureau *rabon* parurent causer quelque appréhension à don Mariano. Il pâlit imperceptiblement; son bras fut agité par un tremblement nerveux. Il avait reconnu dans la bête furieuse dont la foule se moquait un adversaire redoutable.

— Il a pâli, il est perdu, dit don Guillermo à l'oreille d'Andrès...

— La bête est mauvaise, répliqua Andrès; je ne voudrais pas vous voir aux prises avec elle, *marquesito!*

Don Mariano commençait à se troubler; les gens expérimentés faisaient silence : il se préparait un grand coup. Ce coup fut porté par le taureau, qui, fonçant sur le drapeau rouge agité devant ses yeux pour le forcer à baisser la tête, renversa le jeune cavalier en brisant son épée, et se mit à gambader de nouveau avec de longs mugissemens.

— *Marquesito, marquesito,* s'écria Andrès, que faites-vous?

Les murmures de la foule couvrirent sa voix. Don Guillermo, jetant bas son manteau, avait franchi la barrière l'épée à la main. Andrès voulut le suivre, mais sa jambe blessée lui refusa service, et il resta derrière la haute cloison de planches, haletant, effaré, regardant, la bouche béante, son jeune maître, qui relevait le drapeau écarlate et se mettait en garde. Après avoir parcouru l'arène au galop, le taureau exaspéré revenait sur sa victime pour la fouler aux pieds. Rencontrant don Guillermo, qui l'attendait de pied ferme, il recula d'un pas, fit voler la poussière, baissa la tête, et parut se rassembler pour bondir en avant. Par un mouvement rapide, don Guillermo s'effaça; la corne de l'animal l'avait effleuré en passant, mais d'une main hardie il perçait jusqu'au cœur le taureau furieux, qui roulait dans des flots de sang. Alors, levant les yeux, il aperçut doña Bárbara évanouie sur l'épaule de sa fille, qui lui faisait respirer des sels et lui frottait les tempes en s'écriant : — Chère mère, revenez à vous, Mariano a repris ses sens!... Ah! s'il savait à qui il doit la vie!...

Digitized by Google

Don Mariano venait de rouvrir les yeux. Se soulevant avec peine sur le coude, il regardait avec surprise les cavaliers du cirque accourus autour de lui, et qui se disposaient à l'emporter. Quoiqu'il ne fût point blessé grièvement, la secousse avait été rude, et il croyait sortir d'un rêve. La course était finie; les spectateurs descendaient tumultueusement par les couloirs. Doña Bárbara, encore tremblante d'émotion, se hâtait de rejoindre son fils; doña Leocadia soutenait ses pas mal assurés. Mariano essayait de sourire à sa mère pour lui montrer qu'il ne souffrait pas trop. Tout en essuyant la poussière qui souillait ses vêtemens de soie, il ramassa le nœud de rubans enlevé au taureau par le vainqueur et l'épée teinte de sang abandonnée près de lui.

— A qui ferai-je hommage de cette *divisa?*... dit-il avec tristesse. Ce n'est pas moi qui ai tué la bête.

— Elle sera pour moi, répondit Leocadia; je la prends!

— Et cette vieille épée à la garde d'argent?... D'un côté j'y vois le cri de guerre des Almogavares : *Hierro, despierta te!*

— De l'autre, répliqua la jeune fille, est tracé un nom...

Et don Mariano rougit en lisant ces mots, qui étaient un remords pour lui : *El de la Rollona.*

Celui qui l'avait porté s'éloignait alors du Puerto-Santa-Maria. Au bruit de la foule qui applaudissait à son triomphe, don Guillermo s'était esquivé avec Andrès.

— Mais restez donc, *marquesito,* disait le vieux cavalier, que l'on vous voie, que l'on vous reconnaisse...

— Grâce à Dieu! murmurait don Guillermo, j'ai donc eu, moi aussi, mon jour, mon heure..... Tu ne rougiras plus de ton jeune maître, mon vieux Andrès... Et il acheva tout bas : La jeunesse est égoïste à sa manière, au moins autant que l'âge mûr... Aurais-je risqué ma vie pour sauver celle de ce jeune fat, si sa sœur n'avait d'aussi beaux yeux?

L'événement avait fait du bruit au Puerto-Santa-Maria. La marquise l'apprit de la bouche même de doña Bárbara, qui vint, conduite par son fils Mariano, serrer la main de Guillermo. Les deux jeunes gens se lièrent d'une étroite amitié, et doña Fernanda, forcée d'ouvrir les yeux, comprit que son enfant d'adoption avait atteint sa grande majorité. Elle en ressentit d'abord un profond chagrin; mais la placide marquise ne tarda pas à se consoler, lorsque le mariage arrêté entre Guillermo et Leocadia lui eut fait espérer qu'elle n'attendrait pas longtemps l'occasion de reprendre vis-à-vis d'une nouvelle famille ce rôle de mère adoptive qui entretenait doucement sa sensibilité, sans l'exposer à de trop vives émotions.

TH. PAVIE.

Digitized by Google

DES

EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Rapport adressé à l'Empereur par S. A. I. le prince Napoléon sur l'Exposition universelle de 1855.

Les expositions universelles de Londres et de Paris laisseront dans le souvenir de la présente génération et dans l'histoire du XIXe siècle une trace profonde. La nouveauté et la grandeur de l'idée qui a réuni dans une même enceinte les produits du génie humain, l'immense concours de population qui, attiré des différens points du monde, s'est pressé dans les galeries d'Hyde-Park et des Champs-Élysées, la solennité dont les gouvernemens ont entouré ces fêtes de l'industrie et de l'art, tout, en un mot, a contribué à rehausser l'éclat du magnifique spectacle dont nous avons été témoins. Comment ne pas rappeler le saisissant contraste que présentaient les deux expositions avec l'état général de l'Europe à l'époque où elles se sont ouvertes? En 1851, l'Europe était à peine remise d'une commotion révolutionnaire qui avait suspendu l'activité du travail industriel; en 1855, elle se trouvait en pleine guerre. A la vue des merveilles exposées à Londres et à Paris, se serait-on douté que la révolution et la guerre étaient aux portes? Au milieu de ce panorama des œuvres de la paix, pouvait-on songer encore aux désordres de la rue et aux terribles scènes des champs de bataille? Les expositions de Londres et de Paris ont eu les honneurs de la période si pleine d'événemens, si émouvante, que nous venons de traverser. Par elles, les peuples ont protesté contre la révolution et contre la guerre; par elles, la pensée contemporaine a exprimé élo-

Digitized by Google

quemment ses vœux pacifiques et tracé le programme qu'elle assigne à la politique de l'avenir. La France revendique l'idée de ces concours universels, la Grande-Bretagne se glorifie d'avoir pris l'initiative de l'exécution; mais à quoi bon faire ainsi la part des deux peuples, dont l'émulation dégénère trop souvent en rivalité? Ce n'est ni l'Angleterre ni la France, c'est le génie du XIXe siècle qui a inspiré et exécuté l'entreprise. Les expositions universelles procèdent des besoins, des sentimens, des passions de notre temps.

Il y a donc là une question nouvelle. Les expositions de 1851 et de 1855, si brillantes qu'elles aient été, peuvent n'être considérées que comme des essais, comme une première application d'une pensée juste et grande. Il s'agit maintenant d'y puiser pour l'avenir d'utiles enseignemens, et d'en dégager les principes qui devront présider à l'organisation des expositions futures. Telle est la tâche qu'a entreprise, dans un rapport adressé à l'empereur et récemment publié, le prince Napoléon. Parmi les nombreux travaux qui ont été consacrés au compte-rendu de l'exposition, ce rapport mérite particulièrement de fixer l'attention. Après avoir exposé les faits et comparé les résultats obtenus à Paris et à Londres, le président de la commission impériale a exprimé, sur le rôle des expositions, sur les réformes à introduire dans ces grands concours de l'industrie et des beaux-arts, une opinion personnelle dont on ne saurait récuser la compétence, et qui ouvre le champ à un libre débat.

Malgré la guerre, en dépit des nombreuses difficultés d'exécution que rencontrait une telle entreprise, tentée pour la première fois en France, l'exposition de 1855 a réussi : elle a attiré plus de cinq millions de visiteurs; la collection des chefs-d'œuvre de l'art et de l'industrie a été aussi complète qu'on pouvait l'espérer; les meilleures dispositions avaient été prises pour l'installation des produits et pour le bien-être du public. En voyant, d'après le rapport du prince Napoléon, les obstacles qui se présentaient presque à chaque pas, les moyens qu'il a fallu souvent improviser, les expédiens auxquels on a dû avoir recours pour convoquer de tous les points de la France et du monde les produits destinés à l'exposition, pour les classer avec méthode en conciliant autant que possible les lois de la science avec les exigences de la pratique, et surtout pour les loger dans le Palais de l'Industrie, reconnu insuffisant dès l'origine, ainsi que dans les bâtimens annexes, on apprécie l'importance et la multiplicité des travaux auxquels s'est livrée la commission impériale et la part d'initiative et d'intelligente direction qui revient à son président. Le rapport que nous avons sous les yeux trace l'historique des différentes phases par lesquelles a passé l'exposition universelle. Constitution et organisation, — installation, — appré-

Digitized by Google

ciations et récompenses, — liquidation, — tels sont les titres des chapitres où sont exposés successivement les mille détails de cette grande œuvre internationale. Nous ne nous arrêterons point à cette partie du rapport, bien qu'elle contienne d'ingénieuses observations qui enlèvent au compte-rendu le caractère de froide monotonie qui se rencontre d'ordinaire dans les documens officiels. Arrivons immédiatement à l'examen des considérations générales, où se trouvent développées diverses propositions qui intéressent les expositions futures.

Dans la pensée du prince Napoléon, les expositions doivent être à l'avenir *universelles*, c'est-à-dire faire appel à tous les peuples. Elles pourront néanmoins être *partielles*, en d'autres termes embrasser seulement un groupe de produits, car il serait impossible de renouveler fréquemment, avec l'extension qui leur a été donnée en 1851 et 1855, les concours universels, par suite des difficultés presque insurmontables d'emplacement qui s'opposeraient à la collection et à l'étalage de cette masse immense de productions. En outre les études des industriels et l'attention du public, concentrées successivement sur une seule catégorie de produits, seraient plus sérieuses et plus fécondes. Suivant ce système, les expositions générales n'auraient lieu que tous les demi-siècles; les expositions partielles reviendraient périodiquement à des intervalles plus rapprochés. Enfin les expositions ne pourraient être utilement organisées qu'à Londres et à Paris, ces deux métropoles étant les seules qui, par leur importance, par l'influence de rayonnement qu'elles exercent sur le monde entier, par leur supériorité industrielle, commerciale et intellectuelle, semblent en mesure d'attirer les visiteurs de tous les pays.

A première vue, ces idées paraissent très rationnelles. Habilement développées dans le rapport, elles produisent sur l'esprit une vive impression. Il est bien vrai qu'après avoir assisté aux concours de 1851 et de 1855, notre génération trouvera fort incomplètes de simples expositions nationales, telles que celles qui avaient lieu en France tous les cinq ans. Cependant faut-il penser d'une manière absolue que les expositions ne sont plus désormais possibles que sous la forme d'expositions universelles, et le système proposé ne soulève-t-il pas à son tour de graves objections? Soit qu'elles embrassent, comme en 1851 et en 1855, la généralité des produits, soit qu'elles comprennent seulement l'une des grandes divisions de l'industrie (agriculture, instrumens de production, articles fabriqués), les expositions universelles rencontrent des obstacles et exigent des dépenses qui ne permettent guère de nombreuses représentations, même abrégées, de ces magnifiques spectacles. Réussira-t-on à or-

Digitized by Google

ganiser fréquemment à Paris et à Londres une exposition universelle, dût-on n'y faire figurer que l'une des branches du travail industriel? Cela est douteux. Il n'en faudra pas moins, lors même qu'il ne s'agirait que des articles fabriqués ou des instrumens de production, procéder dans chaque pays aux dispositions compliquées que réclame une pareille œuvre, convoyer des points les plus éloignés du monde les échantillons et les modèles, imposer à tous les gouvernemens, et en particulier au gouvernement qui ouvrira l'exposition, des frais considérables d'organisation, de surveillance, de commissions spéciales. On a vu ce qu'il a coûté de temps et d'argent pour préparer les dernières expositions. De plus, le système des expositions partielles offre l'inconvénient de laisser nécessairement un trop long intervalle entre les concours établis pour les mêmes produits. A moins d'une exposition en permanence, qui lasserait bientôt le public et les industriels, le tour des différentes classes de produits, si l'on institue pour chacune d'elles une exhibition quinquennale, ne reviendrait guère que tous les vingt ou vingt-cinq ans. Ce délai serait évidemment trop éloigné. Enfin, quant au siége des expositions, s'il est exact que Paris et Londres sont les deux capitales qui offrent à tous égards les conditions les plus favorables, il semble bien difficile de faire accepter par l'Europe cette désignation exclusive. Croit-on que l'Autriche, l'Allemagne, la Russie, la Belgique même, consentiraient à abdiquer complétement leurs prétentions à ouvrir dans leurs capitales des expositions universelles? Il ne s'agit pas seulement ici d'une question fort délicate d'amour-propre national : de graves intérêts sont également en jeu. Il est clair que le pays qui fait les honneurs de l'exposition en profite matériellement dans la proportion la plus forte, puisque ses habitans peuvent le plus aisément tirer parti des enseignemens qui résultent d'un pareil concours, établi à leur portée et sous leurs yeux. Un souverain sera toujours jaloux de procurer à ses sujets un spectacle qui doit flatter leur orgueil, exciter leur émulation, attirer un grand nombre d'étrangers et fournir un aliment à la curiosité populaire. C'est beaucoup pour un gouvernement que de savoir distraire le peuple, et il ne saurait y avoir, à coup sûr, au temps où nous sommes, de distraction plus utile, plus active que le tableau d'une exposition générale. On en a eu la preuve à Paris et à Londres. Comment donc les autres gouvernemens renonceraient-ils à la pensée de tenter ce que l'Angleterre et la France ont accompli avec succès? Pourquoi ne voudraient-ils pas à leur tour se donner le luxe d'une exposition? Il faut reconnaître d'ailleurs qu'en présence des progrès de l'industrie en Allemagne, en Autriche, dans le nord de l'Italie et même en Russie, une exposition universelle pourrait, dans quelques années, choisir

Digitized by Google

avantageusement pour siége l'une des métropoles de l'Europe centrale, par exemple Vienne, Berlin ou Varsovie. Avec les paquebots à vapeur et les chemins de fer, le transport des produits n'est plus qu'une question de dépenses, et si les états du Zollverein, l'Autriche et la Russie veulent suivre notre exemple et payer les frais du concours, les élémens d'une exhibition brillante ne leur feront pas défaut. Dans le cas où l'industrie des puissances occidentales ne répondrait pas à leur appel sous le prétexte que la France et l'Angleterre se seraient concertées pour organiser des expositions périodiques, les gouvernemens du centre et de l'est de l'Europe refuseraient, par représailles, d'envoyer à Paris et à Londres les produits de leurs fabricans, et la mésintelligence, les susceptibilités nationales viendraient compromettre une œuvre qui ne peut subsister qu'à la condition de la bonne harmonie, d'une complète entente entre tous les pays.

Par ces divers motifs, il nous paraît que le plan proposé dans le rapport du prince Napoléon serait d'une réalisation très douteuse, et qu'il faut chercher dans d'autres combinaisons le moyen de concilier les avantages incontestables des expositions universelles avec l'habitude acquise et la nécessité démontrée d'expositions fréquentes et périodiques. En conservant pour la France les expositions quinquennales, et en établissant pour règle que, tous les vingt-cinq ans, l'exposition sera universelle, on se tiendrait dans une juste mesure. Nos industriels continueraient à profiter des bénéfices de publicité et des encouragemens que leur procure, depuis le commencement de ce siècle, le système d'expositions quinquennales. Les grandes industries, celles qui, par la nouveauté, par la perfection ou par le bon marché de leurs produits, sont dignes de fixer l'attention du monde entier, figureraient dans les expositions universelles, où les admissions pourraient sans inconvénient être rendues plus difficiles qu'elles ne l'ont été en 1851 et en 1855. En un mot, il ne s'agirait que de perfectionner, en le complétant, le mode d'exposition consacré par l'expérience française. Un concours universel, à l'expiration de chaque période de vingt-cinq ans, mettrait en présence des progrès de notre industrie les progrès accomplis par les industries étrangères. Cette simple modification suffirait pour ce qui nous concerne. De leur côté, d'autres nations ouvriraient de semblables concours, où seraient envoyées nos principales productions, de telle sorte que, par le fait, l'Europe verrait, à des intervalles assez rapprochés, soit à Paris, soit ailleurs, l'une de ces grandes solennités industrielles qui sont destinées à exercer sur l'avenir des gouvernemens et des peuples une si heureuse influence; car, suivant l'exacte et ingénieuse appréciation du président de la

Digitized by Google

commission impériale, « les expositions universelles font partie de ce vaste programme économique auquel appartiennent les voies ferrées, les télégraphes électriques, la navigation à vapeur, les percemens d'isthmes, tous les grands travaux publics, et qui doit amener un accroissement de bien-être moral, c'est-à-dire de liberté, en même temps qu'une augmentation de bien-être matériel, c'est-à-dire plus d'aisance au profit du plus grand nombre. »

Quelle est l'organisation financière qui convient le mieux aux expositions? — Question importante, car, malgré l'intérêt qui s'attache à ces solennités, il est bien certain que, si elles devaient être trop coûteuses, il deviendrait difficile de les faire entrer dans les habitudes des gouvernemens. Les dépenses de l'exposition de 1855 se sont élevées à 11 millions de francs, tandis que les recettes provenant des prix d'entrée qui ont été perçus au profit de la compagnie du Palais de l'Industrie ont à peine atteint 3 millions. La dépense nette a donc été de 8 millions environ. Il est vrai que les fâcheuses dispositions du local, l'insuffisance de l'emplacement, la nécessité de construire à la hâte des bâtimens annexes, etc., ont singulièrement accru le chiffre des frais; on doit aussi tenir compte de l'extrême libéralité qui a présidé à l'organisation de cette fête, non moins politique qu'industrielle, à laquelle la France conviait tous les peuples : il fallait évidemment qu'une entreprise ayant à sa tête un prince et dirigée avec le concours des représentans des premiers corps de l'état fût, par l'éclat de l'ensemble et par le luxe des détails, tout à fait digne de ces hauts patronages; c'était enfin une première représentation, et l'on comprend qu'elle ait été entourée d'une magnificence exceptionnelle. Ne soyons donc pas trop effrayés du bilan de l'exposition de 1855 : on pourra dans l'avenir, avec moins de faste et à moins de frais, offrir aux regards du public une exhibition qui ne sera pas moins complète ni moins utile pour les sérieuses études; mais, indépendamment du chiffre même des dépenses, il reste à examiner comment les expositions devront être administrées. Le prince Napoléon se prononce pour le principe d'un prix d'entrée à exiger des visiteurs, et, tout en déclarant que, dans son opinion, l'organisation la plus rationnelle serait de laisser la direction des expositions à l'initiative des particuliers, il reconnaît qu'en fait l'application de ce système en France sera longtemps encore impossible.

En Angleterre, on le sait, l'initiative des particuliers suffit amplement à l'organisation de ces sortes d'entreprises : c'est une société qui a exploité en 1851 le Palais de Cristal, c'est une société qui a préparé l'exposition de peinture ouverte à Manchester en 1856; la prochaine exposition universelle de l'industrie sera régie par le même

Digitized by Google

principe. Tel est le génie anglais : en toutes choses, la nation entend faire elle-même ses propres affaires, non point seulement parce qu'elle obéit à un vif instinct d'activité personnelle, mais encore parce qu'elle se défie de l'autorité, et repousse, autant que cela est possible, l'action directe de l'état. Le paiement d'un prix d'entrée aux guichets de l'exposition est une conséquence nécessaire de ce système. Il convient que le public rembourse à la compagnie les frais du spectacle; autrement, la représentation ne pourrait avoir lieu. Le péage s'accorde d'ailleurs parfaitement avec les habitudes anglaises : il ne provoque ni mécontentement ni réclamation; les classes les plus pauvres s'y soumettent comme à une obligation très légitime et l'acquittent comme une dette. Le public est tellement accoutumé à payer partout sa place, que même dans les édifices qui appartiennent à la nation, et où il pourrait se croire en quelque sorte chez lui, au moins pour sa part de contribuable, le visiteur anglais débourse sans murmure le *shilling* ou l'*half-crown* qui lui est demandé à la porte, et qui indigne parfois le touriste du continent. En un mot, chez nos voisins, on paie partout et pour tout. Nos mœurs et nos habitudes sont en France diamétralement opposées. Nous laissons à l'état le soin de tout faire avec les ressources du budget, nous lui abandonnons la direction de toutes les entreprises qui présentent au moindre degré le caractère d'utilité publique, nous le constituons notre mandataire général; mais, une fois que nous avons versé dans la caisse du percepteur notre part d'impôt, nous supportons difficilement les taxes accessoires, les souscriptions, les péages, ces mille contributions de détail qui se dressent à chaque pas devant le citoyen anglais; nous voulons n'avoir plus à ouvrir la bourse et obtenir partout, dans les fêtes publiques, dans les musées, dans les expositions, notre entrée *gratis*. Cette disposition d'esprit est, à vrai dire, assez logique. Quoi qu'il en soit, il faut, quand on veut organiser une œuvre nationale, prendre les nations comme elles sont, et régler ses plans d'après les mœurs, les habitudes, les sentimens et même les préjugés de la société au sein de laquelle on compte les appliquer. C'est pour ce motif qu'on ne saurait de longtemps encore se reposer sur l'initiative des particuliers pour entreprendre en France une exposition universelle. Le prince Napoléon l'a bien compris, et, quoique son opinion personnelle soit plus favorable au système anglais, il s'est incliné devant l'irrésistible argument de la nécessité, et il se résigne à voir l'exposition prochaine dirigée, comme celle de 1855, par une commission gouvernementale et aux frais de l'état. Il demande cependant, et dans sa pensée cette restriction paraît être essentielle, que la commission soit prise en dehors des administrations publiques, auxquelles il refuse complétement

Digitized by Google

l'esprit d'initiative, et qu'il accuse de ne puiser trop souvent ses inspirations que dans la routine.

J'avoue que je n'ai pas lu sans un sentiment de regret cet ostracisme prononcé contre l'administration française, et surtout les sévères considérans de l'arrêt qui la condamne. Ce n'est pas, il est vrai, la première fois que l'administration est traitée de routinière. Comme elle est à peu près chargée de tout, on la rend nécessairement responsable de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas; comme il faut que, d'après notre système général, tous les citoyens, petits ou grands, aient recours à elle pour le règlement de leurs intérêts, c'est à elle, à elle seule qu'ils imputent les refus ou les retards qu'ils éprouvent. On ne lui pardonne rien; de toutes parts, on crie haro sur elle. Les solliciteurs éconduits, les rêveurs qui voient leurs plans enfouis sous la poussière des cartons, d'honnêtes contribuables qui ne se doutent souvent ni de l'illégalité ni de l'originalité exagérée de leurs demandes, beaucoup de gens, on le voit, sont très disposés à accabler l'administration sous les malédictions de leur génie méconnu ou de leur mauvaise humeur. Cela se conçoit; mais que cette accusation de routine se rencontre dans le rapport du président de la commission impériale, qu'elle émane d'un esprit généreux et éclairé, qu'elle sorte de la plume d'un prince, c'est ce qui est grave. Si l'on envisage sérieusement les choses, on doit reconnaître que, loin de manquer d'initiative, l'administration s'est toujours trouvée à la hauteur du rôle qui, à tort ou à raison, lui a été attribué. Ce rôle, à la fois périlleux et délicat, a consisté tantôt à réprimer les extravagances, tantôt à stimuler la tiédeur de l'opinion. A la suite des secousses politiques qui trop souvent ont remué notre pays, on a vu l'administration tenir ferme contre les rêves de l'utopie, contre les projets insensés, et préserver de l'influence contagieuse des révolutions les intérêts matériels et sociaux dont la garde lui est confiée. Alors elle a été intrépide dans sa résistance, et, si l'on veut, dans sa routine. Mais en même temps que l'on cite un progrès réel, une réforme salutaire à laquelle, par ses excellens procédés d'exécution et par les efforts intelligens de son nombreux personnel, elle n'ait pas coopéré! Dans plusieurs passages de son rapport, le prince Napoléon a signalé les modifications qu'il serait désirable d'introduire dans notre régime commercial, et il espère avec raison que les expositions universelles auront pour effet d'abaisser les barrières des douanes, qui entravent l'échange des produits entre les divers peuples. Eh bien! dans cette question si importante, qui touche à tant d'intérêts, l'histoire contemporaine n'atteste-t-elle pas que l'administration française s'est toujours montrée plus libérale que l'opinion? Aujourd'hui même, ses propositions en matière de tarifs

Digitized by Google

ne rencontrent-elles pas dans les conseils-généraux, au corps législatif, au sénat, une opposition décidée, presque violente? En réalité, ce n'est pas elle qui prêche la routine; c'est la majorité du pays qui se refuse à la suivre dans les voies plus larges où elle voudrait l'engager. On pourrait citer d'autres exemples : bornons-nous aux expositions. Avant l'exposition universelle, il y a eu en France plusieurs expositions de l'industrie. Comment ont-elles été organisées, si ce n'est par les soins de l'administration? Et voit-on que celle-ci s'en soit mal tirée? En 1856, nous avons eu à Paris une exposition universelle de bestiaux; ce n'était point une œuvre facile à exécuter, et cependant une simple division ministérielle, la division de l'agriculture, a suffi à cette tâche. Il est possible que, pour obtenir plus sûrement l'ordre et la précision de mouvemens qui doivent marquer tous ses actes, l'administration s'impose à elle-même et impose au public un luxe trop grand de formalités et d'écritures : il y a même encore une certaine école bureaucratique qui mesurerait volontiers son importance au poids de ses dossiers; mais, tout bien considéré, il est permis de penser que les services publics renferment des élémens d'intelligence et d'initiative plus que suffisans pour concourir utilement à l'organisation de la prochaine exposition universelle, et qu'il serait superflu de chercher ailleurs des auxiliaires plus actifs et plus dévoués.

Je reviens, après cette digression, à la question financière. Il s'agit de savoir si l'on doit exiger des visiteurs le paiement d'un prix d'entrée aux expositions. D'après le prince Napoléon, cette mesure serait équitable, puisqu'au lieu de faire supporter obligatoirement à tous une dépense ouverte au profit d'une partie de la nation, on la ferait ainsi acquitter volontairement par ceux-là mêmes qui en retirent avantage. Pour que le raisonnement fût tout à fait exact, il faudrait que le produit du prix d'entrée couvrît entièrement les dépenses de l'exposition; autrement, comme les frais sont, en France du moins, prélevés sur le budget général, tous les contribuables demeureraient grevés d'une dépense dont tous ne seraient pas autorisés à profiter. On pourrait ajouter que le succès matériel et en quelque sorte moral d'une exposition industrielle réside dans la publicité la plus large, que l'exposant, qui souvent s'est imposé de lourdes dépenses pour figurer avec honneur à ce concours solennel, désire légitimement ne pas voir restreindre le nombre des spectateurs admis à apprécier ses produits, enfin qu'il y a presque un intérêt national à ne pas éloigner la foule d'un spectacle où son goût s'élève et s'épure, d'un musée populaire où lui apparaît partout l'image du travail. Malgré ces objections, qui pourraient être présentées en faveur du principe de la gratuité, la proposition du

Digitized by Google

prince Napoléon sera probablement adoptée pour les expositions futures, car d'un autre côté il n'est pas inutile d'habituer peu à peu la population à ce système de péages, qui est usité en Angleterre, et qui favorise l'action et l'indépendance des efforts individuels; on hâtera ainsi le moment où des compagnies particulières courront moins de risque à entreprendre les expositions, parce qu'elles trouveront le public mieux disposé à les rémunérer directement. En fixant le tarif à un taux peu élevé, on n'écartera point les visiteurs sérieux, et le péage, si minime qu'il soit, débarrassera les galeries de ces promeneurs oisifs et incommodes qui considèrent une exposition comme un lieu d'asile ou comme un boulevard, et qui n'ont même pas le mérite d'admirer le travail d'autrui. Quant à la foule honnête et laborieuse, l'entrée gratuite accordée pendant un ou deux jours par mois donnera satisfaction à sa curiosité très légitime. Ces divers procédés ont été employés en 1855; il ne paraît pas que l'imposition d'un droit d'entrée ait provoqué la moindre plainte. Le nouveau mode est introduit dans nos traditions, et l'on n'éprouvera aucune difficulté pour l'appliquer à l'avenir.

Mais l'expérience de 1855 a démontré la nécessité d'abaisser presque aux dernières limites les chiffres du prix d'entrée. Le nombre des visiteurs payans a été de 2,182,433 pour le jour où le prix d'entrée était à 20 centimes (le dimanche), et de 2,097,607 pour les jours où le prix était à 1 franc (cinq jours de la semaine). Du 16 mai au 31 juillet, le prix d'entrée fixé pour les vendredis à 5 francs donna 33,926 visiteurs seulement; on le réduisit à 2 francs à partir du 1er août jusqu'au 9 novembre, et le chiffre des visiteurs s'éleva pendant cette période à 95,688. Les billets de saison, d'une valeur de 50 francs ou 25 francs, ne furent pris que par 4,663 personnes pour l'exposition de l'industrie, et par 180 pour l'exposition des beaux-arts. Curieuse statistique, qui attesterait chez le peuple français ou une bien rare parcimonie ou un goût bien peu vif pour les chefs-d'œuvre de l'art ou de l'industrie! Il faut dire, pour notre décharge, que de nombreuses cartes d'entrée gratuite furent délivrées par les soins de la commission impériale à diverses catégories de visiteurs, et que cette sorte de libéralité, limitée d'ordinaire aux soldats et aux invalides, mais étendue cette fois aux journalistes et aux savans, restreignit dans une certaine mesure l'achat des billets de saison, dont on se souvient qu'à Londres le débit avait été si considérable. « C'est un préjugé fort répandu en France que l'homme qui ne paie pas est distingué entre tous, par cela même qu'il jouit d'un privilége d'autant plus recherché que l'égalité a étendu son niveau sur tous les citoyens. » Cette remarque est du prince Napoléon, et nous pouvons chaque jour, même dans les plus vulgaires incidens de la

Digitized by Google

vie, en reconnaître la justesse. Avoir ses entrées à un théâtre, remplir de sa famille ou de ses amis une loge d'Opéra qui n'a rien coûté, voilà des jouissances auxquelles ne résiste pas chez nous la vanité d'un homme riche. Peu lui importe le cadeau fait à sa bourse : avec son billet donné, il s'estime supérieur à ses voisins, gens sans influence et sans considération! Il est distingué, il jouit d'un privilége, c'est là ce qui le touche. Ainsi se comporte notre démocratie. Écoutons encore une de ces observations fines et justes qui se rencontrent fréquemment dans le rapport du prince. « En Angleterre, tout homme veut paraître plus riche qu'il ne l'est; chez nous au contraire, l'aisance se dissimule et profite sans honte des avantages qui ont été créés en faveur des classes moins fortunées. Avec nos tarifs différentiels, il arriva que le dimanche, jour où le prix d'entrée était de 20 centimes, l'exposition était fréquentée non-seulement par des ouvriers, mais encore et surtout par les personnes appartenant aux classes les plus aisées de la société. » Que conclure de ce fait, fidèle expression de nos mœurs? C'est que, pour attirer le public aux prochaines expositions, il faudra, à défaut de l'entrée gratuite, réduire le péage à un taux très modique.

La question de l'emplacement est pour une exposition, surtout pour une exposition universelle, d'une importance extrême. « Les dispositions purement matérielles, dit le prince Napoléon, s'élèvent ici à la hauteur d'une question de méthode; il s'agit de faire que l'aménagement soit un auxiliaire des études. » Si l'on veut se rendre compte des difficultés qu'entraîne le choix d'un local convenable, on n'a qu'à lire dans le rapport les tribulations de toute nature qu'a éprouvées la commission impériale pour adapter à sa destination le Palais de l'Industrie. D'abord ce malheureux palais, qui devait offrir aux produits de la France une hospitalité splendide, se trouva, avec ses 45,000 mètres de superficie, tout à fait insuffisant, et l'on reconnut qu'un espace de près de 120,000 mètres serait nécessaire pour l'exposition de l'industrie seulement, l'exposition des beaux-arts exigeant de son côté près de 20,000 mètres. Il fallut dès lors s'ingénier, construire l'immense galerie qui couvrit une grande partie du quai de Billy, affecter à l'exposition la rotonde du Panorama, édifier un bâtiment spécial pour les beaux-arts, projeter autour du monument principal des logemens accessoires qui ne présentaient, à vrai dire, rien de gracieux à l'œil, et qui enlevaient à l'exposition française le caractère de grandeur et d'heureuse harmonie que l'on avait admiré à Londres en 1851. La difficulté fut telle que, de l'aveu du prince, elle faillit un moment compromettre le succès de l'exposition. Ce n'est pas tout. Le Palais de l'Industrie appartenait alors à une société dont les administrateurs désiraient naturellement tirer de

Digitized by Google

l'exposition le plus large profit, exploiter comme une entreprise cette grande œuvre internationale et recueillir pour les actionnaires les élémens d'un gros dividende. De là conflit permanent entre la commission impériale, qui se préoccupait en première ligne de l'intérêt public, et l'administration de la société, qui avait surtout en vue un intérêt privé. La société, qui sentait bien que l'exposition était pour elle une épreuve solennelle et comme une bataille décisive, destinée à ruiner ou à relever son crédit, était portée à multiplier les sources de recettes. Le restaurant, la buvette, les dépôts de cannes, etc., tout lui paraissait bon pour battre monnaie, et elle comptait exercer strictement tous les droits attachés à son titre de propriété. Elle était dans son rôle, car ce n'était point par patriotisme, ni pour la plus grande gloire de l'industrie, que des actionnaires trop confians avaient consacré leurs capitaux à l'érection du vaste édifice, décoré dans l'acte social du nom de palais, qui couvre la superficie de l'ancien carré Marigny! Mais on s'imagine combien devait être gênante cette lutte continuelle entre deux intérêts contradictoires et souvent inconciliables! Aussi le prince Napoléon se prononce-t-il, dans les termes les plus formels, contre la continuation d'un pareil système. Il demande comme une condition indispensable qu'à l'avenir le bâtiment destiné à une exposition universelle soit construit en vue de l'entreprise elle-même. Il énumère ensuite les dispositions qui lui semblent le mieux convenir pour l'aménagement intérieur d'un tel édifice, de manière à faciliter le classement méthodique des produits, à guider les études et à ménager le temps des visiteurs, à réaliser à la fois l'élégance, la commodité et la solidité. C'est un plan complet dans lequel aucun détail n'est omis. Il faut savoir gré au prince de n'avoir point dédaigné ce travail, en apparence secondaire et matériel, mais en réalité si important pour le succès d'une exposition. Le programme qu'il a tracé avec une parfaite entente et avec goût épargnera aux organisateurs de la prochaine solennité industrielle bien des mécomptes, et simplifiera la tâche de l'architecte qui sera chargé de construire l'édifice.

Nous ne devons pas oublier que, dans son rapport, le prince Napoléon traite toutes les questions au point de vue des expositions *universelles*, et non plus dans la prévision de simples expositions *nationales*, ces dernières lui paraissant être désormais sans objet. J'ai exposé les motifs qui m'engagent à penser que le système des expositions nationales pourrait encore être pratiqué en France. Dans cette hypothèse, les argumens développés par le président de la commission pour l'érection d'un édifice spécial consacré à l'exposition conserveraient toute leur force, et, alors même que les 45,000 mètres du Palais de l'Industrie suffiraient pour recevoir les produits de

Digitized by Google

l'une de nos expositions quinquennales, l'édifice demeurerait, par ses aménagemens et par ses dispositions intérieures, tout à fait impropre à cette destination. Depuis que le Palais de l'Industrie est devenu, heureusement pour les actionnaires, propriété de l'état, on s'est fréquemment demandé ce que l'on en ferait. Les uns ont proposé d'y établir la Bourse; les autres l'ont transformé en caserne; d'autres encore y ont installé définitivement l'Opéra. Bien que l'on y ait vu successivement une exposition agricole, une exposition des beaux-arts et une exposition d'horticulture, les esprits ne se sont pas jusqu'à ce jour habitués à y voir l'emplacement d'une exposition industrielle, et ce grand monument reste là, prenant beaucoup de place, très embarrassant pour l'acquéreur, et fort embarrassé lui-même de sa lourde inutilité. Nous ne savons ce que les destins lui réservent, mais il peut dès à présent changer son enseigne : comme palais de l'industrie, il est condamné; il ne survivra pas à l'arrêt qu'a prononcé contre lui le prince Napoléon. Il faudra donc, pour les expositions nationales comme pour les expositions universelles, que l'état fasse les frais d'un bâtiment temporaire.

Nous arrivons aux questions que soulève la préparation du règlement applicable aux expositions. Parmi ces questions, qui sont très nombreuses, mais qui, pour la plupart, semblent avoir été suffisamment résolues par l'expérience en 1851 et en 1855, le prince Napoléon a signalé trois points principaux qui réclament un examen approfondi : 1° les législations douanières peuvent-elles subsister telles qu'elles existent? 2° quelle décision doit être prise à l'égard des prix de vente? 3° les jurys de récompenses atteignent-ils au but qui les a fait instituer?

On sait que notre législation douanière frappe encore de prohibition ou de droits très élevés un grand nombre d'articles manufacturés à l'étranger. Lorsque l'exposition universelle fut décrétée, on se demanda comment il conviendrait de traiter les produits apportés au Palais de l'Industrie. Il fut décidé d'abord que, dans l'enceinte du palais, ils demeureraient placés sous le régime de l'entrepôt; mais, l'exposition terminée, obligerait-on les fabricans à acquitter le droit intégral sur les produits tarifés, droit qui s'élève parfois à plus de 100 pour 100 de la valeur, et à réexporter ceux de ces produits qui sont prohibés? Exiger le paiement de la totalité des droits, c'eût été d'une rigueur extrême; appliquer strictement la prohibition, c'eût été tomber dans l'absurde. Le plus simple était assurément d'autoriser l'admission exceptionnelle des produits étrangers en franchise de toutes taxes et en exemption de toutes formalités de douane; mais qu'auraient pensé les partisans de la protection et de la prohibition, c'est-à-dire, il faut bien l'avouer, la grande majorité

Digitized by Google

de nos industriels? La belle occasion pour eux de dénoncer, comme attentatoire à leurs intérêts, cette faveur passagère accordée à l'étranger, et de convaincre le gouvernement de tendances vers le libre-échange! On n'osa pas heurter de front ces vieux préjugés, et l'on s'arrêta à un moyen terme. Il fut décidé que tous les produits étrangers, même les produits prohibés, pourraient, après la clôture de l'exposition, être introduits en France moyennant un droit maximum de 20 pour 100. Pour assurer l'exécution de cette mesure, on dut installer dans le Palais de l'Industrie une centaine d'agens des douanes, ouvrir un bureau de vérification et d'écritures, etc. Et quel fut le résultat? Une importation représentant une valeur de 2,200,000 francs, sur laquelle a été perçue, à titre de droits de douane, une somme de 333,000 francs! Le prince Napoléon propose avec raison de supprimer à l'avenir ces formalités vexatoires et ridicules. Ce n'est pas l'entrée de quelques échantillons de fils, de tissus ou de porcelaine, qui compromettra le sort de l'industrie nationale et viendra faire concurrence à nos manufactures. Un poste de douane au milieu d'une exposition universelle est une vivante contradiction. On convoque solennellement les œuvres les plus perfectionnées des fabriques étrangères, on les expose aux yeux de tous, on vante, on récompense leur mérite; puis, à un moment donné, on les taxe ou on les achemine vers la frontière avec escorte et sous plombs! C'est là une triste fin. Non-seulement l'introduction très limitée de ces articles ne causerait aucun dommage à nos fabriques, mais encore la mesure d'expulsion dont on les frappe éloigne des modèles dont le public pourrait apprécier l'emploi, et que l'industrie française trouverait souvent profit à s'approprier par une imitation intelligente. Il est donc désirable, à tous les points de vue, que la douane n'ait plus rien à voir dans les futures expositions.

J'ai indiqué plus haut l'opinion exprimée par le prince Napoléon quant à l'influence que doit exercer l'exposition universelle de 1855 sur le régime commercial et économique des peuples, et en particulier de la France. Il est évident que cette influence sera favorable à la liberté du commerce, et qu'elle entraînera la suppression successive des prohibitions et des taxes trop élevées. Je passe à la question des prix de vente. Doit-on interdire l'indication des prix sur les produits exposés, la rendre facultative ou la prescrire comme obligatoire? Le premier mode a été appliqué à Londres en 1851. On l'a généralement blâmé. — Pourquoi, disait-on, empêcher un fabricant de faire connaître le prix des produits qu'il expose et priver ainsi le public d'un élément très essentiel d'appréciation? « Une pareille interdiction était contraire à la moralité commerciale; c'était en quelque sorte faire au public l'aveu brutal qu'on ne voulait ni

Digitized by Google

l'éclairer ni lui dire la vérité. » Ce jugement est un peu sévère, et la commission anglaise ne l'accepterait pas. Il semble plus équitable et plus vrai de supposer que la commission, apercevant l'impossibilité d'obtenir de tous les industriels la publication des prix, a préféré établir pour l'ensemble des exposans une règle uniforme. Sans doute aussi elle avait compris que l'indication facultative, dont l'exactitude eût été très difficile à contrôler, donnerait lieu à des fraudes qui auraient mis en relief les fabricans peu scrupuleux, au détriment des fabricans honnêtes, et qui auraient en même temps égaré l'opinion du public. L'expérience de 1855 justifie jusqu'à un certain point la mesure adoptée à Londres. Dès le début, le président de la commission impériale avait proposé l'indication obligatoire. « Un petit nombre d'industriels ayant donné ce renseignement, la commission adressa les invitations les plus pressantes de faire connaître les prix au public ou au moins au jury. Ces appels eurent un médiocre succès. Les exposans continuèrent pour la plupart à dissimuler leurs prix de vente, et parmi ceux qui se décidèrent à les faire connaître, il y eut peu de moyens de contrôle, de sorte qu'on ne put savoir si les déclarations étaient conformes à la vérité. » Dans une autre partie du rapport, on lit : « A diverses reprises, la commission stimula le zèle des exposans pour obtenir d'eux l'indication des prix; mais ou bien elle échoua devant un mauvais vouloir très prononcé, ou bien elle n'obtint que des résultats illusoires. » En conséquence, le prince estime que l'indication facultative des prix, essayée en 1855, devrait être bannie d'une exposition.

Les deux premiers systèmes étant ainsi écartés, reste le système des prix obligatoires, pour lequel le prince se prononce formellement et avec une insistance toute particulière. Ce n'est pas qu'il se dissimule les difficultés que l'on rencontrera pour obtenir des prix exacts, ni les résistances qu'il faudra briser; mais ces obstacles ne le découragent pas. Il espère que l'exemple, donné d'abord par un certain nombre d'industriels, gagnera de proche en proche, deviendra contagieux, et domptera les plus récalcitrans. « Pourquoi, dit-il, serait-ce précisément dans le commerce et dans les transactions qu'on s'abstiendrait de porter la lumière, c'est-à-dire là où les lois de la justice la réclament le plus? Tout ce qui est honnête doit pouvoir se dire tout haut. Le commerce doit se soumettre aux exigences de la publicité; je l'estime trop pour lui faire l'injure de croire qu'il a besoin de ténèbres pour prospérer. Le commerce est une des forces de la civilisation; il faut donc qu'il se montre à la hauteur du rôle qui lui est dévolu. » On remarquera que, même dans cet ordre d'idées, le système de l'indication obligatoire des prix de vente ne triompherait pas immédiatement, et

Digitized by Google

que l'on serait forcé d'admettre, pendant quelque temps encore, jusqu'à ce que l'exemple de quelques-uns eût entraîné la masse des industriels, le système de l'indication facultative; mais je n'insiste pas sur cette légère contradiction qui subsiste entre l'opinion absolue développée dans le rapport et le mode indiqué pour atteindre le but. J'aime mieux applaudir aux nobles sentimens dont on vient de lire l'éloquente expression. Il n'y a pas un industriel, pas un commerçant, même parmi ces exposans qui en 1855 ont fourni des indications illusoires ou volontairement inexactes, il n'y en a pas un seul qui ne proclame bien haut les principes exposés par le prince Napoléon sur le rôle et les obligations du négoce. Tous déclareront qu'en effet ils ont horreur des ténèbres et qu'ils veulent la lumière; tous protesteront de leur amour pour la vérité. Malheureusement ce qui est bien certain aussi, c'est que quand il s'agira de livrer leurs prix à la publicité d'une exposition, un certain nombre d'industriels puiseront dans leur intérêt, bien ou mal entendu, des argumens décisifs pour s'abstenir. Lors des fréquentes expositions qui ont eu lieu soit en France, soit à l'étranger, la proportion des exposans qui ont indiqué leur prix de vente ou de revient a toujours été des plus faibles. On a vu ce qui s'est passé en 1855. En effet, le prix d'un produit, non pas seulement le prix de revient, mais encore le prix vénal, est le secret, et le secret très légitime, du manufacturier et du commerçant. A l'exception de quelques grandes usines qui, pour certaines catégories de produits, travaillent au grand jour et possèdent des tarifs presque invariables (celles-là sont connues dans le monde entier, et la fixité même de leurs prix est un élément de leur prospérité et de leur réputation), la plupart des manufactures, tant en France qu'à l'étranger, ont des tarifs différens, suivant la nature et l'importance de leurs acheteurs, suivant les saisons, suivant les alternatives de la vie commerciale. On ne leur demanderait pas les prix de revient, qui, de l'aveu de toutes les personnes compétentes, est le plus souvent impossible à établir exactement pour une appréciation comparative : le prince Napoléon ne demande que le prix de vente au consommateur. Or il y a des fabricans honnêtes et sincères qui se trouveraient eux-mêmes fort embarrassés pour fournir exactement le prix qu'il conviendrait d'indiquer dans une exposition, et, je le répète, beaucoup d'industriels continueraient à penser que leur intérêt est sérieusement attaché au secret de leurs transactions. Faut-il parler de ceux qui chercheraient à tromper sur le prix de la marchandise exposée? Comment les dévoiler et les convaincre? Le contrôle ne jaillira pas aussi facilement qu'on le pense de la comparaison des prix; le jury aurait, dans tous les cas, une tâche bien délicate à remplir, et s'il avait à contrôler sérieusement l'exactitude des in-

Digitized by Google

dications fournies, c'est-à-dire s'il devait prononcer un verdict sur la sincérité ou sur le mensonge d'une déclaration, il assumerait une responsabilité souvent périlleuse. Je me borne à soumettre ces considérations en regard de l'opinion émanée du président de la commission impériale, opinion que je voudrais pouvoir partager, car rien ne serait plus désirable que la connaissance du prix réel des produits; aucun renseignement ne serait plus précieux, tant pour les gouvernemens chargés de préparer les lois économiques et commerciales que pour la masse des consommateurs. Toutefois cette question est entourée de telles difficultés, qu'il est permis de la juger insoluble par le système de l'indication obligatoire. L'indication facultative, qui, à vrai dire, ne trompe pas le public autant qu'on le suppose, parce que chacun sait ce qu'elle vaut dépourvue de tout contrôle, paraît devoir être maintenue.

Quant aux jurys des récompenses, le président de la commission propose de les supprimer en les remplaçant par des jurys d'études. Dans sa pensée, le progrès industriel n'a pas besoin d'être encouragé, provoqué par l'autorité officielle : le meilleur juge des perfectionnemens accomplis, c'est le consommateur; le véritable aréopage des récompenses, c'est tout le monde. Ces principes établis, le prince Napoléon signale avec force les nombreux inconvéniens que présente, à ses yeux, l'institution des jurys tels qu'ils ont fonctionné jusqu'à ce jour. Le temps, les moyens d'examen, les termes de comparaison, tout leur ferait défaut. Les meilleures intentions, les études les plus consciencieuses ne les préservent pas d'erreurs, d'injustices très regrettables. Si pour les industriels de premier ordre, dont les produits commandent l'admiration générale, les récompenses peuvent être décernées sans hésitation et ne risquent point d'être contestées par le sentiment public, il n'en est pas de même des récompenses accordées à une foule d'industriels dont la supériorité relative laisse quelque place au doute. Alors s'agitent autour des jurys les intrigues, les influences, les mille manœuvres du savoir-faire, qui dans bien des cas enlèvent les médailles méritées par des concurrens absens, plus modestes ou moins adroits. Il n'y a d'ailleurs pas de *criterium*, pas d'étalon commun pour les appréciations des jurys. Les produits étant partagés entre divers groupes, il arrive souvent qu'un produit, récompensé dans la classe à laquelle il appartient, se trouve très inférieur, quant au travail et au génie de l'inventeur, à des produits non récompensés dans d'autres classes. Il conviendrait donc de transformer les jurys actuels en simples jurys d'étude, qui auraient pour mission de décrire les produits et de mettre en relief les inventions et les perfectionnemens. Ces jurys, au lieu de rendre des verdicts, émettraient des vœux et des observations

Digitized by Google

utiles. Ils exposeraient les mérites de chaque industriel, ils plaideraient devant le public dans l'intérêt de toute œuvre digne d'être signalée; mais ils s'abstiendraient de prendre des conclusions. Tel est en résumé le mode que recommande le président de la commission impériale, et sur ce point encore j'aurais à exprimer quelques doutes. Que le jury ne soit pas et ne puisse pas être parfait, cela est incontestable. Que, dans la distribution des récompenses, le savoir soit exposé à être sacrifié au savoir-faire et le mérite modeste à l'intrigue, cela est encore évident; cela se voit et se verra toujours, aux expositions et ailleurs. On peut même concéder que, dans les concours industriels, la nécessité de grouper les produits par classes est une cause particulière et considérable d'injustices relatives. En un mot, il y a une grande part de vérité dans les critiques que le président de la commission impériale dirige contre l'institution des jurys de récompenses; mais ces critiques ne s'adressent-elles pas également aux jurys d'études? S'il n'y a plus de médailles, il y aura le compte-rendu. La récompense changera de forme, et l'ambition des exposans sera d'obtenir du jury d'études un rapport détaillé et favorable. Dans ce système comme dans l'autre, les industriels modestes peuvent être oubliés, les absens auront tort; la conscience des jurés courra le risque d'être égarée par les intrigues, par les faux renseignemens, par les obsessions importunes. Quant aux injustices relatives, elles ne disparaîtront pas entièrement : deux produits égaux en mérite pourront souvent n'être pas également appréciés, parce qu'ils ne seront pas étudiés par la même classe du jury ou parce que le rapport, en ce qui les concerne, ne sera pas rédigé par le même juré. Mais pourquoi nous arrêter à cette comparaison des deux systèmes? La question est ailleurs. Ce n'est pas un besoin de justice absolue qui a motivé l'institution des récompenses dans les concours de l'industrie. Bien que, jusqu'à ce jour, les décisions des jurys aient été considérées comme représentant une moyenne suffisante d'équité, on sait parfaitement que les jurés ne sont pas infaillibles, et que l'on pourrait quelquefois interjeter appel de leurs arrêts. Ce qui a fait établir les récompenses, c'est le désir de stimuler et d'honorer l'industrie, et il faut reconnaître que ce moyen est en définitive très efficace. Indépendamment de l'idée de lucre, la pensée d'obtenir une médaille encourage l'industriel et provoque des sacrifices dont les résultats profitent à tous. Il est notoire que, pendant l'année qui précède une exposition, il y a dans les usines un redoublement d'efforts pour perfectionner la fabrication des produits et pour hâter l'apparition des inventions nouvelles. Dira-t-on que l'espoir d'une distinction honorifique est étranger à ce mouvement? Les récompenses entretiennent une émulation féconde, à

Digitized by Google

laquelle il serait fâcheux de porter atteinte dans l'un de ses élémens les plus solides, les plus humains. Il ne faudrait pas non plus supprimer la cause de ces manifestations touchantes, de ces fêtes de famille qui d'ordinaire se produisent dans les usines, lorsque le patron, honoré par le suffrage des représentans les plus élevés de l'industrie, rentre au milieu de ses ouvriers, qui se sentent récompensés en lui et avec lui. Tout ce qui établit un lien, une communauté de sentimens et d'intérêts entre les patrons et les classes ouvrières, tout ce qui rappelle l'étroite solidarité qui unit les chefs et les soldats de la grande armée du travail, tout cela est salutaire et doit être précieusement conservé. Au reste, l'opinion du prince Napoléon en matière de récompenses n'est point absolue. S'il proscrit les médailles pour les expositions de l'industrie, il les maintient pour les expositions des beaux-arts, parce que, dans ce domaine délicat, le goût du public doit être évidemment dirigé par l'opinion d'une minorité d'élite. Cette pensée est développée dans l'un des passages les plus remarquables du rapport, qui se termine par des considérations pleines d'intérêt sur l'avenir des expositions d'économie domestique. On sait que ce nouveau genre d'exhibition, proposé par un Anglais, M. Twining, et inauguré en 1855 sous le patronage du prince Napoléon, peut concourir utilement au bien-être des classes populaires, en imprimant un vif essor aux industries qui s'adressent à la masse des consommateurs.

Tels sont les principaux points traités dans le rapport du président de la commission impériale. Le prince Napoléon a examiné toutes les questions qui se rattachent aux expositions, il a abordé de front toutes les difficultés, et il n'a jamais hésité à exprimer son opinion personnelle, au risque de heurter parfois la tradition ou les préjugés. En même temps il y a dans le rapport tant de franchise, il y circule un courant si vif d'idées libérales, que le débat se trouve presque naturellement provoqué, et que l'objection sincère peut se produire avec la certitude d'être la bienvenue. En assignant aux expositions universelles une large place dans les préoccupations des gouvernemens et des peuples, en étudiant avec tant de soin les règles qui doivent en dominer l'organisation, le prince Napoléon n'a point exagéré l'importance de ces vastes concours. Les expositions universelles seront dans l'avenir l'un des plus énergiques instrumens de civilisation et de progrès; elles fourniront aux nations l'occasion de se rapprocher et les moyens de se mieux connaître: elles apporteront en quelque sorte au fonds commun de l'humanité toutes les découvertes, tous les perfectionnemens du génie industriel, sans cesse en travail sous les diverses latitudes. Par la mise en contact des produits et des hommes, elles ouvriront les voies à

Digitized by Google

des échanges plus faciles, à un commerce plus actif, à une harmonie plus complète entre les besoins et les sentimens internationaux. Unité des monnaies, uniformité des poids et mesures, solidarité plus intime du crédit et des banques, similitude de législation pour certains intérêts économiques et pour la garantie réciproque de la propriété artistique, industrielle et littéraire, tous ces progrès, qui, il y a quelques années à peine, étaient relégués dans le royaume des chimères, semblent aujourd'hui possibles, quelques-uns même prochains. Nous n'avons encore vu que deux expositions universelles, et déjà des efforts sérieux ont été tentés pour établir dans les principaux pays de l'Europe l'uniformité des poids et mesures. On a remarqué l'association formée à Paris en 1855 sous l'inspiration de cette louable pensée. La statistique elle-même, l'impassible statistique s'est émue; elle a tenu des congrès, comme si le chiffre voulait, lui aussi, s'animer d'un souffle nouveau et prendre part au mouvement général d'union et d'harmonie qui entraîne les idées. Enfin les expositions universelles s'élèvent, comme d'hospitaliers caravansérails ou comme des phares lumineux, sur la route si abrupte, hélas! et si obscure qui conduit les peuples vers la liberté politique, car elles sont pour chaque nation un gage de paix au dehors, de travail et d'ordre au dedans.

C'est donc une heureuse fortune pour le prince Napoléon d'avoir été appelé à diriger l'exposition de 1855, et d'avoir associé à l'une des œuvres les plus mémorables de notre temps, à une œuvre pacifique et libérale, son nom, que l'histoire inscrira également, par un glorieux contraste, dans les bulletins de l'Alma. On voit, par son rapport, que la présidence de la commission impériale n'était point une sinécure, ni l'exercice banal d'une prérogative princière. On y trouve en outre, pour l'organisation des expositions futures, le résultat de longues études, les conseils de l'expérience et du goût, les désirs et jusqu'aux impatiences aventureuses d'un esprit prompt, qui cherche ardemment le progrès, et qui parfois le dépasse. Il est toujours délicat de louer les princes; mais l'embarras cesse devant un acte accompli publiquement, en présence d'une œuvre que chacun peut lire. Le travail, c'est la loi de tous : sur les marches d'un trône comme dans l'exil, c'est l'honneur des princes!

C. Lavollée.

Digitized by Google

REVUE MUSICALE

LES ARTISTES ET LES CONCERTS DE 1858.

Les concerts sont finis, la saison musicale est définitivement close. La bataille a été longue, bruyante, entremêlée de nombreux épisodes et de combats singuliers pleins d'éclat. De grands artistes accourus de tous les coins de l'Europe sont venus se mesurer sous les yeux du public parisien, en s'écriant comme les paladins caracolant devant la dame de leurs pensées : *In te vivimus, per te moriamur*. MM. Rubinstein, Litolff, Wienawski, Sivori, Bazzini, Tamberlick, des pianistes, des violonistes et des chanteurs de tous les pays et de toutes les langues se sont disputé l'honneur de vivre au moins une semaine dans les fastes de la vie parisienne. C'est que la vie, la vie de l'esprit est ici, dans ce foyer permanent d'événemens, d'incidens de toute sorte qui se succèdent avec une rapidité effrayante, et, si l'histoire est étudiée en Allemagne, c'est à Paris ou à Londres qu'elle se fait. Le reste du monde observe, médite et subit les conséquences du mouvement qui s'accomplit ailleurs.

Un fait consolant que nous pouvons constater tout d'abord, c'est que Paris se transforme. Il se transforme non-seulement dans ses monumens, dans ses rues, qui s'allongent et s'élargissent indéfiniment, mais aussi dans ses goûts et dans ses tendances esthétiques. Un public nombreux et zélé encourage les différentes sociétés qui se sont instituées depuis plusieurs années pour l'exécution de la musique instrumentale. On écoute avec intérêt et soumission, quand on a le malheur de ne pas les comprendre, les chefs-d'œuvre des maîtres de la symphonie, du quatuor, du concerto et même de la sonate, ce qui étonnerait bien Fontenelle! La romance séculaire, le couplet grivois, l'ariette, l'air varié de ces messieurs les professeurs de toute sorte d'instrumens, enfin ce qui constitue dans le commerce musical l'*article Paris*, et qui se débitait sous les titres les plus attrayans, comme *le Soupir, la Prairie, les Larmes, le Murmure du Ruisseau, le Chant de la Cigale, la Danse des Lutins*, — toute cette poésie avariée de mauvaises notes est délaissée par la bonne compagnie. Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, Schubert,

Digitized by Google

Chopin, quelquefois Sébastien Bach, Haendel et même le vieux Couperin, voilà les maîtres qu'on étudie, qu'on écoute et qu'on s'efforce au moins de comprendre. Si ce mouvement de restauration continue pendant quelques années encore, il est à craindre que la Société des Concerts, qui lui a donné le branle il y a trente et un ans, ne soit plus en état de le diriger ni même de le suivre. Cette société vénérable a le défaut de toutes les corporations qui vieillissent : elle manque d'initiative. Elle s'attarde indéfiniment sur les choses suffisamment connues, et semble redouter toute œuvre nouvelle. Ses programmes mal rédigés sont comme stéréotypés et présentent invariablement tous les ans la même série de morceaux. On exécute toujours le même psaume de Marcello, qui en a fait pourtant cinquante; les mêmes fragmens du *Samson* de Haendel, qui a composé vingt-trois oratorios, les uns plus beaux que les autres; les mêmes fragmens de l'*Idoménée* de Mozart, comme s'il n'existait pas d'autres ouvrages inconnus à Paris de ce génie divin, tels que les opéras *l'Enlèvement au Sérail* et *Cosi fan tutte*. L'œuvre colossale de Sébastien Bach, qui se publie à Leipzig avec un si grand luxe typographique, lui reste complétement inconnue, et c'est à peine si l'on chante une fois par an un double chœur, dont le programme n'indique jamais la provenance. Le piano est complétement abandonné par la Société des Concerts. Les belles compositions de Mozart, de Beethoven, de Mendelssohn et de Weber pour cet instrument n'y sont plus exécutées. Il y a à Paris un artiste éminent qui est sorti des classes du Conservatoire, M. Alkan aîné, dont le monde éclairé apprécie l'intelligence et le haut enseignement; pourquoi la Société des Concerts ne lui demande-t-elle pas d'exécuter, à l'une de ses séances, soit une fugue ou une sonate de Bach, dont il comprend si bien le génie, soit de la musique de Haendel, qui ne lui est pas moins familière, et que le public connaît si peu? La Société des Concerts n'aurait-elle pas dû inviter M. Rubinstein, un des plus grands virtuoses sur le piano qu'on ait entendus depuis que M. Liszt s'est fait franciscain, à venir exécuter devant un public d'élite une de ces grandes inspirations du génie dont il est un interprète si merveilleux? La Société des Concerts ne devrait pas oublier qu'elle représente un peu l'art de la France, et que noblesse oblige. Dirigée par des esprits étroits et inhospitaliers, la Société des Concerts est loin de remplir le rôle élevé qui lui est assigné par l'opinion publique.

Au premier concert, qui a eu lieu le 10 janvier, après la *Symphonie Héroïque* de Beethoven, qui a ouvert la séance, on a chanté cette admirable scène de l'*Idoménée* de Mozart, où l'on retrouve les accens et la couleur antique du style de Gluck, particulièrement des opéras d'*Orphée* et d'*Alceste*. Après un solo de flûte admirablement exécuté par M. Dorus sur un canevas musical préparé par une main ingénieuse, Mme Borghi-Mamo est venue chanter une vieille *canzone* italienne du commencement du XVIIIe siècle, qu'on attribue au fameux Stradella. Le programme, comme toujours, n'indique ni l'autorité sur laquelle on s'appuie pour qualifier cette mélodie, qui a bien la couleur du temps, ni les modifications importantes qu'y a ajoutées M. Halévy, c'est-à-dire un accompagnement d'orchestre avec un chœur final qui reproduit et prolonge la phrase principale. De pareilles tromperies ou négligences sont-elles dignes d'une société d'artistes sérieux dont le premier

Digitized by Google

devoir est d'éclairer et de respecter la bonne foi du public? *Les Saisons* de Haydn ont défrayé en entier la seconde séance, qui a paru un peu longue et pas assez variée. Au troisième concert, qui s'est donné le 7 février, on a chanté pour la seconde fois l'*hymne des mages*, d'un opéra inédit de Lesueur, *Alexandre à Babylone*, qui ne fait pas regretter le reste de la partition. Il y a des noms qui ne peuvent survivre au temps où ils ont vécu, et je crois bien que Lesueur est de ce nombre. Pourquoi la Société des Concerts est-elle si avare de la musique de Cherubini, un vrai maître, dont la génération actuelle ne connaît guère que le nom? Il y a dans *Lodoïska*, dans *Élisa ou le mont Saint-Bernard*, dans *Médée* et dans *Faniska*, des beautés de premier ordre qu'il serait du devoir de la société de faire apprécier. Cela vaudrait mieux que de nous faire entendre des puérilités comme la pavane du XVIe siècle, qui remplissait le cinquième numéro du troisième concert. Un morceau charmant et qui a été fort applaudi, c'est le thème et la fugue de Haendel, variés pour orchestre avec un goût et une finesse de détails où l'on ne reconnaît pas la main vigoureuse qui a donné à l'Angleterre la seule musique nationale qu'elle possède (1). Pourquoi n'avoir pas appris au public que ce délicieux badinage est de M. Auber? Cela n'aurait rien enlevé à la gloire de Haendel, et aurait fait honneur au bon vouloir de ceux qui rédigent les programmes, très défectueux, de la Société des Concerts. A la quatrième séance, on a exécuté la neuvième et grande symphonie avec chœurs de Beethoven, monument plus grandiose que véritablement beau, parce qu'une des qualités suprêmes de la beauté en toutes choses est la proportion et l'harmonie des parties.

Quoi qu'en puissent dire des enthousiastes de la force de M. de Lenz et de M. Seroff, un Russe non moins curieux par les théories qu'il a émises, et qui lui ont valu l'admiration de M. Liszt et de M. Brendel, son historiographe, je reste persuadé que la mesure de ce qui est incontestablement beau n'est pas seulement dans la force spontanée du génie créateur, mais qu'il faut aussi le contrôle du sentiment de tous. Nous répéterons avec M. Oulibichef, qui vient de mourir à sa terre de Nijni-Novgorod, et dont nous sommes loin d'approuver toutes les idées, que les beautés de l'art ne peuvent se passer, comme les hautes vérités de la science, de l'assentiment des hommes éclairés pour qui elles sont faites. Ainsi donc je persiste à penser que le premier morceau de la symphonie avec chœurs est obscur, d'un enfantement

(1) Haendel est depuis quelque temps l'objet de recherches et de travaux fort intéressans. Il a paru à Londres, chez Trübner et Ce, une biographie de ce grand musicien, par M. Victor Schoelcher, qui renferme de nouveaux et curieux renseignemens. L'Allemagne ne reste pas indifférente à la gloire de ce génie biblique, qu'elle a porté dans ses entrailles fécondes. On s'occupe à Leipzig d'une publication des œuvres complètes de Haendel, accompagnée d'une histoire de sa vie, par M. Frédéric Chrysander, dont le premier volume a paru chez Breitkopf et Haertel. Le livre de M. Chrysander, dont nous avons lu le prèmier volume avec le plus vif intérêt, sera pour la vie de Haendel ce que l'ouvrage considérable de M. Otto Jahn est pour la vie de Mozart. Nous attendons que M. Otto Jahn ait terminé son ouvrage pour en parler plus longuement aux lecteurs de la *Revue*. Il n'y a que la pauvre Italie qui ne fasse rien pour ses grands hommes, et qui laisse des noms comme ceux de Carissimi, Scarlatti, Leo et Jomelli, enfouis sous la poussière des bibliothèques.

Digitized by Google

pénible qui n'échappe pas à l'auditeur, tandis que le *scherzo*, accessible à tous, est d'une facture étonnante, que relève encore la nombreuse variété des rhythmes qui le traversent et en avivent la pensée. Quant à l'*andante*, c'est la plus belle des quatre parties; il constitue à lui seul un chef-d'œuvre d'invention et de sentiment. Là tout est clair, bien que la phrase soit d'une longueur merveilleuse; tout se comprend facilement malgré la profondeur de la pensée. La quatrième partie de cette vaste conception symphonique est une sorte de *pandémonium*, la réunion des différens styles, la concentration des idées qu'on a déjà entendues. C'est démesurément long, et d'un effet plus puissant que véritablement beau. Lorsqu'on a entendu la symphonie avec chœurs, dont l'exécution dure une heure et un quart, on est épuisé d'émotion et de fatigue, et incapable de rien entendre de plus. Cependant on a applaudi à cette même séance le duo des *Nozze di Figaro, crudel perchè fin ora*, qui a été chanté avec beaucoup de sentiment et de goût par M. Stockhausen et Mlle Boulart. Au cinquième concert, qui a eu lieu le 7 mars, on a commencé par la symphonie en *mi bémol* de Mozart, où se trouve un si délicieux menuet. Après le chœur des génies d'*Oberon*, dont il est inutile de qualifier les beautés mystérieuses, on a exécuté des fragmens de la musique d'*Egmont*, de Beethoven, dont l'épisode de la lampe est toujours le plus applaudi. On a terminé par le finale du troisième acte de *Moïse*, de Rossini. La sixième séance a été surtout remarquable par l'exécution du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn, composition ravissante, dont l'*allegro appassionato*, le *scherzo* et la *marche* sont les parties vives et dignes du génie qui a inspiré le musicien. Au septième concert, on a exécuté la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, sur le mérite de laquelle tout le monde est d'accord, parce que cela est beau et clair comme le jour. Un psaume de Mendelssohn en double chœur n'a produit qu'un effet confus, et la séance s'est terminée par le septuor de Beethoven, que je demande la permission de ne pas dédaigner, comme le faisait l'auteur, qui a dit de ce morceau remarquable : « Il n'est pas de moi, il est de Mozart. » Le huitième concert n'a guère été remarquable que par l'exécution de la symphonie en *si bémol* de Beethoven, qui a ouvert la séance; puis on a entendu pour la seconde fois la même scène d'*Idoménée* de Mozart, le même air de l'*Anacréon* de Grétry, et l'unique psaume de Marcello que connaisse la Société des Concerts. A la neuvième et dernière séance, qui a eu lieu le 18 avril, on a entendu la *Symphonie Pastorale*, qui est pour moi le plus parfait des neuf poèmes symphoniques qu'on doit au génie colossal de Beethoven, un air d'*Armide* de Gluck, médiocrement chanté par Mlle Ribault, et *gli Uomini di Prometeo*, fragmens d'un ballet qui fut représenté à Vienne en 1799, et puis au théâtre de la Scala à Milan, en 1813. Ces fragmens de la musique de Beethoven ont été redemandés par le public, et la fête s'est terminée par l'introduction de l'oratorio de *Samson*, de Haendel, d'un style grandiose et biblique, qui rappelle certaines pages du *Paradis perdu* de Milton. Il est grand temps que la Société des Concerts s'occupe sérieusement de varier ses programmes, qui ne suffisent plus à satisfaire la curiosité du public. Depuis trente et un ans qu'elle existe, elle a presque exclusivement vécu de l'œuvre de Beethoven, dont l'interprétation a fait sa grande et légitime réputation en Europe; mais il y a plus d'une place *dans la maison de*

Digitized by Google

mon père, et l'art musical est un plus vaste domaine que ne le laissent supposer les maigres programmes de la Société des Concerts. Il ne faut pas surtout tromper la bonne foi du public, et lui donner des œuvres remaniées par des compositeurs modernes sous des noms empruntés à l'histoire. Cela n'est pas digne d'une société d'artistes qui tient ses séances dans le local de la première institution musicale du pays.

La Société des jeunes artistes, sous la direction de l'intrépide M. Pasdeloup, a commencé de très bonne heure les concerts qu'elle donne, depuis six ans, dans la salle de M. Herz, où elle convie un public chaleureux et sympathique. A la première séance, qui a eu lieu le 20 décembre, on a exécuté une jolie symphonie de M. Gounod, qui, sans être une composition bien originale, révèle la main exercée d'un véritable musicien. Après un solo de violon exécuté par le jeune Sarsate, premier prix du Conservatoire et particulièrement élève de M. Alard, avec une justesse, une *bravura* et une contenance tout à fait remarquables pour un enfant de quinze ans, j'ai entendu pour la première fois l'ouverture de *Struensée* de Meyerbeer. Cette page remarquable de l'illustre compositeur perd quelque chose de sa couleur à être ainsi détachée du drame pour lequel elle a été conçue. Néanmoins on y sent vibrer dans plusieurs passages remarquables la pensée supérieure de l'auteur du *Prophète*. Les seconde et troisième séances ont été aussi fort intéressantes, et toujours suivies par un public qui se plaît à encourager une œuvre si méritante. Au quatrième concert, le 31 janvier, les jeunes artistes ont exécuté avec beaucoup de zèle une nouvelle symphonie de M. Gouvy, qui est un homme de talent, un chœur à huit parties de Meyerbeer, intitulé *Adieux aux Fiancés*, plein de vigueur, et des fragmens du *Siége de Corinthe* de Rossini; l'ouverture, que je trouve un peu longue, l'hymne, qui rappelle l'introduction de *Sémiramis*, et la *Bénédiction des drapeaux*, d'un puissant effet. Le cinquième concert donné par la Société des jeunes artistes, le 14 février, a offert un intérêt tout particulier. M. Litolff s'y est fait entendre pour la première fois avec un succès qui, pour avoir été contesté par une fraction assez considérable des artistes et amateurs de Paris, n'en est pas moins éclatant et significatif. A la sixième et dernière séance donnée par la Société des jeunes artistes, on a applaudi une charmante petite symphonie de M. Rosenhain, l'un des musiciens les plus distingués qu'il y ait à Paris. Après un très bel air de *Mitrane*, opéra de Francesco Rossi, qui remonte à l'année 1686, et qui a été fort bien chanté par Mme Falconi, l'ouverture des *Nozze di Figaro*, de Mozart, a terminé la fête. Certes M. Pasdeloup mérite la reconnaissance de tous les vrais amis de l'art pour le dévouement qu'il met à diriger de ses conseils cette jeune phalange de musiciens plus intrépides qu'avisés. Chaque année, il lui faut recommencer le même travail d'initiation pour les nouveaux élèves qui viennent remplacer ceux qui ont fini leurs études et qui se dispersent dans le monde : c'est ce qui nous permet d'excuser certains défauts dans l'exécution de la Société des jeunes artistes, dont l'existence doit être vivement encouragée.

MM. Alard et Franchomme continuent, de leur côté, à donner dans la salle de M. Pleyel leurs séances de musique de chambre, qui sont suivies par une portion assez nombreuse du public qui fréquente les concerts du Conservatoire. A la première séance qu'ils ont donnée, le 17 janvier, nous avons en-

Digitized by Google

tendu un quatuor de Weber pour piano, violon, alto et violoncelle, morceau distingué, plein de brio et d'élégance, mais d'une inspiration un peu maigre. La partie du piano a été rendue avec beaucoup de précision et de netteté par M. Francis Planté, dont le talent est bien connu et fort apprécié. Puis on a exécuté le quatuor en *sol*, pour instrumens à cordes, de Beethoven, qui est d'une autre portée que celui de Weber, et l'on a fini par le quintette en *mi bémol*, pour instrumens à cordes, de Mozart, c'est-à-dire une perfection. Au troisième concert, j'ai entendu le quatuor en *mi mineur*, faisant partie de l'opéra 57 de Beethoven, dont l'*allegretto* est une merveille de grâce et de badinage. Il est impossible d'entendre une exécution plus parfaite que celle de MM. Alard et Franchomme, qui méritent largement le succès croissant qu'ils obtiennent depuis onze ans.

La société fondée, il y a huit ans, par MM. Maurin et Chevillard, pour la vulgarisation des derniers quatuors de Beethoven, est toujours pleine de foi et d'activité. Dans la première séance qu'elle a donnée dans les salons de M. Pleyel, le 14 janvier, on a exécuté le quatuor en *ut dièse mineur* (opéra 131), dont le début est d'un débrouillement si pénible. L'ensemble même de cette composition laborieuse ne mérite pas toute la peine qu'on se donne pour la comprendre. On a fini par le dixième quatuor de Beethoven, celui en *mi bémol*, qui est bien supérieur au précédent, et dont personne ne conteste les beautés supérieures et les effets de *pizzicato* si réellement nouveaux. A la seconde séance, on a exécuté d'abord le quatuor en *si bémol* de Beethoven, dont l'*andante* renferme une de ces idées pathétiques qui n'appartiennent qu'à ce grand génie. Le finale de ce quatuor, composé dans le mois de novembre 1826, est la dernière inspiration de Beethoven, car il est mort six mois après, le 26 mars 1827. Ce morceau a été rendu par les artistes avec un sentiment parfait. Après la sonate pour piano (opéra 111 de Beethoven), une merveille de facture que M. Ritter a exécutée avec une énergie contenue vraiment admirable, on a fini par le quatuor en *ut* de Beethoven, qui renferme un si bel *andante* et la fugue finale. Les quatre autres séances n'ont pas été moins intéressantes que les deux premières, et font un grand honneur à la persévérance et au talent de MM. Maurin et Chevillard, à qui les admirateurs de Beethoven doivent une vive reconnaissance.

Mendelssohn, qui n'est pas un aussi grand dieu que Beethoven, Haydn et Mozart, quoi qu'en disent MM. les critiques de Leipzig et de Berlin, a trouvé à Paris quelques adorateurs zélés qui ont fondé une petite chapelle en son honneur. Elle est desservie par MM. Armingaud et Léon Jacquart, deux artistes de mérite, par M. Lubeck, un pianiste vigoureux, dont l'ardeur a quelquefois besoin d'être contenue. Ils ont donné six séances dans la salle de M. Pleyel, qui ont été encore plus suivies que celles des années précédentes. A la seconde soirée, j'ai particulièrement remarqué l'exécution du trente-cinquième quatuor de Haydn, dont l'*adagio*, morceau d'un sentiment exquis, a été très bien rendu par M. Armingaud, jouant la partie de premier violon. Le public a désiré que ce petit chef-d'œuvre fût redit, et il a été obéi. La troisième séance a eu cela de particulier qu'elle a été ouverte par un quintette de Robert Schumann, pour piano, deux violons, alto et violoncelle. Ce compositeur de la dernière heure, qui est mort il y a un an dans une maison d'aliénés, était un esprit vif et distingué, qu'une fraction du public

Digitized by Google

de Leipzig a voulu élever au-dessus de Mendelssohn. Ce n'est pas par la clarté ni la soudaineté des idées que brillent les compositions de Schumann. La *marche* et le *scherzo* sont les fractions saillantes du quintette de Schumann, dont la partie de piano a été rendue avec un grand éclat par M. Lubeck. On a terminé par un charmant quatuor posthume de Schubert, où M. Armingaud s'est fort distingué par la chaleur et le sentiment qu'il a mis dans l'exécution. En général les séances données par MM. Armingaud et Léon Jacquart, violoncelliste de la bonne école, remarquable surtout par la qualité du son qu'il tire de l'instrument, sont dignes de l'attention de la critique, et méritent le succès qu'elles obtiennent, depuis trois ans, auprès d'un public très choisi. C'est le faubourg Saint-Germain qui domine dans ce cénacle, où le talent gracieux et placide de Mme Massart est fort bien accueilli.

N'oublions pas de mentionner encore les trois soirées musicales données par M. Lebouc, et dans lesquelles M. Hermann tient avec talent la partie de premier violon, et Mme Mattmann celle de piano, ni la société de *quintettes* fondée par M. le baron de Pounat, où j'ai entendu un quintette pour instrumens à cordes de M. Adolphe Blanc, compositeur distingué, qui a du goût, des idées claires, et qui ne se paie pas de vaines formules. Arrêtons-nous un instant sur le nom bien connu de Mme Szarvady (Wilhelmine Clauss), qui, après un silence regrettable de plusieurs années, a donné trois séances brillantes dans les salons de M. Pleyel. C'est une pianiste d'un talent élevé, qui, depuis son mariage, semble vouloir répudier la grâce et une rêverie poétique qui caractérisaient son exécution pour viser à la force, dont nous n'avons que faire, car ce n'est pas là le partage de la femme. Nous l'avons entendue avec un vif plaisir exécuter à la première soirée la fantaisie chromatique avec la fugue de Sébastien Bach, composition curieuse, qui, précédée d'une sorte de récitatif, se déroule ensuite en spirales rhythmiques, formées de notes qui s'attirent et se repoussent par la simple attraction tonale. Bach fabrique des formes musicales sans trop s'inquiéter de ce qu'elles contiennent. Il ressemble en cela aux madrigalistes italiens du XVIe siècle, qui n'avaient d'autre but, en composant leurs charmans badinages à cinq et à six voix, que de fournir une harmonie ingénieuse et piquante, dont l'intérêt consistait dans la suspension du sens tonal jusqu'à la cadence finale. Mme Szarvady a exécuté ce morceau difficile avec une netteté et un aplomb remarquables. Elle a été moins heureuse dans la sonate en *sol* majeur de Beethoven, qu'elle a trop *détaillée*, ce nous semble; mais elle a repris ses avantages dans la marche de M. V. Alkan, parce qu'elle a pu y déployer plus de force nerveuse que de sentiment. Que Mme Szarvady toutefois y prenne bien garde : la pente qui l'entraîne pourrait la conduire plus loin qu'elle ne voudrait aller et gâter une nature de femme des plus distinguées.

M. Henri Herz, qui ne vieillit pas et qui est plus vivace que jamais, a donné le 3 mars un concert qui a été très brillant. Il y a exécuté un nouveau *concerto* de sa composition pour piano, orchestre et chœurs, où se trouvent les qualités connues de son talent, de la grâce et de la facilité sans emphase. C'est un causeur aimable et spirituel que M. Herz, quand il est à son clavier. Il a été admirablement secondé par M. Servais, le violoncelliste belge, qui serait le premier artiste du monde s'il était plus contenu, et si la musique qu'il exécute était de meilleur aloi. Nous en dirons autant de

Digitized by Google

M. Bottesini, contre-bassiste non moins remarquable, mais compositeur médiocre et sans idées. Ce qu'il y a eu de mieux au concert qu'il a donné le 5 mars, c'est le *concerto* pour piano et orchestre de Mendelssohn, œuvre d'un ordre très élevé, que M. Lubeck a rendue avec un talent digne de la pensée du maître. M. Sivori, selon nous le premier violoniste connu qui existe aujourd'hui en Europe, n'a qu'un tort, celui de jouer de sa musique, qui n'est pas digne de son talent de virtuose; mais on peut lui pardonner cette faiblesse, cette *smania* de composition, puisqu'il exécute si bien la musique des maîtres. Dans les deux soirées qu'il a données cet hiver à Paris, M. Sivori a soutenu sa brillante réputation. M. Bazzini, un autre violoniste italien de beaucoup de talent, quand il se tient sur la réserve et qu'il se contente de bien chanter sur le médium de son instrument, a donné aussi dans la salle de M. Herz un concert qui a été remarqué.

M. Henri Wienawski est un jeune Polonais de vingt-quatre ans à peu près, d'une figure originale, qui n'est pas sans analogie avec le masque allongé et diabolique de Paganini, dont il imite volontiers la désinvolture. Après avoir fait ses études musicales au Conservatoire de Paris, où il a remporté le premier prix de violon sous la direction de M. Massart, M. Wienawski s'est mis à parcourir le monde son instrument à la main. Il a été en Allemagne, en Pologne, en Russie, et nous est revenu cet hiver à Paris, où il a donné dans la salle de M. Herz deux concerts qui ont excité la curiosité des amateurs. L'exécution de M. Wienawski est hardie, aucune difficulté de mécanisme ne l'arrête, et il promène triomphalement son archet sur les cordes frémissantes, qui ne rendent pas toujours un son très pur, ni d'une justesse irréprochable. M. Wienawski joue un peu à l'aventure, risque beaucoup pour atteindre le but qu'il se propose, qui est, ce nous semble, d'exciter l'étonnement. Il y réussit très souvent, mais aux dépens du goût, qui ne s'accommode pas de tous les caprices. Le style de M. Wienawski, si tant est qu'il en possède un, manque de sévérité, et la fantaisie y surabonde. Dans le *concerto* pour violon de Beethoven, morceau que nous demandons la permission de ne pas trop admirer, M. Wienawski a composé et exécuté un point d'orgue étonnant de complications et de difficultés qui ont émerveillé le public d'élite qui l'écoutait. Dans la sonate dédiée à Kreutzer, que M. Wienawski a exécutée avec M. Rubinstein, on a pu s'assurer que le jeune et merveilleux pianiste possédait une maturité que M. Wienawski acquerra sans doute également. Si M. Wienawski n'a rien de mieux à faire qu'à courir le monde, il ferait bien de rester quelque temps à Paris et de soumettre la *furia* qui emporte son archet à une discipline plus sévère. Il serait dommage qu'un si beau talent se perdît en folles aventures qui ne peuvent avoir qu'un temps, celui de la jeunesse, qui passe si vite. Mlle Joséphine Martin, une jeune pianiste française d'un talent vif, brillant, spirituel et plein de brio, a donné aussi un concert, où elle a fait entendre plusieurs charmantes fantaisies de sa composition. Enfin n'oublions ni Mme Louise Abel, qui interprète si bien sur le piano la musique des maîtres, ni Mme Sievers, qui chante et qui compose avec tant de goût de si jolies *canzonette* qui courent le monde, ni M. George Pfeiffer, qui joue du piano avec une netteté remarquable. M. Bessems, un professeur connu et distingué, et M. Roberti, compositeur italien plein de facilité, ont donné chacun une soirée qui mérite d'être consignée

Digitized by Google

dans ce tableau fidèle de nos plaisirs et de nos peines. C'est au milieu de ce fracas de concerts de toute nature que nous est apparu M. Litolff, seul d'abord, poursuivi bientôt par M. Rubinstein, qui, du fond de la Bohême, est venu disputer le terrain à son rival. Muse, inspire-moi, *ajuta mi*, et donne-moi la force de peindre, comme il convient, ce combat mémorable!

Nous connaissions déjà M. Rubinstein; nous avons été un des premiers à rendre justice à ce talent vigoureux et puissant qui n'a pas attendu le nombre des années pour devenir le premier pianiste de l'Europe. M. Rubinstein possède une aptitude singulière à prendre le style qui convient à la musique de chaque maître; il a la force unie à la grâce, il joue aussi bien les œuvres délicates de Chopin que celles de Beethoven ou de Weber, lorsqu'il ne se laisse pas entraîner par la vaine gloriole de vouloir trop prouver en dépassant le but, comme cela lui est arrivé dans le *Concert-Stück* de l'auteur du *Freyschütz*. On ne peut rien entendre de comparable à la marche des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, arrangée et exécutée par M. Rubinstein. On dirait que tout un orchestre *bruit* dans ses doigts d'acier, qui font jaillir les sonorités étranges de cette musique sauvage, conçue par un génie très civilisé. J'aime beaucoup la contenance de M. Rubinstein, qui ne se donne pas des airs de héros de roman, qui est calme devant son clavier, comme il convient à un grand artiste qui respecte le public dont il recherche les suffrages. M. Rubinstein n'est pas seulement un virtuose de premier ordre qui se contente d'interpréter la pensée des autres; il vise plus haut, il vise à la gloire de compositeur, et son ambition est même d'assez haute lignée. Au premier concert qu'il a donné dans la salle Herz, avec le concours de M. Hammer, qui conduisait l'orchestre, le 18 mars, M. Rubinstein nous a fait entendre un nouveau concerto en *fa* pour piano et orchestre de sa composition, qui n'est point une œuvre ordinaire. Nous avons surtout remarqué l'*andante* et le finale, et nous préférons cette composition, d'une valeur sans doute inégale, au *concerto* en *sol* que M. Rubinstein a produit l'année dernière; il y règne plus de clarté et une meilleure économie dans la distribution des effets. Le *prélude et fugue* pour piano, l'*andante* et le *scherzo* d'une sonate pour piano et alto, de la composition de M. Rubinstein, témoignent de la souplesse et de l'heureuse variété des aptitudes du jeune compositeur. Il y a évidemment de la force dans les productions de M. Rubinstein, une force un peu latente, qui cherche sa forme et qui la trouvera, si le pianiste réussit à se préserver des lieux communs d'une harmonie obscure et de ces effets de style déclamatoire, de cet abus du *récitatif symphonique* que la nouvelle école allemande doit à l'imitation un peu servile de Beethoven. Quoi qu'il en soit, M. Rubinstein est un musicien d'un mérite incontestable, et nous lui dirions volontiers : Jeune homme, voulez-vous atteindre le but élevé où semble aspirer votre noble ambition? Gardez-vous de Schumann, de Wagner, de Liszt, de Berlioz, et du galimatias philosophico-symphonique!

Qu'est-ce que M. Litolff? d'où vient-il, et pourquoi tout ce bruit qui se fait autour de son nom? Quel pays lui a donné le jour? Est-il Allemand, Français, Anglais ou Belge? Il est un peu de tout cela, puisqu'il est né à Londres, il y a une quarantaine d'années, d'un père français et d'une mère qui était Anglaise. M. Litolff a beaucoup voyagé, beaucoup souffert, comme la plupart

Digitized by Google

des hommes distingués, et beaucoup appris à cette école du malheur où se forment les caractères. Venu en France de très bonne heure, il s'y est marié à l'âge de dix-sept ans avec une jeune fille aussi pauvre et plus jeune que lui. Après avoir perdu sa femme et les enfans qu'elle lui avait donnés, après avoir vécu misérablement en donnant des leçons de piano dans une petite ville de province, il est venu à Paris en 1839, et s'y est fait entendre dans plusieurs concerts publics, non sans quelque succès. Il disparut ensuite, parcourut l'Allemagne, la Pologne, la Belgique et la Hollande, se fit chef d'orchestre jusqu'à ce que la fortune lui trouvât un asile à la cour d'un prince éclairé, le duc de Saxe-Gotha, dont M. Litolff est le maître de chapelle. M. Litolff a déjà beaucoup composé, des opéras allemands, des symphonies historiques, des ouvertures, des *concertos*, de la musique de toute nature. Connu en Allemagne, en Hollande et en Belgique, où M. Fétis lui a donné de sages conseils, M. Litolff aspirait tout naturellement vers Paris, ce point lumineux qui attire les regards de tout homme qui se sent quelque chose dans la tête et dans le cœur. M. Litolff nous est apparu cet hiver, accompagné de trophées, de pupitres couronnés de roses, de portraits et de programmes illustrés, absolument comme si nous étions encore au temps où les bêtes parlaient. Accueilli avec courtoisie par M. Pasdeloup et la Société des jeunes artistes, M. Litolff y a exécuté un *concerto* symphonique de sa composition qui tout d'abord a divisé le public en deux camps. M. Litolff a donné depuis deux autres concerts, l'un dans la salle de M. Herz, et le second dans la salle du Conservatoire, qu'il n'a pas obtenue sans peine; son succès a été tout aussi brillant d'une part et non moins contesté de l'autre. Que faut-il penser enfin de M. Litolff? quel est son vrai mérite? Doué d'une physionomie intelligente, où domine fortement l'élément anglo-saxon, qui révèle la volonté, M. Litolff est un esprit tout français par la vivacité de ses reparties et par sa mimique pittoresque. Il y a de l'étudiant allemand dans M. Litolff, et sa chevelure d'un blond ardent, qu'agite un peu trop le vent de la fantaisie, son regard fascinateur, me rappellent M. Liszt, en tout bien et tout honneur. *Per Bacco!* tel est aussi le talent de M. Litolff. Soit comme pianiste, soit comme compositeur, il appartient évidemment à l'école pittoresque. Il cherche l'effet, il le trouve et n'en abuse pas trop, quoique cela lui arrive pourtant. Dans son quatrième *concerto* pour piano et grand orchestre, la première partie nous a paru un peu longue, et l'idée peu originale, mais solidement établie, et conduite avec plus de ténacité que d'abondance dans les épisodes accessoires. L'*andante religioso* est le morceau le plus saillant et le plus vraiment musical de cette composition. L'introduction, confiée à quatre cors, est d'un bel effet, que l'artiste a su très bien ménager et conduire à bonne fin, sans accidens ni excès de modulations. Quant au *scherzo*, qui a obtenu un si grand succès et qu'on a fait recommencer aux premier, second et troisième concerts, c'est un rhythme piquant et original, prestement mené, avivé par une instrumentation pittoresque, qui alterne heureusement avec le piano. Le seul reproche qu'on puisse adresser à M. Litolff, c'est de ramener trop souvent ce thème, qui a été suffisamment entendu, d'en rassasier l'auditeur, et d'avoir voulu établir entre le piano et l'orchestre une lutte de sonorité impossible. C'est dans l'exécution de ce morceau remarquable que M. Litolff a soulevé le plus de blâme de la part des pianistes

Digitized by Google

sévères, qui lui reprochent de manquer de son, de style, et de viser à l'effet dramatique par une pantomime exagérée. Il y a du vrai dans ces reproches, ce qui n'empêche pas que, toute part faite aux imperfections du virtuose et du compositeur, M. Litolff ne reste un artiste peu commun, qui a de l'imagination, de l'audace, et parfois des idées originales, dont il sait tirer un assez bon parti.

Les idées musicales, qu'on ne saurait contester sans injustice à M. Litolff, ne sont, à vrai dire, ni fort nombreuses ni d'un caractère très élevé : son instrumentation, pittoresque sans recherche et suffisamment variée, trahit l'imitation de Beethoven et de Weber, dont M. Litolff s'est approprié certains procédés. N'ayez pas peur que ces messieurs les nouveau-venus dans l'art de la symphonie et du *concerto* se risquent à marcher sur les traces de Haydn et de Mozart : cela est trop *clair*, trop délicat et bon seulement pour les *goujats* qui ont du génie! Dans son troisième *concerto* symphonique que M. Litolff a fait entendre dans la salle du Conservatoire, on trouve encore beaucoup de bonnes choses : il y a de l'imagination dans l'introduction, le *scherzo* a beaucoup d'analogie avec celui que nous avons signalé, et le finale reproduit aussi un grand nombre d'effets déjà entendus. Quant à l'ouverture héroïque intitulée *le Chant des Guelfes*, elle est plutôt la traduction d'une idée littéraire qu'une conception pure de l'art musical. Cependant il y a de la couleur dans l'instrumentation, et la péroraison est d'un bel effet. Nous n'en dirons pas autant des fragmens de *Faust*, que M. Litolff a fait entendre dans la salle de M. Herz. Excepté l'admirable mélodie si connue de Schubert, le chef-d'œuvre de Goethe n'a inspiré jusqu'ici que de la pauvre musique. Quel regret pour nous et pour la postérité que Beethoven et Rossini n'aient pas réalisé le projet qu'ils avaient conçu l'un et l'autre de traiter ce grand sujet du *Faust* de Goethe! Au dernier concert donné par M. Litolff dans la salle du Conservatoire, l'orchestre était conduit par M. Berlioz, qui n'a pas manqué l'occasion qui s'offrait à lui de faire entendre deux morceaux de sa composition : *la Captive*, romance avec accompagnement d'orchestre, et un fragment de sa symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*. Nous ne dirons rien de ces compositions étranges, que nous connaissons depuis longtemps, et qui nous ont servi à porter sur M. Berlioz un jugement que nous croyons irréfutable, que nous ne sommes pas disposé à modifier. Nous aimons mieux louer la manière intelligente dont M. Berlioz dirige un orchestre : il possède cette intuition du regard qui est la première qualité d'un chef pour se faire comprendre d'un grand nombre de musiciens, toujours disposés à la distraction.

En résumé, M. Litolff n'a pas à se plaindre de l'accueil que lui a fait le public parisien. Si, comme pianiste exécutant, il ne possède pas les qualités sévères, le toucher vigoureux et délicat de M. Rubinstein, qui est un virtuose de premier ordre, M. Litolff se fait remarquer par des aptitudes plus élevées et plus rares. Il possède un certain don de création, une imagination vive et colorée, et l'intelligence des *effets*, dont il n'abuse pas trop. Il y a de la clarté dans le plan de ses morceaux, de la ténacité plus que de l'abondance dans le développement de ses idées, qui sont quelquefois très remarquables, comme l'*andante religioso* de son quatrième concerto symphonique. A tout prendre, et sans atténuer les reproches que lui adressent ses nom-

Digitized by Google

breux contradicteurs, M. Litolff est une physionomie d'artiste peu commune.

Les anciens élèves de l'école de Choron se sont réunis cette année, comme les années précédentes, pour fêter la mémoire de leur illustre maître. Une messe en musique de la composition de M. Dietsch a été chantée à l'église de la Madeleine, le 27 avril, par deux cents exécutans. Dans cette œuvre distinguée, on a remarqué un *Pater noster* en chœur de Meyerbeer, un *O salutaris* à quatre voix de Rossini, d'une harmonie très fouillée et très fine, mais surtout un *Benedictus* de la composition de M. Dietsch, morceau d'un sentiment exquis et vraiment religieux qui pourrait être signé de la main d'un maître. Jamais M. Dietsch ne s'est élevé aussi haut que dans ce *Benedictus*, qui a produit un effet plein de charme et d'onction. La mort a enlevé cette année deux des plus anciens élèves de Choron : M. Olive de La Gastine, un professeur distingué dont la modestie égalait le mérite, et M. Léon Bizot, qui s'est fait un nom au théâtre de l'Odéon, où il a chanté avec succès les rôles de baryton. C'est aussi un ancien élève de Choron que M. Delsarte, qui a donné tout récemment dans la salle de M. Herz un concert des plus curieux et des plus intéressans. Il a chanté, avec la profondeur de sentiment qu'on lui connaît, le songe d'*Iphigénie* de Gluck, des chansons piquantes du XVIe siècle qui font partie de ses *Archives du Chant*, publication curieuse à plus d'un titre, et puis il a récité des fables de La Fontaine avec une finesse et une bonhomie de diction fort remarquables. Il est à regretter que M. Delsarte, qui a fait une étude si approfondie de la déclamation lyrique, ne se soit pas exclusivement consacré à l'enseignement de cette partie de l'art. Il y aurait trouvé une renommée solide et des avantages que ne peuvent lui assurer les tentatives diverses dans lesquelles il gaspille, ce nous semble, de belles facultés. A ce concert de M. Delsarte, qui avait réuni une société élégante, nous avons eu le bonheur d'entendre Mme la princesse Czartoryska, une élève distinguée de Chopin, dont elle interprète la musique avec une grâce parfaite, et Mme la princesse de Chimay, qui joue aussi du piano comme une artiste qui a été nourrie de bonne musique. Ces deux dames ont exécuté un concerto de Mozart pour deux pianos et orchestre, et n'ont pas eu besoin d'indulgence pour être chaleureusement applaudies de l'auditoire.

La conclusion à tirer de ce nombre considérable de concerts qui ont été donnés cet hiver à Paris, c'est que le goût de la musique de chambre se répand de plus en plus, et devient un besoin de la classe éclairée du public français. Chacune des sociétés qui s'est instituée pour l'exécution des chefs-d'œuvre de la musique instrumentale attire une fraction particulière du monde parisien, dont elle fait l'éducation. Ce sont les bons concerts, ceux du Conservatoire, des Jeunes-Artistes, de MM. Alard et Franchomme, etc., qui ont formé cette masse d'auditeurs intelligens qui courent aujourd'hui au Théâtre-Lyrique entendre les *Nozze di Figaro* de Mozart. Trois femmes d'un talent diversement remarquable, Mmes Carvalho, Van-den-Heuvel et Ugalde, chantent et jouent à ravir les rôles du page, de la comtesse et de Suzanne. Qui dirait que cette partition admirable, qui vaut presque celle de *Don Juan*, remonte à l'année 1786? C'est que le beau ne veillit pas et s'impose à l'admiration des hommes. Le public émerveillé a fait répéter jusqu'à six morceaux des *Nozze di Figaro*, dont nous sommes heureux de consigner ici l'éclatant succès.

P. SCUDO.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1858.

Le monde n'est pas livré à la domination exclusive des intérêts, comme on le dit quelquefois. Même quand ces intérêts semblent victorieux, et lorsqu'ils paraissent tout envahir, ils ne donnent pas la raison de tous ces mouvemens confus, de ces crises mal dissimulées et de ces oscillations qui se manifestent de temps à autre dans la politique. Le secret de ces phénomènes est dans l'ordre moral. C'est une loi de cet ordre qui suit son cours à travers tout, et c'est parce que cette loi ne s'accomplit pas toujours, parce qu'il y a des droits méconnus, des principes froissés, des situations contraintes, des aspirations légitimes trompées, que l'Europe ressent parfois de ces malaises toujours plus faciles à observer qu'à définir. Les intérêts ont sans doute dans les sociétés actuelles une importance et une force qui éclatent à tous les yeux. Par eux-mêmes, ils sont ennemis des complications, ils rapprocheraient les peuples au lieu de les diviser; il est bien clair néanmoins que, malgré leur puissance et leur extension, ils ne peuvent ni empêcher, ni diriger, ni expliquer les événemens, et c'est encore l'honneur de la nature humaine d'obéir dans ses résolutions à des mobiles d'un autre caractère, fût-ce au prix de difficultés et d'épreuves incessamment renouvelées. Si le moindre incident qui surgit en Italie éveille toutes les attentions et devient facilement un sujet d'inquiétude, c'est évidemment parce qu'il y a là un grand problème moral indépendant de tous les intérêts, et bien fait pour entretenir une incertitude permanente. Pourquoi l'état de l'Orient est-il une difficulté si épineuse et si redoutable pour l'Europe? Cela ne peut être douteux, c'est parce que l'Occident n'a pas seulement à maintenir, comme une barrière ou comme une sauvegarde, l'intégrité des distributions territoriales actuelles; — il est aussi de son devoir de seconder les populations chrétiennes de ces contrées dans leur affranchissement graduel, dans leurs efforts pour s'élever vers une condition meilleure, et tant qu'il n'en sera point ainsi, les affaires de l'Orient

Digitized by Google

resteront un embarras pour toutes les politiques. Dans toutes les questions qui s'agitent, dans tous les incidens qui se succèdent, on retrouverait de même une cause morale dominant et expliquant ces difficultés et ces troubles, qui, depuis quelque temps, laissent planer comme une ombre vague sur l'Europe. Au fond, quand on considère de près la situation générale aujourd'hui, quels sont les élémens essentiels qui apparaissent? Il y a tout d'abord un premier fait sur le point de s'accomplir : c'est la réunion de la conférence au sein de laquelle vont se résoudre toutes les complications diplomatiques suscitées par l'exécution du traité de Paris, et autour de ce fait principal viennent se grouper quelques autres incidens, l'un relatif aux rapports de la Turquie avec le Montenegro et se rattachant encore aux affaires d'Orient, l'autre issu de la querelle survenue si étrangement entre le Piémont et Naples. Il est vrai qu'au-dessus de tout plane toujours une bien autre question, celle des rapports généraux entre les puissances européennes, dont les divergences et les rivalités sont un embarras de plus, et même le seul qui puisse donner une certaine gravité à la situation actuelle.

Le moment où la conférence va se réunir ne peut qu'être très prochain désormais. Tous les travaux préliminaires sont achevés. On n'attendait, à ce qu'il semble, que l'arrivée en France du représentant de la Turquie pour fixer le jour de la réunion, et ce représentant est maintenant à Paris. C'est à la diplomatie qu'appartient aujourd'hui la mission de trancher souverainement les questions demeurées pendantes à l'époque de la dernière paix, celles de l'organisation des principautés et de la navigation du Danube. On ne peut prévoir assurément les résolutions qui triompheront en ce qui touche l'organisation des principautés, il serait même difficile de préciser les dispositions des cabinets au moment de l'ouverture des conférences. Ces négociations nouvelles ont eu cependant pour prologue un assez curieux épisode, qui s'est produit dans le parlement anglais, et qui ne laisse point de jeter quelque jour sur les sentimens réels d'une partie de l'Angleterre. M. Gladstone a pris en effet l'initiative d'une motion entièrement favorable au principe de l'union des deux provinces du Danube, et, pour donner plus de force à sa motion, il n'a eu qu'à l'appuyer sur l'opinion exprimée, il y a deux ans, par lord Clarendon dans le congrès de Paris. Ce point de départ admis par M. Gladstone, l'Angleterre ne faisait évidemment que marcher dans une voie où elle s'était engagée. Malheureusement deux années sont un long espace, et les variations sont à l'usage de toutes les politiques. D'ailleurs lord Clarendon, ne faisant pas partie de la chambre des communes, n'a point eu l'embarras d'être mis en présence de son ancienne opinion. C'est lord Palmerston qui s'est chargé du rôle de contradicteur de M. Gladstone. Lord Palmerston, comme il le fait quelquefois, a répondu moins par des raisons sérieuses que par des assertions tranchantes, et, à vrai dire, fort contestables, se préoccupant très peu de savoir si son avis d'aujourd'hui s'accorde avec son avis d'autrefois. Quelle est cependant l'opinion du cabinet actuel? On ne peut trop le dire, même après ce débat. Toujours est-il que la motion de M. Gladstone, appuyée par lord John Russell, eût peut-être triomphé, malgré le secours que le ministère a trouvé dans la parole de lord Palmerston, si, au dernier moment, M. Disraeli n'était venu déclarer à la

Digitized by Google

chambre des communes que l'Angleterre et la France s'étaient mises complétement d'accord sur la question des principautés. M. Disraeli était-il bien sûr de ce qu'il disait en cette occurrence? Il lui a suffi sans doute d'obtenir le succès qu'il cherchait en écartant la motion de M. Gladstone. Une chose pourtant paraît bien certaine, c'est que la France n'a renoncé à aucune de ses idées, et que si cet accord invoqué si à propos par M. Disraeli existe réellement, il n'a pu s'établir que dans un sens favorable à l'union des principautés. Quelle raison aurait donc eue la France d'abdiquer ses premières opinions? Tout jusqu'ici justifie ses prévisions. On a voulu connaître les vœux des populations roumaines; ces vœux ne sont plus un mystère. Les principautés ont été interrogées, elles ont répondu. La valeur de la combinaison à laquelle se ralliait lord Clarendon reste la même. S'ensuit-il que l'union des principautés s'accomplira? Il est bien clair qu'on n'entre pas en négociation entre grandes puissances pour persister jusqu'au bout dans une opinion absolue, qui rencontrerait en face une opinion également absolue et également obstinée. Les principautés n'auront peut-être pas l'union qu'elles souhaitent, cette union qui est un signe de nationalité et d'indépendance; elles auront du moins, jusqu'à un certain point, l'union administrative, une sorte d'unité de législation et d'intérêts, en un mot tout ce qui prépare une fusion plus complète. Tels seront sans doute les élémens de la transaction qui achèvera l'œuvre pacificatrice commencée il y a deux ans.

Sans se rattacher absolument aux affaires sur lesquelles la diplomatie européenne a une décision à rendre, l'existence du Montenegro dans ses rapports avec l'empire ottoman n'est pas moins une sorte de dépendance de la question d'Orient, et la réunion si prochaine de la conférence donne un caractère d'autant plus étrange aux mesures militaires par lesquelles la Turquie semble aujourd'hui menacer ce petit pays. Il y a deux points essentiels, comme le dit *le Moniteur* dans un article récent. D'un côté, le Montenegro tient à l'empire ottoman par un lien très vague. Ce n'est point le rapport du vassal au suzerain, puisque le droit de suzeraineté n'est consacré par aucun titre, par aucune convention. Les Turcs invoquent le droit de conquête, et en effet ils ont envahi quelquefois le Montenegro, mais sans jamais s'y fixer, sans donner à leur occupation le caractère de la permanence. C'était, si l'on veut, une conquête intermittente, accomplie par la force, cessant avec les circonstances, et qui ne crée point évidemment un droit de souveraineté. Il serait en vérité trop étrange aujourd'hui, de la part du gouvernement ottoman, de faire revivre des prétentions qui n'ont jamais été reconnues, et de vouloir se montrer en maître sur un territoire qui lui est fermé depuis un siècle. C'est cette indépendance du Montenegro que l'Autriche défendait par la mission du comte de Leiningen à la veille de la dernière guerre. Le principe de l'intégrité de l'empire ottoman n'est donc nullement à invoquer ici. Cependant d'un autre côté, entre le Montenegro et les provinces voisines de la Turquie, il y a des difficultés traditionnelles de délimitation. Les Monténégrins envahissent les provinces turques, et les Turcs envahissent à leur tour le Montenegro. De là des luttes sanglantes qui se renouvellent sans cesse, et qui sont devenues plus graves au milieu des troubles qui ont agité récemment l'Herzegovine et la Bosnie. La Turquie a

Digitized by Google

saisi cette occasion pour faire revivre ses vieilles et douteuses prétentions, et pour menacer le Montenegro d'une invasion nouvelle; elle a mis en mouvement des forces militaires, en un mot elle semble se préparer à trancher souverainement une question qu'on pouvait croire tout au moins réservée, puisque, dans le congrès de Paris, le représentant de la Porte prenait l'engagement de respecter la situation actuelle. Il y a visiblement en présence ce qu'on nomme le principe de l'intégrité de l'empire ottoman et le droit du Montenegro, qui, si petit et si modeste qu'il soit, est toujours le droit. Or sur ce point les puissances européennes ne sauraient différer. Ici c'est le gouvernement français qui atteste qu'il y a une identité complète de vues entre l'Angleterre et la France, et il est probablement mieux informé que M. Disraeli lorsqu'il parlait des principautés. Quant à l'Autriche et à la Russie, leur opinion actuelle est garantie par tous leurs antécédens. Le moyen que propose le gouvernement français est bien simple : il consiste à nommer une commission européenne chargée de résoudre, de concert avec la Porte, toutes ces questions territoriales, qui ont été jusqu'ici un élément de discorde sur la frontière indécise du Montenegro. Le gouvernement français a mieux fait, puisque dès ce moment il publie son opinion, et cette manifestation significative suffira sans doute pour retenir la Turquie dans les limites d'une prudente modération.

Dans la situation de l'Europe, telle que les circonstances l'ont faite, on pourrait dire qu'il n'y a pas de petites questions, et de là vient cette sorte d'importance qu'a prise la querelle suscitée entre Naples et le Piémont par la capture du *Cagliari*. Déjà délicate par elle-même, l'affaire s'est compliquée en chemin de toutes les divergences qui se sont élevées entre l'Angleterre et la Sardaigne dans l'appréciation des droits respectifs et des procédés du roi de Naples. Le cabinet de Turin, trop confiant peut-être dans l'appui de l'Angleterre, était allé un peu loin dans ses discussions et dans ses interprétations du droit public, lorsque tout à coup il est resté seul dans sa position avancée, par suite de la retraite mal dissimulée du gouvernement britannique. Le cabinet actuel de Londres a trouvé cette difficulté en montant au pouvoir, et il en est visiblement embarrassé. Il cherche à se dégager sans donner trop d'éclat à sa marche rétrograde; il ne veut pas abandonner le Piémont, et il ne veut pas pousser à fond une querelle avec Naples. En fin de compte, il est arrivé à une opinion moyenne qui est peut-être la plus vraie, qui est probablement admise dans les chancelleries, mais qui devra imposer certains sacrifices aux principaux intéressés. Il fait la part des torts. Le roi de Naples exerçait un droit à l'origine en saisissant un navire qui venait d'être l'instrument volontaire ou involontaire d'une agression contre les côtes napolitaines, et il n'est plus dans son droit aujourd'hui en prononçant la confiscation. Le Piémont avait tort, au premier moment, de mettre en doute la légalité de la capture du *Cagliari*, et il est fondé à protester maintenant contre la confiscation. Comment sortir de là? Le congrès de Paris a indiqué un moyen heureusement invoqué par le gouvernement anglais en cette circonstance : c'est la nécessité de faire appel à la médiation d'une puissance amie avant de recourir à la cruelle extrémité de la force. Une médiation sera donc sans doute le dénoûment de ce démêlé.

Digitized by Google

C'est une question secondaire en apparence, et cependant elle est grave par les conséquences qu'elle pourrait avoir. C'est en Italie surtout qu'il n'y a pas de petites questions. Ainsi que le disait lord Malmesbury dans le parlement, si le Piémont est en guerre avec Naples, l'Autriche ne restera pas certainement inactive; si l'Autriche vient en aide au roi de Naples, la France descendra des Alpes, elle ne laissera point se résoudre sans être présente tous ces problèmes de la situation de l'Italie, et c'est ainsi que les petites affaires se transforment par la force des choses en difficultés redoutables que l'Europe entrevoit toujours, et qu'elle doit écarter sans cesse par un conseil prudent.

Sur tous ces points, l'Angleterre est engagée, elle a ses intérêts et sa part de responsabilité; mais avant tout il y a, pour le cabinet de Londres, une première question, celle de savoir s'il vivra, s'il surmontera la tempête qui vient de l'assaillir. Né de circonstances imprévues, soutenu au pouvoir moins par sa propre force que par l'indécision et les divisions de tous les partis, n'ayant pas même une majorité réelle, le ministère de lord Derby a mené jusqu'ici une existence assez problématique, se pliant aux nécessités d'une situation difficile, et évitant surtout les aventures. Au lieu d'appeler la lutte, il l'éludait soigneusement. Ce système d'atermoiement n'a servi peut-être qu'à créer pour lui un danger plus sérieux. L'orage est né des affaires de l'Inde. Le ministère a bien fait ce qu'il a pu pour se mettre à l'abri de l'attaque des partis; toutes ses habiletés ont échoué en présence d'un fait inattendu qui a ranimé toutes les luttes politiques. Quel est donc ce fait? Le gouverneur-général de l'Inde, lord Canning, a communiqué au cabinet de Londres une proclamation qu'il se proposait d'adresser aux habitans du royaume d'Oude. Cette proclamation annonçait que toutes les propriétés du royaume étaient confisquées au profit du gouvernement britannique; six rajahs ou zemendars étaient seuls exceptés de cette mesure générale. Confisquer tout un royaume, même après une insurrection comme celle qui a éclaté, c'est là sans doute un acte singulier; si l'on veut atténuer le caractère violent de cette confiscation universelle, il faudra se rappeler que, dans le royaume d'Oude, la propriété est concentrée entre les mains de quelques petits tyrans féodaux, maîtres de tout le territoire et surpris évidemment en flagrant délit de révolte. D'ailleurs lord Canning laisse entrevoir que la mesure pourra n'être point rigoureusement exécutée à l'égard de ceux qui feront une prompte soumission, et qui donneront de nouveaux gages de fidélité en concourant au rétablissement de la paix. Devant un tel fait, bientôt divulgué à Londres, le cabinet s'est engagé, sans trop de réflexion peut-être, dans une voie hasardeuse. Pressé par les interpellations qui n'ont pas tardé à l'assaillir dans le parlement, il a d'abord déclaré qu'il avait blâmé la proclamation de lord Canning dès qu'il l'avait connue; bientôt il est allé plus loin, en publiant la lettre par laquelle il désavoue l'acte du gouverneur-général de l'Inde. Or cette lettre ne blâme pas seulement lord Canning, elle reconnaît jusqu'à un certain point la légitimité de l'insurrection, elle condamne le système suivi depuis longtemps par l'Angleterre, et il ne faudrait pas un grand effort de logique pour conclure du texte que l'annexion de l'Oude a été parfaitement illégale.

Digitized by Google

Qu'on observe de près la situation qui résulte de ces faits. Cette lettre paraît avant même qu'on sache si la proclamation de lord Canning a été publiée; de plus, le bruit des débats actuels va retentir dans l'Inde, et il ne restera plus qu'une autorité énervée et nominale entre les mains du gouverneur-général, désavoué dans un moment où la pacification est loin d'être complète. Le ministère a fait évidemment une chose légère, et les partis se sont hâtés de saisir cette arme qui tombait si heureusement entre leurs mains. M. Cardwell a proposé à la chambre des communes une résolution tendant à exprimer un blâme énergique sur la conduite du cabinet. Dans la chambre des pairs, lord Shaftesbury a déposé une motion semblable. C'est là ce qui menace aujourd'hui le ministère. Il est vrai qu'au dernier moment, voyant l'orage grossir, le président du bureau de contrôle, lord Ellenborough, a pris le parti d'assumer personnellement la responsabilité de la lettre écrite à lord Canning, et il a donné sa démission. Il s'est sacrifié à l'existence du ministère; mais cela suffira-t-il? Jusqu'ici, le cabinet trouvait à quelques égards un gage de sécurité dans les divisions qui existaient entre lord Palmerston et lord John Russell. Aujourd'hui la question qui vient de s'élever efface momentanément ces divisions. Tout le parti libéral et les *peelites* paraissent marcher du même pas contre le ministère, dont l'existence tient à l'issue de la lutte engagée dans les deux chambres.

De quoi se compose la marche du monde, si ce n'est du mouvement permanent des relations internationales et du travail des institutions intérieures? Les conditions sont différentes et offrent un champ inégal aux luttes des partis; l'essence de la vie publique est la même, puisque partout il s'agit d'arriver à cet équilibre tant désiré, si souvent troublé, entre les prérogatives du pouvoir et la libre discussion, le libre contrôle exercé par chaque peuple sur ses affaires. Le corps législatif de France vient de mettre fin à ses travaux de la session et de rentrer, jusqu'à un appel nouveau, dans le sein du pays. Élu il y a un an, le corps législatif se réunissait peu après, mais simplement pour se constituer; la vraie session ne commençait qu'au mois de janvier, et, si l'on s'en souvient, elle s'ouvrait alors dans des circonstances sérieuses, au lendemain d'un événement qui a retenti en Europe, qui a eu son action sur la politique intérieure de la France. Cette session, peu occupée d'abord, plus active à la fin, n'a point offert sans doute les spectacles émouvans des grandes luttes parlementaires. Le corps législatif se meut dans une sphère soigneusement circonscrite. Les affaires étrangères échappent à son contrôle; la direction de la politique intérieure est indépendante de son examen; ses discussions arrivent au public tempérées par une rédaction uniforme. La session qui vient de finir est loin cependant d'avoir été infructueuse; elle présente un certain faisceau de travaux utiles accomplis sans bruit et embrassant des questions bien diverses. Nouvelle loi pénale militaire, mesures économiques pour l'exécution ou l'extension des travaux de drainage, développement des œuvres de viabilité commencées dans Paris, affaires financières, budget, rétablissement des pénalités contre l'usurpation des titres ou des signes de distinction honorifique, le corps législatif a étudié, modifié ou voté tous ces projets, et les discussions ont été le plus souvent sérieuses et développées. Le cours des choses a naturel-

Digitized by Google

lement rejeté vers la fin de la session les principales de ces lois, celle qui a trait aux titres de noblesse et les lois financières : les unes et les autres donnent la mesure de l'intervention du corps législatif dans les affaires, et elles mettent peut-être en relief plus d'une nuance caractéristique de la société actuelle.

Dans un temps où on parle si peu de toutes choses, et particulièrement des plus graves, on a beaucoup parlé de la loi sur les titres de noblesse; les brochures se sont succédé. Quelle était en réalité la question bien simple qui se débattait? Le gouvernement avait proposé le rétablissement d'un article du code pénal qui réprime l'usurpation des titres, article inscrit dans la législation par l'empire, maintenu par la restauration, et aboli au lendemain de la révolution de 1830. Le corps législatif, s'inspirant d'une pensée plus générale, s'est rallié à une disposition qui punit les usurpateurs de titres et même tous ceux qui, pour s'attribuer une distinction honorifique, modifient ou altèrent leur nom. Est-ce donc là un fantôme de restauration féodale? La loi nouvelle, fût-elle impuissante ou difficile à exécuter, ne répond-elle pas à un mal assez visible? Il y a toujours en France deux sentimens également vifs, et entre lesquels on flotte sans cesse. Nous avons la passion de l'égalité, cela n'est pas douteux. Nous voulons être égaux, surtout quand nous nous sentons en présence d'une supériorité quelconque. Pour l'égalité, nous renonçons à tout, même à la liberté; mais en même temps il y a une fureur immodérée et puérile de distinctions et d'honneurs. Un titre est d'un si merveilleux effet! Et au besoin même, faute d'un titre, on fera subir à son nom toute sorte de métamorphoses, d'où il sortira rajeuni et illustré des signes de la noblesse. Ce n'est pas une mode d'aujourd'hui : avant 1789, le généalogiste Chérin disait avec douleur déjà, en voyant se multiplier les parvenus : « Hélas! toute la bourgeoisie y passera! » Que dirait-on de nos jours? Il semble même qu'après chaque révolution il y ait une nouvelle génération d'anoblis inconnus la veille, et c'est ainsi que notre société s'encombre véritablement de titres et de noms de fantaisie. Le ridicule ne suffit-il pas, dira-t-on, pour faire justice de cette efflorescence aristocratique? Non, il ne suffit plus. Et où voit-on que depuis longtemps il ait tué aucune vanité? On prend un titre, on change son nom, le monde rit un jour, puis il cesse de rire, et il y a un noble de plus. S'il en est ainsi, pourquoi n'invoquerait-on pas la loi comme un frein? Mais alors, ajoute-t-on, c'est une atteinte aux principes de 1789, une reconnaissance de la noblesse? On oublie que la vraie et légitime révolution a voulu abolir des priviléges onéreux; elle n'a point entendu supprimer dans l'histoire et dans la vie sociale des titres qui sont un symbole du passé, ou qui rappellent des services contemporains. Le corps législatif a donc pu voter la loi; la reconstitution de la féodalité et des majorats ne sera point la conséquence nécessaire du nouvel article du code pénal. Il est bien plus à craindre que le culte des souvenirs historiques ne diminue chaque jour, et qu'il n'y ait bientôt plus de noblesse faute de nobles. Les nobles jouent à la Bourse; sous prétexte d'être utiles et de se mêler à toutes les œuvres contemporaines, ils prêtent complaisamment leur nom à la spéculation; facilement oublieux, il en est qui vendraient jusqu'à la maison de leur père pour ajouter à leur capital disponible. La loi peut protéger encore

Digitized by Google

leurs titres, et elle le fait justement; mais c'est à la vraie noblesse de marquer sa place et son rôle dans la vie sociale.

Il est un autre genre d'affaires où le corps législatif a porté un zèle tout spécial d'étude et d'investigation scrupuleuses. Les finances, les projets de travaux publics, impliquant des dépenses nouvelles et une participation de l'état, ont été l'objet d'un examen où se révèle un esprit de prudence et d'économie qui n'aurait peut-être qu'à persister pour avoir quelque efficacité. Le corps législatif n'a point sans doute fait accepter tout ce qu'il proposait. Il a obtenu néanmoins certaines réductions dès ce moment, et il a insisté assez vivement sur la nécessité d'arriver par degrés à la diminution du nombre des emplois, surtout dans les administrations centrales. Il a aussi fait réduire de 10 millions le chiffre de la subvention accordée par l'état à la ville de Paris pour les grands travaux qui vont s'accomplir, ou plutôt qui vont continuer, et même dans la discussion on n'a pas dissimulé les inconvéniens possibles de ces vastes systèmes de transformation matérielle qui déplacent subitement tant d'intérêts, amassent à Paris des agglomérations flottantes et dangereuses, et créent pour toutes les classes de la population sédentaire d'incessantes difficultés de vivre. Au surplus, ce qui est à remarquer dans cette fin de session, c'est moins le succès de certaines propositions que le désir visible du corps législatif d'intervenir utilement et sérieusement dans le contrôle de toutes les affaires. Sans franchir les limites qui lui sont tracées, en usant simplement de ses droits, il peut exercer une action profitable et décisive. Il sera certainement soutenu par l'opinion, et dans l'intervention indépendante du corps législatif le gouvernement lui-même ne peut voir que le jeu naturel des institutions actuelles.

La politique de l'Espagne est depuis quelques mois livrée aux incidens et vit au jour le jour, non que la situation, telle qu'elle existe à Madrid, soit extérieurement troublée; mais chaque incident, fût-il le plus imprévu, réveille naturellement toutes les questions qui préoccupent les esprits : tout devient matière à crises ministérielles. En certains momens, les luttes d'opinion n'ont besoin que d'un aliment pour se ranimer aussitôt. Qu'un crime soit commis dans les rues de Madrid contre un colonel député, l'esprit de parti cherche à s'emparer d'une affaire qui a probablement un caractère tout privé. Qu'une interpellation se produise dans le congrès au sujet de la publicité exceptionnelle donnée à un discours prononcé, il y a trois mois, par M. Bravo Murillo, ce simple fait, facile à expliquer en quelques paroles, devient le point de départ d'une discussion de plusieurs jours sur toute la politique de l'Espagne. L'érection d'une statue à M. Mendizabal prend subitement une importance politique; elle occupe longuement le sénat, elle provoque une sorte d'ébranlement du ministère, et le cabinet n'échappe à ce premier danger que pour tomber dans une crise nouvelle, à l'occasion d'une question de règlement parlementaire. La politique marche ainsi au-delà des Pyrénées, sans agitation apparente il est vrai, mais aussi sans trop de fixité. De tous ces incidens qui composent aujourd'hui la politique espagnole, l'un des plus curieux certainement est celui qu'a fait naître le projet d'élever une statue à M. Mendizabal sur une place de Madrid. Ce projet ne date pas d'aujourd'hui, il remonte à la dernière révolution, et il avait même été pri-

Digitized by Google

mitiviment sanctionné par un décret de la reine. Or le parti modéré, revenu au pouvoir, s'est ému de cette sorte d'apothéose décernée à l'ancien ministre progressiste. En présence de l'érection prochaine de la statue, des sénateurs ont protesté, et le cabinet, vivement pressé, s'est vu conduit à présenter aussitôt un projet établissant qu'aucun honneur public ne peut être rendu, qu'aucun monument ne peut être élevé, si ce n'est en vertu d'une loi. Ce qui compliquait la question, c'est que, peu de jours auparavant, le président du conseil, M. Isturitz, dans une communication, avait paru sanctionner la pensée du monument projeté en faveur de M. Mendizabal. Là était le point délicat, c'est-à-dire la possibilité d'une divergence, soit entre les membres du ministère, soit entre le cabinet et le sénat. Ce premier nuage n'a pas tardé à se dissiper, puisque le ministère tout entier est venu soutenir la loi sur les honneurs et les monumens publics. M. Isturitz n'a point hésité à sacrifier à la raison politique l'opinion qu'il avait exprimée d'abord. M. Mendizabal n'a point obtenu sa statue dans le sénat; mais le ministère demeurait intact.

Le cabinet paraissait du moins raffermi, lorsqu'un incident imprévu venait tout remettre en doute. C'est une simple question de règlement intérieur qui s'est agitée dans le congrès. Le gouvernement se prononçait pour une certaine interprétation du règlement; la majorité, par le fait, sanctionnait cette interprétation. Il y avait cependant une minorité assez nombreuse, et parmi les dissidens se trouvaient quelques hauts fonctionnaires de l'état, M. Martinez de la Rosa, M. Posada Herrera, M. Gonzalez Bravo. De là venait une crise nouvelle. Le soir même du vote, une réunion avait lieu chez un membre de la majorité; le ministre de l'intérieur était présent, et dans cette conférence il était décidé qu'on presserait le gouvernement de donner à sa politique un caractère plus net, plus énergique, qu'on demanderait notamment au cabinet la destitution des députés qui avaient voté contre lui. Le ministre de l'intérieur, M. Ventura Diaz, se faisait l'organe de ces résolutions dans le conseil, et ses propositions n'ayant point été acceptées, il a donné immédiatement sa démission. Sera-t-il suivi par quelques-uns de ses collègues? C'est ce qu'on ne peut savoir encore. Toujours est-il que cette crise est devenue assez sérieuse, et que, pour ne point la laisser se compliquer d'autres élémens, le cabinet a pris le parti de suspendre momentanément les séances des chambres. Que peut-il sortir d'ailleurs de cette situation? Le roi favoriserait peut-être de son influence le retour au pouvoir du général Narvaez; mais la reine a, dit-on, quelque répugnance à rappeler son ancien président du conseil. M. Bravo Murillo est aussi un candidat naturel; il reste à savoir si le moment est venu pour lui de reprendre la direction des affaires. Il y a toujours sans doute une fraction absolutiste influente et active au palais de Madrid; cependant la reine sent au fond tout le péril de telles aventures. Dans ces conditions, M. Isturitz a quelque chance de rester au pouvoir, justement en raison de son esprit conciliant; mais M. Isturitz lui-même, que peut-il faire aujourd'hui? Son premier embarras est dans les chambres, dont la majorité irait beaucoup plus loin que lui dans la voie de la réaction, de telle sorte que si M. Isturitz reste au pouvoir, il est difficile que la suspension momentanée des chambres ne devienne pas définitive, au moins pour cette session.

Digitized by Google

Étudier notre temps dans tous les faits qui se succèdent, dans les discussions qui s'agitent, dans le travail confus des idées et des intérêts, c'est embrasser d'un regard l'histoire de tous les jours, une histoire que rien n'interrompt, qui recommence à chaque instant et va d'un autre côté se relier au passé. Quand on observe le présent, les événemens nous apparaissent avec ce qu'ils ont d'incomplet et de nécessairement inachevé; ils ne sont souvent que le vague dessin des choses futures; dans le passé, tout est irrévocablement accompli. Rien ne peut plus altérer le caractère essentiel de ces époques historiques qui sont derrière nous; mais dans ce passé même, dans ce passé si souvent et si curieusement interrogé, il s'en faut que tout soit connu. Plus nous avançons, plus les documens se pressent, et en se multipliant ils dévoilent des aspects nouveaux, ils initient au secret des combinaisons de la politique, ils replacent les hommes dans la vérité de leur rôle et de leur caractère. C'est là l'intérêt de cette grande enquête qui se poursuit sous nos yeux sur le premier empire, enquête où le livre des *Mémoires et Correspondance du prince Eugène* figure comme l'un des plus précieux et des plus récens témoignages. Ces *Mémoires*, dont le second volume vient de paraître, ne dévoilent nécessairement qu'un côté de la politique impériale. Ils ont cela d'utile et de nouveau cependant, qu'ils montrent mieux cette politique dans ses rapports avec l'Italie. C'est le prince Eugène, on le sait, qui, pendant tout l'empire, a exercé le souverain pouvoir dans le royaume dont Milan était le siége. C'était là, nous le disions récemment, une des créations impériales qui auraient pu vivre; par elle-même, elle n'avait rien que de pratique et de possible. Ce n'est point par un vice propre, par une impossibilité essentielle de durée, que le royaume d'Italie a disparu; c'est parce qu'il est resté jusqu'au bout dépendant de ce vaste système qui froissait trop d'intérêts et violentait trop d'instincts pour ne pas provoquer une immense réaction de haines. Si Napoléon n'eût pas hésité, comme il hésitait toujours quand il fallait se dessaisir d'une conquête, s'il eût sanctionné l'indépendance du nouvel état lorsqu'il mariait Eugène avec la princesse de Bavière, ou même dans les années suivantes, qui sait? peut-être le royaume d'Italie eût-il survécu à l'heure des grands désastres, et par là se trouvait résolue une question qui est encore la plaie saignante de la politique contemporaine.

Les *Mémoires du prince Eugène* montrent combien l'Italie était une vive préoccupation pour Napoléon, et même combien l'empereur était attentif à tout ce qui pouvait relever ce malheureux pays. Napoléon, il est vrai, comprenait ce rajeunissement de l'Italie à sa manière, et il prétendait l'accomplir par des procédés que seul il était capable d'imaginer ou d'imposer. Il faut bien en prendre son parti avec ce terrible génie. Pour lui, les hommes ne sont pas des hommes; ce sont des chiffres qu'il groupe et qu'il fait mouvoir. En Italie comme partout, il ne reconnaît que la puissance de sa volonté, dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, et au milieu de la guerre, en distribuant des couronnes, il s'occupe encore de façonner les nobles italiens à l'exercice de la chasse pour développer leur activité et les distraire des femmes. C'était un terrible père des peuples, dont le système n'est pas absolument recommandé par l'expérience; mais, en fai-

Digitized by Google

sant toujours la part de ce qui manquait trop souvent à la dignité des hommes dans cette puissante et despotique organisation de l'empire, il faut bien admirer aussi la prodigieuse activité qui dévorait cette nature infatigable de l'empereur. On en vient à se demander comment un seul homme a pu tant écrire, tant dicter et accomplir tout à la fois tant d'actes qui changeaient la face de l'Europe. En administrateur scrupuleux, il n'hésitait pas quelquefois à faire de rudes justices, et dans ce dernier volume des *Mémoires du prince Eugène*, il amenait à restitution quelques-uns de ses généraux les plus illustres, qui avaient littéralement accablé l'Italie de leurs déprédations. Napoléon n'oubliait qu'une chose, c'est que ces déprédations étaient une conséquence des guerres permanentes de conquête qu'il entretenait, de la domination exclusive de l'esprit militaire qui était son plus puissant instrument. Aussi, après avoir puni sévèrement, était-il obligé de finir par fermer les yeux. C'est là une des tristes pages des *Mémoires du prince Eugène*, d'où se dégageront sans doute de nouvelles lumières à mesure que des faits nouveaux se succéderont.

La littérature vit de l'histoire comme elle vit de l'analyse de tous les faits moraux et intellectuels, ou de l'observation de toutes les nuances de la vie humaine. Faire pénétrer partout des leçons utiles, aider les hommes à se comprendre et à chercher le bien dans la condition où ils vivent, éclairer ou charmer par des récits vrais et fidèles, par de fines études morales, c'est là certainement l'un des objets de la littérature, d'une littérature qui n'a rien de spéculatif, qui s'inspire d'une pensée pratique. M. l'abbé Bautain fait mieux encore : il veut donner un attrait de circonstance à une œuvre récente sur laquelle il fonde, on n'en peut douter, de grandes espérances de prosélytisme chrétien. *La Belle Saison à la campagne*, n'est-ce pas là un titre tout du moment, habilement trouvé pour déguiser un recueil de *conseils spirituels?* Et le livre répond au titre. C'est, si l'on peut ainsi parler, un code en action de l'art de bien vivre loin du bruit des villes, au milieu de la paix des champs. Seulement, quand on y regarde de plus près, on se trouve tout d'abord en présence d'un sérieux embarras, car, pour mettre en pratique les conseils de M. l'abbé Bautain, la médiocrité de la fortune ne suffit pas, la richesse est une première condition essentielle. Il faut un château, de grands parcs, une vie somptueuse, une riche bibliothèque, de l'or à répandre en fondations de charité, et au milieu de tout cela que deviennent ceux qui n'ont qu'une modeste et simple maison où ils vont chercher l'air et le repos après un hiver laborieux? Ceux-là n'ont évidemment qu'à bien cultiver leur jardin. Les conseils de M. l'abbé Bautain ont-ils l'efficacité qu'il leur attribue? C'est une question à débattre entre le maître et le disciple auquel s'adresse son livre. Il est pourtant une chose qui nous arrête encore : c'est l'article des lectures qui doivent occuper les loisirs de la campagne, c'est la partie littéraire. La littérature moderne n'a point évidemment la faveur de M. l'abbé Bautain. Que peuvent être des écrivains aujourd'hui, si ce n'est des mercenaires qui se mettent à faire des pages et des livres le plus qu'ils peuvent? Rien n'est plus misérable, selon M. l'abbé Bautain, que d'écrire pour se faire une réputation quelconque ou un revenu. Il est vrai que l'auteur daigne faire quelques exceptions, parmi

Digitized by Google

lesquelles il se place sans contredit. De tels jugemens, empreints de cette légèreté dédaigneuse et d'un goût plus que douteux, ne sont pas moins un fait curieux à observer. M. l'abbé Bautain, il faut le présumer, a pensé que les lettres étaient trop en honneur de nos jours, et il a voulu les rappeler chrétiennement à l'humilité. Seulement, en diffamant la profession et en faisant du bout des lèvres une sorte de réserve en faveur de quelques exceptions, il n'a pas vu qu'il disait le contraire de ce qu'il voulait dire sans doute, ou du moins de ce qui est vrai. Qu'il y ait dans les lettres des plumes mercenaires, c'est un fait malheureusement trop réel, et M. l'abbé Bautain pouvait trouver, s'il le voulait, à exercer ses justices; mais où donc ce sévère moraliste a-t-il vu que, parce qu'on écrivait périodiquement, on faisait nécessairement de la littérature un trafic? Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, lorsqu'il s'agit du professeur, également obligé de parler à jour fixe et de se hâter dans son travail, l'auteur voit dans cette nécessité une excitation salutaire, un aiguillon généreux. D'où vient donc la différence qu'il met dans ses jugemens? C'est qu'il ne se souvient peut-être que de sa qualité de professeur, sans remarquer l'intime solidarité qui existe entre toutes les manifestations de la pensée. A tout propos, ce noble et difficile métier d'écrire devient l'objet des tristes querelles de M. l'abbé Bautain, et, à voir les étranges idées que l'auteur de *la Belle Saison à la Campagne* professe sur les écrivains, on doit croire qu'il tient à leur ressembler aussi peu que possible. S'il a donné à son livre un titre attrayant, s'il le met au jour à l'heure précise où la société parisienne va se disperser, ce n'est point évidemment pour saisir la circonstance et pour fixer l'attention; c'est uniquement pour faire plus de bien, en attirant un plus grand nombre de lecteurs! S'il publie une œuvre littéraire, il est bien clair qu'il n'entend en retirer aucun fruit, et que les pauvres seuls profiteront du succès. C'est du moins ce qu'on pourrait conclure des sévérités de M. l'abbé Bautain, et voilà comment des intelligences d'ailleurs distinguées mettent parfois un triste zèle à diminuer les lettres, lorsque tous les efforts sincères et sérieux devraient tendre à les relever, en réveillant le sentiment de la puissance et de la dignité de l'esprit.

Nous n'avons pas fini cependant avec les morts et les deuils dans les lettres. Depuis quelque temps, des poètes, des historiens, des critiques, des artistes, s'en vont l'un après l'autre, comme un pâle et funèbre essaim. Ils étaient d'une même génération, ils ont vécu à l'air d'une même époque, et la plupart de ces ouvriers de l'intelligence et de l'imagination disparaissent prématurément sans arriver à la fin de leur active journée. Le dernier de tous ces morts est un poète d'une sobre et pénétrante inspiration, c'est Auguste Brizeux, l'auteur de *Marie* et des *Bretons*, qui vient de rendre son âme loin de Paris et loin des siens, dans le midi, où il était allé chercher la santé. Il y a vingt-huit ans déjà que dans le bruit du lendemain d'une révolution paraissait ce petit poème de *Marie*, œuvre d'un art délicat et émouvant, où une sorte de grâce virgilienne s'allie si bien à la vieille inspiration celtique : c'était assez pour révéler un poète. Tel se montrait Brizeux dès le premier jour, tel il est resté depuis, esprit ingénu et scrupuleux, cœur timide et fier, imagination gracieuse et mesurée, poète et rien que poète. C'est ainsi que,

Digitized by Google

sans se livrer à toutes les diversions contemporaines, il a écrit peu à peu *Marie* et les *Bretons*, *Primel et Nola*, les *Histoires poétiques*. C'est peu si on compte les vers; cela suffit pour qui recherche la pureté du sentiment, la finesse exquise de la forme, l'originalité de la couleur. Brizeux n'était point en effet un de ces esprits amis de l'éclat et du bruit, faits pour la popularité; il avait un idéal mystérieux, et il le suivait. Il s'était fait le poète de la Bretagne, la terre de granit recouverte de chênes, et, de bonne heure enfermé dans sa contrée natale, il s'est mis à chanter la vieille Armorique, sa foi, ses paysages, ses coutumes, le presbytère et la vie du pêcheur, les solitudes des grèves, la mer et les îles sauvages. Même quand le poète est en Italie, l'esprit du pays vient le visiter. Marie elle-même, qu'est-ce autre chose que l'image de la Bretagne, image modeste et rustique, voilée par la tristesse et toujours gravée dans l'âme du Breton? Ce mélange de beauté et de tristesse, d'idéal et de passion, qui fait le fond du génie celtique, Brizeux le reproduit merveilleusement. Et ne croyez pas que ce soit là un poète exclusivement local, car, sans sortir de la Bretagne, ce qu'il chante après tout, c'est Dieu, la patrie, le foyer domestique, la nature, tout ce qui élève et fortifie l'âme humaine. C'est ainsi que dans un cadre modeste, dans cette épopée familière de la Bretagne, on retrouve l'expression des plus pures, des plus idéales émotions. On dit souvent que l'Académie est embarrassée à la poursuite des candidats, et qu'elle rechercherait même au besoin des poètes; l'Académie n'est pas toujours heureuse, elle a découvert l'auteur des *Doigts de Fée*, mais elle n'a pu découvrir l'auteur des *Bretons*, qui n'eût aspiré qu'à ce dernier prix d'une fidélité constante à la poésie. Le pauvre Brizeux s'en est allé sans avoir franchi le seuil de l'Institut, et peut-être même est-il des académiciens qui n'ont pas lu ses ouvrages. Il était parti récemment pour Montpellier, espérant retrouver sous un climat bienfaisant ses forces défaillantes et la vie qui lui échappait; il n'a trouvé que la mort, une mort obscure et presque solitaire. Heureusement il s'est rencontré là un autre écrivain, un ami, pour lui fermer les yeux et lui faire de touchantes funérailles. C'est M. Saint-René Taillandier qui s'est chargé du soin pieux de représenter la famille du poète et les lettres, et en rappelant quelques-uns des plus beaux vers de l'auteur de *Marie*, il a pu lui rendre cet éloquent hommage, que, s'il y a eu dans notre siècle des imaginations plus variées, plus éclatantes, aucune n'a été plus chaste et plus pure. Le dernier vœu de l'aimable poète était d'aller reposer en Bretagne, et c'est là qu'il va être transporté.

Des tombeaux et des deuils, est-ce donc là l'unique tristesse de la vie littéraire? Non, par malheur; il est des choses dont on voudrait n'avoir rien à dire et qu'on ne sait comment omettre, témoin la souscription ouverte en faveur de M. de Lamartine. Des compatriotes, des amis de l'illustre poète, se sont réunis pour demander au gouvernement la faculté d'ouvrir cette souscription, dans la pensée d'alléger ainsi le fardeau d'une situation de fortune compromise. C'était déjà beaucoup, on en conviendra, de divulguer d'une façon si notoire les délabremens domestiques d'un homme qui a joué un si grand rôle; du moins ceux qui prenaient une telle initiative étaient autorisés par l'exemple de M. de Lamartine lui-même. Depuis quelques années, l'auteur des *Méditations* a multiplié les plus tristes confidences sur sa

Digitized by Google

position matérielle; il a voulu dévoiler à tous les yeux les détresses de son foyer, se représentant comme un manœuvre condamné à un travail ingrat, accusant un peu tout le monde de lui marchander l'air et la vie. La souscription n'a fait que répondre à ces aveux, devenus chaque jour plus pressans, et certes devant une telle situation on ne voudrait point retenir une main prête à déposer son offrande. Que la souscription suive simplement son cours, qu'elle produise le plus possible, rien de mieux, il faut le désirer; il faudrait cependant éviter des glorifications inutiles. — Le malheur, le vrai malheur de M. de Lamartine, c'est d'avoir des amis dangereux qui changeraient volontiers pour lui l'ordre moral. Ce n'est point le moment de discuter ce qu'on appelle les services de l'auteur des *Girondins;* c'est une histoire trop récente, trop contemporaine encore pour qu'on puisse la juger et surtout l'illustrer par des monumens. Ces services d'ailleurs, fussent-ils aussi éclatans qu'on l'affirme, il est des confusions qu'on ne peut admettre sans se faire une trop singulière idée du rôle des hommes publics et de toutes les grandeurs morales. Il est heureusement des choses qui ont échappé jusqu'ici à tous les tarifs, et c'est une étrange manière de servir M. de Lamartine que de le transformer en héros civil venant présenter la facture de son héroïsme et de son éloquence. Ne voit-on pas qu'il y aurait quelque chose d'aussi choquant que l'ingratitude publique? Ce serait l'insistance à parler sans cesse de ce qu'on nomme des bienfaits, en assignant un prix matériel à toutes les actions humaines. Les peuples sont quelquefois oublieux et ingrats, cela est possible; ils ne le sont pas toujours cependant autant qu'on le pense. Si les sentimens qu'a longtemps inspirés M. de Lamartine, si ces sentimens se sont refroidis, qui donc a mis un zèle cruel à dissiper toutes les illusions? Puis, en fin de compte, l'auteur des *Girondins* n'a-t-il pas mis la main à ces révolutions qu'il devait décorer de son éloquence et de son héroïsme? Le monde est tiède pour M. de Lamartine, dit-on; par malheur, le monde est tiède pour bien d'autres choses qui sont supérieures à tous les hommes, que l'illustre poète n'a pas sauvées, qu'il a peut-être compromises au contraire en se compromettant lui-même avec elles.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES ROMANS NOUVEAUX.

Il semble que la pure création intellectuelle prenne de plus en plus le roman pour unique refuge. Tout le monde essaie d'y accommoder son imagination. Autrefois on se réservait pour un début poétique, aujourd'hui c'est le cadre du récit que recherchent les vocations naissantes; mais si les jeunes écrivains trouvent dans le roman aussi bien que dans la poésie ample matière à de nombreuses réminiscences, leur inexpérience, plus visible ici, ne peut plus être rachetée par un sentiment lyrique, qui, naturel à de certaines organisations, avait pour se produire moins besoin d'être cultivé, et quel-

Digitized by Google

quefois n'attendait pas le nombre des années. Si les idéales conceptions dont la poésie fait une loi n'ont pu, en aucun temps, désespérer de détestables rimeurs, que faut-il attendre de productions d'un ordre plus accessible en apparence, où le goût peut être plus impunément bravé, où l'imitation, plus libre, perpétue plus aisément de fâcheuses traditions, grâce à ce misérable attrait qu'offrent au vulgaire ce qu'on est convenu d'appeler des péripéties émouvantes? Ce que la poésie ne pouvait exposer, le roman l'étale; le goût public aidant, la corruption se gagne de proche en proche. J'ignore en vérité si cet état, qu'il faut déplorer, tient à l'impuissance, à l'aveuglement, ou encore à la coupable insouciance des producteurs; il est en effet difficile de le rapporter à une cause unique. Agissent-ils par naïveté, agissent-ils par calcul, ceux qui se laissent gagner par la corruption au lieu de chercher à la combattre? Il faut admettre, je crois, ce double motif. Tout en faisant des réserves justes et nécessaires pour certaines individualités, on est amené à diviser les autres en deux groupes : les gens naïfs et ceux qui ne le sont pas. Si le nombre est grand des écrivains qui se font illusion sur leur propre valeur, le nombre de ceux qui ont conscience de leur peu de mérite n'est pas moins considérable. Des vues en apparence élevées, une volonté extérieurement bien dirigée, des intentions annoncées comme bonnes, quel qu'en soit le motif, sincérité ou hypocrisie, ne sont que des voiles qui servent à cacher la plus déplorable faiblesse d'exécution; aussi la critique littéraire ne peut, ce qu'on ne devrait pas oublier, faire, comme la juridiction criminelle, la part de l'intention. Elle n'a pas de mesure relative, elle ne connaît absolument que du résultat qui lui est soumis.

A cette faiblesse trop générale se rattachent encore des causes plus immédiates qui pèsent sur l'art aussi bien que sur la littérature, causes infimes et presque ridicules dont en des temps plus heureux on eût dédaigné de parler, en les attribuant à de bizarres influences ou à des singularités isolées, mais dont il faut bien tenir compte aujourd'hui. Je ne crois pas que la centralisation littéraire ait des résultats bien solides, lorsqu'elle n'a d'autre origine que l'admiration plus ou moins désintéressée de satellites obscurs qui ne sauraient accomplir librement leur évolution sans avoir un astre quelconque pour foyer de leur orbite. Nous avons eu des exemples de ces absorptions opérées autour d'eux par certains esprits, absorptions toujours fâcheuses, parce qu'il n'est donné à personne de contenir toutes les spécialités, et que, semblables à certaines plantes qui attirent à elles la séve de leurs voisines, ces génies nécessairement égoïstes n'élaborent qu'en vue de leur propre développement l'excès de vie qui leur est généreusement abandonné.

Il est une centralisation bien autrement nécessaire aux œuvres de la pensée; celle-ci repose sur des vérités générales dont l'observation doit servir de règle à tous ceux qui essaient de mettre en pratique leurs facultés intellectuelles. La présence de ce type éternel, de cet idéal permanent, est la condition première de tout ordre et de toute beauté; vient-il à s'obscurcir, l'anarchie se montre aussitôt. Et ce n'est pas seulement dans la conscience de l'écrivain que la présence de cet idéal est nécessaire, il faut aussi qu'il soit la mesure à laquelle la conviction des esprits critiques sache rapporter

Digitized by Google

tout ce qui est soumis à leur examen. L'ignorance de l'artiste est peut-être pour l'art un moindre danger que la négligence de la foule, avide de subir une impression quelconque et craignant de plus en plus la fatigue qu'entraîne avec soi toute comparaison. Aussi, en vue d'un prompt succès, n'ose-t-on point réagir contre la dépravation inévitable d'un public dont le goût se modifie continuellement au contact des plus frivoles circonstances. Absence de critique, partant nullité de production. Il arrive même qu'on ne s'inquiète plus d'une opinion générale qu'on sait ne pas exister. On écrivait autrefois pour cette portion du public qui juge, qui raisonne son jugement, et dont la décision fait autorité; aujourd'hui, quand on n'écrit pas pour la foule, on n'écrit plus guère que pour une coterie, — moins encore, — pour deux ou trois amis intimes. On remplit son volume d'allusions microscopiques, visibles seulement pour quelques yeux prévenus, on y ensevelit de pauvres paradoxes morts-nés, on l'émaille de plaisanteries équivoques destinées à n'amener le sourire que sur un petit nombre de lèvres, et néanmoins on s'imagine avoir créé un monument plus durable que l'airain. Malheureusement la peau du lion ne recouvre pas exactement ce mannequin gonflé de vent, et ce que tout le monde aperçoit d'abord, c'est ce petit bout d'oreille qui dépassait exprès pour quelques amis.

On a trouvé plus d'un nom pour l'espèce de littérature que je désigne ici : je l'appellerais volontiers la littérature *éphémère*. Ceux qui s'y livrent l'acceptent résolûment comme telle. Au jour le jour il leur faut composer, au jour le jour ils composent. Esclaves de l'à-propos, il leur est expressément interdit de chercher d'avance et de mûrir une idée. La postérité est loin d'exister pour eux, ils n'ont même pas de lendemain. Ne les plaignez pas, vous plaindriez des gens résignés, je dirai plus, des gens satisfaits. Vous les voyez contens d'eux-mêmes, contens des autres, pourvu que leur marchandise soit vite enlevée. Leur prend-il fantaisie de sortir de leurs habitudes et de se livrer d'aventure à quelque composition de longue haleine, ils se garderont bien de changer de procédé. Vous croyez, à en juger quelquefois par la bonne volonté de leurs préfaces, qu'ils vont brûler leurs vieilles idoles : erreur! c'est un temple plus large qu'ils leur élèvent. Langage, exécution, artifices, rien ne change; sagement inspirés, ils obéissent au précepte de La Fontaine : « Ne forcez point votre talent! » Ils arrivent enfin au bout de leur tâche, et tentent aussitôt la publicité; ils envoient leur petit livre affronter sur cette mer fertile en naufrages les écueils de la critique et les rochers de l'indifférence. Qu'ont-ils à redouter? Il serait aussi difficile de rendre compte de certaines œuvres, — *les Inutiles*, de M. Angelo de Sorr, par exemple, — que de croire que l'auteur s'est soumis pour les composer, je ne dirai pas à une idée, mais à un plan quelconque.

D'autres, moins naïfs, sentent parfaitement le vide qui les entoure et leur propre impuissance. Soit qu'ils désespèrent de se faire une place au soleil, soit qu'ils aient en vain essayé de donner une forme précise et durable à leurs vagues aspirations, ils cherchent par une théorie arbitraire à justifier leur triste situation et l'incomplet qu'ils trouvent en eux-mêmes. Tandis que les premiers se livrent de tout cœur à des productions dont ils n'aperçoivent ni l'anachronisme ni les plagiats, ceux-ci, qui sont peut-être en mesure de distinguer le bon du mauvais, s'étudient de parti-pris à des œuvres d'une

Digitized by Google

couleur tranchée en complète opposition avec celles qui les dépassent, et qu'ils jalousent. Ils commettent sciemment des maladresses critiques dont le ton est calculé de telle sorte que si le public vient à en reconnaître la fausseté, il ne puisse les accuser que de convictions malheureuses. Cette excuse toute prête, ils laissent courir, à travers ce qu'ils donnent comme uniquement soumis aux pures exigences de l'art, le souffle de la plus âpre critique. Quel que soit le sujet qui les inspire, on trouve sur chacune de leurs pages les traces mal dissimulées d'un mécontentement qui constitue en grande partie la personnalité de l'auteur. Néanmoins ils ont su d'avance s'abriter contre l'appréciation sévère que doit leur attirer un clairvoyant examen, et, grâce à leur habileté, il leur reste toujours la ressource de se poser en victimes auprès des lecteurs superficiels.

Le public même n'est-il pas trop souvent le complice involontaire de ces calculs? N'est-ce pas sous son influence que s'établissent certaines distinctions dont on ne se fût pas avisé même à la fin du dernier siècle? Il y a trente ans encore par exemple, toute femme introduite dans le roman ou sur la scène obtenait par ce fait des lettres de haute naturalisation. Manon Lescaut valait Mlle de La Chaux, Pauline tendait la main à Phèdre; mais aujourd'hui Mlle de La Seiglière n'est pas sur le même plan que la baronne d'Ange. Elle est en-deçà ou au-delà, suivant la place choisie par le spectateur. Cette séparation, de date récente, ne tient pas tant à la différence morale des types étudiés qu'à une tendance exclusive adoptée ouvertement par le public, et pour cette raison caressée par les auteurs. Il est un certain monde dont les mœurs forment certainement un curieux sujet d'étude, et que l'observateur a sans doute le droit de mettre en lumière tant que dans cette reproduction il ne vient se mêler aucun élément étranger à l'art. Cette condition était indispensable; mais, le public aidant, on n'en a plus tenu compte, et la culture de ce genre interlope est devenue la grande affaire du moment.

Je veux bien cependant que le profit ne soit pas la raison suprême de ces productions douteuses; j'admets que, sauf quelques exceptions, on ne fasse pas avec de telles œuvres une fortune plus rapide qu'avec des œuvres plus sérieuses, et je crois de plus que si cette marchandise est beaucoup demandée, elle est encore plus offerte, ce qui, d'après les lois de l'économie, amène le rabais que vous savez. Je comprends moins alors la nécessité de s'attaquer à de pareils sujets d'étude, et pour m'en expliquer la vogue, je suis forcé de la rapporter à l'attrait particulier et *sui generis* qu'ils renferment. Si cette cause est réelle pour beaucoup d'écrivains, elle ne prouve pas en faveur, je ne dirai pas de leur moralité, — laissons de côté cette question, et renfermons-nous dans des limites purement littéraires, — mais de leur goût. Un motif plus fâcheux encore, toujours au seul point de vue de l'art, c'est la trop grande facilité à rencontrer dans ces sortes d'études des épisodes bizarres, des singularités d'habitudes, des contradictions morales dont l'examen peut être intéressant, mais dont la réelle existence offre à ceux qui les introduisent dans leurs récits une notable économie d'imagination. Avec ces quatre puissantes raisons, — goût public, profit pécuniaire, attrait personnel, paresse, — nous sommes édifiés maintenant sur la propension invincible qui pousse certains écrivains qu'on a spirituellement appelés des *modistes* à ne déshabiller que certaines créatures.

Digitized by Google

En intitulant un de ses derniers volumes *les Femmes honnêtes*, M. Achard a-t-il obéi à une pensée de réaction contre les goûts d'un certain public? Nous le pensons. Malheureusement les qualités inhérentes au sujet choisi ne suffisent pas toujours là où le travail individuel est nécessaire pour les mettre en relief. L'auteur des *Femmes honnêtes* l'a un peu oublié. M. Achard est un esprit posé, délicat, qui étudie de préférence les sujets de *high life*, et qui réussit quelquefois à douer sa forme d'une certaine élégance et d'une certaine pureté. Malheureusement il y a deux hommes en lui, celui qui voudrait bien faire et celui qui aime à faire vite. Il a sans doute assez d'expérience pour savoir que les deux choses sont incompatibles; mais comme il ne s'est pas encore décidé à adopter l'une ou l'autre, la lutte entre l'improvisateur et l'artiste est visible dans chacune de ses œuvres, qui ne donnent encore trop souvent, comme impression générale, qu'une correcte facilité. S'applique-t-il à être quelque peu substantiel et concis, on sent bien vite en lui l'impatience et la gêne d'un gentilhomme campagnard qui a revêtu l'habit noir pour quelque cérémonie officielle, et qui regrette l'ample jaquette de chasse avec laquelle il court les champs. Ainsi fait M. Achard. A peine a-t-il composé quelque récit où il lui a fallu dépenser un peu de travail et d'imagination, comme *la Robe de Nessus*, par exemple, ou *Mademoiselle Du Rosier*, que, pour se remettre et prendre l'air, il monte à cheval et court le feuilleton sur les brisées de M. A. Dumas.

Ce sont encore des femmes honnêtes que nous présente *la Maison de Penarvan*, due à la plume de M. Jules Sandeau. Le nouvel élu de l'Académie française est un des rares écrivains qui ont constamment su se respecter et respecter le public. Il ne nous appartient pas de vanter ce roman, comme nous le voudrions. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas attendu notre appréciation pour rendre justice à la finesse, à la pureté, au charme, qui sont les qualités habituelles de M. Sandeau; mais n'est-ce pas le louer indirectement que de s'occuper d'une œuvre sœur de la sienne? C'est avec un plaisir très vif que nous avons retrouvé dans l'ouvrage de Mme Émilie Carlen (1) une chose dont on nous a déshabitués, et qui pourtant constitue le roman même, l'analyse morale. Le sujet est simple et peut se raconter en quelques lignes. Un mariage vient de se conclure, mariage de convenance et de raison, où les contractans, personnes sérieuses et réfléchies, éprouvées déjà par de grandes souffrances, ont fait volontairement abstraction de leur cœur. Le soir même, subitement épouvantées de l'indifférence qu'elles ressentent réellement l'une pour l'autre et croyant ne pouvoir ajouter dans l'avenir aucun lien moral à leur union légale, elles conviennent de se séparer après une année d'une vie commune accordée au respect public. L'année se passe, et ces deux âmes faites pour se comprendre se sont comprises : il n'est plus question de divorce; mais ce n'est pas sans luttes, sans défiances, sans hésitations, que ce résultat est obtenu. Toutes les angoisses qui déchirent un cœur tremblant de tromper l'autre et craignant de se tromper lui-même sont décrites avec un charme et une délicatesse infinis. Un autre ménage fait antithèse à celui-ci :

(1) *Deux jeunes Femmes, ou un An de Mariage*, par Émilie Carlen, traduction de Mlle Marie Souvestre, 1 vol. gr. in-18, Michel Lévy.

Digitized by Google

commencé sous de gracieux auspices, il a pourtant une fin malheureuse. Ce second dénoûment, moins bien justifié que le premier, vient un peu pour les besoins de la cause. C'est l'unique reproche de composition que je doive adresser à Mme Émilie Carlen, dont la manière est essentiellement sobre et mesurée. On pourrait encore lui demander plus de vivacité, car, bien que la forme possède toute la légèreté que permet la gravité germanique, ce n'est certainement pas une œuvre qui ait *le diable au corps;* peut-être ne s'en porte-t-elle que mieux. L'auteur a visiblement suivi le procédé adopté par Goethe dans ses *Affinités électives*, où les personnages, désignés presque uniquement par leurs titres sociaux, passent à l'état de perpétuelles abstractions. Ce procédé, dont l'usage général aurait dans le roman de graves inconvéniens, constitue en réalité une assez sûre pierre de touche. Si les personnages se tirent sains et saufs d'une pareille épreuve, l'idée qu'ils représentent est à la fois bonne et bien conduite. Je ne puis juger du style de Mme Émilie Carlen, mais je dois louer la traduction due à Mlle Marie Souvestre, qui a fait preuve dans ce travail de beaucoup de finesse et d'habileté : une partie de ces qualités doit être rapportée évidemment à l'original.

Voilà cependant les fleurs les plus *saines* de notre récolte printanière; nous retombons ensuite dans un milieu impossible à décrire, milieu d'horreurs et d'extravagances, où les auteurs, désespérant de donner à leurs œuvres un intérêt moral dont ils ont laissé s'altérer la formule, cherchent à remédier à leur impuissance par la bizarrerie de l'action, le chatoiement et les singularités du style; encore les illustres seuls arrivent-ils à cette triste originalité! Aussi bien quittons-nous la série des *femmes honnêtes;* il s'agit maintenant des autres. Les perfidies et les roueries de ces nouvelles héroïnes sont pour nous d'un très médiocre intérêt : point n'est besoin pour les exposer d'un long volume. Ce sont des situations qu'un mot suffit à décrire, et tel crayon de Gavarni en dit plus long à ce sujet que trente volumes in-octavo. Cependant je ne leur refuse pas absolument droit de cité, s'il m'est permis, après lecture, de faire abstraction de leur position équivoque et de retrouver dans mon esprit l'empreinte d'un caractère bien étudié. Je ne vois donc de salut pour ces sortes d'œuvres que dans l'analyse morale, dans la logique de la conception. Si l'auteur se contente de faire passer devant mes yeux une série de simples faits, une suite de tableaux repoussans, si chacun de ses personnages ne m'explique pas sa conduite et ne justifie pas, pour ainsi dire, le dégoût qu'il m'inspire, je ne puis évidemment me contenter de son orgueilleux *je suis celui qui suis*, et je lui refuse précisément le droit d'être, s'il ne me donne pas la clé de son existence. Tel est l'effet produit sur moi par *la Pénélope normande* de M. Alphonse Karr et par la *Vieille Maîtresse* de M. Barbey d'Aurevilly. Ce n'est pas que l'ouvrage de M. Karr ne renferme quelques observations d'un véritable esprit et d'un véritable bon sens; mais de bonnes qualités mal employées ne forment jamais que des circonstances aggravantes. Quant au roman de M. Barbey, qui passa justement inaperçu à sa première apparition, il s'est fait autour de lui un certain bruit, grâce à je ne sais quel rôle critique pris par l'auteur. En réimprimant ce livre, le moraliste catholique n'a certainement pas prêché d'exemple. Le sujet choisi prêtait cependant à l'analyse : c'était le repentir

Digitized by Google

sensuel, c'était la lutte, la vieille lutte entre la chair et l'esprit, entre les sens et le cœur, entre le démon et l'ange, lutte toujours nouvelle, puisqu'elle est éternellement variée par les circonstances. Malheureusement les détails où s'est complu l'auteur en ont entièrement changé le sens.

Que dire des *Païens innocens* (1) de M. Hippolyte Babou? Ce livre est donné comme un retour dans les œuvres d'imagination à des formes purement romanesques, et comme une protestation contre la peinture de mœurs dans le roman. M. Babou me semble être tombé dans un excès opposé à celui qu'il prétend combattre. Ce ne sont point les matériaux qu'il faut prendre à partie, mais uniquement l'ouvrier. Si l'on borne son horizon à *la Princesse de Clèves*, la logique pousse à condamner aussi bien dans la poésie lyrique Alfred de Musset au nom de Louis Racine que dans le roman Mme Sand au nom de Mme de La Fayette, dans la musique Beethoven au nom de Lulli. C'est justement par l'assimilation des élémens nouveaux que lui fournit la succession des années et des circonstances que l'art se transforme et se recompose des formes nouvelles parfaitement justifiées et parfaitement régulières. *Les Païens innocens* ont été écrits avec une arrière-pensée de réaction et de critique qui a nui à l'exécution et qui a contraint l'auteur à se priver volontairement de certaines ressources. L'idée d'ailleurs que représente le titre ne comportait pas, dans les limites où elle a été conçue, l'étendue que lui a donnée M. Babou. Il est arrivé que la première inspiration s'est presque nécessairement trouvée heureuse. *La Gloriette*, qui est en tête du volume, ne manque ni de sensibilité ni de fraîcheur; mais en élargissant de parti-pris un cadre naturellement étroit, l'auteur est tombé dans la monotonie et dans l'obscurité. Ajoutez-y une misanthropie littéraire qui s'y trouve à l'état latent, et le reste du volume devient d'une lecture difficile. Le style pourtant ne manque ni de substance ni de fermeté.

Voici maintenant un roman où j'ai cru trouver de sérieuses qualités (2). C'est, m'assure-t-on, le début d'un jeune écrivain qui aborde la littérature avec de sincères convictions. Du reste, il prend soin de les exposer lui-même dans une de ces préfaces solennelles dont la mode semble un peu passée. Qu'est devenu le temps, presque regrettable pour l'influence de la pensée, où les préfaces étaient de véritables professions de foi, de brûlantes proclamations lancées avec la plus naïve sincérité? J'avoue que je n'aime guère ces longs discours, quand ils ne tendent pas exclusivement à expliquer l'ouvrage, quand ils ne sont pour l'auteur qu'une occasion d'étaler ses opinions générales. La préface de M. Walras me paraît sincère; mais, si je suis d'accord avec lui sur l'idée qui la domine, je ne puis m'empêcher de la considérer comme un hors-d'œuvre. Si je suis obligé de souhaiter que l'auteur justifie un peu mieux la faveur qu'il paraît accorder au suffrage universel, s'il me faut lui demander quelques explications plus claires sur ce qu'il entend par les transformations de l'art, je ne considère plus que l'homme, et l'idée que je me fais de ses opinions personnelles altère nécessairement, et presque malgré moi, le jugement que je dois porter sur la partie du livre où

(1) 1 vol. in-12, Poulet-Malassis et de Broise.
(2) *Francis Sauveur*, par Léon Walras, 1 vol. gr. in-18, Dentu.

Digitized by Google

il met en scène des personnages fictifs. La raison veut que l'artiste ne se montre que dans sa création et qu'il sache s'y montrer tout entier : c'est au public de traverser l'œuvre pour aller à l'ouvrier; on ne peut du reste le contraindre à tenir compte d'une personnalité qu'il doit supposer décrite avec assez de complaisance pour exciter ses défiances.

Dans son roman, M. Walras, laissant de côté les considérations qui remplissent inutilement sa préface, aborde une question à la fois morale et sociale, dont il plaide chaleureusement les deux faces avec une satisfaisante impartialité. Si le problème n'est pas neuf, il est du moins éternellement nouveau, et l'auteur a su le rajeunir en le maintenant dans des limites faciles à mesurer, en l'entourant de circonstances qui, sans être banales, sont accessibles à chacun de nous. La durée de la passion, l'opposition des devoirs sociaux avec les sentimens individuels, la fatalité morale, il y a là pour l'analyse une matière inépuisable. Un jeune homme aime une jeune fille. Après deux années pendant lesquelles ils ont librement joui de tout le bonheur que peut donner la passion, la mère vient un jour trouver son fils, et elle lui dit avec l'accent d'une triste conviction : Vous n'avez encore vécu que pour vous, mon fils; il vous faut vivre maintenant pour le monde, il vous faut subir des sacrifices qui vous seront payés plus tard. La nature n'a créé que la passion et l'amour, la société a constitué la famille en la fondant sur le mariage. L'amour n'est pas éternel, et puisque celle que vous aimez ne peut être votre femme, quittez donc la passion avant que la passion ne vous quitte. — Toute l'idée du roman est dans la lutte du droit individuel avec les exigences sociales, et si M. Walras ne l'a pas considérée sous toutes les faces, s'il s'est montré un peu trop sobre d'épisodes significatifs, il a traité avec assez de fermeté et de précision la part qu'il s'est réservée. Son roman eût sans doute gagné à être remanié, car je ne trouve point qu'il présente tous l s développemens que le sujet comportait; mais, tel qu'il est, il faut regarder *Francis Sauveur* comme un essai d'analyse qui mérite d'être encouragé.

Je ne me suis occupé, on le voit, que du roman, et j'en ai donné la raison. Si l'examen auquel je me suis livré n'a pas été fertile en résultats satisfaisans, il ne faut pas en tirer des conclusions contre cette forme littéraire. Le roman a donné sa mesure depuis longtemps; mais il faut dire que par la multitude d'élémens dont il doit offrir la synthèse, il contient, plus que toute autre production intellectuelle, des germes nombreux de corruption et de dépravation. Les énoncer, ce serait condamner le lecteur à subir la plus fastidieuse des énumérations. Il convient mieux, je crois, de rappeler ce qui fait à la fois la base et la sauvegarde du roman : c'est l'étude de la personnalité humaine. Tant que les écrivains ne rechercheront la variété des circonstances que pour mieux faire ressortir la vérité des caractères, tant qu'ils n'étudieront la réalité que pour la soumettre à leur interprétation individuelle et la transformer par l'harmonie de la composition, le roman restera ce qu'il doit être : l'expression la plus complète de l'art. Rien ne paraît plus simple que ces conditions, rien n'est aussi plus difficile. EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

Digitized by Google

L'HOMME DE NEIGE

A MAURICE SAND.

Nous prions le lecteur de vouloir bien entrer avec nous au cœur du sujet de cette histoire, comme il fait quand, au théâtre, la toile se lève sur une situation que les personnages vont lui révéler.

De même, et par conséquent, nous le prions de pénétrer avec nous d'emblée dans le centre de la localité où se passe l'aventure, avec cette différence qu'au théâtre le rideau se lève rarement sur une scène vide, et qu'ici le lecteur et moi allons nous trouver quelques instans tête à tête.

C'est dans un local assez bizarre et peu réjouissant que nous voici transportés : salle carrée, régulière au premier coup d'œil, mais dont un des angles rentre évidemment plus que les trois autres, pour peu qu'on observe le carré du plafond de bois sombre, dont les solives en saillie sont engagées plus que de raison dans le coin qui répond au nord-est.

Cette irrégularité est d'ailleurs rendue plus frappante par la présence d'un escalier de bois dont la rampe se découpe en balustres d'une menuiserie assez recherchée, ouvrage d'un caractère massif qui paraît dater de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe. Cet escalier monte six marches, se repose à un petit palier, tourne carrément, et va engager la dernière de ses six autres marches dans la muraille. Il y a eu là autrefois évidemment une porte qui a été supprimée. Les dispositions de l'édifice ont été changées; on eût dû supprimer également l'escalier, qui ne sert plus qu'à encombrer l'appartement. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait?

Digitized by Google

Telle est, cher lecteur, la question que nous nous adressons l'un à l'autre. Malgré cette preuve de respect ou d'indifférence, la pièce que nous explorons a conservé à peu près intact son antique comfort. Un vaste poêle circulaire, où depuis longtemps on n'a pas allumé de feu, sert de support à une très belle pendule dans le genre de Boule, dont les vitres ternies et presque irisées par l'humidité envoient dans l'ombre des reflets métalliques. Un joli lustre de cuivre dans le goût hollandais descend du plafond, et, couvert d'une épaisse couche d'oxyde, ressemble à un bijou de malachite. Onze bougies de cire, intactes bien que jaunies par le temps, se dressent encore dans ces vastes bobêches de métal qui avaient l'avantage de ne pas laisser perdre une goutte de cire, et le désagrément de répandre sur le bas de l'appartement une ombre épaisse, tandis que toute la clarté était renvoyée au plafond.

La douzième bougie de ce lustre est consumée jusqu'aux trois quarts. Cette circonstance nous frappe, ami lecteur, parce que nous regardons toutes choses avec attention; mais elle aurait fort bien pu nous échapper à cause de l'étrange ornement qui couvre en partie le lustre et ses bougies, et qui retombe en plis opaques le long de ses branches. Vous croyez peut-être que c'est un lambeau d'étamine grise jeté là jadis pour préserver les cuivres. Touchez-y, si vous pouvez y atteindre : vous verrez que c'est un amas quasi-parchemineux de toiles d'araignées couvertes de poussière.

Ces toiles d'araignées sont d'ailleurs partout, le long des cadres enfumés des grands portraits de famille qui occupent trois parois de l'appartement; elles forment aux angles des murs des festons superposés avec une sorte de régularité, comme si, sous la forme d'araignée, quelque parque austère et diligente eût entrepris de tapisser ces lambris déserts et d'en voiler le moindre recoin.

Mais d'araignées, vous n'en trouverez pas une : le froid les a endormies ou tuées, et si vous êtes forcé, ce que je ne vous souhaite pas, de passer la nuit dans cette lugubre salle, vous n'aurez même pas, pour vous distraire de la solitude, le bruit régulier de l'insecte travailleur. La pendule, dont le tic-tac ressemble à celui de l'araignée, est également muette. Son aiguille est arrêtée sur quatre heures du matin, Dieu sait depuis combien d'années!

Je dis quatre heures du matin, vu que dans le pays où nous voici la sonnerie des anciennes horloges indiquait parfois la différence des heures de la nuit avec celles du jour, par la raison qu'en ce pays nous avons des jours de cinq heures, et partant des nuits de dix-neuf. Pour peu que la fatigue du voyage vous procurât un long sommeil, vous risqueriez de ne pas savoir, en vous éveillant, si vous êtes au lendemain ou au surlendemain de votre arrivée. Si la pen-

Digitized by Google

dule était remontée, elle vous le dirait; mais elle ne l'est pas, et Dieu sait si elle pourrait l'être.

Dans quel pays sommes-nous donc? Nous allons le savoir sans sortir de la chambre. Sur tout le haut de la paroi irrégulière à laquelle se soude l'escalier, et dont plus de la moitié inférieure est revêtue, comme les autres, d'un lambris de chêne, nous voyons de grandes pancartes placées là peut-être à cause de leur forme. Plus larges que hautes, elles meublent la portion de mur que ne couvre pas la boiserie. Elles y sont donc reléguées plutôt qu'exhibées, et il nous faudra monter les douze marches de cet escalier engagé dans la muraille pour nous convaincre que ces longues bandes de parchemin coloriées dans les tons les plus durs sont des cartes de géographie ou de navigation, et des plans de villes fortes.

L'escalier nous conduit précisément à la hauteur de celle de ces cartes qui représente la localité, et qui a été mise là sans doute pour pouvoir être consultée au besoin, ou pour masquer la place d'une porte supprimée.

Ce gros serpent vert qui monte au milieu du tableau, c'est la mer Baltique. Je présume que vous la reconnaissez à sa forme de dauphin à double queue, et aux innombrables déchiquetures de ses *fiords*, golfes étroits et sinueux qui entrent profondément dans les terres et les rochers.

Ne vous égarez pas du côté de la Finlande, qui est là enluminée en jaune d'ocre; cherchez sur l'autre rive la partie moyenne de la Suède coloriée en lie de vin, et vous reconnaîtrez à ses lacs, à ses rivières, à ses montagnes, la province de Dalécarlie, contrée encore passablement sauvage à l'époque où ce récit va nous transporter, c'est-à-dire au siècle dernier, vers la fin du règne bénévole et tracassé d'Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp, ancien évêque de Lubeck, marié ensuite à Ulrique de Prusse, l'amie de Voltaire, la sœur de Frédéric le Grand; enfin, autant que je puis croire, nous sommes en 1770.

Un peu plus tard, nous verrons l'aspect de cette contrée. Qu'il vous suffise quant à présent, cher lecteur, de savoir que vous êtes dans un vieux petit château perché sur un roc, au beau milieu d'un lac glacé, ce qui naturellement doit vous faire supposer que je vous y transporte en plein hiver.

Un dernier coup d'œil sur la chambre pendant qu'elle est à nous, car, toute triste et froide qu'elle est, on va bientôt se la disputer. Elle est meublée de vieux siéges de bois assez artistement travaillés, mais massifs et incommodes. Un seul fauteuil relativement moderne, c'est-à-dire un fauteuil du temps de Louis XIV, couvert d'une soie jaunie et tachée, mais encore assez moelleux et d'une forme

Digitized by Google

commode pour dormir, semble fourvoyé dans l'austère compagnie de ces chaises vermoulues à grands dossiers, qui depuis plus de vingt ans n'ont pas quitté la muraille. Enfin, dans un angle opposé à celui de l'escalier, un vieux lit à quatre colonnes torses, garni de rideaux de soie usée, ajoute par son délabrement à l'aspect sinistre et désolé du local.

Mais retirons-nous, lecteur. La porte s'ouvre, et vous êtes forcé désormais de vous en rapporter à moi pour savoir de quels événemens passés et futurs je viens de vous montrer le théâtre.

I.

Il y avait un bon quart d'heure que l'on frappait et sonnait à la porte extérieure du gothique manoir de Stollborg; mais la bourrasque soufflait si fort, et le vieux Stenson était si sourd!... Il était bien servi par son neveu, qui avait l'oreille moins dure; mais ce neveu, le blond et colossal Ulphilas, croyait aux esprits, et ne se souciait pas d'aller leur ouvrir. M. Stenson (l'ancien régisseur du baron de Waldemora), malingre et d'un caractère mélancolique, habitait un des pavillons du vieux castel délabré et délaissé dont il avait la jouissance et la garde. Il lui sembla bien que l'on frappait à la porte du préau, mais Ulphilas lui fit judicieusement observer que les lutins et les *trolls* du lac n'en faisaient jamais d'autres. Stenson reprit en soupirant la lecture de sa vieille Bible, et alla se coucher peu d'instans après.

Si bien que ceux qui frappaient s'impatientèrent jusqu'à faire sauter le pêne de la serrure, entrèrent dans le préau, et, trouvant un péristyle étroit au rez-de-chaussée, s'introduisirent avec leur âne jusque dans la salle ci-dessus décrite, et que l'on nommait la *chambre de l'ourse*, à cause de l'animal couronné sculpté sur l'écusson armorial au-dessus de la fenêtre à l'extérieur.

La porte de cette chambre était fermée ordinairement. Elle ne l'était pas ce jour-là, circonstance particulière dont s'inquiétèrent fort peu les survenans.

Les nouveaux hôtes du Stollborg étaient deux personnages assez étranges. L'un, couvert de peaux de mouton, ressemblait à ces fantômes informes qui servent d'épouvantails contre les oiseaux dans les jardins et chènevières; l'autre, plus grand et mieux tourné, ressemblait à un brigand italien de bonne humeur.

L'âne était un bel âne, robuste, chargé comme un bœuf, et tellement habitué aux aventures de voyages, qu'il ne fit aucune difficulté pour monter quelques marches, et ne témoigna aucun étonnement de se trouver sur un plancher de sapin au lieu de rencontrer

Digitized by Google

la litière d'une écurie. Pourtant il était malade, le pauvre âne, et ce fut la première préoccupation du plus grand des deux voyageurs qui le conduisaient.

— Puffo, dit-il en posant sa lanterne sur une grande table qui occupait le milieu de la chambre de l'ourse, Jean est enrhumé. Le voilà qui tousse à se fendre les poumons.

— Parbleu, et moi! répondit Puffo en italien, c'est-à-dire dans la même langue dont s'était servi son compagnon : croyez-vous, patron, que je sois frais et gaillard depuis que vous me promenez dans ce pays du diable?

— J'ai froid aussi, et je suis las, reprit celui que Puffo appelait son patron; mais de quoi servirait de nous plaindre? Nous y voilà, et il s'agit de ne pas s'y laisser mourir de froid. Regarde si c'est bien là la chambre de l'ourse dont on nous a parlé.

— A quoi la reconnaîtrai-je?

— A ses cartes de géographie et à son escalier qui ne mène à rien. N'est-ce pas ainsi qu'on nous a dit là-bas, à la ferme?

— Je n'en sais rien, répondit Puffo. Je n'entends pas leur chien de patois.

En parlant ainsi, Puffo prit la lanterne, l'éleva plus haut que sa tête et dit avec humeur : Est-ce que je connais la géographie, moi?

Le patron leva les yeux, et dit : — C'est bien ça. Voilà les cartes, et ici, ajouta-t-il en enjambant lestement l'escalier de bois et en soulevant la carte de Suède qui se présentait devant lui, voilà l'endroit muré. C'est bien, Puffo, ne nous désolons pas. La chambre est bien close, et nous y dormirons comme des princes.

— Je n'y vois pourtant pas... Ah! si fait, voilà un lit; mais il n'y a ni matelas, ni couchette, et on nous avait parlé de deux bons lits!

— Sybarite! Il te faut des lits partout à toi! Voyons! regarde s'il y a du bois dans le poêle, et allume le feu.

— Du bois? Non, il y a de la houille.

— C'est encore mieux. Allume, mon garçon, allume! Moi, je vais m'occuper de ce pauvre Jean.

Et, prenant un lambeau de tapis qui traînait devant le poêle, le patron se mit à frotter l'âne si résolûment qu'en peu d'instans il se sentit tout réchauffé lui-même.

— On m'avait bien averti, dit-il à Puffo, qui allumait le poêle, qu'au-delà du cinquante-deuxième degré les ânes souffraient du froid; mais je ne le croyais pas. Je me disais que l'âne étant moins délicat que le cheval, qui vit jusqu'en Laponie... et d'ailleurs celui-ci est d'une si belle santé et d'un si bon caractère!... Espérons qu'il fera comme nous, et qu'il n'en mourra pas pour quelques jours. Il n'a pas encore refusé le service, et la pauvre bête porte

Digitized by Google

docilement sur son dos ce que deux chevaux ne porteraient peut-être pas sans se faire prier!

— C'est égal, reprit Puffo, agenouillé devant le poêle, qui commençait à gronder et à faire mine de se bien conduire, vous auriez dû le vendre à Stockholm, où il faisait envie à tant de gens.

— Vendre Jean? pour qu'il soit empaillé dans un musée? Ma foi non! Voilà une année de bons services qu'il m'a rendus, et je l'aime, moi, ce fidèle serviteur. Qui sait, Puffo, si j'en pourrai dire autant de toi dans un an?

— Merci, patron Cristiano! ça m'est égal. Je ne suis pas pour le sentiment, moi, et je me moque bien de l'âne, pourvu que je trouve à boire et à manger quelque part.

— Ça, c'est une idée. Le sentiment n'empêche pas l'appétit, et j'ai aussi une faim de tous les diables. Voyons, Puffo; soyons judicieux et récapitulons. On nous a dit au château neuf : Il n'y a pas de place ici pour vous. Quand vous viendriez au nom du roi, vous ne trouveriez pas un coin grand comme la main pour vous loger. Allez voir à la ferme. A la ferme, on nous a dit la même chose; mais on nous a donné une lanterne en nous montrant un chemin frayé sur la glace du lac, et en nous conseillant d'aller au château vieux. Le chemin n'était pas joli, j'en conviens, à travers ces tourbillons de neige; mais il n'est pas long. Dix minutes de marche tout au plus!

— Il m'a semblé long d'une heure, reprit Puffo. Je ne craignais pas la glace, mais depuis l'aventure du lac Wettern...

— Il faut pourtant que tu te décides à repasser ce bout de lac, si tu veux souper.

— Et si on nous renvoie de la ferme comme on nous a renvoyés du château neuf? On nous dira peut-être qu'il y a trop de monde à nourrir, et qu'il ne reste pas un morceau de pain pour des gens faits comme nous.

— Le fait est que nous n'avons pas bonne mine. C'est ce qui me fait craindre d'être reçu à coups de fusil par ce bon M. Stenson, le vieux régisseur qui demeure quelque part ici, et qui est fort maussade, à ce qu'on assure; mais écoute, Puffo : ou le bonhomme dort serré, puisque nous avons pu enfoncer la porte du préau et arriver jusqu'à cette chambre sans obstacle, ou le vent fait un bruit qui couvre tout. Eh bien! nous allons nous introduire furtivement dans sa cuisine, et c'est bien le diable si nous n'y trouvons pas quelque chose.

— Merci, dit Puffo, j'aime encore mieux repasser le lac et aller à la ferme. Là, les gens, quoique affairés, étaient fort polis, tandis que le vieux Stenson est méchant et rageur, à ce qu'il paraît.

— Suis ton inspiration, mon bon Puffo, et marche! Apporte, s'il se peut, de quoi nous réchauffer l'estomac; mais écoute en-

Digitized by Google

core, ô mon sublime compagnon! écoute bien une fois pour toutes...

— Qu'est-ce qu'il y a? dit Puffo, qui s'était déjà disposé à sortir en resserrant les ficelles au moyen desquelles ses peaux de mouton tenaient à son corps.

— D'abord, reprit Cristiano, tu me donneras le temps d'allumer une des bougies de ce lustre avant d'emporter la lanterne.

— Et le moyen de les atteindre? Je ne vois pas beaucoup d'échelles dans votre damnée chambre de l'ourse!

— Tiens-toi là, je vais grimper sur tes épaules. Tu es solide?

— Allez! Vous n'êtes pas bien lourd!

— Vois-tu, mon camarade, dit le patron debout, les deux pieds sur les larges épaules de Puffo, se tenant d'une main à une des branches du lustre et de l'autre s'efforçant d'arracher une des bougies de la bobèche, sans se faire tomber dans les yeux les toiles d'araignées chargées de poussière; je n'ai pas précisément l'honneur de te connaître. Il y a trois mois que nous voyageons de compagnie, et, sauf un peu trop de goût pour le cabaret, tu ne me parais pas un méchant garçon; mais il se peut que tu sois une franche canaille, et je ne suis pas fâché de te dire...

— Eh!, dites donc, vous! reprit Puffo en se secouant un peu, si vous vous dépêchiez là-haut, au lieu de me faire la morale? Vous n'êtes pas si léger que je croyais!

— C'est fait! répondit Cristiano en sautant lestement par terre, car il lui avait semblé sentir chez son camarade la tentation de le laisser tomber; j'ai ma bougie, et je continue mon discours. Nous sommes pour le moment deux bohémiens, Puffo, deux pauvres coureurs d'aventures; mais, moi, j'ai coutume de me conduire en homme d'esprit, tandis que tu prends quelquefois plaisir à te comporter comme une bête. Sache donc qu'à mes yeux la plus grande sottise, la plus basse platitude qu'un homme puisse faire, c'est de s'adonner au métier de larron.

— Où m'avez-vous vu larronner? demanda Puffo d'un air sombre.

— Si je t'avais vu larronner en ma compagnie, je t'aurais cassé les reins, mon camarade; c'est pourquoi il est bon que je t'avertisse une bonne fois de l'humeur dont je suis. Je t'ai dit tout à l'heure : Tâchons de nous procurer à souper par persuasion ou par adresse. Cela, c'est notre droit. On nous fait venir dans ce paradis de neige pour réjouir de nos talens une nombreuse et illustre société. On nous envoie l'argent du voyage; si nous ne l'avons plus, ce n'est pas notre faute. On nous promet une bonne somme, dont je prétends te faire part généreusement, bien que tu ne sois qu'apprenti où je suis maître; nous devons nous tenir pour satisfaits, à la condition toutefois qu'on ne nous laissera pas mourir de froid et de faim. Or il

Digitized by Google

se trouve que nous arrivons de nuit et dans un moment où l'illustre société soupe, où les recommandables laquais ont envie de souper, et où les voyageurs attardés ont tort de vouloir souper. Avisons donc à souper aussi ce soir, afin d'être en état de tenir demain nos engagemens. En faisant main-basse sur quelques plats et quelques bouteilles, nous n'offensons pas le ciel, et nous ne sommes pas des imbéciles; mais, en fourrant des couverts d'argent dans nos poches et du linge sous le bât de notre âne, nous ne ferions que des âneries, vu que les couverts d'argent ne valent rien dans l'estomac, et que le linge se coupe quand on le cache sous un bât. Est-ce entendu, Puffo? Récolte de vivres, c'est légitime, mais point de vol, ou cent coups de bâton sur tes côtes; telle est ma manière de voir.

— C'est entendu, répondit Puffo en levant les épaules; il y a assez longtemps que j'écoute pour ça! Vous êtes encore un fameux bavard, vous!

Et Puffo s'en alla avec la lanterne, assez mécontent de son patron, lequel avait bien quelques motifs de soupçonner sa probité, ayant trouvé parfois, dans son bagage d'artiste ambulant, divers objets dont Puffo lui avait assez mal expliqué la soudaine propriété.

Ce n'était pourtant pas sans raison que, de son côté, Puffo avait accusé Cristiano d'être bavard. Il était du moins grand causeur, comme tous les hommes doués d'une forte vitalité intellectuelle et physique. Puffo subissait l'ascendant d'un esprit et d'un caractère infiniment supérieurs à sa faconde triviale et à ses instincts grossiers. Il était plus robuste de corps, et lorsque Cristiano menaçait, lui grand et mince, ce Livournais trapu et musculeux, il comptait sur son influence ou sur son agilité plus que sur sa vigueur corporelle, qui, bien que notable, était moindre.

Cristiano, resté seul, s'abandonna à son innocente prédilection pour son âne. Il l'avait débarrassé de son bagage dès son entrée dans la salle de l'ourse. Il rangea dans un coin ce bagage, qui consistait en deux caisses assez grandes, en un faisceau de légers montans de bois blanc avec leurs traverses démontées, enfin en un ballot de toiles et de tapisseries assez fraîches, bien roulées dans un fourreau de cuir. Tout cela, c'était son matériel d'artiste, son industrie, son gagne-pain. Quant à sa garde robe, il n'en était point embarrassé. Elle consistait en une poignée de linge qui tenait dans un mouchoir, et en une souquenille de gros drap qui servait de couverture à Jean quand elle quittait le dos de son propriétaire. Le reste de ses effets étaient sur son corps, savoir une sorte de cape vénitienne passablement usée, un haut-de-chausses en étoffe grossière, et trois paires de bas de laine chaussées les unes sur les autres.

Cristiano, pour se livrer à son rangement d'installation, avait dé-

Digitized by Google

pouillé sa cape, son bonnet de laine et son chapeau à larges bords. C'était un mince et grand garçon, d'une figure remarquablement belle, ombragée d'une masse de cheveux noirs en désordre.

Le poêle commençait à faire sentir sa chaleur, et le jeune homme au sang vif était d'ailleurs fort peu sensible au froid. Il allait donc par la chambre en bras de chemise, comme l'on dit, et prenait ses mesures pour passer la nuit aussi commodément que possible. Ce qui l'inquiétait, ce n'était pas de trouver ou non les lits qu'on lui avait annoncés : c'était de savoir où Jean trouverait le boire et le manger.

J'ai été bien sot, se disait-il, de ne pas songer à cela en passant au château neuf et à la ferme; mais le moyen de penser à quelque chose quand le vent vous souffle des aiguilles de glace dans les yeux! A la ferme, on nous disait (et à présent que j'y songe, on nous le disait d'un air très narquois) que nous trouverions de tout en abondance au vieux château, pourvu qu'il plût au vieux Stenson de nous ouvrir; or il paraît que la chose ne lui plaisait pas, puisque nous avons été forcés d'ouvrir nous-mêmes. Allons! à tout risque il faut savoir comment le cerbère de cette masure prendra la chose. Après tout, j'ai ma lettre d'admission dans ma poche, et si l'on veut me chasser d'ici encore, je montrerai les dents.

Sur ce, Cristiano remisa Jean avec son bagage sous l'enfoncement que formait la saillie de l'escalier de bois, et comme il cherchait, muni de sa bougie, un clou ou une cheville quelconque pour attacher l'âne, il vit qu'une porte s'ouvrait dans le lambris, juste au fond de cette logette, et pénétrait dans l'angle défectueux de la chambre:

Comme il n'avait guère remarqué cette irrégularité de plan, il ne se rendit pas compte s'il entrait dans un passage pratiqué dans un mur épais ou entre deux murs accolés par le haut. Il avait poussé la porte secrète, car c'en était une, sans s'attendre à la trouver ouverte, et voyant qu'elle n'était retenue par rien, il s'en allait à l'aventure avec précaution. Il n'eut pas fait trois pas que sa bougie s'éteignit. Heureusement le poêle flambait, et il put l'y rallumer, tout en écoutant avec un certain plaisir le sifflement aigu et plaintif du vent engouffré dans le passage secret.

Cristiano avait l'esprit romanesque, et se plaisait aux poétiques fantaisies. Il lui sembla que les esprits enfermés si longtemps dans cette salle abandonnée se plaignaient à lui d'être dérangés dans leurs mystères, et comme d'ailleurs il craignait que le froid n'aggravât le rhume du pauvre Jean, il eut soin, en sortant, de repousser la porte derrière lui, après avoir remarqué qu'elle était extérieurement garnie de forts verroux, mais que son propre poids suffisait pour la faire adhérer à son encadrement.

Digitized by Google

Nous le laisserons marcher à la découverte, et nous introduirons un autre voyageur dans la chambre de l'ourse.

Celui-ci entre aussi par surprise, mais il est accompagné d'Ulphilas, qui l'éclaire avec respect, tandis qu'un petit laquais, tout de rouge habillé, les suit en grelottant. Ces trois personnages s'entretiennent en dalécarlien, et sont encore dans le préau, Ulphilas avec une figure effarée, les deux autres d'un air impatient.

— Allons, Ulph, allons, mon garçon, assez de politesse; éclairez-nous jusqu'à cette fameuse chambre et occupez-vous bien vite de mon cheval. Il est tout en sueur, pour nous avoir hissés en traîneau sur le roidillon de votre rocher. Ah! le bon cheval! Pour dix mille rixdallers, je ne voudrais pas le perdre.

Ainsi parlait à Ulphilas le premier avocat de la ville de Gevala, docteur en droit de la faculté de Lund.

— Comment, monsieur Goefle (1), vous voulez passer la nuit ici? Mais y songez-vous?...

— Tais-toi, tais-toi. Je sais que ça contrarierait le brave Sten; mais quand je serai installé, il faudra bien qu'il en prenne son parti. Prends mon cheval, te dis-je... Moi, je saurai bien trouver mon chemin.

— Comment, monsieur l'avocat, vous venez comme ça de nuit, tout seul, avec votre petit-fils?...

— Nigaud! tu sais bien que je n'ai pas d'enfans! Allons, toi, petit Nils, aide-moi donc à dételer ce pauvre Loki. Tu vois bien qu'ici on babille, et rien de plus. Voyons, remue-toi; es-tu gelé pour un reste de voyage de trois ou quatre heures, à la nuit tombée?

— Laissez, laissez, monsieur Goefle, il est trop petit, dit Ulphilas, sensible au reproche de l'avocat. Prenez à droite la première porte, mettez-vous à l'abri; moi, je vous réponds du cheval.

— Bah! la neige ne tombe plus. C'est une petite bourrasque qui a adouci le temps, reprit M. Goefle, qui, par profession et par goût, n'était pas moins causeur que Cristiano; je n'ai pas eu froid du tout, et pourvu que je mange un bon gruau et fume une bonne pipe avant de me coucher... Voyons, Nils, porte donc quelque chose là-bas, dans la chambre, ça t'occupera, ça te réchauffera. Dors-tu déjà? Il n'est pas plus de sept heures.

— Ah! monsieur Goefle, dit le petit laquais en claquant des dents, il y a si longtemps qu'il fait nuit! et moi, la nuit, j'ai toujours peur!

— Peur! de quoi donc? Allons, console-toi, dans cette saison-ci, les jours augmentent d'une minute et demie.

(1) Gevala, Gefle, Gesle, Goefle, sont le nom de la même ville, selon la manière d'écrire. Par une coïncidence fortuite, l'avocat dont il est ici question portait le nom de la ville où il exerçait.

Digitized by Google

Tout en causant ainsi, M. Goefle, qui était un homme d'environ soixante ans, sec, actif et enjoué, mettait lui-même son cheval à l'écurie, tandis qu'Ulphilas remisait le traîneau, rangeait le harnais garni de clochettes, et que le petit Nils, assis sur les paquets, continuait à grelotter sous la galerie de bois qui entourait le préau.

Quand M. Goefle se fut assuré que son cher Loki, l'élégant et généreux petit cheval auquel il avait donné le nom du Prométhée de la mythologie scandinave, ne manquerait de rien, il se dirigea d'un pas assuré vers la chambre de l'ourse.

— Attendez, attendez, monsieur l'avocat, lui dit Ulphilas, ce n'est pas ici. La chambre à deux lits, qu'on appelle la chambre de garde...

— Eh parbleu! je la connais bien, répondit M. Goefle, j'y ai déjà couché.

— Peut-être, mais il y a longtemps. Elle est maintenant si délabrée...

— Eh bien! si elle est délabrée, tu me feras un lit dans la chambre de l'ourse.

— Dans la chambre de...

Ulph n'osa point achever, tant lui sembla inouie l'idée de M. Goefle; mais reprenant courage : — Non, monsieur l'avocat, non, dit-il, cela ne se peut pas, vous vous moquez! Je vais chercher la clé de l'autre chambre, qui est peut-être moins mal tenue que je ne pensais (mon oncle y entre quelquefois), et puisqu'il y a une autre porte sur la galerie, vous n'aurez pas le désagrément de traverser la chambre... que vous savez.

— Comment! depuis le temps que la porte de l'escalier est murée, cette pauvre chambre de l'ourse n'a pas encore perdu sa mauvaise réputation? Allons, Ulph, mon garçon, tu es par trop bête pour ton âge, et je t'ordonne de m'ouvrir par ici, tout de suite. Il fait trop froid pour attendre que tu ailles chercher les autres clés, et puisque tu as...

— Je ne l'ai pas! s'écria Ulphilas. Je vous jure, monsieur Goefle, que je n'ai pas plus la clé de l'*ourse* que celle de la *garde*.

En discutant ainsi, M. Goefle, accompagné d'Ulphilas, qui l'éclairait à contre-cœur, et de Nils, qui lui marchait sur les talons, était arrivé à la première porte du donjon, au rez-de-chaussée duquel était située la chambre de l'ourse. Cette porte ne fermant que par un verrou extérieur, l'avocat avait pénétré sans obstacle dans le court vestibule, monté les trois marches et poussé la porte de l'*ourse*, qui céda à sa main impatiente et s'ouvrit toute grande avec un cri si plaintif que Nils recula d'épouvante.

— Ouverte! Elle était ouverte! s'écria Ulphilas en pâlissant autant que sa face rouge et luisante était susceptible de pâlir.

Digitized by Google

— Eh bien! après? dit M. Goefle, c'est M. Stenson qui sera venu s'y promener.

— Il n'y vient jamais, monsieur Goefle. Oh! il n'y a pas de risque qu'il y vienne!

— Alors, tant mieux. Je peux m'installer sans le gêner et sans qu'il s'en aperçoive. Mais que me disais-tu donc? on vient ici, puisque le poêle flambe!... Je vois ce que c'est, monsieur Ulphilas Stenson! tu as loué ou promis cette chambre à quelqu'un que tu attendais. Ma foi, tant pis! Il n'y a pas de place au château neuf, il faut qu'il s'en trouve ici pour moi; mais console-toi, mon pauvre garçon, je te paierai aussi bien que n'importe qui. Allume ces flambeaux,... c'est-à-dire va chercher de quoi les garnir, et puis apporte des draps, la bassinoire, tout ce qu'il faut, et n'oublie pas le souper, au moins! Nils t'aidera, il est très adroit, très vif, très gentil. Voyons, Nils, exerce-toi, trouve tout seul la chambre où nous devons coucher, la *garde*, comme dit Ulphilas. Je sais où elle est, mais je ne veux pas te le dire. Cherche, fais-nous voir que tu es intelligent, monsieur Nils!

Le bon M. Goefle parlait dans le désert : Ulph était comme pétrifié au milieu de la chambre, Nils se cuisait les mains le long du poêle, et l'avocat faisait tout seul son installation.

Enfin Ulph poussa un soupir à faire tourner les moulins et s'écria d'un ton emphatique : — Sur l'honneur, monsieur Goefle, sur mon salut éternel, je n'ai loué ni promis cette chambre à personne; pouvez-vous avoir une pareille idée, sachant les choses qui s'y sont passées et celles qui s'y passent encore! Ah! pour rien au monde, mon oncle Stenson ne voudrait consentir à vous laisser ici! Je vais l'avertir de votre arrivée, et puisque l'on ne vous a pas gardé votre appartement au château neuf, mon oncle vous donnera le sien au château vieux.

— C'est à quoi je ne consens pas, répondit M. Goefle; je te défends même de lui dire que je suis là. Il saura demain que je m'y trouve on ne peut mieux : la chambre de garde est un peu petite; c'est tout ce qu'il faut pour dormir. Celle-ci sera mon salon et mon cabinet de travail. Elle n'est pas gaie; mais pour trois ou quatre jours, j'y serai au moins tranquille.

— Tranquille! s'écria Ulph, tranquille dans une chambre hantée par le diable?

— A quoi vois-tu ça, mon ami Ulph? dit en souriant le docteur en droit, tandis qu'au froid de l'hiver le froid de la peur s'unissait pour donner le frisson au petit Nils.

— Je vois ça à trois choses, répondit Ulph d'un air sombre et profond. La première, c'est que vous avez trouvé la porte du préau

Digitized by Google

ouverte, quand, moi, je l'avais fermée après le coucher du soleil; la seconde, c'est que la porte de cette chambre était ouverte aussi, chose que je n'ai pas vue depuis cinq ans que je suis venu ici soigner et servir mon oncle; la troisième, et la plus incroyable, c'est qu'on n'a pas allumé de feu ici depuis vingt ans, et peut-être plus, et que voici le feu qui brille et le poêle qui chauffe!... Enfin... attendez, monsieur le docteur, voilà sur le plancher de la cire toute fraîchement répandue, et pourtant...

— Et pourtant, tu viens de la répandre toi-même, car tu tiens ta lanterne tout de travers!

— Non, monsieur Goefle! non! ma chandelle est une chandelle de suif, et ce que je vois là sous le lustre... attendez!

Et, levant la tête, Ulph fit un cri d'horreur en s'assurant qu'au lieu de onze bougies et une demie, le lustre n'en avait plus qu'une demie et dix.

L'avocat était d'un naturel bienveillant et optimiste. Au lieu de s'impatienter de la préoccupation d'Ulphilas et de l'effroi de Nils, il ne songea qu'à s'en divertir. — Eh bien! vive Dieu! dit-il d'un ton très sérieux, cela prouve que les kobolds se sont installés ici, et s'il leur plaisait de se montrer à moi, qui ai désiré toute ma vie de faire connaissance avec eux, sans avoir jamais pu en apercevoir un seul, je m'applaudirais d'autant plus d'avoir choisi cette chambre où je dormirai sous leur aimable protection.

— Non, monsieur le docteur, non, reprit Ulph, il n'y a point ici de kobolds, c'est un endroit triste et maudit, vous le savez bien, un endroit où les trolls du lac viennent tout déranger et tout gâter, comme de méchans esprits qu'ils sont, tandis que les petits kobolds sont amis des hommes et ne songent qu'à leur rendre service. Les kobolds conservent et ne gaspillent pas. Ils n'emportent rien...

— Au contraire, ils apportent! Je sais tout ça, maître Ulph; mais qui te dit que je n'ai pas à mon service particulier un kobold qui m'a devancé ici? C'est lui qui aura pris la bougie pour allumer le feu, afin de me faire trouver en arrivant un local réchauffé. C'est lui qui m'avait ouvert les portes d'avance, sachant que tu es un grand poltron et que tu me ferais longtemps attendre; enfin c'est lui qui va t'accompagner et t'aider à m'apporter à souper, si tu veux bien en avoir l'intention, car tu sais que les kobolds n'aiment guère les nonchalans et ne servent que ceux qui ont bonne volonté de servir les autres.

Cette explication ramena un peu de calme chez les deux auditeurs; Nils osa interroger de ses grands yeux bleus les sombres parois de la salle, et Ulph, après lui avoir remis une clé qui ouvrait l'armoire de la chambre de garde, se décida à sortir pour aller préparer le souper.

Digitized by Google

— Allons, Nils, dit l'avocat à son petit laquais, nous ne voyons guère avec cette méchante lanterne qu'on nous laisse; tu feras les lits plus tard; tu vas, en attendant, défaire la malle. Pose-la sur la table.

— Mais monsieur le docteur, dit l'enfant, je ne pourrai pas seulement la soulever; elle est lourde !

— C'est vrai, reprit l'avocat; il y a des papiers dedans, et c'est très lourd. — Il mit lui-même, avec un peu d'effort, la malle sur une chaise, en ajoutant : — Prends au moins la valise aux habits. Je n'ai apporté que l'indispensable; ça ne pèse rien.

Nils obéit, mais il ne put jamais ouvrir le cadenas. — Je te croyais plus adroit que ça ! dit l'avocat un peu impatienté. Ta tante me disait... je crois qu'elle t'a un peu surfait, la bonne Gertrude !

— Oh ! reprit l'enfant, je sais très bien ouvrir les malles quand elles ne sont pas fermées... Mais dites-moi donc, monsieur Goefle, est-ce vrai que vous avez un kobold ?

— Un quoi? un kobold? Ah oui ! je n'y étais plus, moi ! Tu crois donc aux kobolds, mon garçon ?

— Oui, s'il y en a. Est-ce qu'ils ne sont jamais méchans ?

— Jamais, d'autant plus qu'ils n'existent pas.

— Ah ! vous disiez pourtant...

— J'ai dit ça pour me moquer de cet imbécile. Quant à toi, Nils, je ne veux pas t'élever dans ces sottises-là. Tu sais? je ne veux pas seulement faire de toi mon domestique, je veux te donner un peu d'éducation et de bon sens, si je peux.

— Pourtant, monsieur Goefle, ma tante Gertrude, y croit bien, elle, aux bons et aux méchans esprits !

— Ma gouvernante croit à ça? Elle ne s'en vante pas devant moi! Voyez un peu comme les gens nous attrapent! Elle fait l'esprit fort quand j'ai le temps de causer avec elle!.. Mais non, va, elle n'y croit pas; elle dit ça pour t'amuser.

— Mais ça ne m'amuse pas, moi; ça me fait peur ! ça m'empêche de m'endormir !

— En ce cas, elle a tort. Mais que fais-tu là? Est-ce ainsi que l'on défait une valise, en jetant tout par terre? Est-ce ainsi que le pasteur de Falun t'a enseigné le service?

— Mais, monsieur Goefle, je ne servais pas le pasteur. Il m'avait pris seulement pour jouer avec son petit garçon, qui était malade, et nous nous amusions bien, allez! Nous faisions toute la journée de petits bateaux de papier ou de petits traîneaux avec de la mie de pain !

— Ah ! ah ! c'est bon à savoir, ça! dit le docteur en droit d'un air courroucé, et Gertrude qui me disait que tu t'étais rendu si utile dans cette maison !

Digitized by Google

— Oh! monsieur Goefle, j'étais bien utile!

— Oui, pour les bateaux de papier et les traîneaux de mie de pain! C'est très utile assurément; mais si, à l'âge où te voilà, tu ne sais pas faire autre chose...

— Mais, monsieur Goefle, j'en sais bien autant que les autres enfans de dix ans!

— De dix ans, bourreau? Tu n'as que dix ans? Et ta tante qui t'en donne treize ou quatorze! Eh bien! qu'est-ce que tu as, imbécile? Pourquoi pleures-tu?

— Dame, monsieur le docteur, vous me grondez! Ce n'est pas ma faute si je n'ai que dix ans.

— C'est juste! Voilà ta première parole sensée, depuis ce matin que j'ai le bonheur de te posséder à mon service. Allons, essuie tes yeux et ton nez! Je ne t'en veux pas. Tu es grand et fort pour ton âge, c'est toujours ça, et, ce que tu ne sais pas, tu l'apprendras, n'est-ce pas?

— Oh! oui, monsieur Goefle. Je ne demande pas mieux!

— Mais tu l'apprendras vite?... Je suis fort impatient, je t'en avertis!

— Oui, oui, monsieur Goefle, j'apprendrai tout de suite.

— Sais-tu faire un lit?

— Oh! je crois bien! Chez le pasteur, je faisais toujours le mien tout seul!

— Ou tu ne le faisais pas du tout! N'importe, nous verrons ça.

— Mais, monsieur Goefle, ma tante me disait, quand elle est venue à Falun pour me mettre en route avec vous, ce matin : Tu n'auras rien à faire au château où tu vas avec ton maître. Il y a dans le château de M. le baron de... de...

— De Waldemora.

— Oui, oui, c'est ça! Il y a de belles chambres toujours propres et un tas de domestiques qui font tout. Ce que M. Goefle veut, c'est qu'on soit là pour commander à sa place, et il ne veut plus emmener François, parce que François ne reste jamais dans sa chambre. Il va boire et se divertir avec les autres laquais, et monsieur est obligé de courir partout et d'appeler pour demander ce qu'il lui faut. Ça le dérange. Monsieur n'aime pas ça du tout. Toi, tu seras bien sage; tu ne le quitteras jamais, tu entends bien? Tu le feras servir, et on te servira aussi.

— Ainsi, dit le docteur, voilà sur quoi tu as compté?

— Dame! je suis bien sage, monsieur Goefle; je ne vous quitte pas, vous voyez; je ne vais pas courir avec les grands laquais du château!

— Il vaudrait mieux!... Mais je t'en défierais bien là où nous sommes.

Digitized by Google

— Il n'y a donc pas, pour aller au château neuf, d'autre chemin que le lac?

— Non vraiment, sans quoi je vois bien que tu serais déjà avec les grands laquais galonnés.

— Oh! non, monsieur Goefle, puisque vous ne voulez pas! Mais comme c'était beau là dedans!

— Où donc? A Waldemora?

— Oui, c'est comme ça qu'ils appellent le château neuf. Oh! monsieur Goefle, c'était bien plus joli qu'ici! Et il y avait tant de monde! Je n'y avais pas peur!

— Fort bien, monsieur Nils, ça vous tournait la tête, à vous, ce palais plein de monde, de bruit, de flambeaux, de dorures, de désordre et de mangeaille! Quant à moi, ce n'est pas mon goût de passer la nuit au bal et d'attendre au lendemain le hasard d'une chambre à partager avec quatre ou cinq jeunes fous pris de vin ou de querelle! J'aime à manger peu, mais souvent et tranquillement, à dormir quelques heures, mais avec sécurité. Et d'ailleurs je ne suis pas venu ici pour me divertir, moi. J'ai des affaires importantes à régler pour le compte du baron; il me faut ma chambre, ma table, mon écritoire et un peu de silence. Je le trouve maussade, ce cher baron, d'avoir oublié, au milieu de ses fêtes et réjouissances, que je ne suis plus un jeune étudiant avide de musique et de valse! Je lui en dirai ma façon de penser demain matin. Il eut dû me faire préparer cet appartement-ci, ou tout autre, loin du vacarme et à l'abri des importuns! Il n'a tenu à rien que je ne reprisse le chemin de Falun, quand j'ai vu l'étonnement des laquais à mon arrivée et leur embarras pour me caser convenablement; mais la neige m'a fait peur, et d'ailleurs Loki avait chaud! Je me suis rappelé heureusement qu'il y avait au vieux Stollborg une chambre endiablée dont personne ne voulait, et que l'on n'offrait à personne. Nous y voilà, nous y sommes bien. Demain, Nils, tu m'ôteras toute cette poussière et ces toiles d'araignées. J'aime la propreté, moi!

— Oui, monsieur Goefle, je dirai ça à M. Ulph, car je ne suis pas assez grand pour nettoyer là-haut!

— Oui, je vois ça. Nous le dirons à Ulph!

— Mais dites donc, monsieur Goefle, pourquoi est-ce qu'on l'appelle la chambre de l'ourse, cette chambre-là?

— C'est un nom comme un autre, répondit M. Goefle, qui, occupé à ranger ses papiers dans le tiroir de la table, jugea bien inutile d'expliquer le blason à M. Nils. Cependant il s'aperçut bientôt d'un redoublement de frayeur chez l'enfant. — Voyons, qu'est-ce que tu as? lui dit-il avec impatience. Tu ne fais que me suivre pas à pas, et tu ne m'aides à rien?

Digitized by Google

— C'est que j'ai peur des ours, répondit le brave Nils, et vous avez parlé de la grande ourse à Falun avec M. le pasteur. Je l'ai bien entendu!

— Moi? j'ai parlé de la grande ourse? Ah! oui, c'est vrai! Le pasteur s'occupe d'astronomie, et nous disions... Mais rassure-toi, vaillant jeune homme! Nous parlions de la constellation de la grande ourse qui est dans le ciel.

— Ah! elle est dans le ciel, la grande ourse! s'écria Nils tout joyeux. Alors elle n'est pas ici? Elle ne viendra pas dans cette chambre?

— Non, dit en riant l'avocat. Elle est trop loin, trop haut! Si elle voulait descendre, elle se casserait les pattes. Donc, tu n'en as plus peur?

— Oh! non, plus du tout! Pourvu qu'elle ne tombe pas!

— Bah! elle est attachée là-haut par sept clous de diamant d'une belle taille, va!

— C'est donc le bon Dieu qui l'a clouée parce qu'elle était méchante?

— Probablement! A présent tu ne la crains plus?

— Oh! non! fit Nils avec un geste profondément sceptique.

— Alors va-t'en chercher Ulph pour lui dire...

— Monsieur Goefle, vous avez aussi parlé de l'homme de neige!

— Oui. Ah ça! tu écoutes donc ce que l'on dit, toi?... C'est agréable!

— Oh! oui, monsieur Goefle, répondit Nils ingénument, j'écoute tout, moi!

— Et qu'est-ce que c'est, selon toi, que l'homme de neige?

— Je ne sais pas. M. le pasteur vous disait tout bas en riant : — Vous allez donc voir l'homme de neige?

— Il voulait parler d'une montagne qui s'appelle comme ça, apparemment.

— Oh! que non! Vous avez dit : « Est-ce qu'il marche toujours aussi droit? » Et le pasteur a répondu : « Il chasse toujours sur son lac. » Oh! je comprends bien le suédois, allez! aussi bien que le dalécarlien!

— D'où tu conclus...

— Qu'il y a, sur le lac où nous avons passé tout à l'heure, un grand homme de neige qui marche!...

— C'est ça! et qui est suivi d'un grand ours! Tu as de l'imagination, petit! Est-ce un ours blanc ou un noir?

— Je ne sais pas, monsieur Goefle.

— Il faudrait pourtant savoir ça avant de nous décider à souper dans cette chambre. S'ils allaient venir se mettre à table avec nous?

Digitized by Google

Nils vit bien que M. Goefle se moquait de lui, et il se mit à rire. Le docteur s'applaudissait de son moyen de guérir les enfans de la peur, lorsque Nils, redevenu tout à coup silencieux, lui dit : — Monsieur Goefle, allons-nous-en d'ici! C'est un endroit bien laid!

— Très bien! s'écria l'avocat avec humeur. Voilà les enfans! J'ai la bonté d'apprendre à monsieur que l'ourse est une constellation, et il a beaucoup plus peur qu'auparavant!

Nils, voyant son maître fâché, s'en prit encore une fois à ses yeux. C'était un enfant gâté et cependant craintif. M. Goefle, bon par excellence, se persuadait et se plaisait à dire qu'il n'aimait pas l'enfance, et que si quelque chose le consolait de ne pas avoir songé au mariage en temps utile, c'était la liberté d'esprit assurée à ceux qui n'ont pas l'ennui des marmots et la responsabilité de leur avenir. Cependant la vive sensibilité dont il était doué, et que les enthousiasmes et les excitations du barreau n'avaient fait que développer à son insu, lui rendait insupportables les chagrins et les pleurs des êtres faibles, si bien que, tout en grognant contre la sottise de son petit valet, tout en se confirmant dans sa passion pour les discussions éclairées ou subtiles qui gagnent les causes quand on parle à des hommes et qui les compromettent quand on parle à des enfans, il s'efforça de consoler et de rassurer celui-ci; il alla même jusqu'à lui promettre que, si la grande ourse se présentait à la porte de la chambre, il lui passerait son épée au travers du corps plutôt que de la laisser entrer.

M. Goefle se pardonna ce qu'il appelait son absurde condescendance en sentant un joli récit de sa soirée au Stollborg s'arranger de lui-même dans sa tête pour le divertissement de ses amis de Gevala.

Cependant Ulph ne revenait pas. Qu'il lui fallût du temps pour trouver de quoi souper dans le modeste ménage de maître Stenson, M. Goefle le concevait; mais qu'il ne rapportât pas de lumière, c'était un oubli impardonnable.

Le bout de chandelle allait finir dans la lanterne, et l'avocat, qui avait toujours la main blanche et la manchette irréprochable, n'osait toucher à ce vilain ustensile pour s'éclairer autour de la chambre. Il prit pourtant ce parti pour aller voir si, dans la pièce voisine, il ne trouverait pas quelque provision ou quelque reste de bougie dans l'armoire dont Ulph lui avait laissé la clé. Nils le suivit en le tenant doucement par le pan de son habit.

Ces deux chambres, qui pour M. Goefle en ce moment représentaient la jouissance d'un seul appartement, étaient séparées l'une de l'autre par l'épaisseur d'un très gros mur et par deux portes solides. M. Goefle connaissait bien la localité, mais il y avait si

Digitized by Google

longtemps qu'il n'avait eu affaire dans l'intérieur, qu'il eut quelque peine à trouver la première de ces deux portes. Il la cherchait en face de celle par laquelle il était entré, et il avait raison; mais au lieu d'être sur le même alignement, elle était sur la gauche, et dissimulée dans la boiserie, comme celle que Cristiano avait découverte par hasard sous l'escalier, et dont ni le docteur ni Ulphilas ne soupçonnaient l'existence. Ce système de portes bien closes et sans serrures apparentes n'était cependant pas une affectation de mystère : c'était tout simplement l'exécution soignée d'un revêtement de menuiserie, exécution qui devient presque un art dans les pays froids.

M. Goefle, une fois en possession d'une chambre à deux lits qui avait été remise à neuf une dizaine d'années auparavant, et qui était assez comfortable, n'eut pas la peine de chercher dans l'armoire. Le premier objet que ses yeux rencontrèrent en se portant sur la cheminée fut une paire de lourds flambeaux à trois branches portant chacun trois bougies entières. Il était temps; le bout de chandelle expirait dans la lanterne.

— Puisque nous voilà sûrs de ne pas rester dans l'obscurité, dit M. Goefle au petit, faisons tout de suite notre ménage ici. Allume le feu, je tirerai les draps de l'armoire.

Les draps étaient placés sur les lits avant que Nils eût réussi à autre chose qu'à remplir la chambre de fumée. Quand il fut question de faire ces lits, qui étaient fort grands, il n'imagina rien de mieux que de monter dessus pour atteindre le milieu du traversin. M. Goefle eut fort envie de se fâcher, mais, voyant que cela n'amènerait que des pleurs, il se résigna à faire tout seul non-seulement son lit, mais encore celui de son petit laquais.

Il n'avait jamais fait cette besogne, et pourtant il allait en venir à son honneur, lorsqu'il fut interrompu par un bruit formidable partant de la chambre de l'ourse, dont les portes étaient restées ouvertes. C'était comme un hurlement âpre, éclatant, et cependant burlesque. Nils se laissa tomber à quatre pattes et trouva prudent de se cacher sous le lit, tandis que M. Goefle, l'œil écarquillé et la bouche ouverte, se demandait, sans terreur, mais avec un grand étonnement, d'où pouvait provenir un pareil chant. — Si, comme je le crois bien, pensa-t-il, c'est quelque mauvais plaisant qui veut m'effrayer, il imite d'une singulière façon le grognement de l'ourse. C'est bien plutôt la voix de l'âne qu'il reproduit, et cela dans une rare perfection; mais me prend-il pour un Lapon de s'imaginer que je n'aie jamais entendu braire un baudet?

— Allons, allons, Nils, dit-il en cherchant son petit laquais, il n'y a point là de magie; allons voir ce que c'est.

Digitized by Google

Mais Nils se serait fait tuer plutôt que de bouger ou seulement de répondre, et M. Goefle, ne sachant ce qu'il était devenu, prit le parti d'aller seul à la découverte.

Il ne fut pas peu surpris de se trouver face à face avec un véritable âne au milieu de la chambre de l'ourse, un bel âne en vérité, tel que jamais il n'en avait vu en Suède, et d'une si honnête figure qu'il était impossible de lui faire un mauvais accueil et de prendre sa visite en mauvaise part.

— Eh! mon pauvre ami, lui dit en riant M. Goefle, d'où sors-tu? Que viens-tu faire en ce pays, et que viens-tu me demander?

Si Jean eût eu le don de la parole humaine, il eût répondu que, caché sous l'escalier, où personne n'avait eu l'idée de regarder, il avait fait un somme en attendant avec confiance le retour de son maître, mais que, ne le sentant pas revenir, et commençant à avoir grand'faim, il avait perdu patience et pris le parti de défaire la corde, qui l'attachait fort peu, pour venir demander à souper à M. Goefle.

Celui-ci devina sa pensée avec une grande perspicacité, mais ne comprit pas comment Ulph, qu'il supposait chargé de la garde de cet âne, lui avait donné pour écurie la redoutable chambre du Stollborg. Il bâtit un monde de suppositions dans sa tête. Cet animal étant une rareté dans les pays froids, le baron, qui avait un attelage de rennes, autre rareté dans cette région, trop froide pour les ânes et pas assez froide pour les rennes, y tenait probablement beaucoup, et avait dû charger les gardiens de son vieux château de le soigner et de le tenir dans un local bien chauffé. Voilà pourquoi, se dit M. Goefle, j'ai trouvé le poêle allumé; mais pourquoi Ulph, au lieu de me dire tout bonnement la vérité, a-t-il fait semblant de croire la chambre toujours hantée? Voilà ce que je ne m'explique pas. Peut-être avait-il reçu l'ordre de calfeutrer une écurie *ad hoc,* et ne l'ayant pas fait, peut-être a-t-il voulu cacher sa négligence, espérant que je me dégoûterais de la chambre, ou que je ne m'apercevrais pas de la présence de cet étrange compagnon... — Quoi qu'il en soit, ajouta M. Goefle en s'adressant gaiement à Jean, dont la figure le divertissait, je t'en demande bien pardon, ô mon pauvre âne, mais je ne suis pas disposé à te garder si près de moi. Tu as la voix très belle, et j'ai le sommeil fort léger. Je vais te conduire auprès de Loki, dont le voisinage te réchauffera, et dont tu voudras bien, pour cette nuit, partager le souper et la litière. Allons, Nils! ici, mon enfant, il faut m'éclairer jusqu'à l'écurie!

Ne recevant aucune réponse, M. Goefle fut obligé de retourner dans la chambre de garde, de découvrir la cachette de Nils, de l'en tirer par une patte et de l'apporter, bon gré, mal gré, sur le dos de

Digitized by Google

l'âne. D'abord M. Nils, se croyant à cheval sur l'ourse fantastique, fit des cris perçans, d'autant plus qu'il n'avait jamais vu d'âne, et qu'il n'était pas moins effrayé des longues oreilles de Jean qu'il ne l'eût été des cornes du diable; mais il se rassura peu à peu en voyant la douceur et la tranquillité de sa monture. M. Goefle lui mit en main le flambeau à trois branches, il tira lui-même l'âne par la corde, et ils sortirent tous trois du donjon, se dirigeant vers l'écurie, en suivant, le long du préau couvert de neige, la galerie de bois, à auvent moussu, qui en faisait le tour.

En ce moment, Ulph sortait du pavillon habité par son oncle, et se dirigeait vers le donjon, portant d'une main une lanterne, de l'autre un grand panier rempli des ustensiles nécessaires pour mettre le couvert de M. l'avocat. Cette fois Ulph était aussi désireux de rentrer dans la chambre de l'ourse qu'il avait été naguère contrarié d'y entrer. C'est qu'il éprouvait cet invincible besoin de société qui s'empare d'un homme épouvanté par la solitude. Voici ce qui était arrivé à Ulph.

En vrai Suédois, Ulph était la prévénance et l'hospitalité même; mais, depuis quelques années qu'il habitait la sombre masure du Stollborg, en compagnie d'un personnage morne et sourd, le pauvre Ulph était devenu si superstitieux et si poltron, qu'après le coucher du soleil il ne manquait jamais de se barricader dans sa chambre, résolu à laisser périr dans les glaces et dans les neiges quiconque lui faisait entendre une voix suspecte. Si M. Goefle n'eût trouvé la porte du manoir ouverte par le vigoureux poignet de Puffo, et si Ulph n'eût pas reconnu la voix de l'avocat dans le préau, l'estimable docteur en droit eût été certainement forcé de retourner au château neuf, dont il redoutait si fort le bruit et l'encombrement.

Après l'avoir introduit dans le donjon, Ulph s'était un peu tranquillisé. Il s'était même dit que tout était pour le mieux, vu que si M. Goefle voulait affronter le diable, c'était son affaire, et qu'il valait encore mieux le recevoir que d'être forcé de le reconduire au château neuf, ordre qui eût entraîné pour le pauvre guide la fâcheuse nécessité de revenir seul sur le lac, peuplé de gnomes effroyables. Heureusement le vieux gardien du Stollborg, malingre, frileux, habitué à dormir de bonne heure, s'était enfermé dans son pavillon, situé au fond d'une seconde petite cour, et dont les fenêtres, donnant sur le lac, n'avaient pas vue sur le préau. Il n'y avait donc guère d'apparence qu'endormi ou non, il se doutât de la présence de son hôte avant le lendemain matin. Après mûre réflexion, Ulph avait résolu de ne pas l'avertir et de préparer de son mieux le souper de M. Goefle. Sten était fort sobre; mais il était l'objet des plus grandes attentions de la part de son maître, le baron de Wal-

Digitized by Google

demora (propriétaire, comme on l'a vu, du château neuf et du vieux donjon), qui avait donné, une fois pour toutes, les ordres les plus précis à son nouvel intendant pour qu'il fût pourvu largement au bien-être du vieux et fidèle serviteur de sa maison.

Ulph aimait à bien vivre, et, remarquant que son oncle renvoyait, par discrétion et par esprit d'ordre, le superflu des provisions qu'on lui apportait du château neuf, il s'était arrangé pour tout recevoir sans l'en avertir. Il avait donc un certain coin mystérieux dans la cuisine où il cachait ses richesses gastronomiques, et une certaine petite cave, creusée dans le roc, bien fraîche en été, bien tiède en hiver, où s'amoncelaient, derrière certaines tonnes vides, des bouteilles de vieux vins, objets d'un grand prix, à coup sûr, dans une contrée où la vigne est une plante de serre chaude.

Ulph n'était pas cupide; c'était un honnête garçon qui, pour rien au monde, n'eût fait argent des présens du baron à son oncle. Même il avait le cœur bon, et quand il pouvait retenir un camarade, il lui faisait part mystérieusement de ses dives bouteilles, heureux de ne pas être forcé de boire seul, ce qui rend l'ivresse triste. Cependant l'apparition, non pas d'une ourse, comme le croyait Nils, mais d'un fantôme lamentable dans le donjon, était une chose trop avérée pour que le pauvre Ulph pût garder un seul convive après le coucher du soleil. Alors il prenait le parti de s'*achever*, pour se donner du cœur, et c'est alors que lui apparaissaient les méchans trolls et les *stroemkarls*, qui tâchent d'emmener leurs victimes dans les cascades pour les y précipiter. C'est probablement pour ne pas être tenté de les suivre que le judicieux Ulphilas buvait jusqu'à perdre entièrement l'usage de ses jambes. Il y avait bien dans la nombreuse suite du baron des laquais esprits-forts et cosmopolites, qui ne croyaient à rien; mais Stenson les haïssait tous plus ou moins, et son neveu Ulph partageait ses antipathies.

Donc Ulphilas Stenson avait de quoi faire bonne cuisine à M. Goefle, et il n'était pas maladroit pour frire et rôtir. Après tout, la gaieté de l'avocat l'avait un peu ranimé, et il se promettait de faire une bonne petite causerie en le servant; mais ses idées riantes furent tout à coup troublées par des bruits étranges : c'était comme des frôlemens furtifs dans l'épaisseur des murs, comme des craquemens dans les boiseries; vingt fois la poêle lui tomba des mains, et il y eut un moment où il lui sembla si bien que ses soupirs de terreur avaient un écho moqueur derrière lui, qu'il resta trois bonnes minutes sans oser respirer, et encore moins se retourner.

C'était là la cause de son peu d'activité dans la confection de ce repas tant désiré. Enfin, ayant, tant bien que mal, parachevé son œuvre, il descendit à la cave pour chercher le vin. Là de nouvelles

Digitized by Google

angoisses l'attendaient. Au moment où, convenablement chargé, il allait sortir de ce sanctuaire, une grande figure noire glissa devant lui. Sa lanterne s'éteignit, et les mêmes pas mystérieux qui l'avaient tant effrayé dans la cuisine montèrent rapidement avant lui les degrés de la cave. Ulph faillit s'évanouir, mais il reprit encore une fois courage et regagna sa cuisine, où il laissa ses casseroles *mijoter* leur contenu sur les fourneaux, résolu d'aller, sous prétexte de couvert à mettre, se guérir de son effroi auprès de M. Goefle.

C'est au moment où, chargé de ses ustensiles de service, il suivait la galerie de bois, qu'il se trouva face à face avec la bizarre apparition que présentait le docteur en droit, coiffé de son bonnet de nuit, et tirant par le licol un animal étrange, impossible, une bête qu'en véritable paysan dalécarlien de cette époque, Ulph n'avait jamais vue, dont peut-être il n'avait jamais entendu parler, et sur cette bête, qui projetait le long de la galerie l'ombre de ses oreilles gigantesques, une triple flamme portée par un petit diable rouge, que M. Goefle avait bien voulu faire passer pour son laquais, mais qui ne pouvait être que le kobold en personne, le démon familier que l'avocat s'était vanté d'avoir sous ses ordres.

C'en était trop pour le pauvre Ulph. Il estimait les kobolds, mais ne souhaitait point les voir. Il posa d'une main défaillante son panier par terre, et, virant de bord, il alla s'enfermer dans sa chambre en jurant par son salut éternel qu'il n'en sortirait de la nuit, dût l'avocat mourir de faim et le diable manger le souper destiné à l'avocat.

Aussi ce fut bien en vain que M. Goefle l'appela. Il n'en reçut pas de réponse, et prit le parti de mettre l'âne à l'écurie, de s'emparer du panier abandonné, et de retourner mettre son couvert, avec l'aide de Nils, dans la chambre de l'ourse.

— Allons, se dit-il, la philosophie est nécessaire en voyage, et puisque voici des verres, des couverts et des assiettes, espérons que ce lunatique a l'intention d'y joindre quelque victuaille. Attendons son bon plaisir, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, et débouchons toujours ces bouteilles de bonne mine.

Nils ne mit pas trop mal la nappe, il ne laissa pas ralentir le poêle, et M. Goefle se sentait remis en possession de sa belle humeur naturelle, lorsque Nils commença à prendre des poses molles et brisées qui témoignaient d'une subite invasion de sommeil.

— Secoue-toi un peu, lui dit l'avocat; il s'agit de manger. Tu dois avoir faim.

— Hélas! oui, monsieur Goefle, répondit l'enfant; mais j'ai tant d'envie de dormir que je ne pourrai jamais attendre que vous soyez servi et que vous ayez fini de manger. Tenez, voilà du pain et des

Digitized by Google

confitures de mûres sauvages; laissez-moi en goûter un peu, après ça j'aurai la force de vous servir.

M. Goefle ouvrit lui-même le pot de confitures, et Nils s'assit sans façon à la place destinée à son maître, tandis que celui-ci chauffait ses pieds refroidis par le voyage à l'écurie. M. Goefle était aussi actif d'imagination que de paroles. Quand il n'avait plus occasion de causer, il travaillait dans son esprit ou partait joyeusement pour d'agréables rêveries, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, la faim le tiraillant de nouveau, il se retourna pour voir si Ulph était enfin de retour avec quelque plat plus solide que les confitures; mais il ne vit que le petit Nils profondément endormi, la tête sur la table et le nez dans son assiette.

— Allons, allons! lui dit-il en le secouant. Tu as mangé, tu dormiras plus tard! Songe à me servir; va voir si Ulph...

Mais il était bien inutile à M. Goefle de formuler sa pensée. Accablé par l'impérieux sommeil de l'enfance, Nils était debout, les yeux hagards, et trébuchant comme un homme ivre. M. Goefle en eut pitié. — Allons, va te coucher, dit-il, puisque tu n'es bon à rien!

Nils s'en alla vers la chambre de garde, s'appuya contre la porte, et y resta, dormant debout. Il fallut le conduire à son lit. Là ce fut un autre embarras. Monsieur n'avait pas la force d'ôter ses guêtres. M. Goefle ôta les guêtres de son laquais, ce qui ne fut pas facile, les guêtres étant justes et les jambes amollies par le sommeil.

M. Goefle allait le hisser dans son lit lorsqu'il s'aperçut que le drôle s'y était fourré tout habillé. — Que le diable t'emporte! lui dit-il; t'ai-je fait faire d'avance ces beaux habits neufs pour coucher avec? Allons, vite, debout, et prends la peine de te déshabiller, c'est bien le moins!

Nils, remis, bon gré, mal gré, sur ses pieds, fit d'inutiles tentatives pour se déboutonner. La tante Gertrude, charmée d'avoir un crédit ouvert pour le faire équiper en petit laquais avant de le présenter à son maître, lui avait fait faire des hauts-de-chausses de peau d'élan et une veste de drap rouge si bien coupés qu'il y était tassé comme dans une gaîne, et que M. Goefle lui-même eut grand'peine à l'en faire sortir. Il lui fallut le prendre sur ses genoux devant la cheminée, car durant cette opération l'enfant grelottait. M. Goefle avait beau enrager et maudire Gertrude de lui avoir donné un pareil serviteur, l'humanité lui défendait de le laisser geler. Et puis Nils le désarmait par sa gentillesse. A chaque reproche de son maître, il répondait naïvement : — Vous verrez demain, monsieur Goefle, je vous servirai bien, et puis je vous aimerai bien!

— Ce sera toujours ça! répondait le bon docteur en le bousculant

Digitized by Google

un peu. C'est égal, je préférerais être un peu moins aimé et un peu mieux servi!

Enfin Nils était couché, et M. Goefle se remettait en route vers son problématique souper, lorsque l'enfant le rappela sans façon pour lui dire d'un ton de reproche : — Eh bien! monsieur, vous me laissez donc là tout seul?

— En voici bien d'une autre! s'écria l'avocat. Il te faut de la compagnie pour dormir?

— Mais, monsieur Goefle, je ne dormais jamais seul dans ma chambre chez M. le pasteur de Falun, et surtout ici où j'ai peur... Oh! non, tenez, si vous me laissez là, j'aime mieux dormir par terre dans la chambre où vous serez!

Et Nils, réveillé maintenant comme un chat, sauta hors du lit, et fit mine de s'en aller en chemise avec son maître dans la chambre de l'ourse. Pour le coup, M. Goefle perdit patience. Il gronda; Nils se remit à pleurer. Il voulut l'enfermer; Nils se remit à crier. Le docteur prit un parti héroïque. — Puisque j'ai fait cette sottise, se dit-il, d'avoir cru qu'un enfant de dix ans en avait quatorze, et de m'imaginer que Gertrude avait un grain de bon sens dans la cervelle, il me faut en porter la peine. Cinq minutes de patience, et ce maudit galopin sera endormi, tandis que si j'excite ses esprits par ma résistance, Dieu sait combien de temps il me faudra l'entendre gémir ou brailler!

Il alla donc chercher un de ses dossiers dans la chambre de l'ourse, non sans maudire l'enfant, qui le suivait pieds nus et voulait à peine lui laisser le temps de trouver ses lunettes; puis il fut s'asseoir devant la cheminée de la chambre de garde, dont il referma les portes sur lui, vu qu'il n'y faisait pas très chaud, et, après avoir demandé narquoisement à Nils s'il n'exigeait pas qu'on lui chantât une chanson pour le bercer, il s'ensevelit dans ses paperasses, oubliant le souper, qui n'arrivait pas, et l'enfant, qui ronflait de tout son cœur.

II.

Que faisait Cristiano pendant toutes les péripéties de l'installation de M. Goefle? Le lecteur a bien deviné que le lutin railleur, errant autour du pauvre Ulph dans la cuisine et dans la cave, n'était autre que notre aventurier à la recherche de son souper. Les douleurs et les angoisses d'Ulphilas lui avaient permis de prendre, presque sous son nez, les mets les plus portatifs de la cuisine. Quant à la cave, il avait été moins heureux. En soufflant la lumière du poltron, il s'était trouvé dans une si complète obscurité, qu'il avait craint d'être enfermé à jeun dans ce souterrain, et qu'il avait re-

Digitized by Google

broussé chemin au plus vite, se consolant par la pensée qu'il reprendrait les bouteilles montées par Ulph dans un moment plus favorable.

Durant le quart d'heure qu'il avait perdu à explorer avec précaution le passage secret du salon de l'ourse (passage dont nous parlerons plus tard, et d'où il ne sortit pas sans peine, pour s'introduire furtivement dans le logement de M. Stenson), notre aventurier n'avait pu signaler l'arrivée de M. Goefle. Il pensa donc que les apprêts du souper étaient en vue du vieux régisseur. Puis, avant de reprendre possession du local qu'il s'était choisi, il avait voulu se mettre en quête du souper de son âne, et il avait erré dans la petite cour attenant à l'enceinte du préau, sans trouver rien à mettre sous la dent du pauvre Jean. Enfin il était revenu dans le préau quelques momens après le dernier accès de terreur d'Ulphilas, et il n'avait pas pu jouir de la réjouissante apparition de M. Goefle en bonnet de nuit, conduisant triomphalement l'âne à l'écurie, avec son kobold en habit rouge. Comme il explorait tout et ouvrait toutes les portes qui n'étaient pas trop cadenassées, Cristiano découvrit enfin celle de l'écurie, et se réjouit de voir maître Jean soupant de bon appétit et foulant une épaisse litière de mousse sèche, en compagnie d'un joli cheval noir qui paraissait l'accueillir de bonne grâce.

Vraiment, pensa Christiano en caressant le noble animal, les bêtes sont parfois plus raisonnables et plus hospitalières que les hommes. Depuis deux jours que nous voyageons dans ce pays froid, Jean a été un sujet d'étonnement, de peur ou de répugnance dans plusieurs maisons et villages de paysans, et moi-même, malgré les mœurs affables du pays, me voilà tombé dans je ne sais quel repaire d'esprits chagrins ou préoccupés, où je suis forcé d'aller à la maraude comme un soldat en campagne, tandis que ce bon cheval, sans demander à Jean la raison de ses longues oreilles, lui fait place au râtelier, et le considère d'emblée comme un de ses semblables. Allons, Jean, bonne nuit, mon camarade! Si je te demandais qui t'a amené ici et servi à souhait, tu n'aurais peut-être pas la complaisance de me répondre, et si je ne te voyais attaché par la corde, je penserais que tu as eu l'esprit d'y venir de toi-même. Quoi qu'il en soit, je vais faire comme toi et souper sans aucun souci du lendemain.

Cristiano referma l'écurie et rentra dans la salle de l'ourse, où l'attendait l'agréable surprise d'un couvert servi en belle vaisselle et en lourde argenterie, sur une nappe bien blanche, sauf quelques taches de confitures laissées par Nils autour de son assiette.

— Tiens! se dit gaiement l'aventurier, ils ont fini, ou bien ils ont commencé par le dessert! Mais qui diable s'est installé là en mon absence? Puffo n'eût pas été si délicat que de mettre un cou-

Digitized by Google

vert; ce n'est guère son habitude en voyage. D'ailleurs il est allé chercher fortune au château neuf; autrement je l'eusse rencontré dans mon exploration du vieux château. Et puis je n'ai jamais compté sur ce camarade-là pour la moindre assistance. S'il a trouvé, dans une cuisine quelconque, un coin pour s'attabler, je suis bien sûr qu'il ne songe guère à moi, et j'ai fort bien fait de songer à moi-même. C'est égal, si par hasard il revenait dormir ici, il ne faut pas que le pauvre diable gèle à la porte de ce manoir.

Cristiano alla rouvrir la porte du préau, que Ulph n'avait pas manqué de refermer après l'arrivée de M. Goefle, et il revint avec la résolution bien arrêtée de se mettre à table n'importe avec qui, de gré ou de force. — C'est mon droit, se disait-il encore; la table est vide, et j'apporte de quoi la remplir agréablement. Si j'ai ici un compagnon, pour peu qu'il soit aimable, nous ferons bon ménage en semble; sinon, nous verrons qui des deux mettra l'autre dehors.

En devisant ainsi, Cristiano alla voir si on n'avait pas touché à son bagage. Il le trouva rangé dans le coin où il l'avait caché et où personne ne l'avait aperçu. Il examina alors la malle, la valise, et les effets de M. Goefle épars sur des chaises, le linge bien plié, tout prêt à être emporté dans quelque armoire, les habits étendus sur les dossiers des siéges pour se défriper; enfin la valise vide, sur le couvercle de laquelle il lut ces mots : « M. Thormund Goefle, avocat à Gevala et docteur en droit de la faculté de Lund. »

— Un avocat! pensa l'aventurier. Eh bien! ça parle, un avocat! ça doit toujours avoir un peu d'esprit ou de talent. Ce me sera une agréable compagnie, pour peu qu'il ait le bon sens de ne pas juger l'homme sur l'habit. Où peut-il s'être fourré, cet avocat? C'est quelque invité aux fêtes du château de Waldemora, qui, comme moi, aura trouvé la maison pleine, ou qui, par goût, aura choisi ce romantique manoir pour son gîte, ou bien plutôt c'est l'homme d'affaires du riche baron, car en ce pays de castes et de vieilles haines les bourgeois ne sont peut-être pas invités à se réjouir avec les nobles. Que m'importe? L'avocat est sorti, voilà ce qu'il y a de certain. Il aura été causer avec l'ancien régisseur, ou bien il est dans cette chambre à deux lits dont on m'a parlé, et dont je ne vois point la porte. La chercherai-je? Qui sait s'il n'est pas couché? Oui, voilà le plus probable. On aura voulu le servir, il aura refusé, se contentant de confitures et ne souhaitant que son lit. Qu'il dorme en paix, le digne homme! moi, je m'arrangerai très bien de ce grand fauteuil, et si j'ai froid... parbleu! voilà une magnifique pelisse fourrée et un bonnet de voyage en martre zibeline qui me garantiront le corps et les oreilles. Voyons si j'y serai à l'aise! — Eh oui, fort bien! pensa Cristiano en endossant la pelisse et en coiffant le bonnet. Quand je songe que j'ai travaillé dix ans à des choses sérieuses pour

Digitized by Google

ne pas avoir de quoi revêtir d'un bon manteau mon pauvre corps aujourd'hui fourvoyé dans les régions hyperboréennes. !

Cristiano avait étalé ses provisions sur la table, savoir : une langue de Hambourg fort appétissante, un jambon d'ours fumé à point et un superbe tronçon de saumon fumé et salé.

Pour manger plus à l'aise, il allait se débarrasser de la toilette de voyage du docteur, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de clochettes passer sous l'unique fenêtre de la salle de l'ourse. Cette grande fenêtre, située vis-à-vis du poêle, était cependant garnie d'un double châssis vitré, comme dans toutes les demeures comfortables anciennes ou modernes des pays septentrionaux; mais le châssis extérieur attestait l'état d'abandon du Stollborg. Presque toutes les vitres étaient brisées, et comme le vent avait cessé, on entendait distinctement les bruits extérieurs, les masses de neige nouvellement tombée se détachant des anciennes couches solidifiées et s'effondrant avec un son mat et mystérieux le long des rochers à pic, les lointaines clameurs de la ferme sur la rive du lac, et les gémissemens plaintifs des chiens saluant de malédictions inconnues le disque rouge de la lune à l'horizon.

Cristiano eut la curiosité de voir le traîneau qui sillonnait, si près de son refuge, la glace du lac, et, ouvrant le premier châssis, il passa la tête par le châssis brisé pour regarder dehors. Il vit distinctement une fantastique apparition glisser au pied du rocher. Deux chevaux blancs magnifiques, conduits par un cocher barbu et habillé à la russe, emportaient légèrement un traîneau, qui semblait briller comme une pierre précieuse aux nuances fugitives. Le fanal, placé très haut sur l'élégant véhicule, simulait une étoile emportée dans un tourbillon, ou plutôt un feu follet acharné à la poursuite du traîneau. Sa lumière, projetée en avant par le réflecteur d'or rouge, lançait des tons chauds sur la neige éclairée en bleu par la lune, et irisait la vapeur flottante autour des naseaux et des flancs de l'attelage. Il n'y avait rien de plus gracieux et de plus poétique que ce char sans roues qui semblait être celui de la fée du lac, et qui passa comme un rêve sous les yeux éblouis de Cristiano. Sans nul doute, en traversant Stockholm et les autres villes du pays, il avait déjà vu des traîneaux de toute sorte, depuis les plus luxueux jusqu'aux plus humbles; mais aucun ne lui avait semblé aussi pittoresque et aussi étrange que celui qui s'arrêta au pied du rocher, car, il n'y avait plus à en douter, un nouvel hôte, un hôte opulent cette fois, venait prendre possession ou connaissance de la silencieuse retraite du Stollborg.

— Le traîneau m'a donné un joli spectacle, pensa Cristiano, mais que le diable emporte ceux qui sont dedans! Voilà, je parie, une anicroche grave au paisible souper que je me promettais!

Digitized by Google

Mais la malédiction expira sur les lèvres de Cristiano : une voix douce et vraiment mélodieuse, une voix de femme, qui ne pouvait appartenir, selon lui, qu'à une femme charmante, venait de sortir du traîneau. La voix disait, dans une langue que Cristiano n'entendait pas, et qui n'était autre que le dialecte de la localité : — Crois-tu donc, Péterson, que tes chevaux pourront monter jusqu'à la porte du vieux château?

— Oui, mademoiselle, répondit le gros cocher emmitouflé de fourrures; la neige de ce soir les gênera bien un peu, mais d'autres y ont passé déjà : je vois des traces fraîches. N'ayez pas peur, nous monterons.

Les abords du Stollborg, que M. Goefle avait traités de *roidillon*, consistaient en un véritable escalier naturel, formé par les feuillets schisteux et inégaux du rocher. En été, il y eût eu de quoi estropier chevaux et voitures; mais dans les pays du Nord l'hiver rend tout passage praticable et tout voyageur intrépide. Une épaisse couche de neige glacée, solide et unie comme le marbre, comble les trous et nivelle les aspérités. Les chevaux, ferrés en conséquence, escaladent les hauteurs et descendent avec aplomb les pentes ardues; le traîneau verse peu et presque toujours sans danger. En quelques minutes, celui-ci était à la porte du petit manoir.

— Il faudrait sonner avec précaution, dit la voix douce au cocher. Tu sais, Péters, je ne voudrais pas être vue par le vieux régisseur, qui peut-être redit tout à son maître.

— Oh! il est si sourd! répondit le cocher en mettant pied à terre. Ulph ne dira rien, c'est mon ami. Pourvu toutefois qu'il veuille ouvrir! Il a un peu peur la nuit; c'est tout simple, le château...

Péterson allait probablement parler des apparitions du Stollborg, mais il n'en eut pas le temps. La porte s'ouvrit comme d'elle-même, et Cristiano, tout aussi bien emmitouflé que le cocher, grâce à la pelisse et au bonnet fourré de l'avocat, se présenta sur le seuil.

— C'est bien, le voici, dit la voix douce. Range-toi par là, Péterson, et, je t'en prie, ôte les clochettes de tes chevaux! Je te l'avais tant recommandé! Prends patience, mon pauvre garçon; je ne te ferai guère attendre.

— Prenez votre temps, mademoiselle, répondit le dévoué serviteur en essuyant les glaçons de sa barbe; il fait très doux ce soir!

Cristiano ne comprit pas un mot de ce dialogue, mais il n'en écouta pas moins avec ravissement la voix douce, et il présenta son bras à une petite personne tellement enveloppée dans l'hermine, qu'elle ressemblait à un flocon de neige plus qu'à une créature humaine. Elle lui adressa bien la parole, toujours en dalécarlien, et sans qu'il pût deviner quels ordres elle lui donnait; mais c'étaient

Digitized by Google

des ordres, il n'y avait pas à en douter à l'intonation, quelque douce qu'elle fût. On le prenait donc pour le gardien du vieux manoir, et comme en aucun pays le ton du commandement n'exige d'autre réponse que la pantomime de la soumission, Cristiano se trouva dispensé de comprendre et de répondre, durant le court trajet qu'il eut à franchir avec la petite dame, sous la galerie qui conduisait de la porte de la cour à celle du donjon.

En la menant vers la salle de l'ourse, Cristiano obéissait à un instinct d'hospitalité, sans savoir si elle accepterait sa bonne intention. Il avait de même obéi à un instinct de curiosité en allant à sa rencontre, et dans cet instinct-là il y avait aussi celui de la galanterie, encore tout-puissant à cette époque sur les hommes jeunes ou vieux, dans quelque monde qu'ils fussent classés.

Cependant la jeune dame, qui avait suivi son guide, fit un mouvement de surprise en se trouvant dans la fameuse chambre. — Est-ce donc là la salle de l'ourse? dit-elle avec un peu d'inquiétude; je n'y étais jamais entrée. — Et comme Cristiano, faute de comprendre, ne lui répondait pas du tout, elle le regarda à la lueur de l'unique bougie placée sur la table, et s'écria en suédois : — Ah! mon Dieu! Ce n'est pas Ulphilas! A qui donc ai-je l'honneur de parler? Est-ce à M. Goefle en personne?

Cristiano, qui comprenait et parlait très bien le suédois, se rappela rapidement le nom écrit sur la valise de l'avocat, et, tout aussi rapidement, il s'aperçut qu'enveloppé de la défroque dudit avocat, il pouvait bien se divertir, fût-ce pour un instant, à jouer son rôle. Étranger, isolé, perdu dans un pays dont, par des circonstances toutes particulières que nous saurons plus tard, il parlait la langue, mais où il ne tenait à personne et n'était pas forcé de prendre la vie au sérieux, il trouvait naturel de s'amuser quand l'occasion s'en présentait. Il répondit hardiment et à tout hasard : — Oui, madame, c'est moi qui suis maître Goefle, docteur en droit de la faculté de Lund, exerçant la profession d'avocat à Gevala.

En parlant ainsi, il trouva sous sa main un étui à lunettes qu'il ouvrit à la hâte. C'étaient les lunettes vertes que mettait l'avocat en voyage pour préserver ses yeux de la fatigante blancheur des neiges. Charmé de cette découverte que la providence des fous semblait jeter sur son nez, il se sentit parfaitement déguisé.

— Ah! monsieur le docteur, lui dit l'inconnue, je vous demande mille pardons, je ne vous voyais pas; je n'ai d'ailleurs jamais eu le plaisir de vous voir, et je vous prenais pour le gardien du Stollborg; précisément je lui ordonnais, en lui promettant une gratification qui a dû vous faire rire, de vous demander pour moi un moment d'entretien.

Digitized by Google

Cristiano s'inclina respectueusement.

— Alors, reprit l'inconnue, vous m'autorisez à vous entretenir d'une affaire,... un peu embarrassante,... un peu délicate?

Ces deux mots sonnèrent à l'oreille de l'aventurier d'une façon si réjouissante qu'il oublia le moment de vive contrariété causée à son appétit par cette visite inattendue, pour ne plus songer qu'au désir de voir la figure de la visiteuse, enfoncée sous son capuchon d'hermine.

— Je vous écoute, répondit-il en prenant un ton grave : un avocat est un confesseur... Mais ne craignez-vous pas, si vous gardez votre pelisse, de vous enrhumer en sortant?

— Non, dit l'inconnue en acceptant le fauteuil que lui offrait son hôte; je suis une vraie montagnarde, moi, je ne m'enrhume jamais. — Puis elle ajouta naïvement : — D'ailleurs vous ne me trouveriez peut-être pas mise convenablement pour la conférence que je viens solliciter d'une personne grave et respectable comme vous, monsieur Goefle; je suis en toilette de bal.

— Mon Dieu! s'écria Cristiano étourdiment, je ne suis pas un vieux luthérien farouche! une toilette de bal ne me scandalise pas, surtout quand elle est portée par une jolie personne.

— Vous êtes galant, monsieur Goefle! mais je ne sais pas si je suis jolie et bien mise. Ce que je sais, c'est que je ne dois pas vous cacher mes traits, car toute défiance de ma part serait une injure à votre loyauté, que je viens invoquer tout en vous demandant conseil et protection.

L'inconnue détacha son capuchon, et Cristiano vit la plus charmante tête qu'il eût pu s'imaginer : un vrai type suève, des yeux d'un vrai bleu saphir, de fins et abondans cheveux d'un blond doré, une finesse et une fraîcheur de carnation dont rien n'approche dans les autres races, et à travers la pelisse entr'ouverte, un cou élancé, des épaules de neige et une taille fluette. Tout cela était chaste comme l'enfance, car la mignonne visiteuse avait tout au plus seize ans et n'avait pas fini de grandir.

Cristiano ne se piquait pas de mœurs austères, il était l'homme de son temps, mais non celui du milieu hasardé où il se trouvait jeté par les circonstances. Il avait de l'intelligence, par conséquent de la délicatesse dans l'esprit. Son regard s'arrêta tranquille et bienveillant sur cette rose du Nord, et s'il avait eu quelque pensée perfide en l'attirant dans la tanière de l'ourse, cette pensée fit vite place à celle d'une aventure enjouée ou romanesque, mais honnête, à coup sûr, comme l'aimable et candide visage de sa jeune hôtesse.

— Monsieur Goefle, reprit celle-ci, encouragée par l'attitude respectueuse du prétendu avocat, à présent que vous connaissez ma

Digitized by Google

figure, qui, je l'espère, n'est pas celle d'une méchante personne, je dois vous dire mon nom. C'est un nom qui vous est bien connu... Mais je suis intimidée de vous voir rester debout, quand moi, je suis assise sur l'unique fauteuil de cette chambre. Je sais le respect que je dois à un homme de votre mérite,... j'allais dire de votre âge, car je m'étais, je ne sais pourquoi, habituée à l'idée de vous voir très vieux, tandis que vous me paraissez beaucoup plus jeune que le baron.

— Vous me faites trop d'honneur, répondit Cristiano en enfonçant sur ses yeux et le long de ses joues le bonnet fourré à oreillettes rabattues; je suis vieux, très vieux! Il n'y a que le bout de mon nez qui puisse paraître jeune, et je suis forcé de vous demander pardon de ne pas me découvrir en votre présence, mais votre visite m'a surpris... J'avais ôté ma perruque, et me voilà forcé de vous cacher comme je peux mon crâne chauve.

— Ne faites donc aucune cérémonie, monsieur Goefle, et daignez vous asseoir.

— Si vous le permettez, je resterai debout près du poêle à cause de ma goutte, qui me tiraille, répondit Cristiano, qui se trouvait placé ainsi la tête dans l'ombre, tandis que la maigre clarté de la bougie se portait tout entière sur son interlocutrice. Veuillez me dire à qui j'ai l'honneur...

— Oui, oui, répondit-elle vivement. Oh! sans m'avoir jamais vue, vous me connaissez bien! C'est moi qui suis Marguerite.

— Ah! vraiment? s'écria Cristiano du ton dont il eût dit : Je n'en suis pas plus avancé. Heureusement la jeune fille était pressée de s'expliquer. — Oui, oui, reprit-elle, Marguerite Elvéda, la nièce de votre cliente.

— Ah! ah! ma cliente...

— La comtesse Elvéda, sœur de mon père le colonel, qui était l'ami du malheureux baron.

— Le malheureux baron?...

— Eh! mon Dieu, le baron Adelstan, dont je ne prononce pas sans émotion le nom dans cette chambre, et qui a été assassiné par des mineurs de Falun,... ou par d'autres! car enfin, monsieur, qui sait? êtes-vous bien certain que ce fussent des ouvriers de la mine?

— Oh! pour cela, mademoiselle, si quelqu'un peut jurer sur l'honneur qu'il n'en sait rien du tout, c'est votre serviteur, répondit Cristiano d'un ton pénétré, qui, interprété autrement par la jeune fille, parut la frapper vivement.

— Ah! monsieur Goefle, dit-elle avec vivacité, je le savais bien, que vous partagiez mes soupçons! Non, rien ne m'ôtera de l'idée que toutes ces morts tragiques dont on a parlé, et dont on parle en-

Digitized by Google

core tout bas..... Mais sommes-nous bien seuls ici? Personne ne peut-il nous entendre? Tout cela est si grave, monsieur Goefle!

— En effet, la chose paraît grave, pensa Cristiano en allant voir si la porte d'entrée était fermée, et en affectant la démarche d'un vieillard; seulement je n'y comprends goutte!

Il fit de l'œil le tour de la salle, et n'aperçut pas plus qu'il ne l'avait encore fait la porte de la chambre de garde, qui était fermée entre M. Goefle et nos deux personnages.

— Eh bien! monsieur, reprit la jeune personne, comprenez-vous que ma tante veuille me faire épouser un homme que je ne puis m'empêcher de regarder comme l'assassin de sa famille?

Cristiano, n'ayant pas la moindre notion des faits en question, prit le parti de pousser aux éclaircissemens en abondant dans le sens de sa nouvelle cliente. — Il faut, dit-il un peu cavalièrement, que votre tante soit folle,... ou quelque chose de pis!

— Ah! pardon, monsieur Goefle, ma tante est une personne que je dois respecter, et je ne l'accuse que d'aveuglement et de prévention.

— Aveuglement ou prévention, peu m'importe, à moi! Ce que je vois clairement, c'est qu'elle veut forcer votre inclination.

— Oh! cela, assurément, car j'ai horreur du baron! Elle ne vous l'avait donc pas dit?

— Tout au contraire! Je croyais...

— Oh! monsieur Goefle, pouviez-vous croire qu'à mon âge j'eusse le moindre goût pour un homme de cinquante-cinq ans?

— Ah! oui-dà! Il a cinquante-cinq ans par-dessus le marché, le personnage à qui l'on vous destine?

— Vous faites semblant d'en douter, monsieur Goefle! Vous savez pourtant bien son âge, vous qui êtes son conseil, et l'on dit même son ami dévoué,... mais je n'en crois rien.

— Oh! parbleu, vous avez bien raison. Je veux être pendu si je me soucie de lui! Mais comment l'appelez-vous, ce monsieur-là?

— Le baron? Vous ne savez donc pas de qui je vous parle?

— Non, sans doute; il y a tant de barons dans ce monde!

— Mais ma tante vous a bien dit...

— Votre tante, votre tante!... Est-ce que je sais ce qu'elle dit, votre tante? Elle ne le sait peut-être pas elle-même!

— Hélas! pardonnez-moi : elle ne le sait que trop! c'est une volonté de fer. Il est impossible qu'elle ne vous ait pas fait part de ses projets sur moi, puisqu'elle prétend que vous les approuvez?

— Moi, approuver qu'une charmante enfant comme vous soit sacrifiée à un barbon?

— Ah! vous voyez bien que vous savez l'âge du baron!

— Mais de quel baron encore une fois?

Digitized by Google

— De quel baron? Faut-il vous nommer l'homme de neige?

— Ah! oui-dà! il s'agit de l'homme de neige? Eh bien! j'avoue que je n'en suis pas plus avancé.

— Comment, monsieur Goefle, vous ignorez le surnom du plus puissant, du plus riche, en même temps du plus méchant, du plus haïssable de vos cliens, le baron Olaüs de Waldemora!

— Quoi! le propriétaire de ce château?

— Et du château neuf, sur l'autre rive du lac, et de je ne sais combien de mines de fer, de plomb ou d'alun, et de plusieurs vallées, forêts et montagnes, sans compter les champs, les bestiaux, les fermes et les lacs; le seigneur enfin d'un bon dixième de la province de Dalécarlie! Voilà les raisons que ma tante me donne du matin au soir pour me faire oublier qu'il est vieux, triste, malade, et peut-être chargé de crimes!

— Tudieu! s'écria Cristiano tout étonné, voilà un aimable personnage chez qui je me trouve!

— Vous vous moquez de moi, monsieur Goefle! vous ne croyez pas au crime!... C'était donc pour me railler que vous disiez tout à l'heure...

— Ce que je disais tout à l'heure, je suis prêt à le redire; seulement je voudrais savoir de quel crime vous accusez mon hôte.

— Je ne l'accuse pas; c'est la rumeur publique qui m'a habituée à voir en lui l'assassin de son père, de son frère, et même celui de sa belle-sœur, la malheureuse Hilda!

— Comment! rien que ça!

— Mais vous savez bien qu'on le dit, monsieur Goefle; n'avez-vous pas été chargé dans le temps?... Non, je me trompe, c'est votre père qui a dû être l'avocat du baron Olaüs dans ce temps-là. Le baron a produit je ne sais quels actes... On n'a rien pu prouver contre lui; mais jamais on n'a su la vérité et jamais on ne la saura, à moins que les morts ne sortent du tombeau pour la dire.

— Cela s'est vu quelquefois, répondit Cristiano en souriant.

— Vraiment vous croyez...

— C'est une manière de dire qui appartient au vocabulaire de ma profession; vous savez, quand une preuve inattendue, une lettre perdue, une parole oubliée...

— Oui, je sais, mais on n'a rien retrouvé, et depuis quinze ou vingt ans, le silence et l'oubli se sont faits. Le baron Olaüs, soupçonné et haï d'abord, est venu à bout de se faire craindre, et tout est dit. A présent il pousse la confiance et la présomption jusqu'à vouloir se remarier. Ah! que Dieu me préserve d'être l'objet de ses poursuites! Il a, dit-on, beaucoup aimé sa femme; mais quant à la baronne Hilda, on croit généralement...

Digitized by Google

— Que croit-on?

— Je vois que ces histoires de paysans n'ont pas été jusqu'à vous, monsieur Goefle, ou bien vous en riez, puisque vous voilà installé tranquillement dans cette chambre.

— En effet, il y a quelque histoire là-dessous, répondit Cristiano, frappé d'un souvenir récent. Les gens de la ferme me disaient ce soir? Allez-y et racontez-nous demain comment la nuit se sera passée! Il y a donc un lutin, un revenant...

— Il faut croire que, fantôme ou réalité, il y a quelque chose d'étrange, car maître Stenson lui-même y croit, et le baron peut-être aussi, car depuis la mort de sa belle-sœur il n'y a, dit-on, jamais remis les pieds, et même il a fait murer une certaine porte...

— Par ici, dit Cristiano en montrant le haut de l'escalier.

— C'est possible, je ne sais pas, répondit Marguerite. Tout cela est très mystérieux, et je vous croyais au courant de choses que j'ignore. Je ne crois pas aux revenans!... pourtant je ne voudrais pas en voir, et rien au monde ne me déciderait à faire ce que vous faites en voulant dormir ici. Quant au baron, que l'histoire du diamant soit vraie ou fausse...

— Ah! ah! encore une histoire?

— Celle-là est la moins vraisemblable de toutes, j'en conviens, et je ne peux pas m'empêcher de rire en vous la répétant. On raconte dans les chaumières des environs que par amour pour sa femme, qui était aussi méchante que lui, il a confié son corps à un alchimiste, qui l'a fait réduire dans un alambic, et qu'il en est résulté un gros diamant noir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il porte au doigt une bague étrange que je ne peux pas regarder sans terreur et sans dégoût.

— Ce qui est bien la preuve! dit Cristiano en riant; mais jugez donc si un pareil sort vous était réservé! Je sais bien qu'il ne pourrait sortir de l'alambic où vous cuiriez qu'un joli diamant rose de la plus belle eau; mais ce n'en serait pas plus gai pour vous, et je vous conseille de ne pas vous exposer à la cristallisation.

Marguerite éclata de rire; les échos de l'antique salle répétèrent ce rire frais et enfantin d'une façon si mystérieuse, qu'elle eut peur tout à coup, et, redevenant triste, elle dit d'un ton découragé : — Allons, c'en est fait, je le vois, monsieur Goefle, vous êtes un homme aimable et spirituel, on me l'avait bien dit : mais, en espérant que vous penseriez comme moi, et que vous seriez mon appui et mon sauveur, je m'étais bien trompée. Vous pensez comme ma tante, vous traitez de rêveries tout ce que je viens de vous dire, et vous repoussez la plainte de mon pauvre cœur! Que Dieu me prenne en pitié, je n'ai plus d'espoir qu'en lui!

Digitized by Google

— Ah ça, voyons! répliqua Cristiano, ému de voir de grosses larmes couler sur ces joues si fraîches et tout à l'heure si riantes. Vous ne comptez donc pas sur vous-même? Que venez-vous me raconter là? Vous m'annonciez une confession délicate, et tout se borne à m'apprendre qu'on vous présente un parti qui ne vous convient pas et un futur qui vous est antipathique. Je m'imaginais recevoir la confidence d'un amour,... ne rougissez pas pour cela! Un amour peut être pur et légitime, quand même il n'est pas autorisé par l'ambition des grands parens. Un père, une mère peuvent se tromper, mais il est pénible de combattre leur influence. Vous, vous êtes orpheline?... Oui, puisque vous dépendez d'une vieille tante... Je l'appelle vieille, et vous secouez la tête! Mettons qu'elle soit jeune... Elle en a sans doute la prétention! Moi, je ne m'y connais plus apparemment! Je la croyais vieille. Si elle ne l'est pas, raison de plus pour l'envoyer... je ne veux pas dire promener, mais faire de meilleures réflexions, tandis que vous demanderez conseil à quelque vieux ami, à M. Goefle,... c'est-à-dire à moi, enfin à quelqu'un qui puisse vous faire épouser l'heureux mortel que vous préférez.

— Mais je vous jure, mon cher monsieur Goefle, répondit Marguerite, que je n'aime personne. O Dieu! il ne me manquerait plus que cela pour être à plaindre! C'est bien assez de haïr quelqu'un et d'être obligée de souffrir ses assiduités.

— Vous n'êtes pas sincère, ma chère enfant, reprit Cristiano, qui arrivait à jouer avec conviction et une sorte de vraisemblance le personnage de M. Goefle : vous craignez que je ne redise vos confidences à la comtesse, ma cliente!

— Non, cher monsieur Goefle, non! Je sais que vous êtes plus qu'un homme d'honneur, vous êtes un homme de bien. Tout le monde vous considère, et le baron lui-même, qui pense mal de tout le monde, n'ose parler mal de vous. J'ai tant d'estime et de confiance en vous, que je guettais votre arrivée ici, et il faut que je vous dise comment l'idée de vous voir m'est venue : ce sera vous dire en deux mots mon histoire, que ma tante ne vous a peut-être pas racontée bien exactement.

J'ai été élevée au château de Dalby (dans le Wœrmland, à une vingtaine de lieues d'ici), sous les yeux de ma tutrice, la comtesse Elfride d'Elvéda, sœur de mon père. Quand je dis sous ses yeux... Ma tante aime le monde et la politique. Elle suit la cour à Stockholm, et les affaires de la diète l'intéressent plus que moi, qui, depuis ma naissance, vis dans un assez triste manoir avec une gouvernante française, Mlle Potin. Celle-ci heureusement est très douce et m'aime beaucoup. Ma tante vient, deux fois par an, voir si j'ai grandi, si je parle bien français et russe, si je ne manque de

Digitized by Google

rien, et si le rigide pasteur de notre église veille bien à ce que nous ne recevions jamais d'autre visite que la sienne et celle de sa famille.

— Et ce n'est pas gai?

— Non, mais j'aurais tort de me trouver malheureuse. Je travaille beaucoup avec ma gouvernante, je suis assez riche et ma tante est assez généreuse pour que je ne souffre d'aucune privation; puis Mlle Potin est aimable, et quand nous nous ennuyons, nous lisons des romans,... oh! des romans très honnêtes et très beaux, qui nous font oublier notre solitude et nous montrent toujours le crime puni et la vertu récompensée!

— Comptez là-dessus!... C'est égal, il n'y a pas de mal à le croire et à se conduire en conséquence... Mais dans cette solitude et à travers ces pages de roman aucun joli garçon ne s'est glissé dans la maison ou dans la cervelle, en dépit du pasteur et de la tante?

— Non! jamais, je vous le jure, monsieur Goefle, répondit Marguerite avec candeur. Cependant je peux bien vous dire que mon esprit s'était formé une certaine image du mari que ma tante m'a tout à coup annoncé il y a huit jours, et que, quand elle m'a montré M. le baron Olaüs de Waldemora en me disant : — C'est lui, soyez aimable! — je l'ai trouvé si différent de mon rêve, que je n'ai pas été aimable du tout.

— Je le conçois. Alors votre tante...

— S'est moquée de moi. — Vous êtes une sotte, m'a-t-elle dit. Une fille bien née ne doit jamais se mettre l'idée de l'amour en tête. On ne se marie pas pour aimer, mais pour être une grande dame. J'entends que vous soyez baronne de Waldemora, ou bien je vous jure que vous resterez prisonnière toute votre vie dans ce château, sans voir âme qui vive. Je ferai plus, je chasserai Mlle Potin, qui a la mine de vous donner de mauvais conseils. Décidez-vous; je vous donne un mois. Le baron nous invite à aller passer les fêtes de Noël (1) dans sa riche résidence en Dalécarlie. On s'y amusera beaucoup. Ce ne seront que chasses, bals et spectacles. Vous prendrez là une idée de sa richesse, de son crédit, de son autorité, et vous reconnaîtrez que vous ne pouvez jamais espérer un mariage plus brillant et plus honorable.

— Alors... vous avez dit oui?

— J'ai dit : Oui, allons en Dalécarlie, puisque vous me donnez un mois de réflexion. — Je n'étais pas fâchée de voir un pays nouveau, des fêtes, des figures humaines enfin. Seulement, depuis huit jours que nous sommes dans ce pays, je vous jure, monsieur Goefle,

(1) Les fêtes de Noël en Suède et en Norvége durent du 24 décembre au 6 janvier.

Digitized by Google

que je trouve le baron encore plus désagréable qu'il ne m'avait semblé le premier jour.

— Mais vous allez rencontrer chez le baron,... si ce n'est déjà fait, quelque personnage moins fâcheux, à qui vous ouvrirez votre cœur, comme vous le faites en cet instant, et qui vous donnera l'espoir du bonheur et le courage de la résistance, bien mieux que ne sauraient le faire les conseils d'un vieux avocat!

— Non, monsieur Goefle, je n'ouvrirai mon cœur à personne qu'à vous, et je ne prendrai certainement aucune confiance dans les personnes que je pourrai rencontrer au château de Waldemora. Je vois très bien que le baron les a habilement choisies parmi des obligés ou des ambitieux qui le craignent ou le flattent, et tous ces gens-là, sauf quelques personnes excellentes qui ne me font pas la cour, se courbent devant moi comme si j'étais déjà la femme de leur patron! Je ne sens que du mépris et de l'éloignement pour ces courtisans de province, tandis que j'ai foi en vous, monsieur Goefle! Vous êtes l'homme d'affaires du baron, mais vous n'êtes pas son homme lige. Votre fierté et l'indépendance de votre caractère sont bien connues. Vous voyez! ma tante n'avait pas réussi à me tromper. Elle me disait que vous approuviez toutes ses idées, et je pouvais m'attendre à trouver en vous un persécuteur plein d'ironie et de mépris pour mes rêves romanesques; mais le frère de Mlle Potin, qui est gouverneur dans une famille de votre province, vous connaissait particulièrement. Vous savez bien, M. Jacques Potin, à qui vous avez rendu des services...

— Oui, oui, un charmant garçon!

— Charmant, non! Il est bossu!

— Charmant au moral! La bosse n'y fait rien.

— C'est vrai, c'est un homme distingué, qui nous a dit de vous tant de bien, que j'ai résolu de vous voir en cachette de ma tante. Mlle Potin, qui s'enquiert adroitement de toutes choses, a su le jour et l'heure auxquels vous étiez attendu au château neuf. Elle a guetté votre arrivée, elle a su que, trouvant trop de monde au château neuf, vous alliez prendre gîte au Stollborg. Elle m'a avertie du regard comme j'achevais ma toilette de bal sous les yeux de ma tante. Alors ma tante, ayant à s'habiller elle-même, ce qui prend toujours deux heures au moins, est passée dans son appartement. Mlle Potin est restée dans le mien, afin d'inventer des prétextes pour me dispenser de paraître devant la comtesse au cas où celle-ci me demanderait. Je me suis glissée par un escalier dérobé jusqu'au bord du lac, où Potin avait dit à mon fidèle Péterson de m'attendre avec le traîneau, et me voilà! Mais, écoutez! Il me semble que les fanfares du château neuf annoncent l'ouverture du bal. Il faut que je me

Digitized by Google

sauve bien vite! Et puis ce pauvre cocher qui se gèle à m'attendre! Adieu, monsieur Goefle; voulez-vous me permettre de revenir demain, dans la journée, pendant que ma tante dormira? car elle danse et se fatigue beaucoup au bal, et je pourrai fort bien venir en me promenant avec ma gouvernante.

— D'ailleurs, si la tante se fâchait, répondit Cristiano avec un accent un peu plus jeune qu'il n'eût fallu, vous pourrez fort bien lui dire que je vous prêche dans son sens.

— Non, dit Marguerite, avertie par une méfiance instinctive plutôt que raisonnée; je ne voudrais pas me moquer d'elle, et peut-être ferai-je aussi bien de ne pas revenir. Si vous me promettez tout de suite de la faire renoncer à cet odieux mariage, il n'est pas nécessaire que je vous importune de mes inquiétudes.

— Je vous jure de m'intéresser à vous comme à ma propre fille, reprit Cristiano en s'observant davantage; mais il est nécessaire que vous me teniez au courant de l'effet de mes soins.

— Alors je reviendrai. Comme vous êtes bon, monsieur Goefle, et quelle reconnaissance je vous dois! Oh! j'avais bien raison de me dire que vous seriez mon bon ange.

En parlant ainsi avec effusion, Marguerite s'était levée, et tendait ses petites mains au prétendu vieillard, qui les baisa le plus respectueusement qu'il put, et qui contempla un instant la ravissante petite comtesse dans sa robe de satin rose pâle, garnie de grèbe. Il l'aida paternellement à agrafer sa pelisse d'hermine, à remettre le capuchon sans écraser les rubans et les fleurs de sa coiffure; puis il lui offrit le bras jusqu'à son traîneau, où elle disparut dans les coussins d'édredon comme un cygne dans son nid.

Le traîneau s'envola, sillonnant la glace d'une traînée lumineuse, et il avait disparu derrière les rochers du rivage avant que Cristiano, debout sur ceux du Stollborg, eût songé au froid qui le coupait en deux, et à la faim qui le coupait en quatre.

C'est que, sans parler d'une émotion assez vive dont il ne cherchait pas à se rendre compte, le jeune aventurier était retenu par un spectacle admirable. La bourrasque, complétement apaisée, avait fait place à cette bise du Nord qui, au contraire de celle de nos climats, souffle de l'ouest, et balaie le ciel en peu d'instans. Les étoiles brillaient comme jamais, dans les contrées méridionales, Cristiano ne les avait vues briller. C'étaient littéralement des soleils, et la lune elle-même, à mesure que son croissant montait dans l'atmosphère épurée, prenait l'éclat stellaire que ne se permettent point chez nous les simples planètes. La nuit, déjà si claire, s'éclairait encore du reflet des neiges et des glaces, et les masses du paysage se découpaient dans cet air transparent comme dans un crépuscule argenté.

Digitized by Google

Ces masses étaient grandioses. Des montagnes granitiques à formes anguleuses, mais couvertes de neiges éternelles, enfermaient un horizon étroit, ouvert seulement en vallée vers le sud-ouest. Les plans et les détails se perdaient un peu dans la nuit; mais la forme générale du tableau était accusée par la vaste échancrure de ciel bleu que la rupture de la chaîne granitique laissait à découvert. Cristiano, qui était arrivé au Stollborg pour ainsi dire à tâtons, à travers les tourbillons de neige, sut s'orienter assez bien pour comprendre qu'il y était venu par ce fond doucement ondulé, et il se rendit à peu près compte de la situation des gorges de Falun, station où il avait déjeuné le matin, tandis que M. Goefle, rapidement conduit par un vigoureux cheval, s'y était arrêté plus tard et plus longtemps.

La vallée, ou plutôt la chaîne d'étroits vallons qui conduisait de Falun au château de Waldemora, venait donc aboutir à une impasse apparente, amphithéâtre irrégulier de hautes cimes, formé par un des contre-forts de la chaîne du Sevenberg (autrement monts Sèves ou Sevons), qui sépare cette partie de la Suède centrale de la partie méridionale de la Norvége. Deux torrens impétueux descendent des hauteurs du Sevenberg, du nord-ouest au sud-est, longeant la chaîne à droite et à gauche, et se précipitant, à mesure qu'elle s'abaisse, l'un vers la Baltique, l'autre vers le lac Wener et le Kattegat. Ces deux torrens, qui peu à peu deviennent des fleuves, sont la Dala et la Klara; nous disons le Dal et le Klar.

Le Stollborg se trouvait planté sur un tertre rocailleux, au fond d'un des petits lacs formés par le Klar, ou par un de ses impétueux affluens. Le lecteur ne tient pas à une géographie trop minutieuse; mais nous pouvons lui décrire la localité sans trop d'erreur dans ses caractères principaux : un paysage tourmenté qui, dans la nuit transparente, brillait comme un assemblage de forteresses de cristal jetées sur des points inégaux de la façon la plus capricieuse et la plus hardie; des granits glacés enfermant les trois quarts de l'horizon, des micaschistes glacés se déchirant en formes moins grandioses et plus bizarres sur les plans moins élevés; enfin mille cascatelles glacées suspendues en aiguilles de diamant le long des roches, et se donnant rendez-vous vers un torrent plus large, enchaîné aussi sous la glace, et comme soudé au lac, dont les bords ne se distinguaient que grâce à des talus et à des aiguilles de pierre brute sur le flanc noir desquels l'hiver n'avait pu mettre sa teinte blanche et uniforme.

On me l'avait bien dit, pensa Cristiano, que les dures nuits du Nord avaient, pour les yeux et pour l'imagination, des splendeurs inouies. Si je m'en retournais à Naples dire que les nuits de Naples ne parlent qu'aux sens, et que qui n'a pas vu l'hiver sur son trône

Digitized by Google

de frimas ne se fait pas la moindre idée des merveilles de l'œuvre divine, je pourrais bien être honni ou lapidé. Qu'importe? Vraiment tout est beau sous le ciel, et, pour quiconque sent cette beauté, peut-être que la dernière impression semble toujours la plus complète et la plus digne d'enthousiasme. Oui, il faut que ceci soit sublime, puisque me voilà oubliant le froid, que je croyais ne pouvoir jamais supporter, et même trouvant une sorte de plaisir à respirer cet air qui vous entre dans la poitrine comme une lame de poignard. Certes j'irai jusqu'en Laponie, dût Puffo m'abandonner et le pauvre Jean crever sur la neige. Je veux aller voir la nuit de vingt-quatre heures et la petite lueur de midi au mois de janvier. Je n'aurai pas de succès dans ce pays-là; mais la petite somme que je gagnerai ici me permettra de voyager en grand seigneur, c'est-à-dire seul et à pied, sans rien faire que voir et sentir la fine fleur de la vie, le *nouveau*, c'est-à-dire le jour qui sépare le désir de la lassitude, et le rêve du souvenir.

Et le jeune homme à l'imagination avide cherchait déjà de l'œil, dans le fond du cirque des hautes montagnes, l'invisible route qu'il aurait à suivre pour monter vers le nord, ou pour passer en Norvége. Déjà il s'y voyait en rêve, suspendu au bord des abîmes et chantant quelque folle tarentelle à la grande stupéfaction des antiques échos scandinaves, lorsque les sons d'un orchestre éloigné apportèrent à son oreille les refrains classiques d'une vieille chaconne française, probablement très moderne chez les Dalécarliens. C'était la musique du bal donné dans le château neuf, par le baron Olaüs de Waldemora, à ses voisins de campagne, en l'honneur de la charmante Marguerite d'Elvéda.

Cristiano rentra en lui-même. Tout à l'heure il avait des ailes pour s'envoler au Cap-Nord; maintenant toute sa pensée, toute son aspiration, toute sa curiosité se reportaient sur ce château illuminé qui rayonnait au bord du lac, et semblait exhaler dans l'atmosphère des bouffées de chaleur artificielle.

Ce qu'il y a de certain, se dit-il, c'est que pour cinq cents écus (et Dieu sait pourtant si j'aurais besoin de cinq cents écus!) je ne quitterais pas cet étrange pays ce soir, dussé-je être transporté par les walkyries au palais de saphirs du grand Odin. Demain je reverrai cette fée blonde, cette descendante d'Harald aux beaux cheveux! — Demain!... mais non, je ne la reverrai pas demain! Ni demain, ni jamais! Dès demain, le fortuné mortel qui porte légitimement le doux nom de Goefle ira au château neuf réclamer la confiance de sa cliente, la tante Elvéda, et travailler peut-être, en véritable homme d'affaires sans entrailles, au mariage du farouche Olaüs avec la douce Marguerite! Demain la douce Marguerite saura

Digitized by Google

qu'elle a été trompée, et par qui? Que de colère, que de mépris seront la récompense de ma bonne tenue et de mes sages conseils!... Mais tout cela n'empêche pas que je n'aie faim et que je ne commence à sentir la petite fraîcheur de cette nuit de décembre entre les 61e et 62e degrés de latitude. Ça me fait penser au temps où je me plaignais de l'hiver de Rome!

Cristiano reprenait le chemin de la salle de l'ourse, lorsqu'il crut devoir donner un charitable coup d'œil à son âne. C'est alors qu'il remarqua plus particulièrement le traîneau de M. Goefle remisé sous le hangar. Comment de la vue de ce traîneau à une résolution folle l'esprit de l'aventurier passa soudainement, c'est ce que nous ne saurions bien expliquer. Ce que nous savons, c'est qu'au lieu d'aller se mettre à souper tranquillement les reins au poêle, il se mit à contempler l'habit noir complet étalé par le docteur en droit sur le dossier d'une chaise, dans la salle de l'ourse.

Cristiano aurait cru que le grave personnage imité par lui au hasard devait porter un costume suranné et tant soit peu crasseux. Loin de là : M. Goefle, qui avait été assez joli garçon, s'habillait fort bien, était soigneux de sa personne, et tenait à honneur de montrer son jarret ferme, ainsi que sa taille, encore droite et bien prise, dans un costume sévère, mais de bon goût. Cristiano endossa l'habit, qui lui allait comme un gant; il découvrit la boîte à poudre et la houppe, et jeta un léger *nuage* sur sa riche chevelure noire. Les bas de soie étaient un peu étroits du mollet, et les souliers à boucles un peu larges; mais quoi? en Dalécarlie y regardait-on de si près? Bref, en dix minutes, Cristiano se trouva habillé en honnête fils de famille, professeur ès n'importe quoi, étudiant ou membre de n'importe quelle faculté savante, profession grave, mais tournure charmante et tenue irréprochable.

On devine bien que l'aventurier tira le cheval de M. Goefle de l'écurie après avoir prié Jean de ne pas trop s'ennuyer tout seul, qu'il attela le docile Loki au traîneau, alluma le fanal, et descendit comme un trait de flèche le chemin escarpé du Stollborg.

Dix minutes après, il entrait dans la cour illuminée du château neuf, jetait d'un air dégagé les rênes aux grands laquais galonnés accourus au bruit des clochettes de son cheval, et franchissait quatre à quatre les degrés du perron de l'opulente résidence.

GEORGE SAND.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

Digitized by Google

LA

MONARCHIE DE LOUIS XV

I.

LA RÉGENCE ET LE RÉGENT.

I. *Mémoires du duc de Saint-Simon.* — II. *Mémoires secrets de Duclos.* — III. *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne*, etc.

Les régences d'Anne d'Autriche et de Philippe d'Orléans ont eu des fortunes historiques très différentes, malgré les similitudes qu'ont entre eux tous les gouvernemens nouveaux, faibles, contestés et forcément corrupteurs. La faveur publique s'est attachée à l'une autant qu'elle a manqué à l'autre, et les victoires de la première ont été mises dans un jour éclatant, pendant que les succès politiques laborieusement préparés par la seconde demeuraient étouffés sous le dégoût inspiré par l'accumulation de tous les scandales. C'est à travers les mœurs du temps qu'on a jugé l'œuvre des hommes, disposition qu'il ne faut pas regretter, puisqu'il est bon de faire payer aux personnages publics au prix de leur renommée la rançon de leurs vices, et qu'en pareil cas l'injustice même a sa moralité.

La cour d'Anne d'Autriche, malgré ses mille faiblesses, demeura comme enveloppée dans une atmosphère d'élégance et de bon goût, et c'est par la profession délicate des sentimens les plus élevés qu'elle s'est ménagé jusque dans notre temps la partialité de nobles esprits. La société dont l'avénement correspond à la vieillesse de Louis XIV, et dont le régent fut moins l'instituteur que l'expression, prit au contraire un triste plaisir à rompre avec les convenances aussi résolûment qu'avec les principes, préférant à la jouissance de commettre le mal celle de s'en vanter. Elle en a été légitimement

Digitized by Google

punie par des jugemens contre lesquels il ne faudrait pas protester, si la simple rectification des faits pouvait jamais entraîner la complète réhabilitation des personnes. Tandis que, sous le prestige des hommes brillans et des femmes charmantes que Mazarin avait vaincus, la postérité surfaisait ce ministre en le plaçant à côté de Richelieu, elle reléguait Dubois au rang des intrigans subalternes, persistant à ne voir qu'un proxénète émérite dans l'habile négociateur de La Haye et de Londres, oubliant tout ce qu'il avait fallu de souplesse pour triompher sans guerre civile de la branche espagnole et des princes légitimés, tout ce qu'il avait fallu de prudence pour réduire le parlement après s'être incliné devant lui. Le public en est encore, malgré les documens nombreux qui de nos jours ont éclairé ces négociations si obscures, à voir dans le signataire de la triple alliance un ministre vénal trafiquant avec l'Angleterre de l'honneur et des intérêts de son pays. L'on trouve plus naturel d'imputer à des motifs honteux le traité de 1717 et les transactions qui le suivirent que d'expliquer le nouveau système fédératif auquel le régent et son ministre attachèrent leur nom par l'évidente nécessité de paralyser les manœuvres multipliées d'Alberoni, ce démon incarné de la guerre et de l'intrigue, et l'on donne les interprétations les moins plausibles à une conduite justifiée par l'urgence de guérir les blessures d'une nation que des guerres calamiteuses avaient atteinte à toutes les sources de la vie.

En expirant à quelques mois l'un de l'autre, après un gouvernement de huit années qui eut à combattre Philippe V et la maison du Maine, l'esprit parlementaire et l'esprit provincial, le duc d'Orléans et le cardinal Dubois laissèrent l'Europe en paix et la France paisible et forte; ils fondèrent un système diplomatique assez solide pour qu'un roi de quatorze ans, appuyé sur le bras d'un octogénaire, pût le continuer durant vingt ans. Dans un pays épuisé d'or, de sang, de génie et presque de courage, où une longue paix pouvait seule effacer les traces d'une politique extrême dans ses moyens comme dans ses périls, un tel service vaut la peine d'être compté. Il faut savoir payer ce témoignage même aux hommes qui semblent avoir pris à tâche de s'excommunier eux-mêmes de toute considération et de tout respect; il faut le leur rendre malgré Saint-Simon, déçu sous la régence de l'espoir de mettre le pied sur la tête de ses ennemis, et dont les âpres peintures ont été reproduites en taille-douce par Marmontel (1) et par Duclos (2). Il faut persister enfin dans une réparation qui relève l'habileté sans toucher au caractère, malgré Lémontey, moraliste morose, plus empressé de signaler les vices des hommes que

(1) *Régence du duc d'Orléans*, ouvrage posthume de Marmontel, 2 vol. in-12, 1805.

(2) *Mémoires secrets sur les régences de Louis XIV et de Louis XV*, par M. Duclos, historiographe de France, etc., Paris 1791.

Digitized by Google

d'apprécier la valeur de leurs actes, et dont l'effort constant dans l'*Histoire de la régence* est de dissimuler sous un austère appareil la violence de ses passions, en jetant les idées de Voltaire dans les moules de Tacite.

Quelle tâche se donna ce pouvoir si persévérant dans sa conduite, quoique si tristement frivole? Comment parvint-il à l'accomplir durant une longue orgie, en rendant ses ennemis plus ridicules qu'il ne se rendit lui-même méprisable? La réponse à cette question ne se rencontre pas toujours dans les volumineux mémoires où tant de témoins et d'acteurs ont consigné leurs déceptions avec leurs souvenirs. Le caractère des époques durant lesquelles l'agitation des esprits fait abonder les matériaux s'obscurcit parfois sous la masse des documens, comme la physionomie d'un tableau s'efface sous les accessoires qui le surchargent. C'est cette physionomie que je voudrais retracer avec quelque précision, en rappelant moins la succession des faits que le mouvement des idées de 1715 à 1723. Les sources où je puise sont trop connues pour que je doive les indiquer scrupuleusement dans un travail qui, comme la plupart de ceux qui l'ont précédé, sera une étude politique beaucoup plus qu'une étude d'histoire.

I.

En se reportant aux derniers jours du premier empire, la génération actuelle peut se représenter assez fidèlement l'état de la France lors de la mort de Louis XIV. La lassitude de la nation était justifiée par son épuisement, et les haines étaient montées au niveau des admirations disparues. Une horreur instinctive des pratiques et des idées par lesquelles les âmes n'avaient pas été moins froissées que les intérêts, de vagues aspirations vers les nouveautés au sein d'une inexpérience universelle, un immense besoin de paix, éclatante condamnation du gouvernement qui l'avait provoqué, tous ces traits se rencontrent dans notre histoire à un siècle de distance, et nous retrouvons nos propres souvenirs dans les écrits de Boisguillebert comme dans les pages désolées de Fénelon et de Vauban.

L'acclamation de la régence du duc d'Orléans et la mise à néant du testament de Louis XIV sortirent de la disposition des esprits d'une façon tellement irrésistible, que cet audacieux attentat contre la dernière pensée du règne eut la France entière pour complice. Pourtant trois années s'étaient à peine écoulées depuis que Philippe, isolé dans Versailles, voyait les courtisans s'écarter de sa personne, les uns par effroi, les autres par calcul. Ses oreilles tintaient encore des insultes populaires prodiguées à l'empoisonneur prétendu de tant de princes frappés par un trépas mystérieux; il se trouvait au

Digitized by Google

lendemain des scènes terribles au-dessous desquelles il était si tristement demeuré, soit qu'il demandât des juges avec une résignation peu digne de son sang, soit qu'il cherchât dans de fâcheux plaisirs l'oubli de tant d'injures. Ce fut alors que sans transition, et par l'un des plus étranges reviremens d'idées qu'il y ait à constater dans nos annales, on vit un homme encore plus diminué par sa conduite que par la calomnie demander, à la plus haute cour du royaume et obtenir sans résistance, la suppression de l'acte qui transférait à ses ennemis le gouvernement du royaume, avec la tutelle et la garde du roi mineur, en ne lui attribuant qu'un vain titre. Sans appui à la cour et dans l'armée, écarté depuis son rappel d'Espagne en 1708 de toutes les affaires et de tous les commandemens militaires, ce débauché suspect qui passait sa vie dans son laboratoire, entouré de filles d'opéra et d'aventuriers, se vit au 1er septembre 1715 aussi puissant en France que le roi son oncle, et plus populaire dans Paris que Louis XIV ne l'avait jamais été. C'est qu'au sein d'un pays que le despotisme avait lassé sans l'éclairer, et qui songeait plus à se venger du passé qu'à s'assurer des garanties pour l'avenir, le duc d'Orléans eut alors la bonne fortune de représenter l'opposition dans toute son amertume. Victime du pouvoir, il en parut l'ennemi naturel, et cette situation lui donna tant de force qu'on aurait volontiers transformé ses faiblesses en mérites, et au besoin ses crimes en vertus. Des calomnies qui avaient flétri sa vie, rien ne subsistait que le profit très imprévu qu'elles lui avaient rapporté. Sa mauvaise réputation avec ses malheurs lui valait mieux que n'aurait fait une bonne renommée sans des épreuves où le pays voyait un gage pour des changemens, peut-être pour des vengeances. Le duc d'Orléans retirait donc un avantage inappréciable des inimitiés de la vieille cour, de son antagonisme personnel avec Mme de Maintenon, qui en avait été si longtemps l'inspiratrice, et avec les légitimés, qui en étaient demeurés les créatures. Ceux-ci se trouvèrent représenter aux yeux de la nation le gouvernement dont la France demandait qu'on la délivrât, et le représenter, il faut le reconnaître, dans la manifestation la plus scandaleuse de son omnipotence : ce qui assurait leur défaite fut le gage de la victoire de leur rival.

L'entraînement qui conduisait vers le duc d'Orléans était tellement irrésistible, ses conséquences avaient été si bien pressenties par les habiles aux derniers momens de la vie du roi, qu'on avait vu les ennemis les plus acharnés du premier prince du sang entrer en arrangement secret avec lui pour l'aider à briser les dispositions qu'ils avaient eux-mêmes conseillées ou accueillies avec enthousiasme quelques mois auparavant. Le chancelier Voysin, créature de Mme de Maintenon, dépositaire des dernières pensées de son vieux

Digitized by Google

maître, divulguait les clauses de son testament sous la condition de conserver durant la régence une charge dont cette trahison le rendait encore plus indigne que son incapacité. Il n'est pas jusqu'au maréchal de Villeroy, cette vivante incarnation du génie de l'ancienne cour, qui ne se montrât disposé à traiter durant l'agonie du monarque dont la faveur constante avait protégé son insolente médiocrité. Le parlement, auquel le duc d'Orléans n'était pas moins antipathique par ses allures novatrices que par le dérèglement de ses mœurs, et qui venait de faire déposer sous une barrière d'airain l'acte solennel commis à sa garde en protestant de mourir pour en maintenir l'intégrité, le parlement, quoique engagé par le premier président de Mesmes dans l'intérêt des princes légitimés, ne tenta pas une résistance impossible, aimant mieux profiter pour son compte d'une révolution inévitable que de se briser en lui résistant. Ce fut ainsi que la cassation universellement consentie du testament royal devint le dernier mot et comme le châtiment du règne.

L'édit de 1714, qui avait attribué aux bâtards, antérieurement investis du titre et des prérogatives des princes du sang, un droit de successibilité à la couronne, avait consommé contre la conscience publique et contre la nation un attentat jusqu'alors réputé impossible; mais cet excès d'audace avait été compromis par un excès d'imprévoyance et par des clauses en contradiction patente avec les idées les plus connues de Louis XIV. Par les divers codicilles ajoutés à son testament pour assurer l'état de ses enfans naturels, le roi préparait des armes terribles contre les édits qu'il avait imposés à l'enregistrement de ses cours de justice, et son œuvre allait crouler sous les précautions mêmes dont il avait pris soin de l'étayer.

En conférant au duc du Maine la tutelle et la garde de l'enfant royal, en l'investissant d'une autorité sans contrôle sur toute la maison militaire du jeune roi, Louis XIV paraissait sceller du fond de la tombe le déshonneur de son neveu, plaçant ainsi le duc d'Orléans dans l'alternative de faire déchirer le testament ou de demeurer sous une suspicion permanente d'assassinat. En n'attribuant au premier prince du sang que la présidence d'un conseil de régence où la majorité appartenait à ses ennemis, il organisait la lutte et l'antagonisme dans le gouvernement, et de sa propre main ouvrait devant la France, durant quinze années, une carrière d'impuissance et d'anarchie. De tels actes étaient donc par leur nature même en opposition avec tous les principes de Louis XIV comme homme et comme souverain. Chrétien sincère, revenu depuis longtemps à des habitudes régulières, ce prince commettait contre la sainteté du mariage un attentat devant lequel avait reculé le despotisme jusque dans les sociétés païennes. En frayant à ses bâtards les voies du trône, il réhabilitait l'adultère ou déshonorait la royauté; souverain

Digitized by Google

prudent, il organisait la guerre civile et désarmait la France pour toute une génération; organisateur puissant, il finissait un règne de cinquante ans, signalé par la centralisation de tous les pouvoirs, en instituant une administration collective avec mission de paralyser en toute circonstance l'action du chef nominal de l'état. Cet acte suprême impliquait donc par toutes ses dispositions une sorte d'abdication de la pensée personnelle du monarque, et l'histoire doit y voir bien moins encore une victoire remportée par le père sur le roi qu'un témoignage de cet ascendant conjugal qu'entretient l'attachement renforcé par l'habitude. Les hésitations du vieux monarque, en rédigeant des dispositions qui ne satisfaisaient son cœur qu'en blessant son sens politique et sa conscience royale, sont attestées par tous les mémoires du temps; le bruit en avait pénétré hors de la cour jusque dans le monde le moins informé, et l'on savait en quels termes le roi avait exprimé à la veuve de Jacques II ses doutes sur l'efficacité de dispositions arrachées à ses répugnances par une obsession domestique (1). A Mme de Maintenon remonte donc la responsabilité de l'acte qui annulait les droits du duc d'Orléans pour assurer ceux du duc du Maine, et qui, afin de donner à ce dernier le moyen de se défendre, lui mettait dans la main des armes pour l'insurrection, s'il était assez courageux pour les saisir. Inspiré à l'ancienne gouvernante des enfans de Mme de Montespan par une tendresse qui n'était point exempte de calcul, cet acte serait le plus sérieux grief à élever contre sa mémoire, s'il y avait jamais à s'étonner des entraînemens sympathiques que portent les femmes dans les affaires publiques, et si, même aux yeux des plus respectables d'entre elles, les questions de choses ne se transformaient presque nécessairement en questions de personnes.

Saint-Simon nous initie aux sourdes agitations au sein desquelles s'éteignit cette puissance, qui, après avoir depuis si longtemps triomphé de tous les obstacles, se vit refuser jusqu'à la trève de ses funérailles. Provocateur et confident de toutes les défections, centre de tous les petits complots, on voit ce remuant personnage prodiguer les promesses et les flatteries comme à la veille d'une crise dont l'issue est incertaine : il dépense la fine fleur de sa diplomatie pour lier aux intérêts du prince qu'il appelle son ami, et qu'il voudrait bien nommer sa créature, ceux du duc de Noailles, arc-boutant du parti de Mme de Maintenon sa tante, l'homme le plus ambitieux de la cour, et celui chez lequel les plus heureuses facultés rendaient la grande ambition plus légitime; il va prodiguant des promesses aux ducs et pairs ses collègues, exaspérés contre les

(1) L'importante conversation de Saint-Germain, rapportée par Saint-Simon, se trouve reproduite presque dans les mêmes termes par le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II. Voyez les mémoires du maréchal, seconde partie, année 1715, p. 244.

Digitized by Google

princes légitimés pour la préséance et contre les présidens à mortier pour le bonnet; il s'humanise jusqu'à caresser la robe, afin d'obtenir du procureur-général d'Aguesseau la promesse de conclusions favorables contre celle de la simarre; enfin il croit avoir ville gagnée lorsque le duc de Guiche, commandant des gardes, empressé de faire revivre les fructueuses traditions des précédentes minorités, a promis son concours au futur régent moyennant 500,000 francs payés comptant. Soucis naturels, mais inutiles : le duc d'Orléans n'avait besoin pour prendre le pouvoir ni des manœuvres de Saint-Simon, ni des baïonnettes des gardes, ni de l'appui de l'ambassadeur d'Angleterre, ni même des belles harangues de d'Aguesseau et de Joly de Fleury; ajoutons qu'il avait à peine besoin de lui-même. Antagoniste des bâtards, dont l'insolente fortune avait révolté la nation, représentant d'aspirations d'autant plus vives qu'elles étaient plus vagues, son nom exprimait un espoir et une vengeance, double garantie pour toutes les causes.

Dans la journée fameuse où le parlement ouvrit avec une respectueuse solennité le testament de son roi décédé la veille, dont il avait déjà conspiré l'annulation, la lutte parvint à peine à s'engager entre les deux compétiteurs, contraints de s'incliner devant une juridiction dont ni l'un ni l'autre ne reconnaissait au fond la compétence, quelque respect qu'ils lui témoignassent. Le duc du Maine se sentit écrasé par la force d'une situation contre laquelle il ne tenta pas même un combat impossible; le duc d'Orléans triompha sur tous les points malgré des fautes de conduite relevées par tous les témoins de cette séance mémorable (1), fautes qui aidèrent à son succès, comme en d'autres temps elles auraient déterminé sa perte. Dépouillé de son commandement militaire, M. du Maine ne conserva que la surintendance de l'éducation royale, et dut comprendre que les prérogatives encore maintenues à lui-même et au comte de Toulouse, son frère, étaient désormais à la merci de son rival.

En échange des déclarations réitérées du duc d'Orléans, qui réclamait « une entière liberté pour le bien en consentant d'être lié pour le mal, » ce prince obtint des magistrats, transformés en représentans de la nation par l'urgence d'opposer une digue à un despotisme posthume, la plénitude de l'autorité souveraine, et spécialement le droit de composer comme il lui plairait son conseil de

(1) Le procès-verbal imprimé de la séance du 2 septembre 1715, les manuscrits du duc de Chaulnes et du duc d'Antin, ceux qu'a publiés l'abbé Millot sous le nom du duc de Noailles, exposent les faits à peu près comme les *Mémoires* de Saint-Simon, et le récit de ce dernier est, dans ses principales circonstances, conforme aux bruits publics recueillis et reproduits par Mlle Delaunay. (*Mémoires* de Mme de Staal, p. 323, éd. Petitot.)

Digitized by Google

régence. Cependant il dut promettre de gouverner de l'avis de celui-ci et « en s'éclairant toujours des sages remontrances de messieurs du parlement. » Un tel engagement impliquait des difficultés très prochaines, et le nouveau chef de l'état les pressentait mieux qu'un autre, car son humeur était parfaitement incompatible avec celle d'une cour routinière et formaliste; mais en révolution l'à-propos des concessions est la première condition du succès. Le prince savait fort bien d'ailleurs que l'autorité royale était le seul ressort encore puissant en France, et le régent était trop résolu à oublier les promesses du duc d'Orléans pour ne pas acheter la victoire du jour au prix des embarras du lendemain.

II.

Lorsque cette révolution dans l'opinion et dans sa fortune porta ce prince au sommet de la puissance, il avait dépassé quarante ans, et les longues vicissitudes de sa vie avaient refoulé la plupart des belles qualités de sa nature pour n'en mettre en saillie que les défauts. Si l'adversité élève et retrempe les grandes âmes, elle abaisse et énerve les grands esprits, lorsque le cœur n'est point à la hauteur de l'intelligence. Ce fut la destinée du duc d'Orléans. Condamné par une déplorable politique à laisser sans emploi des facultés supérieures, et trop faible pour supporter sans fléchir une oisiveté dangereuse même pour les forts, il étouffa, d'abord par désespoir et bientôt après par système, les merveilleux éclairs qui avaient illuminé sa jeunesse, cherchant en vain dans le scepticisme et les voluptés le calme qu'il aurait probablement trouvé dans une vie pleine et régulièrement ordonnée. Ce fut ainsi que le prince dont d'autres circonstances auraient pu faire un grand homme devint un libertin spirituel, chez lequel il ne reste plus à louer qu'une habileté heureusement supérieure aux instincts, parfois vulgaires, qui l'inspiraient, et cette bonté toute négative à laquelle l'indifférence a plus de part que la générosité.

La Princesse Palatine, dont on ne saurait trop relire, pour l'étude de ce temps-là, la correspondance cyniquement originale, avait coutume d'expliquer par un piquant apologue les motifs qui rendaient stériles chez le jeune duc de Chartres les aptitudes les plus diverses et les plus rares. Toutes les fées, disait-elle, avaient été conviées au baptême du prince son fils, et chacune l'avait doué comme à plaisir d'une qualité particulière. Il était brave comme un paladin, savant comme un docteur, spirituel comme un démon; il parlait, chantait et dansait à ravir, comme font tous les enfans dotés par de telles marraines. Malheureusement il arriva qu'une vieille fée, ou-

Digitized by Google

bliée par mégarde, survint à la fin de la cérémonie, pendant que la cour était en liesse, et qu'elle se vengea par un cruel tour de son métier : ne pouvant enlever au nouveau-né les belles qualités qu'il tenait de ses sœurs, elle décida, en vertu de sa puissance supérieure, qu'en les conservant toujours, le prince rendrait par sa conduite tous ces dons inutiles. Ce conte exprimait d'une manière assez heureuse la confuse impression que laissaient le caractère du duc de Chartres et la vue même de sa personne. Une physionomie gracieusement expressive, un œil ardent et fier, une voix admirablement accentuée, contrastaient avec une encolure courte, une taille trapue, une face rubiconde et des allures hardies qui rappelèrent quelquefois celles d'un satyre, faute de pouvoir être celles d'un héros. Le premier malheur de sa vie fut la mortalité qui frappa tour à tour les nombreux personnages chargés de présider à l'éducation du neveu de Louis XIV, épidémie si étrangement persévérante que Mme de Sévigné demandait en grâce qu'on renonçât à *élever* un gouverneur pour M. le duc de Chartres. Des maréchaux, des grands seigneurs, de simples gentilshommes passèrent tour à tour par ces fonctions. Enfin M. de Saint-Laurent, sous-gouverneur, ayant survécu seul à tous les gouverneurs titrés, fit passer la partie principale de l'éducation classique aux mains d'un valet de chambre élevé par charité dans un collége, qui, en aidant le prince dans la composition de ses devoirs, avait su se rendre agréable au royal élève. Un petit collet substitué à sa livrée donna, dans la maison de Monsieur, à cet homme à mine de fouine une attitude plus décente, sans lui imposer d'ailleurs aucune sorte d'obligation cléricale. Jusqu'au jour où il monta sur le siége de Fénelon, Dubois était demeuré parfaitement étranger à l'église, à laquelle il n'appartenait que par la coupe et la couleur de son habit. Ce choix n'eut pas sur l'avenir moral de l'élève les conséquences désastreuses qu'on s'est plu à lui attribuer. Ce petit abbé grêle et fluet, associant à la bassesse de son premier état les calculs d'une ambition naissante, se montra sans doute complaisant, comme tous les subalternes désireux de s'élever en faisant oublier leur origine; il ne fut probablement ni très sévère ni très scrupuleux auprès d'un prince qui, ayant à peine reçu de Saint-Laurent les premiers principes d'une éducation chrétienne, trouvait à ses côtés une mère qu'une abjuration toute politique avait rendue à peu près indifférente en matière de religion, et un père trop déréglé dans ses mœurs pour tenter de corriger celles de son fils. Il faut être aussi aveuglé par ses haines que l'est le duc de Saint-Simon pour attribuer à l'action d'un pauvre hère sans conséquence la corruption précoce qu'un jeune homme ne pouvait manquer de respirer à Saint-Cloud, où régnait l'impure influence du chevalier de Lorraine, à

Digitized by Google

Versailles même, où l'éclatant triomphe de Mme de Montespan ne soulevait alors aucun murmure.

Le bruit des armes vint arracher pour un moment le duc de Chartres à cette atmosphère empoisonnée; il suivit le roi au siége de Mons, et, profitant des leçons du maréchal de Luxembourg, il donna à Steinkerque et à Nerwinde des preuves d'une grande intelligence rehaussée par la plus brillante valeur. A ce courage tempéré par la réflexion, on aurait dit les débuts militaires d'Henri IV, dans la vie duquel son petit-fils se complut si souvent à rechercher des exemples pour ses qualités et des excuses pour ses faiblesses. A Nerwinde surtout, le jeune prince décida du succès de la journée en pénétrant, à la tête des escadrons dont il avait le commandement, au centre des lignes ennemies, sans que dans cette opération si chanceuse l'entraînement de l'exécution contrariât l'habileté de la combinaison stratégique. La victoire rappela les plus beaux jours du règne, et l'ivresse de l'armée fut au comble. Dans ce jeune homme de dix-huit ans, qui agissait en mousquetaire et pensait en tacticien, elle crut voir apparaître quelque chose des illuminations soudaines du duc d'Enghien, et les lauriers de Rocroy semblèrent reverdir sur la tête du duc de Chartres. Reçu en triomphateur par la cour et par la ville, le jeune prince comprit à l'accueil bienveillant, mais réservé, du roi qu'il avait trop réussi. Le nom de Condé, dont l'écho se réveillait aux premières atteintes de la vieillesse royale et de la mauvaise fortune, parut une sorte de menace pour Louis XIV, qui n'hésita pas à sacrifier ses espérances à ses souvenirs. Goûtant peu les renommées éclatantes et les services avec lesquels il fallait beaucoup compter, le roi s'alarmait surtout lorsqu'à l'éclat de la gloire venait se joindre le prestige de la naissance, et son neveu eût été le dernier sujet auquel il aurait permis de devenir un grand général. La même excommunication avait frappé son frère, obstinément séquestré dans une oisiveté somptueuse, où ce prince prit les mœurs de l'Orient de désespoir de ne pouvoir vivre en soldat. On sait que la victoire de Cassel, due à sa bravoure, coupa court à la carrière militaire de Monsieur, et qu'elle ouvrit pour lui celle des tristes plaisirs où l'infamie ne tarda pas à servir de stimulant à la lassitude. Le duc de Chartres n'eut pas un sort très différent de celui de son père, et sa vie se brisa contre les mêmes écueils. Le roi lui refusa la permission, ardemment sollicitée, de prendre part à la campagne de 1694; ce même refus se reproduisit obstinément pendant douze années, et le premier prince du sang vécut à Versailles moins puissant et moins compté que le dernier commis de M. de Barbézieux. De ce jour commencèrent le supplice de cette existence dévoyée et le lent suicide de toutes ses vertus natives.

Digitized by Google

Il était encore au début de cette épreuve lorsqu'il reçut du roi l'ordre de donner son nom à une enfant qui n'en avait point, et de subordonner le bonheur de sa vie aux convenances d'un pouvoir qui avait entrepris de faire disparaître la tache d'un double adultère sous une adoption royale. Le mariage de Mlle de Blois avec son neveu fut assurément l'acte le plus hardi de Louis XIV; ce fut celui qu'il prit aussi le plus de soin pour préparer à cause de son énormité même. Renonçant à obtenir pour cette mésalliance l'assentiment d'une mère allemande dont il connaissait la hautaine rudesse, et qui paya d'un soufflet le consentement arraché à la timidité de son fils, il amena sans trop d'efforts à sa volonté le duc d'Orléans, son frère, en pratiquant lui-même ses méprisables favoris; il laissa d'ailleurs percer l'intention d'assurer dans l'état au brillant époux de sa fille naturelle une position à laquelle Monsieur avait dû renoncer pour lui-même, mais qu'il voyait avec une sorte de fureur refuser également à son fils. La perspective d'obtenir du roi, dont il allait combler le vœu le plus cher, un commandement dans l'armée et l'espoir de n'être pas traité d'une manière plus défavorable que les collatéraux et les bâtards de la maison royale, tous investis de gouvernemens provinciaux, rendirent moins amère au duc de Chartres une adhésion qu'il avait d'ailleurs trop peu d'énergie pour refuser, car si ce prince, toujours tremblant sous le regard du roi son oncle, contrista souvent Louis XIV par ses désordres, il ne le contraria jamais par une résistance.

Le roi s'était d'ailleurs assuré le secret concours de l'abbé Dubois, devenu, grâce à son esprit supérieur et à son caractère facile, le conseiller très écouté de son élève dans ses mécomptes et ses projets d'avenir. Admis plusieurs fois près de Louis XIV pour préparer l'union que ce prince souhaitait en père et ordonnait en roi, Dubois avait été deviné dans ses aptitudes si souples et invité à désigner lui-même sa récompense pour un aussi grand service. S'il était vrai que l'abbé eût osé dès lors demander au roi une nomination au chapeau, devançant ainsi de vingt-cinq ans les prodiges de sa fortune, il faudrait bien en conclure, contrairement à Saint-Simon, qui affirme le fait, que, du vivant même de Louis XIV et dans ces commencemens obscurs, Dubois n'était ni pour le roi ni pour la cour « ce *sacre* infâme et blasphémateur dans lequel tous les vices combattaient à qui en demeurerait le maître (1). »

Quoi qu'il en soit, le duc de Chartres, devenu l'époux de la fille de Mme de Montespan, comprit bientôt qu'il n'avait rien à attendre de ce mariage humiliant après les pensions et les pierreries avec

(1) *Mémoires* du duc de Saint-Simon, éd. 1853, t. XXIII, p. 13.

Digitized by Google

lesquelles on l'avait payé. Il ne se consola pas de s'être abaissé sans profit, et son amour-propre souffrit de paraître à la fois dupe et victime. Il résolut dès lors d'exercer sur sa femme la seule vengeance par laquelle il pût atteindre le roi lui-même, et sa mère, quoique d'une honnêteté à toute épreuve, parut trouver le moyen ingénieux et la chose à peu près légitime. La jeune princesse fut sacrifiée à d'indignes rivales, et son époux étala ses désordres avec autant de soin que d'autres auraient pris pour les cacher. Entré dans le vice par une sorte de calcul et donnant à ses volages amours une scandaleuse publicité, il s'efforça de mettre ses doctrines en accord avec sa vie, et porta dans ses débordemens ces habitudes fanfaronnes que le roi signalait plus tard avec tant de justesse comme le trait dominant du caractère de son neveu. Affligé des larmes de sa fille, Louis XIV aurait aimé à en tarir la source; mais lorsqu'il reprochait à son gendre l'oubli de ses devoirs envers une femme à laquelle sa mère avait transmis son esprit et sa beauté, un silence respectueux rappelait au roi les tristes circonstances de cette union, et lui laissait comprendre que ses leçons auraient gagné à être fortifiées par ses exemples. Malheureusement ceux-ci avaient continué à démentir ses préceptes, même après que la mort de la reine et un mariage secret eurent fait rentrer Louis XIV dans les voies d'une vie chrétienne, car la légitimation de ses bâtards adultérins était devenue sa pensée dominante. Pour parvenir à effacer l'empreinte qu'ils portaient au front et leur assurer un rang au détriment des lois du royaume et de la morale publique, il était conduit à ménager son neveu, malgré ses torts de plus en plus éclatans, et à passer parfois avec lui des menaces aux concessions les plus étranges. C'est ainsi que, par une condescendance que peuvent seuls expliquer les embarras de sa propre conduite et les singulières aberrations de sa conscience, on voit ce monarque, au temps de sa plus stricte dévotion, accorder à Mlle de Séry, qui tenait la place de sa propre fille dans le cœur et sous le toit de son époux, le droit de cacher, après ses couches, son nom flétri sous le titre de comtesse d'Argenton, en sanctionnant l'érection de cette terre en faveur de la maîtresse officiellement reconnue du premier prince du sang.

Cependant le duc de Chartres, devenu en 1701 duc d'Orléans, voyait s'ouvrir tout à coup devant lui des perspectives nouvelles. Les malheurs de son pays allaient enfin arracher ce prince à des débordemens à peine suspendus par quelques retours dont la froideur de son épouse n'avait pas su profiter. Pliant pour la première fois sous la mauvaise fortune, à laquelle il ne lui restait plus à opposer que les ministres et les généraux façonnés par lui-même, Louis XIV résolut enfin de relever, par la nomination du duc d'Orléans au com-

Digitized by Google

mandement en chef de l'armée d'Italie, le moral des troupes, qui commençaient à moins redouter leurs ennemis que leurs propres chefs; mais lorsqu'il croyait toucher au but de ses désirs, ce prince rencontra une épreuve plus dangereuse pour l'honneur de son nom que l'oisiveté où s'était jusqu'alors écoulée sa vie. Dans la pensée du monarque, surtout dans celle de son ministre Chamillart, le commandement déféré au prince devait être à peu près nominal. Il était prescrit de lui rendre en honneurs éclatans tout ce qu'on lui refuserait en puissance effective. Le duc de La Feuillade, devenu général d'armée comme son beau-père, était ministre de la guerre, et le maréchal de Marcin, triste flatteur de son collègue, demeuraient seuls en fait chargés du soin d'appliquer les instructions stratégiques libellées par le roi lui-même chez Mme de Maintenon, sous les yeux de Mme la duchesse de Bourgogne, qui, du milieu de ses jeux et de ses tendresses calculées, en épia, croit-on, plus d'une fois le secret pour le transmettre au duc de Savoie, son père.

Le duc d'Orléans eut à peine passé les Alpes, qu'il comprit sa position et l'immense responsabilité qu'elle lui préparait. Tant qu'il ne prétendit appliquer qu'à l'administration de l'armée la rare puissance d'organisation et la minutieuse entente des détails dont il était doué à un degré peu ordinaire, on le laissa faire sans obstacle, et les hommages des chefs s'unirent aux bénédictions des soldats; mais lorsqu'après avoir épuisé le rôle d'intendant il voulut prendre celui de général en chef, des résistances respectueusement formulées lui révélèrent la mesure dans laquelle on entendait à Versailles se servir de l'autorité de son nom et de la puissance de son épée. A l'ordre itérativement donné de changer les dispositions défectueuses prises pour le siége de Turin et de faire sortir l'armée des lignes qui allaient lui être si funestes, La Feuillade répondit par une désobéissance flagrante; le maréchal de Marcin suivit, comme toujours, l'exemple de son collègue, et des prérogatives du commandement il ne resta bientôt plus au duc d'Orléans que le droit de chercher la mort en soldat dans la funèbre journée qu'il faudrait nommer le Waterloo de Louis XIV.

Deux blessures, dont l'une fut d'abord réputée mortelle, prouvèrent que, dans cette déplorable campagne, l'amertume des déceptions n'avait pas amorti le fougueux courage du prince. L'extrémité où fut réduite l'armée après la bataille de Turin l'empêcha durant plusieurs jours de songer à une vie dont son patriotique désespoir aurait voulu hâter le terme; mais, ayant vainement tenté un dernier effort pour faire agréer en conseil de guerre un plan qui consistait à pénétrer en Lombardie au lieu de repasser les Alpes, le duc d'Orléans rentra en France, paré de la seule gloire à recueillir dans les

Digitized by Google

calamités publiques, celle des conseils infructueusement donnés pour les prévenir (1).

A peine rétabli de ses blessures, le duc d'Orléans fut investi du commandement en chef de l'armée française en Espagne, où l'œuvre de Louis XIV semblait alors sur le point de crouler. Muni cette fois des pouvoirs politiques et militaires les plus étendus, portant le poids d'une responsabilité formidable, il demeura au-dessous de l'épreuve qui décida de sa vie, car cette épreuve funeste compromit son caractère en élevant sa fortune, et ne grandit la renommée du général qu'aux dépens de l'honneur du prince. S'il est vrai qu'une faute soit presque toujours cachée à la source de nos malheurs, on peut dire que cette faute fut consommée en Espagne, et qu'il n'était plus destiné à s'en relever.

Il prit le commandement le lendemain du jour où Berwick gagnait la bataille d'Almanza, et ce guerrier méthodique, l'un des narrateurs les plus véridiques des événemens de son temps, parce qu'il en fut l'un des témoins les moins passionnés, nous a laissé un loyal récit des opérations militaires du prince qui, par la prise de Lérida, obtint un honneur refusé au grand Condé. Cependant des succès partiels, perdus dans l'immensité de nos désastres, rapportaient plus de gloire au duc d'Orléans que de profit aux deux couronnes. Durant ces tristes années, la cause de Philippe V fut en effet un moment considérée comme à peu près désespérée. Combattue avec acharnement par une coalition victorieuse, désertée par de grandes provinces, compromise par des ministres antipathiques à l'Espagne,

(1) Un écrivain militaire d'un grand poids a récemment contesté la pression exercée sur le duc d'Orléans, durant la campagne d'Italie, par les ordres de la cour, directement adressés à Vendôme, à La Feuillade et à Marcin. En énonçant ce fait, j'ai exprimé l'opinion unanime des historiens du XVIIIe siècle, et M. le général Pelet me permettra d'ajouter que cette opinion me paraît confirmée plutôt qu'elle n'est détruite par les documens originaux consignés dans l'importante publication qu'il a dirigée. Il résulte en effet de la plupart des lettres du duc d'Orléans au roi, et surtout de ses dépêches adressées à Chamillart, que ce prince fut en désaccord constant avec les généraux placés sous ses ordres pour la manière de conduire les opérations du siége et pour le plan de la campagne. Il résulte également des faits que les propositions de La Feuillade, et plus encore celles du maréchal de Marcin, prévalurent constamment contre celles du commandant en chef malgré les dissentimens chaque jour exprimés dans la correspondance de celui-ci. C'est une question très secondaire que de savoir si, en paralysant ainsi le duc d'Orléans, La Feuillade et Marcin suivaient un plan stratégique qui leur avait été tracé d'avance, ou s'ils étaient seulement autorisés à agir d'après leurs propres inspirations, que La Feuillade puisait dans sa confiance, et Marcin dans sa pusillanimité. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, il resterait démontré que le duc d'Orléans ne fut pas libre, et qu'il a pu légitimement décliner la responsabilité des événemens, comme il le fait dans un grand nombre de lettres où l'irritation est à peine voilée sous le respect. Voir surtout les lettres datées de Pignerol du 8 et du 14 septembre 1706. (*Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne*, t. VI, p. 253 à 301.)

Digitized by Google

et subissant elle-même le contre-coup de tous les malheurs qui frappaient la France, cette cause parut assez près de sa ruine pour que la trahison crût l'heure venue de l'achever.

Cette extrémité suscita une tentation dangereuse dans l'âme du petit-fils d'Anne d'Autriche, déshérité par le testament de Charles II de son droit éventuel à la succession d'Espagne. Ce prince, sans aller jusqu'à vouloir arracher au duc d'Anjou la couronne qu'il avait reçu mission de maintenir sur son front, crut qu'il deviendrait possible de la relever à son profit s'il lui arrivait de tomber à terre, et se mit ainsi dans la dangereuse situation de profiter d'un événement que son premier devoir était de prévenir. Des artisans d'intrigue persuadèrent à sa faiblesse que l'Europe supporterait plus facilement l'établissement au-delà des Pyrénées d'une branche collatérale de la maison de France que celle de l'héritier direct de Louis XIV, de telle sorte qu'un projet inspiré par une ambition malhonnête revêtit dans son esprit les apparences d'une transaction pacifique. Dans le cours des années 1707 et 1708, cette donnée fut suivie par le duc d'Orléans et par ses agens subalternes avec trop de timidité pour arriver au succès, mais avec assez de persévérance pour que la dénégation en devînt impossible. Rappelé en France, il y reparut comme un coupable, doublement accablé par la criminalité de son intention et l'humiliation de son impuissance. Placé durant plusieurs jours sous la menace d'une poursuite de haute trahison, il ne dut d'y échapper qu'à la grandeur même du châtiment qu'aurait entraîné la constatation juridique de pareils faits; mais dès ce jour le duc d'Orléans fut à jamais perdu dans l'esprit du roi, son oncle, et la cour, à laquelle n'arrivaient que des bruits incertains grossis par la malveillance, estima le crime d'autant plus grand qu'on l'entourait d'un silence plus formidable.

Ne pouvant ramener l'opinion, il tenta de lui résister par l'éclat de ses désordres, oubliant que dans une telle lutte on n'a jamais le dernier mot contre elle. Placé, de Madrid à Versailles, sous le feu croisé de Mme des Ursins et de Mme de Maintenon, devenu un objet d'horreur pour le dauphin, père de Philippe V, attaqué chaque jour par la coterie de Meudon et par le parti des légitimés, auxquels il avait fourni une si belle occasion de s'élever sur ses ruines, le duc d'Orléans semblait prendre un amer plaisir à fournir des armes à ses ennemis en défiant la calomnie par le scandale. On comprend dès lors que les clairvoyances de l'ambition et les aveuglemens de la haine concordassent pour transformer en scélérat un homme que sa faiblesse éloignait autant du crime qu'elle le rapprochait du vice. Passionné pour les sciences, et particulièrement pour les investigations chimiques, le prince cherchait-il dans son laboratoire quelques distractions plus innocentes que ses plaisirs : c'était l'indice d'études

Digitized by Google

suspectes dans l'art des Brinvilliers. S'efforçait-il de ranimer ses sens éteints aux sources d'une équivoque mysticité, et, dupe d'autrui ou de lui-même, d'arracher à l'enfer et à la mort des évocations et des secrets : c'était la preuve d'un pacte dont la couronne paierait un jour le prix. Suspect dans ses plaisirs et dans ses études, il l'était devenu jusque dans l'intimité de ses tendresses paternelles. Les soupçons allaient donc montant chaque jour avec le flot des calamités publiques, parce que, voyant la race du grand roi atteinte de tant de coups, la nation voulait croire à l'obstination du crime plutôt qu'à l'obstination du malheur.

« Le juste est secouru contre la calomnie par son indignation même, » a dit le prophète (1); mais le duc d'Orléans n'avait ni des principes assez solides, ni une âme assez forte pour ne pas fléchir dans cette épreuve, assurément sans exemple dans la vie d'un prince. Il se disait trop incrédule à Dieu, à la vertu et à l'honneur, pour que ses ennemis ne le prissent pas au mot, et pour que le public ne jugeât pas sa conduite d'après ses maximes et ses amitiés. Entouré d'esprits forts et de vauriens dans la solitude du Palais-Royal, il jetait sur la cour le regard effronté d'un railleur impitoyable. Parfois, se ravisant par le sentiment de son innocence, il demandait des juges et allait jusqu'à solliciter du roi son emprisonnement à la Bastille, afin d'arrêter les clameurs dont il était poursuivi. Louis XIV accueillait son neveu de manière à laisser penser que s'il savait distinguer le fanfaron du criminel, et s'il n'admettait pas des imputations odieuses, il était loin de regretter la créance qu'elles rencontraient ailleurs. Un silence glacial prouvait jusqu'à quel point le monarque était devenu indifférent à une réputation que des personnes plus chères à son cœur avaient intérêt à noircir, et dont on paraissait prendre soi-même si peu de souci.

Cependant plus les accusations s'accumulaient sur la tête du premier prince du sang, plus elles perdaient de leur vraisemblance aux yeux du petit nombre d'hommes réfléchis auxquels est réservé le privilége de redresser tôt ou tard les jugemens de la multitude. Pour tant de crimes, on n'apportait qu'une seule preuve : c'est qu'il en était capable, et qu'ils devaient lui profiter. Ces imputations homicides, absurdes lors de la mort du duc de Berry, époux de la fille chérie du duc d'Orléans, n'avaient pas eu un plus sérieux fondement même après celle du duc de Bourgogne. Nous devons à Saint-Simon des révélations précieuses sur l'attachement qu'éprouvaient l'un pour l'autre le petit-fils et le neveu de Louis XIV malgré de si profondes diversités. Nous savons par lui qu'au plus fort de l'isolement terrible qu'il a peint avec les couleurs de Tacite, le fils du dauphin,

(1) « Et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. » (Isaïe, Proph., 52.)

Digitized by Google

étranger aux ressentimens de son père, osait braver le roi son aïeul au point de serrer parfois cette main devant laquelle ne s'ouvrait aucune étreinte. La petite église du duc de Bourgogne et de M. de Cambrai n'hésitait pas à défendre le duc d'Orléans, dans la mesure du moins où les scandales de sa vie rendaient possible une pareille défense. Du fond de son exil, Fénelon s'efforçait d'amener à la religion cette âme déshéritée des enseignemens de la famille, et de suppléer par des écrits apologétiques aux lumières vivifiantes qui n'avaient pas lui sur son berceau : sympathie étrange, mais persévérante, par laquelle les adversaires secrets du système royal inclinaient tous vers un homme qu'ils en considéraient comme la victime, cherchant l'excuse de ses fautes dans l'oisiveté qui en avait été l'origine.

III.

Enfin sonna l'heure où la pensée de quelques esprits réputés chimériques devint celle de tout un peuple. Le cours des événemens, encore plus imprévu que celui des idées, donna au plus décrié des princes la charge de réaliser quelque chose des vagues espérances rattachées au nom de ce duc de Bourgogne, dont la popularité mystérieuse fut une œuvre d'opposition qui a longtemps échappé à la sagacité de l'histoire. D'après cette rapide esquisse de sa vie, on voit que Philippe arrivait au pouvoir après des traverses provoquées par des adversaires dont l'inimitié allait s'accroître dans la mesure où diminuerait leur puissance. C'eût été à faire appréhender de longues vengeances, si la nature n'avait rendu ce prince encore plus étranger à la haine qu'au dévouement, et s'il n'avait été doué de cette sorte de douceur passive qui tient moins du cœur que du tempérament. Professant hautement d'ailleurs la philosophie du succès, il avait fini par mettre ses dispositions en accord avec ses maximes, de telle sorte qu'au début de la régence les princes légitimés, contre lesquels il venait de gagner une belle partie, se trouvèrent profiter de la générosité naturelle au joueur heureux et au guerrier triomphant. Frapper toujours ses ennemis dans leur force et jamais dans leurs intérêts, affaiblir leur puissance en ménageant leur vanité, et ne leur nuire qu'autant qu'il serait absolument nécessaire à lui-même, telle fut la règle d'une politique qui fut à la fois pour le régent instinctive et calculée.

Son gouvernement eut à compter, comme tous les pouvoirs nouveaux, avec les entraînemens auxquels il devait l'existence. La régence dut à ses débuts représenter une double réaction contre le régime précédent, l'une aristocratique, l'autre parlementaire. La noblesse avait vu avec une satisfaction mal dissimulée sous

Digitized by Google

l'habitude du respect se terminer le règne semi-séculaire marqué pour elle par une longue suite d'abaissemens et de sacrifices. Décimée par la guerre, ruinée par les dépenses sous lesquelles il fallait masquer et la misère publique et sa propre déchéance, elle se voyait en province primée par les intendans et les magistrats, et ne possédant plus que des priviléges sans pouvoirs; elle était à la cour, par ses besoins sans cesse croissans, placée dans l'étroite dépendance de secrétaires d'état tous issus de la bourgeoisie, dont ils conservaient les préventions lors même qu'ils en perdaient les habitudes. Cette noblesse toute militaire était d'ailleurs dans la plus complète ignorance des élémens de la vie publique. Respectant du fond de son cœur l'absolu pouvoir de la couronne, elle aurait considéré comme sacrilége la pensée de le limiter, en réclamant pour elle-même une participation à l'autorité législative analogue à celle que l'aristocratie française avait obtenue dans d'autres temps, ou telle qu'elle s'était organisée en Angleterre sous des formes d'une efficacité respectueuse. Les esprits les plus avancés de ce temps dans les voies de l'indépendance n'allaient pas dans leurs rêves au-delà de la création de quelques conseils revêtus d'attributions purement consultatives. Lorsque du vivant du roi son oncle il arrivait au duc d'Orléans, dans des boutades sans conséquence pour l'avenir, d'invoquer les exemples de l'Angleterre et d'envier la liberté dont on jouissait dans ce pays, le confident de ses fantaisies frondeuses s'indignait que « le petit-fils d'un roi de France pût se complaire dans d'aussi insolens procédés, que lui, sujet, qui n'avait aucun droit au trône, trouvait pour son compte scandaleux et extrêmement punissables (1). »

Étrangère à toute ambition politique, l'aristocratie française consumait donc ses forces dans une lutte stérile contre elle-même. La noblesse de province jalousait celle de la cour, seule admise à combler par les profusions royales les brèches faites à sa fortune. A la cour, une lutte, où la frivolité le disputait à la violence, était ouverte entre les hommes de qualité, les ducs et pairs, les légitimés et les princes du sang. Vingt familles ducales, dont plusieurs devaient leur élévation à des services de date récente et de nature équivoque, s'étaient donné l'étrange tâche de constituer un corps politique sans attributions, n'aspirant qu'à conquérir le droit d'opiner la tête couverte aux séances du parlement et celui d'être salué à l'appel de leur nom par le premier président. Lorsque les légitimés, pourvus d'un rang intermédiaire entre les ducs et les princes du sang, étaient parvenus à obtenir les honneurs du bonnet et le droit de traverser le parquet en ligne diagonale, la pairie avait cru

(1) *Mémoires* du duc de Saint-Simon, édition 1853, t. XXIII, p. 8.

Digitized by Google

au bouleversement radical de toutes les lois de la terre et du ciel. L'unique vœu des ducs sous la régence fut dès lors de voir les légitimés remis au rang de leur pairie, et confondus avec eux au lieu de l'être avec les princes du sang. Isolés par leur situation, les légitimés de leur côté ne manquèrent pas de chercher un point d'appui dans la noblesse opposée aux entreprises des ducs. Les Châtillon, les Beauffremont, les Laval, les Pompadour, chefs du parti des gentilshommes, s'engagèrent dans le parti de la maison du Maine moins pour la servir que pour se venger, et l'entreprenante princesse qui en fut l'âme exploita avec une habileté peu commune les antipathies suscitées dans tout le corps de la noblesse par des prétentions aussi stériles pour le pays qu'offensantes pour les plus vieilles maisons du royaume. Dans cette confusion, moins imputable au génie de l'aristocratie française qu'à l'action persévérante qui en avait triomphé, une seule idée s'était fait jour avec assez de puissance pour s'imposer au pouvoir. Anéantir l'autorité des familles ministérielles en les privant de charges devenues héréditaires, supprimer les ministres secrétaires d'état auxquels la haute noblesse attribuait des humiliations que son dévouement lui interdisait de faire remonter jusqu'à la royauté, tel fut le plan nouveau ardemment préconisé par l'inexpérience générale, plan dont ne tardèrent pas à sortir, pour les grands seigneurs appelés à en profiter, des déceptions inattendues, quoique inévitables.

S'inspirant avec une spontanéité apparente du sentiment général, le régent commença donc par substituer à l'administration la plus concentrée de l'Europe un mode de gouvernement collectif et sans responsabilité que les théoriciens les plus avancés tiendraient aujourd'hui pour impraticable. Cet étrange système avait parfois défrayé la conversation de M. de Beauvilliers avec son royal élève. Le duc de Bourgogne l'avait formulé de sa main, et, retrouvé dans la cassette du prince, il avait acquis aux yeux de la nation une sorte de consécration religieuse. Le régent en fit l'essai, bien moins pour déférer aux verbeux conseils de Saint-Simon, qui s'en donne comme l'inventeur, que pour placer son gouvernement sous le patronage d'une mémoire vénérée. Aussi touché des intérêts de la noblesse que son aïeul l'était peu, le duc de Bourgogne avait imaginé de remplacer par des conseils de grands seigneurs les divers départemens ministériels, persuadé que le pouvoir de la couronne serait rehaussé par la qualité de pareils serviteurs, et que la noblesse retrouverait ainsi une partie de l'importance qui lui avait été retirée. Cette *polysynodie*, rêve de nobles cœurs étrangers à la pratique des affaires, fut célébrée par l'abbé de Saint-Pierre avec un enthousiasme naïvement sincère, comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain : chose

Digitized by Google

toute naturelle, si l'on veut bien réfléchir d'une part qu'un tel essai correspondait à la principale préoccupation du moment, celle de relever la noblesse; de l'autre, que parmi les défenseurs de celle-ci il n'en était aucun qui, lors même qu'il osait, comme Fénelon, prononcer quelquefois le nom des états-généraux à titre de remède extrême et temporaire, admît la convenance d'une institution permanente existant avec des attributions politiques en dehors de la royauté.

Moins de quinze jours après la séance du 2 septembre et le lit de justice dont elle avait été suivie, le nouveau gouvernement était organisé. Son mécanisme, simple dans la forme, mais compliqué dans l'application, laissait pressentir quelque chose de l'ingénieuse stérilité des combinaisons de Sieyès. Six conseils correspondant aux anciens départemens ministériels élaboraient toutes les affaires de l'église, de la guerre, des finances, de la marine, du dedans et du dehors du royaume. Composé de douze membres au début, nombre bientôt doublé par le laisser-aller du régent, chacun d'eux, par l'organe d'un rapporteur, venait exposer les questions devant le conseil de régence, qui statuait à la pluralité des voix.

Une expérience chèrement acquise nous fait saisir aujourd'hui très facilement les défectuosités d'un plan qui remettait à la loquacité d'une cohue de seigneurs étrangers aux affaires toute la puissance exécutive, en faisant perdre à celle-ci l'unité et le secret qui en sont l'essence. Chacun devine assurément qu'un tel essai préparait un prompt retour vers un pouvoir exercé par des agens sérieux sous l'inspiration d'une volonté dominante; mais la cour, enivrée d'une importance si nouvelle, et le pays surtout, qui mesurait la valeur des réformes à la grandeur des changemens opérés dans le régime sous lequel il avait tant souffert, applaudirent avec transport, de telle sorte que la régence obtint cette popularité assurée à tous les pouvoirs nouveaux jusqu'au jour où ils sont conduits, par l'effet même de leurs concessions, à réagir contre les influences qui les ont élevés.

Les choix du duc d'Orléans pour les divers conseils, y compris même le conseil de régence, attestaient l'esprit facile et aussi l'habileté peu scrupuleuse qui allaient distinguer son gouvernement. Une large part fut faite aux hommes de la vieille cour, et en même temps leur influence fut partout soigneusement paralysée ou par les amis personnels du régent ou par les ambitieux dont le dévouement était trop récent pour n'être pas servile. Aux hommes de l'ancien ordre de choses appartenait d'abord le duc du Maine, qu'une nature spirituelle et délicate rendait aussi propre aux manéges des cours qu'incapable d'affronter les périls des champs de bataille ou ceux des conspira-

Digitized by Google

tions. A côté de lui marchait, fort à regret, le comte de Toulouse, qui a dû aux haines de Saint-Simon contre l'aîné des bâtards de voir son froid égoïsme transformé en une sorte de sereine impassibilité. Puis venait Villars, dont l'orgueil vantard avait besoin d'être couvert par les souvenirs de Denain; enfin Villeroy, plus hautain dans ses défaites que Villars lui-même dans ses victoires, et qui, jusqu'au jour où il eut épuisé la patience du régent, trouva le moyen d'en être à la fois le serviteur le plus soumis et l'ennemi le plus implacable.

Parmi les personnages ralliés à la fortune du régent figuraient d'Antin, le type accompli, pour ne pas dire idéal, du courtisan; d'Huxelles, qui, sous le masque d'un Caton, cachait des mœurs infâmes, mais dont le nom se rattachait à ce *miracle de la paix d'Utrecht* qui avait sauvé la France; Torcy, le seul ministre de valeur né sous Louis XIV, et qui aurait joué un rôle prépondérant sous la régence, si un autre n'avait joint aux mêmes qualités les complaisances alors nécessaires pour les faire valoir. Enfin au premier rang de ces adversaires de la veille, auxiliaires les plus précieux du lendemain, paraissait le duc de Noailles, président du conseil des finances, qui avait deviné les affaires faute d'avoir pu les apprendre, parleur aussi disert qu'inventeur infatigable, dont l'Angleterre aurait fait à coup sûr le chef d'un grand parti, et qu'un gouvernement faible et obéré ne tarda pas à faire descendre au rôle d'homme à expédiens vaincu par l'audace d'un aventurier.

Tels étaient les hommes les plus influens parmi ces soixante-dix ministres au petit pied dont l'importance diminua dans la proportion où le nombre s'en augmentait sous l'influence de l'obsession et de la faiblesse. A ceux-ci vinrent se joindre, dans des positions diverses, pour compléter le gouvernement du régent, le peu d'amis personnels demeurés fidèles dans toutes les fortunes de ce prince. C'étaient d'Effiat, que Saint-Simon a peint en traître de mélodrame, et qui ne fut probablement qu'un ambitieux sans scrupule; Canillac, le seul de ses roués que le régent admît aux affaires, parce qu'il était moins débauché par goût que par complaisance; le maréchal de Bezons, homme dévoué qui, en ne cherchant pas de rôle, parut presque toujours supérieur à celui qu'on lui assignait. C'était Dubois, l'homme de la vieille intimité, entré comme conseiller d'état sur un théâtre où les difficultés chaque jour croissantes allaient rendre ses services de plus en plus nécessaires. C'était enfin cet étrange duc de Saint-Simon, justement fier de son amitié courageuse et de sa verve éloquente, qu'il prenait pour du génie politique, homme à passions énergiques et à projets mesquins, auquel le duc d'Orléans, en l'appelant au conseil de régence sans lui don-

Digitized by Google

ner d'ailleurs un grand pied dans les affaires, assigna un emploi que le public estima aussi supérieur à son mérite qu'il le jugeait lui-même inférieur à ses services (1).

Mais le choix qui contribua surtout à la bruyante et passagère popularité des premiers jours, ce fut celui du cardinal de Noailles, car le parti janséniste vit dans ce nom le gage de sa victoire. Lorsque le vieil archevêque de Paris fut appelé, du fond d'une retraite où sa liberté avait été menacée, à la direction des affaires ecclésiastiques, comme chef du conseil de conscience, il apparaissait avec le prestige alors attaché à un homme de son nom tombé dans la disgrâce de Louis XIV et brouillé avec Mme de Maintenon. Le cardinal représentait le jansénisme autant qu'un prêtre timide et incertain pouvait représenter une école implacable et persévérante, autant surtout qu'un homme de sa qualité pouvait être l'expression d'une doctrine qui était alors la forme la plus accusée de l'opposition politique. En même temps que le régent confiait le soin des affaires ecclésiastiques au cardinal de Noailles, il exilait à La Flèche le père Tellier, qui, loin d'adoucir, comme avait su le faire le père de La Chaise son prédécesseur, les rigueurs d'un système personnel à Louis XIV, avait eu la maladresse de s'en faire le bouc émissaire. Tous les rôles se trouvèrent donc intervertis, et beaucoup plus complétement, il faut le dire, que ne l'aurait voulu le régent. Parfaitement indifférent aux questions controversées et les envisageant dans un seul intérêt d'état, ce prince rêvait la pacification religieuse par la liberté de la controverse et le rapprochement des personnes; mais le jansénisme, se sentant vent arrière, entendait pousser en avant, et dédaignait une transaction qui l'aurait laissé à moitié chemin de la victoire. Un arrêté avait ouvert les prisons aux victimes des dissensions religieuses (2). De plus, le régent s'efforçait, en témoignant une égale bienveillance aux chefs des deux partis, de les rapprocher les uns des autres, et ses premiers choix pour l'épiscopat portèrent le cachet d'un éclectisme qui lui

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 février 1857, l'étude sur Saint-Simon.

(2) Les détentions, qui avaient été nombreuses au moment même de la publication de la bulle *Unigenitus*, étaient déjà singulièrement réduites au 1er septembre 1715, jour de la mort de Louis XIV. L'auteur de l'*Histoire de France durant le dix-huitième siècle* a tracé une dramatique peinture de la procession des prisonniers sortant en longues files des cachots de la Bastille au milieu des larmes du peuple et de ses cris de reconnaissance. Un écrivain moins brillant que M. de Lacretelle, mais mieux renseigné sur ces matières, affirme, d'après des documens contemporains et la liste nominative des prisonniers, que lors du décret qui les rendit à la liberté, ceux-ci étaient au nombre de six seulement, et il soutient qu'au lieu de sortir solennellement en procession, ils prirent tous place de nuit dans un seul et même fiacre. (*Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle*, par M. Picot, tome Ier, p. 372.)

Digitized by Google

seyait si bien. Persévérant aussi longtemps qu'il lui fut possible dans cette politique d'apaisement, il alla bientôt jusqu'à ordonner (1) aux pasteurs et aux fidèles un silence complet sur toutes les matières controversées, singulière tentative renouvelée sans succès sous le règne de Louis XV, parce qu'il est encore plus difficile de supprimer les questions par le silence que de les résoudre par la force. Au bout de peu de mois, le jansénisme avait débordé le régent et renversé toutes les barrières que ce prince entendait le contraindre à respecter. L'appel de la bulle *Unigenitus* au futur concile, provoqué par quelques évêques, agité dans les écoles et jusque dans les carrefours, ouvrait pour la France la double perspective d'un schisme et d'une grande crise sociale. Le duc d'Orléans se trouva donc logiquement conduit par l'intérêt de sa propre situation à reporter sur les molinistes la protection qu'il avait d'abord octroyée à leurs adversaires, et à reprendre en sous-œuvre le travail de Louis XIV aussi résolûment que l'aurait fait ce monarque lui-même. Ainsi commença par le mouvement religieux la réaction générale que nous aurons bientôt à signaler dans l'ordre civil.

Ce fut surtout dans les rapports de la régence avec le parlement que cette réaction fut prompte et sensible. Le premier soin du duc d'Orléans avait été de payer au grand corps auquel il avait demandé la sanction de son droit une dette de reconnaissance consacrée d'ailleurs par son intérêt politique. Dans l'universelle confusion qui constituait l'essence de l'ancien régime, c'était aux parlemens seuls que profitaient les fautes du pouvoir et les griefs de la nation, non que les prétentions politiques des compagnies judiciaires parussent incontestables, mais parce qu'elles seules déployaient pour les faire valoir cette courageuse persévérance, qui, en suppléant au bon droit, finit quelquefois par le créer. Relever le parlement en lui rendant la faculté de remontrances dont il avait été dépouillé en 1672, c'était inaugurer dans la principale question du temps une politique contraire à celle du précédent règne, et le mouvement qui avait porté le duc d'Orléans aux affaires lui prescrivait d'en agir ainsi. Aussi, dès le 15 septembre, une déclaration royale énonça-t-elle l'intention de « donner à la cour du parlement des témoignages publics de confiance, dans un temps surtout où les avis d'une compagnie aussi sage pouvaient être d'une si grande utilité. Il lui était en conséquence permis, dans la pensée qu'elle userait de ses anciens droits avec circonspection, de représenter au roi tout ce qu'elle jugerait à propos avant de procéder à l'enregistrement de ses édits et déclarations. »

(1) Lettre circulaire aux évêques du 5 octobre 1717.

Digitized by Google

Sous un prince voluptueux dont les droits et les prétentions successoriales étaient déjà secrètement contestés par la branche espagnole de la maison de Bourbon, le parlement pouvait à coup sûr, après de pareils débuts, se croire en mesure de tirer de la minorité de Louis XV un profit égal à celui qu'il avait fait sous d'autres régences. Les bons procédés du régent étaient d'ailleurs en parfait accord avec les principes si résolûment professés, et ses choix avaient donné à ses promesses la sanction la plus éclatante. Le procureur-général d'Aguesseau, l'honneur du parlement, était revêtu du titre de chancelier, et pour prix de ses conclusions dans la séance décisive du 2 septembre, l'avocat-général Joly de Fleury était appelé à remplacer le grand magistrat que l'épreuve du ministère devait laisser bientôt si fort au-dessous de sa juste renommée. Les six conseils avaient reçu une importante adjonction de notabilités parlementaires, et les chefs de la bourgeoisie avaient vu s'accomplir leur double espérance, car non-seulement ils avaient pris pied dans les affaires publiques, mais ils y étaient entrés à côté des grands seigneurs. Cependant la trève fut courte entre le pouvoir et le parlement qui l'avait institué, et une année ne s'était pas écoulée que les incompatibilités d'humeur et d'instinct avaient éclaté de toutes parts.

C'est que le parlement, merveilleux instrument d'une opposition qu'il revêtait du prestige de la justice, était un détestable moyen de gouvernement. Constitué pour signaler les abus, il était porté à méconnaître jusqu'aux premières nécessités du pouvoir. Son titre était d'ailleurs trop contestable et trop contesté pour qu'il ne puisât pas dans cette incertitude même des dispositions permanentes à l'agitation. Enfin les troubles des minorités avaient trop servi sa puissance pour qu'il ne regrettât pas un peu d'avoir à les comprimer. « Qu'attendre de ces grands corps judiciaires? a dit cette fois avec justice le plus persévérant détracteur de l'ancienne société française. Qu'attendre d'hommes dont les pouvoirs sont des problèmes, dont toutes les entreprises ont le charme des conquêtes, qui sans cesse aspirent à rompre par le fracas des affaires publiques la monotonie des fonctions judiciaires, qui, privés d'une part active dans l'administration, n'y peuvent influer que comme obstacles, et sont réduits à remplacer l'honneur de faire le bien par le plaisir de faire du bruit? Cette dernière jouissance est d'ailleurs si propre au caractère national, qu'on a constamment vu dans nos guerres civiles le prix des offices du parlement tripler de valeur chaque fois qu'un brevet de factieux y était implicitement renfermé (1). »

(1) *Histoire de la Régence*, par Lémontey, t. Ier, p. 174.

Digitized by Google

Comme la noblesse et le parlement, le peuple avait obtenu sa part dans les dons de joyeux avénement. Paris avait reconquis son roi malgré la disposition testamentaire qui confinait le jeune Louis XV à Vincennes; vingt-cinq mille soldats avaient été rendus à l'agriculture, des remises considérables avaient été faites aux campagnes sur la capitation et sur le dixième, et l'exemption des tailles était promise à quiconque, dans ce royaume ravagé par la guerre comme par l'incendie, relèverait les chaumières dont les débris couvraient le sol, ou ferait repasser la charrue dans les sillons abandonnés.

Il était malheureusement plus facile de donner de telles satisfactions aux populations clair-semées et appauvries que de faire marcher les services avec quelques centaines de mille francs trouvés au trésor. Au commencement de 1716, l'on était en face d'une dette de plus de trois milliards; les revenus de l'état avaient été dévorés d'avance pour quatre années, et l'usure, dont la force des choses avait fait depuis dix ans le seul moyen financier, avait ruiné les fortunes particulières au point de rendre toutes les avances impossibles. La solde de l'armée n'était pas payée; aucun fonds n'était assigné, même pour les travaux publics de simple entretien, au sein de ce royaume où des routes effondrées et une marine anéantie arrêtaient la circulation et enlevaient toute sécurité au commerce. La main vigoureuse de Desmarets avait, durant sept mortelles années, tenu la France suspendue au bord de l'abîme; mais le gouffre s'était creusé par les moyens mêmes qu'il avait fallu employer pour retarder la catastrophe, et la tâche de continuer l'œuvre à la fois patriotique et terrible confiée au neveu de Colbert, incombait à un conseil de gentilshommes dont la première pensée fut d'annuler toutes les obligations usuraires et de faire pendre les traitans en attendant qu'on eût découvert un moyen de s'en passer! Quoique subordonné au maréchal de Villeroy, chef nominal du conseil des finances, le duc de Noailles y prit d'emblée la prépondérance assurée à ses facultés supérieures et à un esprit fécond en ressources. S'il ne fit point disparaître le péril, il rendit du moins le service de le masquer un moment en inspirant quelque confiance.

En matière de finances, les voies et moyens étaient pour nos pères constamment les mêmes : faire appel aux vanités en vendant des charges quelquefois ridicules, tenter l'égoïsme aux dépens de l'esprit de famille en créant des rentes viagères à gros intérêts, altérer la valeur ou le titre des monnaies, livrer aux chambres de justice après la crise les hommes auxquels on avait fait appel pour en sortir, à cela se réduisaient à peu près les arcanes de la science économique. Les engagemens pris par l'état étaient bien loin d'être protégés d'ailleurs comme ils le sont aujourd'hui par la conscience

Digitized by Google

publique et la solidarité générale. Alors qu'un homme d'honneur tel que Saint-Simon proposait au conseil de régence une banqueroute totale comme la meilleure solution de tous les embarras légués par le précédent règne, cette idée, qui nous apparaît aujourd'hui sous un jour si odieux, y était repoussée bien plus parce qu'on la croyait dangereuse que parce qu'on l'estimait déshonnête. En l'absence de toute organisation du crédit, chaque difficulté financière préparait une crise politique, parce que, les obligations de l'état devant se solder immédiatement en deniers comptans, le pouvoir se trouvait toujours dans l'alternative ou de manquer de foi à ses créanciers, ou de pressurer ses sujets au-delà de leurs forces. L'esprit ingénieux du régent, stimulé par les théories d'un étranger encore modeste et presque inconnu, lui avait fait comprendre ce qu'un pareil état de choses avait à la fois de désastreux et d'irrationnel : il pressentait la possibilité d'établir une corrélation plus étroite entre les besoins du présent et les ressources de l'avenir, en doublant la richesse par la confiance, et en multipliant les valeurs par la circulation de leurs signes représentatifs; mais pour que les idées séduisantes dont Law berçait l'imagination du prince et celle de quelques initiés dans des conversations spirituelles reçussent une première application, il fallait que les financiers de la régence fussent à bout de voies, et qu'en présence d'un gouffre toujours béant l'insuffisance des vieux procédés demeurât démontrée pour le public comme elle l'était déjà pour le régent lui-même.

Durant deux ans, le duc de Noailles, investi par l'inexpérience de ses collègues d'une direction presque sans contrôle, mit en jeu tous les ressorts de la vieille machine financière en dissimulant le plagiat du fond sous la nouveauté de la forme, et en justifiant la rigueur de ses mesures par des considérations spécieuses et populaires. Tous les contrats passés par l'ancien gouvernement furent revisés, et pour la plus grande partie annulés, sous le prétexte des profits excessifs qu'ils avaient rapportés; les dettes de l'état de toute origine et de toute date furent soumises à un *visa*, sorte d'amputation confiée à la main souple et hardie des frères Pâris. De la sorte le capital de la dette publique fut arbitrairement réduit de 400 millions, pendant que l'intérêt de la plupart des rentes perpétuelles et viagères était abaissé de moitié. Les offices ne rencontrant pas plus de ménagemens que les contrats, les charges inutiles vendues par le gouvernement de Louis XIV sous le coup des plus pressantes nécessités furent supprimées successivement par des déclarations du conseil sans que l'état en remboursât le prix, et l'on applaudit trop à l'immolation des vanités pour s'inquiéter beaucoup de l'attentat commis contre la foi publique. Dans la confiance qui l'animait au dé-

Digitized by Google

but, la régence avait pris l'engagement de ne point altérer les monnaies; cependant quatre mois s'étaient à peine écoulés que l'absence de toute rentrée, jointe à l'impossibilité d'obtenir aucune avance des traitans, alors placés sous le coup de pénalités terribles, réduisait le conseil des finances à la même extrémité que les divers gouvernemens précédens. L'édit du 8 janvier 1716 éleva donc d'un sixième la valeur légale des pièces d'or et d'argent, sans altérer d'ailleurs le titre et le poids des espèces, étrange compromis par lequel on s'efforçait de garder quelque respect pour la lettre d'un engagement récent, et dont le résultat, facile à prévoir, ce semble, fut de faire écouler à flot le numéraire français à l'étranger, d'où il ne tarda pas à revenir frappé à l'empreinte nouvelle, sans avantage appréciable pour l'état et en assurant à nos voisins le profit de la différence.

Les chambres de justice tenaient une trop grande place dans le programme financier de l'ancienne monarchie, une pareille institution était trop conforme d'ailleurs à l'esprit d'un gouvernement aristocratique ennemi né de la finance, pour que la régence hésitât à suivre sur ce point les traditions des trois derniers règnes. Louis XIV avait dû aux confiscations prononcées contre les traitans en 1665 les cent millions avec lesquels il avait couvert les frais de ses deux premières campagnes. Ces violences juridiques furent moins utiles pour la liquidation de ce long règne qu'elles ne l'avaient été pour en seconder les brillans débuts. Comme celle qui l'avait précédée, la chambre ardente de 1716 siégea plusieurs mois au couvent des Grands-Augustins, au milieu des instrumens de torture, assiégée par les délateurs, auxquels il avait été fait un appel solennel sur tous les points du royaume sous la double garantie d'une récompense et du secret. L'auteur des *Recherches sur les Finances,* très sûr particulièrement pour cette partie de notre histoire financière, nous a laissé l'exposé complet de ces opérations, récit d'un intérêt aujourd'hui sans égal, et aussi véridique qu'il est certainement invraisemblable. La manière d'opérer de la chambre de justice était des plus simples : on dressait d'une part l'état nominatif de toutes les personnes intéressées depuis vingt-cinq ans dans les emprunts, les fournitures, les fermes ou la perception des taxes, à quelque titre que ce pût être; de l'autre, on plaçait l'état général de leurs biens meubles et immeubles, et, d'après le taux de ceux-ci, on prononçait une confiscation proportionnelle pour environ les deux septièmes, taux auquel avait été arbitrée pour tous les traitans la part présumée du vol et de la fraude (1).

(1) « Suivant cet état, les biens déclarés par les justiciables, au nombre de quatre mille quatre cent dix personnes, montaient à 712,922,688 fr., sur lesquels on déduisit leurs patrimoines, dots, successions non susceptibles de taxe, montant à 498,444,297 fr.

Digitized by Google

Cette arithmétique expéditive manqua pourtant son but, car la conscience publique ne tarda pas à se soulever contre ce système de violence et d'arbitraire qu'on dirait emprunté aux plus mauvaises inspirations de nos gouvernemens révolutionnaires. Une sorte de terreur suspendit toutes les transactions commerciales; le numéraire, étant devenu la dernière ressource de tant de familles menacées, cessa de circuler, et la vie de la nation fut suspendue devant l'audace des délateurs et le nombre chaque jour croissant des accusés. Le régent, qui répugnait aux mesures rigoureuses par instinct comme par calcul, prit parti pour les victimes contre les spoliateurs, encore que ceux-ci parussent agir par son ordre. Tant de mesures inefficaces ou cruelles le conduisirent assez naturellement à chercher un remède plus sérieux aux maux qu'il avait reçu charge de guérir dans l'application des plans d'un homme qui substituait à la hideuse perspective du gibet et du pilori la promesse d'un mystérieux Pactole coulant au sein d'un royaume calme et prospère. Au commencement de 1717, un édit mettait fin aux poursuites de la chambre de justice « pour ne pas prolonger, avec la dangereuse interruption du commerce, l'ébranlement général de tout le corps de l'état, et pour faire cesser l'usage d'un remède que les vœux de toute la France avaient demandé, et dont elle désire également la fin (1). » Après le *visa*, la refonte des monnaies et les confiscations, l'on allait donc demander au crédit ce que n'avaient pu donner ni les inventions de la fiscalité ni les arrêts de la justice; le duc de Noailles et le conseil des finances étaient déjà à peu près vaincus par l'audacieux étranger, que l'enivrement du succès ne tarda pas à conduire des idées les plus saines aux plus délirantes conceptions.

Une administration collective, sans unité et sans direction, était manifestement incapable de faire face à d'aussi sérieuses difficultés. Le système des conseils se trouva donc frappé à mort dans l'opinion publique bien avant que le régent se décidât à le frapper à son tour en rétablissant les formes de gouvernement qui existaient sous le précédent règne, changement à peine remarqué, tant il était devenu nécessaire, qui s'opéra d'ailleurs avec l'approbation d'hommes convaincus de leur insuffisance et promptement lassés de leur importance d'emprunt (2).

Pendant que l'aristocratie française perdait ainsi, dans une tentative avortée, la seule partie sérieuse que la maison de Bourbon lui

En sorte que le total des taxes est de 219,478,391 fr., ce qui fait environ deux septièmes qu'on tirait de la masse de leurs biens. » (Forbonnais, *Recherches et Considérations sur les finances de la France*, t. II, p. 401; Bâle, 1758.)

(1) Forbonnais, t. II, p. 468.

(2) Édit du 24 septembre 1718, qui rétablit les anciennes secrétaireries d'état.

Digitized by Google

eût permis de jouer depuis l'avénement de Henri IV à la couronne, le régent entrait en lutte avec le parlement, se rapprochant du gouvernement de Louis XIV par l'esprit de sa politique intérieure comme par le rétablissement des institutions précédentes. La trève des magistrats avec la régence avait à peine atteint le terme de quelques semaines. Dominée par ses traditions et sans se rendre compte des nécessités qu'imposait la liquidation d'une dette gigantesque, cette compagnie regardait comme son premier devoir d'opposer ses remontrances à tous les édits royaux rendus en matière de finance, qu'il s'agît du *visa*, de la refonte des monnaies, ou de la juridiction attribuée à la chambre de justice. La guerre commencée contre les plans du duc de Noailles devint plus vive encore quand Law eut obtenu pour sa banque un privilége particulier, et elle prit le caractère d'une lutte acharnée lorsque, en 1718, cette banque reçut l'autorisation de fonctionner sous le patronage de l'état, avec la pleine disposition des revenus publics. Un assaut quotidien d'arrêts du parlement et d'arrêts du conseil, en renouvelant les scènes de la précédente minorité, rendit l'obéissance incertaine et fomenta à la cour et dans les provinces l'esprit de faction. Cependant les obstacles allaient grossissant d'heure en heure. Pendant que les orateurs parlementaires réveillaient les échos si longtemps muets de la grand'chambre, où princes du sang, législateurs, ducs et présidens à mortier menaçaient de remettre aux chances d'un pugilat le sort de leurs prétentions; pendant que les robes noires de la Sorbonne ameutaient les passions pour signer l'appel et préparer une révolution religieuse, Alberoni accumulait sur tous les points du globe les matériaux d'un immense incendie, et le cabinet de Madrid mettait en question jusqu'au droit du premier prince du sang à la régence, ne désespérant pas de rallier, au nom de Philippe V, des mécontens qu'il savait nombreux et qu'il croyait puissans. Le duc d'Orléans, qui n'aimait du pouvoir que les joies faciles et qui ne se trouvait à l'aise que dans une orgie ou dans une bataille, entra d'emblée dans une carrière antipathique à sa nature, car les dangers devaient en être conjurés, non par le courage, mais par la vigilance, non par l'épée, mais par l'adresse. Brouillé avec le parlement et le jansénisme, qui naguère l'avaient acclamé, et transformé de général en diplomate, il perçut nettement cette vérité : que le premier intérêt de la France, après cinquante années de guerre, était de sauvegarder la paix du monde. Nous le verrons lier avec obstination sa propre destinée au triomphe d'une pensée qui demeurera l'honneur de son gouvernement et son titre principal devant la postérité.

LOUIS DE CARNÉ.

Digitized by Google

LA

PROPRIÉTÉ SOUTERRAINE

EN FRANCE

IV.

LE COMMERCE DES COMBUSTIBLES MINÉRAUX.

Une sorte de monographie du combustible minéral a rempli les premiers chapitres de cette étude (1). J'ai tenté d'y retracer à grands traits l'origine et la formation de ce puissant auxiliaire de l'industrie moderne, les accidens, — si curieux au point de vue géologique, mais si regrettables au point de vue industriel, — que peut offrir le terrain carbonifère, les recherches actives dont il est en ce moment l'objet sur plusieurs points de notre territoire, les méthodes d'exploration et d'exploitation de la propriété souterraine, les circonstances exceptionnelles dans lesquelles s'exerce la pénible profession du mineur houiller, tant sous le rapport de l'hygiène que sous le rapport de la sécurité, etc. Je n'aurais point atteint le but que je me suis proposé dans ce travail, si je ne faisais aussi connaître les conditions et les progrès du commerce auquel donne lieu la plus précieuse sans contredit des matières premières. Cette question complexe, qui touche à l'un des problèmes les plus vivement débattus de l'industrie moderne, demande même à être étudiée avec quelques développemens. D'un intérêt permanent depuis un demi-siècle au moins, elle emprunte aujourd'hui une importance toute nouvelle à un véritable manifeste lancé, il y a un an, par le comité des houillères françaises sous ce titre : *Situation de l'Industrie houillère en* 1857.

(1) Voyez les livraisons du 1er novembre 1857 et du 1er février 1858.

Digitized by Google

Des travaux très complets sur l'industrie des mines en général, et particulièrement sur l'exploitation des combustibles minéraux, désignaient d'avance l'auteur de ce mémoire comme une autorité compétente pour traiter un pareil sujet au point de vue commercial et industriel. Le manifeste du comité des houillères, malgré les documens utiles qu'il contient, pèche malheureusement par la base. On y sent trop le parti-pris de présenter tous les faits de façon à mettre en lumière la prétendue nécessité de protéger la houille indigène au moyen des droits de douane mis à l'importation des houilles étrangères. Non-seulement nos industriels combattent le principe de l'abolition totale des droits protecteurs, mais encore ils repoussent l'idée d'un abaissement quelconque de ces droits, allant, dans le cas contraire, jusqu'à prédire la ruine de la plupart de nos mines.

Avant de traiter cette question délicate, à propos de laquelle il est d'ailleurs inutile de mettre en présence une fois de plus les doctrines exclusives de la liberté illimitée du commerce et de la protection, il importe de montrer quel rôle jouent dans l'industrie des combustibles minéraux les diverses nations du monde civilisé, et notamment la Grande-Bretagne et la Belgique. Ces contrées en effet complètent, avec la Prusse rhénane, la consommation de la France, à laquelle ne pourrait faire face notre seule production indigène. On se trouve ainsi conduit à examiner le degré d'approximation dont est susceptible l'évaluation de la richesse houillère des différentes portions du globe et les réserves dont il convient d'accompagner ces calculs.

La fortune houillère d'une contrée doit nécessairement s'évaluer en multipliant la superficie des bassins carbonifères par l'épaisseur moyenne de l'ensemble des couches de combustible. Le seul énoncé de cette règle théorique, rapproché des notions que nous possédons actuellement sur l'allure des terrains houillers, montre assez *à priori* combien les résultats qu'elle permet d'obtenir doivent être approximatifs, en raison des variations que subissent, en quelque sorte à chaque instant, les facteurs du produit, à mesure que la géologie, la recherche des gîtes minéraux ou l'exploitation des mines fournissent des notions plus précises sur la manière d'être d'un bassin déterminé. On sait, par les seuls exemples qu'offre aujourd'hui la France, combien ces variations peuvent être brusques. En ce moment même, notre industrie houillère remporte dans le nord et dans l'est de véritables victoires, et d'autres régions de notre territoire, notamment le centre, voient également se poursuivre plus d'une exploration heureuse.

Quant à la surface du terrain houiller, on reconnaît sans cesse de nouveaux prolongemens des bassins belge et prussien dans les départemens voisins des frontières de la Belgique et de la Prusse rhé-

Digitized by Google

nane. M. Jacquot, ingénieur des mines, dans de récentes *Études géologiques sur le pays messin*, qui font suite à ses *Études géologiques sur le bassin houiller de la Sarre*, fonde de grandes espérances de succès sur des recherches à opérer dans la Moselle, qui, en cas de réussite, n'ajouteraient pas moins de 200 kilomètres carrés de territoire houiller à celui qui est aujourd'hui reconnu dans ce département. Ce seul exemple suffit, il me sèmble, à faire apprécier l'incertitude considérable attachée au premier des deux élémens qui servent à calculer notre richesse en combustible minéral. Cette incertitude se retrouve au même degré dans le second élément, l'épaisseur du terrain carbonifère. Le fait, récemment mis en lumière, du passage de tout le système des couches de Rive-de-Gier sous le système de Saint-Étienne, dans le bassin de la Loire, peut précisément donner une idée frappante de l'inexactitude originelle à laquelle il faut se résigner dans l'appréciation de la puissance d'un terrain houiller. Enfin je n'ai pas besoin de rappeler, comme une source indéterminée d'erreurs en sens contraire, l'influence que peut avoir sur les calculs hypothétiques de cet ordre la série d'accidens trop fréquens que présente une semblable formation géologique.

Ces réserves faites sur le degré de confiance qui doit être accordé aux indications métriques dans une étude de ce genre, voyons comment se décompose la superficie de 550,000 kilomètres carrés occupée en totalité par les terrains houillers des deux hémisphères, et représentant la deux cent trentième partie environ de la portion du globe qui n'est point occupée par les eaux. Les 10/11es de cette superficie houillère appartiennent à l'Amérique, et seulement à la partie nord de ce continent, car, ainsi que le remarque M. Amédée Burat, « un fait assez frappant dans la distribution des terrains houillers est leur accumulation dans l'hémisphère boréal. » L'Amérique du Sud ne contient pas un seul bassin carbonifère, et la gigantesque superficie houillère de l'Amérique du Nord est concentrée en quatre bassins seulement sous la main des hardis industriels des États-Unis, qui ne manqueront pas d'en faire l'une des bases de leur prospérité nationale : elle représente un quinzième du territoire de cette vaste confédération, mais ne correspond guère qu'à une extraction de 100 millions de quintaux métriques. Comparée à celle des nations européennes qui occupent les premiers rangs dans la production de la houille, cette extraction n'est inférieure qu'à l'extraction anglaise, qui sera bientôt sept fois plus considérable : elle est supérieure à l'extraction belge et par conséquent à la nôtre. En Angleterre, où 17,000 kilomètres carrés de terrain houiller, partagés en une vingtaine de bassins formant trois groupes, correspondent à une surface de 310,000 kilomètres carrés, la superficie houillère n'est plus qu'un dix-neuvième du territoire total, et la production est encore triple

Digitized by Google

de celle de l'Europe continentale. La proportion est de 1/18e en Belgique, en admettant que sur les 33,000 kilomètres carrés occupés par ce petit royaume, si heureusement partagé à ce point de vue spécial, 1,800 représentent la surface de cette région houillère, au prolongement de laquelle nos départemens du nord participent depuis plus d'un siècle, grâce au génie persévérant du vicomte Desandrouin. La Prusse viendrait immédiatement après la France, où le territoire houiller n'est que le 1/200e environ de la superficie du pays.

On se rappelle cette masse innombrable d'échantillons plus ou moins volumineux de houille exposés en 1855 dans l'annexe du Palais de l'Industrie. Il en était venu de tous les pays, excepté cependant des États-Unis de l'Amérique du Nord, dont je rappelais tout à l'heure la richesse extraordinaire. L'utilité de cette exhibition pouvait être contestable, puisqu'il est impossible qu'un échantillon isolé et considéré hors de son gisement puisse fournir à l'examen de sérieuses inductions. Il aurait fallu, pour qu'elle produisît des résultats positifs, que cette exhibition fût accompagnée de renseignemens détaillés sur les conditions de production et de consommation propres aux localités qui avaient envoyé les fragmens minéraux; mais il n'en était point ainsi. Nous sommes donc réduit aux termes de comparaison que fournit le rapprochement des résultats antérieurement acquis et des données de la géographie statistique, et, parmi ces termes, nous nous bornerons à considérer la consommation et la production annuelles de houille par habitant en Angleterre, en Belgique et en France, où elles sont respectivement représentées, en nombres ronds de quintaux métriques, par les nombres 20, 12 et 3, 21, 18 et 2. Cet ordre ne reste plus le même lorsqu'il s'agit du commerce des combustibles minéraux; mais, avant d'aborder cette question importante, il convient, par analogie avec ce qui a été fait précédemment pour la législation réglementaire, de retracer rapidement les phases successives que présente la législation douanière de la houille, et de faire connaître exactement le rôle que joue l'importation étrangère dans notre consommation nationale. Alors seulement on aura sous les yeux les pièces de ce procès, qui a pour parties adverses le consommateur et l'exploitant, et on pourra juger le différend en connaissance de cause.

I. — CONDITIONS LÉGALES DU COMMERCE D'IMPORTATION DE LA HOUILLE.

On a souvent remarqué les conditions naturelles dans lesquelles se trouve le territoire de la France au point de vue de l'emploi des combustibles minéraux, et on s'est demandé s'il ne serait pas souverainement logique de laisser sur chaque point les habitans profiter sans aucune entrave des avantages divers qu'offrirait la situa-

Digitized by Google

tion topographique. Au centre de la France sont des mines de houille d'une grande richesse; au nord et à l'est, il en est de même depuis que des découvertes relativement récentes ont constaté la présence sous notre sol des prolongemens des riches bassins de la Belgique et de la Prusse rhénane. Le reste de nos frontières de terre et de mer ne présente rien, ou présente fort peu de chose. Au nord, les bassins houillers de la Grande-Bretagne peuvent, grâce à la mer, approvisionner facilement tout le littoral de l'Océan; au midi, les mines des Asturies, encore à peu près inexploitées, mais destinées à un grand avenir, doivent un jour ou l'autre fournir une partie de la consommation des départemens limitrophes des Pyrénées. Du côté de la Savoie et de la Suisse, il n'y a de houille ni en-deçà ni au-delà des frontières. On voit dès lors que les domaines respectifs des houilles indigènes et étrangères sont en quelque sorte nettement tracés, et qu'il n'y aurait qu'à en laisser opérer le partage par une libre concurrence des intérêts privés. C'est pourtant, comme on va le voir, ce qui n'a jamais été fait jusqu'à ce jour; c'est ce qui se fera vraisemblablement dans un avenir prochain.

Le régime douanier de la houille étrangère en France date, à proprement parler, du tarif célèbre du 18 septembre 1664, qui régla jusqu'à la révolution de 1789 les droits d'entrée et de sortie des marchandises de toute nature. Antérieurement à cette origine réelle du système protecteur, la moyenne des droits perçus sur le charbon de terre venant de l'étranger pouvait être de 4 sols par baril de 250 livres, c'est-à-dire, en langage moderne, de 16 centimes par quintal métrique. On sait que Colbert avait pour principe commercial de fermer l'entrée du royaume à tous les produits manufacturés d'origine étrangère pouvant faire concurrence à nos produits similaires, et de favoriser autant que possible l'introduction des matières premières nécessaires à l'industrie nationale. Il avait eu également pour but, dans le tarif de 1664, de rendre uniforme la perception des droits de traite, dont l'embarrassante hétérogénéité avait déjà été avant lui l'objet d'attaques restées sans résultat, il est vrai, et de reporter toute cette perception aux frontières du royaume. Malheureusement cette tentative, bien digne du grand ministre de Louis XIV, était venue échouer devant l'inertie de certaines provinces, qui voulurent garder leurs tarifs spéciaux, et furent, pour cette raison, désignées sous le nom de *provinces réputées étrangères*, alors que les provinces qui acceptèrent le tarif général étaient dites *des cinq grosses fermes;* enfin les provinces qui ne voulaient pas de tarif du tout, et que nous appellerions aujourd'hui *libres échangistes*, reçurent la dénomination de *provinces d'étranger effectif*. Ce rappel du singulier état économique de la France à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle n'est point inutile pour l'intelligence complète du ré-

Digitized by Google

gime douanier auquel fut soumise la houille jusqu'à la loi du 5 novembre 1790, qui supprima les droits de traite, et les remplaça par un droit unique et uniforme.

En 1664, le droit sur le charbon de terre entrant dans les provinces des cinq grosses fermes fut fixé à 32 centimes par quintal métrique; moins de trois ans après, un tarif supplémentaire le tripla, et il en fut ainsi jusqu'à l'arrêt du conseil du 3 juillet 1692, qui, relatif aux droits à payer sur diverses marchandises « à toutes les entrées du royaume, tant des cinq grosses fermes que des provinces réputées étrangères et pays conquis, cédés et réunis, » établissait un droit uniforme de 1 fr. 20 cent. par quintal métrique. Cet état de choses paraît avoir subsisté jusqu'en 1730, époque à laquelle, sans qu'on puisse justifier le fait par un acte souverain, et probablement d'après une simple assimilation à ce qui avait lieu pour les charbons d'origine britannique (dont le régime particulier mérite un examen spécial), le droit sur la houille étrangère fut réduit à 48 centimes. Cependant en 1761 ce droit fut augmenté de moitié; le roi, se fondant sur ce que l'exploitation des houillères de la France était en progrès, déclara qu'il voulait donner à ceux de ses sujets qui s'occupaient de cette industrie des marques de sa bienveillance. Il leur permettait en conséquence d'entretenir à leurs frais, aux lieux d'entrée des charbons de terre venant de l'étranger, des préposés chargés de veiller à l'exacte perception de l'impôt protecteur. Ce droit de 72 centimes par quintal métrique resta en vigueur jusqu'à la révolution (1).

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas pour éclairer la question générale du régime douanier des houilles étrangères et les particularités qu'a présentées ce régime, suivant qu'il s'agissait des produits des mines de la Belgique ou de celles de l'Angleterre : ces particularités nous donneront peut-être la clé de quelques dispositions du tarif moderne, et nous fourniront des rapprochemens propres à montrer que le caractère de la lutte entre les exploitans et les consommateurs au sujet de l'introduction du charbon étranger n'a pas beaucoup varié depuis plus de cent cinquante ans.

Les changemens continuels de domination qu'eurent à subir les provinces des Pays-Bas à l'époque où nous place la première tarification de l'importation houillère compliquaient beaucoup la situation. Il était impossible de modifier au gré des hasards de la guerre les relations industrielles de territoires que la fortune des armes

(1) Je ne dois pas omettre de faire observer que je ne considère partout que la partie principale du droit, et que j'ai laissé de côté la partie accessoire, — qui en 1790 ne s'élevait pas à moins de la moitié de celle-ci, — attendu qu'elle est relative aux impôts de toute nature sans distinction.

Digitized by Google

réunissait et séparait tour à tour. De là une position toute particulière faite à nos provinces du Hainaut, de la Flandre et de l'Artois. Cette distinction apparaît pour la première fois dans un tarif de 1669, relatif aux « marchandises, denrées et manufactures passant des pays restés au roi catholique en ceux qui ont été cédés à sa majesté, » document connu seulement par la mention succincte qu'en fait un tarif semblable de 1671, et dont le texte semble avoir été perdu. Les lettres-patentes portant exécution de ce second tarif montrent Louis XIV « voulant favorablement traiter les nouveaux sujets que lui ont donnés les traités des Pyrénées et d'Aix-la-Chapelle, » et modérant beaucoup, en ce qui les concerne, les droits d'entrée et de sortie; aucune taxe n'était mise à l'importation houillère. De cette manière, à cette partie de la frontière de Champagne qui appartient aujourd'hui au département des Ardennes, on payait 96 centimes par quintal métrique de charbon, tandis que, de chaque côté, cette marchandise entrait librement, soit par la frontière du nord, ainsi que je viens de le dire, soit par la frontière de l'est, puisque celle-ci était formée par la Lorraine et l'Alsace, provinces *d'étranger effectif*. Cette inégalité, que nous retrouverons de nos jours dans un ordre inverse, fut bientôt atténuée par la remise en vigueur du tarif de 1664; mais ce régime modéré ne dura que seize ans, puisqu'à la fin de 1688 les droits furent rétablis conformément au tarif de 1667.

Au moment où fut promulgué l'arrêt du conseil de 1692, qui régularisa la nouvelle situation, les mesures adoptées n'étaient pas applicables à cette partie du Hainaut où se trouvent les houillères de Mons, et qui, aux termes du traité de Riswick, allait être rendue par la France à l'Espagne. Les réclamations pressantes des habitans, qui auraient vu chez eux le prix du quintal métrique de houille augmenter subitement de 1 fr. 20 c., empêchèrent qu'après le partage de cette riche province le droit du tarif fût intégralement perçu sur les charbons venant de la partie espagnole du Hainaut dans la partie française et dans la Flandre française; il fut progressivement réduit à 17 centimes. Lors de la promulgation d'un arrêt du conseil du 5 février 1761, qui avait établi sur l'importation par terre le dernier tarif de douane immédiatement antérieur à la révolution française, ce droit fut, sur des représentations venues de Bruxelles, explicitement confirmé par une décision spéciale. Cet état de choses dura en conséquence jusqu'en 1790.

Le tarif fondamental de 1692 subit également pour la houille de même origine une modification importante dans deux des provinces des cinq grosses fermes. Les maîtres de forges de la Picardie et de la Champagne se plaignirent que le droit de 1 fr. 20 c. leur fût onéreux sans avantage aucun pour les houillères françaises. La requête qu'ils adressèrent au conseil provoqua un arrêt du 19 juin

Digitized by Google

1703, qui stipula que le droit serait seulement de 35 centimes par quintal métrique; cette modération cessa en 1730, lorsqu'on vint à percevoir un droit uniforme de 48 centimes sur tous les charbons étrangers autres que ceux du Hainaut espagnol.

On voit, dans un arrêt du conseil de 1668, que le droit de 96 centimes par quintal métrique devait être perçu sur la houille arrivant par mer; dès lors nous connaissons la première des phases si nombreuses par lesquelles a passé le régime douanier de la houille anglaise. Cependant celle-ci n'est expressément désignée que dans un arrêt de 1701, relatif aux rapports commerciaux entre la France et la Grande-Bretagne, où se trouve tracé un curieux tableau des entraves de toute nature que les futurs promoteurs du libre-échange mettaient et mirent au négoce, jusqu'à la conclusion du traité célèbre de 1786, par leurs règlemens vexatoires et leurs droits excessifs. Nous ne pouvions porter en Angleterre que des marchandises d'origine française, et, tandis qu'une partie de nos produits était entièrement prohibée, une autre partie était frappée de taxes telles que l'accueil équivalait presque à une exclusion; nous devions en outre nous servir de courtiers anglais dans les transactions, et cela tandis que les marchands de la Grande-Bretagne jouissaient de la plus entière liberté et des facilités les plus complètes pour acheter et vendre, partout où bon leur semblait, les produits d'une provenance quelconque. Louis XIV voulut, comme de raison, user de représailles, ou, plus exactement, faire à ses sujets des conditions équitables : il prohiba l'introduction de certaines marchandises d'origine britannique, et en frappa d'autres de droits d'entrée. Parmi ces dernières se trouvait la houille, qui fut précisément soumise au tarif de 1692. Néanmoins, comme notre industrie minérale était, dès le commencement du XVIIIe siècle, au-dessous des besoins de la consommation, on reconnut qu'il fallait modérer ce droit; seulement il fut décidé au bureau du commerce que la mesure ne serait prise que pour un an. En 1714, un arrêt du conseil ordonna la remise en vigueur du tarif de 1664 pour les charbons anglais; mais chaque année, de 1715 à 1730, un arrêt était rendu, grâce auquel, durant cette période, la houille anglaise ne paya que 32 centimes par quintal métrique. En 1730, on le sait, ce droit fut porté à 48 c. malgré les représentations de la ville de Bordeaux, qui invoquait les besoins du commerce des îles et de la navigation. Sur ces entrefaites, les houillères s'étant multipliées en France, les exploitans demandèrent le rétablissement du droit de 1 fr. 20 c., ce qui fut fait en 1741 pour les ports de la Picardie et de la Flandre, puis pour ceux de la Normandie. C'est à cette date qu'apparaît véritablement pour la première fois ce système des zones qui jouera un si grand rôle dans la législation douanière des combustibles minéraux; c'est également

Digitized by Google

vers la même époque que nos houillères commencent à faire des progrès réels, attestés par le règlement technique et administratif de 1744 (1). En 1761, par un acte important dont j'ai déjà parlé, le roi, informé de l'augmentation des produits des houillères françaises, joignit la Bretagne à la Picardie, à la Flandre et à la Normandie. Je ne mentionnerais pas enfin, s'il n'avait été l'occasion d'un nouvel établissement de zones, un dernier arrêt du conseil de 1763, dont le but ne fut pas de changer la valeur absolue du droit d'entrée de la houille étrangère par nos frontières maritimes (lequel resta de 1 fr. 20 cent. par quintal métrique jusqu'à la révolution), mais de mettre un terme à des difficultés qui se traduisaient finalement par des fraudes, en substituant la perception au tonneau (2,000 livres) à la perception au baril (250 livres), qui avait toujours été en vigueur jusque-là. Les généralités de Bordeaux et de La Rochelle, sur les réclamations des chambres de commerce de ces deux villes, qui profitèrent de la circonstance pour obtenir une modération du droit général d'importation maritime, furent autorisées en 1764 à n'acquitter qu'un droit de 90 centimes seulement par quintal métrique de houille étrangère.

Tel était le régime douanier de la houille en 1790, au moment où l'assemblée nationale, puisant dans son origine la force de vaincre les obstacles qu'auraient tenté de lui opposer celles des provinces où les idées fausses en matière commerciale conservaient encore leur empire, réalisa victorieusement les intentions qu'un ministre du grand roi n'avait pu faire réussir. Cet état de choses dura jusqu'au 15 avril 1791, où fut mis en vigueur le tarif général des droits à percevoir aux entrées et aux sorties du royaume qu'avait annoncé la loi de 1790. Le droit d'importation de la houille étrangère par la frontière de terre fut fixé à 16 centimes par quintal métrique. Quant à la frontière maritime, elle fut partagée en zones : l'une s'étendant de Bordeaux aux Sables d'Olonne (point que nous verrons figurer dans les tarifs les plus récens), et l'autre comprise sur le littoral de la Manche entre Rhedon et l'embouchure de la Somme. Ces zones n'offraient qu'un droit de 0 fr. 545 par quintal métrique, tandis que pour tous les autres ports du royaume il était de 91 centimes. En mai 1793, un décret de la convention, modifiant ou supprimant les droits d'entrée relatifs à quelques marchandises, réduisit de moitié ceux qui étaient perçus sur les charbons de terre. Jusqu'à l'an x, on ne trouve aucune modification notable à signaler dans l'assiette des droits d'importation des combustibles minéraux; mais en 1802 un arrêté consulaire porta à 1 fr. 36 centimes ou 91 centimes le droit perçu sur le quintal métrique de houille, sui-

(1) Voyez la livraison du 1er novembre 1857.

Digitized by Google

vant que le port où se faisait l'introduction était compris entre la ville d'Anvers et l'embouchure de la Somme, ou situé de Rhedon aux Sables d'Olonne; sur tous les autres points du littoral, en exceptant les ports de la Méditerranée, où se percevait le second de ces droits, la taxe fut réduite à 0 fr. 727. Nous arrivons ainsi jusqu'à la fin de l'empire.

Dès le lendemain du traité du 30 mai 1814, on voit reparaître l'éternelle question des houilles étrangères et la haine du charbon anglais, contre lequel une croisade est bientôt dirigée par nos concessionnaires de mines. Les exploitans du bassin de Rive-de-Gier vont même se jeter aux pieds de Louis XVIII pour invoquer « sa sollicitude paternelle, » demandant, les uns la prohibition absolue des houilles étrangères, particulièrement des houilles anglaises, les autres une augmentation des droits d'importation. Ils exposent que « le débit de leurs produits, faute d'une consommation générale suffisante, n'a presque jamais été complétement en rapport avec leurs dépenses, que la concurrence leur a constamment nui, que si les arrivages étrangers continuent à être admis sur les principaux marchés, cette intervention achèvera de rendre leur exploitation tout à fait désastreuse, quelque accroissement que puisse d'ailleurs recevoir la consommation. » On reconnaît dans cette citation, empruntée au rapport officiel fait le 19 octobre 1814 par M. L. Cordier, inspecteur divisionnaire des mines, l'allure prudente de nos exploitans, qui se servent du passé comme d'un moyen d'intéresser à leur cause, mais avertissent d'ailleurs que l'avenir sera toujours sombre, quel que soit le progrès de l'emploi de la houille. Ce langage sera invariablement le même durant quarante ans, sans que ceux qui le tiennent songent, en apparence du moins, à l'argument que fournit contre eux l'accroissement continuel de la production indigène, qui, s'il est dû en partie à l'amélioration de nos voies de communication, n'est pas ralenti d'une manière inquiétante par la diminution également incessante des droits mis à l'importation des houilles étrangères.

La première disposition du régime moderne se rencontre dans la loi de finances de 1816, qui, maintenant le régime des zones, frappa d'un droit de 1 fr. par quintal métrique la houille importée par mer (1), de 60 centimes celle importée par la portion de la frontière belge comprise entre la mer et le bureau de douane de Baisieux, et de 30 centimes seulement celle entrant par le reste de la frontière de

(1) Je laisse à dessein de côté le cas, le plus fréquent toutefois, où l'importation maritime s'opère par des navires étrangers; on sait qu'alors il y a une surtaxe de navigation, on sait aussi que, pour avoir la valeur complète d'un droit d'entrée quelconque, il faut ajouter un décime par franc à la somme indiquée dans le tarif.

Digitized by Google

terre. Ce droit uniforme pour notre frontière maritime ne resta pas toujours tel, et fut même très souvent remanié. En 1835, le littoral fut fractionné en deux zones : l'une s'étendant depuis Dunkerque jusqu'aux Sables d'Olonne, pour laquelle le droit de 1 franc fut maintenu, et l'autre comprenant le reste de nos côtes de l'Océan et celles de la Méditerranée, où ce droit fut modéré à 30 centimes seulement. Ceci se passait au commencement d'octobre; à la fin de décembre de la même année, une troisième zone était établie par le partage de la première en deux parties, qui avaient pour commune limite le port de Saint-Malo; entre les Sables d'Olonne et Saint-Malo, on fixa le droit d'entrée à 60 centimes. Ces diverses modifications furent régularisées en juillet 1836 par une loi dont la date est, à proprement parler, celle de l'entrée en France des houilles anglaises; mais telle était l'activité des attaques auxquelles se livraient les représentans des intérêts généraux de l'industrie, qu'au bout de dix-huit mois à peine, une ordonnance royale, supprimant la zone introduite en dernier lieu des Sables d'Olonne à Saint-Malo, ne frappa plus que d'un droit de 50 centimes les houilles arrivant par mer entre Dunkerque et les Sables d'Olonne. Cet état de choses, maintenu par une loi en 1841, a subsisté jusqu'au décret impérial du 22 novembre 1853, qui a diminué encore les droits afférens à chacune des deux zones du littoral dont le point de partage est aux Sables d'Olonne, et les a fixés à 30 et 15 centimes seulement.

Si maintenant nous considérons uniquement la frontière de terre, nous ne trouvons pas de modification générale du droit d'importation de la houille étrangère avant l'ordonnance royale du 28 décembre 1835, aux termes de laquelle les 60 centimes qui se percevaient par quintal métrique sur la frontière belge, depuis la mer jusqu'à Baisieux, ne devaient plus se percevoir que jusqu'à Halluin, bureau de douane situé un peu plus au nord; entre ces deux points, le droit était de 30 centimes seulement, comme sur le reste de notre frontière de terre. L'ordonnance du 25 novembre 1837 maintint cette division en deux zones, mais en réduisant les droits que je viens d'indiquer à 50 et 15 centimes. En 1852, la zone comprise entre Halluin et Longwy fut l'objet d'une élévation de taxe qui ne se maintint que quelques mois; la réduction décrétée à la fin de 1853 n'a d'ailleurs porté que sur le droit relatif à la zone s'étendant de la mer jusqu'à Halluin, lequel n'est plus aujourd'hui que de 30 centimes par quintal métrique. — Enfin il est une distinction faite de tout temps en faveur de la frontière qui borne les départemens des Ardennes, de la Meuse et de la Moselle. On se souvient qu'en qualité de province *d'étranger effectif*, la Lorraine ne supportait aucuns droits de traite; les deux derniers départemens ont donc hérité de cette

Digitized by Google

disposition. Quant à celui des Ardennes, il participait purement et simplement au régime variable qui a marqué la fin du XVIIe siècle et la plus grande partie du XVIIIe; le tarif du 15 mars 1791, qui abaissait à 10 centimes seulement le droit d'entrée de la houille par nos frontières de terre, a affranchi de toute taxe le charbon étranger introduit par les départemens de la Meurthe, de la Moselle et des Ardennes, englobant ce dernier, par une assimilation dont on ignore la cause, dans l'exception faite en faveur des deux autres. Telle est l'origine de la disposition spéciale qui s'applique aujourd'hui encore à une portion de notre frontière de l'est; elle avait été reproduite dans la loi de 1816 avec une petite élévation de droit qui fut retirée en 1818 pour la Meuse et en 1820 pour la Moselle, et depuis cette époque elle n'a plus été modifiée. L'exception relative aux Ardennes, n'ayant jamais été l'objet d'un changement, place maintenant ce département sur le même pied que la plus grande partie de la frontière de terre, où se perçoit précisément depuis le décret du 22 novembre 1853 un droit de 15 centimes.

On peut certainement affirmer que la législation douanière des combustibles minéraux est une des pièces les plus compliquées de notre édifice fiscal; cette complication même porte la trace des discussions acharnées qui ont eu lieu de tout temps entre les producteurs et les consommateurs. Néanmoins on ne peut se dissimuler que la lutte a toujours été à l'avantage de ces derniers, car en somme ces nombreux remaniemens, dont la multiplicité soulève à tort les réclamations des exploitans des houillères, puisqu'elle les amène graduellement et par des transitions ménagées au régime de liberté absolue vers lequel nous marchons évidemment, se sont toujours traduits en diminution des droits d'importation. Bien que, de 1816 à 1834, il n'y ait point eu d'acte général du gouvernement au sujet du régime douanier de la houille, il ne faudrait pas croire que la question ait été perdue de vue pendant toute cette période. Dès 1828, M. de Martignac, alors ministre de l'intérieur, avait ordonné une enquête sur les houilles et les fers; mais elle n'avait eu d'autre résultat que d'inquiéter inutilement l'industrie minérale, qui s'alarmait depuis assez longtemps d'investigations dont elle redoutait l'issue. Moins de cinq ans après, par un arrêté du ministre de l'intérieur (M. d'Argout), une nouvelle commission d'enquête était créée « pour éclaircir tous les points qui peuvent faire résoudre la question de savoir si l'on doit supprimer ou réduire le droit d'importation sur les houilles étrangères. » La commission de 1832, comme le montre M. Grar avec cette loyale érudition qui place sous les yeux du lecteur les textes mêmes des documens mis en œuvre, avait commis plusieurs erreurs géographiques et statistiques. Ces erreurs ont par suite égaré l'administration des mines, qui avait cru

Digitized by Google

pouvoir puiser dans le rapport de la commission les élémens d'un historique de la législation douanière qu'elle publia en 1838. J'ai tenté à mon tour de me servir des documens réunis avec tant de soin par M. Grar dans sa remarquable histoire de l'industrie houillère du nord de la France, et aussi d'un curieux recueil, manuscrit pour la plus grande partie, qui appartient à la bibliothèque du ministère de l'intérieur (1). On possède ainsi à peu près tous les matériaux nécessaires à l'étude des régimes successivement adoptés pour résoudre le grave problème économique qui doit concilier les intérêts des producteurs et des consommateurs de houille.

L'enquête de 1832 ne s'est pas terminée sans résultat pratique, comme celle de 1828; elle a eu des conséquences directes et indirectes de la plus haute importance. Il fut reconnu que les prix d'extraction de la houille étaient, à quelques centimes près, semblables en Angleterre, en Belgique et en France, et le gouvernement n'hésita plus à tenter une réforme partielle par une série d'actes auxquels la consécration législative fut donnée par la loi du 2 juillet 1836. C'est à cette même enquête de 1832 qu'il faut attribuer la faveur accordée, depuis 1834, aux bâtimens à vapeur de notre marine, militaire ou civile, qui peuvent se servir des houilles étrangères sous la seule condition de payer un droit de balance de 15 centimes, pourvu qu'ils ne remontent pas les fleuves au-delà du dernier bureau de douane. Dix ans après, l'agitation houillère s'était renouvelée. Dans sa session de 1846, le conseil du commerce émettait le vœu formel de l'admission en franchise, par toutes les frontières, des combustibles minéraux venant de l'étranger, et subsidiairement réclamait avec instance la suppression des zones, qui, selon lui, n'aboutissaient qu'à créer de choquantes inégalités, notamment sur les divers points du littoral. A la suite de ce mouvement, qui a été étudié ici même par M. Charles Coquelin (2), et qui n'avait pas seulement trait à la houille, un projet de loi sur les douanes avait été présenté à la chambre des députés; il était devenu l'objet d'un long rapport de M. Lasnier, qui avait représenté notre industrie minérale comme incapable de lutter contre l'invasion des produits de l'Angleterre et de la Belgique. La révolution de février avait naturellement empêché qu'il fût donné aucune suite à ce projet, et jusqu'en 1852 l'état de l'industrie rendait inutile toute querelle douanière; mais lorsque l'année suivante nos manufactures prirent cet élan extraordinaire où l'augmentation forcée du

(1) *Recueil historique et alphabétique sur l'exploitation des mines de charbon de terre et de houille, avec les dispositions concernant les droits*, par M. Bruyard, premier commis de M. Trudaine, 2 vol. in-4°, 1756-1766.

(2) *La Liberté du commerce et les Systèmes de douanes, — les Houilles et les Fers*, livraison du 15 janvier 1847.

Digitized by Google

prix de la houille n'a pas eu pour cause, il faut en convenir, l'insuffisance de la production indigène, les plaintes recommencèrent contre l'impossibilité où se trouve notre industrie houillère de se mettre, malgré tous ses efforts, au niveau des besoins de la consommation. Le gouvernement, prenant en considération la multiplicité de ces plaintes, la disette gênante d'une matière première aussi nécessaire que la houille, et la tendance des prix à une élévation excessive, décréta en 1853 le régime douanier auquel est actuellement soumise l'industrie houillère. Il n'apparaît pas d'ailleurs que l'influence de cette mesure ait été favorable à l'abaissement du prix de vente des combustibles minéraux. Il serait évidemment intéressant de connaître la relation qui peut exister entre ce prix et les modifications successives des tarifs de douane; mais on conçoit que ce résultat ne pourrait être obtenu que par des études exclusivement locales : il ne se dégage pas suffisamment des données que fournit la statistique nécessairement générale de l'administration des mines, c'est-à-dire de la comparaison de la quantité totale de combustibles minéraux consommés dans une année avec la valeur totale en francs de cette quantité (1); il faudrait en quelque sorte étudier dans chaque centre de consommation la série des phases subies par le prix de la houille aux diverses époques, et cet examen ne peut rentrer dans notre plan.

Il ne me reste plus, pour terminer ce que j'ai à dire de la législation douanière de la houille, qu'à mentionner le coke ou houille carbonisée comme payant le double des droits d'importation de la houille non carbonisée. Cette distinction, établie en 1838, fut fondée sur la nature manufacturée du produit et sur ce que, dans les évaluations officielles, le quintal métrique est regardé comme équivalent à deux quintaux métriques de houille, ce qui n'est point exact en général. On sait d'ailleurs que le coke a des usages spéciaux, et que cette proportion ne peut avoir qu'un sens fiscal; depuis le décret de 1853, la houille carbonisée n'acquitte plus que la moitié en sus des droits acquittés par la houille crue.

II. — IMPORTATION DE LA HOUILLE ÉTRANGÈRE EN FRANCE.

Le rôle des combustibles minéraux dans l'industrie d'un pays étant maintenant tout à fait comparable au rôle des céréales dans l'alimentation de l'homme, il doit exister une certaine analogie entre

(1) Voici en effet les valeurs moyennes du quintal métrique de houille pour les années que je me suis toujours attaché à considérer : en 1814, le prix était de 1 fr. 7 cent.; en 1820, de 1 fr. 5 cent.; en 1830, 1840 et 1850, 98 centimes; en 1852, de 95 centimes; durant ces périodes décennales, les variations ne paraissent obéir à aucune loi qui autorise des conclusions formelles.

Digitized by Google

les législations douanières de deux matières premières d'une aussi haute importance; un jour même les verra peut-être réunies dans une complète identité, fondée sur la liberté absolue. On connaît le régime de l'échelle mobile, dont le mécanisme ingénieux, mais trop théorique, règle actuellement le commerce des céréales entre la France et l'étranger : on produit ou du moins on veut ainsi produire à volonté, suivant le degré d'abondance de nos récoltes, une certaine constance dans l'état de nos marchés, au moyen de l'importation des céréales étrangères et de l'exportation des céréales indigènes, en faisant varier, selon les circonstances, les droits de douane qui déterminent ce double mouvement. Il ne pouvait être question, pour les combustibles minéraux, d'un mécanisme économique fondé sur un principe du même ordre; néanmoins, comme on l'a vu, le régime douanier a été conçu dans un esprit favorable au producteur. On s'est efforcé de le protéger à l'aide d'une sorte d'échelle mobile, dont les degrés sont les facilités présumées d'arrivage des charbons étrangers sur les divers points de notre territoire. Bien que les zones aient été destinées, du moins on l'a toujours dit, à amener au plus bas prix possible ces charbons dans les régions qui ne peuvent s'en procurer de français, ce résultat n'a jamais été atteint. Par exemple, les habitans du littoral de l'Océan, qui est à peu près dépourvu de gîtes de combustible, ne peuvent souvent recevoir que de la houille anglaise, par suite du prix élevé auquel reviendrait la houille française en raison des frais de transport; il est donc permis de dire que la taxe douanière est pour ces habitans une charge gratuite, et on comprend pourquoi ils n'ont jamais cessé de se plaindre.

Avant de montrer comment, nonobstant ce régime d'entraves, l'importation étrangère s'est progressivement accrue au point de fournir près des deux tiers de la consommation indigène, il convient de déblayer le terrain de ce qui concerne notre exportation, dont la valeur maximum n'atteint qu'un million de quintaux métriques (1). Si on met à part les quantités de houille exportées en Algérie et en Belgique (par suite d'un petit mouvement de frontières) et les réexportations de charbons anglais, on voit qu'il n'y a d'exportation réelle que pour la Suisse, qui reçoit annuellement du bassin de la Loire 200,000 quintaux métriques de houille, pour la Sardaigne, qui en reçoit environ 100,000 de ce bassin et de celui des Bouches-du-Rhône, et pour quelques pays limitrophes. Notre exportation ne mérite évidemment pas qu'on s'y arrête plus longtemps.

(1) En 1811, la France exportait 300,000 quintaux métriques de houille, en 1820 264,555 quint. mét., en 1830 60,117 q. m., en 1840 378,305 q. m., en 1850 415,500 q. m., et en 1856 994,956 q. m. On verra plus loin les quantités considérables qu'exportent, particulièrement en France, la Belgique et surtout l'Angleterre.

Digitized by Google

Dans le rapport du ministre des travaux publics à l'empereur, qui précède le dernier résumé des travaux statistiques de l'administration des mines, on peut voir une carte intéressante dont on ne saurait trop louer l'ingénieuse et utile disposition, et qui représente à la fois, pour l'année 1850, la production et la consommation des divers départemens en combustible minéral. Sur chacun de nos bassins, un carré, dont la surface est proportionnelle à la production, figure cette première donnée fondamentale. Pour chaque département, un cercle, dont l'aire est proportionnelle à la consommation, représente ce second élément de la question des houilles. En outre, des secteurs, dont l'ouverture angulaire est en rapport avec la quantité de combustible importé, en font connaître la provenance indigène ou étrangère. L'usage des signes conventionnels est même, sur cette carte spéciale, poussé si loin qu'on y voit la proportion suivant laquelle chaque bassin français concourt à la consommation d'un département quelconque. Enfin les voies de circulation de la houille sont figurées sur cette carte, qui résume ainsi, dans un langage parlant aux yeux, tous les élémens essentiels de l'industrie et du commerce des combustibles minéraux. On sait que M. Charles Dupin a naguère figuré sur une carte de France, au moyen de teintes plus ou moins foncées, le degré de civilisation dans chacun de nos départemens. Si l'on compare ces deux cartes, on est frappé, comme le remarque justement le comité des houillères, de la grande analogie des résultats qu'elles fournissent. Cette conclusion était du reste facile à prévoir, la consommation de la houille donnant en quelque sorte la mesure de la production manufacturière et agricole, et aussi de la population dans une région déterminée. On ne sera donc point étonné de voir paraître au premier rang dans les deux cartes le département du Nord, qui consomme à lui seul près du cinquième de la houille brûlée en France; les départemens de la Loire et de la Seine, qui en consomment chacun plus du dixième; ceux du Pas-de-Calais, du Rhône, de Saône-et-Loire, du Gard. Il n'est point non plus surprenant de trouver parmi les moindres consommateurs les départemens du Gers, des Hautes-Pyrénées et de la Corrèze, dont les deux premiers ne figuraient même pas, avant 1848, sur le tableau du commerce des combustibles minéraux.

Un simple coup d'œil jeté sur la carte de l'administration des mines montre l'étendue des régions desservies en partie par les houilles de provenance étrangère. On y voit les produits du bassin de Sarrebruck pénétrer dans sept départemens, en tête desquels sont ceux de la Moselle, de la Meurthe, du Bas-Rhin et des Vosges, et ne pas dépasser une ligne qui relierait les villes de Colmar, Épinal, Chaumont, Saint-Dizier, Bar-le-Duc et Verdun. On y reconnaît de même le domaine attribué aux houillères de la Belgique,

Digitized by Google

qui comprend seize départemens, et que délimite une ligne passant par Rouen, Paris, Troyes et Châlons-sur-Marne. Ces houillères fournissent au département du Nord les deux tiers de son approvisionnement, le troisième tiers étant nécessairement produit par les exploitations locales. Les charbons anglais entrent pour un quart dans l'approvisionnement du Pas-de-Calais, pour un tiers dans celui de la ville de Rouen. Tandis que les importations de la Belgique et de la Prusse rhénane ont lieu naturellement sur les points voisins des frontières jusqu'à ce qu'elles soient combattues avec avantage par les produits des mines françaises, les importations de l'Angleterre n'embrassent pas moins de trente-huit de nos départemens; elles arrivent jusqu'à Montpellier, Marseille, Draguignan, Ajaccio, en contournant la Péninsule, et pénètrent jusqu'à Toulouse, Agen, Limoges, Poitiers, Tours, Le Mans, Alençon, Rouen, Amiens, Arras et Lille, où elles viennent lutter avec les importations de la Belgique. L'Angleterre fournit peu de charbon au département de la Seine, qui est surtout approvisionné par la Belgique et par les mines nationales. Les chiffres les plus récens de la consommation parisienne en attribuent plus des quatre cinquièmes aux houillères belges, un sixième environ aux mines du nord de la France, et le reste à celles du centre et à celles de l'Angleterre. On n'a peut-être point oublié la perte, arrivée, au commencement d'octobre 1857, sur les côtes de Fécamp, du steamer anglais *the Emperor*. Il était le premier essai d'une compagnie qui se proposait de créer un service spécial pour le transport des charbons entre Paris et Rouen et le bassin houiller de Newcastle, au moyen de longs bateaux à vapeur d'un faible tirant d'eau, du port de 1,200 tonneaux, et munis de petites machines destinées à opérer rapidement le déchargement du navire. Le steamer *the Emperor* devait stationner à Rouen jusqu'à ce que la crue des eaux de la Haute-Seine lui permît d'arriver à Paris. Si le succès n'a pas tout d'abord couronné cette première tentative, elle ne constitue pas moins un fait digne de préoccuper nos compagnies de chemins de fer.

Dans le rapport que je mentionnais tout à l'heure, le ministre des travaux publics s'exprime ainsi à propos de la production, de l'importation et de l'exportation des combustibles minéraux : « Ces chiffres, pris dans leur ensemble, font clairement ressortir l'infériorité chaque jour croissante de l'industrie indigène vis-à-vis des bassins étrangers. » On vient de voir quels sont les points de notre territoire où pénètrent les houilles étrangères; examinons dans quelle proportion elles concourent à la consommation française.

Il a été remarqué déjà que la presque totalité de la houille produite par le bassin de Sarrebruck (1) était consommée en Lorraine

(1) La progression des importations houillères du bassin de Sarrebruck se déduit des

Digitized by Google

et en Alsace et aussi par la compagnie des chemins de fer de l'Est, qui n'a pas seulement provoqué comme consommateur l'accroissement des importations de la Prusse et de la Bavière rhénanes; par l'ouverture de l'embranchement de Frouard à Forbach, en 1851, et par l'application de tarifs différentiels, elle a considérablement activé ces importations. Ce fait d'un bassin étranger qui approvisionne exclusivement nos départemens limitrophes doit être rapproché de cette fièvre de recherches dont la Moselle est en ce moment le théâtre. On y trouvera une preuve bien manifeste du progrès que l'industrie houillère est capable de faire sans être surexcitée par l'espoir d'une protection systématique, et du caractère tout artificiel des plaintes que fait entendre le comité des houillères françaises, lorsqu'il prétend que le relâchement de notre législation douanière aura pour conséquence de s'opposer au développement de nos exploitations de combustibles minéraux.

On peut encore opposer aux partisans des restrictions douanières l'essor pris par les mines du nord de la France, placées exactement vis-à-vis du bassin belge dans la situation qu'occupent vis-à-vis du bassin de Sarrebruck nos exploitations naissantes de l'est. Cependant la France absorbe à elle seule la presque totalité de l'exportation houillère de la Belgique : sur une production de 85 millions de quintaux métriques, elle en consomme environ 32 millions, c'est-à-dire plus du tiers (1). Tout exposé qu'il est à la concurrence étrangère, le bassin du nord s'est pourtant développé au point, je le répète, de doubler son extraction durant ces cinq dernières années, et il a tenu partiellement en échec l'importation belge. Il n'est pas douteux que les nouvelles exploitations de la Moselle ne soient destinées à donner un spectacle semblable. A coup sûr, les sociétés d'explorateurs que le comité des houillères a soin de signaler comme une preuve incontestable des efforts de l'industrie minérale, et dont il cite les succès sur plusieurs points du territoire pour montrer l'augmentation incessante de notre domaine souterrain, ces sociétés si nombreuses ne pensent point, comme le comité, que les charbons

chiffres suivans : en 1811, 250,000 quintaux métriques; en 1820, 278,143 quint. mét. (nombre très inférieur à ceux qui le précèdent et qui le suivent dans la série); en 1830, 753,419 quint. mét.; en 1840, 1,607,790 q. m.; en 1850, 2,772,800 q. m. A partir de cette époque, l'existence des sections de chemins de fer qui ont successivement relié ce bassin aux départemens qu'il approvisionne a rapidement accru les importations, qui ont bientôt atteint les chiffres annuels de 6, 8 et 10 millions de quintaux métriques.

(1) Voici du reste, pour la période que je considère dans tout le cours de cette étude, les chiffres relatifs à l'importation des houilles belges : en 1811, la Belgique nous a envoyé 950,000 quintaux métriques de houille; en 1820, 2,272,132 quint. mét.; en 1830, 5,108,065 quint. mét.; en 1840, 7,486,002 q. m.; en 1850, 19,531,900 q. m.; en 1857, 32 millions de quint. métriq. Durant les trois dernières années, l'importation belge est restée stationnaire.

Digitized by Google

étrangers se présentent sur nos marchés du nord et de l'est dans des conditions telles que les charbons français ne puissent soutenir la concurrence, car je ne suppose pas que le mouvement remarquable d'explorations dont j'ai tenté de donner une idée se poursuive dans un intérêt purement géologique.

La France se trouve encore au premier rang des contrées qui reçoivent de la houille anglaise. Sur les 62,182,820 q. m. de combustibles minéraux que la Grande-Bretagne a exportés en 1856, nous en recevons plus du sixième, ou exactement 11,817,580 quint. mét. Ce nombre comprend le charbon destiné à notre marine à vapeur, qui, on le sait, ne paie qu'un simple droit de balance, et qui figure pour 3 millions de quintaux métriques environ dans ce chiffre d'importation. L'augmentation en 1857 a été fort considérable, puisque, abstraction faite de la quantité spécialement absorbée par nos bâtimens à vapeur, qu'elle approvisionne presque exclusivement, l'importation anglaise s'est élevée, d'après le tableau comparatif du commerce étranger des principales marchandises qu'a récemment publié *le Moniteur*, à 11,543,905 quintaux métriques (1). Ce mouvement est du reste particulier à l'Angleterre, car le même document nous montre que les importations allemande et belge ne se sont accrues que de quelques centaines de quintaux métriques, et que l'importation belge de 1857 est encore inférieure à celle de 1855.

L'importation en France des houilles anglaises daterait de loin, suivant M. Amédée Burat, qui raconte que déjà en 1325 des navires français allaient à Newcastle échanger du blé contre du charbon, qu'en 1546 Henri VIII écrivait au maire de cette ville d'expédier 3,000 tonnes de combustible à Boulogne, qu'en 1770 trois cent soixante-cinq bâtimens étaient employés à cette importation. On a vu d'ailleurs, lorsque j'ai résumé les phases diverses qu'a subies le régime douanier de la houille étrangère avant la révolution, le rôle important que semblait jouer la Grande-Bretagne dans notre consommation de combustible minéral. « C'était de l'Angleterre surtout que nous recevions ce combustible, » lit-on dans le premier numéro du *Journal des Mines* (septembre 1795), et le mémoire ajoute, suivant le langage du temps, qui ne serait peut-être pas désavoué en ce moment par le comité des houillères françaises : « Nous comptions sur cette ressource funeste, comme si elle eût pu toujours durer. »

(1) Les chiffres qui peuvent donner une idée de l'importation des charbons de la Grande-Bretagne sont les suivans : en 1814, 113.923 quintaux métriques; en 1820, 251,194 q. m.; en 1830, 511,289 q. m.; en 1840, 3,807,739 q. m.; en 1850, 6,024,100 q. mét.; en 1855, 8,813,390 q. m. La modification apportée en 1853 aux droits d'entrée sur la houille étrangère n'a pas eu d'effet immédiat, par suite de l'influence de la guerre de Crimée sur le prix du frêt; mais l'action s'en est fait sentir aussitôt après le rétablissement de la paix.

Digitized by Google

Il est impossible de se procurer, avant 1787, des chiffres propres à faire apprécier la valeur réelle de l'importation anglaise en houille : pour cette année, elle est de 1,573,784 quintaux métriques, et constitue ainsi les trois quarts de l'importation totale, soit un peu moins du tiers de la consommation française. En 1789, ce chiffre est de 1,800,000. Après avoir diminué peu à peu jusqu'à devenir nulle pendant toute la période qui correspond au blocus continental, établi depuis la fin de 1806 jusqu'à la chute de l'empire, l'importation des houilles anglaises en France reparaît à peine durant les vingt ans qui précèdent la promulgation de la loi de 1836. Bien que l'ordonnance de 1837 eût aussi diminué de moitié les droits d'entrée sur les houilles belges, elle avait eu nécessairement une influence plus grande sur l'importation du royaume-uni, attendu que la taxe perçue sur la frontière maritime était plus que triple de celle perçue sur la frontière de terre, dans la partie où s'opérait principalement l'entrée des houilles de Belgique. En somme, quoique depuis cette époque l'importation belge ait toujours été beaucoup plus considérable que l'importation anglaise, la première a seulement triplé, tandis que la seconde a sextuplé.

La Grande-Bretagne a toujours été et elle est encore maintenant le point de mire des partisans des restrictions commerciales. Les houillères du nord de la France sont, à proprement parler, les seules qu'expose à la concurrence étrangère le voisinage des houillères de la Belgique, dont les produits d'ailleurs semblent nous être assurés. L'importation anglaise au contraire, par ses progrès incessans, puisqu'elle tend à pénétrer de plus en plus dans l'intérieur de la France par l'intermédiaire des voies navigables qui débouchent dans l'Océan, intéresse un nombre beaucoup plus considérable d'exploitans. Dans ce débat industriel et commercial, aux consommateurs qui demandent à grands cris de la houille abondante et à bon marché viennent se joindre les chambres de commerce de nos principales villes maritimes, d'ailleurs à bon droit un peu suspectes, puisque les intérêts qu'elles représentent ont pour base essentielle l'industrie des transports, et que par conséquent ces villes ne demandent naturellement qu'exportation et importation. La Belgique même paraît vouloir entrer dans la lice pour son propre compte, bien que sa production, si considérable eu égard à la faible étendue de son territoire, semble devoir la mettre à l'abri des envahissemens de l'Angleterre en matière de combustibles minéraux (1). Le directeur d'un des principaux charbonnages

(1) La discussion récente à la chambre des représentans belges d'un projet de loi relatif au transit a été marquée par un incident qui montre combien et à quel titre réel la houille anglaise préoccupe nos voisins. Le gouvernement proposait de mettre sur les charbons un droit de transit de 17 centimes par quintal métrique, et la section chargée

Digitized by Google

de Mons, M. Henri Jordan, prêtait récemment son concours à ses confrères français par les réflexions dont il accompagnait l'utile traduction d'une statistique de l'industrie houillère du royaume-uni. « Habituée à produire des quantités aussi considérables que celles que nous venons d'indiquer, dit M. Jordan, intéressée à conserver toujours la même activité, disposant des moyens de production les plus puissans, admirablement douée quant aux conditions naturelles, l'industrie houillère anglaise sera nécessairement amenée, dans quelque année de crise, à jeter sur le continent des marchandises qui n'auront point trouvé de débouché en Angleterre, et dans les années de prospérité même il lui sera facile, toutes les fois qu'elle le jugera convenable, d'encombrer de ses produits les ports du littoral et de dicter la loi sur les marchés. » Cette seconde partie de la proposition de M. Jordan est évidemment contestable, car il est difficile d'admettre cette influence excessive de l'industrie anglaise sur une industrie similaire du continent, et elle ne comporterait réellement d'autre remède qu'une prohibition absolue des produits de la Grande-Bretagne. La première partie, à laquelle se réduisent d'ailleurs les partisans modérés du système restrictif, ne me semble pas davantage devoir être prise en considération, car on ne peut choisir une période anormale, et nécessairement de courte durée, pour base d'un système douanier. Le comité des houillères françaises fait, de son côté, allusion à une parole prononcée en 1835, dans un débat parlementaire relatif à la suppression des droits de sortie sur les houilles, par un ministre anglais qui s'était écrié que toute nation qui, pour travailler, aurait besoin de la houille anglaise serait vassale de l'Angleterre. Rappeler, comme on l'a fait trop souvent, cette parole, où se trahit l'orgueil exagéré que donne à la Grande-Bretagne le sentiment de sa prépondérance commerciale, c'est vraiment ne chercher qu'à faire vibrer un sentiment patriotique là où il faudrait ne voir qu'une question économique. On ne peut pas dire sérieusement que la France, qui produit environ les deux tiers de la houille qu'elle consomme, et qui n'emprunte à l'Angleterre, en prenant les termes de comparaison les plus défavorables, que le dixième au plus de sa consommation, puisse se trouver jamais dans un état de vassalité industrielle vis-à-vis de cette puissance. Il est bon de n'attribuer aux

de l'examen du projet de loi demandait par amendement la suppression de tout droit, en raison de la voie détournée que serait obligée de prendre une marchandise britannique pour se rendre dans le nord de la France par la Belgique, et de la quantité minime des houilles qui pourraient ainsi transiter. Le gouvernement, par l'organe du ministre des finances, et alors que le ministre des affaires étrangères votait en faveur de l'amendement, a répondu que le droit de transit devait être maintenu tant que le régime des zones serait en vigueur en France. Bref, l'amendement n'a été rejeté que par 44 voix contre 35, alors que l'ensemble du projet était adopté par 71 voix contre 3.

Digitized by Google

combinaisons de douane que les résultats qu'elles peuvent produire.

III. — CONSOMMATION DES COMBUSTIBLES MINÉRAUX.

La consommation d'une marchandise quelconque par une nation comprend naturellement trois termes, dont deux, la production indigène et l'importation étrangère, s'ajoutent l'un à l'autre, et de la somme desquels se retranche le troisième, qui est l'exportation à l'étranger. Nous connaissons maintenant ces trois termes pour les combustibles minéraux; il nous suffit donc de les grouper dans l'ordre que j'indique pour obtenir la valeur annuelle de la consommation française. Le dernier chiffre authentique date de 1852, époque à laquelle s'arrête la plus récente publication de l'administration des mines, et il accuse 79,585,200 quintaux métriques de houille absorbés par nos industries de tout genre. La consommation houillère de la France était en 1787 de 4,035,919 quintaux métriques, en 1802 de 9,351,800, en 1814 de la même quantité; mais depuis cette époque elle s'est graduellement accrue dans une proportion considérable : elle était en 1820 de 13,481,220 quintaux métriques, en 1830 de 24,939,448, en 1840 de 49,798,921, en 1850 de 72,252,700; ce dernier chiffre donne une infériorité de plus de 4 millions de quintaux métriques relativement à l'année qui a précédé la révolution de février. Le temps d'arrêt n'avait pas été, comme pour notre production, de plus d'un an à la suite de la révolution de juillet. Il semble que depuis 1852 la loi d'accroissement qui résulte de ces indications soit tout à fait modifiée, notamment pour les trois années suivantes; les évaluations approximatives les plus récentes portent notre consommation en combustibles minéraux à 121 millions de quintaux métriques, dont le quart à peu près nous serait fourni par la Belgique, qui nous envoie à elle seule les deux tiers de l'importation étrangère, dont le dixième et le douzième environ sont expédiés respectivement par l'Angleterre et la Prusse rhénane. En même temps on évalue à 77,500,000 quintaux métriques la production indigène, ce qui lui attribuerait à peu près les cinq huitièmes de la consommation totale.

Tandis que nous ne rencontrons en France qu'une exportation insignifiante, fait que les chiffres cités plus haut expliquent suffisamment, nous ne trouvons au contraire aucune importation étrangère de houille en Belgique et dans la Grande-Bretagne. Contrairement à ce qui se passe chez nous, ces deux pays produisent beaucoup plus qu'ils ne consomment, et la France est un des principaux cliens qui absorbent l'excédant de leur production, particulièrement en ce qui concerne la Belgique. Nous sommes certainement pour beaucoup dans cet accroissement de 71 pour 100 qui s'est manifesté de 1845

Digitized by Google

à 1855 dans l'extraction houillère de nos voisins, car les deux cinquièmes environ de leur production appartiennent à l'importation, évaluée maintenant à 35 millions de quintaux métriques. On arrive ainsi, pour la consommation belge en combustibles minéraux, au chiffre de 50 millions de quintaux métriques, qui est relativement bien plus considérable que le nôtre, puisque le territoire de la France est vingt fois plus grand que celui de la Belgique, et que notre population est décuple de la sienne.

Nous avons heureusement des chiffres parfaitement authentiques pour la Grande-Bretagne, grâce à une publication officielle récemment faite par les soins du *Geological Survey* (1), dont le directeur, M. Murchison, constate, dans une courte introduction, l'essor prodigieux, — aux yeux des Anglais eux-mêmes, — de l'industrie houillère du royaume-uni, conséquence naturelle du développement grandiose que prend l'industrie manufacturière de ce pays. « Malgré l'excès de production que présentait l'année 1854 sur toutes les années précédentes, je trouve, dit M. Murchison, que la production du charbon en 1856 est encore supérieure à cette surprenante quantité (*surprising quantity*); le chiffre de 677,117,770 quintaux métriques correspond à une augmentation de 22,274,580 sur l'année 1855, et, au prix moyen de la houille sur le carreau de la mine, il représente une valeur de 410,596,550 francs. L'exportation à l'étranger, qui est de 62,182,820 quintaux métriques, s'est accrue d'une année à l'autre de près de 10 millions de quintaux métriques; grâce à la navigation côtière et aux chemins de fer, elle a été plus active que jamais. » En défalquant l'exportation de la production, on arrive pour la consommation anglaise au chiffre énorme de 614,934,950 quintaux métriques, qui est quintuple du nôtre. On sait que l'Angleterre a une population inférieure de dix millions d'habitans à celle de la France.

Indépendamment d'une abondance toute naturelle, que nous ne pouvons qu'envier, les bassins houillers de la Grande-Bretagne rencontrent encore un puissant élément de prospérité dans une répartition également naturelle sur ce sol classique des richesses minérales. Tel bassin touche à une mer, tel autre se trouve à la fois placé sur deux mers; les bassins du centre de l'Angleterre sont sillonnés de canaux qui amènent par la Tamise la houille jusqu'à Londres, dont la consommation est de 45 millions de quintaux métriques, quantité qui dépasse de beaucoup la moitié de notre production. On évalue à 2,500,000 âmes la population de Londres, et à 1,600,000 celle de Paris; la capitale de la France ne con-

(1) *Mineral Statistic of the united Kingdom of Great Britain and Ireland for the year* 1856, by Robert Hunt, 1857, published by order of the lords commissionners of her majesty's treasury.

Digitized by Google

somme que 12 millions de quintaux métriques de houille, soit un peu plus du quart de la quantité brûlée dans la capitale de l'Angleterre. Outre leurs canaux navigables, qui donnent de si faciles débouchés à une matière première aussi gênante que la houille, et pour le transport de laquelle ces canaux ont été à peu près exclusivement établis, nos voisins d'outre-Manche ont encore leurs innombrables chemins de fer, dont les compagnies tentent de rivaliser avec les steamers à hélice eux-mêmes, en n'appliquant à la houille que le tarif minime de 0 fr. 014 par tonne et par kilomètre. En 1854, le *Great Northern* seul a transporté plus de 80 millions de quintaux métriques de houille. Le cabotage, qui est presque entièrement desservi par ce commerce spécial, ne donne pas des résultats moins grandioses. A défaut de chiffres plus récens, je rappellerai que M. Talabot, rapporteur de la *commission des vœux* au conseil général des manufactures, disait le 3 janvier 1846, dans un débat sur la question du transport exclusif des houilles par bâtimens français, que le cabotage seul du charbon dépassait en Angleterre 7,700,000 tonneaux, c'est-à-dire le triple de notre cabotage entier, sur 12 millions afférens au cabotage général, et présentait un mouvement de cent mille vaisseaux, — qu'il entrait par cette voie pour la seule ville de Londres 2,900,000 tonneaux. Suivant un *reviewer* anglais que j'ai déjà eu occasion de citer (1), en un seul mois (octobre 1852), sept cent quatre-vingt-huit vaisseaux, transportant près de 255,000 tonnes de houille extraites des mines du nord, arrivaient dans la capitale de la Grande-Bretagne, et dans toute l'année les bâtimens partis du bassin de Newcastle étaient en destination de trois cent onze ports appartenant aux diverses parties du monde. « Une fois, dit ce publiciste, trois cents navires environ, chargés de charbon, furent vus, à une seule marée, sortant ensemble de l'embouchure de la Tyne et se dispersant sur l'Océan, leurs proues tournées dans presque toutes les directions, s'enfonçant profondément dans les eaux sous le poids de leur fardeau minéral, d'une bien plus grande valeur pour nous que des sables aurifères ou les mines du Mexique. » Pensée éminemment juste, car c'est réellement la houille qui, dans l'ordre industriel, assigne principalement à l'Angleterre le premier rang parmi toutes les nations du globe. On rappelait récemment ici même que, des trois élémens du grand fret maritime (coton, houille et sucre) qu'une puissance navale doit attirer à elle, indépendamment des affrétemens généraux, la Grande-Bretagne possédait les deux derniers (2) : on voit quelle est la valeur de l'un de ces élémens.

(1) *The British Quarterly Review*, 1 january 1857.

(2) *Les Colonies françaises depuis l'Abolition de l'Esclavage*, par M. R. Lepelletier Saint-Rémy, livraison du 1er janvier 1858.

Digitized by Google

En France, nos principales régions houillères sont situées dans la partie centrale, et, à l'exception de quelques lambeaux isolés et clair-semés dans le Maine, dans l'Anjou, dans la Vendée, etc., le terrain carbonifère ne se rencontre que loin de la mer. Malgré la présence de nos bassins d'origine récente au nord et à l'est, la répartition des précieux gisemens est très irrégulière. Elle est en outre fort désavantageuse au point de vue capital des transports, parce que ces gisemens sont pour la plupart situés dans des pays accidentés, près de fleuves irrégulièrement navigables, de sorte que les distances considérables que doivent nécessairement parcourir les produits de nos houillères avant d'atteindre les grands centres de consommation sont excessivement onéreuses. Telles sont les conditions qui, pour tout le littoral de l'Océan, rendent inévitable, en dépit même des droits protecteurs, l'alimentation de nos usines par l'Angleterre. En jetant les yeux sur la carte de l'administration des mines, où le fait se trouve mis dans la plus entière évidence, on reconnaît que le droit perçu sur les importations maritimes de combustibles minéraux pèse précisément sur les moindres consommateurs. Si l'on songe que la Belgique et l'Angleterre sont depuis longtemps sillonnées de canaux navigables et de chemins de fer, on a dans les rapprochemens que suggère ce fait des indications fort nettes sur le sens dans lequel doivent tendre et tendent incessamment d'ailleurs nos efforts pour atténuer notre infériorité vis-à-vis de ces puissances. Au fond, la difficulté que présente le commerce des combustibles minéraux est plus simple que ne le ferait croire l'âpreté des luttes auxquelles il donne lieu entre les producteurs et les consommateurs, qui y apportent nécessairement une ardeur excessive en raison de l'intérêt qui pour eux s'attache à la solution de la question. Cette difficulté a été, dès 1836, indiquée avec précision et autorité par M. de Saint-Cricq, que personne n'a jamais songé à accuser d'une affection exagérée pour les doctrines du libre-échange. « La question des houilles, disait-il à la chambre des pairs, est moins une question de tarif qu'une question de transport. Nous sommes riches en mines de houille; l'extraction n'en est pas généralement beaucoup plus chère qu'ailleurs. C'est l'insuffisance des voies de transport qui en élève le prix aux lieux de consommation, à ce point qu'un hectolitre, valant sur telle fosse 60 ou 80 centimes, revient dans tel port à 3 ou 4 francs. » Tel est, aux yeux même des protectionistes raisonnables, le véritable état de la question. Je ne veux donner pour preuve de l'exactitude de cette assertion au sujet des véritables limites dans lesquelles doit se circonscrire le débat que les paroles du ministre des travaux publics dans le rapport à l'empereur que j'ai déjà cité. Après avoir comparé les prix moyens du charbon sur le lieu de production et sur le lieu de consomma-

Digitized by Google

tion, après avoir reconnu que le premier est moins de la moitié du second, il ajoute : « Du fait général il résulte jusqu'à l'évidence qu'en France notre infériorité, quant au prix du combustible minéral, ne tient pas, comme on l'a dit trop souvent, à la cherté de notre extraction et à la barbarie de nos procédés; elle tient principalement à l'insuffisance de nos voies de transport. L'on ne peut donc trop le répéter, c'est en achevant nos chemins de fer et nos canaux que nous parviendrons à donner la houille à bon marché sur tous nos grands centres industriels. » On conçoit dès lors que le gouvernement qui a tant fait pour améliorer les conditions de l'industrie nationale, en donnant une si vive impulsion à la construction de notre réseau de chemins de fer, pouvait légitimement diminuer, comme il l'a fait en 1853, les droits qui restreignent l'importation des houilles étrangères. Loin d'admettre que, sans des droits excessifs, notre industrie houillère serait hors d'état de lutter avec celle de l'étranger, le gouvernement se place sur un autre terrain, et s'occupe des moyens de procurer à la France les conditions qui lui manquent pour rivaliser sur le pied d'égalité avec la Belgique et l'Angleterre. Il reconnaît que, pour le plus grand nombre des départemens qui se font remarquer par une consommation infime de charbon minéral, l'absence de voies de communication et le prix élevé des transports sont les seules causes auxquelles ce fait doive être attribué, et il dote ces départemens de voies nouvelles de transport. Notre réseau général des chemins de fer est à peu près complétement tracé, il avance rapidement. Au moment où le réseau partiel des Pyrénées a été concédé, soixante-seize départemens participaient déjà plus ou moins, dans le présent ou dans l'avenir, aux bienfaits du système des communications rapides. Parmi les départemens déshérités se trouvaient précisément ceux que j'ai cités comme ne figurant pas dans le tableau de notre consommation de combustible minéral, et les autres n'y figuraient guère que pour mémoire.

Jusqu'à présent, il faut le reconnaître, nos chemins de fer ont surtout favorisé les importations des houilles étrangères, par suite des circonstances qui ont déterminé l'ordre de leur création et des réductions de tarif qu'ont admises certaines compagnies concessionnaires. On le comprend sans peine : tandis que nos bassins de la Loire, de Saône-et-Loire et de l'Allier sont situés à 600, 450 et 385 kilomètres de Paris, les bassins belges ne sont distans de ce grand centre industriel que de 308 kilomètres pour celui de Mons, et de 266 pour celui de Charleroi; les ports du Havre et de Dieppe n'en sont éloignés que de 229 et 201 kilomètres. Aussi les transports de houille par les voies ferrées n'ont-ils réellement

Digitized by Google

eu lieu que pour les charbons belges et anglais, par les lignes du Nord et de Rouen, auxquelles il convient d'ajouter aussi la ligne de Forbach pour le bassin de Sarrebruck. Le transport de matières aussi lourdes et aussi encombrantes que la houille semblerait d'ailleurs devoir être l'apanage exclusif des voies navigables, et il va sans dire qu'il n'a été détourné sur les chemins de fer qu'au moyen d'un abaissement considérable du tarif afférent à cette marchandise. Ce tarif est en effet de 10 centimes par tonne et par kilomètre dans le modèle le plus récent de cahier des charges d'une concession de chemin de fer. La compagnie du Nord est la première qui ait engagé la lutte avec les canaux, en ne demandant d'abord que 0 fr. 035, puis 4 centimes; elle a été imitée par la compagnie de l'Est, et cette tentative a été tout aussi favorable aux novateurs qu'aux consommateurs; elle vient, un peu tard il est vrai, d'être renouvelée par la compagnie de Lyon, qui en tirera les mêmes avantages. Aucune autre compagnie n'a trouvé que son intérêt lui conseillât de prendre un semblable parti, qui amènerait une diminution très notable dans le prix de la houille, et serait par conséquent éminemment favorable aux concessionnaires de mines. Nous avons vu quelle limite atteignait le prix du transport de la houille sur les chemins de fer anglais : elle serait à la rigueur admissible pour nos chemins de fer dans le cas d'une ligne qui entrerait en concurrence avec un canal parallèle; mais le prix de 0 fr. 015 par tonne et par kilomètre n'aboutirait pas à un bénéfice sérieux.

On le voit, la lutte engagée entre les canaux et les chemins de fer pour le transport de la houille et des marchandises semblables ne peut qu'être favorable au consommateur, puisqu'elle se traduit par des réductions de prix; mais si les canaux présentent le grave inconvénient d'être sujets à des chômages trop fréquens en hiver ou en été, ils n'en sont pas moins les voies naturelles des transports à grande distance pour les matières lourdes et encombrantes, et d'ailleurs les prix des chemins de fer se relèveraient certainement dès que les canaux auraient été abandonnés par la batellerie. On ne doit donc pas désirer que cette lutte aboutisse à un résultat aussi radical, et on ne peut que se joindre au comité des houillères quand il réclame du gouvernement une réduction sur les droits de navigation intérieure, réduction accordée déjà sur une partie du canal du Rhône au Rhin qu'avoisine la ligne de Strasbourg à Bâle, et qui, généralisée, améliorerait certainement beaucoup les conditions de la circulation de nos produits houillers. On conçoit en effet que ces droits de péage de 1 centime par tonne et par kilomètre, c'est-à-dire constituant la moitié ou les deux tiers du fret total, soient un obstacle à la diminution de celui-ci, puisqu'ils ne peuvent partici-

Digitized by Google

per à une réduction quelconque, alors que les frais de transport proprement dits sont bien près d'être réduits au minimum. Il faut même remarquer que les charbons anglais, pénétrant en France par la Seine, la Loire, la Gironde, c'est-à-dire par des voies navigables plus avantageuses à tous égards, se trouvent dans des conditions plus favorables que les charbons indigènes. C'est du reste affaire au gouvernement, qui est le propriétaire des canaux, de voir ce qu'exigent réellement les intérêts généraux qu'il représente : l'industrie houillère, pour être au nombre des principales victimes de l'état actuel des choses, n'est pas la seule industrie qui ait le droit de se plaindre.

En somme, on peut dire qu'en moyenne générale le prix de transport forme plus de la moitié du prix de vente des combustibles minéraux, malgré une certaine tendance à un abaissement que produit l'amélioration de nos voies de communication; mais, si on examine en détail la situation des bassins producteurs, on trouve par exemple que plus de la moitié des cinquante départemens qui consomment de la houille du bassin de la Loire la paient quatre, cinq et six fois plus cher que sur la mine; des résultats analogues se produisent dans nos bassins du Nord et de Saône-et-Loire, qui viennent immédiatement après quant au nombre des départemens qu'ils approvisionnent en totalité ou en partie. Le prix d'achat des combustibles minéraux sur le lieu d'extraction varie lui-même, on le comprend, entre des limites fort éloignées, qui dépendent de circonstances locales; pour ne considérer que des cas extrêmes, ce prix est de 54 centimes dans l'Aveyron et de 3 francs dans le Haut-Rhin. Il n'y a qu'une différence de plusieurs centimes entre les prix de vente de nos deux grands bassins de la Loire et du Nord. Dès que la houille a parcouru 200 kilomètres sur les voies navigables, 150 sur les voies ferrées, 50 sur les voies de terre ordinaire, elle a au moins doublé de valeur. Ce résultat, que j'emprunte au comité des houillères, est la protection la plus efficace pour notre industrie des combustibles minéraux, notamment au centre de la France, alors même qu'il sera atteint par le progressif et utile envahissement de notre réseau ferré. Les frais de transport qui augmentent forcément le prix des houilles étrangères d'une manière sensible pourront abaisser celui des houilles indigènes, mais ne mettront point en péril sérieux l'industrie minérale de la France, comme on affecte de le croire. Loin d'admettre les plaintes que font entendre les intéressés, je crois au contraire qu'ils touchent de beaux bénéfices. Dans certains cas, ils savent parler de l'avenir brillant réservé à leurs entreprises, ils savent rappeler que dans quelques-unes le capital engagé a produit un intérêt excessif. Sans prendre pour type ce fameux *denier* d'Anzin, dont la valeur dépasse, dit-on, 150,000 francs, et les

Digitized by Google

affaires du même genre, on peut affirmer qu'un grand nombre de compagnies minières donnent à leurs actionnaires 7 pour 100, 10 pour 100, et même plus.

Quand même l'industrie houillère, débarrassée des entraves qu'engendrait l'état arriéré de nos voies de communication, ne serait pas reconnue capable de marcher toute seule, il ne faudrait pas s'en effrayer beaucoup. La stagnation de nos mines de combustibles ne serait pas aussi préjudiciable aux intérêts généraux qu'on veut bien le dire : elle pourrait sans doute provoquer une lésion momentanée de quelques intérêts privés; mais on doit plutôt se demander, en puisant un argument dans la nature spéciale de la propriété souterraine, s'il ne serait pas plus prudent de laisser nos voisins épuiser leurs richesses en nous en inondant selon l'expression consacrée, si, loin de provoquer des excès d'extraction par une protection énergique, il ne serait pas plus sage de calmer nos industriels par un régime de liberté. Le comité des houillères n'est pas de cet avis, car il se demande au contraire s'il n'y a pas un grand intérêt à restreindre les importations étrangères et à développer la production indigène, s'il n'eût pas été d'une bonne économie politique de commencer par entrer dans cette voie avant d'exciter l'accroissement de la consommation, solution qui m'eût semblé difficile à faire passer de la théorie dans la pratique. Il se pose cette question : la houille doit-elle être protégée, alors même que la production est inférieure à la consommation? Et, certain que la consommation doit se compléter pour un tiers au moyen des houilles étrangères, il se croit autorisé à répondre affirmativement. Ne serait-il pas plus logique et plus conforme aux données de l'expérience de conserver cette houille qui, déposée au sein de la terre en quantité limitée, serait toujours à notre disposition lorsque le besoin viendrait à s'en faire sentir? Ce serait faire sur une plus grande échelle ce que font la plupart des compagnies qui possèdent plusieurs mines, comme celle des mines de la Loire ou celle des mines du Maine, qui, invoquant l'aménagement rationnel de la propriété minérale, demandent toujours à l'administration l'autorisation de fermer un certain nombre d'exploitations pour cause d'inutilité. Sur plusieurs points, on est rentré dans les travaux de nos prédécesseurs, qui n'avaient pas complétement épuisé les gîtes; quand viendront les temps de rareté et de cherté pour la houille, nos successeurs rentreront certainement dans une partie des travaux où on a laissé dédaigneusement les charbons de médiocre qualité. Si, par suite de circonstances politiques, la Belgique ou l'Angleterre venait à nous manquer, nous retrouverions nos houillères, et le temps et les dépenses qu'exigerait la reprise de l'exploitation se trouveraient largement compensés par les économies de combustible que la

Digitized by Google

France aurait faites pendant tout le temps où elle aurait tiré son approvisionnement de l'étranger.

En résumé, de tout ce que je viens d'exposer, il me semble résulter que, dans la question commerciale des houilles, les droits de douane constituent une taxe mal à propos levée au détriment des consommateurs, sans qu'elle le soit toujours au profit des producteurs; ceux-ci en effet n'oseront prétendre que le droit d'importation maritime leur est utile, puisqu'il ne représente qu'une fraction peu importante de l'énorme distance que les charbons indigènes auraient à franchir pour arriver sur les points que dessert l'importation anglaise, tandis que ce droit forme, ainsi qu'on le peut voir en le comparant au prix moyen, une fraction assez notable du prix d'achat de la houille. J'ajouterai d'ailleurs que les droits sur l'importation houillère ne sont point, à l'instar de certains impôts très productifs pour le trésor, d'une valeur telle que la suppression en puisse constituer un embarras : ils ne rapportent maintenant que 8 millions par an. Le prix de revient de la houille française n'est pas plus cher que celui de la houille anglaise ou belge; nos mines ne peuvent suffire à notre consommation, qui croît sans cesse, qu'il serait téméraire de vouloir entraver. Toute notre industrie manufacturière est intéressée à se procurer avec abondance, et au plus bas prix possible, les matières premières qu'elle emploie, et particulièrement le combustible; il n'y a donc aucune raison pour protéger nos houillères par une élévation des tarifs de douane. La libre entrée en France de la houille étrangère dans un avenir qui n'est vraisemblablement point éloigné, qui aura été préparé de longue main, de manière à ne pas produire de perturbation subite, me paraît un fait certain, que la pratique et la théorie s'accordent à justifier. Le gouvernement ne doit à l'industrie houillère que l'amélioration de la navigation intérieure de la France et le développement de notre réseau de chemins de fer.

Il est sans doute une question que cette étude a soulevée dans l'esprit du lecteur. Quelle est la relation qui peut exister entre le combustible végétal et le combustible minéral? Quelles sont les quantités de carbone mises ainsi par la nature à la disposition de l'homme sous ces deux formes? S'il est difficile de résoudre avec une approximation suffisante le problème embrassé dans toute sa généralité, il est du moins possible de savoir avec beaucoup d'exactitude quelles sont, pour la France seulement, les productions relatives en bois et en houille. Les renseignemens les plus récens donnent à notre sol forestier une superficie totale de 8,488,072 hectares, ainsi partagée : domaine de l'état, 1,087,952; communes et établissemens publics, 1,835,880; particuliers, 5,497,460; couronne, 66,780. Pour évaluer la production annuelle de nos forêts, il nous faut connaître celle

Digitized by Google

qui correspond à 1 hectare placé dans les conditions diverses afférentes à chacune des catégories de propriété forestière; or on estime que la production annuelle de l'hectare est de 4 stères 500 pour les bois de l'état et ceux de la couronne, de 4 stères 120 pour ceux des communes et des établissemens publics, et de 3 stères seulement pour les bois des particuliers. Les élémens essentiels du calcul ainsi déterminés par une statistique exacte, on obtient pour la production totale des forêts de la France 29,888,166 stères. S'il ne faut pas oublier de défalquer, eu égard au but que nous nous sommes proposé, les 3,080,910 stères de bois qui sont utilisés autrement que comme combustible, il importe d'un autre côté de ne pas négliger les 13 millions de stères environ de combustible végétal produits annuellement par les pâtis, les bruyères, les landes, les plantations faites le long des voies de communication de toute nature, etc. En tenant compte de toutes les ressources de notre production indigène en bois, on arrive certainement au chiffre annuel de 40 millions de stères : or il est constaté, par la détermination du poids moyen d'un stère de bois de chauffage, par celle du pouvoir calorifique du bois, qui est à peu près la moitié du pouvoir calorifique de la houille, que le stère de bois doit être considéré comme équivalant à moins de 2 quintaux métriques de houille. Notre production en combustible végétal, représentant ainsi au maximum une production de 80 millions de quintaux métriques de combustible minéral, peut être regardée comme à fort peu près égale à la production actuelle de toutes les houillères françaises.

Il y a donc identité complète, au point de vue tout spécial où je me place, entre les quantités de combustible fournies en France, soit par la propriété superficielle, soit par la propriété souterraine; mais si de la production je passe à la consommation, cet équilibre est entièrement détruit, et l'on est amené à reconnaître que le combustible végétal a de nos jours une importance beaucoup moindre que celle du combustible minéral. En effet, quant au premier, l'importation est assez insignifiante, puisqu'elle ne comprend que 516,660 stères, représentant du bois de chauffage, du charbon de bois et des chènevottes, tandis que pour le second l'importation ne s'élève pas à moins de 50 millions de quintaux métriques à peu près. Dans les deux cas d'ailleurs, l'exportation n'est point de nature à modifier les conclusions qui doivent être tirées de ces chiffres : de 77,630 stères dans un cas, de 1 million de quintaux métriques au plus dans l'autre, les chiffres des exportations disparaissent devant ceux des consommations; 80 millions et 130 millions de quintaux métriques, tels sont en effet les nombres qui représentent, — fictivement ou absolument, suivant qu'il s'agit de l'un ou de l'autre, — les consommations françaises en combustible

Digitized by Google

végétal et en combustible minéral. On voit auquel de ces deux combustibles appartient l'avenir dans cette production de la chaleur, de cette « force souveraine et dirigeante qui anime tous les travaux des manufactures, disait dernièrement M. Dumas sur la tombe d'un savant, M. Péclet, qui s'est particulièrement occupé de l'étude de la chaleur, — de la force qui d'un côté donne la vie à toutes leurs machines, qui de l'autre met en mouvement, dans les foyers des usines chimiques ou métallurgiques, toutes les matières qu'elles produisent ou transforment pour nos besoins. »

Dans le même ordre d'idées, je ne dois point omettre un enseignement curieux qui ressort tout naturellement de la comparaison des chiffres que je viens de citer avec des chiffres analogues publiés, il y a vingt ans, par l'administration des mines en tête d'une notice sur la production et la consommation des combustibles minéraux en France. En 1837, époque à laquelle on supposait déjà à tort une importance relative beaucoup trop grande au combustible végétal, l'étendue du sol forestier était un peu supérieure; il en était de même de la production du bois et de la consommation du combustible végétal. Bref, cette source première de chaleur est restée sensiblement stationnaire, tandis que, depuis vingt ans, les chiffres relatifs au combustible minéral ont cru dans des proportions considérables. Ainsi la production en 1857 est deux fois et demie au moins ce qu'elle était en 1837, et pendant cet intervalle la consommation a certainement triplé. C'est que le bois est à la fois cher et d'un usage peu commode, tandis que l'homme trouve dans la houille un énergique moyen d'action qui répond à tous les besoins de l'industrie. Grâce à la houille, l'homme, qui a bien vite exténué les animaux, qui ne trouve dans l'agitation naturelle de l'air qu'un moteur élémentaire, dans l'eau qu'un moteur irrégulier, également paralysé durant l'hiver et durant l'été, et dont il ne peut se servir que là où la Providence l'a placée, grâce à la houille, dis-je, l'homme a su faire de la vapeur le levier de l'industrie moderne. Je ne voudrais cependant pas qu'on tirât de mes paroles cette conclusion, que l'humanité me semble destinée à déchoir le jour où la houille lui fera défaut. Il n'est douteux pour personne que l'homme ne sache un jour remplacer la chaleur par un nouveau moteur, comme il a remplacé par elle les moteurs animés, l'air et l'eau, dont il a successivement su tirer un si merveilleux parti. Déjà même la force mystérieuse de l'électricité ne s'apprête-t-elle pas à détrôner le charbon et la vapeur d'eau?

E. Lamé Fleury.

Digitized by Google

LES TURCS

ET

LE MONTENEGRO

Plaçons-nous sur l'Adriatique, à Antivari, et de ce point menons deux lignes : l'une le long de l'archipel dalmate, vers le nord-ouest, allant aboutir à l'extrémité méridionale de l'Istrie, l'autre vers le nord-est, côtoyant les montagnes qui séparent la Serbie de l'Albanie et de la Macédoine; faisons fléchir cette seconde ligne vers le Danube pour l'arrêter à l'embouchure du Timok. Le vaste espace compris entre les deux côtés de l'angle ainsi tracé est habité par une seule race d'hommes, la race serbe ou illyrienne. Au nord, cette race rencontre pour barrière le cours de la Drave et du Danube, quoiqu'elle occupe sur la rive gauche de ce fleuve plusieurs territoires importans, notamment la majeure partie du Banat. La contrée dont nous venons de décrire approximativement les limites comprend l'Esclavonie, entre la Drave et la Save; la Croatie et la Dalmatie, provinces de l'empire d'Autriche; la Bosnie, province ottomane; la Serbie proprement dite, principauté vassale de la Porte, et plusieurs districts turcs au sud de ce dernier pays. Enfin, à l'extrémité des pays serbes, du côté du midi, au sommet de ce grand triangle, se trouve un petit état indépendant : c'est le Montenegro. Le maintien de cette indépendance au milieu de voisins si puissans est un problème historique qui commande notre attention. La situation de ce petit état, sa configuration géographique, seraient déjà des indices de sa destinée à défaut de tout autre témoignage.

Digitized by Google

Que, les yeux toujours fixés sur la carte, on examine la direction des montagnes qui sillonnent cette partie de l'Europe, on verra que le Montenegro est situé à l'intersection de leurs chaînes principales et à leur point culminant. Là, les divers rameaux des Alpes illyriennes se réunissent et se relèvent pour se joindre d'une part à l'extrémité occidentale des Balkans, de l'autre aux derniers chaînons qui, à travers l'Albanie, vont se rattacher à la chaîne du Pinde. Ce pays présente la forme d'un cœur dont les deux lobes seraient séparés par la vallée de la Moratcha, rivière qui tombe dans le lac de Scutari. C'est la citadelle naturelle des pays serbes, c'est en même temps leur position la plus avancée vers le midi. Au-delà commence une population de langue et de mœurs différentes, les Albanais ou Skipétars. C'est sur les bords du lac de Scutari que les deux peuples se rencontrent.

Les ennemis des Monténégrins disent souvent d'eux : Ce sont des bandits! Si par bandits il faut entendre, selon le sens étymologique du mot, des bannis, des proscrits, des hommes échappés à l'oppression étrangère, les Monténégrins peuvent accepter l'épithète. Ce sont des bandits comme ces montagnards qui ont reconquis pied à pied sur les Maures le sol de l'Espagne. Comme les petits royaumes des Asturies et des Pyrénées, le Montenegro a été le repaire d'une nationalité; il a été comme eux un refuge pour la liberté et la foi chrétienne, un rempart contre l'islamisme, partout victorieux autour de lui.

Quand la nation serbe, si puissante sous Douchan le Fort, succombait en 1389 à la bataille de Kossovo, le Montenegro formait déjà une principauté que les funestes dissensions de l'empire avaient rendue indépendante. C'était le patrimoine des princes de la Zéta. Le héros de cette famille, le vrai fondateur du Montenegro, Ivan Tsernoïevitch, après la mort de Scanderbeg, son allié, et la soumission de l'Albanie et de l'Herzégovine, organisa seul la résistance contre les Turcs. Il abandonna ses possessions de la plaine, son château de Jabliak, et, retiré dans la montagne, où il fonda le couvent de Cétinié, il commença cette lutte terrible d'une poignée d'hommes contre un grand empire qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours. La principauté de Zéta était beaucoup plus étendue que le Montenegro actuel; elle comprenait, entre autres dépendances, la plus grande partie des bouches de Cattaro, quoique cette ville se fût déjà mise sous la protection des Vénitiens.

Ivan et les princes de sa famille sont les héros des chants populaires, des *piesmas* monténégrines. Leur mémoire est encore vivante, comme s'ils étaient morts hier. Les Tsernoïevitch contractèrent de nombreux traités avec Venise, et s'allièrent à des familles nobles de

Digitized by Google

cette république. Le dernier d'entre eux se retira dans la patrie de sa femme, et il y mourut. L'extinction de la race des Tsernoïevitch fit passer aux métropolites ou *vladikas* (c'est le nom que les Slaves du rit grec donnent en général à leurs évêques) le pouvoir des princes séculiers. L'établissement de cette théocratie fut sans doute un bien dans la situation où se trouvait alors le Montenegro. L'autorité paternelle d'un évêque était la plus propre à maintenir le peuple dans l'union. L'influence religieuse seule pouvait empêcher la dissolution d'un état dont chaque citoyen n'était qu'un soldat volontaire. Les princes-évêques du Montenegro ont traversé de bien mauvais jours et ont su conserver intact le dépôt qui leur était confié. En se renfermant dans leurs montagnes, et secourus, quoique faiblement, par Venise, les Monténégrins restèrent libres. Une seule attaque des Turcs, celle de Soliman, pacha de Scutari en 1693, fut victorieuse. Il pénétra jusqu'à Cétinié, brûla l'église et le couvent, détruisit tout sur son passage; mais ses troupes se retirèrent bientôt, ne pouvant vivre sur ces rochers nus. Toutefois le pays, à l'exception, disent les Monténégrins, de la *katounska nahia*, paya quelque temps le *haratch*. C'est le seul acte de soumission que les Turcs puissent invoquer en leur faveur.

Une période nouvelle s'ouvre à l'avénement de Daniel Pétrovitch Niegoch, au commencement du XVIIIe siècle, à la dignité de *vladika*, dignité qui depuis s'est toujours conservée dans la famille Pétrovitch. L'islamisme s'était introduit au Montenegro. Daniel, qui avait été victime d'une trahison des Turcs et torturé par eux, délivra son pays de cet ennemi intérieur par une de ces exécutions atroces que le salut d'un peuple excuse sans les justifier jamais. Ces *vêpres monténégrines* eurent lieu dans la nuit de Noël 1702.

Pierre le Grand comprit bientôt l'intérêt pour la Russie de s'attacher ces vaillans montagnards, rapprochés d'elle par la haine des Turcs autant que par une communauté de race et de religion. L'histoire des relations des Russes et des Monténégrins prouve que le dévouement de ce petit peuple aux tsars n'a jamais exclu un vif sentiment de son indépendance, et que si ses puissans protecteurs lui ont fait payer quelquefois leur générosité, ils n'ont jamais pu payer ses sacrifices.

Les Turcs avaient à venger une cruelle défaite essuyée par le seraskier Achmet-Pacha en 1712. Deux ans après, en 1714, ils envahirent le Montenegro avec 120,000 hommes. Le vizir Douman-Keuprili se défit traîtreusement des chefs monténégrins, qu'il attira à une entrevue. Pénétrant dans l'intérieur du pays, il massacra une grande partie de la population et emmena 2,000 hommes en esclavage. Cette invasion passa comme une avalanche; le Montenegro fut

Digitized by Google

ruiné, mais ne fut pas soumis. Ses habitans sortirent des retraites où ils s'étaient réfugiés pour reprendre leur vie habituelle et recommencer la guerre.

La civilisation du Montenegro, son organisation comme état européen datent de l'avant-dernier vladika. Pierre Ier fut un prince vraiment digne de son siècle, et, sur un autre théâtre, on n'aurait pas plus hésité à lui donner le nom de grand que son peuple n'a hésité, après sa mort, à le mettre au nombre des saints. De longs voyages l'avaient initié aux mœurs, aux langues et à la littérature des peuples policés. Reçu avec distinction par Joseph II, accueilli froidement d'abord, puis comblé de faveurs par Catherine, il résida longtemps à Vienne et à Saint-Pétersbourg. De retour dans sa patrie, il convoqua une diète nationale, et parvint, par de sages règlemens, à garantir la paix intérieure et à faire cesser la discorde entre les tribus. Ses premiers succès contre les Turcs furent contrariés par la paix de Sistov (1791), où le Montenegro fut sacrifié par l'Autriche et la Russie, qui l'avaient entraîné à la guerre. Pierre prouva bientôt qu'il n'avait pas besoin de leur secours pour vaincre. Il anéantit l'armée turque à la bataille de Krousé, où Kara-Mahmoud, pacha de Scutari, laissa sa tête. Cette victoire décida l'annexion au Montenegro de plusieurs *nahias* (tribus) dont l'indépendance était encore mal affermie.

En guerre contre la France à l'époque du consulat, l'Autriche et la Russie se disputèrent au Montenegro une influence prépondérante. En 1804, Pierre eut à déjouer une intrigue ourdie contre lui par des agens russes, qui l'accusaient de trahison envers la religion et la patrie, demandaient sa déposition, et, comme prêtre, le citaient à comparaître devant le synode de Pétersbourg. La fière protestation dans laquelle le peuple monténégrin revendiqua à cette occasion l'indépendance spirituelle et temporelle de son vladika est un des documens les plus curieux de son histoire. L'expédition de l'amiral russe Siniavin, sa prise de possession des bouches de Cattaro à l'aide des Monténégrins, nos combats et nos relations pacifiques avec ces derniers pendant notre domination en Dalmatie, font partie de notre propre histoire. En 1814, les Monténégrins occupèrent de nouveau les bouches de Cattaro. Les *Bocquais*, ou habitans des bords du golfe, signèrent avec eux une déclaration collective d'indépendance, en proclamant l'union des deux peuples, qui avaient fait partie jadis du royaume serbe et de la principauté de Zéta. Les Bocquais rappelaient qu'ils ne s'étaient jadis donnés à Venise qu'à la condition expresse de redevenir libres, si cette république se trouvait un jour impuissante à défendre leurs droits. Ils envoyèrent une députation à l'empereur de Russie; Alexandre ne tint aucun compte de leurs vœux. La province de Cattaro fut adjugée à l'Autriche.

Digitized by Google

Pierre Ier termina en 1830 sa longue et glorieuse vie. Pierre II continua son œuvre de civilisation. S'il ne parvint pas à supprimer entièrement la coutume barbare de la *vendetta*, il habitua du moins les Monténégrins à l'action d'une police régulière. Il établit un impôt direct, institua un sénat, créa un corps régulier de *périaniks*, troupe d'élite chargée de veiller à la sûreté publique et d'exécuter les ordres du gouvernement. Il donna enfin à son peuple cette organisation politique et administrative qui, développée depuis par son neveu, rapproche chaque jour davantage le Montenegro des états de l'Europe civilisée.

Nous ne parlerons des rapports de Pierre II avec l'Autriche et avec la Turquie que pour noter que, dans ses cessions territoriales à la première de ces puissances et dans les arrangemens qu'il fit avec la seconde au sujet de Grahovo, il a toujours traité avec elles en souverain indépendant. *Le vladika de l'indépendant Montenegro*, tel est le titre que les vizirs turcs eux-mêmes lui donnent dans les actes officiels. Si en effet la possession d'état peut jamais fonder le droit d'un pays à l'indépendance, celui du Montenegro est incontestable, et le résumé historique qu'on vient de lire aura suffi, nous l'espérons, à établir cette vérité.

La veille de sa mort, le vladika Pierre II fit appeler les principaux chefs monténégrins, et leur dit : « J'ai fait trois copies de mon testament; la première est à Vienne, la seconde à Saint-Pétersbourg, et la troisième au consulat de Russie à Raguse... Je vous annonce que j'ai choisi pour successeur mon neveu Danilo, que j'ai envoyé achever son éducation au dehors. Je prononce l'anathème contre celui qui manquerait à mes dernières volontés. Je veux que mon testament soit lu à tous les chefs du pays assemblés solennellement à Cétinié. » Le lendemain, 31 octobre 1851, le vladika mourut après un règne de vingt et un ans. Aussitôt le sénat chargea deux *périaniks* d'aller chercher à Raguse l'un des exemplaires du testament. Pendant ce temps, les députés des tribus monténégrines se rassemblèrent dans la plaine de Cétinié. Quand les envoyés furent de retour, le secrétaire d'état Dimitri Milakovitch leur lut à haute voix le testament, et les députés, s'étant inclinés devant les volontés de leur prince-évêque, allèrent les publier dans toute la contrée.

Le jeune Danilo, qui se trouvait appelé à régir les nouvelles destinées de la Montagne-Noire, était né à Cétinié en 1823. Il avait par conséquent vingt-trois ans. Après lui avoir fait donner une éducation brillante, son oncle avait voulu lui faire compléter ses études par des voyages en Europe. C'est à Vienne, où il séjournait depuis quelque temps avant d'aller à Saint-Pétersbourg, que Danilo apprit

Digitized by Google

la nouvelle de la mort du vladika et les graves événemens qui venaient de s'accomplir dans sa patrie. En effet, le président du sénat, Pero Tomo Petrovitch, frère du vladika défunt, s'était emparé de l'autorité, et comme il était marié et ne pouvait par conséquent être déclaré évêque, il s'était fait proclamer par le sénat prince-gouverneur du Montenegro. On paraissait avoir accepté cette usurpation. La situation était difficile. Danilo n'hésita point à venir réclamer son héritage, et fit connaître dès ce jour l'énergie de son caractère. Parti précipitamment de Vienne, il arrivait à Cétinié le 16 décembre, s'installait hardiment dans le palais du vladika, et bientôt après convoquait le peuple. De son côté, le sénat était réuni; Pero Tomo présidait l'assemblée. Danilo demande qu'on lui remette le pouvoir; Pero Tomo refuse. Alors Danilo, s'adressant au peuple, demande de quel droit on a disposé de la succession du vladika défunt. Tous connaissaient les clauses du testament et les avaient acceptées, tous avaient juré obéissance quelques jours auparavant. Il leur rappelle l'anathème prononcé par le vladika contre celui qui manquerait à ses dernières volontés. Cette attitude énergique et l'éloquence de ce jeune homme domptèrent toutes les résistances. Les mutins se soumirent, et le président du sénat lui-même, Pero Tomo, fut le premier à rentrer dans le devoir.

Après avoir pris possession de l'autorité et conquis d'un seul coup un prestige qui ne devait plus l'abandonner, Danilo songea à remplir la dernière volonté de son oncle en allant en Russie demander la consécration religieuse de son pouvoir. Ce n'était pas néanmoins sans répugnance qu'il se pliait à cette nécessité. Il savait qu'à la mort de chaque vladika les prétentions des neveux évincés de la succession agitaient le pays. Les fonctions d'évêque étaient d'ailleurs trop en contradiction avec les devoirs d'une position sans cesse guerroyante. Les anciens vladikas eux-mêmes et le peuple avaient bien senti cette incompatibilité, puisqu'ils avaient établi auprès de l'évêque un gouverneur civil qui était censé prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la défense du territoire et l'ordre intérieur. Le gouverneur lui-même était un danger. Aussi Danilo proposa-t-il à l'assemblée générale, réunie à Cétinié le 23 janvier 1852, de revenir à l'ancienne forme princière, à celle qui avait régi le Montenegro pendant plusieurs siècles, sous la dynastie des Tsernoïevitch. On nommerait alors un évêque qui n'aurait que la juridiction spirituelle. Le peuple ayant approuvé cette détermination, Danilo se décida à partir immédiatement pour la Russie, afin d'obtenir l'adhésion du tsar, dont il voulait s'assurer l'appui. L'empereur Nicolas accueillit le jeune prince comme il aurait accueilli son fils : il l'embrassa sur les lèvres et lui déclara

Digitized by Google

qu'il le reconnaissait *prince séculier du Montenegro,* et qu'il continuerait à son pays la protection de la Russie.

Le retour de Danilo dans la Montagne-Noire fut un triomphe. Il revenait la tête remplie d'idées de réformes. Il communiqua aussitôt au peuple le programme de son gouvernement et les changemens qu'il voulait apporter à la législation, tout en respectant les principales lois établies en 1796 par Pierre Ier, Pierre le Saint. Le jour de la Nativité de la Vierge, une réunion populaire fut convoquée dans la plaine de Cétinié pour entendre la lecture de la nouvelle constitution et lui donner une sanction solennelle. Le prince Danilo eut bientôt l'occasion de rendre plus éclatante encore cette restauration du pouvoir princier. Vers la fin de 1852, les Turcs firent une incursion du côté de l'Albanie; les Monténégrins y répondirent par la prise de Jabliak, l'ancienne résidence des Tsernoïevitch, que le prince enleva en personne (24 novembre 1852). La guerre fut déclarée, et Omer-Pacha chargé de soumettre les montagnards. Trois corps d'armée s'avancèrent : l'un au nord, par l'Herzégovine; deux au sud, par la vallée de Bielopavlitchi et celle de la Tsernitsa. L'expédition, tentée au mois de décembre, fut désastreuse pour les Turcs malgré quelques avantages partiels. Les troupes d'Omer-Pacha et d'Osman, pacha de Scutari, furent décimées par les maladies. Aux combats de Jabliak et de la Joupa, le prince Danilo se montra guerrier intrépide, lutteur acharné, capitaine habile. Secondé par son frère Mirko et par ses oncles George et Kerko, il poussait la guerre avec une décision remarquable. Le Montenegro commençait avec succès une lutte inégale, lorsqu'intervint la diplomatie de l'Autriche. Le cabinet de Vienne vit avec inquiétude une si grande agglomération de troupes sur ses frontières. Il envoya en mission extraordinaire à Constantinople le feld-maréchal comte de Linange. Grâce à la fermeté de cet habile diplomate, l'Autriche obtint le rappel immédiat des troupes d'Omer-Pacha. La paix fut faite à Podgoritza entre le Montenegro et la Turquie, en présence des commissaires de l'Autriche et de la Russie, et le *statu quo ante bellum* fut rétabli. Toutefois, par cette convention, le Montenegro acquit le territoire de la Joupa, en Herzégovine.

C'est un intérêt permanent de l'Autriche, on le sait, de préserver ses propres populations slaves du contre-coup des événemens qui se passent au-delà de sa frontière, dans des pays appartenant à une même race et à un même état social. Il importait surtout à cet empire de prendre promptement les devans sur la Russie, de lui ôter l'honneur du succès des négociations en faveur du Montenegro, ou de prévenir une guerre imminente dans le cas où les énergiques représentations du cabinet de Pétersbourg n'auraient pas été écoutées.

Digitized by Google

Aussitôt après cette pacification, dans les premiers jours de 1853, le prince Danilo se rendit à Vienne pour remercier l'empereur d'Autriche de l'appui que son gouvernement avait accordé au Montenegro. On prétend qu'à cette occasion il fut question d'engager le prince du Montenegro à accepter le protectorat de l'Autriche. On promettait au prince des avantages de toute nature, un fort subside annuel et l'intervention suivie et énergique auprès du gouvernement ottoman pour la restitution des îles du lac de Scutari, vainement demandée par la Russie. Avant de se prononcer et d'admettre une sorte de suzeraineté de la part d'un état voisin aussi puissant, le prince demanda le temps de la réflexion.

Sur ces entrefaites, le président du sénat monténégrin, Pero Tomo, tenta de s'emparer du pouvoir par une nouvelle conspiration, dans laquelle il entraîna quelques familles de sénateurs et de chefs héréditaires qui voyaient leur autorité oligarchique diminuer chaque jour par suite des réformes du prince. Le complot fut découvert; Pero et ses adhérens se réfugièrent en Autriche. Le gouvernement autrichien, qui n'avait reçu encore aucune réponse à ses avances, crut qu'en accueillant Pero Tomo et ses complices, il se créerait par la crainte un puissant moyen d'action sur le prince Danilo. Tout au contraire, les faveurs accordées aux fugitifs par l'étranger ruinant irrévocablement le crédit de Pero, le prince se vit obligé de rejeter les ouvertures faites à l'époque de son voyage à Vienne.

Le Montenegro délivré de l'invasion et rassuré contre les discordes civiles, le prince Danilo n'avait plus qu'à porter tous ses soins sur l'organisation intérieure. Bien des difficultés lui avaient été léguées par son prédécesseur, d'autres avaient surgi pendant la guerre. Le prince les aborda franchement. Tout d'abord il resserra les liens de la centralisation, chercha les moyens de détruire les abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice, et purgea le pays des voleurs par des châtimens sévères infligés aux récidivistes. Les frontières surveillées du côté de l'Autriche surtout, les *tchétas* (incursions) défendues sous peine de mort, permirent aux habitans du littoral dalmate de vivre en toute sécurité. Il fut ordonné de respecter dans l'Herzégovine les biens des sujets ottomans chrétiens; les incursions contre les musulmans seuls furent tolérées.

Les fruits d'une telle conduite ne se firent pas attendre. L'influence du prince Danilo s'accrut par les preuves qu'il donnait de son énergie à l'intérieur plus peut-être qu'elle n'aurait grandi par une guerre heureuse. Les villes ou plutôt les tribus turques groupées autour de son territoire lui demandèrent la paix; il fit des trêves particulières avec elles, et souvent sur leurs instances il leur envoya

Digitized by Google

des sénateurs (*sovietniks*) ou des *périaniks* pour juges. Dans quelques districts même, les Turcs eurent recours au prince en personne pour qu'il obtînt de leurs sujets chrétiens qu'ils payassent l'impôt.

En octobre 1854, le colonel russe Kovalevski, déjà connu par des missions importantes, et notamment par deux voyages précédens au Montenegro, l'un sous le vladika défunt, l'autre au commencement du règne de Danilo, vint à Cétinié. Il avait pour mission, en présence de la guerre qui venait d'éclater à la suite de l'ambassade du prince Mentchikof à Constantinople, d'engager le prince à se mettre à la tête d'un soulèvement général des chrétiens de l'Herzégovine et de la Bosnie. La défaveur qui s'attachait alors en Europe aux insurrections intempestives de l'Épire et de la Grèce, l'intervention annoncée de l'Autriche dans les provinces roumaines, la crainte de voir une intervention semblable s'opérer dans les provinces slaves, décidèrent le prince Danilo à se renfermer dans les bornes d'une stricte neutralité.

C'est du commencement de l'année 1855 que datent les premières relations du prince avec la France. Un vice-consulat français venait d'être créé à Scutari. M. Hecquard ne pouvait voir avec indifférence les *tchétas* monténégrines en Albanie, les vengeances des Albanais sur les Monténégrins, tenir constamment toute la province sur le qui-vive. A la suite de chaque attaque, les Turcs de la plaine ou les montagnards chrétiens s'agitaient et prenaient les armes. Le consul résolut d'aller chercher auprès du prince son consentement à une trève qui fît cesser ces alarmes continuelles. En effet il se rendit au mois de mai à Cétinié.

Les succès de notre armée en Orient donnaient alors à nos agens un grand prestige, un ascendant irrésistible sur ces populations belliqueuses, et disposèrent le prince à écouter avec déférence les conseils bienveillans et désintéressés de la France. Il fut convenu que le prince paierait dorénavant les dommages causés par les Monténégrins; le consul s'engageait à faire accepter les mêmes conditions par les Turcs. Ce résultat fut d'un côté très avantageux pour l'Albanie, et de l'autre le prince put désormais faire valoir ses réclamations avec plus d'efficacité. La trève fut observée par le Montenegro avec une religieuse fidélité. En Herzégovine, l'absence d'un agent français ne permit pas d'arriver à un résultat favorable. Le prince, s'arrangeant directement avec les *mudirs* des villes turques, s'engagea, moyennant une somme de 1,200 ducats, à conserver la tranquillité sur cette frontière, et même à faire la police des districts turcs circonvoisins.

La prise de Sébastopol rouvrit l'ère des négociations européennes.

Digitized by Google

On pouvait penser que toutes les questions qui intéressaient directement ou indirectement l'empire ottoman seraient traitées dans les conférences de Paris. Au commencement de 1856, le prince Danilo s'adressa au ministre des affaires étrangères russe, le prince Gortchakof, pour introduire la question du Montenegro devant le congrès. On lui répondit de Saint-Pétersbourg que l'occasion n'était pas opportune, que l'importance des intérêts européens qui se trouvaient en jeu ferait négliger les questions secondaires, et que d'ailleurs les sympathies non dissimulées du Montenegro pour la Russie seraient pour lui une cause de défaveur auprès des puissances occidentales, qu'il serait donc plus avantageux de se tenir provisoirement à l'écart. La Russie profiterait d'une meilleure occasion pour soutenir plus efficacement les droits du Montenegro. Cependant il fut incidemment question de ce pays dans les conférences de Paris (1). Le prince Danilo, en présence de la déclaration d'Ali-Pacha que la Porte n'abandonnait pas ses prétentions sur le Montenegro, crut devoir protester contre les paroles du représentant de la Porte et contre le silence des plénipotentiaires des autres puissances.

C'est ainsi que le prince entra lui-même dans la voie des négociations diplomatiques. A cet effet, il adressa, en date du 6 mai 1856, un mémoire aux divers cabinets pour exposer les droits du Montenegro et la situation que lui faisaient les attaques incessantes des Turcs. Il demandait pour le Montenegro la reconnaissance d'une indépendance si héroïquement conservée, la rentrée en possession de certains territoires pour lesquels lui et ses ancêtres avaient toujours combattu, une délimitation de frontières comme celle qui existait avec l'Autriche, enfin l'acquisition d'une étroite lisière maritime qui s'étend de la frontière autrichienne à Antivari, et la possession de cette place même. Il rappelait, au sujet de cette dernière prétention, comment le Montenegro avait été sacrifié en 1814, lorsqu'Alexandre avait exigé de lui l'abandon à l'Autriche des bouches de Cattaro.

M. Milorad Médakovitch fut envoyé auprès des cours du Nord pour soutenir ces demandes, et le colonel Voukovitch, aide-de-camp du prince, se rendit avec la même mission auprès de la cour de France. Les puissances du Nord, et spécialement la Russie, tout en protestant de leur bienveillance, semblaient hésiter à introduire dans la question d'Orient un nouvel élément de discussion. Le colonel Voukovitch trouva plus de sympathie auprès du cabinet des Tuile-

(1) Sur une interpellation faite aux plénipotentiaires russes par le comte de Buol, ils répondirent *que leur gouvernement* n'entretenait avec le Montenegro d'autres rapports que ceux « qui naissent des sympathies des Monténégrins pour la Russie et des dispositions bienveillantes de la Russie pour le Montenegro. » (Protocoles nos 14 et 15.)

Digitized by Google

ries, et revint avec la promesse d'un appui réel et d'une intervention soutenue tant à Constantinople qu'auprès des puissances alliées de la France. La France devint ainsi la principale médiatrice pour les affaires du Montenegro. Dès lors, plusieurs pourparlers eurent lieu relativement à l'étendue des concessions réciproques qui pourraient amener la conclusion définitive des différends entre le Montenegro et la Turquie. La Russie n'avait pas oublié l'abstention du Montenegro pendant la guerre d'Orient; elle ne vit pas avec indifférence la voie nouvelle dans laquelle s'engageait le prince. Elle lui en témoigna son mécontentement. Le baron de Budberg, ambassadeur de Russie à Vienne, lui fit savoir que le tsar lui retirait le subside annuel de 120,000 francs qu'on lui payait depuis 1839. Ce refroidissement ne fut que momentané, et la Russie rendit bientôt spontanément ses bonnes grâces à son ancien allié.

Cependant les négociations n'annonçaient pas de résultats décisifs. Dans les premiers jours de février 1857, le prince Danilo, accompagné de la princesse sa femme et de quelques-uns des premiers personnages de son pays, résolut de venir plaider lui-même sa cause auprès de l'empereur des Français. La France ne s'engagea pas à faire reconnaître officiellement par la Porte la souveraineté du Montengro, mais elle promit sa protection pour mettre la position actuelle du prince à l'abri de toute attaque. Sans se prononcer pour le moment sur ses autres demandes, elle s'engageait à poursuivre, de concert avec l'Autriche et l'Angleterre, une délimitation de territoire avec la Turquie.

Le prince Danilo a donc obtenu des pourparlers de Paris des résultats réels, quoique légers en apparence. Sa cause est devenue européenne par sa notoriété même. La destinée de son peuple ne saurait plus être à la merci d'une expédition heureuse des Turcs, ni de la complicité de l'une des puissances qui se sont occupées jusqu'à présent de ses intérêts; elle ne peut être réglée que dans le concert européen. Cette petite peuplade chrétienne, qui a su conserver son indépendance depuis quatre siècles, a désormais sa place marquée dans la société des nations.

Malgré la trève d'Albanie, la guerre faillit éclater avec les Turcs à propos des Koutchi. Une partie de cette tribu, ménagée par les anciens vladikas à cause de sa position sur l'extrême frontière et de ses sentimens douteux, se crut lésée dans ses anciens priviléges, lorsque le prince, poursuivant ses réformes administratives, voulut la soumettre à la règle commune. Les Drékalovitchi, c'est le nom de cette fraction de tribu, allèrent à Scutari implorer l'appui du pacha. L'expédition des Monténégrins pour réduire ces rebelles allait donc fournir aux Turcs le prétexte toujours cherché d'une

Digitized by Google

intervention. Grâce à l'entremise des consuls, la paix fut maintenue à la condition que la possession du territoire des Drékalovitchi resterait provisoirement indécise entre les Turcs et les Monténégrins. Les Turcs, comme toujours, furent les premiers à rompre cette trève. Au mois d'octobre 1857, les Drékalovitchi, menacés d'une annexion par les Turcs, vinrent à Cétinié implorer la clémence du prince et le prier de les prendre sous sa protection. Cent vingt chefs de famille prirent part à cette démarche. Le prince les accueillit favorablement. Les Turcs envoyèrent des troupes pour les châtier, mais les préparatifs de défense des Koutchi et des tribus voisines les réduisirent à l'inaction. Sur ces entrefaites, les consuls qui avaient signé la convention de 1856 prièrent Danilo de rentrer dans les termes de cet arrangement. Le prince ayant obtempéré à leur demande, la trève fut rétablie. Ainsi se termina pacifiquement une affaire dont les mauvaises dispositions du pacha de Scutari et du général turc Ali-Pacha avaient un moment paru rendre l'arrangement tout au moins problématique (1).

Nous avons déjà indiqué en passant les réformes civiles et administratives par lesquelles le prince Danilo a rendu son peuple digne de la place qu'il revendique pour lui. Les sénateurs s'étaient partagé le pays, et chacun, tout en respectant la circonscription de son voisin, régnait en maître dans son district. Sous leur autorité, les abus en matière d'impôts ou de redevance se multipliaient, et les dénis de justice étaient presque passés en habitude. Les familles les plus puissantes (c'est-à-dire celles qui pouvaient soutenir leurs prétentions avec le plus d'hommes armés) composaient avec ces chefs pour s'assurer l'impunité. Danilo prit la défense du peuple contre ses oppresseurs. Il dégrada quelques sénateurs, en suspendit d'autres, veilla à la stricte exécution de la justice, habitua le peuple à appeler à lui de toutes les sentences des magistrats locaux, et, assistant chaque jour aux jugemens du sénat, le força ainsi à respecter les droits de chacun. Ensuite il fit réunir les coutumes des différens districts, s'aida du code antique de l'empereur Douchan le Fort, des tentatives de législation des vladikas ses prédécesseurs, et promulgua, le jour de la Saint-George 1855, un code en quatre-vingt-treize articles établissant les principes d'un droit national à la fois politique, civil et pénal. Chaque juge dut, dans le prononcé de chacun de ses jugemens, indiquer sur quel article il appuyait

(1) Un mois auparavant, Ali s'était vu arrêté devant une insurrection des Vassoïévitchi. Cette tribu slave, dépendante de la Turquie, demandait la réparation de certaines avanies dont elle se prétendait victime. Ali-Pacha avait dû faire droit à ses plaintes, mais il s'était promis de venger sur les Monténégrins cette retraite d'un corps d'armée musulman devant une insurrection chrétienne.

Digitized by Google

sa sentence. Ce code, publié à plusieurs milliers d'exemplaires, fut distribué dans tous les villages, et chaque pope devait en posséder un exemplaire. Dans le préambule, le prince recommande à tout Monténégrin sachant lire de rassembler les dimanches et jours de fête tous ses parens et amis pour leur en donner lecture. A l'époque du paiement des impôts, les chefs qui viennent à Cétinié remettre l'argent de leurs *nahias* en rapportent toujours chez eux un certain nombre d'exemplaires. Le vladika Pierre II avait tenté la répression des vendettes, des *sangs* entre les familles, comme on dit sur la Montagne-Noire; le prince Danilo décréta que tout acte de violence contre un citoyen monténégrin, étant un crime public, serait poursuivi par l'autorité et puni conformément à la loi, sans jamais admettre de composition pécuniaire. Cette grande réforme des mœurs monténégrines peut donc être regardée comme accomplie.

Une école publique avait été fondée par le vladika à Cétinié. Le prince Danilo augmenta le nombre des élèves en choisissant les enfans que lui recommandaient les archimandrites et *kaloudjers* des différentes *nahias*. L'instruction, quoique fort élémentaire, comprend pourtant l'étude générale de l'histoire serbe (chaque Monténégrin sait par les traditions et les chants nationaux celle de son pays), l'histoire sainte, le chant d'église, et les notions les plus simples de philosophie et de théologie. A Rieka, à Ostrog, à Boukovitch, d'autres écoles sont sous la direction des *kaloudjers;* à Orialuka, où le prince a fait bâtir une résidence d'hiver, un bâtiment a été édifié pour une grande école. Plusieurs centaines d'enfans reçoivent ainsi une éducation spécialement religieuse, la plupart d'entre eux se destinant à l'état ecclésiastique. La princesse du Montenegro s'occupe spécialement de la surveillance des écoles; accompagnée de son mari, elle vient plusieurs fois par an assister aux examens et aux récompenses des jeunes élèves.

L'imprimerie de Cétinié, avec laquelle Pierre II avait publié une partie de ses œuvres et l'almanach national la *Grlitza* (la tourterelle), a fonctionné jusqu'à l'invasion d'Omer-Pacha. A cette époque, le manque de plomb força les Monténégrins à employer toute espèce de matière pour fondre des balles, et les caractères d'imprimerie servirent à cet usage. En 1857, le prince Danilo a fait l'acquisition d'une nouvelle imprimerie.

Pour qui, venant des provinces turques, pénètre au Montenegro, l'activité laborieuse des habitans est un spectacle nouveau. On sent un peuple plein de séve et qui se croit de l'avenir. Des travaux très imparfaits sans doute, mais d'une utilité générale, — des quais, des ponts, l'entretien de quelques chemins, — témoignent de la sollicitude du prince Danilo pour le bien-être de son peuple. Le zèle avec

Digitized by Google

lequel les Monténégrins acceptent toutes les charges établies dans un intérêt public indique assez combien les efforts civilisateurs du prince sont secondés par le bon esprit et le patriotisme de son peuple. Les instincts nationaux appellent le progrès et peuvent se plier à toutes les exigences de la civilisation.

Nous avons conduit l'histoire du prince Danilo jusqu'à la limite des derniers événemens; nous ne la franchirons pas. La nouvelle agression des Turcs et la victoire des Monténégrins à Grahovo sont des faits assez nouveaux et qui ont eu assez de retentissement pour qu'il suffise de les mentionner. L'insurrection de l'Herzégovine a servi de prétexte à l'invasion des Turcs. On a beaucoup parlé de cette insurrection; on peut aujourd'hui en marquer le vrai caractère. C'était une insurrection locale et communale. Les divers villages se sont soulevés successivement et sans aucune entente préalable. Le Montenegro a-t-il provoqué cette insurrection? Le bon sens et les faits nous autorisent à le nier. Des insurgés qui obéissent à l'action d'un gouvernement, fût-ce celui de la plus petite principauté, agissent avec plus d'ensemble. Il n'y a eu excitation ni du Montenegro ni de personne; il y a eu seulement une série de résistances individuelles, spontanées, ayant leur cause première dans l'état déplorable du pays, mais que les *bachi-bouzouks* seuls ont fait éclater. Une répression aveugle a seule pu donner un corps, un ensemble à ces résistances. Non-seulement Danilo n'a pas fomenté l'insurrection, mais même il n'y a pris une part directe et active qu'à la dernière heure, forcé de le faire pour repousser l'agression turque. Nous ne prétendons point qu'aucun Monténégrin n'ait donné aide à ses voisins contre les Turcs, qu'il n'y ait pas eu des actions où des partis de Monténégrins se soient trouvés engagés; ce qu'il suffit d'établir, c'est que le Montenegro, comme état, comme gouvernement, est resté en dehors de la lutte, que son rôle a été purement défensif jusqu'à la dernière extrémité. L'expectative était en effet la politique indiquée du prince Danilo; il devait regarder le soulèvement comme inopportun, parce qu'il contrariait ses vues, ses projets. Le prince espère moins de la force que de l'action diplomatique des puissances. Son ambition est de devenir le chef d'un état organisé et reconnu. L'insurrection des chrétiens l'a surpris au milieu de ses réformes. S'il avait travaillé à l'organiser, elle aurait eu ce qui lui a manqué, une tête, un chef; alors elle aurait pu prendre sur-le-champ des proportions formidables. On n'en doutera pas en comparant l'énergie qu'ont déployée tout récemment les Monténégrins et la faiblesse des forces dont disposaient primitivement les Turcs.

Vers la fin de janvier 1858, les Turcs les premiers, comme de

Digitized by Google

coutume, rompant la trève avec le Montenegro, l'ont attaqué du côté de l'Albanie. De ce côté il n'y avait pas d'insurrection, le calme le plus complet n'avait cessé de régner. Des corps de troupes partis des citadelles de Spouje et de Podgoritza sont entrés sur le territoire monténégrin, pour s'emparer de positions qui commandent leurs communications. Un pope nommé Radosav, envoyé par les Monténégrins en parlementaire à Spouje, a été décapité par les Turcs. Dès lors le prince Danilo s'est cru dispensé de garder des ménagemens avec un ennemi qui lui déclarait la guerre par un assassinat, et son intervention armée en Herzégovine ne s'est pas fait attendre. Elle avait d'abord un but défensif. Convaincu que le débarquement annoncé des Turcs était dirigé en réalité contre lui bien plus que contre des insurgés qui ne méritaient pas à eux seuls un pareil déploiement de force, il envoyait six ou sept cents hommes pour déloger l'ennemi de Zoupci, point qui domine la Soutorina (c'est un des deux points où le territoire turc touche la mer de ce côté; Klek est l'autre). Omer-Pacha avait débarqué à la Soutorina en 1851, et on pouvait supposer que les forces ottomanes y aborderaient encore. Ivo Radonitch avec ses Monténégrins, aidé des insurgés, força les Turcs à la retraite.

Là s'étaient bornés les faits militaires, lorsqu'on apprit successivement le débarquement à Klek d'un corps d'armée turc, l'entrevue à Mostar de Kémal-Effendi avec un envoyé du prince Danilo et les consuls des puissances. Les Turcs, sourds aux avis de la France, sourds à toute parole conciliatrice, sont allés aveuglément au-devant de l'échec de Grahovo, et la volonté du gouvernement français, que nous avons vue si nettement exprimée dans un récent article du *Moniteur,* est enfin venue arrêter les combattans.

La question du Montenegro a fait un pas; elle entre dans une phase nouvelle. Pour la première fois elle est soumise d'une manière directe et spéciale à l'arbitrage des puissances. On ne peut plus l'éluder. Quel est l'intérêt de la France dans cette question? Il ne faut pas dire qu'il ne saurait rien y avoir de commun entre nous et cette petite principauté perdue dans un coin de l'empire ottoman. Qu'on se rappelle l'époque où la question grecque était traitée aussi légèrement, de même plus tard la question égyptienne. Puis un jour est venu où ces questions ont grossi au point d'éclipser toutes les autres et d'être l'unique préoccupation du moment. De ce dédain ou de cet engouement exclusif sont venus tous nos mécomptes dans les affaires orientales. Nous ne disons pas que le Montenegro tienne dans le monde la place de la Grèce ou de l'Égypte, nous disons seulement qu'il mérite qu'on s'occupe de lui.

La Turquie est, on le sait, un composé de nationalités fort dis-

Digitized by Google

tinctes soumises à divers degrés, et sous des conditions différentes, à la domination des Ottomans. Chacun des peuples qui forment cet empire a son territoire propre, sa sphère d'action déterminée par la nature. Sans doute un contact fréquent les rapproche, et ils peuvent avoir des intérêts communs; mais par la langue, la religion et le caractère, ils forment des nations plus différentes entre elles que ne le sont les Anglais, les Français et les Russes. Ainsi donc ni les diversités provinciales de la vieille France, ni celles bien plus tranchées de l'Espagne, ne sauraient donner une idée d'un pareil état de choses. Dans la Turquie d'Europe seulement, sans compter la race conquérante, qui n'est là qu'une infime minorité numérique, cinq grandes races se partagent le territoire, — les Grecs, les Albanais, les Roumains, les Bulgares et les Serbes, dont les Monténégrins sont une fraction restée indépendante. Chacune de ces races a joué son rôle dans l'histoire; plusieurs ont formé de puissans empires. Aucune d'elles n'est assez forte pour absorber les autres; elles se font équilibre. Entre elles et les Turcs, il y a un abîme. Que la vigoureuse race allemande en Autriche rêve la destruction des nationalités italienne, hongroise et slave, nous pouvons le comprendre sans croire à son succès et en condamnant ses efforts; mais de quel droit les Osmanlis prétendraient-ils en Europe s'assimiler des populations chrétiennes dix fois plus nombreuses qu'eux et infiniment plus voisines de la civilisation? On doit se garder surtout de juger la Turquie par la France. Notre belle unité, ce logique résultat de tout notre développement national proclamé en 1789, serait ici un nonsens. Les nations juxtaposées de la Turquie n'abdiqueront jamais leurs priviléges dans une autre nuit du 4 août. Loin d'être dans leur fusion, le progrès pour elles est dans le développement continu de leurs individualités diverses. Toutes ont droit à la vie; aucune n'est résignée au suicide, aucune ne veut céder sa place au soleil. Que ceux qui nieraient leur vitalité daignent un instant consulter leur histoire. Si après quatre siècles de soumission à une domination commune, la plus oppressive qui fut jamais et la mieux faite pour les énerver, elles montrent autant de vigueur qu'à aucune époque, l'épreuve doit sembler suffisante et décisive. Après avoir assisté à l'affranchissement de la Grèce, à la révolution de Serbie, à la renaissance inespérée des pays roumains, notre siècle ne devrait, ce nous semble, conserver aucun doute sur l'énergie des peuples chrétiens de la Turquie d'Europe.

Parce que les populations sujettes de la Turquie européenne aspirent à une vie nationale, est-ce à dire d'ailleurs que les Turcs n'aient plus rien à faire qu'à mourir? L'exploitation des vaincus n'est pas, grâce à Dieu, la condition nécessaire de leur existence.

Digitized by Google

Alors même que leurs provinces européennes proclameraient leur indépendance, ils n'en seraient pas moins encore, à eux seuls, un grand peuple, et l'Asie offrirait un champ assez vaste à leur expansion; mais ce n'est point par des compensations de cette nature que nous voulons les consoler. En Europe, ils peuvent asseoir leur puissance sur les intérêts mêmes des diverses nationalités de leur empire, et grandir en les émancipant. Qu'on ne se hâte pas de nous accuser de paradoxe! Entre les gouvernés et l'administration turque, il n'existe aujourd'hui qu'un lien tout à fait factice et toujours près de se rompre. Les nouvelles réformes ont détruit toute vie provinciale dans la société turque et mis les anciens *rayas* en communication directe avec les fonctionnaires envoyés par le gouvernement. Naturellement ceux-ci sont impuissans. Comment auraient-ils prise sur des hommes avec qui ils n'ont rien de commun, ni la langue, ni la religion, ni les sentimens nationaux? On peut supprimer mille abus; tous les *hatti-humaïouns* du monde ne remédieront pas au vice organique des institutions actuelles: ne reposant sur aucune réalité, elles ne subsistent que par la grâce de la diplomatie.

Que doit désirer dans la Turquie d'Europe un pays tel que la France, assez heureusement placé pour y exercer une influence dégagée de toute ambition de conquête? C'est la vie libre des populations, leur développement moral et matériel, l'établissement de centres nationaux assez forts pour résister aux envahissemens de l'extérieur. Cette politique française, cette politique des nationalités, si merveilleusement comprise et appliquée avec une si louable persévérance en Valachie et en Moldavie, nous croyons qu'elle n'a qu'à s'étendre et à se généraliser. Sans doute il ne s'agirait pas de réclamer pour toutes les provinces une position semblable à celle des provinces roumaines, que leur propre volonté avait primitivement soumises à la souveraineté purement extérieure du sultan; mais d'autres peuples, comme les Bulgares par exemple, aujourd'hui sujets directs de la Porte, peuvent, tout en conservant avec elle des liens plus étroits que les Roumains, obtenir pourtant des institutions et des garanties particulières. Chaque nation peut avoir son droit spécial, pourvu qu'elle ait un droit reconnu.

A la nationalité roumaine, qui garde à l'est l'entrée de la péninsule, répond à l'occident la nationalité serbe. Les Serbes sont certainement la population la plus compacte de la Turquie d'Europe, dont ils occupent tout le nord-ouest. Braves, éminemment patriotes, très attachés à leurs traditions, ils ont les qualités des peuples montagnards, et présentent une grande force de résistance. Les Serbes indépendans, c'est-à-dire les Monténégrins, offrent le type le plus pur de leur caractère national. La civilisation n'a pas fait peut-être

Digitized by Google

chez les Serbes les mêmes progrès que chez les classes élevées de la Roumanie; mais cette population slave a sur l'ensemble des Roumains une grande supériorité sociale : la classe agricole ne s'y compose que de paysans libres (1).

Les diverses branches du peuple serbe ont eu, comme on sait, un sort différent. La Serbie proprement dite, c'est-à-dire la principauté serbe, a obtenu des conditions d'existence assez analogues à celles des provinces roumaines. Elle a eu sur celles-ci l'avantage de ne pas subir d'occupations étrangères; elle a affermi sa constitution, fondée sur des principes démocratiques, et, malgré bien des obstacles, elle est entrée résolûment dans les voies de la civilisation occidentale. En Bosnie, la population indigène de religion musulmane, encore très nombreuse, et qui l'était beaucoup plus autrefois, a pu comprimer toutes les révoltes des chrétiens en se mettant elle-même en insurrection ouverte contre toutes les innovations de la Porte. La Bosnie est restée, comme on l'a dit assez heureusement, une *Vendée musulmane*. La répression des chefs bosniaques en 1851 a fondé la réputation d'Omer-Pacha, mais n'a pas assuré la sécurité du pays. Rien de plus précaire que l'autorité du sultan dans cette contrée, où les musulmans regrettent leurs priviléges, tandis que les chrétiens aspirent à une liberté complète. Les premiers ont seuls le droit de porter des armes et en profitent pour commettre sur les seconds des violences continuelles. L'irritation qui existe entre ces deux parties de la population donne lieu sans cesse à des conflits sanglans. Il en est de même en Herzégovine, à cela près que le voisinage du Montenegro est pour les chrétiens de cette province une protection qu'ils savent invoquer au besoin. Ces provinces occidentales, où les réformes ont à peine pénétré, restent dans un état de barbarie exceptionnel même pour la Turquie. Le sol bosniaque, merveilleusement fertile, n'est cultivé qu'à de rares intervalles. On n'exploite ses forêts qu'en y mettant le feu. Ses richesses minérales sont à peine explorées; les transports ne s'y font qu'à dos d'homme ou de cheval. L'Autriche, qui avoisine la Bosnie de trois côtés, jouit de ces contrastes avec sa civilisation, et ne cache nullement ses velléités d'annexion à l'américaine. Heureusement pour les Turcs, la position est très défendable; mais il faudrait que la Bosnie pût se défendre elle-même, car elle est à peu près bloquée. Son seul moyen de communication avec le reste de l'empire est une route étroite entre la Serbie et le Montenegro.

Ce dernier pays est la clé véritable de la position. On ne peut s'é-

(1) Pour ce qui touche l'histoire des Serbes en général, nous renvoyons aux excellens travaux de M. Cyprien Robert. Voyez surtout la *Revue* du 15 décembre 1842, du 1er mars et 15 juillet 1843.

Digitized by Google

tonner que la Turquie tienne à le posséder. L'hostilité des Monténégrins semble une incitation à la révolte pour tous les Slaves chrétiens, une protestation même contre la demi-dépendance de la Serbie. Tant que durera leur opposition à main armée, une grande partie de l'empire restera frappée de paralysie, car si le Montenegro, au nord, commande les pays serbes, il commande au sud l'Albanie, et les tribus skipétares, avec leur liberté anarchique, sont aussi guerrières et plus mobiles que les Slaves.

Que doit donc faire la Turquie? Conquérir le Montenegro? Elle vient de prouver pour la centième fois la vanité d'une pareille ambition. Et puis, en admettant qu'avec un déploiement de forces ruineux pour elle, la Turquie finisse par se rendre maîtresse du Montenegro, qu'aura-t-elle gagné? Une armée ne vit pas sur des rochers nus; une occupation continue est impossible. Supposons même, supposition injurieuse pour notre siècle, que la population monténégrine ait été anéantie ou déportée; rien ne serait fait encore. Tous les mécontens de l'Herzégovine et de la Bosnie, qui sont fort nombreux, referaient un nouveau Montenegro le lendemain du départ des Turcs. Pour conquérir ce pays, il faudrait donc que la Turquie commençât par mieux assurer sa domination sur ces provinces, et c'est là ce que le Montenegro l'empêche précisément de faire.

L'Europe a fait connaissance avec le Montenegro; elle ne pourrait pas sans déshonneur laisser écraser cette héroïque petite nation. Elle ne s'excuserait pas en disant qu'elle n'a pas reconnu l'indépendance des Monténégrins; cette indépendance n'a pas besoin d'être reconnue, elle n'a jamais été niée; elle existe *ab antiquo*. Constatée par des conventions avec la Russie, avec l'Autriche, avec la Porte elle-même, que lui manque-t-il donc? D'être enregistrée dans un grand traité européen? C'est une formalité qui n'a été différée que parce qu'on a compris que la question monténégrine, étant d'une nature toute particulière, méritait un examen à part, un traité séparé : on l'a réservée. Voilà pourquoi l'on n'a pas accordé au Montenegro une mention expresse dans le traité de Paris. La Turquie, il est vrai, a fait entendre qu'elle se bornait à reconnaître au Montenegro une existence de fait; mais c'est là l'existence que cet état lui reconnaît à elle-même. Il faut, pour régler leurs prétentions réciproques, non-seulement que la Turquie cesse de réclamer le territoire du Montenegro, mais que celui-ci cesse de revendiquer les droits de l'ancien empire serbe. C'est une légitimité qui en vaut bien une autre. Depuis 1389, il n'y a pas eu de prescription.

Pour mettre fin au débat, un seul moyen se présente, c'est de concilier les intérêts hostiles par une transaction équitable. Puisqu'il est juste et nécessaire de compter avec le Montenegro, il faut

Digitized by Google

lui faire sa part; il faut la lui faire telle qu'il doive en être satisfait et lui ôter ainsi tout prétexte à de nouvelles incursions. Il faut, s'il est possible, l'intéresser même à la défense de son ancien ennemi. Le Montenegro n'est organisé que pour la guerre. Son territoire est dans une admirable situation militaire; c'est là sa valeur. En acceptant la paix, le Montenegro renonce à cet avantage, et a droit à un dédommagement. Si la Turquie veut établir avec lui de bons rapports, elle doit lui assurer un avenir pacifique, un avenir commercial et agricole. Il faut pour cela deux choses : un sol productif et des débouchés. En les lui accordant, la Turquie pourrait changer la nature de son activité. En l'intéressant dans son alliance, elle tirerait alors parti même de ses dispositions belliqueuses. Existe-t-il un territoire que la Turquie puisse abandonner au Montenegro sans léser aucun intérêt et sans diminuer réellement ses propres ressources? L'Herzégovine nous semble réaliser complétement ces conditions, et les réaliser seule. Le Montenegro pourrait recevoir en Albanie des terres fertiles; mais ce serait lui soumettre des populations d'une autre race, d'une autre langue, d'une autre religion. Les Albanais catholiques peuvent être les alliés des Monténégrins, mais ne consentiraient pas à devenir leurs sujets. L'Herzégovine est séparée géographiquement du reste de l'empire. Le Montenegro, qui n'en est, à bien dire, que l'extrémité orientale et la partie la plus élevée, coupe entièrement ses communications avec l'Albanie. En cédant cette province aux Monténégrins, la Porte ne ferait que consommer un événement que tout semble appeler. Nous avons montré quel ascendant le prince Danilo s'était acquis sur les populations herzégoviniennes. Il est appelé sans cesse, du consentement des Turcs eux-mêmes, à régler leurs difficultés intérieures. Son code est accepté par ces tribus; elles invoquent son autorité comme le seul remède à leur anarchie. A côté de terrains pierreux et desséchés, analogues à ceux du Montenegro, l'Herzégovine possède des plaines fertiles et pourrait nourrir une population plusieurs fois aussi considérable que celle qui l'habite aujourd'hui, et qui est, dit-on, de 184,000 âmes seulement (1). Cette population, décimée par l'anarchie, appartient tout entière à la race serbe et en majorité à la religion grecque.

Si l'on pense à tous les avantages que retirerait la Turquie de rapports pacifiques avec le Montenegro, on ne trouvera pas qu'elle les achète trop cher par de grandes concessions de territoire. L'orgueil national, surexcité chez les Monténégrins par leur résistance séculaire, souffrira toujours dans le premier moment d'entrer dans

(1) Nous n'aurions jamais cru à une pareille dépopulation, mais nous empruntons ce chiffre à un document officiel qui nous inspire toute confiance. Voyez le *Moniteur* du 11 novembre 1856.

Digitized by Google

l'alliance de la Turquie. Quelle que soit la nature des liens à établir entre les deux états (nous ne pouvons pas rédiger ici un projet de traité), il faudra respecter l'amour-propre et sauvegarder la dignité de l'état secondaire. La paix et l'ordre rétablis sur toute sa frontière occidentale, voilà, ce semble, un résultat satisfaisant pour la Turquie. L'Autriche possède depuis 1814, le long de l'Adriatique, une étroite bande de terre qui s'étend jusqu'au sud du Montenegro, au-delà des bouches de Cattaro. La singulière configuration de cette frontière, sans ajouter une grande force effective à la puissance autrichienne, lui donne cependant une action très réelle et, qu'elle nous pardonne de le dire, très dangereuse sur les pays turcs qui y confinent. La Turquie aurait tout à gagner à placer de ce côté un intermédiaire entre elle et le grand empire voisin, avec lequel ses points de contact sont infiniment trop multipliés; des populations slaves soumises à un prince indigène seraient pour elle un bien meilleur rempart contre l'Autriche que des populations désobéissantes et sans cesse agitées sous son autorité directe. Il ne serait pas difficile de fournir des preuves de l'immixtion aujourd'hui constante de l'Autriche dans les affaires intérieures des districts turcs. La Turquie doit être fort jalouse de ces atteintes plus ou moins directes à ses droits souverains, sous prétexte de civilisation, d'amour de l'ordre et de protection des chrétiens. Ce prétexte ne serait plus de mise à l'égard d'un prince slave chrétien. Les Autrichiens seraient obligés de lui témoigner plus d'égards qu'à des fonctionnaires turcs, parce que sa seule qualité inspirerait le respect à leurs propres sujets slaves.

La Turquie, si elle s'était concilié les Monténégrins, pourrait compter sur leur fidélité, d'accord cette fois avec leurs intérêts; mais n'eût-elle pas cette confiance, le parti que nous lui conseillons de prendre serait, dans tous les cas, sans danger pour elle. Que l'on veuille bien remarquer en effet que la vraie ligne de défense de cette portion de la Turquie n'est pas à la frontière dalmate, qu'elle est plus au nord, dans les montagnes qui séparent l'Herzégovine de la Bosnie méridionale. Une armée turque qui aurait à défendre aujourd'hui de ce côté l'entrée de l'empire s'établirait au centre de la Bosnie, qui lui offrirait un admirable camp retranché naturellement, et elle ne s'aventurerait pas au midi, dans un pays sans issue, derrière le Montenegro, au milieu de populations hostiles ou au moins douteuses, toujours prêtes à lui couper la retraite. Assistés au contraire des Monténégrins, les Turcs acquerraient une position vraiment formidable du côté de l'Adriatique.

Ainsi donc, sous le rapport politique et militaire, la Turquie en définitive ne ferait qu'un sacrifice apparent pour s'assurer les béné-

Digitized by Google

fices les plus réels et les plus solides. Sous le rapport commercial, son intérêt est encore plus évident. Le Montenegro hostile oppose à toutes les communications entre l'Albanie et la Bosnie un obstacle infranchissable qui complète au sud-est l'état de blocus dans lequel l'Autriche tient cette dernière province au nord, à l'ouest et au midi. De la position actuelle du Montenegro, faisant suite à la frontière autrichienne, il résulte en effet que non-seulement la Turquie est séparée de la mer jusqu'à Antivari, mais que tous ses ports albanais ne peuvent communiquer sans un énorme détour avec ses provinces du nord-ouest. Une route commerciale assurée à travers le Montenegro remédierait à cet immense inconvénient (1). Malgré l'insouciance habituelle des Turcs, il est impossible qu'ils soient indifférens à un aussi grand bienfait. Le prince Danilo a compris l'importance de sa principauté comme pays de transit; mais la paix seule lui permettrait de réaliser ses intentions libérales. Il faudrait avoir quelque sécurité et d'autres capitaux que ceux dont il dispose pour transformer en voie praticable le sentier qui existe actuellement. Alors le Montenegro changerait entièrement d'aspect. Le transport des marchandises serait pour ses habitans un moyen d'existence et les transformerait en paisibles rouliers. La ville turque de Scutari, avec son beau bassin naturel, servirait d'entrepôt à ce commerce. Peut-être même la Bojana, qui à très peu de frais serait canalisable, pourrait-elle donner accès jusqu'au lac de Scutari à des navires d'un assez fort tonnage. Dans tous les cas, les ports de la côte albanaise retrouveraient les élémens d'une prospérité qu'ils ont perdue depuis des siècles.

Quant à l'étroite lisière maritime qui, au pied du Montenegro, s'étend de la frontière autrichienne à Antivari et comprend le petit port de Spitza, les Monténégrins, qui de leurs montagnes jetteraient presque des pierres dans la mer, tireraient seuls quelque profit de cette plage resserrée et sans issue. Ils ne deviendraient pas pour cela une nation maritime bien importante, mais ce petit coin de mer les rattacherait au reste du monde. Les districts orientaux du Montenegro s'approvisionneraient peut-être directement des marchandises européennes qu'ils ne peuvent acheter aujourd'hui que sur le marché autrichien de Cattaro, et la Turquie ne perdrait évidemment rien à les affranchir de cette servitude. Faciliter à ce petit peuple, par

(1) Du côté de l'Albanie, il n'existe que les quatre passages du Glieb, de Jougova au-dessus d'Ipek, du Prokletia et du Zem, sans compter ceux qui sont bloqués hermétiquement par le Montenegro. Or toutes ces dernières routes sont fermées par des neiges au moins pendant quatre mois de l'année; ce ne sont que des sentiers de montagnes s'élevant à 6,000 et 7,000 pieds, et une poignée de braves pourrait y tenir en échec une armée. (Boué, *Turquie d'Europe*, t. IV, p. 18.)

Digitized by Google

tous les moyens possibles, le contact avec l'Europe, c'est contribuer efficacement à sa civilisation. Quelque faible que soit le marché offert par lui aux nations maritimes, elles auraient tort de le négliger. Un intérêt d'humanité domine d'ailleurs ici toutes ces considérations secondaires. Ni la famine, ni la misère n'ont pu conquérir aux Turcs le Montenegro. C'est par d'autres armes qu'on le pacifiera. On l'accuse de barbarie, mais cette barbarie n'est qu'un effet de son abandon; que la cause cesse, et l'effet disparaîtra.

En quoi maintenant l'agrandissement du Montenegro porterait-il ombrage à la puissance autrichienne? Si l'état de guerre constant entre les Turcs et les Monténégrins est conforme à ses intentions, si elle entend profiter du malaise des provinces qui bordent sa frontière, si l'anarchie qui les désole lui paraît une condition nécessaire de son influence, alors sans doute nous comprenons son opposition, mais elle nous touche peu. Si au contraire l'Autriche est animée à l'égard de ses voisins des seuls sentimens dignes d'un grand empire civilisé, elle doit désirer leur bien-être et leur permettre de le poursuivre par tous les moyens légitimes. Dans l'aisance que leur procureront la paix et un sage règlement de leurs affaires intérieures, elle verra pour elle-même une source nouvelle de richesses. Elle renoncera volontiers au monopole des échanges avec des tribus misérables pour garder la plus grande part dans un commerce fructueux avec des populations plus heureuses. On a dit que l'Autriche ne souffrirait jamais la création d'un nouvel état sur l'Adriatique. Très souvent, et surtout pendant le voyage du prince Danilo, il a été répété que le gouvernement autrichien ne permettrait pas au chef du Montenegro d'acquérir un port de mer; l'Adriatique, disait-on, est une mer fermée, l'Adriatique est un lac autrichien. Cette prétention ne nous paraît en vérité nullement sérieuse. Nous avons meilleure opinion du commerce de Trieste et de la marine de l'Autriche. Être jaloux du port de Spitza ou d'Antivari! On ne nous étonnerait pas plus en nous parlant de la rivalité de Marseille et du port de Monaco. On a vanté souvent le libéralisme commercial de l'Autriche. Puisse-t-elle justifier ces éloges! La place ne lui manque pas, et elle ne doit pas envier une misérable crique sur une mer où elle possède tant de côtes encore désertes, et assez de ports et de rades pour abriter à l'aise une marine vingt fois plus considérable que la sienne.

Sur l'Adriatique comme sur le Danube, l'Autriche a la meilleure part; elle peut s'en contenter. Sur l'Adriatique aussi comme sur le Danube, elle trouve à côté d'elle des peuples qui veulent vivre par eux-mêmes et vivre de la vie de notre siècle. Qu'elle ne leur fasse pas obstacle, nous n'avons rien de plus à exiger de l'Autriche. Tant que

Digitized by Google

les provinces situées au nord de l'empire ottoman semblaient placées sous la tutelle et la surveillance exclusive des puissances limitrophes, elle pouvait désirer, en patronne jalouse, que ses protégés ne dussent qu'à elle-même leurs progrès et leur agrandissement. Aujourd'hui une pareille prétention serait un dangereux anachronisme, et violerait l'esprit du traité de Paris, qui a substitué l'action collective de l'Europe au système des protectorats spéciaux.

Les Monténégrins n'ont donné à personne le droit de leur reprocher d'anciens bienfaits, car ils ne se sont jamais montrés ingrats; mais, si une puissance pouvait invoquer sur eux les droits d'une vieille protection, ce serait évidemment la Russie. Soyons justes envers la Russie! Toutes les populations européennes du nord de la Turquie lui doivent beaucoup. La première, elle a stipulé en leur faveur des garanties sérieuses. Sans nul doute, l'esprit de conquête s'est fait une arme de ces services; mais ce serait se placer à un point de vue étroit que de lui en rapporter tout l'honneur. L'esprit de conquête a été réprimé, et, s'il se manifestait de nouveau, la France, qui a glorieusement repoussé sa dernière agression, trouverait encore la même énergie pour le combattre. Il importe cependant de distinguer soigneusement entre l'abus que la Russie peut faire de sa force et l'exercice légitime de son influence. L'influence russe sur les peuples slaves méridionaux est fondée sur des sympathies de race et de religion, c'est-à-dire sur les sentimens les plus respectables tant qu'ils ne sont ni envahissans ni exclusifs. Il ne s'agit donc pas de la contrarier dans son principe, ce serait inutile, et ce serait injuste; mais il faut savoir la surveiller et la contenir dans ses véritables bornes. Aussi longtemps que les peuples soumis à la domination ottomane ou en lutte contre elle n'ont eu, pour réclamer l'assistance de l'Europe, d'autres titres que ceux d'une communauté de sang et de croyances, il était naturel que les Slaves grecs ne connussent qu'un protecteur dans le monde : le *tsar orthodoxe*. De l'idée de protection à celle de souveraineté, la pente n'était pour eux que trop facile. Ils en étaient encore à la période purement ethnique et religieuse de leur vie. A mesure qu'ils ont acquis des droits, le sentiment de la personnalité s'est développé en eux; ils sont nés à la vie civile, et se sont élevés à la conscience de leur nationalité distincte. La marche de leurs idées est sensible. Les réformes intérieures du Montenegro, sa sécularisation, l'appel du prince Danilo à l'Europe et son voyage en France en sont les signes les plus éclatans. La Russie est trop intelligente pour méconnaître, et ses actes récens prouvent qu'elle n'a pas méconnu, les conséquences nécessaires d'un progrès qui lui est dû en grande partie; elle évitera de compromettre son ascendant durable sur ses frères de race par des pré-

Digitized by Google

tentions dominatrices qui les lui aliéneraient. En cessant de reprocher au Montenegro son abstention dans la guerre d'Orient, en lui rendant dans ces derniers temps toute sa bienveillance sans afficher aucune jalousie de l'initiative d'autrui, elle a montré qu'elle comprenait l'indépendance et la dignité du faible; elle s'est montrée fidèle à ses déclarations au congrès de Paris.

Quant à la France, aucune question d'humanité ne lui est étrangère; elle représente la civilisation dans ce qu'elle a de plus universel. Elle n'a fait que revendiquer son légitime héritage en réclamant sa part de droits et sa part de devoirs dans la défense des jeunes nations roumaine et slave du Danube et de l'Adriatique. Quand il s'agit de leur sort, personne n'a plus qu'elle le droit d'être consulté, car elle est désintéressée, ou, pour mieux dire, son intérêt et le leur sont identiques. Leur liberté, leur autonomie, leur force, sont le triomphe de ses principes; pour l'assurer, il faut seulement qu'elle ne doute pas d'elle-même. Son influence est d'autant plus sûre qu'elle est indépendante de toute considération locale, qu'elle est seulement sociale et politique dans le sens le plus pur et le plus élevé de ce mot.

Pour assurer au Montenegro et en général aux populations chrétiennes de la Turquie d'Europe les bienfaits d'une nouvelle situation politique, ce n'est pas assez cependant que d'amener la Turquie, l'Autriche, la Russie à une plus saine appréciation de leurs intérêts. Il y a une autre condition à remplir : il faut que l'Occident soit uni. Nous constatons avec joie la bonne harmonie sur cette question de deux puissances dont les discordes sont toujours un deuil pour la civilisation. La bonne intelligence de la France et de l'Angleterre n'est nulle part plus essentielle que dans les contrées où elle s'est manifestée récemment avec tant d'éclat. Sur ce terrain, leur rivalité ne peut résulter que d'un faux calcul ou d'un malentendu. Leur intérêt véritable et commun est tout entier dans la prospérité de ces contrées elles-mêmes. La divergence sur les moyens ne peut durer longtemps, quand on est primitivement d'accord sur le but qu'il faut atteindre.

H. Massieu de Clerval.

Digitized by Google

LES SCHISMATIQUES

DE L'ÉGLISE RUSSE

LES VIEUX CROYANS.

I. *Goubernskié Otcherki* (*Esquisses provinciales*), du conseiller de cour Chtédrine, Moscou 1857. — II. Rapports sur les sectaires russes adressés à l'empereur Nicolas.

Pendant longtemps, on a ignoré quels étaient les vrais caractères de l'opposition religieuse si ardemment combattue en Russie par l'église orthodoxe. La diversité des sectes par lesquelles se manifestait cette opposition ne permettait guère de dégager le sens véritable de ce mouvement un peu confus. Le gouvernement de son côté ne négligeait rien pour que la publicité ne s'emparât point des questions agitées entre l'église et les non-conformistes. Aujourd'hui deux circonstances facilitent l'étude des dissidences religieuses dont la Russie est le théâtre. L'opposition à l'église en ce qu'elle a de vraiment sérieux tend à se concentrer dans une seule secte, celle des *vieux croyans* (1), et on peut aisément dès lors préciser les vœux, apprécier le rôle des dissidens. D'autre part, le gouvernement ne paraît plus redouter que la lumière se fasse sur les tendances et les progrès des sectaires. Jusqu'à l'avénement de l'empereur Alexandre II, sauf quelques exceptions qui remontent au dernier siècle,

(1) On désigne sous ce nom les dissidens qui, tout en acceptant les dogmes de l'église orthodoxe, rejettent ses rites et repoussent les changemens introduits dans les textes sacrés par le patriarche Nikon.

Digitized by Google

on avait évité avec soin toute allusion aux nombreuses dissidences qui donnent si justement ombrage au clergé orthodoxe (1). On s'est départi enfin de cette réserve, et le gouvernement russe semble avoir compris que la surveillance tracassière qui interdisait tout effort pour peindre ce curieux côté des mœurs nationales avait quelque chose de puéril. Sans avoir été officiellement levée encore, cette interdiction n'est plus du moins prise bien au sérieux. La vie des sectaires a pu être décrite dans quelques-unes de ses particularités sans que le gouvernement impérial y trouvât à redire. Quelques compositions qui retracent vivement la lutte des dissidens contre l'administration et le clergé marquent même pour le roman d'observation en Russie la prise de possession d'un nouveau domaine où il y a encore plus d'une conquête à faire. Les deux récits qui doivent surtout nous occuper portent le nom du conseiller de cour Chtédrine (2), et font partie d'un recueil d'*Esquisses provinciales* où la vie de la classe moyenne et des paysans russes est reproduite avec une grande vérité. Les scènes où figurent des vieux croyans sont particulièrement remarquables. Ayant longtemps habité les contrées lointaines où le gouvernement relègue depuis plus de deux siècles ces sectaires exaltés, M. Chtédrine a pu les étudier de près. Malheureusement il ne sait pas toujours en parler avec impartialité : il se préoccupe un peu trop de leurs faiblesses et de leurs écarts; il néglige de faire ressortir les précieuses qualités qui souvent les rachètent. Dans la population si variée qu'il s'agissait de décrire, il y a bien des exceptions, bien des nuances dont il faut tenir compte, et après avoir tiré des récits de M. Chtédrine quelques données sur le rôle dangereux de certaines communautés de vieux croyans, nous aurons à compléter ses tableaux par des documens émanés du gouvernement russe lui-même, et où la part du bien est faite comme celle du mal. Avant tout cependant, il faut montrer comment s'est formée la secte qui tient aujourd'hui la première place parmi les fractions détachées de l'église russe, et dire quelques mots du mouvement d'idées d'où elle est sortie.

Le rôle des sectaires russes en général (3) a préoccupé à toutes

(1) MM. Grigorovitch et Tourguenef avaient été obligés de sacrifier, l'un dans son roman des *Pêcheurs*, l'autre dans ses *Récits d'un Chasseur*, des pages remarquables où quelques détails sur les mœurs des sectaires avaient trouvé place.

(2) Pseudonyme de M Soltikof, exilé il y a une dizaine d'années à Viatka, sur les confins de la Sibérie, pour avoir publié une nouvelle jugée séditieuse.

(3) En dehors des vieux croyans, on compte un grand nombre de sectes ou de communautés religieuses qui n'ont été découvertes pour la plupart qu'à la fin du XVIIIe siècle. En voici les noms : *jidovtchina* (judaïsans), *doukobortsi* (qui luttent avec l'esprit), *molokani* (buveurs de lait), *skoptsi* (mutilés), *klistsi* (flagellans), et *skakouni* (sauteurs). Les *doukobortsi* rejettent les sacremens, professent un mysticisme des plus

Digitized by Google

les époques le gouvernement des tsars, et il n'a pas été toujours bien apprécié. Le chiffre de la population qui pour diverses causes s'est détachée de l'église russe est pendant longtemps resté inconnu. Le gouvernement russe l'a toujours tenu secret, et l'empereur Nicolas fut induit en erreur sur ce point comme sur tant d'autres. Les fonctionnaires chargés de dresser annuellement le tableau de la population générale de l'empire ne portaient dans ce recensement que cinq ou six cent mille sectaires, afin de ne point froisser les sentimens dont l'empereur était animé pour la religion orthodoxe. Les dissidens de leur côté ne négligeaient rien pour se soustraire aux poursuites de l'autorité. Au dernier siècle même, ils se réfugiaient au fond des forêts et y vivaient en ermites, ou formaient des communautés secrètes dans des lieux inaccessibles; ils n'étaient connus que de leurs coreligionnaires, et ceux-ci se gardaient bien de les trahir. Aujourd'hui ces pieuses fraudes sont devenues impossibles dans l'intérieur du pays, mais il n'en est point de même en Sibérie. Le gouvernement ayant commencé depuis près d'un siècle à reléguer les sectaires dans cette contrée, leurs doctrines s'y sont propagées avec une étonnante rapidité. La plupart y vivent dans des villages, comme le reste de la population chrétienne; cependant quelques-uns d'entre eux qui cherchent la retraite peuvent encore s'y tenir cachés, ainsi que le faisaient jadis leurs ancêtres en Russie, au fond des marais et des forêts séculaires qui couvrent la partie asiatique de l'empire. Les autorités locales ont beaucoup de peine à les découvrir, et presque toujours elles s'en inquiètent mé-

bizarres, et pratiquent la communauté des biens et des femmes. Les *molokans* reconnaissent les principaux dogmes du christianisme, sans pousser, comme les *doukobortsi*, le communisme à ses dernières conséquences. La doctrine morale des *skoptsi* et des *klistsi* enseigne la mortification de la chair; seulement les premiers ajoutent à cette doctrine un système de théologie, et prophétisent la venue d'un messie qui montera sur le trône de Russie, et convertira toute l'Europe aux principes de la secte. Les *judaïsans* pourraient bien être les continuateurs d'une hérésie qui acquit un grand développement au xve siècle dans les provinces septentrionales de l'empire; actuellement ils sont surtout répandus en Sibérie. Les *skakouni*, qui semblent tenir de près aux *trembleurs* américains, ont été découverts, il y a peu d'années, dans les provinces de la Baltique et aux environs de Pétersbourg. La seule de ces fractions dissidentes qui pourrait devenir dangereuse pour l'état est celle des *skoptsi*. Ceux-ci ne se bornent point à considérer le pouvoir impérial comme imbu de l'esprit de l'Antechrist : ils attendent, nous l'avons dit, un messie qui doit venir les délivrer au bruit du tonnerre. Ce n'est point, comme les vieux croyans, à la béatitude céleste qu'ils aspirent : ils affirment qu'un jour viendra où leur croyance régnera dans le monde entier. La députation de paysans qui se rendit en 1812 auprès de Napoléon était probablement composée de *skoptsi*. Suivant ces sectaires, Napoléon était le fils naturel de Catherine II; il avait été élevé dans une académie russe et envoyé plus tard en France. « C'est en Turquie qu'il vit maintenant, assurent les *skoptsi*, dans la retraite; mais il reparaîtra au moment de notre triomphe, comme un vase d'élection. »

Digitized by Google

diocrement. Aussi le nombre des sectaires ne peut-il être évalué que d'une façon approximative. On croit qu'il s'élève à six ou huit millions dans tout l'empire. On trouve les vieux croyans, qui forment la majorité des sectaires, au centre de la Russie, dans les provinces polonaises, sur les bords du Volga, au milieu des plaines qui confinent au Caucase, sur les bords de la Mer-Blanche et dans toute la Sibérie, depuis Irkoutsk jusqu'à Samara. La plus grande partie de cette population est composée de paysans et de marchands. Ces derniers résident presque tous dans les villes. Moscou et Pétersbourg en comptent un grand nombre. Les vieux croyans possèdent en outre trente-six couvens, et la plupart de ces asiles religieux sont entourés d'ermitages perdus dans les bois environnans.

Qu'est-ce donc que cette secte des vieux croyans qui, en dépit des persécutions, se maintient si puissante? Lorsqu'on approfondit l'histoire de cette hérésie, on ne tarde pas à reconnaître que, dans leur ensemble, les doctrines des vieux croyans reposent sur une base essentiellement morale. Un ardent amour de la vérité religieuse, un dévouement absolu aux devoirs qu'elle impose, une profonde vénération pour les formes sous lesquelles on la symbolise, tels sont les sentimens qui dominent chez ces sectaires. Il faut y joindre une méfiance et un mépris assurément trop justifiés pour les membres de l'église orthodoxe. De toutes les accusations que l'on a portées contre eux, la plus injuste est sans contredit celle qui leur suppose un attachement aveugle pour la lettre des Écritures, un éloignement stupide pour la lumière que la discussion jette sur les matières religieuses. Le mouvement est au contraire leur essence. Tandis que les populations au milieu desquelles se trouvent les dissidens mènent une vie paisible au fond de leurs villages, sans se préoccuper en aucune façon des ténèbres religieuses dans lesquelles on les laisse croupir, les vieux croyans discutent entre eux et proclament courageusement leur foi, non-seulement dans les campagnes, mais au milieu des villes. Lorsqu'ils cherchent la solitude, ce n'est pas toujours la crainte des persécutions qui les y entraîne; un autre sentiment les inspire. Ce qu'ils veulent, c'est la liberté de vivre suivant leurs doctrines, loin des hommes dont l'aveugle attachement aux enseignemens du clergé orthodoxe, généralement concussionnaire et débauché, leur inspire une profonde aversion. Quant à la mort, ils ne la redoutent pas; ils s'exposent volontairement aux persécutions, aux supplices, et souvent, pour être plus sûrs de mériter la palme du martyre, ils se torturent de leurs propres mains. L'histoire de cette secte nous offre sans doute quelques aberrations coupables; mais ce qu'il faut y voir surtout, c'est une vivante protestation contre l'indifférence religieuse et l'intervention d'un pouvoir des-

Digitized by Google

potique dans un ordre de débats qui relève exclusivement de la conscience. Pour en demeurer convaincu, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'origine et la marche de ce mouvement religieux.

Bien avant que l'Allemagne se fût soulevée, à la voix de Luther, contre les désordres et les abus du catholicisme, l'ignorance, l'inconduite, la simonie et l'esprit de concussion du clergé, surtout des prêtres de campagne, avaient excité une profonde indignation dans le peuple russe, si accessible de tout temps à l'exaltation religieuse. Ces dispositions éclatèrent pour la première fois en 1391; un diacre et un laïque, tondeur de bestiaux (*strigolnik*) de son état, se mirent à la tête de ce mouvement à Pskov, et les hommes qu'ils entraînèrent reçurent le nom de *strigolniks*. Ce parti religieux professait à peu près les mêmes principes que les vieux croyans d'aujourd'hui. L'anathème de l'église et les persécutions des autorités civiles n'en vinrent à bout qu'en 1406. Pendant plus d'un siècle, l'église russe n'eut plus de combats spirituels à soutenir; mais la division régnait dans son sein, et les abus qui avaient provoqué le schisme des *strigolniks* n'avaient point cessé. Cet état de choses amena une seconde protestation, non moins redoutable que la première. Les nouveaux dissidens professaient, pour l'Ancien-Testament et certaines cérémonies en usage chez les Juifs, un respect dont on n'a point pénétré le véritable motif; les hérésiarques de ce parti sont connus sous le nom de *judaïsans*. La persécution acheva de les réduire en 1503, et leur nom disparut de l'histoire. Cependant les classes inférieures restaient en proie à une sourde agitation. Le clergé russe lui-même n'était point d'accord sur certains articles de foi : un concile convoqué en 1551 se sépara sans pouvoir porter remède à cette anarchie spirituelle.

Au commencement du XVIIe siècle, le pays fut longtemps déchiré par la guerre civile, et de tristes préoccupations firent oublier les discordes religieuses jusqu'à l'époque où, le calme une fois rétabli, l'archevêque Nikon, favori du tsar Alexis, père de Pierre Ier, se mit en devoir de réformer le culte. Les changemens qu'il y introduisit furent désapprouvés par le peuple et une partie du clergé : le patriarche lui-même les condamna; mais Nikon ne tint aucun compte de cette opposition, et lorsqu'à la mort du patriarche il revêtit la plus haute dignité de l'église, il résolut de compléter ses réformes en soumettant les livres saints à une révision qu'aucun des prédécesseurs d'Alexis n'avait pu mener à bonne fin. La tentative du nouveau patriarche avait un double but. Il y avait chez Nikon un réformateur religieux et un homme politique. Le premier, non sans raison, voulait ramener à leur pureté primitive les rites et les textes sacrés de l'église grecque, altérés plus ou moins gravement depuis

Digitized by Google

que l'invasion tartare avait interrompu les relations entre le clergé russe et Byzance. Le second visait à faire du patriarcat, par une organisation plus forte de la discipline cléricale, une autorité prépondérante tant dans l'ordre temporel que dans le domaine des consciences. La hauteur avec laquelle Nikon essaya de démontrer l'utilité de ses réformes, la méfiance qu'il inspirait à cause de ses relations avec les membres les plus savans du clergé ukrainien, qui semblaient tendre à se rapprocher du catholicisme, expliquent suffisamment l'indignation que son audacieuse entreprise excita dans le pays. C'est vainement qu'il en appela à deux conciles et au patriarche de Constantinople, la sanction des conciles et du patriarche ne put ni convaincre ses adversaires, ni calmer leur irritation. Non-seulement une foule de laïques, mais un grand nombre de prêtres et même l'évêque de Kolomna se rangèrent parmi les dissidens.

C'est alors que les mécontens prirent le nom de *starovères*, ou vieux croyans; ils n'adoptèrent aucun des changemens que Nikon introduisit dans le culte et dans les livres saints. La lutte ne tarda pas à prendre un caractère formidable. Le farouche Stenko Razine, qui, comme presque tous les Cosaques, tenait pour l'ancienne foi, souleva les provinces que Pougatchef devait un siècle après mettre à feu et à sang. Une de ces bandes s'étant emparée du célèbre couvent de Solovetz, situé dans une île de la Mer-Blanche, les vieux croyans de ces contrées s'y établirent. Bientôt la princesse Sophie, régente de l'état, eut l'imprudence d'associer secrètement les non-conformistes à ses projets ambitieux. Forts de cet appui, ils accoururent du fond de leur retraite et, se mêlant aux strélitz, troupe bourgeoise de la capitale, fanatisèrent la populace; des scènes de meurtre et de pillage épouvantèrent les habitans de Moscou. Le calme ne fut entièrement rétabli que lorsque le chef politique des mécontens, le prince Kovanski, et les plus compromis de ses coreligionnaires eurent payé de leur vie les désordres qu'ils avaient suscités. Ces exécutions frappèrent d'effroi la plupart des vieux croyans qui se trouvaient à Moscou, et les décidèrent à la fuite. A partir de ce moment, les persécutions se succédèrent; mais l'esprit d'hérésie n'en devint que plus violent. Le règne de Pierre Ier contribua singulièrement à redoubler l'antipathie que le tsarisme inspirait aux *starovères*. Ce souverain s'étant emparé du pouvoir spirituel, les vieux croyans reportèrent naturellement sur lui les griefs qu'ils avaient contre son prédécesseur. D'ailleurs le règlement impitoyable auquel Pierre Ier les soumit rappelle, à la nature des châtimens près, les édits que les empereurs romains publiaient à l'époque des persécutions contre les chrétiens.

Les vieux croyans n'eurent pas seulement à lutter contre l'église orthodoxe; la division se mit dans leurs rangs. Un point de con-

Digitized by Google

science avait jeté la discorde parmi eux. Était-il permis de recourir au ministère des prêtres qui avaient été ordonnés depuis les réformes de Nikon? Cette question fut diversement résolue : une partie des vieux croyans décida que les prêtres nikoniens pouvaient être accueillis à de certaines conditions, beaucoup d'autres furent d'un avis opposé. Les vieux croyans de la première catégorie prirent le nom de *popovtchina* (communautés avec prêtres), et ils le portent encore. Le centre de toutes leurs associations s'établit à Vetka, village polonais où la persécution avait relégué quelques-uns de leurs chefs. Le gouvernement toléra pendant quelque temps l'existence de ce foyer d'hérésie; mais en 1735 une division de troupes russes investit Vetka. Tous les habitans, au nombre de quarante mille, furent emmenés en Russie et dispersés dans le pays. Cette expédition n'eut point tout le résultat que le gouvernement en attendait. Les principaux colons de Vetka demandèrent l'autorisation de transporter leur église sur le territoire qui avait été peuplé par leurs coreligionnaires dans l'Ukraine russe, près de Staradoub (1). On la leur accorda; la colonie de Staradoub acquit bientôt une grande renommée : elle compta un couvent, un grand nombre d'églises, et plus de cinquante mille habitans. La communauté de Vetka ne tarda point de son côté à renaître, et cinq ans après sa destruction elle avait retrouvé presque toute son importance.

La seconde branche du schisme, les vieux croyans qui ne voulurent point accueillir les prêtres consacrés suivant le nouveau rite, avaient pris le nom de *bezpopovtchina* (communautés sans prêtres). Leur développement ne fut pas moins rapide : c'est dans le nord du pays, sur les bords de la Mer-Glaciale, que cette division du schisme prit le plus d'extension. Les vieux croyans qui s'y rattachèrent avaient pour centre un couvent célèbre, celui de Wygoretsk, fondé en 1694. Au lieu de prêtres, ils choisissaient dans leurs rangs des hommes d'une vie austère, investis d'une sorte d'autorité spirituelle; mais ces laïques ne pouvaient conférer qu'un seul sacrement, le baptême : il en résulta que toutes les communautés de cet ordre durent renoncer à l'emploi des autres sacremens. Dans les sombres retraites qu'ils habitaient, leur fanatisme s'accrut, et bientôt des divisions nombreuses éclatèrent parmi eux. La plus célèbre est celle des théodosiens, qui date de l'année 1706, et se répandit dans toutes les provinces de l'empire, en Sibérie, et jusqu'en Pologne.

Tel est, du moins dans ce qu'il a de plus mémorable, le passé

(1) Le gouvernement ignora pendant longtemps l'existence de la colonie de Staradoub; mais, lorsque les Suédois envahirent la Russie, les habitans de ce district s'armèrent et défirent un corps ennemi. L'empereur Pierre Ier, l'ayant appris, leur accorda des priviléges de bourgeoisie et la possession des terres seigneuriales qu'ils occupaient.

Digitized by Google

des vieux croyans, et si les deux fractions de la secte diffèrent sur un point de conscience assez subtil, elles sont unies en définitive par les mêmes souvenirs, elles ont les mêmes tendances, et ont traversé avec une égale fermeté les époques de persécution pour arriver à la situation plus douce que le règne actuel semble leur assurer. Nous venons de les voir dans l'histoire, dans la vie publique en quelque sorte; veut-on les connaître dans la vie privée, c'est à M. Chtédrine qu'il faut s'adresser. Sous la forme du roman, il nous offre des observations, des souvenirs recueillis pendant un long séjour au milieu des dissidens. Le suivre dans ses récits, ce sera indiquer quelques traits du sujet que les documens empruntés aux enquêtes officielles nous aideront ensuite à traiter dans son ensemble.

Le premier récit de M. Chtédrine est une sorte de confession. Nous recevons les confidences d'un sectaire russe; nous pénétrons dans une de ces natures complexes, si communes en Russie, et où la lutte des mauvais instincts, des aspirations généreuses, revêt souvent un caractère si dramatique. Une vie qui commence au milieu de rêves mystiques, qui se continue à travers d'étranges écarts, pour s'achever dans les tristesses d'un isolement volontaire, telle est la donnée que développe M. Chtédrine dans *les Ermites*. Le personnage qu'il fait parler, Jakof, ne cache pas ses désordres; il nous raconte ses heures d'enthousiasme ou d'égarement avec une franchise austère qui est ici un trait caractéristique de plus.

« Mes parens étaient *chrétiens* (1) d'ancienne date, dit le narrateur, qui est en même temps le héros du récit. Il y a cent ans environ, mon grand-père quitta le village de la Grande-Russie où reposaient ses ancêtres pour venir travailler aux forges du gouvernement de Perm. Il s'était lui-même condamné à l'exil, comme tous les vieux croyans, qui émigraient en foule à cette époque, les uns vers la Pologne, les autres en Sibérie. Au reste le pays, quoique sauvage, était béni par le Seigneur. On n'y manquait de rien: les bêtes des forêts, les poissons, tout y était en abondance. D'ailleurs on y vivait dans l'union. Je m'en souviens encore, c'était un vrai paradis. Point de querelles, de jalousies, et point d'ivrognerie; il n'y a pas longtemps que les cabarets et le reste y sont connus. Ce qui avait résisté à tout n'a pas résisté au cabaret. Maintenant les villages qui étaient alors les plus riches font peine à voir; les cabarets y ont tout englouti.

« Je me rappelle bien mon enfance. A peine savais-je lire, que déjà j'étais tout en Dieu. La *Vie des Saints* m'attirait particulièrement. Combien de fois, pendant un sommeil précédé par de pieuses lectures, d'étranges rêves vinrent me visiter! Je voyais couler à flots le sang des martyrs, j'entendais leurs édifians discours, je croyais même distinguer quelque part dans un coin le terrible tsar Dioclétien en personne. Mon seul désir était d'aller un jour

(1) C'est le nom que se donnent les vieux croyans; ils rejettent celui de sectaires et le considèrent même comme une insulte.

Digitized by Google

chercher mon salut dans quelque solitude, comme le faisaient nos pères, qui redoutaient les tracas du monde plus que les tourmens de l'enfer. Le ciel a exaucé mes vœux; j'ai pu vivre comme je l'avais désiré dans mon enfance.

« Mon père, qui repose maintenant dans le sein de Dieu, était un beau vieillard dont le regard exprimait la sévérité en même temps qu'une douceur presque enfantine. Les *mondains* n'ont vraiment pas de pareils regards : comment cela se fait-il? Tout dans sa personne tenait du saint; en le voyant, chacun se découvrait involontairement et saluait... Oh! c'était un digne homme. Près de quinze ans avant sa mort, un saint vieillard nommé Agafanquéla était arrivé du couvent de Staradoub, et l'avait décidé à se consacrer entièrement à Dieu. Depuis ce moment, il avait abandonné le soin du ménage à ma vieille mère, qu'il appelait sa sœur, et ne se mêlait plus de rien. Je me rappelle que des pèlerins venaient à tout instant chez nous. Dieu sait d'où ils arrivaient! Il y en avait de Staradoub, des bords de l'Irguis, de Kergenetz (1), et même de plus loin. Mon père les recevait tous avec respect, et jamais il ne les laissait repartir les mains vides.

« Il y avait alors parmi les *chrétiens* toute sorte de discussions. Mon père en était vivement affligé : il aurait mieux aimé, je crois, la persécution. Les pèlerins qui venaient de Moscou n'en rapportaient rien de consolant : les nôtres y tenaient des conciles, mais sans pouvoir venir à bout de s'entendre. Ces nouvelles augmentèrent la tristesse de mon père; il passait toutes ses journées à prier en pleurant. Enfin il se décida à partir pour Moscou; mais Dieu ne lui accorda pas la grâce d'y arriver : on vint nous annoncer qu'il était tombé dangereusement malade en route, dans un village nommé Popourof. Ma mère alla le trouver, et m'emmena avec elle. Il avait été recueilli par un homme de bien qui le connaissait depuis longtemps. Mon pauvre père avait déjà perdu l'usage de ses membres; il avait revêtu la robe de bure, afin de paraître devant Dieu dans le costume des anges. Une seule chose le tourmentait : il aurait voulu mourir avec la couronne de martyr, chargé de chaînes, au milieu des supplices. Je crois vraiment que c'était là le motif qui l'avait décidé à se mettre en route.

« Il mourut en pleine connaissance de lui-même, la prière à la bouche, et en nous bénissant. C'est le souvenir de cette fin qui me raffermit dans notre foi. Comment serions-nous dans l'erreur? pensai-je souvent depuis. Si cela était, mon père, ce digne vieillard de tant de sens et de raison, n'aurait pas persévéré jusqu'à la fin dans les ténèbres. D'ailleurs je croyais alors que la mort donnait la clairvoyance. Comment, au moment de paraître devant Dieu, n'aurait-il pas écouté la voix de sa conscience? Oui, voilà ce que je me suis souvent dit pour m'encourager à suivre son exemple. »

Ainsi débute cette naïve confession. On voit quel point d'appui la propagande des non-conformistes trouve dans l'esprit naturellement religieux du peuple russe. La rudesse de l'administration, qui blesse ces instincts délicats, ne fait presque toujours que les fortifier; la suite du récit le prouve clairement.

(1) Ces noms désignent les principaux centres du schisme des *vieux croyans*.

Digitized by Google

« A peine mon père avait-il rendu le dernier soupir, que le président du tribunal arriva par hasard dans le village. Malgré toutes nos précautions, il se douta de quelque chose; il apprit, je ne sais comment, qu'un vieux croyant venait de mourir sans avoir renoncé à sa foi, et se rendit dans la maison.

« — Je voudrais bien connaître, nous dit-il en entrant, les circonstances de cette mort. Quel est ce vieillard? Montrez-moi son passeport.

« Mon père n'en avait pas; il prétendait que c'était un péché d'en avoir un. Nous en avions souvent causé ensemble, et il disait qu'un passeport et le cachet de l'Antechrist, c'est tout un. Le président n'était pas homme à entendre raison sur ce point. — Donnez-moi son passeport, nous répéta-t-il.

« — Où voulez-vous que nous le prenions? Il n'en a pas.

« — Ainsi point de passeport! Voilà qui est bien entendu. Maintenant il s'agit de savoir qui de vous a empoisonné ce vieillard. Et puis je voudrais bien connaître la loi qui autorise un homme à mourir sans recevoir les sacremens.

« Après avoir ainsi parlé, il s'approcha du mort et se mit à l'injurier. J'étais encore jeune alors; j'avais le sang vif, et il me monta à la tête. — Combien votre honneur reçoit-elle d'appointemens, lui dis-je, pour insulter les morts?

« Il se mit à rire, l'impie, et me donna un petit coup sur la joue. »

Révolté par cette insulte grossière, le jeune dissident n'hésite plus à marcher sur les traces de l'homme qu'il vient de voir mourir au début d'un pèlerinage entrepris pour aller au-devant des persécuteurs. Il consacre ses dernières économies, un millier de roubles, à obtenir des fonctionnaires l'autorisation d'enterrer son père suivant l'usage des vieux croyans. Il est fils unique; sa vieille mère, avec laquelle il vit, l'engage à prendre femme. Le jeune fanatique se souvient d'un conseil de son père mourant; il résiste pendant trois ans, puis finit par céder, et choisit une veuve dont sa mère lui a vanté la dévotion. Cependant le mariage soulève une nouvelle difficulté : la cérémonie aura-t-elle ou non lieu suivant le rite des vieux croyans? La prudence l'exige, il faut recourir à un moyen terme. On se marie dans une église orthodoxe, et à l'issue de la cérémonie des pèlerins vieux croyans, qui se présentent fort à propos, donnent l'absolution aux mariés. Les premiers mois qui suivent cette union sont assez paisibles; ils précèdent malheureusement une nouvelle série de tristes aventures.

« Pendant quelque temps, tout alla bien dans notre maison... Chaque fois qu'il nous arrivait des frères quêteurs, on se mettait en frais d'hospitalité, et la *braga* (1) ne manquait pas. J'avais pris goût à ces entretiens. Entre chaque rasade, nos saints hôtes faisaient un petit sermon. Ma femme et moi,

(1) Boisson faite d'orge et de millet.

Digitized by Google

nous écoutions. Quelques mois se passèrent ainsi, nous étions heureux; mais il plut au Seigneur de m'éprouver, et je succombai à la tentation.

« J'étais encore sans expérience, je ne connaissais pas le monde au milieu duquel je vivais. Mon père était un digne homme, et il y en a beaucoup comme lui. Ceux-là sont pleins de foi, ce sont de vrais chrétiens. Ils ne viennent pas à nous à cause de l'*alleluia* ou du signe de la croix. Non; s'ils se retirent du monde, c'est qu'ils y voient régner spirituellement l'Antechrist et tout son funeste cortége, c'est que la mémoire des ancêtres leur est chère. Ce sont les vrais descendans des princes Mychetski (1). Pour répandre leur foi, ils sont prêts à supporter tout, même la mort. Pourquoi faut-il qu'à côté de ces vrais croyans, on rencontre tant d'hommes aventureux qui ne leur ressemblent guère, et qui mettent en avant toute sorte d'idées pour en tirer profit? Au fond ils ne croient pas plus à l'ancienne foi qu'à la nouvelle, ils ne croient à rien. Cependant on les écoute et on les suit; la foule est toujours et partout la même.

« Un de ces hommes vint pour notre malheur dans le village. C'était un de nos colporteurs d'images et de livres saints; il courait d'un lieu à l'autre et débitait en secret sa marchandise aux vieux croyans. Ce commerce-là est assez lucratif; mais, pour y réussir, il faut savoir jouer toute sorte de rôles. Andriachka (c'était le nom de mon nouvel ami) semblait fait exprès pour cette profession. C'était un garçon adroit et déluré, qui avait exercé déjà je ne sais combien de métiers; il avait même été attaché à une troupe de comédiens. Il récitait des pièces de vers dans lesquelles il était ordinairement question de la vie que mènent nos ermites. Avec nous, il riait de tout cela; mais les autres le traitaient avec respect. Voilà l'homme avec lequel je me liai pour mon malheur. Chaque fois qu'il venait, il m'entraînait avec lui, et nous courions le pays. Peu à peu il me fit prendre goût au tabac et à l'eau-de-vie. Lorsque ma femme et ma vieille mère s'aperçurent de mon changement de conduite, elles m'accablèrent de reproches; mais l'influence de mes penchans vicieux était devenue irrésistible. Les scènes qui m'attendaient à la maison me la firent prendre en dégoût, et un beau jour je réunis tout mon argent pour rejoindre Andriachka, qui se trouvait dans un village voisin, et m'associer à son commerce.

« Je pris bientôt toutes ses habitudes, et jouai mon rôle en public aussi bien que lui. On me croyait un vrai saint, et dans mon particulier, que Dieu me le pardonne! je vivais comme le dernier des mécréans. Seulement je savais bien cacher ma vie, surtout aux yeux des dévots. Ma réputation se répandit jusqu'à Moscou, et un riche marchand, qui habitait cette ville, me fit dire qu'ayant appris mon zèle pour la vraie foi et ma prudence, il était disposé à me charger de servir notre sainte cause dans un gouvernement éloigné, où nos frères ont beaucoup à souffrir. A cette fin, il me proposait d'y tenir une auberge qui leur servirait de point de réunion et de refuge. Comme nous n'avions pas fait fortune, je parlai de l'affaire à mon compagnon, qui me décida à l'accepter. Le marchand m'envoya l'argent nécessaire, et je m'établis aubergiste dans une ville du pays. »

(1) Cette famille a fourni plusieurs chefs aux vieux croyans. Le premier seigneur de ce nom qui figure dans leur histoire se retira dans les forêts du gouvernement d'Arkangel, au commencement du XVIIe siècle.

Digitized by Google

L'auberge de Jakof, transformée en lieu de rendez-vous pour les chrétiens dissidens, ne tarde pas à prospérer. Tous les sectaires qu'on mande devant l'autorité viennent s'y arrêter avant ou après leur interrogatoire. Quelquefois cet interrogatoire est différé pendant plusieurs semaines, et ces ajournemens tournent au profit de l'aubergiste, qui, tout en donnant asile aux pauvres persécutés, ne manque jamais de se faire payer, soit en argent, soit en nature. L'administration locale est enfin avertie par le traître Andriachka, qui dénonce son ancien compagnon pour se mettre à sa place. Le sectaire est chassé de son auberge. Réduit à une vie errante et misérable, il reçoit l'épreuve qu'il subit comme un juste châtiment de ses fautes. Ses instincts religieux se réveillent, et il se décide à entrer dans une de ces communautés de *solitaires* si nombreuses encore en Russie, ce qui nous met en présence d'une classe nouvelle de vieux croyans. Le chef spirituel de la communauté qui admet Jakof, le père Açafa, est presque centenaire. Les huttes des *solitaires* qui reconnaissent son autorité sont dispersées autour de sa maisonnette, qui s'élève au fond d'un ravin sauvage.

« Je n'eus point de peine, dit le sectaire, à me faire à la règle que l'on suivait. La prière occupait une partie de nos journées; nous passions les autres heures à copier des manuscrits. Lorsque le temps était beau, les plus jeunes d'entre nous allaient échanger nos copies contre des provisions. Quelquefois nous restions enfermés un mois entier dans nos cabanes sans voir figure humaine, car peu à peu la solitude devient un besoin. Jamais je ne m'étais senti si heureux, et je croyais bien que je finirais mes jours dans cet état; mais le ciel en disposa autrement : il me destinait à soutenir encore de longs combats au milieu de ce monde que l'Antechrist gouverne à sa façon.

« Nous avions parmi nous un ermite nommé Martémiane. C'était de tous les frères celui qui me plaisait le moins. C'était le moins humble de nous tous, et il n'obéissait pas sans murmurer aux sages prescriptions du père Açafa. Un jour il entra suivi d'un paysan dans l'habitation du vieillard.

« — Que me voulez-vous, et d'où vient cet homme? lui demanda Açafa.

« — Il est de Ziourdim.

« — Que demande-t-il?

« — Je voudrais me fixer ici, saint père, lui répondit le paysan. Les impôts sont lourds, et je crains qu'on ne prenne mon fils pour recrue.

« — Tu as donc de la famille?

« — Oui, une vieille femme, deux filles et un fils.

« — Ainsi c'est l'impôt qui t'amène à nous?

« — Je ne dis pas non, répondit le paysan en se troublant un peu.

« — A quoi bon toutes ces questions? interrompit brusquement Martémiane. Fais bon accueil à toutes les brebis qui viennent se joindre à ton troupeau, quelles que soient les raisons qui les amènent.

« On se réunit en conseil. Le père Açafa parla contre l'admission de cette famille, et Martémiane le contredit avec aigreur. La discussion se prolongea longtemps.

Digitized by Google

« — Tu es trop vieux pour nous gouverner, dit enfin Martémiane. Sur quel pied sommes-nous ici? On ose à peine éternuer. Vois un peu comment vivent les ermites de la Pilva. C'est bien autre chose; ils ne craignent rien et se sont rendus maîtres de tout le pays.

« — Allons, répondit Açafa en soupirant, tu as raison; je vois que je ne vous conviens pas, je suis trop vieux. Je sais bien où vous en voulez venir, père Martémiane. La solitude vous ennuie. Eh bien! soit, je me retire. Prenez un autre directeur, et laissez-moi mourir en paix!

« On se mit à le supplier de rester, mais ces prières n'étaient pas sincères, du moins pour la plupart. Il résista, et on finit par nommer à sa place Martémiane. Quelque temps après, Dieu rappela à lui le père Açafa. A partir de ce moment, tout changea. Plusieurs familles de paysans vinrent se joindre à la première; les ermites se mirent à les fréquenter et négligèrent bientôt les pratiques religieuses que leur avait enseignées Açafa. De son temps, tous les biens, argent, provisions, étaient mis en commun. Chacun se mit à garder ce qu'on lui donnait et à rechercher toutes les joies du monde. Ces désordres me dégoûtèrent; je pris la résolution de quitter la communauté. Ayant recueilli mes manuscrits, je descendis la rivière et arrivai dans un village nommé Lenof. De là je me rendis au petit hameau d'Ilinskoié, où je m'établis. Mon hôte était vieux croyant, mais, ayant peur d'être persécuté, il suivait extérieurement les pratiques de l'église. Il avait un fils nommé Mikalka, qui s'adonnait à la falsification des passeports. Les vieux croyans lui en apportaient de très loin, et il excellait à les arranger convenablement. Comme j'avais mon franc parler dans la maison, je reprochai un jour à son père de lui laisser faire ce vilain commerce.

« — D'où viens-tu donc, l'ami, me dit-il, avec tes bons conseils?

« — Rappelle-toi, lui répondis-je, ce qui est écrit dans les livres saints. Le Christ lui-même ne disait-il pas : « Je suis un homme errant. » Celui qui prend un passeport n'est pas un chrétien. Et toi, tu permets à ton fils de faire de faux passeports, ce qui est encore pis!

« — C'est sans doute le père Açafa, répliqua-t-il, qui t'a enseigné ces beaux raisonnemens. Avec ces contes-là, vous nous perdez. Que faites-vous dans vos bois, vous autres ermites? Vous n'êtes bons qu'à dire des prières; ce n'est pas cela qu'il nous faut : nous voulons avoir des lieux de refuge pour les mauvais jours. La vie devient difficile dans les villages; tantôt les intendans, tantôt la police, nous dérangent. Après une de leurs perquisitions, on erre des journées entières comme une âme en peine; les uns sont roués de coups, les autres emmenés je ne sais où, et on ne les revoit plus. C'est pourquoi nous avons résolu de fonder dans les forêts de grandes communautés qui, au besoin, pourraient nous servir de refuge. Nous créerons un service de poste qui ira d'un village à l'autre, de sorte qu'on sera prévenu à temps des moindres projets des autorités : lorsqu'elles arriveront, il n'y aura plus trace de vieux croyans dans les bois. Attendez un peu, nous saurons organiser tout cela. »

Les dernières pages du récit nous montrent Jakof de plus en plus dominé par un impérieux besoin de solitude et de recueillement. Ce n'est plus le cloître qu'il lui faut, c'est la vie cénobitique dans toute

Digitized by Google

son austérité, et l'auteur quitte son étrange héros au moment où, impatient de rompre avec le monde, il se dirige vers les solitudes du gouvernement d'Orenbourg pour y terminer sa vie errante dans l'extase et la prière.

L'autre récit de M. Chtédrine, intitulé *Marfa*, met plus vivement encore en scène que celui-ci les désordres qu'on peut reprocher aux vieux croyans. Malheureusement le tableau n'est pas complet : à côté des dangereux fanatiques réunis en sociétés secrètes, il aurait fallu nous montrer ceux qui mènent sous les yeux de l'autorité, dans leurs villages, une vie laborieuse et résignée. Reconnaissons néanmoins que M. Chtédrine fait ressortir en traits vigoureux dans *Marfa* une qualité commune aux dissidens bons ou mauvais, la fermeté stoïque au milieu des persécutions.

Au début du récit, l'auteur nous transporte au milieu d'un groupe de paysans dont la conversation révèle aisément les tendances religieuses. On reconnaît sans peine dès leurs premiers propos que ce sont des vieux croyans. Réunis sur les bords d'une rivière, ils attendent le bac qui doit les transporter sur l'autre rive. Une troupe de jeunes paysannes sort cependant de la forêt voisine; elles viennent d'y rendre les derniers devoirs à un cénobite. Nous sommes en effet dans une de ces contrées, si nombreuses en Russie, qui depuis des siècles servent de foyer au schisme. Pendant que tous ces groupes dispersés sur le rivage nous fournissent dans leurs discours de curieux renseignemens sur la vie des sectes russes, un voyageur qui se tient blotti au fond de sa voiture prête une oreille attentive à la conversation sans s'y mêler d'aucune façon. Qui est-il? C'est un employé supérieur de la police nommé Mark Ilarionovitch Filovéritof. Il se rend dans la ville du district pour une affaire confidentielle, et le soin qu'il met à se soustraire aux regards des paysans donne à supposer que la mission dont il est chargé pourrait bien concerner les sectaires.

Le bac si impatiemment attendu paraît enfin; la rivière est franchie, et les paysans se dirigent vers leur village. L'employé prend la route de la ville, et il y arrive à la tombée du jour. Cette petite ville, qui est un nid de vieux croyans, présente une particularité remarquable : la population masculine en semble bannie; on n'y rencontre guère que des femmes. Elles s'avancent couvertes de longues tuniques aux sombres couleurs, l'air digne et grave. La ville est parfaitement calme : point de mouvement ni de rixes dans les rues, point d'ivrognes. L'employé parcourt une partie de la ville, et descend de voiture devant la maison de poste. Au même instant, un homme en uniforme l'aborde : c'est l'*ispravnik* (1), dont l'auteur

(1) Directeur de la police dans un district.

Digitized by Google

dessine vivement le portrait. « C'était un homme de petite taille, mais très robuste. Son front était bas, il avait une nuque de taureau, ses gros yeux étaient injectés de sang. Lorsqu'on lui communiquait quelques renseignemens secrets relatifs à ses fonctions, il portait le corps en avant, ses yeux devenaient hagards comme ceux d'une bête féroce qui flaire une proie, et il commençait à se mordre les lèvres. Quelquefois il lui arrivait de plaisanter ou de raconter quelque anecdote grivoise; mais même dans ces instans de gaieté, sa physionomie avait quelque chose de sinistre. » — Votre seigneurie veut-elle commencer l'affaire immédiatement? demande-t-il à l'employé supérieur. Celui-ci s'étonne fort de cette question. L'*ispravnik* a donc été prévenu de son arrivée? il connaît la mission dont il est chargé? L'employé ne peut s'empêcher de manifester quelque surprise. Quelle est donc l'affaire que ces deux personnages doivent instruire de concert si promptement? Il s'agit de soumettre à une enquête la conduite de Marfa Kousmovna, qui a été supérieure d'une communauté dissidente de femmes dans les environs, et qui habite la ville depuis que cette communauté a été dispersée par ordre du gouvernement. Par malheur, il est trop tard pour procéder immédiatement à l'instruction, comme l'*ispravnik* l'aurait désiré : la nuit est venue, et l'employé se voit forcé de remettre au lendemain la visite qu'il comptait faire au domicile de Marfa.

L'ancienne supérieure habite une maison nouvellement construite, qui a très bonne apparence. En ouvrant la porte, l'employé se trouve dans un long et sombre corridor, et il ne sait où se diriger; une vieille servante vient à sa rencontre. Lorsqu'elle est à quelques pas de lui, elle pâlit et se met à trembler de tous ses membres. Comme elle affecte de ne pas le comprendre, il veut passer outre, mais la servante pousse des cris déchirans; une femme âgée, robuste encore et d'une haute stature, portant un saraphane (1) noir, et la tête couverte d'un mouchoir de la même couleur, paraît alors à la porte d'une chambre voisine : c'est la maîtresse de la maison. Aux premiers mots qu'elle adresse à l'employé, il est facile de voir qu'elle a été avertie de son arrivée; elle lui demande s'il est disposé à faire une perquisition. Cette question est du reste fort naturelle; les sectaires sont exposés à des perquisitions très fréquentes. La pièce dans laquelle la vieille supérieure fait passer Mark Ilarionovitch est claire et bien tenue. Un drap blanc couvre le plancher; au fond de la chambre s'élève un lit surmonté, suivant l'habitude russe, d'une pile d'oreillers. Plusieurs assiettes chargées de poisson sec et un carafon d'eau-de-vie se trouvent sur la table; il est aisé de recon-

(1) Longue tunique.

Digitized by Google

naître qu'on n'a pas eu le temps de les enlever. Un homme à la tenue cléricale se promène dans la chambre, et des chuchotemens, qui viennent de la ruelle du lit, indiquent la présence de quelques autres personnes. Cet homme est ivre, et une scène assez curieuse se passe entre lui et la maîtresse de la maison, qui est visiblement inquiète; elle semble craindre les indiscrétions de l'ivrogne. Celui-ci laisse bien échapper quelques propos singuliers; le mot d'*archevêque* revient souvent au milieu des exclamations qu'il pousse. Cependant il finit par s'éloigner sans que l'employé ait pu deviner le sens de ces paroles. Resté seul avec son hôtesse, Mark cherche vainement à lui arracher une confidence à ce sujet; elle se borne à lui apprendre que cet homme est un prêtre révoqué de ses fonctions, connu de toute la ville pour son inconduite, et la conversation prend un autre cours. L'employé donne à entendre assez adroitement à Marfa Kousmovna que le seul but de sa mission est de recueillir quelques renseignemens sur l'état des vieux croyans dans cette localité; puis il lui assigne un rendez-vous dans la soirée du lendemain, et regagne la maison de poste.

A peine rentré, il reçoit la visite de l'*ispravnik*. Cet homme vient lui apprendre, dans le langage cynique particulier aux gens de sa profession, que, pour faciliter son rôle d'inquisiteur, il a suborné une complice de Marfa nommée Magdalina. Une réunion de sectaires a eu lieu chez cette femme pendant la nuit, et l'*ispravnik* a pu entendre les discours des vieux croyans, caché derrière un four. Un marchand de Moscou, Mikaïl Trofimitch, et Marfa Kousmovna assistaient à la réunion avec le prêtre ivrogne, nommé Mikéïtch. Or le nom du marchand de Moscou est précisément celui d'un homme de cette classe impliqué dans l'affaire criminelle qui a nécessité l'enquête à laquelle procède l'employé. Des propos tenus dans ce conciliabule nocturne, il ressort que Mikéïtch, le prêtre interdit, s'est décidé à passer au schisme moyennant cent cinquante roubles payés en deux termes et de l'eau-de-vie à discrétion pendant quinze jours. Quant au marchand, qui paraît être une ancienne connaissance des deux femmes, il venait pour s'entendre avec elles relativement à l'arrivée prochaine d'un archevêque de la secte, impatiemment attendu, et qui doit sacrer Mikéïtch, ainsi que plusieurs autres prêtres. Après avoir échangé leurs informations, l'*ispravnik* et l'employé s'entendent pour agir de concert. C'est le lendemain soir qu'aura lieu l'interrogatoire de Marfa; c'est à ce moment qu'il faut mettre la main sur ses complices. A l'heure indiquée, Mark se rend dans une chambre reculée de la maison de poste, où on doit lui amener la vieille sectaire. Cependant un incident imprévu l'inquiète : l'homme qui doit assister à cet interrogatoire en qualité de

Digitized by Google

témoin, le bourgeois Polovnikof, a disparu de son domicile depuis le matin, et sans lui il ne peut point procéder régulièrement, la loi s'y oppose. Pendant qu'il arpente la chambre à grands pas en maudissant ce contre-temps, la porte s'ouvre, et un homme en kaftane (1), dont les mains sont liées par devant avec une corde que tient un soldat de police, se présente à lui. Ce pauvre diable tient à la main un cachet qu'il tourne entre ses doigts avec une sorte de désespoir.

« — Le voici, votre honneur! dit le soldat.

« — Qui cela?

« — Le bourgeois Polovnikof, votre honneur.

« — Ah! misérable, s'écria l'employé, qu'étais-tu devenu?

« Le malheureux bourgeois continuait à tourner convulsivement le cachet entre ses doigts, et tremblait de tous ses membres.

« — Il s'était fourré dans le grenier, votre honneur, derrière un tas de fagots. Nous l'avons trouvé là par hasard.

« — Ayez pitié de moi, votre honneur, balbutia le bourgeois. Le secrétaire du magistrat m'en veut parce qu'étant pauvre, je ne peux pas lui faire de cadeau. On me choisit, parce que j'ai un arriéré : c'est une manière de me mettre à contribution; mais j'ai une femme, des enfans...

« — Que tiens-tu à la main?

« — Un cachet, votre honneur. Comme je ne sais pas signer mon nom,... je le place là où on me l'ordonne.

« — Va voir si la Kousmovna est arrivée, dit l'employé au soldat.

« — Votre honneur, reprit le bourgeois lorsque le soldat fut sorti, quelquefois messieurs les employés daignent me permettre d'aller à mon ouvrage. Je leur laisse mon cachet, et ils s'en servent comme bon leur semble.

« En ce moment la porte s'ouvrit, et Marfa Kousmovna entra. Rien dans tout son extérieur n'indiquait la moindre inquiétude; elle se signa à l'ancienne manière, salua d'un air raide, et ne parut faire aucune attention au bourgeois.

« — Cet homme demande, lui dit l'employé, la permission de s'en aller?

« — Comme il vous plaira, monsieur, lui répondit-elle avec calme. Si vous préférez me questionner sans témoin, c'est votre affaire; pourtant je crois que la loi s'y oppose.

« — Allons, dit l'employé au bourgeois, il faut que tu restes.

« — Pourquoi cela, Marfa Kousmovna? reprit vivement le bourgeois. Je ne suis bon à rien. Si je m'avisais de souffler un mot, on me mettrait à la porte à coups de poing. D'ailleurs je n'ai rien à dire. Pourquoi voulez-vous me mêler à vos affaires? Je laisserai mon cachet.

« — Mais si son honneur, reprit malicieusement Marfa Kousmovna, ne se bornait pas à une simple causerie? S'il portait contre moi une accusation? Alors un témoin...

« — Je te répète, lui dit l'employé, que je veux me borner à te demander

(1) Justaucorps qui descend très bas.

Digitized by Google

quelques renseignemens généraux, une conversation sincère, mais tout à fait amicale...

« — Quand cela serait, monsieur, répondit-elle, il me semble qu'un témoin n'est jamais de trop. D'ailleurs il n'en mourra pas.

« — Ayez pitié de moi, s'écria le bourgeois; j'ai à travailler...

« Toutes ses supplications furent inutiles. Cependant la Kousmovna devait fort bien savoir que la présence de cet homme n'avait aucune signification, et que son cachet suffisait.

« — Que le diable emporte ces mécréans-là! dit le bourgeois en la regardant d'un air indigné. Ils sont cause que toute l'année on nous dérange pour assister, soit à une perquisition, soit à un interrogatoire. Anathème sur eux tous! ajouta-t-il entre ses dents en jetant sur la vieille femme un regard étincelant de colère.

« Ayant imposé silence au bourgeois, l'employé amena assez adroitement Marfa Kousmovna à lui raconter sa vie. Elle s'exprimait, suivant l'usage des sectaires, avec lenteur, en employant des termes vieillis; tout en parlant, elle gesticulait d'une main, et de l'autre froissait son mouchoir de poche.

« — Je suis née à Moscou, dit-elle. Mes parens étaient de la vieille foi, mais je restai orpheline de bonne heure. Mes frères, ne sachant que faire de moi et aussi par avarice, m'envoyèrent dans une communauté de femmes qui existait alors dans les environs de cette ville. La supérieure se nommait la mère Alexandra; c'était une femme sévère. Pour la moindre faute, elle nous mettait en cellule, les fers aux pieds et aux mains; mais c'était une vraie supérieure : il fallait la voir, lorsque des marchands arrivaient. Les supérieures des autres communautés accouraient toutes avec les sœurs les plus âgées au-devant d'eux, comme si elles étaient affamées. La mère Alexandra se faisait au contraire attendre longtemps, et s'avançait lentement et avec tant de majesté, que les marchands restaient ébahis. Nous n'étions pas les seules qui la redoutions. Lorsque les nonnes des autres communautés l'apercevaient de loin sur l'escalier, elles se mettaient à la regarder le sourire sur les lèvres afin de lui plaire. Cependant nous l'aimions bien, car elle attirait à notre communauté argent et provisions de toute sorte.

« — Pourquoi les marchands avaient-ils tant d'affection pour cette mère? lui demanda finement l'employé.

« — Je vais vous le dire, moi, s'écria le malheureux bourgeois, c'est que la mère Alexandra était toujours prête à cacher leurs méfaits. Arrivait-il à une de leurs filles de faire un faux pas, on la confiait à la mère. Un mari prenait-il sa femme en dégoût, c'est encore dans la communauté de la mère Alexandra qu'on l'enfermait. Ah! vieille commère que tu es! ajouta-t-il en se tournant vers la sectaire.

« — Est-il vrai, reprit l'employé d'un ton indifférent, que l'on amenât de force des filles dans votre communauté?

« — Vous prenez donc au sérieux, répondit Marfa, les paroles de cet ivrogne? Ne voyez-vous pas qu'il a bu un coup d'eau-de-vie?

« — Moi ivre! s'écria le bourgeois furieux; tu as donc oublié la sœur Varka? Cela s'est passé pourtant dans votre communauté pendant que tu étais supérieure! Oui, raconte-nous cette histoire-là.

Digitized by Google

« Un observateur attentif aurait remarqué qu'au nom de Varka l'employé avait dressé l'oreille; mais il dissimula sa préoccupation, et, se tournant du côté de Marfa Kousmovna, il lui demanda d'un ton dégagé : — Qu'est-ce qu'il nous conte là? Y a-t-il rien de vrai dans tout cela?

« — C'est une histoire très simple, reprit la sectaire avec calme, mais en jetant pour la première fois sur l'employé un regard plein de méfiance. Il y a cinq ans environ, un marchand de Moscou, Mikaïl Trofimitch, qui était des nôtres, arriva à la communauté. C'était en automne; il faisait nuit, et le temps était mauvais. Cependant il me fait demander et veut me voir à toute force. Je vais le trouver; il ne me laisse pas le temps de lui dire bonjour et se jette à mes pieds. — Que vous est-il arrivé? lui demandai-je. — Ayez pitié de moi, mère! me répond-il; ma fille Varka nous a déshonorés. Elle s'est donnée à un hérétique! — Je cherchai à le calmer; il me supplia de prendre sa fille et de la ramener au bien : j'ai recueilli Varka, c'est vrai, je ne le nie pas; mais un père a bien le droit...

« — Et l'enfant de Varka, reprit le bourgeois avec animation, qu'en as-tu fait?

« — Ce que j'en ai fait? lui répondit Marfa sans s'émouvoir. Ce que l'on fait des nouveau-nés qui meurent en venant au monde.

« — Vous l'avez étouffé...

« — Votre honneur ne fera-t-elle point taire ce misérable? s'écria Marfa Kousmovna en se levant; il perd la tête...

« En ce moment la porte s'entr'ouvrit, et une femme cria à Marfa d'une voix tremblante : — Mère, venez vite; j'ai à vous parler.

« La vieille sectaire sortit après en avoir demandé la permission à l'employé. Celui-ci se leva, prit vivement une liasse de papiers, une plume et de l'encre qui étaient sur la fenêtre, les mit sur la table, et courut à une porte voisine. Une jeune femme parut; il la fit asseoir dans un coin de la chambre qui se trouvait dans l'obscurité, et se replaça devant la table.

« Au bout de quelques instans, Marfa Kousmovna rentra : elle paraissait agitée, et annonça à l'employé que, l'*ispravnik* se livrant chez elle à une perquisition, elle voudrait y assister. L'employé s'y refusa; il lui déclara d'un ton magistral qu'elle allait être soumise à un interrogatoire en règle. L'employé ajouta qu'il était envoyé pour procéder judiciairement contre Marfa Kousmovna, accusée par la rumeur publique d'avoir séquestré la fille du marchand Mikaïl Trofimitch et d'avoir étouffé l'enfant que celle-ci avait mis au monde. »

Du moment que l'employé révèle sa mission judiciaire, la vieille sectaire change complétement d'attitude, et retrouve la fermeté stoïque qu'opposent ses coreligionnaires aux menaces de la justice. Elle se renferme dans un système de dénégation absolu. L'employé, qui est un habile juge d'instruction, ne se laisse point déconcerter par cette opiniâtreté; il a entre les mains des pièces accablantes pour la sectaire. Sur un geste de Mark Ilarionovitch, la femme qui se tient dans un coin de la chambre s'avance vers Marfa : c'est la fille du marchand en personne. Marfa pâlit, mais soutient qu'elle ne la

Digitized by Google

connaît pas. La jeune fille, outrée de cette obstination, raconte avec détail son arrivée à la communauté et les souffrances qu'on lui fit endurer pour la contraindre à prendre le voile. Lorsqu'elle y eut consenti, on l'envoya recueillir jusqu'en Sibérie des aumônes pour la communauté. Quant à son enfant, elle n'a jamais su ce qu'il était devenu. La vieille sectaire, interrogée sur ce point, ne change pas de système; elle ignore absolument ce qu'on lui demande. L'employé lui lit une lettre portant sa signature et adressée au père de la jeune fille; elle déclare dans cette pièce que l'on a procédé à l'égard de l'enfant suivant les intentions paternelles. Marfa ne veut point reconnaître cette pièce. Au même instant, un grand bruit se fait dans la rue; on amène des prisonniers que l'*ispravnik* a faits dans la maison de la vieille sectaire. Une foule confuse les accompagne respectueusement à distance. La porte s'ouvre, et l'*ispravnik* entre dans la chambre, la figure rayonnante de joie.

« — Votre honneur, dit-il à l'employé, nous avons réussi mieux que je ne l'espérais. Nous avons pris du même coup de filet l'archevêque et le marchand dont je vous avais parlé. On va les faire entrer.

« Cette nouvelle produisit une profonde impression sur Marfa Kousmovna : elle pâlit, se laissa retomber sur sa chaise, les mains appuyées sur les genoux, le corps penché en avant, les yeux dirigés vers la porte, et parut attendre avec anxiété l'arrivée des prisonniers.

« On ne tarda pas à amener celui que les vieux croyans nommaient leur archevêque (1). C'était un homme d'une quarantaine d'années, petit, aux traits pleins de dignité. Son costume était celui des commis-marchands; rien dans son extérieur n'indiquait le rang auquel il prétendait.

« — Voici l'archevêque, dit en riant l'*ispravnik* à l'employé, j'ai l'honneur de vous le présenter. Allons, ajouta-t-il en s'adressant au prisonnier d'un ton grossier, raconte-nous comment tu as été nommé. — Cette interpellation ne produisit aucun effet sur le prisonnier; il regarda fixement l'*ispravnik*, mais n'ouvrit point la bouche.

« — Allons donc! reprit l'*ispravnik*, veux-tu te dépêcher? Sans cela nous saurons bien te faire parler.

« Le prisonnier continua à garder un silence obstiné.

« — C'est un vrai bloc, dit l'*ispravnik* à l'employé. Nous l'avons déjà tenu

(1) Depuis la mort de Paul, archevêque de Kolomna, qui s'était opposé aux réformes de Nikon, et qui mourut dans la réclusion, les vieux croyans se sont constamment préoccupés d'avoir un archevêque de leur communion. Ils en ont eu plusieurs; c'étaient des moines fugitifs qui se faisaient sacrer par ruse en Moldavie. Il y a dix ans environ, un homme que le peuple désignait sous le nom de l'*archevêque sauvage* parut à Moscou et réussit à échapper à la police, qui le poursuivit très activement. On assure que les vieux croyans ont actuellement un archevêque qui habite la Galicie; c'est un marchand. Il se rendit en Turquie il y a quelques années et y fut sacré par un archevêque grec interdit, qui avait obtenu du patriarche de Constantinople l'autorisation d'exercer ses fonctions durant un jour, soi-disant pour célébrer un mariage.

Digitized by Google

sur la sellette plus d'une demi-heure, et j'ai même joué des mains : impossible de lui arracher un mot!

« — Votre honneur! s'écria Marfa en se levant et en s'approchant du juge d'instruction, souffrirez-vous un pareil scandale?

« L'employé fit un signe à l'*ispravnik*, et celui-ci sortit de la chambre d'un air contrarié.

« — Bonjour, Andreï Larionitch, dit respectueusement Marfa au sectaire en saluant jusqu'à terre, nous nous retrouvons dans le malheur. — Et de grosses larmes brillèrent sur ses joues flétries.

« — Bonjour, dame Marfa Kousmovna, lui répondit-il avec calme et d'une voix ferme. Il paraît que nous avons assez vécu. Il est temps que nous allions reposer dans le sein du Christ, de celui qui le premier s'est sacrifié pour tous les hommes.

« — Pardon, Varka Mikaïlovna, ajouta Marfa en s'inclinant devant la jeune fille, j'ai beaucoup péché à ton égard... Père, continua-t-elle en s'adressant à l'employé, tout ce qu'elle t'a dit est vrai, tu peux l'écrire; maintenant dépêche-toi.

« La jeune fille tomba aux pieds de Marfa en sanglotant et en murmurant des paroles confuses.

« — Faites entrer le marchand Trofimitch, dit l'employé, qui semblait avoir hâte d'en finir.

« On introduisit le marchand. C'était un vieillard d'une taille élevée, à longue barbe, et dont les traits étaient durs.

« — Ah! te voilà, dit-il avec un sourire amer en apercevant sa fille, qui venait de se relever; il paraît que depuis notre séparation tu as appris à trahir les tiens. Bonjour, Kousmovna, dit-il à Marfa, notre dernière heure est venue... Votre honneur, continua-t-il en s'adressant à l'employé, si vous avez quelques questions à me faire, je suis à votre disposition; mais ne comptez pas obtenir quelque chose de nous en nous tourmentant, ce serait peine perdue.

« — Pense à ta fille, lui dit Marfa; donne-lui ton pardon paternel. Tu sais bien que si elle a parlé, ce n'est pas volontairement.

« — Père! s'écria la jeune fille d'une voix étouffée par les larmes et en lui baisant les pieds.

« Le marchand resta quelques instans pensif, puis il jeta les yeux sur sa fille, et on eût dit que son désespoir le touchait; mais sa figure reprit bientôt son expression de sévérité accoutumée.

« — Non, fille, dit-il en soupirant et en faisant un geste de la main, il n'est plus temps de parler de cela. Vis avec Dieu et ne t'occupe plus de nous, car nous ne comptons plus en ce monde. Eh bien! votre honneur, ajouta-t-il en regardant l'employé avec résolution, allez-vous nous interroger, ou nous conduira-t-on tout de suite dans le *garni* du gouvernement?

« Sur un ordre de l'employé, tous les sectaires furent conduits en prison. »

Comme la plupart des écrivains qui ont subi l'influence de Gogol, ce n'est point aux complications du drame, c'est au naturel du dialogue, à l'exactitude des tableaux, que M. Chtédrine demande

Digitized by Google

l'intérêt. Une idée pratique sert toujours de point de départ à ses fictions. Les deux récits que nous avons essayé de résumer ont le même but : l'auteur regarde les associations de vieux croyans en Russie comme dangereuses, et il appuie son opinion sur des faits inventés sans doute, mais qui ne sont pas sans avoir une base réelle. Son tort est de ne pas conclure, et, en constatant le danger, de n'en pas rechercher la cause, qui est dans le régime même auquel sont soumis les *starovères*. Avant de les condamner, il faut savoir si leur doctrine est aussi contraire à la morale, au bon ordre, au progrès intellectuel, aux intérêts mêmes de l'église orthodoxe, qu'on l'a prétendu jusqu'à ce jour. Il faut surtout se demander si les actes coupables qu'on leur reproche n'ont point leur source dans des traitemens cruels que rien ne justifiait d'abord, et qui devaient provoquer de tristes représailles. Toute association forcée de se développer clandestinement est sujette à engendrer le désordre. Déjà, parmi les schismatiques, il en est beaucoup d'assez sages pour s'être résignés à vivre paisiblement sous la surveillance de l'autorité, en donnant l'exemple de toutes les vertus de famille. Qu'on abaisse les barrières qui maintiennent la majorité des vieux croyans dans un état de sourde hostilité, et on les verra grossir de plus en plus les rangs de la population laborieuse. Le conteur russe n'a pas assez tenu compte des questions que soulevait ce contraste des associations clandestines et des communautés publiques de sectaires. Il faut opposer à ses récits quelques données plus réelles, puisées dans les documens recueillis et publiés en trop petit nombre encore, soit par le gouvernement, soit par les écrivains russes.

Pour se rendre un compte exact de la situation actuelle des vieux croyans en Russie, il ne suffit point d'interroger les opinions qui divisent actuellement dans cet empire le monde lettré. Le clergé et les partisans plus ou moins déclarés du régime de l'empereur Nicolas ont la plus profonde aversion pour les vieux croyans; ils voudraient que l'on continuât à les poursuivre, ils trouvent qu'on les a beaucoup trop ménagés. Les hommes qui marchent en tête de ce qu'on appelle le *parti occidental*, et même la plupart de ceux qui se bornent à tenir pour la réforme, sont aussi peu disposés que les *vieux Russes*, mais pour des motifs fort différens, à sympathiser avec les schismatiques; ils tiennent généralement l'esprit religieux en très mince considération. Néanmoins les principes de tolérance qu'ils ont adoptés leur font un devoir de s'intéresser aux sectaires, et ils se plaisent à les représenter comme des hommes réduits au désespoir par un triste enchaînement de persécutions atroces, et que rien ne saurait justifier. A qui faut-il donner raison? Essayons de traiter cette question avec une parfaite liberté d'esprit, en nous

Digitized by Google

appuyant exclusivement sur les faits bien avérés que cette discussion a mis en lumière.

Que le gouvernement russe ait persécuté les vieux croyans avec une rigueur inflexible sous le dernier règne, c'est là un fait que l'on ne peut nier. L'empereur Nicolas était autocrate dans l'âme, tant au spirituel qu'au temporel, et dans ses rêves de domination universelle caressait l'idée d'imposer la foi orthodoxe à toute la population de ses états. A peine eut-il réduit les rares partisans que la liberté politique avait conquis dans l'empire, qu'il se tourna contre le parti des indépendans en matière de religion. Pourquoi les aurait-il traités avec plus de ménagemens? C'eût été peu conséquent, et l'inconséquence n'était point son défaut. Chacun sait qu'il poussa la rigidité de son système politique jusqu'à l'absurde. Comme tous les despotes, il croyait que la persécution devait avoir aussi facilement raison d'une croyance religieuse que d'une tendance politique. Cette ferme conviction, il la manifesta bientôt par une mesure qui était destinée, suivant lui, à déraciner en quelques années le schisme deux fois séculaire des vieux croyans. Après avoir ordonné un relevé général de tous les individus de cette secte, il leur prescrivit, sous des peines sévères, de faire baptiser par les prêtres des paroisses tous les enfans qui leur naîtraient à partir de cette époque (1). Le résultat de cette mesure dut flatter singulièrement son orgueil; tous les relevés périodiques qu'on lui soumettait indiquaient que la population schismatique décroissait avec rapidité. Les choses allèrent ainsi pendant plusieurs années, à la grande satisfaction de l'empereur; mais une cruelle déception l'attendait. Le ministre de l'intérieur, le comte Pérovski, crut enfin de son devoir de lui déclarer que, d'après les renseignemens particuliers qu'il avait recueillis, le nombre des vieux croyans avait au contraire considérablement augmenté. Peu de temps après, une commission extraordinaire fut chargée de se rendre sur les lieux habités par les schismatiques et de vérifier le fait. On ne tarda point à reconnaître qu'il était parfaitement fondé (2). Cela est du reste facile à comprendre pour quiconque connaît la Russie : les enfans des vieux croyans étaient inscrits, il est vrai, comme orthodoxes, ainsi que l'avait ordonné l'empereur, mais leurs parens continuaient à les élever dans le schisme. Cette découverte, que l'on se garda bien de divulguer alors, aurait dû éclairer l'empereur; mais il n'en fut rien. Bien loin de lui ouvrir les yeux, le mécompte qu'il venait d'éprouver le porta à persécuter les

(1) Ce sont les curés ou popes qui tiennent en Russie les registres de l'état civil.

(2) D'après les états officiels, le gouvernement de Kostrama ne comptait plus que 19,000 vieux croyans; on en trouva 126,000, et encore beaucoup de sectaires prétendus orthodoxes avaient-ils sans doute échappé aux perquisitions de l'autorité.

Digitized by Google

vieux croyans avec une rigueur qui alla croissant jusqu'à la fin de son règne.

Pour venir à bout de diminuer le schisme, l'empereur Nicolas était tout disposé à pousser les choses à l'extrême. On dit même qu'il fut maintes fois question d'appliquer aux contrées qu'habitent les vieux croyans le système de terreur que l'Autriche employa jadis en Bohême; mais, les mœurs de notre siècle ne comportant plus ces procédés expéditifs, le tsar se borna à leur infliger la transportation en Sibérie, l'emprisonnement dans les couvens, et diverses tortures physiques ou morales. A ces peines officielles il convient d'en joindre une qui n'était point sur la liste : nous voulons parler des continuelles exactions auxquelles se livraient les employés civils et militaires. Comme les vieux croyans composent la partie la plus riche de la population, ils étaient mis à contribution par ces délégués du gouvernement avec une habileté qui, appliquée au service public, eût été des plus fructueuses pour le pays. Les fonctions qui pouvaient mettre un employé en rapport avec les sectaires étaient recherchées avec ardeur. On a vu quelques-uns des agens qui avaient fait partie de la commission extraordinaire instituée à la suite des déclarations du comte Pérovski mener un train de grand seigneur. Le clergé lui-même ne se faisait aucun scrupule de pressurer les sectaires, et les moyens ne lui manquaient pas. Encore aujourd'hui les vieux croyans qui habitent les villes capitales, surtout Moscou, ce centre de toutes les sectes de l'église russe, paient aux curés des sommes considérables. La plupart d'entre eux, étant marchands, sont obligés de se faire inscrire dans une des *guildes* (1), et, pour y être maintenus, il leur est enjoint de présenter à l'autorité municipale des certificats constatant qu'ils accomplissent tous leurs devoirs religieux. Cette obligation est une bonne aubaine pour les curés; ils délivrent les certificats exigés moyennant finance. Les cures des villages peuplés de sectaires sont fort recherchées, et ce n'est point précisément le désir de ramener les brebis égarées au bercail qui pousse les prêtres à solliciter ces paroisses : c'est parce qu'elles leur rapportent de gros revenus, les sectaires payant très généreusement pour être dispensés de se soumettre aux obligations du culte. Les abus de ce genre ne sont un secret pour personne; les dissidens sont une mine d'or pour les prêtres et les employés, disent les paysans russes.

La conduite qu'a suivie l'empereur Nicolas pour mettre un terme au schisme des vieux croyans devait nécessairement amener un résultat tout opposé à celui qu'il s'était promis. Les châtimens que

(1) Le corps des marchands est formé de trois *guildes* ou classes.

Digitized by Google

l'on infligeait aux chefs des communautés, la surveillance à laquelle étaient soumis tous les vieux croyans, les incessantes tracasseries des employés et des membres du clergé chargés de les ramener à l'orthodoxie, n'ont servi qu'à les rendre plus prudens. Depuis qu'on leur a défendu d'avoir des chapelles, ils se réunissent chez l'un d'entre eux à tour de rôle, apportant les objets nécessaires au culte. Des sentinelles armées de gourdins veillent aux portes, et à leurs avertissemens tout disparaît. On trouve aussi dans leurs demeures des escaliers dérobés qui leur permettent d'échapper aux perquisitions, des armoires secrètes où ils serrent leurs livres, et des sous-sols disposés pour cacher ceux que la police recherche. Quoique celle-ci soit intéressée à les prendre en flagrant délit, il est rare qu'elle y réussisse; ils ont une contre-police qui les tient au courant des moindres démarches des autorités. Ce genre de vie mystérieux contribue singulièrement à entretenir parmi les vieux croyans une sourde fermentation. Les membres d'une commission qui fut chargée d'une nouvelle enquête sur les sectaires en 1852 par ordre de M. Bibikof, alors ministre de l'intérieur, citent plusieurs faits qui témoignent de cette exaltation croissante. L'un d'entre eux rapporte qu'à l'entrée d'un village du gouvernement de Tver, il fut accosté par un groupe de paysans qui, en lui adressant la parole, se servirent du terme de *frère*. Un soldat de police leur ayant demandé comment ils osaient parler ainsi à des envoyés du gouvernement, ils lui répondirent : — Vous appelez l'un tsar, l'autre général, un troisième excellence; nous autres, nous ne connaissons que des frères. — Les femmes surtout affichent leur croyance avec beaucoup de hardiesse. L'une d'elles s'approcha d'un autre inspecteur et lui demanda : — Quand va-t-on venir nous tourmenter? Nous sommes prêtes! — Plus loin, la déposition d'un prêtre du gouvernement d'Yaroslaf nous révèle un fait qui n'est pas moins caractéristique, car il prouve à quel point, dans l'intérieur de l'empire, la police a subi l'influence de la secte. Ayant appris que des vieux croyans se disposaient à enterrer pendant la nuit un des leurs, qui était mort sans avoir reçu les sacremens, le prêtre se dirige vers le cimetière accompagné du *sotski* (1). Le cortége funèbre paraît bientôt; le *sotski* saisit par la bride le cheval de la charrette qui porte le cercueil et veut l'arrêter. — Comment oses-tu nous arrêter? lui crie hardiment le chef de la bande. Je porterai plainte contre toi au *stane* (2). — Le pauvre *sotski* se retira en toute hâte, et la procession continua son chemin, non sans accabler d'épithètes insul-

(1) Employé subalterne de la police rurale.
(2) Bureau de la police rurale.

Digitized by Google

tantes le prêtre et son acolyte. Ceux-ci avaient compris que les vieux croyans étaient en bons termes avec la police, et qu'au besoin elle leur prêterait main-forte.

On rencontre encore au fond des forêts, dans les provinces éloignées, des vieux croyans qui vivent en ermites. Il y a quelques années, un employé de la police, se trouvant en tournée dans le gouvernement de Nijni, apprit qu'un vieillard attaché au schisme habitait un ermitage dans une forêt voisine. Il s'y rendit. Cet homme était en effet l'unique habitant d'une pauvre chaumière, où l'on ne voyait d'autre meuble qu'un cercueil (1). L'employé lui signifia qu'il eût à quitter cet ermitage et à rentrer dans le monde. Le vieillard le supplia de le laisser achever son existence dans ce lieu qu'il habitait depuis plus d'un demi-siècle; le monde, livré, suivant les vieux croyans, à l'esprit de l'Antechrist, lui inspirait une profonde horreur. L'employé se montra inflexible et lui intima l'ordre d'abandonner son ermitage. Le vieillard, voyant qu'il ne parvenait pas à l'attendrir, le pria enfin de le laisser seul quelques instans pour qu'il pût faire ses préparatifs de départ. L'employé consentit à s'éloigner pendant une demi-heure. Au bout de ce court délai, il revint, mais la cabane était en feu. Le vieillard se tenait au milieu des flammes en chantant des hymnes. On chercha vainement à le sauver; il périt de la mort des martyrs. Lorsque le bruit de cet auto-da-fé volontaire se fut répandu dans la contrée, les habitans considérèrent le vieillard comme un saint, et beaucoup d'entre eux embrassèrent le schisme (2).

D'un autre côté cependant, il est certain que tous les vieux croyans ne sont pas disposés à braver le martyre ni à finir leurs jours dans l'exil et la captivité. Un grand nombre d'entre eux, quoique fermement convaincus de la sainteté de leur cause, se décident à la renier en apparence, à fréquenter les églises orthodoxes, et même

(1) Les paysans russes ont l'habitude d'avoir toujours chez eux un cercueil en réserve.

(2) Ce n'est point uniquement dans les provinces éloignées qu'il faut aller chercher des exemples de cette fermeté des sectaires, résolus à braver la mort plutôt qu'à renier leur croyance. Les archives secrètes de la police de Moscou et de Saint-Pétersbourg nous offrent un très grand nombre de traits semblables. Au moment où les instructions du gouvernement étaient remplies avec le plus de zèle, un *kvartalni* (officier de police) fut chargé d'aller arrêter un vieux croyant qui habitait un des faubourgs de Moscou. Le sectaire le reçut sans manifester la moindre émotion; mais pendant que l'agent de l'autorité se livrait à une perquisition, il essaya de se précipiter par la fenêtre de la chambre. Le *kvartalni* ne lui en laissa pas le temps; après l'avoir accablé d'injures et de coups, il le remit entre les mains des soldats de police qui avaient cerné sa maison. Quelques jours après, le gouverneur de la ville apprit que le sectaire refusait toute nourriture et paraissait décidé à se laisser mourir de faim dans la prison où il était détenu. Le *kvartalni* fut chargé d'aller lui faire entendre raison, mais toutes ses instances furent vaines : le vieux croyant persista dans sa détermination, et mourut peu de jours après.

Digitized by Google

à en recevoir les sacremens, afin qu'on les laisse vivre en paix. Cette dévotion officielle ne trompe personne, bien que les prêtres n'en portent pas moins tous les faux fidèles sur la liste de leurs paroissiens. Les employés qui furent chargés d'inspecter les vieux croyans en 1852 se montrèrent naturellement plus exigeans que les commissaires chargés de la première enquête; ils examinèrent avec soin les registres sur lesquels sont inscrits les actes religieux accomplis annuellement par les habitans de chaque paroisse, et parmi les fidèles dont ils recueillirent ainsi les noms, ils établirent plusieurs classes. Les remarques qui accompagnent ces tableaux sont des plus instructives; elles mettent en lumière toutes les conséquences de la contrainte qui avait été imposée aux vieux croyans. Ainsi des mourans, après avoir reçu la communion d'un prêtre orthodoxe, crachent secrètement le pain consacré; de jeunes paysans, en quittant la sainte table, courent au cabaret et plaisantent sur la cérémonie qu'ils viennent d'accomplir. Les faits de ce genre se reproduisent presque à chaque page. Le système d'intimidation adopté à l'égard des vieux croyans ne pouvait avoir et n'a eu d'autre résultat que d'entretenir dans leurs rangs une exaltation farouche et d'y rendre obligatoire la profanation des sacremens.

Le clergé orthodoxe aurait un moyen bien simple de ramener à lui les vieux croyans, ou du moins de mettre un terme à des actes d'opposition violente. Au lieu de continuer à pousser le gouvernement à les poursuivre, ne peut-il se réformer lui-même? Lorsque les chefs de l'église orthodoxe ne se signaleront plus par leur intolérance, lorsque les membres du bas clergé seront plus éclairés et auront des mœurs plus régulières, il est probable que beaucoup de vieux croyans rentreront peu à peu dans le sein de l'église. L'inutilité de toute autre tentative de conciliation a été démontrée par les efforts, complétement stériles jusqu'à ce jour, du gouvernement pour faire accepter un moyen-terme. On voulait forcer les starovères à recevoir dans leurs temples et dans leurs couvens des prêtres sacrés par les évêques orthodoxes, mais qui étaient autorisés à officier suivant le vieux rite. Ce culte bâtard, nommé *iédinoverié* (foi semblable), devait purger la Russie des vieux croyans (1). Les rapports adressés au ministre de l'intérieur en 1852 s'accordent tous à reconnaître qu'on s'était bercé d'une étrange illusion. Les églises consacrées à ce culte ne sont fréquentées que par les vieux-croyans qui ne peuvent s'en dispenser. Ceux d'entre eux qui habitent les villages écartés ne mettent pas les pieds dans les temples orthodoxes, et quelquefois même ils cherchent à les détruire. Des paysans avaient été forcés de

(1) La création de l'*iédinoverié* remonte à la fin du siècle dernier. C'est à Staradoub, un des centres du schisme dans la Russie méridionale, que ce culte fut inauguré.

Digitized by Google

construire à leurs frais une église destinée au nouveau culte. Un prêtre était venu l'inaugurer en présence de toutes les autorités du district et d'une foule de fidèles qui avaient été officiellement convoqués. La cérémonie terminée, les fonctionnaires célébraient cet heureux événement à table chez le prêtre, lorsque tout à coup on vint leur annoncer que le nouveau temple était en flammes. Il brûla jusqu'au sol, et ne fut point rebâti.

La complète inutilité des mesures auxquelles le gouvernement russe a eu recours pour ramener les vieux croyans à l'orthodoxie n'est point ce qui mérite de lui être surtout imputé à blâme. L'ennemi dont il a poursuivi la destruction avec un si déplorable aveuglement n'est point de ceux qu'il est donné aujourd'hui à un pouvoir quelconque de soumettre par la persécution avec aucune chance de succès. Cependant le gouvernement ne saurait se justifier du tort que ce système d'intimidation a causé à la morale publique : il a enraciné parmi les vieux croyans des habitudes de dissimulation et d'hypocrisie dont ils seront longtemps à se défaire. Les employés russes qui s'obstinent à défendre l'ancien système prétendent que l'empereur Nicolas n'avait nullement l'intention d'exercer aucune contrainte morale sur la conscience des vieux croyans. Qu'il ait donné ordre de poursuivre leurs chefs, on ne le nie pas; mais ces expéditions étaient dans l'intérêt des vieux croyans, car les hommes dont on s'est saisi étaient des apôtres sans conscience qui ne se faisaient aucun scrupule de séduire les orthodoxes à prix d'argent. Un pareil moyen de justification ne saurait être pris au sérieux. Il vaut mieux admettre que le zèle religieux du tsar l'empêchait d'apprécier sainement le rôle de la secte persécutée. L'empereur Nicolas ne voyait sans doute dans les vieux croyans que des hommes séparés de l'église par une aveugle obstination. Cela est d'autant plus probable que bien des gens pensent encore en Russie que les vieux croyans ne sont séparés de l'église officielle que par des différences de rite et un respect stupide pour les livres et les cérémonies religieuses en usage avant la réforme de Nikon. Si cette opinion était fondée, nous n'hésiterions pas à partager le dédain qu'inspirent les vieux croyans; affronter le martyre pour de pareilles futilités, n'est-ce pas de la démence? Mais, on ne saurait trop le répéter, les vieux croyans ne sont nullement des réactionnaires religieux : ils tiennent moins qu'on ne le dit aux textes de l'ancien temps et aux anciennes cérémonies; le verbe a chez eux beaucoup plus d'autorité que la lettre, ainsi que le prouve le grand nombre des divisions qui se produisent continuellement dans leurs rangs, et qui doivent leur origine aux prédications de quelques fidèles inspirés. Ces divisions ne portent, il est vrai, que sur des points de morale et de culte : les dogmes fondamentaux de l'église orthodoxe n'en sont nullement atteints;

Digitized by Google

mais elles n'en témoignent pas moins d'une extrême ardeur de controverse. « Il faut des opinions, » disait saint Paul à propos des débats qui agitaient de son temps le monde chrétien. Les vieux croyans sont restés fidèles à cette doctrine; non-seulement ils discutent secrètement entre eux des questions de culte et de morale religieuse, mais ils cherchent à combattre en public les orthodoxes avec ces armes spirituelles. Autrefois, à Moscou, ils se réunissaient à cet effet sur la place du Kremlin, pendant l'hiver. Ajoutons qu'ils sont tous lettrés et que les écrits des vieux croyans sont très dignes d'étude, au dire des hommes compétens. La soif de lecture qui les anime est telle que, malgré toutes les recherches de la police, ils ont des dépôts de livres jusque dans les capitales, et même des imprimeries secrètes. Enfin, si le schisme des vieux croyans était purement formaliste, comment expliquer qu'il se glisse jusqu'à ce jour dans les rangs du clergé orthodoxe et y séduise des hommes d'un esprit cultivé? On en a maint exemple. Il y a une quinzaine d'années, le supérieur d'un couvent du gouvernement de Pétersbourg, ayant été convaincu d'hérésié, fut transféré comme simple moine dans un couvent des environs d'Irkoutsk. Converti à la secte, il ne tarda pas à faire des prosélytes : une foule de personnes, et surtout des marchands de la ville, suivaient très assidûment ses instructions; mais ils furent dénoncés. Le gouvernement donna l'ordre de transporter le fondateur de cette communauté naissante dans le couvent de Solovetz, sur les bords de la Mer-Glaciale. Il y fut enfermé dans une cellule, les fers aux pieds et aux mains. Peu de mois après, il se brisa la tête contre les murs de sa prison. Quant aux personnes qu'il avait endoctrinées, on les soumit à toute sorte de mauvais traitemens, et elles ne s'en tirèrent qu'à prix d'argent. Une des pièces auxquelles nous devons tant de détails curieux cite un autre fait de ce genre. Un diacre du gouvernement de Nijni-Novgorod, homme fort intelligent et qui s'était fait remarquer au séminaire par son amour de l'étude, s'était avisé de créer dans son village une sorte de confrérie à l'instar des premières associations chrétiennes. On se livrait en commun à la prière, au travail, et il paraît même que cette règle *communiste* s'étendait jusqu'à la propriété : tout porte à croire que la doctrine prêchée par le chef de cette petite communauté se rattachait au schisme des vieux croyans, qui sont très nombreux dans cette contrée; mais elle était tenue secrète. Ce qui ressort en définitive de tous les renseignemens fournis sur les dispositions des schismatiques, c'est que la tendance à laquelle ils obéissent depuis deux siècles avec tant de constance et d'unanimité doit être considérée comme une véritable protestation en faveur de l'indépendance religieuse.

On serait tenté de comparer le mouvement que les vieux croyans

Digitized by Google

représentent dans le sein de l'église orthodoxe au protestantisme occidental dans sa première forme. Les points par lesquels ils se rapprochent des plus anciens disciples de Luther sont faciles à indiquer. On retrouve chez eux le mépris du clergé régulier, l'amour des discussions religieuses, un respect profond pour la Bible et les Écritures saintes, dont ils s'arrogent pourtant le droit de commenter le texte. C'est aux fidèles qu'appartient chez eux la nomination des pasteurs, et ils se croient autorisés à surveiller la conduite de ces derniers. Nous tenons d'un témoin oculaire qu'étant un jour dans une communauté de dissidens, il vit l'un d'entre eux, qui avait remarqué un livre moderne sur la table du prêtre, le jeter au feu avec indignation, sans que celui-ci y trouvât à redire. Enfin un grand nombre de vieux croyans se passent de prêtres ordonnés; ils confient les pouvoirs sacerdotaux à des laïques. Il ne faudrait point en conclure néanmoins que le schisme des vieux croyans se rattachât au protestantisme. La plupart des droits qu'ils réclament sont antérieurs au XVIe siècle; ils remontent aux temps qui suivirent l'introduction du christianisme en Russie. On retrouve même au XIVe siècle, dans les classes inférieures, un parti religieux qui professait à peu près les mêmes principes que les vieux croyans. La pensée qui inspire ceux-ci est essentiellement nationale; ils rejettent le nom de schismatiques, et ils en ont le droit. Le nom de *chrétiens*, qu'ils se donnent par excellence, leur est parfaitement acquis; s'ils n'ont point adhéré aux changemens que Nikon introduisit dans l'église russe, ils sont demeurés beaucoup plus fidèles que la population orthodoxe à l'essence même du christianisme par la sévérité de leurs mœurs, la vivacité de leurs sentimens religieux et l'esprit de liberté qui les anime. Aux yeux de ces hommes incultes, mais dominés par une foi ardente, rien n'est supérieur aux devoirs religieux; ils leur subordonnent tous les intérêts de ce monde : les paysans orthodoxes reconnaissent très naïvement ce qui les distingue des sectaires. Lorsque les membres de la commission dont nous venons de parler entraient dans les *isbas* des paysans orthodoxes, ceux-ci s'empressaient ordinairement de leur dire : « Nous ne sommes pas chrétiens. — Comment cela? leur répondait-on. Vous croyez pourtant au Christ? — Oui, sans doute; mais nous allons à l'église, nous vivons suivant le monde. Les chrétiens sont ceux de l'ancienne foi; ils ne vont pas à l'église, et prient néanmoins mieux que nous. A nous autres, cela prendrait trop de temps. » Tel est le jugement que portent sur les vieux croyans les hommes qui sont vraiment à même de les connaître; il confirme pleinement l'opinion que nous venons d'énoncer.

Le peuple russe semble consumé par une ardeur secrète. Les hommes vulgaires cherchent à la satisfaire dans les extases de

Digitized by Google

l'ivresse; les natures d'élite se tournent vers la religion, et poussent jusqu'à ses extrêmes limites l'esprit de sacrifice qu'elle commande. Au lieu de mépriser les vieux croyans, il serait plus sage de les considérer comme les derniers représentans du christianisme primitif. Ainsi que les néophytes de l'ancien temps, tous ces pieux cénobites qui vivent au milieu des forêts sont des âmes blessées par la corruption et la bassesse qui les entourent. Si les prédications des vieux croyans ont tant de succès parmi le peuple, c'est qu'elles donnent satisfaction à cette tendance morale qui porte les paysans russes à se détacher du monde. On voit souvent des hommes et des femmes de la plus basse condition se réveiller soudain à la voix d'un de ces ardens missionnaires qui courent le pays en *convertisseurs*, et passer de la plus humble résignation au dernier degré de l'exaltation religieuse. Récemment encore, plusieurs paysans d'un village du gouvernement de Penza disparurent subitement, sans qu'on pût retrouver leurs traces. Les employés de la police qui avaient été chargés de les rechercher désespéraient d'y réussir, lorsqu'en pénétrant dans une caverne du voisinage, ils découvrirent un horrible spectacle. Au milieu des cadavres sanglans des malheureux que l'on poursuivait se tenait accroupi un homme étranger au pays. C'était lui qui avait accompli ce sanglant sacrifice, et ses victimes s'y étaient soumises volontairement, dans l'espoir de jouir plus promptement de la béatitude céleste. On lui demanda pourquoi il s'était épargné lui-même : « Afin de souffrir une mort plus douloureuse, » répondit-il sans s'émouvoir. Condamné peu de temps après à périr par les verges, il subit en effet cette peine le sourire sur les lèvres et en chantant des hymnes.

Chaque année, quelques faits de ce genre parviennent aux oreilles de la police russe: ils forment un étrange contraste avec le relâchement moral dont M. Chtédrine s'est complu à noter les symptômes. Que les couvens des vieux croyans ne soient point toujours des asiles de paix et de vertu, nous le reconnaissons volontiers; mais les moines et les religieuses orthodoxes sont-ils donc tout à fait irréprochables? L'ivrognerie, par exemple, qui inspire une telle aversion aux vieux croyans, ne déshonore-t-elle pas trop souvent l'intérieur des monastères russes? Quant aux couvens de femmes, nous rougirions de rapporter les scandales que leurs murs cachent aux regards.

Après avoir rapidement exposé la situation qui avait été faite aux vieux croyans sous le dernier règne, on est conduit à se demander si une politique plus tolérante ne pourrait pas avoir une heureuse influence sur leur état moral. Aurait-on lieu de se plaindre, si à l'exaltation farouche que l'on ne rencontre encore que trop souvent chez les vieux croyans succédaient un jour des convictions non

Digitized by Google

moins fortes sans doute, mais plus réfléchies? Une fois pleinement rentrés dans les droits qui appartiennent à leur condition sociale et autorisés à professer librement leur croyance, ces fidèles défenseurs de l'ancienne foi craindraient de la voir compromise, et banniraient de leurs rangs les faux frères qui ne s'y glissent que trop souvent de nos jours. On n'y rencontrerait plus de ces prêtres débauchés dont la conduite est avec raison un objet de scandale pour les membres de l'orthodoxie, et justifie en apparence les accusations que l'on porte contre les congrégations hérétiques. Les plus intelligens parmi les vieux croyans demandent la faculté de choisir leurs prêtres : on pourrait sans inconvénient déférer à ce vœu; les hommes élus par ces schismatiques, beaucoup plus instruits que les autres paysans russes, pourraient figurer avec avantage à côté des membres du clergé orthodoxe. On n'aurait point d'ailleurs à redouter de leur part un formalisme puéril, un fanatisme aveugle contraire à l'esprit de notre temps. Les vieux croyans anathématisent la société actuelle, que, dans leur langage biblique, ils disent livrée au souffle de l'Antechrist parce qu'ils en méprisent les mœurs corrompues : ils détestent l'orthodoxie parce qu'ils l'accusent d'avoir transigé avec cet état moral; mais s'ils étaient, comme on le prétend, opposés à tout changement social, ils fuiraient les étrangers, et se garderaient bien surtout d'adopter avec empressement toutes les innovations que ceux-ci introduisent dans les industries nationales. Il n'en est rien, bien au contraire les vieux croyans n'hésitent pas à se rapprocher des étrangers lorsqu'ils y trouvent quelque intérêt. S'ils ont en mépris les objets de luxe dont ceux-ci font usage, ils savent parfaitement apprécier les améliorations utiles que leur doit le pays. Ils comptent en définitive parmi les populations les plus laborieuses de l'empire, et bien loin d'être voués à l'immobilité, ils sont animés d'une très grande activité d'esprit, qui s'exerce plus ou moins heureusement dans la sphère des idées religieuses, dans l'industrie et même jusqu'à un certain point dans la politique. Les vieux croyans, on peut le dire, ont constamment marché en tête du peuple russe; leur histoire religieuse et sociale est pleine de faits qui l'attestent.

Quand le gouvernement aura mené à bonne fin l'affranchissement des serfs, il ne pourra se dispenser d'accorder aux vieux croyans la libre pratique de leurs croyances religieuses (1). Qu'il poursuive

(1) Quelques mesures récentes donnent lieu d'espérer que le gouvernement va entrer dans cette nouvelle voie. Ainsi, il y a peu d'années, le gouverneur de la ville de Rjevsk ayant jugé à propos de faire détruire une église de vieux croyans qui refusaient d'embrasser l'*iedinovérié*, toute la population sectaire, hommes, femmes et enfans, se tenait à genoux devant le temple au jour fixé pour la destruction. « Nos pères, dirent-ils, ont élevé ce temple, nous mourrons sur ses ruines. » Cette résistance déconcerta le gouver-

Digitized by Google

les sectes dont les doctrines sont contraires à la morale publique, telles que les origénites et les *doukobortsi*, quoiqu'elles soient condamnées à s'éteindre naturellement d'ici à peu d'années, les idées gnostiques qui en sont la base n'étant plus de notre siècle; quant aux vieux croyans, ils ne méritent nullement d'être traités avec sévérité. S'ils forment actuellement à certains égards un état dans l'état, il faut s'en prendre au régime d'oppression qui leur a été appliqué. On leur reproche de ne point mentionner l'empereur dans leurs prières. Cela est vrai : les vieux croyans, du moins une partie d'entre eux, ne poussent point l'humilité chrétienne jusqu'à appeler volontairement les bénédictions du ciel sur leurs persécuteurs; mais le vrai moyen de les ramener sur ce chapitre au sentiment de leur devoir n'est point de fournir des griefs nouveaux à leur irritation. Une fois libres, ils se remettront peu à peu en contact avec la population. L'église seule pourrait prendre ombrage de cette liberté; mais l'église russe mérite-t-elle tous les ménagemens qu'on lui témoigne? C'est en grande partie l'inconduite des prêtres orthodoxes et leur ignorance qui ont entraîné dans le schisme le troupeau sur lequel l'église officielle continue à appeler les persécutions du pouvoir. Que la constitution de communautés indépendantes humilie son orgueil, cela se comprend. Il n'y a pas à craindre cependant que ces schismatiques renient ses doctrines fondamentales, surtout si l'église exerce sur elle-même un peu de la surveillance qu'elle fait trop peser sur les dissidens. Le joug papal ne saurait séduire des hommes qui réclament avec tant d'audace la liberté religieuse, et, pour le protestantisme, les formes méthodiques et raisonnées de ce culte rencontreront toujours dans les instincts enthousiastes de la race slave un sérieux obstacle. Enfin, si contre nos prévisions l'intérêt de l'église orthodoxe venait à souffrir de l'émancipation des vieux croyans, le sentiment religieux n'y gagnerait pas moins de nouvelles forces, et l'on ne saurait trop veiller à la conservation de ce noble sentiment en Russie à une époque où la civilisation matérialiste qui tend à prévaloir dans l'Europe occidentale menace d'envahir à son tour l'empire des tsars.

H. DELAVEAU.

neur, qui jugea convenable de demander de nouvelles instructions. Il reçut de Pétersbourg l'ordre de cesser immédiatement ses poursuites. Enfin l'année dernière le gouvernement a enjoint aux autorités locales de ne plus porter à l'avenir comme des unions illégitimes les mariages contractés par les vieux croyans, et d'étendre le bénéfice de cette mesure à leurs enfans. Il est regrettable que l'administration chargée d'exécuter les ordres de l'empereur ne montre pas le même esprit de tolérance : elle continue par exemple d'appliquer aux sectaires une mesure abrogée en faveur des autres sujets du tsar, et qui interdit les voyages en pays étranger.

Digitized by Google

ÉCRIVAINS MODERNES

DE LA FRANCE

GUSTAVE PLANCHE

Il était dans la destinée du critique éminent que nous avons perdu, il y a quelques mois, de donner jusqu'à la fin des enseignemens à ses contemporains. Sa mort a été conforme à sa vie. Il aimait à enseigner en effet, il considérait la critique comme un devoir, comme une fonction plus difficile et plus sévère qu'attrayante, et jamais il n'a pris la plume dans l'intention de plaire et d'amuser. Il a donné toute sa vie de judicieuses leçons de goût à cet écolier inattentif et affairé qui s'appelle le public, et quoiqu'il ne lui épargnât ni les réprimandes, ni les reproches, le public l'écoutait avec déférence et respect. Cependant, tant qu'il a vécu, ce respect et cette déférence ne se sont jamais traduits en applaudissemens bien bruyans, ni en flatteries bien empressées; il était réservé à sa mort de faire éclater les sympathies qu'il inspirait. Tout le monde alors a compris et s'est unanimement accordé à reconnaître qu'on avait perdu en Gustave Planche non-seulement un vrai talent, mais une conscience intègre. De toutes parts sont venues de touchantes marques de regret et d'estime. Le monde littéraire, qui acceptait ses sévères jugemens avec dépit et avec colère, l'avait trop souvent payé de sa franchise par de misérables médisances, de sots quolibets ou de méprisables insultes, et cependant, dès les premières nouvelles de la maladie qui devait l'emporter, ces indécens bavardages ces-

Digitized by Google

sèrent et firent place à des sentimens d'un ordre beaucoup plus honorable. Justice pleine et entière lui fut faite enfin à l'heure de la mort, et c'est ainsi qu'en nous quittant il nous donna encore deux leçons morales qui devraient régler la conduite de tout écrivain vis-à-vis du public et de ses propres confrères. La première, c'est qu'on ne s'adresse jamais en vain au public, et qu'il vous tient toujours compte de vos efforts pour l'éclairer et l'instruire : il est souvent inattentif sans doute, mais il n'est jamais indocile, et surtout il n'est jamais ingrat. La seconde leçon, c'est qu'après tout on ne risque pas grand'chose à dire la vérité, même à ceux qu'on doit le plus redouter. Il y a dans la vérité une invincible puissance qui se fait toujours reconnaître, et à laquelle les esprits les plus récalcitrans ne peuvent se soustraire. Il est trop vrai que les hommes aiment moins la vérité qu'ils ne la respectent; mais bon gré, mal gré, ils la subissent. Il serait sans doute plus agréable d'être aimé que d'être respecté, mais il est certainement plus difficile d'être respecté que d'être aimé, et c'est cette difficile et très rare victoire que Gustave Planche avait remportée sur le monde si susceptible, si défiant, si sensible à la flatterie et à la louange, au milieu duquel il vécut.

Tous ceux qui connaissaient familièrement Gustave Planche l'aimaient et l'estimaient. Ses défauts étaient de ceux qui ne gênent personne, et ses qualités étaient de celles qui intéressent tout le monde. Certaines parties de son caractère étaient singulièrement élevées, et lui méritaient le respect qu'on doit à la franchise et à la candeur. Ses ennemis pouvaient se venger de ses dédains et de son mépris par de puériles plaisanteries sur les accidens extérieurs de sa toilette; mais devant son caractère tout homme bien élevé aurait tiré son chapeau. La rudesse vigoureuse de sa critique et son absence de ménagemens pour les vanités du talent, le rang ou la position sociale des personnes sur lesquelles il avait à porter un jugement, fournissaient à ses ennemis une arme de défense dont ils ont souvent abusé peu généreusement. Ils transformaient en vices de cœur et d'esprit ce qui n'était qu'une tournure de caractère et un excès d'honnêteté. De combien de vices ténébreux ne l'a-t-on pas accusé! Il était méchant, envieux, aigri par le sentiment de son impuissance (*sic*), jaloux des succès d'autrui, etc., etc.! Ces accusations, auxquelles le public d'ailleurs n'a jamais accordé qu'une oreille distraite, étaient l'objet de l'étonnement de tous ceux qui connaissaient l'homme auquel elles s'adressaient. Loin d'être méchant, il était d'une bonhomie presque enfantine; loin d'être envieux des succès d'autrui, il se dévouait souvent au contraire à ces succès avec le zèle de l'amitié et le désintéressement d'un simple critique. Bien des œuvres, célèbres à juste titre, et qu'il serait facile

Digitized by Google

de citer, ont dû à ses conseils une pureté et une correction qu'elles n'auraient jamais eues sans eux. Il était jaloux, j'en conviens, mais jaloux des intérêts de l'art et de la littérature. L'art et la littérature étaient sa seule passion, et, comme toutes les passions exclusives, elle engendrait chez lui des admirations et des haines tranchées et irrémédiables. Il blâmait et il louait sans faire de réserves; les expressions de mépris ne lui coûtaient rien, lorsqu'il croyait devoir condamner, pas plus que les hyperboles élogieuses lorsqu'il croyait avoir raison de louer. L'amertume avec laquelle il s'exprimait souvent sur les œuvres qu'il condamnait le faisait accuser de dépit par ses ennemis : ce n'était pas du dépit qu'il éprouvait, c'était du désappointement. Lorsqu'il s'élevait contre un succès immérité avec cette calme violence et cette vigueur logique que nos lecteurs lui connaissaient, c'est qu'il voyait dans ce succès une corruption du goût public ou un pervertissement de l'opinion. Devant cet intérêt suprême de l'art, toutes les considérations de personnes et de relations devenaient pour lui des questions secondaires, et il ne tenait plus compte même des rapports de l'amitié et de la confraternité littéraire. Que deviendraient l'art et la littérature lorsque le goût public serait corrompu? Après s'être follement engoué des sculptures libertines de M. Clésinger, le public serait-il encore capable d'admirer Phidias et Michel-Ange? Après avoir applaudi les drames matérialistes d'Alexandre Dumas, le public pourrait-il encore écouter et applaudir la poésie de Racine et de Corneille? Telle était au fond sa grande et constante préoccupation; tel était le sentiment qui lui faisait rendre des arrêts si sévères, et qui donnait à son langage cette redoutable âpreté, terreur des artistes et des poètes. Ses haines, s'il en avait, étaient donc tout intellectuelles et purement abstraites. Jamais les considérations de personnes n'ont eu d'influence sur son jugement : plus d'une fois il lui est arrivé d'offrir son silence aux hommes qu'il admirait le plus, lorsque leurs œuvres nouvelles ne lui semblaient pas à la hauteur de celles qu'il avait louées précédemment. Ajoutons, pour compléter cette esquisse rapide de son caractère, qu'il ne savait pas transiger avec sa pensée, et que les intérêts de l'art lui semblaient distincts des intérêts d'école et de secte. Gustave Planche était donc un caractère tranché et tout d'une pièce; contrairement aux hommes qu'on ne connaît bien qu'après une fréquentation de plusieurs années, on l'avait pénétré tout entier au bout d'une heure de conversation, et l'on restait convaincu qu'il n'y avait pas dans ce caractère le moindre coin obscur, le moindre repli où pût se loger quelqu'une de ces vilaines passions qui s'appellent la haine, l'envie ou la perfidie. Que ses ennemis et ses détracteurs, s'il en est par hasard que la mort n'ait pas

Digitized by Google

apaisés, veuillent bien nous en croire : nous l'avons connu sept années, et au bout de la septième année nous n'avions découvert en lui rien de plus qu'au premier jour. Il se laissait voir et pénétrer en une fois, et dès la première heure, comme un homme qui n'a rien à cacher, et dont la conscience se sent à l'abri des interprétations malveillantes.

C'est Montesquieu, je crois, qui a dit cette parole tant de fois répétée, que les peuples heureux n'avaient pas d'histoire. J'en demande pardon à l'illustre publiciste, mais son aphorisme me paraît exprimer tout le contraire de la vérité. Il n'y a jamais eu, à proprement parler, de peuples heureux; mais il y a eu des peuples grands et prospères, et ceux-là ont une histoire, précisément à cause de leur grandeur et de leur prospérité. Ce sont les peuples malheureux qui n'ont pas d'histoire. La vie de Gustave Planche ressemble un peu à l'histoire des peuples malheureux : elle fut courte, triste, pleine de circonstances déplaisantes, de mesquines entraves, de petites misères subies avec calme et portées avec dignité.

Prématurément éprouvé, il eut de bonne heure besoin de faire appel à cette indépendance de caractère qui n'a pas faibli une seule fois jusqu'à sa mort. Ses premiers chagrins, les plus sérieux sans doute qu'il ait éprouvés, lui vinrent de la famille, dont il refusa d'accepter les exigences. Son père, homme distingué dans sa profession, honnête bourgeois et chef de famille à l'ancienne mode française, caractère énergique et légèrement absolu, ne comprenait pas cette pratique du partage du pouvoir entre le père et les enfans qui a fleuri de nos jours, et qui a si complétement altéré la physionomie de la famille française. Il n'admettait pas de résistance aux volontés paternelles, et regardait comme une insubordination de l'enfant l'expression d'une préférence et la satisfaction donnée à des penchans naturels. Il avait résolu que les études de son fils auraient pour objet principal et sérieux les sciences physiques; le goût et les penchans du jeune homme l'entraînaient au contraire vers l'étude des lettres et des arts. Le père était opiniâtre, mais il avait légué à son fils avec son sang cette même dangereuse qualité de l'obstination : les deux volontés se heurtèrent sans qu'aucune voulût céder. Lorsque deux caractères ont reconnu qu'ils ne peuvent se vaincre, il ne leur reste qu'à se séparer : c'est aussi ce qui arriva. Alors commença pour Gustave Planche une vie de déboires, de mécomptes, de luttes stériles qui respectèrent son intelligence, mais qui brisèrent ou pour mieux dire disloquèrent sa force morale au point qu'il ne la retrouva jamais plus dans sa première intégrité. Ce n'est jamais en vain qu'on dépense ses forces à lutter contre des obstacles misérables et des soucis mesquins. Il fut obligé, pour sou-

Digitized by Google

tenir le combat contre la pauvreté, d'employer toute la force de volonté qu'il avait pensé d'abord à employer exclusivement au profit de l'étude et du travail. Son caractère, naturellement si vigoureux, en fut affaibli, attristé, et contracta ces habitudes moroses que nous lui avons connues. De cette époque date la fatalité qui l'a poursuivi toute sa vie, et qu'on ne peut raisonnablement attribuer à d'autres causes qu'aux circonstances déplaisantes contre lesquelles il lui avait fallu se débattre. L'adversité, presque toujours excellente pour l'enfance comme moyen d'éducation, souvent excellente dans l'âge mûr parce qu'elle permet à l'homme de donner la mesure entière de ses forces, est l'épreuve la plus déplorable que puisse rencontrer le jeune homme. C'est une brusque gelée de printemps qui brûle les fleurs écloses à peine, ruine les bourgeons, dessèche les germes. Dieu sait alors que de soins et de peines il faut se donner pour faire mûrir quelques fruits tardifs sur cet arbre épuisé de la vie, et entretenir en lui un reste de séve! Lorsque l'adversité s'empare du jeune homme, la direction de sa vie lui échappe, il perd son équilibre moral, et devient le jouet des circonstances et du hasard. Comme il n'a pas de passé, tout point d'appui lui fait défaut; comme le présent est absorbé et confisqué par une fatalité indépendante de sa volonté, tout moyen de préparer l'avenir lui manque. Il se trouve à la fois dépourvu de moyens de résistance et de moyens d'action. Le danger de cette situation précaire s'aggrave encore, lorsque celui qui s'y trouve plongé possède un esprit fier et un caractère sans souplesse; alors ses qualités, loin de le soutenir dans la lutte, lui créent de nouveaux obstacles et éternisent ses souffrances. Tout est danger, même la vertu, même l'honneur.

Gustave Planche fit cette redoutable expérience. Il vécut de longues années, les plus belles de la jeunesse, dans cette situation précaire, plus désespérante que la plus absolue misère. Il en souffrit d'autant plus qu'il était de ceux qui n'ont contre l'infortune aucun moyen de défense. Il avait en lui cependant une grande force de volonté, mais cette volonté malheureusement était lente à l'action; à tous les échecs il opposait une résistance passive, inébranlable, mais immobile. Il n'avait en lui aucune force active et agressive. Pour se tirer de ces situations inextricables, il faut une certaine dose de violence et d'audace qui lui manqua toujours; il supportait la destinée sans jamais songer à réagir contre elle. Sa fierté était calme, digne et muette; il avait le stoïcisme morose d'un chef de tribu trahi par le sort. Pour lutter contre l'ennui et le chagrin, il n'avait recours ni aux conseils ni aux consolations de l'amitié; sa nature, plus vigoureuse qu'expansive, évitait les conseils et se dérobait aux sympathies. Les conseils l'auraient irrité, les marques

Digitized by Google

d'affection l'auraient blessé. Ajoutons qu'il était la raison même, et qu'il était la victime de son judicieux bon sens; il n'eut jamais à aucun degré cette folie aventureuse qui permet aux audacieux d'échapper à un présent insupportable, en escomptant l'avenir à tort et à travers. Il marcha toujours dans la vie avec fierté, timidité et honnêteté, d'un pas égal et mesuré. Ce qu'il dut souffrir dans ces années laborieuses en plus d'un sens, nous avons pu l'entrevoir dans les lettres écrites à cette époque à son père, et dont nous avons dû la lecture à l'obligeance de sa famille. Son caractère fier et probe s'y révèle tout entier. Les détails de ménage dans lesquels il entre sont réellement navrans : il énumère avec une exactitude scrupuleuse les misérables déboires auxquels il est en proie; il est inquiet pour de misérables questions qui n'ont jamais tourmenté personne; les dettes les plus insignifiantes lui apparaissent comme des gouffres et des abîmes béans où il va s'engloutir. Avec une exactitude plus scrupuleuse encore, il rend compte jour par jour à son père de l'emploi des diverses sommes qu'il a touchées; la balance entre son actif et son passif, entre ses ressources et ses dépenses, est minutieusement et mathématiquement établie. Ces lettres, qui donnent la plus haute idée de son caractère, sont néanmoins d'une lecture pénible, et la conclusion qui vient à l'esprit est naturellement celle-ci : voilà un homme trop modeste et trop sensé pour être jamais heureux. Il calcule toutes ses actions, et n'a pas foi dans le hasard. Pourquoi donc ce jeune homme, qui a lu déjà tant de livres et médité sur tant de choses, n'a-t-il pas un peu médité sur le caractère de sir Charles Surface, l'honnête étourdi de la comédie de Sheridan?

Ces lettres de jeunesse apprennent bien des choses et en font deviner beaucoup plus encore. Qu'il nous suffise de dire qu'elles sont singulièrement honorables pour lui sous tous les rapports. Quand il essaie de fléchir la sévérité ou l'opiniâtreté de son père, il le fait avec un respect, une tendresse, une affection filiale vraiment touchante. Il évite avec un soin délicat, plein de bon goût en même temps que de dignité, toutes les expressions amères qui pourraient blesser. Lorsqu'il se sent trop malheureux, et qu'il craint de se laisser entraîner à une expression trop violente de ce qu'il éprouve, il pose prudemment la plume, laisse la fièvre se calmer, la tête se refroidir, et attend avec patience qu'il n'ait plus à redouter les emportemens de la colère. Il craint de manquer au respect filial par une simple exagération de ses sentimens. Ces lettres sont aussi fort remarquables par l'absence de ces ruses sentimentales qui caractérisent les jeunes gens dans les questions difficiles. Il n'abdique jamais une certaine fierté, il parle humblement, et en même temps sans humilité. Pour attendrir son père, il fait appel non à son affec-

Digitized by Google

tion, mais à sa justice; il n'emploie jamais cette flatterie, ou, pour prendre un mot plus exact et plus vrai, cette *câlinerie* affectueuse par laquelle les enfans savent si adroitement triompher des sévérités de leurs parens. Quelquefois cependant les ennuis sont si violens, les tracasseries si insupportables, qu'il se laisse aller à une amertume irréfléchie et à quelques reproches timides; mais l'instant d'après il se repent, s'accuse de sottise et de lâcheté, implore le pardon et l'oubli de cette faute involontaire. Son père fera ce qu'il voudra; il ne fera droit, s'il le croit convenable, à aucune de ses demandes. Tout ce qu'il désire, c'est que tout soit oublié, et que la confiance de son père dans la sincérité de ses sentimens ne soit pas ébranlée. Pauvre honnête esprit! Mais s'il reste jusqu'au bout dans son rôle de fils, le père, de son côté, se renferme inflexiblement dans son rôle de père. Il peut bien calculer, raisonner, discuter, il ne fléchit ni n'abdique jamais, témoin ces quelques mots qu'on nous pardonnera de citer, nous l'espérons, et qui donneront une idée de son inexorable dignité paternelle : « Je remercie mon fils Gustave de son livre, et j'agrée comme sincères les deux lignes qui en accompagnent l'envoi. »

Ce remerciement sévère et tranché date de 1836, époque à laquelle Gustave Planche était devenu célèbre; mais avant cette époque, que de déboires et d'ennuis! Une sorte de *guignon* le suit dans toutes ses entreprises; s'il ne réussit pas, qu'on ne l'en rende pas entièrement responsable, et qu'on jette au moins sur le compte de la fatalité la part de responsabilité qui revient à cette terrible divinité dans les mécomptes qu'il subit. Tous ses projets avortent, tous ses espoirs sont déçus : il a dû accompagner le duc de Trévise en qualité de secrétaire; le duc de Trévise n'est pas parti. Il vient de faire imprimer une revue du salon de 1831; il comptait sur la vente de ce livre pour réaliser quelques bénéfices qui devaient pourvoir à ses besoins les plus pressans. Grâce à la négligence de l'éditeur, qu'il n'a pas eu le soin de suffisamment intéresser dans la réussite de l'affaire, la vente a produit à peine de quoi couvrir les frais de revient, et par conséquent les bénéfices ont été nuls. Quelque temps après 1830, il a dû prendre dans un des départemens du centre la direction d'un journal dévoué aux intérêts du parti libéral; mais, au moment de partir, il a refusé brusquement, parce qu'il avait appris qu'un des chefs du parti libéral, M. P. D. de H., comptait faire de lui l'instrument de sa réélection. Son indépendance le rend incapable de transaction et de discipline. Il a donné quelques articles au *National*, mais il a été bientôt forcé d'y renoncer. Il s'est bien vite aperçu qu'en écrivant dans ce journal, il faudrait en adopter l'esprit et abandonner une partie de sa liberté. « Je suis loin de blâmer

Digitized by Google

cette indépendance d'esprit, lui a dit le despotique Carrel; mais cependant, si vous voulez absolument dire toute votre pensée, il faut que vous ayez un journal à vous. » Ainsi rien ne lui réussit, et ses qualités elles-mêmes lui sont autant d'obstacles.

J'ai beaucoup insisté sur ces misères des premières années, parce qu'elles contenaient le germe de ces habitudes que ses ennemis lui ont reprochées si durement et parfois si lâchement. En faisant allusion à ces habitudes, je ne crois commettre aucune indiscrétion, car ses ennemis en ont entretenu le public avec une si maligne complaisance, que je n'apprendrai sans doute rien à personne. La malignité humaine a une singulière manière de se venger des caractères qu'elle ne peut entamer et des âmes qu'elle ne peut diffamer : lorsqu'elle ne trouve aucun point faible dans la nature morale de l'homme, elle s'attaque à quelque détail tout extérieur, à quelque vice inoffensif, à quelque infirmité naturelle; elle fait un crime à l'homme qu'elle attaque de son obésité ou de sa maigreur excessive, d'un bégaiement, d'une allure boiteuse, d'un soulier troué, d'un costume négligé. Et la malignité a bien calculé : les injures les plus sensibles sont celles auxquelles nous ne pouvons répondre, et que nous devons subir sans murmurer. Vous pouvez répondre à une calomnie contre votre honneur par un démenti public, un duel ou un procès; mais que répondre à l'homme qui vous fait un crime de l'antiquité de votre chapeau ou de l'état délabré de votre pantalon? Contre de pareilles injures, aucune défense n'est possible. Ces insultes n'ont aucune gravité sans doute et ne peuvent rien contre votre honneur, mais elles ont un résultat plus terrible peut-être : elles vous rendent ridicule. Que penser cependant des gens qui ne reculent pas devant de tels moyens de vengeance? Parce que leur costume est irréprochable, leurs écrits en sont-ils meilleurs? Parce qu'ils cachent leur vie, leurs mœurs en sont-elles plus pures, et leur caractère en est-il plus honnête? Ils ne se compromettent pas en public peut-être, et ne sortent pas de chez eux; mais que font-ils chez eux? L'honnête et candide Gustave Planche au contraire n'a jamais songé à cacher aucune de ses habitudes; il les exposait naïvement, sans croire qu'il offensait son prochain, et qu'il pouvait scandaliser ses vertueux confrères. Ses habitudes étaient d'ailleurs fort inoffensives, et il avait raison de penser qu'elles n'intéressaient que lui. Rien dans ces habitudes ne regardait le public, car il n'y entrait aucun défaut de caractère, aucune forfanterie, aucune arrogance, aucune recherche du scandale. Ce qu'il était, il l'était naïvement, innocemment. Sa vie, comme son esprit, était exempte de toute corruption, et jusque dans ces habitudes qu'on lui a reprochées, il était plein de candeur. Ses habitudes n'étaient pas après

Digitized by Google

tout le résultat d'un vice de nature, elles étaient le résultat artificiel de la vie qu'il avait subie. Elles étaient nées visiblement des ennuis qui l'avaient assailli, des privations qu'il avait souffertes, des découragemens qu'il avait éprouvés. Les reproches de ses ennemis étaient donc aussi sots qu'ils étaient lâches, car ils s'adressaient non à des défauts naturels, mais aux mésaventures de l'homme, à sa mauvaise fortune, aux rigueurs de sa destinée. Ces mêmes ennemis croyaient peut-être qu'en lui reprochant les négligences de son costume, ils commettaient une plaisanterie méchante, mais après tout pardonnable: ils se trompaient, et ils étaient beaucoup plus coupables qu'ils ne le pensaient; en réalité, ils lui faisaient un crime d'avoir été malheureux.

Eh! triples pharisiens, ne savez-vous pas combien est glissante la pente qui conduit aux habitudes fatales? Ignorez-vous que la plupart du temps elles sont le fruit, non de dispositions naturelles, mais d'accidens extérieurs sous lesquels succombe la volonté? C'est sans doute un défaut que de ne pas savoir résister à l'habitude, et même j'accorderai que c'est souvent un grand péché; cependant il arrive fréquemment que ce sont les caractères les plus énergiques qui succombent avec le plus de facilité. Les caractères légers et frivoles échappent aisément, ils n'engagent pas une lutte qu'ils n'auraient pas la force de soutenir; ils n'ont ni assez de confiance individuelle, ni assez de fierté pour ne chercher qu'en eux leurs moyens de consolation et de résistance; ils s'abandonnent gaiement aux distractions qui se présentent, et sont préservés contre les blessures par leur nature sèche et stérile. Mais de même que la maladie fait ses plus grands ravages chez les organisations robustes, le malheur s'attaque de préférence aux caractères énergiques et vigoureux. Comme ces caractères prennent tout au sérieux, ils ressentent plus vivement toutes les souffrances, et les blessures qui leur sont faites ne se ferment jamais. Comme ils sont fiers et résolus, ils regardent en face le malheur et ne cherchent de protection qu'en eux-mêmes; seulement la lutte est trop inégale, et tôt ou tard la volonté doit succomber. D'ailleurs, quoi qu'on puisse penser de l'égoïsme humain et de l'instinct de conservation, il est très rare que l'homme résiste longtemps, lorsqu'il n'y a d'engagés dans la lutte que sa destinée personnelle, son bonheur et son avenir; il fait au contraire assez vite bon marché de lui-même, et trouve dans l'obéissance à la fatalité une sorte de paix et de bonheur inerte. La volonté n'a toute sa force que lorsqu'elle lutte au profit d'intérêts chéris et poursuit un but de dévouement. Or le grand malheur de beaucoup d'artistes et de gens de lettres consiste précisément en ceci, que leur personne seule est intéressée dans les combats de la vie.

Digitized by Google

Il y a un autre chapitre de la vie de Gustave Planche à laquelle je ne puis faire également qu'une allusion lointaine et vague. Ici encore le lecteur devra se contenter de sous-entendus et de généralités. Je veux parler du chapitre de la passion. A peine avait-il échappé à ces misères de la première jeunesse, à peine commençait-il à avoir un nom et une autorité littéraire, qu'il éprouva les atteintes de la maladie la plus maligne qui puisse attaquer la santé morale : il eut un violent accès de fièvre amoureuse. Quels furent les symptômes, les souffrances, la marche progressive, les rechutes de cette maladie? On n'en peut rien dire. Ce qui est certain, c'est que la convalescence fut longue, et qu'elle laissa après elle un souvenir morbide que le temps ne put détruire. Selon toute probabilité, cet événement contribua à développer encore en lui la propension à l'ennui et à la solitude qui lui était naturelle. Heureuse ou malheureuse, satisfaite ou contrariée, cette passion, dont l'histoire est très inconnue et quelque peu controversée, devait lui être également fatale. Tous ceux qui ont connu Gustave Planche me comprendront aisément quand je dirai qu'il avait précisément la nature la moins propre à supporter une telle épreuve. Il faut, pour échapper aux dangers de la passion, une folie, une étourderie de caractère ou une sécheresse de cœur peu communes : aussi ces sortes d'aventures ne réussissent-elles généralement qu'aux étourdis et aux hommes d'un tempérament ferme et froid. Il faut pour ces aventures être plus pénétrant que judicieux, plus capricieux que persévérant, plus instinctif que logique; il faut se donner plutôt que se dévouer, fuir plutôt que se délier, oublier plutôt que pardonner ou regretter. L'excellent Gustave Planche avait au contraire toutes les qualités requises pour beaucoup souffrir. Il était très capable de dévouement, de sacrifice, d'abnégation; il était très capable de prodiguer son temps, son travail, ses conseils, mais la raideur de son caractère lui interdisait l'abandon : il était de ceux qui, même dans la familiarité, ne peuvent connaître l'intimité. En outre, malheur irrémédiable, c'était un homme trop judicieux; chez lui, le jugement dominait toutes les autres facultés. Raisonner était la pente naturelle de son esprit, et il essayait de comprendre, à l'aide de la logique même, les sentimens et les pensées qu'elle ne peut expliquer. Quels trésors de dialectique n'a-t-il pas dû dépenser afin de démêler la raison d'être des incidens qui le rendaient malheureux et la nature des sentimens qui le torturaient! Nous savons par certaines révélations venues d'un autre côté quelles fatigues morales et quel sérieux ennui causaient souvent cette logique impitoyable et cet entraînement irrésistible à raisonner de toute chose avec méthode et précision. Il lui fallut sans doute subir beaucoup de tortures avant de découvrir

Digitized by Google

que les syllogismes ne peuvent pas rendre raison de toute chose, et qu'il est des événemens où la sagesse et le bon sens sont un embarras et un obstacle. Il fit cependant cette découverte, et il en éprouva, je crois, un profond dépit, dont il nous semble retrouver l'écho dans les pages qu'il écrivit durant cette période, et qui presque toutes se distinguent par une amertume particulière. Généralement la critique de Gustave Planche est singulièrement abstraite et impersonnelle; pour juger une œuvre, il ne tient compte ni de la nature de ses sentimens, ni de ses préférences morales, ni même du plaisir ressenti; il s'efforce de juger d'après des lois purement logiques, et ne songe jamais à réclamer le secours de son tempérament et de sa personnalité. Néanmoins dans les pages écrites à cette époque, bon gré, mal gré, le cœur se met de la partie, et elles se distinguent de toutes les pages qu'il a écrites avant et depuis par leur éloquence attristée et leur mélancolie hautaine et quelque peu méprisante. La douleur n'essaie pas de s'y dissimuler; on sent que l'auteur a découvert un secret cruel, et qu'il a subi une déception inattendue. Ce secret, c'est que la passion n'a rien de commun avec la raison; cette déception, c'est que la sagesse est sans force contre la passion. Il me suffira de rappeler aux lecteurs les belles pages que Gustave Planche a consacrées au roman d'*Adolphe;* mais plus significatifs peut-être sont les traits amers répandus çà et là dans les fragmens critiques qu'il consacrait aux œuvres nouvelles du plus éloquent romancier de notre époque, et qui éclatent tout à coup comme des sanglots. En voici un que je rencontre dans l'analyse du roman de *Jacques :* « ..... Faut-il imposer silence à la pensée et museler sa curiosité pour aimer librement, sans prévoyance et sans crainte?... Ce n'est pas moi qui dénouerai ce nœud inextricable; ce n'est pas moi qui mettrai d'accord le cœur et la pensée; ce n'est pas moi qui réconcilierai la prévoyance et l'entraînement. Non : dans les douleurs auxquelles j'ai assisté, dans les récits éplorés que j'ai entendus, dans les larmes que j'ai vues couler, je n'ai pas appris le secret de la sagesse heureuse. »

A cette douleur vinrent bientôt se joindre de nouvelles tristesses. Un moment il douta, ou, pour mieux dire, il désespéra de lui-même. En débutant dans la littérature, il avait refusé de se mettre au service de l'école toute-puissante alors : il avait pour cette école la plus vive sympathie; mais il prétendait juger ses œuvres avec impartialité et indépendance. Depuis quatre ans, il avait donc jugé avec sévérité les œuvres qui s'étaient succédé. Pour prix de sa franchise, il avait recueilli des haines acharnées et implacables. De tous les écrivains de notre temps, il est celui peut-être qui a compté le plus d'ennemis. On prit sa sincérité pour de l'envie et de l'animosité. Un

Digitized by Google

des plus grands poètes de notre temps, qui n'a jamais su, malheureusement pour son repos et son bonheur, maîtriser son orgueil et mesurer ses colères, s'emportait contre lui en termes violens et en invectives forcenées. Les épithètes ne coûtaient rien à ce grand poète habitué à les prodiguer. En conséquence, Gustave Planche vit accoler à son nom un certain nombre d'adjectifs insultans : lâche, méchant, vénéneux, et se vit comparer tantôt à un reptile gonflé de venin, tantôt à un champignon empoisonné qui attend les morsures avec sécurité. Quand on a d'aussi belles dispositions à l'insulte, soit dit entre parenthèses, on doit s'attendre à se voir payé de retour. Le pauvre Gustave Planche ne pouvait pas condamner à l'ostracisme l'ennemi qui essayait de le mettre au ban du monde littéraire, et il ne s'en vengea pas autrement qu'en continuant à juger avec la même sévérité les œuvres du grand poète; mais, ses lettres en font foi, cette haine, qu'il ne croyait pas avoir méritée, lui fut très sensible. « Faites savoir à ***, ou du moins à ses amis, que j'ai le plus profond mépris pour les injures de sa préface. Les espions de Venise, les eunuques de Constantinople et les pamphlétaires de Paris n'ont rien de commun avec moi. Si la colère n'était pas une faiblesse, je lui écrirais pour lui dire combien il s'avilit en m'injuriant... Je hais l'orgueil qui se guinde jusqu'à la rage méchante. » Encouragés par la haine d'un homme illustre, tous les écrivains qui marchaient à sa suite prodiguaient l'outrage au critique, et dans le nombre je trouve le nom d'un homme qui devait lui adresser la dernière insulte quelques mois avant sa mort. Tant de haines, tant de calomnies l'accablèrent; il s'affaissa sous le poids des inimitiés qu'il avait soulevées. Il s'expliquait trop les causes de ces inimitiés; mais un doute cruel, que tous les hommes sincères ont connu à un moment de leur carrière, s'éleva dans son esprit. Peut-être avait-il mérité ces haines. Qu'avait-il besoin de dire toute sa pensée à tout venant et à tout propos, de sacrifier ses amitiés pour le plaisir de dire la vérité? Quel prix avait-il recueilli de son indépendance? La solitude, la haine, l'ennui, la pauvreté. Et puis que devait penser le public d'un homme si dégoûté et qui consentait à admirer si peu? A quels motifs attribuerait-il sa conduite? Il connut cet état moral si lamentable, où l'âme, faisant retour sur elle-même, reproche à la conscience d'avoir suivi ses conseils, et se repent presque de son honnêteté. Gustave Planche se repentait en vain; la sincérité était chez lui un mal incurable, et dont rien ne devait le guérir, ni les rigueurs du sort, ni les calomnies, ni la pauvreté. C'est surtout dans les lettres écrites de Londres pendant un voyage qu'il fit en 1835, et où il tomba dans la plus complète détresse par suite d'une aventure qui fait le plus grand honneur à sa délicatesse, que cette disposition

Digitized by Google

d'esprit se laisse apercevoir. En Angleterre comme en France, il voit peu à louer, beaucoup à blâmer; mais il n'a pas le courage d'affronter de nouvelles colères. « Blâmer, toujours blâmer, j'ai l'air d'un fou. » En conséquence, il abandonne l'un après l'autre tous les sujets d'étude que lui présente l'Angleterre. « Je n'aurais jamais dû donner mon avis sur rien, ni sur personne. J'ai appris à écrire et peut-être à penser; mais la franchise, plume en main, est un vice irrémédiable qui engendre des haines terribles. Pour parler comme j'ai fait, il faudrait ne connaître personne. J'ai retourné dans mon cerveau les chapitres que vous me demandez, et je crois agir sagement en y renonçant. De Byron et de Scott, j'ai beaucoup à dire, mais beaucoup à blâmer. Chez Byron, la beauté du style dans la monotonie des sentimens, absence d'invention épique et dramatique; chez Scott, imagination profuse, mais pas une page écrite. Imprimer cela! je serais lapidé des deux côtés de la Manche. »

C'est un peu avant cette époque qu'il écrivit un fragment intitulé *l'Homme sans nom,* qu'on a eu tort, selon nous, de retrancher dans les dernières éditions de ses portraits littéraires. Ce petit fragment, où cette disposition désespérée de l'âme est exprimée avec une concision qui touche à la sécheresse, est d'une lecture navrante. L'auteur y retrace indirectement son propre portrait, et se condamne avec plus de sévérité qu'il n'a condamné ses contemporains. Ainsi ni en lui-même, ni hors de lui-même, il ne trouve de sources de consolation et d'espérance. Son intelligence désenchantée ne rencontre rien qui puisse la satisfaire; son goût est devenu prématurément dédaigneux dans la contemplation trop hâtive des grandes œuvres de l'esprit humain. Il s'est habitué à tout juger selon des lois abstraites, et en conséquence il ne prend aucun plaisir au spectacle de la vie. La vie en effet, avec ses dissonances, ses caprices, ses floraisons spontanées, ne saurait lui offrir l'harmonie, la symétrie d'une belle œuvre d'art. Volontiers il eût dit que la vie manque de composition. L'auteur formulait en terminant une conclusion terrible : « La vie d'un tel homme ne peut avoir d'autre solution logique que le suicide. » Il évita heureusement cette solution désespérée, mais il n'évita pas le mal incurable dont il se plaignait, l'ennui, contre lequel pour son malheur il ne chercha jamais à réagir. S'il eût pu réagir contre cette maladie terrible, il serait encore vivant parmi nous, et cette raison si droite, qui ne l'a abandonné qu'aux derniers instans, continuerait à prononcer ses arrêts équitables et sévères à cette même place où nous essayons d'adresser à sa mémoire un dernier adieu.

La vie littéraire de Gustave Planche offre encore moins de péripéties que sa vie morale. C'est, si nous pouvons nous exprimer ainsi,

Digitized by Google

une ligne droite que n'ont jamais fait dévier les événemens. Il se prodiguait peu, et cherchait moins à se produire qu'à exprimer librement sa pensée. Pour cela, il lui fallait un lieu où il pût parler sans contrainte, où l'on sût comprendre les devoirs de la critique aussi bien que respecter ses droits. Sur ce point, il était intraitable, et une fois que ses jugemens étaient arrêtés dans son esprit, il n'admettait volontiers aucun conseil, aucune révision. Nous n'apprendrons sans doute rien au lecteur en lui disant que les écrivains sont obligés à des ménagemens comme les hommes de toutes les autres classes de la société, qu'il est des intérêts qu'on n'aime pas à blesser, des amitiés qu'on ne veut pas froisser, et que s'il n'est jamais permis de mentir, il est en revanche parfaitement permis de choisir, pour dire la vérité, son heure et son moment. De toutes les formes de publications périodiques, le journal est celle qui est le plus soumise à ces ménagemens légitimes, et que nous ne songerons jamais à blâmer. Le rôle d'un journal n'est pas de défendre la *vérité*, mais une *certaine vérité*. Organe d'un parti, le journal est nécessairement partial et exclusif; les intérêts de la secte, de l'école, du système qu'il représente, lui importent plus que les intérêts généraux de la société et de l'esprit humain. C'est assez dire que Gustave Planche était absolument impropre au journalisme, et qu'il était incapable d'accepter la discipline et la demi-abnégation qu'il impose. Nous avons déjà cité l'opinion d'Armand Carrel sur son indépendance d'esprit, et l'opinion de Carrel était l'expression très franche, nullement exagérée, des nécessités qui sont naturellement imposées au journalisme. Le directeur de journal qui aurait accepté sans contrôle Gustave Planche aurait couru risque de miner lui-même la citadelle qu'il était chargé de défendre. Ses rares tentatives dans la carrière du journaliste ne furent donc pas heureuses. Il fut quelque temps attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, pour la partie littéraire, bien entendu; mais là encore son indépendance d'humeur devait lui créer de nombreux obstacles. Le *Journal des Débats* n'avait pas alors la tolérance qu'il a pu acquérir depuis, grâce aux événemens; il suivait une ligne inflexible, et ne pouvait, pour des intérêts esthétiques, mécontenter le parti qu'il représentait. Un jour que j'interrogeais Gustave Planche sur cette période de sa vie, il me répondit naïvement qu'on ne lui laissait rendre compte que des livres inoffensifs. On lui livrait les écrivains qui pouvaient être impunément jugés avec sévérité, mais on avait soin d'écarter de sa main tous les ouvrages importans et signés de noms sérieux, qui représentaient une influence puissante. Je livre cette anecdote telle qu'elle me fut racontée, parce qu'elle explique très bien et les conditions inhérentes au journalisme et les difficultés que Gustave Planche de-

Digitized by Google

vait rencontrer inévitablement dans cette carrière. Sa plus sérieuse tentative en ce genre fut la dernière. En 1835, de retour d'un voyage en Angleterre entrepris sous les plus malheureux auspices, et exécuté au milieu d'aventures malencontreuses qu'il dut à sa probité et à sa délicatesse, il crut avoir à se plaindre du directeur de cette *Revue*, dont il était depuis plus de quatre années le collaborateur, et il alla chercher un asile à la *Chronique de Paris*, journal qui venait d'être fondé par le célèbre M. de Balzac. Les lecteurs sensés s'étonneront peut-être qu'un homme aussi indépendant que Gustave Planche, qui n'avait pu se plier ni à la discipline militaire de Carrel, ni à la discipline modérée du *Journal des Débats*, soit allé chercher un asile dans un journal dirigé par un homme d'une personnalité aussi envahissante que M. de Balzac. Au fond, cette personnalité même assurait à Gustave Planche une indépendance relative : aussi cette dernière tentative fut-elle moins stérile que les précédentes, car Gustave Planche a reproduit les articles qu'il a donnés à la *Chronique de Paris*, et n'a pas jugé convenable de reproduire les articles insérés dans *le National* ou le *Journal des Débats*. Ce n'était pas en effet pour le plaisir de servir les intérêts d'un parti que M. de Balzac avait consenti à prendre la direction d'un journal; sa personnalité bien connue ne pouvait se contenter d'un rôle aussi résigné : s'il avait un journal, c'était évidemment pour se dresser un piédestal d'où la France entière pût le contempler. Les ménagemens envers les personnes et les choses n'entraient point par conséquent dans le programme d'un tel journal, et l'on pouvait sans contrainte y dire ce qu'on pensait à l'endroit de tous et de chacun, à l'exception, bien entendu, de la divinité du lieu. Tout alla donc pour le mieux tant que Gustave Planche eut à parler de Meyerbeer et de Chateaubriand, des acteurs anglais ou d'Edgar Quinet; mais tout changea lorsque le critique s'aperçut qu'en échange de cette liberté, on attendait de lui une complaisance empressée et une admiration sans bornes. Six mois lui suffirent pour achever cette expérience, qu'il ne recommença plus.

Pour se développer à son aise, son talent avait donc besoin d'indépendance et de liberté; ici seulement, à cette même place où nous parlons de lui, il pouvait garder toute sa liberté d'humeur et de langage. Après quelques essais sur l'art et une remarquable étude du Salon de 1831, publiée dans *l'Artiste*, il entra dans la rédaction de la *Revue* presque à l'heure de sa fondation, dans les derniers mois de 1831. Il se révéla par un coup de maître, l'article sur *la Haine littéraire*, sous lequel succomba, pour ne plus se relever, le jaloux homme d'esprit à qui nous devons la publication des œuvres d'André Chénier. Dès le premier jour, il fut redoutable et annonçait

Digitized by Google

qu'il ne ferait fléchir devant aucune considération les devoirs de la critique. On a dit et imprimé qu'il entra dans la rédaction de la *Revue* sous le patronage d'un poète illustre qu'il aurait plus tard payé d'ingratitude : rien n'est plus faux que cette assertion. Non-seulement il n'a pas payé d'ingratitude le poète qu'on lui donne pour patron et dont il a toujours parlé avec sympathie et admiration, mais il n'a même pas eu besoin d'être ingrat. Un talent comme le sien n'avait nul besoin de patronage, et ne pouvait manquer de faire reconnaître aussitôt toute sa valeur. Il entra donc directement en relations avec le directeur de la *Revue,* et depuis cette époque jusqu'à sa mort, sauf un intervalle de cinq années (1840-45), il fut un des principaux et des plus assidus collaborateurs de ce recueil. La *Revue* était son théâtre naturel, et il ne s'en éloignait pas volontiers. Nous n'avons pas besoin d'énumérer une à une toutes les raisons pour lesquelles il était plus libre parmi nous que partout ailleurs; ce que nous avons dit relativement à la discipline nécessaire au journalisme pourrait suffire à la rigueur.

Par sa nature même, une *Revue* est non-seulement plus indépendante des hommes et des partis, mais elle est surtout plus indépendante des opinions de ses lecteurs. Le lecteur cherche dans un journal l'image de ses opinions, il cherche au contraire dans une *Revue* une opinion qui éclaire ou même qui domine la sienne. Un journal est un corps d'armée militant, une *Revue* est une réunion délibérante. Dans un journal, toute la responsabilité des opinions émises retombe sur un seul homme, et par conséquent la liberté de chacun des rédacteurs est nécessairement restreinte, car là où il n'y a pas responsabilité personnelle, la liberté n'existe pas. Dans une *Revue* au contraire, chacun garde la liberté de ses opinions sous sa responsabilité morale. Le journal est obligé de descendre sur le terrain des personnes, il lui faut par conséquent une prudence et une vigilance assidues; une *Revue* ne sort jamais du terrain des questions générales. La politique dans un journal domine toutes les considérations; dans une *Revue,* la politique est dominée à son tour par la littérature et la philosophie. Un journal peut être rarement impartial; une *Revue* doit toujours être impartiale, sous peine de déchéance. Mais en dehors de toutes ces considérations, il est une dernière raison pour laquelle Gustave Planche pouvait ici seulement exprimer librement ses opinions. La *Revue* a toujours voulu respecter l'indépendance réciproque des diverses activités de l'intelligence humaine, elle a toujours considéré les droits de la critique comme distincts des droits de l'art et de l'imagination, et n'a jamais entendu subordonner la critique aux intérêts d'une école ou d'une coterie littéraire. Le critique a été roi absolu dans sa sphère,

Digitized by Google

comme le poète dans la sienne; il a été interprète et non complaisant, juge et non courtisan. La *Revue* a voulu tracer entre ces deux pouvoirs une ligne de démarcation distincte et profonde, et cette ligne a été rarement franchie; les poètes et les romanciers ont dû subir la loi et se soumettre à la controverse, la critique à son tour a dû se résigner à ne pas être envahissante et exclusive. La *Revue* n'a jamais permis à un romancier ou à un poète de choisir son critique; mais elle n'aurait jamais permis à un critique d'imposer telle ou telle doctrine à l'imagination, et de condamner ou d'applaudir au nom d'une théorie préconçue ou d'une formule irrévocable. En agissant ainsi, elle a cru et elle croit encore réserver les droits du public, à qui il appartient après tout de se prononcer en dernier ressort, lorsque la controverse est épuisée et que toutes les causes sont entendues. Voilà pourquoi l'indépendance de Gustave Planche était ici à l'aise, et pouvait se déployer dans toute sa franchise. Il regardait la sincérité comme le devoir du critique; on lui garantissait la liberté comme un droit. Il usait de ce droit largement sans doute, mais avec une équité qu'on n'avait nul besoin de lui recommander; il traçait lui-même les limites de sa liberté, et il ne les dépassait jamais. Il ne sortait jamais du terrain qu'il avait choisi, et ne laissait pas son jugement s'égarer dans des allusions ou des finesses malicieuses. Avec lui, on n'avait pas à craindre les espiègleries, les méchancetés sournoises; il ne s'attaquait qu'aux œuvres et non aux hommes, et c'est la faute de ses ennemis, et non la sienne, si parfois la discussion s'est engagée sur le terrain de la personnalité. Sa longue collaboration à la *Revue* compose donc la plus grande partie, la partie vraiment sérieuse de sa vie littéraire. Sa collaboration à d'autres recueils n'a jamais été et ne pouvait être que passagère.

En 1840, il se trouva possesseur d'une petite fortune qui aurait pu lui procurer le repos et la sécurité morale; il en profita pour se procurer la liberté, après laquelle il avait si longtemps soupiré. Il partit pour l'Italie, et pendant cinq longues années on n'entendit plus parler de lui. Selon toute apparence, sa vie se passa dans le calme et dans une contemplation à demi solitaire. Les rares et longues lettres qu'il écrivait à sa famille ne révèlent rien de particulier sur cette période de son existence; il y parle plus des autres que de lui-même, plus de Paris que de Rome et de Florence, s'inquiète avec sollicitude et tendresse des intérêts de ceux qui lui sont chers, et garde le plus profond silence sur ses souvenirs et ses sentimens. Ces lettres sont bien en un sens sa fidèle image; jamais personnalité tranchée n'a été aussi réservée, aussi peu expansive, moins propre à l'abandon. Tout ce qu'on sait de ce voyage, c'est qu'il es-

Digitized by Google

saya de faire une étude sérieuse de la musique, celui des beaux-arts qui lui était le moins familier, quoiqu'il ait porté dans l'analyse des sentimens musicaux et dans l'appréciation des grandes œuvres de Beethoven et de Haydn un goût pénétrant et élevé, ainsi qu'en témoignent quelques articles consacrés aux concerts du Conservatoire de Paris. Il était bien tard alors pour commencer sérieusement une étude si difficile et si compliquée; sa volonté tenace, un peu entamée déjà par les combats de la vie, s'effraya des difficultés sans cesse renaissantes de cette étude, et il l'abandonna, non sans dépit, il est permis de le croire, car en toutes choses il aimait à comprendre encore plus qu'à sentir. L'impression de plaisir, la sensation raffinée que procure la contemplation des beaux-arts ne lui suffisait pas; il voulait savoir la raison d'être de ce plaisir, et pénétrer la cause de cette sensation. Ce mécompte léger est le seul probablement qu'il eut à subir pendant ces cinq années de repos studieux et d'oisiveté contemplative. Il était parvenu à s'isoler si complétement, il avait si bien rompu toute communication avec le monde parisien, que les bruits les plus absurdes purent courir sur son compte et trouver créance un instant. Cependant, en son absence, les poètes et les artistes respiraient plus librement; ils pouvaient se livrer à toutes leurs fantaisies sans avoir à redouter les arrêts de ce juge inexorable, lorsqu'il vint les surprendre par son retour subit. Mais peut-être son tempérament se serait-il amolli en Italie, dans les délices méridionales?... L'exécution sommaire de M. Marochetti (août 1845) vint bientôt les détromper : il n'avait rien perdu de son ancienne vigueur et de son implacable justice. Son voyage en Italie était loin de l'avoir disposé à plus d'indulgence. Lui qui naguère, avant ce voyage, n'avait pu se résigner à se prosterner devant les poètes et les artistes de la puissante génération romantique, que pourrait-il penser de la race nouvelle des artistes et des poètes qui s'était révélée en son absence? Il n'avait pas admiré sans réserve *le Vœu de Louis XIII* et *la Barque de Dante :* se courberait-il devant la *Femme piquée par un serpent* et la *Décadence romaine?* Il avait vivement contesté la valeur dramatique de Victor Hugo, accepterait-il docilement *Agnès de Méranie?* Ces succès scandaleux aujourd'hui justement oubliés, ces œuvres laborieuses ou habiles, simulacres et singeries de l'art sérieux, trouvèrent d'abord en lui un censeur impitoyable. Cependant, à mesure que les années s'écoulèrent, et que les œuvres applaudies du public devinrent de plus en plus inférieures en même temps qu'elles devenaient plus rares, il se sentit disposé à plus d'indulgence. Tous ses efforts n'avaient pu empêcher le goût public de se corrompre; les œuvres qui enlevaient maintenant les suffrages auraient à peine attiré l'attention quelques années auparavant. Le niveau de l'art et le niveau

Digitized by Google

de l'opinion publique semblaient baisser de concert. Il se dit que ce serait folie que de vouloir être trop sage, et qu'il fallait remplacer le dédain par une compatissante pitié. Il assistait au triomphe des *infiniment petits* de Béranger; quelle nécessité par conséquent de prendre une massue pour écraser le peuple de Lilliput? Aussi, dans les dernières années, avait-il beaucoup radouci son esprit acerbe, et travaillait-il en conscience à se faire indulgent. La faiblesse des coupables qu'il avait à condamner avait fait fléchir sa sévérité de juge, et il n'appliquait plus les lois pénales de la critique avec la même inexorable sévérité.

Le voyage d'Italie sépare donc en deux périodes bien tranchées sa carrière de critique. Dans la première, jeune, résolu, ardent à sa manière, il prend une part active aux combats littéraires de son temps; il fait partie de l'église militante des lettres. Dans la seconde, désabusé par l'expérience, désenchanté par la comparaison des œuvres d'un passé récent avec les œuvres du présent, il se tient plus qu'autrefois à l'écart de la mêlée littéraire, et se contente de faire partie de l'église expectante et contemplative. Il retourne volontiers à l'étude du passé, feuillette de nouveau les livres lus dans la jeunesse, et résume son opinion sur les hommes illustres de son temps. Le mouvement des arts plastiques avait seul le privilége d'intéresser encore sa curiosité; aussi le suivait-il avec ardeur et sollicitude. La première période de sa carrière est plus exclusivement dévouée à la littérature; la seconde période est presque exclusivement consacrée à l'art. De loin en loin, il résumait en quelques pages substantielles et brèves le mouvement des lettres contemporaines, embrassait d'un regard rapide la poésie, le théâtre et le roman, et puis revenait avec joie et bonheur aux grands artistes passés et contemporains qui pouvaient fournir un aliment à sa méditation et solliciter sa pensée, à Raphaël et à Léonard, à Rubens et à Rembrandt, à M. Delacroix et à M. Ingres. Il aimait à réviser ses admirations d'autrefois, et, fatigué du présent, il faisait appel à sa mémoire et se réfugiait dans le souvenir. Ce n'était point paresse de sa part, mais dégoût profond. Sa curiosité n'était pas éteinte, seulement les productions contemporaines ne la sollicitaient plus. Sa logique vigoureuse ne savait à quoi s'attaquer dans ces productions nouvelles d'un tissu grêle et sans consistance qui se déchirait sous sa forte main. « Je n'aime pas à couper un cheveu en quatre, » répétait-il souvent, « je ne sais pas compter les grains de poussière qui se trouvent sur une aile de mouche, » indiquant ainsi un peu brutalement que les nouvelles œuvres qu'il avait à juger étaient d'une matière tellement subtile, impalpable et incolore, qu'elles échappaient à la critique, et que l'entomologie littéraire n'était pas de son goût.

Cette humeur dédaigneuse le rendait-elle injuste, et était-elle

Digitized by Google

chez lui le résultat de l'amertume et de la malignité? On l'a dit et imprimé souvent; mais, en vérité, on n'a jamais dit et imprimé une accusation plus calomnieuse. Son amour de l'art et son respect du public étaient l'unique cause de ses rigueurs. Il considérait le critique comme une sorte de magistrat chargé de faire la police des mœurs et du bon goût dans la république des lettres, et quand on lui reprochait sa dureté, on l'étonnait autant qu'on étonnerait un magistrat civil, si on lui reprochait la vigilance de sa police et sa trop grande sollicitude à protéger la sûreté des honnêtes gens. Cette manière de considérer la mission de la critique a ses inconvéniens, je le sais, et le plus grave peut-être, c'est de transformer pour un moment tout poète et tout artiste en véritable délinquant. Il avait l'air de regarder *à priori* comme coupables tous ceux qu'on amenait à la barre de son tribunal, jusqu'à ce que leur dossier eût été examiné. C'était lui-même qui dépouillait ce dossier, lui-même qui prononçait les plaidoiries pour et contre, lui-même qui formulait les questions au jury, dont il respectait toujours les droits. Ce jury, c'était le public, dont il cherchait avant tout à éclairer la conscience. C'est sur cette tâche qu'il concentrait toute l'énergie de ses efforts. Souvent il arrivait que le public amnistiait le coupable qu'il avait condamné dans sa pensée; cependant il ne se déconcertait pas, et à la première occasion il recommençait le procès avec une nouvelle ardeur. Plus avide d'instruire que d'accuser, il ne craignait pas de répéter les argumens qu'il avait employés une première fois; sa constance égalait sa fermeté. Il comptait sur le bon sens public pour lui rendre justice, pour faire triompher un jour ses opinions, et l'expérience a prouvé que son calcul était juste.

De bonne foi, que reste-t-il aujourd'hui des accusations de malignité portées par ses ennemis contre ses jugemens? En fin de compte, le monde littéraire et le monde non littéraire les ont si bien acceptés, que les plus sévères, ceux qui à l'origine durent paraître les plus outrecuidans, sont devenus à l'heure qu'il est de véritables *truisms*, des vérités trop vraies, de purs lieux-communs. A l'origine, ils n'en étaient pas moins d'une singulière nouveauté, et il fallait certes un grand courage pour oser les prononcer. On lui reprochait d'attaquer par envie et impuissance toutes les gloires de la France : cette accusation mérite d'être examinée. Voyons un peu quelles sont les victimes de Gustave Planche. Ce n'est pas Mme Sand; elle lui a inspiré quelques-unes de ses pages les plus éloquentes. Ce n'est pas M. Mérimée, car son admiration pour cet observateur incisif et profond n'a pas fléchi un seul jour. Certes, s'il est une nature littéraire qui fût contraire à la sienne, c'était celle de M. Sainte-Beuve; il a cependant toujours parlé de lui avec une grande sympathie. M. Cou-

Digitized by Google

sin, M. Villemain, M. Augustin Thierry, ont toujours été présentés par lui comme des modèles presque classiques. Il avait pour Béranger une admiration exagérée. S'il a blâmé l'abus que M. de Lamartine a fait de ses dons heureux, il a proclamé son génie avec le plus vif enthousiasme, et il l'a toujours placé à la tête des poètes de notre temps. Combien d'autres noms célèbres nous pourrions citer: Auguste Barbier, Alfred de Vigny, Brizeux, Victor de Laprade, Jules Sandeau, M. Augier lui-même! Si nous récapitulons les noms illustres de la peinture et de la sculpture, nous arriverons au même résultat. M. Delacroix, M. Ingres, M. Decamps, Pradier, Barye, David, seraient-ils par hasard au nombre de ses victimes? Bien loin de chercher des réputations à démolir, il cherchait au contraire à venger les talens méconnus, et appelait l'attention du public sur les artistes qu'on semblait négliger ou mal comprendre. Il nous suffira de citer les articles qu'il a consacrés ici même à deux artistes remarquables, un peu solitaires tous les deux, et qui, par le fait de cette solitude, n'ont pas eu toute la renommée qu'ils méritaient : M. Charles Gleyre et M. Paul Chenavard. Puisque tous ces talens glorieux et incontestés ont été par lui admirés, loués, recommandés, quelles sont donc les victimes qu'il a traîtreusement immolées? Avec un peu de soin, on reconnaîtra que ce sont précisément les artistes et les poètes justement condamnés aujourd'hui par l'opinion des lettrés. C'est Casimir Delavigne par exemple. Il l'a exécuté sans pitié, cela est vrai; lui en fait-on un crime? Son jugement a pu paraître sévère à l'origine; mais qui ne sait aujourd'hui que les tragédies de Casimir Delavigne sont plus illisibles que *la Henriade?* Il a toujours repoussé M. Scribe, ou, pour employer son langage, il n'a jamais voulu reconnaître que M. Scribe, malgré son ingénieuse fécondité, eût rien à démêler avec l'art. Les jeunes poètes et les jeunes critiques qui, lorsqu'ils parlent de l'auteur de *la Camaraderie*, dépassent trop souvent aujourd'hui la mesure que nous imposent les plus simples convenances, oseront-ils accuser Gustave Planche d'injustice? Il a toujours parlé d'Alexandre Dumas avec peu de sympathie; mais qui donc s'abuse aujourd'hui sur la valeur de cet illustre *tempérament,* dont l'œuvre la plus remarquable, *Angèle*, est un monument d'immoralité sans grâce et sans poésie? Dans les arts, ses victimes sont moins nombreuses encore; j'ai beau chercher, je n'en trouve que deux : M. Clésinger et M. Couture. Eh bien! je le demande de bonne foi, qui donc aujourd'hui n'est pas fixé sur le mérite véritable de ces deux habiles ouvriers?

Reste donc Victor Hugo; mais Victor Hugo a-t-il été réellement la victime du critique? Non. Sa gloire se porte à merveille; toutes les jeunes générations qui se succèdent lisent ses livres et sortent de

Digitized by Google

cette lecture enivrées par la musique de ses vers, éblouies par l'éclat de ses images. Le grand magicien n'a rien perdu de sa puissance d'évocation, et aujourd'hui comme en 1830 ses créations se dressent devant l'œil du lecteur comme des apparitions nées du cauchemar, ou appelées par la force d'un sortilége irrésistible. Jamais Gustave Planche n'a songé à nier cette toute-puissance d'évocation; il a toujours proclamé le poète, et sans se faire prier, roi absolu du royaume des sons, des couleurs et des rêves. Seulement il niait quelques-unes de ses prétentions, les prétentions dramatiques par exemple; il consentait à accepter les créations de Victor Hugo comme des créations fantastiques et des apparitions, il niait qu'elles fussent des personnages vivans et humains. Il leur reconnaissait la puissance d'étonner et d'effrayer, il niait qu'elles eussent la puissance d'émouvoir. Qui ne pense de même aujourd'hui? Rendons-nous compte, s'il vous plaît, des impressions que nous éprouvons lorsqu'il nous arrive de relire *Angelo*, *Marie Tudor* ou *Lucrèce Borgia*. N'est-il pas vrai que, tant que dure la lecture, nous sommes en proie à un cauchemar que nous essayons en vain de secouer, mais qui cesse avec la dernière page, comme un mauvais rêve cesse au réveil? Certes, en faisant cette observation, il n'entre pas dans ma pensée de rabaisser la gloire de Victor Hugo, que j'admire plus que personne, et que je qualifierais volontiers, si cela était permis à un contemporain, d'une épithète plus haute que celle d'illustre. Il a rendu un trop grand service à l'imagination française pour que nous ne lui en soyons pas reconnaissans. J'ajouterai même qu'il est du devoir des jeunes générations de le défendre contre les attaques sournoises des derniers partisans de l'ancien régime littéraire, aussi dangereux qu'ils sont malveillans, et de maintenir en toute occasion les conquêtes qu'il a faites pour nous, de peur de voir reparaître à la lumière les spectres odieux de la lamentable tragédie, de l'ennuyeux poème didactique, de l'insupportable épître en vers. Ces sortes d'apparitions ne sont pas rares dans ce beau pays de France, aussi intolérant que routinier, et où parlent et se promènent librement une foule de mauvais vampires qui sucent le sang précieux de la nation. La tragédie est un de ces vampires, comme le vieil esprit de la ligue, comme l'ancien régime, comme le jacobinisme, toutes choses très diverses en apparence, mais qui sont au fond une chose une et identique (1). Nous ne serons donc pas suspect de malveillance

(1) Il y aurait à faire un bel essai et très piquant sur les dangers politiques que présente la tragédie. Soyez sûr que dès que vous voyez apparaître ce spectre, quelque autre apparition n'est pas loin. Je n'ose pas dire que nous en avons fait déjà l'expérience, on crierait au paradoxe; mais j'ai toujours considéré le succès de *Lucrèce* comme le digne avant-coureur de la révolution de février. Évidemment un pareil succès ne pou-

Digitized by Google

envers le grand poète, si nous faisons certaines réserves, les mêmes précisément que Gustave Planche crut devoir faire. Non, jamais il n'entra dans sa pensée, comme on l'a dit sottement, d'être injuste envers Victor Hugo. S'il eût voulu en faire une victime, il n'eût été que ridicule, et n'eût pas blessé aussi profondément. Il a contesté certaines applications du génie de Hugo, et ses appréciations sont restées l'expression un peu dure, il est vrai, mais franche, de la vérité. Toutes ses prédictions ont été réalisées à la lettre. Depuis des années, il avertissait l'école romantique qu'elle faisait fausse route et qu'elle ne tarderait pas à sombrer; l'accomplissement de la prophétie ne se fit pas attendre. Son dernier avertissement date de 1838 (représentation de *Ruy Blas*), et coïncide pour ainsi dire avec le dernier soupir de l'école romantique. Lorsqu'il revint d'Italie en 1845, la déroute était complète : l'école avait eu son Waterloo dans la représentation des *Burgraves*, elle avait perdu sa force militante, et ses soldats, dispersés et sans lien désormais, assistaient, tristes comme les débris de la vieille garde, à la restauration de la tragédie détestée. Gustave Planche avait donc été un prophète de malheur, si l'on veut, mais un prophète après tout. En face de l'accomplissement de ses prédictions, que signifiaient les colères qu'il avait soulevées? L'événement prouvait qu'il avait eu trop raison, et si, comme on l'en accusait, il avait été animé par un esprit de haine, il fallait avouer que sa haine l'avait bien inspiré. Cette accusation de haine n'est cependant pas mieux fondée que les autres. Je n'ai aucune envie de rechercher les causes d'une querelle qui est connue de tout le monde littéraire, et dont il est inutile d'instruire le public. Tout ce que je dirai, c'est que si par hasard Gustave Planche nourrissait en secret des ressentimens contre le poète, ces ressentimens n'entrèrent jamais pour rien dans ses critiques et dans ses jugemens. Il fit même tout ce qu'il put pour faire entendre au poète, dans des articles que le public ne dut comprendre qu'à demi, que son animosité personnelle n'influençait pas son esprit, et qu'ami ou ennemi, son jugement n'eût pas changé. C'est là le sens secret de plusieurs articles publiés à des intervalles considérables, *les Royautés littéraires*, *Moralité de la Poésie*, *les Amitiés littéraires*, où il s'efforce de faire

vait s'expliquer que par un commencement de paralysie de l'esprit français, et la paralysie morale de la nation a été précisément la cause de la révolution de février. Je ne m'étonnai plus de cet étrange événement, lorsque j'appris plus tard que les hommes politiques les plus considérables de la France avaient applaudi à outrance cette malencontreuse tragédie, et donné le signal d'une réaction qui devait nous coûter si cher. Leurs préférences littéraires furent récompensées; la révolution de février eut une unité complète de temps et de lieu. Nous espérons revenir sur ce chapitre : M. Ponsard achève, dit-on, une nouvelle tragédie; nous saisirons cette occasion avec empressement.

Digitized by Google

entendre à voix basse qu'il n'a ni haine, ni colère, et que ses critiques ne sont pas des représailles.

Il entra toujours autant d'étourderie que de méchanceté dans les reproches dont Gustave Planche fut accablé. Ainsi on l'a accusé d'avoir brûlé ce qu'il avait adoré, d'avoir trahi ceux qu'il avait d'abord flattés, — en termes plus clairs, d'avoir réagi contre l'école romantique après avoir combattu dans ses rangs. Rien n'est plus léger, plus étourdi que ce reproche. Planche n'a jamais, à proprement parler, appartenu à l'école romantique : il l'a servie et soutenue tant qu'il a cru que les intérêts généraux de l'art pouvaient être compromis dans sa chute; mais il n'a pas pris part à ses luttes à outrance, il n'a poussé aucun bélier contre la citadelle des classiques, il n'a ouvert aucune tranchée, n'a participé à aucun assaut. Dans les luttes littéraires du romantisme, il a joué le rôle d'un spectateur actif qui juge à haute voix le combat sans participer à la mêlée, ou bien encore, — si l'on veut à toute force qu'il ait pris part au combat, — le rôle presque passif du chœur dans la tragédie grecque. Il s'était chargé de réprimander le vice, d'encourager la vertu, et de tirer la moralité de la pièce qu'on représentait sous les yeux du public. Planche ne croyait pas aux écoles poétiques, ou plutôt il considérait l'art comme supérieur à toutes les écoles, et comme devant être jugé par conséquent selon un critérium plus large que le critérium exclusif de telle ou telle école. Juger un poème ou une œuvre d'art d'après les formules d'une secte ou d'une coterie lui semblait justement le moyen de juger avec une partialité involontaire sans doute, mais non moins funeste que la mauvaise foi. En un mot, Gustave Planche était, en matière de critique, ce que les églises protestantes appellent un indépendant; il n'admettait aucune autorité et ne croyait qu'au jugement privé. Il avait peu de goût pour les systèmes, regardait comme inutiles les poétiques et les préfaces dogmatiques, fort à la mode en 1830, et ne s'en cachait pas. Ce sentiment se révèle à diverses reprises dans les articles qu'il écrivit alors qu'on pouvait le compter parmi les défenseurs du romantisme, notamment dans les articles sur M. de Vigny et M. Mérimée. Citons un fragment entre dix autres : « Malgré la prodigieuse dépense d'esprit grâce à laquelle les athénées littéraires de la restauration ont su pendant dix ans occuper leur auditoire, j'ai quelque raison de croire que ces éternelles dissertations sur le goût et le génie, sur Boileau et Shakspeare, sur le moyen âge et l'antiquité, sur la génération logique et la génération historique des formes poétiques, ont porté à l'art plus de dommage que de profit. Si la régénération du théâtre est prochaine, je pense que le plus sûr moyen de la hâter n'est pas de savoir si Sophocle pro-

Digitized by Google

cède d'Homère, si Rabelais et Callot n'ont pas trouvé dans Aristophane le type éternel de la bouffonnerie, qu'on attribue, je ne sais pourquoi, au développement du christianisme..... Ne valait-il pas mieux cent fois, comme fit Alfred de Vigny, vivre de poésie et de solitude, chercher la nouveauté du rhythme dans la nouveauté des sentimens et des pensées, sans s'inquiéter de la date d'une strophe et d'un tercet, sans savoir si tel mètre appartient à Baïf, tel autre à Coquillard? Que des intelligences nourries de fortes études examinent à loisir et impartialement un point d'histoire littéraire, rien de mieux; mais se faire du passé un bouclier pour le présent, emprunter au XVIe siècle l'apologie d'une rime ou d'un enjambement, transformer des questions toutes secondaires en questions vitales, c'est un grand malheur à coup sûr, une décadence déplorable, une voie fausse et périlleuse. » On voit par ce court extrait que si par hasard Gustave Planche a fait partie de l'église romantique, il n'a jamais accepté son *credo*, sa liturgie et sa discipline.

Puisqu'il repoussait également toutes les écoles, sur quels principes reposait sa critique? Il est très vrai qu'il n'a pas laissé derrière lui une doctrine esthétique, pas plus qu'il n'a laissé de disciples et de courtisans. Il acceptait tous les systèmes, et se défiait également de tous les systèmes; il fut à un certain point de vue un véritable éclectique. Toutes ses théories sur l'art et la poésie pourraient se réduire à deux principales. Les diverses formes de l'art sont limitées, et ce n'est jamais impunément qu'on dépasse leurs limites. Le but de l'art n'est pas de reproduire la réalité, mais d'agrandir la réalité par l'imagination et le souvenir. La peinture et la sculpture ne sont pas autre chose que la réalité agrandie; la poésie n'est pas autre chose que l'exagération à propos. C'est en ces deux principes que se résumait tout son enseignement, et certes ces principes méritaient d'être recommandés dans un temps où l'on a vu la sculpture vouloir rivaliser avec la peinture, la peinture essayer d'emprunter ses mélodies à la musique, et la poésie se contenter de reproduire les dissonances de la réalité. Pour lui, l'artiste le plus vrai n'était pas celui qui était le plus fidèle à la réalité, mais celui qui était le plus fidèle à la logique. Un artiste pouvait faire preuve d'un grand talent en transcrivant fidèlement la réalité sans y rien ajouter, tout simplement par un heureux choix des objets, un triage habile des modèles réels; mais le titre de grand artiste appartenait avant tout à celui qui agrandit par la réflexion ses souvenirs et les idéalise par l'imagination. Cette théorie lui servait de formule synthétique pour concilier les écoles les plus extrêmes, et lui permettait d'être impartial en gardant ses préférences, c'est-à-dire de comprendre Rubens en admirant Raphaël, et de sentir Titien en préfé-

Digitized by Google

rant Léonard. Il avait des préférences secrètes qu'il n'avouait pas volontiers, peut-être dans la crainte de paraître exclusif et partial. Au fond, il était classique dans la bonne acception du mot; la belle ordonnance d'une œuvre, l'enchaînement logique et systématique de ses parties, la symétrie, l'harmonie, le touchaient beaucoup plus que l'abondance de l'imagination, la profondeur de la rêverie, l'éclat des couleurs et le mouvement de l'action. Il aimait les choses parfaites, fussent-elles même froides, et les préférait aux choses tourmentées, même surabondantes de vie et de passion. Ce goût particulier répondait à une tournure particulière de son esprit : il était né critique en effet, comme d'autres naissent mathématiciens ou poètes. Le premier mouvement de son esprit lorsqu'il contemplait une œuvre d'art n'était pas d'admirer, mais de chercher s'il trouvait quelque chose à reprendre : quand il ne trouvait aucun défaut, il s'avouait vaincu et admirait en toute sécurité; mais lorsqu'il apercevait dans une œuvre une tache, aussi petite qu'elle fût, son admiration en était diminuée, et même il l'accordait à regret... Il soumettait à cette épreuve sévère non-seulement les contemporains, mais les plus grands noms de la littérature et de l'art. Devant une toile de Raphaël ou une statue de Michel-Ange, il suspendait brusquement son admiration pour remarquer que la deuxième phalange de tel doigt était trop longue, ou que tel muscle était trop en saillie. Il était donc singulièrement exigeant, si nous pouvons nous exprimer ainsi, car la perfection seule pouvait le satisfaire; il ne lui suffisait pas d'admirer, il voulait encore n'avoir pas à blâmer. Aussi les seuls artistes qui ont trouvé complétement grâce devant lui sont-ils ceux qui se sont approchés le plus près possible de la perfection, Phidias, Léonard, Corrége.

Il avait une qualité très rare et très nécessaire à un critique : il ne reculait pas devant le lieu commun. Cet éloge paraîtra peut-être singulier à quelques personnes; mais, en réfléchissant un peu, on reconnaîtra aisément qu'il en vaut un autre. Il n'est pas toujours facile d'être simple, surtout dans une époque de décadence, où tout a été dit maintes fois, et où par conséquent on peut craindre, en exprimant une opinion, de répéter ce que d'autres ont dit avant vous. Un écrivain d'ailleurs se résigne difficilement au rôle modeste d'interprète et d'organe des vérités connues; il lui semble que, s'il prend la plume, c'est pour exprimer des choses neuves et inattendues. Dans combien d'erreurs morales et de péchés intellectuels cette horreur du lieu commun nous entraîne-t-elle à notre insu! L'écrivain s'épuise en combinaisons ingénieuses, cherche de nouveaux points de vue, raffine, aiguise la vérité, modifie les proportions de la réalité. Gustave Planche n'avait aucun de ces défauts; il ne cher-

Digitized by Google

chait pas à dire des choses neuves, mais à dire des choses vraies. Son honnêteté intellectuelle était invincible. Comme un professeur que son devoir oblige à répéter chaque jour les mêmes règles de syntaxe aux écoliers qu'il est chargé d'instruire, Gustave Planche n'hésitait pas à répéter à satiété les lois les plus connues de la morale et du goût. Il avait raison : la morale et le goût veulent être traités comme la grammaire et l'orthographe, et le monde irait beaucoup mieux, si on consentait à les considérer sous ce point de vue sommaire. Ce que nous oublions le plus facilement, ce ne sont pas les connaissances superflues, mais les connaissances rudimentaires; ce ne sont pas les résultats des choses, mais leurs principes. Il en est ainsi de la morale et du goût : nous ne courons jamais risque d'oublier leurs délicatesses, mais nous oublions facilement leurs élémens, et nous avons besoin qu'une voix sévère nous les rappelle de temps à autre. Cette voix sévère à notre époque fut celle de Gustave Planche. Lorsqu'une vérité était violée et méconnue, il n'hésitait pas à signaler cette violation, au risque de se faire accuser de naïveté. Comme il ne cherchait ni à plaire ni à étonner, il n'aimait pas à être étonné lui-même et surpris contre les règles, et en conséquence il n'avait aucune indulgence pour les ruses et les charlatanismes de l'art. Planche ne fut pas dans la critique moderne un inventeur, ce fut plutôt un vulgarisateur, et ce dernier titre, à certaines époques, vaut le premier. Nous vivons dans un temps en effet où il reste bien peu à faire à l'invention; toutes les formes possibles de la pensée ont trouvé leurs interprètes, tous les principes esthétiques ont été mis en pleine lumière. Il s'en faut de beaucoup pourtant que le goût contemporain soit en rapport avec la science contemporaine, et le sentiment du beau était certes plus développé aux époques où la philosophie de l'art était moins avancée. La pratique est en retard sur la théorie. La tâche du critique est donc de répandre, de propager les idées connues auxquelles il reste maintenant bien peu à ajouter. C'est à cette tâche que Gustave Planche s'est dévouée toute sa vie; personne n'a jeté dans le public une plus grande somme d'idées judicieuses et saines. Beaucoup d'entre nous, qui peut-être ne voudraient pas l'avouer, lui doivent de savoir faire la différence entre une bonne peinture et une peinture séduisante, entre une école originale et une école d'imitation; ils lui doivent de ne pas mettre l'art français au-dessus de l'Italie, ou l'école espagnole au-dessus de l'école flamande.

Sa critique était dogmatique, tranchée, et se plaisait aux détails techniques. Il n'analysait pas, il exposait. Il ne racontait pas, il discutait. Il considérait la beauté comme une sorte d'abstraction, et expliquait une belle œuvre comme un problème de mathéma-

Digitized by Google

tiques. Pour juger, il ne faisait jamais appel à l'imagination. Il ne replaçait pas l'œuvre qu'il avait sous les yeux dans le milieu où elle s'était produite; il faisait abstraction des temps, des lieux et de l'artiste lui-même. Il n'attribuait aucune valeur à la recherche minutieuse des intentions d'un artiste ou d'un poète, et ne recourait pas aux anecdotes pour expliquer le mérite de leurs créations. Plusieurs fois il a fait à ce sujet une profession de foi pleine et entière. L'histoire lui semblait distincte de la critique, et il ne croyait pas qu'elle lui prêtât aucun secours. Une œuvre était belle par elle-même, et ne devait qu'une mince parcelle de sa beauté aux circonstances de temps et de lieu. La tournure de son esprit était logique, syllogistique, nullement portée à l'histoire. Ces belles mélodies historiques que l'on entend résonner dans les œuvres d'art, et qui sont comme les hymnes chantées à l'éternelle beauté par les différentes générations d'artistes et de poètes, ne le touchaient pas, ou pour mieux dire il ne les entendait pas. Il ne savait donc retrouver dans une œuvre ni la personnalité de l'artiste, ni la couleur des temps, et ce défaut, car c'en est un, donnait parfois à sa critique des grandes œuvres du passé une véritable sécheresse. Volontiers il eût parlé de Dante sans tenir compte du catholicisme et de ces influences du moyen âge italien dont *la Divine Comédie* porte si profondément l'empreinte. Il avait parfaitement conscience de ce défaut, et ne songeait pas à le cacher. « Je ne sais, lisons-nous dans une de ses lettres, ni relever une anecdote comme L. V. (M. Vitet sans doute), ni poétiser un portrait comme S.-B. » Aussi, toutes les fois qu'il avait à parler d'un artiste, esquivait-il autant qu'il le pouvait la partie biographique et anedoctique pour arriver à la discussion des œuvres. La biographie le rebutait; il n'y voyait guère qu'une série de chiffres servant à marquer avec précision les dates des œuvres de l'artiste et du poète, à expliquer le développement successif de son talent et la génération de ses pensées.

Gustave Planche a déjà trouvé, il trouvera davantage encore dans l'avenir la récompense de son courage et de ses travaux. Quand bien même les prochaines générations, de plus en plus affairées et distraites, n'auraient plus de temps pour lire ses écrits, son nom ne périrait pas. Il fait désormais partie de l'histoire littéraire contemporaine, et dans l'avenir on ne pourra écrire cette histoire sans mentionner son nom, sans tenir compte de son influence, sans raconter la vigoureuse réaction qu'il opposa aux excès de l'école romantique. Il a beaucoup lutté, beaucoup souffert pour affirmer son indépendance et faire reconnaître les droits de sa liberté, et ses efforts n'ont pas été vains. Nous recueillons aujourd'hui le fruit de ses travaux, car il a fait pour nous une précieuse conquête : il a affranchi com-

Digitized by Google

plétement la critique, il l'a tirée de la servitude, il l'a soustraite au patronage des patriciats littéraires. Dire la vérité à l'époque où il s'avisa, pour son malheur, d'avoir cette audace, était un acte de grand courage moral qui, comme toutes les résistances légitimes, fut d'abord traité de rébellion et de révolte. Les poètes et les artistes étaient alors en train de transformer la république des lettres en une oligarchie exclusive et une monarchie despotique. Dans la nouvelle organisation qu'on préparait, les publicistes et les critiques devaient représenter l'ordre des chevaliers ou la classe des affranchis. On inventait pour le poète une nouvelle théorie du droit divin. Les abus qui caractérisent le règne des aristocraties sans contrôle s'étaient déjà manifestés : on qualifiait d'insolence le droit de remontrance et de pétition; la franchise était considérée comme une révolte, et le critique assimilé au pamphlétaire et au libelliste. Gustave Planche se leva seul en face de cette tyrannie agressive et violente, et organisa une vigoureuse résistance démocratique. Plus d'une fois il sentit les forces lui manquer; mais il ne se découragea pas, et compta sur le droit et sur le temps pour faire triompher sa cause. Dire la vérité n'est plus chose aussi dangereuse, et mal venu serait le poète ou l'artiste qui croirait pouvoir se soustraire à la loi commune. C'est en vain qu'il voudrait faire gronder sa foudre poétique et rassembler ses nuages; le ridicule Jupiter tomberait bientôt sous les sifflets. Nous pouvons dire franchement ce que nous pensons, sans avoir à craindre des insolences trop hautaines ou des menées trop ténébreuses; mais lorsque nous usons aujourd'hui de nos droits de critique dans le calme et dans la paix, exempts de craintes et rassurés contre les persécutions, n'oublions pas que c'est à Gustave Planche plus qu'à tout autre que nous devons le libre exercice de ce droit.

ÉMILE MONTÉGUT.

Digitized by Google

MIRABEAU

ET

Mme DE NEHRA

Tout le monde connaît la liaison de Mirabeau avec la marquise de Monnier. Les *Lettres à Sophie* ont fait depuis longtemps entrer dans le domaine public cet incident de la vie très incorrecte de l'éloquent orateur. Les romanciers s'en sont emparés et y ont ajouté toute sorte d'inventions. Les historiens eux-mêmes n'ont pas dédaigné de tirer parti de cet épisode en le défigurant parfois assez notablement. C'est ainsi que M. de Lacretelle, dans son *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, termine un tableau des amours de Mirabeau et de Sophie par cette phrase : « Mirabeau oublia cette Sophie, dont la pensée avait paru remplir toute son âme, et *Mme Le Monnier, restée seule dans l'univers, se donna la mort.* » L'historien aurait dû s'enquérir plus scrupuleusement de l'exactitude des faits et même des noms. Mme de Monnier, et non *Le* Monnier, après sa rupture avec Mirabeau, ne resta point *seule dans l'univers*, et ce n'est point à cause de lui qu'elle se donna la mort. M. Lucas de Montigny, dans l'ouvrage si consciencieux et si riche en documens qu'il a consacré à la vie de Mirabeau, son père adoptif, a mis hors de toute contestation possible ce point de détail dont l'éclaircissement allége d'autant la responsabilité du premier amant de Sophie (1). Il est aujourd'hui parfaitement démontré qu'après sa

(1) Voyez l'ouvrage intitulé *Mémoires de Mirabeau*, écrits par lui-même, par son père, son oncle et son fils adoptif, t. III, p. 285 et suivantes. Nous devons dire que le passage de M. de Lacretelle, que nous empruntons à M. Lucas de Montigny, figurait

Digitized by Google

rupture avec Mirabeau, Mme de Monnier se lia d'abord avec un officier de maréchaussée, homme très brutal, qui la battait; qu'elle s'attacha ensuite à un officier de cavalerie, beaucoup mieux élevé, qui ne la battait point, mais qui était atteint d'une affection de poitrine, et qu'elle perdit au moment où elle espérait le décider à légitimer leurs rapports par un mariage. C'est sous l'impression de cette perte que Mme de Monnier, qui avait alors trente-six ans, et qui était définitivement séparée de Mirabeau depuis neuf ans, se résolut au suicide et s'asphyxia.

Le motif qui poussa Sophie à cet acte de désespoir est donc étranger à Mirabeau; mais quoique sa responsabilité morale en soit diminuée, elle subsiste néanmoins, puisque ce fut lui qui le premier entraîna Mme de Monnier hors du droit chemin. Dans son pieux désir de défendre autant que possible la mémoire de son père adoptif, M. Lucas de Montigny s'attache à démontrer que, quand même Mirabeau n'eût jamais rencontré Sophie, le mariage immoral que les parens de celle-ci lui avaient fait contracter avec un septuagénaire morose, avare et jaloux, et l'extrême sensibilité de son organisation l'auraient fatalement conduite au désordre. A l'appui de sa thèse M. Lucas de Montigny possédait des documens dont sa délicatesse l'a empêché de se servir. Il avait dans les mains un grand nombre de lettres de Mme de Monnier à Mirabeau, dont il n'a cité que les passages les plus favorables à celle-ci, ne voulant pas que la défense de l'un fût présentée aux dépens de l'autre. Aujourd'hui que l'estimable biographe de Mirabeau n'est plus, je puis dire avec plus de précision ce qu'il m'avait permis seulement d'indiquer de son vivant : c'est que dans leur ensemble les lettres de Mme de Monnier, que j'ai lues, donnent d'elle une assez pauvre idée, et portent à croire que l'imagination du prisonnier de Vincennes a beaucoup poétisé le caractère de Sophie (1). Le ton licencieux qui choque de temps en temps dans les lettres, d'ailleurs si remarquables, de Mirabeau est souvent dépassé dans les réponses de Mme de Monnier, où se trouvent de véritables obscénités écrites d'un style vulgaire et plat. Un esprit court, une certaine force de volonté, mais peu d'élévation dans les idées et un tempérament très ardent, voilà ce qui nous a paru dominer dans les lettres de Sophie, et voilà ce qui peut

sans doute dans la première édition de l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, mais qu'il n'a pas été retrouvé par nous dans les dernières éditions de cet ouvrage.

(1) C'est ce que M. Lucas de Montigny est obligé de reconnaître lui-même, lorsque, s'expliquant sur ce point avec sa réserve ordinaire, il avoue « que, quoi qu'en ait dit Mirabeau dans la bonne foi de sa passion, les lettres de Sophie ne présentent le plus souvent qu'un médiocre intérêt, quand elles ne sont pas élevées par un sentiment très énergique. » T. II, p. 277.

Digitized by Google

contribuer à expliquer les passions successives qui ont troublé sa vie et la catastrophe qui l'a terminée.

C'est en lisant chez M. Lucas de Montigny les lettres de Sophie que j'ai été amené à m'occuper d'une autre femme qui a eu aussi sa part d'influence dans la vie de Mirabeau, influence plus cachée, étrangère à tout scandale, et par conséquent plus ignorée que celle de Sophie, mais aussi salutaire pour le fougueux tribun qu'elle pouvait l'être dans les conditions irrégulières où elle se produisait; cette liaison m'a paru digne d'intéresser le public, comme la contre-partie de l'autre attachement, plus romanesque, plus orageux, mais moins solide, et relativement moins élevé et moins pur.

Tous ceux qui ont connu personnellement M. Lucas de Montigny savent le culte filial que cet aimable et excellent homme avait voué à la mémoire de Mirabeau, quelle riche collection de souvenirs en tout genre relatifs au grand orateur, à ses ancêtres et à ses amis, portraits, bustes, gravures et autographes, il avait réunie dans sa maison, et combien il se plaisait à montrer ses richesses à ceux qu lui paraissaient capables de les apprécier. Un jour qu'il faisait passer devant mes yeux une série de miniatures peintes sur des boîtes, je remarquai particulièrement la charmante figure d'une femme qui paraissait âgée de dix-huit à vingt ans, et dont la physionomie annonçait à la fois beaucoup d'esprit, beaucoup de délicatesse et beaucoup de douceur. Je lui demandai le nom de cette gracieuse personne. Il me répondit : « C'est Mme de Nehra. De toutes les femmes qui ont aimé Mirabeau ou que Mirabeau a aimées, c'est celle qui lui a été le plus absolument dévouée; orpheline et non mariée, elle s'est attachée à lui sans avoir à violer aucun engagement antérieur. Durant plus de cinq ans, elle n'a vécu que pour lui; tous les amis de Mirabeau, qui l'ont vue se consacrer tout entière aux intérêts, au bonheur, à la gloire de l'homme qu'elle aimait, ont parlé d'elle avec estime et respect. A force de blesser sa fierté, l'incurable fragilité de Mirabeau a fini par l'éloigner de lui; mais en le quittant elle n'a pas cessé de l'aimer. Elle lui a survécu longtemps, et je ne lui ai pas connu d'autre attachement. Quoique je ne fusse point son fils, elle a été pour moi dans ma première enfance la mère la plus tendre, et sa mémoire me sera toujours très chère. Elle a écrit sur ses rapports avec Mirabeau deux notices inédites dont je n'ai cité que quelques courts extraits dans mon ouvrage. L'ensemble de son récit me paraissant de nature à produire peut-être une impression plus favorable à elle qu'à Mirabeau, je n'ai pu me décider à le publier moi-même dans son entier. Cependant il est curieux, et je ne serais pas fâché qu'il fût publié. Si vous voulez vous en charger,

Digitized by Google

je vous le confierai volontiers. » Je lus ces fragmens de mémoires : ils m'intéressèrent, et je me promis de les mettre un jour en lumière. Depuis la mort de M. Lucas de Montigny, ils m'ont été confiés de nouveau par son fils parmi d'autres documens destinés à faire l'objet d'une étude plus étendue et plus grave. Je me suis demandé assez longtemps sous quelle forme il convenait de présenter au public ces confidences de Mme de Nehra sur Mirabeau. J'aurais pu essayer de les transformer en un petit roman, mais je n'ai aucun goût pour le mélange de la fiction et de la vérité. Je ne pense pas non plus qu'il soit possible d'intercaler avantageusement ce tableau de mœurs dans un travail sur les Mirabeau. Je me décide donc à le publier tout simplement à part, en le faisant précéder des quelques informations que j'ai pu recueillir auprès de M. Lucas de Montigny et ailleurs sur Mme de Nehra.

Henriette-Amélie, connue sous le nom de Mme de Nehra, était la fille naturelle d'un homme qui figure parmi les illustrations politiques et littéraires de la Hollande au XVIIIe siècle. Son père, Onno Zvier van Haren, après avoir joué un rôle assez important dans les affaires, se fit surtout remarquer par un poème épique en vingt-quatre chants intitulé *les Gueux*, dans lequel, adoptant la qualification injurieuse dont les libérateurs de la Hollande s'étaient fait un titre d'honneur il célèbre avec une grande verve de patriotisme les héros qui ont affranchi son pays du joug espagnol. La jeune Henriette avait quatorze ans lorsqu'elle perdit son père, qui, d'après les quelques mots qu'elle en dit elle-même et d'après les renseignemens fournis par M. Lucas de Montigny, paraît l'avoir fait élever avec beaucoup de soin jusqu'à sa mort; mais comme il avait d'autres enfans nés d'un légitime mariage, il ne put lui laisser qu'une modique pension viagère. L'orpheline, n'ayant pas le droit de porter le nom de l'homme qui lui avait donné le jour, prit celui de Nehra, anagramme de Haren, et, à la suite de circonstances que j'ignore, elle fut envoyée en France et placée comme pensionnaire libre dans un couvent de Paris. C'est là qu'elle connut Mirabeau au commencement de 1784. Elle n'avait pas encore dix-neuf ans, étant née le 15 mai 1765, et, à en juger par le portrait dont j'ai parlé plus haut, qui doit dater de cette époque, elle était ravissante de beauté, de fraîcheur et de grâce.

Avant de la laisser raconter elle-même comment elle fut entraînée à lier sa destinée à celle de Mirabeau, je crois devoir la faire connaître par le témoignagne d'un homme qui l'a vue fréquemment lorsqu'elle vivait encore avec le fougueux tribun, et qui parle d'elle avec un accent d'estime d'autant moins suspect qu'il ne le prodigue pas en pareille circonstance, car cet homme est un juge souvent très sévère

Digitized by Google

de la conduite et des relations de Mirabeau. C'est Étienne Dumont (de Genève) qui, dans ses *Souvenirs*, a écrit quelques lignes sur Mme de Nehra. Quoique le passage qu'il lui consacre débute par une inexactitude de détail et une peinture forcée (on le verra tout à l'heure) du genre de sentiment qui attachait Mme de Nehra à Mirabeau, il conserve toute sa valeur comme appréciation de cette charmante et douce créature : « Mirabeau, dit Étienne Dumont, s'était attaché en Hollande à une femme aimable, qui tenait à une famille respectée, et qui avait uni son sort au sien par l'effet d'une passion qui l'avait emporté sur toutes les considérations du monde. Elle n'était pas mariée. Jeune, belle, remplie de décence et de grâce, elle était faite pour orner la vertu et pour mériter de l'indulgence à l'amour : ceux qui l'ont connue n'ont jamais pardonné à Mirabeau d'avoir sacrifié cette femme intéressante pour une mégère qui avait l'insolence du vice et se pavanait de ses désordres. Mme Lejay avait de l'intrigue, de l'artifice, de la méchanceté; elle était flatteuse et passionnée; elle n'a profité de son ascendant sur Mirabeau que pour exciter sa violence naturelle et servir son propre intérêt; ses amis rougissaient pour lui en le voyant livré à une femme qui n'avait aucune qualité pour racheter ses égaremens (1). » Cette Mme Lejay, qui fut en effet la cause de la rupture de Mirabeau et de Mme de Nehra, et dont celle-ci parlera tout à l'heure à son tour sans la nommer, était la femme d'un libraire de Paris. Son influence fut, comme le dit Dumont, très funeste à Mirabeau, car c'est principalement pour lui fournir de l'argent que l'éloquent orateur commit une des actions les plus inexcusables de sa vie, en laissant publier sous l'anonyme les lettres trop souvent diffamatoires et calomnieuses qu'il avait écrites durant sa mission secrète à Berlin, lettres qu'il fut obligé de désavouer honteusement, attendu que ce désaveu ne trompait personne. Mme de Nehra au contraire ne lui donna jamais que des conseils salutaires.

Mirabeau d'ailleurs nous a lui-même laissé de Mme de Nehra un portrait tout à fait conforme à celui qu'en a tracé Dumont. Voici comment dans divers passages de ses lettres à Champfort il peint sa jeune et intéressante amie : « J'ai une compagne de mon sort, une compagne aimable, douce, bonne, que sa beauté aurait infailliblement rendue riche, si ses excellentes qualités morales ne s'y étaient pas opposées..... Ma compagne est ce que vous l'avez vue, belle, douce, bonne, égale, courageuse, pénétrée de ce charme de la sensibilité qui fait tout supporter, même les maux qu'elle produit..... Vous verrez sa physionomie angélique, sa pénétrante dou-

(1) *Souvenirs sur Mirabeau*, par Étienne Dumont, de Genève; ch. XIV, p. 273. 274.

Digitized by Google

ceur, la séduction magique qui l'entoure..... Je vous jure, mon ami, je vous jure dans toute la sincérité de mon âme que je ne la vaux pas, et que cette âme est d'un ordre supérieur par la tendresse, la délicatesse et la bonté. »

On est tenté de sourire de ce grand effort de modestie que fait Mirabeau en déclarant comme une chose très invraisemblable, quoique vraie, qu'une femme douée de toutes les qualités qu'il reconnaît chez Mme de Nehra vaut moralement mieux que lui. Il est certain que, sous le rapport moral, il était inférieur à sa jeune compagne. Et cependant, quoique les renseignemens que nous avons sur Mme de Nehra s'accordent à la présenter comme une personne dont le caractère était en parfaite harmonie avec l'expression de décence, de modestie, de délicatesse, qui frappe dans son portrait, où elle paraît vraiment douée de cette *physionomie angélique* dont parle Mirabeau, je ne me dissimule pas que les pages qu'on va lire sont quelquefois d'un ton dont la légèreté contraste un peu avec l'idée qu'on se fait d'elle d'après le témoignage de ceux qui l'ont connue. On y remarquera notamment la tolérance un peu singulière qu'elle professe pour les désordres de Mirabeau, tant que le cœur de celui-ci ne lui paraît point engagé; mais si cette tolérance peut être interprétée désavantageusement pour Mme de Nehra, elle peut aussi être l'objet d'une interprétation favorable, car elle prouve que son attachement pour cet être à la fois si supérieur par l'esprit et si inférieur par les instincts tenait avant tout à ce qu'il y avait de plus noble en lui. Du reste, il nous paraît évident, comme elle le déclare elle-même, qu'elle n'a jamais éprouvé pour Mirabeau ce sentiment passionné qu'on appelle amour, et peut-être, en y regardant bien, trouvera-t-on dans ce fait même un témoignage en sa faveur. Le mélange d'admiration, d'affection et de compassion que lui inspirent les hautes facultés, les bonnes qualités, la vie pénible et les humiliantes faiblesses de cet homme, à propos duquel elle s'écrie si naïvement: « Pauvre malheureux! » nous semble indiquer une âme qui n'est pas vulgaire. A la vérité, pour apprécier ce qu'il y a de distingué dans les sentimens de Mme de Nehra, il faut écarter ce qui, dans son langage, dans sa manière de comprendre et d'apprécier certaines infractions au devoir, trahit l'influence de sa position et de son temps. Ce n'est pas impunément qu'une personne bien douée, née, comme l'était, je crois, Mme de Nehra, pour faire une épouse et une mère de famille accomplie, se trouve, dès sa plus tendre jeunesse, abandonnée à elle-même, sans guide, sans appui, engagée dans une vie irrégulière, n'ayant d'autre professeur de morale que Mirabeau, et respirant l'air du XVIIIe siècle. Si quelque chose peut étonner, c'est que, dans une telle situation, une jeune femme con-

Digitized by Google

serve tous les sentimens bons, honnêtes, délicats, qu'il nous semble impossible de méconnaître sous la forme parfois légère de ses confidences. Les deux notices que Mme de Nehra a écrites sur ses rapports avec Mirabeau ont été rédigées par elle à deux époques différentes. Elle écrivit la première en mai 1791, très peu de temps après la mort de Mirabeau. Celle-ci est la plus détaillée; l'auteur n'avait encore que vingt-huit ans. Plus tard, en 1806, Mme de Nehra, qui avait quarante ans, adressa au médecin Cabanis une nouvelle notice sur le même sujet. Celle-là est beaucoup plus courte que la première, mais le ton en est plus grave. Nous donnerons d'abord le premier de ces fragmens, en ne supprimant que quelques détails sans intérêt pour le lecteur.

« Au commencement de 1784, M. de Mirabeau, que je ne connaissais pas encore, reçut une lettre d'une ancienne amie qu'il n'avait pas vue depuis quinze ans, et qui l'invitait à la venir trouver dans une terre qu'elle avait héritée de sa sœur. La tête ardente de Mirabeau s'échauffe, il se retrace des souvenirs agréables, répond avec transport, et après une lettre ou deux, écrites de part et d'autre, il prend la poste, et, dans un moment où sa présence était nécessaire à Paris, il court s'enfermer un mois tête à tête avec la marquise de Saint-O.

« Je connaissais cette dame depuis quelques années, j'avais été assez heureuse pour lui rendre un service essentiel, et, dans le projet qu'elle avait de suivre son ami à Paris, elle crut que j'étais la personne la plus propre à la recevoir et à calmer l'humeur de son mari, à supposer qu'il en prît de n'avoir pas été consulté sur ce départ.

« Un beau matin, la marquise arriva chez moi, où par hasard je ne me trouvais pas, ayant été déjeuner chez une amie. Elle s'installa dans mon appartement, et je fus toute surprise, en arrivant, de l'y trouver établie. Je n'étais plus que pour quelques jours aux Petites-Orphelines, mon appartement se préparait au couvent de la Conception, et il m'était de toute impossibilité de loger Mme de Saint-O., sa fille de chambre et son laquais, surtout dans une communauté d'où les hommes se retirent à neuf heures. Mme de Saint-O. était seule descendue de voiture avec ses gens. Mirabeau avait voulu faire une toilette avant de m'être présenté; elle lui écrivit un billet pour le prévenir que je m'étais excusée de la loger. Je crois que mes excuses l'avaient piquée. Pour Mirabeau, il m'a avoué depuis que mon refus l'avait mis dans un emportement affreux. Ainsi le premier sentiment que je lui inspirai a été celui de la colère.

« L'après-dîner du même jour, je le vis pour la première fois. Sa figure me déplut à un point inconcevable : je reculai d'effroi... J'ai remarqué depuis que je ne suis pas la seule qui, après avoir reçu cette impression défavorable, se soit non-seulement accoutumée à son visage, mais ait fini par trouver que ses traits convenaient à la tournure de son esprit. Sa physionomie était expressive, sa bouche charmante, et son sourire plein de grâce.

« Nous contestâmes longtemps; il déploya toute son éloquence pour m'en-

Digitized by Google

gager à loger sa dame, et comme je tins bon, tout ce qu'il put gagner fut que je demeurerais avec elle dans un hôtel garni jusqu'à l'arrivée du mari, auquel j'écrivis je ne sais quoi, pour l'engager à nous rejoindre à Paris ou à nous laisser sa femme.

« Mirabeau passait ses journées avec nous. Il était très aimable. Nous ne parlions pas toujours colifichets; nos conversations roulaient sur la littérature et la morale. Nous n'étions pas à sa portée, mais il se mettait à la nôtre: ses idées se rencontraient toujours avec les miennes. Je l'écoutais avec avidité : il disait ce que je sentais, ce que je pensais, ce que j'aurais dit, si j'avais eu la même facilité d'expression, et lui voyait bien que je l'entendais, il devinait ce que je n'avais pas le talent d'énoncer. Nous parlions aussi quelquefois d'un grand homme qui avait été mon bienfaiteur (1). Je pleurais sa perte, et Mirabeau, qui l'avait beaucoup connu (2), mêlait ses larmes à celles dont j'arrosais sa tombe, et me savait gré de ma sensibilité. A mesure que l'amitié de M. de Mirabeau se manifestait, celle de Mme de Saint-O. se refroidissait. Il ne m'avait jamais dit un mot d'amour, et j'en aurais été furieusement offensée. Je le croyais engagé à mon amie, et toute prétention sur son cœur m'aurait paru un crime. J'ai bien des défauts, mais je n'ai jamais eu la vanité barbare d'enlever l'amant d'une autre femme. Je sais que notre sexe se fait un jeu cruel, quelquefois un triomphe, de faire faire une infidélité; cette espèce de coquetterie me paraît la plus méprisable de toutes. Je suis née avec des passions, je connais la jalousie, elle est le plus cruel de tous les tourmens; j'aimerais mieux que l'on m'enfonçât un poignard dans le sein que de m'en faire ressentir les effets. L'amant de mon amie était sacré pour moi; il était mon frère, mon ami; tout autre sentiment que celui de l'amitié m'aurait paru un sacrilége. Ce que j'avance ici est si véritable, qu'après que sa liaison avec Mme de Saint-O. fut rompue, je n'ai pu, malgré la passion brûlante qu'il a eue pour moi si longtemps, changer la nature de mon attachement. Je l'ai aimé depuis plus tendrement, je le préférais à tous les autres hommes, mais je n'étais pas amoureuse. En rendant justice aux qualités excellentes de son cœur, je suis donc plus croyable que si la passion m'aveuglait. La froideur de Mme de Saint-O. me surprit; je n'en pénétrai pas les motifs, je remarquai seulement qu'elle ne me voyait plus qu'avec répugnance, et sans lui faire de reproches, sans lui demander d'explication, je prétextai l'embarras du changement de couvent pour quitter une maison où je m'apercevais que je devenais importune. Je ne revis plus Mme de Saint-O. que très rarement, et je cessai de la voir lorsqu'elle eut un procédé plus qu'étrange envers M. de Mirabeau. Elle oublia bientôt mes services, nous suscita mille tracasseries. Nous pouvions nous en venger; nous ne le fîmes cependant pas : jamais M. de Mirabeau n'a perdu une femme de gaieté de cœur, pas même celles dont il avait à se plaindre; il en a compromis quelques-unes, parce qu'il était passionné, parce qu'il ne pouvait cacher ce qu'il sentait vivement; mais tout ce que les hommes à bonnes fortunes appellent *rouerie* était fort éloigné de son caractère.

(1) Allusion à Onno Zvier van Haren, père de Mme de Nehra.
(2) Pendant le séjour de Mirabeau en Hollande (1776).

Digitized by Google

« M. de Mirabeau fit peu après imprimer un mémoire en réponse à un libelle que les avocats de sa femme avaient distribué en grand nombre à ses juges et à tous ceux qui pouvaient influer dans son procès (1). Ce mémoire, écrit avec dignité et modération, devait avoir le plus grand succès; mais le garde des sceaux, qui avait toléré le libelle, ne manqua pas de supprimer le mémoire, de faire saisir tous les exemplaires, et de montrer une partialité qui ne lui fit pas honneur. Mirabeau, furieux, courut chez M. de Miromesnil. L'on connaît la conversation qu'ils eurent ensemble à ce sujet; Mirabeau trouva plaisant de la faire imprimer à la tête du mémoire que l'on voulait anéantir. Il y avait trois mois alors que je le voyais tous les jours; il passait quelquefois quatre ou cinq heures à ma grille, ce qui lui faisait perdre un temps précieux. « Mon amie, me dit-il en revenant de chez le garde des sceaux, je pars demain; si vous avez de l'amitié pour moi, vous m'accompagnerez. Vous m'avez dit que vous pensiez qu'une sœur de votre mère vous avait laissé quelque chose, voici l'occasion de vous en éclaircir. Pour moi, je ne puis plus me passer de vous, mon sort est attaché au vôtre pour la vie; voyez si vous voulez avoir cette condescendance pour un ami malheureux et persécuté qui vous en tiendra compte tant qu'il respirera. » Le projet d'accompagner Mirabeau me parut une folie, je le lui dis franchement; mais il me sollicita si vivement, que ses prières l'emportèrent sur ma répugnance. Je partis, et ne m'en repentis jamais. Ce fut à la fin de ce voyage que notre intimité commença. Je m'aperçus alors combien le refus constant de m'attacher à lui le rendait malheureux, j'osais croire que j'étais la femme qui convenait à son cœur, j'espérais calmer quelquefois les écarts d'une imagination trop ardente; mais ce qui me détermina surtout, ce furent ses malheurs. Dans ce moment-là, tout était réuni contre lui : parens, amis, fortune, tout l'avait abandonné, je lui restai seule, et je voulus lui tenir lieu de tout. Je lui sacrifiai donc tout projet incompatible avec nos liaisons; je lui sacrifiai une vie tranquille pour m'associer aux périls qui environnaient sa carrière orageuse. Dès lors je fis le serment de n'exister que pour lui, de le suivre partout, de m'exposer à tout pour lui rendre service dans la bonne ou la mauvaise fortune. Je laisse aux amis de Mirabeau à juger si j'ai rempli fidèlement cet engagement sacré.

« Notre voyage se passa assez gaiement; nous allâmes d'abord à Bruxelles, ensuite on nous renvoya à Maëstricht, où le mémoire fut enfin imprimé, et malgré les contre-temps qui naissaient de la situation pécuniaire de Mirabeau, nous revînmes triomphans en France. Nous avions déposé l'édition à la porte de Paris, chez une parente de Mirabeau; nous y laissâmes la voiture, et le lendemain nous entrâmes en fiacre dans la ville, sans paquets apparens. Il m'avait sévèrement défendu de me charger d'aucun exemplaire; nous étions observés, et les précautions étaient nécessaires. Les barrières franchies : « Mon Dieu! me dit-il, que je suis fâché d'avoir contrarié vos projets! Nous eussions passé au moins une douzaine de mémoires sur nous. Dieu sait quand je pourrai faire entrer le ballot, et la distribution devient

(1) Il s'agit du procès en appel devant le grand conseil de la sentence du parlement de Provence qui avait prononcé la séparation de Mirabeau d'avec sa femme.

Digitized by Google

instante. — Consolez-vous, mon cher, lui dis-je; il y en a deux cents dans Paris à l'heure qu'il est. — Comment donc? s'écria-t-il, comment, et par quel enchantement? — Comment? lui dis-je; sur moi, autour de moi, dans les coffres, sous les coussins du fiacre. Je n'ai pas voulu vous donner de l'inquiétude ni vous causer de l'humeur en vous contrariant; mais, tandis que vous faisiez des phrases avec la belle dame, j'allais, je venais, et j'entassais les ballots dans le fiacre. J'ai fait travailler les filles des commis de cette barrière : j'étais sûre que l'on ne fouillerait pas, et que, dans tous les cas, six francs me tireraient d'affaire. » Jamais je n'ai vu un homme aussi content, une bagatelle le mettait aux anges. Il me remercia mille fois, et pendant plusieurs jours il ne fut question que du mémoire passé à la barbe des espions de police.

« Je commençai à cette époque mes fonctions de femme de ménage. Je fis vendre les chevaux, j'engageai Mirabeau à se passer de carrosse et à ne garder qu'une personne pour nous servir. Je ne dédaignai pas de me faire rendre compte de son linge et de l'entretenir de mes propres mains; je me fis aussi remettre tous les soirs le mémoire de la dépense. Mirabeau, alors très gêné, ne savait pas compter : il me donnait tout son argent à garder, et dans des temps moins malheureux il en a toujours été de même, jusqu'au moment où, par une erreur funeste, il obligea sa meilleure amie de l'abandonner. Si parfois on lui voyait de l'or dans sa bourse, il n'y était que pour la parade; s'il lui arrivait de changer un louis, il m'en prévenait aussitôt, comme si cet argent m'eût appartenu. Son grand plaisir était de me faire des présens : il m'apportait sans cesse des cadeaux, et, bien qu'ils fussent à mon usage, il avait si grande peur que je ne le grondasse, que de ce qui lui coûtait trois louis il n'accusait que trente-six livres; mais, comme il prenait à crédit et que c'était moi qui payais les mémoires, la supercherie était bientôt découverte. Lorsque c'étaient des bijoux, après m'en être parée deux ou trois jours pour lui faire plaisir, je composais avec le marchand pour les lui faire reprendre; lorsque c'était un bonnet ou un chapeau, le mal était sans remède, mais je n'avais pas le courage de lui faire une querelle de son aimable générosité.

« La vie que nous menâmes pendant les deux mois et demi qui précédèrent notre voyage à Londres fut très simple : Mirabeau écrivait toute la matinée, nous dînions presque toujours ensemble; ensuite il allait voir quelques amis, et tous les soirs il soupait régulièrement chez Mlle Julie (1), rue Chantereine, où se trouvait en hommes la meilleure compagnie de Paris.

« L'ouvrage qui occupait alors Mirabeau était celui sur l'ordre de Cincinnatus, dont on craignait en Amérique des conséquences fâcheuses pour la liberté. Franklin lui avait communiqué un petit pamphlet dont il désirait une traduction : au lieu d'une traduction, Mirabeau en fit une imitation; il y ajouta ses propres idées sur la noblesse héréditaire sur les ordres en général, et fit de cette bagatelle un livre excellent. Son procès (2) s'instrui-

(1) Julie Carreau, depuis femme de Talma. (Note de M. Lucas de Montigny.)
(2) C'est-à-dire son appel au grand conseil déjà mentionné plus haut.

Digitized by Google

sait pendant ce temps-là; il s'en occupait peu, à peine allait-il chez ses juges, et il ne marqua aucune surprise lorsqu'il apprit l'avoir perdu. Quelques jours après, il reçut avis que le garde des sceaux cherchait à se venger, et qu'il avait obtenu une lettre de cachet. Cet avis, vrai ou faux, — jamais nous n'avons su la vérité à cet égard, — était assez important pour chercher à se mettre à l'abri du pouvoir despotique d'un ministre offensé. Notre voyage en Angleterre fut donc résolu, et en vingt-quatre heures nous partîmes, emportant le manuscrit, que Mirabeau enrichit encore et fit imprimer à Londres.

« Les Anglais virent Mirabeau avec plaisir; cependant il ne fréquenta pas la grande compagnie, il s'en tint à quelques amis. Sir Gilbert Elliot, avec lequel il avait été élevé en France, B. Vaughan, MM. Romilly et Bayens furent ceux qu'il vit journellement et qui restèrent toujours ses amis. Il vit aussi très souvent lord Shelburne, aujourd'hui lord Lansdowne, le docteur Price et M. Burke, peu de Français, si ce n'est un certain La Rochette, homme de mérite, quoique un peu singulier. Mirabeau l'aima tendrement; ils se brouillèrent ensuite, mais Mirabeau conserva toujours pour lui un sentiment distingué. Il me disait souvent : « C'est au moment où je pourrai faire quelque chose de considérable pour La Rochette que je lui écrirai; il connaîtra alors si j'étais son ami! »

« Mirabeau avait commencé à Londres une histoire de Genève qui n'a jamais vu le jour, et qui doit se trouver parmi ses papiers; il fit aussi ses *Doutes sur l'Escaut;* il faisait des notes sur le *Compte-Rendu* de M. Necker, qui lui servirent de matériaux lorsqu'il fit sa réponse à cet ouvrage... Bientôt Mirabeau jugea à propos de m'envoyer à Paris pour faire parler au ministre, traiter de son retour et voir ses gens d'affaires pour en tirer quelques ressources pécuniaires. Mes premières démarches ne furent point heureuses : les amis de Mirabeau n'obtinrent que des réponses vagues; les miens craignirent que mon attachement ne me fût nuisible. Ils m'avertirent que je courais des risques, et firent leur possible pour m'engager à rompre une liaison qu'ils traitaient d'extravagance. Il y avait longtemps que mon parti était pris, leurs raisons ne m'ébranlèrent pas. Il me semblait toujours que les autres ne mettaient pas la même chaleur, le même empressement que moi lorsqu'il s'agissait de mon ami. Je pris donc la résolution de solliciter moi-même, et j'allai à Versailles, déterminée à n'en revenir que satisfaite. Je vis le baron de Breteuil, que je ne connaissais pas; je causai longtemps avec lui, j'en fus parfaitement contente. Il me dit de revenir bientôt, qu'il prendrait des informations, et peu de jours après j'eus la satisfaction d'apprendre que Mirabeau pouvait rentrer librement en France. Il ne faut pas demander s'il arriva bientôt : c'était la première fois que nous étions séparés; il m'avait écrit des lettres passionnées; il vola dans mes bras à l'instant où il crut pouvoir le faire sans danger. Je lui avais communiqué un projet dont la perspective le transportait. Je croyais que, dans la position où se trouvaient ses affaires, un ou deux ans de retraite lui feraient un bien considérable. Je lui conseillai de s'enfermer, soit à Mirabeau, soit ailleurs, mais à la campagne, d'y demeurer tranquille avec moi, de s'occuper d'un grand ouvrage, de le soigner, et, lorsqu'il serait à sa perfection, de reparaître tout d'un coup avec lui.

Digitized by Google

Nous étions convenus de partir au plus tôt; nos malles étaient prêtes, quand un intérêt bien cher nous fit différer notre départ. Coco (1), que nous avions pris avec nous, bien qu'il ne sût ni parler ni marcher encore, Coco avait fréquemment des maladies violentes et continuellement une humeur sur les yeux. J'imaginai que l'inoculation, en le préservant pour l'avenir d'une maladie toujours dangereuse, quelquefois mortelle, pourrait purger cette humeur qui m'inquiétait. Il fut décidé que l'opération se ferait tout de suite, et que nous attendrions son rétablissement pour partir. Rien dans le monde n'aurait pu me faire consentir à abandonner cette aimable créature, ni à permettre qu'un autre que moi le soignât pendant sa petite vérole. Dans cet intervalle, M. Étienne Clavière faisait tous ses efforts pour engager Mirabeau à rester à Paris. Ils parlaient toujours finances. Clavière l'exhortait à écrire sur cette matière, et c'est à ces exhortations que la France doit l'ouvrage sur la *Caisse d'escompte, la banque de Saint-Charles,* etc. Il est à peine croyable tout ce que le fécond génie de Mirabeau produisit dans l'été et l'automne de 1785. Il n'était plus question d'aller à la campagne; il passait sa vie chez Panchaud, dont il avait fait la connaissance au mois de mai. Ce fut dans cette maison qu'il se lia plus étroitement avec l'abbé de Périgord, qu'il connaissait un peu précédemment, et avec le duc de Lauzun, qui lui rendirent l'un et l'autre plusieurs services. Nous avions fait un voyage de quatre semaines à Bouillon pour l'impression de la *Caisse d'escompte*. MM. de Rohan et de Guémenée y étaient exilés. Ils nous virent tous les jours. M. de Guémenée se plaignait d'avoir été trompé par son homme d'affaires, et d'être accusé d'avoir voulu tromper tout le monde. Il donna quelques papiers à Mirabeau, qui lui avait promis d'écrire sur ce sujet, et de révéler plusieurs mystères d'iniquité; mais il en fut détourné par les amis de M. de Guémenée, qui craignirent que la chaleur que Mirabeau mettait toujours dans tout ce qu'il écrivait ne retardât le rappel des deux princes, qui restèrent encore assez longtemps après nous à Bouillon pour s'ennuyer tout à leur aise. Ils étaient cependant extrêmement chéris de tout le monde dans cette petite ville, où, malgré le peu qui leur restait, ils faisaient beaucoup de charités.

« Mirabeau m'aimait toujours également, même chaque jour plus tendrement, mais il me faisait de fréquentes infidélités : voyait-il un joli minois, une femme lui faisait-elle des agaceries, aussitôt il prenait feu. Ses intrigues ne duraient pas; il en était quelquefois si ennuyé, qu'il me demandait conseil pour se débarrasser avec décence. Il ne prenait aucune peine pour me cacher ce qui ne me faisait aucun chagrin; cet homme que l'on a dépeint

(1) M. Lucas de Montigny dit à ce sujet dans une note jointe au récit de Mme de Nehra : « C'est moi qu'indique ce sobriquet de *Coco*, adapté depuis à mon nom dans le testament de Mirabeau. En voici le texte : « Je donne et lègue au fils du sieur Lucas de Montigny, sculpteur, connu sous le nom *du petit Coco*, la somme de 24,000 livres, qui sera placée en viager, sur sa tête et à son profit, par les soins de mon ami La Marck. Je veux que les arrérages de la rente soient touchés par M. de La Marck, sur ses simples quittances, pour les employer aux besoins du légataire, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt ans accomplis, à laquelle époque ce légataire pourra les toucher par lui-même, et sur ses simples quittances; le tout sans que M. de La Marck soit tenu d'aucun compte au sujet des arrérages qu'il percevra et de l'usage qu'il en fera. »

Digitized by Google

si faux était au contraire si peu dissimulé et je savais si bien lire dans son âme, que toute contrainte aurait été inutile : j'étais tranquille sur ses liaisons parce que j'étais sûre de son cœur. Il eut cependant dans l'été de 1785 une intrigue qui me désola et pensa troubler notre intimité. Mirabeau s'attacha à une femme haute et vaine qui méprisait tout ce qui n'avait pas 100,000 livres de rente. Il avait augmenté sa maison d'un laquais, qui lui était nécessaire pour porter ses billets et se donner un air de magnificence; il y ajouta un valet de chambre, et malgré mes représentations il prit un carrosse. Mme de *** voyait avec envie notre bonne intelligence. N'osant attaquer l'essentiel, Mirabeau ne l'aurait souffert de personne, elle me chercha des ridicules; elle trouvait absurde qu'une personne de mon âge n'eût pas de loge à tous les spectacles, ni de mémoire de 20,000 francs chez Mlle Bertin. Un de mes goûts cependant était celui de la toilette. Je déteste autant la magnificence que j'aime une noble élégance dans la mise; je crois que la parure est nécessaire à une femme, elle tient aux grâces et annonce du goût, le goût annonce de la délicatesse; je ne sais moi-même comment j'arrange tout cela, mais du physique il me semble que cela s'étend sur le moral; enfin si j'étais homme, j'aurais des idées très bizarres sur la manière dont ma maîtresse s'habillerait habituellement. Mme de *** touchait donc un endroit sensible : je ne désirais ni diamans ni dentelles, j'aurais voulu peut-être augmenter le nombre de mes robes blanches et renouveler plus souvent mes gazes; mais je sentais combien l'économie était nécessaire dans nos circonstances, et, puisqu'il faut avouer mes faiblesses, j'eus celle de prendre en aversion la femme qui s'égayait de mes privations, quoiqu'elles fussent assurément bien volontaires. Mirabeau ne m'a jamais rien refusé; au contraire, il ne trouvait jamais rien d'assez beau pour moi. Des raisons essentielles empêchaient mon ami de rompre son commerce avec elle : je le tracassais, il s'emporta, et nous eûmes quelques disputes, qui se terminaient toujours dans la journée; il avouait ses torts de si bonne foi, il mettait tant de sensibilité dans le pardon qu'il demandait, que je n'avais pas le courage de bouder longtemps. C'est à l'occasion de cette dame que j'eus un matin un quart d'heure que je n'oublierai de ma vie : nous en avons ri bien souvent après; mais je souffris un moment tout ce que l'on peut souffrir dans la nature. Mirabeau venait de recevoir une lettre fort significative; l'écriture de la dame et son cachet étaient très apparens, la lettre était sur la table, le mari entre sans être annoncé. Après un moment de conversation animée sur les affaires publiques, il prend la lettre, la tourne dans tous les sens, la plie en deux et la remet sur la table. Mirabeau s'en saisit à son tour, je crois que c'est pour la mettre dans sa poche, mais point du tout, sa tête n'y était plus; il était dans les calculs, il ne songeait ni à femme, ni à billet doux : il fait un second pli dans le poulet et le repose de sang-froid à la même place. J'étends le bras pour le prendre, il n'était plus temps, M. de *** s'en était emparé; il le roulait dans ses doigts. Enfin cette lettre passa alternativement des mains du mari dans celles de l'amant, et de celles de l'amant dans celles du mari, et cela pendant plus de dix minutes, jusqu'au moment où, tremblante, je trouvai le moyen de m'en saisir et de la faire disparaître.

« Mirabeau s'ennuya enfin des calculs et des chiffres; il désira s'occuper

Digitized by Google

de politique et parcourir les cours étrangères; il voulut commencer par le Nord, et ses amis lui conseillèrent d'aller à Berlin, où le grand roi régnait encore. Il partit avec sa horde : c'est ainsi qu'il appelait son amie, Coco et un petit chien qu'il m'avait donné et qu'il aimait beaucoup. C'était dans les derniers jours de décembre, il faisait un très grand froid; mais les saisons ne nous arrêtèrent jamais. Entre Toul et Verdun, on s'avisa de nous tirer plusieurs coups de pistolet dans la voiture. Nous n'avons jamais su si c'étaient des assassins ou des personnes qui voulaient nous effrayer; ce n'étaient sûrement pas des voleurs. Je ne me permets aucune réflexion sur cet événement; je le raconte simplement. Il était dix heures du soir. Mirabeau voulut faire une plainte et parler à la maréchaussée; mais les portes de la ville étaient closes, la maréchaussée, qui doit veiller à la sûreté publique, était enfermée, et les pauvres voyageurs restèrent exposés à l'attaque des brigands. Mirabeau s'arrêta quelques jours à Nancy, à Francfort-sur-Mein, à Leipzig. A Francfort, il eut une intrigue de galanterie; à Leipzig, il fréquenta des savans, et il fit des connaissances agréables. Cette fois Mirabeau ne voyageait pas en fugitif; il avait un passeport et des lettres du ministre des affaires étrangères : il fut présenté, suivant l'usage, à la famille royale. Le roi de Prusse, qui ne recevait plus d'étrangers à cette époque, répondit de sa propre main à une lettre que lui écrivit Mirabeau, et lui indiqua un rendez-vous à Potsdam, ce qui surprit toute la cour, et causa beaucoup de jalousie aux Français alors à Berlin.

« Dans ce premier voyage, Mirabeau ne fit rien de remarquable que cette lettre sur Cagliostro et Lavater, qui n'eut pas en France le même succès que ses autres ouvrages, parce que l'on n'y connaît pas autant la secte des illuminés; il passait une partie de son temps dans des repas d'étiquette ennuyeux. Le matin et le soir, il voyait les personnes qui lui convenaient le plus, entre autres M. Ewald, aujourd'hui ministre d'Angleterre, M. Dohm, dont il estimait le talent et chérissait la personne; il voyait aussi avec plaisir sir James Murray, dont il est question dans un passage de sa *Correspondance*.

« Nous ne recevions pas exactement nos lettres de Paris; les amis de Mirabeau lui avaient mandé plusieurs particularités, entre autres une aventure assez plaisante. L'on avait proposé, et il était question d'établir une compagnie pour faire les commissions. Les Savoyards mécontens s'étaient rassemblés. L'un d'eux monte sur un tonneau (notez que la manie de faire des motions n'était pas encore à la mode), et il dit à ses compagnons : « Mes amis, on veut nous faire une injustice; mais, ne nous désolons pas, il y a à Paris un homme qui nous soutiendra : c'est le comte de Mirabeau. Il prend toujours le parti du plus faible contre le plus fort. Depuis peu, il a empêché que l'on ne fît mourir de faim les porteurs d'eau (1). Il ne fera pas moins pour nous. Allons le trouver tous ensemble. » Effectivement ils se portent tous à l'hôtel de La Feuillade; ils demandent Mirabeau. L'hôte et l'hôtesse ont beau

(1) Allusion au pamphlet écrit par Mirabeau contre la compagnie des *eaux de Paris*, qui, en rendant plus facile la distribution de l'eau, diminuait le nombre et le salaire des porteurs d'eau.

Digitized by Google

leur assurer que Mirabeau est parti la veille; ils ne veulent pas les croire, et on est obligé d'ouvrir toutes les portes pour les contenter. Cette lettre et d'autres plus importantes furent interceptées. Mirabeau, ne recevant point les réponses qu'il attendait, résolut de faire un tour à Paris pour voir ses amis et conférer de ses affaires. C'est alors qu'il se chargea de la mission secrète dont on lui avait déjà fait la proposition dans une dépêche qu'il ne reçut pas (1).....

« Il ne m'est pas permis de parler de sa vie extérieure à Berlin. Il dit tout et mieux que je ne pourrais le faire dans sa *Correspondance*. Nous n'étions pas cependant toujours d'accord sur ses récits; mais, je lui dois cette justice, il parla toujours d'après sa persuasion. Quelque temps avant sa mort, je me permis, dans un moment où il me parlait avec cet épanchement et cette confiance qu'il ne m'a jamais refusés, de lui faire observer combien j'étais affligée de la publication de ce livre, qui fut imprimé pendant mon absence, et sans lui demander par quel hasard il avait paru après la promesse solennelle qu'il avait exigée de moi de brûler, en cas de mort, le manuscrit (2), je lui parlai avec force d'une anecdote sur une grande princesse que j'avais tout lieu de croire fausse. Il fut frappé de mes raisons, et me promit de réparer sa faute par un désaveu formel. Je suis sûre qu'il m'aurait tenu parole. Il avait été trompé, il n'aurait pas été humilié de l'avouer; son génie était trop élevé et son âme trop belle pour n'être pas au-dessus d'un amour-propre déplacé. Le parti qu'il tirait du temps est inconcevable. Souvent il se couchait à une heure, et dès cinq heures du matin, au milieu de l'hiver, dans un climat aussi froid, sans autre vêtement qu'une simple robe de chambre piquée, sans bas, sans gilet, il éveillait tout le monde et se mettait le premier à l'ouvrage. Outre sa correspondance chiffrée, qui l'occupait prodigieusement, il travaillait beaucoup à son ouvrage *De la Monarchie prussienne*, qui parut en 1788. Le soir, lorsqu'il n'allait pas en société, il s'amusait comme un enfant avec Noldé et son secrétaire. C'était à qui se ferait le plus de niches. Mirabeau était le plus épargné, non par respect pour le patron du logis, mais parce que, étant le plus fort, chacun craignait les gourmades. Il avait un valet de chambre nommé Boyer, bon enfant, quoique un peu libertin. Celui-ci avait imaginé une manière d'ombres chinoises et de comédie. Coco et moi ne leur faisions pas toujours l'honneur d'assister aux représentations. Lorsque cela arrivait, j'avertissais le matin; alors on arrangeait les scènes et on retranchait ce qu'il y avait de trop libre. Boyer était fort mécontent, il se plaignait de ce qu'on ôtait le *fion* de sa pièce; mais quand Mirabeau avait dit : Gare les oreilles, si madame n'est pas contente! il fallait bien obéir. Je dois rendre cette justice à MM. de Noldé et Sambat, jamais je n'ai vu de jeunes gens plus sobres, plus rangés, plus assidus au travail, plus complaisans. Il est arrivé quelquefois que nos fonds

(1) Il s'agit de la mission d'observateur secret qui le fit retourner une seconde fois à Berlin.

(2) Il est évident ici que Mme de Nehra ou ne connaît pas, ou ne veut pas dire le motif qui détermina Mirabeau à cette publication. Nous avons indiqué plus haut ce motif d'un des actes les plus fâcheux de la vie de Mirabeau, d'un acte sur lequel M. Lucas de Montigny lui-même est obligé de passer condamnation.

Digitized by Google

furent un peu bas; alors la table s'en ressentait. Jamais ils n'eurent d'humeur, jamais ils ne se plaignirent. Des rapports différens éloignèrent M. Sambat de M. de Mirabeau. Pour M. de Noldé, il resta toujours son ami.

« Mirabeau voulut se trouver à l'assemblée des notables; il voulait aussi parler à MM. Treillard, Gérard de Melcy et Vignon, ses avocats, procureurs et curateurs. Il était question de faire rendre son compte de tutelle d'une manière raisonnable. M. le marquis de Mirabeau l'avait arrangé à sa guise; il comptait 30,000 livres de frais de capture, c'est-à-dire 30,000 livres pour avoir eu le plaisir de le tenir aux châteaux de Joux, de Vincennes, etc. Le reste du compte répondait à ce début. Cette manière de calculer n'était pas celle de son fils; il fallait entrer en procès, et, bien que ce fût au grand regret de Mirabeau, ces circonstances l'obligeaient à veiller à ses intérêts. Il me quitta une seconde fois, et fit le voyage de Paris avec son ami le marquis de Luchet, connu par l'amabilité de son caractère et par de très jolis ouvrages.

« J'étais inquiète sur des mots vagues qui se trouvaient dans une lettre qu'il m'écrivit de Paris. J'en reçus une de M. Jeanneret, qui m'envoyait de l'argent, et qui m'annonçait la catastrophe au milieu des éloges que l'on donnait à la *dénonciation de l'agiotage*. On lança une dix-septième lettre de cachet contre son auteur, qui, averti à temps, était parti pour Tongres, où il me faisait prier de l'aller joindre le plus tôt possible. Je volai auprès de mon ami. Les chemins étaient mauvais, bien que ce fût dans les premiers jours d'avril; il tombait beaucoup de neige; nous ne trouvions pas toujours des chevaux aux postes, et nous ne faisions quelquefois pas plus de quatre lieues d'Allemagne par jour. Je brûlais d'impatience; mais que pouvaient faire deux femmes? Je n'avais avec moi que Mme Argus, ma femme de chambre, dans un pays dont je ne savais pas la langue. Nous allions nuit et jour depuis Berlin jusqu'à Liége, où nous rejoignîmes M. de Mirabeau; nous ne couchâmes qu'une seule nuit, et ce fut à Cologne; je devais parler à M. Dohm, alors ministre de Prusse chez l'électeur : il ne s'y trouva pas, et je n'eus la patience de l'attendre que jusqu'au lendemain. Je ne m'étais également arrêtée que quelques heures à Brunswick, où nécessairement j'avais voulu voir M. le major de Mauvillon (1), qui me remit un paquet. Je ne permettais pas à ma femme de chambre de sortir de la voiture; nous y dormions, et nous y prenions tous nos repas. Coco était charmant pour son âge; il ne donnait pas le moindre embarras; il n'avait jamais été dans les mains des domestiques; toujours auprès de moi, il était ma compagnie dans ma solitude, il fut ma consolation durant toute la route.

« .... Quand j'arrivai à Liége, Mirabeau me reprocha tendrement de n'avoir pris aucun repos, et de m'être exposée ainsi aux inconvéniens d'un grand voyage; il m'avait recommandé de prendre un homme sûr avec moi; le choix m'avait paru difficile, et la dépense inutile. Je le grondai à mon tour; je n'avais pas lu son excellent livre sur l'agiotage; je ne pus m'empêcher de blâmer quelques personnalités qui me parurent hasardées. Le moment du malheur ne doit pas être celui des reproches; je n'eus pas le courage de lui

(1) Le collaborateur de Mirabeau dans l'ouvrage sur la *Monarchie prussienne*.

Digitized by Google

en faire beaucoup; nous concertâmes ensemble les moyens de faire lever cette lettre de cachet, qui était un fardeau incommode. L'on n'a point d'ami plus sûr et plus actif que sa femme ou sa maîtresse lorsqu'elle est honnête. Mirabeau était convaincu de cette vérité; il s'en rapportait toujours à moi dans les occasions épineuses : il fut décidé que j'irais à Paris réchauffer le zèle de nos amis et harceler encore les ministres.

« J'ai déjà dit que Mirabeau ne savait pas compter, mais il est incroyable à quel point il était négligent sur ses affaires pécuniaires. Après avoir parlé des dangers, je voulus lui faire quelques questions sur son procès (1). — Oui. A propos, me dit-il, je voulais vous demander où j'en suis? — Comment! lui dis-je, ce voyage a été entrepris en partie pour vous en occuper; vous avez vu MM. Treillard et Gérard de Melcy? — Moi, dit-il, non, en vérité : j'ai vu à peine Vignon, mon curateur. J'ai eu bien autre chose à faire que de penser à toutes ces bagatelles. Savez-vous dans quelle crise nous sommes? savez-vous que l'affreux agiotage est à son comble? savez-vous que nous sommes au moment où il n'y aura peut-être pas un sou dans le trésor public? — Je souriais de voir un homme dont la bourse était si mal garnie y songer si peu et s'affliger si fort de la détresse publique. Il s'en aperçut. — Enfin, mon amie, me dit-il, te voilà; arrange tout cela comme tu voudras : tu sais bien que tu es la maîtresse. J'approuve d'avance tout ce que tu feras; ces détails ne me regardent plus.

« Lorsque je voulus partir, ce fut une autre comédie : Mirabeau s'était mis en tête de m'accompagner. J'eus beau combattre sa résolution, il ne m'avait pas vue depuis trois mois, il ne pouvait se résoudre à me quitter. Il me promettait toute la prudence que j'exigerais, mais je savais bien qu'il lui était impossible de me tenir parole. Il n'entra pas pourtant tout d'un coup à Paris; il s'arrêta à Saint-Denis, où il avait donné rendez-vous à M. de Luchet et à un autre ami, qui s'y rendirent. Moi, j'allai à l'hôtel de Gênes, d'où j'écrivis au baron de Breteuil pour commencer mes sollicitations. Je croyais avoir cinq ou six jours pour concerter mes démarches; mais Mirabeau s'ennuyait à Saint-Denis : il arriva à l'improviste chez moi. Je me mourais de peur; j'avais beau prendre des précautions, il les rendait inutiles par son imprudence. Les gens de Panchaud disaient dans l'antichambre à Mme Argus : — Vous avez beau dire que M. de Mirabeau est à Liége; nous connaissons trop sa voix. Tenez, c'est lui qui lit dans ce moment-ci : personne n'a cette véhémence. — On me rapportait ces propos. J'étais dans des transes mortelles, je ne cessais d'employer tous mes amis. Le baron de Breteuil m'avait dit que le roi était très irrité; je savais combien Mirabeau avait d'ennemis, mes alarmes étaient fondées. Je pris enfin le parti de confier au baron que Mirabeau était chez moi, et que je m'en rapportais à sa générosité. Je dois en convenir, il n'abusa pas de ma confiance. La lettre de cachet ne fut pas levée, mais elle ne fut pas mise en exécution. Mirabeau se montra partout, et le ministère ferma les yeux.

L'ouvrage sur la *Monarchie prussienne* allait toujours son train. Mirabeau ne pouvait l'achever qu'avec le major de Mauvillon, son coopérateur; Mau-

(1) Le procès pour obtenir de son père la reddition de son compte de tutelle.

Digitized by Google

villon ne voulait et ne pouvait pas se déplacer. Mirabeau, moins gêné, laissa sa horde à Paris et partit pour Brunswick. Son voyage dura trois mois. A son retour, il s'intéressa vivement au sort des braves patriotes hollandais que le ministère français avait flattés jusqu'au dernier instant. De Brunswick il m'avait écrit que certainement les troupes prussiennes marchaient en Hollande, il me chargeait d'en donner avis au gouvernement. Je trouvai partout des incrédules ou des gens qui avaient intérêt à le paraître. Lorsqu'il fut lui-même en France, le malheur des Hollandais était consommé; mais son zèle ne s'était pas refroidi. Un patriote lui écrivit une lettre anonyme pour le prier d'écrire en faveur de leur cause; malgré les occupations que lui donnaient déjà les affaires de son propre pays, Mirabeau s'y engagea. Il fit son livre sur le *Stadhoudérat*. Cet ouvrage, qui parut au commencement de juin 1788, respire le patriotisme le plus pur; il est d'ailleurs rempli de citations des meilleurs auteurs hollandais. A la fin de janvier de la même année, à la suite de quelque imprudence et de deux nuits d'insomnie, il avait fait cette première maladie dont les symptômes furent si semblables à celle qui l'enleva à ses amis. Il voulait m'avoir sans cesse à ses côtés. Je le soignais tout le jour, sans relâche, et une partie des nuits. Il fut enfin rendu à mes vœux; mais Mirabeau, qui était plein de force, et qui, depuis que je l'avais connu, n'avait jamais eu la plus légère incommodité, ne cessa de souffrir depuis cette époque, et sa santé dépérit visiblement...

« Ici je tremble et j'hésite; comment soulever le voile dont je voudrais à tout jamais couvrir les erreurs de mon ami? Il le faut cependant; il faut, en avouant ses faiblesses, le mettre à l'abri du reproche d'ingratitude que ceux qui ne sont pas au courant de tout ce qui a précédé notre rupture n'ont cessé de lui faire. S'il commit une faute, elle était involontaire. Toujours entraîné par la passion du moment, il ne jeta pas un regard sur l'avenir; s'il déchira mon cœur dans l'endroit le plus tendre, le sien n'eut pas de part, j'en suis sûre, aux injures que j'ai reçues. Il m'aimait chèrement et certainement il ne voulait pas me perdre, mais il ne fit pas assez pour me conserver. Je suis fière et délicate, j'exigeai un sacrifice : il était nécessaire à sa gloire, et mon bonheur y était attaché; il me le promit souvent et manqua toujours à sa parole (1). Excepté quelques nuages en 1785, nous n'avions jamais eu la moindre altercation; tout changea en un instant : il sentait ses torts, il m'en voyait irritée, mais, au lieu de les réparer, il les aggrava en soupçonnant un sentiment unique. Il crut que je ne l'aimais plus. Le démon de la jalousie soufflait de part et d'autre; les méchans enflammaient ce caractère bouillant. Jusque-là il s'était contenté de l'espèce d'attachement que j'avais pour lui; on lui fit remarquer qu'il n'approchait pas de la passion que l'on avait ou que l'on feignait d'avoir : c'était assez pour alarmer sa délicatesse. Sans doute il ne pouvait m'accuser de la moindre imprudence : je le connaissais jaloux, et j'avais pris toujours les plus grandes précautions pour écarter de son esprit le plus léger soupçon, au point même que pendant ses absences je ne sortais que pour ses affaires, et ne recevais que les personnes auxquelles j'avais à

(1) Il s'agit ici de la liaison de Mirabeau avec Mme Lejay dont nous a parlé Dumont et dont Mme de Nehra exige la rupture.

Digitized by Google

parler de sa part. Heureuse dans mon intérieur, mes livres étaient mon amusement; l'estime des honnêtes gens, les progrès et les caresses de l'aimable enfant qu'il m'avait confié, la récompense de tous mes sacrifices. Aussi Mirabeau ne me fit-il jamais un reproche positif; mais le temps du bonheur était passé. J'essayai d'aller à Passy pour faire diversion. Il m'y fit meubler un petit appartement avec beaucoup d'élégance; il venait m'y voir souvent, et c'étaient toujours des scènes orageuses. Il passait une partie de sa vie dans des accès de fureur difficiles à exprimer, le reste à pleurer à mes genoux et à maudire la personne qui mettait le trouble dans notre ménage, et chez laquelle il avait la faiblesse de retourner toujours. Cet état était trop violent; il était au-dessus de mes forces, je me sentais mourir. Je pris un parti, et je le pris extrême : je quittai la maison de M. de Mirabeau le 18 août, et le lendemain le royaume. J'en eus longtemps du regret, j'en ai aujourd'hui du remords. Je ne partis point de sang-froid; je fus trois fois au lit de l'enfant qui dormait. Pauvre petit! je prévoyais le désespoir qu'il fit éclater lorsqu'à son réveil il ne me retrouva plus. Je l'embrassai en mouillant de mes larmes son visage enfantin : ce moment fut le plus cruel de tous; je ne sais encore comment j'eus la force de l'abandonner.

« Je ne m'étendrai pas davantage sur ces événemens. Mirabeau a tout réparé; ce qu'il a dit de moi dans sa dernière maladie, ce qu'il a fait pour moi en mourant, mettent nos torts réciproques tous de mon côté (1).

« Je laisse à l'Europe entière à pleurer le grand homme, moi je pleure mon ami; je me reprocherai sans cesse d'avoir mis de la fierté où j'aurais dû mettre de la douceur. J'avais toujours conservé un grand pouvoir sur son cœur; j'avais son estime et son entière confiance : j'aurais dû patienter, j'aurais tout obtenu du temps et de ma complaisance. Si j'étais restée, mon ami aurait écouté mes représentations; il aurait soigné davantage sa santé; il ne se serait pas livré à tant d'excès, qui, joints à son travail immense, altérèrent son tempérament..... Enfin, que sais-je? peut-être si je ne l'avais pas quitté, il existerait encore, il serait encore la gloire de son pays et le soutien de la liberté. Et moi, son amie, la compagne de ses malheurs et de ses dangers, je ne serais pas livrée à la douleur la plus amère, à des regrets qui ne finiront qu'avec ma vie. »

Quand Mme de Nehra écrivit sa seconde notice sur Mirabeau, adressée à Cabanis en 1806, elle vivait retirée à Amsterdam, où elle mourut en 1818. « Je suis à Amsterdam, écrit-elle à Cabanis, dans une retraite où je passe une vie assez douce; mais j'ai été mieux accoutumée, et je voudrais bien retrouver des amis qui m'entendissent. Je ne regrette pas Paris et ses séductions, mais je serais bien heureuse si je pouvais transporter ma petite maison dans quel-

(1) « Allusion au testament de Mirabeau, dont voici le texte : « Je donne et lègue à Mme de Haren de Nehra la somme de 20,000 livres une fois payée, qui sera placée à son profit et sur sa tête par M. de La Marck, pour en toucher par elle les arrérages, sur ses simples quittances, sans avoir besoin de l'autorisation de qui que ce soit, et sans que cette rente puisse être saisie par aucun créancier. » (Note de M. Lucas de Montigny.)

Digitized by Google

que village de France, et passer ma vie avec mes amis d'Auteuil et de La Grange (1). » Le souvenir de Mirabeau est toujours vivant au cœur de Mme de Nehra, mais on dirait que, sous l'influence des années, ce souvenir s'est un peu assombri. Les faits, racontés en détail dans la première notice, ne sont ici que résumés. Ce qui domine, c'est l'analyse des sentimens. Nous ne citerons de ce second récit que les passages qui ajoutent quelque chose aux indications contenues dans le premier :

« J'ai été la personne du monde qui a vécu le plus longtemps dans l'intimité de M. de Mirabeau; je suis aussi celle qui a eu le plus à se louer et à souffrir des deux caractères contradictoires qui se trouvaient en lui, et que l'on a souvent remarqués. On eût dit qu'Oromaze et Arimane s'étaient réunis pour former cet être extraordinaire, si différent des autres hommes, et qu'ils se fussent plu à le douer à l'envi d'une partie de leur essence. Je dois rendre cette justice à la vérité : certainement ses bonnes qualités l'emportaient de beaucoup sur ses défauts. Son éducation n'avait pas été celle qu'il fallait à cette âme de feu; elle n'avait rien corrigé, rien réglé : au contraire, trop de sévérité avait irrité un caractère déjà si irritable, et les dissensions de ses parens, dont il fut témoin dans sa première enfance, furent pour lui d'un exemple dangereux pour tout le reste de sa vie.

« J'ai connu M. de Mirabeau au commencement de 1784; tous les dangers de la persécution, tous les malheurs de l'indigence étaient sur lui; il était brouillé avec toute sa famille, pas un être ne lui offrait le moindre secours, pas un ami la plus légère consolation. Il s'attacha alors à moi avec toute l'ardeur qui le caractérisait, et quoique je sentisse bien qu'il n'était pas précisément l'homme qu'il fallait à mon cœur, ses malheurs m'intéressèrent; je crus qu'il était fait pour une autre destinée, et qu'avec le pouvoir que j'avais sur son cœur je pourrais parvenir à calmer la violence de ses passions. J'aurais voulu rester simplement son amie; longtemps on nous a cru unis que j'hésitais encore; l'amitié et l'attendrissement de la compassion me déterminèrent. Ces sentimens me tinrent lieu d'amour; souvent il m'en savait gré, mais malheureusement les affections douces ne le satisfaisaient pas toujours, et voilà pourquoi j'ai été si malheureuse deux fois, lorsqu'il s'est lié avec des femmes passionnées. Alors il établissait des comparaisons qui le rendaient furieux, et il n'a pas été difficile à une femme qui avait un grand intérêt à nous brouiller de troubler notre intérieur, d'exalter une tête déjà échauffée, et de me rendre la plus infortunée de toutes les créatures.

« Après avoir passé les cinq plus belles années de ma vie errante d'un pays à l'autre, sans jouir d'autre plaisir que celui d'élever le jeune Lucas, tâchant de réparer sans cesse les brèches qu'une dépense excédant toujours l'argent qu'il recevait laissait dans notre ménage, calmant par de bonnes paroles et aussi par un peu d'argent que j'épargnais sur ma dépense personnelle, les

(1) Je vois dans cette lettre que Mme de Nehra était en correspondance avec le général Lafayette.

Digitized by Google

créanciers qu'il renvoyait toujours à moi, on sera surpris que j'aie pu quitter ou plutôt fuir M. de Mirabeau; bien des gens ont demandé pourquoi je ne m'en étais pas séparée amicalement. Je l'ai voulu souvent, je l'ai proposé vingt fois : j'étais exposée alors aux plus violens orages, la mort même était présentée à mes yeux. Je sais bien qu'il n'en serait pas venu facilement à cette extrémité; mais enfin quand, étendue sur mon canapé, suffoquée dans mes larmes, je le voyais, ne se possédant plus, le pistolet à la main, dans un accès de rage une secousse, un mouvement involontaire, pouvaient faire partir le coup, et le faire mourir après de remords et de regrets. J'ai vécu ainsi près de six mois. Je m'étais retirée à Passy; les mêmes horreurs m'y suivirent, jointes à la jalousie la plus effrénée, sur des rapports vagues et mensongers, sans avoir un objet déterminé, sans pouvoir m'accuser d'une démarche inconsidérée. Ces scènes finissaient toujours par d'autres scènes de repentir : il avouait tout, il implorait à genoux son pardon, il me nommait la personne qui l'excitait contre moi, promettait de ne la revoir jamais, et dès le lendemain c'était à recommencer à nouveaux frais.

« Dans cet état de choses, j'exigeai (et je crois que j'en avais bien le droit) qu'il me fît le sacrifice entier d'une personne qui brouillait notre ménage, et l'abandon d'un certain commérage de billets. C'eût été, à cette époque, une centaine de louis de risqués, dont tout n'eût pas été perdu en traitant avec le mari (1). (Il en a coûté après bien davantage, et sans la mort du père de notre ami et d'autres événemens, je ne sais en vérité ce qui en serait résulté). Tout cela me fut promis, et toutes les promesses furent violées. Je résolus enfin, quoi qu'il m'en coûtât, de me soustraire à mon horrible situation, et, seule, sans autre argent que celui que je pus avoir sur mes bijoux, je fus en Angleterre, où du moins je n'eus que le malheur de l'indigence à supporter... Vous savez le reste, monsieur : avec les secours de mylord Lansdowne et de M. B. Vaugham, je revins à Paris plus d'un an après mon départ. Je n'avais pas demandé à revoir M. de Mirabeau; il me fit chercher, une nuit que quelque chose d'extraordinaire l'agitait. Je m'aperçus d'abord de l'altération de sa santé, j'en fus effrayée. Il me parla de ses affaires avec l'ancienne confiance; il me communiqua le projet d'une ambassade et le désir qu'il avait que je l'accompagnasse. J'aurais pu à cette époque réveiller d'anciens sentimens; mais le sacrifice que je continuais d'exiger était devenu pour le moment impossible (2). D'ailleurs nous n'eussions plus retrouvé le

(1) Ce que Mme de Nehra appelle un certain commérage de billets s'applique sans doute à des obligations souscrites par Mirabeau au libraire Lejay, qui était l'éditeur du *Courrier de Provence*. Voyez sur ce point le chapitre VI des souvenirs d'Étienne Dumont.

(2) Cette impossibilité dont Mme de Nehra ne spécifie pas la cause est expliquée par Étienne Dumont quand il dit dans ses *Souvenirs :* « Les liaisons de Mirabeau avec cette femme adroite et décidée (Mme Lejay) ne lui permettaient pas de le prendre avec elle sur un ton bien haut. Elle possédait trop tous ses secrets, elle avait trop d'anecdotes par devers elle, elle était trop dangereuse et trop méchante pour qu'il osât se brouiller avec elle, quoiqu'il en fût bien rassasié, et que dans la haute sphère où il était alors il sentît souvent que cette association l'avilissait. » (*Souvenirs d'Étienne Dumont*, p. 122.)

Digitized by Google

bonheur : il avait été profondément blessé de mon départ, et moi, je n'aurais pu lui pardonner peut-être de m'y avoir forcée. L'espèce de sentiment qui nous unissait était comme le duvet de la pêche : une fois effacé, il ne pouvait revenir. Je ne revis plus M. de Mirabeau que deux ou trois fois; après, il cessa de me demander. Je sais qu'il a, dans les derniers temps, désiré et craint de me rencontrer. S'il eût vécu, j'ignore ce qui serait arrivé... Pauvre malheureux! il lui en a coûté sa meilleure, je dirai sa seule amie... Je l'aimais et ne le flattais pas. Les vérités désagréables présentées par moi étaient mieux reçues et avaient plus de poids que présentées par d'autres; il lui en a coûté aussi sa santé et peut-être la vie, car j'étais un grand frein pour lui... Mais si, pour défendre ma cause et mes principes, je dois parler des torts de celui que nous avons aimé, il ne faut jamais confondre M. de Mirabeau avec les hommes ordinaires; de la fougue de ses passions naissait aussi cette énergie qui produisait de si belles et de si grandes choses. J'ose affirmer que son cœur était bon, qu'il appréciait plus que personne la vertu, et qu'il aimait tout ce qui était grand et beau avec enthousiasme. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les documens intimes qu'on vient de lire ne sont pas sans utilité pour l'appréciation exacte du caractère de Mirabeau. S'il n'y avait en lui que ce gros homme fougueux, sensuel et éloquent, dont l'image est présente à tous les esprits, le genre d'attachement qu'il a inspiré à une personne telle que Mme de Nehra serait, à mon avis, assez inexplicable. Que Mirabeau, à vingt-cinq ans, relégué dans une très petite ville de province, s'introduise auprès d'une jeune femme avec l'agrément d'un vieux mari grondeur et jaloux, qui l'admet, rassuré sans doute par sa laideur; qu'il séduise cette jeune femme, qu'il l'enlève, que les deux amans, arrêtés, séparés et emprisonnés, s'obstinent dans leur passion à cause des obstacles qu'on lui oppose, et que cette passion s'éteigne ensuite dès qu'elle cesse d'être contrariée, il n'y a rien là qui ne puisse s'expliquer par l'entraînement de la jeunesse et des sens.

Mais que Mirabeau, à l'âge de trente-six ans, avec cette laideur dont la première impression est si vivement constatée par Mme de Nehra, ait pu inspirer à une charmante jeune fille de dix-neuf ans, complétement libre de faire un autre choix, une affection calme, sincère, sérieuse, dans laquelle il n'entre ni sensualité, ni vanité, ni intérêt, car l'affection de Mme de Nehra, trop indulgente dans certains cas, n'est rien moins que servile et cupide, puisqu'on voit cette jeune femme, après avoir partagé cinq ans la vie besoigneuse et tourmentée de celui qu'elle aime, choisir pour le quitter, par un sentiment de fierté blessée, l'époque même où il arrive à la gloire, et par suite à l'opulence; que Mirabeau ait pu être aimé ainsi, n'est-ce pas là une preuve que la violence de son caractère et de ses passions était en quelque sorte compensée par un grand fonds

Digitized by Google

de bonté, de sensibilité, de délicatesse, et que, pour employer la métaphore philosophique de Mme de Nehra, Oromaze avait en effet, autant qu'Arimane, contribué à le former?

Il n'est pas moins vrai que le témoignage de Mme de Nehra, en nous aidant à nous rendre compte des bonnes qualités de Mirabeau, contribue également à nous éclairer sur l'intensité et les conséquences funestes d'un vice qui chez lui avait presque le caractère d'une infirmité.

Montesquieu fait une distinction plus spécieuse que juste lorsque, pour expliquer la fortune de César, il dit : « Cet homme extraordinaire n'avait pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, » entendant par *défaut* ce qui nuit au succès, et par *vice* ce qui dégrade l'être moral. Après avoir risqué cette distinction par un entraînement de subtilité qui l'égare quelquefois, Montesquieu la détruit lui-même deux pages plus loin, car il signale les fâcheux résultats de la passion de César pour Cléopâtre, qui le retint en Égypte et l'empêcha de profiter de sa victoire de Pharsale, et il conclut en ces termes : « Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres, et en ne prévenant pas les deux dernières, il remit en question ce qui avait été décidé à Pharsale (1). » Le vice de César avait donc ici toutes les conséquences d'un défaut, ou plutôt vice et défaut ne faisaient qu'un; mais si cela était déjà incontestable du temps de César, à une époque où il est assez difficile de déterminer en quoi consistait pour un homme public ce qu'on appelle aujourd'hui la *considération*, combien cela n'est-il pas plus évident de nos jours, où nul n'acquiert par lui-même sur ses semblables un ascendant solide et durable qu'à la condition de leur inspirer une certaine estime, incompatible avec certains désordres? Chacun sait que ce défaut de considération est l'écueil contre lequel luttait vainement le génie de Mirabeau et contre lequel le grand orateur, le grand homme d'état de la constituante se serait probablement brisé, s'il eût vécu. Étienne Dumont nous raconte qu'il l'a vu pleurer, à demi suffoqué de douleur, en disant avec amertume : « J'expie bien cruellement les erreurs de ma jeunesse. » Mais les confidences de Mme de Nehra nous confirment ce qu'on savait déjà : c'est que les erreurs de sa jeunesse continuaient à être les erreurs de son âge mûr. De son vice dominant naissait un enchaînement de faiblesses dont il était comme enlacé et paralysé. La passion effrénée des femmes engendrait les besoins d'argent et le goût du faste, la facilité à donner entraînait pour lui la facilité à recevoir de toutes mains, à plaider d'abord à peu près indifféremment toutes les causes, et le condam-

(1) *Grandeur et Décadence des Romains*, chap. XI.

Digitized by Google

nait enfin à n'aborder même sincèrement ce grand et beau rôle de modérateur de la révolution qu'avec les apparences et les inconvéniens de la vénalité. Ajoutons que Mirabeau ne parvenait pas même, comme d'autres vicieux, en faisant à ses sens une grande part, à préserver de leur tyrannie son intelligence et sa volonté. On voit, par les confidences de Mme de Nehra, à quel point il laissait troubler son âme par le dérèglement de ses instincts. Non-seulement il n'avait pas le courage de sacrifier à une femme qu'il estimait une femme qu'il n'estimait pas, mais, tout en exigeant de Mme de Nehra qu'elle fermât les yeux sur ses désordres, il souffrait dans son amour-propre de ne pas lui inspirer ce sentiment passionné et exclusif qui ne comporte point de tolérance. Il vient de nous apparaître tout à la fois dissolu et jaloux, partageant son cœur entre deux femmes, tandis que sa personne appartient à toutes celles qu'il rencontre sur son chemin, aussi agité, aussi furieux qu'un Othello, le pistolet à la main comme un héros de mélodrame, et cela dans un temps où il était déjà une puissance politique. Comment un homme aussi incapable de se gouverner lui-même aurait-il pu, malgré tout son génie, réussir à gouverner une révolution?

Et cependant ce génie était admirable. Aujourd'hui que la correspondance secrète de Mirabeau avec la cour est publiée, on peut apprécier non plus seulement ses qualités oratoires, mais aussi la profonde sagacité de ses vues, la justesse de ses conseils, et en somme l'honnêteté de ses intentions comme conciliateur de la monarchie, de la liberté et de la démocratie. Dès lors comment ne pas regretter qu'une mort prématurée l'ait empêché de tenter la solution de ce problème qui continue à peser sur nous, et de remplir toute sa destinée?

Qui sait s'il n'y a pas quelque chose de fondé dans la conviction qu'exprime Mme de Nehra, qu'elle l'aurait sauvé s'il ne l'eût point forcée de s'éloigner de lui. Il est certain que ce sont des excès plus encore que des travaux qui l'ont tué, et que ces excès se multiplièrent à partir du jour où il eut perdu la compagne aimable, douce et dévouée, qui réglait un peu sa vie et tempérait ses passions. L'idée que cette jeune femme aurait peut-être, en prolongeant l'existence de Mirabeau, contribué à changer le cours des événemens accomplis dans notre pays depuis 1789 ajoute une nuance de gravité à l'intérêt qu'elle inspire, et nous encourage à disputer à l'oubli son nom obscur et gracieux.

LOUIS DE LOMÉNIE.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1858.

Si l'on jette en ce moment un coup d'œil général sur l'Europe, on est frappé du caractère d'indécision et d'incertitude qui se trahit à peu près partout. La conférence chargée de régler les dernières questions d'application auxquelles donne lieu l'exécution du traité du 30 mars 1856 vient de se réunir à Paris; mais les incidens qui ont précédé cette réunion et surtout le conflit du Montenegro ne semblent point annoncer que le règlement définitif de la situation du gouvernement turc vis-à-vis des populations chrétiennes de l'empire soit un travail facile, et qui doive être promptement terminé. En Italie, les dernières discussions du parlement piémontais font naître d'étranges inquiétudes. Nous voulons bien faire la part des exagérations oratoires; mais que signifient les instances avec lesquelles M. de Cavour réclame les fonds nécessaires aux fortifications maritimes de Gênes? Le Piémont craint donc une guerre maritime? Apparemment ce n'est point la marine autrichienne que redoute M. de Cavour. La guerre donc avec qui? De l'autre côté de la Méditerranée, dans un pays plus excentrique, mais dont la France ne peut négliger de suivre les mouvemens, en Espagne, la session des cortès vient d'être prorogée avec une brusquerie et au milieu d'une confusion qui semblent devoir entraîner avant peu de nouvelles péripéties. En France, à défaut d'émotions politiques, l'opinion trouve un aliment malsain dans de regrettables incidens qui devraient demeurer dans la sphère des faits privés, et auxquels il est triste de voir prendre les proportions d'une préoccupation publique : elle s'inquiète d'un malaise financier et industriel dont la persistance est inexplicable; elle reçoit avec une défiance peu dissimulée la mesure de la conversion en rentes des biens fonciers des établissemens de bienfaisance, conseillée par une récente circulaire ministérielle. En Angleterre enfin, où depuis quelques années les partis politiques traversent des transformations ou forment des combinaisons si imprévues, une lutte

Digitized by Google

parlementaire, entamée avec une animation extraordinaire, vient de se terminer par une déroute de l'opposition, qui a répandu dans les rangs du parti libéral un désordre inoui. Il y a partout en Europe, nous ne dirons point un dissolvant secret, mais des dissonances qui troublent le regard et la vue. C'est peu de chose encore au milieu du calme général que ces symptômes d'incohérence et de décousu; mais les chefs d'orchestre feront bien d'y prendre garde. Nous vivons dans un temps où les questions morales et les questions politiques marchent, elles aussi, avec la promptitude de la vapeur et de l'électricité. Il serait dangereux, au milieu des mouvemens d'opinions qui se dessinent, de ne point consulter les signes du temps ou d'en méconnaître la portée.

Parmi les événemens de cette quinzaine, la première place appartient aux débats du parlement anglais.

Il nous est permis, à nous étrangers qui aimons et admirons les libres institutions de l'Angleterre, de juger avec une entière liberté d'esprit la lutte parlementaire qui s'est engagée sur la motion de censure présentée par M. Cardwell contre le ministère de lord Derby et de M. Disraeli. Les partis en Angleterre veulent tous, avec plus ou moins d'élan, le progrès politique, économique et social : ils sont tous libéraux; il n'en est donc aucun qui puisse nous inspirer des préventions défavorables, et nous croyons être en mesure de dégager avec impartialité les enseignemens qui ressortent des derniers débats parlementaires. Il s'agissait, dans ces débats, d'une de ces luttes d'ambitions dont le pouvoir est le prix, luttes que les institutions parlementaires moralisent, car elles laissent à chacun des compétiteurs les chances égales, et soumettent leur talent et la bonté de la cause qu'ils représentent au jugement contradictoire de l'opinion publique. Le prétexte de cette lutte avait une importance incontestable, car il s'agissait d'un des incidens politiques les plus graves qui se soient présentés dans la direction des affaires indiennes depuis la révolte des cipayes et du royaume d'Oude. Le résultat immédiat de cette longue discussion a trompé les espérances des adversaires du ministère; mais la discussion elle-même a donné lieu à des manifestations et à des mouvemens d'opinion qui, si l'on sait en tirer profit, doivent servir à la reconstitution régulière des partis au sein du parlement anglais. Or, cette reconstitution opérée, l'Angleterre ne peut que s'avancer avec plus de sûreté et de promptitude dans la voie des progrès sociaux et politiques.

Que l'on veuille bien se placer au point de vue de lord Palmerston et de ses amis. A leurs yeux évidemment, l'existence du cabinet de lord Derby et de M. Disraeli n'était qu'un accident temporaire, comme le fait même qui avait rendu nécessaire la formation de ce cabinet. Lord Palmerston et ses amis avaient été renversés dans la plénitude de leur ascendant, non point à cause de la direction générale de leur politique, mais à cause d'une mesure accidentelle qu'ils avaient présentée à la suite d'un événement étranger à l'Angleterre, et qui avait, contrairement à leurs prévisions, encouru la désapprobation de l'opinion publique. L'épisode qui a donné naissance au ministère de lord Derby une fois terminé, la mission spéciale que des circonstances extraordinaires avaient confiée à ce ministère une fois remplie, lord Palmerston et ses amis devaient naturellement aspirer à reprendre leurs

Digitized by Google

places sur les bancs de la trésorerie. La chose paraissait facile. En effet, le parti de lord Derby dans la chambre des communes, quoique compact, ne comprend pas plus du tiers des membres de cette chambre. La tentative de reprendre le pouvoir était même commandée à lord Palmerston et à ses amis par l'importance et la gravité des affaires que l'Angleterre a en ce moment sur les bras. Il y a l'Inde à reconquérir et à réorganiser; il y a dans l'état de l'Europe de graves questions à surveiller, à ménager ou à résoudre. Laisser aux prises avec de si grands intérêts et de si terribles difficultés un ministère faible, sans majorité dans la chambre des communes, un ministère dont les membres sont presque tous novices aux fonctions administratives et au maniement des grandes affaires, ce devait être, au point de vue de lord Palmerston et de ses amis, abandonner à tous les hasards les plus vastes et les plus pressans intérêts de l'empire britannique. Il fallait donc ressaisir le pouvoir dès cette session; il fallait y rentrer en s'entourant de toutes les lumières et de toutes les forces du parti whig; il fallait constituer avec les élémens les plus importans du parti libéral un gouvernement fort et durable. Il n'y avait plus qu'à saisir la première occasion et à souffler sur le ministère insuffisant de lord Derby.

L'occasion ne s'est pas fait attendre, et il faut convenir qu'au premier moment il était difficile de résister à la tentation qu'elle offrait à lord Palmerston et à ses amis, et que les choses se présentaient d'abord de la façon la plus défavorable au ministère de lord Derby. Le gouverneur-général de l'Inde, lord Canning, après avoir traversé avec une constance et une modération d'esprit remarquables les plus mauvais jours de la révolte, est en ce moment appliqué à l'écraser dans son dernier et plus redoutable foyer, le royaume d'Oude. C'est lui qui a dirigé l'armée de sir Colin Campbell sur la capitale de ce royaume, sur Lucknow. Lucknow est pris : ce grand coup militaire frappé, lord Canning croit devoir frapper un grand coup politique, en déclarant par une proclamation, aux propriétaires féodaux du royaume d'Oude, qu'à six exceptions près leurs droits de propriété sont confisqués, et qu'il n'y a pour eux d'espoir de recouvrer leurs possessions que dans une soumission immédiate et absolue. Certes cette proclamation de lord Canning est un acte étrange et d'une sévérité terrible. La confiscation est une violation du droit qui répugne aux sentimens du peuple anglais. Dans la répression d'une révolte, l'équité ordinaire indique que l'on ne peut pas punir un peuple en masse par une peine commune, que la clémence doit être générale, et le châtiment l'exception; renversant ce principe, lord Canning fait du châtiment la mesure générale, et de la clémence le cas exceptionnel. Les habitans de l'Oude ne sont point dans la situation des cipayes : ceux-ci, soldats de la compagnie, sont des révoltés militaires, et, par les abominables cruautés dont ils ont souillé leur sédition, ont appelé sur eux les plus terribles représailles; le peuple d'Oude n'est annexé aux possessions britanniques que depuis deux ans, il n'a pris part à la révolte que lorsque les cipayes sont venus porter la guerre chez lui et se sont emparés de Lucknow; en prenant les armes, il n'a fait que revendiquer son indépendance si récemment perdue. Enfin, comme mesure politique, n'y a-t-il pas à craindre que la proclamation de lord Canning, au lieu de dompter l'ennemi, ne l'exaspère,

Digitized by Google

et n'éternise la guerre, au lieu de pacifier l'Inde. Ces réflexions se présentaient à tous les esprits à la lecture de la proclamation de lord Canning, et il était impossible que la publication de ce document inexpliqué n'excitât une grande émotion dans le public et dans le parlement. Plusieurs raisons devaient cependant contenir le jugement que la conscience publique et les hommes politiques porteraient sur cette proclamation. Elle était un démenti si surprenant des antécédens de lord Canning, qu'il fallait, avant de l'apprécier, attendre les explications par lesquelles le gouverneur-général ne pouvait manquer de la justifier. Lord Canning avait montré jusque-là une telle modération envers les révoltés indiens, que ses compatriotes de Calcutta lui avaient donné par dérision le surnom de *Clémence*, et l'appelaient lord Clémence Canning. Personnellement, par la douceur de son caractère, par la solidité de son esprit, par les circonstances si exceptionnelles et si cruelles qu'il avait traversées et dominées dans son gouvernement, lord Canning avait droit aux égards de l'opinion et des hommes politiques, et ne pouvait sans injustice être condamné avant d'avoir été entendu. Enfin il y avait à craindre, dans un moment si critique, d'ébranler et de désorganiser devant l'insurrection indienne l'autorité anglaise par un blâme public porté hâtivement contre lord Canning, en qui cette autorité est aujourd'hui personnifiée.

Telle fut la situation dramatique que créa la publication de la proclamation de lord Canning. Il est évident que le ministère devait être interrogé sur un pareil document; il est également évident que le ministère pouvait, par sa réponse, contenir, réserver, suspendre, comme le conseillaient la justice et la politique, le jugement de l'opinion. Malheureusement le collègue de lord Derby chargé de la direction des affaires de l'Inde était lord Ellenborough. C'est un curieux et remarquable personnage que lord Ellenborough. Ce vieux patricien anglais est doué d'une éminente vigueur d'esprit et de caractère; mais son tempérament est incompatible avec la discipline politique, et ses boutades, trahissant son incontestable mérite, lui ont, pendant toute sa carrière, joué de mauvais tours. Placé à la tête du contrôle de l'Inde du temps de sir Robert Peel, il se vantait de ne jamais soumettre au premier ministre les affaires de son département et de les conduire en maître absolu. Nommé gouverneur-général de l'Inde en 1842, il fit la conquête du Scinde et de Gwalior; une proclamation extravagante qu'il adressa aux Hindous, et où il flattait leurs superstitions dans un style de despote asiatique, souleva contre lui l'opinion religieuse en Angleterre, et ses mauvais rapports avec le comité des directeurs de la compagnie le firent brusquement destituer. L'âge, on vient de le voir, n'a point calmé sa fougue. Il avait, par une dépêche, condamné la proclamation dont lord Canning lui avait envoyé le projet; ne se bornant point aux raisons générales d'équité et de politique qui s'élèvent contre la confiscation édictée par lord Canning, il était allé jusqu'à contester la légalité de l'annexion du royaume d'Oude aux possessions anglaises. Tant que cette dépêche restait secrète, cette appréciation était sans inconvénient; mais avec une hâte singulière, sans consulter ses collègues, lord Ellenborough, prévoyant une interpellation à la chambre des communes, autorisa le secrétaire du bureau du contrôle à promettre la publication immédiate de sa dépêche. La publication de cette

Digitized by Google

dépêche, qui montrait le gouverneur-général de l'Inde frappé de blâme par son ministre, qui allait apprendre aux populations du royaume d'Oude que le ministre des affaires de l'Inde regardait comme une usurpation l'annexion de ce pays aux possessions anglaises, était un scandale gouvernemental trop violent pour être toléré. En attaquant le ministère de lord Derby sur un pareil terrain, lord Palmerston et ses amis ne semblaient travailler qu'à restaurer la force, l'unité et la dignité du gouvernement. Dans cette conjoncture d'ailleurs, l'union du parti libéral paraissait facile à obtenir. Lord John Russell ne pouvait plus continuer au ministère Derby la protection qu'il lui avait accordée jusque-là; il devait se réconcilier avec lord Palmerston. La réconciliation a été bientôt faite, et lord John a dîné à Cambridge-House. En outre, lord Canning appartient à cette école d'esprits si distingués qu'on appelle les *peelites*. Les amis de lord Canning ne pouvaient manquer d'épouser sa querelle et de défendre son honneur contre l'inqualifiable procédé de lord Ellenborough. Les peelites se détacheraient donc du ministère auquel ils avaient accordé leur indulgence, et se rapprocheraient de lord Palmerston. Ce fut en effet un peelite, M. Cardwell, qui se chargea de présenter la motion de censure contre le gouvernement de lord Derby.

Le terrain d'attaque paraissait donc excellent, et tout annonçait la défaite de lord Derby, lorsque la situation fut subitement changée par la retraite volontaire de lord Ellenborough et par les explications qui prouvèrent que lord Derby et ses autres collègues étaient innocens de la publication de la trop fameuse dépêche. A partir de ce moment, lord Palmerston, lord John et les whigs auraient dû comprendre qu'il était impossible de renverser le cabinet tory par un coup de main. La retraite de lord Ellenborough mettait en effet hors de cause l'honneur de lord Canning. Après cette satisfaction, demander à la chambre des communes de punir le ministère de l'indiscrétion déjà expiée de l'un de ses membres, c'était changer le terrain du débat. Le ministère ne demeurait solidaire de lord Ellenborough qu'en un seul point : la condamnation de la politique de confiscation proclamée par lord Canning. L'indiscrétion personnelle de lord Ellenborough, la publication de sa dépêche, était un acte que tous les partis dans la chambre des communes devaient unanimement censurer; mais, ce prétexte enlevé, quel sens pouvait avoir la motion de censure? La question se posait alors sur la proclamation même de lord Canning, et la censure du ministère impliquait l'approbation au moins tacite des principes de cette proclamation. Ni l'opinion publique hors de la chambre, ni les libéraux indépendans au sein du parlement ne pouvaient s'associer à un tel vote : l'esprit de parti seul aurait pu entraîner jusqu'à cette injuste extrémité une majorité résolue; de ce côté, la position de lord Palmerston et de ses amis était encore moins avantageuse. Lord Palmerston, lord John et les whigs n'ont pas su s'assimiler les libéraux indépendans et les radicaux, ni même les peelites, et après avoir commis la faute d'engager et de soutenir la discussion pendant plusieurs jours, ils ont été obligés de conseiller eux-mêmes à M. Cardwell de retirer sa motion.

Le sujet de la motion avait pour ainsi dire disparu du débat; la vraie question qui s'agitait aux dernières séances, c'était la situation des partis, ou plutôt la situation de ces diverses fractions qui se désignent sous la dé-

Digitized by Google

nomination commune de parti libéral, et par lesquelles lord Palmerston et lord John Russell espéraient se faire porter au pouvoir. Dans la conduite de cette discussion, le *leader* du ministère dans la chambre des communes, M. Disraeli, a fait preuve d'une singulière habileté de tactique. Un seul membre du gouvernement, le *solicitor general*, sir Hugh Cairns, prit la parole, et réfuta avec une grande verve et une rare vigueur de dialectique le discours de M. Cardwell. Après sir Hugh Cairns, aucun membre du gouvernement ne prit part à la discussion. M. Disraeli, contenant ses amis sur leurs bancs, abandonna la défense du ministère contre les attaques des whigs et des palmerstoniens aux peelites, aux radicaux et aux indépendans. M. Bright, un des plus grands orateurs de l'Angleterre contemporaine, M. Roebuck, sir Robert Peel, sir James Graham, vinrent l'un après l'autre battre l'opposition. Ce fut sir James Graham qui porta le coup décisif en venant annoncer que lord Aberdeen, après la retraite de lord Ellenborough, avait jugé que l'honneur de lord Canning était satisfait, et que la lutte, poussée plus loin, dégénérait en combat de faction. A mesure que le débat se prolongeait, l'opinion publique se prononçait de jour en jour plus vivement contre l'opposition, et la foule qui stationnait devant la chambre a salué de ses applaudissemens M. Disraeli lorsqu'après la dernière séance il montait en voiture pour rentrer chez lui.

Ce dénoûment consolide du moins jusqu'à l'année prochaine le cabinet de lord Derby et de M. Disraeli; mais ce n'est point le résultat le plus intéressant de cette grande lutte parlementaire. L'influence qu'elle doit avoir sur la reconstitution des partis réguliers en Angleterre est à nos yeux un fait plus considérable. Il est manifeste que le grand parti libéral anglais, qui vient d'étaler ses divisions, profitera des leçons que se sont mutuellement données les principaux de ses membres. L'aristocratie whig, qui a la prétention de diriger ce parti, comprendra sans doute qu'elle doit se retremper dans les élémens avancés de la chambre des communes, au sein de ces libéraux indépendans qui comptent parmi eux des hommes aussi puissans par le talent et aussi vigoureux par le caractère que M. Bright et ses amis. Si les peelites allaient rejoindre le parti conservateur progressiste, si les whigs, brisant leurs liens d'étroite coterie, s'assimilaient les libéraux avancés, l'Angleterre pourrait encore et prochainement donner au monde le spectacle et l'exemple de deux grands partis, émules plutôt que rivaux, se relayant au pouvoir et dans l'opposition, et travaillant à l'envi aux progrès de leur pays et de la civilisation par la conservation des institutions libres, chaque jour améliorées par des réformes efficaces.

Tandis que ces dramatiques agitations remuaient la société politique, un nouveau deuil venait frapper, dans l'asile que lui donne l'hospitalière Angleterre, la famille d'Orléans. La mort, si cruelle dans ses surprises, éteignait une des âmes les plus pures, un des plus hauts caractères de notre époque. L'estime universelle avait accompagné Mme la duchesse d'Orléans durant son existence; les regrets unanimes la suivent dans sa fin prématurée. Bien des causes étouffent en ce moment la voix de ceux qui ont pu apprécier l'intelligence et le cœur de la duchesse Hélène; comment mesurer l'étendue de la perte qu'ils ont faite au bord de cette tombe si soudainement ouverte? Qu'on

Digitized by Google

nous permette du moins de donner à Mme la duchesse d'Orléans la seule louange que sa modestie eût acceptée, car c'est la simple reconnaissance du devoir auquel elle avait dévoué sa vie. Les malheurs terribles qui l'avaient frappée, la mort funeste du duc d'Orléans, la révolution de février, l'exil, la perte de l'héritage et de la patrie de ses enfans ne lui avaient fourni que trop d'occasions de signaler son courage, sa grandeur d'âme et sa résignation : c'étaient ses titres à l'intérêt qu'elle excitait chez tous les cœurs généreux. Mais la mémoire de Mme la duchesse d'Orléans se recommande à l'avenir par quelque chose de plus élevé que l'intérêt qui s'attache à l'infortune héroïquement traversée ou noblement subie. Ses enfans, même dans l'exil, avaient encore à sauver leur héritage moral, la tradition libérale et patriotique que leur léguait le testament de leur père. Cet héritage, Mme la duchesse d'Orléans le leur a conservé. Guidée par ces clartés sûres et fortifiantes que répand dans une conscience honnête le sentiment d'un devoir simple à remplir, elle n'a laissé entamer le patrimoine moral de ses enfans par aucune de ces molles concessions que l'incertitude des événemens et d'inquiets calculs conseillent aux hommes d'état. On a voulu quelquefois attribuer à Mme la duchesse d'Orléans un caractère politique : Mme la duchesse d'Orléans n'a point été une femme politique. Elle a été une bonne mère, et c'est dans sa piété maternelle qu'elle a puisé la droiture et la dignité du rôle public que lui imposaient les circonstances. Hélas! la mère s'est sacrifiée jusqu'à la fin. Le climat de l'Angleterre était contraire à la santé de Mme la duchesse d'Orléans; mais ses fils étaient arrivés à cet âge où une libérale et forte éducation ne peut s'achever que par le spectacle d'une grande société, et par l'étude des intérêts et des institutions qui animent et gouvernent l'activité des peuples libres. La princesse, oubliant le soin de sa santé délabrée, voulut accompagner ses fils en Angleterre, et c'est là, c'est à son poste de mère, qu'elle a trouvé la mort.

Si nous revenons en France, nous n'avons à signaler d'autre fait important que la circulaire ministérielle relative à la conversion en rentes des propriétés immobilières des établissemens de bienfaisance. L'opinion a fait à cette circulaire un accueil peu favorable, et nous aimons à espérer, ou que les intentions du gouvernement ont été mal interprétées, ou que le gouvernement, éclairé par les objections qui s'élèvent, atténuera les instructions si pressantes qui ont été adressées aux préfets. Dans certains cas particuliers, l'état, tuteur des établissemens charitables propriétaires de mainmorte, peut faire acte de prévoyance et de sagesse en conseillant à ceux de ces établissemens qui administreraient maladroitement leurs ressources de rechercher des placemens avantageux. Il peut arriver par exemple que tel ou tel hospice ait dans ses propriétés des parcelles de terrain chères à exploiter, ne rendant pas un revenu proportionné au prix en capital auquel on pourrait s'en défaire. Dans ce cas, l'établissement de bienfaisance agira sagement, s'il convertit en rentes une valeur immobilière qui ne lui donne point un revenu suffisant. Nous ne pouvons pas croire que l'intention du gouvernement aille au-delà de ce principe de bonne administration. Peut-être, en examinant attentivement l'état des propriétés des hospices et des établissemens charitables, trouverait-on que ces parcelles qu'il serait utile d'échan-

Digitized by Google

ger contre des placemens mobiliers n'atteignent pas une valeur totale de 100 millions. Quant à la conversion des 500 millions de biens-fonds que possèdent les établissemens charitables en fonds publics, elle nous paraîtrait peu prudente, en admettant qu'elle fût possible. « Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier, » dit le proverbe populaire. Pourquoi ne ferait-on pas au patrimoine des pauvres l'application de cette sage maxime? Pourquoi irait-on tarir, par cette interdiction de la propriété foncière aux hospices, une de leurs plus riches ressources, en décourageant les legs et les donations de biens-fonds qu'ils reçoivent de la charité privée? Mais nous ne croyons pas à la conversion immédiate et totale des biens-fonds en rentes dont on a parlé, par la simple raison que les effets de cette double opération accomplie à la fois seraient contradictoires, et annuleraient le bénéfice qu'on s'en promet.

La presse autrichienne se montre en ce moment fort émue de la tournure qu'a prise l'affaire du Montenegro. Cette émotion est-elle partagée par le cabinet de Vienne? Nous ne le croyons pas. Sans doute la question n'a pas suivi la marche qu'il désirait, et la réserve qu'il a observée à Constantinople pendant que les représentans de la France, de l'Angleterre et de la Russie agissaient avec tant d'insistance auprès de la Porte pour la détourner d'une entreprise inopportune, témoigne assez qu'il ne désapprouvait pas d'abord cette entreprise. Néanmoins il n'y a pas d'apparence qu'il garde rancune aux trois autres grandes puissances pour la fermeté qu'elles ont mise à réclamer la suspension d'hostilités qui ne s'annonçaient pas d'une manière favorable pour les Turcs. La France, l'Angleterre et la Russie ont rendu, dans cette conjoncture, un véritable service à la Turquie et à l'Autriche. L'expédition dirigée contre les districts contestés de la plaine qui avoisine le Montenegro pouvait avoir en effet des conséquences fâcheuses pour les deux empires limitrophes. Peut-être n'y avait-on pas assez réfléchi à Constantinople et à Vienne : la Tsernagore est peuplée de Slaves, et c'est l'un des points sur lesquels les populations slaves de l'Autriche et de la Turquie ont constamment les yeux ouverts. Il ne faut s'exagérer ni l'importance du Montenegro ni le degré de civilisation de ses habitans. C'est un petit peuple de deux cent mille âmes dont les lois et les usages ne sont rien moins que policés. Les rapports du commandant en chef des troupes monténégrines au prince Daniel sur les engagemens qui ont eu lieu autour de Grahovo prouvent, en même temps que la fougue de leur courage, toute la rudesse de leurs mœurs; mais la position qu'ils ont su se faire en maintenant leur indépendance contre les tentatives répétées de la Turquie pour leur imposer son autorité, cette position, illustrée par une résistance séculaire, attire sur eux l'attention de tous les Slaves. On peut encore se rappeler l'agitation que causa parmi eux, à la fin de 1852, dans des circonstances analogues à celles dont nous venons d'être témoins, la campagne d'Omer-Pacha contre le Montenegro. L'Autriche en fut frappée alors; elle sut à propos pourvoir au danger, et la mission du comte de Linange, mission véritablement bienfaisante, produisit la plus heureuse impression non-seulement sur les chrétiens de la Bosnie et de l'Herzégovine, mais sur tous les Slaves des provinces méridionales de la Hongrie. Elle sauva en même temps le gouvernement otto-

Digitized by Google

man des conséquences d'une faute qui aurait pu provoquer la plus sérieuse agitation jusqu'en Serbie et en Bulgarie. La dernière expédition présentait les mêmes inconvéniens et faisait naître les mêmes périls. Si l'on veut bien examiner de sang-froid et sans opinion préconçue l'état des choses, on reconnaîtra qu'en saisissant dans cette dernière occasion le rôle que l'Autriche avait su prendre en 1852, les puissances ont rendu à la Turquie le même service, et que le cabinet de Vienne ne doit avoir d'autre regret que de leur avoir cette fois laissé le soin de l'imiter, au lieu de rester lui-même fidèle au précédent qu'il avait créé.

On sait en quoi consiste la concession demandée à la Porte. Le Montenegro est indépendant de fait depuis nombre d'années. Cette indépendance toutefois n'a encore été officiellement reconnue par aucune puissance, et la Turquie la conteste formellement. Il serait certainement désirable que la question fût tranchée, et pour notre part nous croyons que, si l'on devait l'aborder, la seule solution possible serait de mettre le droit d'accord avec le fait. L'intégrité de l'empire ottoman a été placée par le traité de Paris sous la sauvegarde de l'Europe, et c'est une des bases essentielles de l'équilibre général; mais si les intérêts des cabinets, comme leurs engagemens solennels, leur font un devoir de veiller à ce qu'il n'y soit porté aucune atteinte, leur équité répugnerait certainement à replacer de leurs mains, sous la suzeraineté du sultan, une petite peuplade chrétienne qui depuis si longtemps a su s'y soustraire à force de persévérance et de courage. Supposer qu'on le pourrait sans difficulté, ce serait ne pas se rendre compte de la puissance de l'opinion en Europe. Cette opinion, en définitive si éclairée et si sage, a pu s'élever depuis quelques années contre l'incurie des Grecs, contre leur mauvaise politique; elle a pu, en voyant le médiocre parti qu'ils ont su tirer d'une situation si favorable, se demander si les cabinets ne s'étaient point trompés en démembrant l'empire ottoman, pour créer un royaume qui n'a été jusqu'à présent pour eux qu'un fardeau et un embarras. En se posant ces questions, personne cependant n'osait publiquement regretter l'indépendance de la Grèce, personne n'osait faire des vœux qui y fussent contraires, et même au plus fort de la guerre, lorsque, joignant l'ingratitude à l'imprévoyance, la Grèce s'employait tout entière en faveur de nos adversaires à des diversions qui obligeaient à occuper son territoire, c'est en protectrice encore plus bienveillante que sévère que la France s'est présentée au Pirée. Elle obéissait à un penchant habituel pour la modération, à l'instinct de générosité qui domine en toute occasion sa conduite; mais elle n'aurait pu y manquer en cette circonstance sans blesser les sentimens de l'Europe, qui, bien que la vieille lutte ait cessé entre l'islamisme et le christianisme, bien que l'intérêt des deux croyances soit le même en Turquie, ne peut pas abdiquer toute sollicitude pour ses coreligionnaires. On se trouverait aux prises avec les mêmes difficultés, si l'on voulait aujourd'hui prêter main-forte à la Turquie pour établir son autorité sur le Montenegro, et peut-être serait-on accusé d'aller plus encore contre le vœu de la nature; car si les Grecs sont présentement indépendans, il leur a fallu pour le devenir le concours de la France, de l'Angleterre et de la Russie, et les Monténégrins ne doivent qu'à leur propre énergie la situation dont ils jouissent.

Digitized by Google

On ne pourrait donc, nous le répétons, toucher à cette situation que pour la régulariser. Cependant, comme toutes les puissances ne sont pas d'accord sur la question de principe, les cabinets de Paris, de Londres et de Saint-Pétersbourg ne demandent point actuellement qu'elle soit posée; ce n'est point de l'indépendance du Montenegro qu'il s'agira dans la commission mixte dont ils ont instamment réclamé l'institution.

Par suite de l'état de lutte qui existe depuis si longtemps entre les Monténégrins et les Turcs, les frontières des deux pays sont demeurées fort indécises. Au pied de la Montagne s'étendent des territoires contestés qui ont tour à tour appartenu soit au Montenegro, soit aux pachaliks voisins. De là une incertitude dont l'expédition récente sur Grahovo, ainsi que celle de 1852 dans le même district, atteste tout le danger. Chaque jour d'ailleurs cette incertitude est une source de conflits souvent sanglans entre les populations. Les autorités respectives sont fréquemment appelées à intervenir, et il en résulte de petites guerres en quelque sorte privées, que des trèves ménagées par les consuls étrangers suspendent quelquefois, mais qui recommencent toujours. C'est à ces conflits que les puissances désirent mettre un terme en délimitant exactement les frontières sur la base du *statu quo* de 1856. Il sera facile sans doute de constater l'état de possession à cette date si rapprochée de nous, et, en le précisant, les puissances rendront impossible le retour de ces contestations, qui entretiennent en permanence l'agitation sur un point d'où elle pourrait si facilement se propager, et qui, lors même qu'elles n'auraient pas une portée si étendue, mériteraient encore toute la sollicitude des cabinets en raison du sang qu'elles font continuellement verser. L'œuvre dévolue à la commission sera donc une œuvre d'humanité en même temps que de bonne politique. La presse autrichienne, qui l'a contesté jusqu'à présent, devra tôt ou tard le reconnaître elle-même.

Ce qui se passe depuis quelque temps en Espagne est vraiment singulier, et pourrait, si l'on n'y prenait garde, devenir périlleux. Voici deux années que le parti modéré, merveilleusement servi par ses adversaires, s'est retrouvé en possession du pouvoir, et il n'est point parvenu à ressaisir d'une main ferme la direction des affaires; il se consume en tiraillemens intérieurs et en antagonismes incessans. De quelque côté qu'on regarde au-delà des Pyrénées, rien ne se dessine avec netteté; toutes les combinaisons semblent provisoires, les crises sont permanentes; on dirait que dans toutes les luttes il y a un secret que nul ne révèle, et qui donne à la politique un caractère incertain et précaire, qui crée une situation fausse pour tout le monde, pour le cabinet et pour les chambres comme pour la royauté elle-même. N'est-ce point là encore l'histoire de ces dernières péripéties qui viennent de se terminer à Madrid par le changement du ministre de l'intérieur et par la clôture précipitée des cortès? Le cabinet actuel, présidé par M. Isturitz, compte déjà quelques mois d'existence; il est évidemment composé d'hommes bien intentionnés. Par malheur, il est bien clair que, depuis son avénement, il est frappé d'une secrète impuissance; il n'a d'autre occupation que celle de vivre. Il ne peut faire un effort pour imprimer à sa politique un élan plus décidé sans risquer de provoquer des dissidences qui se traduisent en quelque crise nouvelle. Le fractionnement du parti conservateur est la fai-

Digitized by Google

blesse du ministère, et c'est aussi sa force en un certain sens : ceux qui inclineraient volontiers vers la réaction le soutiennent pour ne point voir prédominer des influences plus libérales; les partisans des précédens ministères l'appuient pour ne point laisser arriver au pouvoir M. Bravo Murillo. C'est ce qui explique comment le cabinet de M. Isturitz a eu constamment jusqu'ici la majorité dans les chambres sans trouver réellement dans cet appui un gage de force et de durée. Le parlement n'a nullement fait défaut au ministère, mais il l'a soutenu dans les conditions que nous venons de décrire, en le considérant à peu près comme un pouvoir provisoire, comme un témoin des luttes des partis, ou en essayant de le dominer, de lui imposer une volonté. Aussi a-t-on vu presque toutes les questions s'agiter en quelque sorte au-dessus de la tête du cabinet, qu'on se plaisait à représenter comme neutre, même quand il ne le voulait pas, même quand il s'efforçait de prendre couleur dans les discussions. Ce n'est point avec le ministère que les fractions militantes des chambres semblaient avoir affaire; c'est entre elles qu'elles se disputaient pour ainsi dire un pouvoir en déshérence. Le parlement espagnol a malheureusement dépensé beaucoup de temps depuis quelques mois dans des luttes de ce genre, luttes d'autant plus vives que les dissidences du parti conservateur ont un caractère plus personnel. C'est ainsi que les chambres de Madrid sont arrivées prématurément à la fin de leur session, laissant en suspens les affaires les plus urgentes, la loi sur la presse, les derniers arrangemens avec le saint-siége concernant les biens ecclésiastiques, divers projets de réformes sur l'administration provinciale, sur le notariat, sur le régime hypothécaire. Il est vrai qu'en compensation le sénat a passé plus d'une semaine à débattre la question de la statue de M. Mendizabal; le congrès de son côté a discuté pendant plusieurs jours sur la publication d'un discours de M. Bravo Murillo ou sur des questions règlementaires. C'est à ce moment qu'ont éclaté les dernières péripéties.

Quel a été le prétexte de la crise qui vient d'avoir lieu, crise toujours latente d'ailleurs, on le sait déjà? Une difficulté s'est élevée dans le congrès au sujet d'une interprétation du règlement intérieur de la chambre. Le ministère aurait pu rester neutre; il a mieux aimé se jeter dans la mêlée, il s'est prononcé nettement pour l'interprétation la plus favorable aux droits du président du congrès, et il a obtenu gain de cause; mais pour la première fois il a trouvé contre lui une minorité assez considérable, et dans cette minorité comptaient quelques hauts fonctionnaires du gouvernement. De là grande émotion dans la majorité, qui se réunissait aussitôt et décidait que le cabinet devait être mis en demeure de faire acte de vigueur et d'autorité en frappant de révocation les fonctionnaires dissidens. Le président du congrès, M. Bravo Murillo, avait, dit-on, reçu la mission de faire savoir au gouvernement qu'une politique plus énergique était dans les vœux de la majorité, et le ministre de l'intérieur lui-même, M. Ventura Diaz, se faisait l'homme de ces résolutions. Ce n'était point là cependant l'affaire du président du conseil, qui trouvait plus d'inconvéniens que d'avantages à subir cette pression de la majorité du congrès, et M. Ventura Diaz, trop imprudemment engagé en cette aventure, était obligé de donner sa démission. La difficulté était d'empêcher une dislocation plus complète du cabinet, et de

Digitized by Google

trouver un successeur à M. Ventura Diaz. M. Posada Herrera est le nouveau ministre de l'intérieur. Par lui-même, M. Posada Herrera est un homme de talent, qui a professé le droit administratif, qui n'a point toujours été à l'abri des variations politiques, mais qui est depuis longtemps conservateur, et occupait récemment les fonctions de *fiscal* ou procureur de la reine au conseil d'état. Ce qui donnait une certaine gravité à sa nomination, c'est qu'il comptait justement la veille dans cette minorité contre laquelle des mesures de rigueur avaient été conseillées. Il est bien clair qu'en choisissant un tel collègue, M. Isturitz a voulu faire montre d'indépendance et se soustraire à l'absorbante protection de la majorité. Seulement, après cela, il ne fallait plus songer à se présenter devant le congrès, sous peine de s'exposer à périr dans quelque embuscade, et c'est ce qui a motivé la clôture précipitée de la session. Le cabinet devait être d'autant moins disposé à se retrouver en face des chambres, qu'il était menacé de très sérieuses difficultés dans une affaire d'une apparence toute spéciale, et qui en réalité a excité des passions de plus d'un genre à Madrid : il s'agit d'un projet présenté pour la construction du chemin de fer des Aldudes. Les chemins de fer espagnols peuvent rejoindre la France par divers points; il y a la ligne naturelle d'Irun, et il y a aussi la ligne qui passe par Saragosse et la Navarre, allant aboutir à la frontière par les Aldudes. Cette dernière voie est, dit-on, difficile, coûteuse, et de plus elle nuirait singulièrement aux Castilles, aux Asturies, aux provinces basques, desservies par le chemin du Nord proprement dit. Il y a un inconvénient bien plus grave : les Espagnols, on le sait, prennent vivement tout ce qui touche à leur nationalité; ils ont toujours peur de voir s'affaiblir cette solide cuirasse des Pyrénées, ou de livrer les clés de leurs portes. Le chemin des Aldudes leur semblait une porte ouverte. En toute cette affaire, à tort ou à raison, ils ont cru voir la marque d'influences étrangères. Il n'en a pas fallu davantage pour que les susceptibilités nationales aient eu leur rôle dans cette mêlée d'intérêts, si bien que la commission législative nommée avant la suspension des chambres était en majorité hostile au chemin des Aldudes. Le cabinet s'est donc mis à l'abri de difficultés immédiates en prononçant la clôture de la session, et M. Salamanca n'a point été fâché sans doute de voir un projet auquel il s'intéresse fort échapper pour le moment à une déroute assez probable. Maintenant le danger n'est qu'ajourné, cela paraît assez clair. Si le ministère actuel n'a pu laisser les cortès continuer leurs travaux, il ne pourra sans doute les convoquer de nouveau, et une dissolution du congrès semble le complément inévitable de la suspension qui vient d'avoir lieu. Seulement, d'ici là, le cabinet de M. Isturitz sera-t-il encore debout? Une chose est certaine, c'est que ce provisoire est singulièrement périlleux; rien ne le prouve mieux que la réapparition d'une feuille clandestine, le *Murcielago*, qui court Madrid, et se remet à colporter toutes les diffamations ou toutes les médisances. Ce n'est point là le symptôme des situations fortes.

Voilà ce que nous avons entrevu, nous n'oserions dire observé, dans une excursion de quelques jours que nous venons de faire en Espagne à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer de Madrid à Alicante. Pour donner ici l'impression complète que nous avons rapportée, nous ne pouvons nous

Digitized by Google

empêcher de signaler le contraste singulier que présentent les conversations désenchantées des hommes politiques de Madrid comparées à l'enthousiasme populaire qui a, sous nos yeux, accueilli et accompagné la reine Isabelle dans son voyage d'Aranjuez à Alicante. Les politiques blasés de Madrid auront beau faire : la royauté est encore une institution bien vivace en Espagne. Il faut avoir vu ces paysans accourir sur le passage du train royal, cette foule populaire si pittoresque dans ses costumes, si expansive dans ses manifestations, s'amonceler autour des stations et attendre pendant de longues heures, sous un brûlant soleil, — puis, lorsque le train royal s'arrêtait, jeter des colombes dans la voiture de la reine, se précipiter autour d'elle, s'agenouiller à ses pieds, pousser les vivats les plus chaleureux, se livrer à tous les élans d'une émotion qui se communiquait aux spectateurs les plus froids et les plus désintéressés! La reine était visiblement émue elle-même, et pleurait de joie. Ce spectacle touchant était aussi nouveau pour elle que pour ce peuple qui adorait en elle le prestige royal. Un pareil voyage, nous en avons le ferme espoir, laissera de durables et salutaires impressions au cœur de la reine Isabelle. Elle a pu comprendre la réciprocité de dévouement que commandent à leur souveraine les naïves et attendrissantes effusions de ce brave peuple.

Au surplus, pour revenir à Madrid, ce n'est point nous qui nous plaindrons de l'importance que les questions d'affaires prennent, comme on vient de le voir pour le chemin de fer des Aldudes, dans les préoccupations et les menées des partis politiques. La politique en Espagne est trop exposée à dégénérer en intrigues, et il serait temps qu'elle trouvât au moins un thème substantiel et fécond dans les questions industrielles auxquelles est attachée la régénération du pays. Il est impossible de traverser l'Espagne, ne fût-ce, comme nous l'avons fait, qu'à vol d'oiseau, sans être frappé des immenses ressources que présentent ce vaste pays et les fortes races qui l'habitent. L'ouverture de la ligne de Madrid à Alicante inaugure heureusement cette phase nouvelle où l'Espagne va entrer. Ce chemin, qui ne compte pas moins de 455 kilomètres, met Madrid à quatorze heures de la Méditerranée, et donne un port de mer à la capitale de l'Espagne, comme l'a très bien dit M. Salamanca dans le discours qu'il a adressé à la reine à son arrivée à Alicante. Ce chemin est l'œuvre et l'on pourrait dire le tour de force de M. Salamanca, à qui ses adversaires ne sauraient enlever le mérite d'avoir doté l'Espagne de son premier grand chemin de fer. L'Espagne est également redevable aux banquiers et aux capitalistes français qui ont eu en elle assez de confiance pour entreprendre l'acquisition et l'exploitation de cette ligne; mais c'est une dette qu'il lui sera facile d'acquitter, car le chemin de Madrid à Alicante, malgré l'insuffisance de son matériel et les difficultés qui accompagnent toujours les débuts d'une exploitation aussi considérable dans un pays aussi nouveau, donne déjà de tels résultats, que l'on peut lui promettre dans un très prochain avenir le trafic le plus actif et des produits largement rémunérateurs.

Les élections générales qui viennent d'avoir lieu en Portugal ont rendu au ministère Loulé-Avila une majorité beaucoup plus forte que celle dont il s'était si brusquement défait par une ordonnance de dissolution. Voici en

Digitized by Google

gros l'historique de cette singulière crise dont personne ne peut ou ne veut jusqu'ici donner le véritable mot. Aux termes de la loi fondamentale, les membres de l'une ou l'autre chambre ne peuvent pas exercer de fonctions publiques salariées à moins d'un vote qui les y autorise. Par une sorte d'accord tacite, ce principe n'avait jamais été cependant appliqué au conseil d'état, que son mode d'organisation et ses attributions quasi-souveraines rendent à peu près indépendant des ministres; mais la loi n'admettait pas d'exception, et dans la session dernière le comte de Thomar, tout conseiller d'état qu'il est lui-même, souleva un débat à ce sujet dans la chambre des pairs, dont les dispositions à l'égard du cabinet étaient au moins douteuses. La première pensée du cabinet fut de parer le coup en s'abritant derrière un conflit parlementaire, et la chambre des députés, dont il pouvait se croire sûr, fut saisie de la question; mais cette dernière n'avait pas encore eu le temps de se prononcer qu'elle était dissoute.

Deux versions circulent sur les causes de cette détermination subite. D'après les uns, le ministère avait acquis d'avance la certitude que la majorité des députés allait pour la première fois lui faire défaut, et il aurait préféré les risques d'un appel aux électeurs à ceux d'une défaite parlementaire. Selon d'autres, il n'aurait dissous la chambre des députés que pour gagner du temps, en condamnant momentanément au silence l'opposition de la chambre des pairs. Dans l'interrègne parlementaire qu'entraînaient de nouvelles élections, le mariage du roi allait s'accomplir, et dom Pedro V, dont le constitutionalisme ne répugnait pas moins en 1858 qu'en 1856 à violenter les décisions de la chambre haute, allait avoir là une occasion naturelle et prévue d'y renforcer l'élément ministériel. Une fournée de pairs, faite à l'occasion du mariage royal, cessait effectivement d'être un expédient politique pour devenir une pure affaire de cérémonial et de tradition. Reste à savoir si dom Pedro donnera raison à ces calculs. A l'heure qu'il est, aucune nomination de pairs n'a encore paru.

Quoi qu'il en soit, un grand fait ressort des dernières élections : c'est que le pays veut bien décidément en finir avec les anciennes coteries politiques. En 1856, on avait attribué le succès électoral de l'administration incolore que préside le marquis de Loulé à la guerre acharnée que s'étaient faite au scrutin les cabralistes et les septembristes tant anciens que nouveaux (confondus, depuis le ministère Saldañha-Fontes, sous le nom de parti de *la régénération*). En 1858, pareille explication n'est plus soutenable : cabralistes et régénérateurs se sont subitement coalisés, et cependant l'insuccès des uns et des autres a été plus complet qu'il y a deux ans. C'est aux hommes d'une réelle valeur que comptent en assez grand nombre ces deux partis à faire leur profit de la leçon, en répudiant tout les premiers des classifications qui ne servent plus qu'à les compromettre, car au fond elles ne répondent plus à rien. Les deux partis ont fait à tour de rôle, depuis quinze ans, tant de reculades involontaires ou calculées, ils ont si souvent échangé leurs programmes, selon que les circonstances les poussaient au pouvoir ou les rejetaient dans l'opposition, que pour transformer leur coalition d'une heure en alliance réelle et durable, ils n'auraient de part et d'autre aucun principe à sacrifier. A défaut de questions de principe restent, il est vrai, entre

Digitized by Google

eux d'irritantes questions personnelles; mais, dans les loisirs forcés que leur créent les dernières élections, ils auront le temps de réfléchir qu'il vaut encore mieux être ensemble que de n'être pas.

L'intolérance religieuse se manifeste en Suède par de nouvelles rigueurs; on dirait que l'église luthérienne de ce pays prend à tâche de braver l'opinion de l'Europe. Il y a quelques mois, la *Revue* a publié une étude sur la discussion et le rejet de la loi proposée par le roi Oscar, loi libérale, si on la compare à l'état de choses actuel, et qui adoucissait, n'osant l'abolir tout fait, la pénalité barbare du temps de Charles XI. Cette étude a été lue avec sympathie par les esprits libéraux de la Suède, et le roi lui-même avait bien voulu exprimer sa satisfaction à ce sujet. Les défenseurs du despotisme clérical ont été naturellement fort irrités de voir démasquer ainsi leurs passions intéressées et mettre à nu la pauvreté de leurs argumens. Ces colères, auxquelles nous nous attendions, ne pouvaient guère nous émouvoir. Nous avons été plus surpris, il faut l'avouer, quand l'*Aftonblad* s'est mis à défendre contre nous ce qu'il attaquait la veille. Nous exagérions le mal, disait-il; nous donnions à ces lois ecclésiastiques de la Suède une importance qu'elles n'ont pas. Comparer le luthéranisme suédois au catholicisme napolitain, quelle injustice! Puis, s'exaltant peu à peu, et oubliant la politesse en même temps qu'il reniait ses principes, il ne craignait pas de déclarer que notre travail avait été écrit sous l'inspiration des jésuites. L'organe du libéralisme suédois, libéralisme fort incertain, comme on voit, imprimait ces belles choses au moment même où tous les journaux protestans de France s'associaient hautement à nos réclamations. L'*Aftonblad* est obligé aujourd'hui d'employer des expressions plus sévères que les nôtres. Des rigueurs que nous regardions comme impossibles viennent d'être déployées par le gouvernement du prince-régent en faveur de la tyrannie ecclésiastique. Voici ce qu'on lit dans un des derniers numéros de ce journal, à la date de Stockholm, 19 mai 1858 : « La cour royale a prononcé aujourd'hui un arrêt qui fera le tour du monde civilisé, et qui excitera une réprobation universelle contre l'intolérance de la législation religieuse que nous conservons pour la honte de notre pays et de notre siècle. De quoi s'agit-il donc? En deux mots, voici les faits. Ce n'était pas assez d'avoir repoussé l'abrogation de lois qui semblaient devenues inapplicables; le gouvernement du régent, oubliant les généreuses tendances du roi Oscar, vient de réveiller un procès odieux, dont le fils de Bernadotte voulait épargner l'opprobre à son pays. Six pauvres femmes ont été mises en jugement pour s'être converties au catholicisme, et on n'a pas craint d'invoquer contre elles cette législation haineuse établie dans une époque de luttes, et que réprouvent à la fois l'esprit du protestantisme et l'esprit de notre siècle. L'arrêt, prononcé solennellement le 19 mai dernier, condamne ces pauvres femmes à l'exil, à la privation de tout héritage et à la perte des droits civils. Elles semblaient atterrées à la pensée de quitter tout ce qui leur est cher. Nées en Suède, elles ne connaissent ni d'autres pays, ni d'autres langues. Cinq sont mères de famille. Toutes vivaient pauvrement, mais honorablement, du travail de leurs mains ou de leur petit commerce. Que vont-elles devenir? A l'expiration du délai qui leur est accordé pour se pourvoir en cassation, la Suède leur fournira

Digitized by Google

une charrette pour les conduire à la frontière. Hors du luthéranisme (et quel luthéranisme!) point de patrie pour le Suédois. »

Nous n'ajouterons rien à ces faits. Répétons seulement, comme l'*Aftonblad*, avec qui nous sommes heureux de nous trouver enfin d'accord : Cet arrêt fera le tour du monde civilisé et excitera une réprobation universelle; cette condamnation inique condamnera l'odieuse législation que la diète suédoise de 1857 a conservée pour la honte du protestantisme et du XIXe siècle.

E. FORCADE.

REVUE DRAMATIQUE.

A suivre le mouvement qui se produit depuis quelques années sur nos théâtres, il est un fait général qu'on est bien forcé de constater : c'est que l'étude de la réalité s'y développe de plus en plus aux dépens de l'exécution, la recherche de l'exactitude matérielle aux dépens de l'art. En soumettant la vie de chaque jour à une minutieuse enquête, aurions-nous par hasard amassé tant de richesses qu'il nous soit impossible de les embrasser à la fois et de les fondre en un seul bloc? Ce qui est certain, c'est que les écrivains dramatiques ne semblent guère préoccupés de ce fâcheux désaccord entre l'idée et la forme. Leur orgueil n'a point diminué; mais c'est uniquement dans la facilité de l'invention qu'ils semblent le placer. On croit faire œuvre de génie en s'empressant de généraliser les faits particuliers offerts par l'observation. On veut à toute force créer des types, on oublie que les figures de la comédie, aussi bien que celles du drame, doivent être conçues comme des individualités. Corneille, Shakspeare, Molière, n'ont jamais prétendu étudier autre chose que des caractères; c'est par la grandeur de l'exécution que, pour nous, Pauline, Hamlet et Célimène sont passés à l'état de types.

Le public, toujours un peu dupe de l'étiquette, a suivi ce mouvement, et s'est habitué à considérer comme des généralités les figures qu'il est appelé à juger. La réalité qui les entoure, le milieu vulgaire où elles agissent, leurs habitudes, qui sont les nôtres, permettent à chaque spectateur de leur trouver autour de lui de faciles applications, et cela suffit. Le public aime à tirer une conclusion des premiers mots qu'il entend; il se hâte, sur une vague ressemblance avec ce qu'il connaît, de s'extasier aussitôt sur la surprenante exactitude, sur la scrupuleuse observation qui lui est offerte. Aussi se contente-t-il, dans la reproduction des mœurs contemporaines, d'une vague esquisse, d'un simple profil. Ces dispositions sont encore favorisées par l'introduction dans ces œuvres, hélas! trop descriptives, d'un élément inconnu à Plaute comme à Molière, la *mode*. C'est en effet un long et périlleux voyage que d'aller jusqu'au fond de la nature humaine; il est beaucoup plus simple et beaucoup plus commode de saisir au daguerréotype ses apparences les moins durables, ses manières d'être les plus accidentelles. Les sentimens et les ridicules de l'homme ont beau être éternels et inépuisables; ce qui forme

Digitized by Google

l'objet préféré des études contemporaines, c'est la forme toute passagère que les lieux, les circonstances, les intervalles les plus rapprochés, impriment pour un temps limité à nos faiblesses et à nos prétentions. L'*actualité!* voilà avant tout le grand écueil que bien peu évitent, et c'est, je crois, l'une des principales solutions qu'on pourrait donner à la question qu'une académie de province vient de poser en ces termes : « D'où vient que de nos jours la haute comédie a disparu de la scène pour céder la place à des compositions dramatiques où la morale n'est pas moins offensée que l'art? »

Il faut tenir compte assurément de cette inquiétude où les œuvres nouvelles plongent le public malgré le plaisir apparent qu'elles lui procurent. Ce n'est pas d'ailleurs que le public n'ait rien à se reprocher, et que sa responsabilité soit pure de toute tache. Nous voudrions voir dans la littérature dramatique un mouvement semblable à celui qui s'opère dans la musique. Il est certain qu'après avoir applaudi trop longtemps les faiseurs d'opérettes, le public se tourne maintenant vers les grands maîtres, et préfère à la trop facile audition de jolis airs la difficile intelligence de Weber et de Mozart. Ce rôle de vulgarisateur qu'a pris le Théâtre-Lyrique, je voudrais, puisque le Théâtre-Français semble parfois y renoncer, que l'Odéon continuât de le soutenir. Après *la Jeunesse* de M. Augier, ce théâtre vient de donner une pièce en vers qui se distingue aussi par des qualités recommandables. Ce que j'ai remarqué surtout dans *l'École des Ménages,* c'est la sobriété des épisodes et la simplicité des moyens mis en œuvre pour obtenir des effets véritablement dramatiques. Le sujet choisi par M. de Beauplan a, dit-on, été déjà traité; c'était pour l'auteur une difficulté de plus. — Un honnête homme est depuis dix ans trompé par sa femme et son ami; ceux-ci nous apparaissent au moment où ils plient sous le fardeau de leur chaîne adultère, au moment où la coupe épuisée de leurs plaisirs criminels n'a plus qu'amertume et que lie. Le caprice, leur jeunesse, le fruit défendu, telles furent sans doute les seules causes de cette liaison, qui, ainsi motivée, ne devait amener avec elle que ruine et que repentir. Ils sont enfin accablés de fatigue et de honte; mais leur faute et, ce qui est plus terrible à dire, l'habitude les lient encore plus que le dégoût ne les sépare. Toute faute en effet entraîne des devoirs après elle, et l'amour-propre survit à l'amour. L'amant se voit engagé dans une impasse où il ne peut ni avancer ni reculer. Il lui est interdit de songer à ce qui complète l'existence humaine, au mariage, aux enfans, à la vie de famille. La femme de son côté s'attache à lui en raison même des devoirs que pour lui elle a foulés aux pieds. Pour lui, elle a été mauvaise épouse, pour lui mauvaise mère, et si elle peut encore envisager de sang-froid le premier de ces crimes, le second lui pèse au cœur comme le plus terrible des remords. M. de Beauplan a très heureusement tracé, en regard de ces deux figures, le caractère du mari. Il n'est ni jaloux, ni ridicule, cet honnête homme trompé; il croit à sa femme et à son ami, et rien n'est plus touchant ni plus sympathique, parce que rien n'est plus rare, que la confiance raisonnée de cet admirable cœur. Dubuisson a entendu, sans les comprendre, les plaintes d'Adrien. Il leur a trouvé un remède bien simple : son ami deviendra son fils. A ces fiançailles inattendues, l'épouse coupable sent à la fois tressaillir en elle les hontes de la mère et les jalousies

Digitized by Google

de la femme. Sa fille, âme pure et naïve, qu'elle a trop longtemps privée de ses caresses, vient lui avouer, toute confuse de bonheur, son amour pour Adrien, et cet aveu la remplit de terreur. Jamais châtiment moral ne fut plus terrible. Les moindres paroles de sa fille lui sont un poison. « Je saurai rendre mon mari heureux, lui dit Emma, et pour cela je n'aurai qu'à vous imiter. » Il lui faut, à cette femme devenue enfin mère, sous peine d'une honte sans nom, briser le cœur de sa fille, et c'est là sa véritable punition. Elle dit à son mari qu'Adrien refuse la main d'Emma, et devant cet inexplicable refus, Dubuisson sent enfin le soupçon entrer dans son esprit et s'y glisser comme un serpent. Une lumière soudaine éclate en lui : d'un regard il embrasse les dix années qui viennent de s'écouler; un seul instant de réflexion lui rend l'intelligence de petits faits restés inaperçus, de petites choses considérées jadis avec insouciance, et il se réveille épouvanté au fond d'un abîme. Il n'a en main aucune preuve matérielle de l'adultère, il n'en cherche pas. Il fait venir devant lui ceux qui l'ont trahi, et sous la seule pression de son regard, l'amant courbe la tête, la femme tombe à genoux.

Toute cette pièce est empreinte d'une émotion bien sentie; seulement cinq actes étaient trop, quatre suffisaient. L'exposition, plus condensée dans les deux premiers actes, eût encore augmenté la vigueur des deux derniers. *Les Piéges dorés*, il y a deux ans, n'étaient qu'une spirituelle esquisse; *l'École des Ménages* donne de meilleures espérances. C'est une pièce qu'on ne peut ranger dans la catégorie de celles qu'attaque justement l'académie toulousaine des Jeux floraux. Sans doute son objet n'a rien de bien nouveau, et il y a longtemps que tout le monde connaît cet article du Décalogue : « Tu ne seras point adultère! » mais l'art, qui peut prendre la morale pour appui et non pour but, n'a pas à forger de nouveaux préceptes, à créer de nouveaux commandemens. Plus l'idée dont il s'empare est commune, plus les développemens dont il l'accompagne comportent de véritables créations. Il n'y a rien de plus vulgaire que la réalité, mais il n'y a rien de plus fécond quand on sait l'interpréter.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre, ce qu'il faut remarquer encore dans *l'École des Ménages*, c'est la manière dont cette morale est exposée. Elle ressort de l'action même; elle ne s'étale pas, comme chez M. Ponsard, en longues formules didactiques, et ne se débite pas en maximes brutales, en *mots* à effet, dans la bouche de ce personnage sceptique que depuis un certain temps nous rencontrons dans toutes les pièces où l'on prétend flageller les mœurs contemporaines. Ce singulier personnage, — encore un type! le *gracioso* du théâtre actuel! — joue le plus souvent un rôle épisodique et fait l'office du coryphée antique, à cela près qu'il croit très peu à la morale qu'il est chargé de représenter, et qu'il est le premier à se moquer de lui-même, comme il se moque des autres. Il rend du reste à nos écrivains de signalés services; il est pour eux une secrète incarnation qu'on ne saurait méconnaître. N'est-ce pas l'homme supérieur de la pièce? n'est-ce pas le plus spirituel, le plus mordant, le plus défiant, le plus généreux, le plus vaniteux, le plus insupportable? On veut s'expliquer sa présence, on ne le peut. Tout ce qu'il est permis de voir, c'est qu'il est là pour tirer à l'épigramme et faire parade de son scepticisme. En général rien ne l'in-

Digitized by Google

digne, comme rien ne l'enthousiasme; s'il a un encouragement pour la vertu, il a un sourire pour le vice. Entre ces deux choses, cet homme d'esprit doit évidemment se prononcer pour la moins ennuyeuse, et soit dans *les Filles de Marbre*, soit dans *le Demi-Monde* ou *les Lionnes pauvres*, nous le trouvons dans les meilleurs termes avec les individus tarés contre lesquels il va tout à l'heure diriger sa verve mordante. Il dit souvent de très jolies choses, ce personnage; mais je ne puis admettre à la fois sa morale et sa conduite : hypocrite de vice ou hypocrite de vertu, je ne puis en aucune façon l'accepter.

Ce prétendu type, soigneusement cultivé, parce qu'il amuse le public d'abord, ensuite parce qu'il convient à la spécialité de tel ou tel acteur, est la figure la plus saillante de la pièce que M. Augier vient de donner au Vaudeville en collaboration de M. Foussier. Le talent de M. Augier a été, à l'occasion de son principal succès dramatique, *la Jeunesse*, apprécié ici même d'une façon si complète qu'il m'est interdit d'y revenir. Il me faut cependant, à propos des *Lionnes pauvres*, émettre quelques réflexions que je crois nécessaires. Il est certain que M. Augier ne sait encore où il veut aller; il hésite entre les délicatesses de la comédie de fantaisie et les brutalités de la satire. N'a-t-il pas fait d'ailleurs en ce dernier genre une des tentatives les mieux réussies, *le Mariage d'Olympe*? Qu'il polisse les vers élégans de *la Ciguë* ou qu'il aiguise le trait flétrissant de Juvénal, qu'importe d'ailleurs, pourvu qu'il fasse bien?

L'idée de sa nouvelle pièce prêtait éminemment au drame et à la satire; la lionne pauvre est la femme mariée faisant métier de son corps et entretenant son ménage et son mari avec le prix de l'adultère. Simplement ignoble quand il est complice, profondément digne de pitié quand il est dupe, la figure du mari est évidemment tantôt la plus curieuse, tantôt la plus intéressante. M. Augier l'a compris ainsi, et à cet homme trompé il a donné dans sa pièce la première place. Dira-t-on que c'était son devoir de moraliste, j'affirme que c'est une faute de composition. Il ne faut pas forcer l'intérêt même pour les figures qui semblent le mériter le plus; il y a double péril, inutilité réelle, fatigue pour le spectateur. On a vu le mérite de l'idée comme ressort dramatique; je dois dire à regret que l'exécution me semble tout à fait manquée. Au point de vue scénique, la pièce est composée avec une extrême langueur; les cinq actes tombent à vide les uns sur les autres, laissant le spectateur toujours à la même place et ne lui apportant aucun élément nouveau, aucun épisode, aucune action. Il n'y a véritablement pas de dénoûment, car le caractère principal est montré d'abord sous un jour si odieux, qu'il est impossible de le pousser plus avant dans le vice. Nous en savons dès le premier acte autant que nous en saurons après le dernier, et, sauf le *gracioso* dont nous parlions tout à l'heure, aucun des personnages n'est vivant ou réel. Leur nullité est encore augmentée par le peu de vérité de leur situation et par l'erreur où M. Augier est tombé dans sa mise en scène. Je vais m'expliquer sur ces deux points.

Quelque hardie qu'elle soit, j'admets l'idée, mais il me la faut vraie. Qu'est-ce que ce ménage Pommeau où l'auteur nous introduit? Est-ce dans un pareil milieu que peut se produire la honte qu'il veut flétrir? Entre un clerc

Digitized by Google

de notaire et sa femme, le livre de dépenses n'a pas de secrets, les recettes n'ont pas de mystères. En pareille situation, un homme dont le métier est de s'entendre aux affaires peut être complice, il ne peut jamais être dupe. De quel besoin de luxe maintenant est donc possédée cette bourgeoise de quatrième ordre, et comment, sans que son mari le sache, peut-elle élever son budget à trente mille francs? Qui l'oblige d'ailleurs à ce métier? Fait-elle partie d'un monde où il faille épuiser ses revenus en ruineuses toilettes? Qui reçoit-elle dans ce somptueux appartement? Qu'elle ait un amant, je le conçois; mais qu'elle se laisse entretenir par lui, sa position est loin de lui en faire une nécessité. Ah! si cette femme était mariée à un homme dont la haute position la contraignît à ne se laisser éclipser par aucune rivale, je comprendrais que le besoin et la vanité l'entraînassent dans cette fange, et qu'elle mît un triste honneur à effacer en elle-même l'honnête femme pour la remplacer par la femme adulée et enviée; mais rien de tout cela. La lionne pauvre, telle que l'a conçue M. Augier, n'a ni prétexte, ni occasion, ni raison d'être.

Admettons cependant cette impossibilité de situation matérielle et morale, la fausseté des caractères qui nous sont présentés n'en apparaît que mieux. Séraphine (c'est le nom de cette lionne du notariat) est un rôle tellement sacrifié par l'auteur, qu'elle n'apparaît même pas au cinquième acte. Et comment nous la présente-t-il? Comme une figure de femme perdue que nous connaissons depuis longtemps. Elle n'a rien de ce qui devrait la distinguer. Cette femme évidemment a commencé par être honnête; ce n'est que peu à peu qu'elle est entrée dans le vice, et avant d'y lever la tête, elle a eu des rougeurs et des hontes qu'il nous importait de connaître. Il fallait nous la montrer agissant, et dans le rôle qu'elle remplit déployant une verve et un sang-froid qui lui sont nécessaires. Ce n'est au contraire, — ce qui ne pouvait seulement arriver, — qu'une femme sans cœur, gauche, ne sachant pas même mentir. Je m'attendais à voir une femme supérieure, et je ne trouve qu'une simple et maladroite coquine. Quant au mari sur lequel M. Augier a concentré tout le pathétique dont il pouvait disposer, il faut avouer que sa position, ses rapports avec sa femme, son impossible aveuglement, tout contribue à le rendre ridicule. L'écueil que M. de Beauplan a su éviter, M. Augier s'y est heurté en faisant de Pommeau un double Dandin, celui de Molière et celui des *Plaideurs :*

Chacun de tes rubans me coûte une sentence,

pourrait-il dire à Séraphine, qui, jeune, jolie et mariée on ne sait pourquoi à ce vieillard, ne ferait en le trompant qu'obéir à la tradition.

Caractères, situations, rien dans *les Lionnes pauvres* n'est conforme à la vérité; la femme qu'on veut flétrir n'inspire même pas la curiosité; le mari qu'on veut rendre sympathique est un pauvre hère à qui son âge même défend d'être aveuglé par l'amour. Ce défaut de vérité a fait manquer leur but aux auteurs, parce qu'il rend la moralité impossible; personne ne voudrait se reconnaître dans ces portraits, personne aussi ne le peut.

Bien que le but moral lui-même n'ait pas été atteint, malgré l'erreur du

Digitized by Google

fond et, disons-le, malgré l'imperfection de la forme, *les Lionnes pauvres* auront sans doute du succès. On a tant répété au public, et non sans raison, que *le Mariage d'Olympe* était le meilleur ouvrage de M. Augier, que, pour réparer ses torts et satisfaire sa curiosité, il viendra voir cette esquisse de satire contemporaine. Il applaudira de confiance une œuvre inférieure à celle dont il a causé la chute, sans remarquer cette fois que cette infériorité tient peut-être à une collaboration dont le moindre défaut est d'ôter nécessairement toute unité, toute logique, à la conception et à l'exécution.

L'idée générale, dans *les Lionnes pauvres*, n'a pas sauvé la forme, et c'est une vérité littéraire dont on ne saurait trop se pénétrer. Il n'est pas d'essai si infime sur lequel ne se détache une pensée quelconque. Il y a certainement un fonds de vérité et d'observation dans *l'Héritage de M. Plumet*, le nouvel ouvrage des auteurs des *Faux Bonshommes*, et jamais comédie ne fut plus triste, plus terne; jamais *mots* ne furent plus pauvres. Le bonhomme Plumet eût été assez amusant s'il n'eût commencé par montrer du premier coup toute l'étendue de sa bêtise. Après sa première scène, nous le savons par cœur, et nous pouvons nous en aller. On pouvait espérer mieux de M. Barrière, qui ne manque pas d'une certaine verve satirique; mais qu'attendre d'une pièce que les auteurs croient achevée quand ils y ont introduit crûment et sans nuances l'idée comique qui lui sert de base? C'est trop oublier que tout est dans l'exécution. Lorsqu'on possède la certitude d'être représenté, on ne se préoccupe que d'arriver à la scène le plus vite possible, et pour produire en peu de temps les effets nécessaires, la méthode la plus courte est l'exagération : brutalité devient synonyme de force, bizarrerie d'originalité. Aussi une récente circulaire officielle, qui défend l'emploi de l'*argot* dans les œuvres dramatiques, n'est-elle pas sans signification.

Il ne faudrait pas, pour les mêmes raisons peut-être, voir dans les représentations que donne Mme Ristori un simple objet de curiosité. Si ses efforts n'ont pas tout le succès désirable, si elle parvient à ne donner qu'une demi-ressemblance aux types immortels qu'elle essaie de représenter, il y a pour le public, dans le spectacle de semblables tentatives, plus qu'un plaisir noble et délicat, il y a encore tout un enseignement. Ce qui donne aux tragédies de Corneille et de Racine une permanence de beauté absolue, c'est le style. Les règles dramatiques selon lesquelles ces œuvres ont été conçues ont sans doute perdu de leur autorité; la forme qu'elles revêtent est restée un modèle impérissable. La tragédie a cessé d'être pour nous une forme théâtrale, elle est demeurée une forme purement littéraire. Le point de vue du spectateur a dû nécessairement s'en trouver modifié. Grâce à leur admirable style, si ce qui se passe sur la scène ne correspond plus à nos besoins et à nos habitudes, nous jouissons au théâtre des grands maîtres du XVIIe siècle comme s'il s'agissait d'une lecture et non d'une représentation. Dans les chefs-d'œuvre que nous a légués la tradition classique, nous acceptons, sans en faire l'objet immédiat de notre jugement, la charpente, la distribution des actes, la conduite de l'action, en un mot tout ce qui constitue particulièrement le côté périssable de l'art scénique, et nous ne nous occupons précisément que de la partie immortelle, c'est-à-dire de la composition des personnages, de leur pensée et de leur diction. C'est pourquoi l'artiste qui

Digitized by Google

remplit le rôle principal ne porte pas seulement le poids du personnage qu'il représente : l'œuvre entière repose sur lui. Cette immense responsabilité, acceptée et soutenue, fut la gloire de Talma et de Mlle Rachel, comme elle est celle de Mme Ristori dans certains rôles, par exemple dans *Medea*, dans *Mirra*, dans *Pia dei Tolomei*.

Phèdre a été pour Mme Ristori une défaite en même temps qu'un triomphe. Jamais, il faut l'avouer, elle n'a montré autant d'éclat, autant de fougue, autant d'*inspiration* (je me sers à dessein de ce dernier mot), jamais aussi ces mêmes qualités ne lui ont tant nui. En abordant ce rôle, Mme Ristori se soumettait d'ailleurs à une inévitable comparaison. Qu'on ne dise pas que cette comparaison est puérile, qu'il ne faut considérer que le mérite absolu de l'artiste; nous ne pouvons, je le répète, procéder ici avec les règles ordinaires de la critique dramatique. Quoi! nous avons dans l'esprit l'image toujours vivante qu'y a tracée une admirable interprète, et nous pourrions impunément voir passer devant nos yeux la ressemblance exagérée, défigurée, illogique, du type immortel que nous gardons en nous! Nous sommes possédés d'avance par une pensée dont la complète expression nous domine et nous poursuit, et les termes dont cette pensée se compose pourraient, sans provoquer une légitime surprise, frapper de nouveau nos oreilles avec une harmonie et une autorité moindres! Encore une fois cela n'est pas possible, surtout quand le rôle principal ne peut être, ce qui arrive dans la tragédie, sauvé par l'intérêt des figures environnantes. Cet intérêt manquait du reste à Mlle Rachel aussi bien qu'il a manqué à Mme Ristori. C'est donc véritablement et uniquement une affaire d'interprétation individuelle que nous devons apprécier ici. Ceux qui n'ont vu que Mme Ristori ont certainement vu une Phèdre magnifique, et jusqu'à un certain point complète; les autres, tout en tenant compte de son mérite absolu, ne peuvent s'empêcher de la trouver en dehors de la vérité et au-dessous de l'idéal que comporte le rôle conçu par Racine et réalisé par Mlle Rachel.

La reprise de ces grandes œuvres et l'intérêt général qui s'y attache montrent qu'en face des œuvres toutes modernes le goût public a si peu de solidité qu'on ne saurait trop s'efforcer de lui imprimer une direction salutaire. Voici, par exemple, une pièce mal accueillie les deux premières soirées, justement attaquée par la critique, qui cependant s'est relevée, et à laquelle le public court porter son argent et ses bravos. Selon l'expression usitée, *les Doigts de Fée* tiennent l'affiche au Théâtre-Français. Qui a raison du public ou de la critique, du public qui ne cherche que le plaisir des yeux ou de la critique qui veut avant tout pour l'esprit un aliment solide, une conception logique, une forme heureuse? Faut-il croire avec Pangloss que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible? Non; le succès a déjà par lui-même le triste avantage d'influer d'une certaine façon sur les esprits même les plus indépendans. Le fatalisme est plus qu'on ne le croit dans nos habitudes, sinon dans nos opinions. On se dit involontairement que le succès a une raison d'être qui doit être bonne par cela seul qu'elle est. On évite ainsi de l'examiner, oubliant qu'il n'y a de supériorité et d'indépendance pour notre esprit que dans l'examen. Ce qui a lieu en face d'intérêts plus importans se passe à plus forte raison dans les occasions où notre plaisir

Digitized by Google

seul est en cause. Il devient de jour en jour plus facile d'en imposer à un public qui fait bon marché de la symétrie et de l'unité d'une œuvre, admet de la meilleure grâce du monde la séparation de ses élémens, et compense bénévolement l'ennui que l'un d'eux lui inspire par le plaisir que l'autre lui fait éprouver. Une seule partie qu'il goûte fait passer toutes les autres. Cela se voit surtout au théâtre, où la forme est si complexe, où tant de choses diverses concourent à la représentation d'une pièce : la mise en scène, le jeu des acteurs, leur personnalité même, tout, jusqu'à l'aspect de la salle, distrait le public de l'attention exclusive que dans la lecture d'un roman il est obligé d'apporter à l'élément purement littéraire.

Le public même le moins lettré, le plus accessible par l'état de son esprit aux simples épisodes, fait fi des situations et des sentimens conformes à l'ordre et à la nature. Il lui faut des poses connues, des gestes arrangés, des effets convenus. Grâce à la pression exercée sur eux, les acteurs ne se composent plus un jeu spécial pour chacun de leurs rôles; ils sont obligés à une sorte de cérémonial qu'il leur faut adapter tant bien que mal aux situations les plus opposées. A leur tour, les auteurs travaillent dans ce sens : ils se gardent bien de chercher des combinaisons inconnues dont le résultat pourrait être douteux; mais ils arrangent dans un cadre conforme à la commune mesure des effets certains et notés depuis longtemps pour telle espèce d'applaudissemens. *Actualités,* lieux-communs, intelligence facile, telles sont les choses auxquelles s'est habituée la masse du public, qui ne veut pas sortir de son ornière, et préfère se duper elle-même plutôt que de dépenser un peu de cette attention que réclame une appréciation sérieuse. On s'explique bien des succès avec ces tristes causes.

EUGÈNE LATAYE.

ESSAIS ET NOTICES.

Abrégé de la Législation hindoue (1).

Dans une société aussi ancienne que la société hindoue, et dont les monumens littéraires remontent à la plus haute antiquité, il existe un grand nombre d'ouvrages sur la législation. Manou, le législateur inspiré, a parlé le premier; après lui, des sages respectés ont formulé des codes de lois. Sans altérer la doctrine du maître, ils ont introduit dans leurs ouvrages de nouvelles explications relatives à des questions de fait, et essayé de résoudre des difficultés qui se produisaient avec le temps, et que le divin Manou n'avait pu prévoir. Tous ces livres précieux à plus d'un titre, et que l'Europe a pu connaître par des traductions, ont été écrits en sanskrit. Les peuples de la presqu'île indienne, qui parlent une langue aussi différente de l'idiome ancien et sacré que le bas-breton l'est de la langue française ou du

(1) Pondichéry, imprimé par ordre du gouvernement; 1857.

Digitized by Google

latin, se trouvaient donc dans l'impossibilité de consulter eux-mêmes les textes originaux; ils ne pouvaient étudier convenablement la législation qui les régit. Il y a une trentaine d'années, l'un des directeurs anglais du collége de Madras résolut d'obvier à cet inconvénient; il chargea de traduire en tamoul, — c'est-à-dire dans la langue parlée sur la côte de Coromandel depuis Ceylan jusqu'à Madras, — le livre d'un professeur indigène du même établissement, le docte Madoura-Kandasvami-Poulavar. C'est cet ouvrage, traduit de nouveau du tamoul en français, que vient de publier à Pondichéry, sous les auspices du gouvernement, M. Eugène Sicé, sous-commissaire de la marine à Karikal.

Le titre de l'ouvrage est *Vyavahara-Sara-Sangraha*, ce qui signifie, si je ne me trompe, abrégé de la substance du droit. Rédigé par un homme habile dans la connaissance des lois de son pays, mais qui ne possède pas l'esprit méthodique d'un Européen, ce livre curieux fait passer sous les yeux du lecteur les opinions des légistes hindous les plus accrédités. Combien de questions, qui nous semblent étranges, ridicules, et qu'un juge ou un philosophe de l'Inde a pour devoir d'étudier sérieusement! Le mariage doit-il avoir lieu, par fiançailles, avant l'époque de puberté? Les veuves doivent-elles garder le célibat, même quand elles perdent leur époux avant l'accomplissement de la cérémonie nuptiale, et sont-elles tenues de se brûler sur le bûcher de celui à qui elles ont été vraiment unies? Quelle est en justice la valeur du témoignage d'un homme appartenant aux castes inférieures? En cas de meurtre prémédité, quelle pénalité particulière et considérablement adoucie pourra être appliquée au brahmane que sa naissance élève au-dessus des autres hommes, et contre qui la peine de mort ne doit jamais être prononcée? La législation hindoue se montre aussi fort extraordinaire et même contradictoire à l'égard de la femme. Un poète philosophe a dit : « Ne frappez pas, *même avec une fleur*, une femme... eût-elle commis cent fautes: la femme est bien la moitié de l'homme, son plus intime ami!... » Voilà qui est charmant et même tout parfumé de galanterie; mais la loi, qui protége la femme avec une certaine sollicitude, la place vis-à-vis de l'homme dans une dépendance qui va jusqu'à la servilité. Les législateurs, gens sérieux, vieux brahmanes retirés dans la forêt, ont tous plus ou moins insisté sur l'infériorité naturelle de la femme, sur sa légèreté, sur son penchant au mal. Si les poètes ont pris sa défense, elle a contre elle sa faiblesse et la loi, qui la classe parmi les *incapables*, tels que les mineurs, les esclaves et ceux qui vivent sous la tutelle d'autrui. L'incapacité dont les femmes sont frappées attire leur dise : Soyez épouses et mères, rien de moins, rien de plus! C'est sous le toit conjugal et dans son rôle de mère que l'épouse devient un être vraiment respectable, sur lequel la justice étend son bras protecteur.

Ce livre est donc de ceux qui donnent beaucoup à penser, parce qu'il traite des matières les plus sérieuses qui puissent occuper l'esprit humain. On y retrouve debout et vivante cette vieille organisation indienne qui a traversé tant de siècles malgré ses imperfections, et peut-être même à cause de ses anomalies, qui toutes concouraient à maintenir un édifice basé sur les traditions de la conquête. En faisant imprimer à ses frais cet ouvrage

Digitized by Google

utile, le gouvernement de Pondichéry a donné une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il porte à la bonne administration des indigènes. Le traducteur avait à lutter contre de grandes difficultés, et il les a surmontées à force d'esprit et de persévérance. Né à Pondichéry, initié dès l'enfance à la connaissance des langues indiennes, M. E. Sicé a déjà beaucoup écrit sur ces pays lointains où la France a joui fort longtemps d'une grande influence. Pour que son instruction fût plus complète, il a visité l'Europe, et de retour dans sa contrée natale, il a repris avec un nouveau zèle les travaux qui l'avaient occupé pendant sa jeunesse. Si éloigné qu'il soit de la mère-patrie, nous devons éprouver de la sympathie pour un littérateur consciencieux qui consacre ses veilles à des ouvrages d'une utilité incontestable. D'autres sauront mieux que nous apprécier la valeur de cet *Abrégé de la substance du droit hindou*. En consacrant ces courtes lignes à l'examen de l'ouvrage, nous avons voulu surtout saisir l'occasion de rendre hommage à la sagacité et à la science de M. E. Sicé, que nous avons vu, dans des excursions faites ensemble sur la côte de Coromandel, déchiffrer et traduire avec une aisance remarquable les inscriptions en tamoul et en telinga tracées sur les murs des anciennes pagodes.

TH. PAVIE.

Catalogue général et raisonné des Camées et Pierres gravées de la Bibliothèque impériale, par M. Chabouillet (1).

Une des tendances actuelles de l'érudition dans notre pays, — et nous souhaiterions que cette tendance achevât de se convertir en coutume, — est le désir d'intéresser la foule à des questions qu'on ne soulevait jadis que pour alimenter entre experts la controverse, et que l'on discutait en quelque façon à huis-clos. Le temps est loin déjà où les savans de profession se gardaient bien de parler notre langue, comme s'ils eussent craint de profaner la science en la dégageant de l'attirail scolastique, et de trahir leur mandat personnel en recherchant le succès ailleurs que dans le monde des initiés. Ils ne dédaignent aujourd'hui ni une publicité plus vaste, ni des formes de démonstration mieux appropriées à nos habitudes, et nous ne croyons pas qu'il y ait dans ce double fait rien qui puisse fausser le rôle de la science, ou en compromettre la dignité. Les travaux archéologiques, par exemple, ont-ils, au fond, moins de sérieux depuis qu'ils n'affectent plus cette majesté un peu aride que prescrivait la tradition? En attribuant une part plus large que par le passé à l'élément littéraire, aux aperçus généraux, à l'appréciation critique des faits, l'érudition en matière d'archéologie a produit des ouvrages profitables à tout le monde, parce que les spécimens de l'art y sont décrits et jugés avec les développemens nécessaires, au lieu d'être, comme autrefois, sèchement étiquetés d'une date, d'une formule technique ou d'un nom. Il n'est pas même jusqu'aux travaux de simple nomenclature, il n'est pas jusqu'aux catalogues de nos collections publiques où ne se révèle l'intention d'animer autant que possible le sujet, et de faire pressentir, à propos des objets mentionnés, quelque chose de la marche de

(1) 1 vol. in-18, chez Claye, rue Saint-Benoît, 7.

Digitized by Google

l'art aux différentes époques et dans les diverses écoles. Les *Notices* assez récentes sur les monumens de tout genre qui ornent les galeries du Louvre attestent ce besoin, nouveau chez les érudits, d'aplanir le champ de la science et d'y attirer les profanes; tel est aussi, entre autres mérites, le caractère du *Catalogue* que M. Chabouillet vient de publier sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique.

M. Chabouillet a entrepris de classer et de décrire près de quatre mille objets d'art exposés dans le cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque impériale : tâche méritoire, et d'autant plus opportune que jusqu'à ce jour rien ou presque rien de semblable n'avait été tenté. Quelques notices succinctes ou superficielles sur l'origine et les accroissemens successifs du cabinet, quelques dissertations insérées dans les recueils scientifiques, et ne concernant d'ailleurs qu'un nombre restreint de monumens, tels étaient à peu près les seuls secours offerts à l'étude ou à la curiosité. Il y a vingt ans toutefois, un écrivain dont le nom se rattache d'assez près aux progrès de la science numismatique en France et plus directement encore à l'histoire du théâtre moderne, M. Du Mersan, avait essayé de combler cette lacune; mais le petit volume publié par lui en 1838 sous le titre un peu ambitieux d'*Histoire du Cabinet des Médailles,* ne contenant, quant aux objets d'art eux-mêmes, que des indications toutes sommaires, un simple relevé, suivant la place que ces objets occupent ou suivant le numéro qu'ils portent, on ne saurait reconnaître une utilité fort générale à un travail aussi sobre d'éclaircissemens et de commentaires. Ajoutons que depuis la publication du livre de M. Du Mersan, nombre de monumens importans sont venus enrichir la collection. Laisser plus longtemps les érudits sans conseils et le public sans leçons en face de tant de trésors, c'eût été renouveler sous une autre forme quelque chose de ce qui se passait au temps où le cabinet des médailles et antiques ne s'ouvrait qu'à de rares privilégiés. Tous ceux qui désormais visiteront ce cabinet, — l'un des premiers, sinon le premier du monde, — n'auront plus à regretter d'y être privés d'un guide.

L'ouvrage de M. Chabouillet, quelles que soient l'expérience archéologique et la sagacité de l'auteur, suscitera peut-être certaines objections sur des points de détail. Peut-être telle attribution sera-t-elle contestée, condamnée même par les antiquaires, assez enclins parfois à se dédommager de leur estime pour un confrère par le plaisir de le trouver en faute. Laissons à qui de droit ces innocentes vengeances, si tant est qu'ici quelque erreur que nous n'avons pas su apercevoir les excuse ou les justifie. Ce que nous oserons dire seulement, c'est que, au point de vue de l'art, le caractère et le mérite de chaque objet sont appréciés avec une grande justesse, que tout est défini et jugé de manière à ne laisser de doutes ni sur la beauté relative ni sur l'importance particulière des œuvres exposées, qu'en un mot, grâce à ce nouveau catalogue, le cabinet de la Bibliothèque impériale cessera de rester en quelque sorte le domaine exclusif des savans pour devenir un lieu fécond en enseignemens pour les artistes et pour le public.

HENRI DELABORDE.

V. DE MARS.

Digitized by Google

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

III.

LES GYPSIES ET LA VIE ERRANTE.

La population anglaise était fixée, quand aux races établies sur le sol de la Grande-Bretagne vint s'ajouter dans le cours des siècles un élément excentrique et nomade. Les bohémiens (1) ne sont point particuliers au royaume-uni : il n'y a guère en Europe, en Asie, en Afrique, dans le monde entier, un coin de terre inculte et retiré qui n'ait vu s'élever la fumée de leurs bivouacs, une lande où n'ait mordu la dent de leurs ânes ou de leurs chevaux. Ils ont suspendu leurs chaudières aux racines saillantes du chêne et au tronc grêle des oliviers, leur tente s'est déployée des neiges de la Russie aux sierras brûlées de l'Espagne, de la chaîne de l'Himalaya à la masse sauvage des Andes; mais il n'y a peut-être pas d'endroit au monde qui se prête aussi bien que la vieille Angleterre à l'étude de cette race dispersée et mystérieuse. Le voyageur qui se contente de visiter

(1) Ces hordes vagabondes portent différens noms, suivant les pays : en France, on les appelle les *bohémiens;* en Russie, les *zigani;* en Turquie et en Perse, les *zingarri;* en Allemagne, *zigeuner;* en Espagne, les *zincali* et les *gitanos;* en Angleterre, les *gypsies*. Encore les auteurs anglais varient-ils sur l'orthographe du mot, qu'ils écrivent *gypsies, gipsies* ou *gipseys*. Les noms diffèrent; mais c'est partout le même sang, la même race.

Digitized by Google

les grandes villes et de dévorer les distances sur les chemins de fer s'aperçoit très peu de l'existence des gypsies dans les îles britanniques : à la campagne au contraire, le contraste de leurs mœurs et de leurs traits physiques avec les mœurs et les traits des populations rurales forme dans les comtés du royaume-uni l'un des épisodes les plus curieux de la vie champêtre. Quoique généralement mal vus et redoutés des paysans anglais, ils répandent sur le paysage une sorte de poésie rude et primitive. Au printemps, quand les bois sont verts, quand les haies sont blanches, vous découvrez souvent au détour d'un chemin profond et ombragé une large tache noire; les gypsies ont passé là : cette tache marque la place où s'est éteint leur feu. Leurs chariots d'un style primitif, leur figure ovale, le caractère unique de leurs yeux noirs, leurs traits réguliers, mais durs, la couleur particulière de leur peau très brune, les cheveux des femmes pendans de chaque côté de la tête en longues touffes qui ont été comparées, pour l'éclat et la noirceur, à l'aile du corbeau, les rudes chansons qu'ils mêlent souvent parmi les rocs et les halliers à leur vie errante, la fierté de leur démarche digne et libre jusque sous les haillons, le regard d'indifférence et même de dédain qu'ils promènent autour d'eux sur les travaux de la terre, tout les distingue des races saxonne et gallique. Ce sont les sauvages, les Mohicans de la Grande-Bretagne.

Une lutte s'est engagée dès l'origine entre l'élément sédentaire et l'élément nomade. Cette lutte a généralement abouti à une sorte de transaction qui assure aux gypsies certains avantages. Je n'oserais pas dire qu'ils occupent en Angleterre une condition meilleure que dans les autres pays; mais ils y sont plus indépendans, plus chez eux pour ainsi dire, et leurs costumes plus ou moins pittoresques, leurs danses, leur musique, leurs tentes, interviennent comme un accessoire obligé dans toutes les réjouissances rustiques. S'ils forment un élément insoumis et distinct de la population, ils se mêlent aux classes agricoles par des rapports journaliers, et ce contact a modifié de part et d'autre les mœurs primitives. Quelque chose manquerait à la vie anglaise, surtout dans les campagnes, si les gypsies n'existaient pas, et naturellement ils doivent trouver place dans ces études (1). Ils se sont attachés à la Grande-Bretagne comme le gui au chêne, et les botanistes ne décrivent point un arbre sans tenir compte de ses parasites.

On ne s'étonnera plus maintenant qu'une race si tranchée, associée par un commerce si étendu et si intime aux habitudes locales,

(1) Voyez, sur *l'Angleterre et la Vie anglaise*, la *Revue* du 15 septembre 1857 et du 15 février 1858.

Digitized by Google

ait fixé l'attention des érudits et des moralistes anglais. Dès 1816, John Hoyland publia sur la condition des gypsies dans la Grande-Bretagne une enquête qui ne manque point d'intérêt (1), et dont on se souviendrait davantage, si M. George Borrow n'eût ouvert dans ces derniers temps un champ tout nouveau de recherches. George Borrow a vécu dès sa jeunesse avec les gypsies; il parle leur langue et passe même parmi eux pour un de leurs frères. Il a lu ainsi dans leur caractère, dans leurs pensées les plus secrètes. Après avoir étudié la vie des gypsies en Angleterre, il voyagea et rencontra dans les diverses contrées de l'Europe des groupes de bohémiens qui, l'entendant parler leur langage, crurent à un lien de consanguinité. Il s'est assis sous leur tente, il s'est chauffé à leur feu, et il a pu ainsi comparer entre elles les différentes branches de cette famille humaine dispersée. Le désir de répandre la Bible en Espagne l'entraîna, vers 1836, dans la Péninsule, où ses tribulations de missionnaire, ses aventures, ses voyages, ses emprisonnemens, lui fournirent la matière d'un récit curieux, *the Bible in Spain*. Là il rencontra encore ses amis les gypsies sous le nom de *zincali;* il leur apporta des nouvelles de leurs frères de la Grande-Bretagne et fut partout bien accueilli. « Ils ne touchèrent point à un cheveu de sa tête ni ne rognèrent point un pan de son manteau, » car les enfans d'Égypte ne se nuisent ni ne se volent point entre eux. Ce nouveau théâtre de faits lui inspira l'idée d'un ouvrage sur la vie des bohémiens en général, mais plus spécialement des bohémiens d'Espagne ou des gitanos (2). Le principal mérite de ce livre est de ne point être fait avec des livres : l'auteur raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a appris des gypsies par la bouche des gypsies eux-mêmes durant vingt années.

L'imagination a disputé à la science une veine si riche d'intérêt. La littérature anglaise, le théâtre, la peinture, la musique, ont emprunté au caractère des gypsies quelques types célèbres (3). Il faut pourtant se tenir en garde contre les fictions romanesques, dont le germe a été fourni presque toujours par des études et des impressions trop légères. Rien ne ressemble moins à la vie des gypsies sur la scène ou dans les livres que la vie de ces mêmes gypsies tels qu'on les rencontre dans la nature. C'est là, dans le livre des réalités, que nous chercherons à pénétrer le secret d'une race qui est à elle-

(1) *An historical Survey of the customs, habits and the present state of the gypsies;* York.

(2) *The Zincali, or Account of the Gypsies of Spain.* Voyez, sur *les Gypsies d'Espagne*, la *Revue* du 1er août 1841.

(3) Voici les titres de quelques-uns de ces ouvrages populaires : les *Gypsies*, par James, — *Gypsy family*, — *Gypsy girl*, — *Gypsy mother*, — *Gypsy chief*, — *Lavengro or roving life in England, the scholar, the gypsy, the priest*, by George Borrow. Il est inutile de rappeler *Guy Mannering* de Walter Scott.

Digitized by Google

même une énigme. Ce peuple, répandu aujourd'hui à la surface de la terre, a perdu partout ses annales, ses traditions, ses dieux, le souvenir même de ses ancêtres : ne peut-on lui restituer son histoire? La condition présente des bohémiens est misérable : n'y a-t-il pas lieu d'étudier dans leur genre de vie la cause de leur abaissement? Quelques faits semblent indiquer que cette abjection n'est point sans remède : il s'agirait de déterminer quels sont leurs moyens de régénération morale. En un mot, la question des gypsies peut être envisagée à trois points de vue : ce qu'ils étaient, ce qu'ils sont, ce qu'ils pourraient être. Un intérêt particulier s'attache, si je ne me trompe, à cette race ancienne et malheureuse, qui proteste par sa beauté physique, surtout en Angleterre, contre la malédiction qui la poursuit.

I.

D'où viennent les gypsies? Si l'on s'arrêtait à la légende qui a cours dans quelques pays catholiques, l'origine et la dispersion des bohémiens modernes seraient bien vite expliquées. Voici cette légende : leurs ancêtres, qui étaient Égyptiens, ont refusé un asile à la vierge Marie et à l'enfant Jésus, quand ces exilés se retirèrent sur la terre d'Égypte pour fuir la colère du roi Hérode. On ajoute même qu'ils refusèrent de puiser pour la mère et l'enfant, qui avaient soif, un peu d'eau du grand fleuve, le Nil. Pour ce crime, Dieu a puni les Égyptiens. Il les a envoyés, pauvres, errans, méprisés, à travers toutes les autres nations de la terre. Par malheur, on peut faire à la légende une objection, c'est que ces prétendus Égyptiens n'ont rien de commun avec l'Égypte. Des voyageurs modernes ont rencontré, au Caire et dans les villages qui bordent le Nil, des bandes de gypsies assis sous des palmiers. Ces bohémiens étaient regardés comme des étrangers par les habitans de l'Égypte, tout aussi bien qu'ils le sont en Angleterre par les Anglais. Leurs traits et leur manière de vivre les distinguaient d'ailleurs de la population locale.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette origine égyptienne, en dépit des faits qui semblent la démentir, a été généralement acceptée par les bohémiens errans de tous les pays. Consultez-les, ils vous répondront tous qu'ils viennent de l'Égypte; ils sont du sang royal de Pharaon, ils vous parleront même avec orgueil de l'antique grandeur de leur patrie imaginaire. Ils ont aussi leur légende : « Il y avait autrefois en Égypte un grand roi, et son nom était Pharaon. Il avait de nombreuses armées, avec lesquelles il fit la guerre à toutes les nations, et il finit par les conquérir toutes. Or, quand il eut conquis le monde entier, il devint triste et chagrin,

Digitized by Google

car, comme il aimait la guerre, il ne savait plus à quoi employer son temps. Enfin il s'avisa de déclarer la guerre à Dieu. Il lui envoya donc un défi, le sommant de descendre du ciel avec ses anges pour lutter avec Pharaon et ses armées. Dieu répondit : « Je ne mesurerai point ma force avec celle de cet homme. » Il n'en fut pas moins enflammé de colère contre Pharaon, et pour le punir il ouvrit un trou au flanc d'une énorme montagne, puis il déchaîna un vent furieux qui chassa devant lui Pharaon et ses armées vers l'abîme. Quiconque aujourd'hui s'approche de cette montagne la nuit de la Saint-Jean peut entendre Pharaon et ses armées chanter et hurler dans les profondeurs de l'antre. Et il arriva que, quand Pharaon et ses armées eurent disparu, tous les rois des nations qui avaient subi le joug de l'Égypte se révoltèrent contre la nation conquérante, laquelle, ayant perdu son roi et ses armées, demeura tout à fait sans moyens de défense. Ces rois étrangers lui firent la guerre, et ils la vainquirent, et ils chassèrent devant eux le peuple égyptien, qui se dispersa sur toute la terre. Et voilà pourquoi les chevaux des gypsies boivent maintenant les eaux de la Néva, du Tage, de la Seine ou de la Tamise, au lieu de boire les eaux du Nil. »

L'opinion la plus vraisemblable est que la tradition qui rattache les gypsies à l'ancienne Égypte ne vient point des gypsies eux-mêmes : elle leur a été suggérée, imposée par les théologiens du moyen âge. Une telle descendance était en effet fondée sur une interprétation mystique de certains passages de la Bible. De là l'opinion universellement admise jusqu'à ces derniers temps que les gypsies étaient des Égyptiens dispersés à travers les autres nations par l'épée des Assyriens. Quant aux hordes nomades du peuple maudit, elles avaient oublié, lors de leur arrivée en Europe, jusqu'au nom de leur terre natale. D'où venaient-elles? où allaient-elles? Demandez plutôt à la source d'où viennent ses eaux; demandez au nuage où il va! Une telle ignorance étonne, mais elle est en rapport avec le caractère insouciant de ces tribus vagabondes. Tout porte à croire qu'un long temps s'était d'ailleurs écoulé entre leur dispersion et leur arrivée dans les états civilisés du monde chrétien. N'ayant point de traditions, elles acceptèrent volontiers celle qu'on leur indiqua, comme elles en auraient adopté une autre. Tel est en effet chez l'homme le besoin d'une patrie morale que, quand la réalité historique lui manque, il ne demande pas mieux que de se rattacher à une fiction.

D'autres historiens ont cru retrouver chez les gypsies les deux tribus perdues de la maison d'Israël. La destinée des ***Romany*** (1)

(1) C'est le nom que les gypsies se donnent à eux-mêmes. Ce mot est d'origine sanscrite. Les hommes sont des *roms*, les femmes sont des *juwas*.

Digitized by Google

offre bien quelques traits de parenté avec celle des Juifs. Les uns et les autres sont dispersés sur toute la terre et vivent au milieu des populations chrétiennes, auxquelles on les voit se mêler sans se confondre; les uns et les autres ont porté durant des siècles le poids de la persécution, du mépris, de la malveillance publique. Là pourtant s'arrête la ressemblance. Un Juif reconnaît un Juif, même quand l'un et l'autre appartiennent à deux rameaux distincts de la tige d'Israël, séparés depuis dix-sept cents ans et plus : un gypsy reconnaît un gypsy, même quand l'un a été pâli par les neiges de la Suède, et l'autre bruni, s'il est possible, au feu des tropiques; mais un gypsy ne reconnaîtra jamais son frère dans un Juif, un Juif ne se croira jamais de la race des gypsies. Leur vie, leur caractère, leurs mœurs abondent d'ailleurs en contrastes. Les Juifs recherchent les villes, les centres de population, où ils peuvent se livrer au commerce : les gypsies au contraire se dispersent dans les campagnes, les terres vagues, les bruyères; ils ne vivent qu'en passant dans les villes, et seulement quand la nécessité les y oblige. D'un autre côté, les enfans d'Israël se rattachent chaque jour de plus près aux sociétés chrétiennes; les Juifs anglais s'honorent d'être nés sous le drapeau de l'Angleterre : les gypsies, eux, ne sont d'aucun pays; on les trouve partout, et partout ils sont étrangers. Le développement intellectuel crée d'ailleurs entre les deux races une différence radicale : les Juifs ont conservé dans leur exil les lumières d'une civilisation puissante, tandis que les Romany, disséminés çà et là en familles patriarcales, allant sans cesse d'un endroit à un autre endroit, avec leurs tentes et leurs maigres troupeaux, semblent être les débris d'une caste errante qui n'a jamais secoué les ténèbres de l'ignorance.

Les gypsies ne sont ni égyptiens, ni juifs : que sont-ils donc? La langue est l'histoire des races qui n'ont plus d'autre monument historique. Or les gypsies ont un langage à eux, un même langage qu'ils parlent avec de légères nuances dans les diverses contrées de la terre où ils se trouvent, et ils se trouvent partout. Dans les rues de Moscou et de Madrid, de Londres et de Constantinople, dans les plaines de la Hongrie et dans les brûlantes solitudes du Brésil, le vent disperse les sons étranges de cet idiome qui présente partout dans ses traits principaux un caractère d'unité. Ce langage a été analysé par les philologues, qui y ont retrouvé les racines plus ou moins corrompues du sanscrit. Le sanscrit lui-même a cessé depuis longtemps dans l'Inde d'être une langue parlée (1) : c'est la langue

(1) Les Anglais ont fait depuis un demi-siècle de grands efforts pour ressusciter cette langue morte sur le théâtre de leurs conquêtes. Ils ont établi dans l'Hindoustan des

Digitized by Google

sacrée, la langue des savans, dans laquelle ont été écrits les principaux monumens de la littérature et des croyances nationales; mais il est incontestable qu'à une certaine époque le sanscrit était d'un usage commun parmi les différentes tribus hindoues. Un philologue allemand, Büttner, soupçonna le premier que les gypsies sortaient de la souche antique de l'Inde : cette origine indienne fut ensuite prouvée et démontrée par Grellmann (1). L'historien des races humaines, Prichard, ne doutait point d'une telle filiation : aux lumières de l'histoire et de la linguistique il ajouta même celles de la physiologie. Les traits des gypsies se rapportent au type hindou : Prichard fait seulement observer que ces tribus errantes, quoique relativement très brunes en Europe, sont d'une couleur beaucoup moins foncée que les Hindous des classes abaissées, lesquels sont quelquefois aussi noirs que les nègres de la Guyane. Il attribue ce changement de couleur à l'influence du climat. Les gypsies descendent donc par voie de migration d'une tribu indienne; mais de quelle caste procèdent-ils? Évidemment d'une caste très inférieure. Il existe dans les lois de Manou un passage que je n'ai jamais vu cité, et je m'en étonne, par les auteurs qui se sont occupés des gypsies. Le législateur parle d'une espèce d'hommes composée de classes mêlées, ce sont les Tchandalas. C'est pour eux qu'il a dit : « Leur demeure doit être hors du village; ils ne peuvent avoir des vases entiers, et ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes. Qu'ils aient pour vêtement les habits des morts, pour plats des pots cassés, pour parure du fer; qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre; qu'aucun homme fidèle à ses devoirs n'ait de rapports avec eux : ils ne doivent avoir d'affaire qu'entre eux et ne se marier qu'avec leurs semblables. » Cette sentence me frappe quand je rapproche de la vie des Tchandalas la condition actuelle des gypsies, réunis par bandes ou par familles, couverts de haillons, conduisant des chevaux ou des chiens affamés, n'ayant que des meubles et des ustensiles brisés, ne s'alliant qu'entre eux, campant un ou deux jours auprès des villages, d'où ils disparaissent subitement comme ils sont venus. Il paraît d'ailleurs certain, d'après

colléges où le sanscrit, jusque-là confiné dans les écoles des initiés ou des brahmines, est aujourd'hui enseigné publiquement.

(1) L'ouvrage de Grellmann a été traduit en anglais par M. Raper : *Dissertation on the gypsies, being an historical inquiry concerning the manners, economy, customs and conditions of the people in Europe*, 1787. Grellmann était plutôt un savant linguiste qu'un observateur; aussi la partie la plus intéressante de son livre, la seule intéressante peut-être, est celle où il expose et résout cette question : « D'où les gypsies sont-ils venus parmi nous? De l'Hindoustan. » Il avoue être redevable de la plus forte de ses preuves, — la comparaison des langues, — à Büttner, qui le premier avait saisi le lien entre le dialecte des gypsies et le sanscrit.

Digitized by Google

le récit des voyageurs anglais, que des tribus errantes continuent aujourd'hui de parcourir l'Hindoustan. Le capitaine Richardson a rencontré dans l'Inde, notamment à Calcutta, une peuplade connue sous le nom de *Bazeegars* ou de *Nuts*. Son industrie consiste à jouer de plusieurs instrumens, à chanter, à danser, à faire des sauts et des tours de force. Parmi ces Nuts, une tribu présente surtout des traits de ressemblance avec nos gypsies d'Europe : c'est celle des *Budee*. Ils n'ont point de système particulier de religion et adoptent avec indifférence celle du village près duquel ils sont campés; ils errent par troupes, ils ont un chef pour chaque division; on les accuse d'être de grands voleurs. En comparant leur vocabulaire à celui des gypsies (1), l'auteur arrive à cette conclusion, que les gypsies descendent d'une branche des Bazeegars, sans doute les *Budee*. Cette diversité d'opinion montre assez que, si l'origine indienne des bohémiens d'Europe est clairement établie, il n'est pas aussi aisé de découvrir à quelle famille particulière des Hindous il convient de les rapporter. Un nuage, sous ce rapport du moins, continue de couvrir leur berceau historique. Quoi qu'il en soit, la présence déjà ancienne des gypsies sur le sol de la Grande-Bretagne montre que l'Inde était venue trouver l'Angleterre avant que l'Angleterre allât trouver l'Inde.

Non contens de rechercher le berceau des gypsies, quelques écrivains allemands et anglais ont voulu pénétrer la nature de l'événement qui les a dispersés dans le monde. Sur la cause de leur exil comme sur les autres points relatifs à leur émigration, ces hordes flottantes n'ont rien à nous apprendre. Indiens, les gypsies ne se souviennent plus de l'Inde. L'opinion la plus généralement reçue est que les gypsies furent séparés de la souche nationale et jetés comme une branche morte dans le torrent de leur destinée vagabonde par une des plus terribles invasions dont l'histoire ait enregistré le souvenir. De 1408 à 1409, l'Inde fut ravagée par un conquérant resté fameux sous le nom de Timour-Bey ou Tamerlan. Tout ce qui opposa une résistance fut détruit : on parle d'une boucherie de cinq cent mille hommes. Ceux qui tombèrent aux mains du vainqueur furent faits esclaves, et souvent l'esclavage même ne les couvrit point contre des recrudescences de fureur homicide. Les gypsies, d'après Grellman, auraient été arrachés de leur mère-patrie par les désastres de cette guerre (2).

(1) Voyez, dans le septième volume de *the Asiatic Researches*, cette dissertation vraiment intéressante.

(2) Je dois dire pourtant qu'on a fait à cette théorie des objections sérieuses. Les gypsies appartenaient très certainement dans l'Inde à l'une de ces classes pauvres et obscures (suivant Grellman à celle des *soudras*) qui ont le moins à souffrir des inva-

Digitized by Google

Au milieu de ce silence et de ces ténèbres de l'histoire proprement dite, la langue des gypsies peut-elle du moins nous fournir quelques lumières sur la date probable de leur dispersion? On remarque dans le langage des gypsies une infiltration de mots persans; or la langue moderne de la Perse, fille de l'ancien zend, ne s'est introduite dans l'Inde qu'à la suite des nouveaux sectateurs de Mahomet, les Arabes, les Perses, les Afghans, qui portaient la parole du prophète à la pointe de leurs cimeterres. Cette conquête fut longue, successive; elle s'étendit de Walid et de Mahmoud jusqu'aux victoires de Timour et de Nadir. C'est donc durant cette période que les gypsies doivent avoir été violemment séparés, par un événement resté inconnu, de leur souche originelle (1). Ce même monument, la langue, est encore le seul qui puisse nous mettre sur la trace du chemin qu'ont suivi les gypsies pour entrer d'Asie en Europe. Sur le fond indien et persan du dialecte des races nomades, tel qu'il se parle aujourd'hui en Angleterre, en Allemagne, en Italie, sont venus se fixer, à une époque relativement récente, un grand nombre de mots slaves, grecs et roumains. La conséquence à tirer de cette immixtion est que la langue primitive et tout orientale des gypsies a ramassé çà et là quelques mots des régions qu'elle a traversées, comme le torrent se teint en courant de la couleur des terres et des racines qu'il entraîne avec lui. M. George Borrow ne doute point que les gypsies venant du pays des Bulgares n'aient fait halte dans la Roumanie, après avoir traversé le Danube. De la terre des Roumains, comme d'une ruche, un assez grand nombre d'essaims voyageurs se sont répandus sur les différentes contrées de l'Europe. Les uns, tournant au nord-est, parcoururent la Russie; d'autres se jetèrent à l'ouest, étendant leur course jusqu'à l'Espagne et jusqu'à l'Angleterre. En Valachie et en Moldavie, on retrouve encore aujourd'hui un grand nombre de zingarri. Leur nombre est estimé à deux cent mille au moins; ce sont les restes de la grande caravane, qui, à mesure qu'elle s'avançait vers l'ouest, laissait derrière elle divers détachemens. En 1417, ils apparurent dans la Germanie. En 1427,

sions étrangères. N'ayant rien à défendre ni rien à perdre, pourquoi auraient-ils pris la fuite? Cette guerre horrible fut surtout une guerre de religion. Or, à en juger par leur état présent d'indifférence religieuse, les gypsies étaient les hommes du monde les moins portés par nature à repousser un dieu incarné sous la forme du glaive. Un récit arabe semble d'ailleurs indiquer que les *zingarri* s'étaient déjà répandus dans d'autres états de l'Asie à une époque qui a précédé les conquêtes de Tamerlan. On s'est demandé s'ils n'avaient pas été obligés de quitter l'Inde à cause de leurs déprédations et par suite de certains démêlés avec la justice. Je crains que cette supposition, moins flatteuse pour l'amour-propre des gypsies, ne soit de beaucoup la plus vraisemblable.

(1) Il se peut aussi que cette confusion de mots persans tienne au passage des zingarri à travers la Perse.

Digitized by Google

des hordes de prétendus bohémiens se montrèrent en France. Leur arrivée fut un événement. Ils se donnèrent comme venant de la Basse-Égypte. A les entendre, le pape, après avoir ouï leur confession, les avait condamnés pour leurs péchés à errer sept ans par le monde, *sans coucher en un lit*. On jugea toutefois à propos, vu leur état de dénûment et leur mauvaise mine, de ne point les laisser entrer dans Paris : ils furent logés, par ordre de justice, à la Chapelle-Saint-Denis. Tout le monde courut pour les voir; presque tous avaient un ou deux anneaux d'argent à chaque oreille, « disant que c'était gentillesse en leur pays (1). » Les hommes étaient noirs et avaient les cheveux crêpés; les femmes étaient encore plus noires qu'eux et avaient les cheveux droits comme la queue d'un cheval. C'étaient les plus pauvres créatures qu'on eût jamais vues en France. Sous ce manteau de pénitens, les soi-disant enfans d'Égypte obtinrent néanmoins la permission de rôder dans le royaume, et il faut croire que leur expiation n'a pas été méritoire, puisqu'aux sept années de vie errante bien d'autres ont succédé. Ils se conduisirent d'ailleurs comme si le vol et les pratiques équivoques avaient fait partie de la pénitence qui leur était, disaient-ils, imposée par le saint-père, dont ils avaient reçu la bénédiction.

On n'a pas la date précise de l'arrivée des gypsies en Angleterre. Tout annonce cependant qu'ils ont paru dans les îles britanniques depuis plus de trois siècles. Le premier épisode de l'histoire des gypsies de l'Angleterre est la furieuse persécution à laquelle ils furent en butte sous le règne de Henri VIII. Il existe deux décrets de ce monarque dans lesquels les gypsies sont représentés sous les couleurs les plus noires. Ces édits ordonnent aux enfans d'Égypte, comme on les appelait alors, de quitter le royaume et de n'y plus jamais revenir. Un mois est le délai fixé pour leur expulsion générale; après ce temps-là, ils seront traités comme voleurs. Quiconque s'avisera d'importer quelques-uns de ces vagabonds en Angleterre sera condamné à 4 livres sterling d'amende pour chaque passage. Les peines édictées contre les gypsies frapperont de même ceux qui seraient vus en si mauvaise compagnie. Les décrets de Henri VIII furent suivis d'effet : un grand nombre d'enfans apocryphes de la vieille Égypte furent rechargés sur des navires aux frais de l'état et renvoyés en France. La persécution se ranima sous les règnes de Marie Tudor et d'Élisabeth. Être gypsy était alors un crime que la loi punissait de mort. Les gibets s'élevèrent de tous côtés, et la chair de ces parias d'Occident fut impitoyablement livrée aux corbeaux.

(1) Voyez le manuscrit d'un théologien cité par Estienne Pasquier dans ses *Recherches de France*.

Digitized by Google

Peu d'années avant la restauration de Charles II, treize gypsies furent encore condamnés aux assises de Norfolk et exécutés conformément aux statuts. Pour l'honneur de l'Angleterre, c'est la dernière fois que ces lois inhumaines firent des victimes (1). L'acte de proscription lui-même fut rappelé par George III. Les anciennes mesures si rigoureuses avaient pour but évident d'extirper cette race du sol de l'Angleterre : le but fut manqué. Après être en quelque sorte rentrés sous terre pour échapper à la mort, les gypsies se remontrèrent dès que les plus mauvais jours de la tempête furent passés.

Il est intéressant pour l'histoire morale des Romany de connaître exactement les motifs qui avaient déterminé cette longue et cruelle persécution. On les accusait de divers crimes. Parmi ces crimes, il en est évidemment d'imaginaires et qui tenaient aux idées superstitieuses du temps, par exemple leur commerce avec le diable. Je voudrais en dire autant du vol et de l'empoisonnement des bestiaux. A première vue, on serait tenté de reléguer ce dernier chef d'accusation parmi les fables ridicules et atroces qu'inventait alors la malveillance, telles que les histoires d'enfans mangés par les Juifs ou par les gypsies eux-mêmes. Malheureusement certains faits qui se pratiquent encore de nos jours témoignent que cette ancienne opinion ne manquait pas de fondement. Il existe parmi les gypsies d'Angleterre un terme qui exprime l'art de faire contracter au bétail des maladies artificielles : *drabbing bawlor*. Ils agissent ainsi par plusieurs motifs, le premier pour se ménager le moyen de guérir les chevaux et les bœufs empoisonnés, en se faisant payer leurs services, le second pour obtenir du fermier les bêtes mortes qui sont censées avoir succombé à un fléau naturel, le troisième pour se venger des injures qu'ils croient avoir reçues. A toutes les époques et dans tous les pays, cette habileté à préparer certains poisons très actifs s'est révélée chez les gypsies.

Il est à croire qu'ayant posé le pied en Angleterre vers le commencement du xve siècle, les gypsies ne tardèrent point à se répandre dans l'Écosse. Les montagnes du nord, qui ont couvert les populations galliques contre l'épée des races envahissantes, ne pouvaient élever un obstacle contre les nouvelles hordes nomades. Rien n'arrête les gypsies dans leur marche. Ils sont partout étrangers, et partout chez eux. On ne trouve pourtant dans les annales de l'Écosse aucun monument historique où il soit fait mention des Égyptiens avant l'année 1540. Il existe alors une ordonnance du sceau privé, rendue la vingt-huitième année du règne de Jacques V, en faveur d'un

(1) Ce n'était pas seulement en Angleterre que les gypsies étaient traités comme un fléau public : l'Espagne en 1492, l'Allemagne en 1500, la France en 1561 et 1612 lancèrent contre eux des décrets d'expulsion.

Digitized by Google

certain Johnne Faw ou Faa, « seigneur et comte de la Petite-Égypte. » Cette ordonnance fut renouvelée par le comte d'Arran, régent d'Écosse en 1553. Il paraît, d'après la teneur de ces curieux édits, que ce John Faw était une sorte d'Abd-el-Kader, avec lequel le gouvernement écossais avait trouvé bon de traiter, afin de s'assurer la fidélité des tribus soumises à son influence. Il était enjoint aux magistrats d'appuyer l'autorité de ce comte d'Égypte, de lui prêter main-forte pour l'exécution des lois de justice sur ses gens (les lois égyptiennes), et de punir comme rebelles ceux qui se révolteraient contre lui. L'année suivante, 1554, ce même Faw, « capitaine des Égyptiens, » reconnu coupable, avec douze hommes de sa bande, d'un meurtre commis à Lyntown, obtint sa grâce et celle de ses complices. De cette extrême indulgence le gouvernement écossais passa vingt-sept années plus tard à une extrême sévérité. Le nombre des gypsies et aussi leurs brigandages s'étaient beaucoup accrus durant les troubles politiques et religieux qui remplirent le règne de Marie Stuart. En 1570, l'autorité jugea nécessaire d'adopter les mesures les plus rigoureuses pour purger le royaume des bandes de vagabonds qui l'infestaient. Un acte du parlement établit des peines contre les mendians valides et paresseux, en même temps qu'il pourvoyait au soulagement de ceux qui étaient incapables de gagner leur vie. Je regrette de trouver les *bardes*, les *ménestrels* et les *écoliers vagabonds* confondus dans cet acte avec les *jongleurs d'Égypte*, dont ils recherchaient, il faut le croire, la société. Ce statut fut sans doute impuissant à restreindre les crimes et les déprédations de ces bandits, car en 1603 les lords du conseil privé trouvèrent bon de publier un décret qui prononçait contre toute la race, sous les peines les plus sévères, un bannissement perpétuel. En 1609, un acte du parlement déclarait que les sujets de sa majesté avaient le droit de saisir et de mettre à mort tout Égyptien qui serait trouvé dans le pays après un jour fixé. Cette loi eut le sort de toutes les lois violentes : elle tourna la pitié du côté de ceux qu'on voulait détruire. Non-seulement les classes inférieures, mais beaucoup de personnes de qualité continuèrent, après la promulgation de la sentence, à donner asile et protection aux Égyptiens proscrits. Le gouvernement s'alarma de cette indulgence, et, voulant persister dans sa voie, menaça de peines sévères les recéleurs de gypsies. Malgré tous les efforts que l'on tenta pour les extirper d'Écosse, les gypsies réussirent à s'ancrer, comme dit un écrivain écossais, sur cette vieille terre montagneuse. Plusieurs, il est vrai, perdirent leur vie dans la lutte qu'ils eurent à soutenir. Les sévérités de la loi paraissent avoir atteint de préférence les descendans de ce John Faw ou Faa, qui avait d'abord été protégé par le gouvernement : un

Digitized by Google

grand nombre de membres de cette famille furent exécutés comme Égyptiens. Il m'en coûte même de dire qu'en 1624 une certaine Hélène Faa, et d'autres femmes au nombre de treize, furent condamnées à être noyées.

Le nom des gypsies figure plus d'une fois dans les chroniques de l'ancienne Écosse. Dans le riche comté d'Ayr s'élève la ville de Maybole, agréablement située sur une douce éminence et environnée d'un amphithéâtre de collines qui la protégent contre les vents du nord et de l'est. C'était autrefois un rendez-vous d'hiver pour les gentilshommes d'alentour. Parmi ces résidences de famille, il en est une qui se fait surtout remarquer par le style de l'architecture, véritable type d'un manoir écossais du XVe au XVIe siècle. Ce château de Maybole, comme on l'appelle maintenant, est célèbre par une histoire d'amour. John, sixième comte de Cassilis, un presbytérien du temps qui, dit la chronique, « ne souffrait pas qu'on se méprît sur le sens exact et direct de son langage, » avait obtenu la main de Jane Hamilton, fille du premier comte de Haddington. Le mariage fut contracté sans le consentement de la dame, dont les affections étaient depuis longtemps engagées ailleurs. Elle aimait un certain sir John Faa (1), un voisin de son père dans la ville de Dunbar. John Faa n'était ni « grave, ni solennel » comme son rival, mais il était « jeune, beau et débonnaire. » La jeune lady n'en fut pas moins obligée de suivre son mari dans le manoir traditionnel des Cassilis, sur les bords du Doon. Leur union fut couronnée par la naissance de trois enfans, dont l'un était une fille, mariée plus tard à l'évêque Burnet. Quoique mère, la belle lady était triste. Pour elle, le château de Maybole aux épaisses murailles nues, aux étroites fenêtres en forme de lucarnes, aux tourelles suspendues en l'air comme des pigeonniers, était hanté nuit et jour par le plus dangereux des revenans, un souvenir. Le temps n'avait rien pu sur son cœur : elle pensait toujours au chevalier de Dunbar, à John Faa. Ce qu'elle se disait à elle-même en imagination arriva par je ne sais quel écho à l'objet de ses rêves. Favorisé par l'absence du comte Cassilis, qui était alors en Angleterre, chargé de quelque mission publique, sir John Faa choisit le jour et l'heure pour un enlèvement. Soutenu par une bande de complices déguisés en gypsies et plus vraisemblablement par des gypsies en chair et en os, il se présenta à la grille du château, et annonça son arrivée par une sérénade. Il chanta d'une voix si tendre, dit la ballade, que la dame descendit d'un pied léger l'escalier du château, et vint se jeter dans les bras du gypsy trouba-

(1) Pour l'honneur de la famille des Cassilis et des Hamilton, la chronique ne s'explique point sur l'origine de ce sir John Faa; mais le nom et la suite de l'aventure montrent clairement que c'était un gypsy.

Digitized by Google

dour, qui l'emporta en toute hâte. Ce triomphe cependant fut de courte durée; « l'épée regagna ses droits sur le chant, » car le comte arriva peu de temps après le départ de la comtesse. A peine informé de cette étrange disparition, il monta sur son coursier noir comme la nuit, donna ses ordres aux gens de la maison, et s'élança à la poursuite des ravisseurs. Les fugitifs, au nombre de quinze, furent surpris au moment où ils traversaient dans le Doon un gué qui porte encore aujourd'hui le nom de *Passage des Gypsies*. Après un violent conflit, les ravisseurs furent tous immolés, à l'exception d'un seul, qui survécut pour raconter dans une ballade cette aventure tragique (1).

En Angleterre, on trouve dans les traditions locales peu de traces de l'histoire des gypsies; on ne tenait aucun compte de leur existence. Les histoires des différens comtés, même de ceux où les gypsies abondent, et qui sont si riches en détails curieux, gardent généralement le silence sur les annales de ce peuple extraordinaire. Tout ce qu'on sait aujourd'hui, c'est qu'au lendemain des plus mauvais jours de la grande persécution, les différentes tribus ou familles de gypsies se partagèrent entre elles le pays. Chacun de ces clans porte un nom particulier, qui a fort exercé la science des antiquaires. Parmi ces noms, il en est dont l'origine est très obscure, d'autres ont été empruntés à de grandes familles d'Angleterre. Quoique chaque groupe distinct se soit marqué dès l'origine un quartier à parcourir et ne souffre guère que d'autres bandes viennent empiéter sur son terrain, l'amour de la vie errante porte quelquefois les tribus à échanger entre elles leurs districts. Après un certain temps de haine et de défiance, les paysans anglais finirent par se réconcilier peu à peu avec les gypsies. A défaut d'une sympathie très vive pour un genre de vie qui contrastait si fort avec les habitudes régulières des populations rurales, ces étrangers trouvèrent à la longue dans la Grande-Bretagne la liberté entière d'aller et de venir, une tolérance pratique, fruit des divisions religieuses, et cette brusque générosité envers le malheur qui est le trait saillant du caractère anglais. La conduite des gypsies continua, je l'avoue, de se montrer à plusieurs égards en antagonisme perpétuel avec la loi. Il fallait que quelqu'un cédât; c'est généralement la loi qui a ployé. Les gypsies jouissent dans certaines limites du genre d'immuni-

(1) Une autre tradition veut que tous les gypsies, faits prisonniers, aient été ramenés à Maybole pour y être pendus à un arbre, en face du château. La faible comtesse, après avoir été forcée d'assister d'une fenêtre à cette scène horrible (son amant était parmi les victimes), fut renfermée pour la vie dans le château, dont l'escalier, en commémoration de cet événement, fut orné de têtes sculptées représentant celles du malheureux Faa et de ses camarades. Le comte épousa une seconde femme dont il eut des enfans.

Digitized by Google

tés qu'une civilisation ancienne et puissante trouve sage d'accorder à des enfans indociles avec lesquels il faut vivre, et dont on désespère de changer les habitudes. On les laisse planter leurs tentes où ils veulent dans les terres vagues, promener où bon leur semble leur chariot couvert d'une toile, et pourvu qu'ils ne dépassent pas une certaine limite, on ferme volontiers les yeux sur les petits dégâts qu'ils peuvent commettre.

Telle est l'histoire des gypsies de l'Angleterre; mais c'est leur condition présente qu'on veut surtout connaître, et que j'ai pu étudier en partageant pendant quelques jours leur vie nomade.

II.

Les principales tribus de gypsies qui existent aujourd'hui en Angleterre sont les *Stanleys* (1), qui se rencontrent surtout dans New-Forest; les *Lovells*, qui aiment à se rapprocher de Londres; les *Coopers*, qui ont choisi Windsor-Castle pour leur quartier-général; les *Hernes*, qui regardent les comtés du nord et surtout l'Yorkshire comme leur propriété, et enfin les *Smiths*, qui se sont attribué l'East-Anglia.

Il est peu de régions plus dignes de l'attention du voyageur que cette partie du Hampshire connue sous le nom de *New-Forest*. Là règne, dit-on, l'air le plus pur qu'on puisse respirer en Angleterre. Je parcourais ce district à la fin de l'automne, non par raison de santé, mais à la recherche des gypsies, et plus particulièrement des *Stanleys*, dont je désirais faire la connaissance. Le paysage méritait bien lui-même qu'on s'y arrêtât : des terres vagues ou boisées, sur lesquelles la main de l'homme n'a point marqué de traces, s'encadraient de distance en distance dans de riches cultures, des jardins, des habitations solitaires d'un goût exquis. Le désert, les bois, les richesses d'un sol travaillé et orné par l'art, tout cela formait un contraste agréable à l'œil. La forme de ce paysage s'explique par l'histoire des lieux. New-Forest, du temps de Guillaume le Conquérant, était une région couverte de bois et d'une population clairsemée. Les annalistes prétendent que Guillaume détruisit un grand nombre de villages et d'églises, chassa les habitans et dévasta la contrée, laissant à nu un rayon de trente milles, qu'il mit aussitôt en forêt pour ses chasses (2). Il en fut puni : le jugement de Dieu s'exerça sur deux de ses fils et sur son petit-fils, qui perdirent la vie

(1) Les Stanleys s'appellent dans leur langue *Bar-Engres*, c'est-à-dire hommes ou cœurs de pierre.

(2) Voltaire et après lui des écrivains anglais ont mis en doute l'authenticité de ces ravages. Je constate seulement la tradition.

Digitized by Google

au milieu de ces bois, conquis par des moyens si barbares (1). Ces tragiques souvenirs ont longtemps répandu sur les débris de la forêt plantée par Guillaume, roi des Normands, une sorte de terreur et de mélancolie. Les superstitions populaires ont peuplé de spectres les clairières et les solitudes de New-Forest. Le démon lui-même, s'il faut en croire les vieilles chroniques, apparut aux Normands dans ces lieux sauvages pour leur prédire le châtiment réservé au *Roi-Rouge* et à ses mauvais conseillers. J'avoue, pour mon compte, avoir rencontré sous les grands arbres des ombres épaisses, mais rien qui ressemblât aux êtres surnaturels dont nous entretient la légende saxonne. Je regrette aussi de ne plus avoir vu ces grands cerfs auxquels les anciens rois normands donnaient la chasse, et qui ont tous été détruits depuis longtemps. Il est vrai que leurs obscures et profondes retraites sont elles-mêmes entamées, déchirées par la hache. Le paysan anglais a repris son bien sur les terres du Conquérant. Par intervalles s'élèvent pourtant encore de majestueux débris de la royale forêt. La partie la plus intéressante est celle qui s'étend entre la rivière Beaulieu et la baie de Southampton : là, le spectacle des eaux est vraiment grandiose, et les rivages de la baie, aussi bien que les bords de la rivière, ont un caractère de beauté sérieuse. Au milieu de scènes imposantes qui succèdent à des points de vue charmans, je m'arrêtai à contempler les arbres, dont quelques-uns sont anciens et offrent une physionomie toute particulière. Les chênes ne s'élèvent point à une très grande hauteur, mais leur tronc est énorme, et leurs branches s'entrelacent d'une manière pittoresque, de manière à présenter ces *genoux* et ces *coudes* si recherchés par les constructeurs de navires. Les hêtres abondent et atteignent une taille respectable (2).

Au milieu des scènes de la nature, je ne perdais point de vue l'objet de mes recherches; mais au lieu de gypsies je rencontrais sur les routes des paysans qui, tout hâlés qu'ils fussent et bien qu'un peu sauvages, ne pouvaient passer en conscience pour être de la famille des Stanleys. Quelques-uns d'entre eux conduisaient une charrette tirée par un cheval aux formes rudes, à la queue et à la crinière abondantes, au poil quelque peu hérissé (3). Désespérant de ren-

(1) Dans une partie de la forêt, près de Stony-Cross, s'élève une pierre triangulaire sur laquelle on lit cette inscription : « Ici était le chêne contre lequel une flèche lancée à un cerf par sir Walter Tyrrel glissa et alla frapper dans la poitrine le roi Guillaume II surnommé Rufus, du quel coup il mourut sur-le-champ le 22 août 1100... Pour qu'on n'ignore point à l'avenir où ce mémorable événement a eu lieu, cette pierre fut érigée par John lord Delaware, qui avait vu l'arbre croître dans cet endroit, l'an 1745. »

(2) Ces arbres, — les chênes et les hêtres de New-Forest, — fournissent une grande quantité de bois à la marine anglaise.

(3) Le cheval de New-Forest est un type, un objet d'études pour les amateurs : il

Digitized by Google

contrer les gypsies sur les routes ni même sur les chemins étroits qui serpentent entre deux haies, et que les Anglais appellent *lanes*, je m'engageai dans les terres vagues, les parties désertes, les lambeaux de l'ancienne forêt. Là, je découvris quelques troupeaux de porcs conduits chacun par un mâle, le chef, le patriarche de la bande, qui semblait avoir le sentiment de son importance et de la dignité de ses fonctions. La race actuelle de New-Forest descend d'une ancienne souche de cochons domestiques qu'on a laissé errer depuis plusieurs générations au milieu des bois, et qui en est revenue plus ou moins au type originel du sanglier. Sa couleur se rapproche de l'animal sauvage tel qu'on le rencontre encore dans les forêts du continent; elle est brune et quelquefois entièrement noire. Vus à la lumière douteuse des clairières ou à l'ombre des bois de hêtres, ces demi-sangliers ne sont pas des animaux sans beauté : leurs formes légères, leur poil dur et d'un éclat presque métallique, leur crinière qui se hérisse sur le cou et sur les épaules, tout cela faisait bien entre les arbres aux rayons du soleil qui commençait à décliner. Je pris alors la route de *Christ-Church*, un village agréablement situé dans l'angle formé par le confluent de l'Avon et du Stour. Je savais qu'il y avait une tour annexée à l'église d'où la vue s'étend sur un vaste horizon : j'espérais découvrir de là quelques tentes ou quelques fumées qui, comme dit la métaphore anglaise, m'auraient parlé des gypsies et de leurs campemens. Je suivais un chemin creux entre deux coteaux semés de broussailles, quand je vis venir à moi un enfant de treize ou quatorze ans, monté sur un âne. Trois choses me frappèrent : l'élégance de l'animal, la beauté de l'enfant, et la pauvreté des haillons dont il était couvert. Quand nous nous croisâmes sur le chemin étroit, le jeune garçon tourna de mon côté la bride de l'âne, et me demanda l'aumône. A sa couleur olivâtre et dorée, à ses cheveux noirs, à ses yeux d'un éclat sombre, à ses traits d'une perfection délicate, je le reconnus pour un enfant de la race que je cherchais. « Pourriez-vous, lui dis-je, me conduire à l'endroit où vous campez? » A ces mots, un nuage se répandit sur le visage naturellement farouche de l'enfant. Les gypsies, dès l'âge le plus tendre, se montrent ombrageux et circonspects à l'excès. « J'aurais besoin, ajoutai-je, de me faire dire la bonne aventure par votre mère. » Je n'affirmerai pas que cet éclaircissement dissipa les soupçons de l'enfant; mais il entrevit une occasion de gain, une *affaire*, et les gypsies ne résistent point à cet ordre de considérations pratiques.

Nous remontâmes ensemble le chemin que je venais de descendre,

n'appartient point à la race des chevaux de luxe, mais il est fort, brave, utile, et il se trouve bien en harmonie avec le caractère du paysage qui l'environne.

Digitized by Google

et, après avoir tourné quelques halliers, je me trouvai au milieu d'un site sauvage et saisissant. Une colline nue, quoique recouverte çà et là de fauves bruyères, s'adossait à un des restes les plus majestueux de la forêt. Les vieux chênes dont les ombres s'allongeaient sur la pente de la colline étalaient fièrement leurs membres tordus et leur feuillage rare, mais sombre. Le soleil se couchait à droite, dans un horizon de coteaux dont les flancs déchirés gardaient la trace d'anciens torrens disparus. Rien n'est plus étrange que la vue d'un camp de gypsies au milieu de cette solitude et de ces magnificences de la nature. Une demi-douzaine de tentes se déployaient en un demi-cercle. Je remarquai qu'elles étaient dressées de manière à recevoir les rayons du soleil levant. Les hommes et les femmes étaient assis sur l'herbe, autour d'un feu qui, alimenté de bois vert, jetait plus de fumée que de flamme. Les gypsies ramassent ce bois, en dépit des ordonnances, dans la forêt ou bien le long des haies vigoureuses qui bordent dans le Hampshire les chemins déserts et sablonneux. Nul ne s'occupait de rien; des coquemars (*kettles*), suspendus par une sorte de crochet ou de crémaillère à des bâtons plantés dans le sol, chantaient, comme dit une vieille ballade anglaise, la chanson de l'eau qui commence à bouillir. Quelques chiens hargneux montrèrent leur tête entre les buissons et se mirent à aboyer, quoique faiblement, contre le *gorgio* (1). Les gypsies, eux, conservèrent leur attitude d'indifférence et d'immobilité : ils sont comme les sauvages, qui remarquent tout sans avoir l'air de rien voir. Seulement deux petites filles de cinq ou six ans, belles et noires comme des démons, se détachèrent du groupe et vinrent me demander la charité. Le jeune garçon qui m'avait servi de guide descendit de son âne, et, après m'avoir fait signe de rester en dehors de la limite du camp, alla prévenir sa mère. Je vis venir à moi une figure de sorcière telle que l'eût désirée Rembrandt, Téniers ou David Wilkie. La race des gypsies est peut-être la plus belle qui existe au monde; les femmes, surtout quand elles sont jeunes, ont généralement d'admirables formes et des traits qu'on n'oublie pas; mais avec l'âge (et pour elles la vieillesse est précoce), cette fleur de beauté se flétrit : le soleil brûlant, les neiges, le souffle mordant de la bise, auxquels elles sont continuellement exposées, peut-être aussi les passions violentes et les pratiques d'une vie ténébreuse, tout concourt à effacer de bonne heure ce rayon que la nature a laissé tomber sur le visage des gypsies comme pour les consoler des rigueurs d'une vie misérable. On s'étonne en vérité que de si belles

(1) C'est le nom que donnent les gypsies anglais à quiconque n'est point de leur sang ni de leur honorable congrégation.

Digitized by Google

jeunes filles fassent de si laides vieilles femmes. Et pourtant cette laideur elle-même ne manque point de style : la figure des vieilles gypsies est quelquefois repoussante et fantastique, elle n'est jamais vulgaire.

J'étais curieux de savoir si l'art de dire la bonne aventure, tel que les gypsies, surtout les femmes, le pratiquent dans tous les pays de la terre, reposait sur une méthode. J'ai eu plus d'une occasion de me convaincre que cette méthode n'existait pas. Au moyen âge, il y avait une science, la chiromancie, qui, toute chimérique et toute frivole qu'elle fût, avait du moins la prétention de s'appuyer sur des règles. A en croire les ouvrages des chiromanciens, et ils sont nombreux, la main de l'homme est un livre sur lequel la nature a écrit avec cinq lignes principales, lesquelles forment un triangle, le caractère, peut-être même la destinée de chaque personne (1). Je ne doute point que les premiers gypsies, à leur arrivée en Europe, n'aient eu connaissance de cette doctrine, qui était alors fort répandue. Quelques auteurs ont même conjecturé, et avec toute sorte de vraisemblance, que l'origine égyptienne attribuée alors aux bohémiens par les bohémiens eux-mêmes était de leur part une spéculation, ces aventuriers ayant entendu dire que l'ancienne Égypte était fameuse dans la pratique des arts occultes. S'ils adoptèrent dans ce temps-là les formules de la chiromancie (ce que nul ne peut dire), ces formules sont aujourd'hui oubliées. L'instinct seul guide les femmes gypsies dans l'exercice de leur métier, et cet instinct, je dois le dire, est quelquefois merveilleux. Douées d'un coup d'œil sûr et perçant, elles font semblant de lire dans la main, mais c'est dans le cœur qu'elles lisent. Leur parole insinuante se fait l'écho des désirs et des pensées les mieux voilés. Quand je dis que les gypsies diseuses de bonne aventure n'ont point de méthode, j'entends par là qu'elles ne se préoccupent pas d'une interprétation convenue des signes de la main. Elles n'en ont pas moins des traditions qu'elles se transmettent. Physiologistes par intuition, elles ont reconnu que la vie humaine se partageait en trois époques, dont la première appartient à l'amour, la seconde à l'ambition, la troisième à l'avarice. Aux jeunes elles parlent des choses du cœur, aux personnes d'un âge mûr elles font un récit pompeux des honneurs qui les attendent,

(1) Les uns, — c'étaient en quelque sorte les phrénologistes du temps, — professaient avec toute sorte d'assurance qu'il existait un rapport entre les lignes gravées dans la paume de la main et les organes régulateurs de l'économie animale, le cerveau, le cœur, le foie, d'où ils concluaient qu'il était possible de déterminer les inclinations dominantes d'un individu sur l'inspection de ces signes; les autres, — et ils étaient traités de visionnaires par leurs confrères sérieux, — allaient jusqu'à soutenir qu'il existait un lien entre ces caractères et les événemens de la vie humaine.

Digitized by Google

aux vieillards des deux sexes elles promettent des richesses. Les gypsies se gardent bien de convenir du subterfuge. A les entendre, ils étaient une ancienne race puissante et riche; mais si Dieu les a dépouillés de leur pourpre et de leur or, il leur a laissé la sagesse, le don de seconde vue, l'art de lire dans les étoiles et dans la main. Quelques-uns même donnent de cette prétendue faculté une explication curieuse. La Providence, ayant reconnu de toute éternité dans les Romany une race oisive et peu faite pour le travail, leur a accordé le don de prophétie, afin qu'ils pussent gagner leur pain comme les autres hommes, sinon par les mêmes pratiques, car il faut que tout le monde vive. Cet art de dire la bonne aventure constitue en effet pour les gypsies une ressource qui n'est point à dédaigner. Dans les districts ruraux de l'Angleterre, les sorcières demandent d'abord et invariablement six pence; mais, comme le voile de l'avenir est difficile à soulever, elles obtiennent presque toujours un supplément de la personne dont elles ont réussi à provoquer la surprise et à piquer la curiosité. Les filles de service, les gardiennes de troupeaux forment leur principale clientèle. Il s'en faut pourtant de beaucoup que le cercle de leurs pratiques soit limité aux classes inférieures et ignorantes. Je connais à Gravesend une vieille gypsy qu'on est sûr de rencontrer pendant l'été dans Rosherville-Gardens, le plus souvent au milieu de cette partie du jardin qu'on appelle le *labyrinthe* (*maze*) : elle a tenu dans ses doigts brunis plus d'une main blanche et aristocratique (1).

Il est inutile de rapporter ce que me dit la sorcière de New-Forest. Aux étrangers, on annonce toujours un voyage sur mer (le moyen de quitter la Grande-Bretagne sans passer la mer?) et autres événemens en rapport avec les intentions qu'on leur suppose. A mon air incrédule, elle jugea bientôt que je n'étais point venu pour me faire dire la bonne aventure. Je crus que le moment était favorable pour hasarder ma proposition. « Je me suis égaré, lui dis-je; le soleil est sur son déclin : je voudrais passer la nuit au coin de votre feu. » Un voile de sombre méfiance se répandit sur le visage de la sibylle. « Nous n'avons point, répondit-elle, de *garni* (*accomodations*) à vous offrir; le village n'est pas loin d'ici, et si vous avez perdu votre chemin, comme vous le dites, mon garçon vous conduira pour quelques pence. — En traversant l'Essex, repris-je, j'ai rencontré, il y a huit ou dix jours, une bande de vos frères les *Lee* qui ont bien voulu me recevoir dans leur chariot couvert, et avec lesquels j'ai parcouru quelques milles d'Epping-Forest. » J'ajoutai sur

(1) La tente des gypsies est un objet d'attraction pour le public dans la plupart des jardins de plaisir anglais. La pythonisse du *maze* paie un droit au maître de l'établissement, et n'en gagne pas moins durant l'été une somme considérable.

Digitized by Google

mon entrevue avec les gypsies de l'Essex quelques détails qui étaient de nature à la convaincre que je n'étais point étranger aux mœurs et aux habitudes de la race. La figure de la vieille prit une expression de finesse et de raillerie. « Voudriez-vous par hasard, dit-elle, vous faire gypsy? — Je n'en suis pas encore tout à fait là. Je sais d'ailleurs que les *gorgies* n'ont rien à faire avec le sang royal de Pharaon. Je suis un voyageur, je vais çà et là pour m'instruire, et j'aime à rôder dans la contrée en société de ceux qui la connaissent. — Je vois ce que vous voulez, s'écria-t-elle d'une voix emphatique et rauque : je ne suis pas sorcière pour rien. Je suis née dans un buisson (*in a thicket*), sur cette colline que vous apercevez là-bas (sa main levée désigna une élévation qui se détachait à distance dans la lumière mourante du soleil); mais ma mère venait directement de l'Égypte... Vous désirez savoir ce que nous faisons? » J'avouai que j'étais curieux de connaître la manière de vivre d'une ancienne race à laquelle je m'intéressais. La vieille gypsy me fit entendre d'un geste qu'elle avait besoin de consulter les sages de la bande. Elle revint à moi au bout de quelques minutes. « Nous sommes, dit-elle en prenant un air contrit qui jurait avec le caractère dur et la laideur presque surnaturelle de ses traits, nous sommes une malheureuse race... On nous chasse d'un endroit à un autre. Nous avons été souvent trahis par ceux qui disaient nous vouloir du bien; mais comme vous avez l'air d'un *gentleman* (toutes les gypsies ont la langue flatteuse du serpent), nous vous traiterons de notre mieux. Nous ne sommes pas aussi mauvais qu'on le dit, et j'espère que vous ne trouverez rien à blâmer dans nos usages. Nous faisons comme faisaient nos pères : ils ont erré, et nous errons. Vous autres qui êtes nés dans des maisons couvertes, vous trouvez cela singulier; mais il faut que chacun suive dans ce monde les coutumes de ses ancêtres. Nous sommes tous les créatures de l'habitude. Les Égyptiens ne pourraient pas vivre entre quatre murs comme vous vivez : ils n'ont pas été habitués à cela dès leur enfance. Et puis les loyers sont si chers (1)! »

La bande se composait d'une trentaine de personnes, hommes, femmes, enfans, vieillards. Les gypsies ne sont pas, comme on l'a dit, une secte de communistes : chaque famille a sa tente, et chaque

(1) On aurait tort de se laisser prendre à ces semblans d'humilité. Tout en ayant l'air d'accepter leur abjection, les gypsies se croient au contraire une race privilégiée. « Plût au ciel, disent-ils entre eux, qu'il n'y eût que des Romany sur la terre! Les choses iraient beaucoup mieux. » Nous sommes à leurs yeux des gentils, des impurs; méprisés, ils nous méprisent. « Ne va pas avec les gentils (c'est un de leurs préceptes), n'ajoute point foi à leurs discours : autrement tu finirais par perdre la couleur de ton sang. » Les gypsies sont convaincus que leur genre de vie est très préférable à celui des autres hommes.

Digitized by Google

tente, comme chaque bourse, est indépendante l'une de l'autre. Introduit dans cette vénérable société des *roms* et des *juwas*, j'examinai en silence les formes et les traits extérieurs d'une race qui a toujours été pour moi un objet d'étonnement. Les hommes se faisaient remarquer par leur taille, leurs membres bien proportionnés, et un air de distinction naturelle dans les manières qui contraste avec l'attitude lourde du commun des paysans anglais. Ils fumaient nonchalamment leurs pipes, tout en jetant sur moi par intervalles un regard sombre et furtif. Les femmes avaient généralement le front court et sillonné de rides précoces, des cheveux pendans qui rappelaient, pour la noirceur et l'éclat, le ton métallique du charbon de terre, des mains et des pieds d'une petitesse remarquable. Plusieurs d'entre elles avaient des cicatrices aux bras et au visage, traces de leur passage dans les bois et dans les broussailles. La beauté parfaite est parmi les *juwas*, comme parmi les autres femmes, une exception; mais, quand elle se rencontre, on reconnaît et on admire un des chefs-d'œuvre de la nature. Une jeune fille de treize ou quatorze ans attira surtout mon attention par la pureté de son type; je remarquai l'olive de son teint, que rougissait sur les joues le sang riche de la race, ses pommettes un peu saillantes, mais d'un contour agréable, et surtout ses grands yeux noirs dont les prunelles scintillaient comme deux étoiles. L'idée me vint qu'une des ancêtres de cette jeune fille avait peut-être laissé son profil, le prototype de cette beauté en haillons, sur un ancien bas-relief des mystérieux temples de l'Inde.

Les yeux des femmes gypsies ont été comparés, par un poète anglais, aux yeux de la gazelle; ils en ont peut-être la noirceur et le caractère sauvage, mais j'affirme qu'ils n'en ont point la douceur ni la timidité. Les ouvrières de la classe très pauvre, surtout les Irlandaises, détournent les yeux quand on les observe; la *juwa* soutiendrait fixement sous ses guenilles le regard d'un roi : elle ne craint pas, elle se fait craindre. Si elle rougit, ce n'est jamais de honte, mais de colère. On a cru reconnaître que la bouche était le signe caractéristique du plus ou moins d'élévation des races humaines; celle des gypsies est d'une forme particulière et généralement gracieuse. Leurs dents, très blanches, mais longues, contrastent avec le rouge des lèvres et avec le ton foncé du visage. Il est difficile de se faire une idée de leur goût en fait de toilette, car elles acceptent, le plus souvent sans choix, les vêtemens qu'elles peuvent ramasser ou obtenir à vil prix. Leur préférence semble être toutefois pour les couleurs éclatantes. Il existe un costume de gypsies qui consiste généralement en un mouchoir de tête noué sous le menton et en un petit manteau rouge. On se tromperait d'ailleurs

Digitized by Google

en croyant que la misère exclut chez elles la coquetterie. La plupart des femmes ou des jeunes filles se couvrent volontiers de bijoux. Elles aiment les larges dentelles, quoique noires et déchirées, les longues boucles d'oreilles, les anneaux d'un or douteux et les colliers de perles fausses. L'une de celles que j'avais sous les yeux, couverte d'habits pauvres, mais ajustés avec un goût théâtral, me montra, non sans orgueil, un anneau d'or assez massif et surmonté d'un demi-souverain (1) en guise de pierre précieuse. Le grand luxe des hommes est de posséder des boutons d'argent. A mon entrée dans le cercle des gypsies, on m'avait offert un siége, c'est-à-dire une place sur l'herbe. Il n'y avait qu'une chaise, elle était occupée par une vieille *juwa* centenaire, à l'air solennel et morne. Trois autres vieillards, trois *roms*, sur la tête desquels les hivers avaient neigé, présentaient au feu leurs mains amaigries, et de temps à autre repoussaient dans le cercle ardent les morceaux de bois à demi éteint, en agitant la flamme. L'un d'eux était enveloppé dans une couverture trouée et ressemblait à la statue du Silence.

Un homme d'une quarantaine d'années, qui se distinguait par son costume, par son chapeau rond orné d'une boucle d'argent et par un air d'intelligence, donna des ordres pour le souper. C'était le chef du groupe (2). Quelques femmes se levèrent aussitôt d'un air de mauvaise humeur. Les mains de ces créatures ne sont pas faites pour le travail. La sombre vivacité de leurs regards, la contraction de leurs lèvres, le désordre de leurs cheveux, la rudesse de leurs mouvemens, la facilité avec laquelle on les voit s'emporter entre elles ou contre les enfans, dès qu'elles s'occupent de quelque détail domestique, tout dénote clairement leur aversion pour les soins du ménage. La vieille sorcière qui m'avait introduit, et qui était sans doute chargée de veiller sur moi, me fit un tableau lamentable de la condition présente des gypsies. « Autrefois, me dit-elle, dans les heureux temps de la vieille Angleterre, les choses se passaient bien autrement. Nous trouvions partout à déployer nos tentes, et la terre

(1) Dix shillings.

(2) Il existe parmi les gypsies de tous les pays une certaine organisation. En Espagne, chaque famille ou troupe avait des chefs électifs qui étaient désignés autrefois sous le nom de comtes. C'est ce comte qui était chargé de régler leurs différends, même dans les endroits où il y avait une justice régulière. Ses fonctions n'étaient ni héréditaires, ni même inamovibles : il pouvait être déposé, s'il démériterait par sa conduite de la confiance de ses sujets. En Orient, chaque bande a aujourd'hui ses chefs et ses officiers. En Angleterre, chacune des familles ou clans obéit de même à un guide. Cette organisation très constante a donné lieu à une opinion erronée. Les journaux anglais annoncent au moins une fois par an la mort du roi ou de la reine des gypsies. Or ce roi ni cette reine, si l'on entend par là un homme ou une femme dont l'autorité s'étend sur toutes les bandes errantes du pays, n'exista jamais.

Digitized by Google

ne refusait point ses fruits aux sobres enfans de l'Égypte; mais depuis ces derniers temps les fermiers sont devenus si durs! Malheur à nous si nos chevaux ou nos ânes tondent dans un pré la valeur d'une poignée d'herbe!... Nous n'avons ce soir pour notre souper qu'un hérisson que nous avons trouvé dans les haies (*hedgehog*). C'est peu entre tant de monde. » A ces mots, une poule qui était cachée dans une des tentes protesta par un cri alarmé contre le mensonge de la vieille. La figure de la sibylle prit une expression irritée; elle jeta dans sa langue une malédiction sur le volatile. « Nous avons bien une poule, reprit-elle en appelant cette fois à son secours des gestes animés, mais nous la conservons pour le mariage d'une de nos filles. » Il est évident qu'on ne m'avait admis dans l'honorable cercle des gypsies que pour tirer avantage de ma présence. Je mis une couronne dans la main de la vieille. Le jeune garçon que j'avais rencontré sur la route fit semblant de courir à une ferme voisine et revint avec une poule noire dans ses bras, la même que j'avais entendue crier tout à l'heure, quoique le soleil fût couché. Il s'agissait maintenant de la faire cuire. Les gypsies ont pour cela une méthode particulière. On leva un pied carré de gazon, et l'on creusa un trou dans l'endroit découvert. Ce trou fut rempli avec du bois léger. Cependant on avait fait la toilette de la poule : cette toilette consiste simplement à lui enlever les entrailles et à la rouler avec toutes ses plumes dans une pâte d'argile. Ceci fait, on la déposa sur les bâtons, disposés de manière à prendre feu, et l'on replaça sur le tout la motte de gazon comme un couvercle. Cette méthode a plusieurs avantages : d'abord au point de vue culinaire elle est excellente, et ensuite elle a le mérite très grand, aux yeux des gypsies, de cacher les apprêts de leur dîner. Le fermier auquel avait été volé pendant la journée la poule que je venais de payer accourut sur ces entrefaites en grande fureur. On le reçut de sang-froid et poliment; on lui permit de visiter le camp, de jeter un coup d'œil dans l'intérieur des tentes, et on lui laissa le loisir de se convaincre que ses soupçons étaient injustes, quoiqu'il eût marché une ou deux fois sur sa poule en train de rôtir. A peine le fermier était-il parti qu'on leva le couvercle de gazon, on retira la poule enveloppée dans sa croûte d'argile, qui se cassa; on la dépouilla de ses plumes, qui se détachèrent aussitôt, et on la servit sur un plat de bois. Le chef de la bande tira de sa poche un formidable couteau et partagea le butin avec solennité. Ce fut ensuite le tour du hérisson de haie, qui fut cuit absolument de la même manière. Ce mets de gypsies ainsi préparé n'est point du tout à dédaigner. On enlève les poils et les piquans de la surface fumante de l'animal, quand on brise le vêtement d'argile.

Digitized by Google

La nuit était venue, hommes, femmes et enfans s'arrangèrent pour dormir. On m'offrit une vieille couverture que je refusai, me contentant du feu, que je me chargeai d'entretenir. Il est vrai que la sibylle recommença ses doléances. Le bois était si cher et si rare depuis quelques années! Autrefois les gypsies coupaient à leur gré les branches mortes et même un peu les branches vertes dans la forêt; mais à présent les ordonnances étaient d'une sévérité inhumaine, la forêt elle-même disparaissait chaque jour, entamée, mordue par de maudites habitations. Les hommes domiciliés (*settled*) n'avaient-ils point assez de place dans les villes, qu'ils vinssent encore troubler les oiseaux et les gypsies dans leurs nids? Les haies maintenant étaient gardées comme des bois d'orangers. Il n'y avait plus moyen pour de pauvres gens comme eux de faire bouillir l'eau de leurs chaudières. Comment feraient-ils le lendemain pour se chauffer? Je calmai par de bonnes raisons les inquiétudes de la vieille, et bientôt tout dormit autour de moi d'un sommeil lourd. C'était une nuit belle et tiède pour le climat de l'Angleterre. Je me surpris, faut-il l'avouer, à trouver des charmes dans cette vie à ciel ouvert. Un hibou glapissait par intervalles dans les profondeurs du bois, dont le feuillage massif formait un groupe d'ombre sur la transparence étoilée de la nuit. Quelques ânes et un vieux cheval en liberté broutaient paisiblement l'herbe courte de la colline. Les chiens, quoique couchés à terre, se tenaient sur le qui-vive. Les rayons de la lune tombaient avec une sérénité blafarde sur le toit rond ou pointu des tentes, dont la toile grossière frissonnait par momens au souffle d'un vent bas. Ce repos, ce silence, cette apparition de la vie des anciens patriarches à la lueur mouvante d'un feu de gypsies, tout cela formait pour moi un spectacle nouveau, singulier, au milieu de cette Angleterre si riche, si peuplée et si comblée des faveurs de la civilisation. Il faut dire que je voyais alors l'existence des Romany par le beau côté. Les nuits ne sont pas toujours tièdes et limpides. Si quelque chose étonne dans l'histoire d'une race originaire d'un pays chaud, c'est la puissance avec laquelle ces bruns enfans du soleil ont résisté à toutes les vicissitudes du climat le plus variable, à la pluie, au brouillard, à l'âcre grésil. Tantôt sous un toit, tantôt sous un arbre, quelquefois même exposés sans abri aux rigueurs de la mauvaise saison, ou enterrés des journées entières sous la neige, ils jouissent d'une santé plus robuste et plus parfaite (1)

(1) J'ai cherché à savoir s'il existait des maladies particulières à la race des gypsies. Au XVIe siècle, on les accusait d'une sorte d'affinité pour la lèpre. Un docteur écossais, M. Knox, passant la nuit dans un village, se fit indiquer sa route par une femme gypsy, la plus belle, dit-il, qu'il eût jamais vue. « Comme elle m'indiquait le chemin que je devais suivre, ajoute-t-il, la manche courte de la robe découvrit le bras jusqu'au coude.

Digitized by Google

que les personnes dont les habitudes sont régulières. Ni l'humidité, ni la sécheresse, ni tous les contrastes de température qui se succèdent avec tant de rapidité en Angleterre ne peuvent rien sur la constitution des gypsies. Ils aiment très certainement la chaleur : j'en juge par la manière dont ils s'approchent du feu au risque même de se brûler; mais quand ils voyagent, ils supportent le froid le plus intense, tête nue et sans autre défense que de vieux haillons jetés négligemment autour d'eux. Ils bravent tout, s'accommodent à tout; ils dorment indifféremment à la belle comme à la mauvaise étoile (1). J'ai pourtant eu l'occasion d'observer qu'ils ont généralement, à un certain degré, le sentiment du domicile. On se figure volontiers les gypsies comme des gens sans asile : c'est une erreur. Les oiseaux du ciel ont leur nid, les renards ont leur tanière; les gypsies ont leur tente ou leur chariot, sorte de maison ambulante. Là ils sont chez eux. Ils permettent très rarement l'entrée de ces tentes aux étrangers. Autour de moi, cette nuit-là, les pans de toile qui servent en quelque sorte de portière aux chambres à coucher étaient abaissés avec soin, quoique généralement ouverts durant la journée.

A une belle nuit succéda, comme cela arrive souvent en Angleterre, une matinée triste et brumeuse. De bonne heure le camp fut presque abandonné, si ce n'est par les vieillards. Les enfans allèrent faire du bois. Les occupations des hommes sont variées. La plupart d'entre eux sont étameurs; leur cri est bien connu dans les villages anglais : *Old pots and kettles to mend?* Quiconque voudra examiner avec soin l'endroit où une horde de gypsies a campé y trouvera presque toujours sur l'herbe des débris d'étain et d'autres métaux. Comme ils exercent la profession d'étameurs par toute la terre, il y a lieu de se demander si à l'origine des sociétés les diverses industries n'étaient point greffées sur différentes races. Il est des gypsies qui raccommodent les chaises, émoulent les couteaux, font des corbeilles ou des paniers avec l'osier qu'ils ont coupé sur la route et

Une tache lépreuse circulaire fixa mes regards. Elle vit à l'instant même que j'avais découvert la malédiction de la race, et elle rentra dans l'intérieur de sa hutte en rougissant. » Cette *malédiction* ne s'étend point du tout à la *race*, et le docteur a pris, comme il arrive souvent, un fait particulier pour un fait général. Je ne sais point ce qui en était autrefois; mais les gypsies forment aujourd'hui en Angleterre une population très saine.

(1) Gilbert White, l'auteur de *the Natural History of Selborne*, raconte avoir vu au mois de septembre, durant des nuits orageuses, une jeune fille gypsy coucher au milieu d'un champ de houblon, sur le sol nu, sous des pluies diluviennes, sans autre abri qu'un morceau de couverture étendu sur des perches fixées en terre. Et pourtant il y avait tout près d'elle un bâtiment destiné à faire sécher le houblon, et dans lequel cette jeune fille aurait pu se retirer, si elle avait jugé qu'un toit fût un objet digne d'attirer l'attention d'une gypsy.

Digitized by Google

qu'ils teignent de diverses couleurs. Malgré ces petites industries, les hommes jeunes ou vieux ne travaillent guère que pour s'épargner le reproche de ne rien faire du tout. Comme chez les sauvages, ils laissent à la femme le soin de soutenir la famille. Cette étrange créature, la femme gypsy, gagne souvent plus en un jour que son mari durant toute la semaine. Elle va de maison en maison avec des corbeilles dans ses bras, des ouvrages de bois taillés au couteau; mais cette marchandise n'est qu'un prétexte. Son but est de s'introduire; son métier est de dire la bonne aventure, de vendre des philtres, des conjurations, des remèdes héroïques contre toutes les maladies. Elle parle la langue anglaise couramment, et parmi les filles d'Ève il en est peu qui résistent à sa parole décevante. Somme toute, elle est beaucoup plus intelligente que l'homme; mais elle fait de ses facultés, dans plus d'un cas, un usage regrettable. On l'accuse de séparer les femmes de leurs maris et de pervertir les jeunes filles quand elle y trouve un intérêt. La complicité de ces prétendues sorcières dans certaines causes criminelles n'est malheureusement que trop bien établie. Il y a quelques années, deux femmes anglaises mariées tombèrent amoureuses du même homme : elles avaient plusieurs fois donné des sommes d'argent à une gypsy pour obtenir d'elle des philtres et des enchantemens. Je ne sais si ce fut ce charme-là ou tout autre qui agit; mais elles réussirent à captiver l'objet commun de leurs affections. Les maris avaient à peine connaissance de cette intrigue qu'ils étaient empoisonnés l'un et l'autre par leurs femmes.

J'ai dit le mal; je dois dire le bien. La race des gypsies est, dans certains cas, une race criminelle; ce n'est pas une race vicieuse. Les hommes ne sont point ivrognes, les femmes ne sont point libertines. Par un contraste singulier (et le caractère des gypsies abonde en contrastes), cette même créature qui sert volontiers d'entremetteuse, qui noue et favorise les intrigues les plus coupables, qui murmure des mots tentateurs à l'oreille de la jeune fille, se montre exempte des faiblesses qu'elle encourage chez les autres par l'appât du gain. Elle corrompt sans être corrompue; elle séduit tout en se gardant bien de se laisser séduire elle-même. Quiconque ne regarde qu'aux apparences serait tenté de sourire quand on parle de l'honnêteté des gypsies; elles se livrent volontiers à des danses obscènes, à des paroles licencieuses, puis elles s'arrêtent là. Différentes des hypocrites dont parle l'Évangile, elles s'inquiètent peu que les dehors de la coupe soient souillés, pourvu que le fond soit d'or pur. La naissance d'un enfant illégitime est, parmi les gypsies, un événement rare. Cette fidélité conjugale distingue partout les *roms* et les *juwas* des autres peuples de la terre, depuis les plus civilisés jusqu'aux plus sauvages. Quoique naturellement jaloux, un gypsy ne s'effraiera

Digitized by Google

point de voir un gentil courtiser sa femme, pourvu que le gentil soit riche ou en état de le servir : il sait bien qui l'on trompe. C'est surtout chez cette race toute singulière qu'on peut étudier la différence qui existe entre la chasteté purement matérielle et la vertu : les *juwas* sont chastes, elles ne sont point vertueuses. La résistance chez elles n'est qu'une limite, mais infranchissable. J'avais remarqué l'anneau d'or surmonté d'un demi-souverain que portait au doigt une des femmes de la bande. Cette *juwa,* encore jeune et assez jolie, avait encouragé les avances d'un garçon de ferme. Le pauvre diable, ayant la tête tournée, avait employé le fruit de ses économies à acheter ce bijou, qui fut offert comme gage de tendresse et accepté : les gypsies reçoivent toujours. Enhardi par le succès, le jeune homme avait attendu la *juwa* dans un chemin désert au moment où elle revenait de dire la bonne aventure, et lui avait passé le bras familièrement autour de la taille. Qui a vu l'oiseau de proie s'envoler de terre quand s'approche une troupe d'enfans peut se figurer le bond à l'aide duquel la gypsy prit son essor, sautant avec une agilité sauvage par-dessus un buisson et accablant de reproches le *gorgio*. Elle avait tout confié à son mari, qui racontait en riant l'aventure. La chasteté de la femme gypsy a deux remparts : l'amour et la haine. Sa haine est pour le sang blanc; son amour, et elle est capable d'aimer, est pour les hommes de sa race. Une jeune fille de treize ans, à laquelle on demandait un jour si elle voudrait épouser un *gentleman*, prit un petit air de dégoût et secoua la tête en signe d'aversion. « Et si, ajouta-t-on en riant, il n'y avait plus sur la terre que vous et un jeune *gorgio* de votre âge? — Je me marierais avec lui, mais je le détesterais, » répondit-elle.

La femme gypsy est en outre une excellente mère. Elle accouche le plus souvent, comme elle est née elle-même, dans la bruyère, au pied d'un arbre ou derrière un bosquet de noisetiers. J'ai vu l'une de ces malheureuses à l'état de *confinement*, comme disent les Anglais, dans une grande tente recouverte de haillons et plantée au milieu d'une des plaines de North-Woolwich. Dix enfans de différens âges, dont sept lui appartenaient et dont trois étaient à sa sœur, se chauffaient autour d'un feu de charbon de terre qui brûlait dans l'intérieur de la tente, ouverte par le milieu du toit. La femme, pâle sous ses cheveux noirs, avait conservé quelques restes de beauté flétrie; elle était couchée sur la paille avec son nouveau-né à côté d'elle : on ne rencontre pas de berceau chez les gypsies. Il était triste et touchant, au milieu de cette misère, de voir le visage terni de la mère s'éclairer d'un rayon d'orgueil quand elle donnait le sein à son enfant. Les gypsies sont fières de leur progéniture : dans les veines de leurs rejetons coule le noble sang noir, le sang de la vieille

Digitized by Google

Égypte. L'enfant est baptisé quelques semaines après la naissance. Il reçoit deux noms, l'un sous lequel il est connu des *gorgies* et un autre qu'il porte parmi ses frères. Comme chez les tribus sauvages, l'amour des enfans est un trait distinctif du peuple romany; mais c'est un amour sans pitié pour la frêle constitution du nouveau-né. La mère porte sur son dos, dans un vieux châle ou dans un morceau de couverture, son enfant de trois mois, et s'en va errer avec lui par le froid, la neige, la grêle. Quelquefois pourtant elle l'attache à son côté et le couvre de son manteau, comme un oiseau cachant ses petits sous son aile. Quand l'enfant a atteint l'âge de trois ans, son sort est encore plus dur : il lui faut suivre à pied ses parens, exposé à toutes les rigueurs d'un ciel tempêtueux. Comme il a du sang vagabond dans les veines, il s'arrange volontiers de cette vie de privations et d'aventures : actif, joyeux, hardi, il proteste par sa bonne mine et l'éclair de ses yeux noirs contre la pitié qu'on serait disposé à lui accorder. Les mères veillent avec une sollicitude particulière sur la conduite de leurs filles. Un *clergyman* anglais voulut engager comme servante, il y a quelques années, la fille d'une gypsy qui désirait quitter la vie errante; mais la mère s'y refusa pendant quelque temps. Pressée de dire le motif de sa résistance, elle avoua être effrayée du danger que courait la vertu d'une jeune fille dans une ville, loin des yeux de sa mère. Le *clergyman* lui promit de veiller sur l'enfant, et la gypsy confia sa fille aux soins du révérend (1).

J'avais quitté le camp des *Stanleys*, où je revins le lendemain vers midi. C'était un dimanche. L'attitude insouciante des gypsies contrastait avec l'air de solennité religieuse qui régnait ce jour-là dans les villages. Cette indifférence est générale et s'étend à toute la race. En Turquie, les Romany regardent les mosquées et le croissant avec la même impassibilité qu'ils envisagent ailleurs la croix et les églises catholiques ou réformées. Comme Jean-Jacques Rousseau, ils sont en apparence de la religion de tous les pays où ils se trouvent, mais sans sympathiser avec aucune. En Russie, les femmes gitanas professent extérieurement la religion grecque, elles portent des croix de cuivre et d'or; mais quand M. Borrow, qui avait réussi à passer pour un de leurs frères, les interrogea sur ce point délicat dans leur propre langue, elles répondirent que c'était pour plaire aux Russes. En Angleterre, les gypsies font baptiser leurs enfans : c'est plutôt pour eux un moyen d'identification qu'une pratique religieuse. Il est très rare qu'ils assistent aux services de l'église. On se tromperait en croyant que cette résistance, toute passive du reste, tient

(1) « Mets bien ceci dans ton esprit, dit à sa fille une mère gypsy : tu ne dois craindre dans le monde qu'une seule chose, la perte de ta chasteté; en comparaison de cette perte, celle de la vie est peu de chose. Et maintenant mange ce pain, va et vole tout ce que tu pourras. »

Digitized by Google

chez eux, comme chez les Juifs, aux racines d'une ancienne foi nationale. On ne trouve plus chez les gypsies aucune trace de leur religion primitive, aucune idée de leurs dieux, s'ils ont jamais eu des dieux. Venant de l'Inde, ils peuvent avoir été les sectateurs de Bouddha ou de Brahma; mais ces fantômes de divinité se sont effacés de leur mémoire. Ils ne portent dans leurs tentes aucune idole indienne. Quelques dogmes, par exemple celui de la métempsycose, paraissent quelquefois errer dans leur imagination, mais comme les ombres d'un passé anéanti. Leur religion, ainsi que leur histoire, est un mystère. Cette absence de Dieu rend encore plus extraordinaire la perpétuité de ce peuple, qui a résisté au temps, aux climats, à la force de l'exemple. Si l'existence des Juifs, réunis et protégés par un dogme, des rites, des cérémonies, un livre sacré, est un miracle aux yeux de certains croyans, l'existence des gypsies est un prodige. Ils n'ont point de culte, et pourtant ils ont une loi. La vieille sibylle, avec laquelle j'avais fini par faire plus ample connaissance, me dit en me revoyant : « Vous venez trop tard pour étudier nos mœurs; nous ne sommes plus le peuple que nous étions. Les *roms* se sont trop mêlés aux *gorgies*, ils sont devenus comme eux et pire qu'eux. Nous ne sommes plus unis, nous ne sommes plus prêts à nous assister les uns les autres en tout lieu et en toute saison. Les intérêts des individus sont maintenant distincts : le riche méprise le pauvre. Nos fils ne nous valent pas, et leurs fils vaudront encore moins qu'eux. Je vous le dis, la loi des gypsies a cessé d'exister sur la terre. » Quelle est donc cette loi? Elle consiste en trois articles : — le premier enjoint au gypsy de vivre avec ses frères, de demeurer sous une tente comme un voyageur et non dans une maison qui l'enracine à la terre, d'observer en un mot les institutions de ses ancêtres. Le second s'adresse surtout aux femmes : il leur prescrit une fidélité absolue envers leurs maris. Le troisième se rapporte au paiement des dettes : autrefois le gypsy qui ne pouvait rendre à un autre gypsy l'argent prêté devenait l'esclave de son créancier pendant un an et un jour. Il lui coupait son bois et lui tirait son eau. Aujourd'hui encore c'est un point d'honneur parmi eux que d'acquitter ses dettes, et le débiteur malheureux fait les plus grands sacrifices pour se délivrer d'une situation qu'il regarde comme dégradante. — Cela suffit à montrer que, si les gypsies n'ont pas de religion, ils ont du moins une morale. La notion du bien et du mal peut être pervertie chez eux, elle n'est point éteinte. Leur conscience s'est moulée sur ces préceptes, et ils n'éprouvent aucun remords pour des actes qui ne sont point défendus par leur loi. Ils volent le bien d'autrui, le bien des *gorgies* sans scrupule (1); mais les femmes

(1) Les gypsies ont sur ce point de morale les idées des Spartiates : le vol pour eux n'est un mal que quand il est découvert.

Digitized by Google

se conduisent bien envers leurs maris, et les hommes rendent fidèlement l'argent qu'ils ont emprunté. Un poète anglais s'est demandé qui valait le mieux d'eux ou de nous : *Who are most faultless?*

La bande des Stanleys devait se rendre le lendemain à une course de chevaux. Je me promis d'assister de bonne heure aux préparatifs de leur départ. Il n'est guère de spectacle plus curieux que le déplacement de ces caravanes qui reportent l'esprit vers les scènes du désert ou vers les temps primitifs de l'histoire. Je fus surtout frappé de leur attention pour les vieillards et les infirmes. La vieille centenaire, qui jouissait seule du privilége d'une chaise dans l'intérieur du camp, fut chargée avec toute sorte de sollicitude sur un âne. Il y avait soixante ans qu'elle n'avait dormi dans un lit. Elle était connue de tous les fermiers du voisinage, qui lui donnaient volontiers de la paille et des alimens. Comme elle était aveugle (je ne m'en étais point aperçu d'abord), un jeune garçon se chargea de conduire l'âne et de veiller sur la mère, comme on l'appelait. La procession se mit en marche : un chariot léger transportait les bagages, le matériel des tentes; jeunes, vieux, femmes, enfans, tous suivaient, tous allaient pêle-mêle, noircissant leurs lèvres aux mûres sauvages des buissons et leurs mains aux noix qu'on pouvait abattre des arbres. Quelques jeunes filles cueillaient entre les haies des marguerites et d'autres fleurs des champs que les enfans appellent dans les campagnes fleurs de gypsies (*gypsies flowers*). Ces ornemens naturels servaient à nouer leurs cheveux et faisaient mieux sur leur front bruni que la plus riche coiffure de perles. Les gypsies sont les premiers voyageurs du monde. Ils ont un calendrier naturel avec toute sorte de pronostics pour le beau ou le mauvais temps, tirés du vol de certains oiseaux, de la direction des nuages, de la couleur de l'eau dans les fontaines. On trouve chez eux comme chez les sauvages la mémoire des lieux prodigieusement développée. Ils savent qui habite dans chaque maison. Arrivées dans un village, les femmes connaissent tout de suite le marteau (*knoker*) de la maison où elles peuvent frapper. Comme elles vivent sur la crédulité publique, cette science des familles, des caractères et des habitudes locales leur est d'un grand secours pour tirer l'horoscope de la personne qui veut ouvrir le livre de la destinée. Ce ne sont pas non plus les gypsies qui se trompent sur les dispositions plus ou moins bienveillantes des paysans à leur égard. Quelques fermiers anglais ont pris le parti de vivre en bons termes avec ces maraudeurs, leur ouvrant leurs granges, leur permettant de secouer quelques arbres à fruit ou leur marquant un coin sur leurs terres. Ils se sont dit que les gypsies étaient comme les corbeaux : moins on leur donne de liberté, et plus ils en prennent. Accordez-leur comme à l'oiseau de

Digitized by Google

proie un abri dans vos rochers ou dans vos terres vagues, et ils ne toucheront point à votre propriété. Tourmentez-les, et ils se vengeront sur vos troupeaux. Tous les cultivateurs ne goûtent point, je dois le dire, cette philosophie, et n'entendent point ainsi leurs intérêts. Comme nous passions près de Southampton, les gypsies me montrèrent à l'embranchement de deux chemins une lande sur laquelle quelques autres familles de Stanleys étaient en train de planter leurs tentes. — Ce champ, me dirent-ils, avait été acheté par un de leurs frères riches (un gypsy riche est chose rare, mais parmi les pauvres on est riche à peu de frais), qui, voyant que sa race était maintenant partout chassée, que les enfans d'Ismaël n'avaient plus où reposer leurs têtes, leur avait donné ce morceau de terre. Toutes les hordes voyageuses peuvent maintenant y trouver un abri durant quelques jours, car les gypsies anglais demeurent rarement plus de deux ou trois jours dans le même endroit. Cet acte de générosité ne m'étonna point : je connaissais plus d'un exemple de cet *amour du sang,* comme ils disent. Un autre trait touchant est le soin que prennent ces tribus errantes pour ne point se perdre les unes les autres dans leurs voyages. Comme nous arrivions devant un débris de la vieille forêt, qui semblait s'étendre assez loin, une des femmes de la bande me fit remarquer, sur une des routes qui formaient à cet endroit-là une espèce de carrefour, deux ou trois poignées de gazon jetées à une petite distance l'une de l'autre. « Nos frères, me dit-elle, ont suivi ce chemin. » Ces poignées de gazon, quelquefois aussi une croix dessinée sur la terre, servent aux différentes familles de la tribu à se retrouver entre elles durant leurs migrations.

Tous les gypsies aiment à courir les foires, les marchés et les courses de chevaux (*races*). Ils y trouvent plus d'une occasion d'exercer leurs diverses industries. Il leur arrive quelquefois d'y troquer un âne ou un vieux *pony,* car ils sont presque tous maquignons. Leur dextérité pour transformer les bêtes de somme et pour vendre comme neuve, souvent au même propriétaire, une monture éreintée dont ils ont changé la couleur, le poil, et, en apparence du moins, l'allure maussade, est bien connue dans les campagnes. La ruse est une faculté indépendante du développement intellectuel des races : les gypsies, quoique incultes et ignorans, se montrent très habiles dans l'art de tromper. Il y avait à ces courses plusieurs bandes de Stanleys qui s'étaient donné rendez-vous. Je remarquai parmi elles une jeune femme à figure hardie et entreprenante, aux formes viriles, fièrement campée sur un cheval noir, avec un chapeau rond sur la tête, une cravache montée en argent à la main et de beaux habits qu'elle portait avec une certaine grâce d'amazone. Toutes les femmes gypsies sont folles de chevaux, de fouets, de parades; il est curieux

Digitized by Google

de voir avec quelle aisance elles se transforment de sorcières en jockeys. Celle-ci était l'héroïne de la fête, mais son triomphe fut de courte durée. Il paraît que, dans un district du centre de l'Angleterre, d'où elle avait trouvé prudent de s'esquiver en toute hâte, elle avait pratiqué un tour fort à la mode parmi les gypsies de tous les pays. Deux vieilles filles vivaient fort retirées dans une maison de campagne; la gypsie avait trouvé le moyen de s'introduire chez elles et de leur persuader que, si elles consentaient à déposer une certaine somme d'argent dans la cave, cet argent s'accroîtrait de dix pour cent par la vertu de ses conjurations. On devine que la sorcière s'était emparée de la somme, et rien n'égalait l'orgueil qu'elle éprouvait de ce succès, si ce n'est, m'a-t-on dit, le ressentiment des vieilles filles crédules et cupides, en voyant qu'elles avaient été dupes d'une ruse si grossière. L'aventure arriva enfin aux oreilles de la police, et la belle amazone fut arrêtée. Les autres gypsies, quoique ayant revêtu pour la circonstance leurs habits de fête, contrastaient par un air de misère avec la pompe extravagante de cette sœur, dont plus tard ils eurent à déplorer l'infortune; mais ils n'en faisaient pas moins des dépenses considérables. Les *roms* et les *juwas* ont l'imprévoyance du sauvage; ils dissipent d'autant plus volontiers l'argent que cet argent leur coûte moins à gagner. Ce n'est pas le fruit de ce qu'on peut appeler le travail, mais de l'artifice. Et puis la gypsy se dit que tant qu'il y aura dans le monde des filles à marier ou des femmes mariées qui entretiennent des intrigues (le cœur qui aime est superstitieux), elle ne manquera point de mains à *croiser* avec des shillings ou des demi-shillings (1).

Quand les courses furent terminées, je retrouvai la bande des Stanleys qui m'avait accueilli dans son camp et que j'avais perdue de vue par intervalles, les hommes étant occupés à vendre leurs ânes et les femmes à dire la bonne aventure. Ils se disposaient à partir pour Lymington. Nous nous séparâmes en assez bons termes; ils m'invitèrent même au mariage d'une de leurs filles, celle pour qui, selon l'assertion de la vieille sorcière, on réservait la poule noire, quoique ce mariage ne dût avoir lieu que dans six mois. Les gypsies sont pauvres, mais prodigues. Cette prodigalité éclate surtout dans leurs fêtes, et la principale de ces fêtes est le mariage de leurs filles. Le mariage est toujours précédé de deux années par la cérémonie des fiançailles. Pendant ce temps-là, les fiancés vivent comme frère et sœur. Arrive le jour nuptial, le grand jour (car ce qu'on a écrit du mariage à la cruche cassée n'existe pas chez les gypsies, l'union est

(1) Les femmes gypsies demandent toujours une pièce d'argent pour tracer la figure d'une croix sur la paume de la main, de là l'expression *to cross with silver*.

Digitized by Google

irrévocable, et il n'y a que la mort qui puisse la briser); les plus pauvres font des sacrifices incroyables pour subvenir dignement au banquet nuptial, qui dure trois jours, et pendant lequel la tente du Romany (1) est ouverte à tout le monde. La jeune fille aux noces de laquelle j'étais convié pouvait avoir dix-sept ans; elle était fiancée depuis dix-huit mois à un jeune homme d'une vingtaine d'années, son cousin. En m'invitant, les gypsies ajoutèrent que le mariage aurait lieu à l'église. Sans avoir de croyances religieuses, les Romany tiennent à montrer qu'ils sont admis comme les autres hommes aux bénédictions et aux cérémonies du culte réformé.

Les Stanleys m'avaient également averti que si j'étais curieux de connaître leurs usages, je devais assister à l'enterrement d'une de leurs sœurs, qui allait avoir lieu dans quelques jours à Woodford, dans l'Essex. Les gypsies, ces éternels voyageurs qui ne se reposent que dans la tombe, se montrent très préoccupés de leur dernière demeure. Ils s'inquiètent assez peu de l'état futur de leur âme, mais un cercueil convenable et une place dans quelque tranquille cimetière de village, voilà l'objet de leurs dernières pensées. Ce lieu de repos les intéresse tant que l'un d'eux exprima en mourant le désir d'être inhumé dans un endroit particulier situé à cent milles du district où il avait fermé les yeux, et les autres gypsies, scrupuleux exécuteurs des volontés du mort, y transportèrent son cadavre. Cette sollicitude s'explique de la part d'hommes qui n'ont de patrie que dans le tombeau. Quand un *rom* a rendu le dernier soupir, les autres ne manquent guère de brûler ses habits avec la paille de son lit; mais ils conservent religieusement ses anneaux, sa tabatière, quelque vieille cuillère d'argent, son cheval, son âne. Ils ne se séparent jamais de ces objets, si ce n'est dans les momens de grande détresse. Encore ne les vendent-ils pas, ils les engagent entre les mains d'un des leurs, et les retirent dès qu'ils en ont les moyens. Plusieurs familles visitent les tombes de leurs parens une fois dans l'année, généralement vers le temps de Noël. Les enfans ne parlent jamais de leurs ancêtres morts sans un sentiment de regret et d'affection. La femme qu'on allait enterrer, et dont je suivis avec intérêt les funérailles, appartenait à la famille des Lee; elle était connue dans le voisinage sous le nom de *reine des gypsies*. Elle avait atteint l'âge de cent trois ans. Des centaines de spectateurs se pressaient autour de la fosse. Le corps avait été exposé dans une tente au milieu d'Epping-Forest, à trois quarts de mille environ de l'église. Il fut conduit au cimetière dans un corbillard à un cheval que suivaient sept gypsies en grand costume de deuil. La reine des gyp-

(1) Romany signifie homme marié; la secte des Romany, c'est la secte des *maris*.

Digitized by Google

sies avait été soutenue durant sa vie par la générosité de plusieurs dames résidant à Woodford; mais comme ses infirmités croissaient avec l'âge, on avait trouvé bon, dans les derniers temps, de la placer dans une maison de charité, *West Ham Union-house*, où elle avait rendu le dernier soupir il y avait quinze jours. Les frais des funérailles étaient du reste supportés par sa famille. Au moment de quitter le cimetière où cette destinée errante venait de déployer la tente de l'éternité, je lus sur une vieille pierre rongée de mousse ces mots qui me frappèrent : « La vie est un voyage. »

Je ne dirai rien des quatre autres grandes familles de gypsies : les *Lovells*, les *Coopers*, les *Hernes* et les *Smiths* (1), dont les mœurs ne diffèrent de la vie des Stanleys que par des nuances. Pendant l'été, ces diverses tribus recherchent le voisinage des parcs et des jardins de plaisir, où se rassemble, le dimanche surtout, un grand concours de promeneurs. L'hiver, les Lovells hantent volontiers les quartiers de Londres les plus populeux. J'en ai vu plusieurs errer dans les rues de Wapping : là vivent beaucoup de jeunes filles plus ou moins fiancées à des marins; elles veulent savoir si leur amant reviendra bientôt, s'il les oublie dans les pays lointains, si les mers où il voyage sont orageuses ou calmes. Mais, pour trouver une face nouvelle de la vie des gypsies dans la Grande-Bretagne, il nous faut aller jusqu'en Écosse. Dans ce pays de montagnes, au milieu d'une nature austère, en contact avec les anciens Bretons du nord, le caractère des Romany a pris des proportions plus grandes et des formes plus romanesques. Là les gypsies ne paraissent avoir été à aucune époque aussi nombreux qu'en Angleterre : plusieurs de leurs tribus primitives n'existent plus; leurs chefs ont été frappés par la loi, et les membres de ces familles se sont dispersés ou se sont rattachés à d'autres groupes. Les annales de ce peuple errant, — je ne parle point des temps anciens, je parle du commencement de ce siècle, — sont écrites en caractères sanglans sur les rochers et les vieux arbres des forêts calédoniennes. Je choisirai pour théâtre de leur chronique et de leurs aventures le comté de Fife, l'un des plus riches de l'Écosse en ruines curieuses, en scènes abruptes et en points de vue pittoresques.

Il y a une cinquantaine d'années, un voyageur de ce comté se trouvait, par un jour d'hiver, devant la forge d'un maréchal ferrant,

(1) Les *Smiths* recherchent quelquefois le voisinage de la mer, et j'en ai rencontré plusieurs sur la côte de Norfolk : leurs tentes déployées sur les dunes, cette vie amère et agitée comme le flot, tout cela produit aux yeux du voyageur une association de faits singuliers. Il paraît que les membres des différentes tribus se réunissent une ou deux fois par an dans des espèces de *meetings*, mais les gypsies que j'ai interrogés à cet égard gardaient le silence sur ce qui se passe dans ces assemblées.

Digitized by Google

dans le voisinage de Carlisle. Il faisait réparer la *chaussure* de son cheval usée par la glace, quand un autre voyageur s'arrêta pour le même motif à la même échoppe. La monture de ce dernier était un beau cheval de sang anglais, sellé et bridé avec élégance. Le cavalier était lui-même richement vêtu, botté, éperonné, et tenait à la main une cravache du meilleur goût. Comme il y avait plusieurs chevaux à ferrer, le nouveau-venu exprima d'un air important le désir d'être servi le premier. Cette assurance et cet air hardi attirèrent l'attention de l'Écossais voyageur, qui examina l'étranger de la tête aux pieds. Quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut dans le faux *gentleman* un certain Sandy Brown, qui avait couru le pays avec une troupe de gypsies, et qu'il avait vu plusieurs fois dans la maison de son père! Arrivé près de l'endroit où il était connu, le brillant cavalier se dépouillait de ses beaux habits, vendait son cheval, reprenait son tablier de cuir, ses vêtemens déchirés, son métier d'étameur, et regagnait sa tribu dans quelque endroit retiré. La facilité avec laquelle les gypsies prennent et quittent différens masques est un des caractères de la race. Ce Sandy Brown, d'accord avec son beau-frère, nommé Wilson, se livrait à un commerce considérable, mais illicite, de chevaux entre l'Écosse et l'Angleterre. Les chevaux volés dans le sud étaient amenés et vendus en Écosse, tandis que les chevaux volés dans le nord étaient placés en Angleterre par l'entremise des gypsies anglais. On raconte dans le comté de Fife un grand nombre d'aventures qui font honneur à l'adresse, sinon à la moralité de Sandy Brown, le chef des gypsies. Il avait observé un jour dans un champ un jeune taureau qui, par je ne sais quel accident, avait perdu les trois quarts de la queue. Brown acheta d'un tanneur une peau de la même couleur que celle du taureau, et avec un art ingénieux fabriqua une fausse queue qu'il sut adapter à celle de l'animal vivant. Après avoir ainsi déguisé sa proie, il l'enleva. Il était en train de charger l'animal sur un bateau à Queensferry, lorsqu'arriva en toute hâte un domestique envoyé par son maître à la recherche du ravisseur. Une discussion s'engagea entre le domestique et le gypsy. « Je pourrais jurer (1), disait le domestique, que, n'était cette longue queue, je reconnais bien l'animal qui nous appartient. » Celui-ci allait se livrer à un examen plus minutieux, quand le gypsy tira un couteau de sa poche, et, aux yeux de toutes les personnes présentes, coupa la fausse queue de l'animal, en ayant soin d'emporter un morceau de la réelle, qui saigna abondamment. D'un geste superbe (le geste de l'innocence calomniée), il jeta la fausse queue dans la mer, et, s'adressant alors d'un

(1) Le serment en Écosse est plus ou moins exigé par la justice de la part du plaignant.

Digitized by Google

ton solennel à son accusateur : « Jure maintenant si tu veux être damné! » Le domestique se retira confondu, et le gypsy poursuivit tranquillement sa route avec son butin.

Malgré cette présence d'esprit et les ressources d'une intelligence fertile en expédiens, les actes du chef de brigands n'échappèrent point à l'œil de l'autorité; la tête de Sandy Brown fut mise à prix. Arrêté une première fois près de Dumblane, il devait être conduit directement à Perth; mais les officiers de police furent obligés de s'arrêter en chemin, et logèrent le prévenu dans une prison pour la nuit. Sous les verroux, Brown courtisa les bonnes grâces de ses gardiens, et leur demanda comme une faveur de passer avec eux la nuit dans une auberge, leur promettant d'ailleurs de se charger des frais et de se montrer un hôte généreux. Cet argument convainquit les officiers de justice : ils consentirent à échanger la prison pour un cabaret voisin; mais, comme ils connaissaient le caractère audacieux du prisonnier, trois ou quatre d'entre eux se placèrent dans la chambre où il était consigné. Brown eut soin de ne point ménager les bouteilles, et le lendemain, au point du jour, il pria un des officiers d'ouvrir un peu la fenêtre pour rafraîchir la chambre : on était en été, et il faisait très chaud. Après s'être promené de long en large avec un air d'indifférence, le gypsy s'élança tout d'un coup par la fenêtre entr'ouverte, qui était cependant à une hauteur considérable. Toute l'escouade se mit aussitôt à sa poursuite avec des cris, et, comme quelques-uns des agens de la force publique gagnaient sur lui du terrain, il se retourna, fit bravement face à ses adversaires, tira de dessous son habit une épée courte qu'il brandit en l'air, menaçant de frapper quiconque oserait avancer d'un pas. Personne n'eut le courage d'approcher de lui, et Sandy Brown s'échappa encore. On leva plus tard une troupe de *highlanders* pour le saisir dans un bois où il s'était retiré, le bois de Rannoch, et pour disperser sa bande. Le gypsy chercha quelque temps à déconcerter leurs poursuites en rampant près du sol avec le bruit d'une bête fauve. Surpris et accablé par le nombre, il se rendit. On parle encore de Sandy Brown en Écosse comme de l'un des plus grands et des plus beaux hommes qu'on ait jamais vus : « Sa contenance, dit-on, était imposante et agréable. » Comme les brigands de théâtre et de romans, il se vantait de n'avoir jamais pris six pence aux gens de la classe pauvre. Il fut pendu avec son beau-frère Wilson à Édimbourg. Tandis que le bourreau faisait son devoir, Martha, mère de l'un des suppliciés et belle-mère de l'autre, fut saisie sur le lieu même de l'exécution en train de voler une paire de draps. On a su plus tard que cette paire de draps était destinée à ensevelir ses deux fils, qui mouraient dans le moment même en sa présence.

Digitized by Google

Le gibet est, pour quelques gypsies d'Écosse, notamment pour la souche des Brown, une tradition de famille qui montre la ténacité de certaines habitudes chez cette race à part. Ann Brown, l'un des chefs femelles de la bande que Sandy a rendue fameuse, fut condamnée à quatorze années de bannissement. Elle passa sept hivers dans la prison d'Aberdeen, demeura neuf ans à Botany-Bay, se maria dans cette colonie à un gypsy, revint en Écosse avec plus de cent livres sterling, et s'établit marchande de poteries à Vemyss. Quand on lui demandait pourquoi elle avait quitté Botany-Bay, où elle gagnait tant d'argent, « il était bon de leur montrer, répondait-elle, que je pouvais revenir. » Son fils, le jeune Charlie Graham, succéda aux chefs de bande que la loi avait frappés. J'ai entendu raconter sur son compte des faits curieux. Une veuve chargée d'une nombreuse famille, et qui avait souvent donné asile aux gypsies dans sa maison, se trouvait dans un grand embarras d'argent pour payer son loyer. Graham lui prêta la somme dont elle avait besoin; mais, comme le propriétaire retournait chez lui avec l'argent dans sa poche, Graham le vola, puis, sans perdre de temps, retourna chez la femme et lui remit la reconnaissance de la somme qu'elle avait empruntée. « C'était, disait-il, une des bonnes actions de sa vie. » Il n'en fut pas moins arrêté plus tard pour un vol de chevaux; son chien trahit la retraite du gypsy en aboyant : il croyait donner l'alarme à son maître et donna l'éveil aux gens de justice. Quand Graham fut pris, un grand concours de personnes accourut pour le voir, tant il était célèbre par ses exploits de bandit. On lui mit les fers et les menottes; mais ses pieds et ses mains étaient d'une petitesse si distinguée, contrastant avec les proportions athlétiques de sa taille, que ces entraves coulaient sur les jointures et blessaient ses chevilles et ses poignets. Il avait, assurent ceux qui l'ont vu, une figure noble et sympathique, et c'était, malgré ses mauvais tours, un grand favori du peuple des campagnes. Il fut pendu à Perth. Un bon nombre de gypsies se rendirent sur le lieu de l'exécution, et quand son corps fut détaché du gibet, ils le couvrirent affectueusement de baisers. On célébra en son honneur le repas ordinaire des funérailles. Sa femme prit le cadavre, l'enterra dans la chaux, et s'assit sur la tombe durant quelques jours. Elle craignait qu'on ne l'enlevât pour le disséquer, comme cela arrive souvent aux condamnés à mort. Graham s'était vanté, en mettant le pied sur l'échafaud, de n'avoir du moins jamais répandu le sang humain. Jenny Graham, sa sœur, était la maîtresse d'un gentilhomme; quoique richement entretenue, son attachement pour la vie errante était si invincible, qu'elle quitta son protecteur, sacrifia la richesse, et alla rejoindre le reste de la bande. Elle était d'une

Digitized by Google

beauté remarquable. On se souvient encore de l'avoir vue traverser les campagnes d'Écosse avec un habit d'amazone et un chapeau de feutre à grands bords, le plus souvent montée sur un âne bridé et sellé avec élégance (1).

Aujourd'hui les gypsies du nord de la Grande-Bretagne ont abandonné cette vie de brigandage qui a coûté si cher à leurs ancêtres. Ils ont pourtant conservé là, mieux qu'en Angleterre, certains usages de leur race. On m'a parlé dans le comté de Fife d'un vieux Jamie Robinson, qui était un musicien fort recherché dans les foires et les noces de village. Sa femme, ses filles et ses sœurs se livraient quelquefois à des danses d'un caractère étrange et extravagant. C'était, assure-t-on, un spectacle particulier que de voir ces bacchantes au pied léger, les cheveux dénoués, les vêtemens en désordre, sauter avec une vigueur farouche sur le gazon, tandis que le vieux Jamie, noir et inspiré comme le démon, réglait les mouvemens de la danse et animait les sorcières avec la musique. Les gestes de cette danse étaient quelquefois obscènes, ce qui n'empêchait pas les danseuses d'être chastes comme la plupart des gypsies. Les Romany parcourent aujourd'hui l'Écosse par petites bandes qui reparaissent tous les ans aux mêmes lieux et à la même époque. Les hommes étament les casseroles, vendent de la poterie grossière, font le commerce des chiffons, des œufs, du sel, du tabac, taillent des cuillères de corne (2), et sont généralement voleurs sur une petite échelle. Ils semblent pourtant se faire un point d'honneur de ne rien dérober autour de l'endroit où ils sont reçus. Les femmes soignent les enfans. Au milieu des riches débris de forêts, des belles rivières, des lacs solitaires de l'Écosse, ils se livrent avec une grande adresse à la chasse et à la pêche. Il est difficile de leur faire entendre que les bêtes de la création n'appartiennent pas à tout le monde, et ces braconniers ne reconnaissent guère dans leurs modes de destruction ni limites de temps, ni limites de propriété (3). Quand ils voyagent, les gypsies d'Écosse couchent le plus souvent

(1) Les femmes de cette race déploient dans certaines occasions un caractère d'énergie sauvage. Charles Brown, un des membres de la bande de Lochgallique, avait été tué dans une lutte désespérée par les enfans d'une autre tribu. Quelques amis rapportèrent à sa femme l'habit du mort, qui était couvert de sang, de cheveux arrachés et de débris de cervelle humaine. La veuve conserva cet habit dans cet état repoussant; elle le montrait avec orgueil comme une preuve que son mari n'avait point fui, et provoquait ainsi le clan à tirer vengeance de cet acte de barbarie.

(2) Là, comme en Angleterre, ces différens travaux ne sont qu'un prétexte pour couvrir l'oisiveté.

(3) Dans une des cavernes de l'Écosse vivait, il y a quelques années, une de ces familles de chasseurs. Les peaux des bêtes tuées et dépouillées, pendues aux murs noirs de la caverne, formaient, dit-on, le spectacle le plus étrange et le plus farouche.

Digitized by Google

dans les granges et les hangars, réglant la durée de leur halte sur la générosité et la tolérance des fermiers. Quand ils ne peuvent trouver de toit hospitalier, ils enlèvent la toile qui sert de couverture à leur chariot et se blottissent dessous, hommes, femmes, enfans, comme une couvée de perdrix sous la neige. Dans quelques comtés des *highlands* où la température est très âpre, ils prennent leurs quartiers d'hiver au pied d'une montagne, et se groupent dans des huttes recouvertes de chaume. De ces cabanes ils décampent au mois de mai, au moment où les jeunes saumons réunis par bandes quittent l'eau douce des rivières natales pour les eaux amères du vaste Océan. A un jour et pour ainsi dire à un signal donné, jeunes, vieux, tout prend son essor comme une troupe d'oiseaux de passage, et échange le toit de chaume pour la tente ou pour le dôme des forêts, dont le feuillage commence à s'épaissir. Quelques-unes de ces bandes traînent avec elles la richesse des patriarches, un certain nombre de moutons et parfois jusqu'à douze ânes (1). Si les gypsies sont moins nombreux en Écosse qu'en Angleterre, ils y sont beaucoup plus sur leur terrain. Là ils trouvent plus de facilités pour se livrer à leur vie errante comme l'ombre d'un nuage. L'aspect général de la contrée, aux traits frappans et heurtés, s'assortit merveilleusement avec le caractère sauvage des gypsies. Je n'oublierai jamais l'impression que fit sur moi une bande de gypsies assise, au milieu d'une plaine nue, sur les pierres d'un vieux cromlech celtique : le mystère d'une race vivante à côté du mystère d'une race morte.

Le peuple des gypsies est un peuple demi-sauvage qui s'est greffé jusqu'ici à la civilisation par les mauvais côtés. La dégradation morale de cette race, belle et forte à d'autres égards, est-elle sans remède? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

III.

Une population qui vit sur le travail des autres est certainement une charge sérieuse pour un état. D'accord avec la morale, l'économie politique conseille donc d'essayer la régénération des gypsies. Quelques philosophes anglais ont comparé cette race à un œuf d'épervier malfaisant sur lequel le plus bel oiseau de paradis étendrait vainement ses ailes. Le moraliste ne saurait acquiescer à ces idées de désespoir, ni passer condamnation sur une famille humaine

(1) L'amour des animaux est un trait du caractère des Romany. Un nommé Joyce Robinson, ayant pu s'évader de prison grâce au secours d'autres gypsies écossais, prit soin, avec un rare sang-froid, d'emporter dans une cage un oiseau qui avait charmé pour lui les heures solitaires de la captivité.

Digitized by Google

dont les vices et les inclinations dépravées sont, en partie du moins, l'ouvrage des circonstances. Les enfans nés sous la tente ont sucé depuis des siècles le lait de l'ignorance, mère de tous les crimes. La vie nomade que mènent les gypsies n'étant guère favorable au développement des connaissances même les plus élémentaires, on doit s'attendre à trouver parmi eux très peu de lumières acquises. Ceux qui savent lire et écrire forment une exception. Un des traits les plus repoussans de leur caractère est sans contredit l'inclination au vol; mais il ne faut pas se hâter de mettre cette disposition odieuse sur le compte de la race. Le vol, que certains philosophes ont considéré comme le fruit amer de l'état social et de la division de la propriété, est au contraire une continuation du pillage qui constitue chez toutes les tribus sauvages ou barbares une sorte de droit naturel. Les gypsies pratiquent sans remords certains actes que tout le monde condamne; mais il serait injuste de soutenir qu'ils n'ont point une conscience à eux. Cette conscience, je l'avoue, ne se montre point à la hauteur des institutions civiles ni de la morale chrétienne, qu'ils ne connaissent point : à qui la faute? On s'est jusqu'ici très peu occupé d'eux, même en Angleterre, où l'on s'en est occupé plus qu'ailleurs. Un des grands obstacles à la réforme sociale de cette tribu hindoue est la ténacité avec laquelle les fils adhèrent aux usages de leurs pères, le lien qui unit si fortement entre eux les membres de la secte. Cet obstacle lui-même s'abaisse de jour en jour. Écoutez les gypsies; c'est d'une extrémité de l'Angleterre à l'autre un cri de lamentation et de regret : « Les Romany s'en vont! » Ils se plaignent surtout de ce que le sentiment de fraternité, l'*amour du sang*, décline parmi eux. Il se faut entr'aider, c'est la loi des *roms* et des *juwas*. Autrefois cette loi florissait sur toute la terre; les gueux s'aimaient entre eux; ils s'aiment moins, à les entendre, depuis qu'ils ont fréquenté les chrétiens.

Il est à observer qu'au nombre des causes de décadence, — et le *gypséisme* est très certainement dans une période de déclin, — on ne saurait ranger la persécution. Aussi longtemps que les lois sévères et les mesures de proscription furent en vigueur dans la Grande-Bretagne, le peuple noir et errant de la solitude se maintint inébranlable dans ses antiques traditions. Les gypsies se raidirent alors contre une société qui les menaçait : ils se retirèrent dans les déserts et les montagnes, emportant avec eux, non les os, mais les coutumes et l'âme errante de leurs ancêtres. Ils vivaient de la persécution; la tolérance les tue. La loi civile, en s'adoucissant, a détrôné, du moins en partie, l'ancienne loi des gypsies. Les véritables causes qu'on peut assigner en outre à cette décadence de la secte sont les progrès de l'art agricole, qui ne laisse plus guère dans la Grande-Bretagne

Digitized by Google

de terres vagues, ni stériles, sur lesquelles les gypsies puissent planter leurs tentes, le développement du système de clôtures, et surtout les rapports des *roms* et des *juwas* avec les *gentils*. On a remarqué par exemple que dans les districts où les gypsies sont le moins mal vus de la population des campagnes, ils ont généralement pris à un degré plus avancé la forme nationale du caractère anglais. L'ordre naturel des choses prépare donc les voies à une réforme pour laquelle l'esprit moderne des sociétés, surtout l'esprit tolérant de la loi anglaise, a fait plus déjà que les gibets et les tortures.

Vers 1832 se forma à Southampton une société pour améliorer la condition des Romany, ce peuple si longtemps négligé. L'âme de cette société était le révérend George Crabb, qui s'était surnommé lui-même l'*avocat des gypsies*. Il se proposait surtout de modifier les habitudes nomades de la race. « Quelques circonstances, disait-il, m'ont porté à croire que si l'on encourageait un peu cette réforme, les gypsies consentiraient à vivre dans les villes et les villages comme les autres hommes, et au bout d'une génération ou deux ils deviendraient un peuple civilisé. » Les faits sur lesquels George Crabb appuyait ses espérances sont de nature à montrer que, même dans l'état présent des choses et sans aucune intervention étrangère, les gypsies ne sont pas d'incorrigibles vagabonds. Un homme d'une trentaine d'années, chargé déjà d'une nombreuse famille, ayant reconnu que le système de clôtures faisait chaque jour des progrès dans le voisinage de Cambridge, et que les fermiers étaient de moins en moins disposés à le laisser camper sur leurs terres, loua vers 1810 une petite maison avec un jardin dans les faubourgs de la ville. Il y vivait pendant l'hiver et voyageait durant l'été. Une de ses occupations était de jouer du violon dans les fermes et chez les commerçans aux fêtes de Noël. Ce n'est point le seul exemple d'un gypsy qui ait renoncé, du moins en partie, à la vie du Juif errant. En Écosse, une famille affiliée à une bande d'étameurs avait une jolie résidence dans les faubourgs de la ville d'Ayr, et l'on montrait encore, il y a quelques années, dans le voisinage de Stevenston, près de Saltcoasts, les ruines de villages qui avaient été occupés dans le dernier siècle par des gypsies. J'ai vu moi-même à Wells, dans le comté de Norfolk, une gypsy de quinze à seize ans mariée à un chef de bande, et qui habitait durant la mauvaise saison, au bord de la mer, une petite maison dont elle payait exactement le loyer, 1 shilling par semaine. Son nom était Zizilla; elle disait la bonne aventure et dansait dans les rues. Il est difficile de trouver un type plus parfait du caractère et de la beauté orientale des *juwas*. Ses gestes, l'expression exagérée de sa physionomie quand elle exprimait des sentimens de jalousie, de vengeance

Digitized by Google

ou de colère, tout montrait qu'elle était bien de sa race. Elle paraissait fort attachée à une jeune fille anglaise du même âge qu'elle-même. Cette dernière étant tombée dangereusement malade, Zizilla se rendit un soir chez son amie. Debout près du lit, les cheveux flottans, une main sur le cœur de la malade, l'autre levée vers le ciel, elle prononça dans sa langue mystérieuse une formule de conjuration. Je ne croyais point à la vertu de ces paroles magiques, il est probable qu'elle n'y croyait point elle-même; mais son visage inspiré, ses yeux fixes et animés d'un feu étrange, n'en formaient pas moins une scène de mœurs intéressante. Son mari, que Zizilla appelait le grand commandant de la nuit, *the great ruler of the night*, faisait exception au commun des gypsies par ses connaissances : il venait la voir de temps en temps, car il continuait de rôder avec la bande. La jeune Anglaise, qui était romanesque sans avoir lu de romans, avoua plus tard avoir été attirée chez la gypsy par le costume, la figure et les manières excentriques de cette espèce de Robin Hood. Zizilla le savait, mais elle s'effrayait peu d'une rivale aux cheveux blonds et aux yeux bleus, dans les veines de laquelle coulait, selon les idées des gypsies, le sang pâle des sauvages. Quoique sous un toit, elle avait conservé les habitudes de la tente : sur trois chambres que contenait la maison, elle n'en habitait qu'une, et se plaignait souvent de manquer d'air et de jour. L'hiver, elle était encore assez tranquille; mais, dès que venait le printemps, elle parlait avec un certain enthousiasme de la belle vie qu'on mène dans les bois, du plaisir qu'il y a de voir les étoiles scintiller à travers la toile de la tente et les feux sauvages danser dans la bruyère. Le printemps est la saison critique : il agit sur le sang voyageur des gypsies domiciliés comme sur celui des oiseaux en cage. Zizilla partait alors et allait rejoindre la bande, dont elle se séparait à la fin de l'automne. Un jour néanmoins elle partit pour ne plus revenir.

La société fondée par le révérend George Crabb obtint, à travers beaucoup de désenchantemens, quelques succès. Seize gypsies réformés vivaient en 1832 à Southampton; ils avaient renoncé au vagabondage et exerçaient diverses industries. Trois autres familles demandèrent à prendre leurs quartiers d'hiver sous l'aile de l'institution. Les enfans allaient aux écoles, et les adultes eux-mêmes apprenaient à lire. Cette œuvre produisit du bien; mais ceux qui savent, pour l'avoir lu dans l'histoire, avec quelle lenteur et à travers quelle série d'événemens les races nomades se sont fixées ne s'étonneront point que cette tentative partielle n'ait exercé aucune influence sur la condition générale des gypsies en Angleterre. Rattacher ces êtres flottans au toit domestique est incontestablement le but que doit se proposer le moraliste. Dans l'état actuel des faits,

Digitized by Google

les gypsies portent sans le savoir la peine de leur résistance aux lois de la vie sociale, et surtout à la première de ces lois, la fixité du domicile. Cette race est malheureuse : j'ai plus d'une fois surpris sur le visage cicatrisé des *roms* et des *juwas*, sous le froncement de leurs sourcils, une expression de vide et de mélancolie commune à toutes les tribus plus ou moins sauvages qui vivent sous la tente. Leur joie même est triste et forcée. Je me demande seulement si le besoin inné de déplacement, si des penchans héréditaires et une sorte de point d'honneur incarné dans la race depuis des siècles peuvent être victorieusement combattus par l'appât des logemens gratuits ou par toute autre institution de ce genre. Avant de changer la manière de vivre, ce sont les habitudes morales de ce peuple qu'il faudrait modifier. Il conviendrait, je crois, de chercher dans le caractère des gypsies quels sont les dons naturels et particuliers à la race qui, cultivés, pourraient neutraliser l'attrait en quelque sorte maladif de l'espace. La difficulté est de se faire une idée juste des moyens d'influence auxquels ils opposent une force négative et de ceux auxquels ils se montrent accessibles. Des ministres protestans ont composé pour eux des traités de morale, *tracts*. A Dieu ne plaise que je veuille diminuer le mérite de tels efforts; mais ces petits livres ont avant tout le tort de s'adresser à une population qui ne sait pas lire, et ensuite de tous les stimulans moraux celui auquel les Romany se montrent le plus étrangers dans leur condition présente, c'est le sentiment religieux. Les dogmes de l'Occident glissent sur leur imagination comme ont glissé jadis les dogmes et les gigantesques symboles de l'Orient. Il est permis de le regretter; mais ce n'est point par là, l'expérience le démontre, qu'on peut les émouvoir.

La race des gypsies est, on ne le croirait point, quand on regarde à son ignorance et à son état de misère, une race artiste. Les femmes surtout témoignent un goût particulier pour la musique et pour la danse. Elles possèdent dans leur langue d'anciens chants qui ont le parfum sauvage de la bruyère, et qui ont passé par leur bouche de siècle en siècle, de rocher en rocher, comme un écho lointain de la patrie inconnue. L'effet de ces chants la nuit, au milieu des ruines de l'ancienne Écosse, est d'un effet merveilleux (1). A Constantinople, on voit souvent dans les cafés des femmes gypsies se livrer, avec divers instrumens de musique, à des danses lascives, mais qui ne manquent point de caractère. En Hongrie, où ce peuple errant est encore plus abaissé que dans les autres états du monde

(1) Dans les courses de chevaux, il n'est pas rare de rencontrer en Angleterre des ménestrels à peau brune, qui, sans aucune éducation musicale, jouent du violon avec un goût surprenant.

Digitized by Google

civilisé, les *czigani* jouent du violon avec un talent remarquable. Des troupes de ces musiciens au teint bronzé se sont fait entendre avec succès dans les grandes capitales de l'Europe; mais c'est surtout en Russie que cette faculté musicale de la race produit les fruits les plus riches et les plus délicats. A Moscou, des femmes gypsies donnent des concerts sur la scène et dans les salons de la noblesse. Là, il est sorti de cette souche d'Égypte si généralement méprisée des vocalistes de premier ordre. M. Borrow a recueilli de curieux exemples de cette aptitude musicale des Romany, et les faits qu'il cite m'ont été confirmés par des Anglais qui avaient voyagé en Russie. Mme Catalani fut si enchantée à Moscou du talent d'une cantatrice gypsy, qui venait de réciter devant un nombreux et brillant auditoire un des airs nationaux du peuple maudit, qu'elle détacha de ses épaules un châle de cachemire dont le pape lui avait fait présent, et qu'embrassant la gypsy, elle lui dit : « Ce châle vous appartient; il était destiné à la meilleure chanteuse du monde. Or je vois maintenant que cette chanteuse-là, ce n'est pas moi. » Les engagemens obtenus par plusieurs de ces femmes gypsies dans l'exercice de leur art les mettent à même de soutenir richement leurs nombreuses familles. Il y en a qui habitent d'opulentes maisons, qui voyagent dans d'élégantes voitures, et qui ne se montrent inférieures ni en développement intellectuel, ni en belles manières, aux classes les plus distinguées. Quelques-unes d'entre elles se sont mariées à des Russes. La comtesse de Tolstoy, une des comtesses moscovites les plus accomplies, était de naissance une *zigana;* elle avait chanté à Moscou dans un chœur de Romany. En présence de ces faits, il y a lieu de se demander si le don de la musique cultivé avec discernement ne serait point en Angleterre comme en Russie, car cette race est partout la même, un moyen de régénération morale pour un certain nombre de gypsies.

La musique et la danse sont sans contredit parmi les arts ceux pour lesquels les gypsies témoignent le plus d'attrait; mais ils ont aussi une littérature. Il ne faut point confondre, comme on l'a fait plusieurs fois, le dialecte des Romany avec l'argot des voleurs, quoique dans les deux cas le langage soit en même temps et un moyen de communication et un voile dont les initiés se servent pour échanger et pour couvrir l'expression de leurs idées. L'argot est un jargon; le romany est une langue. Sa naissance est illustre : fille du sanscrit et du zend, elle a conservé les traces de sa noble origine. On a cru longtemps que cette langue ne pouvait pas s'écrire : c'est une erreur. Durant son séjour en Espagne, M. Borrow traduisit, vers 1838, la Bible en romany : c'était la première fois qu'un

Digitized by Google

livre s'imprimait en cet idiome. Les gitanos de la péninsule accueillirent avec une joie extrême cette tentative faite pour relever un arbre aux racines antiques et vénérables, mais qui, négligé, rampait à terre comme certaines vignes aux tiges puissantes que j'ai vues traîner dans la poussière en parcourant le midi de la France. Le sentiment religieux n'entrait pour rien, il faut le dire, dans leur enthousiasme; ils ne voyaient dans la Bible traduite que le triomphe de leur langue nationale. La plupart des gypsies se plaignent en effet sur toute la terre du déclin de leur idiome; ils savent d'instinct que quand les langues s'abaissent, les races se perdent. Les Romany n'avaient point jusque-là de monumens écrits; mais ils ont partout des chansons ou des ballades. Cette littérature est une peinture de caractère. On ne doit point attendre d'une race condamnée à n'exprimer le plus souvent que des sensations ou des besoins physiques, souvent même à cacher, et pour de bonnes raisons, ce qu'elle veut dire, un ordre de compositions très élevées. La vie des gypsies, leurs aventures, leurs amours, tels sont les sujets de ces poésies. Il est à remarquer que leur langage en pareil cas diffère beaucoup de celui qu'on leur prête dans les livres ou les romances. On y chercherait en vain cet amour orgueilleux de la liberté que déploient sous leur nom les personnages de théâtre. On ne chante point ce que l'on a : les gypsies ne célèbrent point l'indépendance, ils la pratiquent. Les poètes romany aiment la nature, mais ils l'envisagent à un autre point de vue que nos bohémiens de fantaisie. Savez-vous, par exemple, ce que dit au barde gitano le brave porc qui court dans la plaine? Il lui dit selon une ballade composée en langue romany : « Gypsy, viens et vole-moi! » De temps à autre, l'orgueil du sang gonfle les veines du poète errant. « Je ne suis point, s'écrie-t-il, de caste noble; je suis sorti de l'arbre d'Égypte, et je ne veux point être gentilhomme, mais gypsy et libre. » Et puis c'est un cri d'anathème et de colère à la vue de ces petits enfans bruns aux pieds nus « qui vont maudissant Dieu parce qu'ils n'ont point de pain et qu'ils ne rencontrent point de charité sur la terre. » Par hasard, mais rarement, un rayon de sentiment religieux entr'ouvre ces âmes dures et fermées comme la fleur de l'aloës : une mère qui se sent mauvaise dit à son petit enfant de prier pour elle pendant qu'il est encore innocent, afin que Dieu apaise le cœur troublé de la pauvre femme. L'amour arrache aussi de cette lyre inculte quelques accents touchans et délicats (1). Il est à regretter que les chants nationaux des gypsies, qui courent en Russie les cafés et les théâtres, n'aient ja-

(1) La littérature romany n'est guère connue jusqu'ici que par la traduction anglaise de quelques poèmes (*le Déluge, la Peste*), et de ballades recueillies en Espagne par M. George Borrow, le seul Européen peut-être qui connaisse à fond la langue des

Digitized by Google

mais été traduits. « La plupart de ces chants, dit M. George Borrow, sont d'une grande antiquité, portent la marque d'une originalité puissante, abondent en métaphores hardies et sublimes, et le mètre diffère de tout ce que j'ai jamais rencontré dans la prosodie orientale ou européenne. » La traduction des chants tsiganes enrichirait la littérature d'un monument curieux et ouvrirait sans doute quelques perspectives nouvelles dans l'histoire de cette race, obscure comme les forêts d'où elle sort, comme les jongles sauvages de l'Inde. Cette considération seule suffirait pour recommander aux yeux du philologue ces restes d'un peuple qui traîne avec lui les reliques d'une ancienne langue et d'une littérature dont les richesses se dérobent sous le voile du temps. Toute forme de la pensée qui s'éteint est une perte pour l'humanité tout entière, et il est malheureusement peu à espérer que, dans l'état présent, il sorte du sein de ces hordes misérables un esprit d'élite qui rallume le flambeau de la race. Un littérateur américain, M. James Simson, s'est pourtant demandé si John Bunyan, l'auteur de *Pilgrim's Progress,* ce livre singulier, n'était point un gypsy de sang mêlé. John Bunyan était étameur de son état, et nous avons vu que cette profession était héréditaire chez les Romany, qui l'ont peut-être introduite en Europe.

Tous les gypsies ne peuvent point s'adonner à la musique, et d'ailleurs le vrai talent est sans doute aussi rare chez eux que chez les autres hommes, même dans les directions qui semblent indiquées par la nature, si l'on regarde aux facultés particulières de la race; mais dans certains pays et au milieu de certaines circonstances, les Romany ne se sont point toujours montrés impropres aux arts industriels. Ils aiment surtout à traiter les métaux. En Espagne et en Russie, ils ont longtemps exercé le métier de forgerons ou tout au moins de maréchaux-ferrans. La forge était généralement placée sur le versant d'une montagne et au cœur d'une forêt dont ils abattaient les arbres avec ces haches grossières qu'ils avaient peut-être apportées des contrées lointaines. Aux environs de Grenade ils continuent de travailler le fer. Le voyageur rencontre souvent des caves habitées par ces ouvriers gypsies et par leurs familles, qui vivent dans les entrailles enfumées de la terre. Quiconque s'arrête le soir à l'entrée de ces caves, creusées aux flancs des ravins qui conduisent aux régions montagneuses, jouit d'un spectacle extraordinaire : rassemblés autour de la forge, ces cyclopes aux membres nus et bronzés, éclairés par la flamme du charbon, qu'excite un

gypsies. J'ai souvent demandé à des *juwas* anglaises de me dire le sens des chansons qu'elles répètent par cœur avec un plaisir évident, mais elles étaient incapables de transvaser leurs idées d'un idiome dans l'autre.

Digitized by Google

monstrueux soufflet, battent en cadence de leurs lourds marteaux le fer rouge qui étincelle sur l'enclume. Ces scènes sauvages n'ont sans doute pas peu contribué à entretenir les idées superstitieuses de la population locale, qui considère les gitanos comme des êtres fantastiques, comme de noirs démons sortis d'un des soupiraux de l'enfer. En Angleterre, la même disposition s'est transformée : ils se livrent dans leurs courses errantes à ce genre d'industries métallurgiques dont l'exercice n'exige qu'un appareil simple et aisément portatif. Il n'est peut-être pas d'exemple plus frappant de la ténacité de certaines aptitudes de caste (1). Les gypsies ne se montrent pas non plus étrangers à quelques branches de commerce qui s'associent volontiers avec la vie nomade. En Orient, plusieurs zingarri vendent des pierres précieuses et, il faut le dire, des poisons. Ce n'est pas, bien entendu, cette dernière source d'industrie que je conseillerais de favoriser; mais si, dans leur état actuel d'ignorance, les gypsies se montrent très peu scrupuleux sur la nature de leurs transactions, si, en fait de morale économique, ils ne connaissent guère que le principe de l'offre et de la demande, cela n'exclut point l'aptitude commerciale, et ce sont les facultés de la race que je m'applique à discerner.

J'ai indiqué le genre d'occupations vers lequel les gypsies semblent attirés par une sorte de penchant inné. Je dois dire maintenant quelles sont les professions sociales pour lesquelles ils témoignent peu de goût. On leur défendit longtemps de porter les armes; mais les longues guerres de la fin du règne de Louis XIV firent tomber ce préjugé, et les armées françaises, aussi bien que celles des confédérés, enrôlèrent alors un certain nombre de gypsies. Plusieurs d'entre eux désertèrent les drapeaux. Lorsque Napoléon envahit l'Espagne, il avait dans ses légions pas mal de gypsies hongrois. Leur premier soin en pays ennemi fut de se mettre en rapport avec leurs frères les gitanos de la Péninsule, car chez eux l'amour du sang est plus fort que la différence des couleurs sous lesquelles ils marchent. Quelques autres d'entre eux ont combattu de même en Espagne, mais dans l'armée anglaise, lors de la guerre de l'indépendance contre les Français. Il y eut un jour une rencontre furieuse entre les deux partis. Ce n'était plus un combat, c'était une lutte d'homme à homme. Au milieu de cette confusion, deux soldats, dont l'un portait l'uniforme anglais et l'autre l'uniforme français, se mesuraient désespérément corps à corps. Le soldat français appuya son genou sur la poitrine de son adversaire, et il levait sa

(1) La division du travail, à en juger par les pratiques des Romany, était à l'origine un fait gravé dans le sang des diverses races indiennes.

Digitized by Google

baïonnette, lorsque, le bonnet du premier étant tombé, les yeux des deux champions se rencontrèrent. « Un zincalo! s'écria celui qui allait mourir, un zincalo! » A ces mots, le vainqueur trembla, lâcha prise, passa sa main sur son front, et pleura. S'agenouillant alors près de son ennemi terrassé, il lui prit la main, l'appela frère, tira son flacon, versa du vin dans la bouche de l'autre zincalo, le releva et le conduisit en le soutenant sur une colline. Cependant les deux armées continuaient de s'entre-tuer. « Laissons les chiens se battre entre eux et se déchirer, dit celui qui avait sauvé la vie à l'autre : ils ne sont pas de notre sang. Leurs affaires ne regardent pas les zincali. » Ils restèrent à causer entre eux jusqu'à ce que le soleil fût couché. Alors ils s'embrassèrent et se séparèrent à regret pour regagner leurs bataillons (1).

D'autres gypsies ont été engagés dans l'armée anglaise à une époque plus récente. On trouverait aujourd'hui, assure-t-on, quelques-uns d'entre eux sous les drapeaux de la Grande-Bretagne; l'expérience a montré toutefois que ce n'était point une race guerrière. Le courage ne lui manque point, mais elle a en horreur la discipline. A plus forte raison doit-on s'attendre à trouver chez elle une répugnance invincible pour l'état de domesticité. Le physiologiste qui a cru trouver dans l'estime de soi-même la racine du sentiment d'indépendance a eu raison en ce qui regarde les gypsies. Leur sang, disent-ils avec quelque fierté, n'est pas fait pour servir. Nulle part ils n'acceptent de contrainte. En Hongrie par exemple, il n'y a que deux classes d'hommes libres : les nobles et les gypsies. Les premiers sont au-dessus, les seconds au-dessous de la loi. La condition des czigani hongrois est souvent plus misérable que celle des serfs; mais n'importe, ils sont leurs maîtres. M. George Borrow fait observer que dans les villes, notamment à Pesth, on exige un droit de péage de la part des ouvriers qui passent sur un pont. Il n'y a d'exemptés de cette rétribution que les personnes bien mises et les czigani. « L'insouciance de ces derniers, souvent presque nus, contraste, dit-il, avec l'air soumis et tremblant des paysans hongrois. » Cette liberté sans la notion du sacrifice, sans le respect du droit des autres, ne constitue sans doute que l'ombre de la liberté véritable; mais, telle qu'elle est, elle convient aux gypsies. Ils la préfèrent à tous les avantages qu'ils pourraient recueillir dans le service de l'état ou d'un maître régulier.

Il y a une autre branche de travail qui s'accorde encore plus mal avec le caractère des gypsies, c'est l'agriculture. On les voit quel-

(1) Cet épisode de la vie militaire des gypsies fut raconté en Espagne à M. George Borrow par le soldat même dont la vie avait été épargnée.

Digitized by Google

quefois mettre la main à la récolte des foins et à la moisson des blés; mais c'est par hasard et en passant. Un chef de gypsies du Northamptonshire, ayant épousé la servante d'une famille anglaise, obtint une ferme il y a quelques années; mais, quoique cette ferme fût avantageuse, il la quitta pour reprendre sa liberté et son état de musicien. Ces mariages sont rares : il y en a pourtant plus d'un exemple. En Écosse, je parle du moins de quelques comtés, le sang gypsy coule dans les veines de certaines familles de la classe inférieure. Dans la plupart de ces cas, une lutte s'est établie entre l'élément sauvage et l'élément civilisé. Tantôt l'humeur errante du gypsy a entraîné le ménage sous la tente, tantôt le caractère saxon a au contraire fixé les conjoints et les enfans au toit domestique. C'est par ces alliances que s'accomplirait, au bout d'un certain temps, la modification de la race; mais, chose singulière, la fille gypsy résiste plus que l'homme au mélange du sang. La conservation de ce groupe hindou au milieu de circonstances qui semblaient de nature à le dissoudre est, depuis des siècles, un témoignage de la fidélité de la femme aux devoirs et aux usages des ancêtres. Le vœu du moraliste n'est d'ailleurs pas que la race des gypsies s'éteigne; son vœu est qu'elle se transforme. Or il n'existe jusqu'ici qu'un moyen connu de relever le caractère des familles humaines : c'est l'éducation. Les gypsies, par leur genre de vie ambulante, échappent plus que d'autres à cette influence morale. On ne pourrait guère les atteindre que dans leurs quartiers d'hiver. C'est à les fixer pendant une certaine saison de l'année et à instruire les enfans que doivent tendre les efforts des philanthropes anglais qui se proposent d'améliorer la condition de ce peuple. Il y a peu d'espoir de rompre entièrement chez les gypsies adultes la chaîne des habitudes : on ne peut attendre ce résultat que du temps et des générations nouvelles, si elles étaient soustraites de bonne heure à l'ignorance et à la force de l'exemple. Cette éducation devra se mouler sur les dispositions bien indiquées de la race : autrement on rencontrerait la résistance de la roche primitive. Il conviendrait d'ailleurs de choisir les familles qui témoignent déjà plus d'affinité pour l'état social, car il y a des degrés dans le gypséisme et des vagabonds parmi les vagabonds.

Un grave intérêt s'attache à une telle expérience. On évalue à huit cent mille le nombre des gypsies répandus dans les divers états de l'Europe. En Angleterre, on en compte de quinze à dix-huit mille. Le caractère des gypsies s'est montré jusqu'ici puissant pour le mal; y a-t-il lieu d'espérer que les forces de cette race intelligente à quelques égards puissent être dirigées vers le bien? Le problème intéresse au même degré les hordes errantes et les populations rurales.

Digitized by Google

Circonscrite par les progrès de la civilisation, par les moyens de défense dont s'entoure au XIXe siècle la propriété, la vie des Romany devient de jour en jour plus sombre et plus misérable. On a cru pendant un temps soumettre cet élément vagabond par des mesures rigoureuses : l'histoire a démontré l'impuissance de l'arbitraire et de la violence à l'égard de cette race, qui se retire sous la main qui la comprime. Personne aujourd'hui en Angleterre ne songe plus à faire revivre un tel système. Ceux qui s'intéressent à la destinée des gypsies n'espèrent désormais les conquérir à la société que par les bienfaits de cette société même. L'éducation seule, les moyens de persuasion et de douceur peuvent les réunir à la population indigène sans les confondre, les réconcilier avec le domicile, les marier avec la terre.

L'obstacle est dans les préjugés mutuels : de part et d'autre, il faut oublier, pardonner. Le mur des inimitiés est peut-être plus fort du côté des gypsies que du côté des paysans anglais. Le plus difficile n'est pas d'opérer un rapprochement entre les classes laborieuses et les anciens parias : c'est de rapprocher des populations utiles ces êtres longtemps méprisés, oisifs et malfaisans. Celui qui a le plus de lumières a le moins de haine. Un système de charité opiniâtre et éclairé triompherait sans doute de la résistance des gypsies aux lois et aux devoirs de l'état social. Il faut d'ailleurs que les Romany choisissent entre ces deux perspectives : se modifier ou s'éteindre. Après avoir erré pendant des siècles, ce peuple, qui semble vouloir faire du dogme indien des transmigrations une réalité, s'effacera-t-il un jour, ne laissant dans l'histoire qu'un souvenir, un nom, un mythe? Cette race des enfans aux yeux noirs, à la peau brunie par le soleil de l'Orient, s'évanouira-t-elle avec le temps comme la fumée de ses bivouacs? Je ne le crois pas, je ne le désire point. Aux yeux de l'ethnologiste, toutes les familles, quelle que soit leur couleur, ont une valeur relative; toutes peuvent concourir, par des dons différens et variés, au travail commun de la civilisation. Les Romany l'avouent eux-mêmes, leur caste se dissout, l'union s'affaiblit parmi eux, l'attachement aux lois et aux usages de leurs ancêtres diminue à mesure que les bruyères disparaissent du sol de la Grande-Bretagne. Ce sont autant de signes avant-coureurs de leur retour à la société, et, au point de vue de la morale comme de l'économie politique, ce retour serait un événement heureux. L'intérêt bien entendu des civilisations modernes n'est point de maudire les races, c'est de les bénir et de les réunir toutes dans un sentiment d'humanité.

ALPHONSE ESQUIROS.

Digitized by Google

L'HOMME DE NEIGE

SECONDE PARTIE. [1]

III.

Cristiano agissait, comme on fait dans certains rêves où l'on se sent entraîné à accomplir une action invraisemblable, sans pouvoir se rendre compte de sa propre volonté. Tout n'était-il pas invraisemblable dans le milieu où il se trouvait jeté? Ce fantastique château, appelé le château neuf par antithèse à la masure du Stollborg, mais qui datait en réalité du temps de la reine Christine, et qui, par sa richesse et son animation, semblait tombé des nues au sein d'un désert sauvage; ces abords de roches brutes et d'eaux fougueuses qui avaient toutes les raisons du monde pour être impraticables, mais où, grâce à l'hiver, d'élégans équipages avaient tracé sur la glace des chemins sinueux et faciles; les cordons de lumières qui dessinaient dans la nuit la vaste enceinte des murs avec leurs tours trapues coiffées de gros bonnets de cuivre surmontés de flèches démesurées; le long corps de logis irrégulièrement flanqué de pavillons carrés, et terminé par de gigantesques pignons dentelés de statues et d'emblèmes; la grande horloge du pavillon central qui sonnait dix heures du soir, heure à laquelle les ours mêmes craignent de secouer la neige où ils sont blottis, et où des hommes, les plus délicats animaux de la création, dansaient en bas de soie avec des femmes aux épaules nues; tout, dans l'âpre grandeur du site et dans

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

Digitized by Google

la scène galante qui l'animait, jusqu'aux accords badins et précieux de cette vieille musique française qui se mariait sans façon aux aigres soupirs de la bise dans les longs corridors, était fait pour étonner la raison d'un voyageur et embrouiller les notions d'un habitant de l'Italie.

En voyant les vastes salons et la longue galerie à plafond peint de divinités mythologiques remplis de bruit et de monde, Cristiano se demanda sérieusement si ces gens-là n'étaient pas des fantômes évoqués par les sorcières de la solitude pour se moquer de lui. D'où sortaient-ils avec leurs toilettes rococo, leurs habits à paillettes et leurs dames poudrées, souriantes dans des flots de plumes et de dentelles? Le château magique n'allait-il pas disparaître d'un coup de baguette, et ces pimpans danseurs de menuet et de chaconne n'allaient-ils pas s'envoler sous la forme d'aigles blancs ou de cygnes sauvages?

Cristiano avait pourtant déjà remarqué la physionomie particulière des mœurs de la Suède: l'isolement aventureux des habitations, l'énorme distance qui les sépare des petits groupes honorés du nom de villages; l'éparpillement de ces mêmes villages s'étendant quelquefois sur une surface de deux ou trois lieues et ralliés seulement par le dôme verdâtre du clocher de la paroisse; le mépris des nobles pour le séjour des villes, attribué exclusivement aux bourgeois commerçans; enfin la passion du désert jointe, par un bizarre contraste, à la passion d'une locomotion effrénée, en vue des réunions soudaines et en apparence impossibles. Mais Cristiano, bien qu'appelé à une fête de campagne, n'avait pas prévu que ces instincts caractéristiques du Suédois dussent augmenter en raison de la rigueur du climat, de la longueur des nuits et de la difficulté apparente des communications. C'est pourtant là une conséquence naturelle du besoin que l'homme éprouve de vaincre la nature et de mettre à profit les compensations qu'elle lui présente. Il y avait deux mois que le baron avait fait savoir à cinquante lieues à la ronde qu'il recevrait la noblesse du pays aux fêtes de Noël. Le baron n'était estimé ni aimé de personne, et cependant, depuis quelques jours, le château était plein d'hôtes empressés, venus des quatre points cardinaux, à travers les lacs, les forêts et les montagnes.

L'hospitalité est proverbiale en Dalécarlie, et, comme l'amour du désert joint à celui du plaisir, elle augmente à mesure que l'on s'enfonce dans les régions difficiles et reculées. Cristiano, qui avait remarqué cette admirable bienveillance pour les étrangers de la part des Suédois, surtout lorsqu'on parle leur langue, avait peu songé à la difficulté de s'introduire dans une réunion où l'on n'est connu de personne, lorsqu'à cet inconvénient se joint celui de n'a-

Digitized by Google

voir pas été invité. Aussi eut-il un moment de réveil désagréable en voyant une espèce de maître d'hôtel qui portait l'épée venir à sa rencontre dans la salle d'entrée, et lui tendre la main d'un air affable après l'avoir respectueusement salué.

Cristiano, croyant que cette main tendue était une manière d'accueil en usage dans le pays, allait la serrer avec bienveillance, mais il s'avisa que ce pouvait être la demande de produire sa lettre d'invitation. Le personnage était vieux, laid, marqué de petite vérole, et ses yeux bridés avaient une expression de fausseté mal déguisée sous un air d'apathie doucereuse. Cristiano mit donc sa main dans la poche de sa veste, bien certain de n'y pas trouver ce qu'on lui réclamait. Il avait bien reçu la proposition de venir à Waldemora aux frais de l'amphitryon, mais non pas au même titre que les gentilshommes du pays. Aussi se préparait-il à faire la mimique de l'homme qui a oublié son passeport, et qui se dispose à retourner le chercher, sauf à ne pas revenir, lorsque sa main rencontra dans sa poche, c'est-à-dire dans celle de M. Goefle, un papier signé du baron et contenant une invitation en règle pour l'honorable M. Goefle et les personnes de sa famille, conformément à la formule généralement adoptée. Cristiano, dès qu'il y eut jeté les yeux, présenta résolûment la lettre d'admission, que le maître d'hôtel regarda à peine, mais qu'il lut cependant avec certitude. — Monsieur est le parent de M. Goefle? dit-il en mettant la lettre dans une corbeille avec beaucoup d'autres.

— Parbleu! répondit Cristiano avec assurance.

M. Johan (tel était le nom du maître d'hôtel) salua de nouveau et alla ouvrir une porte qui donnait sur le grand escalier, par où allaient et venaient les hôtes installés au château, et par où montaient sans contrôle les voisins connus du nombreux domestique de la maison. A cette simple formalité se borna l'introduction de Cristiano, lequel avait espéré y échapper, n'ayant pas le dessein de se poser en aucune façon dans la fête, mais se livrant seulement à la fantaisie de la parcourir et d'y apercevoir la charmante Marguerite.

Il se trouva d'abord dans la grande galerie peinte à fresque qui traversait le principal corps de logis de part en part, et dont la décoration faisait de son mieux pour imiter le goût italien introduit en Suède par la reine Christine. Les peintures n'étaient pas bonnes, mais elles produisaient leur effet. Elles représentaient des scènes de chasse, et si leur grand mouvement de chiens, de chevaux et d'animaux sauvages ne satisfaisait pas par le dessin le jugement de l'artiste, il réjouissait du moins la vue par un ensemble de couleur brillant et animé.

En suivant cette galerie, Cristiano arriva au seuil d'un assez riche

Digitized by Google

salon où l'on commençait à danser. L'aventurier n'avait qu'une pensée en promenant ses regards sur les danseuses; mais à son désir de voir Marguerite se joignait une secrète anxiété. Trouver le moyen de renouer avec elle la conversation du Stollborg, en substituant sa véritable personnalité ou tout au moins une personnalité nouvelle quelconque à celle qu'il avait usurpée, ne lui paraissait plus chose aussi facile qu'il se l'était imaginé en s'embarquant dans cette folle aventure. Aussi fut-il presque content de ne pas voir Marguerite dans le bal, et il profita de ce qui lui sembla être un répit pour essayer de se faire une idée du monde qui s'agitait devant ses yeux.

Il s'était attendu à des étonnemens auxquels rien ne donna lieu. Au premier abord, la réunion n'avait pas le caractère particulier que son imagination s'était promis. Le siècle appartenait, à cette époque, à Voltaire, et par contre-coup à la France. A l'exemple de presque tous les souverains de l'Europe, les hautes classes de presque toute l'Europe avaient adopté la langue et en apparence les idées de la France philosophique et littéraire; seulement, comme le goût, la logique et le discernement ne sont jamais que le partage du petit nombre, il résultait de cet engouement pour nos idées beaucoup d'inconséquences. Ainsi les usages et les mœurs se ressentaient beaucoup plus souvent de la corruption et de la mollesse de Versailles que des studieux loisirs de Ferney. La France était une mode, tout comme la philosophie. Arts, costumes, monumens, bon ton, manière d'être ou de paraître, tout était une copie plus ou moins réussie de la France dans ce qu'elle avait à ce moment de bon et de mauvais, de splendide et de mesquin, de prospère et de fâcheux. C'était une de ces époques caractéristiques où le progrès et la décadence semblent se donner la main, en attendant qu'ils s'étreignent pour s'étouffer mutuellement.

L'intérieur du baron Olaüs n'était que la copie un peu arriérée d'une réunion française au XVIIIe siècle, et cependant le baron haïssait la France, et intriguait dans le sens de la politique russe; mais en Russie on singeait aussi la France, on parlait français : on avait à la cour les mœurs farouches et sanglantes de la barbarie, tout en s'essayant aux manières galantes et à l'esprit léger de notre civilisation. Le baron Olaüs suivait donc le courant irrésistible de l'époque. Plus tard nous saurons son histoire. Revenons à Cristiano.

Quand il eut bien regardé les toilettes des femmes, qui lui parurent n'être que de quelques années en retard sur celles des dames françaises, et leurs figures, qui, sans être toutes belles et jeunes, avaient généralement une expression de douceur ou d'intelligence, il chercha à reconnaître, c'est-à-dire à deviner parmi les hommes

Digitized by Google

la tournure et la physionomie du maître de la maison. Près du lieu d'où il observait toutes choses sans se mettre en évidence, deux hommes causaient à voix basse en lui tournant le dos. Involontairement Cristiano suivit leur conversation, bien qu'il n'y prît aucun intérêt personnel.

Ces deux hommes parlaient français, l'un avec l'accent russe, l'autre avec l'accent suédois. La langue des cours et de la diplomatie était apparemment nécessaire à l'échange de leurs idées.

— Bah! disait le Suédois, je ne suis pas plus *bonnet* que *chapeau*, bien que l'on me mette à la tête d'une certaine fraction des plus épais bonnets de coton de la diète. Au fond, je me moque de toutes ces puérilités, et vous connaîtriez mal la Suède, si vous faisiez plus de cas des uns que des autres.

— Je le sais, répondit le Russe : les voix sont au plus offrant.

— Offrez donc! Vous n'avez pas d'autre politique à suivre. Elle est simple, et elle vous est facile, à vous qui avez un gouvernement riche. Quant à moi, je vous suis tout acquis, sans vous rien demander; c'est une affaire de conviction.

— Je vois que vous n'êtes pas de ces patriotes de l'âge d'or qui rêvent l'union scandinave, et qu'on s'entendra toujours avec vous. La tsarine compte sur vous; mais n'espérez pas vous soustraire à ses libéralités : elle n'accepte aucun service qu'elle ne récompense magnifiquement.

— Je le sais, reprit le Suédois avec un cynisme qui frappa Cristiano; j'en ai fait l'expérience. Vive la grande Catherine! qu'elle nous mette dans sa poche, ce n'est pas moi qui m'y opposerai. Qu'elle nous débarrasse surtout des folles notions de droit et de liberté des paysans, qui sont notre fléau! Qu'elle donne un peu de knout à la bourgeoisie et pas mal de Sibérie à bon nombre de nobles qui veulent faire à leur tête! Quant à notre bonhomme de roi, qu'on lui rende son évêché, et surtout qu'on lui ôte sa femme, et il n'aura pas à se plaindre.

— Parlez moins haut, reprit le Russe; peut-être nous écoute-t-on sans en avoir l'air.

— Ne craignez donc rien! Tout le monde fait semblant de savoir le français, mais il n'y a pas ici dix personnes sur cent qui l'entendent. D'ailleurs, ce que je vous dis là, j'ai coutume de le dire sans me gêner. Il y a longtemps que j'ai découvert que la meilleure politique était de faire craindre son opinion. Quant à moi, je crie sur les toits que la Suède est finie. Que ceux qui le trouvent mauvais me prouvent le contraire!

Cristiano, bien qu'il n'appartînt à aucune nation, ne sachant rien de son pays et de sa famille, se sentit indigné d'entendre un Sué-

Digitized by Google

dois vendre sa part de nationalité avec cette impudence, et il chercha à voir les traits de l'homme qui parlait de la sorte; mais son attention fut détournée par le passage bruyant et incommode d'une figure hétéroclite qui allait de groupe en groupe avec l'activité d'un homme soigneux de faire les honneurs de la fête. Ce personnage était vêtu d'un habit rouge très voyant et très richement brodé, et décoré de l'ordre suédois de l'Étoile polaire. Sa coiffure, beaucoup trop élevée pour l'époque, affectait une frisure triomphante de fort mauvais goût, et ses énormes manchettes de superbe dentelle affichaient plus de luxe que de propreté. Du reste, il était vieux, disgracieux, pétulant, bizarre, un peu bossu, très boiteux et tout à fait louche. Cristiano conclut de ce dernier trait qu'il avait le regard fourbe, et qu'un si malplaisant original ne pouvait être que l'absurde et odieux prétendant à la main de Marguerite.

Pour n'avoir point à se présenter à lui et à soutenir l'usurpation de parenté avec M. Goefle (liberté qu'il s'était permise sans remords et sans danger vis-à-vis du maître d'hôtel), Cristiano s'éloigna discrètement, résolu à errer de salle en salle jusqu'à ce qu'il eût aperçu la jeune comtesse, dût-il se retirer aussitôt après, sans avoir pu lui adresser la parole. Il lui sembla bien avoir été regardé avec une certaine attention par le châtelain bossu; mais, par une savante manœuvre à travers les personnes qui causaient debout près des portes, il se flatta d'y échapper à temps.

Il se promena quelques instans, je ne dirai pas dans la foule (le local était plus vaste que les hôtes n'étaient nombreux), mais à travers des scènes assez animées, qu'il n'eut pas le loisir d'observer beaucoup. Craignant d'être interrogé avant d'avoir pu joindre celle qu'il cherchait, il passait d'un air affairé et d'autant plus fier qu'il sentait l'audace près de lui manquer. Et cependant, soit curiosité pour un hôte que personne ne connaissait, soit sympathie pour sa belle prestance et sa figure remarquable, dans tous les groupes qu'il côtoyait, il se trouvait des gens disposés à l'aborder ou à bien accueillir ses avances; mais Cristiano éprouvait une sorte de vertige qui lui faisait interpréter en sens contraire les regards affables et les sourires bienveillans dont il était le but. Il passait donc vite, feignant de chercher ouvertement quelqu'un, et saluant avec une grâce aisée, qui ne lui coûtait rien, les gens qui se dérangeaient devant lui, mais sans trop oser les regarder.

Enfin il aperçut, en revenant dans la galerie dite des Chasses, deux femmes qu'il reconnut aussitôt, l'une pour celle qu'il avait vue au Stollborg une heure auparavant, l'autre pour sa gouvernante; cette supposition était assez bien fondée sur la toilette modeste, l'air timide et fin, et je ne sais quoi de français répandu dans

Digitized by Google

l'aspect de Mlle Potin. Ceci était la première partie de l'épisode romanesque arrangé dans la tête de Cristiano. Il était au bal, il n'avait pas rencontré d'obstacle à son admission, il s'était préservé du regard et des questions du maître de la maison, et il trouvait enfin Marguerite sous la tutelle bénévole de sa confidente. Ce n'était pas tout. Il s'agissait d'aborder la jeune comtesse ou d'attirer son attention, et de nouer sur nouveaux frais connaissance avec elle.

La seconde partie du roman débuta d'une façon très inquiétante. Au moment où Cristiano guettait le regard de Marguerite, regard sur lequel il comptait pour trouver l'inspiration, il sentit un pas inégal qui tâchait d'emboîter le sien, et une voix claire et criarde, partant de derrière lui, l'arrêta net par ces paroles : — Monsieur! monsieur l'étranger! où courez-vous ainsi?

L'aventurier se retourna et se vit nez à nez avec le vieillard louche et contrefait qu'il avait cru si bien éviter. Je dis nez à nez, car le boiteux, s'étant lancé à sa poursuite, ne put changer son allure aussi vite que lui, et faillit tomber dans ses bras. Cristiano pouvait fuir, mais c'eût été tout compromettre; il paya d'audace et répondit : — Je vous demande mille pardons, monsieur le baron, c'est précisément vous que je cherchais.

— Ah oui! dit le boiteux en lui tendant la main avec une soudaine cordialité; je m'en doutais bien. J'avais remarqué votre figure parmi toutes les autres, je m'étais dit : Voilà un homme instruit, quelque voyageur savant, un homme sérieux, une intelligence enfin, et certainement je suis le pôle que cherche l'aimant. Eh bien! me voilà, c'est moi. Je suis tout à vous et avec plaisir. J'aime la jeunesse studieuse, et vous pouvez me faire toutes les questions dont vous souhaitez la solution.

Il y avait tant de candeur et de bonhomie dans la figure riante et le langage vaniteux du vieillard, que Cristiano accusa intérieurement Marguerite d'injustice à son égard. A coup sûr, c'était là un fiancé burlesque et impossible; mais c'était le meilleur homme du monde, incapable de donner une chiquenaude à un enfant, et si un de ses yeux errait, vague et comme ébloui, sur les parois de la salle, l'autre regardait son interlocuteur d'une façon si franche et si paternelle, que toute accusation de férocité devenait une rêverie.

— Je suis confus de vos bontés, monsieur le baron, répondit Cristiano, rassuré jusqu'à l'ironie. Je savais bien que vous étiez versé dans les sciences, et c'est pour cela qu'ayant moi-même quelques faibles notions...

— Vous vouliez me demander des conseils, une direction peut-être... Ah! mon cher enfant, en toutes choses, la méthode... Mais je

Digitized by Google

ne veux pas vous tenir debout au milieu de ces gens frivoles qui vont et viennent, asseyons-nous là, tenez. Personne ne nous dérangera, et, pour peu que le cœur vous en dise, nous causerons toute la nuit. Quand il s'agit de science, je ne connais ni fatigue, ni faim, ni sommeil. Vous êtes comme ça, je parie? Ah! c'est que, voyez-vous, il faut être comme ça, ou ne pas se mêler de devenir savant!

— Hélas! pensa Cristiano, je suis tombé au fond d'un puits de science, et me voilà condamné aux mines, je parie, ni plus ni moins qu'un exilé en Sibérie!

Cette découverte était d'autant plus cruelle que Marguerite avait passé, et qu'elle était déjà au bout de la galerie, causant avec ceux et celles qui venaient la saluer, et se dirigeant visiblement vers la salle de danse, où le baron ne paraissait nullement disposé à la rejoindre. Il s'était assis dans une des embrasures en hémicycle de la galerie, auprès d'un poêle dissimulé par des branches d'if et de houx, formant trophée avec des armes de chasse et des têtes empaillées d'animaux sauvages.

— Je vois, dit Cristiano, qui eût bien voulu éviter en ce moment la conversation scientifique, que vous êtes universel. Il n'est question que de votre adresse à la chasse, et je m'étonne que vous trouviez le temps...

— Pourquoi me supposez-vous chasseur? répondit le vieillard d'un air étonné. Ah! c'est parce que vous me croyez coupable du meurtre de ces bêtes, dont les têtes mutilées sont là, nous regardant tristement avec leurs pauvres yeux d'émail! On vous a trompé, je n'ai chassé de ma vie. J'ai horreur des amusemens qui entretiennent la férocité trop naturelle à l'homme! C'est à l'étude des entrailles insensibles, mais fécondes, du globe que je me suis consacré.

— Pardon! monsieur le baron, je croyais...

— Mais pourquoi m'appelez-vous baron? Je ne le suis pas; il est bien vrai que le roi m'a anobli et décoré de l'Étoile polaire en récompense de mes travaux dans les mines de Falun. J'ai été, comme vous savez sans doute, professeur de l'école de minéralogie dans cette ville; mais je n'ai pas pour cela droit à un titre, et il me suffit d'avoir quelques petits priviléges qui me soutiennent devant la caste orgueilleuse, dont, après tout, je me soucie comme de rien.

— J'ai fait quelque méprise, pensa Cristiano. Oh! alors il s'agit d'échapper à ce savant le plus vite possible, sauf à le retrouver plus tard. — Mais il changea tout à coup d'idée en voyant Marguerite revenir sur ses pas et faire mine de se diriger lentement, et à travers mille interruptions, vers le lieu où il se trouvait. Il ne songea plus dès lors qu'à se mettre au mieux avec le géologue, afin de se faire présenter par lui, s'il était possible, comme un homme distingué. Il entra donc vite en matière. Il en savait plus qu'il ne faut pour

Digitized by Google

faire des questions intelligentes. Il avait traversé Falun dans la matinée, il était descendu dans la grande mine, et il avait recueilli, pour sa satisfaction personnelle, des échantillons intéressans, au grand mépris de Puffo, qui le regardait parfois comme un cerveau détraqué. Il savait bien en outre qu'il suffit, en général, d'écouter avec respect un savant vaniteux et de provoquer l'étalage de sa science pour être jugé par lui très intelligent. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Sans songer à lui demander son nom, son pays ou sa profession, le professeur fit à Cristiano la description minutieuse du monde souterrain, à la surface duquel il ne se souciait que de lui-même, de sa réputation, de ses écrits, enfin du succès de ses observations et découvertes.

Dans tout autre moment, Cristiano l'eût écouté avec plaisir, car il voyait bien, en somme, qu'il avait affaire à un homme très ferré sur son sujet, et il s'intéressait vivement pour son compte à toute étude sérieuse de la nature; mais Marguerite approchait, et le savant, remarquant la préoccupation soudaine du jeune homme, leva son bon œil dans la même direction et s'écria : — Ah! voici ma fiancée! je ne m'étonne plus! Parbleu! mon cher ami, il faut que je vous présente à la plus aimable personne du royaume.

— C'est donc lui! pensa Cristiano stupéfait : c'est décidément le baron Olaüs! Il est fou; mais c'est bien là le vieillard à qui cette rose des neiges doit être sacrifiée!

Il se confirma dans cette croyance, mais avec un étonnement nouveau, quand il vit Marguerite hâter le pas de son côté, en disant à Mlle Potin : — Enfin voilà mon amoureux! — Puis elle ajouta en tendant la main au vieillard avec un sourire presque caressant : Mais à quoi songez-vous, monsieur, de vous cacher dans ce petit coin quand votre fiancée vous cherche depuis une heure!

— Vous le voyez, dit le savant avec une satisfaction naïve à Cristiano, elle me cherche, elle s'ennuie quand je ne suis pas auprès d'elle! Que voulez-vous, ma belle amoureuse? Tout le monde veut me consulter, ce n'est pas ma faute, et voilà un charmant jeune homme, un voyageur... français, n'est-ce pas? ou italien, car vous avez un tout petit accent étranger? Permettez-moi, comtesse Marguerite, de vous présenter mon jeune ami, M. de... Comment vous nommez-vous?

— Christian Goefle, dit Cristiano avec aplomb.

Ce nom usurpé, surtout cette voix et cette prononciation qu'elle avait toutes fraîches dans l'oreille firent tressaillir Marguerite.

— Vous êtes le fils de M. Goefle? dit-elle vivement. Oh! c'est singulier comme vous lui ressemblez!

— Il n'y aurait rien de singulier à se ressembler de si près, répondit le savant; mais monsieur ne peut-être que le neveu de Goefle,

Digitized by Google

car Goefle ne s'est jamais marié, et par conséquent n'a pas plus d'enfant que moi-même.

— Ce ne serait pas une raison, dit Cristiano à l'oreille du savant.

— Ah! oui, au fait! répondit celui-ci du même ton et avec une naïveté incroyable, je n'y songeais pas! ce diable de Goefle!... Alors vous seriez un fils de la main gauche?

— Élevé à l'étranger et arrivé tout récemment en Suède, répondit Christian, émerveillé du succès de ses inspirations.

— Bien, bien! reprit le savant, qui écoutait fort peu tout ce qui ne le concernait pas directement, je comprends, c'est bien vu, vous êtes son neveu. — Puis, s'adressant à Marguerite : Je connais parfaitement monsieur, lui dit-il, et je vous le présente comme le propre neveu du bon Goefle... que vous ne connaissez pas, mais que vous avez envie de connaître, vous le disiez ce matin.

— Et je le dis encore, s'écria Marguerite; mais tout aussitôt elle rougit en rencontrant les yeux de Cristiano, qui lui rappelèrent par leur vivacité ceux du faux Goefle, qu'elle avait trouvés fort brillans à travers les mèches pendantes du bonnet fourré, lorsque, pour la mieux voir, il avait de temps en temps relevé involontairement les lunettes vertes du docteur.

— Et comment se fait-il, reprit le savant en s'adressant à la jeune fille sans remarquer son trouble, que vous ne soyez pas à la danse? Je croyais qu'il n'y en aurait que pour vous cette nuit, et qu'on n'aurait pas le loisir de vous dire un mot.

— Eh bien! mon cher amoureux, vous vous êtes trompé. Je ne danserai pas : je me suis tourné le pied dans l'escalier. Vous ne voyez donc pas que je suis boiteuse?

— Non, en vérité! C'est donc pour me ressembler? Racontez un peu à M. Goefle comment je suis devenu boiteux; c'est une histoire épouvantable, et tout autre que moi y serait resté. Oui, monsieur, vous voyez en moi une victime de la science. — Et, sans attendre que Marguerite prît la parole, M. Stangstadius se mit à raconter avec animation comme quoi, en se faisant descendre dans une mine, la corde ayant cassé, il était tombé avec le panier au fond du gouffre d'une hauteur de cinquante pieds sept pouces et cinq lignes. Il était resté évanoui six heures cinquante-trois minutes, je ne sais combien de secondes, et pendant deux mois, quatre jours et trois heures et demie, il n'avait pu faire un mouvement. Il spécifia de même avec une ponctualité désespérante la mesure exacte des emplâtres dont il avait été couvert sur chaque partie endommagée de son corps, et la quantité par drachmes, grains et scrupules, des différentes drogues qu'il avait absorbées, soit en boissons, soit en frictions émollientes.

Ce récit fut très long, bien que le bonhomme parlât vite et sans

Digitized by Google

se répéter; mais sa mémoire était un véritable fléau, qui ne lui permettait pas d'omettre la plus minime circonstance, et quand il parlait de lui-même, il ne supposait jamais que l'on pût se lasser de l'écouter.

Marguerite, qui savait par cœur le récit de l'événement, put n'y pas prêter grande attention et s'entretenir quelques momens à voix basse avec Mlle Potin. Le résultat de cette courte conférence, que Cristiano remarqua fort bien, fut bientôt visible pour lui. La bonne Potin saisit au vol le moment où le vieillard finissait son histoire et allait s'embarquer dans une autre, pour lui demander avec une insidieuse candeur l'explication d'un paragraphe qu'elle prétendait n'avoir pu comprendre dans son dernier ouvrage.

Cristiano admira le génie inventif de la femme en voyant avec quelle chaleur le savant s'absorba dans une discussion avec la gouvernante, tandis que les yeux de Marguerite disaient clairement au jeune homme : — Je meurs d'envie de vous parler! — Il ne se le fit pas dire deux fois, et la suivit à l'autre extrémité du petit hémicycle, où elle s'assit sur une banquette, tandis que, debout auprès d'elle, en dehors de l'embrasure et dans une attitude respectueuse, il la masquait adroitement aux regards des allans et venans.

— Monsieur Christian Goefle, lui dit-elle en le regardant avec attention encore une fois, c'est étonnant comme vous ressemblez à monsieur votre oncle!

— On me l'a dit souvent, mademoiselle; il paraît que c'est frappant!

— Je n'ai pas bien vu, et même je peux dire que je n'ai presque pas vu sa figure; mais son accent, sa prononciation,... c'est la même chose absolument!

— J'aurais cru pourtant avoir le timbre un peu plus frais! répliqua Cristiano, qui avait pris soin au Stollborg de vieillir de temps en temps ses intonations.

— Oui, sans doute, dit la jeune fille, il y a la différence de l'âge, quoiqu'on puisse dire que monsieur votre oncle a encore un très bel organe. Après tout, il n'est pas bien vieux, n'est-ce pas? Il ne m'a pas paru du tout avoir l'âge qu'on lui donne. Il a des yeux magnifiques, et il est presque de votre taille...

— A peu de chose près, dit Cristiano en jetant un regard involontaire sur l'habit du docteur en droit, et en se demandant si Marguerite le raillait ou l'interrogeait de bonne foi.

Il prit le parti de brusquer l'explication. — Mon oncle et moi, dit-il, nous avons encore une autre ressemblance : c'est l'intérêt bien vif que nous portons à une personne de votre connaissance et le dévouement dont nous sommes animés pour elle.

— Ah! ah! dit la jeune fille en rougissant encore, mais avec une

Digitized by Google

candeur qui dissipa les inquiétudes de Cristiano; je vois que monsieur votre oncle est un babillard, et qu'il vous a raconté ma visite de ce soir!

— J'ignore si vous lui avez confié quelque secret; ce qu'il m'a répété ne renferme aucun mystère dont vous ayez à rougir.

— Répété,... répété... Vous étiez là, je parie, dans quelque chambre ou cabinet voisin! Vous avez tout entendu!

— Eh bien! oui, répondit Cristiano, qui vit que la confiance irait plus vite, s'il profitait de l'idée qu'on lui suggérait innocemment; j'étais dans la chambre à coucher, occupé à mettre en ordre les papiers de mon oncle. A son insu et malgré moi, j'ai tout entendu.

— Voilà qui est agréable! dit Marguerite un peu confuse, et cependant contente au fond du cœur sans pouvoir s'en rendre compte; au lieu d'un confident, il se trouve que j'en ai deux!

— Vos confidences étaient celles d'un ange en apparence; mais je commence à craindre que ce ne fussent réellement celles d'un démon!

— Merci de la bonne opinion que vous avez de moi! Peut-on savoir sur quoi vous la fondez?

— Sur une dissimulation que je ne m'explique pas. Vous avez dépeint le baron Olaüs comme un monstre au physique et au moral...

— Pardonnez-moi, monsieur; vous avez mal entendu. Je l'ai dépeint désagréable, effrayant; je n'ai jamais dit qu'il fût laid.

— Et pourtant vous auriez pu le dire, car il est, à franchement parler, d'une laideur accomplie.

— A cause de sa physionomie dure et froide, c'est vrai; mais tout le monde s'accorde à dire qu'il a de fort beaux traits.

— Les gens de ce pays ont une singulière manière de voir! Enfin ne disputons pas des goûts! Moi, je vois autrement. Je le trouve laid et mal tourné, mais d'un aspect comique et débonnaire...

— Vous vous moquez certainement, monsieur Christian Goefle, ou il y a ici un quiproquo. Dieu me pardonne, vos yeux désignent le personnage qui est en face de nous! Serait-il possible que, dans votre opinion, ce fût là le baron de Waldemora?

— Ne dois-je pas croire que le baron est celui qui parle de vous comme de sa fiancée, et que vous appelez gaiement votre amoureux?

Marguerite éclata de rire. — Oh! en effet, s'écria-t-elle, si vous avez pu croire que je traitais avec cette familiarité amicale le baron Olaüs, vous devez me juger bien menteuse ou bien inconséquente; mais, Dieu merci, je ne suis ni l'une ni l'autre. Le personnage que j'appelle par plaisanterie mon amoureux n'est autre que le docteur ès sciences Stangstadius, dont il est bien impossible que vous n'ayez pas entendu parler à votre oncle.

— Le docteur Stangstadius? répondit Christian, soulagé d'un

Digitized by Google

grand déplaisir. Eh bien! j'avoue que je ne le connais pas, même de nom. J'arrive de pays lointains où j'ai toujours vécu.

— Alors, reprit Marguerite, je m'explique comment vous ne connaissez pas le savant minéralogiste ici présent. C'est, comme vous l'avez très bien jugé, un excellent homme, un peu violent parfois, mais sans rancune. J'ajouterai qu'il est naïf comme un enfant, et qu'il y a des jours où il prend au sérieux ma *passion* pour lui, et cherche à s'en débarrasser en me disant qu'un homme tel que lui appartient à l'univers et ne peut se consacrer à une femme. J'ai connu ce bonhomme il y a déjà bien longtemps, lorsqu'il est venu au château où j'ai été élevée, pour faire des études dans nos terrains. Il y a passé quelques semaines, et depuis ma tante l'a autorisé à venir me voir lorsqu'il a affaire dans le pays. C'est le seul homme que je connusse ici quand j'y suis arrivée, car il faut vous dire que le baron Olaüs lui a confié des travaux à diriger dans son domaine; mais j'aperçois ma tante, qui me cherche et qui va me gronder, vous allez voir!

— Voulez-vous l'éviter? Passez entre la muraille et ce trophée de chasse.

— Il faudrait que Potin y passât aussi, et nous ne pourrons jamais persuader à M. Stangstadius de ne pas nous trahir. Hélas! ma tante va me tourmenter pour que je danse avec le baron, mais je m'obstinerai à être boiteuse, bien que je le sois si peu que je ne m'en aperçois pas.

— Vous ne l'êtes pas du tout, j'espère?

— Si fait. J'ai eu le bonheur de tomber devant elle, tout à l'heure, dans l'escalier. J'ai eu, pour tout de bon, un peu de douleur à la cheville, et j'ai fait pas mal de grimaces pour prouver qu'il m'était impossible d'ouvrir la danse *noble* avec le maître de la maison. Ma tante a dû me remplacer, et voilà pourquoi je suis ici; mais c'est fini : elle arrive!

En effet la comtesse Elfride d'Elvéda s'approchait, et Cristiano dut s'éloigner un peu de Marguerite, auprès de laquelle il s'était assis.

La comtesse était une petite femme grasse, fraîche, vive, décidée, à peine âgée de trente-cinq ans, très coquette, mais moins par galanterie que par esprit d'intrigue. Elle était un des plus ardens *bonnets* de la Suède, c'est-à-dire qu'elle travaillait pour la Russie contre la France, dont les partisans prenaient le titre de *chapeaux*, et pour la noblesse et le clergé luthérien contre la royauté, qui naturellement cherchait son appui dans les autres ordres de l'état, les bourgeois et les paysans. Elle avait été jolie et elle l'était encore assez, son esprit et son crédit aidant, pour faire des conquêtes; mais sa manière d'être, tour à tour hautaine et familière, déplut à Cristiano. Dès le premier coup d'œil, il lui trouva un air de duplicité

Digitized by Google

et d'obstination qui lui parut de mauvais augure pour l'avenir de Marguerite.

— Eh bien! dit-elle à celle-ci d'un ton aigre et bref, que faites-vous là, contre ce poêle, comme si vous étiez gelée? Venez, j'ai à vous parler.

— Oui, ma tante, répondit la rusée Marguerite en feignant de se lever avec effort; mais c'est qu'en vérité je souffre beaucoup de ce pied! Ne pouvant danser, j'avais froid dans le grand salon.

— Mais avec qui donc causiez-vous ici? lui demanda la comtesse en regardant Cristiano, qui s'était rapproché de M. Stangstadius.

— Avec le neveu de votre ami M. Gœfle, qui vient de m'être présenté par M. Stangstadius. Vous le présenterai-je, ma tante?

Cristiano, qui n'écoutait pas le savant, entendit fort bien la réponse de Marguerite, et, résolu à tout risquer pour prolonger ses rapports avec la nièce, il vint de lui-même saluer la tante d'une façon si gracieusement respectueuse, qu'elle fut frappée de sa bonne mine. Il faut croire qu'elle avait un grand besoin de M. Goefle, car, en dépit du nom roturier que s'attribuait Cristiano, elle lui fit aussi bon accueil que s'il eût appartenu à une des grandes familles du pays. Puis M. Stangstadius ayant affirmé qu'il était un garçon de mérite :

— Je suis charmée de faire connaissance avec vous, lui dit-elle, et j'en veux à M. Goefle de ne s'être jamais vanté devant moi d'un neveu qui lui fait honneur. Vous vous occupez donc de science, comme notre illustre ami Stangstadius? C'est fort bien vu. C'est une des belles carrières que peut choisir un jeune homme. Par la science, on arrive même à la plus agréable position qu'il y ait dans le monde, c'est-à-dire à une considération que l'on n'est pas forcé d'acheter par des sacrifices.

— Je vois, reprit Cristiano, qu'il en est ainsi en Suède, soit dit à la louange de ce noble pays; mais en Italie, où j'ai été élevé, et même en France, où j'ai demeuré quelque temps, les savans sont généralement pauvres et faiblement encouragés, quand ils ne sont pas persécutés par le fanatisme religieux.

Cette réponse transporta de joie le géologue, qui avait un grand amour-propre national, et plut infiniment à la comtesse, qui dédaignait la France.

— Vous avez bien raison, dit-elle, et je ne comprends pas votre oncle de vous avoir fait élever ailleurs que dans votre pays, où le sort des étudians est si honorable et si heureux.

— Il tenait, répondit à tout hasard Cristiano, à ce que je pusse parler les langues étrangères avec facilité; mais en cela je pense qu'il n'était pas besoin de m'envoyer si loin, car je me suis aperçu qu'ici on parlait français comme en France.

Digitized by Google

— Ceci est une politesse dont nous vous remercions, dit la comtesse; mais vous nous flattez. Nous ne le parlons probablement pas aussi bien que vous. Quant à l'italien, nous le parlons encore moins bien, quoiqu'il entre dans notre éducation, pour peu qu'elle ait été soignée. Vous le parlerez avec ma nièce, et, si elle l'estropie, moquez-vous d'elle, je vous prie; mais d'où vient que M. Goefle tenait tant aux langues vivantes? Est-ce qu'il vous destine à la carrière diplomatique?

— Peut-être, madame la comtesse; je ne sais pas encore bien ses intentions.

— Fi! pouah! s'écria le géologue.

— Doucement, cher savant, reprit la comtesse. Il y a beaucoup à faire aussi de ce côté-là. Toutes les carrières sont belles quand on sait y marcher.

— Si madame la comtesse daignait me conseiller, reprit Cristiano, je m'estimerais très heureux de lui devoir une bonne inspiration!

— Eh bien! je ne demande pas mieux, répondit-elle en affectant une aimable bonhomie; nous causerons ensemble, et je m'intéresserai à vous, d'autant plus que vous avez tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde. Suivez-nous donc à la salle de danse. Je voudrais absolument décider ma nièce à danser au moins un menuet; ce n'est pas fatigant, et son refus paraîtrait fort maussade. Vous entendez, Marguerite! Il faut faire comme tout le monde.

— Mais, ma tante, dit Marguerite, tout le monde n'a pas mal au pied!

— Dans le monde, ma chère enfant, reprit la comtesse, et je dis cela aussi pour vous, monsieur Goefle, il faut n'avoir jamais d'empêchement quand il s'agit d'être agréable ou convenable. Retenez bien ceci, qu'on ne manque jamais sa destinée que par sa propre faute. Il faut avoir une volonté de fer, surmonter le froid et le chaud, la soif et la faim, les grandes souffrances aussi bien que les petits bobos. Le monde n'est pas, comme se l'imagine la jeunesse, un palais de fées où l'on vit pour son plaisir. C'est tout au contraire un lieu d'épreuves où tous les besoins, tous les désirs, toutes les répugnances doivent être surmontés avec un véritable stoïcisme,... quand on a un but! et quiconque n'a pas de but n'est qu'un sot personnage. Demandez à *votre amoureux,* Marguerite, s'il pense à ses petites aises, et s'il craint de se faire du mal quand il descend dans un gouffre pour y chercher ce qui est le but de sa vie! Eh bien! sous les voûtes des palais aussi bien que dans les cavernes des mines, il y a des horreurs à braver. Celle de danser avec une petite douleur à la cheville est bien peu de chose auprès de tant d'autres que vous connaîtrez plus tard. Allons, levez-vous, et venez!

Digitized by Google

Marguerite adressa involontairement à Cristiano un regard douloureux, comme pour lui dire : — Vous voyez, je ne serai jamais la plus forte!

— Offrirai-je mon bras à la comtesse Marguerite? dit Cristiano à l'impérieuse tante; elle boite en effet...

— Non, non, ce n'est qu'un caprice! Vous verrez qu'elle ne voudra pas boiter, vu que c'est très disgracieux. Marguerite, donnez le bras à M. Stangstadius, et passez devant nous, pour qu'on voie lequel de vous boitera le plus bas.

— Boiter, moi? s'écria le savant; je ne boite que quand je n'y songe pas! Quand je veux, je vais dix fois plus vite et plus droit que les meilleurs piétons. Ah! je voudrais bien que vous me vissiez dans les montagnes, lorsqu'il s'agit de prouver aux guides paresseux que l'on peut tout ce qu'on veut!

En parlant ainsi, M. Stangstadius se mit à marcher rapidement, mais en imprimant à la partie disloquée de son corps un si violent mouvement de bas en haut, que la pauvre Marguerite, entraînée par lui, avait peine à toucher le parquet.

— Donnez-moi le bras, à moi, dit la comtesse Elfride à Cristiano; non que j'aie besoin d'être escortée ou soutenue, mais parce que je veux vous parler.

Et, tout en marchant vite et parlant de même, elle ajouta : — Votre oncle a dû vous dire que je voulais marier ma nièce avec le baron de Waldemora?

— Il est vrai, madame, il me l'a dit... ce soir.

— Ce soir? Il est donc arrivé? Je ne le savais pas ici!

— Il n'a sans doute pu trouver de place au château, et il a pris gîte au Stollborg.

— Quoi! dans ce repaire d'esprits malins? Eh bien! il sera en bonne compagnie; mais ne viendra-t-il pas au bal?

— J'espère que non! répondit étourdiment Cristiano.

— Vous espérez que non?

— A cause de sa goutte, qui demande du repos.

— Ah! vraiment il a la goutte? Ce doit être un grand ennui pour lui, qui est si ingambe et si actif! Il ne l'avait jamais eue, et croyait ne l'avoir jamais!

— C'est tout récent, une attaque ces jours-ci. Il m'a envoyé ici à sa place, en me recommandant de vous présenter ses devoirs, et de recevoir vos ordres pour les lui transmettre demain à son réveil.

— Ah! fort bien. Vous lui direz alors ce que j'allais vous dire. C'est une chose dont je ne fais pas mystère. J'ai remarqué que quand on affichait hautement un projet, il était déjà à moitié accompli. Donc je veux marier ma nièce avec le baron. Vous me direz qu'il n'est pas jeune : raison de plus pour qu'il veuille se dépêcher de

Digitized by Google

frustrer une douzaine d'insupportables héritiers qui lui font la cour en pure perte. Tenez! en voici deux qui passent, l'un est le comte de Nora, un bonhomme inoffensif, l'autre le baron de Lindenwald, un homme d'esprit très intrigant, ambitieux, et pauvre comme toute notre noblesse d'aujourd'hui. Le baron Olaüs, n'ayant pas de frères, est une heureuse exception; mais je peux vous dire à vous et à votre oncle qu'il est peu décidé pour ma nièce, et ma nièce pas du tout pour lui. Ceci ne me décourage nullement; ma nièce est un enfant, et cédera. Ma volonté étant connue ici, personne n'osera lui faire la cour; je me charge d'elle. C'est à votre oncle de décider le baron, et cela est très facile.

— Si madame la comtesse daigne me donner ses instructions...

— Les voici en deux mots : ma nièce aime le baron.

— En vérité?

— Quoi! vous ne comprenez pas? Un apprenti diplomate!

— Ah! si fait; pardon, madame. La comtesse Marguerite est censée aimer M. le baron, bien qu'elle le déteste, et...

— Et il faut que le baron se croie aimé.

— Donc c'est à M. Goefle qu'il appartient de lui faire cette histoire?

— A lui seul. Le baron est fort méfiant. Je le connais de longue date; je ne le persuaderais pas. Il me suppose des vues intéressées.

— Que vous n'avez pas! dit Cristiano en souriant.

— Que j'ai!... pour ma nièce. N'est-ce pas mon devoir envers elle?

— Assurément; mais M. Goefle se prêtera-t-il à... cette petite exagération?

— Un avocat se ferait scrupule d'orner un peu la vérité! Allons donc! quand il s'agit de gagner une cause, votre cher oncle en dit bien d'autres!

— Sans doute; mais le baron croira-t-il...

— Le baron croira tout de M. Goefle. C'est, selon lui, le seul homme sincère qui existe.

— M. le baron prétend donc être aimé pour lui-même?

— Oui, il a ce travers.

— S'il aime la comtesse Marguerite, il se fera aisément illusion...

— Aimer? Est-ce qu'on aime à son âge? Il est bien question de cela! C'est un homme grave qui ne songe au mariage que pour avoir un héritier, son fils étant mort il y a deux ans. Il veut une femme jolie et bien née, et ne lui demandera que de ne pas le rendre ridicule. Or avec ma nièce il ne risque rien. Elle a des principes; contente ou non de son sort, elle se respectera. Voilà ce que vous pouvez dire à votre oncle pour le décider. Ajoutez-y la promesse de ma reconnaissance, qui a son prix, il le sait bien. Je suis placée pour

Digitized by Google

payer un léger service par un service important, et, pour commencer, que désire-t-il pour vous? que désirez-vous vous-même? Voulez-vous être attaché d'emblée, et sur un bon pied, à l'ambassade de Russie? Je n'ai qu'un mot à dire. L'ambassadeur est ici.

— Dieu me préserve!... s'écria Cristiano, qui détestait la Russie; mais il se reprit, ne voulant pas encore se mettre mal avec la comtesse, et acheva ainsi sa phrase : « Dieu me préserve d'oublier jamais vos bontés! Je ferai tout pour m'en rendre digne. »

— Eh bien! commencez tout de suite.

— Faut-il que j'aille au Stollborg réveiller mon oncle?

— Non; approchez-vous de ma nièce de temps en temps durant le bal, et renouez la conversation avec elle. Vous profiterez de cela pour lui faire l'éloge du baron.

— Mais c'est que je ne le connais pas.

— Vous l'avez vu, cela suffit; vous parlerez comme si vous aviez été frappé de son grand air et de sa noble figure.

— Je ne demanderais pas mieux si je l'avais vu, mais...

— Ah! vous ne l'avez pas encore salué? Venez, je me charge de vous présenter à lui... Mais non, ce n'est pas cela. Vous allez demander à Marguerite de vous le montrer, et aussitôt vous vous récrierez sur la beauté des traits du personnage. Ce sera naïf, spontané, et vaudra beaucoup mieux qu'un éloge préparé.

— Comment mon opinion, à supposer qu'elle fût sincère, aurait-elle la moindre influence sur l'esprit de votre nièce?

— En Suède, quiconque a voyagé vaut deux, et même trois. Et puis vous ne savez donc pas que les jeunes filles ne s'y connaissent pas du tout, qu'elles sont guidées dans leur choix par l'amour-propre et non par la sympathie, de sorte que l'homme qu'elles se mettent à admirer le plus est toujours celui qui est le plus admiré des autres? Tenez, voilà ma nièce assise au milieu d'autres jeunes personnes qui certainement voudraient bien pouvoir prétendre au baron! C'est très bon qu'elle soit là. Je l'y laisserai; mêlez-vous à leur caquet, et pour que vous puissiez faire ce que vous m'avez promis, moi je prendrai le bras du baron, et je passerai avec lui en vue de ce grave cénacle. Profitez du moment.

— Mais si le baron me remarque par hasard, il demandera quel est ce butor qui ne s'est pas fait présenter à lui, et qui a eu la gaucherie de ne pas savoir se présenter lui-même?

— Ne craignez rien, je me charge de tout. D'ailleurs le baron ne vous verra pas. Il a la vue très basse, et ne reconnaît les gens qu'à la voix. A la chasse, il porte des bésicles, et vise très juste; mais dans le monde il a la coquetterie de s'en priver. C'est convenu, allez!

Un instant après, Cristiano était mêlé aux groupes de belles demoiselles qui se reposaient dans l'intervalle d'une danse à l'autre.

Digitized by Google

Il s'y introduisit en adressant à Mlle Potin, qui se tenait au dernier rang, quelques politesses auxquelles la pauvre fille fut très sensible. Marguerite le vit avec plaisir se joindre au cercle de jeunes gens qui entourait les chaises de ses compagnes, et en un instant celles-ci surent d'elle qu'il était « un jeune homme de grand mérite, neveu du célèbre avocat Goefle, l'ami intime de sa tante. » Quelques-unes pincèrent les lèvres et trouvèrent mauvais qu'un roturier osât venir leur faire sa cour avec les jeunes officiers de l'*indelta* (1), qui étaient généralement de bonne famille; mais la plupart l'accueillirent fort bien et le trouvèrent charmant.

Le fait est que, comme beaucoup d'aventuriers de cette époque féconde en aventures, Cristiano était charmant. Par une particularité de type, dont il ne se rendait pas compte, il avait le genre de beauté qui devait plaire dans le pays. Il était grand, bien fait, blanc et frais de carnation, avec des yeux d'un bleu sombre, des sourcils bien marqués, d'un noir d'ébène, de même que les longs cils recourbés et la chevelure magnifique. Personne ne douta qu'il ne fût de pure race dalécarlienne, race tranchée et très différente des autres types scandinaves. Il avait en outre quelque chose de particulier qui attirait l'attention : c'était une façon d'être étrangère au pays, une suavité de langage et de manières qui sentait la fréquentation d'un monde plus civilisé ou plus artiste, et comme un parfum d'Italie et de France attaché à sa personne. Dès qu'on le sut élevé en Italie, on l'accabla de questions, et toutes ses réponses marquèrent tant de bon sens, de franchise et de gaieté, qu'au bout d'un quart d'heure de babil toutes ces jeunes têtes raffolaient de lui. Sans être fat, Cristiano n'en fut pas surpris. Il avait été, en d'autres temps, habitué à plaire, et en voulant, à tout prix, se redonner le plaisir d'une soirée d'homme du monde, il savait bien qu'à moins d'un coup de théâtre qui compromettrait gravement son succès, il se tirerait de son rôle mieux que la plupart des gens titrés ou gradés qui se trouvaient là.

Cependant la petite comtesse Elfride, accrochée ou plutôt suspendue au bras du monumental baron Olaüs, avait passé deux fois sans rencontrer les yeux de Cristiano. A la troisième, elle toussa très fort, puis amena le baron jusqu'auprès de Marguerite, et Cristiano, qui comprit, s'arracha à l'enivrement de la conversation pour s'effacer et observer le personnage sans attirer son attention.

Le baron Olaüs était très grand, très gros et très beau en dépit de l'âge, mais d'une physionomie réellement effrayante par sa blancheur mate et sa sinistre impassibilité. Son regard fixe tombait sur vous comme ces coups de vent glacé qui ôtent la respiration, et sa

(1) Armée permanente domiciliée à vie dans chaque localité, et dont l'organisation est particulière à la Suède.

Digitized by Google

bouche avait un sourire morne, d'un dédain et d'une tristesse extraordinaires. Sa voix, sans inflexion, était d'une sécheresse désagréable, et dès qu'il l'entendit s'adresser à Marguerite, Cristiano reconnut celle du personnage qui, une heure auparavant, faisait si bon marché de la Suède dans ses épanchemens avec un diplomate russe. Il le reconnut aussi à sa haute taille et à son habillement riche et sombre, qu'il avait remarqués en l'écoutant faire à l'ennemi les honneurs de sa patrie.

— Décidément, mademoiselle, dit le fâcheux baron à Marguerite, vous ne voulez pas danser? Vous souffrez beaucoup?

La comtesse Elfride ne donna pas à Marguerite le temps de répondre.

— Oh! ce n'est rien du tout, dit-elle, Marguerite dansera tout à l'heure.

Et elle emmena le baron en lançant à Cristiano un nouveau regard passablement impérieux. Or voici comment Cristiano se conforma à ses injonctions.

— Est-ce donc là le baron Olaüs de Waldemora? dit-il à Marguerite en se rapprochant d'elle et de Mlle Potin, qui s'était serrée contre la jeune fille à l'approche du châtelain.

— C'est lui, répondit Marguerite avec un sourire amer. Comment le trouvez-vous?

— C'est un homme qui a pu être très beau il y a une trentaine d'années.

— Au moins! reprit Marguerite avec un soupir. Sa figure vous plaît?

— Oui. J'aime les faces réjouies! La sienne est d'une gaieté...

— Effroyable, n'est-ce pas?

— Que disiez-vous donc à mon oncle? reprit Cristiano en s'asseyant derrière son fauteuil et en baissant la voix; il a tué sa belle-sœur?

— On le croit.

— Moi, j'en suis sûr!

— Ah! parce que...

— Parce qu'il l'aura regardée!

— Oh! n'est-ce pas que son regard est celui d'un phoque?

— Vous exagérez un peu, dit Mlle Potin, qui avait sans doute été terrifiée de son côté par quelque muette menace de la comtesse Elfride : il a l'œil fixe des gens qui ne voient pas.

— Eh! justement, dit Cristiano; la mort est aveugle... Mais qui donc a surnommé le baron *l'homme de neige?* Le nom lui convient, il personnifie pour moi l'hiver du Spitzberg. Il m'a donné le frisson.

— Et avez-vous remarqué son tic? dit Marguerite.

— Il a porté la main à son front, comme pour en essuyer la sueur; est-ce cela?

Digitized by Google

— Précisément.

— Il veut peut-être faire croire qu'il sue, l'homme de neige, mais c'est tout simplement qu'il fond.

— Vous voyez bien que j'ai raison d'en avoir peur. Et son diamant noir, y avez-vous fait attention?

— Oui, j'ai remarqué le *hideux* diamant noir, comme il essuyait son front avec sa main décharnée, car elle est décharnée, sa main, par contraste avec son gros ventre et sa face bouffie.

— De qui parlez-vous donc comme cela? dit une jeune Russe qui s'était levée pour étaler sa robe sur son panier. Est-ce du baron de Waldemora?

— J'étais en train de dire, répondit Cristiano sans se déconcerter, que cet homme-là n'avait pas trois mois à vivre.

— Oh! alors, s'écria la Russe en riant, il faut vous hâter de l'épouser, Marguerite!

— Gardez le conseil pour vous-même, Olga, répondit la jeune comtesse.

— Hélas! je n'ai pas, comme vous, une tante à qui rien ne résiste! Mais à quoi voyez-vous, monsieur Goefle, que le baron soit si malade?

— A son embonpoint mal réparti, au blanc jaune de son œil vitreux, aux ailes pincées de son nez en bec d'aigle, et surtout à quelque chose d'indéfinissable que j'ai éprouvé en le regardant.

— Vraiment? Êtes-vous doué de la seconde vue, comme les habitans du nord de ce pays?

— Je n'en sais rien. Je ne me crois pas sorcier, mais je crois très fort qu'il est des organisations plus ou moins sensibles à certaines influences mystérieuses, et je vous réponds que le baron de Waldemora n'en a pas pour longtemps.

— Moi, dit Marguerite, je crois qu'il est déjà mort depuis longtemps, et qu'il réussit, grâce à quelque secret diabolique, à se faire passer pour vivant.

— C'est vrai qu'il a l'air d'un spectre, reprit Olga; n'importe, je le trouve beau en dépit de ses années, et il y a en lui un pouvoir fascinateur. Toute la nuit dernière je l'ai vu en rêve. J'avais peur, et je me plaisais à avoir peur. Expliquez-moi cela.

— C'est bien simple, répondit Marguerite : le baron est grand alchimiste; il sait faire des diamans! Or vous nous disiez ce matin que pour des diamans vous feriez un pacte avec le diable.

— Vous êtes méchante, Marguerite! Si je disais à quelqu'un qui pût le redire au baron la manière dont vous l'arrangez, vous en seriez très contrariée, je parie!

— Croyez-vous cela, monsieur Goefle? dit Marguerite à Cristiano.

Digitized by Google

— Non, répondit-il. Quel besoin les anges ont-ils de diamans? N'ont-ils pas les étoiles?

Marguerite rougit, et, s'adressant à la jeune Russe : — Ma chère Olga, lui dit-elle, je vous supplie de dire vous-même au baron que je ne peux pas le souffrir. Vous me rendrez grand service... Et tenez, la preuve!... Voilà ce bracelet qui vous fait tant d'envie!... Brouillez-moi avec le baron, et je m'engage à vous le donner.

— Oh! oui-dà! que dirait votre tante?

— Je lui dirai que je l'ai perdu, et vous ne le porterez pas ici, voilà tout. Tenez, tenez, le baron revient vers nous; c'est pour m'inviter. On recommence le menuet. Je vais refuser. Ma tante est là-bas, absorbée dans une conversation politique avec l'ambassadeur de Russie. Soyez tout près de moi, il faudra bien que le baron vous invite.

En effet, le baron venait avec une grâce sépulcrale renouveler son invitation. Marguerite trembla de tous ses membres lorsqu'il avança la main pour qu'elle y mît la sienne en disant : — La comtesse Elvéda m'a dit que maintenant vous désiriez danser, et je fais recommencer le menuet pour vous.

Marguerite se leva, fit un pas, et, se laissant retomber sur sa chaise : — Je voudrais obéir à ma tante, dit-elle d'un ton résolu; mais vous voyez, monsieur le baron, que je ne le puis, et je ne pense pas que vous ayez l'intention de me soumettre à la torture.

Le baron fit un mouvement de surprise. C'était un homme intelligent, fort bien élevé et méfiant à l'excès. La comtesse ne l'avait pas tellement trompé qu'il ne fût prêt à voir clair au moindre indice, et l'aversion de Marguerite était si manifeste qu'il se le tint pour dit. Son sourire prit une expression de profond dédain, et il répondit avec une gracieuse ironie : — Vous êtes mille fois trop bonne pour moi, mademoiselle, et je vous prie de croire que j'en suis profondément touché! — Et, s'adressant aussitôt à Olga, il l'invita et l'emmena par la main, tandis que Marguerite glissait dans l'autre main de la jeune ambitieuse son riche bracelet rapidement détaché.

— Monsieur Goefle, dit-elle vivement à Cristiano d'une voix tremblante, vous m'avez porté bonheur, je suis sauvée!

— Et pourtant vous êtes pâle, lui dit Cristiano, vous tremblez.

— Que voulez-vous? J'ai eu peur, et à présent je songe à la colère de ma tante, et j'ai peur encore!... Mais c'est égal, je suis délivrée du baron! Il se vengera de moi, il me fera peut-être mourir; mais je ne serai pas sa femme, je ne porterai pas son nom, je ne toucherai pas sa main ensanglantée!

— Taisez-vous, au nom du ciel! taisez-vous! dit Mlle Potin, aussi pâle, aussi effrayée qu'elle. On pourrait vous entendre! Vous avez été brave, et je vous en félicite; mais au fond vous êtes peureuse,

Digitized by Google

et vous voilà exaltée à vous rendre malade. Mon Dieu! n'allez pas vous évanouir, chère enfant! Respirez votre flacon!

— Ne crains rien, ma bonne amie, répondit Marguerite, me voilà remise. Est-ce que l'on s'est aperçu de tout cela autour de nous? Je n'ose encore regarder personne.

— Non, Dieu merci, la ritournelle à grand fracas de l'orchestre a couvert les paroles, et toutes ces demoiselles se sont levées pour la danse. Vous voilà à peu près seule dans ce coin. N'y restez pas en vue. Évitons surtout que votre tante ne vienne vous faire une scène dans l'état où vous êtes. Sortons; allons dans votre appartement. Donnez-moi le bras.

— Ne vous reverrai-je donc plus? dit Cristiano avec une émotion qu'il ne put maîtriser.

— Si fait, répondit Marguerite, je veux encore vous parler : dans une heure, vous nous retrouverez...

— Où vous retrouverai-je? dites!

— Je ne sais... Eh bien! tenez, au buffet!

Tandis que Marguerite s'éloignait, Cristiano quittait le salon par une autre porte et s'orientait de son mieux vers le lieu du rendez-vous, afin de n'être pas retardé par une vaine recherche quand le moment serait venu. D'ailleurs le mot de buffet avait réveillé en lui une sensation qui, en dépit de l'intérêt attaché par lui à son aventure, le torturait depuis son entrée au bal. — S'il n'y a là personne, se disait-il, je vais faire une terrible brèche aux victuailles de monseigneur.

Pendant qu'il se dirige vers ce sanctuaire, sachons ce qui se passe au salon.

IV.

Certes le baron n'aimait pas la danse, et sa corpulence ne se prêtait guère aux entrechats; toutefois on avait dans ce temps-là des *danses nobles*, auxquelles se mêlaient, par savoir-vivre, les personnes les plus graves. Le baron, veuf depuis longtemps, n'avait guère donné de fêtes tant que son futur héritier avait vécu; mais, voyant son nom destiné à périr avec lui, ses titres et richesses menacés de passer à une autre branche de la famille qu'il haïssait, il avait fermement résolu de se remarier au plus vite, et de choisir, non une compagne aimable, dont il n'éprouvait pas le besoin moral, mais une fille fraîche et jeune, capable de lui donner des enfans. En conséquence il avait remis son manoir sur un pied de luxe et convoqué le beau sexe de sa province, aux seules fins de poser sa couronne baroniale sur la tête la plus réjouissante qui se présenterait de bonne grâce pour la recevoir.

Digitized by Google

La comtesse Elfride avait cru l'emporter. Ses plans étaient déjoués, le vieux épouseur ouvrait les yeux... Il se sentit ridicule, et jura de se venger de la tante aussi bien que de la nièce; mais à ce serment, rapidement formulé en lui-même, il joignit la résolution de n'être pas joué deux fois, et de faire seul ses affaires en s'adressant à la première fille bien née qui le verrait d'un bon œil. Cette fille, c'était Olga; il n'en put douter lorsqu'elle lui raconta tout bas comme quoi Marguerite lui avait cédé ses droits et prétentions sur son cœur. Elle fit ce caquet avec une grande candeur d'effronterie, et en ayant l'air de plaisanter comme une enfant qu'elle était à beaucoup d'égards, mais en femme que l'ambition dévorait déjà et inspirait à propos. Le baron, qui ne manquait pas d'esprit, soutint le badinage, et parut n'y attacher aucune importance; mais quand la danse fut finie, au lieu de ramener Olga à sa place, il lui offrit le bras pour la conduire dans la galerie, dont la vaste étendue permettait les aparté, et là il lui dit froidement, en prenant sa main brûlante dans ses mains glacées : — Olga, vous êtes jeune et belle; mais vous êtes pauvre, et de trop bonne famille pour épouser un joli garçon sans naissance. Il ne tient qu'à vous que votre badinage n'en soit pas un. Je vous offre mon nom et un sort brillant. Répondez sérieusement et tout de suite, ou de ce que nous disons là il ne sera plus jamais question.

Olga était en effet jeune, belle, pauvre, vaine et avide. Elle saisit l'occasion aux cheveux et accepta sans hésiter. — C'est bien, je vous remercie, lui dit Olaüs en lui baisant la main. Permettez-moi de ne pas ajouter un mot. Je serais ridicule si je vous parlais d'amour. Cela vous ferait penser que je peux me croire aimé. Nous nous marions, voilà qui est convenu, et nous avons de fortes raisons pour nous y décider l'un et l'autre, voilà qui est certain. Maintenant, si vous tenez à ce que ce mariage se fasse, je vous demande un secret absolu pendant quelques jours, et surtout vis-à-vis de la comtesse Marguerite et de sa tante. Pouvez-vous me le promettre? Songez qu'une indiscrétion romprait tout entre nous.

Olga avait trop d'intérêt à se taire pour ne pas promettre sincèrement. Le baron la ramena au grand salon. Leur disparition avait été si courte que, si elle fut remarquée, elle ne put tirer à conséquence. La comtesse d'Elvéda s'en émut pourtant, et vint savoir ce que sa nièce était devenue. — Ne vous en inquiétez pas, lui dit Olga; elle était ici tout à l'heure.

— Elle se cache, elle s'obstine à ne pas danser!

— Nullement, dit le baron; elle s'était résignée. C'est moi qui n'ai pas voulu abuser de son obligeance. — Et, offrant le bras à la comtesse, il s'éloigna avec elle pour lui dire qu'il n'entendait pas être aimé par contrainte, qu'il était assez grand garçon pour faire

Digitized by Google

sa cour lui-même, et qu'il la priait de ne plus se mêler de rien, si elle ne voulait lui faire perdre toute espérance et même toute volonté de mariage.

La comtesse se consola de la mercuriale, car c'était la première fois que le baron paraissait décidé à rechercher sa nièce. Tout intrigante et perfide qu'elle était, elle fut la dupe du baron, qui ne songeait plus qu'à la jouer comme elle s'était jouée de lui.

— J'admire, se disait Cristiano en se dirigeant vers le buffet, comme ces personnes de haute intrigue, qui se croient maîtresses des destinées du vulgaire, sont niaises dans leur malice et faciles à duper! Il doit en être ainsi quand on a pour point de départ dans une telle vie le mépris absolu de l'espèce humaine. On ne peut pas mépriser les autres sans se mépriser soi-même, et qui ne s'estime pas dans son œuvre est frappé d'impuissance. Était-elle superbe et comique, cette tante qui me disait tranquillement : — J'ai une nièce à immoler; aidez-moi vite, vous serez payé : vous aurez une place de premier valet dans une bonne maison!

Mais Cristiano fit trève à ses réflexions philosophiques en entrant dans la salle qu'il cherchait, et qu'il reconnut à une odeur de venaison vraiment délicieuse. C'était une jolie rotonde, où de petites tables volantes étaient destinées, en attendant l'heure du grand souper général, à satisfaire les appétits impatiens. Comme à neuf heures tout le monde avait grandement fait honneur à la table du baron, la salle était vide, à l'exception d'un laquais profondément endormi que Cristiano se garda bien d'éveiller, dans la crainte de passer pour glouton et malappris. Il s'empara, sans chercher et sans choisir, d'une galantine apprêtée à la française; mais comme il y enfonçait le couteau à manche de vermeil, la porte s'ouvrit avec fracas, le laquais, éveillé en sursaut, se trouva sur ses pieds, comme mû par un ressort, et M. Stangstadius entra, faisant trembler les cristaux et les porcelaines par l'ébranlement qu'imprimait au parquet sa démarche inégale et violente.

— Eh! parbleu, s'écria-t-il en voyant Cristiano, je suis content de vous trouver là, vous! Je n'aime pas à manger seul, et nous causerons de choses sérieuses en satisfaisant la volonté aveugle de notre pauvre machine humaine... Bah! vous voulez manger debout? Oh! que non, c'est très défavorable à la digestion, et on ne sent pas le goût de ce qu'on mange... Karl, ouvre-nous cette table, la plus grande... Bien! Et sers-nous du meilleur... Du jambon, des hors-d'œuvre? Non, pas encore! Quelque chose de substantiel, quelques bonnes tranches d'aloyau, après quoi tu nous choisiras la noix de ton jambon d'ours... Est-ce un jambon de Norvége au moins? Ce sont les mieux fumés... Et du vin, Karl, à quoi songes-tu? Du madère, du bordeaux, et tu y ajouteras quelques bouteilles de cham-

Digitized by Google

pagne pour ce jeune homme, qui doit en être friand... C'est bien, Karl, en voilà assez, mon garçon; mais ne t'éloigne pas, il nous faudra du dessert tout à l'heure.

En commandant de la sorte, M. Stangstadius s'installa le dos au poêle, et se mit à boire et à manger d'une si mirifique manière que Cristiano, mettant toute honte de côté, se mit à dévorer de toute la puissance de ses trente-deux dents. Quant au savant, qui n'en avait plus qu'une douzaine, il savait si bien s'en servir, qu'il ne demeura pas en arrière, mais sans cesser de parler et de gesticuler avec une singulière énergie. Cristiano, étonné, le comparait intérieurement à un monstre fantastique, moitié crocodile et moitié singe, et il se demandait où était le siége de cette vitalité effrayante dans un corps disloqué, d'une apparence chétive, surmonté d'une tête pointue, aux yeux divergens et à la mobilité insensée.

La conversation du géologue l'aida à résoudre ce problème. Le digne homme n'avait jamais aimé personne, pas même un chien. Toutes choses lui étaient indifférentes en dehors du cercle d'idées où il vivait pour ainsi dire de lui-même, se plaisant, s'admirant, se cajolant, et se nourrissant du parfum de sa propre louange à défaut d'autre chose.

— Voyez-vous, mon cher, disait-il en réponse aux félicitations de Cristiano sur sa magnifique santé, je suis un être que Dieu a fait et ne recommencera pas. Non, je vous jure, il ne le pourra pas! Je n'ai rien des misères des autres hommes. D'abord je n'ai jamais connu la grossière et misérable infirmité de l'amour. Je n'ai jamais perdu une minute de ma vie à m'oublier moi-même pour une de ces gentilles poupées dont vous faites des idoles. Une femme de soixante-dix ans ou de dix-huit, c'est absolument la même chose. Quand j'ai faim, si je suis dans une cabane, je mange tout ce que je trouve, et si je ne trouve rien, je pense à mes ouvrages, et j'attends sans souffrir. A une bonne table, je mange de tout, et tant qu'il y en a, sans être jamais incommodé. Je ne sens ni chaud ni froid; ma tête brûle toujours, mais d'un feu sublime qui n'use pas la machine, et qui tout au contraire la soutient et la renouvelle. Je ne connais pas la haine ou l'envie; je sais très bien que personne n'en sait plus que moi, et quant à ceux qui me jalousent (le nombre en est grand), je les écrase comme des vers de terre, et ils ne se relèvent jamais de ma critique. Bref, je suis de fer, d'or et de diamant, et je défie les entrailles du globe de receler une matière plus dure et plus précieuse que celle dont je suis fait.

A cette déclaration si nette et si franche, Cristiano ne put se défendre d'un fou rire qui ne déconcerta et ne fâcha en rien le chevalier de l'Étoile polaire. Tout au contraire, il prit cette hilarité pour un joyeux hommage rendu à sa supériorité universelle, et Cris-

Digitized by Google

tiano vit bien qu'il avait affaire à une sorte d'exaltation très singulière, et qu'il eût pu définir ainsi : la folie par excès de positivisme. Il eût été bien inutile de l'interroger sur les personnes qui intéressaient Cristiano. M. Stangstadius daigna seulement dire que le baron de Waldemora avait quelques velléités de science, mais qu'au fond c'était un crétin. Quant à Marguerite, il la trouvait stupide d'hésiter à s'enrichir par un mariage quelconque. Il l'épargnait cependant un peu, et avouait qu'elle lui semblait plus aimable que les autres, parce qu'elle était éprise de lui, preuve de bon sens, mais dont il n'avait que faire, vu que la science était sa femme et sa maîtresse en même temps.

— En vérité, monsieur le professeur, lui dit Cristiano, vous me semblez un homme admirablement complet dans votre merveilleuse logique.

— Ah! je vous en réponds, reprit M. Stangstadius. Je suis un autre gaillard que votre baron Olaüs, dont les sots admirent la force et le sang-froid!

— *Mon* baron? Je vous jure que je ne veux rien de lui.

— Moi, je n'en dis ni mal ni bien, répliqua le professeur. Tous les hommes sont plus ou moins de pauvres sires; mais celui-là n'a-t-il pas la prétention d'être un esprit fort et de n'avoir jamais rien aimé?

— Aurait-il réellement aimé quelqu'un? Sa physionomie serait bien trompeuse.

— Je ne sais s'il a aimé sa femme pendant qu'elle était en vie. C'était une méchante diablesse.

— C'était peut-être de l'*admiration* qu'il avait pour elle?

— Qui sait? Elle le menait comme elle voulait. Tant il y a qu'après sa mort il ne pouvait plus se passer d'elle, et qu'il vint alors me trouver pour que j'eusse à calciner et à cristalliser madame la baronne.

— Ah! ah! le fameux diamant noir est votre ouvrage?

— Vous l'avez donc vu? N'est-ce pas que c'est un joli résultat? Le lapidaire qui l'a taillé a donné sa langue aux chiens, ne pouvant deviner si c'était un produit de la nature ou de l'art. Il faut que je vous raconte de quelle façon j'ai opéré, et comment j'ai obtenu la transparence. J'ai pris *mon corps*, je l'ai enveloppé d'une nappe d'amiante à la manière des anciens, et je l'ai placé sur un brasier très ardent, composé de bois, de houille et de bitume, le tout arrosé d'huile de naphte. Quand *mon corps* a été bien réduit...

Cristiano, condamné à subir le récit de la réduction et de la vitrification de Mme la baronne, prit le parti de manger vite sans entendre; mais il était rassasié avant que le professeur eût terminé sa démonstration. C'était une grave contrariété pour Cristiano, qui

Digitized by Google

eût bien voulu se trouver seul avec Marguerite et sa gouvernante. La contrariété devint plus vive lorsqu'un flot de jeunes officiers de l'*indelta* envahit la salle.

Ces estomacs septentrionaux ne se contentaient nullement des rafraîchissemens et friandises promenés dans le bal. Ils venaient se réchauffer avec les bons vins d'Espagne et de France, et Cristiano trouva enfin dans leur manière de les déguster un cachet particulier à ces hommes du Nord, qu'il n'avait pu constater jusque-là. Dès lors il remarqua en eux une certaine rudesse de manières et une gaieté plus lourde que celle dont il se sentait capable. Par compensation, la franchise et la cordialité de ces jeunes gens lui furent sympathiques. Tous lui firent fête et le forcèrent de boire avec eux jusqu'à ce que, se sentant un peu monté et craignant de se laisser aller à trop d'abandon, il s'arrêta, admirant avec quelle aisance ces robustes enfans de la montagne engloutissaient les vins capiteux sans en paraître émus le moins du monde.

Aussitôt qu'il put se dégager de leurs amicales provocations, il alla se mettre près de la porte, afin de pouvoir sortir dès qu'il apercevrait Marguerite dans la galerie. Il pensait qu'en voyant cette salle pleine de jeunes gens en train de boire, elle ne voudrait pas entrer; mais elle vint et entra quand même, et au bout de quelques instans d'autres jeunes personnes vinrent avec leurs cavaliers s'asseoir à d'autres tables, où ceux qui les occupaient s'empressèrent de leur faire place et de les servir. Alors la gaieté devint bruyante et cordiale. On oublia de singer Versailles; on parla suédois, et même dalécarlien; on éleva la voix, et les demoiselles burent du champagne sans faire la grimace, et même du chypre et du porto sans craindre de déraisonner. Il y avait là des frères, des fiancés et des cousins; on était en famille, et les relations entre les sexes avaient une liberté honnête, expansive, un peu vulgaire, mais en somme touchante par sa chaste simplicité. — Voilà de bonnes âmes, pensa Cristiano. Pourquoi diable ces gens-ci, quand ils s'observent, se posent-ils en Russes ou en Français, quand ils ont tout à gagner à être eux-mêmes? — Ce qui le charmait dans la petite comtesse Marguerite, c'est que précisément elle était *elle-même* en toute circonstance. Certes Mlle Potin l'avait très bien élevée en la conservant naturelle et spontanée. Elle fut particulièrement agréable à Cristiano en refusant de boire du vin. Cristiano avait des préjugés.

Pendant que l'on babillait et riait autour de Stangstadius, dont la table immobile et toujours copieusement servie était devenue le centre et le but de taquineries qui ne déconcertaient nullement le personnage, Marguerite put raconter à Cristiano, sur un ton de confidence qui ne lui déplut pas, comme on peut croire, que sa tante était toute changée à son égard, et qu'au lieu de la gronder,

Digitized by Google

elle lui avait parlé avec douceur. — Il faut, ajouta-t-elle, que le baron ne lui ait rien dit de mon algarade, ou que, la sachant, elle ait résolu de s'y prendre autrement pour m'amener à ses fins, tant il y a que je respire, que le baron ne s'occupe plus de moi, et que si je dois être grondée demain par ma tante, ou renvoyée pour pénitence à ma solitude de Dalby, je veux me divertir cette nuit et oublier tous mes chagrins. Oui, je veux danser et sauter, car figurez-vous, monsieur Goefle, que c'est le premier bal de ma vie, et que je n'ai jamais dansé que dans ma chambre avec la bonne Potin. Aussi je meurs d'envie d'essayer mon petit savoir en public, en même temps que je meurs de peur d'être maladroite et de m'embrouiller dans les figures de la contredanse française. Il me faudrait trouver quelqu'un d'obligeant qui m'aidât à m'en tirer et qui eût l'œil sur moi, pour m'avertir charitablement et adroitement de mes gaucheries.

— Ce quelqu'un-là ne sera pas difficile à trouver, répondit Cristiano, et si vous voulez vous fier à moi, je réponds que vous danserez comme si vous en étiez à votre centième bal.

— Eh bien! c'est convenu, j'accepte avec reconnaissance. Attendons jusqu'à minuit. Nous organiserons, avec ces messieurs et ces demoiselles qui sont ici, un petit bal à part, dans un bout de la galerie, et peut-être que ma tante, qui danse dans le grand salon avec les plus gros personnages du pays, ne s'apercevra pas de la prompte guérison de mon entorse.

Cristiano commençait à babiller pour son compte avec l'aimable fille, et, un peu exaltée par le champagne, sa gaieté tournait insensiblement à la sentimentalité, lorsqu'un nom prononcé tout haut près de lui le fit tressaillir et se retourner vivement.

— Christian Waldo? disait un jeune officier à figure ouverte et enjouée, qui l'a vu? où est-il?

— Oui, au fait! s'écria Cristiano en se levant, où est-il, Christian Waldo, et qui l'a vu?

— Personne, répliqua-t-on d'une autre table. Qui a jamais vu la figure de Christian Waldo, et qui la verra jamais?

— Vous ne l'avez pas vue, vous, monsieur Goefle? dit Marguerite à Cristiano; vous ne le connaissez pas?

— Non! Qu'est-ce donc que ce Christian Waldo, et d'où vient que sa figure est impossible à voir?

— Mais vous avez entendu parler de lui? Son nom vous a frappé?

— Oui, parce que déjà ce nom est venu à mes oreilles à Stockholm; mais je n'y ai pas fait grande attention, et je ne me rappelle plus...

— Voyons, major, dit un jeune lieutenant, puisque vous connaissez ce Waldo, expliquez-nous donc ce qu'il est et ce qu'il fait. Moi je n'en sais rien encore.

Digitized by Google

— Le major Larrson sera bien habile s'il en vient à bout, dit Marguerite. Pour moi, j'ai déjà entendu dire ici tant de choses sur le compte de Christian Waldo que je promets d'avance de ne pas croire un mot de ce que nous allons entendre.

— Pourtant, répondit le major, je suis tout prêt à jurer sur l'honneur que je ne dirai rien que je ne sache pertinemment. Christian Waldo est un comique italien, qui va de ville en ville, réjouissant les populations par son esprit aimable et son intarissable gaieté; son spectacle consiste...

— Nous savons cela, dit Marguerite, et nous savons aussi qu'il donne ses représentations tantôt dans les salons, tantôt dans les tavernes, aujourd'hui au château, demain dans la hutte, prenant très cher aux riches et jouant souvent gratis pour le peuple.

— Voilà un plaisant original, dit Cristiano, une espèce de saltimbanque!

— Saltimbanque ou non, c'est un homme extraordinaire, reprit le major, et un homme de cœur, qui plus est! Je l'ai vu à Stockholm, le mois dernier, tenir bravement tête à trois matelots ivres et furieux, l'un desquels, ayant cruellement maltraité un pauvre mousse, s'était vu arracher sa victime par Christian Waldo indigné. Une autre fois ce Christian s'est jeté au milieu des flammes pour sauver une vieille femme, et tous les jours il donnait presque tout ce qu'il gagnait à ceux qui excitaient sa pitié. Enfin le peuple des faubourgs l'aimait tant qu'il a été forcé de partir secrètement, dit-on, pour n'être pas porté en triomphe.

— Et aussi, dit Marguerite, pour n'être pas forcé d'ôter son masque, car les autorités commençaient à s'inquiéter d'un inconnu si populaire, et à se demander si ce n'était pas un agent de la Russie qui débutait ainsi afin de pouvoir, en temps et lieu, fomenter quelque sédition.

— Vous croyez, dit Cristiano, que ce drôle de corps, car il paraît que c'est un drôle de corps, est un espion russe?

— Oh! moi! je ne le crois pas, répondit Marguerite. Je ne suis pas de ceux qui veulent que la bonté et la charité servent à cacher de mauvais desseins.

— Mais ce masque? dit une des jeunes filles qui avaient avidement écouté l'officier : pourquoi ce masque noir qu'il porte toujours pour entrer dans son théâtre et pour en sortir? Est-ce pour représenter l'arlequin italien?

— Non, puisqu'il ne paraît jamais de sa personne dans le spectacle qu'il donne au public. Il a une raison que nul ne sait.

— C'est peut-être, observa Cristiano, pour cacher quelque lèpre?

Digitized by Google

— D'autres prétendent qu'il a eu le nez coupé, dit un des jeunes gens.

— Et d'autres disent encore, ajouta un troisième interlocuteur, qu'il est le plus joli garçon du monde, et qu'il s'est montré à ses hôtes du faubourg et à quelques personnes qu'il avait prises en amitié.

— Il paraît même, reprit le major, qu'il ne se masque pas du tout dans ce qu'on pourrait appeler son intérieur; mais les avis sont très partagés sur sa figure. Une jeune batelière, qui en était malade de curiosité, a obtenu qu'il ôtât ce masque, et s'est trouvée mal de frayeur en voyant une tête de mort.

— Décidément ce Waldo est le diable en personne, dit Marguerite, puisqu'il peut, à volonté, se montrer en beau garçon ou en spectre épouvantable. Est-ce que vous n'avez pas envie de le voir, mesdemoiselles?

— Eh bien! et vous, Marguerite?

— Avouons franchement que nous en grillons toutes, ce qui ne nous empêche pas d'en avoir très peur!

— Et on dit qu'il va venir ici? demanda une des demoiselles.

— On dit même qu'il y est, répondit le major.

— Quoi, vraiment! s'écria Marguerite. Il est arrivé? nous allons le voir? Il est ici, dans le bal peut-être?

— Oh! quant à cela, dit Cristiano, ce serait difficile.

— Pourquoi difficile?

— Parce qu'un saltimbanque n'oserait pas se présenter comme invité dans la bonne compagnie.

— Bah! il paraît que le drôle ose tout, reprit le major. Son masque, son spectacle et son nom ne se quittent pas; mais on prétend, et c'est très probable, que sous un autre nom et sans aucun masque il va et vient, pénètre partout à Stockholm, et que, dans les promenades et les tavernes les mieux fréquentées, on n'est jamais sûr, quand on parle de lui, de ne l'avoir pas à côté de soi, ou de ne pas lui adresser la parole à lui-même.

— Eh bien! alors, reprit Cristiano, que sait-on en effet? Il est peut-être dans cette chambre!

— Oh! pour cela non! répondit Marguerite après avoir fait de l'œil le tour de l'appartement, toutes les personnes qui sont ici se connaissent.

— Mais moi, on ne me connaît pas? Je suis peut-être Christian Waldo!

— Eh bien! où est donc votre tête de mort? dit en riant une des jeunes filles. Sans masque et sans tête de mort, vous n'êtes qu'un Waldo apocryphe! A propos, messieurs, quelqu'un nous dira-t-il comment on sait qu'il est arrivé?

Digitized by Google

— Je peux vous dire, repartit le major, comment je l'ai su, moi. Un inconnu a demandé l'hospitalité ici, on lui a dit d'aller à la ferme parce que la maison était pleine. Il s'est nommé, il a montré la lettre du majordome Johan, qui l'appelle de la part du baron, son maître, pour le divertissement de la société ici rassemblée. Je ne sais pas si on a trouvé un coin pour le loger au château ou ailleurs; mais il est arrivé, le fait est certain.

— Qui vous l'a dit?

— Le majordome lui-même.

— Et il avait son masque?

— Il avait son masque.

— Et est-il grand, gros, bien fait, bancal?

— Je n'ai pas fait ces questions-là, puisque, l'ayant vu de mes yeux, à Stockholm, masqué il est vrai, je savais qu'il est grand, bien pris et leste comme un daim.

— C'est peut-être un ancien danseur de corde? dit Cristiano, qui ne paraissait plus prendre intérêt à la conversation que par complaisance.

— Oh! pour cela, non, dit Marguerite; c'est un homme qui a reçu une très belle éducation. Tout le monde est frappé du style et de l'esprit de ses comédies.

— Mais qui prouve qu'elles soient de lui?

— Des gens versés dans toutes les littératures anciennes et modernes affirment qu'il n'y a rien de pillé, et ses saynètes bouffonnes, que l'on dit parfois sentimentales aussi, ont été à Stockholm un événement littéraire.

— Croyez-vous que nous l'entendrons demain? demanda-t-on de toutes parts.

— Cela est à présumer, répondit le major; mais si ces demoiselles sont impatientes de le savoir, j'offre de me mettre à sa recherche et de le lui demander.

— A minuit? dit Cristiano en regardant la pendule : le pauvre diable doit être endormi! Je croyais que la comtesse Marguerite avait à entretenir l'assistance d'un projet plus sérieux.

— Oui, au fait, s'écria Marguerite, j'ai à vous proposer un petit bal entre nous. Je suis ici une nouvelle-venue, une vraie sauvage, je m'en confesse; je ne suis connue de vous que depuis deux ou trois jours, mais toutes les personnes que je vois ici m'ont fait tant d'accueil et de bonnes prévenances, que j'ai le courage d'avouer... ce que M. Goefle va avoir l'obligeance de vous dire.

— Voici le fait, reprit Cristiano : la comtesse Marguerite est, comme elle vous l'a dit elle-même, une vraie sauvage. Elle ne sait rien au monde, pas même danser; elle est disgracieuse au possible, et boiteuse au moins autant que notre illustre maître Stangstadius.

Digitized by Google

En outre, elle est lourde, distraite, myope... Enfin, pour se résigner à danser avec elle, il faut une dose de charité vraiment chrétienne, car...

— Assez, assez! s'écria en riant Marguerite, vous faites les honneurs de ma personne avec une rare humilité; mais je vous en remercie. On doit maintenant s'attendre à quelque chose de si affreux, que, pour peu que je m'en tire à peu près convenablement, on sera enchanté de moi. La conclusion est donc que je voudrais faire mon début en petit comité, et que, si vous le voulez tous, nous allons danser dans la galerie. L'orchestre de la grande salle fait assez de vacarme pour que nous en ayons au moins autant qu'il nous en faut pour nous diriger.

Plusieurs jeunes gens s'étaient déjà élancés vers Marguerite pour lui demander la préférence. Elle les remercia en disant que M. Christian Goefle s'était dévoué d'avance à être la victime.

— Eh! mon Dieu! oui, messieurs! dit gaiement Cristiano en recevant dans sa main gantée la petite main de Marguerite. Plaignez-moi tous, et marchons au supplice!

En un instant, la place fut choisie et la contredanse organisée. Marguerite demanda à n'être pas du quadrille qui commençait.

— Vous voilà singulièrement émue, lui dit Cristiano.

— C'est vrai, répondit-elle. Le cœur me bat comme à un oiseau qui se lance hors du nid pour la première fois, et qui n'est pas bien sûr d'avoir des ailes.

— C'est, je le vois, reprit l'aventurier, un grave événement dans la vie d'une demoiselle que la première contredanse. Dans un an d'ici, quand vous aurez dansé à une centaine de bals, vous rappellerez-vous par hasard le nom et la figure de l'humble mortel qui a le bonheur et la gloire de diriger vos premiers pas?

— Oui certes! monsieur Goefle, ce souvenir se trouvera toujours lié à celui des plus grandes émotions de ma vie, la peur du baron et la joie d'être délivrée de lui par un effort de courage dont je ne me croyais pas capable, et que certes votre oncle et vous m'avez inspiré!

— Savez-vous pourtant, dit Cristiano, que je ne suis plus bien certain de votre aversion pour le baron?

— Et pourquoi cela?

— Vous étiez du moins beaucoup plus effrayée de danser en public que de danser avec lui.

— Et pourtant je n'ai pas dansé avec lui et je danse avec vous?

Cristiano serra involontairement les doigts mignons de Marguerite; mais elle crut qu'il ne s'agissait que de se lancer à la danse, et, toute rouge de plaisir et de crainte, elle le suivit dans la joyeuse

Digitized by Google

mêlée, où bientôt elle se sentit aussi rassurée qu'elle avait le droit de l'être par sa grâce et sa légèreté.

— Eh bien! je crois que je n'ai plus peur, lui dit-elle en revenant à sa place, pendant que l'autre quadrille entamait une nouvelle figure.

— Vous voilà beaucoup trop brave, lui répondit Cristiano. J'espérais vous être bon à quelque chose, et je vois que vous sentez si bien pousser vos ailes, que tout à l'heure vous vous envolerez avec le premier venu.

— Ce ne sera toujours pas avec le baron! Mais dites-moi donc pourquoi vous supposiez que j'exagérais mon éloignement pour lui?

— Eh! mon Dieu! je vois que vous aimez passionnément le bal, c'est-à-dire les fêtes et le luxe : toute passion entraîne ses conséquences. Or, si le plaisir est le but, la richesse est le moyen.

— Eh! me trouvez-vous si sotte et si mal faite que je ne puisse prétendre à la fortune sans épouser un vieillard?

— Alors vous avouez que la fortune est pour vous la condition du mariage?

— Si je disais *oui*, que penseriez-vous de moi?

— Rien de mal.

— Oui, je serais comme tant d'autres, et vous ne penseriez par conséquent de moi rien de bon?

Cette conversation délicate fut reprise au troisième intervalle de repos du quadrille dont nos deux jeunes gens faisaient partie.

Marguerite provoquait la sincérité de Cristiano. — Avouez-le, disait-elle; vous méprisez les filles qui se marient pour être riches, comme Olga, par exemple, qui trouve le baron fort beau à travers les facettes des gros diamans de ses rêves.

— Je ne méprise rien, répondit l'aventurier; je suis né tolérant, ou les facettes de ma vertu, à moi, se sont émoussées au frottement du monde. J'ai de l'enthousiasme pour ce qui est supérieur à l'esprit du monde, de l'indifférence philosophique pour ce qui suit le courant vulgaire.

— De l'enthousiasme, dites-vous? N'est-ce pas payer bien cher une chose aussi naturelle que le désintéressement? Je ne vous demande pas tant, moi, monsieur Goefle, je ne réclame de vous que l'estime. Croyez donc, je vous en prie, que si je suis libre de mon choix, je consulterai mon cœur et nullement mes intérêts. Dussé-je ne plus jamais avoir de dentelles à mes manchettes et de nœuds de satin à ma robe, dussé-je ne plus jamais danser à la lueur de mille bougies et aux sons de trente violons, hautbois et contre-basses, je me sens capable de faire ces immenses sacrifices pour conserver la liberté de mes sentimens et le bon témoignage de ma conscience.

Marguerite parlait avec feu. Animée par la danse, elle mettait

Digitized by Google

tout son cœur en dehors; son âme généreuse et romanesque était dans ses yeux brillans, dans son sourire radieux, dans son attitude d'oiseau impatient de repartir vers les nues, dans ses beaux cheveux blonds qui semblaient se rouler en serpens animés sur ses blanches épaules, dans le son ému de sa voix, enfin dans tout son charmant petit être. Cristiano en eut un éblouissement, et, ne sachant plus ce qu'il disait, il jeta, comme au hasard du rêve, cette bizarre question à Marguerite : — Pourtant vous n'aimerez jamais qu'un homme de votre rang, et si, en dépit de vous-même, votre cœur parlait pour un pauvre diable, pour un homme sans nom et sans avoir,... pour Christian Waldo, je suppose,... vous auriez une grande honte et vous vous croiriez tout à fait brouillée avec votre conscience?

— Christian Waldo! dit Marguerite; pourquoi Christian Waldo? Vous faites choix d'un exemple bizarre!

— Extrêmement bizarre, et je le fais à dessein. Lorsqu'on procède par antithèse... Voyons, voici celle que je vous soumets : je suppose que ce Christian Waldo, que je ne connais pas du tout, ait la bravoure, l'esprit, le cœur généreux qu'on lui attribuait ici tout à l'heure, avec la misère, qui doit être la compagne fidèle de ses aventures, et un nom qu'il n'a pris, je suppose, en vertu d'aucun parchemin...

— Et avec sa tête de mort?

— Non, sans sa tête de mort. Eh bien! je suppose que, pour vous marier, vous soyez forcée de choisir entre ce personnage et le baron de Waldemora?

— Je prendrais un parti bien simple, qui serait de ne pas me marier du tout.

— A moins que l'on ne découvrît sous le masque de ce Christian un jeune et beau prince, forcé par la raison d'état de se cacher?

— Vous m'en direz tant! répondit Marguerite; un nouveau tsarévitch Yvan échappé de sa prison, ou un autre Pierre III échappé à ses assassins!

— Auquel cas, apocryphe ou non, il obtiendrait grâce devant vos yeux?

— Que voulez-vous que je vous réponde? Un bouffon italien n'est vraiment pas un point de comparaison possible quand il s'agit de parler sérieusement.

— C'est trop juste! répliqua Cristiano; mais voici le *finale*, qu'il nous soit léger, car c'est la pelletée de terre sur le roman intitulé *la Première Contredanse*.

Mais cette contredanse ne devait pas finir selon les lois de la chorégraphie. M. Stangstadius, ayant enfin terminé le copieux repas qu'il appelait un à-compte entre le souper et le réveillon, venait de sortir de la salle du buffet. Préoccupé de quelque haute pensée mise

Digitized by Google

en éveil par l'agréable travail d'une bonne digestion, il trouva le petit bal sur son chemin et le traversa sans façon, heurtant les cavaliers, qui déployaient leurs grâces à l'avant-deux, et marchant sur les petits pieds des danseuses, comme il eût marché sur des cailloux. Sa claudication prononcée formait un pas si bizarre que tout le monde se mit à rire. La figure de la danse fut toute dérangée, et, les jeunes couples se prenant par les mains, on forma une ronde rapide et bruyante autour du chevalier de l'Étoile polaire, qui ne voulut pas être en reste de grâces, et s'efforça de sauter à contre-mesure, au grand divertissement de la compagnie; mais, hélas! les rires et les chants montèrent à un tel diapason, qu'on s'en aperçut dans la grande salle.

L'orchestre avait fini sa dernière ritournelle, et la jeune troupe ne s'en apercevait pas. Elle tournait toujours en chantant et en sautant autour de Stangstadius, qui se comparait à Saturne au milieu de son anneau. La comtesse Elfride accourut, et, voyant la soudaine guérison de sa nièce, elle entra dans une colère que, cette fois, elle ne put maîtriser. — Ma chère Marguerite, lui dit-elle d'un ton bref et vibrant, vous faites de grandes imprudences; vous oubliez que vous avez une entorse, et qu'il est fort dangereux de la mener de ce train-là. Je viens de consulter le médecin de la maison : il vous commande le repos pour cette nuit; veuillez donc vous retirer avec votre gouvernante, qui vous mettra au lit avec des compresses. Vous n'avez rien de mieux à faire, croyez-moi. — Et elle ajouta tout bas : — Obéissez!

Marguerite devint pâle, de rouge qu'elle était, et soit contrariété, soit chagrin, elle ne put retenir deux grosses larmes, qui brillèrent au bout de ses longs cils et coulèrent le long de ses joues. La comtesse Elfride lui prit vivement la main, et l'emmena en lui disant à voix basse : — Vous avez juré de ne faire aujourd'hui que des sottises. Il faut les expier. Je vous avais pardonné de ne pas danser avec le maître de la maison : on pouvait vous croire souffrante en effet; mais danser avec un autre, c'est faire au baron, de propos délibéré, une impertinence inouie, et je ne souffrirai pas que vous la prolongiez jusqu'à ce qu'il s'en aperçoive.

Cristiano suivait Marguerite, cherchant un moyen de désarmer ou de distraire la tante, s'il pouvait trouver un moment favorable pour l'aborder, lorsqu'il vit le baron approcher, et il s'arrêta contre le piédestal d'une statue, attentif à ce qui allait se passer entre ces trois personnes.

— Quoi! dit le baron, vous emmenez déjà votre nièce? C'est trop tôt. Il paraît qu'elle commençait à ne plus s'ennuyer chez moi! Je vous demande grâce pour elle, et puisqu'elle a dansé, à ce qu'on m'assure, je la prie maintenant de danser avec moi. Elle ne peut

Digitized by Google

plus me refuser, et je suis bien certain qu'elle consentira de bonne grâce.

— Si vous l'exigez, baron, je cède, dit la comtesse. Allons, Marguerite, remerciez le baron, et suivez-le; ne voyez-vous pas qu'il vous offre son bras pour la polonaise?

Marguerite sembla hésiter; ses yeux rencontrèrent ceux de Christian, qui certes était partagé entre le désir de la voir rester et la crainte de la voir céder. Ce dernier sentiment l'emporta peut-être dans l'expression de son regard, tant il y a que Marguerite répondit avec fermeté au baron qu'elle était engagée.

— Avec qui, je vous prie? s'écria la comtesse.

— Oui! avec qui? dit le baron d'un ton singulier, dont le calme ne parut pas de bon aloi à Marguerite.

Elle baissa les yeux et se tut, ne comprenant pas ce qui se passait dans l'esprit du persécuteur dont elle s'était cru débarrassée.

Le baron n'avait qu'une pensée, celle de la tourmenter et de la compromettre; il voyait bien l'aversion qu'elle éprouvait pour lui, et il la lui rendait cordialement. Froidement méchant et vindicatif, il affecta de plaisanter; mais, parlant assez haut pour être entendu de beaucoup d'oreilles curieuses : — Où est donc, dit-il, cet heureux mortel à qui je dois vous disputer? car je suis résolu à vous disputer, j'en ai le droit!

— Vous en avez le droit? s'écria Marguerite hors d'elle-même, vous, monsieur le baron?

— Oui, moi, reprit-il avec une effrayante tranquillité de persiflage, vous le savez bien! Voyons, où est-il, ce rival qui prétend danser avec vous à ma barbe?

— Le voici! répondit Cristiano, perdant la tête et s'élançant vers le baron d'un air menaçant, au milieu d'un silence de stupeur et de curiosité générale.

On savait le baron fort irascible sous son air endormi et blasé. On connaissait son indomptable orgueil. On s'attendait à une scène violente, et en effet le baron, devenu tout à coup d'une pâleur verdâtre, clignait ses grands yeux myopes, comme si la foudre allait s'en échapper pour anéantir l'audacieux inconnu qui le bravait si ouvertement; mais le sang reflua à son front, qui sembla sillonné d'une grosse veine sanglante, tandis que ses lèvres devinrent plus livides que le reste de sa figure. Un cri sourd s'échappa de sa poitrine, ses bras s'étendirent convulsivement, et il s'affaissa sur lui-même en disant : — Voilà, voilà!

Il serait tombé à terre si vingt bras ne se fussent étendus pour le soutenir. Il était évanoui, et on dut l'emporter vers une fenêtre dont on brisa précipitamment les vitres pour lui donner de l'air. Olga se fit jour à travers la foule pour lui porter secours. Margue-

Digitized by Google

rite disparut comme si sa tante l'eût escamotée, et Cristiano fut rapidement emmené par le major Osmund Larrson, qui l'avait pris en amitié.

— Venez avec moi, lui dit cet aimable jeune homme. Il faut que je vous parle.

Quelques instans après, Cristiano se trouva seul avec Osmund dans une antique salle du rez-de-chaussée chauffée par une cheminée immense. — C'est ici, lui dit le capitaine, que nous avons la liberté de fumer. Tenez, voici un râtelier bien garni; prenez une pipe à votre goût, et puisez dans le pot à tabac. Sur la table, vous voyez la bière la plus succulente du pays et la plus vieille eau-de-vie de Dantzig. Tout à l'heure mes camarades viendront nous donner des nouvelles de l'événement.

— Vous me croyez très irrité, je le vois, mon cher major, répondit Cristiano; mais vous vous trompez. Je ne demande pas mieux que de donner au baron le temps de se remettre de sa crise, et d'attendre ici, en fumant avec vous, qu'il veuille donner suite à l'explication.

— Pourquoi faire? Pour un duel? répondit le major. Bah! le baron ne se bat jamais; il ne s'est jamais battu! Vous ne le connaissez donc pas du tout?

— Nullement, dit Christian en bourrant tranquillement sa pipe, et en se versant un grand cruchon de bière. Est-ce qu'en vrai don Quichotte je me serais adressé à un moulin à vent? Je ne savais pas être si ridicule.

— Vous ne l'avez pas été, mon cher; vous avez même fait, à bien des yeux, et aux miens en particulier, un acte audacieux en tenant tête à l'homme de neige.

— Pourtant un homme de neige, j'aurais dû me dire que cela fond aisément!

— Non pas dans notre pays! de tels hommes restent longtemps debout.

— Ainsi j'ai été héroïque sans le savoir?

— Tâchez de ne pas l'apprendre à vos dépens. Le baron ne tire pas l'épée, mais il se venge, et n'oublie jamais une injure. En quelque lieu que vous soyez, il vous poursuivra de sa haine. Quelle que soit la carrière à laquelle vous vous destinez, il mettra obstacle à votre avancement. Si vous avez quelque affaire désagréable, comme il en peut arriver à tout homme de cœur, il trouvera moyen d'en faire une méchante affaire, et s'il réussit à vous envoyer en prison, il s'arrangera pour que vous n'en sortiez jamais. Je vous conseille donc de ne pas vous rencontrer chez lui, ou d'être sur vos gardes tant que vous vivrez, à moins qu'il ne plaise au diable de tordre

Digitized by Google

cette nuit le cou à son compère, sous prétexte d'apoplexie foudroyante.

— Croyez-vous que le baron soit si mal? dit Cristiano.

— Nous allons le savoir. Voici mon lieutenant Ervin Osburn, mon meilleur ami, qui certainement partage ma sympathie pour vous. Eh bien! lieutenant, quelles nouvelles de l'homme de neige? Est-ce que le dégel approche?

— Non, ce n'est rien, répondit le lieutenant; du moins il prétend que ce n'est rien. Il s'est retiré un instant dans ses appartemens, puis il a reparu si frais, que je le soupçonne d'avoir mis quelque fard sur ses joues blêmes. C'est égal, il a l'œil éteint et la parole embarrassée. Je me suis approché de lui par curiosité, ce qu'il a pris pour une marque d'intérêt, et il a *daigné* me dire qu'il souhaitait qu'on dansât et qu'on ne s'occupât point de lui davantage. Il est resté assis dans le grand salon, et ce qui me prouve qu'il est plus mal à l'aise qu'il n'en convient, c'est qu'il paraît avoir absolument oublié l'accès de rage qui l'a mis en si bel état, et que personne autour de lui n'ose lui en rappeler la cause.

— Alors le bal va reprendre son entrain, dit le major, et vous verrez qu'on s'amusera plus qu'auparavant. Il semble que l'on veuille s'étourdir ici sur quelque prochaine catastrophe, ou que les héritiers qui se trouvent là ne puissent contenir leur joie de voir que depuis quelque temps le baron paraît très malade... Mais dites-nous donc, Christian Goefle, quelle mine vous avez faite à notre aimable baron, ou quel charme vous avez jeté sur lui? Seriez-vous esprit ou sorcier? Êtes-vous l'*homme du lac* qui fascine les gens en les regardant de ses yeux de glace? Qu'y a-t-il entre le baron et vous, et d'où vient qu'en tombant en pamoison il a dit son fameux mot, que j'ai entendu cette fois : *Voilà, voilà!*...

— Expliquez-le-moi vous-même, répondit Cristiano. J'ai beau chercher, je ne peux me rappeler où j'ai déjà vu ce personnage, et si cela est, il faut que ce soit dans des circonstances insignifiantes, puisque mon souvenir est si confus. Voyons, a-t-il voyagé en France ou en Italie depuis?...

— Oh! il y a longtemps, bien longtemps qu'il n'a quitté les états du Nord!

— Alors je me trompais : j'ai vu le baron aujourd'hui pour la première fois. Et pourtant on eût dit qu'il me reconnaissait... Ne pensez-vous pas qu'en disant : *Voilà, voilà,* il a pu avoir le délire?

— Cela est certain, dit le major. J'ai dans mon *bostoelle* (1) un jar-

(1) Le *bostoelle* des officiers de l'*indelta* est une maison et une terre dont ils ont la jouissance, et dont le revenu est proportionnel à leur grade. Ce revenu représente leur traitement. Le presbytère s'appelle aussi *bostoelle*, et le ministre en a la jouissance en

Digitized by Google

dinier qui a été à son service, et qui m'a donné des détails assez curieux. Le baron est sujet à des crises que son médecin appelle nerveuses, et qui proviennent d'une maladie du foie déjà ancienne. Dans ces crises, il donne parfois les marques d'une étrange frayeur. Lui, le sceptique et le moqueur, devient pusillanime comme un enfant : il voit des fantômes, et particulièrement celui d'une femme. Alors il s'écrie : *Voilà, voilà*, ce qui signifie : Voilà mon accès qui me prend! — ou bien : Voilà mon rêve qui m'étouffe!

— Ce serait donc un remords?

— On prétend que c'est le souvenir de sa belle-sœur...

— Qu'il a assassinée?

— On ne dit pas qu'il l'ait tuée, mais qu'il l'a fait *disparaître*.

— Oui, le mot est de meilleure compagnie...

— Mais n'est peut-être pas plus fondé que l'autre, reprit le major. Le fait est qu'on n'en sait rien, et que le baron est peut-être fort innocent de maint crime dont on l'accuse. Vous savez que nous vivons ici sur la terre classique du merveilleux. Les Dalécarliens ont horreur des choses positives et des explications naturelles. Dans ce pays-ci, on ne se heurte pas contre une pierre sans croire qu'un lutin l'a poussée exprès; et si le nez vous cuit, on court chez la sibylle pour qu'elle vous ôte le poison du nain qui vous a mordu; et si un trait se casse à une voiture ou à un traîneau, le conducteur, avant de le raccommoder, ne manque pas de dire : « Allons, allons, petit lutin, laisse-nous en paix! nous ne te faisons point de mal. »

Au milieu de ces esprits superstitieux, vous pensez bien que le baron de Waldemora n'a pu s'enrichir, comme il l'a fait, sans passer pour un alchimiste. Au lieu de supposer qu'il était payé par la tsarine pour soutenir les intérêts de sa politique, on a trouvé plus naturel de l'accuser de magie. De cette accusation à celle des plus noirs forfaits, il n'y a qu'un pas : tout sorcier noie dans les cascades, engloutit dans les abîmes, promène les avalanches, conduit le sabbat, et se nourrit pour le moins de chair humaine, modeste en ses appétits féroces s'il se contente de sucer le sang des petits enfans. Quant à moi, j'en ai tant entendu, que je ne peux plus prendre aucun récit au sérieux. Je me borne à croire ce que je sais, et ce que je sais, c'est que le baron est un méchant homme, trop lâche pour frapper un autre homme, trop bien nourri et trop dégoûté pour boire du sang, trop frileux pour guetter les passans sous la glace des lacs, mais capable d'envoyer son meilleur ami à la potence, pour peu qu'il eût un intérêt personnel à le faire, et qu'il n'y eût à dire qu'une parole méchante et calomnieuse.

outre de son casuel. Le soldat de l'*indelta* a son *torp*, sa maisonnette avec un jardin et quelques arpens de terre. L'*indelta* est une armée rurale dont l'excellente organisation, créée par Charles XI, n'a d'analogue nulle part.

Digitized by Google

— Voilà un grand misérable! dit Cristiano; mais permettez-moi d'être étonné de voir chez lui tant d'honnêtes personnes...

— Ah bien oui! répliqua Osmund, sans lui donner le temps d'achever, c'est en effet un vilain métier que nous faisons là, de venir nous divertir aux frais et dépens d'un homme que nous haïssons tous. Vous avez pour excuse que vous ne le connaissiez point, tandis que nous autres...

— Je ne faisais pas d'application personnelle, reprit Cristiano.

— Je le sais bien, mon cher; mais vous avez tort d'être étonné qu'un tyran ait une cour. Vous savez sans doute l'histoire de votre pays; seulement, éloigné depuis bien des années, vous avez pu croire qu'un peu d'équilibre s'était fait, avec les progrès de la philosophie, dans l'influence légitime des divers ordres de l'état. Il n'en est rien, Christian Goefle, rien du tout, vous le verrez bientôt de vos propres yeux. La noblesse est tout; le clergé vient ensuite, éclairé, austère, mais despotique et intolérant. La bourgeoisie, si utile à l'état et si patriarcale dans ses mœurs, compte peu. Le paysan n'est rien, et le roi moins que rien. Quand un noble est riche, ce qui est rare heureusement, il tient dans sa main tous les intérêts, toutes les destinées de sa province, et c'est pour mener hommes et choses à sa guise ou à leur perte. Sachez donc que si nous autres, jeunes officiers, nous boudions l'illustre châtelain de Waldemora, nous pourrions bien, non pas perdre notre grade, qui est indélébile à moins de forfaiture, mais être forcés par des persécutions inouies de quitter nos cantonnemens, nos maisons, nos propriétés, nos affections, comme une simple garnison, en dépit des inviolables lois de l'*indelta*.

Deux autres jeunes gens entrèrent pour fumer, et Cristiano se hasarda à leur demander si la comtesse Elfride avait reparu dans le bal.

— Voilà un habile compère! lui répondit l'un d'eux; vous ne nous ferez pas croire que vous vous intéressez à la méchante comtesse d'Elvéda! Mais sachez que son aimable nièce a disparu en même temps que vous, et que sa tante la fait passer pour très estropiée.

— Que dites-vous qu'elle a *disparu*? s'écria Cristiano, que le mot épouvanta plus que de raison.

— Voyons! dit vivement le major, êtes-vous inquiet de votre belle, mon cher Goefle?

— Permettez; je ne me donne pas le ton d'appeler ainsi la comtesse Marguerite. Elle est belle, c'est vrai; mais, malheureusement pour moi, elle n'est *mienne* en aucune façon.

— Je n'y entendais pas malice, reprit Osmund. J'ai vu seulement, comme tout le monde, que vous aviez les honneurs de sa première

Digitized by Google

contredanse, et que vous causiez ensemble de bonne amitié. Si vous n'êtes pas amoureux d'elle,... ma foi, vous avez tort; et si elle n'a pas un peu de goût pour vous, elle a peut-être tort aussi, car vous nous paraissez à tous un charmant compagnon.

— Quant à moi, j'aurais parfaitement tort, je vous jure, de regarder avec convoitise un astre trop élevé sur mon horizon.

— Bah! parce que vous n'êtes pas titré? Mais votre famille a été ennoblie, et votre oncle l'avocat est une illustration par son talent et son caractère. En outre, il est riche au moins autant que la belle Marguerite, et elle ne sera pas toujours en tutelle. L'amour aplanit les obstacles, et quand on a des parens fâcheux, on se fiance en secret. Dans notre pays, ces fiançailles-là sont aussi sacrées que les autres. Donc, si vous voulez pousser votre pointe, nous voilà prêts à vous aider.

— M'aider à quoi? dit Cristiano en riant.

— A obtenir tout de suite une entrevue à l'insu de la tante. Voyons, camarades, qu'en dites-vous? Nous voici quatre de bonne volonté. Je sais, moi, où est situé l'appartement. Nous nous y rendons tout de suite. Si Mlle Potin s'effraie, nous lui faisons des compliments,... qu'elle mérite au reste, car c'est une personne charmante! Si une fille de chambre crie, nous l'embrassons et lui promettons des rubans pour sa chevelure. Enfin nous demandons pour M. Christian Goefle un entretien sérieux de la part de M. Goefle, son oncle... Une communication importante?... Hein? c'est cela. On nous introduit, sans nos pipes par exemple, dans un petit salon, où nous nous asseyons gravement à l'écart, pendant que Christian Goefle offre son cœur à voix basse à *la diva contessina,* ou s'il est trop timide encore pour se déclarer, il se laisse pressentir, tout en s'informant des dangers que court son incomparable, et en se mettant avec elle en mesure de les conjurer. Je ne ris pas, messieurs! Il est bien évident que Mme d'Elvéda veut forcer l'inclination de sa pupille, et que le sournois Olaüs veut la compromettre pour écarter tout autre prétendant. Eh bien! la situation est magnifique pour l'homme qui, en plein bal, a pris fait et cause pour la victime de cette odieuse et ridicule machination. Venez, Christian; venez, messieurs; y sommes-nous? Eh! parbleu, c'est à charge de revanche! Une autre fois, c'est vous, Christian, qui servirez nos honnêtes amours; on se doit cela entre jeunes gens. Où en serions-nous tous, si nous n'étions pas confidens dévoués les uns des autres? En avant! A l'assaut de la citadelle! Qui m'aime me suive!

Tous se levèrent, même Cristiano, enivré de la proposition; mais il s'arrêta sur le seuil de la salle, et arrêta les autres. « Merci, messieurs, leur dit-il, et comptez que dans l'occasion je me mettrais au

Digitized by Google

feu pour vous; mais il ne m'appartient pas de mettre dans ma vie ce doux chapitre de roman. Rien dans les manières de la comtesse Marguerite avec moi ne m'a autorisé à prendre sa défense, comme je l'ai fait dans un mouvement d'indignation irréfléchie, et rien ne me fait espérer qu'elle m'en sache gré. C'est peut-être tout le contraire, et c'est à M. Goefle l'avocat qu'il appartient de la protéger contre sa tante, en lui faisant connaître ses droits. Ce que j'ai de mieux à faire, puisque ma belle danseuse ne danse plus, et que mon terrible *rival* ne se bat pas, c'est de m'en aller faire un somme dont j'ai grand besoin, étant sur pied depuis près de vingt-quatre heures. »

Cristiano fut approuvé et hautement traité de galant homme. On s'efforça de le retenir et de lui faire boire des spiritueux, ce que l'on supposait être une séduction irrésistible; mais Cristiano était sobre comme le sont en général les habitans des pays chauds. Il voyait la nuit s'avancer, et jugeait prudent de mettre un terme à la comédie jouée jusque-là avec tant de succès. Il serra les mains, fit ses adieux, promit de revenir à l'heure du déjeuner, bien résolu à n'en rien faire, et, sans se laisser interroger sur la partie du château où il avait élu domicile, il reprit lestement et mystérieusement le sentier sur la glace du lac.

Ce fut à dessein qu'il oublia Loki et le traîneau du docteur en droit au château neuf. Il craignait d'être entendu et observé. Il s'en alla, en suivant la rive, jusqu'à ce qu'il fût trop loin pour être vu des fenêtres du château, et arriva à la porte du Stollborg qu'il avait laissée ouverte, et que personne, Ulphilas moins que tout autre, n'avait songé à venir fermer.

Il prit ces précautions, parce que à la pâle lumière de la lune avait succédé la fugitive, mais brillante clarté d'une aurore boréale magnifique : je dis magnifique quant au pays où elle se montrait, car elle n'eût été que très ordinaire sous la latitude du nord de la Baltique; mais il fallait qu'en cet instant elle brillât d'un bien vif éclat vers les régions polaires, puisqu'elle éclairait toute la campagne et tous les objets autour du lac glacé. La neige, colorée de ses reflets changeans, prenait des tons rouges et bleus d'un fantastique incomparable, et Cristiano, avant de rentrer dans la salle de l'ourse, resta encore quelques instans à la porte du préau, ne pouvant, en dépit du froid et de la lassitude, s'arracher à ce spectacle extraordinaire.

GEORGE SAND.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

Digitized by Google

LES RUSSES

SUR LE FLEUVE AMOUR

I. *Morskoï Sbornik* (*Journal maritime russe*), 1857-58. — II. Documens géographiques publiés à Gotha et à Saint-Pétersbourg. — III. *Souvenirs et Lettres d'Alexandre Castren pendant les années* 1845-1849, édités par M. Schiefner, Saint-Pétersbourg 1857.

Il appartient à notre temps d'élargir sans cesse le cercle où les nations civilisées ont à exercer leur action. Quoique les événemens les plus importans aient encore pour théâtre cette petite et glorieuse région européenne où depuis tant de siècles se jouent les destinées de l'humanité, il faut bien reconnaître que d'autres régions commencent, si l'on peut ainsi parler, à prendre place dans l'histoire. Il n'a pas fallu plus de deux siècles pour que le continent de l'Amérique, jadis livré à des tribus errantes et sauvages, devînt le centre de nombreux états dont la grandeur naissante promet de contre-balancer la puissance des plus fières nations de l'ancien monde. Une colonie pénitentiaire, établie sur un continent inconnu, n'a-t-elle pas été, en Australie, le germe d'un monde nouveau dont la merveilleuse prospérité nous étonne déjà? Les institutions anglaises ont pris racine aux antipodes mêmes de l'Angleterre, dans ces mers de la Polynésie que naguère parcouraient seulement les navigateurs les plus aventureux. L'Asie a de tout temps tenu une place dans les préoccupations des nations européennes; mais cette curiosité ne dépassait pas autrefois, au temps de la Grèce comme à l'époque des croisades, la partie du continent asiatique qui touche à l'Europe. A la fin même du siècle dernier, la rivalité des deux compagnies

Digitized by Google

française et anglaise dans l'Inde n'excitait qu'un médiocre intérêt dans la société polie de Paris, et Louis XV pouvait sans crainte abandonner Dupleix, qui aurait peut-être réussi à conquérir, au profit de la France, le magnifique empire échu à l'Angleterre. De nos jours, on peut dire qu'à des titres divers rien de ce qui concerne l'Asie ne nous laisse indifférens : l'émouvante histoire des conquêtes de l'Angleterre dans l'Inde et des luttes qu'elle y a soutenues est regardée par tous comme une des pages les plus brillantes de l'histoire contemporaine. Les précieux matériaux recueillis par les soins éclairés de la compagnie des Indes et mis en œuvre par l'érudition allemande ont ouvert à l'esprit humain des voies inexplorées. La critique y a retrouvé les origines non-seulement de nos langues, mais des idées religieuses et philosophiques qui, en se transformant à travers les âges, sont devenues le patrimoine des nations civilisées. Enfin les relations commerciales avec l'Inde et la Chine ont pris depuis cinquante ans une importance toujours croissante, et l'on se préoccupe sans cesse des moyens de les multiplier. La politique, la science, l'intérêt, tout se réunit donc pour attirer l'attention sur les expéditions dont l'Asie est le théâtre.

Malgré les travaux et les voyages modernes, la géographie de ce vaste continent est encore, dans beaucoup de ses parties, restée pour nous un mystère : la politique défiante des souverains de la Chine, le caractère sauvage des hordes nomades qui habitent le bassin de la Mer-Caspienne et du lac Aral, les obstacles que la nature oppose aux voyageurs dans les steppes de la Tartarie indépendante, les montagnes qui défendent les plateaux élevés de l'Asie centrale, voilà bien des motifs qui peuvent faire comprendre et excuser cette ignorance. Le Céleste-Empire, protégé par des barrières naturelles, n'a jusqu'ici été trouvé vulnérable que sur les côtes, et cinq ports seulement, comme on sait, y sont ouverts au commerce. C'est principalement pour remédier à l'insuffisance et au caractère précaire de ces relations que des forces anglo-françaises ont été récemment débarquées sur le territoire chinois. Pendant que l'attention générale est dirigée sur cette nouvelle tentative, il ne sera peut-être pas sans intérêt de montrer comment la Russie de son côté travaille à multiplier ses rapports avec la Chine et recule graduellement ses frontières asiatiques.

Dans la Sibérie occidentale, l'influence russe s'étend de plus en plus sur les régions qui avoisinent le Turkestan chinois; dans la Sibérie orientale, l'empire des tsars vient de s'annexer l'immense bassin du fleuve Amour, plus grand que le territoire entier de la France. La frontière asiatique de la Russie s'étend depuis le Caucase jusqu'à la mer d'Okhotsk, et sur cette vaste étendue touche à des

Digitized by Google

nations bien diverses. Sur l'isthme continental qui sépare la Mer-Noire de la Mer-Caspienne, la Russie lutte contre les tribus rebelles qui lui disputent avec acharnement les passages montagneux par lesquels elle veut s'ouvrir l'accès de la Perse. Dans les steppes nus qui remplissent cette singulière dépression du globe dont la Mer-Caspienne et le lac Aral forment le centre, elle se trouve en présence de hordes nomades dont le territoire la sépare des régions les plus riches et les moins connues de l'Asie centrale. Au-delà de la ligne des steppes, la frontière sibérienne n'est plus qu'une succession de chaînes de montagnes où des routes ne pénètrent qu'en quelques points seulement, depuis l'Altaï jusqu'à la mer d'Okhotsk et à la région volcanique du Kamtchatka.

On connaît assez généralement l'histoire des luttes que la Russie a soutenues dans le Caucase pour y établir et y consolider son autorité; mais il y a beaucoup d'informations à recueillir encore sur les tentatives qu'elle a faites pour reculer les frontières de la Sibérie et augmenter son influence dans les autres parties de l'Asie (1). Les expéditions dans les steppes et sur le territoire chinois n'ont été l'objet que de rapports sommaires perdus pour la plupart dans des journaux ou des recueils russes, et dont une partie seulement nous a été révélée par des traductions allemandes. Tous ces documens se distinguent d'ailleurs par une grande réserve, par la rareté des détails et l'absence de toute considération politique. Cette circonspection doit s'expliquer en partie par la crainte de porter ombrage à d'autres nations et de fournir un nouvel aliment aux accusations qu'on élève contre l'ambition de la Russie. Ceux qui seraient tentés de la représenter comme l'épouvantail de l'Europe devraient pourtant la voir sans mécontentement, puissance asiatique autant qu'européenne, tourner ses efforts du côté de l'Asie. Les entreprises de cette puissance du côté de l'Orient absorbent une partie considérable de ses forces. Voilà soixante ans qu'elle s'épuise à assujettir les Tcherkesses et qu'elle engloutit des armées et des trésors dans les gorges du Caucase : l'occupation permanente de ces contrées l'oblige encore à y entretenir des forces très considérables. Aujourd'hui d'ailleurs les craintes inspirées par le système politique de la Russie sont en partie dissipées. Instruit par de sévères leçons, le souverain qui la gouverne paraît renoncer à la politique funeste de son prédécesseur, pour prendre la généreuse initiative des réformes intérieures : les plus graves questions sociales s'agitent dans son empire, réveillé d'une longue et terrible oppression. La situation

(1) La *Revue* a déjà donné à ce sujet, dans sa livraison du 15 avril dernier, une curieuse étude sous ce titre *Progrès de la civilisation russe en Asie.*

Digitized by Google

de la Russie semble donc telle qu'on puisse, sans soulever trop d'alarmes, raconter l'histoire des expéditions les plus importantes qu'elle a faites au-delà de l'Oural pour agrandir la Sibérie et consolider son influence en Asie. Cette histoire a un double intérêt : elle nous instruit d'une part sur l'avenir destiné à la Sibérie, et d'une autre elle nous révèle plus d'un détail précieux sur des régions immenses et jusqu'à ce jour presque ignorées.

Il ne faut pas juger de l'importance d'un empire par sa superficie : la domination sur des déserts n'est qu'une domination nominale, souvent gênante. La Sibérie embrasse une partie considérable de l'Asie; mais aux latitudes les plus septentrionales elle est entièrement inhabitée. Les grandes routes qui en joignent les différentes provinces, et qu'on parcourt avec une si grande rapidité, ne dépassent nulle part le 58e degré de latitude; elles réunissent les villes les plus importantes, et traversent les districts les plus peuplés. Au-delà du 60e degré, la plaine immense de la Sibérie qui descend insensiblement vers l'Océan-Arctique est déserte : l'on y trouve seulement quelques établissemens misérables et quelques tribus nomades dans les vallées des grands fleuves qui la sillonnent, et du sud au nord descendent presque parallèlement vers la mer. Ces magnifiques cours d'eau sont fermés au commerce presque toute l'année, et ce n'est que pendant peu de mois qu'on peut en utiliser la puissance. Chacun de ces fleuves est sujet à deux débordemens annuels : une première fois au printemps, au moment où la débâcle des glaces encombre les embouchures, une seconde fois après les grandes pluies. Les inondations de nos contrées n'ont rien de comparable à celles des vallées sibériennes, parcourues par des fleuves d'un immense volume. Les eaux se répandent sur une incroyable largeur; pendant ce temps, la pêche est impossible, et les tribus qui y trouvent leur unique ressource sont souvent réduites à une extrême détresse. La navigation au contraire prend une remarquable activité, et chaque printemps des bateaux chargés de thé descendent les fleuves avec une vitesse extraordinaire.

L'Irtish, la première des rivières qu'on rencontre après avoir passé l'Oural, formait autrefois, au sortir de la Chine, la limite entre la Sibérie russe et le pays des Kirghiz; mais aujourd'hui la Russie s'étend très loin sur la rive gauche du fleuve. En réalité, aucune frontière naturelle ne sépare le gouvernement d'Omsk du territoire habité par les tribus nomades; aucune branche montagneuse ne joint l'Oural aux premiers rameaux de l'Altaï. Ces deux chaînes laissent entre elles de vastes steppes qui unissent, par une sorte de détroit continental, la grande plaine de la Sibérie au pays qui sert de bassin à la Mer-Caspienne et au lac Aral. Les steppes qui entou-

Digitized by Google

rent ces mers intérieures se prolongent, par Khiva et Bokhara, jusqu'aux plateaux de la Perse et de l'Afghanistan, qui ne sont séparés de l'Inde que par les défilés montagneux de l'Hindou-Kousch. D'Omsk et de Sémipolatinsk, situées sur l'Irtish et reliées par une magnifique chaussée, la Russie surveille les hordes kirghiz et maintient ses communications avec les nombreux postes cosaques échelonnés dans les steppes, sur les routes des caravanes.

Il y a peu de régions dont les caractères physiques soient aussi remarquables que ceux de la vaste contrée qui sépare la Sibérie de l'Asie centrale. En même temps qu'elle possède un système hydrographique propre, elle est en partie située à un niveau inférieur à celui de l'Océan. Cette dépression est la plus étendue qu'offre le globe terrestre, et les mesures barométriques de Hoffmann, Helmersen et Alexandre de Humboldt en ont déterminé les contours principaux. La nature singulière de cette région a pendant longtemps défendu l'indépendance des tribus qui l'habitent aussi bien qu'auraient pu le faire des chaînes de montagnes ou les escarpemens de plateaux élevés. Les plaines basses et unies de la grande dépression asiatique sont parcourues par les hordes nomades des Kirghiz; le long des principales vallées qui aboutissent au lac Aral se sont groupées de petites sociétés isolées et jalouses, Khiva, Bokhara, Kokand, Samarkand. La Russie a beaucoup de ménagemens pour les Kirghiz, qui sont ses voisins immédiats, et dont un grand nombre errent en nomades dans le gouvernement même d'Astrakan et sur le territoire de la Sibérie. Les autres vivent tantôt sur la frontière russe, tantôt sur la frontière chinoise; ils peuvent parcourir les steppes avec beaucoup de rapidité, en emmenant leurs tentes légères et leurs troupeaux. Toutes les fois que la Russie préparera une expédition contre Khiva, Bokhara, ou les régions voisines de l'Asie centrale, elle sera obligée d'avoir les Kirghiz pour alliés; ils peuvent rendre d'immenses services pour protéger et conduire les convois, fournir les chameaux, nourrir l'armée. « Tout l'art de la guerre en Orient, disait avec beaucoup de raison le prince Gortchakof au général de Gagern, qui rapporte ces paroles dans ses curieux *Souvenirs de voyage en Russie*, consiste à faire vivre son armée; le reste n'est rien. Il faut avancer avec de faibles troupes et d'énormes caravanes. Tout ordre de marche doit ressembler à l'escorte d'un convoi. » Dans toutes les entreprises contre l'Asie centrale, les Kirghiz seraient donc d'indispensables auxiliaires : la Russie les traite avec beaucoup d'habileté, évitant de blesser leurs instincts indépendans, les attirant à ses marchés, les habituant par degrés au spectacle de la civilisation.

On estime environ à 2,600,000 le chiffre total des Kirghiz; c'est

Digitized by Google

sans doute la plus grande masse de peuples pasteurs qu'on puisse trouver sur le globe : pour contenir cette population turbulente et vouée au brigandage, la Russie est obligée d'entretenir un corps considérable de Cosaques. Cette milice est admirablement choisie pour servir d'intermédiaire entre la Russie et les nations demi-sauvages de l'Asie. Par ses mœurs et ses caractères, elle se rapproche des hordes asiatiques, et les rattache graduellement à la civilisation par l'exemple de la discipline et des travaux agricoles. Partout où s'établit un poste cosaque, la terre est bientôt cultivée, les forts s'entourent de champs et de jardins, et il est rare que des tentes kirghizes ne viennent pas se grouper autour de ces villages rudimentaires. Dans les steppes sibériens habités par les Kirghiz, il n'y avait en 1851 pas moins de 31,839 Cosaques enrégimentés.

Rien n'arrête l'extension de la puissance russe sur les vastes plaines situées entre la Mer-Caspienne et le Céleste-Empire. Plus à l'ouest, elle rencontre une barrière naturelle dans cette longue ceinture de montagnes qui s'étend sans discontinuité de l'ouest à l'est, depuis l'Altaï jusqu'à l'Océan-Pacifique. Les chaînes de l'Altaï, si célèbres par leurs gîtes aurifères, sont les Alpes de la Sibérie; leurs pics les plus aigus s'élèvent jusque dans la région des neiges éternelles. Les plaines sibériennes situées sur le versant nord de l'Altaï n'ont que 160 mètres d'altitude environ, et s'abaissent par une pente insensible jusqu'à l'Océan-Arctique. Les plateaux de l'empire chinois, dont l'Altaï forme en quelque sorte le contre-fort, sont au contraire très élevés, et atteignent jusqu'à 1,000 mètres d'altitude.

Depuis l'Irtish jusqu'au lac Baïkal, la frontière chinoise est fermée. D'après les traités conclus entre le Céleste-Empire et la Russie, la seule route autorisée pour le commerce des deux nations est celle du lac Baïkal; les transactions qui s'opèrent en d'autres points n'ont qu'un caractère tout à fait précaire. Sémipolatinsk, placé sur l'Irtish supérieur, est le centre principal de ce commerce accessoire; Biisk, situé sur l'Obi, a aussi avec la Mongolie quelques rapports de peu d'importance. Les transactions commerciales ne peuvent s'opérer dans cette région que par l'intermédiaire même des soldats mongols, dont les postes sont établis sur les affluens de l'Obi. Il n'y a pas une route véritable qui traverse l'Altaï proprement dit pour aller en Chine : on n'y arrive que par des chemins souvent presque impraticables; quelquefois on est obligé de se frayer des sentiers à travers d'épaisses forêts. On verra combien sont difficiles les communications entre la Sibérie et la Chine par quelques extraits d'une lettre que Castren écrivait en 1847, après une expédition qu'il avait faite au-delà de l'Altaï.

Digitized by Google

« Je viens de terminer mon aventureux voyage de l'autre côté de la chaîne Sajan, dans l'empire céleste de sa majesté chinoise. Pendant un mois, j'ai été en selle, presque chaque jour, du lever au coucher du soleil, et quand les journées du mois de juin dans le Sajan me paraissaient trop courtes, je les allongeais souvent en profitant d'un beau clair de lune. J'ai parcouru des steppes déserts et sans limites, gravi des rochers, de hautes montagnes, traversé des fleuves et des marécages, de profondes forêts et des taillis. A l'exception de quelques *laveries* d'or, je n'ai rencontré aucune habitation humaine, et je me suis vu obligé par la pluie et le soleil, le froid et le chaud, les orages et les ouragans, à reposer à la belle étoile ou sous ma tente de toile. Ma nourriture a consisté, dans les jours les plus heureux, en lait de vache, de brebis ou de chèvre, quelquefois en racines d'herbe, mais d'ordinaire seulement en pain et en thé.

« C'est pour un fonctionnaire russe une entreprise très dangereuse que de s'aventurer sans permission supérieure au-delà de la frontière chinoise, et cette permission n'est accordée à personne, sauf à quelques savans voyageurs; mais il arrive souvent que les chercheurs d'or russes rencontrent leurs voisins chinois sur la frontière : je bâtis là-dessus mon projet pour parvenir chez les Sojotes. Je comptais me donner pour un chercheur d'or qui, après avoir longtemps erré dans la montagne, vient chercher un peu de repos et demander l'hospitalité. — Un *darga* (chef) sojote me reçut à bras ouverts et me demanda bien vite des nouvelles du « khan blanc » (le tsar). Il m'interrogea sur la condition du peuple, l'état des troupeaux en Russie, sur les pâturages, le temps, etc. Il voulut bien m'apprendre lui-même que le « grand khan » ou sa majesté chinoise était toujours aussi puissant, en aussi bonne santé, que ses sujets étaient tranquilles et satisfaits; les troupeaux avaient de quoi paître, l'herbe poussait, le soleil brillait. Pour tout dire en un mot, Dalaï-Lama était un dieu tout bon et tout parfait. Après des complimens réciproques, nous tirâmes l'un après l'autre quelques bouffées de la pipe du darga, nous mîmes ensemble les doigts dans ma tabatière, et nous devînmes en un instant si bons amis, que le darga me donna une peau de chèvre, et qu'à mon tour je lui fis cadeau de la tabatière. Tout cela se passait devant ma tente, peu de temps après mon arrivée dans l'empire chinois. Le lendemain, je fis une visite au darga; mais notre amitié de la veille était complétement oubliée. Le terrible homme me menaça de me faire prisonnier, si je ne me hâtais de repasser la frontière. Qu'y avait-il à faire en pareille circonstance? Je priai le prince d'entrer sous ma tente, et lui donnai un morceau de maroquin rouge, en lui demandant la permission de rester dans l'empire céleste jusqu'à ce que mes gens et mes chevaux fussent reposés. J'avais déjà eu le temps de gagner quelques pauvres diables qui s'étaient mis à mon service jour et nuit, et étaient prêts à me raconter tout ce que je désirais savoir. Mon travail terminé, je remontai en selle et repris de grand cœur le chemin de la chaîne Sajan. »

Ce récit montre d'une façon assez piquante que les Chinois sont naturellement très disposés à entrer en rapports avec les étrangers, mais qu'ils sont retenus par la crainte de violer les ordres inspi-

Digitized by Google

rés par la soupçonneuse politique du Céleste-Empire. La Russie a jusqu'ici scrupuleusement respecté toutes ces exigences, et n'a jamais cherché à enfreindre les traités, malgré la timidité des populations mongoles qui habitent au sud des chaînes de l'Altaï. Cette modération sert ses intérêts : le commerce avec la Chine a pris un développement toujours croissant; il donne la vie à la Sibérie entière, pour laquelle il est une source de richesse plus durable et plus sûre que les mines d'or de l'Altaï.

La ville d'Irkoutsk, capitale de la Sibérie occidentale, est bâtie sur l'Angara, rivière qui sort du lac et va se jeter dans l'Iéniséi. L'entrepôt du commerce entre la Russie et la Chine est de l'autre côté du lac, sur la rivière Selenga, dans un lieu nommé Kiachta. C'est là que les produits russes, cotonnades, draps, cuirs, métaux, etc., s'échangent contre le thé. Le dépôt chinois, situé à peu de distance de Kiachta, de l'autre côté de la frontière, se nomme Maimatchin. C'est une petite ville carrée, entourée de palissades et traversée par deux rues rectangulaires et très étroites. Les maisons sont petites et en bois; elles n'ont que deux chambres, dont l'une sert de magasin et l'autre de logement au marchand. Le commerce russe à Kiachta ne consiste qu'en échanges, et se fait sans monnaie d'or ou d'argent. Chaque année, des commissaires russes et chinois déterminent la valeur relative des diverses marchandises. En 1854, les importations et les exportations se sont élevées à 23 millions, et les recettes de la douane de Kiachta ont atteint le chiffre de 11 millions. Les droits d'entrée exorbitans, avec la longueur et la difficulté des transports, expliquent le prix élevé du thé en Russie. Les envois de Kiachta à Moscou et à Nijni-Novgorod se font par terre et par eau. Le premier mode de transport demande ordinairement une année. Par le second, sur l'Angara, l'Iéniséi, l'Obi, l'Irtish, il faut quelquefois, à cause de la courte durée des étés, jusqu'à trois ans pour que les marchandises soient arrivées à leur destination en Russie. De Kiachta même à Irkoutsk, les transports se font généralement par eau ou sur la glace, le long de la Selenga ou sur le lac Baïkal; mais pendant deux mois l'on ne peut suivre cette route, quand la glace est encore trop peu épaisse. On pratique alors dans la neige une route qu'on affermit avec des branches, et en y faisant piétiner des chevaux. A plusieurs reprises, on a essayé de construire une chaussée permanente autour du lac Baïkal : l'impératrice Catherine en avait déjà fait exécuter une sur la chaîne de montagnes qui se nomme Chamar-Daban; mais cette vieille route est aujourd'hui presque impraticable. Un marchand russe, en 1850, en a fait construire une à ses propres frais. Depuis, les études et les progrès se sont multipliés; cependant l'on n'est

Digitized by Google

encore arrivé à aucune solution satisfaisante, et l'on n'a pu réussir à vaincre les obstacles nombreux que présente la configuration des montagnes de cette région. On ne traversait jadis le lac Baïkal que sur de simples bateaux; récemment on a construit des bateaux à vapeur qui rendent de très grands services comme remorqueurs.

Les marchands chinois rencontrent de leur côté de très grands obstacles pour transporter au cœur du Céleste-Empire les marchandises qu'ils achètent à Kiachta. Ils comparent, dans leurs discours, la région située entre cette ville et Péking au dos d'un chameau à deux bosses. Ils ont à traverser deux chaînes de montagnes élevées, et, dans l'intervalle qui les sépare, la plaine sablonneuse qui porte le nom de plateau de Gobi. On a souvent prétendu que le gouvernement chinois avait choisi la route commerciale du Baïkal comme la plus longue et la plus incommode; mais cette accusation ne paraît pas fondée. Le chemin de Sémipolatinsk à Péking, qu'on a quelquefois proposé d'y substituer, est hérissé d'obstacles, et traverse le désert du Gobi sur une longueur beaucoup plus grande que la route de Kiachta à Péking.

Toute la partie du gouvernement d'Irkoutsk qui est située entre le lac Baïkal et la Chine a été en 1851 érigée en un district particulier sous le nom de Transbaïkalie. Cette province est destinée à prendre une très grande importance; c'est là que prennent naissance les rivières qui, en se réunissant, forment l'Amour, ce magnifique fleuve dont la Russie vient d'annexer le bassin à ses possessions asiatiques. Les frontières de la Transbaïkalie ne sont pas encore nettement arrêtées. De nombreux colons sont aujourd'hui fixés dans les vallées de cette montagneuse région. En 1851, la population s'y élevait à 327,908 habitans; sur ce nombre, 183,071 sont dans le district de Wereshne-Udinsk, qui est sur la Selenga, entre Irkoutsk et Kiachta, et 144,310 dans le district de Nertschinsk, célèbre par la richesse de ses mines.

L'Angara, qui sort du lac Baïkal, forme avec l'Iéniséi, dans lequel il va se jeter, une vallée d'une immense longueur : d'Irkoutsk à l'embouchure du fleuve, il y a plus de 5,000 kilomètres. La pente moyenne des eaux sur cette immense étendue n'est que de 8 centimètres par kilomètre : aussi le cours en est-il assez lent. Pourtant l'on trouve sur l'Angara plusieurs rapides dangereux dans des défilés où le fleuve est encaissé entre des rives à pic très rapprochées. Pendant l'été, on descend l'Iéniséi avec des bateaux, tantôt en usant de rames, tantôt avec la voile, en profitant des vents favorables; au retour, on se fait traîner, suivant les latitudes, par des hommes, des chevaux ou des chiens.

A partir de l'Iéniséi, la plaine sibérienne cesse d'être unie; elle

Digitized by Google

se couvre d'ondulations qui deviennent de plus en plus marquées à mesure qu'on avance vers l'est. Le climat devient plus rigoureux, la culture du blé s'y arrête à des latitudes beaucoup plus basses que dans la Sibérie occidentale : d'immenses forêts s'étendent jusqu'au cercle polaire, et au-delà il n'y a plus que des déserts de mousse, entrecoupés de lacs et de marécages. Les vastes régions comprises entre les grands fleuves qui descendent, du sud au nord, vers la Mer-Arctique, sont entièrement abandonnées, dans la partie septentrionale de la Sibérie, à des tribus indigènes qui vivent de la pêche et de la chasse. Les Ostiaques habitent principalement entre les monts Oural et l'Léniséi, les Tungouses et les Samoyèdes occupent le gouvernement d'Léniséisk, enfin la partie la plus orientale du continent est abandonnée aux Iakoutes. Les habitudes de ces nombreuses tribus, pour la plupart nomades, assurent leur entière indépendance; mais il est juste de dire que le gouvernement russe s'est toujours montré fort bienveillant envers ces maîtres primitifs de la contrée, et n'a jamais donné l'exemple de ces actes de violence qui souillent l'histoire de tant de colonies. Les peuples sibériens non slaves sont divisés en trois classes. La première comprend les tribus sédentaires : celles-ci conservent leurs lois, leur religion, sont exemptes du recrutement militaire, et jouissent pourtant de tous les droits de citoyens russes. La seconde classe comprend les tribus nomades, mais qui se fixent sur des points particuliers du territoire pour y demeurer pendant un temps limité; leur indépendance est encore plus complète que celle des tribus de la première classe : comme les populations sédentaires, ces tribus à demi nomades paient un tribut de fourrures et ne relèvent des tribunaux russes qu'en cas de meurtre. Enfin dans la dernière classe rentrent les tribus complétement errantes, qui ne se fixent nulle part et n'envoient qu'irrégulièrement le tribut.

On comprendra mieux à quel genre de dépendance se soumettent les indigènes par un récit que j'emprunte encore au curieux ouvrage de M. Castren. Le voyageur vient d'arriver à Turuchansk, la ville la plus septentrionale de l'Léniséi; plusieurs tribus viennent chaque année y payer l'impôt. « On voyait, dit-il, sur la place du marché des processions d'Ostiaques de l'Léniséi et de Samoyèdes avec leurs costumes variés. Aucune de ces troupes n'oublie de nous honorer d'une visite et de nous interroger sur la santé de sa majesté impériale. On veut savoir si les impôts de l'année précédente sont bien arrivés entre ses mains, et si elle s'en est montrée satisfaite. Les chefs, auxquels on a décerné des caftans rouges et des médailles, présentent leurs remercîmens et promettent de rendre à l'occasion avec fidélité tous les services que l'on peut attendre d'eux. — Mais,

Digitized by Google

ajoute un chef ostiaque, si le tsar n'est pas content de moi, tu le salueras de ma part, tu lui diras de ne pas m'ôter mon rang, et de me faire connaître ses griefs, sur quoi je m'empresserai de transmettre à l'instant le commandement à un plus digne. — Ce discours n'exprimait nullement sa pensée véritable : il croyait en effet être en faveur toute particulière auprès de sa majesté, parce qu'il lui envoyait tous les ans, avec le tribut, un renard noir. Le même chef m'adressa ensuite plusieurs questions relativement à mes fonctions, et dès que mes réponses vagues lui eurent fait comprendre que je n'étais pas le troisième, non pas même le cinquième personnage après l'empereur, il prétendit me faire sentir sa supériorité, et me demanda de lui embrasser la main : il voulut bien néanmoins, après quelque temps, se contenter de me faire vider un verre à sa santé. »

La tolérance et la politique conciliante du gouvernement russe ont facilité le rapprochement entre les Européens et les indigènes; elles ont fini par vaincre dans presque toute la Sibérie la répugnance native que la civilisation inspire en tout temps et en tout pays aux populations sauvages et nomades. En beaucoup de points, les indigènes ont déjà perdu leurs mœurs et jusqu'à leur langue primitive, ils ont consenti à se laisser baptiser. Le christianisme n'a pourtant guère à se glorifier de ces victoires, car, aux yeux de ces peuplades, être chrétien ne signifie guère autre chose qu'être Russe, et elles considèrent le baptême comme le premier acte de sujétion politique. Un grand nombre, pour éviter de s'y soumettre, désertent les grandes vallées, où sont les principaux établissemens des Européens, et vont errer le long des affluens déserts des fleuves sibériens ou dans les vastes forêts où ils prennent leur source. Ce qui est plus singulier, c'est qu'en certains points de la Sibérie la civilisation ait elle-même abdiqué volontairement, et que les Russes aient par degrés échangé leur propre langue pour celle des tribus parmi lesquelles ils habitent. On cite un village, fondé par ordre de l'impératrice Catherine, sur un affluent de la Léna, où personne ne comprend plus la langue russe. Ce fait s'explique quand on connaît la singulière facilité avec laquelle la race slave s'adapte aux mœurs et aux habitudes les plus diverses. Cette race n'en est que plus propre, en définitive, à entrer en contact avec les peuples asiatiques, et elle y fera peut-être plus facilement qu'aucune autre pénétrer les notions premières de la civilisation.

Quelle impression générale doit résulter de ce tableau rapide des frontières et des possessions sibériennes? La nature elle-même en repousse les habitans vers les latitudes les plus méridionales; pourtant la frontière sibérienne, sur son immense longueur, ne s'ouvre au sud qu'en deux points seulement : d'une part sur les grandes plaines

Digitized by Google

de la Tartarie indépendante, de l'autre en Transbaïkalie, dans les vallées où prennent naissance les affluens de l'Amour. Des entreprises que tente la Russie dans ces deux directions dépend l'avenir de la Sibérie. On a récemment rendu compte ici même, avec d'intéressans détails, des expéditions dont la Tartarie indépendante a été le théâtre (1). Je me propose de faire connaître les principaux résultats des tentatives qu'à l'autre extrémité du continent asiatique la Russie a récemment dirigées dans la vallée de l'Amour. Si les premières commencent à lui ouvrir ces régions célèbres de l'Asie centrale où de tout temps se sont jouées les destinées de l'Asie, les secondes lui donnent accès dans des régions neuves où elle ne semble avoir aucune lutte à redouter, ouvrent à son commerce des routes nouvelles, et assurent sa future influence dans les eaux de ce vaste Océan-Pacifique, où toutes les grandes nations cherchent aujourd'hui à développer leurs établissemens ou à en fonder.

L'Amour est le seul fleuve de l'Asie septentrionale qui ne descende point vers la Mer-Arctique; son cours trace un arc immense qui, partant des montagnes situées à l'ouest du lac Baïkal, s'infléchit vers le sud jusqu'au-dessous du 48e degré de latitude : plus loin, il remonte vers le nord jusqu'à l'embouchure, située à la même latitude à peu près que la source. Il y a longtemps que ce magnifique cours d'eau avait attiré l'attention des conquérans de la Sibérie; nous trouvons les renseignemens les plus complets sur leurs anciennes expéditions dans un intéressant mémoire de M. Sverbejef, qui prit part à la première expédition du général Mouravief, et eut l'occasion de faire de curieuses recherches dans les archives sibériennes. Les Cosaques de Tomsk, quand ils arrivèrent pour la première fois dans la Transbaïkalie, vers 1636, reçurent des Tungouses les premiers renseignemens relatifs à l'Amour, et principalement sur la Schilka, qui est l'une de ses sources, et la Zéja, l'un des affluens les plus importans qu'on rencontre en descendant le fleuve. Vers la même époque, les Cosaques d'Iéniséisk obtenaient quelques données vagues sur l'Amour supérieur et la géographie de la Daourie. Pour les compléter, le premier palatin d'Iakoutsk, Pierre Golovine, envoya une expédition dans la Daourie. Poyarkof, à qui il confia cette mission, partit en 1683, et remonta avec cent trente Cosaques l'Aldan, un des affluens de la Léna; il pénétra dans les montagnes qui séparent le système hydrographique de l'Amour des eaux de la Sibérie septentrionale, et arriva dans la vallée de la Brianda, petite rivière qui appartient au bassin du grand fleuve de la Daourie et de la Mantchourie. Il s'y établit, pour quelque temps, au milieu

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril dernier.

Digitized by Google

de peuplades inoffensives qu'il trouva livrées aux travaux de l'agriculture, et sur lesquelles il put aisément prélever l'impôt des fourrures. Poyarkof entendit parler d'une place fortifiée, située en Daourie, sur la Selimja : cette rivière n'est autre que la partie supérieure de l'affluent de l'Amour qui, à son embouchure dans le fleuve, porte le nom de Zéja. Il envoya cinquante Cosaques pour en faire la reconnaissance; mais les Daouriens les obligèrent à se retirer.

En 1644, Poyarkof suivit lui-même la Zéja jusqu'à l'Amour, descendit ce fleuve, en reconnut les affluens, et parvint jusqu'à l'embouchure. Il passa l'hiver chez les Giljakes, qui lui donnèrent en tribut une grande quantité de zibelines. Au printemps, il s'embarqua sur la mer d'Okhotsk, et revint par terre à Iakoutsk, en traversant le nord de la Sibérie. Toutes les peuplades qu'il avait rencontrées dans ce long et aventureux voyage étaient de mœurs si douces et avaient si facilement consenti à payer l'impôt, qu'à son retour Poyarkof déclara hardiment qu'avec trois cents hommes on pourrait faire la conquête définitive de la vallée entière de l'Amour. Cette confiance se conçoit parce qu'il n'avait jamais rencontré les Mantchoux, qui n'avaient alors aucun poste sur le fleuve, et dont il ne connaissait ni le nombre ni les moyens de résistance.

En 1649, le palatin Transbekof permit à Poyarkof de faire une nouvelle expédition. Il enrôla soixante-dix hommes et se dirigea vers l'Amour pour soumettre les Daouriens à l'impôt. Les indigènes prirent la fuite à la nouvelle de son approche et abandonnèrent leurs villages, dont quelques-uns étaient pourtant entourés de palissades et de fossés. Encouragé dans son entreprise, Poyarkof alla chercher de nouvelles recrues; mais il ne retourna pas lui-même en Daourie : un chef nouveau nommé Khabarof, se dirigea l'année suivante avec un corps russe vers l'Amour supérieur. A l'entrée de la vallée de l'Émuri, où plus tard les Cosaques fondèrent leur établissement principal, Khabarof trouva trois petites villes, dont chacune était gouvernée par un chef indépendant. Les indigènes essayèrent de se défendre : les premiers coups de feu abattirent leur courage. Khabarof prit d'assaut leurs villes, tua un grand nombre des habitans et fit beaucoup de prisonniers. Les incursions et les succès des Cosaques commencèrent dès lors à inquiéter les Mantchoux. La première expédition toute pacifique de Poyarkof ne les avait point alarmés; mais dès qu'ils soupçonnèrent de la part des Cosaques de véritables projets de conquête, ils s'apprêtèrent à leur résister. Après ses premiers succès en Daourie, Khabarof descendit l'Amour et alla hiverner sur la partie inférieure du fleuve, à Atchan, où il se fortifia. Il fut bientôt attaqué par une armée de 2,000 hommes, principalement composée de Mantchoux : huit canons furent mis en

Digitized by Google

batterie contre la forteresse cosaque; mais dans une heureuse sortie Khabarof s'en empara et réussit à repousser les Chinois. Il jugea prudent néanmoins de remonter le fleuve, afin de se rapprocher de la Sibérie. Arrivé sur la Kamara, un des affluens de l'Amour supérieur, il envoya des messagers à Iakoutsk pour demander un secours de 600 hommes. Il les avait chargés de répandre les bruits les plus exagérés sur la richesse des contrées d'où ils venaient, dans l'espoir d'y attirer le plus d'hommes possible : la renommée de l'Amour remplit bientôt la Sibérie, et toute la population voulait y courir; on nommait l'Amour la « source de richesse, » le pays qu'il traverse « Chanaan. » A Moscou, l'on projeta une grande expédition en Mantchourie; Démétrius Zinovief fut envoyé avec 150 hommes auprès de Khabarof, avec mission de discipliner les Cosaques de l'Amour et de tout préparer pour l'arrivée prochaine d'une armée de 3,000 hommes. Zinovief eut quelque peine à vaincre les habitudes de brigandage des Cosaques et à les astreindre aux travaux de l'agriculture. Il revint avec Khabarof à Moscou, après avoir choisi son successeur, Stepanof. Celui-ci alla réunir de grandes provisions de blé sur le Sungari dans l'attente d'une armée russe; il remonta ce magnifique confluent de l'Amour à une certaine hauteur, mais rencontra bientôt une nombreuse armée chinoise qui le battit et le força à la retraite. Obligé de revenir vers l'Amour supérieur, il s'arrêta à l'entrée de la vallée Kamara, et construisit une fortification qu'il nomma Kamarsk. En 1655, une armée chinoise de 10,000 hommes vint l'attaquer avec quinze canons : l'assaut fut repoussé, et les Chinois furent mis en déroute. A la même époque, un autre chef, Pachkof, était entré dans le bassin supérieur de l'Amour par une route nouvelle; il avait traversé le lac Baïkal, suivi la Selenga, et était arrivé par les montagnes jusque sur la Schilka. Il fonda en 1658, dans cette partie de la Transbaïkalie, Nertchinsk, depuis si célèbre comme lieu de transportation et centre d'un riche district métallurgique. Pachkof se mit bientôt en communication avec Stepanof, et lui demanda un secours de 100 hommes. A ce moment même, ce dernier était retourné sur le Sungari pour tirer vengeance de sa première défaite; mais il fut de nouveau battu, ses Cosaques se débandèrent et furent faits prisonniers, 17 seulement parvinrent à joindre Pachkof.

Ce désastre mit pour quelque temps un terme aux expéditions russes du côté de l'Amour. En 1654, un Polonais nommé Tchernigowski tua, au moment où il revenait d'une foire, le palatin Obouchof, et s'enfuit avec ses complices du côté de l'Amour; il s'arrêta à l'entrée de l'Émuri, dans un lieu inhabité, qui prit le nom d'Albasin. Ce lieu, célèbre dans l'histoire de la Sibérie, est situé à quelque distance du confluent de la Schilka et de l'Argun, qui, en se réunissant, donnent

Digitized by Google

naissance à l'Amour proprement dit. Le nouvel établissement prospéra; la forteresse s'entoura peu à peu de villages; on cultiva avec succès le froment, le seigle, l'avoine, le chanvre; de nouvelles familles de paysans venaient chaque année s'y établir, et Tchernigowski reçut sa grâce en récompense de son heureuse tentative de colonisation. On éleva bientôt des avant-postes sur l'Amour et la Zéja, et ces empiétemens nouveaux déterminèrent le gouvernement chinois à tenter un effort décisif pour chasser les Russes de la vallée de l'Amour. L'empereur Kang-khi fortifia graduellement la Mantchourie, soumit facilement les tribus tungouses, dont les Cosaques avaient fatigué la longanimité. Après avoir détruit tous les avant-postes cosaques, brûlé leurs villages, l'armée chinoise mit le siége devant Albasin; elle était forte de 15,000 hommes et avait quinze canons : la petite garnison cosaque, qui ne comptait que 450 hommes mal armés et dépourvus de munitions, fut réduite à se rendre, et Albasin fut rasé. Les prisonniers furent emmenés à Péking : leurs descendans y habitent encore, et, quoique devenus entièrement chinois, sont demeurés fidèles à leur religion; c'est même grâce à cette circonstance que la Russie a obtenu le privilége exclusif d'avoir une mission à Péking : le gouvernement chinois exige seulement que le personnel en soit renouvelé entièrement tous les dix ans.

Le fort d'Albasin fut bientôt reconstruit, et cet établissement n'aurait sans doute pas tardé à reconquérir son ancienne importance, si la destruction complète du fort n'eût été stipulée par le traité qui fut signé en 1689 à Nertchinsk entre le ministre chinois et le prince Golovine. Ce traité marque le début des relations diplomatiques entre le Céleste-Empire et la Russie. Golovine trouva les ambassadeurs chinois, assistés de deux jésuites habiles, Gerbillon et Pereira, à la tête d'une armée de 10,000 hommes. Craignant d'engager la guerre et de mettre en danger les colonies naissantes du lac Baïkal, il consentit à abandonner à la Chine toute la vallée de l'Amour. D'après la lettre du traité, une rivière nommée Gorbitza devait, sur toute sa longueur, servir de frontière; aujourd'hui, en y regardant de plus près, les géographes sibériens ont découvert qu'il y a deux Gorbitza : l'une qui se jette dans la Schilka, une des sources de l'Amour, et l'autre dans l'Amour même. La première avait longtemps servi de limite, mais en arguant d'une erreur on a pu récemment reculer la frontière jusqu'à la seconde sans enfreindre les traités. Il est certain qu'à l'époque où ces traités furent signés, on n'avait que de grossières notions sur la géographie de cette partie de la Sibérie orientale, et qu'aujourd'hui même on ne la connaît encore que bien imparfaitement. Au-delà de la Gorbitza, la frontière, suivant ces anciennes conventions, devait être tracée par les monts

Digitized by Google

Stanovoï, qui forment le point de partage entre les eaux qui coulent vers le nord et celles qui, au sud, vont descendre dans l'Amour. Cette ligne de faîte s'abaisse en réalité tellement du côté de la mer d'Okhotsk, qu'il est à peu près impossible d'y trouver une limite naturelle.

C'est à une époque toute récente que la région, imparfaitement connue lors de la conclusion du traité de Nertchinsk, a été de nouveau visitée. Pendant les années 1844 et 1845, M. de Middendorf s'assura que les frontières entre la Sibérie et la Mantchourie sont de ce côté tout à fait incertaines. Dans les territoires qu'on s'était habitué à considérer comme appartenant à la Russie, il rencontra des peuplades qui paient tribut à la Chine, et dans la région qu'on supposait chinoise il en trouva d'autres qui se croient soumises à la Russie; quelques-unes même, de crainte d'erreur, envoient le tribut des deux côtés. Les peuples qui habitent les vallées et vivent de la pêche restent généralement soumis à la Chine, tandis que les tribus tungouses, qui errent dans les districts élevés et montueux, se regardent comme tributaires de la Sibérie russe, aussi bien sur le versant méridional que sur le versant septentrional des monts Stanovoï et des chaînes qui leur font suite. Comme les rivières entrent dans les montagnes et les traversent, il en résulte que les tributaires des deux nations se trouvent en quelque sorte mêlés.

Quand le traité de Nertchinsk assignait comme limite la chaîne Stanovoï, les géographes chinois, suivant M. de Middendorf, ne prétendaient pas la placer au point de partage des eaux qui vont les unes vers le nord, les autres vers le sud, mais sur le bord méridional de la grande région plus ou moins montueuse que traversent sur une grande longueur les affluens de l'Amour. Cette interprétation faisait rentrer dans le domaine de la Russie une région très étendue qu'auparavant elle n'embrassait pas dans ses possessions. M. de Middendorf suivit lui-même ces limites nouvelles, traversa les affluens de l'Amour au sortir des montagnes, et trouva plusieurs monticules que les Chinois avaient élevés pour marquer leurs frontières. Il fit connaissance dans ce voyage avec quelques tribus qui depuis cent soixante ans envoyaient à Iakoutsk un tribut de fourrures qu'on avait toujours reçu sans en connaître exactement l'origine. M. de Middendorf put s'assurer aussi que, dans les vallées presque inhabitées des affluens de la rive gauche de l'Amour, la domination chinoise est devenue extrêmement précaire.

On se contentait ainsi au début de reculer la frontière sibérienne, en interprétant les anciens traités de la manière la plus favorable: mais des circonstances nouvelles vinrent bientôt précipiter le cours des empiétemens de la Russie dans la Mantchourie. En 1854, pen-

Digitized by Google

dant la guerre d'Orient, sur la nouvelle qu'une escadre anglo-française devait aller visiter les établissemens du Kamtchatka, le gouvernement russe jugea nécessaire d'envoyer des renforts à la faible garnison de Petropavlovsk. Une expédition fut organisée par le général Mouravief, gouverneur de la Sibérie orientale; elle prit, pour aller au Kamtchatka, le chemin de l'Amour, et recueillit les premiers renseignemens sur ces régions jusqu'alors entièrement inconnues. Le lieutenant Popof dessina, dans cette rapide reconnaissance, une carte générale de l'Amour. Ce premier voyage révéla au général Mouravief l'importance de ce fleuve magnifique : il comprit que la possession des régions qu'il traversait assurerait un avenir nouveau aux colonies de la Sibérie. Il descendit depuis l'Amour à trois reprises différentes, et y réunit de nombreux et précieux documens sur la géographie de la Mantchourie, sur ses ressources, sur les mœurs et le caractère des tribus qui l'habitent. De son côté, l'amiral Poutiatine, chargé d'aller négocier de nouveaux traités avec le Japon, mit à profit son séjour dans les parages de la mer d'Okhotsk pour remonter l'Amour depuis l'embouchure jusqu'au fort cosaque Ust-Strelotschnaja, placé au confluent de l'Argun et de la Schilka. Il n'avait à son service qu'un mauvais bateau à hélice, le *Nadeschda,* qui employa soixante-seize jours à parcourir cette distance. Aujourd'hui l'on voyage beaucoup plus rapidement sur l'Amour. Dès 1857, la *Léna* a fait ce voyage en trente jours; en 1858, on compte déjà six bateaux à vapeur sur l'Amour, et on le remonte en vingt jours de Nicolaïef à la Transbaïkalie. Pendant le voyage de l'amiral Poutiatine, M. Petchurof a fait de nombreuses observations astronomiques, et a pu tracer ainsi une carte rectifiée du fleuve, dont l'exactitude ne laisse plus rien à désirer. Depuis, M. Rochkof a complété le travail de M. Petchurof par des déterminations astronomiques faites en divers points voisins de l'embouchure du fleuve. La géologie et la flore de l'Amour ont été l'objet d'études spéciales de M. Permikin, qui prit part à la première expédition de 1854, et depuis de MM. Maak, Maximovitch et Ruprecht. L'ethnographie n'a pas été négligée dans ces diverses expéditions, et nous sommes en possession de précieux détails sur les tribus de la vallée de l'Amour comme sur les établissemens que les Mantchoux y conservent encore.

L'Amour dessine un arc immense depuis la Transbaïkalie, où ce fleuve prend sa source, jusqu'à la Manche de Tartarie. Ses principaux affluens sont, sur la rive gauche, la Zéja et la Burija, dont les vallées sont à peu près désertes, et qui sortent des chaînes montueuses placées sur le prolongement des monts Stanovoï. Sur la rive droite, dans la région où l'Amour atteint la latitude la plus méridio-

Digitized by Google

nale, il a pour affluent le Sungari. A vrai dire, il est difficile de décider lequel de l'Amour ou du Sungari mérite le mieux le titre de fleuve : le Sungari amène toutes les eaux de la Mantchourie méridionale, et paraît être plus important, parce qu'il garde sa direction première en se réunissant à l'Amour, tandis que celui-ci se trouve dévié vers le nord, après avoir, depuis sa source, toujours coulé du côté du sud.

On pourrait appeler Amour supérieur toute cette portion du fleuve qui précède le confluent du Sungari et se dirige du nord au sud, et Amour inférieur la partie du fleuve qui s'étend depuis ce point jusqu'à l'embouchure. Ces deux branches ont à peu près la même longueur. L'Amour supérieur offre des parties admirablement adaptées à la colonisation. A partir du point où il commence à porter son nom, il traverse une région très montueuse, mais des deux côtés du fleuve s'ouvrent un grand nombre de vallées latérales qui offrent de fertiles pâturages et des forêts magnifiques. L'ancienne ville d'Albasin était située à l'entrée de l'Émuri, qui sans doute a donné son nom au fleuve Amour, et les émigrans sibériens se sont hâtés d'y former un établissement. Toute la région de l'Amour qui confine à la Transbaïkalie se colonise rapidement; déjà vingt mille Sibériens s'y sont portés, et chaque jour ce nombre va croissant.

En descendant le fleuve, on rencontre les premiers postes des Mantchoux, qui surveillent les tribus de l'Amour, à l'entrée d'une belle vallée formée par la Kamara. Ces postes consistent en quelques huttes et ne sont habités que pendant une partie de l'année; au-delà de la Kamara, le fleuve traverse jusqu'à la Zéja un pays montueux couvert d'épaisses forêts et presque désert; la vallée s'élargit, au sortir des montagnes, en immenses plaines où l'on n'aperçoit plus de forêts. Au confluent de l'Amour et de la Zéja est une ville chinoise du nom d'Aigunt. Un grand nombre de villages entourés de jardins et de champs sont groupés dans cette partie de la vallée. Nous emprunterons à un intéressant récit de M. Sverbejef la description de ces établissemens chinois. M. Sverbejef avait été envoyé en avant de la flottille russe, avec un interprète et une petite troupe, pour transmettre une dépêche au gouverneur de la ville chinoise. On descendit dans le premier village pour chercher un messager: les Chinois effrayés se prosternaient devant les Russes. Bientôt, rassurés par leurs protestations pacifiques, ils les invitèrent à entrer dans leurs cabanes, leur offrirent des pipes et du tabac. Les maisons ne contiennent qu'une seule chambre : quatre murs, bâtis avec des briques non cuites et de l'argile, supportent la charpente du toit, recouvert en chaume. Les fenêtres sont grandes et fermées avec du papier. Le long des murailles court un long poêle, sorte de tuyau qua-

Digitized by Google

drangulaire, chauffé avec du bois et des roseaux, qui sert de siége pendant le jour et de lit pendant la nuit. Une table est toujours prête pour le thé; à côté est une grande chaufferette où l'on fait bouillir l'eau et où l'on allume les pipes, qu'hommes, femmes et enfans ont continuellement à la bouche. Les Mantchoux cultivent eux-mêmes ce tabac, qui est très fin, ressemble beaucoup au tabac japonais, et, comme celui-ci, est d'un goût faible, mais très agréable. Les villages n'ont point de rues; chaque maison est entourée de jardins très bien cultivés. Les Russes attendirent quelque temps la réponse du gouverneur. Enfin deux employés chinois, habillés de *kourmas* bleus et la tête couverte d'un bonnet surmonté de boules qui indiquaient leur rang, vinrent les chercher pour les conduire à Aigunt. On les fit débarquer dans le port, où se trouvait réunie la flottille chinoise de l'Amour, composée d'une trentaine de jonques environ. La garnison de la ville, que les Mantchoux nomment Sachaljan-Ula, était assemblée sur les bords du fleuve : elle se composait d'un millier d'hommes couverts de *kourmas* en lambeaux et de toutes couleurs, armés de bâtons ou de piques, quelques-uns de fusils. D'autres portaient de grands arcs et des carquois. Une foule immense se pressait autour des soldats, et les enfans entraient même dans les rangs. Quand la confusion était au comble, les Mantchoux rétablissaient l'ordre à grands coups de bâton, spectacle pénible et risible à la fois. Une batterie défend l'accès du port, si l'on peut donner ce nom à dix affûts couverts de grandes housses rouges, sous lesquelles M. Sverbejef soupçonne fortement qu'on n'aurait point trouvé de canons.

Les Russes, précédés et suivis d'une nombreuse escorte, se dirigèrent vers la forteresse, où résidait le gouverneur. La ville est entièrement bâtie en bois, elle s'étend le long du fleuve sur 4 kilomètres environ de longueur. Les maisons sont entourées de cours, bordées de haies; un grand nombre de tourelles, ornées de grosses boules, de drapeaux et de figures sculptées, donnent à l'ensemble de la cité chinoise un aspect des plus bizarres. Les Russes regardaient avec une grande curiosité les femmes chinoises, parce qu'ils n'en avaient jamais vu jusque-là; le séjour de Maimatchin, comme de toutes les villes limitrophes de la Sibérie, leur est en effet complétement interdit. Les femmes mantchoues ne ressemblent en rien à celles des Tungouses, des Buriates et des Ostiaques. Elles sont beaucoup plus jolies; quelques-unes pourraient affronter la critique européenne la plus exigeante : elles sont brunes et ont des yeux noirs d'une remarquable vivacité. Elles portent une robe bleue à manches larges, et leurs cheveux sont relevés à la chinoise. Les Russes remarquèrent avec surprise qu'elles avaient toutes la tête coquettement ornée de fleurs rouges et roses, bien que la matinée fût très peu avancée. Ils

Digitized by Google

ne purent savoir si les fleurs étaient leur coiffure habituelle, ou si elles avaient voulu se parer pour recevoir les étrangers.

A l'entrée de la forteresse, grand carré entouré d'une palissade, commencèrent les cérémonies inséparables de toute réception officielle dans le Céleste-Empire. Il fallut traverser quatre cours d'honneur avant d'arriver au tribunal où se tenait le gouverneur. Dans la première cour, les Russes furent obligés de déposer leurs sabres: dans la dernière cour, il fallut se préparer à saluer convenablement le gouverneur. Pendant ce temps, on pouvait admirer les instrumens de torture dont l'enceinte était remplie. Le gouverneur attendait les Russes sur une haute estrade; il était assis devant une table qui portait des plumes, un encrier et les sceaux. C'était un homme d'une figure très fine et très intelligente, vêtu d'un *kourma* jaune; sa calotte était ornée d'une boule bleue et de trois queues de zibeline. Il répondait avec beaucoup de dignité au discours de l'interprète russe, quand un vieillard entra en courant et annonça, avec tous les signes d'une grande épouvante, l'arrivée de bateaux qui *fumaient et empestaient le fleuve*. Le mandarin ne parut point partager sa frayeur, mais se mit en route avec les Russes vers le port, et alla faire, avec toute sa suite, une visite au général Mouravief, qui le reçut avec les plus grands honneurs, et lui signifia son intention d'aller jusqu'à l'embouchure de l'Amour.

Au-delà d'Aigunt, l'Amour parcourt en serpentant une longueur de 200 kilomètres; les nombreuses îles qui l'entrecoupent forment dans cette partie de la vallée comme un long archipel. Le fleuve reçoit ensuite les eaux d'un affluent important, nommé Burija. La vallée de cette grande rivière est peu fréquentée, et l'on ne put obtenir que très peu de renseignemens sur son cours. Pourtant, par sa position vers le milieu du bassin de l'Amour et dans une région très accessible et très favorable à la colonisation, la Burija mérite d'être signalée, et M. Petchurof ne craint pas d'affirmer qu'un des premiers et des plus importans centres de colonisation s'établira au confluent de cette rivière. Au-dessous de ce point, l'Amour s'enfonce de nouveau dans les montagnes, et traverse, entre des défilés très pittoresques, une chaîne assez élevée. Dans cette région sauvage et inhabitée, le fleuve se précipite avec une vitesse de cinq nœuds à l'heure. Il se ralentit bientôt en entrant dans de nouvelles plaines: il y parcourt les bras d'un long archipel qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Sungari, cet immense affluent qui descend de la Mantchourie méridionale. La vallée du Sungari est la partie la plus peuplée de toute la province : la fertilité de ses bords, le cours lent et sûr du fleuve y ont attiré un grand nombre d'habitans. Giren-Choten, ville située sur le Sungari, est trois fois plus considérable qu'Aigunt :

Digitized by Google

c'est là que se trouvent les chantiers où l'on construit tous les bateaux qui naviguent sur l'Amour.

C'est au confluent du Sungari que commence l'Amour inférieur : jusqu'à ce point, ce fleuve pénétrait dans des contrées de plus en plus méridionales et par conséquent plus fertiles. Au-delà, il remonte graduellement vers le nord. Jusqu'à l'Ussuri, confluent qui sort encore de la Mantchourie méridionale, la vallée, quoique à peine habitée, présente les indices d'une très grande fertilité; elle est bordée de beaux pâturages, et nulle part le fleuve n'est plus poissonneux. La vallée de l'Ussuri a été décrite par un missionnaire français, le père de La Brunière, coadjuteur du vicaire apostolique de la Mantchourie. Il y passa tout un hiver à prêcher l'Évangile aux familles tungouses qui l'occupent. La population y est très clair-semée : elle ne dépasse point 800 âmes; sur ce nombre, on compte 200 Chinois, dont quelques-uns font le commerce, mais dont la plupart sont venus chercher un asile chez les Tungouses. Les habitans de la vallée ont pour occupation principale, après la pêche et la chasse, la recherche d'une racine très précieuse et très rare, qui jouit sans doute de propriétés médicinales, et qui s'envoie en Chine. Un naturaliste russe, M. Léopold Schrenk, a aussi parcouru une partie de la vallée de l'Ussuri, et dans son rapport adressé à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, il la représente comme formée de plaines très fertiles, où croissent toutes les plantes et les légumes de l'Europe. Cette année même, les Russes ont dû y fonder leurs premiers établissemens.

Au-delà de l'Ussuri, la vallée s'élargit davantage; sur les belles plaines que baigne le fleuve vivent les tribus à demi nomades des Goldes. Ces tribus partagent leur temps entre l'agriculture et la pêche. Leurs mœurs sont d'une extrême douceur, et les Russes qui firent partie de la première expédition furent étonnés de la complaisance qu'ils mirent à les guider dans les inextricables canaux qui font de tout l'Amour inférieur un véritable labyrinthe. Cette multitude d'îles et de bras y rend la navigation assez difficile, d'autant plus que le courant est quelquefois si fort qu'à la remonte on est obligé de choisir les passages les moins profonds, et qu'alors on court le risque de s'échouer.

Dans la partie extrême de son cours, l'Amour atteint une immense largeur, et en outre il communique avec plusieurs grands lacs. Le fleuve court à peu près parallèlement aux rives de la Manche de Tartarie, depuis le premier de ces lacs, qui se nomme Kisi, jusqu'à son embouchure. Le lac Kisi n'est séparé de la côte que par un intervalle de 16 kilomètres, quoique le fleuve, avant d'aller se jeter à la mer, ait encore, depuis ce point, un parcours de plus de 200 kilo-

Digitized by Google

mètres. Le lac Kisi, encaissé par des montagnes, a 43 kilomètres de long et 10 kilomètres de largeur moyenne. C'est un admirable bassin naturel tout préparé pour le commerce de l'Amour; aussi cet emplacement a-t-il déjà attiré l'attention des Russes. Deux forts y ont été établis : le fort Mariinsk sur les bords mêmes du lac, le fort Alexandrovsk sur la Manche de Tartarie, dans une baie qui porte le nom français de Castries, de l'autre côté de l'arête montagneuse qui sépare le lac Kisi de la mer. On songe à établir sur ce point un chemin de fer, ou au moins une chaussée ordinaire. A partir du lac Kisi s'étend entre la mer et l'Amour une chaîne de montagnes couvertes de forêts vierges et impénétrables. Les bords du Bas-Amour sont à peu près déserts. On n'y trouve çà et là que quelques misérables huttes, habitées par des tribus qui ont subi, moins que celles de l'Amour supérieur, l'influence des Mantchoux. A l'entrée de l'Amour, on a élevé la forteresse de Nicolaïevsk, destinée à devenir la station principale de la Russie dans ces parages. La flotte du Kamtchatka, qui autrefois hivernait dans le magnifique port de Petropavlovsk, aura désormais pour station d'hiver l'île Wait, située dans le liman de l'Amour. Le climat du Kamtchatka est trop rigoureux pour qu'on persiste plus longtemps à y garder des établissemens, aujourd'hui que l'occupation du bassin de l'Amour livre à la Russie une longue ligne de côtes plus méridionales.

Les cartes russes les plus récentes font déjà rentrer dans le territoire de la Sibérie, outre la rive gauche de l'Amour, une grande partie de la rive droite. La côte de la Manche de Tartarie jusque vers le 45e degré de latitude et l'île Sachalin tout entière s'y trouvent comprises. Une fois qu'elle aura consolidé sa domination sur l'Amour, la Russie cherchera sans doute à pénétrer dans les parties méridionales de la Mantchourie, et jettera les fondemens d'un empire situé sur l'Océan-Pacifique. Sans chercher à pénétrer les mystères d'un avenir encore lointain, on peut dès aujourd'hui affirmer que les établissemens russes de l'Amour sont destinés à prospérer. Ce fleuve est navigable sur toute sa longueur, et l'on peut remonter la Schilka, son affluent sibérien, jusqu'à Tchita. Ce lieu, qui n'était qu'une pauvre bourgade perdue au fond de la Transbaïkalie quand les exilés du 14 décembre 1826 y furent envoyés, est devenu aujourd'hui une ville importante, et il sera un jour l'entrepôt principal du commerce de l'Amour. Cette voie fluviale est le débouché naturel des produits de la Sibérie, qui sont beaucoup plus nombreux et plus abondans qu'on ne le croit, et consistent principalement en blé, fourrures, viande salée, bois, métaux. La Sibérie pourra recevoir directement par l'Amour une foule de marchandises qui aujourd'hui ne lui arrivent que par la coûteuse voie de terre.

Digitized by Google

L'on ne verra plus certains objets de première nécessité atteindre dans la Sibérie orientale des prix vraiment fabuleux, quand le bassin du fleuve sera, comme la Californie, devenu un des marchés de l'Océan-Pacifique. Déjà, par la voie des îles Sandwich, des relations se sont nouées entre les états américains et les établissemens russes; le Japon lui-même a demandé à commercer sur l'Amour, et y a envoyé quelques navires. De magnifiques gisemens de houille ont été découverts sur l'Amour même et dans l'île Sachalin, admirablement placée pour approvisionner la navigation à vapeur dans les parages septentrionaux de l'Océan-Pacifique et les mers du Japon. Enfin à tous ces avantages il faut encore ajouter la richesse des pêcheries de ces parages éloignés, que les Américains seuls parcourent aujourd'hui, mais que les Sibériens vont bientôt leur disputer.

L'occupation de la Mantchourie inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de la Sibérie. En étudiant la géographie générale des possessions asiatiques de la Russie, nous avons vu qu'au-delà de l'Oural cette puissance ne peut s'agrandir que dans deux directions : du côté du lac Aral ou du côté de l'Amour. Vers laquelle de ces deux directions la Sibérie doit-elle chercher à reculer ses limites? La nature des régions qui avoisinent le lac Aral et les fleuves qui s'y jettent, les habitudes guerrières des populations de Khiva, de Bokhara, de Kokand, opposent de sérieux obstacles aux tentatives d'une colonisation régulière, et pendant longtemps au moins la Russie ne pourra fonder de ce côté que des postes et des établissemens purement militaires. La belle vallée de l'Amour appelle au contraire l'émigration; les tribus éparses qui l'habitent ont un caractère si doux et si pacifique, qu'elles sont plutôt des auxiliaires que des ennemies : aussi c'est de ce côté que se tournent aujourd'hui, en Sibérie, tous les regards et toutes les espérances. C'est peut-être vers les régions qui avoisinent l'Hindou-Kousch que la Russie ambitionnerait le plus d'étendre son influence, et il n'est pas impossible qu'on caresse secrètement le désir de balancer l'influence de l'Angleterre en Asie; mais les rêves politiques qu'on nourrit à Saint-Pétersbourg n'occupent guère les esprits en Sibérie. Les habitans des immenses contrées situées au-delà de l'Oural regardent déjà moins du côté de l'Europe que de la Chine et du grand Océan-Pacifique. La population de la Sibérie orientale commence à égaler celle de la Sibérie occidentale, et le mouvement de la colonisation se porte de plus en plus vers l'Orient.

La Russie n'a aucun intérêt à contrarier le mouvement naturel d'expansion qui entraîne la Sibérie vers l'Océan-Pacifique. Ce n'est qu'en facilitant les projets, en flattant les espérances des populations qui habitent au-delà de l'Oural, qu'elle peut conserver quelque

Digitized by Google

force aux liens qui l'unissent à ces lointaines colonies asiatiques. L'histoire passée de la Sibérie n'est point de nature à exalter dans la pensée des Sibériens le souvenir de la mère-patrie. Ils savent que la conquête des territoires qu'ils habitent n'a coûté à la cour moscovite aucun sacrifice, et qu'elle fut due entièrement aux entreprises privées des Cosaques que l'esprit d'aventure et de rapine poussa au-delà de l'Oural. Ils se souviennent encore de la destruction d'Albasin, et se rappellent que la Russie abandonna les Cosaques dans la lutte, aussi hardie que persévérante, qu'ils avaient commencée contre le Céleste-Empire. Les traditions nationales ne relient donc que bien faiblement la Sibérie à la Russie : la nature les sépare plus qu'elle ne les unit; les sentimens, les souvenirs de ceux qui viennent peupler la colonie élèvent une barrière morale entre la Russie asiatique et la Russie européenne. C'est en Sibérie que le serf trouve l'indépendance qui lui était refusée dans son pays, l'exilé politique une patrie nouvelle, le sectaire la liberté de conscience, le criminel vulgaire des solitudes où sa honte s'efface et s'oublie. Ces élémens variés tendent à composer une société tout à fait nouvelle dont un sentiment commun relie tous les membres, le besoin de la liberté. Les Sibériens se trouvent répandus sur des régions trop vastes et trop faiblement peuplées pour que le joug d'une autorité quelconque puisse s'y faire sentir avec quelque force. Une grande destinée attend sans doute cette nation naissante, qui un jour peut-être balancera la puissance américaine dans une partie de l'Océan-Pacifique; mais cet avenir est encore si lointain, que la Russie devra longtemps encore présider à ses développemens. Il appartient aux grandes nations d'en faire naître d'autres autour d'elles. L'Angleterre a préparé la grandeur des États-Unis, et jette aujourd'hui dans l'Australie et dans l'Inde les fondemens d'empires dont la domination doit lui échapper un jour. La Russie a pour devoir d'introduire le christianisme et la civilisation européenne dans le nord de l'Asie : elle doit poursuivre ce but par tous les moyens, lors même qu'elle préparerait ainsi l'indépendance future de l'empire qu'elle est occupée à étendre au-delà de l'Oural.

AUGUSTE LAUGEL.

Digitized by Google

LA

MONARCHIE DE LOUIS XV

II.

L'EUROPE ET LA DIPLOMATIE FRANÇAISE PENDANT LA RÉGENCE.

I. *Mémoires du duc de Saint-Simon.* — II. *Mémoires secrets de Duclos.* — III. *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne.* — IV. *Histoire de la Régence*, par Lémontey. — V. *Journal de Barbier.* — VI. *Mémoires du marquis d'Argenson.* — VII. *Las Memorias del marchese de San-Felipe*, etc.

I.

Le souci constant des gouvernemens menacés, c'est de chercher la force qui leur manque. Leur action se dirige toujours vers ce but, qu'une préoccupation naturelle leur fait estimer aussi utile au pays qu'à eux-mêmes. Les intérêts nationaux sont-ils opposés à ceux du pouvoir, on peut s'attendre à voir les traditions sacrifiées aux expédiens, et les alliances temporairement avantageuses l'emporter sur les alliances d'une utilité permanente. Ces intérêts concordent-ils, les périls du pouvoir profiteront au pays, car il agira avec la puissance d'un gouvernement rehaussée par l'énergie d'une faction.

La régence fut à ses débuts un établissement faible et contesté : nous l'avons vue, malgré la popularité des premiers jours, constituer une administration collective impuissante jusqu'au ridicule (1), et contre laquelle ne tardèrent pas à s'élever toutes les influences qui l'avaient faite ou acclamée depuis le parlement jusqu'au jansénisme.

(1) Voyez la livraison du 1er juin.

Digitized by Google

Si la réaction contre le système de Louis XIV avait déterminé le triomphe du duc d'Orléans, à qui les haines publiques assuraient le bénéfice de ses longues disgrâces, si l'impérieux mouvement de l'opinion avait empêché les hommes de la vieille cour de produire le système d'une régence étrangère exercée par procureur tel qu'il était consigné dans les instructions de l'ambassadeur d'Espagne, le titre du neveu de Louis XIV à l'exercice du pouvoir suprême n'était pas moins dénié par tous les mécontens dont les espérances s'abritaient sous la protection du nom et de la puissance de Philippe V.

Une difficulté beaucoup plus sérieuse menaçait d'ailleurs le régent. Louis XV enfant était d'une complexion tellement délicate et d'une si chétive apparence qu'il y avait fort à craindre que ce reste du sang du roi son aïeul n'échappât point au sort qui semblait le poursuivre. Durant les trois premières années de la régence, la France et l'Europe considérèrent cette catastrophe comme à peu près certaine; mais l'événement que la calomnie supposait hâté par les vœux du premier prince du sang, et qu'elle allait jusqu'à dire préparé par d'atroces machinations, était précisément l'effroi de sa pensée, le souci permanent de sa vie, car une telle perspective arrachait forcément le régent à la voluptueuse indolence qu'il tenait pour l'avantage le mieux constaté du pouvoir. Ce prince pensait en effet que la mort, alors si probable, du jeune roi susciterait une question qui, en changeant le cours des destinées de la France et en bouleversant l'économie de toutes les stipulations diplomatiques, le toucherait directement lui-même dans son honneur plus encore que dans son ambition. Il savait fort bien que Philippe V, malgré les termes du traité d'Utrecht et les engagemens pris par son aïeul envers l'Europe, malgré sa propre renonciation à la couronne de France, adressée à Paris et renouvelée à Madrid devant les cortès espagnoles (1), ne manquerait pas de réclamer l'héritage de la monarchie française au préjudice de la maison d'Orléans, à laquelle cet héritage était dévolu par les actes les plus solennels. Aucun cabinet n'ignorait que le roi d'Espagne, pleinement convaincu que nulle stipulation n'avait pu infirmer le droit qu'il tenait de sa naissance, était résolu à en appeler aux armes en protestant contre des traités et des renonciations qu'il n'avait, disait-il, souscrits que par

(1) L'article 6 du traité d'Utrecht contient l'énoncé des actes concernant les renonciations respectives du roi Philippe V au trône de France, et des ducs d'Orléans et de Berri au trône d'Espagne. Les principaux sont la renonciation du roi d'Espagne faite à Madrid le 5 novembre 1712, et la confirmation postérieure de la même renonciation devant les états de Castille; les renonciations du duc de Berri et du duc d'Orléans à la couronne d'Espagne, données dans le courant de la même année et enregistrées au parlement; les lettres patentes du roi, également enregistrées, admettant et consacrant à jamais les susdites renonciations. (Voyez Dumont, *Corps diplom.*, t. VIII, p. 339.)

Digitized by Google

contrainte. Il était de notoriété publique que, si le prince de Cellamare n'avait pas fait valoir les droits de son maître lors de la mort de Louis XIV, c'est que cet agent judicieux avait reculé devant une impossibilité démontrée, et que l'on comptait trouver plus tard pour réclamer la royauté une force et des appuis qui avaient manqué pour réclamer la régence.

Pendant que le duc d'Orléans déjouait les intrigues des légitimés, fauteurs secrets de toutes les agitations dans les parlemens et dans la noblesse provinciale, il voyait donc se préparer une crise dynastique de nature à renverser par leur base les traités qui, après de si terribles perturbations, avaient rendu la paix à la France; il se voyait lui-même dans l'alternative, ou de monter sur le premier trône du monde, ou d'être enterré vivant dans l'impuissance et dans la honte, s'il était supplanté par un monarque qui ne tenait plus à la France que par sa foi dans un titre considéré par lui comme imprescriptible. Le régent se trouva dès lors conduit à gouverner de manière à résoudre à son profit ce grand problème de l'avenir, si un funeste événement venait à le poser. Il chercha des alliances destinées à garantir son droit et à le fortifier contre l'Espagne; menacé par ses ennemis d'une revendication qui ne blessait pas moins les droits de la nation que les siens, il dut s'efforcer d'élever ses ressources à la hauteur de ses périls. Dans cette pensée, il se lia étroitement avec l'Angleterre, où la maison de Hanovre rencontrait alors devant elle des difficultés de la nature de celles que redoutait la maison d'Orléans; puis, complétant l'ensemble du système ébauché par le traité de 1717, il s'engagea bientôt par le traité de la quadruple alliance, conclu avec la Grande-Bretagne, la Hollande et l'empire, dans une politique aussi nouvelle pour la France que l'était alors la situation du pays. Le régent parut prendre le contre-pied de la politique de Louis XIV, allant un moment jusqu'à relever les Pyrénées en faisant la guerre à l'Espagne avec le concours des forces britanniques.

L'association soudaine des intérêts de la France avec ceux de l'Angleterre et la solidarité établie entre deux maisons menacées par un prétendant, toute cette diplomatie de lord Stanhope et de l'abbé Dubois, machine de guerre montée contre les deux cours de Saint-Ildephonse et de Saint-Germain, était inspirée sans nul doute par l'intérêt direct et personnel du duc d'Orléans; mais pour être personnelle, cette politique-là était-elle donc mauvaise? La nation n'avait-elle pas un intérêt au moins égal à celui du régent à faire avorter, par un changement radical dans le système de ses alliances, des prétentions qui n'auraient laissé subsister de l'œuvre de Louis XIV que l'apparence, puisque la monarchie française eût été subordon-

Digitized by Google

née à son tour à la monarchie délabrée dont la tutelle lui avait été si onéreuse? Le devoir de la France n'était-il pas d'ailleurs de défendre l'indépendance de sa propre politique contre les caprices d'une reine aveuglée par la tendresse et l'ambition? Enfin, dans l'état d'épuisement amené par un demi-siècle de guerres, n'avait-elle pas un intérêt du premier ordre à maintenir les traités qui lui avaient coûté si cher contre l'agitateur irrévocablement résolu à les renverser? Pour apprécier avec équité la conduite du régent et celle du cardinal Dubois, il faut d'abord résoudre cette question-là et se rendre compte des extrémités auxquelles la France aurait été conduite, si elle n'avait pas résolûment rompu avec l'Espagne gouvernée par Alberoni.

Lorsqu'il accepta le testament de Charles II, Louis XIV croyait assurer la paix du monde par l'union de deux grandes nations longtemps rivales, et garantir la prépondérance de la France en donnant la marine espagnole pour auxiliaire à ses armées; mais ce plan, où la grandeur n'excluait pas la prudence, avait cessé d'être exécutable depuis qu'Élisabeth Farnèse était entrée dans la couche de Philippe V, et que le fils d'un jardinier de Parme gouvernait la Péninsule avec une plénitude d'autorité que n'avait pas possédée Ximenès. Durant dix années, une pensée de tout point contraire à celle de Louis XIV anima le cabinet de Madrid, et s'y produisit d'une manière tellement aveugle et avec des allures tellement passionnées, qu'il devenait aussi impossible de la contredire que périlleux de la combattre.

Noyé dans les tristesses de l'hypocondrie et cachant au fond des bois une vie assiégée par mille fantômes, le petit-fils du grand roi, énervé par une sorte de libertinage conjugal, ne s'appartenait plus à lui-même. Une seule espérance faisait passer quelques éclairs dans la nuit de cette âme désolée, c'était celle de gouverner un jour par lui-même ou par l'un des infans issus de ses deux mariages cette France au génie de laquelle il n'était pas moins étranger par sa nature que par ses habitudes. Les hommes les mieux renseignés sur les dispositions de ce prince, qu'ils aient écrit en français comme Louville, ou en espagnol comme le marquis de San-Felipe, sont unanimes pour attester la persistance de cette pensée, fomentée par la femme qui dominait son esprit et ses sens. Ne supportant pas l'idée de laisser sans couronne et sans grands établissemens les fils qu'elle avait donnés à la caducité prématurée du roi d'Espagne, cette mère, dont l'ambition s'allumait au foyer de ses tendresses, avait fait contre la paix du monde le serment d'Annibal. Afin d'atteindre un but qu'elle ne prenait pas même le souci de dissimuler, elle était résolue à bouleverser tous les traités qui en avaient fixé l'état terri-

Digitized by Google

torial, en allumant une guerre générale dont son conseiller italien se flattait d'imposer la charge principale à la France.

Après la guerre de la succession, l'Espagne avait beaucoup souffert sans doute, et payé l'avénement de la dynastie française d'un prix que son patriotisme pouvait trouver exorbitant. Malgré ses plus vives résistances, elle s'était vue contrainte de souscrire aux dispositions des traités d'Utrecht, qui furent pour l'Espagne du XVIIIe siècle ce que les traités de Vienne ont été pour la France du XIXe. Dans les Pays-Bas, elle perdit une souveraineté que, d'après les stipulations de la *barrière,* l'Autriche exerça de concert avec la Hollande. En Italie, l'Espagne dut renoncer au Milanais et à ce beau royaume de Naples, éternelle tentation de l'étranger. La Sicile, érigée en royaume, resta, entre les mains du duc de Savoie, le prix d'une habileté trop voisine de la perfidie pour que le succès en pût être durable. La Sardaigne fut cédée à l'empereur, Minorque à l'Angleterre, et l'Espagne vit graver sur le rocher de Gibraltar le stigmate de sa déchéance.

Toutefois, si pénibles que fussent ces sacrifices, la plupart d'entre eux affectaient plutôt l'orgueil du pays que sa puissance, car avec le bienfait de la paix, qui lui était plus nécessaire qu'à personne, ils lui donnaient une position plus naturelle et une concentration de forces plus précieuse que des possessions lointaines très onéreuses et toujours contestées. L'Espagne, demeurée pleinement maîtresse du Nouveau-Monde et de ses possessions asiatiques, conduite à mettre en valeur l'un des plus riches territoires de l'Europe, serait restée, avec un gouvernement même médiocre, la première des puissances coloniales, et fût devenue probablement la première des puissances maritimes.

Bon juge en matière de dignité royale, Louis XIV avait pensé que son petit-fils pouvait, sans y risquer ni son honneur ni les intérêts essentiels de sa monarchie, accepter les conditions que lui imposait la rigueur des temps. La pensée qu'il exprimait en 1713 dans ses négociations secrètes avec la reine Anne, et qu'il fit, à force d'efforts, prévaloir à Madrid, n'aurait pas changé à coup sûr dans le cours de quatre années. Si donc il avait vu l'Espagne, pour assurer aux fils d'une petite princesse de Parme des souverainetés en Italie, se mettre en conspiration contre tous les traités et contre tous les gouvernemens, susciter la guerre civile en France, armer le Turc contre l'Allemagne, évoquer jusqu'au fond du Nord le concours de Charles XII et du tsar, s'il avait pu prévoir que ces préparatifs immenses aboutiraient à la destruction, dans les eaux de la Sicile, de la dernière grande flotte qu'ait eue l'Espagne, et à l'épuisement qui suit les efforts démesurés, nul doute que devant le froncement de son sour-

Digitized by Google

cil Alberoni ne fût rentré dans la poussière, comme il était arrivé à la princesse des Ursins pour des motifs mille fois moins sérieux. Nul doute encore que si, par impossible, Philippe V s'était obstiné dans des desseins où l'injustice le disputait à l'extravagance, Louis XIV n'eût fini par sacrifier les intérêts de son sang à ceux de la France.

Loin de faire un crime au régent d'avoir répudié une politique dont l'aveuglement du roi d'Espagne eût rendu la continuation désastreuse, Louis XIV, on peut le croire, aurait approuvé l'attitude de ce prince, et trouvé naturel que pour conserver la paix aux peuples épuisés, en se ménageant à lui-même des éventualités consacrées par de si solennelles stipulations, il s'engageât plus étroitement dans l'alliance anglaise, dont ce monarque avait lui-même jeté les fondemens par les actes d'Utrecht. Dans les rêves maternels d'Élisabeth, dans les combinaisons plus astucieuses d'Alberoni, rien n'intéressait la France et ne valait le risque que lui aurait fait alors courir une guerre contre l'Angleterre et contre l'empire réunis. Puisqu'elle ne pouvait elle-même prendre pied au-delà des Alpes, ne valait-il pas autant, et mieux peut-être, que ces magnifiques contrées tombassent sous la domination toujours abhorrée et toujours précaire des *tedeschi* que de repasser sous le sceptre de l'Espagne, dont les dernières ressources se fussent épuisées pour les conserver? Affronter, pour donner Naples et la Sicile à Philippe V, une coalition européenne, et, au moment où les victoires du prince Eugène à Belgrade et à Peterwaradin rendaient à l'Autriche la disponibilité de ses forces, recommencer, avec trois milliards de dette et les longs embarras d'une minorité, une lutte que Louis XIV s'était estimé si heureux de finir au prix des plus durs sacrifices, c'eût été là le comble de la démence, et tel était pourtant le seul prix auquel le régent pouvait maintenir l'alliance avec l'Espagne, dont l'abandon lui a été si souvent reproché. Pour se faire pardonner ce que Philippe V envisageait comme une usurpation, pour obtenir surtout de la part de ce monarque le désistement de ses prétentions éventuelles, il aurait fallu que le duc d'Orléans mît les ressources de la France à la disposition d'Alberoni, qu'il jetât une armée au-delà des Alpes, une autre au-delà du Rhin, et qu'il équipât une flotte afin de préparer la restauration de Jacques III en Angleterre. Telle était cette prétendue politique de Louis XIV, qu'on fait un crime au régent d'avoir sacrifiée à de mesquines préoccupations et à des intérêts personnels (1).

Au fond, l'Espagne elle-même n'était guère moins désintéressée

(1) Voyez *Philippe d'Orléans, régent de France*, par M. Capefigue, tome Ier, chap. XI et XIV.

Digitized by Google

que la France dans les projets déjoués par la ferme et saine politique du régent. Pendant que le succès n'aurait servi que les intérêts personnels des infans, l'avortement de ces desseins épuisa la nation et la laissa, sans armée et sans marine, dans une prostration mortelle que le règne de Charles III suspendit à peine pour quelques années. Lorsqu'on observe la persistance avec laquelle ces plans audacieux furent suivis par un ministre chez lequel l'intelligence égalait la passion, on est conduit à soupçonner qu'Alberoni songeait moins à relever l'Espagne qu'à servir l'Italie. Préparer l'indépendance de sa patrie en y implantant des princes assez puissans pour la défendre, accomplir ce dessein à l'aide de toutes les ressources d'un pays qu'il détestait encore plus qu'il n'en était détesté, telle me semble avoir été l'arrière-pensée de cet homme, type accompli du génie italien dans ses haines sans mesure et ses ambitions sans scrupule. Animé contre l'empire et les Allemands des fureurs d'un guelfe du XIIe siècle, aussi éloquent dans l'expression de ses antipathies que Machiavel exhortant Laurent de Médicis à délivrer l'Italie des barbares, le curé parmesan subordonnait, comme le secrétaire d'état florentin, la politique et la morale à son idée fixe. Le monde vit donc un prêtre décoré de la pourpre arrachée au saint-siége par ses menées user du sceptre comme d'un poignard, et conspirer contre son repos et contre les traités dans le cabinet d'un grand roi comme de nos jours pourrait le faire un chef de conjurés dans ses ventes.

Jamais un ministre turbulent n'avait trouvé des circonstances plus favorables pour bouleverser l'Europe. Toutes les cours étaient troublées par des contestations dynastiques ou par l'amer regret des sacrifices qu'elles avaient dû consentir lors de la pacification générale consommée à Utrecht, à Rastadt et à Bade (1). La France, au dire du parti de l'ancienne cour, assistait à un commencement d'usurpation préparée par un empoisonneur. L'Angleterre venait de voir débarquer sur ses rivages un vieil électeur allemand, aussi peu soucieux des intérêts de ses nouveaux sujets qu'ignorant de leurs usages et de leur langue. Il avait étalé au milieu d'un peuple inquiet et sévère le scandale de ses préférences et celui des plus honteuses dissensions domestiques. L'esprit de parti protégeait seul George Ier sur un trône qu'un prétendant habile et résolu aurait facilement ébranlé; mais, heureusement pour la maison de Hanovre, Jacques III n'avait un moment touché la terre natale que pour la quitter avec précipitation, et ce prince se montrait aussi peu capable de préparer le succès de sa cause que peu digne de l'héroïque dévouement des

(1) Paix d'Utrecht du 11 avril 1713, paix de Rastadt et de Bade du 6 mars et du 7 septembre 1714.

Digitized by Google

martyrs chaque jour immolés pour elle. Pourtant une grande incertitude planait encore, durant la régence, sur l'issue définitive de la lutte engagée entre deux familles dont l'une pouvait compter sur l'Écosse et l'Irlande presque entières, dont l'autre se montrait plus soucieuse de fortifier sa position en Allemagne que de s'identifier avec un pays où elle n'était pour ses propres partisans que le signe et le gage de leur victoire. La maison d'Autriche, à laquelle les derniers traités venaient d'arracher la couronne des rois catholiques, ne pouvait se résigner à un tel sacrifice, et l'empereur Charles VI aurait plus d'une fois tenté de troubler un état de choses fondé sur ce qu'il considérait comme la déchéance de sa race, s'il n'avait eu à compter d'abord avec les menaces des Turcs, et plus tard avec leur fanatique désespoir. Deux royautés nouvelles érigées en Prusse et en Piémont, en recherchant toutes les occasions d'élever leur puissance au niveau de leur titre, venaient multiplier ces brandons de discorde complaisamment attisés par le cardinal Alberoni. Au nord, la Pologne, se débattant entre deux rois patronnés par l'étranger, entrait dans la période de fébrile impuissance que la Suède avait ouverte au profit définitif de la Russie. Enfin ces deux contrées rivales étaient régies, l'une par un grand homme résolu à remuer l'univers pour s'y faire une place digne de lui, l'autre par un guerrier maniaque dont le nom demeure dans l'histoire ballotté entre ceux d'Alexandre et d'Érostrate, et qui voulait, avant de disparaître de la scène du monde, y allumer un dernier incendie.

De 1715 à 1720, l'Europe toucha donc, par les points les plus divers, à des collisions d'une portée incalculable, et la crise qui avait ensanglanté la dernière moitié du siècle précédent semblait devoir recommencer et s'étendre. Si la foudre n'a pas enflammé ce ciel orageux; si, dans une période de vingt-huit ans, de la mort de Louis XIV à celle du cardinal de Fleury, la France a presque doublé sa population et plus que triplé ses richesses, le principal honneur en revient à la volonté du régent de faire échouer sur tous les points les tentatives de certains cabinets contre l'état territorial et celles des factions contre l'ordre établi. Le succès de cette politique, dont la modestie n'excluait pas l'utilité, est dû principalement à la sagacité un peu vulgaire, mais toujours éveillée, avec laquelle Dubois éventait toutes les mèches, à la courageuse promptitude avec laquelle il posait le pied sur tous les charbons. L'épuisement de la France après le règne de Louis XIV ne comportait pas une autre conduite, comme nous croyons l'avoir surabondamment établi (1).

(1) Voyez, sur *Louis XIV et ses Historiens*, la *Revue* du 1er novembre 1856, 15 février et 1er juillet 1857.

Digitized by Google

Si un prince investi d'un titre temporaire au pouvoir avait poursuivi des perspectives qui ne pouvaient devenir plus vastes qu'en étant plus incertaines; si, au lieu de s'unir résolûment pour le maintien des traités avec l'Angleterre et avec l'Autriche, le régent, sans finances, sans armées et sans marine, avait compromis l'avenir de son pupille en suivant les ambitieuses traditions des deux règnes précédens, une pareille témérité aurait justifié, plus que n'ont pu le faire ses vices, toutes les calomnies des contemporains et toutes les sévérités de l'histoire.

Un instinct égoïste, mais très éclairé, fit faire au régent à peu près ce que lui aurait inspiré un sentiment plus élevé de ses devoirs. En resserrant par de nouvelles alliances le système des traités d'Utrecht, il servit les véritables intérêts de la France, quoiqu'il songeât surtout à ceux de sa maison. Le désir d'affermir sa position auprès du jeune roi après sa majorité et de s'assurer la reconnaissance de son pupille comme il avait déjà son affection le conduisit à reprendre pied à pied, pour la couronne, tout le terrain qu'elle avait un moment perdu, de manière à remettre aux mains de Louis XV le royaume dans la plénitude de ses forces et la royauté dans la plénitude de ses prérogatives. La pensée simultanée de conserver la paix et de fortifier l'autorité royale lui fit accueillir avec un empressement que l'histoire a le droit de condamner sans doute, mais qu'elle a aussi le devoir de comprendre, tous les projets présentés comme pouvant assurer la libération financière de l'état et dégager l'avenir des charges dont l'avait grevé le passé. Par un autre côté, tous ces projets, si extravagans qu'ils pussent être, servaient d'ailleurs la politique du régent, et le succès n'en devait malheureusement être que trop complet. On ne tarda pas à voir en effet l'esprit militaire dans la noblesse, l'ardeur des convictions religieuses dans la bourgeoisie, tomber devant les appels incessans adressés par le pouvoir à toutes les cupidités et sous l'exemple corrupteur des rapides fortunes. Une très courte analyse des faits, repris au point où les a laissés la première partie de ce travail, va nous montrer la régence accomplissant une bonne politique par de mauvais procédés, et nous allons, à travers les cris avinés de l'orgie, observer au Palais-Royal l'unité dans les vues, l'habileté dans les moyens, et cet heureux balancement de la modération avec la force auquel les factions ne résistent jamais.

II.

Les difficultés allaient s'accumulant chaque jour autour du régent sans qu'elles parussent l'occuper, car les dissipations de sa vie semblaient moins révéler une ferme confiance qu'une sorte d'indifférence

Digitized by Google

apathique sur l'issue de la lutte. Le parlement n'avait pas tardé à franchir les limites très peu précises qui, sous l'ancien régime, séparaient la résistance légale de l'usurpation de souveraineté. Éprouvant le besoin de se dédommager d'un silence de cinquante ans, tout plein des vagues espérances conçues au début du nouveau règne, il était sous l'empire d'une fièvre d'opposition qui l'aurait promptement conduit aux dernières extrémités, si la froideur publique n'avait amorti ses entreprises et ses coups. On était en effet dans un temps où le pays, partagé entre l'agitation janséniste et les émotions excitées par le succès des premières opérations de Law, ne prêtait qu'une attention distraite aux remontrances réitérées d'un corps dont les arrêts arguaient de nullité les actes principaux de l'autorité royale. Comme il arrive toujours, les cupidités avaient énervé les passions. L'édit pour la création de la chambre de justice qui, dans la personne des traitans, atteignait leurs fils, revêtus en si grand nombre de la toge parlementaire, celui de 1718 relatif aux monnaies, l'octroi au sieur Law d'attributions qui laissaient pressentir la promotion prochaine de cet étranger au contrôle général des finances, toutes ces mesures avaient provoqué, de la part des magistrats, une série d'arrêts qui constituaient la magistrature en guerre flagrante avec la régence. Cette lutte, destinée à se renouveler si souvent durant le règne de Louis XV, prit, à partir de cette époque, des allures en quelque sorte régulières, à tel point qu'on pouvait en tracer d'avance le programme.

Lorsque le grand conseil avait cassé les arrêts du parlement, celui-ci commençait par engager dans sa cause la tournelle, la cour des comptes et la cour des aides; il ralliait les divers parlemens du royaume par des arrêts d'union, préludant ainsi à la tentative d'instituer un grand corps indépendant, politique et judiciaire, entre la couronne et la nation. Les avocats cessaient de plaider, les magistrats quittaient leurs siéges, et des milliers de suppôts désœuvrés demeuraient sur les pavés de Paris en disponibilité pour tous les désordres. La couronne, de son côté, menaçait d'un lit de justice, faisait enlever de nuit les meneurs du parlement, en pensionnait quelques-uns et envoyait la cour siéger à Pontoise. La recette était d'un effet sûr, car encore qu'on y fît grande chère, l'ennui ne tardait pas à faire voir aux plus obstinés les questions sous un autre jour. Après quelques mois de suspension dans la distribution de la justice, le parlement, stimulé par les avocats sans cause et les huissiers sans protêt, rentrait silencieusement au palais, sans que la royauté eût retiré plus de profit que lui-même d'une conduite dont la violence était presque toujours rachetée par une faiblesse.

On sait que le *système* devint, de 1717 à 1720, le principal

Digitized by Google

champ de bataille entre le gouvernement et la magistrature. Si celle-ci avait attaqué la trop fameuse compagnie mississipienne lorsque des émissions monstrueuses eurent manifestement mis en péril le capital engagé, et quand des manœuvres frauduleuses eurent donné à ses actions une valeur dont la seule base était l'aveuglement public, une telle intervention aurait été aussi utile que légitime. Le parlement au contraire avait commencé la guerre contre Law bien avant qu'il ne fût devenu un ennemi public : la création si utile de sa banque, ses premières opérations pour donner aux innombrables titres de la dette publique l'élasticité de circulation qui leur manquait, avaient rencontré une résistance encore plus acharnée que la création de la compagnie d'Occident et l'abandon de toutes les ressources du royaume à un ministre transformé en charlatan. Law fut moins poursuivi comme téméraire et comme fripon que comme étranger et comme novateur, et le palais détestait encore plus le fondateur du crédit et l'habile financier que le colonisateur chimérique de la Louisiane.

Attaquer un homme qui, avant de ruiner des actionnaires imbéciles, plus dignes de mépris que de pitié, avait rendu au trésor l'immense service de substituer tout à coup l'abondance à la pénurie, c'était blesser le régent dans ses plus chaleureuses convictions et renverser l'édifice de ses plus brillantes espérances. Il rendit donc au parlement guerre pour guerre, et d'Aguesseau ne tarda pas à succomber dans la lutte engagée entre un prince dont il partageait toujours l'avis quand il s'agissait d'opiner et des magistrats vers lesquels il inclinait toujours quand il s'agissait d'agir. Le duc de Noailles et le maréchal d'Huxelles, qui avec le chancelier avaient formé ce que l'on a quelquefois nommé le premier triumvirat de la régence, tombèrent du pouvoir comme d'Aguesseau, lorsque le gouvernement eut perdu le double caractère parlementaire et aristocratique que lui avait conféré son origine. Ils disparurent naturellement et sans disgrâce quand la gravité des conjonctures eut conduit le duc d'Orléans à concentrer le pouvoir aux mains d'hommes tout dévoués à la pensée nouvelle qu'ils allaient appliquer au dedans comme au dehors. De ce jour-là, la régence eut ses agens personnels, comme elle avait sa politique et sa physionomie propres.

A l'intérieur, l'homme principal du régent fut son garde des sceaux d'Argenson, qui connaissait le parlement, nous dit son fils, « comme les grands généraux connaissent ceux contre lesquels ils ont longtemps fait la guerre (1). » L'ancien lieutenant de police de

(1) *Mémoires et Journal inédit du marquis d'Argenson,* ministre des affaires étrangères sous Louis XV. (Edit. Janet, tome Ier, p. 17.)

Digitized by Google

Louis XIV joignait à une grande souplesse d'esprit et de conduite l'avantage de posséder cette *tête de Rhadamante* gravée à l'eau-forte par Saint-Simon. Il dissipait l'émeute rien qu'en paraissant devant elle, et en agitant, comme une crinière de lion, les boucles noires de son épaisse perruque : ministre précieux pour un gouvernement qui avait plus à cœur d'effrayer ses ennemis que de les frapper! Un homme qui ne dormait jamais, au dire de ses contemporains, était l'agent qu'il fallait à un prince qui dormait toujours. Assuré de la vigilance de son garde des sceaux, le duc d'Orléans pouvait sans imprudence calfeutrer les portes de son palais, devenu le théâtre d'orgies quotidiennes qui recommençaient à heure fixe avec une sorte d'effroyable régularité. Comme un despote d'Asie, le régent du royaume y demeurait inabordable à tous, noyant chaque jour dans les fumées de l'ivresse l'admirable esprit dont il ne retrouvait l'usage qu'après que le soleil du lendemain avait parcouru la moitié de son cours; mais, inspirés par la pensée de leur maître, un ministre habile et dévoué avait l'œil ouvert sur l'Europe, un autre connaissait toutes les trames et avait la main fort avant dans toutes les machinations d'imprudens et frivoles conspirateurs. C'était assez pour laisser dormir le duc d'Orléans et le rassurer sur les intérêts de sa maison, confondus dans sa pensée avec ceux de la France.

Ce n'était pas seulement aux agitateurs en robe rouge et aux émeutiers de la rue, futurs disciples du diacre Pâris, que d'Argenson avait affaire. La maison du Maine s'agitait dans l'ombre, et l'état d'une grande province, alors en armes, laissait prévoir des périls auxquels le régent était fort assuré de faire face tant qu'il serait couvert par le manteau de l'autorité royale, mais dont il était impossible de mesurer la portée, si la mort de Louis XV venait à poser tout à coup la redoutable question successoriale, alors si loin d'être résolue. Laissé à lui-même, le régent aurait déployé vis-à-vis des légitimés non pas une générosité qu'il n'avait envers personne, mais la modération qu'il avait envers tout le monde. Toujours empressé de payer en égards à la duchesse d'Orléans ce qu'il lui refusait en affection, il lui répugnait beaucoup d'atteindre les frères de sa femme, d'atteindre cette princesse elle-même dans les susceptibilités de sa tendresse et de son orgueil. Toutefois, la légitimation des bâtards et leur droit de successibilité à la couronne ayant été les deux griefs principaux contre le dernier règne, la régence avait jugé impossible de ne pas donner quelque satisfaction sur ce point-là au sentiment public. De plus, les ducs et pairs s'agitaient avec cette activité que rien ne stimule autant que le vague des prétentions et l'incertitude du but à atteindre; dans la double lutte engagée par eux contre les légitimés et contre les magistrats, le régent jugea

Digitized by Google

prudent de leur livrer les premiers plutôt que d'offenser les seconds, qu'il prenait alors tant de précautions pour se concilier. Après deux années d'hésitation, il se résigna donc à dépouiller les légitimés de tout droit éventuel à la couronne, mais en leur réservant pour la vie le rang et tous les honneurs parlementaires des princes du sang. Ces dispositions furent consignées dans l'édit du 8 juillet 1717, équitable transaction entre des droits acquis et des prétentions scandaleuses, et dans les termes de laquelle le régent désirait vivement se maintenir.

Mais il avait compté sans les passions d'autrui, auxquelles les hommes faibles résistent moins facilement qu'aux leurs. La maison de Condé, si médiocrement représentée durant deux générations, allait l'être d'une manière plus triste encore par le prince connu dans l'histoire du XVIIIe siècle sous le nom de M. le Duc. Cupide comme son père, il joignait au naturel impitoyable du comte de Charolais, son frère, une suite dans les desseins qui en aurait fait un homme remarquable, si son intelligence ébauchée avait jeté autre chose que des éclairs. Portant à Bénédicte de Condé, duchesse du Maine, sa tante, une haine entretenue par de longs procès, inquiet de l'influence que le duc du Maine pouvait prendre à son préjudice près de Louis XV dans l'intimité de ses fonctions de surintendant de l'éducation royale, jaloux surtout de confisquer d'un seul coup au profit de la maison de Condé tous les établissemens dont la faiblesse de Louis XIV avait investi ses enfans naturels, le duc de Bourbon entreprit d'achever une ruine à laquelle il avait la brutale franchise de donner pour seul motif le grand profit qu'elle devait lui rapporter. Secondé par les ducs, toujours à l'affût des occasions, et aussi jaloux d'arracher aux légitimés le droit de traverser le parquet qu'avait pu l'être Louis XIV d'enlever la Franche-Comté à l'Espagne, maître de Saint-Simon par son idée fixe, de Dubois et de d'Argenson par leurs intérêts, il circonvint si bien le régent qu'il en obtint ce qui répugnait le plus à ce prince, une rigueur inutile.

Personne n'ignore que, dans le célèbre lit de justice du 26 août 1719, les légitimés furent déclarés déchus de leur qualité de princes du sang, privés de leurs droits et honneurs, et ramenés pour leur siége au parlement au simple rang de leur pairie. Une étude antérieure sur Saint-Simon (1) m'a donné l'occasion d'esquisser la physionomie de cette séance, dont je ne rappellerai que les deux principaux résultats, la remise à M. le Duc de la surintendance retirée à M. du Maine, et la capitulation du parlement, contraint d'enregistrer sans observation, sous l'empire des baïonnettes, tous les

(1) Livraison du 15 février 1857.

Digitized by Google

édits contre lesquels il avait protesté. Le duc de Bourbon se paya donc en argent et le duc d'Orléans en puissance.

Ce prince avait commis la faute signalée par Machiavel, de frapper ses adversaires à plusieurs reprises au lieu de les atteindre d'un seul coup, et celle de les laisser en même temps puissans et irrités. La conspiration de la maison du Maine contre la régence exista sans doute à partir de la mort de Louis XIV, mais elle prit une consistance un peu plus sérieuse après l'édit de 1717, et elle réunit toutes ses ressources dans une explosion de désespoir après le lit de justice de 1719. A sa première période, elle n'eut pas d'autre importance que celle qui appartient toujours aux conversations de beaux-esprits mécontens. De poétiques hommages à la déesse qui présidait aux *grandes nuits*, des contrastes heureux entre les plaisirs délicats dont Sceaux était l'asile et les tristes scènes du Palais-Royal, des allusions contre le régent et sa fille en délire, qui livrait sa jeunesse à la volupté et à l'orgueil comme une proie à dévorer, les flatteries académiques de Malézieu, les élégances d'esprit du cardinal de Polignac, et dans une ombre mystérieuse les hideuses déclamations de La Grange Chancel, ces distractions inoffensives, quoique fort malveillantes, avaient d'abord suffi aux passe-temps d'une société plus avide de plaisir que de pouvoir, et qui tenait aux émotions de la lutte autant qu'aux profits de la victoire. Cependant, lorsque M. du Maine dut renoncer à un état princier qu'il possédait depuis sa naissance, quand la princesse associée à son sort par la volonté de Louis XIV, se vit dépouillée du rang qui seul rendait pour elle une telle union supportable, sa débile et nerveuse nature s'exalta jusqu'à la fureur, et à la politique du madrigal l'on tenta de substituer une véritable politique de conjurés.

D'abord parurent de gros mémoires farcis de textes sur les droits reconnus aux bâtards à diverses époques et dans diverses contrées; puis circulèrent les pamphlets clandestins contre le régent, qui rappelaient ses attentats en laissant pressentir un crime plus grand encore. Bientôt l'on rédigea des adresses aux futurs états-généraux, dont on évoquait le fantôme, afin de résister, si la mort venait à frapper le jeune roi, à des prétentions qu'on déclarait attentatoires à la souveraineté nationale, celle-ci pouvant seule, selon les publicistes de Sceaux, dépouiller de son droit héréditaire l'ancien duc d'Anjou au profit du duc d'Orléans. Par soi-même ou par des agens moins prudens que dévoués, l'on guettait dans les provinces tous les symptômes d'agitation, en s'empressant de les transformer en symptômes de révolte. Enfin, dans l'impuissance bien démontrée d'agir par soi-même, l'on arrivait vite au but final auquel avaient abouti jusqu'alors toutes les conspirations aristocratiques; l'on im-

Digitized by Google

plorait le secours de l'étranger en se faisant fort de lui ouvrir les portes de la France. Toutefois ces tempêtes d'une petite cour venaient mourir au dehors dans le calme le plus désespérant. Ni les lourds écrits de l'abbé Brigault, ni les correspondances auxquelles sa maîtresse employait la main et parfois l'esprit de Mlle Delaunay ne parvenaient à émouvoir le royaume, tout entier au bonheur de respirer après les longues guerres du dernier règne, et qui commençait à relever son agriculture, grâce à la suppression du dixième prononcée en 1717 et aux dégrèvemens successifs opérés par Law, devenu contrôleur-général en janvier 1720. Paris professait une indifférence plus générale encore pour les questions débattues, et tout entier à un bien-être qui dépassait toutes les espérances, il refusait de s'inquiéter des problèmes que pouvait ouvrir à chaque instant la mort toujours appréhendée du jeune roi. Le moyen d'intéresser à autre chose qu'à sa fortune une population qui avait les poches pleines d'actions, et où le plus mince bourgeois avait en se couchant la chance de se réveiller millionnaire!

Dans cet état de l'esprit public, le régent n'avait pas à s'inquiéter beaucoup pour le présent, et il était rassuré au moins sur la durée de son pouvoir temporaire. Si donc il versa des larmes amères à la lecture de la *philippique* où la calomnie le représentait préparant la mort de l'enfant dont il protégeait les jours avec une si affectueuse sollicitude, c'était toujours avec de fous rires qu'il accueillait les nouvelles de Sceaux et les mots des beaux-esprits auxquels il fournissait une si abondante moisson d'épigrammes. Aucun péril sérieux ne pouvait sortir pour lui ni des pamphlets rédigés par des écrivains faméliques, ni des mouvemens de quelques gentilshommes jetés par leur antipathie contre les ducs dans les filets de Mme du Maine, ni même de la très pauvre conspiration dans laquelle Alberoni engageait de force la prudence du prince de Cellamare, au grand désespoir de cet ambassadeur aussi honnête que timide. Rien de tout cela n'était à redouter tant que la Providence conserverait l'enfant royal sur lequel le régent avait reporté toute la tendresse qu'il refusait, selon les témoignages contemporains, au duc de Chartres, son propre fils. Un seul embarras grave existait alors pour la régence, c'était celui que créait l'état agité de la Bretagne.

De 1717 à 1720, l'administration royale fut comme suspendue dans cette grande province. Le vieux maréchal de Montesquiou avait ajouté aux difficultés inhérentes à la situation d'un gouverneur celles que ne manque jamais de susciter l'irritabilité du caractère unie à la grossièreté des formes. Une simple et fière noblesse s'était indignée contre des dédains qu'elle savait ne pas mériter, et qu'elle se croyait assez forte pour punir. En lutte ouverte avec le représen-

Digitized by Google

tant de l'autorité royale, les états rappelèrent la cour à l'exécution des clauses solennellement attachées par la Bretagne en 1532 à son union avec la monarchie française, profitant habilement des embarras d'une minorité pour exposer et grouper des griefs fort antérieurs à la régence, mais dont l'énergie du gouvernement précédent avait interdit de réclamer le redressement. Un pacte secret avait uni dans la poursuite du même but un très grand nombre de gentilshommes; des armes et des munitions étaient cachées dans les donjons et les caves des châteaux, pendant qu'une affiliation mystérieuse semblait pouvoir, au premier signal, faire sortir une armée des profondeurs de ces bois qu'aucune route carrossable ne traversait encore. Des émissaires partis pour Madrid avec les pleins pouvoirs des gentilshommes ligués y avaient été accueillis avec des transports d'espérance et de joie, et plusieurs frégates espagnoles se préparaient à jeter de l'argent et des armes sur le vaste littoral où les conjurés guettaient l'apparition des couleurs espagnoles comme le signal d'une insurrection générale.

Cette conspiration bretonne fut de tous points formidable : il n'en faudrait pour preuve que les curieux documens récemment publiés par l'écrivain qui vient de s'en constituer l'ingénieux et patriotique apologiste. Ce qu'il faut pleinement accorder à celui-ci, c'est que ces rudes inspirations, dans lesquelles venaient se confondre et des griefs sérieux et de vains regrets pour l'indépendance perdue, étaient originairement étrangères aux tripotages de Sceaux, nonobstant les tentatives du comte de Laval pour unir les deux causes dans un effort commun. Ce qu'on peut concéder encore peut-être, malgré les relations étroites des confédérés bretons avec l'Espagne, c'est qu'ils ne connurent point cette triste conspiration de Cellamare que l'abbé Dubois allait bientôt faire dénouer par la main d'une fille publique. « Entre les troubles de Bretagne et la conspiration de Cellamare, je ne vois, dit M. de La Borderie (1), d'autre rapport qu'une coïncidence fortuite et un ennemi commun; mais d'ailleurs cause, but, moyens, tout diffère, surtout l'issue. Les chefs mêmes de la conspiration de Cellamare n'obtinrent du régent qu'une dédaigneuse indulgence. Pour châtier la résistance des Bretons, il crut nécessaire de couper quatre têtes, et ces têtes tombèrent noblement. » Ceci est strictement vrai; mais toutes différentes que fussent les causes, elles créaient par leur coïncidence même un grand péril pour le régent, et l'imminence d'une révolte dans une province populeuse et énergique explique une sévérité que ce prince ne déploya

(1) *Conspiration de Pontcallec*, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, livraisons de janvier 1857, février et avril 1858.

Digitized by Google

jamais envers ses ennemis lorsqu'il eut la ressource de pouvoir les mépriser. Jusqu'à la sanglante exécution de Nantes, l'état menaçant de la Bretagne fut pour les hommes de la vieille cour, les habitués de Sceaux et les salariés de l'ambassade espagnole, l'objet des préoccupations les plus vives et des plus ferventes espérances. Le maréchal de Villeroy admirait fort la résistance des Bretons tout en enseignant à son élève que la France lui appartenait en toute propriété, et du fond de sa retraite claustrale Mme de Maintenon jetait un dernier regard sur les nuages amoncelés à l'ouest du royaume; la Bretagne semblait lui préparer sa vengeance (1).

Je demande maintenant au lecteur de se mettre en présence de la situation dont les élémens principaux viennent de passer devant ses yeux. Qu'en se plaçant en face de l'hypothèse si longtemps probable de la mort du jeune roi sans descendance mâle, il mesure par la pensée les périls que semblaient préparer une succession contestée, des parlemens hostiles, une grande province prête à s'insurger, un prétendant tel que Philippe V et un ministre tel qu'Alberoni; celui-là résolu à tout sacrifier à son droit, celui-ci cherchant à faire sortir d'un bouleversement général, avec une double restauration en France et en Angleterre, l'abaissement de l'empire et la résurrection nationale de l'Italie; qu'on pèse de bonne foi tant et de si redoutables éventualités, et qu'on ose dénier au régent le droit de chercher pour sa patrie et pour sa famille des garanties dans une étroite alliance avec le seul cabinet qui eût alors un intérêt direct à défendre l'état dynastique et territorial consacré par les traités!

La conformité des intérêts politiques entre la maison de Hanovre, appelée au trône par une révolution, et la maison d'Orléans, pourvue d'un titre à la couronne par suite d'une renonciation contestée, était tellement manifeste qu'elle fut pressentie même avant la mort de Louis XIV. On peut voir dans Saint-Simon les intrigues pratiquées par les amis personnels du duc d'Orléans, particulièrement par Dubois et par Canillac, pour lier ce prince avec l'ambassadeur d'Angleterre. On sait qu'en témoignage d'adhésion à la régence, et pour la couvrir d'avance d'une sorte de protection ostensible et insolente, lord Stair, qui exerçait ces fonctions à Paris depuis la paix de 1713, s'était montré dans la salle du parlement le jour où cette cour envoya le premier prince du sang en possession de l'autorité royale, comme elle l'aurait fait pour un mince héritage.

Cependant des nuages vinrent promptement s'interposer entre l'ambassade britannique et le gouvernement à peine formé. Mettant

(1) Lettre de Mme de Maintenon, du 24 janvier 1718.

Digitized by Google

à profit, après de longues hésitations, les moyens que lui avait secrètement ménagés l'imprudent intérêt de Louis XIV, le prétendant avait, après la mort de ce monarque, touché la terre d'Écosse, qu'il ne tarda pas à quitter. Le régent ne fit rien pour contrarier des préparatifs déjà presque terminés, et n'arrêta pas dans les ports du royaume les armemens des jacobites, commencés malgré les dispositions formelles du traité d'Utrecht. Sans aider au succès de l'expédition, ce prince ne l'entrava point, répugnant, pour un intérêt personnel, à combattre ostensiblement une cause qui durant vingt-cinq ans avait été celle de la France, et qui demeurait encore la cause des rois.

Tout entier au soin d'élever sa fortune en caressant les idées les plus chères à ses compatriotes, Stair ne manqua pas de transformer la réserve de la France en hostilité, et jeta contre le régent dans l'esprit de George Ier des préventions qui furent d'abord réputées invincibles. Nous connaissons tous, par les disciples qu'il a formés, « cet Écossais grand et bien fait, portant le nez au vent avec un ton de merveilleuse assurance, haïssant la France à mort et se passant à tout propos les plus étranges libertés (1). » Lord Stair est le patron d'une école diplomatique encore très vivante, qui continue de servir son pays dans ses passions plus que dans ses intérêts, et qui a résolu le double problème de le faire grandir et détester.

Aucune relation amicale n'aurait donc été nouée entre les deux gouvernemens malgré des avantages réciproques, si à côté de Stair ne s'était rencontré un homme qui sut prendre avec résolution et jouer avec une habileté consommée le rôle naturel déserté par le ministre d'Angleterre. L'abbé Dubois, malgré l'infimité de son origine, était depuis longtemps préparé aux grandes affaires par les missions délicates qu'il avait reçues en Espagne de la confiance du duc d'Orléans, en Angleterre de celle de Louis XIV durant l'ambassade du maréchal de Tallard. Sa vaste instruction classique, due à un obscur bienfaiteur, était servie par une mémoire imperturbable. D'un caractère résolu et d'un esprit prompt, il mit celui-ci au service de sa fortune sans en rien réserver pour les satisfactions de sa vanité. Une conversation aussi abondante que pittoresque, à en juger par ses dépêches, l'aurait placé au rang des hommes les plus spirituels de son temps, si la cynique liberté de ses mots *salés* n'avait révélé l'indélébile empreinte des habitudes premières et rendu spécieuses les accusations sous lesquelles a succombé sa mémoire. Toujours inquiet qu'on entrevît la livrée sous l'habit ecclésiastique dont il s'était affublé par ordre, il échappait au rôle de Tartufe en

(1) *Mémoires* de Saint-Simon, tome XVII, page 208.

Digitized by Google

affectant parfois celui de Scapin, ne parvenant guère à se faire prendre au sérieux ni par l'église, à laquelle il n'appartenait en aucune façon, ni par le monde, dont il avait conservé les allures en s'en trouvant séparé par son habit. Écrasé sous le poids d'une position fausse, dont on se dégage quelquefois par le caractère, mais jamais par l'esprit, l'abbé Dubois comprit vite qu'il ne lui restait qu'un rôle possible, celui d'un dévouement absolu à son maître; qu'il n'avait qu'une chance pour élever un jour sa condition, celle de devenir nécessaire au prince qui connaissait mieux que personne la portée de son intelligence politique, et s'inquiétait moins que tout autre des licences de son langage et des disparates de sa vie. Aussi ne quitta-t-il jamais le duc d'Orléans ni dans la paix ni dans la guerre, et les implacables ennemis que lui fit plus tard sa fortune attestent qu'il porta sur tous les champs de bataille un sang-froid que faisaient remarquer davantage son petit collet et sa maigre figure, encadrée dans une perruque blonde.

Si Dubois ne valut pas mieux que la moyenne de ses contemporains, on peut affirmer qu'avant son ministère ses mœurs n'étaient pour personne un objet de remarque, ou du moins de scandale. Le roi l'interrogeait souvent; il avait dans les entours du duc de Bourgogne des liaisons honorables, et la manière dont Fénelon parle de Dubois dans diverses lettres à son neveu, l'avis qu'il donne à ce jeune homme de le *cultiver* (1), sont fort loin de laisser soupçonner un monstre; on ne voit pas poindre encore ce parangon de vice et de bassesse issu de l'entente des jansénistes exaspérés avec les grands seigneurs furieux de s'être vus évincés du pouvoir par un ancien laquais. Il est fort à croire assurément que cet abbé de contrebande ne fut au Palais-Royal ni un héros de chasteté ni un héros d'indépendance; mais il faut que ses écarts aient tenu assez peu de place dans sa vie, puisque ses ennemis ne relèvent par le nom d'aucune maîtresse leurs attaques à sa moralité, car l'historiette du ma-

(1) Lettre au marquis de Fénelon du 4 juin 1693. Voici sur les rapports de Fénelon avec Dubois des témoignages plus formels. Dans une lettre que lui adresse l'archevêque de Cambrai pour lui recommander son neveu, qui faisait en 1706 la campagne d'Italie dans l'armée du duc d'Orléans, il s'exprime en ces termes : « J'ai appris, monsieur, les bons offices que vous avez rendus à mon neveu, et je les ressens comme les marques de la plus solide amitié pour moi. J'espère qu'il ne négligera rien pour vous engager à continuer ce que vous avez bien voulu faire d'une manière si effective et si obligeante. Je n'oublierai jamais ce que nous vous devons, lui et moi, dans cette occasion. Jugez combien je suis touché lorsque je joins une chose si digne de votre bon cœur avec toutes les autres qui m'ont rempli depuis si longtemps des sentimens les plus vifs et les plus sincères pour vous..... Je crains pour vous dans cette guerre, sachant combien vous vous exposez. Réservez-vous pour servir le prince d'une autre manière plus tranquille. Personne ne sera jamais, monsieur, avec une plus forte passion, etc. De Cambrai, 4 octobre

Digitized by Google

riage de Dubois, répétée et embellie par La Baumelle, n'est pas de celles qui font le plus d'honneur à l'inventive fécondité de Saint-Simon. De l'aveu de celui-ci d'ailleurs, Dubois était sobre comme un cénobite et ne jouait jamais. Enfin Duclos, Marmontel et Lémontey, quoique dans leurs flétrissures ils aient encore renchéri sur Saint-Simon et Voltaire, organes d'une secte implacable et d'une noblesse humiliée, nous ont laissé le règlement de vie de ce Sardanapale devenu premier ministre, et nous voyons qu'à l'âge de soixante-sept ans il consacrait quinze heures au travail, six heures au sommeil, et qu'il dînait avec une aile de poulet et un verre d'eau!

Lorsqu'en face de la balance où l'histoire pèse l'honneur des hommes publics, on trouve le plateau des preuves plus léger que celui des accusations, l'hésitation est un devoir pour celui même qui n'aurait conçu ni l'intention, ni l'espérance de réhabiliter une mémoire condamnée. Ce devoir devient plus impérieux pour le publiciste s'il s'agit d'un homme qui a infligé à un grand parti religieux et à une aristocratie vaniteuse les plus amères déceptions, et dont les actes principaux ont reçu une interprétation généralement malveillante. Le moment est venu d'apprécier ceux-ci et de dire comment Dubois parvint à les consommer.

III.

Revêtu du simple titre de conseiller d'état, il entreprit avec la plus singulière confiance l'une des œuvres diplomatiques dont l'influence a été la plus considérable sur les destinées de l'Europe moderne. Il résolut d'abord de lier deux maisons royales par l'intérêt de leur sûreté commune, il conçut ensuite la pensée de fonder sur l'alliance anglo-française un pacifique arbitrage, assez puissant pour imposer d'une part aux taciturnes rancunes de l'empereur Charles VI,

1706. » Si l'on croit pouvoir attribuer à la reconnaissance de Fénelon les formules plus que polies de cette lettre, nous joindrons à ce passage l'extrait suivant d'une lettre de recommandation adressée cinq ans plus tard à la femme d'un intendant auprès duquel l'abbé Dubois suivait une affaire d'intérêt privé : « Souffrez, madame, que je vous montre une pleine confiance pour une grâce que je dois vous demander. M. l'abbé Dubois, autrefois précepteur de monseigneur le duc d'Orléans, *est mon ami* depuis un grand nombre d'années. J'en ai reçu des marques solides et touchantes dans les occasions. Ses intérêts me sont sincèrement chers. Je compterai, madame, comme des grâces faites à moi-même toutes celles que vous lui ferez. S'il était connu de vous, il n'aurait aucun besoin de recommandation, et son mérite ferait bien plus que mes paroles. Il a une affaire importante où vous et M. Renjault pouvez lui être très utiles. J'espère que vous ne refuserez pas de lui faire sentir de bon cœur ce qui m'a fait une si forte impression pendant que vous étiez en ce pays. 11 octobre 1711. »

Digitized by Google

de l'autre aux délirantes espérances d'Alberoni, les conditions d'un accord raisonnable. Dès les premières dépêches écrites de La Haye à la fin de l'année 1716, on trouve exposés avec tous leurs développemens ces vastes plans conçus *à priori*, et qui devaient, à travers mille obstacles et après des résistances de toute nature, s'exécuter littéralement et de point en point en moins de dix-huit mois.

Des liaisons antérieures avec lord Stanhope mirent Dubois en mesure de rencontrer à La Haye, sous une sorte de domino diplomatique, ce ministre principal de George Ier, qu'il suivit à Hanovre, où se trouvait alors le roi d'Angleterre. L'on sait que de cette rencontre, dont le caractère prétendu fortuit ne trompa personne, sortit, après des discussions consignées dans une longue série de dépêches étincelantes de verve, le traité de la triple alliance signée entre la France, l'Angleterre et la Hollande (1). Cet acte rappelait toutes les dispositions du traité d'Utrecht, dont il n'était, à vrai dire, que la sanction. Il garantissait la succession d'Angleterre à la maison de

(1) 4 janvier 1717. Dumont, *Corps diplomatique*, tome VIII, page 484. Les nombreuses dépêches de Dubois durant sa mission à La Haye et son ambassade à Londres, dépêches dont la plupart ont une étendue considérable, présentent l'intérêt d'un drame aussi instructif que piquant. Cet intérêt résulte d'une situation diplomatique qui ne fut peut-être jamais aussi compliquée, et de l'originalité avec laquelle tous les incidens de cette situation sont exposés par un observateur spirituel et sagace, qui passe avec un naturel charmant des considérations politiques les plus élevées aux plus diffuses libertés d'une conversation familière. Lorsque le dépôt des affaires étrangères donnera cette correspondance au public, d'après le mode de publication dont les *Négociations relatives à la succession d'Espagne* ont présenté le plus parfait modèle, il rendra aux lettres sérieuses un service signalé. Si la chancellerie française est fort loin d'avoir été la plus habile de l'Europe, les correspondances de ses agens ont conservé, même aux jours de décadence et de faiblesse, la supériorité sensible qui tient au génie de notre langue et à celui d'un pays qu'on pourrait appeler la patrie de la conversation. J'ai lu et annoté un grand nombre de correspondances diplomatiques, et ce devoir de ma première jeunesse a suscité l'un des goûts les plus persévérans de ma vie. Parmi tant de correspondances manuscrites ou imprimées, on me permettra d'en citer six, en négligeant les monumens antérieurs aux temps modernes, qui m'ont paru, à des titres divers, avoir une supériorité décidée sur toutes les autres. J'indiquerai d'abord les belles dépêches du cardinal d'Ossat durant son ambassade à Rome pour l'absolution d'Henri IV, celles de Mazarin pendant ses négociations avec don Louis de Haro pour le traité des Pyrénées, les dépêches de l'abbé, depuis cardinal de Polignac, ambassadeur en Pologne lors de l'élection du prince de Conti en 1696, celles de l'abbé Dubois, de 1717 à 1720, dont je viens de signaler l'importance. J'y joindrai la correspondance de Sieyès pendant son ambassade à Berlin après la paix de Bâle, œuvre qui laisse bien loin derrière elle, par les vastes horizons qu'elle ouvre à la pensée, les conceptions constitutionnelles du théoricien de l'an VIII, enfin les lettres particulières adressées par M. de Talleyrand au roi Louis XVIII pendant le congrès de Vienne, correspondance fort inférieure aux autres par la portée politique, mais qui, sous des formes dont l'élégante légèreté effleure souvent le fond des choses, présente un modèle de flatterie consommée et de calcul habile. Par une singularité que l'église n'a d'ailleurs aucun intérêt à relever, il se trouve que tous ces diplomates ont appartenu au clergé sans l'avoir beaucoup édifié.

Digitized by Google

Hanovre et la succession éventuelle de la couronne de France à la maison d'Orléans, en vertu des renonciations de Philippe V; il stipulait des secours respectifs en hommes et en vaisseaux pour celle des deux puissances qui serait ou menacée par une insurrection ou attaquée par un gouvernement étranger; il imposait enfin à la France l'obligation d'éloigner le prétendant, et celle bien plus pénible d'exécuter sous l'inspection de commissaires anglais la stipulation de 1713 relative à la démolition des fortifications et au comblement du port de Dunkerque.

La triple alliance de 1717 eut un sort singulier, mais facile à prévoir. Violemment attaqué en Angleterre comme une conséquence de cette paix d'Utrecht si odieuse à la nation, que la chambre des communes, en réclamant une poursuite criminelle contre ses auteurs, persistait à l'appeler *a treacherous and dishonourable peace*, ce traité fut incriminé au conseil de régence par des motifs graves, et ces motifs auraient pu y triompher, si ce conseil n'avait été une pure institution de parade créée pour l'inerte vanité de ses membres. Quoique la clause concernant Dunkerque eût été subie par Louis XIV (1), la rappeler en l'aggravant par l'établissement d'un commissariat semblait une concession des plus blessantes pour l'honneur national. Passer de la reconnaissance de la maison de Hanovre à l'obligation de chasser d'une terre hospitalière une dynastie malheureuse et dévouée à la France, c'était soulever contre soi de nobles et légitimes indignations. Ni le régent ni Dubois ne l'ignoraient; il y avait seulement entre eux cette différence, que le prince souffrait cruellement des répugnances publiques, tandis que le seul souci du diplomate était de le fortifier contre elles. Sachant fort bien qu'un traité qu'il réputait si utile ne pourrait passer en Angleterre qu'à l'aide d'une rédaction presque offensante, et que pour le faire amnistier du parlement, même dans les termes où il était présenté, il faudrait toute la résolution de Stanhope servie par l'habileté de Walpole, Dubois suivit la pente d'une nature qui s'inquiétait toujours beaucoup plus du succès que du prix dont il fallait le payer. Subalterne et encore obscur, ne tenant à rien ni à personne, cet agent jusqu'alors sans caractère officiel n'avait à sacrifier ni traditions ni renommée, et les perspectives de l'ambition le touchaient plus que les délicatesses de l'honneur. Devinant donc avec un instinct sûr que tous les problèmes européens seraient bientôt résolus par cette œuvre inattendue, et que les conséquences feraient passer sur le principe, l'ancien valet de chambre accepta sans résistance des conditions devant lesquelles aurait certainement reculé la juste fierté d'un gentilhomme.

(1) Traité d'Utrecht, art. IX.

Digitized by Google

Le traité, signé par l'abbé Dubois, le général Cadoghan et le pensionnaire Heinsius, touchait en effet à des intérêts plus importans encore que ceux de deux dynasties. Il impliquait de la part de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, la garantie de tout le système politique fondé à Utrecht, et l'on sait que les bases principales de ce système étaient, avec l'établissement de Philippe V sur le trône d'Espagne et des Indes, l'attribution à l'Autriche des anciennes possessions espagnoles en Flandre et en Italie, et l'octroi de la Sicile au duc de Savoie à titre de royaume. Ce fut à l'exécution de ces dispositions que les signataires de la triple alliance s'empressèrent de rappeler tous les cabinets, afin de prévenir par un arbitrage la guerre qui menaçait le monde d'un nouvel et plus terrible embrasement.

Le succès des négociations de La Haye avait été assez éclatant pour que Dubois pût enfin paraître sur un grand théâtre, où il appliqua durant deux années à la solution de toutes les questions pendantes la politique nouvelle dont personne ne lui contestait l'initiative. Revêtu du titre d'ambassadeur, il se rendit à Londres. De ce jour s'opéra dans cet homme, qui étouffait jusqu'alors sous sa livrée mal recouverte, une sorte de transfiguration. L'aristocratie la plus exclusive de l'Europe vit un vieux précepteur, à la santé détruite, aux mœurs communes, à la langue cynique, se mettre à son niveau à force d'esprit de représentation et de dépense. Il joua si bien son rôle qu'il parut prendre au sérieux les plaisirs et les goûts dont il subissait la contrainte avec le plus d'effort, et qu'il put soutenir jusqu'au bout cette lutte quotidienne contre lui-même par la seule pensée de faire profiter sa patience à son ambition et ses ennuis à ses intérêts.

Le cabinet britannique parvint, après de longs efforts, à triompher des rancunes de l'empereur Charles VI en lui montrant, s'il s'obstinait à méconnaître les faits accomplis, la France prête à se joindre à l'Espagne pour obtenir enfin la reconnaissance du petit-fils de Louis XIV, qui régnait à Madrid depuis dix-huit ans. L'Angleterre n'obtint toutefois de ce monarque taciturne une sorte de silencieuse adhésion à une clause qui l'humiliait que moyennant l'engagement de joindre la Sicile aux domaines d'Italie, dont les traités d'Utrecht et de Rastadt avaient garanti la possession à l'Autriche. Or ces mêmes traités avaient assuré la Sicile au duc de Savoie. Il fallait donc que la France et l'Angleterre, imitant à leur tour, contre un prince fourbe, les astucieuses pratiques dont il était coutumier, imposassent à Victor-Amédée, en échange d'une possession solennellement garantie, l'onéreuse compensation de la Sardaigne.

Digitized by Google

Cependant les difficultés principales de la négociation que Dubois suivait si laborieusement à Londres ne venaient ni de Vienne ni de Turin. L'on savait en effet fort bien que la première de ces cours ne tarderait pas à sacrifier ses traditions de famille à un grand intérêt territorial, si la possession de la Sicile assurait entre ses mains celle du royaume de Naples, et ce n'était pas sans une secrète satisfaction que toutes les parties se proposaient de prouver au nouveau roi de Sicile que la force était encore demeurée la reine du monde, vieil axiome dont les succès de son habileté avaient fini par le faire douter. L'obstacle véritable était à Madrid, et chaque jour il paraissait devenir plus insurmontable. De cette cour partaient, comme d'un antre de conjurés, des nuées d'agens secrets, les uns pour provoquer l'héroïque folie de Charles XII à une descente en Écosse, ou pour attiser contre l'électeur de Hanovre les rancunes du tsar, les autres pour armer les Turcs et les insurgés hongrois contre l'empereur, le plus grand nombre pour donner du cœur au bon prince de Cellamare, engagé, à son vrai désespoir, dans des machinations dont il pénétrait fort bien la vanité sur les bords de la Seine, mais qu'on prenait fort au sérieux sur ceux du Manzanarès, où un émissaire de la duchesse du Maine exaltait par d'impudens mensonges l'imagination d'Alberoni.

Malgré la situation plus qu'équivoque des deux branches de la maison de Bourbon, les rapports officiels des deux cours se maintenaient encore sur un pied régulier. Le régent saisissait avec un empressement calculé toutes les occasions de donner au roi d'Espagne des marques d'une respectueuse déférence, en affectant de n'attribuer qu'au ministre dont il poursuivait la chute les mauvais procédés dont il avait à se plaindre. Il avait soigneusement informé Philippe V des conventions conclues à La Haye et fait les efforts les plus persévérans pour décider le prince à accéder au traité de la quadruple alliance, dont les préliminaires se négociaient alors à Londres entre l'Autriche et les trois puissances déjà confédérées. Afin de provoquer une adhésion qui aurait résolu presque toutes les difficultés à la fois, la France alla jusqu'à s'engager à faire garantir en Italie aux infans issus du second mariage du roi d'Espagne la dévolution des duchés de Parme et de Toscane, destinés à devenir bientôt vacans par l'absence d'héritiers mâles dans les maisons de Farnèse et de Médicis. Le régent attachait un si grand prix à désintéresser la reine et à ramener Philippe V, que Dubois lui reprocha plus d'une fois dans ses lettres de faire passer les intérêts de la France après ceux de l'Espagne; mais ces efforts ne servirent qu'à rendre les inimitiés plus implacables et les aveuglemens plus profonds. Si la perspective de l'établissement de ses enfans à Parme et à Florence fut

Digitized by Google

un moment sur le point de faire fléchir Élisabeth, ainsi que l'atteste le marquis de San-Felipe, l'obstination de son ministre dans des projets où sa haine contre les Allemands tenait une plus grande place que son dévouement à l'Espagne ne tarda pas à éteindre des lueurs passagères de modération et de bon sens. Fasciné par une double illusion sur la faiblesse politique de la régence et la faiblesse militaire de l'Autriche, Alberoni marcha avec une résolution inébranlable dans la route au bout de laquelle il allait trouver sa perte, mais qu'il suivit assez longtemps pour attirer sur l'Espagne le dernier des malheurs, celui d'une guerre avec la France.

L'énergie de cet homme avait galvanisé l'Espagne plutôt qu'elle ne l'avait ranimée. Il avait fait sortir d'un état de ruine, que la veille encore on réputait irréparable, une armée nombreuse, une flotte d'assez belle apparence et des fourgons chargés des piastres du Mexique; mais en contemplant tant de merveilles il oubliait que des recrues ne sont pas plus une armée que des vaisseaux sans commandans ne sont une flotte, que des métaux importés ne sont la richesse. A la formation de la triple alliance il avait répondu en envahissant la Sardaigne, possédée par l'empereur, de telle sorte qu'à la difficulté de faire accéder le roi de Sicile au plus pénible des échanges était venue se joindre celle d'arracher à l'Espagne l'île qui en formait l'objet. Ce succès militaire avait été bien loin d'améliorer la situation politique du cabinet espagnol, que ses violences isolaient chaque jour davantage.

Saisissant l'occasion de faire contraster sa conduite avec celle de son ennemi, l'empereur résolut d'agréer les conditions de paix arrêtées par la France, l'Angleterre et la Hollande, et ces conditions devinrent entre l'Autriche et ces trois puissances les bases d'un quadruple traité qu'après dix-huit mois de négociations laborieuses, Dubois revêtit enfin de sa signature, en signalant avec raison cet accord comme la consécration de sa politique et le signal certain du rétablissement de la paix (1). Cette coalition, qui proclamait le respect des traités antérieurs et entendait appliquer à toutes les questions pendantes des solutions équitables et modérées, ne fit reculer ni un roi maniaque ni un ministre furieux. A la notification de la quadruple alliance Alberoni avait répondu par l'ordre adressé à la flotte espagnole de s'emparer de la Sicile et d'y renverser la domination du duc de Savoie, prenant ainsi au piége le vieux renard que toute l'Europe réputait en accord secret avec lui. La conquête de cette île était à peine consommée, que l'armée de Philippe V se pré-

(1) La quadruple alliance fut signée à Londres le 2 août 1718. Dumont, *Corps diplomatique*, tome VIII, page 531, première partie.

Digitized by Google

parait à envahir le royaume de Naples, et que ses ambassadeurs notifiaient à toutes les cours l'intention où était ce monarque de ne point s'arrêter avant d'avoir arraché l'Italie à l'empereur. Audacieusement bravés par des projets qui, pour être chimériques, n'en demeuraient pas moins déplorables, les signataires du quadruple traité durent aviser. Une flotte anglaise parut dans les eaux de l'Italie, et, après quelques heures d'un combat qui fut à peine soutenu, il ne resta plus un vaisseau de la nombreuse *armada* sur laquelle Alberoni avait compté pour changer la face du monde.

Une infatuation moins incurable aurait trouvé le plus solennel avertissement dans un désastre que la nullité de la résistance rendit encore plus humiliant qu'irréparable; mais si ce malheur exaspéra l'Espagne contre l'homme auquel elle pouvait si justement l'imputer, il ne rendit pas celui-ci plus accessible aux bienveillans conseils de la France. A l'offre presque généreuse d'assurer à Philippe V, avec l'intégrité de la monarchie en Espagne et dans les Indes, la prochaine dévolution de la Toscane et de Parme, Alberoni, enfin cuirassé de la pourpre romaine, arrachée aux longues résistances de Clément XI, répondit en envoyant au prince de Cellamare l'ordre de frapper un grand coup et de *mettre le feu à toutes ses mèches* (1). Mais Dubois, qui avait conquis le portefeuille des affaires étrangères par la signature de la quadruple alliance, ne s'inquiétait guère plus des forfanteries d'Alberoni que des intrigues où les ordres de Madrid avaient égaré la probité d'un ambassadeur. Les copistes auxquels Cellamare et Mme du Maine confiaient leurs plus secrets manuscrits étaient tous grassement payés par le ministre, et accomplissaient leur besogne dans la plus entière sécurité. Lors donc que l'ordre arriva de mettre le feu aux poudres, l'explosion qui devait anéantir la régence se fit le plus tranquillement du monde dans le bouge de la Fillon.

Le régent retira de cette aventure l'avantage de déshonorer son ennemi en s'honorant lui-même. Pendant que l'on reconduisait courtoisement Cellamare à la frontière et que cet ambassadeur allait porter à Madrid les dernières paroles de bon sens qui purent s'y faire entendre, la duchesse du Maine donnait à M. le Duc, son neveu, la jouissance la plus douce à son cœur, celle de la tenir sous sa garde dans son bon château de Dijon; mais la princesse ne tarda pas à changer le rôle d'Émilie, qu'elle avait choisi d'abord dans sa conjuration, pour le rôle plus dégagé et plus lucratif de Lisette. Résistant moins à l'ennui qu'elle ne l'avait fait à la crainte, elle donna

(1) Voyez, dans l'histoire de Lémontey, l'extrait des dépêches d'Alberoni trouvées à l'hôtel de l'ambassade espagnole lors de l'arrestation du prince de Cellamare. Tome Ier, ch. v et vii, et tome II, pièces justificatives, page 399.

Digitized by Google

bientôt une liste si complète et si amplifiée de ses complices, que tout le souci du pouvoir fut de lui prouver qu'elle avait été bien moins coupable qu'elle ne le disait. Les rigueurs de Dubois et de M. Le Blanc, son agent actif et dévoué, consistèrent à envoyer quelques pauvres diables manger à Madrid un pain fort mal gagné, et les soubrettes de la pièce continuer sous l'abri complaisant de la Bastille le cours de leurs galanteries. M. et Mme du Maine, pour prix d'un repentir exprimé avec effusion, retrouvèrent leurs palais, leurs richesses, et bientôt après le rang qui leur avait été ravi pendant qu'on leur faisait l'honneur de les craindre. Ce ne fut un événement pour personne, excepté pour Saint-Simon, trop aveuglé pour comprendre que des chefs de parti ont plus à redouter le ridicule que l'échafaud.

Après que le ballon qui semblait recéler tant d'orages eut été percé d'un coup d'épingle, l'horizon se rasséréna, et les trois dernières années de la régence ne furent pas moins paisibles que ne l'avaient été celles du précédent règne. Paris seul fut agité par l'avilissement des actions et par des ruines aussi rapides que l'avaient été certaines fortunes; mais cette agitation, strictement concentrée dans la capitale, n'atteignit que les familles engagées dans le commerce de honteuses valeurs, sans que la chute du système affectât d'ailleurs la richesse publique, dont il avait provoqué l'accroissement sensible (1). Aucune des deux qualités par lesquelles se fondent les gouvernemens n'avait donc manqué à Philippe; il avait été heureux et habile. Nul obstacle ne s'élevait désormais contre son pouvoir dans le sentiment public. Si l'on veut même lire avec attention le très instructif journal où l'avocat Barbier a consigné sans plus de prétention que de parti pris ses notes quotidiennes sur les dispositions du peuple et de la bourgeoisie, l'on verra qu'à la dernière période de la régence la fâcheuse impression produite sur les gens de bien par les mœurs du régent était comme amortie par l'admiration croissante que suscitait son grand esprit politique (2). A partir de

(1) Ne voulant dans cette étude embrasser que les principales données politiques, je me borne à rappeler sur ce point-là l'accord de tous les historiens et de tous les économistes du XVIIIe siècle. Voyez surtout Voltaire, *Siècle de Louis XV*, ch. II; Marmontel, *Régence du duc d'Orléans*, tome Ier, page 202; *Mémoires* du marquis d'Argenson, tome Ier, page 23, et Forbonnais, *Recherches sur les finances*, tome II, page 640.

(2) Ce double sentiment est exprimé à toutes les pages du journal de Barbier. Il suffira, parmi de nombreux passages, de citer le suivant, où l'on trouve l'opinion de Paris prise sur le fait dans une note écrite au lendemain de la mort du régent. « Le duc d'Orléans n'a eu contre lui que le malheureux système de 1720, qui a ruiné bien des familles particulières, car le royaume n'a jamais été ni si riche, ni si florissant. Quoique je sois l'un des blessés, il faut pourtant rendre justice à la vérité. Hors cela, il n'y a jamais eu un plus grand prince... Pour la politique, jamais personne ne l'a

Digitized by Google

1720, ce prince fut complétement maître de
nous dirions aujourd'hui, et n'eut plus à co
Enfin, si la France avait eu le malheur de perd
spective longtemps imminente et en vertu d
gouverner, la transmission de la couronne à
n'aurait plus rencontré dans la nation un c
Dans une courte, mais laborieuse carrière de h
avait donc assuré le présent et garanti l'aveni

Cependant la conspiration de Cellamare ava
naturelles. Elle avait hâté la déclaration de gu
le refus de cette cour d'agréer les propositio
la quadruple alliance rendait d'ailleurs à pe
culé à cette extrémité qu'il pouvait se rendre
fait pour détourner, le régent ne s'engagea
dans une guerre qui, pour être devenue néce
pas moins contraire aux intérêts permanens d
voyait avec un regret général une querelle
contre l'autre deux peuples de l'alliance desq
de si grands biens, et détruire, semblait-il,
mêmes l'œuvre cimentée par tant de sang. Ph
varre une confiance étrange. Longtemps entre
dans la persuasion qu'à l'aspect du petit-fils de
françaises quitteraient leurs drapeaux pour re
confondu d'une fidélité imprévue qui revêtait
d'une sorte de trahison. La campagne fut d
que décisive, car les recrues d'Alberoni ne ti
les régimens de Berwick que ses vaisseaux ra
devant la flotte de l'amiral Byng. Témoins d'u
plus d'une fois trembler pour leur sûreté pe
reine ouvrirent enfin les yeux, et l'audacieux
longtemps agité le monde fut sacrifié au besoi
par la France aussi ardemment que par l'Espa

C'est ici que se place la péripétie la plus
inattendue de ce drame si compliqué, et que se

possédée comme lui. Depuis la mort de Louis XIV, il a me
vues. Il a fait une guerre à l'Espagne, et deux ans après il
en la mariant au prince des Asturies et une autre fille à d
pagne, la France a été en paix depuis sa régence. Il a cont
il était très ami, et de laquelle lui-même il se souciait fo
avait une qualité, qui est bien l'âme du conseil, le secret.
nouvelles qui paraissaient dans Paris, mais avec toutes ce
n'était jamais question d'affaires d'état; travaillant beaucou
et ayant trop bu, ce qui lui a attiré son attaque d'apoplexie.
et du Règne de Louis XV de décembre 1723, tome Ier, p. 306

Digitized by Google

impossible à méconnaître, l'habileté de Dubois et la haute sagacité du prince dont il était plus souvent l'agent que l'inspirateur. A peine l'étranger si fatal à l'Espagne était-il parti pour un exil aussi agité que son ministère, qu'une négociation dont les détails ont été dérobés à l'histoire, mais qui paraît avoir été directement suivie entre le cardinal Dubois et le père d'Aubenton, confesseur du roi d'Espagne, venait donner à la France une position fédérative plus forte qu'elle n'en avait jamais possédé. L'armée du maréchal de Berwick n'avait pas encore repris ses cantonnemens dans nos provinces méridionales, qu'une nouvelle qu'on aurait la veille qualifiée d'absurde, en songeant aux sentimens que le régent et Philippe V entretenaient depuis si longtemps l'un pour l'autre, éclatait tout à coup sur l'Europe stupéfaite. On apprenait avec une émotion qui fut à Londres voisine de la colère que, du fond du palais où il livrait follement au plaisir les restes de sa vie, le régent venait, avec un secret que nul n'avait pénétré, de reprendre les traditions des deux précédens règnes, en choisissant une infante pour épouse à Louis XV, et en plaçant deux de ses filles sur les marches du trône d'Espagne. Faire sortir la consécration de l'œuvre de Louis XIV d'une rivalité dynastique et d'une guerre qui semblait en impliquer l'anéantissement, conserver vis-à-vis de l'Europe la bonne attitude prise par le traité de 1718 en revenant à la grande politique de famille par les conventions matrimoniales de 1721, renouer enfin avec l'Espagne en demeurant l'allié de l'Autriche et de l'Angleterre, c'était à coup sûr une grande chose, et je ne sais guère de victoire diplomatique à placer au-dessus de celle-là.

Pendant que la France rétablissait dans le midi son système fédératif, sa médiation amenait la fin de la terrible guerre qui avait si longtemps ensanglanté le nord de l'Europe. Elle négociait la paix de Nystadt entre la Suède et la Russie, trouvant dans les ressources que lui créait l'inépuisable fécondité du contrôleur-général le moyen de subventionner et le tsar victorieux et la Suède, qui avait payé si cher la gloire éphémère d'un insensé. Lorsqu'on met en regard du point d'où était parti ce gouvernement débile le point auquel il était si promptement parvenu, quand on le voit presque aussi puissant par la paix que Louis XIV l'avait été par la guerre, il est impossible de méconnaître l'esprit politique du prince et l'habileté du ministre étroitement associé à sa pensée.

A l'intérieur, le succès avait été plus manifeste encore, car pour les peuples la victoire est plus facile à constater que l'influence. Or la victoire avait été complète, car le régent ne recevait d'aucun de ses serviteurs éprouvés des protestations si chaleureuses que de la part des ennemis qu'il avait abattus et relevés. Le triple mariage

Digitized by Google

avait anéanti le parti de l'Espagne, et le seul souci de M. et de Mme du Maine était de faire oublier, à force d'empressement, qu'ils avaient songé à en former un. Le parlement avait disparu de la scène politique sous la menace du régent de le mettre au-dessous du dernier bailliage à sa première tentative d'ingérence dans les affaires de l'état. Une guerre dont la rudesse commençait à rappeler les jours du père Tellier était dirigée contre les *appelans*, un peu parce qu'ils formaient le parti de l'opposition, beaucoup plus parce que Dubois avait fait du parti moliniste l'instrument de sa fortune ecclésiastique, et que la poursuite effrénée de celle-ci lui ôtait le sang-froid qui formait l'une de ses qualités principales. Moitié par intérêt d'état, moitié par intérêt personnel, le régent et son ministre avaient donc noué avec Rome, durant les trois dernières années de leur vie, les relations les plus intimes, et ils en recevaient un concours dont la France avait perdu l'habitude depuis les temps de Louis XIV et de Mazarin. De là les efforts persévérans de la régence pour frapper d'un seul et dernier coup l'opposition politique et religieuse en imposant au parlement l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*, que cette compagnie avait osé refuser à Louis XIV. Le succès fut complet, grâce aux ennuis d'un long séjour à Pontoise et aux efforts richement salariés du premier président de Mesmes. Lors donc qu'aux premiers jours de cette année 1723, dont ni le régent ni son ministre ne devaient voir le terme, le duc d'Orléans, radieux du démenti éclatant donné à de si persévérantes calomnies, remettait au monarque, entré dans sa treizième année, son royaume en paix avec l'Europe et avec lui-même, il pouvait se rendre le témoignage d'avoir servi la monarchie comme il appartenait au premier prince du sang et dans l'esprit de ses traditions gouvernementales.

Il avait été secondé dans cette œuvre par un ministre que son origine démocratique et la haine acharnée des grands avaient poussé à l'exercice du pouvoir absolu, et dont la faute principale fut de vouloir relever par des dignités ecclésiastiques une vie en désaccord avec elles. Il n'avait pas suffi à Dubois d'être proclamé premier ministre dans les termes mêmes où l'avait été Richelieu : ce vieillard avait voulu mourir prince de l'église, et ne s'était pas moins agité pour cette affaire que pour la signature de la quadruple alliance. Cédant à la pression de l'empereur et de la France, le saint-siége avait fini par revêtir de la pourpre l'ancien valet aux mœurs, sinon scandaleuses, du moins fort libres, que par une première faiblesse il avait élevé sur le siége de Fénelon. Ce fut le dernier et le plus déplorable triomphe de cette fortune. Dubois, devenu ministre par ses talens, aurait peut-être désarmé l'envie et relevé cer-

Digitized by Google

tainement l'honneur de son nom en se montrant supérieur à ses ennemis; mais Dubois, laïque de la veille, devenu tout à coup archevêque de Cambrai et membre du sacré collége, se faisant conférer en vingt-quatre heures tous les ordres sacrés, depuis la tonsure jusqu'à l'onction épiscopale, Dubois immolant à son ambition toutes les règles de l'église au moment où il s'affublait de ses plus éclatantes dignités, suscita l'indignation des chrétiens et la risée des philosophes, et fut poursuivi avec autant d'acharnement par les uns que par les autres. Aux yeux des premiers, sa promotion fut un scandale; aux yeux des autres, son sacre fut une cérémonie grotesque. Ceux-ci s'irritèrent surtout de la passion jalouse avec laquelle le nouveau cardinal défendit les prérogatives de sa dignité jusque dans les spasmes de la mort. L'église le rejeta comme un choix indigne, pendant que la philosophie l'injuriait comme un hypocrite et un athée, de telle sorte que sa soutane rouge devint pour Dubois, porté au faîte des honneurs et du mépris, une sorte de tunique empoisonnée qui a dévoré jusqu'à sa mémoire.

Parmi les actes cyniques qui font tache dans la vie du régent, cette promotion est peut-être celui qui a le plus compromis le nom de ce prince devant la postérité, tant il est dangereux de profaner les choses saintes dans les siècles mêmes qui mettent le plus d'ostentation à les dédaigner. Ce systématique divorce avec les idées par lesquelles vivent et grandissent les peuples fut l'irréparable malheur des hommes de cette triste génération. La régence atteignit dans leurs racines toutes les notions de foi, de désintéressement et de pudeur, et les ébranla moins par les spéculations de l'esprit, qui commençaient à peine à naître, que par une corruption de laquelle jaillirent bientôt comme de leur source véritable ces spéculations elles-mêmes. Or ces saintes notions profanées ont des réveils soudains, et, même aux jours où elles semblent le plus oblitérées, elles demeurent assez puissantes pour avoir raison de leurs imprudens profanateurs. De ce duel insensé contre ce que respecteront éternellement les hommes sortit le caractère de décadence imprimé aux personnages et aux œuvres de ce temps par la main de la Providence et par la justice de l'histoire. Devant la postérité, le gouvernement de Philippe d'Orléans a perdu par ses vices tout le terrain qu'il avait conquis par la sagesse de sa politique, et des deux sentimens que nous avons constatés chez les contemporains, c'est le moins favorable au régent qui a survécu : ceci est tellement vrai que c'est presque hasarder une nouveauté que de rappeler aujourd'hui l'existence simultanée de l'admiration et du peu d'estime qu'on professait pour ce prince. La noblesse qui entourait le trône fit dans l'opinion publique une chute plus profonde encore que le pouvoir

Digitized by Google

royal, car elle perdit à jamais dans les tripots de la rue Quincampoix, de la place Vendôme et de l'hôtel de Soissons, cette virginité de l'honneur qui avait survécu à la corruption de deux siècles. De plus, lorsque les princes du sang se faisaient courtiers marrons, et les ducs et pairs agioteurs, il fallait bien s'efforcer de retrouver, par un redoublement de morgue et de dédaigneuse exigence, une considération disparue, afin d'imposer au pays les apparences d'un respect dont la simulation ne tarda pas à lui devenir insupportable.

Enfin, si j'avais l'imprudence de tenter, après le maître dont les tableaux sont dans toutes les mémoires, une étude de cette époque au point de vue de l'inspiration et de l'art (1), j'aurais à signaler avec lui dans les régions de la pensée le même abaissement que dans celles de la vie sociale. La régence avait pourtant reçu de publications jusqu'alors inédites une impulsion qui semblait devoir être féconde. De l'émotion politique qui suivit un moment la mort de Louis XIV et de la réaction à laquelle le gouvernement nouveau prêta d'abord la main, sortirent, avec la première édition complète du *Télémaque*, les *Mémoires* du cardinal de Retz, de Joly, de Gourville, de Mme de Motteville et du comte de Brienne, brillantes leçons dont ne tarda pas à se lasser une génération qui vivait pour le plaisir et pour l'argent, avec lequel le plaisir s'achète. Les Montfaucon, les Baluze, les Le Long, les Lobineau, les Secousse, les Laurière n'en continuaient pas moins dans le silence du cloître ou du cabinet des travaux inspirés par le sentiment du devoir plus que par l'espérance du succès, comme si un siècle nouveau ne s'était pas levé sur la France; mais à part ces grandes œuvres de la science, contemporaines de tous les âges, il faudrait, pour rappeler la physionomie de ce temps, se résigner à montrer l'art dramatique représenté par Crébillon, la critique littéraire exercée par Fontenelle et par Lamotte, et, durant l'exil de Jean-Baptiste Rousseau et la jeunesse encore obscure d'Arouet, la poésie lyrique rendant quelques derniers accords sur la lyre tremblotante des Chaulieu et des Sénécé. Ce travail, qui n'est plus à faire, suggérerait une conclusion naturelle : c'est que la régence, qui poussa si loin l'audace des mœurs, n'eut pas même celle de la pensée, que la corruption y fut à la fois frivole et stérile, et que, dans l'ordre moral, cette époque, où l'on s'inquiétait moins de faire école que de bien vivre, n'a été le commencement de rien, si elle est devenue la fin de beaucoup de choses.

L. DE CARNÉ.

(1) Voyez le *Tableau de la Littérature française au dix-huitième siècle*, par M. Villemain, deuxième et troisième leçons.

Digitized by Google

LA

GUERRE DE L'OUDE

I.

L'INSURRECTION DE LUCKNOW

I. Sleeman's *Journey*. — II. General Jacob's *Views and Opinions*. — III. Mead's *Sepoy Revolt*. — IV. Rustz Rees's *Personal Narrative*. — V. Anderson's *Personal Journal*. — VI. *The Defence of Lucknow*, by a staff-officer. — VII. Innes's *Rough Narrative*, etc.

I.

L'envahissement graduel de la péninsule indienne par les Anglais est, aux yeux de bien des gens, l'œuvre d'une ambition insatiable. Même en Angleterre, on la juge souvent ainsi, et c'est cependant en Angleterre qu'on peut le mieux étudier la formation de ce pouvoir colossal. Quiconque, sans parti pris d'avance, voudra poursuivre cette étude avec quelque application se convaincra aisément que, sans être absolument fausse, cette appréciation doit être essentiellement modifiée, si l'on veut se rendre un compte exact d'un des plus grands faits historiques que les temps modernes aient vus se produire. Entend-on par « conquête » une simple extension d'influence et d'autorité, de prépondérance politique? Il est certain que les Anglais ont dû, de toute nécessité, poursuivre ce but. Leur sécurité propre, celle des alliés qu'ils rattachaient à eux pour se mieux garantir, ne leur laissaient pas d'autre alternative. Si au contraire on donne au mot « conquête » son sens le plus ordinaire, et si l'on veut dire que l'annexion successive des territoires soumis à des

Digitized by Google

princes indigènes était dès le principe l'objet poursuivi par le gouvernement britannique, rien ne serait plus difficile, je ne dis pas à prouver, mais à soutenir d'une manière plausible. Le système politique imaginé par Clive et suivi par ses plus glorieux successeurs, Hastings par exemple et Cornwallis, consistait à partager le pouvoir avec les princes du pays, à leur vendre le plus cher possible une protection qui les plaçait sous la dépendance du gouverneur-général, et permettait à celui-ci d'atténuer graduellement ce que leur domination avait de plus abusif. On procédait ainsi dans un double intérêt : d'abord afin de maintenir une suprématie qui, pour durer et porter tous ses fruits, devait être tolérable, ensuite, et en seconde ligne, afin de remplir le devoir de tout peuple civilisé qui est d'amener à son niveau, par tous les moyens dont il dispose, les nations barbares dont il a pris la tutelle. Que ce dernier point de vue ne soit pas celui où se placent les militaires qui vont ramasser des grades à la pointe de l'épée dans les plaines du Bengale, les gorges du Cuttak ou celles de l'Ahmednagour, nous l'admettons volontiers, et encore réclamerons-nous le bénéfice de quelques admirables exceptions. Que ce ne soit pas celui des collecteurs d'impôt qui çà et là torturent le contribuable hindou pour lui arracher ses misérables épargnes, nous l'accordons encore. Soldats et hommes du fisc toutefois ne sont ici que des agens subordonnés. La pensée qui les met en jeu, qui les emploie, est en définitive celle qui préside aux destinées d'une *commonwealth* dont la puissance même indique assez l'élévation morale, et qui, lorsqu'un intérêt pressant ou de conservation ou de susceptibilité nationale ne l'en fait pas dévier, se montre d'ordinaire plus soucieuse que toute autre et des droits de la conscience et de ceux de l'humanité. Sans nous croire plus naïf que de raison ou plus aveuglé qu'un autre sur les mérites et démérites du gouvernement anglais, nous pensons et soutiendrions au besoin qu'il a pour mobile, plus fréquemment que ses ennemis ne l'admettent, le noble sentiment de sa responsabilité devant le monde et devant l'histoire.

Pour justifier ce qui vient d'être dit au sujet de ces annexions de territoire qui s'accomplissent d'année en année, sous la pression de la nécessité, par des conquérans sans le vouloir, et leur attirent les plus amères censures de ceux-là même au profit desquels elles sont faites, nous n'aurions qu'à raconter en détail comment a eu lieu l'occupation du royaume d'Oude; mais ce serait nous écarter peut-être du plan de cette étude. Il nous suffira d'exposer quelques faits principaux, qui se rattachent étroitement au sujet que nous voulons traiter.

L'Oude était jadis une dépendance féodale de l'empire du Mogol,

Digitized by Google

et pliait sous la mystérieuse puissance cachée au fond du palais sacré de Delhi; mais le temps avait peu à peu relâché les liens de cette espèce de suzeraineté : un simple tribut représentait tous les devoirs d'allégeance, lorsque les Anglais se trouvèrent pour la première fois en contact avec le nabab-vizir qui régnait à Lucknow. Lord Cornwallis conclut avec lui des arrangemens analogues à ceux qu'avaient déjà souscrits plusieurs autres souverains du même ordre. Les attributions du gouvernement étaient divisées en deux parts. L'une, comprenant tout ce qui a trait à la défense du territoire et aux relations avec les états étrangers, devenait le domaine des Anglais, bien entendu moyennant subside; l'autre, concernant l'administration intérieure, restait au prince ou à ses agens. Le nabab régnant, comme il arrive la plupart du temps, n'était qu'un souverain purement nominal, gouverné par son ministre, devenu lui-même l'instrument de la puissance anglaise. L'intervention de cette puissance n'empêcha pas, semble-t-il, les abus de s'accroître; les exactions destinées à pourvoir au subside, venant s'ajouter à celles qui défrayaient le luxe du souverain, aggravèrent purement et simplement la situation des sujets. Le pays s'appauvrissait de jour en jour; les impôts, devenus excessifs, ne rentraient pas; les arrérages dus à l'Angleterre allaient s'accumulant d'année en année, et les lettres éloquentes de lord Cornwallis au nabab, pleines de reproches poignans et d'utiles conseils, ne changeaient en rien cette situation déplorable. Quand lord Cornwallis eut été remplacé par lord Mornington (depuis lord Wellesley), celui-ci, qui avait à se prémunir contre les attaques prévues des peuplades guerrières de l'Afghanistan (1), crut dangereux de laisser subsister dans les provinces où l'ennemi pénétrerait sans doute une organisation militaire indigène capable de lui créer des embarras. Il voulut donc en finir avec « son excellence le vizir, » et lui demanda nettement de licencier toutes ses troupes, l'armée anglaise d'occupation, qu'on aurait soin d'augmenter, — moyennant augmentation du subside, — devant suffire à tous les besoins, soit de la défense des frontières, soit de la répression des troubles intérieurs. Le vizir, persuadé que toute résistance ouverte était inutile, essaya de la diplomatie; il parla de ses répugnances, demanda des délais, manifesta l'intention d'abdiquer. Cette menace touchait peu lord Wellesley, qui était tout prêt à permettre l'abdication, mais au profit de la compagnie. Le vizir au contraire entendait transmettre le pouvoir à un membre de sa famille. Comme il insistait sur ce point,

(1) Les Afghans, en 1796, avaient fait irruption dans l'Inde, et Zemanah ou Zemaum-Schah, dont les états s'étendaient des bouches de l'Indus au parallèle de Cachemire, des frontières des Sikhs jusque dans le voisinage de la Perse, s'était avancé jusqu'à Lahore à la tête d'une armée de 33,000 hommes, presque uniquement composée de cavalerie.

Digitized by Google

on l'accusa de mauvaise foi, presque de trahison, et on lui fit entendre qu'un châtiment sévère pourrait bien mettre un terme à des tergiversations inutiles. Bref, sous la main de fer qui l'étreignait, le malheureux prince dut céder. On lui imposa l'abandon d'un territoire dont les revenus étaient l'équivalent des services que lui rendraient les troupes anglaises, mises désormais gratuitement à sa disposition. Les troupes indigènes devaient être licenciées. Quant au territoire sur lequel le vizir semblait, une fois ces conditions accomplies, conserver tous ses droits, on lui déclara nettement qu'on n'entendait pas qu'il y pût exercer une autorité indépendante. « N'oubliez pas, écrivait lord Mornington au résident anglais, n'oubliez pas que mon principal objet a été bien moins d'assurer le paiement régulier du corps auxiliaire que d'annuler le pouvoir militaire du vizir. » Celui-ci comprenait de reste sa situation, et cherchait à s'y dérober par tous les expédiens imaginables; mais aux raisonnemens spécieux de la diplomatie anglaise, tels qu'on les imagine sans peine: — bon ordre rétabli dans le royaume, appui constant de la Grande-Bretagne, sécurité absolue pour le souverain, — des menaces directes venaient prêter leur poids décisif. Les principaux employés de l'administration financière avaient déjà reçu ordre de se tenir prêts à rendre leurs comptes au gouvernement britannique, et un des frères cadets du gouverneur-général (Henry Wellesley) était accouru à Lucknow pour confirmer les altiers protocoles du résident anglais. A toutes les plaintes, à toutes les remontrances, les deux négociateurs restaient sourds, et, à force d'insister, ils finirent, sinon par convaincre le vizir, du moins par le décider à paraître convaincu. Tout ce qu'il obtint en échange de la cession qu'il fit de tous ses droits essentiels fut la permission d'accomplir un pèlerinage qui le dispensât d'assister à l'écroulement de sa puissance et d'entendre les amers reproches que sa faiblesse ne pouvait manquer de lui attirer. Le traité fut enfin signé. Les districts cédés à la compagnie représentaient un revenu d'environ 38 millions (13,523,474 roupies). La compagnie garantissait au vizir et à ses successeurs la possession du surplus de l'Oude *avec l'exercice de leur commune autorité.* Le vizir s'engageait de son côté à établir dans ses possessions réservées un système d'administration favorable à la prospérité des habitans, et calculé de manière à sauvegarder soit leurs vies, soit leurs droits de propriété. « Enfin, disait le traité, son excellence le vizir s'engage à consulter sur toutes choses les officiers de l'honorable compagnie, afin d'agir de tous points conformément à leurs conseils. » On ne saurait être plus clair et plus catégorique, et il n'est pas malaisé de voir à quoi se réduisait la souveraineté garantie au nabab-vizir.

Digitized by Google

L'état de choses constitué en 1801 s'est maintenu jusqu'en 1856, époque où l'annexion complète, — l'*absorption*, c'est le mot consacré, — a été formellement proclamée. Autant vaut dire que, pendant un demi-siècle et plus, les Anglais ont eu sans conteste la haute main dans les affaires de l'Oude. Or, comme la responsabilité se mesure au pouvoir qu'on exerce, c'est à eux, à eux seuls, qu'il faut demander compte de l'état dans lequel ce royaume s'est trouvé lorsque, une année à peine après leur prise de possession, il est devenu le principal théâtre de la formidable insurrection de 1857. Elle s'y débat encore sous les coups redoublés dont la frappent sans relâche les habiles généraux auxquels la Grande-Bretagne a confié le soin de sa vengeance, et dans aucune autre partie de l'immense empire anglo-indien ce terrible incendie, que tant de sang n'a pas encore pu éteindre, n'a trouvé plus d'alimens, ni de plus inflammables. D'où vient donc ceci? Et la réponse à cette question n'est-elle pas dans la situation faite au prétendu souverain de ce malheureux pays comme à ses grands feudataires, à partir de l'époque dont nous avons dû évoquer le souvenir?

Un livre curieux à plus d'un titre et devenu plus curieux encore qu'il ne l'était, *the Private Life of an Eastern King*, nous a montré l'intérieur de ce *kayserbagh* (1) de Lucknow, où se vautrait dans l'abrutissement le plus effréné, dans les excès du sensualisme le plus grossier, Wajid-Ali, le cinquième successeur de ce Saadut-Ali-Khan, avec lequel fut signé le traité de 1801. Saadut-Ali-Khan lui-même n'était pas, comme on est peut-être tenté de le croire, un prince dépourvu de toute énergie et de toute capacité. Il avait su, tout en réduisant considérablement l'effectif de son armée, tenir en bride les excès d'une turbulente aristocratie, faire exécuter à peu près les lois du pays, rentrer en possession de plusieurs territoires arrachés par d'indignes favoris à la prodigalité aveugle de ses ancêtres, et telle était son économie (dont les Anglais profitèrent largement) qu'ayant trouvé à son avénement royal le trésor tout à fait vide, il y laissa, après dix-sept ans de règne, une épargne de 14 millions sterling (350 millions de francs). Lord Hastings, au milieu des embarras financiers de 1814, alors que le change mettait la roupie au taux exorbitant de 2 shillings 8 et 10 pence (2), ayant sur les bras son expédition du Nepaul, fut heureux d'avoir à puiser dans ces coffres si bien garnis. Après la mort du nabab, son fils aîné Gazee-ud-Deen-Hydure, absolument dominé par le résident anglais, qui était alors le colonel Baillie, prêta successivement à l'honorable com-

(1) *Kayserbagh*, palais du roi. Voyez sur ce livre la *Revue* du 1er janvier 1856.
(2) Au lieu de 2 shill. 1/2 p.

Digitized by Google

pagnie, et à l'intérêt de 6 pour 100, très léger pour la circonstance, deux crores de roupies. C'est là le début de son règne et aussi le seul monument que l'histoire en ait enregistré, car elle ne dit pas même si ces millions ont été remboursés exactement, ce qu'il faut supposer. Quoi qu'il en soit, Gazee-ud-Deen-Hydur et ses quatre successeurs passèrent tour à tour sur le *musnud* sans laisser aucun indice d'une initiative politique quelconque. Entourés de baladins, de jongleurs, d'eunuques, de femmes perdues, d'animaux domptés, engourdis par l'abus des boissons enivrantes, hébétés par les infâmes voluptés du *zenanah*, sans volonté comme sans pouvoir, dignes en tout point de cette énergique définition que Napoléon appliquait au monarque constitutionnel tel que Sieyès l'avait rêvé, ils ne durent peut-être qu'à cet excès d'abaissement le maintien de leur autorité à peu près nominale. Rois vassaux, s'ils avaient montré la moindre énergie, le plus léger ressentiment de leur condition servile, un décret signé à Calcutta les eût aussitôt renversés. Ils le savaient peut-être, et ceci, bien prouvé, leur compterait comme circonstance atténuante.

Leurs premiers ministres, dépositaires de cette ombre de pouvoir qui leur avait été laissée, on ne sait vraiment pourquoi, gouvernaient tant bien que mal entre deux périls et entre deux terreurs : le résident anglais, dont un souffle les ébranlait, et les *zemindars* ou *taloukdars* (1), sujets émancipés qui, dans le domaine dit royal, s'étaient peu à peu taillé des baronnies indépendantes. La politique, on va le voir, a comme toute autre science ses causes et ses effets rigoureusement enchaînés, ses lois irréfragables, dérivant d'une logique partout la même. La féodalité hindoue s'était formée dans l'Oude, comme on l'a vue se former au moyen âge dans les différens états de l'Europe. Le pouvoir absolu du Grand-Mogol ayant à s'exercer sur une étendue trop vaste pour être administrée directement, il avait fallu la scinder en fractions soumises au vasselage.

(1) Le *zemindar* (nom mahométan substitué à celui de *des-âdikar*) est, dans l'organisation politique de l'Inde, un agent du fisc, banquier intermédiaire entre le gouvernement et les contribuables. Ces fonctions, d'abord révocables, devinrent ensuite inamovibles, puis enfin héréditaires. Le *zemindar*, placé entre le gouvernement et la municipalité villageoise, leur servait d'intermédiaire. Lui-même n'entrait en rapport avec les contribuables qu'au moyen d'un autre intermédiaire, le chef ou maire (*potail* ou *pottell*) de chaque village. Ces deux fonctionnaires héréditaires, aidés de quelques habitans à leur choix, faisaient la répartition de l'impôt et en assuraient la rentrée. Le *zemindar*, responsable envers le gouvernement, recevait dès lors des pouvoirs étendus, et y puisait une influence considérable, dont il profitait nécessairement pour amasser de grandes richesses. Le *taloukdar* est une espèce de *zemindar* de moindre importance, tenancier feudataire de domaines étendus. A côté, au-dessous du *zemindar* et du *taloukdar*, il y a une quantité de possesseurs terriens à divers titres : *maliks*, *khoudkhats*, *paykasth*, *puttiedars*, *byacharrys*, *ashrafs*, etc.

Digitized by Google

Les grands vassaux, soumis à des exigences plus ou moins dures, menacés de dangers plus ou moins pressans, avaient dû chercher, soit en se fortifiant chez eux, soit en s'alliant avec leurs pairs, à se garantir des unes et des autres. De là les royautés subalternes, les vizirs, les nababs, dont l'existence affermie et la puissance toujours croissante tendaient toujours à restreindre l'autorité centrale, et, par une politique assidûment suivie, l'avaient peu à peu réduite en effet à se contenter d'un tribut d'argent, plus ou moins considérable, payé avec plus ou moins d'exactitude selon les circonstances et l'impunité plus ou moins bien garantie. Aveuglés à leur tour par le succès de leur entreprise, enivrés du pouvoir conquis, et cherchant aussi à simplifier les ressorts de leur gouvernement, afin de savourer plus à leur aise la magnifique existence qu'ils s'étaient faite, les nababs, les vizirs, les grands feudataires de la couronne avaient de même compromis leur puissance, en acceptant les services intéressés des grands propriétaires, devenus fermiers à bail d'immenses districts. Assez riches pour assurer la rentrée à peu près régulière de l'impôt frappé sur la circonscription territoriale qu'on leur soumettait ainsi, et pour payer de plus, au besoin, la connivence des favoris du nabab, ces *zemindars* usaient largement de leurs priviléges, qu'ils comprenaient comme Reginald Front-de-Bœuf par exemple interprétait ceux du baronnage normand. La population du pays d'Oude étant essentiellement militaire, en vertu de traditions et de circonstances historiques qui se perdent dans la nuit des âges, ils n'éprouvaient aucune difficulté à enrôler des bandes d'hommes d'armes, prêtes à marcher au premier signal du maître et contre n'importe lequel de ses ennemis. Ces bandes grossissaient à mesure que le domaine du *zemindar* s'étendait, et il s'étendait toujours, soit par concessions payées au gouvernement, soit par annexion à main armée des domaines voisins, quand ces domaines étaient mal défendus, soit par suite de ces contrats en vertu desquels, lorsque le droit est foulé aux pieds, le plus faible est réduit à s'assurer, en la payant, la protection du plus fort. Aussi, de génération en génération, le nombre de ces tyrans subalternes diminuait-il, et leur puissance individuelle s'en trouvait-elle accrue dans la même proportion. Ils n'étaient plus, comme dans le principe, de riches paysans, chefs de bandits, mais de hauts et puissans seigneurs, ayant forteresse à créneaux, menant leur contingent à la guerre, et au besoin pouvant tenir tête à leur souverain, si celui-ci s'avisait de prendre trop au sérieux ou ses droits ou ses devoirs monarchiques.

Un militaire fort distingué, qui a longtemps rempli dans l'Inde des fonctions importantes, et s'est fait connaître au dehors par sa

Digitized by Google

participation active à la destruction de cette secte soi-disant religieuse qui avait érigé la trahison en principe et l'assassinat en sacrifice agréable à la Divinité, le colonel Sleeman (1), l'historien des *thugs*, après une tournée qu'il avait faite, par l'ordre de lord Dalhousie, dans le royaume d'Oude (1849-1850), devait rendre compte de ses observations; or, assez versé dans la routine officielle, il savait d'avance à quel sort était réservé un long mémoire manuscrit déposé aux mains des agens de l'autorité centrale, soit à Calcutta, soit à Londres. Aussi prit-il le parti de rédiger ce mémoire de manière à pouvoir le faire imprimer au besoin, et le livre parut en effet, mais tiré à un très petit nombre d'exemplaires et destiné à une circulation très restreinte. Depuis cette demi-publication, les événemens ont marché de manière à rendre superflus les scrupules administratifs de l'auteur, et après sa mort du reste la masse du public a été initiée aux renseignemens secrets donnés sur l'état intérieur du royaume d'Oude par l'un des derniers résidens anglais à la cour de Lucknow.

Nous résumerons en peu de mots le livre du colonel Sleeman. Au-dessus d'une population misérable, que déciment les guerres privées, qu'épuise l'impôt perçu sous mille formes, règnent en définitive les *taloukdars*, ces grands barons dont nous avons parlé. Autour d'eux tout est corvéable à merci. Ils peuvent impunément commettre les crimes les plus odieux. Aucun redressement possible contre leurs usurpations tyranniques. Le gouvernement, auquel ils dérobent ouvertement les deux tiers du revenu que les taxes produisent, n'a ni le pouvoir ni même la volonté de punir ces insolens déprédateurs. Pourvu qu'ils achètent à beaux deniers comptans le ministre en exercice, pourvu que les jongleurs, les musiciens et les bayadères du palais soient amplement défrayés, pourvu que le nabab voie s'étaler dans les orgies dont on le berce le même luxe grossier, tout est bien, et tout peut marcher ainsi. Cette insouciance brutale n'existât-elle pas, que pourrait un prince comme celui qui règne à Lucknow contre deux cent cinquante grands vassaux, dont un seul peut mettre sur pied dix mille hommes, et qui possèdent, entre eux tous, cinq cents pièces d'artillerie? Aussi se garde-t-on de les mécontenter en quoi que ce puisse être, et encouragés ainsi, ces fiers aristocrates en viennent parfois à d'étranges extrémités. L'un d'eux, Gholam Huzrut, a deux forteresses où il se retire lorsqu'il se croit menacé. S'agit-il de recruter ses garnisons, il envoie à Lucknow des hommes à lui, chargés de faciliter l'évasion des prisonniers détenus

(1) Depuis général, chevalier de l'ordre du Bain, etc. Le général sir William Sleeman est mort en 1856, durant la traversée qui le ramenait en Angleterre.

Digitized by Google

pour crimes ou délits. Une de ces tentatives (1849) eut les résultats suivans. Cinq des prisonniers furent tués, vingt-cinq furent repris, quarante-sept s'échappèrent et allèrent prendre du service sous le drapeau de leur libérateur. Au confluent des rivières Ghogra et Chouka est le fort de Bhitolee, où se maintient un autre *taloukdar* nommé Gorbuksh. Gorbuksh a des comptes embrouillés avec le fisc; il est aussi sous le coup de certaines poursuites plus sérieuses que la police des frontières (police anglaise) entend diriger contre lui. Aussi se tient-il prêt, et quatre mille hommes abrités derrière les murailles de sa forteresse, quatre mille complices de ses brigandages, lui serviront au besoin de cautions. Naturellement il les faut nourrir, et il n'y a pas de quoi s'étonner beaucoup si Gorbuksh, dont la redevance annuelle comme percepteur d'impôts monte à 200,000 roupies (500,000 fr.), et qui, sur cette somme, a obtenu remise du quart, ne verse plus, depuis trois années consécutives, ès mains du trésorier de la couronne une seule pagode étoilée (1). On a voulu procéder envers lui par les voies de rigueur; elles ont échoué misérablement : il a fallu temporiser d'abord, céder ensuite. Gorbuksh, en revanche, entend la science fiscale beaucoup mieux que les agens anglais. Les propriétaires qu'il tient sous sa domination acquittent fort régulièrement leur tribut, et il perçoit ainsi chaque année un revenu évalué à 250,000 roupies (625,000 fr.). Il a un fils qui écume ouvertement les grandes routes, et qu'il désavoue très haut pour cette conduite irrégulière. Au fait et au prendre, père et fils se valent et s'entendent à merveille. Dans la bande du fils s'enrôlent ceux qui feraient trop éclatante figure dans l'armée du père, lequel est, tout comme ses ancêtres depuis plusieurs générations, magistrat héréditaire, officier public, administrateur des revenus du gouvernement.

On ne nous demandera pas sans doute une longue galerie de portraits pareils; ceux-là suffisent pour caractériser un état social. Ce qu'il entraîne de conséquences déplorables est facile à deviner. Les petites guerres féodales de *taloukdars* à *taloukdars* ruinent peu à peu le pays. On n'y cultive plus en paix que les terres possédées par ces riches seigneurs, et là seulement peut s'apprécier la fertilité naturelle de ce sol admirable, qui du territoire d'Oude avait fait jadis une sorte de jardin. Le laboureur, quand il a vu sa moisson ravagée, sa chaumière détruite, déserte ou le pays ou son ingrat métier. Il émigre ou se fait brigand, lui aussi. Parfois il essaie de se défendre, et tombe en soldat à la limite de son champ envahi. Sur ce champ, désormais abandonné à sa fécondité propre, le berger nomade

(1) La plus petite des monnaies d'or indiennes. Elle vaut environ dix francs.

Digitized by Google

vient paître son troupeau. Après un certain temps, le sol, ainsi fréquenté, acquiert un renouvellement de puissance productive qui provoque une nouvelle culture. D'ailleurs le gouvernement demande moins de loyer de cette terre améliorée, mais dont la possession est si précaire. Il donne quittance de tous les arriérés de bail ou de taxe dont elle est la garantie hypothécaire; souvent il la concède pour plusieurs années à titre gratuit. Il s'appauvrit d'autant, sans que le cultivateur y ait le moindre gain. Le dommage fait se compense tant bien que mal, et voilà tout.

Pour peu qu'on suive de fait en fait les conséquences inévitables d'un pareil désordre, il est aisé de comprendre pourquoi le pays d'Oude est si essentiellement un pays guerrier. De tous côtés, des forteresses cachées parmi les bambous, dans les jungles qu'on s'abstient tout exprès de défricher; des partis errans, des bandes de pillards auxquelles on en oppose d'autres; le gouvernement obligé de recouvrer une partie de ses contributions à force ouverte; la police organisée en *guerillas;* une foule d'hommes sans autre vocation, sans autre industrie que le maniement du *tulwar* ou du mousquet à mèche; les enfans de village se donnant pour passe-temps favori la construction et la prise de petites fortifications pétries dans l'argile; puis, brochant sur le tout, le recrutement pour l'armée de la compagnie, pratiqué là sur une plus grande échelle que dans aucun autre pays de l'Inde. « Sur la portion du territoire d'Oude qui nous fut cédée en 1801, dit le colonel Sleeman, cette classe d'hommes d'armes, de *condottieri*, a presque disparu. C'est donc seulement dans l'autre moitié qu'ont été enrôlés près de cinquante mille officiers ou cipayes que ce pays a fournis à l'armée indigène. A peine, chez nous, en a-t-on levé cinq mille. »

Ici se présente l'objection que nous faisions pressentir plus haut. Comment, sous l'influence anglaise, — dont le traité de 1801 nous révèle l'étendue, à vrai dire illimitée, — un régime aussi abusif avait-il pu se maintenir et se développer? C'est justement un résident anglais, un homme investi de l'autorité la plus redoutable et la plus efficace, qui nous dépeint ces désordres, cette dégradation, qui les signale à son gouvernement, et n'y voit d'autre remède que l'annexion du royaume d'Oude. N'a-t-on pas le droit de lui demander si, avant de recourir à cette flagrante violation des traités, il a épuisé tous les moyens de prédominante influence qui étaient en ses mains? Où est la preuve qu'il a exigé le renvoi de ces ministres corrompus dont il signale les concussions éhontées? Établit-il, bien ou mal, qu'il ait pris à cœur l'anéantissement de cette puissance illégale que les *taloukdars* s'étaient arrogée? qu'il ait tenté de déjouer les fraudes au moyen desquelles ils agrandissaient leurs domaines et

Digitized by Google

s'assuraient les revenus indispensables à l'entretien de leurs coupe-jarrets? Laisse-t-il entrevoir qu'à Lucknow même, sinon dans les provinces, où à la rigueur beaucoup de crimes pouvaient se commettre sans qu'il les connût, il ait essayé de réagir contre les monstruosités du *kayserbagh*, ce mauvais lieu royal, où il n'y avait de chastes que les eunuques, de raisonnables que les animaux apprivoisés? Le colonel Sleeman a formulé un très éloquent réquisitoire; mais il a oublié ce point essentiel, c'est que son inertie l'a presque rendu complice des crimes qu'il signale, et qu'il n'était pas seulement chargé de dénoncer. Faut-il dire toute notre pensée? Il nous semble que si on n'eût pas regardé comme une éventualité possible, — n'ajoutons pas désirable, — la rupture du traité de 1801, l'action de l'Angleterre sur les nababs d'Oude eût été tout autrement suivie, persistante, énergique, effective, qu'elle ne l'a été malheureusement pour tout le monde.

Quoi qu'il en soit, le royaume d'Oude était en dissolution. Plus d'autorité reconnue, plus de sécurité personnelle, plus de propriété certaine, un peuple sous les armes, chaque district, chaque *pungannah* devenu le théâtre de luttes sanglantes, les champs déserts et envahis par le *jungle*, les forces productives du pays diminuant chaque jour, tels furent, — on le dit et il faut le croire, — les motifs de l'absorption. Quant aux prétextes, ils ne manquaient pas, car, volontairement ou non, les nababs d'Oude avaient très certainement enfreint les clauses du traité de 1801. Nous n'en voulons qu'une preuve, mais décisive. Ce traité leur prescrivait le licenciement de toutes leurs troupes indigènes. Or, au moment de l'annexion, ils avaient soixante mille hommes sous les armes.

Ce fut là une des difficultés sérieuses de la mesure proposée par le colonel Sleeman, et définitivement adoptée par lord Dalhousie cinq ou six ans après le compte-rendu de son délégué (1). Il fallut licencier cette armée, au moins les deux tiers, car vingt mille hommes environ furent incorporés dans les troupes de la compagnie. Il fallut aussi liquider sa solde, fort arriérée suivant l'usage. Quarante mille hommes exercés au métier des armes rentrèrent ainsi dans les rangs de la population civile, sans aucune des habitudes ou des industries qui sont, pour celle-ci, les conditions de son existence. Ils y rentraient avec quelques ressources, bien précaires, provenant de la distribution d'argent qui venait de leur être faite. Ces ressources ne pouvaient les mener loin, et il est aisé de deviner qu'un an après l'annexion, c'est-à-dire à l'époque où éclata

(1) *A Journey through the kingdom of Oude in* 1849-1850... *with a private Correspondence relative to the Annexation of Oude to British India*, 2 vol., publiés réellement pour la première fois, ainsi que nous l'avons dit, en 1858.

Digitized by Google

la révolte des cipayes (c'est ainsi qu'on s'applique, en Angleterre, à qualifier l'insurrection de 1857), ceux d'entre les anciens soldats du roi d'Oude qui n'avaient pas trouvé à s'enrôler dans les bandes des *taloukdars* devaient être réduits à ces dures extrémités que le poète qualifie de « mauvaises conseillères. »

Jusqu'alors tout était resté dans un calme absolu, qui avait complétement abusé les autorités anglaises. Ni les quarante mille soldats licenciés, ni les *taloukdars* et leurs cent mille satellites, ni la population suspecte des grandes villes du pays, comme Lucknow ou Fyzabad, n'avaient fait entendre une seule plainte. Par le fait, l'annihilation de la vieille royauté dynastique n'était un véritable grief pour aucune des grandes classes d'habitans. On avait supporté les nababs en les méprisant; on les voyait tomber sans regret. Mais si par là aucun intérêt vital ne se trouvait froissé, il n'en était pas de même de l'application du nouveau régime. Dans la capitale par exemple, la cour, brusquement dépossédée, laissait en souffrance toutes les industries plus ou moins légitimes qui alimentaient ses vices abjects et capricieux, ses goûts insensés. De même, si l'on dit vrai, que les perruquiers se montrèrent à Paris en 1789 les plus ardens ennemis de la révolution, de même le gouvernement anglais à Lucknow, en 1856, dut compter parmi ses adversaires tout ce ramas de bétail humain qui s'entasse en Orient autour d'un *zenanah* royal. Ceci, à tout prendre, n'eût été qu'un inconvénient et non pas un danger : il n'y avait pas à en tenir compte; mais il eût fallu au contraire, — l'événement l'a prouvé, — prendre en grande considération l'attitude réservée et les sourdes rancunes des *taloukdars*.

Ils se sentaient menacés dans leur indépendance graduellement conquise, et menacés aussi dans leurs intérêts, dans la possession de ces grands domaines agrandis *per fas et nefas*. Cependant aux premiers jours pas un ne bougea. Ils voulaient d'un côté apprécier au juste la situation qui allait leur être faite par le nouveau pouvoir; de l'autre, calculant leurs chances, ils comprenaient qu'il n'y avait pas pour le moment de résistance utile à tenter. Le pays, en vue de l'agitation qu'aurait pu y produire le changement politique accompli, avait été fortement occupé. Les agens anglais, rassurés par le calme profond qui régnait autour d'eux et par la présence des bataillons qu'on avait mis en marche pour les soutenir au besoin, ne gardèrent pas, vis-à-vis de cette puissante aristocratie terrienne, les ménagemens auxquels elle était habituée. Le roi d'Oude, d'autant moins exigeant qu'il se sentait plus faible, n'était pas pour elle un créancier incommode. Il atermoyait le paiement de l'impôt, il accordait remise des arrérages accumulés, il acceptait en équivalens

Digitized by Google

des services de toute nature. Il faisait aux grands du pays les crédits que lui faisaient à lui-même ses soldats indisciplinés et mal payés. Le collecteur anglais au contraire, alignant les dépenses et les recettes, eût trouvé dur de liquider les créances de l'armée d'Oude sans exiger en revanche pareille liquidation pour les arriérés d'impôts dus par l'aristocratie du pays. Et justement les plus hautes fonctions administratives de la nouvelle province, celles de commissaire en chef (*chief commissioner*), avaient été dévolues à un officier du service civil (M. Coverley Jackson), fiscal excellent, mais politique assez hasardeux, et qui mit immédiatement dans la perception des impôts une raideur inopportune. Les *taloukdars* plièrent et payèrent, mais non sans irritation. L'un d'eux, le rajah de Toulsepore, plus audacieux que les autres, se mit ouvertement en révolte. Il apprit à ses dépens que l'autorité avait changé de mains. Un collecteur anglais et quelques compagnies de cipayes furent envoyés sur ses domaines, qui passèrent aussitôt sous le séquestre. Ses hommes d'armes eurent ordre de se disperser, et obéirent. Le rajah lui-même fut conduit prisonnier à Lucknow, où il est mort pendant le siége, sans avoir recouvré sa liberté. A partir de ce moment, les politiques optimistes de Calcutta décidèrent que la question de l'Oude était « vidée. » On retira la plus grande partie des troupes anglaises qu'on avait envoyées en vue de la résistance possible, et le désarmement de la population, d'abord mis en question, fut ajourné (1) par lord Canning, qui venait de succéder, comme gouverneur-général, à lord Dalhousie.

Nous venons d'indiquer à peu près toutes les difficultés cachées sous le calme apparent du royaume d'Oude quelques mois après que l'Angleterre l'eut définitivement et complétement annexé à ses domaines de l'Hindoustan. Cet exposé, quoique bien rapide, fera comprendre que nulle part le mouvement insurrectionnel, parti d'ailleurs, ne devait trouver autant de facilités pour se développer et s'aggraver. Nous n'en raconterons pas en détail l'origine trop bien connue; mais il ne sera peut-être pas sans intérêt de savoir à quels vices d'organisation militaire il est attribué par les écrivains les plus dignes de confiance.

(1) On redemanda cependant aux *taloukdars* les canons dont leurs forteresses étaient armées, offrant au reste fort naïvement de leur rembourser à prix légal «le métal» de ces pièces d'artillerie. Ils en livrèrent ainsi un certain nombre, et, le jour de la révolte venu, on put s'assurer qu'ils avaient gardé les meilleures.

Digitized by Google

II.

L'Angleterre a dans l'Inde trois armées indigènes, une par présidence, Bombay, Madras, Bengale. La seule armée du Bengale s'est insurgée. Or, depuis des années déjà, maint et maint juge compétent déclarait que les troupes du Bengale étaient, sous le rapport de la discipline, fort inférieures au reste de l'armée anglo-indienne. Avant l'insurrection, un des officiers qui ont fait dans l'Inde la plus brillante fortune militaire, — le général Jacob, le même qui a commandé en chef les forces employées dans la campagne de 1857 contre la Perse, — signalait avec une rare véhémence les vices de leur organisation. Il les énumère sous huit chefs distincts : abaissement moral des officiers anglais de l'armée du Bengale qui les ravale au niveau des Asiatiques; pouvoirs insuffisans accordés aux chefs de corps, tenus en méfiance par le général en chef et par le gouvernement; relations mal établies et mal cimentées entre les soldats et les officiers; dans le choix des soldats, trop d'égards accordés à la caste; l'avancement mal réglé pour les soldats et officiers indigènes; la discipline très relâchée, etc. (1). Chaque censure, ainsi numérotée, a ses preuves à l'appui, et ses développemens parfois très instructifs. L'honorable général se moque ouvertement de ces jeunes cadets qui, fraîchement débarqués, se croient tenus d'adopter les molles et dispendieuses habitudes de leurs *anciens*, — de fuir le soleil, de voyager en palanquin (*palkie*), de se faire éventer, masser par des serviteurs *ad hoc*, — d'avoir valet pour la pipe, valet pour le parasol, valet pour la bouteille, valet pour les causeries du divan, — et tout cela sous peine d'être méprisé comme *griffin*, c'est-à-dire comme novice, homme de bourgeoise humeur, d'habitudes mesquines. Nos « griffins » de Bombay se contentent d'un homme pour tous ces offices divers, s'écrie le rude vétéran avec une certaine amertume. Il ajoute, arrivant au point le plus essentiel :

« Enrôler des hommes d'une certaine caste ou croyance, à l'exclusion de tous autres, dans l'armée de l'Inde, c'est mettre cette armée, non sous l'autorité du gouvernement et du code militaire, mais sous celle des brahmanes et des *goseins*, des moullahs et des fakirs. Dans ce système, un homme n'est pas choisi pour son aptitude au service, sa bonne volonté, sa force, sa docilité, son courage, mais parce qu'il est un des adorateurs *deux fois nés* de Vichnou. Quelles que soient d'ailleurs ses qualités, si un homme se refuse

(1) Nous omettons ce qui est strictement du ressort militaire, par exemple ce qui a rapport aux *messes* ou tables d'état-major. On peut au surplus consulter l'ouvrage même : *The Wieus and opinions of brigadier general John Jacob*, aide de camp to the Queen, etc., second edition; London, Smith, Elder and C°, p. 101 et suiv.

Digitized by Google

à croire qu'un caillou barbouillé de rouge doit être adoré comme une puissance créatrice, — bien moins encore s'il a été cordonnier, etc., — il ne saurait trouver place dans les rangs de l'armée du Bengale : on craindrait d'offenser, en l'y recevant, quelque brahmine insolent et paresseux. Que s'ensuit-il? Un soldat indigène au Bengale redoute bien plus une atteinte portée au privilége de caste qu'une infraction aux règles du code militaire, et le simple soldat demeure investi, par la même raison, d'une autorité incompatible avec toute règle salutaire...

« La trahison, la révolte, les perfidies de tout ordre peuvent se propager indéfiniment parmi les simples soldats, à l'insu de leurs officiers, là où les hommes appartiennent à la même caste d'Indiens, et là où les lois de la caste sont plus respectées que les prescriptions de la discipline. »

Ce dernier paragraphe, imprimé en majuscules dans l'ouvrage anglais, a vraiment, lorsqu'on regarde à la date, quelque chose de prophétique. Il est de 1851. Le général Jacob s'étonne plus loin que, dans les conditions où elle est placée, l'armée du Bengale puisse conserver encore un semblant d'existence. *The thing is rotten throughout!* — « la machine est pourrie de part en part, » écrit-il encore en majuscules. Puis, dans un autre chapitre, il oppose à l'indiscipline religieuse des cipayes du Bengale l'esprit beaucoup moins pieux, mais infiniment plus militaire des cipayes de Bombay. « Parmi ceux-ci, un *purwarie* (caste subalterne) peut arriver, par son mérite, jusqu'au grade de *subahdar* (capitaine). Au Bengale, on n'en voudrait pas même comme simple soldat, tant on craindrait de contaminer par son voisinage ces dédaigneux *gentlemen*, messieurs les brahmines. Et tandis qu'au Bengale les officiers, pleins d'égards pour les préjugés de leurs subordonnés, semblent s'attacher à se faire asiatiques, ceux de Bombay au contraire tendent sans cesse à *européaniser* le soldat hindou. Ils ignorent, de propos délibéré, sa croyance ou son rang social; ils ne violentent en rien sa foi, mais ils ne la laissent empiéter sur rien de ce qui touche au service. Leur exemple aidant, les soldats eux-mêmes finissent par se dépouiller de leurs superstitions nationales, et le brahmine, couché sur le même lit de camp que le purwarie, ne voit plus en lui que le soldat de l'état, devenu son camarade, sinon tout à fait son égal. »

Dans un ouvrage postérieur, il est vrai, le général Jacob se plaint que les vices de l'armée du Bengale se glissent peu à peu dans celles des autres présidences, et il en accuse les officiers plus que les soldats. L'impression générale qui résulte de ses critiques est celle d'une dégénérescence graduelle dans l'état-major anglais des armées de l'Hindostan. En présence d'événemens qui ont justifié ses plus sinistres prévisions, il est permis de se demander s'il n'a pas mis le doigt sur la plaie, et si l'abaissement moral, l'énergie diminuée, les complaisances excessives de leurs chefs étrangers, ne sont pas les

Digitized by Google

principales causes de la révolte des cipayes. Cette opinion est fort accréditée en Angleterre. Elle a eu son écho dans un des meilleurs récits de l'insurrection de 1857 (1). L'auteur, un des principaux représentans de la presse anglo-indienne, critique rigide et même acerbe de l'administration britannique, champion résolu des *ryots* opprimés, juge l'armée du Bengale aussi sévèrement que l'avait fait le général Jacob. Il raille comme lui ces superstitions calculées du brahmine qui, lui permettant tout ce dont il tire profit, lui interdisent tout ce qui le gêne. Le brahmine, strictement fidèle aux principes de son culte, ne pourrait être soldat; il lui est interdit en effet de détruire un être vivant. Il n'en recherche pas moins le service militaire, source de gains et de priviléges. La vache est à ses yeux un animal sacré; il n'en porte pas moins, plutôt que de marcher pieds nus, des souliers de cuir. Il y a mieux encore : les règles du service interdisent d'admettre au-delà d'une certaine proportion, dans le millier d'hommes qui composent un régiment cipaye, les volontaires appartenant à la caste des brahmines. Ceux-ci, trouvant là un obstacle, l'éludent fort bien en se présentant comme rajpoutes ou kchattryas, ce qui n'entraîne nullement pour ces menteurs privilégiés une déchéance irrévocable.

Le soldat de race aristocratique, le cipaye brahmine, est essentiellement courtois, prévenant, beau parleur. Sa tournure est élégante, ses traits fins et réguliers, sa tenue fort soignée : il brille aux parades et flatte l'œil du chef qui le commande; mais quand on en vient à scruter de près les élémens de force réelle que chaque espèce de recrues apporte à l'armée cipaye, le Sikh, le *Madrassee* tant méprisés prennent leur revanche, et le Ghourka lui-même, ce montagnard nain du Népaul, « le plus laid et le plus malpropre des guerriers connus, » dit M. Mead, offre de bien autres garanties de bravoure, de docilité, de savoir-faire et de dévouement. Avec eux, pas de mécomptes, pas de résistance à contre-temps. Le Sikh, né soldat, tient avant tout à sa réputation militaire. L'adoration de la vache ne vient qu'en seconde ligne. L'armée de Madras est composée en grande partie d'Hindous. Le *Madrassee*, né presque toujours dans une caste inférieure, n'a pas pour l'eau noire (*kalapaouni*, la mer) cette horreur mystérieuse que ressent le brahmine, ou qu'il affecte, et que l'on conçoit du reste en songeant que ce dernier, une fois à bord, ne peut plus préparer aucun aliment, et se voit réduit à vivre de légumes secs, de sucre et d'eau plus ou moins fraîche. M. Mead compare le *Madrassee* au « radical de Sheffield », que tient en petite estime un orgueilleux membre de la pairie (le

(1) *The Sepoy Revolt : its Causes and its Consequences*, by Henry Mead. London, Murray, 1857, 1 vol.

Digitized by Google

brahmane), mais qui, au fond, se sent le plus utile des deux et comprend l'injustice dont il est victime. « Il peut en effet, selon la tradition du pays (peut-être n'est-elle pas si mal fondée), marcher plus longtemps, tirer plus juste, et se battre mieux que ce camarade qui le dédaigne. — Voyons! qui vient avec le damné petit moricaud? s'écriait un de ces pauvres diables, se jetant résolûment en avant sous le feu d'une batterie. Apostrophe complexe, où se retrouve, avec la conscience de sa bravoure, celle de sa dégradation. » Dans l'armée de Bombay, il y a un tiers de brahmines; le reste se compose de basses castes, de quelques juifs, et de cent ou deux cents musulmans environ par régiment.

Des soldats de l'armée indigène passons à l'état-major. Là nous trouverons les inconvéniens du régime militaire anglais en général: l'avancement systématique dans les hauts grades, la capacité, les services subordonnés soit à l'ancienneté, soit à la faveur; presque tous les généraux beaucoup trop vieux, presque tous les lieutenans beaucoup trop jeunes; puis un inconvénient spécial au service dans l'Inde, où certaines fonctions du service civil éminentes et lucratives, celles de commissaire en chef par exemple auprès des princes protégés, sont données à des officiers détachés de leurs régimens. Ces positions sont enviées de tous les ambitieux, autant vaut dire de tous ceux qui se sentent en état de faire leur chemin. Le service purement militaire, comparé à ces hautes missions si bien rétribuées, si commodes, si peu fatigantes, est une corvée malsaine, infructueuse, pauvrement payée. Aussi qu'arrive-t-il? « Des officiers de l'armée indienne dans les trois présidences, la moitié régulièrement se trouve à l'état d'absence. On peut citer un régiment de l'armée du Bengale où il n'y a pas un seul capitaine; six autres n'en comptent qu'un par régiment. Le bataillon d'artillerie que commandait de son vivant sir Henry Lawrence n'a que trois officiers en activité, dont deux ont le grade de lieutenant. Les deux cent quarante et un officiers qui sont en tête de la liste dans l'armée du Bengale ont en moyenne quarante ans de service chacun. Les deux cent quarante-deux qui terminent la liste ont en moyenne dix-neuf mois de service, et, toujours en moyenne, n'ont pas servi un an près de leur régiment. De ceux qu'on marque absens, deux cent douze sont employés comme agens civils ou politiques. » C'est encore M. Mead qui nous donne ces curieux renseignemens, et il est du même avis que le général Jacob sur l'insuffisance du pouvoir laissé au chef de chaque corps, soit pour récompenser le mérite, soit pour punir l'insubordination (1).

(1) La jalousie du gouvernement à cet égard est extrême. On l'a vue se manifester dans les circonstances les plus critiques, de la façon la plus imprévue, entre autres occasions lorsqu'au début de l'insurrection, le major-général Hearsey, l'un des vété-

Digitized by Google

Le premier symptôme de révolte fut, on le sait, le mouvement de Barrackpore (26 et 27 février 1857), et on n'a pas oublié non plus que ce mouvement avait pour motif l'emploi des nouvelles cartouches destinées à la carabine Enfield. L'innovation, qui consistait à frotter de graisse ces cartouches pour en faciliter l'introduction dans l'arme qu'on s'étudiait encore à perfectionner, se produisit malheureusement à une époque où les cipayes, émus par les récits de la guerre de Crimée, craignaient de se voir transportés, soit dans les colonies anglaises, soit même en Russie. La guerre de Perse, où furent employés plusieurs corps de l'armée de Bombay, et les hostilités commencées contre la Chine vinrent confirmer ces rumeurs, et faire décidément croire aux soldats hindous que l'Angleterre avait absolument besoin d'eux en Europe. Or en Europe il faudrait, ou mourir de faim ou manger des substances impures. Donc il était indispensable avant tout de faire perdre leur caste aux soldats qu'on y enverrait. Et quel moyen plus sûr, plus ingénieux, que l'emploi de ces cartouches, où la graisse de vache et celle de porc se mélangeaient de façon à souiller en même temps les lèvres du brahmine, du musulman et même du juif? L'idée était absurde, mais par cette absurdité même elle s'adaptait aux méfiances inintelligentes des cipayes. Une émeute d'abord réprimée à Barrackpore, une insurrection un moment victorieuse à Meerut, puis les événemens de Delhi, telles furent les conséquences de cette étrange erreur. Lucknow devait tôt ou tard recevoir le contre-coup de ces agitations extérieures. C'est là qu'il faut maintenant nous transporter pour assister au plus curieux épisode de cette guerre, qui sévit encore, et qui a menacé un moment l'existence de l'empire anglo-indien.

III.

Devenue au XIXe siècle la seconde ville musulmane de l'Inde et le centre des études théologiques et littéraires pour les sectateurs du prophète qui habitent la péninsule, Lucknow n'avait d'abord été qu'un simple village. Les vizirs résidaient à Fyzabad. Les cheiks choisirent Lucknow pour y installer le siége habituel de leurs insurrections trop fréquentes et s'y créer un refuge. Ils bâtirent à cet effet une forteresse, la Muchie-Bhaoun (1). Un jour, las de leurs conti-

rans de l'armée anglo-indienne, crut pouvoir récompenser sur-le-champ et sans formalités le service inappréciable du cipaye qui s'était porté bravement, le seul de tout un poste, au secours de deux officiers européens attaqués par plusieurs rebelles. Il l'avait promu au grade de *havildar* (sergent); lord Canning maintint et annonça cette promotion, mais en faisant remarquer, en termes passablement amers, qu'elle était irrégulière, et que le major-général avait outrepassé ses pouvoirs.

(1) De *muchie* (poisson, — à cause d'une devise emblématique inscrite sur la porte du fort), et de *bhaoun*, mot sanscrit qui signifie maison.

Digitized by Google

nuelles révoltes, le vice-roi Azoph-oud-Daoulah dirigea contre eux en personne une expédition victorieuse, prit leur château de Muchie-Bhaoun, et, trouvant la situation à son gré, transféra la capitale du pays dans cette ville nouvelle, dont il hâta le développement.

Au moment où éclata l'insurrection indienne de 1857, Lucknow comptait près de cent cinquante mille habitans, et parmi eux des classes nombreuses de mécontens. L'absorption du royaume d'Oude avait entraîné la dispersion des milliers de parasites que le prince entretenait autour de lui : le harem, objet de folles dépenses, n'alimentait plus diverses industries spéciales, qui avaient à se créer de nouvelles ressources au milieu de tous les inconvéniens d'une situation transitoire. L'état-major de l'armée du nabab, brusquement rejeté dans la vie civile, peuplait Lucknow d'aventuriers affamés pour qui le métier des armes n'avait pas d'équivalent. Leur situation était à certains égards celle des officiers de l'armée de la Loire en 1816 et 1817. « Je suis soldat et gentilhomme, disait l'un d'eux, ex-capitaine de cavalerie; je ne puis pas travailler : si on ne me rend pas mon grade, je serai réduit à me faire brigand. » Et l'alternative lui paraissait toute naturelle. A côté de ces soldats oisifs pullulaient les prêtres, les fakirs, ardens à prêcher la guerre sainte contre les infidèles, et dont il fallut plus d'une fois, dès le début, châtier à coups de fouet l'éloquence incendiaire; puis une populace misérable, comme il en grouille dans les bas-fonds de toute grande ville d'Orient, populace ignorante et crédule, prête à tous les désordres, heureuse de toute occasion de pillage. Tels étaient les élémens, très inflammables, on le voit, qui s'agitaient au centre d'un pays nouvellement occupé, où l'Angleterre n'avait pour toute force armée que *neuf cents* soldats européens (1) et vingt-deux mille soldats indigènes (2), ceux-ci tout disposés, l'événement l'a prouvé, à donner le signal de l'insurrection.

Un nouveau commissaire en chef de la compagnie venait d'être envoyé dans la province d'Oude pour y réparer les fautes du premier agent appelé à remplir ces importantes et délicates fonctions : c'était sir Henry Lawrence. Son frère (sir John Lawrence) et lui s'étaient fait remarquer dans les campagnes du Punjaub et du Sindh par leurs talens administratifs en même temps que par leur intrépidité mili-

(1) Savoir : un régiment d'infanterie, le 32e, une compagnie d'artillerie à cheval, deux compagnies d'artillerie à pied, un régiment de cavalerie légère.

(2) Savoir : sept régimens d'infanterie indigène, trois batteries de campagne de la cavalerie irrégulière de l'Oude, dix régimens d'infanterie irrégulière levée dans le pays, trois régimens de police. Les « irréguliers, » c'est-à-dire ceux qui, pris dans l'armée de l'ex-nabab, étaient depuis peu de temps au service de la compagnie, se montrèrent, — circonstance étrange, — beaucoup moins hostiles, beaucoup moins altérés de sang que les cipayes de l'armée du Bengale.

Digitized by Google

taire. John était un *civilian*, Henry figurait sur les cadres de l'état-major; mais un juge compétent, un général bien connu, disait du premier sans prétendre faire tort au second : « C'est l'agent civil qui est le meilleur soldat des deux (1). » En somme, ils se sentaient appelés l'un et l'autre, et l'un comme l'autre, à ces missions complexes où l'intelligence et le bras sont alternativement requis, où il faut se montrer à la fois capitaine habile, diplomate expert, administrateur intelligent et sagace : missions qui demandent, pour ainsi dire, plusieurs hommes, et ne conviennent cependant qu'à un seul. A la nouvelle de l'annexion de l'Oude, sir Henry Lawrence, alors dans le Punjaub, qu'il achevait de pacifier, avait écrit aû gouverneur-général pour demander la direction de la nouvelle province. Un retard de la poste empêcha sa requête d'arriver en temps utile; mais, l'heure de la crise venue, on se rappela son offre. C'est ainsi qu'il se trouvait, l'ayant voulu, désiré, sollicité, au poste le plus périlleux.

Les affirmations de M. Ruutz Rees, à qui nous devons le récit le plus complet qu'ait encore écrit du siége de Lucknow un de ceux qui défendirent la place (2), ne permettent aucun doute sur la sécurité que donnait aux habitans de Lucknow la présence de cet homme, dont la prudence et l'énergie étaient si renommées. Parti le 10 mars de Calcutta pour la province d'Oude, M. Rees trouva Bénarès, Allahabad, dans la plus profonde terreur. On venait d'y apprendre les désastres de Meerut, les atrocités commises à Delhi. A Cawnpore, l'angoisse était déjà grande. A Lucknow au contraire, où il semblait que le danger fût le plus pressant, personne ne croyait à une insurrection générale. Cependant l'attitude de la population n'était déjà plus tout à fait la même que par le passé : un essai de révolte militaire, comprimé avec vigueur, n'en avait pas moins laissé des fermens sur la nature desquels il n'y avait pas à se tromper. Le 7e régiment irrégulier de l'Oude, cantonné à l'ouest de la ville, dans le Mousabagh (palais d'une des dernières reines), avait fait courir de sérieux dangers aux officiers européens placés à la tête de ce corps. Fort heureusement la cavalerie irrégulière, campée dans le voisinage et appelée sur le moment même, était accourue, donnant le temps à sir Henry

(1) Ce jugement est rapporté par la *Quarterly Review*, n° 206, pag. 513.

(2) *A Personal Narrative of the Siege of Lucknow, from its commencement to its Relief by sir Colin Campbell*, by L. E. Ruutz Rees, one of the surviving defenders, London 1858, Longman, Brown and C°. — M. Rees, né à Spire, et neveu d'un professeur du même nom au collége de Calcutta, quitta l'Allemagne à l'âge de quinze ans pour venir chercher fortune auprès de son oncle. Il était attaché depuis plusieurs années déjà au collége Martinière, à Lucknow, quand se passèrent les étranges événemens dont il nous a donné le récit.

Digitized by Google

Lawrence d'amener quatre compagnies du 32e, deux corps d'infanterie indigène et quatre canons, avec lesquels il vint entourer les mutins, qui perdirent courage et prirent la fuite. On fit beaucoup de prisonniers, on ramena par de simples conseils un bon nombre de fuyards, et le tout aboutit à un *durbar* (une revue) où sir Henry Lawrence, entouré d'un brillant état-major, distribua des récompenses à ceux des officiers et soldats indigènes qui s'étaient fait remarquer par leur bonne attitude. Le commissaire en chef profita de l'occasion pour haranguer, en bon hindoustani, ses soldats et la foule accourue au *durbar*. Il cita la campagne de Crimée comme une preuve éclatante de ce que l'Angleterre pouvait faire au besoin : cinquante mille hommes étaient allés combattre en son nom la Russie; cent mille au besoin viendraient dans l'Inde en trois mois de temps, les circonstances l'exigeant.

Si ce discours, écouté avec une attention profonde, contribua au rétablissement provisoire de la tranquillité dans la garnison de Lucknow, ce résultat seul fût un signalé service. Dix jours plus tard, après avoir reçu la nouvelle de la chute de Delhi, sir Henry Lawrence demanda des pouvoirs extraordinaires qui lui furent accordés avec le grade de brigadier-général, et il se hâta de prendre les précautions qui, à tout événement, devaient le mettre en état de garder Lucknow. Ses instructions, il est vrai, lui laissaient toute latitude : il pouvait, s'il le trouvait à propos, évacuer la capitale de l'Oude, et même la province; mais en lui confiant un arbitraire aussi large, le gouverneur-général savait d'avance qu'à moins d'une nécessité absolue, un homme de la trempe d'Henry Lawrence ne voudrait ni reculer ni lâcher prise. De fait, si Lucknow eût été abandonné avant que les révoltés eussent été contraints de rendre Delhi, on ne saurait dire combien le prestige du pouvoir britannique eût souffert, et ce que ce double désastre eût ajouté de révoltes à celles qui déjà s'étaient produites.

Cependant les nouvelles désastreuses arrivaient à Lucknow de tous les points de la province. Les villes se soulevaient l'une après l'autre; à Fyzabad, à Sultanpore, à Duriabad, à Salona, l'insurrection triomphait. Les villages à leur tour et les *villages-cipayes* (1), tous au moins aussi volontiers que les autres, se mêlaient au mouvement. On n'entendait parler que de collecteurs massacrés, de

(1) Ceux où les cipayes retraités et pensionnés par la compagnie forment la majorité des habitans. Nous aurions voulu pouvoir entrer dans quelques détails sur les curieux priviléges que leur assurait la protection du résident anglais et les abus auxquels cette protection donnait lieu. Ces abus irritèrent profondément la population, et ne servirent pas, comme on l'espérait sans doute, à créer pour les momens de crise des cliens fidèles à la puissance anglaise.

Digitized by Google

maisons de péage incendiées, d'Européens réduits à fuir et impitoyablement égorgés sur les routes. Presque chaque jour on envoyait en reconnaissance de petits détachemens qui ramenaient parfois quelques-uns de ces *feringhies* proscrits, ceux-ci mutilés, ceux-là presque fous de douleur ou de souffrances. Sir Henry Lawrence pourtant s'inquiétait surtout des villes placées entre lui et Calcutta. Le télégraphe, qu'il faisait jouer sans relâche, demandait des nouvelles d'Allahabad, de Bénarès, de Cawnpore... Le 20 mai, après trois semaines employées à s'approvisionner, à creuser des fossés, à dresser des pálissades autour de la résidence, où s'étaient déjà réfugiées, avec leurs enfans, beaucoup des *ladies* ou des femmes européennes séjournant à Lucknow, il écrivait au gouverneur-général : « Tout va bien ici et dans le district; notre position est maintenant très forte. S'il faut en venir à se défendre, ne craignez rien pour nous. » Trois jours après, il annonçait que, grâce à ses approvisionnemens, il avait dix jours de vivres assurés pour cinq cents hommes. — trente canons et cent Européens dans la Muchie-Bhaoun (1), — trois cents Européens et une batterie anglaise dans les cantonnemens. Il se regardait donc comme à peu près en sûreté; mais Cawnpore le préoccupait toujours. En attendant, il achetait des quantités de blé, approvisionnait ses deux postes fortifiés de tout ce qui pouvait servir à la défense, et des milliers de *coolies*, enrôlés et payés par lui, continuaient les travaux de terrassement, l'installation des batteries, etc. Plus le temps marchait en effet, et plus l'attitude des troupes indigènes devenait équivoque. Chaque jour arrivaient du dehors des messagers inconnus qui leur apportaient les nouvelles de l'insurrection triomphante, les décrets de l'empereur de Delhi, les proclamations des *taloukdars* qui se déclaraient, et, sous ces coups d'aiguillon réitérés sans relâche, on voyait frémir le coursier mal dompté. Chaque matin, on annonçait une émeute des cantonnemens; chaque soir, elle devenait plus probable.

Deux de ces détachemens de cipayes qu'on envoyait battre la campagne, lancés, le 23 mai, du côté de Cawnpore, se séparèrent, une fois là, pour aller dans deux directions opposées. Celui qui prit le chemin d'Agra était commandé par un des orientalistes les plus distingués de l'armée, gradué de Cambridge, et qui avait rempli auprès de l'ex-roi d'Oude les fonctions importantes d'aide-résident. Cet officier, M. Fletcher-Hayes, cheminait derrière le dernier peloton de sa petite troupe de cavaliers. En avant était le lieutenant Barber; à côté de M. Hayes, un des engagés volontaires que la population euro-

(1) Il avait acheté lui-même cette forteresse, pour le compte du gouvernement et moyennant 50,000 roupies (125,000 fr. environ), au nabab Yah-Ally-Khan.

Digitized by Google

péenne de Lucknow avait fournis à la garnison de la place. Ce dernier s'arrête dans le voisinage d'une source et demande un peu d'eau. Quelques cipayes s'avancent comme pour lui donner à boire, et l'un d'eux, se glissant derrière ce malheureux, lui tranche la tête d'un coup de sabre. Le capitaine Hayes, sous les yeux duquel le meurtre venait de s'accomplir, porte la main à son *revolver*, mais, avant qu'il ait pu s'en servir, il tombe frappé d'un coup de lance. Une fois à terre, d'autres cipayes se jettent sur lui et l'achèvent. Au bruit de cette lutte, le lieutenant Barber regarde en arrière. Un simple coup d'œil lui apprend de quoi il s'agit. Il tourne bride et se jette résolûment, le *revolver* au poing, sur les misérables assassins qui viennent de tuer leur chef. Deux d'entre eux tombent sous ses balles; les autres l'entourent. Il fait alors encore une fois volte-face, pique des deux, et s'élance du côté d'Agra; mais il est poursuivi, atteint, haché à coups de sabre. Un seul officier restait (le lieutenant Cary), excellent écuyer, monté sur un cheval de race, prompt comme le vent. Plus heureux que ses camarades, il s'échappa, de si près qu'on le suivît, et arriva jusqu'à Cawnpore... pour y périr, quelques jours plus tard, dans le massacre général. Le second détachement revint à Lucknow, ramené à temps par son commandant, qui avait pressenti les sinistres projets de ses hommes.

Ce tragique épisode était des plus significatifs. Cependant une certaine sécurité régnait encore dans la capitale d'Oude. L'état-major seul, auquel parvenaient les rapports quotidiens de la police, savait qu'une insurrection était imminente (1). On avait essayé de la prévenir en dispersant les divers corps indigènes : les irréguliers étaient à l'ouest de la ville, dans le Mousabagh; la police militaire à l'intérieur, autour de la prison et dans les palais Feradboukch; les deux régimens d'infanterie régulière indigène dans les cantonnemens, avec une partie des forces européennes; le surplus de celles-ci gardait les deux points essentiels : la Muchie-Bhaoun et la résidence. Un certain nombre d'habitans européens ne s'étaient pas encore transportés dans la résidence même de Lucknow, se croyant assez à l'abri dans une autre habitation du commissaire en chef, située au milieu des cantonnements. On y était en effet sous la protection d'une batterie européenne. Telle était la situation dans les derniers jours de mai. Les yeux expérimentés ne s'y trompaient guère. Il y avait eu des assassinats dans les rues de Lucknow; on y voyait circuler, malgré les règlemens de police, difficiles à faire exécuter rigoureusement dans des temps aussi critiques, des hommes armés, ayant tout

(1) *The Defence of Lucknow, a Diary*, by a staff-officer; London, Smith, Elder and C°, 1858; un vol. in-18, avec plan de la résidence. Cet ouvrage, publié sans nom d'auteur, est attribué au major Wilson, du 13° d'infanterie indigène.

Digitized by Google

l'air de maraudeurs; parfois aussi se manifestaient des menaces symboliques, dont voici un échantillon : « Un soir que je passais sous une porte de rue, dans le voisinage du *kayserbagh*, je vis accrochée au mur la tête d'un jeune buffle; l'animal semblait avoir été tué tout récemment. Cette tête était fixée les cornes en bas, et le long de ces cornes et autour de la mâchoire inférieure une guirlande de petites fleurs blanches était passée. Je mentionnai ceci à quelques-uns des habitans de Lucknow, qui parurent n'y attacher aucune importance. Pour moi, je ne puis encore m'empêcher d'y voir un de ces mille artifices employés par les musulmans pour nous signaler à la haine des Hindous. C'était dire à la population, — je me le figure du moins : — Voyez ces Européens, — ils tuent des buffles jusque dans vos rues (1) ! »

Autres symptômes, moins équivoques : on voyait çà et là circuler des hommes portant des poupées habillées à l'européenne et représentant des enfans; ils leur tranchaient la tête à coups de sabre, au grand divertissement des spectateurs. Des placards affichés dans les rues principales exhortaient les Hindous et les musulmans à se soulever et à exterminer les chrétiens. Un négociant portugais, assez imprudent pour faire sa sieste dans son bureau, fut assassiné sans qu'on pût découvrir les meurtriers, qui étaient, paraît-il, des agens de la police indigène. Le corps d'une femme du pays, chrétienne à ce que l'on suppose, fut apporté à la résidence coupé en quatre morceaux. Les mosquées musulmanes (*imanbaragh*) ne désemplissaient pas, et il en sortait de longues processions qui parcouraient la ville comme pour faire dénombrement et parade des forces hostiles qu'on pouvait mettre en jeu. Les marchands, habitués à faire *un mois* de crédit aux Européens, ne voulaient plus rien livrer que contre argent comptant. On ne prenait le papier du gouvernement qu'à raison de 37 roupies pour 100, c'est-à-dire avec un escompte de 63 pour 100. Les fakirs étaient plus insolens que jamais. On avait surpris jusque dans les retranchemens nouvellement élevés des émissaires employés à fausser le point de mire des pièces d'artillerie. Enfin, le 30 mai au soir, un cipaye, récemment récompensé par le commissaire en chef pour avoir concouru à la capture d'un espion, vint annoncer au capitaine Wilson, *assistant-adjudant-général*, que ses camarades entendaient se soulever le soir même. La révolte commencerait à huit ou à neuf heures; il ne savait pas au juste le moment précis. Cet homme ne paraissait pas douter du renseignement qu'il apportait. Son accent était ému et grave. Il disait la vérité!

(1) *A personal Journal of the Siege of Lucknow*, by captain R. P. Anderson, London, Thacker and C° 1858.

Digitized by Google

A neuf heures, le 30 mai, le coup de canon réglementaire donnait en effet le signal. C'était bien, comme l'avait annoncé le cipaye, dans les lignes du 71e que la révolte éclatait. Sir Henry Lawrence, averti aussitôt, quitta la table dont il faisait les honneurs, et entendit quelques coups de feu dans la direction des cantonnements. Le ciel, de ce côté, ne tarda pas à s'éclairer d'une lueur sinistre, et le bruit de la mousqueterie allait croissant. Les *bungalows* des officiers étaient en feu : on tirait sur ceux d'entre eux qui s'échappaient.

Le récit des témoins oculaires peut seul faire comprendre le désordre et l'animation des scènes émouvantes dont Lucknow fut alors le théâtre. M. Rees, en arrivant dans cette ville, s'était établi chez son associé, un de nos compatriotes, nommé Deprat. Ce Français, ancien soldat de Cavaignac et de Lamoricière, négociant un peu hasardeux, mais admirable dans des circonstances comme celles où il allait se trouver, avait fait de sa maison, située au-delà de la rivière Goumti, et dans le voisinage du pont de fer jeté sur cette rivière, au nord-ouest de la résidence, un petit fort, un *blockhaus*, pour mieux dire. Sir Henry Lawrence n'avait pas dédaigné de surveiller ce travail et de fournir à ce représentant de la valeur française, avec les munitions de guerre dont il eût manqué sans cela, les élémens d'une garnison à peu près respectable. Il avait placé sous ses ordres une centaine d'hommes détachés du corps de police. Deprat était donc prêt à tout événement. Une tente était dressée sur sa terrasse, avec deux lits pour lui et pour son associé. Deux petites coulevrines, des fusils de rechange, une provision d'eau, de la poudre, des balles, des cartouches en quantité suffisante, permettaient de soutenir quelques jours de siége, si la garnison du petit *blockhaus* restait fidèle, et on comptait un peu sur elle, en raison des vingt-cinq Sikhs qui en faisaient partie. Ceci expliqué, laissons parler M. Rees :

« Le soir du 30 mai, j'étais paisiblement endormi dans mon lit quand le domestique de Deprat me réveilla soudain, et, le visage consterné, m'apprit que les cantonnemens étaient en insurrection. Il fallait se lever sans perdre une minute. J'avais à peine bondi hors de ma couchette lorsque Deprat lui-même m'appela : « La fête a commencé, dépêchez-vous!... » Je ne m'amusai pas à faire toilette : mes habits dans une main et mon fusil à deux coups dans l'autre, je le suivis vers ses magasins, situés en face de sa maison d'habitation... Arrivés sur la terrasse au moyen d'une échelle mobile, nous vîmes l'horizon couleur de sang. On avait mis le feu aux *bungalows*. La fusillade retentissait, et, plus haut que la fusillade, la détonation de l'artillerie. Le feu cependant diminuait par degrés. Bientôt nous vîmes des cavaliers au galop venant de la ville ou y retournant. Pas un seul ne passait sans explications. Un drôle arrivait, ventre à terre, des cantonne-

Digitized by Google

mens. Le colloque suivant s'établit entre nous : « Qui vive? — Ami! je porte un message à la résidence. — Quelles nouvelles alors? — Bonnes. — Bonnes en quoi? — Les bungalows brûlent... On fusille les Européens de tous côtés... » Je lâche mon coup de pistolet. Le coquin passe au galop; je l'avais manqué.

« Deprat cependant avait fait seller sa jument, et, me laissant ses gens à commander, était parti pour les cantonnemens. On passait et repassait à chaque instant sous nos murailles. Les officiers du 48e et quelques-uns du 13e, déguisés en indigènes, avaient été sauvés par un détachement de leurs cipayes, qui les escortèrent jusqu'à la Muchie-Bhaoun. Une portion du 7e (cavalerie légère), qui n'avait pas voulu prendre part au mouvement, passa aussi, commandée par les officiers du corps. Peu après arriva la voiture de sir Henry Lawrence, et dans cette voiture un officier blessé. La mutinerie inaugurée par le 71e était bientôt devenue générale. A part la majeure partie du 7e de cavalerie légère, un grand nombre d'hommes du 13e, quelques-uns seulement du 48e et du 71e, — tous nos cipayes s'étaient déclarés contr nous... »

Quelques dames européennes, nonobstant les avis répétés de sir Henry Lawrence, étaient restées auprès de leurs maris, dans le voisinage du volcan près de faire explosion. On pressent quels périls elles coururent.

« ..... Il y eut, cette nuit-là, des *sauvetages* miraculeux, dit plus loin M. Rees. Une pauvre femme, mistress Y...., arriva chez nous, le lendemain matin, sans autre vêtement que sa chemise, avec deux de ses enfans. Son mari l'accompagnait dans un costume vraiment pittoresque, en caleçon à plis, comme ceux qu'on garde au lit, un drap sur les épaules en guise de toge, et coiffé d'un chapeau de feutre, en forme d'armet. Nonobstant tout le respect dû à leur malheur, ce petit homme, avec sa ridicule tournure, nous fit perdre notre sérieux. Cependant il avait déployé une rare énergie; il avait soustrait sa femme à des traitemens pires que la mort. Malgré le nombre des chenapans qu'il tenait en respect, et profitant avec une merveilleuse présence d'esprit d'un incident qui les détourna pour quelques minutes de leurs odieux projets, il parvint à conduire sa famille dans les champs voisins de son habitation. Ils y passèrent toute la nuit, grelottant de froid et dans l'agonie de la terreur. Mon ami Deprat leur fournit aussitôt un logement, des habits, et de quoi manger.

« Mistress Bruère (1), qui elle aussi, contrairement aux ordres donnés, avait passé la nuit dans les cantonnemens, se vit bien près de périr. Quelques hommes du 13e, restés fidèles, lui sauvèrent la vie en la faisant passer à travers un mur qu'ils trouèrent pendant que les révoltés parcouraient le logis en demandant à grands cris qu'elle leur fût livrée. Elle et ses pauvres enfans passèrent une affreuse nuit, tapis au fond d'un fossé sans eau. »

(1) Le major Bruère commandait le 13e d'infanterie (indigène). Il fut tué le 4 septembre suivant. Sa mort est racontée en détail dans le *Journal* du *staff-officer*, p. 144, 145. La balle qui l'atteignit fit quatre orphelins.

Digitized by Google

En somme, commencée avec de bien meilleures chances que celle de Meerut, l'insurrection de Lucknow devait échouer bien plus complétement. Sir Henry Lawrence n'était pas un Hewett (1). Arrivé au camp avec son état-major en aussi peu de temps que ses chevaux purent l'y conduire, il trouva, déjà rangés en bataille, les trois cents hommes du 32e (infanterie européenne). Deux canons des irréguliers d'Oude, mis en batterie, étaient braqués de manière à balayer tout le front des lignes du 71e et aussi la route menant des cantonnemens à Lucknow. Empêcher toute communication entre ces deux points était de toutes les nécessités la plus impérieuse. Sir Henry Lawrence y pourvut en se plaçant lui-même, à la tête d'une compagnie du 32e, en travers de la route. Le 7e de cavalerie (indigène), campé à Modkipore, c'est-à-dire au-delà et au nord des cantonnemens, était accouru au bruit de la fusillade, amené par ses officiers. Il comptait environ cent cinquante sabres, divisés en trois escadrons. En arrivant en face des lignes, où les révoltés, occupés à chercher leurs officiers, à piller et brûler leurs habitations, entretenaient un feu très irrégulier, une trentaine de ces cavaliers quittèrent le rang et partirent au galop dans la direction des cantonnemens. Ils passaient à l'ennemi, et on n'entendit plus parler d'eux. Le reste heureusement demeura fidèle. Grâce à cette circonstance, on put former des patrouilles à cheval qui parcoururent les entours de la résidence (celle des cantonnemens, qu'il ne faut pas confondre avec celle de la ville), et même les chemins que traversaient dans toutes les directions les balles des insurgés. Ces patrouilles ne pouvaient empêcher ni l'incendie ni le pillage; elles sauvèrent seulement quelques malheureux officiers échappés de leurs *messes*, et qui s'étaient dérobés au massacre. Plusieurs autres avaient déjà péri : le lieutenant Grant, par exemple, fils du gouverneur de Madras, et qui commandait le piquet de garde, abandonné par la plupart de ses hommes, avait été caché sous un lit par ceux qui étaient restés auprès de lui. L'un d'eux s'était offert à le garder. Les révoltés arrivant, ce misérable, soit trahison ou lâcheté, leur indiqua l'asile du jeune lieutenant, qui fut immédiatement massacré. Son cadavre témoignait de la fureur des mutins. Déjà criblé de balles, ils l'avaient littéralement lardé à coups de baïonnette. Le même soir périt aussi un des vétérans de Sutledje, le colonel Handscombe, dont la mort est diversement racontée (2).

(1) Le général Hewett commandait à Meerut le 10 mai 1857. Il dînait paisiblement à bord d'un *steamer* pendant que les cipayes dévastaient la ville et se retiraient ensuite tout à leur aise, et cela devant deux mille soldats anglais qu'on laissait inactifs!

(2) MM. Mead et Rees le font périr victime de son humanité et de sa confiance dans les cipayes qu'il était chargé d'attaquer. « Prenez garde de tirer sur des amis! » aurait-il

Digitized by Google

Cependant on ne pouvait dans les ténèbres diriger aucune manœuvre effective. La résidence était sauve, les routes gardées, les ponts garantis de toute attaque. On demanda des renforts, et on attendit le jour. A l'aurore du 31 mai, on put mesurer l'étendue de la catastrophe et les ressources qu'elle laissait. Autour des compagnies du 32e, environ cent hommes du 71e et deux cent vingt du 13e (cipayes) s'étaient ralliés, puis le 7e de cavalerie indigène, moins les déserteurs dont nous avons parlé. Ces forces se portèrent en avant, vers les lignes occupées la veille par les régimens révoltés. De celles du 13e, une cinquantaine d'hommes environ sortirent l'un après l'autre, se vantant d'avoir sauvé les magasins. Les révoltés, on l'apprit alors, s'étaient jetés du côté de Modkipore pour aller piller les cantonnemens de la cavalerie. Ils y avaient trouvé un pauvre cornette, retenu au lit par la maladie, et l'avaient impitoyablement assassiné. Cet officier avait dix-sept ans et n'était au corps que depuis trois jours. Arrivées à Modkipore, qui était déjà évacué par les insurgés, les troupes qui les poursuivaient trouvèrent encore chaud le cadavre du malheureux jeune homme. Le sang coulait goutte à goutte de ses blessures. Une boucle de cheveux de femme, — quelque gage d'amour sans doute, — pendait encore à son cou. On avait coupé un de ses doigts, auquel probablement quelque bague était passée.

Les rebelles, au nombre d'environ douze cents hommes, renonçant à l'idée de pénétrer dans Lucknow, s'éloignaient décidément vers le nord. La cavalerie et l'artillerie, lancées sur leurs traces, les rejoignirent sur l'hippodrome, où ils étaient en bon ordre. Quelques coups de canon les dispersèrent, et ils se mirent à gagner pays, profitant, pour s'échapper, de l'agilité proverbiale des cipayes. Bientôt ils furent hors de la portée des boulets. La cavalerie seule, galopant autour de leurs détachemens, put ramener une soixantaine de prisonniers, et sabrer sur place quelques fuyards qui essayaient de tenir bon. Cette poursuite, commencée au point du jour, cessa bientôt, à cause de l'excessive chaleur. A dix heures du matin, la petite expédition était rentrée dans les cantonnemens. Le soir du même jour, 31 mai, une émeute éclatait du côté d'Hoseinabad, à l'ouest de la Muchie-Bhaoun. L'étendard du prophète fut arboré, des fanatiques appelaient aux armes la populace musulmane; mais la police indigène fit son devoir : ce mouvement fut réprimé, l'étendard de Maho-

dit à ses soldats, et, s'avançant seul vers ces « amis, » serait tombé sous un feu de peloton. Toutefois *l'officier d'état-major* anonyme, dont le journal est beaucoup plus méthodique et beaucoup plus précis, nous raconte que le colonel Handscombe, revenant des lignes du 71e, fut tué par une balle égarée, partie de ces mêmes lignes. « Il tomba mort de son cheval, nous dit le *Journal*, au moment où il arrivait sur le flanc du 32e. »

Digitized by Google

met apporté à la résidence. La nouvelle de cette émeute n'en alla pas moins, propagée dans le district, mettre en péril les stations voisines, et le 4 juin, dans l'après-midi, les officiers du 41e cipayes, arrivant avec leurs familles sous l'escorte de vingt-cinq hommes de ce régiment, restés fidèles, apportèrent à Lucknow la nouvelle de l'insurrection de Sitapore, où avaient misérablement péri le lieutenant-colonel Birch, le capitaine Christian, plusieurs *civilians* et plusieurs dames européennes.

Le 5, on apprit que les cipayes de Cawnpore s'étaient révoltés à leur tour. Sir Hugh Wheeler, avec deux compagnies européennes et huit canons, sans provisions, presque sans retranchemens, sans ressources pécuniaires, se trouvait au centre d'un pays complétement insurgé. Nana-Sahib, le rajah de Bithoor, qui se disait l'ami des Anglais, et à qui sir Hugh Wheeler, abusé par ses protestations de fidélité, avait confié la garde du trésor de la station, venait enfin de lever le masque. Parti d'abord pour Delhi avec les cipayes insurgés, il était dès le lendemain revenu sur ses pas avec ses forces personnelles, montant à six cents hommes et quatre canons. Comme il disposait, grâce à sa trahison, de sommes considérables (1), les rebelles étaient accourus en foule sous les deux drapeaux qu'il avait plantés devant sa tente, l'un pour Mahomet, l'autre pour Hunyman, le dieu-singe des Hindous. Il avait ensuite forcé à coups de canon le palais du nabab de Cawnpore, réputé l'ami des Anglais, et finalement, disposant ses batteries devant les misérables fortifications élevées en toute hâte par sir Hugh Wheeler, il avait essayé d'y pénétrer de vive force. Repoussé avec énergie, il bloquait la place, certain que la famine la lui livrerait tôt ou tard, et en attendant il faisait poursuivre et tuer tous les Européens dont sa cavalerie, dispersée de tous côtés, parvenait à s'emparer. A Bénarès en revanche la révolte du 37e avait échoué, grâce à l'arrivée providentielle du colonel Neill, accouru en toute hâte de Madras, et dont les exploits ultérieurs ont attesté la redoutable énergie. Quelques jours après avoir sauvé Bénarès, ce ferme et vaillant capitaine étouffait la révolte dans Allahabad, qui a été depuis, on le sait, le centre de toutes les opérations militaires dans lesquelles il a joué un des rôles les plus brillans.

A ces nouvelles, arrivées le 5, succéda, pour les défenseurs de Lucknow, un silence absolu. Les fils du télégraphe étaient coupés, les *dawks* (courriers) ne circulaient plus. Cinq jours entiers se passèrent sans un seul renseignement sur les événemens du dehors. Cet intervalle de temps fut mis à profit par sir Henry Lawrence. Stimulés par son incessante surveillance et ses excitations continuelles, les

(1) Le trésor volé renfermait 170,000 liv. sterl. (4,250,000 fr. environ).

Digitized by Google

ingénieurs multipliaient les fossés, les levées de terre, les estacades, destinés à former autour de la résidence un cercle complet de fortifications. On continuait les approvisionnemens. On entassait les vivres dans les deux centres de résistance qui avaient d'avance été choisis : la résidence et la Muchie-Bhaoun. Parallèlement à ces mesures de prudence, les mesures de rigueur, devenues indispensables, avaient leur cours. Les commissions militaires fonctionnaient. Chaque matin, chaque soir, on assistait à des exécutions sanctionnées, non sans regret, par le commissaire en chef. Elles avaient lieu en face de la porte de la Muchie-Bhaoun, dont la garnison se tenait aux meurtrières, prête à tirer sur la foule, que contenaient d'ailleurs les soldats de police rangés en ligne sur trois ou quatre hommes de profondeur.

« ... Un jour, dit le capitaine Anderson, j'en vis exécuter neuf, tous cipayes révoltés, leur aspect le disait de reste. La plupart étaient de beaux hommes. Ils marchaient vers la potence d'un pas ferme et délibéré. Cependant ce beau calme se démentit. Quand le nœud fatal fut ajusté autour de leur cou, quelques-uns sollicitèrent humblement leur grâce. D'autres firent appel à la multitude, demandant s'il ne se trouvait pas là quelques bons musulmans ou Hindous qui les voulussent arracher aux maudits *Yeringhies* (chrétiens). Un malheureux Hindou, sur le point de périr, s'écriait : « Hélas! hélas! c'est vous autres, musulmans, qui êtes la cause de tout... » Un autre pauvre diable disait : « Sauvez-moi! sauvez-moi! J'ai une femme et des enfans tout petits. Faut-il donc qu'ils meurent de faim?... » Mais l'arrêt était rendu; il n'y avait pas de grâce à espérer. A un signal donné, cinq hommes furent lancés dans l'éternité, et ce fut un triste spectacle que le frémissement soudain des quatre autres condamnés placés sous les potences en face, quand ils virent le plancher manquer sous les pieds de leurs camarades, brandillant en l'air devant eux. Un instant après, les pieds leur manquaient, à eux aussi... »

M. Rees porte à trente-six le nombre des exécutions ainsi ordonnées. Les condamnations furent bien plus nombreuses, à n'en juger que par un seul exemple. Sur vingt-deux émissaires des insurgés arrêtés à la fois dans un des faubourgs de Lucknow, quatre seulement furent punis de mort. C'étaient des *banniahs* (boutiquiers) de Bénarès, venus tout exprès pour propager la rébellion. S'ils n'y réussirent pas, ce n'était pas faute de trouver des sympathies parmi le peuple. Le bouleversement politique de l'année précédente avait, on le sait, rempli la capitale de gens désormais sans ressources. Plusieurs classes de négocians voyaient leurs affaires notablement diminuées par la dispersion d'une cour opulente et fastueuse; les pauvres souffraient aussi, non peut-être d'un surcroît de taxes, mais de ce que les taxes étaient plus exactement prélevées.

« Nous désirions tellement obtenir une balance favorable entre les recettes

Digitized by Google

et les dépenses, dit M. Rees, que le soin de remplir nos coffres passait avant celui de mettre le peuple en bonne condition. Droit sur les timbres, droit sur les pétitions, droit sur les substances alimentaires, sur les maisons, sur les gués de la rivière! Il y avait un fermier de l'opium, un fermier des blés et approvisionnemens, un fermier pour les sels et spiritueux. Bref, tous les droits qu'on perçoit à Paris sous le nom général d'octrois étaient donnés à ferme. Il en résultait un renchérissement général. Nos fermiers, — dont le principal, un certain Shirf-oud-Daoulah, était un misérable renégat déjà fameux sous l'ex-monarque Wajid-Aly par ses péculats et ses vols, alors que les vols et les exactions de tout ordre se commettaient à ciel ouvert, — nos fermiers faisaient d'immenses fortunes, tandis que le menu peuple souffrait de leurs extorsions. »

Il paraît que la taxe sur l'opium était une des plus odieuses. Ce poison devient, pour ceux qui en font un usage régulier, le plus impérieux des besoins. On vit à Lucknow, parmi les plus pauvres *opium-eaters*, des suicides causés uniquement par le désespoir où ils se trouvaient réduits de ne plus pouvoir s'enivrer à leur guise. Les agens anglais d'ailleurs, gênés par les règles strictes de leur administration, étaient trompés la plupart du temps par les employés indigènes, qui étaient leurs intermédiaires forcés avec les populations. Dans les négociations subreptices auxquelles ceux-ci se livraient, ils ne manquaient jamais de traiter au nom de leurs supérieurs, et ils trouvaient facilement créance chez des malheureux habitués à toutes les infamies de l'administration des nababs.

Le 11 juin, un grave symptôme de désaffection vint montrer combien il fallait peu faire fonds sur la fidélité dont se targuaient encore beaucoup d'indigènes. Un régiment entier de police militaire à cheval donna des signes non équivoques de mutinerie. Le capitaine Weston, qui le commandait, sans autre escorte que deux *sowars* (cavaliers indiens), courut vers les rebelles et voulut les ramener par ses exhortations au sentiment de leurs devoirs. Un moment ils parurent disposés à l'écouter; mais peu à peu, couvrant sa voix de leurs clameurs obstinées, ils lui enjoignirent de repartir sur-le-champ pour la résidence. « Ils s'étaient trop compromis, disaient-ils, pour espérer aucune grâce, et d'ailleurs ils ne pouvaient résister au torrent de l'insurrection. » Dès le lendemain, le régiment de police à pied suivit l'exemple qui venait de lui être ainsi donné; mais tandis que le capitaine Weston avait pu rentrer dans la ville sans avoir à courir aucun danger, le capitaine Orr ne dut la vie qu'à l'extrême hâte avec laquelle son beau-père et lui, se jetant à cheval dès que l'insurrection du corps qu'il commandait leur fut signalée, s'échappèrent à travers les balles. La maison qu'ils habitaient, et où était la caisse militaire, fut pillée de fond en comble. Enhardis par ce premier succès, les insurgés pénétrèrent dans les faubourgs voisins de

Digitized by Google

leur caserne et pillèrent encore quelques bazars, après quoi ils se mirent en retraite.

Ces désordres duraient depuis onze heures du matin, lorsqu'un peu avant minuit le conseil de guerre décida qu'il fallait donner chasse aux insurgés. On partit aussitôt l'ordre donné, les pièces attelées à la hâte, la cavalerie s'organisant comme elle put, et chacun sautant sur le premier cheval qui se rencontrait. L'infanterie devait suivre de son meilleur pas. Quelques volontaires à pied avaient trouvé place sur les caissons de l'artillerie. On se demande ce que pouvaient espérer une cinquantaine de cavaliers (la plupart militaires de rencontre et non de profession), lancés ainsi, avec une soixantaine de fantassins ou d'artilleurs, contre une colonne de sept ou huit cents hommes. De fait, la poursuite n'eut que d'assez pauvres résultats. On atteignit les révoltés à l'ouest de la ville, qu'ils tournaient pour aller rejoindre la route de Cawnpore. Quelques volées de canon trouèrent leurs rangs (car ils marchaient en bon ordre, sans se presser, se formant en carré dès qu'ils étaient menacés d'une charge), et tout au plus put-on en sabrer une douzaine, attardés à l'arrière-garde. On ramena aussi une douzaine de prisonniers. Presque aussitôt cependant il fallut s'en retourner. Le colonel Inglis, chef de cette petite expédition, jugea, bien évidemment avec raison, que les chances d'une attaque étaient trop inégales et que ses canons seraient trop compromis, si leur petite escorte venait à être mise en déroute. Il ordonna de revenir sur Lucknow.

IV.

Les derniers jours de juin se passèrent sans événemens notables. Nonobstant la chaleur intense, la petite vérole et le choléra, qui, commençant à sévir, décimait particulièrement la petite garnison de la Muchie-Bhaoun, on préparait sans relâche les élémens de la défense ultérieure. On élevait des batteries, on augmentait les approvisionnemens, on enterrait le trésor monnayé (1). Dans les *compounds* (espaces enclos), la paille destinée aux bestiaux était amoncelée et mise, autant que possible, à l'abri de l'incendie; on formait au tir du fusil, et même du canon, les Européens civils et les *eurasiens* qu'on avait enrégimentés. Ce fut dans le principe une tâche assez pénible que d'habituer à la rigoureuse discipline du soldat ces malheureux employés, scribes pour la plupart ou commis de négoce, habitués à régler eux-mêmes leur vie, à se regarder comme entièrement indépendans de l'autorité militaire. Le capitaine Anderson entre là-dessus dans des détails un peu trop gais peut-être. Il est

(1) Il s'élevait à 24 ou 25 lakhs de roupies, — entre 6 et 7 millions de francs.

Digitized by Google

évident que les tournures et les habitudes des *pékins* qu'il avait à former lui firent passer, malgré la gravité des circonstances, des momens fort agréables; mais, après s'être quelque peu amusé à leurs dépens, le brave et loyal soldat ne manque pas de leur rendre justice.

« Nos volontaires, dit-il, faisaient à l'exercice une singulière figure; mais il eût bien fallu se garder de les juger sur l'apparence. Dans ces rangs si gauchement alignés, et où de si étranges caricatures eussent pu être signalées, il se trouva pendant le siége des hommes intrépides, pleins de courage et d'entrain. A les prendre en bloc, ils firent un excellent service, et sans nos volontaires il eût été absolument impossible à la garnison de défendre tous les points menacés... Nonobstant toutes ces petites absurdités, ajoute-t-il après avoir énuméré les ridicules prétentions de certains d'entre eux à l'*élégance* de la tenue et à la précision des allures militaires, je dois admettre que les *drill-sergeants* (sergens instructeurs) les mirent assez vite à même de charger et de tirer, ce qui était l'essentiel, et n'était point chose si facile, la plupart n'ayant jamais manié un mousquet ni seulement vu la moindre cartouche à balle... Quelques-uns cependant, et même des *eurasiens*, avaient des fusils à deux coups, et ceux-là faisaient très bonne besogne à l'heure des attaques. Au bruit du clairon, nous les voyions accourir, le mousquet dans une main, le fusil de chasse dans l'autre, et c'était ce dernier qu'on réservait pour les momens difficiles, ceux où l'ennemi serrait de trop près nos défenses. »

Cette addition à la force numérique de la garnison était d'autant plus impérieusement requise que, dès les premiers jours de juin, sir Henry Lawrence, ne voulant garder autour de lui que des hommes à peu près sûrs, avait renvoyé, à peu d'exceptions près, tout ce qui lui restait des régimens révoltés. Le désarmement de ces soldats avait eu lieu sans difficulté, et ils étaient partis avec un congé en règle, qui s'étendait jusqu'au mois d'octobre. Bon nombre d'entre eux peut-être allèrent grossir les rangs des rebelles; mais ceux-là même, ne valait-il pas mieux les avoir pour ennemis que pour aides? Il n'y avait déjà, malgré les précautions prises, que trop de trahisons à redouter (1). Les canonniers indigènes, tant ceux de la résidence que ceux de la Muchie-Bhaoun, étaient placés sous le feu des batteries européennes, autour desquelles on veillait jour et nuit, et dans l'enceinte fortifiée n'étaient strictement admis que ceux à qui des passes en règle avaient été délivrées.

(1) « Vingt-cinq cipayes, sous l'escorte desquels étaient arrivés les fugitifs de Sitapore, et à qui sir Henry Lawrence, en sus de la récompense pécuniaire qui leur était due pour cet acte de fidélité signalée, avait formellement promis des grades, déclaraient néanmoins que, si le rajah Maun-Singh se déclarait contre les Anglais, ils iraient tous le rejoindre, fallût-il pour cela tirer sur leurs officiers. Ces dangereux auxiliaires furent naturellement désarmés et congédiés. » (*Journal d'un officier d'état-major*, p. 20.)

Digitized by Google

Du côté de Cawnpore cependant, il n'arrivait que de sombres nouvelles. Une lettre, dictée le 18 juin par sir Hugh Wheeler et qui fut remise le 20 à Lucknow, démentait la prétendue arrivée de renforts européens. Tout au plus pourrait-on tenir quinze jours encore. Une barque, chargée de fugitifs européens partis de Futtighur, avait été interceptée avant d'arriver à Cawnpore, et ces malheureux avaient péri jusqu'au dernier. La terrible catastrophe s'annonçait ainsi, et on peut se faire une idée de ce que souffrait sir Henry Lawrence, hors d'état de porter secours à son frère d'armes. Comment l'eût-il fait? Sans parler des soins impérieux qui jour et nuit réclamaient sa présence, des quatre ou cinq mille *coolies* dont il avait à diriger les travaux, des mesures de police qu'il fallait prendre pour ainsi dire à chaque minute, il était lui-même menacé d'une attaque prochaine. Lucknow ne bougeait pas; mais les environs se garnissaient peu à peu d'ennemis. Dès le 17 juin, on lui signalait des agglomérations menaçantes dans le voisinage des cantonnemens, dont il fallut aussitôt préparer l'évacuation pour le cas où elle deviendrait indispensable. Le 25, les rapports des espions indigènes mentionnaient une force considérable arrivée à Nawabgunge, où l'ennemi avait fait halte, ralliant des renforts qui lui arrivaient de tous côtés. Le 27, on parlait de cette petite armée comme grossissant d'heure en heure, mais indécise dans ses plans d'attaque. En présence d'éventualités aussi menaçantes, le commissaire en chef ne pouvait se préoccuper que de Lucknow, et il précipitait avec une activité, une énergie presque surhumaines, les travaux qu'il avait entrepris depuis quelques semaines. La batterie du redan, celles qui ouvraient sur la route de Cawnpore, une grosse tour ajoutée à la Muchie-Bhaoun; autour de la résidence, toutes les maisons situées favorablement transformées en autant de forts détachés, d'ouvrages extérieurs; au-devant de ces maisons, le terrain déblayé à grand renfort de sape et de mine: les toits des maisons enlevés; une porte monumentale minée et détruite à grand'peine; les magasins de tout ordre fouillés, et ce qu'ils renfermaient d'utile transporté dans la résidence; tout un parc d'artillerie (deux cents pièces de canon) découvert à l'improviste dans un des palais de l'ex-roi, et qu'il fallut amener en dedans des fortifications: des exercices, des revues continuelles: telles furent les préoccupations et les travaux des derniers jours où sir Henry Lawrence demeura libre de ses mouvemens. Se retirer, il le pouvait encore. Ni ses instructions, ni les lois de l'honneur militaire ne s'y opposaient. Il n'y songea pas un instant.

Le 29 juin, une patrouille fut envoyée du côté de Cawnpore, afin d'obtenir, si la chose était possible, quelques renseignemens sur le sort de la place, que de vagues rumeurs disaient avoir été livrée à

Digitized by Google

Nana-Sahib par le malheureux Wheeler. Elle revint, annonçant que deux autres régimens de rebelles étaient campés à quelque distance dans cette direction. Un peloton de cavalerie sikh, sous les ordres du capitaine Forbes, alla battre le pays du côté de la route de Nawabgunge. Il rapporta la nouvelle que les insurgés étaient campés à Chinhut ou Chinât, à neuf *milles* de Lucknow. Pouvait-on permettre à ce corps, dont la force numérique n'était pas bien connue, de venir se loger dans la capitale de l'Oude, ce qui serait pour la ville entière le signal de l'insurrection? ou bien fallait-il marcher résolûment au-devant de lui, en assez grande force pour pouvoir au besoin lui livrer combat? Telle était la question. Elle fut, paraît-il, vivement débattue dans le conseil de défense, et définitivement on adopta la seconde de ces deux alternatives. Le motif déterminant fut précisément cette ignorance où l'on était resté du nombre de rebelles qu'on aurait en face de soi. Les espions indigènes ne dénonçaient pas plus de trois ou quatre mille hommes : s'ils disaient vrai, s'ils ne se trompaient pas, il n'y avait évidemment pas à hésiter. L'ordre de départ, afin de mieux assurer le secret de l'opération, ne fut donné que le 30 juin, à trois heures du matin.

Six cents hommes environ composaient l'expédition, que sir Henry Lawrence commandait en personne. Sur ce nombre, il n'y avait que trois cents hommes du 32e (anglais) empruntés en partie à la garnison de la Muchie-Bhaoun. L'infanterie comptait en outre cent cinquante hommes du 13e (indigène), plus les débris du 48e et du 71e (indigènes), comprenant environ quatre-vingts baïonnettes. En fait de cavaliers, il y avait trente-six Européens et environ cent vingt hommes pris dans ce qui restait des trois régimens de la cavalerie irrégulière de l'Oude. L'artillerie avait onze pièces, dont quatre canons servis par des Européens, six par des natifs, plus un obusier de huit pouces, trouvé dans la ville quelques jours auparavant. Deux éléphans traînaient cette pièce énorme (1).

A cinq heures trois quarts, ces divers corps étaient réunis en arrière du pont de fer jeté sur la Goumti, entre la résidence et la Muchie-Bhaoun. Ils se mirent aussitôt en marche. Quarante cavaliers sikhs et européens formaient l'avant-garde avec quarante soldats à pied, pris également par moitié dans l'infanterie indigène et l'infanterie européenne. Les canons suivaient sous l'escorte immédiate des soldats du 32e (anglais) et du 13e (indigène). A l'arrière-

(1) Il y a d'étranges différences dans le compte-rendu de la composition de cette colonne expéditionnaire, soit comme infanterie, soit comme artillerie. Nous adoptons les chiffres donnés par le colonel (depuis général) Inglis dans son rapport officiel au gouvernement de Calcutta, en date de Lucknow, 26 septembre.

Digitized by Google

garde étaient les cinquante hommes du 48e (indigène) et le surplus de la cavalerie. A six milles environ du pont de fer se trouve un cours d'eau peu considérable, coulant entre deux rives escarpées; on l'appelle le Kokrail ou Kocaralie. Un pont est jeté sur ce ruisseau, et près du pont se groupent quelques chaumières, formant une espèce de village. Là on fit halte. Sir Henry Lawrence et l'avant-garde, après quelques instans de repos, poussèrent un mille plus loin, et ne virent pas trace des forces ennemies. Ici nouvelles hésitations. Attendrait-on l'attaque? irait-on la chercher? Sir Henry Lawrence penchait pour laisser arriver l'ennemi, à qui on disputerait le passage du Kocaralie. D'officieux conseillers, persuadés sans doute par les rapports des espions que l'on n'avait affaire qu'à un noyau d'armée dans tout le désordre d'une organisation incomplète, insistaient au contraire pour marcher en avant. Leur avis finit par prévaloir; on partit sans avoir distribué le moindre rafraîchissement aux troupes, déjà fort éprouvées par une marche assez rapide sous les premières ardeurs du jour. Or beaucoup de soldats, surtout parmi les Européens, ayant, la veille au soir, quelque peu abusé des stimulans spiritueux, avaient à lutter contre la réaction ordinaire après ces légers excès, et il eût été à propos de ne les pas garder absolument à jeun. Ajoutons que, marchant dans la direction de l'est, ils avaient en plein visage le redoutable soleil de l'Inde.

Ce fut ainsi qu'on déboucha dans la plaine de Chinhut, à laquelle donne son nom une grosse bourgade située sur les bords d'un assez vaste *jheel* (lac), près duquel est bâti un palais de chasse jadis à l'usage des rois d'Oude. En avant du village apparut tout à coup l'armée ennemie, — non pas quatre ou cinq mille hommes, conformément aux rapports des espions, — mais quinze ou seize mille, ayant de six à sept batteries de canon, qui comportaient au moins trente-six pièces de calibres divers. A gauche de Chinhut s'étendait le camp des rebelles bien retranché; à peu de distance, on remarquait un hameau composé de sept ou huit chaumières, et sur la gauche des Anglais, un village plus considérable, Ishmaelpore, qui fut, à vrai dire, le théâtre du combat. Le centre de l'ennemi, disposé en demi-cercle, barrait la route; sa gauche était appuyée à un petit bois, sa droite à Ishmaelpore, où il avait quelques canons. Les Anglais avaient placé l'obusier juste en face du centre des rebelles, et leurs autres pièces un peu sur la droite. Celles que manœuvraient les artilleurs européens étaient en avant. La cavalerie était à la droite des canons, et un peu en arrière. Ce fut l'obusier qui ouvrit le feu, à la distance de treize cents *yards*. La première bombe éclata sur la tête des rebelles, qu'on vit bientôt s'écarter de la route. On put

Digitized by Google

croire, pendant quelques minutes, qu'ils battaient en retraite; mais ils se portaient en masse, avec leurs canons, sur la droite des Anglais, qu'ils voulaient tourner. Ils lançaient en même temps sur la gauche de nombreux tirailleurs, qui allaient renforcer ceux dont on avait garni d'avance les maisons d'Ishmaelpore. Les soldats du 32e, leur colonel en tête, avaient pénétré dans ce village. Une balle abattit leur chef, et, découragés par ce désastre, ils se retirèrent derrière un pli de terrain, d'où ils continuèrent le feu avec une rare vivacité.

La manœuvre ennemie se développait cependant, évidemment dirigée par un tacticien exercé. On voyait circuler dans les rangs des insurgés un cavalier de bonne mine, blond, bien fait, de vingt-cinq ans environ, avec l'uniforme de petite tenue des régimens de cavalerie européenne, coiffé d'une casquette bleue à galons d'or. Peut-être était-il Russe (1); peut-être aussi, — M. Rees le laisse entendre, — était-ce un de ces renégats qui, renonçant à leur religion, adoptent les mœurs et jusqu'aux passions politiques de leur nouvelle patrie. Ce fait n'a jamais été éclairci. Toujours est-il que ce personnage équivoque déployait un vrai talent militaire, et que, s'il eût eu de vrais soldats sous ses ordres au lieu de ces timides cipayes, toujours méfians d'eux-mêmes et de leurs supérieurs, pas un homme de l'expédition anglaise ne fût probablement rentré à Lucknow. En effet, tandis que le feu de l'infanterie et de l'artillerie se soutenait de part et d'autre, la cavalerie ennemie descendait à la droite des Anglais, cherchant à les déborder et à leur couper la retraite. Les tirailleurs de gauche, qui occupaient Ishmaelpore, étendaient de plus en plus leur ligne, et, par un mouvement analogue à celui de la cavalerie, tâchaient de venir se rejoindre à elle sur les derrières de la colonne commandée par sir Henry Lawrence.

Dès le début de l'affaire, ce vaillant officier avait pu concevoir de tristes pressentimens sur l'issue probable d'une lutte trop inégale. Les deux premiers coups de canon tirés par les rebelles ayant atteint, dans les rangs de l'artillerie indigène, un *havildar* (sergent) et un des chevaux, les autres canonniers se hâtèrent de descendre avec leurs pièces au bas d'une pente qui les protégeait, mais d'où, le cas échéant, ils ne pouvaient que très difficilement sortir, soit pour l'attaque, soit pour la retraite. De plus, quelques-uns de ces canonniers avaient passé à l'ennemi, et l'on comprend sans peine que tous ces incidens avaient jeté beaucoup de désordre dans les manœuvres. M. Rees parle aussi de la défection de trois cents hommes de police,

(1) On avait arrêté quelque temps auparavant, et relâché ensuite, un voyageur qu'on soupçonnait d'appartenir à cette nation.

Digitized by Google

dissimulés dans un ravin à la droite des Anglais, et qui, passant du côté des rebelles, se seraient mis immédiatement à tirer sur leurs ex-compagnons d'armes. Néanmoins ces trois cents hommes ne figurent pas dans le dénombrement qu'il fait lui-même des forces composant l'expédition, et on en est réduit à se demander par quel hasard ils se trouvaient là. Il dit encore, et ceci suggère moins de doutes, que les artilleurs indigènes, avant d'avoir déchargé une seule de leurs pièces, coupèrent les traits de leurs chevaux et s'échappèrent, les uns dans la direction du camp ennemi, les autres du côté de Lucknow, d'où ils allèrent ensuite jusqu'à Cawnpore porter la nouvelle de leur défection et de la défaite signalée qu'elle avait dû amener. Ceux d'entre ces artilleurs qu'on avait encadrés, pour ainsi dire, entre deux corps anglais, et qui ne pouvaient déserter, battaient en retraite malgré les menaces des cavaliers européens, qui à chaque minute les couchaient en joue. L'obusier cependant, — les servans l'avaient surnommé *le Turc*, — continuait son feu vivement soutenu, et qui ouvrait de larges trouées dans les rangs ennemis. Par malheur, les cornacs des éléphans qui le traînaient avaient, eux aussi, disparu, et on ne savait comment, au besoin, cette masse énorme pourrait être mise en mouvement.

La nécessité de battre en retraite fut bientôt démontrée, et il n'y avait pas une minute à perdre. Les rebelles, à qui l'énorme supériorité de leurs forces donnait une confiance inaccoutumée, s'avançaient de toutes parts en bon ordre, colonnes ouvertes, l'artillerie et la cavalerie dans l'intervalle des lignes, la masse entière cherchant à se jeter, par une manœuvre bien combinée, entre les Anglais et Lucknow. La droite des Anglais recula donc, et la gauche, qui ne comprit pas d'abord ce mouvement, se vit néanmoins forcée de l'imiter. Peu à peu le mouvement s'accentua et s'accéléra; une sorte de panique se glissa dans les rangs, et sans les hommes du 32e (anglais) qui, placés à l'arrière-garde, maintenaient un feu bien nourri, la débandade fût devenue complète, le désastre sans remède. Soldats, officiers tombaient de distance en distance, marquant chaque étape de ce triste retour. Ceux qui n'étaient que blessés et que leurs camarades ne pouvaient emporter, sachant qu'ils n'avaient pas de quartier à espérer, se battaient « comme des boule-dogues acculés, » — ainsi s'exprime M. Rees, — jusqu'à ce que l'ennemi les eût achevés. Parmi ceux-là, un certain nombre n'étaient qu'épuisés de fatigue et de soif. Plusieurs hommes tombèrent, frappés d'apoplexie.

Les cavaliers sikhs avaient été des premiers à fuir. L'ennemi, sur lequel ils se jetaient en désespérés, — car la peur donne du courage, — ne tenait pas et ouvrait ses rangs pour les laisser passer.

Digitized by Google

Il ne restait donc que les cavaliers européens pour faire face aux nécessités de la retraite. Grâce à eux, les canons servis par les Anglais purent se retirer au galop. De ceux qu'on avait confiés aux indigènes, deux seulement furent sauvés; quatre restèrent aux mains de l'ennemi. *Le Turc*, — nous avons dit que c'était le nom de l'obusier, — encore attelé de ses deux éléphans, devint l'objet d'un combat corps à corps.

« Le sergent Miller, dit M. Rees, avait été envoyé pour ramener les éléphans et leur charge. Il n'y réussit pas. Le lieutenant Bonham, voyant que la cavalerie de l'ennemi se rapprochait de l'obusier, appela le capitaine Ratcliffe à son secours. Quatre hommes accoururent en conséquence, et se trouvèrent sous le feu le plus intense; mais ils arrivèrent à temps pour disperser pareil nombre de cavaliers ennemis, déjà parvenus à la bouche même de la pièce. L'un de ces derniers, déchargeant sa carabine sur le lieutenant Bonham, le blessa au bras. Cet officier résolut, puisqu'il n'y avait pas moyen de réatteler les éléphans, d'enclouer l'obusier. Malheureusement on n'avait pas de pointe. Un sergent qui était là brisa le dégorgeoir dans la lumière, et la pièce, mise ainsi provisoirement hors de service, fut abandonnée... »

La cavalerie ennemie, commandée par cet inconnu dont nous avons déjà parlé, avait réalisé son projet, et s'était placée entre la colonne en retraite et le pont sur le Kocaralie, vers lequel les Anglais se dirigeaient alors. Il y avait là, massés, environ quatre cents sabres. Les volontaires européens, — ils n'étaient guère plus de vingt-cinq, — reçurent ordre de charger, et bien que la plupart vissent alors le feu pour la première fois, ils obéirent vaillamment. L'ennemi ne les attendit pas; il se rabattit à sa gauche, — et par conséquent à la droite des Anglais, — vers les tirailleurs, qui, nous l'avons dit, manœuvraient de manière à venir rejoindre leur cavalerie, mais n'avaient pas encore pu y parvenir, tenus en échec par le feu soutenu des cipayes restés à leurs rangs. Dans cette charge hardie, les volontaires à cheval ne perdirent qu'un des leurs. Deux autres furent blessés; un quatrième, dont le cheval avait été tué sous lui, et qui dans sa chute avait eu le pied démis, trouva place, comme maint autre invalide, sur un caisson d'artillerie. Après avoir ainsi débarrassé la route, ces intrépides cavaliers, longeant le flanc de la colonne, revinrent à l'arrière-garde pour couvrir la retraite de l'infanterie et des canons.

Au pont de Kocaralie, les canons furent dégagés de leurs avant-trains pour être à même d'envoyer quelques boulets à l'ennemi, dont les colonnes se rapprochaient trop. On s'aperçut alors qu'il ne restait plus une seule charge. Par bonheur, la simple démonstration de la mise en batterie avait suffi pour arrêter sur place l'armée ennemie. La retraite put continuer. Les cipayes fidèles se distinguèrent

Digitized by Google

dans cette journée fatale par des actes de rare dévouement. Ils semblaient avoir à cœur de dissiper la méfiance qui pesait sur eux, et dont M. Rees donne une preuve singulièrement significative. « Les canons, dit-il, se retiraient au galop. A côté d'eux courait un cipaye du 13e. Son fusil part accidentellement, et le coup effleure l'épaule d'un des artilleurs. Celui-ci, suspectant les intentions du cipaye, l'étend raide mort d'un coup de pistolet. »

Au milieu de ce désordre, partout où les balles sifflaient, partout où on voyait tomber le plus d'hommes, sir Henry Lawrence était toujours présent. Arrivé près du pont de Kocaralie, on le vit, dans une sorte d'agonie morale, se tordre les mains, et, oublieux de lui-même, ne songeant qu'à ses pauvres soldats : — Mon Dieu! mon Dieu! l'entendit-on s'écrier, faut-il que, *moi*, je les aie amenés ici? » Comme preuve de la confiance qu'il avait eue dans le succès de cette désastreuse entreprise, on raconte qu'il avait donné ordre à sa voiture de venir le chercher à moitié chemin. Les chevaux, dételés, servirent à sauver quelques blessés. La voiture elle-même fut abandonnée.

Toujours serrée de près par l'ennemi et semant la route de ses débris, — le 32e seul avait perdu cent douze hommes et cinq officiers (1), — la colonne anglo-indienne, parvenue enfin au bord de la Goumti, trouva sur le pont de pierre bon nombre d'habitans de Lucknow accourus dans les plus bienveillantes intentions. Aux soldats harassés ils apportaient de quoi boire et de quoi laver leurs fronts poudreux. Des canons bien pourvus de munitions et une compagnie européenne, arrivant en même temps de la résidence, interdisaient aux rebelles le passage de ce pont, par où s'écoulèrent, à mesure qu'ils arrivaient, les vaincus de Chinhut. Cependant il n'y avait même là pour eux qu'une sécurité de quelques instans, car au-dessous du pont la cavalerie de l'ennemi, franchissant déjà la rivière à gué, allait occuper l'est et le midi de la ville. Quant au nord et à l'ouest, les canons de la Muchie-Bhaoun les protégèrent encore quelque temps, en empêchant l'ennemi de franchir les ponts.

Ainsi commença, le jeudi 30 juin 1857, une heure avant midi, le siége de Lucknow, qui, sans la désastreuse expédition de Chinhut, n'aurait peut-être pas été tenté, ou, sans aucun doute, l'eût été beaucoup plus tard.

E.-D. FORGUES.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

(1) La perte des soldats indigènes en tués, blessés ou *manquant*, allait à cent quatre-vingt-deux hommes. L'expédition revenait donc affaiblie de moitié.

Digitized by Google

LES

VOYAGES D'EXPLORATION

EN AFRIQUE

III.

EXPÉDITION DU Dr BARTH.

Travels and Discoveries in North and central Africa, being a journal of an expedition undertaken in the years 1849-1855, by Henry Barth, London 1857, Longman.

Hérodote raconte que des jeunes hommes du peuple des Nasamons dans la Syrte, poussés par l'esprit d'aventures, se hasardèrent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et qu'après avoir traversé une vaste région habitée seulement par des bêtes féroces, ils parvinrent à une contrée marécageuse peuplée de petits hommes noirs, arrosée par un fleuve où abondent les crocodiles et couverte d'arbres fruitiers. C'est également de la Syrte, devenue le golfe de la Sidre, que sont partis les explorateurs qui, de 1850 à 1855, ont fouillé en tous sens l'Afrique centrale, ajoutant d'immenses développemens aux vagues renseignemens de l'historien grec. Entre eux et lui, dans la durée des vingt-trois siècles qui les séparent, les connaissances relatives à l'Afrique intérieure ne s'étaient pas enrichies de notions bien considérables ni surtout bien positives jusqu'au temps de Denham et de Clapperton. L'infatigable voyageur arabe du moyen âge Ebn-Batuta et, après lui, Léon l'Africain ont suivi le cours du Niger, ils ont même vu Timbuktu; ils savent que l'intérieur de la Nigritie est occupé par une grande mer, mais rien d'assez certain ne résulte de leurs récits. Les Anglais se décidèrent alors à pénétrer eux-mêmes dans le centre de l'Afrique et à soulever de leurs mains le voile dont cette région s'enveloppait. L'expédition de Denham, Oudney et Clapperton,

Digitized by Google

de 1822 à 1824, eut pour conséquence de préciser la situation et l'étendue du lac Tsad et de ses affluens, d'établir quelques relations avec le Bornu, pays baigné par cette mer intérieure, de faire parvenir à l'Europe le nom de plusieurs autres états, la plupart inexplorés, d'apporter des révélations neuves et inattendues sur la population, les habitudes, l'état social des pays africains, enfin de faire espérer que peut-être il ne serait pas impossible d'ouvrir avec les peuplades de ce monde reculé des relations de commerce. Afin de contrôler les assertions, de compléter les faits recueillis par ces explorateurs, le gouvernement anglais décida en 1849 l'envoi d'une nouvelle expédition, et c'est à cette entreprise exécutée avec un courage et une persévérance supérieurs à tous les éloges que MM. Richardson, Barth, Overweg et Vogel ont eu, avec des fortunes diverses, la gloire d'attacher leurs noms. Richardson s'était déjà fait connaître par un voyage heureusement accompli en 1846 et 1847 de Murzuk, capitale du Fezzan, aux oasis de Ghat et de Ghadamès dans le désert. M. Barth, un des jeunes érudits les plus distingués de l'Allemagne, s'était aussi familiarisé avec la vie nomade par le long parcours du littoral de la Méditerranée et de la Mer-Noire; il avait vécu avec les caravanes, parlé l'arabe, étudié la langue berbère : on ne pouvait être mieux préparé pour le voyage qu'il allait entreprendre. Overweg, géologue et naturaliste allemand, n'avait pas encore eu l'occasion d'acquérir l'expérience des contrées de l'Afrique, mais il était plein d'ardeur juvénile. Quant à Vogel, Allemand comme les deux derniers, c'était un astronome et un physicien de vingt-deux ans. Il ne participa pas tout d'abord à la mission, et ne partit que lorsque la mort de Richardson, en 1851, eut fait un premier vide dans les rangs de la petite expédition.

De ces quatre voyageurs, un seul est revenu : c'est Barth; seul il a eu le bonheur de rentrer en Europe, de revoir sa patrie et sa famille, de dérouler intacts et complets les trésors de science qu'il avait amassés, de présenter aux hommes intelligens et instruits de l'Europe, qui durant cinq années ont eu les yeux tournés avec sollicitude vers les régions qu'il explorait, son ample butin. Le journal de Richardson a été publié, mais ce n'est qu'un document incomplet, puisque l'auteur est mort à mi-chemin. Les notes d'Overweg auraient eu besoin, pour être coordonnées et mises à profit, d'une main que la mort a glacée. Vogel, ce noble jeune homme auquel le climat avait pardonné, n'est que trop probablement tombé sous les coups d'un sauvage féroce. Avons-nous encore une lueur d'espoir qu'il revienne? ses notes au moins, legs de sa science et de son courage, seront-elles sauvées? Il n'y a personne en Europe qui puisse le dire. Toutefois, au point de vue spécial de notre curiosité, nous n'avons pas à nous plaindre; Barth rapporte à lui seul de quoi nous surprendre et nous instruire : archéologie, ethnologie, découvertes géographiques, descriptions, détails pittoresques, les élémens les plus variés sont semés dans la relation de son voyage. Dans la multitude des faits que cet ouvrage embrasse et des pays où il promène le lecteur, il nous semble qu'il y a trois grands centres qui se détachent particulièrement : le désert, le Tsad et le Niger, et c'est sous ces divisions, tracées pour plus de clarté, que nous allons nous efforcer de le suivre.

Digitized by Google

I. — LE DÉSERT.

Dans les derniers jours de décembre 1849, Barth et Overweg, précédant en Afrique M. Richardson, qui ne devait pas tarder à les rejoindre, se trouvaient à Tunis, d'où ils partirent le 30 du même mois, après quelques préparatifs. La première heure de 1850 les trouva cheminant déjà loin du monde avec lequel ils venaient de rompre, le visage tourné vers l'inconnu, et près de la Syrte, sur une des stations de la route qui allait les mener de Tunis à Tripoli, ils échangèrent leurs poignées de main et leurs vœux pour le succès de leur vie nouvelle.

Rien de triste et de désolé comme ce misérable état de Tunis. Ce n'est pas que la nature lui ait refusé ses dons : loin de là, une superbe végétation y déploie souvent toute sa magnificence, et les Romains y ont laissé des vestiges de leur puissance et de leur grandeur; mais le luxe de la nature et les débris du passé ne font que rendre plus affligeant le contraste de la misère présente : peu ou pas d'industrie, quelques chétives demeures, une population misérable qui végète sous la dure oppression des soldats du bey. Il est surprenant de voir combien peu la proximité des peuples européens et le contact de la mer qui baigne les pays les plus civilisés du monde a profité aux états musulmans qui bordent le littoral de la Méditerranée. Toutefois M. Barth affirme que la régence de Tripoli est dans un état beaucoup moins déplorable que celle de Tunis. Sur cette terre semée jadis de villes fameuses, les Romains ont tracé partout leur forte empreinte; on trouve des tronçons d'aqueducs, des tombeaux, des portiques non-seulement sur la côte, mais même bien avant dans le désert.

A Tripoli, où nos voyageurs arrivèrent après une navigation de quelques jours et un voyage par terre, qui ne furent ni sans ennui, ni sans périls, il fallut attendre pendant un mois M. Richardson, que les derniers préparatifs de l'expédition retenaient encore. Ce délai, les impatiens voyageurs l'employèrent en excursions dans un assez large rayon autour de la ville. Ils se dirigèrent dans le sud-ouest d'abord, à seize ou dix-huit milles (1) à travers une contrée aride et sablonneuse entrecoupée de bouquets de verdure, jusqu'à la chaîne de montagnes du Jebel-Yefren et du Ghurian, dont les pics bouleversés fournissent de pittoresques points de vue; la nature y déchaîne de temps en temps des ouragans tels que des torrens se creusent des lits dans ce sol de roc et de pierre, et ramassent une masse d'eau suffisante pour se précipiter, à travers plusieurs lieues de sable, jusqu'à la mer. Cette contrée est habitée par de belliqueux montagnards, Arabes et Berbères, qui ne subissent qu'avec impatience l'oppression des soldats turcs du bey, et dont les villages, pendus aux flancs des montagnes, perdus dans les ravins, souvent dévastés, sont toujours des foyers de rébellion. Des monumens du temps des Antonins s'y dressent encore. Le château Ghurian, une des places fortes du pays, est assis sur des montagnes droites comme des falaises; alentour sont

(1) Le mille anglais est de 69 1/2 au degré et vaut 1,610 mètres.

Digitized by Google

éparses, dans des sites pittoresques, au milieu de plantations de figuiers, d'amandiers, de vignes, d'arbres particuliers à la contrée, les demeures souterraines qui servent de refuge à des Juifs et à des Berbers vivant là en bonne intelligence depuis un temps immémorial; ces derniers ont adopté les croyances juives.

Plus loin vers l'est, en s'avançant dans une plaine riche en vieux souvenirs, on rencontre un monument d'architecture étrange qui ne saurait être rapporté ni aux temps arabes, ni à la domination romaine : sur une base commune plantée dans la terre s'élèvent deux piliers quadrangulaires hauts de dix pieds, un peu inclinés l'un vers l'autre, et sur lesquels est jetée en travers une pierre massive longue de six pieds six pouces; d'autres pierres, les unes plates, les autres hautes et creusées à leur surface, gisent au pied du monument principal, dont l'ensemble présente une frappante analogie avec nos monumens celtiques. Selon toute présomption, ces constructions doivent leur origine à des croyances religieuses, et elles indiquent ou l'énorme extension d'une des vieilles familles du globe, ou seulement peut-être l'existence chez des peuples divers d'une religion simple et uniforme dans l'expression de ses croyances primitives. Quelques-unes laissent apercevoir des traces d'art; ce sont des mains romaines qui, plus tard, auront orné de quelques sculptures leur style rude et grossier. Plus loin, sur le bord d'un ravin, se dressent des colonnes du plus pur ionique; là où s'étendaient quelques rians ombrages, où s'ouvrait un vallon, les grands personnages romains de l'Afrique se plaisaient à bâtir leurs monumens funéraires; le plus remarquable par ses proportions est celui qu'on appelle *Kasr-Doga*; il n'a pas moins de quarante-sept pieds de long sur trente et un de large; les Arabes en ont fait jadis un château. De ce point quelques journées de marche ramènent à la côte et conduisent à Lebda, l'antique et illustre Leptis; de là, les voyageurs regagnèrent Tripoli en suivant le bord de la mer.

Sur ces entrefaites, les instrumens étaient arrivés d'Angleterre, précédant les armes, les présens destinés aux souverains et aux chefs de tribus et le reste du matériel, dans lequel était compris un bateau de fer démonté et destiné à naviguer sur le Tsad (1). Munis de tentes assez basses pour résister à la violence des vents et intérieurement doublées pour arrêter les rayons du soleil, Barth et Overweg, bientôt rejoints par M. Richardson, prirent définitivement la direction du sud, et les premiers jours d'avril les virent sur leurs chameaux, suivis seulement de deux domestiques et des conducteurs de leurs bêtes de somme, dans le chemin qui conduit les caravanes au Fezzan, contrée située au midi de Tripoli, et qui n'est elle-même qu'une des plus grandes oasis répandues dans le désert.

Des plaines rocheuses ou calcaires coupées de montagnes sablonneuses dans lesquelles des torrens ont creusé de larges ravins presque constamment à sec, et que l'on appelle *wadis*; des chaînes bouleversées d'où s'élancent

(1) L'orthographe de ce nom et de beaucoup d'autres varie selon les relations de voyage. Nous avons de préférence adopté celle de M. Barth, qui à un long séjour dans l'Afrique centrale joint les garanties que peuvent offrir de profondes connaissances philologiques.

Digitized by Google

des pics de formes bizarres, un aspect général de désolation; puis, de loin en loin, au milieu de ce paysage dévasté, un frais vallon, un site alpestre de toute beauté; partout où le sol est argileux et ne laisse pas filtrer l'eau, une verte oasis avec sa riante perspective de palmiers, de champs d'orge et de froment : tel est le désert; ce n'est pas une plaine uniforme et déprimée, comme on est porté à se le représenter. En y pénétrant par le nord, on monte toujours, et certains points au centre du Sahara ont jusqu'à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus loin, dans les parties fertiles du Soudan, le sol s'abaisse pour se relever ensuite de nouveau, non plus cette fois en un large plateau, mais en une chaîne de hautes montagnes parallèle à la ligne de l'équateur, dont elle est voisine, et derrière laquelle l'Afrique dérobe les derniers et les moins pénétrables des mystères que lui arrache un à un et avec tant de difficultés la curiosité européenne. La petite oasis de Mizda, la première que rencontrèrent les trois voyageurs, a été large et florissante; mais ses puits sont négligés, et la vie s'en retire. M. Barth pense qu'on doit l'identifier avec le Musti-Komè (Μοῦστα Κώμη) oriental de Ptolémée; le Romains, les Arabes, les chrétiens même y ont laissé des traces de leur passage. Quel est l'apôtre ignoré qui vint prêcher dans ce coin du désert, l'architecte inconnu qui bâtit sur une pointe de rocher l'église ou le couvent dont on voit encore les grands débris? Les voûtes mutilées, les pleins-cintres, les chapiteaux, dont les dessins bizarres ne sont pas sans ressemblance avec nos chapiteaux romans, peuvent seuls répondre. Cette église ou plutôt ce monastère a une abside, trois nefs, deux étages, dont le plus élevé est divisé en cellules, et l'ensemble de l'édifice figure une sorte de carré de quarante-trois pieds de côté. M. Barth en reporte l'origine vers le XIIe siècle.

En continuant d'avancer dans le désert, on trouve un beau sépulcre et une tour, souvenirs solitaires de la grandeur romaine. Puis, en pénétrant plus avant encore dans le midi, le voyageur voit apparaître, non sans émerveillement, un des plus beaux spécimens de l'art antique. C'est encore un tombeau. Il a trois étages reposant sur une base de trois marches de pierre dans laquelle est creusée une chambre sépulcrale, et le tout n'a guère moins de quarante-huit pieds. Du côté le plus orné, qui était la façade principale, l'étage inférieur se compose de six rangées de larges pierres encadrées par deux colonnes. Deux animaux sauvages, semblables à des panthères, y sont représentés les griffes appuyées sur une urne; au-dessus sont sculptées des scènes de chasse; la frise est formée de rosettes, avec des centaures, un coq, des guirlandes de raisins, des moulures. L'étage supérieur offre une fausse porte richement ornée et surmontée de deux génies soutenant une couronne, puis un buste d'homme et un buste de femme contenus dans une même niche; au-dessus, des grappes de raisin, une frise de l'ordre ionique et des moulures; enfin, pour couronnement de l'édifice, une pyramide dont le temps n'a mutilé que les dernières pierres. Les Arabes eux-mêmes ont respecté ce monument, qu'on ne peut, dit M. Barth, contempler dans cette solitude, sur le penchant d'un plateau escarpé, sans se sentir saisi d'une émotion et d'une vénération profondes. Plus loin, on trouve encore un autre sépulcre, moins élevé, de proportions moins belles, très orné cependant, et

Digitized by Google

qui, même en Italie ou en Gaule, attirerait l'attention des voyageurs. Il est vrai que près de là s'élève Ghariya, qui fut une station romaine fortifiée, comme l'attestent des tours, des murailles ornées de sculptures, et une porte massive, d'un très beau travail, ouvrant encore son large plein-cintre, surmontée d'une couronne dans laquelle est gravée la légende très lisible : PRO. AFR. ILL. (*provincia Africæ illustris*). Le caractère général de ces constructions et les débris d'une inscription attestent qu'elles ne sont pas postérieures au règne d'Alexandre Sévère. Auguste, les Antonins, les Sévères, telles sont les époques où la vie et la civilisation débordèrent des fertiles rivages de la Méditerranée jusque dans le désert, et où ces merveilleux artistes de l'antiquité, en qui semble avoir été inné le goût des proportions et de l'harmonie, semaient d'une main prodigue les chefs-d'œuvre si loin de l'Italie. Ghariya est à un peu plus du 30e degré de latitude nord et sur la limite du Hammada, région dont le nom signifie plaine de sables. Une vieille coutume veut qu'à l'entrée de cette plaine les pèlerins venant du nord, et qui n'ont jamais franchi les barrières du Sahara, ajoutent leur pierre à un monceau que depuis des siècles y accumulent les voyageurs. Ainsi firent nos Européens, et s'engageant dans ce Hammada sablonneux, sans eau, et coupé de peu de wadis, ils atteignirent la ville relativement grande de Ederi, bâtie dans une situation pittoresque sur le flanc d'une montagne et entourée de jardins. Au-delà de Jerma, située dans une fertile oasis, et qui paraît être l'antique Garama de Pline et de Strabon, ils virent le monument le plus méridional de la domination romaine. Enfin, dans les premiers jours de mai, ils atteignirent Murzuk, d'où ils ne repartirent qu'au milieu de juin.

La cause de ce long délai était dans la difficulté de se procurer une escorte et d'obtenir des sûretés pour traverser sans péril la partie du désert où règnent les Tawareks. Le projet de nos voyageurs n'était pas d'aller en ligne droite au Soudan, mais bien de visiter, en inclinant vers le sud-ouest, une contrée qui, dans le désert même, présente un grand degré d'intérêt, l'état d'Aïr et sa capitale Agadès, où pas un Européen encore n'avait pénétré. Les principales étapes de ce grand trajet devaient être les oasis de Ghat, Asiu et Tintellust. Comme Murzuk est un des principaux entrepôts du commerce qui se fait à travers le désert et le point où se rencontrent la plupart des caravanes qui sillonnent le Sahara, M. Barth et ses compagnons trouvèrent à se placer sous la protection de quelques marchands appartenant à la tribu des Tinylkum, laquelle a le monopole des transactions entre le Tripoli et le Soudan.

La population de l'Afrique septentrionale, particulièrement celle du Fezzan et des oasis, appartient à la grande famille berbère, issue du mélange d'individus de la race sémitique avec des tribus indigènes. Son établissement remonte à des temps dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir. Libyens, Numides, Maures, Gétules, tous ces peuples de l'antiquité sont des Berbères; mais les Arabes vinrent : ils refoulèrent les uns, se mêlèrent aux autres, et imposèrent à la plupart leurs croyances. Cette révolution paraît s'être accomplie vers le milieu du XIe siècle de notre ère. Parmi les vaincus berbères que la conquête arabe chassait devant elle se trouvaient les nombreuses tribus qui aujourd'hui font la loi au désert, et que l'on désigne sous le nom commun

Digitized by Google

de Tarki ou Tawareks. Cette appellation, que l'on voit apparaître pour la première fois dans des historiens arabes qui écrivaient il y a trois ou quatre cents ans, n'est pas celle que ces hommes se donnent à eux-mêmes; ils ont conservé le vieux nom de Mazighs ou Amazighs, sous lequel les anciens avaient déjà appris à les connaître. Quant au mot *Tawarek*, il paraît signifier apostat, et faire allusion à leur conversion du christianisme à la religion de Mahomet. Ce sont des musulmans fanatiques, mais de peu d'instruction. Toutes leurs connaissances religieuses se résument dans cette profession de foi : « Il y a un Dieu, et Mahomet est son prophète. » Du christianisme ils ont retenu les mots *Mesi* (Messie), dont ils ont fait un des noms de la Divinité, et *angelus*, avec la signification d'ange. Des superstitions de leur premier âge se mêlent à leurs croyances. Avec le nom de *Mesi*, ils en donnent à Dieu un autre qui rappelle l'Ammon égyptien, et M. Barth a trouvé dans le désert des sculptures primitives qui, par le caractère du dessin, semblent accuser des rapports, sinon de race, du moins de contact avec l'antique Égypte. Ils se divisent et subdivisent en un nombre incroyable de tribus et de sections qui sont considérées comme plus ou moins nobles suivant qu'elles sont plus ou moins pures de mélange avec les races noires. Les plus illustres et les plus puissantes sont celles des Azkars, dont les femmes sont remarquables par leur beauté, et les Imoshagh, qui, de même que les anciens Spartiates faisaient travailler à leur profit les Laconiens, ne subsistent que du travail de leurs esclaves et du tribut qu'ils prélèvent sur les caravanes depuis un temps antérieur à Léon l'Africain. La race puissante des Kelowi, qui domine dans l'Aïr ou Asben, a cela de particulier qu'elle est entièrement sédentaire, ce que la syllabe préfixe *kel* indique dans le langage berbère. Chez les Azkars et les Kelowi subsiste une coutume très bizarre, dont on trouve aussi quelques traces chez certains peuples de l'antiquité : c'est la transmission du pouvoir, non du père à son fils, mais au fils de sa sœur. Tacite nous apprend que le lien de parenté qui rattache le neveu à l'oncle maternel était presque aussi sacré chez les Germains que celui qui unit le fils au père, et que, dans certains cas même, au fils on préférait le neveu. Cette préférence n'allait cependant pas jusqu'à substituer celui-ci à celui-là dans les successions. Aujourd'hui, à la côte de Malabar, ce mode singulier d'hérédité est en pratique.

Montés sur leurs *méheris*, chameaux rapides, les Tawareks sillonnent en tous sens le désert; les uns s'adonnent au commerce, les autres rançonnent les caravanes; les chefs font payer le passage sur leur territoire par un tribut qui souvent ne préserve pas les marchands des exactions, du pillage et quelquefois même du meurtre. C'est ainsi qu'une petite caravane du peuple des Tébus, qui habite une partie plus orientale du désert, fut massacrée aux environs d'Asiu peu de temps après le passage du docteur Barth et de ses compagnons; les Tawareks Hadanara, désappointés de n'avoir rien pu extorquer aux Européens, se jetèrent sur les malheureux Tébus, les tuèrent et s'emparèrent de dix chameaux et d'une trentaine d'esclaves que ceux-ci menaient avec eux. Les déprédations des Tawareks ne sont du reste pas limitées au désert; ils font des incursions jusque dans le cœur du Soudan; l'état de Kanem, qui s'étend sur le rivage septentrional du Tsad, est

Digitized by Google

particulièrement en butte à leurs ravages. Nous y retrouverons plus loin ces terribles dévastateurs. Dans le désert même, il est rare qu'ils procèdent à force ouverte : en général ils s'insinuent dans une caravane, y suscitent des querelles et profitent du désordre pour exercer leurs brigandages. Leurs armes sont la lance, l'épée et de grands boucliers de peau d'antilope en forme de carré long : la plupart possèdent aussi des fusils de fabrique anglaise; mais pour beaucoup c'est, faute de munitions, moins une arme qu'un ornement. Leur long vêtement, le morceau d'étoffe dont ils se couvrent le bas du visage et l'habitude qu'ils ont de se raser une partie de la tête contribuent à rendre leur aspect plus farouche. Ce dernier usage me paraît constituer un nouveau rapprochement entre eux et les *Maxues* d'Hérodote, qui se rasaient un côté de la tête. Tels sont les hôtes au milieu desquels les trois Européens étaient condamnés à vivre pendant plusieurs mois; leur bagage, leurs armes, les lourdes caisses contenant des instrumens, du biscuit, des objets utiles à eux seuls, mais qui étaient supposées pleines de trésors, excitaient toutes les convoitises, et il leur fallait un courage et une patience sans bornes, une vigilance infatigable pour échapper aux embûches et surmonter le mauvais vouloir de leurs compagnons ou même de leurs serviteurs, de tous les brigands et fanatiques dont ils étaient entourés.

Le jour, tandis que la caravane, déroulant sa longue file de chameaux, cheminait avec lenteur, les voyageurs, tantôt en avant, tantôt en arrière, couraient sur leurs hautes montures partout où quelque objet attirait leur curiosité; Overweg étudiait la nature des terrains, marne, grès ou calcaires; M. Richardson inspectait le bagage, surveillant surtout avec sollicitude son bateau, dont les pièces démontées se balançaient sur le dos de ses chameaux; Barth, causant avec les plus intelligens et les moins farouches de ses compagnons, tâchait d'en tirer quelque renseignement sur leur langage et leur histoire, et amassait des matériaux pour débrouiller l'ethnologie obscure de ces contrées, ou bien il s'arrêtait pour dessiner un site pittoresque. Le soir, on plantait les tentes auprès d'un puits ou de l'un de ces larges rocs que le temps et les orages ont creusés, bassins naturels dans lesquels l'eau du ciel se conserve claire et transparente; des dattes, des figues, un peu de riz ou de farine, la pâte agréable et rafraîchissante appelée *zummita*, quelquefois un oiseau tué près du puits, composaient le repas. Les Tinylkum, qui sont de fervens musulmans, mêlant leurs voix pour la prière, faisaient entendre une cadence mélodieuse, interrompue tantôt par de grandes exclamations, tantôt par une plainte douce et mélancolique. Bientôt les bruits s'éteignaient, mais quand le silence avait repris possession du désert, l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour les Européens : dans les passages périlleux, il fallait veiller à tour de rôle à la sûreté du petit camp, des bêtes de somme et des bagages. De plus, bien que la marche du jour eût été pénible ou dangereuse, la chaleur accablante, bien que la nuit fût fraîche et même froide, comme il arrive si souvent dans le désert, il y avait une tâche dont celui des voyageurs qui est revenu semble ne s'être jamais départi : c'était de résumer les travaux de la journée, de réunir ces notes auxquelles nous devons la relation ou mieux le journal savant, clair et précis de ce grand voyage.

Digitized by Google

La route qui mène de Murzuk à Ghat coupe le désert presqu'en ligne droite de l'est à l'ouest. A mi-chemin environ entre ces deux stations se dressent, dans un endroit appelé Telisaghé, de grands blocs de grès sur lesquels des dessins sont profondément creusés. Le plus grand de tous représente un groupe de trois personnages : à gauche, un homme à tête de taureau, avec de longues cornes; son bras droit est remplacé par une sorte d'aviron, sa main gauche tient une flèche et un arc ou un bouclier; entre ses jambes, une longue queue pend de son corps étroit. Il est penché en avant, et tous ses mouvemens accusent une certaine vivacité. En face de ce curieux personnage s'en trouve un autre plus petit, mais non moins remarquable : homme jusqu'aux épaules, il a une tête qui rappelle celle de l'ibis égyptien, sans cependant lui être identique. Cette petite tête pointue a deux oreilles et une sorte de capuchon. La main droite tient un arc; le bras gauche est replié sur le corps. Entre ces deux animaux demi-humains placés dans une attitude hostile est un bouvillon dont les jambes, grossièrement dessinées, se terminent en pointe. Ailleurs un bloc, qui n'a pas moins de douze pieds de long sur cinq de haut, représente un troupeau de bœufs dans les positions les plus variées : d'autres blocs figurent encore des bœufs, des chevaux, des ânes. Ces sculptures ne sauraient être reportées à l'époque romaine; elles rappellent plutôt l'art égyptien. En tout cas, elles confirment un fait curieux indiqué déjà par un passage de saint Augustin : *Les rois des Garamantes aiment à faire usage des taureaux*. Au milieu des bêtes de somme figurées dans ces sculptures, aucun chameau n'apparaît; c'est qu'en effet le chameau est une acquisition relativement récente pour le désert. Au-delà de l'endroit où se voient ces sculptures intéressantes, le chemin suivi par notre caravane se poursuivait sur un plateau terminé à pic par des rocs perpendiculaires de forme fantastique; il traversait ensuite une plaine aride et couverte de cailloux, puis il s'enfonçait dans une région de hautes montagnes dont les pics, jetés en désordre, revêtent des formes bizarres et pittoresques. L'un d'eux, le mont Idinen, apparaît de loin comme un immense château, avec des groupes de tours et de hautes murailles; il a frappé l'imagination des indigènes, qui le croient hanté par des génies et qui l'appellent le palais des démons. Barth, espérant y trouver des sculptures ou des inscriptions, résolut d'aller visiter le château enchanté. Les Tawareks essayèrent de l'en détourner, et pas un ne voulut lui servir de guide; il n'en persista pas moins dans son dessein, et, après s'être fait indiquer la marche que la caravane allait suivre et la direction dans laquelle se trouvait le puits près duquel elle devait camper, il partit seul, muni d'un peu d'eau et de biscuit.

Devant lui s'ouvrait une plaine nue et désolée, couverte de cailloux noirs, à laquelle succédaient quelques herbages où sa présence fit lever de belles antilopes, puis des ravins, des ondulations de terrain semées de larges blocs de rochers; mais le mont Idinen était plus éloigné que la perspective ne l'eût fait croire, et le pied de la montagne enchantée semblait toujours reculer. Il était dix heures, et le soleil commençait à répandre toute sa chaleur, nulle part le moindre ombrage; Barth, fatigué et désappointé, dut faire appel à toute son énergie pour descendre au fond d'un ravin qui lui

Digitized by Google

barrait le passage et remonter l'autre bord. Enfin il arriva tout épuisé sur la crête de l'Idinen : pas d'inscriptions ou de sculptures, seulement une vue magnifique; mais de quelque côté qu'il tournât les regards, aucune trace de la caravane. Il s'assit un instant pour reprendre des forces et faire un léger repas; par malheur son biscuit et ses figues n'étaient plus mangeables, et sa provision d'eau était si petite qu'il n'eut pas de quoi apaiser sa soif. Cependant le jour avançait; dans la crainte que la caravane, le croyant sur les devans, ne poursuivît sa marche, il redescendit et s'engagea dans le ravin qui, d'après les indications de ses guides, devait le conduire au puits; il était alors environ midi, la chaleur était accablante, le voyageur avait une soif ardente, et le peu d'eau qu'il avait pris n'avait guère restauré ses forces. A la longue il atteignit le creux de la vallée, mais pas un être vivant n'apparaissait aussi loin qu'il pût étendre ses regards. Incertain de la direction qu'il devait suivre, il cria, monta sur une hauteur couronnée par un buisson d'éthel et déchargea ses pistolets, mais il ne reçut aucune réponse. Un fort vent d'est lui apportait des bouffées d'une chaleur mortelle. Il traversa quelques monticules de sable, gravit une autre hauteur et tira de nouveau. Pas de réponse. Il crut que la caravane pouvait être encore dans l'est et prit cette direction. En cet endroit, la vallée était fertile et couverte d'une riche végétation; dans un coin se trouvaient quelques huttes faites avec des branches d'éthel. Barth se dirigea avec empressement de ce côté; elles étaient vides. Entièrement épuisé, il s'assit alors sur le bord d'une plaine nue d'où sa vue plongeait dans toute la profondeur du wadi et attendit avec confiance la caravane. Un moment il crut voir une file de chameaux; ce n'était qu'une illusion. Le soleil allait disparaître. Incapable de faire quelques pas sans être obligé de s'asseoir, il ne put que choisir entre les huttes ou un éthel qui se trouvait à peu de distance pour passer la nuit; il préféra l'arbre comme se trouvant sur un lieu plus élevé et dominant un plus vaste espace; il voulait faire du feu, mais ses forces ne lui permirent pas de rassembler le bois nécessaire; la fièvre s'emparait de lui, et il était abattu.

« Après être resté à terre une heure ou deux, dit-il, je me levai quand les ténèbres furent entièrement venues; regardant autour de moi, je découvris, à ma grande joie, un large feu dans le sud-ouest, en bas de la vallée. Plein de l'espoir que ce devaient être mes compagnons, je déchargeai mon pistolet pour me mettre en communication avec eux, et j'écoutai le long roulement de la détonation, comptant qu'il arriverait à leurs oreilles; mais je n'entendis pas de réponse, tout restait silencieux : je voyais la flamme monter vers le ciel et m'indiquer où je trouverais mon salut sans pouvoir mettre à profit ce signal. Après une longue attente, je tirai un second coup, qui resta aussi sans réponse. Je m'étendis à terre avec résignation, remettant ma vie aux soins du Tout-Miséricordieux. Ce fut en vain que je cherchai le repos; plein d'inquiétude, pris par la fièvre, je m'agitais sur le sol, attendant avec anxiété et terreur l'aube du jour suivant. Enfin cette longue nuit arriva à son terme; l'aurore commença à poindre, partout le calme et le silence; je pensai que c'était le moment le plus propice pour faire parvenir un signal à mes amis; je rassemblai toutes mes forces, mis dans mon pistolet une grosse charge, et tirai — une fois, — deux fois. Le bruit me semblait devoir

Digitized by Google

réveiller les morts de leur tombe, tant il était répercuté par la chaîne de montagnes et roulait le long du wadi; mais pas de réponse. Je ne savais plus quelle idée me faire de la distance, considérable apparemment, qui me séparait de mes compagnons, puisqu'ils n'avaient pas entendu mes coups de feu. Le soleil, que j'avais moitié désiré, moitié attendu avec terreur, se leva enfin. Ma situation devint plus misérable avec la chaleur; je me traînais, changeant à chaque instant de position, pour trouver un peu d'ombre sous les branches sans feuilles de mon arbre. Vers midi, à peine un restant d'ombrage, juste pour abriter ma tête; je souffrais toutes les tortures de la soif, et suçai un peu de mon sang. Enfin je perdis connaissance, et tombai dans une espèce de délire d'où je ne sortis que lorsque le soleil s'effaça derrière les montagnes. A ce moment je recouvrais mes sens, et, me traînant de dessous l'arbre, je jetais un mélancolique regard sur la plaine, quand soudain retentit le cri d'un chameau. De ma vie je n'ai entendu plus délicieuse musique. Je me soulevai un peu de terre, et vis un Tarki passant près de moi et jetant les regards de tous côtés. Il avait suivi mes traces sur le sable, puis les avait perdues sur le sol caillouteux, et ne savait plus dans quelle direction me chercher. J'ouvris ma bouche desséchée, et criai autant que mes forces épuisées le permettaient: *Aman! aman!* (de l'eau! de l'eau!) J'eus le bonheur d'entendre la réponse : *Iwah! iwah!* et en quelques instans le Tarki fut à mon côté, lavant et arrosant ma tête, tandis que je poussais un cri involontaire et non interrompu de *el hamdu lillahi! el hamdu lillahi!* »

Le libérateur de M. Barth le coucha sur son chameau, et rejoignit la caravane, où l'on désespérait de revoir l'imprudent voyageur qui, durant trois jours, ne put presque ni parler ni manger, tant sa gorge était desséchée. Peu à peu cependant ses forces se rétablirent, et lorsque peu après on arriva à Ghat, il avait recouvré sa vigueur.

Ghat ou mieux Rhat, si l'on voulait reproduire dans toute sa sincérité la prononciation indigène, n'est pas une grande ville : elle ne compte guère plus de deux cent cinquante maisons; néanmoins son commerce est considérable, et il le serait bien plus encore si la jalousie des Tawati, habitans d'une oasis située plus à l'ouest dans le désert, ne lui interdisait le chemin direct de Timbuktu. Elle est située dans une assez jolie position, avec ses jardins et ses bandes de palmiers, au pied de la longue ligne rocheuse des monts Akakus; mais la culture n'y est pas aussi développée qu'elle pourrait l'être avec plus de soins et une meilleure distribution des eaux. Après quelques négociations avec les chefs tawareks, l'expédition put reprendre sa marche à travers le désert, cheminant tantôt dans des plaines de sable et de cailloux, tantôt dans de profonds ravins bordés de montagnes cyclopéennes; les tempêtes de sable, les fantasmagories du mirage étaient les accidens journaliers de sa marche. Quelquefois, quand la chaleur était trop accablante, on plantait la tente à midi, et l'on poursuivait la route aux clartés de la lune. A mesure qu'on avançait dans le sud, le changement de climat devenait plus sensible : des arbres et des plantes de transition entre le désert et les régions tropicales se mêlaient aux palmiers et aux éthels, on rencontrait de grands troupeaux de bœufs sauvages, des autruches; mais c'est plus loin encore,

Digitized by Google

tout au sud de l'Aïr, que les premières girafes commencent à se montrer Le tonnerre grondait, le sommet des montagnes s'enveloppait de nuages; cependant les tempêtes de sable étaient plus fréquentes encore que les averses de pluie.

Au-delà d'Asiu, les difficultés naturelles se trouvaient en grande partie surmontées; mais d'autres dangers attendaient nos voyageurs : les Tawareks, contenus jusqu'ici par les négociations et les présens, devenaient chaque jour plus exigeans, des bandes menaçantes s'approchaient de la caravane, leurs émissaires se mêlaient aux compagnons des Européens, et cherchaient à exciter leur fanatisme. La nuit, on campait en ordre de bataille, les pièces du bateau placées de façon à protéger les tentes, et il fallait veiller à tour de rôle pour se tenir en garde contre une attaque, ou au moins contre le vol des chameaux. Les voyageurs, sans leurs bons fusils armés de baïonnettes qui effrayaient particulièrement les brigands, n'eussent pas impunément franchi les limites de l'Aïr ou Asben, qui sont infestées de pillards. Enfin Annur, le chef de Tintellust, envoya une escorte, qui permit aux voyageurs d'entrer sains et saufs dans cette ville, une des plus considérables de l'Aïr après la capitale Agadès. Visiter Agadès était un des vœux les plus chers de l'expédition. Barth obtint la faveur de se joindre à une caravane qui se dirigeait vers cette ville, et il partit emportant quelques présens pour le sultan d'Aïr, afin d'en obtenir des lettres de protection auprès des chefs des contrées circonvoisines. L'Aïr présente une succession alternative de riches vallées et de montagnes rocheuses. Septembre y est la saison de pluies abondantes, qui montrent que cette contrée appartient autant à la région du Soudan qu'au désert. Les bœufs y sont d'un usage assez fréquent, les antilopes très nombreuses; des singes, des chacals, des lièvres, des pigeons, des cygnes sauvages, tels sont les animaux que M. Barth eut occasion d'y voir. Il y rencontra aussi des lions : le lion d'Aïr est de petite taille, sans crinière et timide. Dans les riches vallées, à côté des beaux bouquets du palmier appelé *dum,* le voyageur trouva un remarquable spécimen de l'arbre appelé dans le Hausa *baure*, qu'il ne faut pas confondre avec le baobab d'Adanson. C'est une sorte de figuier à feuille épaisse du plus beau vert. Celui que mesura Barth avait vingt-six pieds de circonférence à huit pieds du sol, et quatre-vingts de hauteur; il se terminait par une abondante et vaste couronne. L'asclépias gigantesque, qui ne se montre que dans les endroits susceptibles de culture, témoignait de la fertilité du sol. Quand les arbres étaient moins serrés, des melons sauvages couvraient la terre. On voyait aussi çà et là quelques champs de blé, restes d'une culture qui a été plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il faut sept jours à une caravane pour faire le chemin qui sépare Tintellust d'Agadès. Près de la route qui conduit de l'une à l'autre ville gisent les ruines d'Asodi, qui avait, il n'y a encore que peu d'années, une grande renommée d'étendue et d'importance. De ses mille maisons d'argile et de pierre, quatre-vingts à peu près sont habitées maintenant.

Agadès, cette ville située à la limite du désert et du Soudan, rendez-vous des races les plus différentes d'origine et de caractère, est elle-même dans un état de complète décadence. De loin Barth avait admiré son superbe minaret; ses compagnons lui avaient dit que l'illustre ville comptait autrefois

Digitized by Google

soixante-dix mosquées; mais soixante aujourd'hui sont abandonnées et en ruines, des quartiers entiers sont déserts, et sur les murs croulans, dans l'emplacement à moitié vide des marchés, de grands vautours au cou nu et rouge, au plumage grisâtre, guettent leur proie sans être inquiétés. La ville est bâtie sur un plateau élevé; sa fondation ne remonte pas au-delà du XIVe siècle et paraît devoir être attribuée aux Berbères, qui en firent l'entrepôt d'un commerce florissant avec Gogo, ancienne capitale du grand état de Songhay et située bien plus à l'ouest, à peu près à la même latitude, sur le Niger. Le sort d'Agadès a été lié à celui de cette ville. Il y a environ soixante-dix ans, Gogo est tombée au pouvoir des terribles Tawareks, qui l'ont dépeuplée et ruinée. De ce moment date pour Agadès le déclin de sa prospérité; sa population, qui tirait autant son origine de la race noire du Songhay que des Berbères, a émigré vers le sud et particulièrement dans des villes du Hausa que nous retrouverons dans le cours de ce voyage : Katsena, Tasawa, Maradi, Kano. Elle ne conserve guère aujourd'hui, d'après l'estimation de M. Barth, que sept mille âmes.

C'est quelque chose d'assez bizarre que la situation du sultan d'Agadès. Son élection dépend, et il en était déjà ainsi au temps de Léon l'Africain, du caprice et des intrigues des chefs tawareks. La ville n'a même pas voix délibérative dans cette circonstance. Ces turbulens vassaux ont établi en principe que ce sultan serait choisi dans une famille de grande noblesse que la tradition veut être venue jadis de Stamboul, mais qui n'habite ni dans Agadès, ni même dans l'Aïr; on conçoit combien la position de ce chef est précaire et difficile au milieu de tribus toujours en guerre. Abd-el-Kader, sultan à l'investiture duquel M. Barth assista, avait déjà régné, puis il avait été déposé, et il le fut de nouveau trois ans après la visite du voyageur. Les revenus de ce triste souverain consistent dans le *kulabu* (c'est la contribution d'une peau de bœuf que doit lui offrir chaque famille à son avénement), puis en un tribut plus considérable, mais très incertain, prélevé sur la tribu dégradée des Imghad, ilotes de l'Aïr, en droits sur les charges de chameaux entrant dans Agadès, les vivres exceptés, en un petit impôt sur le sel, grand article de commerce dans toute cette partie de l'Afrique, enfin en amendes imposées aux maraudeurs, aux tribus sans lois, et en général à tous ceux qui sont plus faibles que lui. Voici le personnel de sa cour : le *kokoy-gerégeré,* sorte de vizir qui prélève la taxe sur les marchandises importées dans la place : il accompagne la caravane de sel qui va d'Agadès à Sokoto; le *kokoy kaïna,* chef des eunuques; les *fadawa-n-serki,* aides de camp; un *kadi* et des chefs de guerre.

Le sultan Abd-el-Kader était un homme bienveillant, de peu d'énergie, mais plein de dignité. Abd-el-Kerim, c'est-à-dire Barth, car l'Européen avait pris ce nom (1), plus commode à prononcer pour les indigènes, lui fut présenté en audience. Pour cette entrevue, le voyageur déploya tout le luxe de son costume africain : sandales richement ornées, burnous blanc sur tobé noir. Le sultan, vêtu d'une chemise grise et d'un vêtement blanc, la tête entourée d'un châle de même couleur, le reçut dans une salle basse dont

(1) Ce nom signifie le serviteur du Miséricordieux.

Digitized by Google

le toit est soutenu par deux colonnes massives d'argile, de forme primitive et légèrement amincies sous le simple *abacus* qui les couronne. Il était assis entre une des colonnes et le mur. Après les salutations, le voyageur prit un siége, et la conversation s'engagea dans la langue hausa, qui est une de celles dont l'emploi est le plus fréquent à Agadès. Barth exposa comment l'Angleterre, bien que placée à une grande distance, désirait entrer en relations d'amitié et de commerce avec les chefs et les hommes puissans de toute la terre. Le sultan dit que dans son pays retiré il n'avait jamais entendu parler de l'Angleterre, malgré tout son pouvoir, et n'avait pas soupçonné que « poudre anglaise » vînt de là. Il s'étonna que, dans un âge encore jeune, Barth eût accompli déjà de si grands voyages, exprima son indignation en entendant le récit des exactions que les Tawareks de la frontière d'Asben avaient fait subir aux voyageurs, et se montra constamment plein de grâce et de bienveillance. Plus tard, lorsqu'après vingt jours passés à Agadès Barth songea à quitter cette ville, le sultan, pressé d'écrire au gouvernement anglais, ne fit à cet égard que de vagues promesses, qu'il ne tint pas, mais il donna à son visiteur, pour le sultan de Sokoto et d'autres chefs, des lettres de recommandation qui, si elles ne furent pas très efficaces, marquaient du moins sa bonne volonté.

En général, à part des accès de fanatisme excités par la présence d'un chrétien, la population d'Agadès se montra assez bienveillante : on s'aperçoit qu'au sang berbère se trouve mêlé celui de races plus douces. Barth trouva même parmi les habitans quelques hommes véritablement intelligens dont il put tirer des renseignemens utiles sur des contrées situées à une grande distance. Un des indigènes des vallées de l'Aïr, avec lequel il eut occasion de converser de l'Égypte, que celui-ci avait visitée dans un pèlerinage, reconnaissait la supériorité de civilisation de ce pays sur le sien; mais il avait observé aussi que la misère est plus fréquente dans les grands centres de population, et il ajoutait avec un certain orgueil que peu d'hommes en Aïr étaient aussi misérables que toute une classe de la population du Caire. Un autre, un *mallem* tolérant, qualité qui n'est pas ordinaire dans cette classe religieuse de lettrés musulmans, se plaisait, dans ses fréquentes conversations avec Barth, à amener l'entretien sur des sujets de religion. Il manifesta un jour son profond étonnement de voir tant d'inimitié entre musulmans et chrétiens, quand il existait tant de rapprochemens entre les points essentiels de leurs croyances. « C'est, lui répondit Barth, que partout les hommes attachent plus d'importance aux pratiques extérieures qu'aux dogmes mêmes de la religion. » Tous les jeunes garçons fréquentent les écoles et reçoivent de l'instruction, mais c'est l'instruction musulmane; elle consiste uniquement dans la lecture et l'étude du livre sacré. Bien des fois, en traversant la ville, Barth entendit résonner les voix perçantes d'une cinquantaine d'enfans répétant avec énergie et enthousiasme les versets du Koran que leur maître avait écrits pour eux sur des tablettes de bois.

Un goût très vif pour la danse et la musique est encore un point de ressemblance entre les habitans d'Agadès et les peuples du Soudan. Les femmes ne sont pas astreintes à la réclusion, et il s'en faut que les mœurs soient chastes. Après le départ du sultan pour une expédition contre les tribus

Digitized by Google

du voisinage, les femmes ne gardèrent plus aucune réserve à l'égard du voyageur. Un matin, cinq ou six vinrent dans sa maison lui faire des propositions plus que légères. « Deux d'entre elles, dit-il, étaient vraiment jolies et bien faites, avec de beaux cheveux noirs tombant en tresses, des yeux animés et un beau teint; mais je savais trop quelle réserve est imposée à l'Européen qui veut être respecté dans ces contrées pour me laisser tenter par ces filles folâtres. Le mieux pour le visiteur de ces régions, ajoute M. Barth, soit pour son comfort, soit pour imposer du respect aux indigènes, serait qu'il menât sa femme avec lui : les naturels, dans leur simplicité, ne comprennent pas qu'on vive seul; les Tawareks de l'ouest, qui en général sont de mœurs rigides et bien différentes de celles des Kelowi, ne me reprochaient que mon célibat. » Aux femmes sont abandonnés tous les travaux de cuir, la sellerie exceptée, et l'on voit sur les marchés d'Agadès des ouvrages élégans et pleins de délicatesse sortis de leurs mains. Quantité de petits ouvrages en bois, des coupes, des plats, des cuillers, témoignent, par l'élégance de leur forme et la richesse de leur ornementation, du goût des artisans de l'Aïr. Sur les marchés de la ville, on n'emploie pas, comme intermédiaires pour les échanges, l'argent ou les coquilles, mais bien le millet, le duka, et d'autres sortes de grains. La mosquée principale, celle dont le minaret indique de loin la ville d'Agadès, ne fut pas d'un accès facile pour le voyageur; cependant il obtint la faveur de voir de près ce minaret, qui est l'un des plus curieux spécimens d'architecture africaine. C'est une tour carrée et large de trente pieds environ à sa base, largeur qui décroît à mesure qu'elle s'élève, mais en conservant un léger gonflement au milieu de l'édifice, dont les côtés dessinent ainsi des lignes légèrement courbes. Elle peut avoir quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze pieds de hauteur; on la voit s'élancer de la terrasse formée par le toit peu élevé de la mosquée, à l'intérieur de laquelle quatre piliers massifs la supportent. Sept ouvertures, pratiquées sur chacun des côtés, lui donnent du jour. Cette immense construction est tout entière d'argile. Pour lui donner plus de solidité, on a disposé d'étage en étage treize rangées de poutres de palmier qui la traversent dans toute sa largeur et réunissent les murailles entre elles. L'extrémité de ces poutres ressort extérieurement de trois ou quatre pieds, ce qui augmente l'effet bizarre que produit le monument.

Après avoir bien visité Agadès et récolté une ample moisson de faits intéressans, le docteur Barth, muni des lettres de recommandation du sultan Abd-el-Kader, regagna, sous la protection de ses guides, Tintellust par le chemin qu'il avait déjà suivi. Dans cette ville, il retrouva ses compagnons, avec lesquels il ne tarda pas à reprendre le chemin du sud.

II. — LE TSAD.

La région dont le Tsad occupe le centre est habitée, dans la partie que traversèrent M. Barth et ses compagnons, par deux grandes races : la race des Kanuris, qui confine au rivage occidental du lac, et celle des Hausas, qui s'étend à l'ouest de celle-ci. Cette distinction est d'autant plus utile à

Digitized by Google

établir que ces races présentent entre elles de grandes différences morales et physiques, bien qu'également noires. Les Hausas sont gais, vifs, industrieux; leur langage, un des plus harmonieux et des plus flexibles de ceux qui se parlent dans l'intérieur de l'Afrique, est répandu bien au-delà de leurs limites. Les Kanuris sont indolens, tristes, grossiers; leurs femmes sont laides, plates, elles ont les narines ouvertes et les os saillans. Les premiers ont perdu leur indépendance; leurs sept royaumes ont été subjugués par cette race des Fellani, Fulbé, Fellatahs, Pulo, dont nous avons rencontré déjà les bandes envahissantes avec le docteur Baikie (1), que nous retrouvons ici, et dont il sera souvent question dans tout le reste de ce voyage. Tasawa, Katsena, Kano, Gober, où nous allons suivre l'expédition, étaient des royaumes hausas, et ne sont plus que des provinces fulbés. Au contraire les Kanuris, dont les deux principales provinces, le Kanem et le Bornu, sont réunies sous la même domination, ont réussi, non sans de grandes luttes, à échapper à la conquête des Fellani. C'est au sud du Bornu que se trouve l'Adamawa, acquisition récente des Fellani. Enfin nous ajouterons, pour éclairer de notre mieux le théâtre de l'expédition, que le Waday et le Bagirmi s'étendent, le premier au nord-est, le second au sud-est du Tsad; le Waday confine par l'ouest au Darfour, qui lui-même touche au Sennaar et rejoint ainsi les régions du Haut-Nil.

Nous avons laissé les trois voyageurs dans le midi de l'Aïr. Les retards apportés à leur marche par les interminables délais de leurs compagnons indigènes les retinrent longuement dans les environs de Tintellust, et ce fut seulement en janvier 1851 qu'ils traversèrent par un temps froid, où plus d'une fois le thermomètre tomba presque à zéro, le Tagama, dont les habitans, bien que musulmans, venaient leur proposer leurs femmes ou leurs sœurs en échange de quelque présent, puis le Damergu, province tributaire de l'Asben, dont elle est le grenier. La fertilité, les productions, les animaux de ce pays le rattachent pleinement au Soudan. Les girafes y sont en assez grand nombre pour que les naturels mangent la chair de cet animal. Arrivés à la station de Tagelel, les trois voyageurs songèrent à se séparer pour multiplier le résultat de leurs travaux. Richardson résolut de se diriger par Zinder, dans l'est, vers le Tsad; Overweg dut pénétrer dans l'ouest jusqu'à Gober et à Mariadi; entre eux, Barth prit au sud la direction de Katsena et de Kano. La capitale du Bornu, Kukawa, qui devait être le centre de leurs voyages dans le Soudan, ainsi que jadis elle l'avait été de ceux de Denham, Oudney et Clapperton, fut désignée comme lieu de rendez-vous général.

Barth et Overweg ne se séparèrent que vers Tasawa, qui est le chef-lieu d'une province du même nom placée sous la domination des Fellani. Du Tasawa, qui ne présente rien de très particulier, Barth poursuivit sa marche, sans quitter la caravane qu'il accompagnait depuis Tagelel, et entra dans la vaste cité de Katsena. C'est une ville à portes étroites, à longues murailles; les maisons y sont rares et entourées de champs en culture. Il en est ainsi de toutes les villes du Soudan : elles embrassent dans leur circonfé-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1857.

Digitized by Google

rence des champs et de grands jardins, en sorte qu'une portion seulement de leur enceinte est peuplée. Katsena pourrait contenir cent mille âmes, elle n'en compte pas plus de sept ou huit mille. Il est vrai que, depuis son assujettissement aux Fellani, elle est considérablement déchue de son importance. M. Barth eut tout le loisir de se renseigner à ce sujet dans le séjour involontaire de plus d'un mois qu'il y fit. Le gouverneur le retint après le départ de sa caravane, fit des difficultés pour lui permettre de passer outre, et prétendit qu'il était nécessaire de prendre les ordres de son maître l'émir Al-Moumenim, sultan de Sokoto et suzerain de tout l'empire des Fellani. Au fond de cette mauvaise volonté à l'égard du voyageur, il y avait le désir d'en obtenir un présent supérieur à celui qui avait été offert. A ce moment, les Européens n'avaient plus que des ressources très bornées après leurs longues dépenses et les extorsions des Tawareks; d'ailleurs tout le bagage principal était resté aux mains de M. Richardson. Il fallut cependant que Barth se procurât un caftan, une veste, un tapis, un châle, et qu'il se dessaisît en outre d'une partie des remèdes que contenait sa petite pharmacie de voyage. Le gouverneur alors ne demandait plus que deux choses : une médecine pour augmenter sa vigueur virile et quelques fusées volantes, qu'il appelait médecine de guerre et jugeait propres à terrifier ses ennemis; mais à cet égard il ne put être satisfait, M. Barth ne portait ni fusées ni cantharides.

Le temps de ce séjour forcé, le voyageur le mit à profit pour étudier l'histoire de l'état jadis puissant et célèbre dont Katsena est la capitale; les documens de cette histoire sont d'autant plus rares que les Fellani les détruisirent pour la plupart après leur conquête, dans l'intention d'anéantir les souvenirs nationaux. Toutefois le savant voyageur put reconnaître que l'état de Katsena remonte au commencement du VIIe siècle de l'hégire, c'est-à-dire au milieu environ du XIIIe siècle de notre ère; trois cents ans plus tard, l'islamisme y pénétra. Après une période de prospérité, le Katsena tomba sous la dépendance du Bornu; ses princes durent un tribut de cent esclaves au chef de cet état à leur avénement. Son commerce toutefois resta florissant, la fertilité de son sol et sa belle situation géographique sur la ligne de partage des eaux du Tsad et du Niger étaient pour lui un gage de bien-être, quand, au commencement de ce siècle, en 1807, les Fellani l'envahirent. L'action exercée par ces conquérans a été très diverse, selon les parties du Soudan dans lesquelles ils se sont établis : dans les pays sauvages et païens, ils ont apporté une civilisation relative; dans les états musulmans au contraire, ils ont exercé une influence généralement funeste; il en a été ainsi pour Katsena. Kano, située à trente ou trente-cinq lieues dans le sud-est, et qui, avant d'être une des principales villes de l'empire fellani, était le chef-lieu d'un état hausa, a été beaucoup plus heureuse. Sa prospérité commerciale, favorisée par une position géographique non moins avantageuse que celle de sa voisine, n'a cessé de se développer : la vie et la richesse, en se retirant de Katsena, se sont en partie reportées vers elle; aussi sa population, son activité, son industrie, l'extension donnée à l'écoulement de ses produits la maintiennent au premier rang entre les villes les plus riches du Soudan. Les Européens, dans l'orgueil d'ailleurs assez légitime de leur civilisation, se sont longtemps imaginé qu'au milieu de cette terre des noirs où

Digitized by Google

végètent tant de races dégradées, il n'y avait que misère et barbarie, et lorsqu'au commencement des temps modernes Léon l'Africain, lorsqu'à une époque contemporaine notre compatriote Caillié vinrent nous raconter les merveilles de Timbuktu, on cria à l'exagération, tout au moins on crut à une exception. On se trompait : Oudney et Clapperton nous ont déjà fait revenir de notre erreur, et ce ne sera pas un des moindres résultats du voyage de M. Barth et de ses compagnons que d'avoir déroulé sous nos yeux le tableau des sociétés africaines, dont quelques-unes, actives, turbulentes, industrieuses, sont bien moins éloignées de la civilisation que nous ne l'avions cru. Timbuktu même n'est pas une ville de premier ordre; il y en a de plus populeuses, de plus commerçantes, de plus riches, et à ce triple titre Kano lui est bien supérieure.

Lorsque, délivré enfin des dangereuses importunités de son hôte de Katsena, le docteur Barth put se remettre en chemin, il arriva aux portes de Kano à travers un pays de toute beauté, alternativement couvert de bois épais et de larges cultures : des villages serrés l'un contre l'autre de chaque côté de la route, des piétons, des cavaliers, un mouvement ininterrompu, annonçaient l'approche d'une grande ville. Dès le lendemain de son arrivée, le voyageur, monté sur son petit cheval, fit, accompagné d'un guide, une longue promenade à travers les quartiers et les marchés; du haut de sa selle, il dominait les cours intérieures des maisons, car les murailles ne sont pas hautes, et la vie publique et privée des habitans se déroulait tout entière sous ses yeux. « C'est, dit-il, le tableau le plus animé d'un petit monde bien différent dans sa forme extérieure de tout ce que l'on voit dans les villes d'Europe, et qui néanmoins n'en diffère pas beaucoup par le fond. » C'étaient des rangées de boutiques abondamment approvisionnées, où se mêlaient et se pressaient des acheteurs et des vendeurs, de visages, de teint, de costumes variés, tous âpres au gain et s'efforçant de se tromper l'un l'autre; sous un auvent, une foule d'esclaves entassés demi-nus, alignés comme du bétail, jetant des regards désespérés sur les acheteurs. Un riche gouverneur vêtu de soie s'avance sur un cheval fougueux, suivi d'une troupe d'esclaves insolens; riches et pauvres se coudoient. Ici un riche cottage; là, dans une cour ombragée par un arbre, une matrone drapée dans une belle robe de coton noir s'occupe à préparer le repas et presse ses esclaves femelles, tandis que des enfans tout nus sur le sable jouent avec des animaux; des écuelles de bois bien propres sont rangées dans un coin. Plus loin, une fille parée d'une façon qui attire l'œil, avec de nombreux colliers autour du cou, les cheveux capricieusement arrangés et surmontés d'un diadème, une robe de couleur tranchante et traînant sur le sable, provoque avec un rire lascif les passans, tandis qu'à deux pas de là un malheureux se traîne rongé d'ulcères ou d'éléphantiasis.

La population libre de Kano est estimée par M. Barth à trente mille âmes; le chiffre en est doublé de janvier en avril, dans la période d'activité commerciale, par les étrangers, qui y affluent de très loin, et le nombre des esclaves peut être de quatre mille environ; il est en général beaucoup moins considérable dans les villes que dans les campagnes. Les Fellani, après avoir assujetti Kano, s'y sont logés dans un quartier à part; ils se sont adjugé les

Digitized by Google

emplois politiques et administratifs, plus une partie du territoire, mais ils ont laissé à la population indigène sa liberté et la faculté de s'enrichir par le commerce. L'étendue de la ville est considérable et tout à fait hors de proportion avec le chiffre de ses habitans à cause des champs et des cultures qui entourent les maisons. Celles-ci sont bâties en argile, de forme carrée, avec un seul étage surmonté d'une terrasse; elles ont toutes une cour rectangulaire entourée de murs dont l'élévation ne met pas leur intérieur à l'abri de la curiosité des passans. Il y a aussi des huttes circulaires composées d'un simple rez-de-chaussée et couvertes d'un toit de chaume conique. Au beau milieu de la ville se trouve une grande lagune malsaine à laquelle les habitans n'ont pas l'air de prendre garde, bien que son desséchement dût certainement exercer une heureuse influence sur leur santé. La principale industrie de Kano consiste dans le tissage du coton et la teinture; cette ville exporte les robes qu'elle fabrique et qu'elle colore avec l'indigo à Murzuk, Ghat, Tripoli, Timbuktu, et jusqu'à la côte d'Arguin. Elle en fournit le Bornu malgré sa production indigène, le Igbira et le Igbo (1); enfin elle a envahi l'Adamawa et ne s'est trouvée arrêtée que par la nudité complète des hommes tout à fait sauvages qui habitent au-delà de ce pays. Les Européens ont souvent parlé des belles étoffes de coton teint de Timbuktu : on croyait qu'elles y étaient des produits indigènes; c'était une erreur : elles y viennent de Kano par Ghat, et font cet immense détour parce que la route directe est trop dangereuse. Cette exportation est estimée au minimum par M. Barth à trois cents charges de chameaux par an. Outre ces étoffes, on fait encore à Kano de jolis ouvrages de cuir, des sacs de forme et de dessin très élégans teints en rouge avec un végétal, des sandales qui s'exportent jusque dans le nord de l'Afrique. Le commerce des esclaves y est très actif, et si jamais les Anglais ou d'autres Européens s'installent dans cette partie de l'Afrique, ils auront fort à faire pour empêcher la traite, il est même bien à craindre que le sentiment d'humanité qui s'oppose à ce triste trafic ne soit un des plus grands obstacles à l'établissement de leur influence sur les indigènes. Kano s'enrichit encore comme entrepositaire du commerce que font autour d'elle les pays circonvoisins : les caravanes qui portent le cuivre du Waday, le sel, l'ivoire, le natron, ce sel de soude si abondant aux environs du Tsad, passent par ses murs. Ce n'est pas avec les noirs, les Arabes et les Berbères seulement que cette ville est en relations de commerce. Les Américains, ces marchands toujours à l'affût des bonnes entreprises, entretiennent depuis bien longtemps un commerce d'échanges par intermédiaires avec les états du Soudan tout aussi bien qu'avec les peuplades de l'Afrique australe, et ils paient le natron, l'ivoire, le coton et les esclaves, qui sont un des principaux objets de leur trafic, avec des rasoirs, des mauvaises lames de sabres, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles, des miroirs.

Le gouverneur fellani de Kano est un des plus puissans entre les douze grands vassaux de l'émir suzerain de Sokoto. Toutefois son autorité n'est pas absolue : on peut appeler de ses jugemens à Sokoto. Il est vrai que c'est là un recours tout à fait illusoire par l'impossibilité d'en profiter à cause de la

(1) Pays du Niger visités par le docteur Baikie.

Digitized by Google

distance; mais le gouverneur est en outre entouré d'un conseil qu'il doit consulter dans les circonstances importantes. Les campagnes qui avoisinent la ville et qui l'alimentent d'indigo et de coton sont fertiles et bien cultivées; on les appelle le jardin de l'Afrique centrale. Les esclaves y sont très nombreux, mais là, ainsi que dans les autres états du Soudan et en général dans tous les pays musulmans, on les traite avec beaucoup de douceur.

Les embarras financiers furent le plus grave souci de M. Barth pendant son séjour à Kano; toutefois il était parvenu à contracter quelques emprunts auprès des gens de sa caravane ou des amis noirs qu'il s'était créés dans le pays, et il avait eu bien soin de tenir en réserve les présens destinés au puissant gouverneur de Kano et à son frère, vizir et premier dignitaire de sa cour, afin d'échapper aux difficultés qui l'avaient arrêté à Katsena. Il offrit au premier une sorte de burnous noir orné de broderies de soie et d'or, plus un bonnet rouge, un châle blanc avec une belle bordure rouge, une pièce de mousseline blanche, de l'huile de rose, une livre de clous de girofle, du benjoin, un rasoir, des ciseaux, un petit couteau fermant, un grand miroir, et le vizir reçut un présent à peu près semblable. On voit qu'il ne faut pas se présenter les mains vides devant les majestés africaines. Libre de poursuivre sa route, et guéri à peu près d'une fièvre persistante dont il avait longtemps souffert, le voyageur continua sa route de l'ouest à l'est, vers le Bornu et la ville capitale Kukawa, où les anciennes relations du souverain avec Oudney, Denham et Clapperton promettaient à l'expédition anglo-germaine une réception amicale. Barth avait franchi à Gummel la frontière du Bornu, traversé la province, la ville importante de Mashena, et accompli une grande partie de son itinéraire, quand il reçut la douloureuse nouvelle de la mort de M. Richardson.

Celui-ci, parti du Damergu au milieu de janvier, comme ses compagnons, avait atteint Zinder, ville de dix mille âmes, située à l'est de Tasawa et dépendante du Bornu. De là il dirigea ses bagages sur Kukawa, dont, à cause de l'affaiblissement déjà sensible de ses forces, il ne put prendre le chemin qu'après un mois de repos. Il voyageait à cheval, et les alternatives de chaleur brûlante dans le jour et de froid assez vif pendant la nuit étaient très préjudiciables à sa santé. Il changea de monture, troqua son cheval, qui le fatiguait, contre un chameau, se traita à sa guise, en prenant quelques médecines, sans connaissance exacte ni de sa maladie ni des remèdes qui pouvaient lui convenir, et poursuivit sa route; mais de station en station il était plus malade et plus épuisé. Arrivé au village de Ngurutuwa, à quelques journées seulement de la capitale du Bornu, il se sentit à bout de forces et comprit qu'il n'irait pas plus loin. Il fit dresser sa tente, se coucha, et dit à son serviteur qu'il allait mourir. En effet, trois jours après, dans la nuit du 4 mars 1851, il rendait le dernier soupir. Lorsque M. Barth reçut cette triste nouvelle, il prit aussitôt la route de Ngurutuwa. Il trouva la tombe de Richardson placée à l'ombre d'un grand arbre et entourée d'une haie vive. Les naturels savaient qu'un chrétien était enterré là; ils étaient pleins de respect, et Barth fit quelques petits présens à l'un d'entre eux qui promit de prendre soin du tombeau de l'*homme blanc*.

Ce fut l'esprit plein des graves réflexions causées par ce douloureux épi-

Digitized by Google

sode que Barth atteignit Kukawa, bien résolu à conduire jusqu'au bout son entreprise malgré les dangers trop évidens qu'elle présentait. Overweg ne tarda pas à le rejoindre après avoir traversé la ville jadis illustre de Gober et le pays en partie sauvage de Mariadi, où quelques tribus païennes ont réussi, par leur courage et leur opiniâtreté, à échapper à la domination des Fellani. Il montra la même fermeté. Les deux compatriotes furent reçus avec une grande bienveillance par le cheik de Bornu et par son vizir; les relations d'amitié entamées jadis par l'expédition de 1825 furent reprises, et un traité de commerce avec la Grande-Bretagne fut signé. Toutefois une cause de dissentiment se glissa au milieu de ce bon accord : le cheik avait retenu les bagages de Richardson, parmi lesquels se trouvaient les subsides et toutes les ressources de l'expédition; il en avait fait dresser un très exact inventaire, mais il refusait de rien restituer, et éludait toutes les réclamations des deux voyageurs. Ce ne fut qu'après de nombreuses démarches que ceux-ci purent rentrer en possession de leur bien, encore y en eut-il une partie notable qui dut être abandonnée. La montre de Richardson avait surtout tenté le cheik; il en parait sa ceinture, ne la quittait ni jour ni nuit, et le vizir fit entendre à M. Barth qu'il ferait sagement de ne pas la réclamer. A part ce nuage, la réception faite aux voyageurs fut, comme nous l'avons dit, très bienveillante. Ils eurent la jouissance d'une maison spéciale, destinée à servir de séjour aux envoyés et aux voyageurs futurs de l'Angleterre. Les habitans montrèrent envers eux beaucoup de cordialité, et Barth put se créer un grand nombre d'amis, dont les entretiens lui fournirent, selon son usage, de précieux renseignemens. Au nombre des plus intimes se trouvait le vizir Haj-Beshir, ministre favori du cheik Omar et après lui le plus important personnage du Bornu. Ce n'était pas un ministre intègre et de vertus accomplies : il était peu courageux, peu actif, très intéressé, et généralement détesté des courtisans, qu'il s'aliénait sans mesure par ses abus de pouvoir. Sa passion dominante était celle des femmes; son harem, qui n'en contenait pas moins de trois ou quatre cents, était une sorte de musée ethnologique, tant il contenait de filles de tribus et de pays divers. Haj-Beshir avait jusqu'à une Circassienne, et ce n'était pas de celle-là qu'il était le moins fier. M. Barth, qu'il écoutait fort volontiers, car il avait aussi des qualités, et entre autres celle d'aimer à s'instruire, lui remontrait souvent qu'il devrait mieux protéger les frontières septentrionales du Bornu contre les Tawareks, dont les bandes déprédatrices s'avançaient jusqu'aux bords du Tsad. Le voyageur tâchait en outre de lui donner quelques leçons d'économie politique ou d'administration. Le ministre convenait de l'utilité des avis, de la justesse des observations de son ami européen, et s'engageait à faire de son mieux; mais il ne tardait pas à retomber dans son indolence, et il lui en coûta cher. Il perdit d'un coup sa place et ses femmes, et périt peu après misérablement. Cette catastrophe eut lieu en 1853. Un frère du cheik Omar, du nom d'Abd-el-Rahman, se révolta. Omar, expulsé un instant, reprit ensuite le dessus : il rentra dans Kukawa, tua son frère et se ressaisit du pouvoir; mais dans la lutte le pauvre vizir avait été pris par ses ennemis, qui lui avaient tranché la tête.

L'histoire du Bornu, à laquelle M. Barth a consacré de très profondes

Digitized by Google

études,e st loin de manquer d'intérêt, et, par plus d'une étrange analogie avec certains faits de nos histoires européennes, elle atteste une fois de plus combien il est vrai que, dans des pays bien différens, sous les formes extérieures les plus diverses, les hommes sont au fond partout les mêmes. Cette histoire nous offre la succession de trois dynasties. La première, celle des Kanuris, s'établit primitivement dans le Kanem, la province la plus septentrionale du Bornu; elle subsista sans bruit et sans gloire jusqu'à ce que, au commencement du XIIe siècle, un de ses princes répandît au loin, sous l'impulsion de l'islamisme, sa puissance et sa renommée. L'élément aristocratique, représenté par douze grands officiers, prit de trop grands développemens, et, après des alternatives de grandeur et de misère, la dynastie des Kanuris s'éteignit à la fin du XIVe siècle, dans les troubles et les régicides. Elle fut remplacée par celle des Bulala, dont le souverain Ali-Dunamami a été la plus grande illustration, et qui se maintint puissante et respectée jusqu'à la fin du dernier siècle; mais quand les Fellani, s'avançant en conquérans du fond des régions de l'ouest, vinrent frapper aux frontières du Bornu, elle n'avait plus l'énergie nécessaire pour résister à ces envahisseurs. Sous le roi Ali, qui mourut en 1793, et dont la principale illustration est d'avoir laissé trois cents fils, l'armée presque entière avait été exterminée dans une expédition désastreuse contre le Mandara. Aussi, lorsqu'en 1808, sous son successeur Ahmed, les Fellani envahirent le Bornu, l'indépendance de cet état était gravement menacée. Déjà l'une des capitales de l'empire était tombée au pouvoir des conquérans, quand un simple sujet, Mohammed-el-Amin-el-Kanemi, réunit autour de lui quelques aventuriers et quelques patriotes, et parvint à les arrêter. Libérateur de son pays, il joua à l'égard du prince le rôle d'un Guise ou d'un Héristal : il lui laissa les honneurs et garda la puissance. Dunama, fils et successeur d'Ahmed, tenta en vain de se défaire par l'assassinat de son redoutable sujet; il voulut ensuite échapper par la fuite à cette tutelle et changer de séjour. Mohammed l'arrêta, le ramena dans sa capitale et le déposa. Il ne prit cependant pas la dignité royale; il en disposa en faveur d'un oncle du roi déchu; bientôt il déposa celui-ci à son tour, restaura Dunama, puis à sa mort il lui donna pour successeur Ibrahim, un de ses frères. Tandis que ces fantômes de souverains végétaient sans pouvoir, lui-même bâtissait, non loin du Tsad, une ville qui, du nom d'une espèce de *baobab*, a pris le nom de Kuka ou de Kukawa, et qui est la capitale actuelle du Bornu; en même temps, dans des guerres avec le Bagirmi et le Waday, il s'efforça de ressaisir les provinces que le Bornu avait autrefois possédées. En 1826, il fut battu par le sultan Bello, chef de l'empire des Fellani, et il mourut neuf ans après, choisissant Omar pour successeur entre ses quarante-trois fils. Celui-ci a complété la révolution commencée par son père : aux faibles représentans de la dynastie des Bulala, il a substitué la dynastie des Kanemis, sans daigner cependant prendre le titre de sultan; on l'appelle simplement le cheik Omar. C'est un prince de peu d'énergie, et il est possible que d'ici à quelques années de nouvelles révolutions intestines ensanglantent le Bornu.

Au sud et près de sa résidence de Kukawa, Omar a, non loin du Tsad, un autre séjour favori où il passe une partie de l'année. C'est en l'accompagnant

Digitized by Google

à cette résidence, qui porte le nom de Ngornu, que M. Barth eut la première occasion de voir le lac. Dans une excursion qui dura de trois à quatre jours, il en suivit les bords, qui ne sont qu'une longue série de marécages peuplés d'éléphans et d'hippopotames; la grande eau, qui n'a guère plus d'une ou deux brasses de profondeur, ne se trouve qu'à quelque distance de terre. A l'intérieur du lac existe tout un archipel d'îles basses et sablonneuses qui, dans la saison sèche, se rejoignent, se couvrent de hautes herbes et forment d'immenses pâturages. Elles sont habitées par une race d'hommes particuliers qui non-seulement ont conservé dans cette retraite une sorte d'indépendance, mais encore exercent des pirateries sur tous les rivages, excepté sur celui de la province de Kanem, avec les habitans de laquelle ils entretiennent des relations de commerce et d'amitié. On appelle ces hommes Jedinas ou Buddumas. Barth en vit plusieurs : ils sont de grande taille, beaux, bien faits, de visage intelligent; ils se couvrent simplement d'un tablier de cuir, et ils portent au cou un collier de perles blanches qui, joint à l'éclat d'ivoire de leurs dents, fait un agréable contraste avec leur peau noire comme du jais. Pour naviguer sur le lac, ils se servent de barques formées de petites planches reliées entre elles par des cordes, et dont les interstices sont bouchés avec de la mousse; elles peuvent contenir une douzaine d'hommes. Le lac est élevé de huit cent trente pieds au-dessus de la mer; l'époque de son plus large débordement est fin octobre et novembre. Ses eaux sont douces et nourrissent plusieurs variétés de crocodiles; il est très poissonneux, ainsi que les *komadugus* et cours d'eau qui s'y déversent. Enfin sur ses bords MM. Overweg et Barth purent s'offrir le luxe de la soupe à la tortue.

L'occasion d'une autre excursion bien plus considérable et plus importante ne tarda pas à être offerte à M. Barth : des envoyés du gouverneur fellani de l'Adamawa étaient venus présenter au cheik des réclamations relatives à un territoire en litige; ils repartaient pour Yola, capitale de leur pays, en compagnie d'un officier d'Omar chargé à son tour d'exposer au gouverneur les prétentions de son maître. La longue guerre entre les Fellani et les Bornouans était enfin apaisée : les premiers semblaient avoir renoncé à la conquête d'un pays énergiquement défendu, mais la bonne intelligence n'était pas pour cela pleinement rétablie, et Barth ne l'éprouva que trop. La région méridionale du Bornu, laquelle confine à l'Adamawa, est aride et triste. Des hommes d'une race particulière habitent la frontière; on les appelle Shuwas : ce sont des Arabes qui, s'avançant graduellement de l'est par le Darfur, le Waday et le Bagirmi, ont pénétré jusque-là et s'y sont établis depuis plusieurs siècles sans se mêler aux peuplades qui les entourent. Les mœurs et le langage de leurs ancêtres se sont conservés plus purs au milieu d'eux que chez les Arabes nomades de l'Afrique. Ils sont puissans, car ils peuvent mettre sur pied jusqu'à vingt mille hommes de cavalerie légère, et, bien que nominalement sujets du Bornu, ils vivent en fort bonne intelligence avec les Fellani. Près d'eux, dans la région marécageuse qui précède les premières hauteurs de l'Adamawa, se trouvent quelques tribus païennes misérables, végétant dans des huttes dont l'ouverture n'a pas plus d'un pied de haut, et dans lesquelles on s'introduit en rampant. Ces pauvres gens sont

Digitized by Google

de mœurs assez douces, mais d'un caractère d'autant plus sauvage que les Fellani et les Bornouans les pillent également et les emmènent par grands troupeaux en esclavage.

Du Bornu à l'Adamawa, le climat et la configuration du sol changent entièrement : à des plaines basses et coupées par des *komadugus*, grands déversoirs naturels des cours d'eau, recevant leur trop plein dans la saison des pluies et leur rendant à la saison sèche les eaux qu'ils tenaient en réserve, succède une région montagneuse très fertile et arrosée par le Faro et le Binué, ces deux rivières considérables qui, après s'être réunies, vont grossir le Niger, et que nous avons déjà en partie suivies avec la *Pleiad* (1). Par un heureux hasard, Barth allait les traverser juste à leur confluent. Il en avait entendu vanter la largeur par les naturels, mais ses prévisions furent bien dépassées. Au-delà de la chaîne de montagnes qui est la limite septentrionale de l'Adamawa s'ouvre une région plate où se dressent seulement çà et là, d'une façon inattendue et bizarre, quelques pics isolés : c'est là que le Binué (mère des eaux, telle est la signification de son nom) coule entre une berge élevée de trente pieds qu'il dépasse et recouvre dans ses grands débordemens et une rive plate qui devient alors un lac à perte de vue; de nombreux et larges marécages attestent ces inondations périodiques. C'est en septembre que les eaux commencent à monter. M. Barth passa les deux rivières en juin et les revit en juillet : le Binué avait alors deux cent cinquante mètres de large et une profondeur moyenne de onze pieds; le Faro, beaucoup plus rapide, se répandait sur un lit de cent cinquante mètres, mais avec deux ou trois pieds seulement de profondeur. Le premier vient du sud-est et doit prendre sa source à une grande distance, car les indigènes ne savent rien de son origine; le second sort, à ce que disent les natifs, d'un groupe de montagnes situées à sept journées de marche, et qu'on appelle les monts Lebul; puis il coule au pied de l'Alantica, groupe montagneux habité par des tribus païennes, et dont les sommets n'atteignent pas moins de neuf mille pieds. M. Barth les avait presque constamment en vue pendant son itinéraire jusqu'à Yola. Les deux rivières, après leur réunion, arrosent le pied d'une autre grande montagne, le Bagelé, qui n'est plus qu'une île à l'époque des inondations. Le Faro ne rendra jamais de grands services à cause de son impétuosité et de son peu de profondeur; nous avons vu qu'il n'en est pas de même du Binué : c'est l'artère destinée à porter le commerce européen dans le cœur du Soudan, le grand chemin futur de l'Afrique centrale, sans que désormais il y ait à redouter ni les fatigues du désert ni les déprédations des Tawareks. Nous savons déjà qu'il conduit jusqu'auprès de Yola; est-il navigable beaucoup plus loin dans l'est? C'est ce que M. le docteur Baikie, que l'Angleterre vient de mettre à la tête d'une seconde expédition dirigée sur cette rivière, nous dira peut-être à son retour.

Les moyens de navigation employés par les naturels sur ces grands cours d'eau sont tout à fait primitifs : ils consistent en troncs d'arbres creusés, longs de vingt-cinq à trente pieds, hauts d'un pied seulement, et larges de seize pouces. C'est sur trois de ces barques informes que M. Barth et ses

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1857.

Digitized by Google

compagnons de voyage durent traverser les quatre cents mètres d'eau qui leur barraient le passage; quant aux chevaux et aux chameaux, ils passèrent à la nage, non sans courir de grands risques de se noyer, surtout les chameaux. Les rivières franchies, il n'y avait plus que trois petites marches pour atteindre Yola.

Dans cette ville, la bienveillance du cheik de Bornu et la présence d'un officier de ce souverain furent pour M. Barth une très mauvaise recommandation. Toutefois le gouverneur ne montra pas d'abord de trop mauvaises dispositions : il consentit à recevoir le voyageur, et lui donna audience dans une salle de son palais d'argile, assis entre deux larges piliers carrés sous une lourde charpente, et ayant à ses côtés son frère, un des principaux personnages de l'état. M. Barth, après les salutations d'usage, lui remit la lettre d'introduction du cheik Omar, qui le présentait comme un chrétien pieux et instruit voyageant pour admirer les œuvres du Tout-Puissant, et qui avait entendu raconter des merveilles de l'Adamawa. Le gouverneur lut la lettre, et la tendit sans rien dire à son frère. Alors l'officier de Bornu présenta ses lettres à son tour. A peine celles-ci furent-elles lues, que le gouverneur entra dans le plus violent accès de colère; il adressa des reproches à l'officier, lui dit que les réclamations de son maître étaient injustes, et que si le cheik voulait la guerre, il était prêt. Puis sa colère se tourna contre le chrétien, qu'il accusa d'avoir des motifs autres que ceux qu'il avouait pour venir en Adamawa. Enfin, après deux heures de discussion relative aux frontières, l'ambassade fut congédiée. Le lendemain même, M. Barth reçut l'ordre de repartir de Yola et de l'Adamawa, sous prétexte qu'il n'avait pas pour y venir l'autorisation de l'émir de Sokoto. Le personnage chargé de remplir cette mission auprès du voyageur ajouta qu'une lettre du sultan de Stamboul, ou même de son propre souverain, l'aurait beaucoup mieux servi que la recommandation malencontreuse du cheik de Bornu. Enfin, en le quittant, il lui insinua que le gouverneur serait, malgré la dureté de son procédé, disposé à lui faire quelques présens et à recevoir en échange ceux qui pouvaient lui être destinés; mais M. Barth montra une grande fermeté : il répondit qu'il était venu comme ambassadeur d'une puissance lointaine, et non comme un marchand pour faire du commerce, et quoique très souffrant d'une fièvre violente, et pouvant à peine se tenir à cheval, il fit ses préparatifs de départ. Installé sur sa selle, les pieds dans ses larges étriers, il se mit en chemin; deux fois il tomba en défaillance; mais sa force de volonté, la quinine à large dose et la vigueur de son tempérament surmontèrent le mal. Les habitans le suivaient en foule, lui demandant des charmes et des talismans. Beaucoup de ces pauvres gens, convertis depuis peu à l'islamisme, ne faisaient pas de distinction entre un chrétien et un musulman, et lui demandaient sa bénédiction. Ses chameaux, les premiers qu'on eût encore vus à Yola, excitaient une grande admiration, et des femmes passaient sous leur cou pour en être bénies, les regardant comme des animaux sacrés. Yola est une ville ouverte, de création récente, contenant environ douze mille habitans. Ses huttes, faites de roseaux et couvertes de chaume, sont entourées de champs cultivés; la maison du gouverneur et de son frère seules sont en argile. Cette ville a trois milles de long de l'est à

Digitized by Google

l'ouest, et la plaine marécageuse dans laquelle elle s'étend est inondée dans la saison des grandes pluies. Ce sont les conquérans fellani qui l'ont bâtie, et son nom n'est autre que celui d'un des principaux quartiers de Kano. L'ancienne capitale du pays, sur laquelle Denham avait obtenu quelques renseignemens, était Gurin. Le nom d'Adamawa aussi est nouveau : la province qui le porte et qui l'a pris de son conquérant fellani, il y a trente ou quarante ans, s'appelait primitivement Fumbina. C'était un état païen fondé sur les ruines d'états plus petits, dont le plus important était le Kokomi ; sa soumission aux Fellani n'est pas complète, et il y a dans les montagnes plusieurs tribus païennes toujours en guerre avec les conquérans auxquelles elles ont résisté jusqu'ici avec succès. Le commerce et l'industrie sont peu développés dans l'Adamawa : c'est avant tout un pays agricole ; il est un des plus beaux et des plus fertiles de l'Afrique centrale, accidenté, bien arrosé; le sorgho, qui en est la principale céréale, atteint jusqu'à dix pieds; on y cultive le coton, mais non l'indigo. Les Fellani ont établi dans toute la contrée l'esclavage sur une immense échelle : les riches propriétaires comptent leurs esclaves par milliers, et l'on trouve dans le voisinage des villes de grands villages autour desquels ceux-ci cultivent le sol et élèvent du bétail au profit de leurs maîtres; ils ont des surveillans, des chefs, et partent souvent en bandes pour faire des chasses ou *ghazzias*, et recruter de nouveaux esclaves sur les territoires païens. Parmi les animaux domestiques se remarque une espèce de bœufs gris, et hauts de trois pieds. Les éléphans, les rhinocéros, les bœufs sauvages, peuplent les forêts de l'Adamawa; dans les eaux du Binué et de ses affluens, on trouve un cétacé appelé *ayu*, qui est une espèce de lamentin: enfin M. Barth apprit que dans les montagnes il y a des mines de fer.

Le retour du voyageur au Bornu ne s'effectua pas sans péril : l'escorte de Fellani qui l'avait rendu redoutable aux populations inoffensives l'avait par compensation protégé contre l'agression des bandes qui dévastent la frontière des deux états; toutefois sa prudence, et, comme il le dit, sa bonne fortune le préservèrent de tout malheur, et il rentra dans Kukawa, affaibli seulement par la fièvre dont il avait pris le germe au passage du Binué, et qui l'avait durement éprouvé dans son court séjour à Yola. Des marchandises pour la valeur de 100 livres sterling étaient arrivées d'Angleterre sur ces entrefaites : il les vendit, de concert avec Overweg, pour acquitter les dettes pressantes contractées depuis plusieurs mois par l'expédition; mais cette vente ne se fit pas sans une grande perte, parce que les voyageurs étaient pressés d'argent. Or les affaires au Bornu se traitent à deux et trois mois, et le paiement se fait habituellement en esclaves, denrée que des Européens ne pouvaient accepter.

Réunis, MM. Barth et Overweg entreprirent, dans la région qui borne le Tsad au nord, un voyage destiné à compléter une grande reconnaissance accomplie par ce dernier avec le bateau anglais à travers le lac, et dont malheureusement les notes sont demeurées incomplètes par suite de la mort du jeune voyageur. Les deux Allemands se mirent en route vers le milieu de septembre 1851 pour rejoindre la bande turbulente qui devait les guider et leur servir d'escorte : c'est ainsi qu'une excursion faisait suite à l'autre, et que toutes les circonstances étaient mises à profit. Les pays qui de Kukawa re-

Digitized by Google

montent vers le nord et s'étendent sur le bord occidental du Tsad sont riches et fertiles, sans toutefois offrir les points de vue pittoresques et les paysages variés de l'Adamawa. En certains endroits, les figues, les dattes, les raisins, y croissent en abondance; le *gerreah* est un arbre de la famille des mimosas, dont le fruit, assez semblable à celui du tamarin, combat efficacement la dyssenterie. Avec la graine d'un autre arbre, le *kreb,* on fait en plusieurs contrées un plat succulent qui, dit M. Barth, n'a d'autre inconvénient que d'exiger beaucoup de beurre. Le sorgho n'a pas moins de quinze pieds de haut. Les nombreux komadugus auxquels les débordemens périodiques du lac donnent naissance fournissent des quantités de poissons considérables que les naturels font sécher, et qui forment un objet de commerce assez important. Toutefois le natron que produisent les bords du lac, et le sel extrait des cendres lessivées du *capparis sodata*, sont la principale ressource de la contrée. Le sol et le climat ne sont pas moins favorables aux animaux qu'aux plantes. Un jour les voyageurs firent la rencontre de tout un troupeau d'éléphans qui s'avançaient lentement, en bon ordre comme une armée; sur le front marchaient les mâles, reconnaissables à leur taille; cinq d'une grosseur énorme dirigeaient la marche; à peu de distance suivaient les jeunes et les femelles. Un de ces animaux sentit les voyageurs, et aussitôt plusieurs éléphans soulevèrent avec leur trompe des flots de poussière. Ils n'étaient pas moins de quatre-vingt-seize. Les autruches, les gazelles, se montraient en grand nombre; le soir on entendait les rugissemens des lions et d'autres bêtes féroces. Une pauvre jeune fille, de la race des Buddumas, qui avait été enlevée pour les plaisirs du vizir Haj-Beshir, car l'escorte des voyageurs avait reçu ordre de ne pas oublier son musée ethnologique, s'échappa une nuit; le lendemain, en la cherchant, on ne trouva que ses vêtemens en lambeaux, les bêtes féroces l'avaient dévorée. Dans une des marches précédentes, en approchant d'un *gerreah* touffu, les voyageurs s'étaient trouvés en face d'un serpent long de dix-huit pieds sept pouces et de cinq pouces de diamètre; l'animal était suspendu aux branches de l'arbre; plusieurs coups de fusil l'abattirent, on lui coupa la tête, et les nègres l'ouvrirent pour en extraire la graisse, qu'ils disent être excellente. Il va sans dire que les insectes abondent, et les riches herbages qui sollicitent au repos sont couverts de scorpions dont la piqûre est loin d'être sans danger. Au Musgu, dans une excursion postérieure à celle-ci, Barth, piqué au bras par un de ces insectes, fut deux jours comme paralysé. L'expédition se poursuivait ainsi avec grand profit; elle avait contourné tout le rivage septentrional du lac, à une distance très peu considérable de ses bords, et déjà elle atteignait la région où le Kanem confine au Waday, quand une attaque subite des tribus belliqueuses au milieu desquelles elle s'était engagée la força de rétrograder. Il y eut un combat dans lequel Barth remplit vaillamment le devoir d'officier et de soldat, tandis qu'Overweg s'employait à panser les blessures; mais, il faut l'avouer, malgré le secours de leurs auxiliaires européens, les Sliman, mercenaires au service du Bornu, furent battus, la tente de Barth fut prise, et les voyageurs perdirent une partie de leurs provisions et de leurs bagages. A la suite de cet échec il fallut battre en retraite, et la troupe, reprenant en partie les chemins qu'elle avait déjà suivis, rentra le 14 novembre à Kukawa.

Digitized by Google

L'occasion d'une autre excursion non moins importante ne tarda pas à se présenter. Au sud-ouest de Kukawa s'étend le Mandara, province montagneuse, dépendante du Bornu et assez connue par la relation de Denham, qui l'a jadis visitée. Le chef de cette province avait refusé son tribut d'esclaves, et le cheik se proposait de marcher en personne contre le rebelle avec son fidèle vizir et son *serkin-karfi*, sorte de chef de police, qui était le troisième dignitaire de l'état. Celui-ci, nommé Lamino, était un singulier personnage, d'une corpulence énorme, très dur de caractère, énergique, fort utile à son maître, et qui, en dépit de ses apparences et de ses habitudes peu sentimentales, aimait uniquement une de ses femmes, se plaisait à causer d'amour, et répétait à nos voyageurs qu'un amour partagé est le plus grand bien sur terre. Les chefs, convoqués par le cheik et stimulés par l'espoir du butin, étaient accourus, suivis de leurs hommes de guerre et accompagnés d'une portion de leur harem, dont ils ne se séparent jamais complétement; le cheik était suivi de douze femmes, et le vizir en avait huit pour sa part dans cette expédition. Quant à Lamino, il n'emmenait que sa chère favorite. Les deux Européens furent autorisés à se joindre à l'armée, et l'on se mit en marche dans la direction du sud. Les régions du Bornu méridional sont riches en plantations de coton; ce précieux végétal abonde dans toutes les parties du Soudan. Les huttes se font remarquer par l'élévation particulière de leurs toits coniques. Des figuiers et de nombreuses variétés d'arbres embellissent le paysage; il y en a de gigantesques : le feuillage d'une espèce de caoutchouc n'a pas moins de soixante-dix à quatre-vingts pieds de diamètre. Une espèce de sorgho, dont on fait du sucre, s'élève de quatorze à vingt-huit pieds. Notre sucre d'Europe, par sa blancheur et sa dureté, excite l'admiration de ceux des naturels de l'Afrique qui en ont vu. Barth, interrogé plus d'une fois à ce sujet, essaya d'expliquer les procédés de notre fabrication; mais chacun témoignait de la surprise et du dégoût en apprenant quel rôle y remplit le noir animal. Les autres industries du pays sont la préparation de la poudre, pour laquelle on emploie particulièrement le charbon d'une espèce de mimosa appelé *kingar*, la confection et la teinture par l'indigo de chemises de coton. L'expédition militaire continuait d'avancer, mais lentement et non sans quelque incertitude; le cheik s'était flatté qu'une démonstration suffirait pour déterminer la soumission du chef récalcitrant, et il redoutait de s'engager dans les montagnes du Mandara avec son armée, presque entièrement composée de cavaliers. Enfin le différend fut réglé par une sorte de compromis entre le suzerain et son vassal; celui-ci consentit à envoyer un présent de dix belles esclaves. Le cheik, satisfait de ce résultat, résolut de retourner à Kukawa pour s'y reposer de ses glorieuses fatigues; mais, pour utiliser son armée, il prescrivit à son vizir de longer le Logone et de s'avancer dans le sud jusqu'au pays des Musgu et des Tuburi, pour y faire un *ghazzia* ou chasse aux esclaves. C'était une vilaine et attristante expédition; cependant elle offrait l'occasion de voir des contrées que Denham avait présentées comme inaccessibles, et malgré leur répugnance nos Européens la suivirent.

Le Musgu est loin d'être aussi montagneux que l'avait pensé le major Denham; il est d'un accès difficile, mais c'est seulement à cause des épaisses

Digitized by Google

forêts et des marécages qui l'entourent. Les grands animaux y abondent, surtout la girafe et l'éléphant; les voyageurs eurent occasion de manger de la chair de ce dernier animal; elle rappelle assez celle du porc, seulement elle se digère mal. Le vizir fit don à Overweg d'un petit lion et d'une espèce de chat sauvage que ses gens avaient pris; ces animaux suivirent quelques jours l'expédition, puis ils périrent. Les naturels du Musgu sont païens; sans cesse exposés aux incursions et aux ravages de leurs voisins, qui viennent recruter parmi eux des troupeaux d'esclaves, ils ont pris un aspect particulièrement farouche et sauvage; ce sont de beaux hommes, vigoureusement constitués, dont la peau est d'un noir sale un peu clair. En beaucoup d'endroits, ils résistaient courageusement aux envahisseurs, dont, à vrai dire, les mauvais fusils, chargés avec des balles d'étain, ne valaient guère mieux que les lances des naturels. Ailleurs ils fuyaient, mais quelquefois en laissant dans leurs huttes désertes des vivres empoisonnés; c'est ainsi que précédemment ils avaient fait périr beaucoup de leurs ennemis. Leurs villages, entourés de larges champs de riz, sont composés de ces cabanes circulaires et coniques qu'on retrouve ailleurs, et d'une autre espèce de huttes de forme toute particulière; ce sont des cylindres avec un toit rond surmonté d'une espèce de champignon. A l'armée de Bornu s'étaient joints des corps auxiliaires de Shuwas et de Fellani; tous ces Africains, pleins d'avidité, accomplissaient à l'envi leur œuvre de dévastation, brûlant les hameaux et détruisant les récoltes; puis ils mettaient en commun les esclaves et le butin pour en faire le partage à leur retour; leurs brigandages et leur cupidité étaient un spectacle hideux et affligeant. Néanmoins cette déplorable expédition eut un résultat scientifique important : elle permit aux Européens de voir à la partie supérieure de son cours le Serbewel, affluent ou plutôt bras occidental du Shari, principale rivière qui alimente le Tsad. Shari-Eré, peut-être Serbewel, et la plupart des noms que portent les deux branches de ce grand cours d'eau signifient simplement *rivière* dans les idiomes des peuplades qui vivent sur ses bords; l'appellation qui, selon M. Barth, lui convient le mieux est rivière de Logone. Dans une rapide excursion, Overweg eut occasion de voir le Serbewel dans une partie inférieure de son cours, Barth traversa quelques mois plus tard les deux bras; l'un et l'autre coulent du sud au nord; ils sont profonds, navigables, et leur largeur varie de trois à six cents mètres; un nombre considérable de cours d'eau inférieurs s'y déversent. Si, par un concours d'heureuses circonstances topographiques, le Binué, contournant les montagnes du Mandara, avait, avec le Serbewel, quelque communication navigable, on pourrait aller par voie fluviale de l'Atlantique à l'intérieur du Tsad. Une telle hypothèse n'est pas dénuée de tout fondement : en 1854, Vogel eut à son tour l'occasion de pénétrer dans le Musgu; il s'avança au-delà du point où s'étaient arrêtés ses compagnons, et signala chez les Tuburi un lac d'assez vaste étendue; il paraît qu'il se trompait. M. Barth pense, d'après des renseignemens positifs, que son compatriote a vu une branche nord-est du Binué après l'inondation, et comme le pays des Tuburi est plat, marécageux et coupé de canaux naturels, rien ne paraît s'opposer à ce que le Serbewel, qui y coule également, s'y puisse trouver en communication avec l'affluent du Niger.

Digitized by Google

Le retour s'effectua en partie par des chemins différens de ceux que l'expédition avait suivis, ce qui permit à nos voyageurs de rendre leurs observations plus complètes; partout le pays était fertile et coupé de cours d'eau où les crocodiles pullulent, et qui sont le principal obstacle aux voyages. Les cultures les plus générales sont celles du coton et du tabac; les femmes ne fument pas moins que les hommes. On était alors au milieu de janvier 1852, et dans les endroits plats et sans abri le froid était très vif, le thermomètre marquait à six heures du matin dix degrés centigrades, les naturels en souffraient beaucoup, et c'était, dit Barth, quelque chose de déchirant que d'entendre les plaintes des pauvres prisonniers musgus que l'armée traînait avec elle. Ces malheureux étaient au nombre de trois mille environ, dont beaucoup de vieilles femmes et d'enfans de sept à huit ans, car les naturels vigoureux avaient eu le temps de fuir, et beaucoup d'hommes avaient été massacrés. Il y avait en outre dix mille têtes de bétail; le tout fut partagé par les trois bandes alliées, Bornuans, Fellani et Shuwas, sur le territoire ennemi, puis on se sépara, et chacun rentra dans son pays.

De retour à Kukawa, leur quartier-général, les voyageurs se trouvèrent de nouveau aux prises avec les embarras financiers, aucun subside ne leur étant arrivé d'Angleterre. Barth fit réparer sa petite tente, vendit la grande, et, pourvu d'un mince bagage, il se mit en route sous la protection d'une escorte que lui donna le vizir de Bornu, et accompagné pendant la première journée de sa marche par son ami Overweg, qui, de son côté, se préparait à compléter l'exploration du Tsad. Barth allait, se dirigeant à l'est-sud-est, traverser les provinces de Kotoko, de Logone, puis entrer dans le Bagirmi. Sa principale ressource pour se procurer les objets nécessaires à sa subsistance consistait en aiguilles, dont il avait fait venir d'Angleterre une grande quantité, d'après les sages conseils de la relation de M. Beke, voyageur en Abyssinie. Les aiguilles, très recherchées de tous les Africains et si faciles à transporter en grande quantité, sont un des articles les plus utiles dont puisse se munir un visiteur du Soudan; Barth leur dut le succès de ce voyage. Sa libéralité envers les pèlerins et les hommes savans, l'habitude où il était de tout payer uniquement avec cette marchandise le firent surnommer, dans le Bagirmi, *Malaribra*, le prince des Aiguilles.

Le pays que traversait notre voyageur est plat, coupé de cours d'eau, et présente les mêmes productions animales et végétales que ceux où nous l'avons déjà suivi. Les maladies vénériennes n'y sont pas rares, pas plus que dans les autres parties du Soudan; la petite-vérole exerce aussi de grands ravages dans toute l'Afrique centrale : M. Barth put s'en convaincre dès Agadès; il est assez remarquable que certaines tribus païennes savent s'en préserver par l'inoculation, précaution que le préjugé religieux interdit aux musulmans. Le ver de Guinée, insecte noir qui se loge dans quelque partie du corps, souvent dans l'orteil, et s'y développe, les fièvres, les ophthalmies sont les autres maladies les plus fréquentes du Soudan. Le Kotoko, situé au sud-est du Tsad, fut autrefois une province puissante, ainsi que l'attestent ses villes, aujourd'hui ruinées, mais dont les constructions étaient bien supérieures pour la solidité et l'étendue à celles des pays voisins. Les Shuwas ou Arabes sédentaires s'y sont fixés en grand nombre. Le Logone, situé à

Digitized by Google

l'est-sud-est et tributaire du Bornu, semble être resté dans un état de prospérité et de puissance inférieur; toutefois sa capitale, Logone-Birni, appelée aussi Karnak-Logone, a un quartier remarquablement bâti. C'est à la hauteur de cette ville que M. Barth passa, non sans opposition de la part des riverains, le Serbewel, puis le Shari, dont nous avons mentionné plus haut la remarquable largeur. En cet endroit commencèrent pour l'explorateur des embarras et des obstacles qui allèrent croissant dans tout le reste de son excursion : le prince de Logone, plein d'admiration pour sa science et pénétré de sa supériorité, voulut le retenir; il avait deux vieux canons de fer avec leurs affûts provenant on ne sait d'où, dont il était bien fier, et c'est à grand'peine que M. Barth put se défendre de les mettre à l'épreuve. Enfin le voyageur obtint de passer outre; au-delà du Shari, il était dans le Bagirmi. On lui fit dire que pour avancer l'autorisation du gouverneur était nécessaire. Contraint à un séjour prolongé, il voulut retourner sur ses pas, on l'en empêcha.

L'énorme quantité de crocodiles longs de douze à quinze pieds qui fréquentent les deux rivières et leurs moindres affluens, l'existence d'un grand cétacé analogue et probablement identique à l'ayu du Binué, les ravages causés dans certaines parties de la contrée par un nombre prodigieux de grands vers noirs et jaunes dont les pauvres gens se nourrissent, sont les faits qui méritent le plus d'être signalés. Il y a aussi dans tout le Bagirmi plusieurs espèces de fourmis et de termites qui dévorent tout ce qu'elles approchent; elles firent disparaître une portion des bagages de M. Barth. Ces insectes se bâtissent des demeures de proportions gigantesques. M. Barth affirme en avoir vu non loin d'un lieu appelé Mélé, sur la rive droite du Shari, qui ont deux cents pieds de circonférence et de trente à quarante pieds d'élévation. Les rhinocéros, les éléphans, les girafes, les hyènes, les singes sont très nombreux. Un matin, en déplaçant son bagage, le voyageur trouva sous un de ses sacs cinq scorpions; enfin, pour compléter l'énumération des bêtes remarquables ou dangereuses de cette contrée, il faut mentionner une espèce de tsé-tsé jaune, cantonné sur les bords de la rivière, et qui n'est pas moins funeste aux animaux domestiques que le tsé-tsé vu par MM. Anderson et Livingstone dans leurs voyages au lac N'gami. — Il y a aussi, comme au cap de Bonne-Espérance, un petit oiseau, le *cuculus indicator*, qui guide les hommes vers les ruches de miel sauvage; au Bagirmi, on l'appelle *shnéter*, et les naturels racontent que c'est une vieille femme qui fut ainsi métamorphosée en cherchant son fils égaré, qu'elle ne cesse d'appeler par son nom : *Shnéter! Shnéter!* Les habitans du Bagirmi n'appartiennent pas à la race des Kanuris; ils ont des rapports intimes avec des tribus de l'est et sont plus forts et mieux faits que ceux du Bornu. Les femmes surtout sont belles; elles ont de grands yeux noirs renommés dans tout le Negroland pour leur éclat, des traits réguliers et expressifs; leurs narines ne sont pas larges et déformées par un os ou du corail, comme chez les Bornouannes; elles prennent un soin particulier de l'arrangement de leur chevelure et la relèvent en forme de casque, ce qui leur va à merveille, sans l'enduire de graisse ou de beurre comme les coquettes des contrées avoisinantes. Leur vêtement, d'une grande simplicité, se compose tout simplement d'une robe, *turkedi*, qui se

Digitized by Google

croise et s'attache sur la poitrine; les femmes riches seules en jettent une seconde sur leurs épaules. « De leurs vertus domestiques, dit M. Barth, je ne saurais trop parler; ce que l'on en dit n'est pas à leur avantage. Les divorces sont aussi fréquens que les changemens d'inclination. »

Cependant notre voyageur était toujours retenu sur les bords du Shari, et sa position devenait chaque jour plus critique. Au retour d'un messager envoyé au lieutenant gouverneur de Masena, le chef du village de Melé lui enleva ses armes, ses instrumens, tout son bagage, le retint prisonnier, et pendant quatre jours le mit aux fers dans sa tente. Le crédit d'un des amis puissans qu'il avait su se créer même dans ce pays lui fit rendre la liberté et accorder la permission de se diriger sur Masena, qui est située à une faible distance dans l'est. Cette capitale est, ainsi que presque tout le pays, dans un état de décadence et de ruine qui résulte de longues guerres civiles. L'affaiblissement du Bagirmi a été mis à profit par ses voisins, et tantôt le Waday, tantôt le Bornu l'ont rendu tributaire. Le sultan actuel, qui s'appelle Abd-el-Kader, ainsi que le sultan d'Aïr, livre annuellement cent esclaves au cheik Omar.

Le souverain de Masena accorda deux audiences au voyageur, et le traita beaucoup mieux que ne l'avaient fait ses officiers. Il est vrai que le don d'une montre à répétition de Nuremberg, entre autres présens, contribua à l'animer de bonnes dispositions. Il s'informa si le chrétien n'aurait pas apporté un canon, et, sur sa réponse négative, lui demanda s'il en saurait fabriquer un. Il voulut lui faire accepter une belle esclave et un chameau, et sur son refus de recevoir autre chose que des échantillons de produits du pays, il lui envoya un nombre de robes considérable. Enfin, après un mois de délais et d'hésitations, il l'autorisa à retourner au Bornu. Depuis que l'impossibilité de remonter aux sources du Shari ou de pénétrer au Waday était démontrée, Barth n'avait plus d'autre désir que celui de retourner sur ses pas. Ce fut donc avec une vive satisfaction que le 10 août il se mit en marche dans la direction de Kukawa.

Un cruel événement, une douleur que rien ne pouvait égaler, l'attendait dans cette ville : son unique compagnon, son compatriote, allait mourir dans ses bras. La saison des pluies avait été très préjudiciable à la santé de M. Overweg. Barth fut frappé, en revoyant son ami, de l'altération de ses traits. Il essaya de l'arracher aux influences pernicieuses de la plaine qui entoure Kukawa. Overweg commit une grave imprudence : un jour, en poursuivant des oiseaux d'eau, il fut mouillé et garda jusqu'au soir ses vêtemens trempés sur son corps. A partir de ce moment, son sort fut décidé : il se coucha pour ne plus se relever.

Quant à Barth, il avait parcouru les régions les plus difficiles et vu tomber successivement ses deux compagnons; isolé, accablé de fatigues, il avait enfin droit au repos. Il avait découvert des routes nouvelles, noué des relations avec des chefs lointains, recueilli une ample moisson d'observations de toute nature; il avait assez fait pour sa gloire et bien rempli sa mission : il pouvait se tourner vers sa patrie, où l'appelaient ses amis et son vieux père; mais dans l'ouest il y a encore un problème important à résoudre. Il s'agit de déterminer une portion du cours que suit le grand fleuve de

Digitized by Google

l'Afrique occidentale, de voir Sokoto, de pénétrer dans Timbuktu, et, sans ostentation comme sans faiblesse, Barth détourne ses regards de l'Europe et prend la direction du Niger.

III. — LE NIGER.

Lorsque Barth se détermina à porter ses investigations du côté du Niger, l'état de la question en ce qui concerne ce fleuve était celui-ci : le cours supérieur connu jusqu'à Timbuktu, le cours inférieur jusqu'à Jauri et Boussa, lieu où, il y a cinquante-deux ans, périt Mungo-Park. Restait à déterminer le cours du fleuve entre ces villes et à étudier les rapports que le Niger peut avoir avec le bassin du Tsad, soit par lui-même, soit par ses affluens. La découverte du Binué en Adamawa se rattachait à cette deuxième partie du problème. L'inébranlable fermeté, la persévérance de l'étranger inoffensif qui était venu des régions les plus lointaines non pour s'enrichir, mais pour s'instruire de mœurs inconnues, étudier des dialectes, dessiner les cours d'eau et les montagnes, recueillir des plantes et des pierres, ce courage opiniâtre, qui ne cédait pas même devant les menaces de mort, et qu'entretenaient dans sa fermeté la curiosité et l'amour de la science, avaient frappé d'étonnement et de respect les populations sauvages au milieu desquelles notre voyageur avait transporté sa vie laborieuse. Le sultan du Bornu, après avoir tenté vainement de le détourner de son projet et de le retenir, lui donna des chameaux, lui fit d'autres présens, et enjoignit à tous les gouverneurs des villes qu'il aurait à traverser dans ses états de le protéger. M. Barth fut prêt à se mettre en route vers la fin de novembre 1852. A cette date, il faisait connaître en Europe son dessein et l'état de ses ressources par une lettre dont voici un fragment : « ..... Seul survivant de l'expédition dont aujourd'hui l'accomplissement repose tout entier sur moi, j'ai senti doubler mes forces, et je suis déterminé à pousser jusqu'au bout les résultats que nous avons acquis. Je possède une quantité suffisante de présens, plus deux cents dollars, quatre chameaux, quatre chevaux; ma santé est dans de bonnes conditions; j'ai avec moi cinq honnêtes serviteurs dès longtemps éprouvés et bien armés, nous avons de la poudre et du plomb. J'espère avec pleine confiance que je pénétrerai heureusement jusqu'à Timbuktu. »

Une des guerres qui désolent presque constamment ces régions rendant la route qui mène à Kano impraticable, le voyageur prit la direction de Zinder et de Katsena. Il entra heureusement dans Katsena le 6 mars 1853, et, sans presque s'y arrêter, marcha sur Sokoto. A quelque distance de cette ville, M. Barth rencontra le puissant chef fellani qui s'intitule commandeur des croyans, émir Al-Moumenim, et dont l'autorité plus ou moins immédiate s'étend sur la plupart des provinces du Soudan occidental; je veux parler d'Aliyou, fils de Bello. Ce Bello avait accueilli, il y a une trentaine d'années, Clapperton et ses compagnons avec beaucoup de bienveillance. Il avait facilité leurs voyages, et s'était engagé à protéger de même tous les hôtes que lui enverrait l'Angleterre. Son successeur Aliyou se montra jaloux de remplir cet engagement. Il dit à Barth que, depuis deux ans, il avait reçu

Digitized by Google

la lettre par laquelle le sultan d'Agadès lui faisait connaître la présence des voyageurs, qu'il n'avait cessé de suivre avec intérêt les mouvemens de l'expédition. Il ajouta quelques paroles touchant la mort de Richardson et d'Overweg, puis il accorda au voyageur l'autorisation de se rendre à Timbuktu, qui dépend de l'empire fellani, de visiter de nouveau et plus complétement l'Adamawa, si l'occasion s'en présentait à son retour, et promit en outre que sa protection serait acquise à tous les Anglais qui voudraient circuler et trafiquer dans les états soumis à sa puissance. Enfin il se montra très satisfait des présens qui lui furent offerts, et qui consistaient en des burnous de satin et de drap, un caftan, un tapis turc, des pistolets montés en argent, des miroirs, des rasoirs, des ciseaux, des aiguilles, et quelques autres de ces objets qui, vulgaires en Europe, acquièrent une importance et un prix considérable en pénétrant dans le centre de l'Afrique. Le voyageur reçut en échange le présent d'usage, consistant en têtes de bétail, et de plus cent mille de ces petites coquilles appelées cauris, dont, à Sokoto, sept environ équivalent à un centime.

Après cette entrevue satisfaisante, l'émir et le savant européen se séparèrent : le premier s'en allait vers le Mariadi châtier des tribus rebelles, le second se préparait à prendre quelque repos dans la capitale de l'empire des Fellani. Cette capitale est encore Sokoto, mais une rivale s'élève à ses portes mêmes et menace de la détrôner : c'est une résidence impériale qu'on appelle Vourno, et qui compte en ce moment douze ou quinze mille habitans. Plus d'une fois déjà nous avons dit avec quelle rapidité naissent et meurent les villes africaines; Sokoto et Vourno paraissent devoir fournir un prochain exemple de ce fait. Au temps d'Oudney et de Clapperton, il n'était question que de la première : c'était une de ces villes à large surface, entourées de murs et semées de maisons à terrasses et de cabanes formant des rues irrégulières dont Katsena, Kano et plusieurs autres nous ont fourni plus d'un spécimen. Son origine ne remontait pas à une haute antiquité; son nom paraît signifier en langage fellani le mot *halte*, et en effet les conquérans de ces pays la bâtirent vers 1805, après s'être emparés de Gober; mais Bello, qui avait contribué lui-même à sa prospérité, s'en lassa et transporta vers 1831 sa résidence à quelques lieues plus au nord-est, sur une hauteur en pente douce, enveloppée par un pli d'une rivière appelée Reina, où Vourno, cité nouvelle que le caprice d'un souverain peut tuer à son tour, se développe en ce moment. Toutefois Sokoto compte encore plus de vingt mille habitans, et son marché n'a pas cessé d'être richement pourvu et très fréquenté; quelques maisons en ruines dans les quartiers déserts sont jusqu'ici les seuls indices de décadence dont elle est menacée. Après un séjour de plus d'un mois dans ces deux villes, Barth reprit son voyage dans la direction de l'ouest; mais le chemin direct de Timbuktu lui était interdit de nouveau par les guerres intestines des tribus, et cette circonstance le contraignit de faire vers le sud-ouest un long détour qui lui permit de visiter la ville et l'état de Gando, que jusqu'ici aucun voyageur n'avait encore mentionnés. C'est une des provinces de l'Afrique les plus dévastées par la guerre civile à cause des élémens de trouble et de discorde qu'y a développés le contact des conquérans fellani. D'ailleurs toute cette région est fertile, populeuse, bien arrosée.

Digitized by Google

Barth y suivit les sinuosités du Niger, il franchit ensuite la contrée de Dindina, où s'est depuis fort longtemps fixée une tribu égarée de la famille des Tawareks; puis il arriva à la grande ville de Say, située sur les confins du territoire de Sabernea, entre de vastes et riches cultures de riz et des forêts sans fin. Say, qui est une des villes importantes de cette région, est bâtie dans une île du Niger. Sa situation est agréable et pittoresque; d'ailleurs, avec son mélange de huttes et de maisons à terrasses, elle reproduit la physionomie générale de toutes ces villes africaines d'architecture primitive.

Devant le voyageur, dans ce long et monotone itinéraire, les grandes villes se succédaient : après Sokoto étaient venues Say, puis Sebba, Koriâ, Dore et bien d'autres; des noms de peuplades, inconnues pour la plupart, frappaient son oreille et prenaient place sur ses cartes et dans son journal. A côté de cultures riches et prospères se montraient fréquemment des traces de dévastation laissées par la guerre. Sous ses yeux, le Niger roulait dans un lit immense ses flots tantôt solitaires tantôt sillonnés par des barques grossières; partout, dans la vallée de ce grand fleuve que pour la première fois un Européen visitait vers la partie moyenne de son cours, il y avait un mélange étonnant des magnificences de la nature et des œuvres à demi ébauchées d'une société humaine encore dans la période de son enfance. Jusqu'alors Barth n'avait jamais nié sa qualité d'Européen et de chrétien; mais pour ne pas être arrêté dans son voyage au moment de toucher au but qu'il s'était proposé, il dut se faire passer pour Arabe et chérif. Enfin, après avoir traversé une région montagneuse qui porte le nom de Hombori, puis des contrées toutes couvertes de marécages et de lacs permanens ou temporaires, le voyageur rejoignit le Niger. Dans la journée du 1er septembre 1853, il s'embarqua sur un des bras du fleuve, large de deux cent quatre-vingts mètres, le remonta, parvint à un lieu appelé Saraïjano, où le fleuve reprend son étendue moyenne et sa majesté, après avoir été divisé en une multitude de canaux étroits et sinueux tout encombrés de roseaux. Enfin, gagnant l'autre bord, il entra dans une crique située sur la rive septentrionale. C'est là que se trouve Kabara, port de Timbuktu.

Il était temps que M. Barth touchât au terme de son voyage; les fatigues d'un itinéraire de plus de dix mois, des dangers de toute nature, les brusques variations de la température, qui, de midi à trois heures, dépassait souvent 42 degrés centigrades, toutes ces épreuves de chaque jour, auxquelles tant d'autres n'eussent pas résisté, menaçaient d'altérer sa constitution robuste; il était dans un état d'épuisement comparable à celui dans lequel il se trouvait à sa sortie d'Adamawa, et il ne fallait rien moins qu'un long repos pour le remettre. Il envoya au cheik la lettre de recommandation qu'il tenait de l'émir Al-Moumenim. Cette démarche eut une issue favorable, et il ne tarda pas à apprendre que l'autorisation de séjourner à Timbuktu lui était accordée.

Cette *reine du désert*, cette cité africaine si longtemps fameuse en Europe à l'exclusion de toute autre, doit son grand renom aux voyages et aux récits d'Ebn-Batuta, de Léon l'Africain et de notre compatriote Caillié plutôt qu'à sa véritable importance, car, sous le rapport de l'étendue et de la prospérité commerciale, elle est inférieure à Sokoto, à Kano et à plusieurs autres villes

Digitized by Google

du Soudan central. Son origine n'est pas très ancienne : la portion du Soudan où elle s'élève subissait, depuis environ un siècle, les influences de l'islamisme, qu'y avaient apporté les Almoravides, quand, dans le VIe siècle de l'hégire, une femme tawareke du nom de Buktu vint, à ce que racontent les traditions locales, s'établir dans une petite oasis près du Niger. La belle situation du lieu à proximité du fleuve et sur la lisière du désert et du Soudan, entre des peuplades agricoles et des tribus nomades et commerçantes, le prédestinait à autant de grandeur qu'en peuvent espérer les villes de l'Afrique centrale. Des huttes se groupèrent autour de celle de la femme tawareke, et le grand Mausa ou Meusé-Souleyman, chef de peuplades mandingues qui de la côte s'étaient avancées dans l'intérieur en subjuguant les territoires qu'elles traversaient, en fit la capitale de ses états. Ce fut environ cent quarante ans plus tard, au milieu du XIVe siècle de notre ère, qu'Ebn-Batuta la visita; elle appartenait au royaume de Melli. C'était, au dire de l'Arabe voyageur, une grande ville très commerçante et renommée par la piété et la science de ses docteurs musulmans, dont beaucoup avaient fait le voyage de La Mecque. Léon l'Africain, qui la vit dans le XVIe siècle, nous en fait à son tour un tableau assez avantageux : il nous la montre avec ses petites maisons en terrasses ou recouvertes de chaume semées autour d'un temple de pierre et de chaux et d'un palais somptueux pour un palais africain. Il ajoute : « La ville est garnie de boutiques, les artisans y sont nombreux, surtout les tisseurs de coton. Des marchands de Barbarie y transportent des draps et d'autres articles venant d'Europe. Ce sont des esclaves qui vendent les provisions de bouche. Les habitans sont opulens, et il y a un grand nombre d'étrangers fort riches, à ce point que le roi a donné en mariage ses filles à deux marchands frères à cause de leurs grands biens. Lui-même est riche et puissant. Quand il lui prend fantaisie de passer d'une cité à l'autre (car Tombut n'est pas la seule de ses états), il monte des chameaux, ainsi que ses courtisans, et des estafiers le suivent tenant des chevaux en main. Il a une grande infanterie armée d'arcs et environ trois mille cavaliers. Il a coutume de faire la guerre à tous ceux qui lui refusent le tribut, et quand il les a vaincus, il les fait vendre à Tombut, y compris les petits enfans. » Après le passage de Léon, Tombut ou Timbuktu subit des alternatives de bonne et de mauvaise fortune : dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, elle passa sous la domination des chefs des peuplades bambaras qui s'étendent sur le territoire qu'arrose à sa naissance le Niger. Vers les dernières années du même siècle, un empereur marocain s'en empara, et fit de son territoire une province de son empire. A ce moment, le commerce avec le Maroc y développa une grande prospérité : d'innombrables caravanes y apportaient des articles venus des bords de la Méditerranée en échange des produits de l'intérieur de l'Afrique; mais les Tawareks du désert occidental se révoltèrent contre le Maroc, interceptèrent le commerce entre Timbuktu et la Barbarie, si bien que la ville vit décliner rapidement son importance. Dans l'année 1803, les Mandingues du Bambara s'en emparèrent de nouveau, mais ce ne fut pas pour la garder longtemps.

C'était le temps où cette population de cavaliers et d'agriculteurs, les Fellani, dont l'origine, malaisienne peut-être, est à coup sûr très distincte

Digitized by Google

de celle des noirs indigènes de l'Afrique, après avoir vécu obscurément pendant des siècles, se levaient dans l'ouest à la voix d'un prophète musulman, et, s'avançant vers l'est, subjuguaient tout sur leur passage. Dans le bassin du Niger, d'où ils allaient déborder, ainsi que nous l'avons vu, jusque dans celui du Tsad, ils s'emparèrent de Timbuktu. Toutefois les Maures défendirent assez vaillamment leur ancienne conquête : chassés pour un temps, ils firent un retour offensif à la suite duquel une sorte de compromis est intervenu entre les anciens maîtres et les nouveaux; ceux-ci ont conservé le pouvoir politique, mais c'est parmi les premiers qu'est choisi le chef religieux. On comprend que cet état de choses, avec la rivalité permanente qui en résulte, est une source de troubles continuels et ne saurait être durable. Il n'existait pas encore lorsque René Caillié pénétra dans cette ville en 1828. Nous n'avons pas à rappeler ici à la suite de quelles épreuves et de quels périls ce voyageur, qui fait tant d'honneur à la France, vit la mystérieuse et terrible cité aux portes de laquelle le major Laing, l'un des Anglais les plus intrépides qui se soient voués à l'exploration de l'Afrique, venait de trouver la mort. Ce qu'il fallut à notre compatriote d'abnégation, de courage et de patience, tous ceux qui ont tenu dans leurs mains sa relation de voyage simple et modeste le savent. Cette relation cependant, par une injustice ou une aberration d'esprit singulière, devait être traitée de fable par quelques géographes, et la bonne foi de l'un des voyageurs les plus sincères devait être quelque temps suspectée; mais M. Barth, avec la franchise qui accompagne le véritable mérite, a rendu justice à son devancier et porté témoignage de sa véracité. « Je proclame, écrivait-il à son retour de Timbuktu, M. René Caillié un des plus sincères voyageurs; certainement ce n'était pas un homme scientifique, mais sans instrumens, avec les moyens les plus faibles possibles, il a fait plus que personne n'eût pu faire dans des circonstances semblables. »

Voici le tableau que les deux voyageurs, chacun de son côté, font de la ville : « Elle forme, dit Caillié, une espèce de triangle; les maisons y sont grandes, peu élevées et consistent seulement en un rez-de-chaussée. Elles sont construites en briques de forme ronde, pétries et séchées au soleil. Les rues sont propres et assez larges pour y laisser passer trois cavaliers de front... Cette ville renferme trois mosquées, dont deux grandes, qui sont surmontées chacune d'une tour en briques. Elle est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant sur lequel croissent seulement de maigres arbrisseaux rabougris... Elle peut contenir dix ou douze mille habitans, tous commerçans; il y vient souvent aussi beaucoup d'Arabes en caravanes, qui en augmentent momentanément la population. » Lorsqu'à son tour M. Barth a séjourné à Timbuktu, il y a trouvé une population d'environ vingt mille âmes. « La ville, dit-il, est de forme triangulaire; les maisons y sont bâties en terre ou en pierre, la plupart avec des façades assez bien travaillées. Son marché, vanté comme le centre du commerce des caravanes de l'Afrique septentrionale, est moins étendu que celui de Kano, mais les marchandises y paraissent être de qualité supérieure. Le pays où cette ville est située se trouve sur les confins du désert de Sahara, et lui ressemble par la sécheresse et la stérilité, excepté du côté du fleuve, où le sol prend une apparence plus

Digitized by Google

fertile. » Des faits historiques que nous venons de retracer sommairement, on peut conclure que Timbuktu a décliné en puissance depuis le XVIe et le XVIIe siècle. Kano comme marché, Sokoto comme centre politique, ont en partie hérité de son ancienne splendeur. Toutefois, telle qu'elle demeure, elle est encore une des grandes cités du Soudan; on sait que le gouvernement français a proposé une récompense au voyageur qui y entrera en allant de l'Algérie au Sénégal ou réciproquement, et il serait heureux en effet qu'on pût la relier un jour aux deux foyers de commerce et de civilisation que la France entretient en Afrique.

M. Barth avait reçu un accueil assez favorable à Timbuktu, dont les habitans l'avaient pris pour un envoyé du sultan de Stamboul; cependant il ne tarda pas à se trouver dans une situation difficile et précaire. Ce n'était pas que le principal cheik de la ville, le chef fellani, qui dès l'abord l'avait protégé, eût changé de sentimens à son égard : au contraire, ce musulman éclairé avait appris la véritable qualité de l'Européen et le but scientifique de sa mission sans cesser d'être animé de sentimens bienveillans à son égard; mais l'anarchie régnait entre les divers chefs de la ville, et la présence du chrétien excitait la défiance d'une population fanatique. Pour comble d'ennui, la guerre civile désolait les environs, et mettait obstacle au départ. Dans plusieurs lettres datées de 1854, M. Barth faisait savoir à ses amis d'Europe qu'obligé de vivre dans une réclusion continuelle, sans cesse inquiété par une population hostile, accablé des fatigues de son immense voyage, il avait été pris de la fièvre, et que sa santé, un instant rétablie, menaçait de s'altérer profondément. Enfin, après bien des délais et des obstacles, il trouva un moment favorable à son départ, et obtint d'en profiter. Après sept mois de séjour à Timbuktu, il reprit la direction du Bornu, long et pénible, mais unique chemin qui pût lui rouvrir l'accès de l'Europe.

Pendant que Barth redescendait lentement et avec mille fatigues le cours du grand fleuve, un de ses compatriotes, un jeune homme de vingt ans, parcourait à son tour les régions qui entourent le Tsad, et, cherchant les traces de son compatriote, s'avançait à sa rencontre du côté du Niger. Vogel, Allemand comme Barth et comme Overweg, s'était proposé à l'amirauté anglaise pour prendre en Afrique la place de Richardson, quand on avait appris que celui-ci était tombé sur le champ de bataille de la science. Il était docteur en médecine, botaniste et astronome. Il fut accepté, et le 2 février 1853 il quitta Southampton, se dirigeant sur Tripoli, où il fut rejoint par un personnage du Bornu, qui retournait à Kukawa. De Tripoli à Murzuk et au Tsad, il suivit l'itinéraire précédemment tracé par le voyageur Denham, rectifiant les positions, relevant les hauteurs, recueillant des observations sur la constitution géologique du sol. Parvenu à Kukawa, il y fut reçu avec la même bienveillance que ses devanciers. Ne pouvant rejoindre Barth, qui ignorait qu'on lui envoyât un nouveau compagnon et qui se trouvait déjà engagé dans le long chemin de Sokoto à Timbuktu, Vogel résolut de compléter les observations recueillies par ses prédécesseurs sur les régions qui avoisinent le Tsad, et, à peine remis d'une fièvre violente qui l'avait saisi à son arrivée, il se joignit à une expédition que le cheik du Bornu se préparait à diriger dans le pays des malheureux Musgus. Dans cette expédition,

Digitized by Google

le jeune voyageur recueillit de nombreuses observations astronomiques, forma une collection botanique, et constata que les vastes plaines basses et déprimées que le Shari et ses affluens arrosent au sud du Tsad sont formées par une couche calcaire de coquillages d'eau douce, et ont dû, à une époque dont le souvenir traditionnel ne s'est pas conservé parmi les indigènes, être occupées par une vaste mer intérieure.

A son retour à Kukawa, Vogel entendit affirmer que Barth avait péri en revenant de Timbuktu. Soit pour vérifier cette désastreuse nouvelle, qui par bonheur était fausse, soit pour reprendre et continuer l'œuvre de son devancier, Vogel se mit en marche dans la direction du Niger. Barth cependant entrait dans Kano après avoir bravé heureusement tous les genres de périls; les deux voyageurs suivaient, sans le savoir, la même route en sens inverse, et le 1er décembre 1854, dans une immense forêt qui est située non loin d'une localité appelée Bundi, à mi-chemin entre Kano et la ville de Ngurutuwa, qui avait été la dernière étape de Richardson, les deux compatriotes eurent le bonheur inattendu et inespéré de se voir et de s'embrasser.

Désormais l'un avait accompli sa tâche : chargé d'une ample moisson, devenu justement célèbre, il allait revenir en Europe pour nous instruire et nous charmer. Les sociétés savantes lui tenaient en réserve tous leurs honneurs et toutes leurs récompenses; Hambourg, sa ville natale, justement fière d'un tel fils, lui décernait une médaille d'or avec cette inscription : *A l'intrépide et heureux explorateur de l'Afrique, le docteur Henri Barth, né à Hambourg, le sénat.* L'autre était réservé à une triste destinée : animé d'une noble émulation, plein de confiance et se sentant fort de son courage et de sa jeunesse, il se proposait d'agrandir la sphère des découvertes et des observations faites par ceux qui l'avaient précédé. A l'est du Tsad s'étend cette contrée du Waday, où Barth n'a pas pu pénétrer, et qui est aujourd'hui dans le Soudan la seule où les Européens n'aient pas encore mis le pied; elle ne nous est connue que par la relation intéressante, mais superficielle, d'un Tunisien, le cheik Mohammed. C'est par là que Vogel résolut de se diriger, afin de gagner, s'il était possible, les régions du Haut-Nil et de compléter avec Barth un ensemble de travaux s'étendant sur tout le Soudan, de Timbuktu à Khartum, au confluent du Nil-Blanc et du Nil-Bleu. Effectivement il pénétra dans le Waday, mais il paraît que le sultan de ce pays, pour tirer vengeance d'une prétendue injustice que lui aurait fait subir le consul anglais de Tripoli, s'est saisi du voyageur et l'a fait décapiter.

Un instant cette nouvelle a été contredite, on a fait espérer que le chef du Waday n'avait pas tué Vogel, et qu'il avait l'intention de le mettre à rançon. En voyant au milieu de nous M. Barth, qu'on avait cru longtemps mort, nous avons senti renaître un peu de confiance; mais les mois se succèdent sans que rien vienne confirmer notre faible espoir, et il est maintenant trop probable que le sabre d'une brute a tranché la tête de ce jeune homme plein d'intelligence et de savoir, qui s'en allait porter à l'Afrique des espérances d'affranchissement et de civilisation.

Digitized by Google

IV. — CONCLUSION.

Ce douloureux événement, le retour de M. Barth, celui de M. Livingstone, et l'insuccès d'une vaste expédition qui se proposait de pénétrer jusqu'aux sources du Nil nous semblent clore une série des explorations africaines. Il y a encore des voyageurs en Afrique : M. Baikie est retourné sur le Binué et sur le Niger, et l'intrépide Burton se dirige du tropique à l'équateur dans l'espérance de voir par ses yeux cette mer Uniamesi que nous commençons à connaître par les récits des indigènes. Toutefois les grandes expéditions sont suspendues, les voyageurs publient leurs relations, et c'est pour nous le moment, après avoir écouté leurs récits et suivi les vicissitudes de leur vie aventureuse, de faire un retour vers ce qui a été fait, de regarder ce qui reste à faire, et d'en peser, autant qu'il est permis, les résultats présens et futurs.

L'ensemble des tentatives qui se sont proposé pour but la connaissance de l'Afrique intérieure peut être partagé en trois périodes. La première s'étend de l'antiquité à la fin du XVIIIe siècle; c'est un temps d'exagérations, de merveilles et de fables, où le peu de notions utiles et estimables que l'on ait possédées procédait encore d'Hérodote, de Strabon et de Ptolémée, car rien n'égale l'incurie des Portugais, indignes successeurs des anciens sur cette terre où ils ont trouvé leur ruine pour n'en avoir voulu tirer que des profits matériels. Si l'on interroge ceux de leurs missionnaires qui ont écrit des relations et si on leur demande des renseignemens positifs sur les régions dans lesquelles ils ont eu la faveur de vivre, ils répondent merveilles et miracles, racontant qu'il y a des montagnes d'argent, des lacs de bitume, et qu'une reine du Congo jetant ses filets dans une rivière en a retiré quatorze monstres moitié femmes et moitié poissons. Cette période de l'Afrique fabuleuse et primitive a son expression dans la carte du savant d'Anville, sur laquelle à côté de grandes places blanches s'allongent quelques chaînes de montagnes indécises, quelques cours d'eau incertains, et se dressent presque autant de points d'interrogation que de légendes.

Mais Bruce se voue à la recherche des sources du Nil; Houghton précède Mungo-Park dans les régions de la Haute-Gambie et du Niger; Hornemann s'élance dans ces profondes et sombres contrées du Soudan où il doit trouver la mort : une ère nouvelle s'ouvre pour l'Afrique, ère féconde que Clapperton et Lander ont fermée il y a trente ans en nous faisant connaître l'existence du Tsad et les embouchures du Niger.

A la suite de ces voyageurs, de leurs compagnons et de tant d'autres, dont la longue liste est connue, se présentent les explorateurs de la période actuelle, dont nous avons essayé de retracer les travaux en les montrant appliqués à rechercher les sources du Nil, à reconnaître les monts jetés sous l'équateur, à suivre les vallées du Haut-Zambèse, du Niger, du Shari. Ils sont partis munis des instrumens de la science et nous ont rapporté des notions exactes et précises, propres à redresser nos erreurs en ce qui concerne la topographie de l'Afrique : le Sahara est un plateau entrecoupé de vallées

Digitized by Google

et de montagnes, le Soudan est en partie le lit d'une ancienne mer. De l'autre côté de l'équateur s'étend une série de lacs, entre lesquels l'Uniamesi et le N'gami tiennent les premières places. Voilà pour les conquêtes géographiques. Elles sont considérables. Cependant il reste beaucoup à faire aux futurs explorateurs pour compléter la connaissance topographique de tout le continent. Sans parler des sources du Nil, dont nous approchons, mais sans encore les toucher, et de beaucoup de points obscurs dans les régions mêmes qui viennent d'être parcourues, il y a entre le 8e parallèle nord et le 10e parallèle sud environ une masse compacte dont le centre est entièrement inexploré. Sur sa lisière orientale se sont révélés les pics Kenia, Kilimandjaro, Amboloba; à son rivage, du côté de l'Atlantique, viennent déboucher le Zaïre, le Couanza et dix autres grands fleuves, mais sans qu'on sache jusqu'où et dans quelle direction ces montagnes se prolongent, ni de quels sommets découlent ces fleuves. Si le Niam-niam, cet homme à queue dont l'existence a été l'objet de discussions très sérieuses, n'est pas un mythe, si la nature garde encore quelques échantillons ignorés des monstres qu'elle enfanta jadis dans ses convulsions, c'est dans cette zone inconnue, sous l'équateur africain, qu'il faut les aller chercher. Cest là qu'aujourd'hui se trouve la dernière grande lacune de nos cartes d'Afrique.

Puis, quand le sentiment de curiosité qui nous promène à travers tous les recoins de notre domaine terrestre aura obtenu, même en Afrique, une entière satisfaction, quand nous aurons délimité et inscrit toutes les divisions topographiques de ce continent, après l'œuvre géographique viendra celle non moins considérable qui est réservée au commerce et à la civilisation; car, dans le vaste échange de services que les hommes sont appelés à se rendre en se mêlant d'une extrémité de la terre à l'autre, si l'Afrique promet à nos diverses industries des débouchés, et fournit, par la variété de ses produits, un aliment inépuisable à notre commerce, elle a droit en échange à ce que nous fassions de consciencieux efforts pour introduire au milieu des peuplades barbares qui l'habitent des élémens salutaires de morale et de civilisation. En Amérique et en Australie, les races européennes se sont établies dans les plus riches parties du sol après avoir anéanti ou refoulé les peuplades indigènes. Aujourd'hui il n'en saurait être de même, notre temps répugne à ces immolations d'une race à l'autre; d'ailleurs les populations sont trop serrées et trop compactes dans les régions fertiles de l'Afrique pour que, en s'établissant sur leur territoire, on ne soit pas obligé de compter avec elles.

Mais ici se présente une question très grave et très controversée : les nègres sont-ils susceptibles de civilisation? Si pour juger cette question on prenait pour exemples les peuplades anarchiques du Mozambique, du Congo, ou même Haïti, le principal lieu où les nègres, livrés à eux-mêmes, aient prétendu s'organiser à l'image des sociétés européennes, la décision ne se ferait pas attendre; il serait seulement à craindre qu'elle ne fût pas juste. Les nègres du Congo et du Mozambique, ces malheureux dont le type est aussi hideux que leur moral est d'ordinaire perverti, ont été corrompus par le contact des Portugais et du rebut des Européens, aventuriers, négriers et matelots, qui s'en allaient leur enseigner tous les vices, leur donner le goût des boissons fortes, et les exciter, dans la pensée de faire pros-

Digitized by Google

pérer le commerce des esclaves, à s'entre-déchirer et à se vendre les uns les autres. Quant à Haïti, il est vrai que cette île, depuis que la population noire s'y trouve livrée à elle-même, présente le spectacle d'une hideuse et sanglante parodie; mais il faut se rappeler que les nègres, comme de grands enfans, sont ce que l'éducation sait les faire : d'esclaves, ceux de Haïti sont devenus libres tout à coup; ils ont joui sans préparation d'une liberté que leurs maîtres, en abusant de toutes les jouissances brutales, leur avaient eux-mêmes appris à confondre avec les déréglemens de la licence. Il s'est produit dans l'esprit de ces hommes, devenus subitement maîtres du sol qu'ils cultivaient en esclaves, une folle réaction qui dure encore contre les habitudes et les lourds devoirs imposés par l'esclavage. Il faut donc se détourner de ce spectacle affligeant sans en rien conclure contre les aptitudes de la race noire, et reporter les yeux, en Afrique même, à l'extrémité occidentale de la Guinée, vers cette côte des Graines où la philanthropie des quakers de Pensylvanie a fondé les établissemens du Libéria. Aujourd'hui ces établissemens comptent trente-six années d'existence. Le but des fondateurs, outre le désir d'arrêter aux États-Unis l'accroissement des noirs, était d'étudier sur eux les résultats que peut produire une éducation libérale. Or la colonie a vu se développer d'année en année sa prospérité agricole et commerciale. Les délits commis par les noirs, qui seuls y obtiennent droit de cité, n'ont pas été graves ou fréquens. Ces hommes, originaires de tous les points de l'Afrique, sont parvenus par leur travail et leur persévérance, deux qualités dont leur race semble peu susceptible, à surmonter les difficultés que leur opposaient à la fois et le climat, qui n'est guère moins défavorable sur cette côte aux noirs venus de loin qu'aux blancs eux-mêmes, et l'inimitié des tribus indigènes, hostiles d'abord à leur installation. Ces obstacles ont été patiemment surmontés, et la plupart des voisins du Libéria ont fini par subir les influences salutaires que leur apportaient ces pauvres nègres qu'avait expatriés l'esclavage, et que l'humanité et la civilisation rendaient affranchis à leur terre natale.

Toutefois jusqu'en 1847 le Libéria n'ayant jamais cessé de vivre sous la tutelle immédiate de l'Union américaine, sa prospérité n'avait encore rien de décisif, car elle pouvait être attribuée à la vigilante administration de la métropole; mais depuis dix ans son indépendance a été proclamée, et il jouit d'un gouvernement entièrement composé d'hommes de couleur, sans que cette expérience ait nui à l'ordre et à la prospérité de la jeune colonie. Quelques hommes intelligens se sont manifestés au milieu des noirs nés et élevés en Afrique, si bien que le Libéria semble destiné à s'accroître et à prospérer lors même que les États-Unis cesseraient de lui envoyer des hommes et de l'argent. L'aspect de ce petit état, composé de noirs actifs qui s'efforcent de copier avec intelligence l'organisation des sociétés blanches, dont ils reconnaissent la supériorité, plaît à l'esprit et le repose au milieu du chaos et du dévergondage des sociétés africaines livrées à elles-mêmes.

Ainsi le nègre ne possède pas la force d'initiative et les instincts naturels qui ont permis aux autres hommes, jetés comme lui nus sur la terre, de se développer et de s'améliorer; mais également facile aux bonnes et aux mauvaises impressions, d'un naturel en général doux et bienveillant, il se prête

Digitized by Google

volontiers à l'éducation qu'on lui apporte. Les autres hommes peuvent jouer à leur gré auprès de lui le rôle de bon ou de mauvais génie : le nègre subit toutes les influences sans les discuter, avec une conscience en quelque sorte touchante de son infériorité. Cette infériorité, ses traditions la constatent; elles sont pleines du lointain souvenir d'une malédiction divine. Au Mozambique, il y a une puissante peuplade, celle des A'Makuas, qui a accepté et naturalisé chez elle la légende biblique de Cham, le fils maudit de Noë. On y raconte que dans le principe les Africains étaient aussi blancs et aussi intelligens que les autres hommes; mais un jour Muluku (le bon Dieu), s'étant enivré, tomba dans le chemin les vêtemens en désordre : les Africains qui passaient le raillèrent de sa nudité; les Européens au contraire eurent honte et pitié de l'état de Muluku; ils cueillirent des feuilles et l'en couvrirent respectueusement pour que d'autres passans ne le vissent pas. Dieu punit les Africains en leur ôtant leur esprit et en leur donnant une peau noire. Et partout, au Congo, à la Guinée, dans l'intérieur, des traditions et des récits originaux nous montrent les Africains châtiés pour leur désobéissance ou leur révolte et condamnés à une condition abjecte. Muluku, maltraité, trahi par les hommes au milieu desquels il s'était présenté en bienfaiteur, se retire, laissant le monde livré à Mahoka, le mauvais principe. Les Hottentots, ces pauvres êtres si profondément déshérités de tous les biens de la nature, qui traînent une vie misérable sans souvenirs et sans espérances, racontent que leurs premiers parens, ayant offensé Gounja Ticquoa, le bon génie, ont été condamnés par lui avec leur postérité. Certes il y a quelque chose de profondément touchant dans cette résignation de toute une portion de la famille humaine qui connaît son infériorité, et qui l'accepte en châtiment d'une faute dont elle n'a qu'un lointain et vague souvenir.

L'éducation et le mélange, tels sont, d'après les démonstrations de l'expérience, les principaux moyens d'améliorer la race noire. Le mélange sera la conséquence naturelle de l'établissement des Européens en Afrique. Quant à l'éducation, il se pourra qu'elle prenne dans beaucoup d'états noirs une forme analogue à la tutelle que les États-Unis exercent sur le Libéria, ou qu'elle soit aidée par le concours des missionnaires; mais, de quelque façon qu'elle procède, il ne faut pas s'attendre à lui voir produire de prompts résultats. En Afrique, il n'y a pas seulement des nègres, il y a de plus les Arabes, en général nomades et commerçans, les Berbères, dont M. Barth nous a montré dans le désert les turbulentes tribus, et les Fellani, qui ont conquis en partie le Soudan. Or tous ces hommes, d'origine sémitique ou malaisienne, sont actifs, belliqueux, avides de domination. C'est sous leur influence que se sont formés les sociétés et les états grossièrement ébauchés qui se partagent le Soudan; ils y ont apporté ces rudimens d'industrie que MM. Baikie et Barth signalent dans les villes situées sur les bords du Binué, dans Agadès, dans Katsena, Kano, etc.; à l'idolâtrie ils ont substitué l'islamisme, ce qui est un progrès; enfin ils ont remplacé la barbarie complète par une civilisation relative. Les conquêtes qu'ils ont faites ainsi, il faut s'attendre à les leur voir défendre énergiquement contre les empiétemens des Européens, et dans les luttes qui pourront un jour s'engager entre eux et nous, il faut bien reconnaître que nous aurons plus d'une cause d'infério-

Digitized by Google

rité : à savoir le climat, la distance et jusqu'à l'élévation de notre morale religieuse, qui choque profondément les habitudes des indigènes en interdisant la polygamie et l'esclavage.

Quelle que soit la période de temps nécessaire à la réalisation de ces lointaines espérances, les découvertes de nos voyageurs ont d'autres résultats lucratifs et immédiats, qui sont la juste récompense de leurs travaux et comme le paiement anticipé de l'assistance que prêtera l'Europe à l'Afrique. L'heure est venue pour les nations commerçantes et industrieuses de planter leur drapeau sur les points qu'elles veulent exploiter dans le vaste marché que l'Afrique va leur offrir. L'Angleterre, qui les a toutes devancées, s'est fait une large part : les voies nouvelles que le Binué, le Niger et le Zambèze ouvrent dans l'intérieur de l'Afrique lui appartiennent; elle a un consulat à Kukawa, elle a noué des relations avec Kano, Sokoto et toutes ces riches contrées du centre du Soudan qui produisent le coton, l'indigo, le sorgho, le sucre et tant d'autres denrées précieuses. Du Cap elle peut, grâce aux conquêtes de MM. Andersson, Livingstone et autres, étendre son influence sur les meilleures régions de l'Afrique australe.

Dans ce continent, la France doit aussi prendre sa part : nous possédons la terre fertile qui fut un des greniers de Rome, et vingt-huit ans de lutte et d'efforts ont reculé notre domination jusqu'aux limites du désert; en outre nos couleurs flottent sur le Sénégal et plus loin, à l'embouchure de l'Assinie. Déjà le gouvernement a songé à relier Timbuktu à ces deux centres coloniaux. L'influence française portée en Égypte par la conquête s'y est maintenue à travers mille vicissitudes. Mehemet-Ali s'entourait d'ingénieurs et d'officiers français. C'est sous une direction en grande partie française que s'accomplissent les études qui doivent aboutir au percement de l'isthme de Suez, fait immense dont notre commerce plus que tout autre doit tirer profit. En effet, l'Abyssinie parcourue dans tous les sens par nos voyageurs, Mayotte, colonie récente, Madagascar destinée à redevenir française, Bourbon, dernier vestige de notre puissance dans les mers de l'Inde, ne seront plus qu'à une courte distance de Marseille et de nos ports du midi. La France, voisine de l'Afrique, l'enserre à l'est, à l'ouest, au nord. Nous avons des points de départ heureusement choisis, des foyers d'où la civilisation, l'industrie, le commerce, tout ce qui fait la force et la grandeur des peuples peut rayonner jusque dans l'intérieur du continent. En un mot, nous sommes à même plus que personne de faire notre profit des découvertes que viennent d'accomplir ces hommes, missionnaires et voyageurs, qui ont confondu dans une œuvre commune leur nationalité, et dont la plupart ont payé de leur vie leurs pacifiques et glorieuses conquêtes.

ALFRED JACOBS.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1858.

Nous trompons-nous? L'événement le dira; mais il nous semble que les intérêts politiques sont destinés à prendre bientôt une plus large place dans les préoccupations publiques. Nous n'avons point la prétention d'être prophète, encore moins nous plairions-nous au rôle de prophète de malheur. Aussi n'est-ce point d'incidens fâcheux que nous attendons le réveil de l'esprit politique en France. Pour pressentir que cet assoupissement de lassitude et de dégoût qui avait succédé à de confuses et pénibles agitations aura un terme prochain, nous n'avons qu'à observer la maturité des situations, à nous souvenir des enseignemens de l'histoire, à croire à la séve de l'esprit français, et à nous fier à cette indomptable nécessité de progrès qui fait vivre d'une vie si rapide les sociétés du XIXe siècle.

Parmi les intérêts auxquels les hommes de notre temps sont le plus attachés, il n'en est point qui ne devienne question de gouvernement et n'aboutisse à la politique. Pour un peuple éclairé comme le nôtre, pénétré jusqu'à la moelle de l'esprit d'égalité, émancipé par plusieurs révolutions de la tutelle arbitraire des individus ou des classes privilégiées, il n'y a quant à ces questions sans cesse renaissantes, et auxquelles sont suspendues toutes les existences, de bonnes solutions que celles qui s'élaborent au sein de l'opinion publique, édifiée par les informations les plus complètes, éprouvée par les discussions les plus franches et les plus libres. Les gouvernemens modernes, quelle que soit leur forme, n'ont de vitalité que dans la mesure où ils inspirent l'opinion et s'inspirent d'elle. Si ce combustible de la vie politique, la discussion, venait à être étouffé et à s'éteindre, ce ne serait point impunément. Il en résulterait une paralysie de la vie sociale et politique, des dissonances entre la marche des gouvernemens et le mouvement instinctif et latent de l'opinion, de vagues inquiétudes, un malaise sourd, puis à l'improviste des éclats désordonnés, des explosions destructives. Certes

Digitized by Google

bien des esprits en France se sont effrayés, après 1848, de cette enquête continue, de cette délibération permanente, qui se poursuivaient par la presse et par la tribune, et ont cru devoir réclamer, dans l'intérêt de la sécurité sociale, quelques années de silence pour notre pays. Nous ne serions point surpris, pour notre compte, qu'un sentiment contraire ne s'éveillât bientôt chez ces vieux amateurs du silence; nous ne serions point étonnés qu'à son tour le silence, dont ils ont pu se repaître à leur aise, ne leur devînt un objet de trouble et d'alarme, et qu'ils n'en vinssent eux-mêmes à demander aux discussions régulières et assidues une garantie plus saine et plus efficace de l'ordre moral et de la conservation sociale.

Ce besoin instinctif de savoir, pour parler trivialement, où l'on en est et où l'on va, se révèle depuis quelque temps, par de nombreux symptômes, à peu près partout en Europe. Tout assurément est calme à la surface, et pourtant je ne sais quelle curiosité non satisfaite travaille au fond les esprits. C'est cette curiosité inassouvie qui est la vraie cause des fausses rumeurs, des bruits absurdes qui trouvent une circulation si rapide et si choquante en France et à l'étranger. C'est ce souci du mystère qui imprime à l'opinion une crédulité si prompte à l'alarme. On dirait que l'opinion s'est mise à plaider le faux pour savoir le vrai : mauvaise disposition qui ne saurait échapper aux observateurs de l'histoire contemporaine, que nous n'indiquons nous-mêmes qu'avec une extrême réserve, et que l'on ne redressera, suivant nous, qu'en donnant une plus large satisfaction à ces aspirations libérales, à ces grands et généreux besoins d'information universelle et de délibération publique qui sont inhérens au génie de notre époque.

Ce ne sont point assurément les conférences de Paris qui nous suggèrent ces réflexions. Si le mystère conserve encore quelque part un légitime empire, c'est sans contredit au sein d'un congrès; s'il est un sphinx qu'il serait impertinent de vouloir faire parler avant son heure, c'est la diplomatie. Aussi n'avons-nous point la prétention de connaître les travaux de la conférence. C'est des journaux autrichiens que le public a appris le peu qu'il en sait. Or, à en juger par le langage de la presse allemande, notamment par un article assez gaillard du *Journal de Francfort* qui trahit son origine, l'Autriche serait en train de faire en ce moment une hardie campagne contre la France. On ne comprend pas, prétend le publiciste viennois, ce que veut la France : elle défend, selon lui, la cause de la Russie, qui, occupée de ses réformes intérieures, efface au lieu d'accuser ses convoitises à l'égard de l'empire ottoman. L'Angleterre, aux mains d'un ministère qui ne dispose pas d'une majorité parlementaire, n'intervient dans le débat qu'avec mollesse. La Prusse aurait de bonnes intentions, mais le caractère provisoire de son gouvernement actuel l'empêche d'agir. Il ne reste à la Turquie qu'un vigoureux défenseur, c'est l'Autriche, laquelle se dit prête à affronter la France et à lui porter les coups les plus directs. Il est vrai que le cabinet de Vienne, en même temps qu'il prend ces vaillantes attitudes, se hâte de nous rassurer. Ce n'est point d'un duel qu'il s'agit, c'est simplement, il le déclare, d'une lutte de plaidoiries. De même que deux confrères de la robe échangent de gros mots sous le couvert de la querelle de leurs cliens, sans rien perdre de leur estime mutuelle et en conservant, malgré le procès,

Digitized by Google

toute la chaleur de leur amitié, — de même, disent les Viennois, une fois la conférence finie, et quelle que soit la cause qui triomphe, l'Autriche et la France se retrouveront dans les meilleurs termes. Nous acceptons bien volontiers cette assurance du *Journal de Francfort;* mais n'est-il point plaisant de voir l'Autriche se poser en interprète et en champion exclusif de la politique de la guerre d'Orient? L'Europe n'a donc rien compris à cette lutte, qui a coûté à la France et à l'Angleterre tant de sang et de millions. C'est l'Autriche qui a posé des ultimatums à la Russie, l'Autriche qui l'a forcée à repasser le Pruth, l'Autriche qui a pris Sébastopol!.. Sérieusement, si le cabinet de Vienne avait les visées qu'on lui prête, nous lui conseillerions d'envisager sa situation actuelle avec plus de modestie. Nous ne sommes point de ceux qui, pendant que sévissait la guerre d'Orient, se sont mépris sur les vraies tendances de la politique autrichienne; nous avons été des premiers à reconnaître les services que le cabinet de Vienne rendait alors à sa manière à la cause occidentale et à la politique qui plaçait l'épée de la France au service de l'équilibre européen; mais plus nous avons mis alors de complaisance et d'équité à pardonner à l'Autriche ses tergiversations apparentes et sa timide inaction militaire, plus nous serions révoltés de l'outrecuidance du cabinet de Vienne, s'il se targuait d'être aujourd'hui le seul champion de l'équilibre, et s'il avait l'injustice de méconnaître non-seulement l'importance du rôle que la guerre d'Orient assigne à la France, mais les devoirs généreux que cette guerre nous a légués. Nous ne saurions l'oublier : en maintenant un empire musulman contre les usurpations de la Russie, nous avons contracté envers les populations chrétiennes qui couvrent cet empire des devoirs impérieux et sacrés. Notre honneur ne permet point que l'empire ottoman, après avoir été couvert par nos armées et nos flottes victorieuses, fasse un sort plus misérable qu'autrefois aux populations chrétiennes. Conserver au nom de l'équilibre une souveraineté musulmane au milieu de millions de chrétiens et en même temps relever le moral de ces chrétiens, faire respecter leurs droits, seconder leurs progrès, c'est assurément une tâche difficile, la plus difficile peut-être qui ait été imposée à la politique moderne. Cette œuvre ne peut s'accomplir par des coups de violence; elle demande une rare combinaison de patience et de fermeté, une vigilante sollicitude, un esprit d'autorité et de conciliation. Telle qu'elle est cependant, avec ses difficultés et malgré ses contradictions apparentes, il faut que cette tâche s'accomplisse. Le gouvernement de la France, nous n'en doutons point, comprend en cela sa vraie mission, et il n'y aurait qu'à le féliciter si c'est sa résolution à la remplir qui lui vaut aujourd'hui les ridicules sarcasmes de la presse autrichienne.

La presse autrichienne continue aussi de se livrer aux conjectures de toute sorte à propos du Montenegro. Chacune des circonstances du conflit provoqué si légèrement par la Turquie est discutée et commentée dans un sentiment peu favorable soit aux Monténégrins, soit aux puissances qui se sont interposées entre eux et la Turquie. Nous avons déjà dit que le cabinet de Vienne, tout en regrettant certainement que le débat n'ait pas pris une autre tournure, ne paraît pas cependant partager les appréciations des journaux autrichiens. Nous répéterons que si, du point de vue de la politique géné-

Digitized by Google

rale, son intérêt semble en souffrir pour le moment, sous un autre rapport la direction imprimée à cette affaire lui est, en dernière analyse, avantageuse. La reconnaissance de la suzeraineté de la Porte imposée au Montenegro avec l'appui du cabinet de Vienne aurait pu produire dans les provinces chrétiennes de la Turquie d'Europe une agitation extrême, qui eût été pour lui un embarras. Il eût, dans tous les cas, partagé l'impopularité de cette pression. Il était dans le vrai en 1853, lorsqu'il envoyait le comte de Linange à Constantinople pour éclairer la Turquie sur les dangers d'un envahissement du Montenegro, et qu'il obtenait d'elle un arrangement basé sur le maintien du *statu quo*. La France, qui a dû prendre le rôle auquel l'Autriche renonçait de propos délibéré, n'a fait que procéder d'après le principe qui avait inspiré la mission du comte de Linange, en demandant une délimitation sur la base du *statu quo* de 1856, et sauf les conséquences générales de cette interversion des rôles que le cabinet de Vienne ne peut reprocher qu'à lui seul, le résultat sera le même : l'ordre sera rétabli sur le point où il importe à un si haut degré à l'Autriche qu'il ne soit pas troublé.

Quel a été dans cette circonstance l'objet spécial du gouvernement français? Nous croyons qu'il n'est nullement nécessaire d'être initié au secret des chancelleries diplomatiques pour se rendre compte de la conduite qu'il a adoptée. Il a suivi la voie qu'indiquait le simple bon sens; il a voulu arrêter la Turquie sur la pente dangereuse d'une entreprise qui pouvait être extrêmement humiliante, si elle ne réussissait pas, et qui, en cas de succès, devenait nécessairement odieuse. Il a voulu rester fidèle à la seule politique possible pour lui dans les affaires d'Orient, et qui consiste à défendre la Turquie non-seulement contre ses ennemis du dehors, mais contre ses propres erreurs, et notamment contre celles de toutes qui pourraient lui être le plus funestes, les erreurs de conduite dans ses rapports avec les populations chrétiennes. Certainement, s'il est une puissance qui ait ce droit, c'est la France. Elle l'a chèrement acquis, et il faut convenir qu'elle l'a exercé avec modération. Devant l'opposition irritante que ses conseils ont rencontrée à Constantinople dans la plupart des questions relatives à l'exécution de la paix, elle aurait pu légitimement ne pas conserver toujours le calme qu'elle a montré, et si, dans la nouvelle crise suscitée par l'expédition contre Grahovo, elle a pris une attitude plus sévère, l'urgence de la situation justifiait le langage pressant qu'elle a tenu et la démonstration maritime dont elle l'a appuyé.

Une méprise d'un autre genre vient d'être commise par le *Times* et à sa suite par quelques membres du parlement anglais à l'endroit de la France. Nous ne sommes point de ceux qui aiment à trouver le *Times* en défaut. Ce journal est une si puissante expression de la presse libre, il rend de tels services par l'abondance et la qualité de ses informations, il prête à la raison publique un si vigoureux concours, que nous saluerions plutôt dans ce colosse de la presse une véritable institution, dont l'influence dépasse les limites de l'empire britannique et profite à la liberté du monde. C'est dire assez le regret que nous avons éprouvé en voyant le *Times*, victime d'une lourde erreur, dénoncer les prétendus armemens de la France. Le *Times*, il faut bien le dire, depuis cette déroute de l'opposition qui a suivi la motion

Digitized by Google

Cardwell, participe au désarroi où cette fausse manœuvre a laissé les amis de lord Palmerston. On sait que le *Times* a dû sa puissance à la sagacité et à la souplesse avec laquelle il a su jusqu'à ces derniers temps s'adapter aux mouvemens de l'opinion. La raison de son immense crédit, c'est qu'il était le journal de l'opinion générale, le journal du public, et non le journal d'un parti. Le *Times* semble avoir dérogé dans ces derniers temps à cette indépendance absolue qui a été le secret de sa fortune. Il avait, par ses rédacteurs, contracté des liens étroits avec le ministère de lord Palmerston. On assure qu'un de ses collaborateurs les plus assidus et les plus puissans dans la polémique est M. Lowe; or M. Lowe n'emprisonne point ses remarquables talens dans la sphère de la presse anonyme, il est membre de la chambre des communes, et lord Palmerston l'avait attaché à son gouvernement en le nommant vice-président du bureau du commerce. M. Lowe, malgré ses fonctions officielles, n'avait point abandonné la rédaction quotidienne du *Times*. C'est en grande partie à cette liaison intime du *Times* avec l'ancien ministère Palmerston que l'on a attribué la véhémence avec laquelle ce journal a attaqué, à propos des affaires de l'Inde et de la motion Cardwell, le cabinet de lord Derby. Le public a pu s'apercevoir que, dans cette circonstance, le *Times* manquait à son rôle naturel, et devenait le journal d'un parti. Les intéressés, les hommes politiques qui étaient en butte aux violens assauts du *Times*, n'ont pas manqué d'ailleurs d'exciter à cet égard les défiances de l'opinion. M. Bright n'a pas craint, en pleine chambre des communes, de faire allusion aux liens personnels qui unissent le redoutable journal aux adversaires du cabinet : les rires de la chambre et les regards braqués sur M. Lowe traduisaient spontanément l'allusion. Le combat fini, M. Disraeli, dans cette fanfare triomphante qu'il a exécutée devant ses électeurs à Slough, a repris ce procès que l'opinion fait au *Times*, et a marqué de son trait fantasque et comique la fausse position du journal-géant. Ces petites blessures, venues à la suite de la mésaventure de la motion Cardwell, qu'il avait si chaudement épousée, ne sont qu'un léger accident dans les destinées du *Times*. Ce journal, nous n'en sommes point en peine, saura bien se raccommoder avec l'opinion et le succès du jour; mais il n'est pas encore remis, il n'a pas recouvré son aplomb : c'est évidemment à son indécision et à sa mauvaise humeur passagère qu'il faut attribuer sa boutade sur les armemens de la France.

Les dénonciations du *Times*, portées à la chambre des communes par sir Charles Napier, ont eu deux résultats heureux : elles ont été réfutées avec autorité par deux membres du ministère, M. Disraeli et sir John Packington, et elles ont provoqué un démenti catégorique du *Moniteur*. En prenant acte et se déclarant satisfait des explications de M. Disraeli, le *Times* cherche à placer les faits inexacts qu'il avait avancés sous la sanction d'une soi-disant notoriété européenne. La notoriété cependant lui donne tort. S'il est un fait notoire pour ceux qui ont suivi la discussion du budget de l'armée au corps législatif, c'est que, loin de vouloir augmenter cette année notre effectif militaire, le gouvernement était disposé à le diminuer dans une proportion excessive. La commission du budget elle-même, malgré son goût pour les économies, s'est émue de la disproportion que le gouvernement était dis-

Digitized by Google

posé à laisser entre les cadres et le nombre des hommes gardés sous les drapeaux, et c'est sur ces observations que le gouvernement a consenti à augmenter de quelques milliers de soldats l'effectif arrêté dans son premier projet. La notoriété réduit également aux proportions les plus modérées nos armemens maritimes. L'Angleterre, à la fin de la guerre d'Orient, est restée avec une flotte formidable; tout le monde sait au contraire que la guerre d'Orient avait laissé la France dans un état d'appauvrissement maritime sur lequel nous ne pouvions nous endormir sans manquer aux premières notions de la prudence et au sentiment de notre dignité. Nous avions à reconstituer notre matériel naval, nous avions à opérer la transformation de notre flotte en adaptant la vapeur à nos vaisseaux à voiles. C'est à ce travail de réparation et de reconstitution du matériel naval que se bornent les efforts de la France depuis la paix. Voilà la vérité des faits. Quant aux causes morales où le *Times* puise la justification de ses inquiétudes, nous ne les croyons pas plus réelles. Il faudrait enfin cesser d'attribuer à la France entière les manifestations intempérantes qui ont ému la nation anglaise il y a plusieurs mois. — Le poids des intérêts, le sentiment élevé de la civilisation, le bon sens honnête, auront toujours une influence prépondérante sur les résolutions de la France, et sont une meilleure garantie conte les inquiétudes que l'on s'efforce périodiquement de répandre en Angleterre que des millions gaspillés pour le stérile armement des côtes britanniques.

Nous avions laissé, il y a quinze jours, la politique intérieure de l'Angleterre dans une situation aussi bizarre que neuve, à laquelle on chercherait vainement des précédens à travers l'histoire parlementaire de ce pays. Cette situation se dessine chaque jour davantage dans le sens que nous avons indiqué. Elle est assez intéressante pour qu'il vaille la peine d'en marquer avec plus de précision les tendances caractéristiques.

Le cabinet de lord Derby ne sera décidément point un accident et un simple interrègne entre deux ministères de lord Palmerston. Il vivra du moins jusqu'à la prochaine session, et son existence donnera lieu à un déclassement et à un reclassement des partis qui divisent la chambre des communes. L'habile chef du ministère et du parti tory dans la chambres des communes a eu, comme tacticien, le mérite de comprendre le parti qu'on pouvait tirer de cette crise des alliances politiques. Il l'a peut-être hâtée en laissant voir, pendant la discussion de la motion de M. Cardwell, la perspective d'une dissolution; mais elle était depuis longtemps dans la nature des choses, et devait éclater inévitablement un jour. Elle n'a plus maintenant qu'à se développer : elle finira, lorsque de nouvelles combinaisons se seront formées et cimentées, par une infusion nouvelle et rajeunissante de séve démocratique dans l'antique constitution anglaise.

Le caractère actuel de cette crise parlementaire, c'est la scission opérée entre le groupe des libéraux indépendans et des radicaux et les divers groupes qui se rallient autour de lord Palmerston et de lord John Russell. Les froissemens qui ont peu à peu divisé ces deux grandes fractions du parti libéral anglais sont d'ancienne date : ils proviennent de questions de principes et de questions de personnes. La scission qui a son origine dans les questions politiques s'explique aisément. Il y a dans le libéralisme an-

Digitized by Google

glais des hommes considérables par l'étendue de l'intelligence et par les facultés oratoires, qui placent leur ambition plus haut que la possession du pouvoir, c'est-à-dire dans le succès de leurs idées de progrès et de réforme; il y a aussi dans le parti libéral des hommes également distingués, mais qui, habitués aux fonctions ministérielles, sont enclins à subordonner aux nécessités pratiques du pouvoir l'accomplissement des réformes et la marche du progrès. Tels sont, au premier rang, lord Palmerston, lord John Russell, avec le cortége de parens et d'amis qui depuis trente ans les accompagnent au ministère, et à leur suite la clientèle routinière qui obéit à leur direction. Il y a pourtant une distinction à faire entre ces deux hommes, remarquables à divers titres. Lord John Russell porte dans les questions intérieures une hardiesse et une persévérance qui le rapprochent davantage du corps des libéraux indépendans. C'est un vieux réformiste, toujours capable de se replacer au plus épais de la phalange progressiste par des résolutions soudaines et des coups de tête imprévus. Lord Palmerston au contraire, si téméraire, si actif, si acharné dans la politique étrangère, ne déguise guère la sceptique indifférence que lui inspirent les progrès politiques poursuivis à l'intérieur. Son dernier ministère a donné, sous ce rapport, aux libéraux indépendans, la mesure de lord Palmerston. Le noble lord s'était fait une tactique habituelle de battre les mesures présentées par les libéraux avec le concours des tories. C'est une représaille de cette manœuvre que les libéraux appliquent aujourd'hui à lord Palmerston en protégeant contre son opposition le cabinet de lord Derby. A cette pratique, qui a fini par lasser un grand nombre de libéraux, lord Palmerston joignait le tort de ne point épargner aux orateurs les plus éminens de cette section de son parti, à M. Bright surtout, les railleries humoristiques où il se complaît, et où il excelle avec une verdeur juvénile. M. Bright ne semble point avoir oublié ces plaisanteries caustiques, et il est devenu la hache des discours et des manœuvres de lord Palmerston. Nous arrivons ici aux griefs personnels des libéraux indépendans. Ces griefs n'attaquent pas seulement la froide fierté de lord John ou l'humeur sardonique de lord Palmerston, ils ont une portée plus élevée. Lord John et lord Palmerston ont pris l'habitude de laisser l'accaparement des fonctions ministérielles à un petit état-major aristocratique, éternellement composé des mêmes membres de leurs familles ou de leurs coteries intimes. La morgue exclusive des whigs est une des plus vieilles accusations qui aient été portées contre ce parti aristocratique et libéral; c'est encore l'objet des reproches que leur adressent les libéraux indépendans et les radicaux. Aussi ceux-ci semblent-ils décidés à profiter de l'occasion que leur fournit la situation des partis dans la chambre pour constater leur importance et contraindre désormais lord John Russell, lord Palmerston et l'aristocratie whig à compter à la fois avec leurs idées et avec leurs personnes.

La motion de M. Cardwell a été pour eux un prétexte tout naturel de montrer leur nombre et de faire sentir leur puissance. Lord Palmerston avait, à propos de cette motion, passé chez lui une revue de ses forces. Deux cents membres s'étaient rendus à son appel. Les libéraux indépendans opposèrent une contre-manifestation à la réunion de Cambridge-House. Ils se rassem-

Digitized by Google

blèrent dans un bureau de la chambre, dans le *committee-room* n° 11, local voué désormais à une célébrité historique. Ils étaient cent vingt, résolus à empêcher la formation d'un nouveau ministère Palmerston et à voter contre la motion de M. Cardwell. Cette réunion décida du sort de cette motion et assura l'existence du ministère Derby. Pour nous, qui pouvons juger ces mouvemens de partis avec un entier désintéressement d'esprit, nous regardons cette manifestation des libéraux indépendans et la scission temporaire qu'elle a opérée au sein du grand parti libéral comme un acte utile, et qui profitera au progrès politique et au rajeunissement des partis en Angleterre.

C'est notre conviction que dans un pays avancé, chez un peuple parvenu à sa majorité politique et qui se gouverne par l'opinion, les partis doivent passer alternativement du pouvoir à l'opposition. Cela est salutaire pour les politiques représentées par les partis, cela est bon pour les personnes qui dirigent les partis et sont appelées à exercer le pouvoir, cela est nécessaire pour réconcilier les diverses humeurs de l'opinion publique et les intérêts changeans qui la dominent tour à tour avec la conservation de la constitution en vigueur. La prolongation actuelle du cabinet de lord Derby et l'éloignement temporaire du pouvoir de lord Palmerston, de lord John Russell et des whigs, nous paraissent devoir être profitables à l'Angleterre à ce triple point de vue. Les tories, aux prises avec les nécessités du pouvoir, seront obligés de pactiser avec l'esprit réformateur de l'époque. Lord Palmerston, lord John Russell et les whigs, retombés dans l'opposition, se dérouilleront des routines de la vie officielle, et, pour reconquérir leur ascendant sur le parti libéral, seront poussés vers des progrès nouveaux. Voilà le profit des partis. Conférer, d'une part, les jouissances et la gloire du pouvoir à des hommes qui ont consacré leur vie aux affaires publiques, dont l'exercice du pouvoir fortifiera et complétera le talent, et qui accroîtront ainsi dans l'avenir le bataillon disponible des serviteurs capables du pays; laisser, d'un autre côté, les hommes d'état vieillis dans les fonctions se retremper quelque temps dans la vie privée, devenir plus accessibles aux exigences légitimes de leurs associés politiques, voilà la justice due aux personnes. Enfin ces changemens dans le personnel gouvernemental ne sont pas moins prescrits par l'intelligence des sentimens publics, par la connaissance éclairée du tempérament de l'opinion. L'humanité est de sa nature essentiellement dramatique. Dans les sociétés civilisées, le gouvernement n'est point seulement une affaire, la plus grande de toutes; il est encore un spectacle, et le plus intéressant de tous les spectacles. Aussi est-il dangereux pour les gouvernemens de jouer trop longtemps la même pièce avec les mêmes acteurs. Hélas! nous en avons fait nous-mêmes la triste expérience. Si le dernier ministère du roi Louis-Philippe n'avait pas duré huit ans, un changement forcé de cabinet eût-il été le signal d'une révolution?

Au surplus, les effets que nous attendons de la position respective des partis anglais commencent déjà à se produire. Le ministère de lord Derby paraît être disposé à faire des concessions libérales qu'on ne lui eût point arrachées dans l'opposition. La question de l'admission des israélites dans la chambre des communes va sans doute être résolue : les membres du ministère opposés à cette dernière conquête de la liberté religieuse font taire leurs

Digitized by Google

répugnances, et la chambre des lords se ralliera probablement à un bill de lord Lyndhurst qui permettra enfin au baron Lionel de Rothschild de prendre possession du siége que les électeurs de la Cité de Londres lui ont donné à la chambre des communes. Les libéraux indépendans ont obtenu dans cette chambre plusieurs succès, soit avec le concours, soit par l'abstention silencieuse des ministres. Ainsi sir John Trelawny a fait voter un bill sur l'abolition des taxes levées pour la construction des églises, des *church-rates*, taxes odieuses aux dissidens, que par une injustifiable anomalie l'on oblige à concourir à l'entretien d'un culte auquel ils sont étrangers. Ce bill, voté par les communes, sera sans doute rejeté par les lords; mais ce premier succès des adversaires des *church-rates* mûrit la question et accélère l'inévitable succès de cette réforme. Trois discussions et trois votes importans ont entamé partiellement la question de la réforme électorale. C'est d'abord l'abolition de ce qu'on appelle en Angleterre la *qualification*, ce que nous appelions le cens d'éligibilité exigé des candidats à la députation. Désormais les membres de la chambre des communes ne seront plus tenus de justifier de la quotité de propriété qui était censée assurer leur indépendance. Cette justification de propriété était souvent illusoire ou vexatoire, et le gouvernement, par l'organe de M. Walpole, y a renoncé. Une seconde question électorale plus importante, qui a été soulevée par la motion annuelle de M. Berkeley, a servi aux libéraux indépendans pour indiquer aux whigs le terrain sur lequel ils leur offraient la paix ou la guerre. C'est la question du *ballot* ou du scrutin secret substitué au vote public dans les élections. M. Bright a prononcé dans cette discussion un de ses meilleurs discours, et c'est lui qui a posé aux whigs les conditions de l'alliance. Lord John Russell ne s'est pas rendu à cet appel; il a combattu le *ballot*. La motion a été rejetée, mais elle a obtenu la plus forte minorité qu'elle ait encore réunie. Enfin M. Locke King a vu la majorité se prononcer en faveur de la seconde lecture du bill qu'il présente chaque année pour modifier le cens électoral dans les comtés. Ces discussions, auxquelles les membres les plus importans du ministère n'ont pas pris part, préludent à la grande mesure d'une nouvelle réforme électorale que le ministère se dispose évidemment à présenter dans la prochaine session. La réforme électorale, si des événemens imprévus ne l'ajournent point encore une fois, sera le grand débat anglais de l'année 1859, et c'est la question qui rétablira les classifications régulières des partis.

Si M. Bright et ses amis n'ont pas à se plaindre jusqu'à présent des résultats de l'évolution parlementaire qu'ils ont accomplie, il est juste de reconnaître que le ministère de lord Derby, par le zèle qu'il a déployé dans la conduite de certaines questions diplomatiques et par les succès qu'il a obtenus, a mérité les suffrages des membres impartiaux et indépendans du parlement. Lord Malmesbury a été notamment habile et heureux dans l'affaire des mécaniciens anglais et du *Cagliari*. Il serait à désirer que l'arrangement de cette délicate affaire, dans laquelle les bons offices de la France ont secondé les efforts du cabinet anglais, fût un acheminement au rétablissement des relations diplomatiques entre la cour de Naples et les puissances occidentales. Malgré l'émotion causée aux États-Unis par les visites vexatoires que les croiseurs anglais de la côte de Cuba ont fait subir à

Digitized by Google

des navires américains, émotion qui a eu d'abord un sérieux retentissement à la bourse de Londres, ce nouveau conflit n'aura pas de suites graves. Avec une unanimité merveilleuse et qui révèle leur bens pratique, les Anglais dans le parlement et dans la presse se sont montrés disposés à donner sur ce point à leurs turbulens cousins d'Amérique toutes les satisfactions raisonnables. L'opinion en Angleterre commence à se lasser des sacrifices et des tribulations que s'impose la marine anglaise pour faire la police répressive de la traite des noirs. On ne doute guère que les navires américains visités sur la côte de Cuba ne se livrassent au commerce des nègres. Que les Américains importent des nègres chez eux, si cela leur convient, disent certains organes radicaux anglais, il n'y a qu'à les laisser faire. Les embarras que leur suscitera l'augmentation de la population noire vengeront assez sûrement la cause de l'humanité. C'est peut-être le moyen le plus court de hâter aux États-Unis l'abolition de l'esclavage.

S'il est en France un ordre d'intérêts qui, dans ces derniers temps, ait eu à souffrir de ce malaise de l'opinion dont nous parlions en commençant, ce sont assurément les intérêts financiers. La vaste diffusion des valeurs mobilières qui s'est opérée depuis peu d'années a créé en France une classe de capitalistes éminemment sensible aux fluctuations de la fortune publique, parce qu'elle éprouve à la fois et dans tous ses rangs le contre-coup d'influences dont la nature lui est inconnue, et qu'elle subit passivement dans la dépréciation de sa fortune. Les esprits sensés qui ont observé le mouvement des affaires depuis 1852 ont accusé d'exagération dans l'optimisme les spéculations qui ont signalé le début de cette période; nous croyons que l'on pourrait reprocher une exagération en sens contraire au découragement qui depuis le commencement de cette année s'est emparé des spéculateurs et des capitalistes. Nous reconnaissons que les circonstances politiques ont pu avoir sur ce découragement une influence sérieuse; mais nous ne pensons point qu'il soit possible de le justifier par des raisons puisées dans un examen attentif de la situation financière. La France a traversé sans doute depuis huit mois une crise commerciale qui n'a point eu d'analogue dans le passé : cette crise a restreint les travaux de notre industrie, les opérations de notre commerce; mais un autre résultat de la crise a été de dégager beaucoup de capitaux de la liquidation des anciennes opérations, et d'augmenter par cela même la masse des capitaux disponibles prêts à s'engager dans des placemens nouveaux. La crise commerciale de la fin de l'année dernière ne suffit donc point à expliquer l'abstention défiante des capitaux et la dépréciation continue des grandes valeurs mobilières qui représentent une portion si considérable de la richesse française. Il faut avouer d'un côté que le vrai mal de cette situation fausse est un mal d'opinion; mais si d'un autre côté l'on observe les conséquences de ce mal d'opinion, si l'on considère que non-seulement il propage et entretient un mécontentement vague dans la couche la plus sensible et la plus active de la société, mais qu'il mine le crédit d'une de nos industries les plus vitales, l'industrie des chemins de fer, et qu'il tend à restreindre les ressources nécessaires à l'achèvement de notre réseau, on voit qu'il est urgent de porter remède à cette erreur des esprits. On annonce que le gouvernement y travaille sérieu-

Digitized by Google

sement, et qu'il ne tardera point à adopter des mesures qui seraient de nature à rendre la confiance et la sécurité aux propriétaires des actions de chemins de fer.

Chose curieuse! le découragement du public touchant l'avenir financier des chemins de fer a commencé au moment même où l'état, par le remaniement des concessions effectuées l'année dernière, arrêtait et consolidait définitivement le partage de notre réseau entre six grandes compagnies. Or, en établissant ce système de concentration, l'état assurait l'avenir des actionnaires des compagnies existantes, puisqu'il les protégeait contre toute concurrence future, et que c'était surtout par la concurrence, l'exemple de l'Angleterre en faisait foi, que pouvaient être compromis les capitaux engagés dans ces entreprises. Il avait fait plus : dans un esprit de prévoyance et de justice, pour empêcher que les sections nouvelles, dont l'exploitation au début est toujours plus coûteuse et moins rémunératrice, ne vinssent peser sur les revenus acquis aux actionnaires par l'exploitation de l'ancien réseau, il avait, pour un laps de temps considérable, admis la séparation du compte d'exploitation des anciennes lignes d'après lequel se partageaient les profits acquis aux actionnaires et le compte d'exploitation des sections nouvelles. Chose curieuse, nous le répétons, ces sages précautions, inspirées par une sollicitude éclairée pour les capitaux engagés dans l'industrie des chemins de fer, ont été le point de départ de la défaillance de ces capitaux. Des fantômes de toute sorte ont été évoqués pour les effrayer sur le fardeau des concessions nouvelles. Les nouvelles lignes ne rapporteraient point des revenus proportionnés aux dépenses de construction qu'elles coûteraient; le déficit que creuserait l'exploitation des embranchemens, vainement reculé par la séparation des comptes, dévorerait un jour les dividendes des actionnaires. C'en était fait des chemins de fer français. Ils étaient destinés au même sort que les chemins du royaume-uni. Démoralisé par ces prédictions répétées partout et sur tous les tons, l'esprit d'association était sur le point de faire défaut à l'achèvement de ce merveilleux système de voies de communication et de transport qui, même incomplet, a déjà donné une si puissante impulsion à la fortune de la France!

Si les intentions du ministre des travaux publics sont telles qu'on les représente, nous espérons qu'il aura enfin raison de ces inquiétudes et de ces doutes. Le plan que l'on prête au gouvernement consisterait en effet à détourner cette menace inconnue que l'on fait peser, aux yeux des actionnaires, sur l'avenir des nouvelles lignes à construire. Pour cela, il recourrait à la combinaison qui a été déjà si efficace à l'origine des entreprises de chemins de fer parmi nous, à la garantie d'intérêts donnée par l'état aux capitaux engagés dans la construction des lignes nouvelles. Avec cette garantie d'intérêts que l'état n'aura probablement pas plus à appliquer en fait aux sections nouvelles qu'il n'a eu à la réaliser pour les lignes mères, tous les doutes, toutes les incertitudes s'évanouissent, et les intérêts immenses attachés aux destinées de nos compagnies de chemins de fer sont assurés de leur avenir. C'est un remède d'opinion contre un mal d'opinion. Il ne nous reste qu'à faire des vœux pour que la décision du gouvernement à cet égard soit promptement arrêtée et communiquée au public. E. FORCADE.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE

Lorsqu'en 1631, Théophraste Renaudot, avec la protection du cardinal de Richelieu, fondait le premier journal qui parut en France, le rôle réservé à la presse était encore bien vague; rien ne faisait présager les immenses services qu'elle allait rendre à la pensée et à l'industrie humaines, ni surtout les droits éternels que ces services devaient lui assurer. Quoiqu'il soit de mode aujourd'hui de dédaigner, d'attaquer même, en niant jusqu'à son utilité, cette publicité périodique à laquelle la France doit sa vie parlementaire et sa véritable gloire, je crois qu'il serait puéril de relever un système de dénigrement qui est loin d'avoir pour excuse le désintéressement ou la bonne foi de ses partisans. « Avec celui qui me demande quel est l'intérêt de l'Angleterre à ce que la Russie possède ou non Constantinople, je ne discute même pas! » s'écriait lord Brougham. La presse est également une de ces grandes réalités sur le principe desquelles la discussion n'est pas permise. Sans doute il est possible de voir son importance momentanément et en apparence amoindrie; mais que peut-on en conclure contre elle? Par le fait même des événemens qu'elle doit apprécier, devenue un instrument de lutte, elle est sujette à être parfois accablée, mais non vaincue.

Les plus grandes choses souvent ne sont à l'origine que de petits faits successivement élargis par la généralité des applications ou par le vaste appareil des conséquences. Sur la multitude de graines que peut produire une fleur, quelques-unes seulement rencontrent un peu de poussière, et y germent; les autres se perdent on ne sait où, avec leur embryon. Le hasard est pour beaucoup dans tout cela. Sait-on à quel caprice d'oiseau, à quel souffle de vent, tel chêne a dû de s'élever en tel endroit? L'apparition des idées nouvelles a pour cause première la transformation des besoins les plus généraux, mais pour condition nécessaire la pression des circonstances. La presse (et par ce mot je n'entends pas seulement la feuille imprimée, mais la propagation des idées, de quelque manière qu'elle se fasse), la presse est un des faits qui correspondent toujours exactement aux nécessités actuelles, qui par conséquent ne sont jamais en dehors des circonstances. C'est qu'il n'y a pas de société possible sans opinion publique, et que porter atteinte aux manifestations de celle-ci, c'est compromettre le salut de celle-là. Soutenue ainsi par le système social et le soutenant en même temps, la presse se distingue par un caractère de nécessité permanente de ces grandes idées qui n'apparaissent qu'à des momens variables. Elle suit l'opinion publique en même temps qu'elle la gouverne, elle grandit avec elle, et ne perd de sa force que le jour où cette opinion perd de sa dignité.

Ainsi apparaît-elle à distance et dans l'ensemble de ses résultats. A l'examiner de plus près, on n'est que plus frappé de sa grandeur en présence des obstacles et des difficultés qu'ont à surmonter ceux qui concourent à cet immense travail. Rien mieux que le journal ne réussit à faire rapidement ressortir les écrivains qu'il met en lumière, et ce succès même est souvent une redoutable épreuve. Cette opinion publique, qui est leur appui, leur

Digitized by Google

gloire, leur consolation, est en même temps leur abîme, leur désespoir, leurs gémonies. Il leur faut supporter toute la responsabilité des vérités qu'ils démontrent, soit que la mauvaise logique de la foule en exagère l'application, soit que sa mobilité, en donnant raison à des faits opposés, aille jusqu'à les transformer en erreurs publiques, j'allais dire en crimes. Encore est-ce quelque chose que de tomber de haut et devant tous; mais les alternatives secrètes de découragement et d'espoir, les luttes intérieures et quotidiennes, n'est-ce pas le rocher de Sisyphe, remonté sans cesse, sans cesse retombant? Où trouver des compensations? Il faut se réfugier dans la seule conscience de ses droits, dans la tâche qui reste à remplir, dans les dangers même qui l'entourent. Et certes il faut avant tout s'armer de courage et de foi, car si, au milieu de la carrière, on vient à jeter un regard derrière soi, je ne sais si la satisfaction du devoir accompli, si intime qu'elle puisse être, n'est pas surpassée par la profondeur d'un inévitable découragement.

Ces réflexions nous sont inspirées par la préface dont M. de Sacy a fait précéder deux volumes d'articles qu'il vient de réunir et de publier (1). M. de Sacy, qui n'a jamais voulu être autre chose « qu'un journaliste, » à qui cette seule qualité a ouvert les portes de l'Académie française, est l'un des plus anciens rédacteurs d'une feuille quotidienne dont l'honneur est d'avoir toujours conservé dans la même mesure ses traditions politiques et littéraires. Depuis 1828, époque où il entra au *Journal des Débats,* sous le ministère de M. de Martignac, M. de Sacy est resté sur la brèche, et, en compagnie d'hommes éminens, il a continué de combattre pour des convictions qu'il est doublement honorable de partager à une époque où il est si facile de compter le petit nombre d'organes périodiques qui n'ont pas dévié de leur voie. Le libre examen, le régime constitutionnel et parlementaire sont demeurés pour ceux-là les conditions idéales et les ressorts nécessaires de tout gouvernement. Ce n'est pas, nous pouvons le dire, sans d'amères déceptions, sans de cruelles tristesses, qu'il est possible de persévérer dans un rôle dont le moindre inconvénient est de provoquer le dédaigneux sourire des adorateurs du succès. En retraçant en quelques pages sa carrière de publiciste, M. de Sacy remarque particulièrement que la révolution de 1830, nécessaire cependant, amena dans son esprit de profondes défiances. Depuis lors, ce qu'il combattit surtout, ce fut l'esprit révolutionnaire. Ce mot n'est peut-être pas très juste, ou du moins contient-il une ellipse qui devrait être interprétée. Il faut comprendre que M. de Sacy a combattu l'esprit despotique appliqué à la révolution et non pas les tendances rénovatrices, indispensables à tout progrès, dont il a été lui-même le champion à certains jours. Oui, ce qu'il a combattu, ce n'est certainement pas la base de ses convictions et des nôtres, ce n'est pas l'esprit de Voltaire, de Mirabeau, encore moins celui qui présida aux journées de 1830 : c'est l'esprit d'autorité absolue et aveugle, de quelque part qu'il vienne, aussi terrible et aussi aveugle lorsqu'il s'appuie sur la multitude que lorsqu'il n'a pour raison d'être que le caprice d'un seul.

Depuis quelques années, M. de Sacy s'est retiré forcément de la discussion

(1) 2 vol. in-8°, Didier.

Digitized by Google

quotidienne et politique, et il a comblé ses loisirs obligés par les essais littéraires qu'il offre aujourd'hui au public. Sur ce terrain, l'honorable membre de l'Académie française nous semble moins heureux que sur le terrain politique. J'avoue que ce n'est pas sans étonnement et sans chagrin que j'ai lu dans sa préface cette phrase qui, dominant un recueil d'études littéraires, ne peut nous laisser indifférens : « Il y a une foule de livres très bons que tout le monde connaît et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. » Que M. de Sacy, homme du monde et écrivain politique, avoue ses préférences exclusives pour les vieux modèles, je l'admets volontiers, non sans quelque réserve toutefois; mais que M. de Sacy, après avoir accepté les devoirs de la critique quotidienne, affiche ainsi à l'égard des œuvres modernes un parti-pris d'éloignement, je ne comprends plus ce que je suis tenté d'appeler une inconséquence littéraire. Sur quelles frivolités alors, indignes des honnêtes gens, s'est donc exercé le talent des Villemain, des Sainte-Beuve, des Gustave Planche? Quoi! vous passez sous silence toute la littérature du XIXe siècle et ce qui fait sa plus grande gloire, la poésie et le roman! Quoi! aucun nom à qui vous puissiez accorder des éloges, même tempérés? Ni Victor Hugo, ni Alfred de Musset, ni Mme Sand! Et vous accorderez quinze pages à je ne sais quels *morceaux choisis de littérature* qui ne sont en définitive que l'œuvre d'un compilateur souvent peu intelligent! La liste des auteurs vers lesquels vous poussent sans relâche vos instincts classiques est sans doute bien choisie; pourquoi cependant parmi ces écrivains assez nombreux ne voyons-nous pas le plus grand de tous, Molière? Je sais pourquoi vous ne l'aimez pas, c'est par la même raison qui vous fait préférer Racine à Corneille, *Athalie* à *Polyeucte*. Molière n'est pas consolant, dites-vous; mais Pascal, un de vos préférés, est-il plus consolant que Molière? Et pour la fermeté des idées, l'auteur de *Tartufe* et de *Don Juan* n'est-il pas à la hauteur du philosophe qui n'eut pas le courage complet de sa philosophie?

Le système exclusif adopté par M. de Sacy dépouille ses études littéraires de ce qui devrait en constituer le principal intérêt, l'opportunité. Procéder ainsi, n'est-ce pas condamner en littérature les doctrines qu'on soutient en politique, et trop oublier que le progrès est parallèle dans toutes les manifestations de l'intelligence humaine? Chaque époque apporte avec elle de nouveaux élémens qui transforment certains côtés de l'art, et donnent aux nouvelles faces de la pensée une raison d'être logique et supérieure à toute critique. Pour ne citer qu'un écrivain sur le mérite duquel par exemple tout le monde est d'accord, est-ce que Théodore Hoffmann ne représente pas une imagination entièrement indépendante de la tradition? Et sans parler d'artistes souverains et entièrement créateurs, n'y a-t-il pas des esprits secondaires sur lesquels il n'est pas permis de passer dédaigneusement, sinon parce que leurs œuvres ont un mérite intrinsèque dont il faut absolument tenir compte, du moins parce qu'elles représentent, à leur insu même, les tendances de leur époque, et qu'elles reflètent en tout ou en partie les dispositions de l'esprit public?

Voici par exemple un roman de M. Ernest Feydeau (1) où le style et la

(1) 1 vol. in-12, Amyot.

Digitized by Google

composition ne me paraissent pas irréprochables, mais qui n'est pas indigne de louange à une époque où la production littéraire est si mince. Il y a d'abord dans ce livre une sobriété d'action et de personnages un peu étudiée peut-être, et qui fait un heureux contraste avec ces récits où sont prodigués les accessoires et les comparses. C'est une scène de la vie réelle, que l'auteur a tâché d'abstraire le plus possible de la réalité en lui imprimant ce cachet de généralité que Benjamin Constant a, par le même procédé, donné à *Adolphe*. Séparé de l'éloquente interprétation de Gustave Planche, *Adolphe*, à son origine, eut besoin, pour réussir, de répondre à cette disposition intime des esprits qui avait fait le succès de *Werther*, et qui, en s'élevant de plus en plus vers la pure contemplation, devait faire quelques années après le succès des premières *Méditations*. Pour moi, le meilleur et le plus complet de ces écrits qui analysent le tempérament moral de toute une époque est un livre qu'on ne cite guère aujourd'hui, bien qu'il soit suffisamment connu, *la Confession d'un Enfant du siècle*. La difficile intelligence de ce livre, plus moral et plus profond que tous les aphorismes de Vauvenargues et de Pascal, paraît réservée à un petit nombre d'adeptes qui savent creuser la lettre et trouver, sous des détails en apparence exclusifs et singuliers, toutes les variations, toutes les défaillances, tous les combats de cette personnalité morale, particulière à notre siècle, dont Alfred de Musset fut par lui-même le type le plus réel.

En disant que *Fanny* appartient à la même famille, je ne prétends pas, tant s'en faut, mettre le livre de M. Feydeau au même rang que celui d'Alfred de Musset. La différence du style, ce laisser-passer purement littéraire sans doute, mais indispensable, s'y oppose. M. Feydeau a d'ailleurs trop spécialisé son sujet pour qu'il soit possible de le généraliser au-delà de certaines limites. Il a pris pour texte un fait qu'on a déjà souvent traité, et de toutes les façons, l'adultère. En reconnaissant que le choix d'un pareil sujet crée à l'auteur de graves difficultés, il faut aller droit au livre et ne désespérer en aucun cas d'y trouver quelque chose de nouveau. L'adultère est, comme l'amour, un fait toujours semblable à lui-même, mais que les individus, les circonstances, les motifs qui l'accompagnent peuvent et doivent éternellement varier. Pour que le sujet soit neuf, il faut donc qu'il soit soutenu par une idée nouvelle, ou du moins par les nouvelles faces d'une idée déjà vulgarisée. L'idée du nouveau roman est le dégoût de l'adultère. Or ce que l'auteur imagine pour inspirer ce dégoût, ce n'est pas le repentir, effet très moral, mais peu vrai; ce n'est pas la lassitude réciproque, résultat plus vrai que le précédent, mais souvent étudié : c'est l'adultère lui-même heurtant l'égoïsme, excitant la jalousie, contrariant sans cesse la personnalité de celui qui en jouit, et par la succession de ses hontes secrètes, par les déchirures continuelles faites à son orgueil, le contraignant à tout abandonner et à chercher dans la solitude un repos qui le fuira toujours. En faisant abstraction des autres causes qui peuvent amener le dégoût dans l'adultère, M. Feydeau a grandi son sujet, loin de le diminuer. En la débarrassant d'influences secondaires, en la mettant en dehors des circonstances contingentes, il a seulement opposé l'individualité humaine à elle-même, il l'a montrée se combattant elle-même et ne cherchant qu'en elle ses armes les

Digitized by Google

plus meurtrières. Il a ainsi fait ressortir d'une certaine façon toute la puissance de notre être intérieur, où chacun peut trouver, sans autre aide que la propre transformation de ses sentimens, son plus cruel ennemi. En un mot, souffrir de la possession par la possession, voilà ce qui résume toute l'étude.

D'ordinaire la possession amène la satiété, ou du moins l'habitude émousse le plaisir : tel est le cours naturel des choses humaines. Ici l'ennui de l'esprit est produit par d'autres causes. Le doute, loin de s'attaquer au plaisir défendu, s'attaque à la personne qui en est la source. Roger se tâte, s'examine : il n'a pas de remords, il n'en a pas soupçonné davantage chez sa maîtresse. Cette simple constatation est l'origine de son supplice. C'est alors que ses joies commencent à être empoisonnées par le *nescio quid amari* dont parle Lucrèce. Sa maîtresse n'a pas de remords; elle devrait en éprouver, pense-t-il. Et de ce qu'elle est toute à lui, il s'irrite. La vue du mari de Fanny vient le plonger dans un nouvel ordre de souffrances. Pourquoi l'a-t-elle trompé? se demande-t-il. Il ne songe pas à la belle et simple réponse qu'elle peut lui faire, qu'elle lui fera plus tard : parce que je t'aimais! Cette idée calmerait sans doute sa vanité, mais ce n'est pas de lui-même qu'il doute, c'est d'elle. Fanny l'a aimé pour changer ou pour compléter son idéal; l'inquiétude de Roger le fait se blesser lui-même dans sa vanité, et, comme il ne peut consentir à porter seul la peine de cette blessure, il tourmente cette femme. Sa jalousie l'emporte, il la questionne, et cette curiosité lui enlève jusqu'à l'ombre du doute : Fanny, obligée de se partager entre son mari et lui, descend du piédestal où il l'avait placée. Dès lors l'amour de cœur se change peu à peu en un amour de tête où la jalousie est tout. L'égoïsme, cette loi de notre nature qui domine tous nos actes et que nous essayons en vain de voiler, possède entièrement Roger. Il vient à découvrir que Fanny a des raisons pour se plaindre de son mari, et cette découverte ne lui inspire ni pitié, ni redoublement de tendresse. « Dans ma démence, s'écrie-t-il, il me semblait que l'amour de Fanny perdait d'autant plus de son prix qu'elle était plus malheureuse. » Comment aussi ne reconnaîtrait-il pas chez les autres son propre égoïsme, quand, demandant à sa maîtresse de s'enfuir avec lui, il la voit hésiter, penser à ses enfans, à son mari même, puis refuser? Il lui arrache cependant une promesse qui doit la séparer de son mari, tout en vivant sous le même toit; mais à son tour l'amour de cet homme pour une femme étrangère inspire la jalousie de Fanny, qui, tout en trompant son mari, ne veut pas être trompée par lui. Craignant d'être quittée, elle est obligée de violer la promesse qu'elle a faite à Roger. Celui-ci, à qui cette dernière croyance vient à manquer, n'a plus la force de rien supporter. Il voudrait revenir aux jours passés qu'il ne le peut plus. L'ambition de ses désirs, les exigences et les tyrannies de son égoïsme lui ont créé des besoins que ni Fanny, ni une autre femme ne peut plus satisfaire. Et pour avoir manqué d'abord aux conventions sociales, pour avoir ensuite, dans cet amour illicite même, manqué aux devoirs moraux, il ne sait plus où se prendre, et va dans la solitude expier la recherche d'un idéal dont les rapports humains lui ont démontré trop tard le néant.

Nous n'avons pas tenu compte de certains détails (ils sont rares cependant)

Digitized by Google

que M. Feydeau eût mieux fait de laisser deviner au lecteur; ce qui importait, c'était la seule conception d'une œuvre que l'auteur a justement appelée une étude. C'est un livre où l'analyse intervient, mais où la méthode analytique fait encore défaut. Ce qui lui manque, ce ne sont pas des épisodes, ils sont en nombre suffisant : c'est le style. On est d'autant plus frappé de ce défaut que le style de M. Feydeau dans *Fanny* n'est pas véritablement le sien : c'est un style imité, maniéré, auquel il a voulu donner une couleur particulière qui n'est pas dans son tempérament, et qui l'entraîne parfois à de singulières naïvetés d'expression. Si M. Feydeau veut continuer à faire du roman, il a tout intérêt à ne pas imiter le style d'une certaine école raffinée qui met des paillettes à tout ce qu'elle touche : témoin *le Roi Voltaire* (1) de M. Arsène Houssaye.

M. Houssaye est un homme d'un esprit aimable sans contredit, et la grâce mignarde ne lui manque pas; mais il n'a pas de véritable science. Il aime ce qui est beau et grand, mais il l'aime à sa façon; il ne comprend guère que le côté brillant, que la forme extérieure des belles et grandes choses. Ne lui demandez pas des idées, encore moins une théorie. Pour lui par exemple M. Émile Augier et M. Ponsard sont de la même école. En outre il est certain que M. Houssaye a des convictions philosophiques encore moins arrêtées que ses convictions littéraires, et c'est pour toutes ces raisons que personne moins que lui n'était propre à faire une étude générale sur Voltaire. L'auteur de *Candide* devait doublement tromper son historiographe, d'abord par le côté brillant de sa vie, ensuite par le vague apparent de sa philosophie. Ce que la plume de M. Houssaye nous a déjà donné pouvait faire ainsi préjuger du livre qu'il allait publier, et le livre n'a pas trompé ce que je ne veux pas appeler mes espérances. Certes c'est bien Voltaire que M. Houssaye nous montre. Il est né en 1694, et sa dynastie devance celle des Pharaons; il s'est incarné comme Satan dans tous les esprits; il est à la fois Moïse, Hésiode, Aristophane, Lucrèce, César, Lucien, Luther!... Enfin c'est le Voltaire des gens du monde, c'est-à-dire un Voltaire apocryphe. — La plus curieuse transformation que M. Houssaye ait fait subir au roi Voltaire, c'est, après lui avoir donné pour prédécesseur Louis XIV, de lui donner pour successeurs Napoléon et M. Edmond About. De ces deux plaisanteries, je ne relèverai que la première. Napoléon continuant Voltaire! J'avais bien raison de refuser des idées sérieuses à l'auteur de *Philosophes et Comédiennes*. C'est en s'amusant, avec de pareilles antithèses, à relier entre elles des ressemblances gratuites qu'on arrive encore à faire de l'auteur du *Dictionnaire philosophique* une espèce de philosophe platonicien. Il ne faut pas chercher à relever Voltaire de certaines choses : il n'en a pas besoin. Son fameux vers sur la nécessité d'un Dieu va de pair avec certaines tirades de la tragédie de *Mahomet*. N'est-il pas ridicule que M. Houssaye prête à Voltaire des inspirateurs tels que saint Jean et saint Augustin, et qu'il le fasse s'écrier : « O mon Dieu! je te cherche, où es-tu? » en se promenant dans son parc? Que Voltaire ait été un grand seigneur philosophe, je l'admets. En écrivant l'*Essai sur les Mœurs*, il n'avait pas le peuple en vue, non plus que Brutus en tuant César; mais il

(1) Un vol. in-8°, Michel Lévy.

Digitized by Google

ne pouvait pas travailler pour le peuple à une époque où la classe moyenne n'était pas encore constituée. Napoléon successeur de Voltaire! Mais M. Houssaye le dit lui-même, quand Napoléon tomba, ce fut Voltaire qui détermina sa chute. Voltaire ne représentait-il pas, dans la classe moyenne émergée avec Mirabeau, la liberté, la tolérance, la discussion, tandis que le peuple, aveuglé de gloire, combattait pour l'homme du 18 brumaire? — Voltaire est certainement peu connu de ceux mêmes qui aiment à aller chercher de l'ombre sous son nom. Qu'on soit avec lui ou contre lui, il faut le discuter sérieusement; sinon, lorsqu'il s'agit d'écrire un volume à l'éloge de ce grand railleur, on arrive à des naïvetés comme celle-ci : « Il a les vertus de l'apôtre, mais il n'a pas la poésie des paraboles et du style évangélique. » Cependant le livre de M. Houssaye est singulier et amusant; il donnera certainement des vues profondes, des opinions faciles et beaucoup d'esprit à ses nombreux lecteurs!... Quelques-uns peut-être s'étonneront que l'auteur ait daté sa préface du quatre-vingtième anniversaire de la mort de Voltaire. Encore un éloge funèbre comme celui-là, et Voltaire, passant par *toutes* les phases de la métempsychose, sera rendu méconnaissable. — « Tout cela est bel et bon, dit Candide, mais cultivons notre jardin. »

Avons-nous été trop sévère pour une œuvre dont l'auteur dit lui-même : « Ne voyez dans ce livre que le sentiment d'un poète sur une philosophie qui a renouvelé le monde,... mais je n'en suis pas plus voltairien pour cela? » Que signifient alors ces apothéoses, sinon exagérées, du moins mal raisonnées, et qu'on a le droit, d'après ces paroles, de ne pas croire sincères? C'est avouer qu'on se laisse éblouir sans se laisser convaincre, et le moindre inconvénient de cette faiblesse est de donner naissance, par réaction, à je ne sais quels pamphlets grotesques où toute la philosophie moderne est insultée d'une manière que je m'abstiens de qualifier. *Les Philosophes au Pilori*, tel est le titre que porte l'un de ces libelles, m'ont rappelé une toile assez connue où les illustres martyrs de la pensée de tous les pays et de tous les siècles sont attachés sur un échafaud que gardent ces quatre monstres, ces quatre tyrans : la Misère, la Violence, l'Ignorance et l'Hypocrisie.

La philosophie heureusement n'en est pas encore réduite à invoquer contre ses adversaires le secours de la fantaisie; les argumens de la discussion demeurent toujours ses meilleures armes. Je n'en veux pour preuve que le remarquable livre que vient de publier M. Ausonio Franchi sous ce titre : *le Rationalisme* (1). M. Ausonio Franchi, directeur du journal *la Ragione*, qui se publie à Turin, s'est déjà fait connaître par de bons travaux sur la philosophie kantienne, dont il est au-delà des Alpes le plus actif propagateur. Il s'est fait surtout remarquer par la précision de son raisonnement et l'excellence de sa méthode. Que faut-il entendre par rationalisme? C'est la première question qu'il se pose et que nous devons nous poser avec lui. Ce n'est pas le rationalisme d'une certaine école allemande, qui tend à l'impossible conciliation de la Bible avec la science moderne et avec la raison. A ce sujet, les opinions intéressées de l'illustre Cuvier ne doivent pas nous aveugler, et si elles n'étaient contredites par ses travaux mêmes, elles

(1) 1 vol. grand in-12; Paris, Bohné et Schultz.

Digitized by Google

trouveraient de suffisantes réfutations dans les inductions géologiques et zoologiques des Geoffroy Saint-Hilaire et des Élie de Beaumont. Ce n'est pas le rationalisme français, qui, théorie toute psychologique et non religieuse, n'a été qu'une réaction contre la doctrine qui fait découler nos connaissances de l'expérience sensible, et s'est vu obligé d'admettre des idées innées que le principe spirituel est réduit à puiser directement en lui-même. Ce n'est pas le rationalisme italien de Rosmini, qui donne exclusivement au raisonnement abstrait le pouvoir de démontrer, sans données expérimentales, la réalité objective des substances et l'existence des premières manifestations de l'intellect. Le rationalisme de M. Ausonio Franchi roule sur le critérium qu'on doit adopter dans l'examen des théories religieuses; il tend à prouver que les dogmes théologiques, à quelque religion qu'ils appartiennent, ne procèdent point d'une révélation divine, mais qu'ils ont pour source la nature même de l'homme; en un mot, il a pour but de « retracer l'origine naturelle et d'expliquer la génération psychologique des idées que la théologie transforme en dogmes divins et révélés. »

Il faut regarder le chapitre où M. Franchi expose cette curieuse transformation comme l'une des plus remarquables dissertations qu'on ait écrites sur le même sujet. Si M. Franchi s'élève avec raison contre certaines fusions ridicules qui ne sont autre chose que de honteux compromis, s'il démontre l'impossibilité logique d'une sorte de mariage mystique entre la philosophie et la théologie, il ne procède pas davantage par un système d'exclusions non motivées, de négations absolues, dans lequel la philosophie critique aurait le tort de se réfugier. Ce n'est pas en se contentant de déclarer absurdes certaines croyances qu'elle en démontrera l'absurdité. Comme l'erreur l'a précédée, elle ne doit pas craindre de venir sur le terrain de l'erreur et, de l'y combattre avec ses propres armes, avec ses propres argumens. En s'attaquant à un système de croyances surnaturelles que l'humanité croit généralement consacrées et imposées par la tradition, il ne faut pas oublier que, si la nature humaine n'est pas infaillible, elle n'est pas non plus complétement absurde. Elle ne se trompe jamais entièrement, et ses erreurs, — qu'on nous pardonne cette espèce de naïveté, — ne sont que des altérations plus ou moins confuses de la vérité.

« Tout l'édifice théologique a été construit d'après l'idée de Dieu considérée comme l'idée de l'homme : » telle est la vérité que M. Franchi a essayé de dégager de ces erreurs. Certes, dans la théologie même, ce n'est pas Dieu qui a fait l'homme à sa ressemblance, c'est l'homme qui a fait Dieu à son image; il n'a pu se rendre compte de l'essence divine qu'en la déterminant par des attributs humains, élevés, il est vrai, à leur suprême expression. De cette manière, la religion, procédant par l'anthropomorphisme, a fait de la Divinité l'idée collective, mais suprême, de nos sentimens et de nos qualités. L'homme a séparé de lui-même sa forme, sa personnalité, tout son être enfin, et il s'est mis sous la dépendance abstraite de ce nouveau *subjectif*, après l'avoir doué d'une abondance infinie d'attributs qui se résument tous dans l'idée générale de perfection. Passant ensuite des conceptions générales aux faits plus immédiats, M. Franchi a examiné les conséquences, soit abstraites comme théologie, soit concrètes comme dogmes, qui résultent

Digitized by Google

de la notion de Dieu interprété comme individualité suprême, c'est-à-dire de la Providence, de la révélation, des miracles, etc. En se tenant sans cesse sur un terrain sérieux, il a donné à ses argumens une force qui ne permet plus d'en nier la vérité. Cette manière équitable de procéder est un progrès de la critique moderne sur celle du XVIIIe siècle. Une chose qui irrite notre bon sens ne doit pas seulement provoquer de notre part comme moyen d'opposition une moquerie d'un goût quelquefois contestable. Quelque répugnance que notre esprit éprouve à discuter, le raisonnement ne perd jamais ses droits, et il ne faut pas que, par une puérile négligence de la discussion, on puisse accuser désormais le libre examen de mauvaise foi ou d'impuissance. En abordant, comme il vient de le faire, avec dignité et rigueur ces questions ingrates, M. Franchi a bien mérité de la philosophie.

Je terminerai néanmoins par une observation que je crois nécessaire. Je ne trouve pas que l'ouvrage de M. Franchi conclue suffisamment dans le sens de l'affirmation. L'auteur avait du reste prévu cette objection, et il a soin de dire que démontrer par une critique rigoureuse l'impossibilité de résoudre certains problèmes, ce n'est pas douter, c'est se reposer au contraire sur une grande certitude. Cela ne me suffit pas, je l'avoue, dans certaines questions. Je ne demande pas qu'on réédifie l'édifice que l'on vient de détruire, mais j'attends après toute négation l'affirmation corrélative qui lui est opposée. Or, si, abandonnant les questions religieuses, nous abordons les questions purement rationnelles, je ne me rends pas compte de ce que pense M. Franchi sur certains points fondamentaux. Vous admettez la spiritualité de l'âme, et vous prouvez en même temps la pauvreté des argumens spiritualistes : où est la démonstration qui vous est particulière? L'idée de la création est absurde, dites-vous, et, selon vous, l'éternité de la matière ne résiste pas à la critique : comment vous tirez-vous de ce défilé? Il y a là tout un système de contradictions philosophiques dont M. Franchi nous donnera, je l'espère, une satisfaisante antinomie. Après *le Rationalisme*, on est en droit de la lui demander, tout en reconnaissant que de tels travaux, même incomplets, sont le meilleur moyen d'établir les droits et de maintenir la vitalité de la discussion philosophique.

EUGÈNE LATAYE.

— Dans l'étude sur Gustave Planche, publiée dans notre dernier n°, il nous est échappé, page 669, lignes 24 et 25, une inexactitude involontaire que nous nous empressons de rectifier. L'auteur de cette étude a été trompé par les initiales L. V., qui désignaient, dans la pensée de Gustave Planche, non pas M. Ludovic Vitet, mais un homme aussi d'un rare et brillant esprit, mort prématurément et trop vite oublié, M. Loève-Veimars, un des collaborateurs les plus actifs de la *Revue* dans les premières années de son existence, et sur lequel nous nous proposons de revenir un jour.

V. DE MARS.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUINZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIIe ANNÉE.

MAI — JUIN 1858.

Livraison du 1er Mai.

ÉTUDES DE LA VIE MONDAINE. — LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, première partie, par M. OCTAVE FEUILLET..... 5

ALESIA, ÉTUDES SUR LA SEPTIÈME CAMPAGNE DE CÉSAR DANS LES GAULES, avec une Carte gravée..... 64

L'AUTRICHE SOUS L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH. — LES QUESTIONS POLITIQUES ET LE MOUVEMENT RÉFORMISTE EN AUTRICHE DEPUIS 1848, par M. G. DE MULLER. 147

POÉSIES. — LES CHANTS DU RENOUVEAU, par M. ANDRÉ THEURIET..... 176

DE L'ALIMENTATION PUBLIQUE. — LE SORGHO ET L'IGNAME DE CHINE, RÉSULTATS DE L'ACCLIMATATION DE CES DEUX PLANTES ALIMENTAIRES EN FRANCE, par M. PAYEN, de l'Académie des Sciences..... 184

UNE CONVERSION AMÉRICAINE (*the Convert, or Leaves from my Experience*, by O. A. Brownson), par M. ÉMILE MONTÉGUT..... 197

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE..... 220

REVUE MUSICALE, par M. P. SCUDO..... 231

ESSAIS ET NOTICES. — LES MANUSCRITS SLAVES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE PARIS, par M. E. DULAURIER..... 235

Livraison du 15 Mai.

ÉTUDES DE LA VIE MONDAINE. — LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, dernière partie, par M. OCTAVE FEUILLET..... 241

LA VIE CLÉRICALE ET LE ROMAN RELIGIEUX EN ANGLETERRE, par M. E.-D. FORGUES. 305

Digitized by Google

Thomas Jefferson, sa Vie et sa Correspondance. — Formation et triomphe du parti démocratique en Amérique, par M. Cornélis de WITT..... 332
La Bataille d'Inkerman, avec une Carte, par M. le duc d'ALMAZAN..... 373
El Ñino de la Rollona, Récit des bords du Guadalquivir, par M. Th. PAVIE. 396
Des Expositions universelles a propos du Rapport du prince Napoléon, par M. Ch. LAVOLLÉE..... 428
Revue Musicale. — Les Artistes et les Concerts de 1856, par M. P. SCUDO. 448
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 460
Essais et Notices. — Les Romans nouveaux, par M. E. LATAYE..... 473

Livraison du 1er Juin.

L'Homme de Neige, première partie, par M. George SAND..... 481
La Monarchie de Louis XV. — I. — La Regence et le Régent, par M. Louis de CARNÉ..... 523
La Proprieté souterraine en France. — IV. — Le Commerce des Combustibles minéraux, par M. LAMÉ-FLEURY..... 552
Histoire politique. — Les Turcs et le Montenegro, par M. MASSIEU de CLERVAL..... 584
Moeurs Religieuses. — Les Schismatiques de l'eglise russe. — Les vieux Croyans dans le roman et dans l'histoire, par M. H. DELAVEAU..... 609
Écrivains modernes de la France. — Gustave Planche, par M. Émile MONTÉGUT..... 642
Mirabeau et Mme de Nehra, par M. Louis de LOMÉNIE..... 671
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 695
Revue Dramatique. — Les Pièces nouvelles..... 710

Livraison du 15 Juin.

L'Angleterre et la Vie anglaise. — III. — Les Gypsies et la Vie errante, par M. Alphonse ESQUIROS..... 721
L'Homme de Neige, deuxième partie, par M. George SAND..... 772
Les Russes sur le fleuve Amour, par M. Auguste LAUGEL..... 815
La Monarchie de Louis XV. — II. — L'Europe et la Diplomatie française pendant la Regence, par M. Louis de CARNÉ..... 839
La Guerre de l'Oude. — I. — L'Insurrection de Lucknow, par M. E.-D. FORGUES..... 871
Les Voyages d'exploration en Afrique. — III. — Expédition du Dr Barth, par M. Alfred JACOBS..... 911
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 953
Essais et Notices. — Les Livres nouveaux, revue critique..... 966

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.
RENEWALS ONLY - Tel. No. 642-3405
ICLF (N)
AUG 8 1968 3 4
IN STACKS
JUL 25 '68
AUG 27 '68 -8 PM
LOAN DEPT.
LD 21A-10m-1,'68
(H7452s10)476B
General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C046140971

YD 11015

AP
3660
.20
P34
1858:3

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google